

REVUE

DES

DEUX MONDES

XLVe ANNÉE. — TROISIÈME PÉRIODE


IMPRIMERIE J. CLAYE
RUE SAINT BENOIT 7
LABOR
PARIS

REVUE

DES

DEUX MONDES



XLVe ANNÉE. — TROISIÈME PÉRIODE

TOME NEUVIÈME



PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE BONAPARTE, 17

1875

FLAMARANDE

DERNIÈRE PARTIE (1).

LXXIII.

Espérance était certainement le seul qui pût rejoindre et ramener Roger, car je ne croyais nullement à une fantaisie de promenade nocturne. Je courus à la chambre de Roger, espérant y trouver une lettre. En effet, il y en avait une à mon adresse. « Ne dites pas à ma mère que je suis venu à Flamarande, personne ne m'y a vu que vous trois; dites-lui que je pars pour un voyage de distraction et d'agrément. Je resterai absent un mois ou deux, qu'elle ne s'inquiète pas.

« J'exige qu'elle ne sache rien de ce qui s'est passé hier soir. J'ignore tout; elle agira comme elle l'entendra. Je me conformerai à sa volonté, quelle qu'elle soit. — Roger. »

Plus de doute, le pauvre enfant avait deviné le vrai motif de l'exil de Gaston, et il partageait l'erreur de son père, la mienne! J'avertis Ambroise du silence qu'il devait garder jusqu'à nouvel ordre. Je l'engageai à se remettre au lit et me disposai à retourner auprès de M. de Salcède pour l'informer et aviser avec lui de ce que nous aurions à dire à la comtesse, si ses fils ne rentraient pas dans la matinée.

Je rencontrai M. de Salcède dans l'*espélunque*. Il parut moins inquiet que moi. Gaston apaisera son frère, me dit-il. En tout cas, il le ramènera. Allons à leur rencontre. J'ai la pièce que vous m'avez remise et qui mettra fin à tout débat.

Nous partîmes du souterrain pour prendre le sentier par où les

(1) Voyez la *Revue* des 1er, 15 février, 1er, 15 mars, 1er et 15 avril.

jeunes gens avaient passé. Ce sentier rejoignait le chemin à quelque distance. Il était fort dangereux pour des chevaux, mais nous n'y vîmes aucune trace d'accident, et sur le chemin nous pûmes suivre au grand jour la piste des deux montures, s'emboîtant l'une dans l'autre, ce qui prouvait que les cavaliers, n'allant pas côte à côte, ne s'étaient pas rejoints.

Nous marchâmes environ deux heures, d'un bon pas et sans nous dire un mot pour ne pas nous ralentir. La trace des chevaux reparaissait de temps en temps, toujours révélant la même poursuite de l'un après l'autre sans point de jonction. Enfin, comme nous approchions de *la Violette*, nous vîmes Gaston qui revenait seul, au pas, sur son cheval, et menant en laisse le cheval de Michelin. Il mit pied à terre en nous apercevant, tira les chevaux par la bride et vint à nous, pâle, mais non triste ni accablé. — Vous êtes inquiets, nous dit-il sans attendre nos questions. Je vais vous dire ce qui s'est passé. Entrons dans le bois; nous parlerons sans être dérangés par les passans.

Nous gagnâmes les pins. Il attacha les chevaux à un arbre, et nous nous jetâmes sur la mousse, nous étions fatigués tous les trois. Après avoir réfléchi un instant comme pour se résumer, Gaston nous raconta ainsi son entretien avec son frère :

« Je ne l'ai rattrapé qu'au cabaret de *la Violette*; il allait comme le vent. Il ne voulait pas s'y arrêter, mais son cheval avait perdu un fer et s'était cassé un bon bout de corne. Il a été obligé de descendre, très contrarié, car il avait bien vu que je le suivais de près et qu'il ne pouvait plus m'éviter.

« — Que me voulez-vous, m'a-t-il dit, n'ai-je pas le droit de me promener sans vous avoir sur mes talons?

« — Il y a, lui répondis-je, bien du changement depuis hier soir, à ce qu'il paraît? mais nous ne pouvons pas nous expliquer si près de ces gens qui pansent votre cheval. Venez dehors avec moi.

« — Il ne me plaît pas de m'expliquer. Je veux rester ici. Laissez-moi tranquille.

« Je dis tout bas au cabaretier, à qui il avait demandé à boire, de porter le rafraîchissement dans son jardin, et je m'éloignai un peu. Dès que je vis Roger dans ce petit jardin, qui est derrière l'écurie et où nous pouvions causer librement, je me rapprochai de lui, et, comme il ne me disait rien et faisait semblant de ne pas me voir, je pris un verre et m'assis en face de lui. Même silence. — Nous ne sommes donc plus frères? lui dis-je en choquant mon verre contre le sien. — Pardonnez-moi, me répondit-il d'un air sombre, sans toucher à son verre; d'une façon ou de l'autre, nous le sommes du côté le plus sûr.

« Cette parole me sembla odieuse. Jusqu'à ce moment-là, j'avais

cru à un mouvement de jalousie filiale, et j'étais prêt à lui tout sacrifier comme à tout supporter de sa part. N'est-il pas un enfant gâté, et ne dois-je pas le gâter aussi? mais un doute, un outrage à notre mère,... je ne pus endurer cela, je sentis que la colère me gagnait, et je ne répondis pas pour ne pas trop répondre. Il crut que j'acceptais l'imputation, et il reprit, voyant que je souffrais : — Après tout, je ne t'en veux pas, à toi; si tu as du bonheur, ce n'est pas ta faute. Voyons ! qu'as-tu décidé? Es-tu le fils adoptif de ton M. Alphonse ou le chef de la famille Flamarande? Choisis-tu l'une ou l'autre position, ou vas-tu cumuler ?

« Je lui répondis ce que je sais et ce que je présume. — M. de Salcède voulait m'adopter, croyant apparemment que je n'avais ni nom ni état dans le monde. Quand il saura qui je suis, il n'y songera probablement plus.

« Il se mit à rire amèrement. — Ah! tu crois que M. de Salcède ignorait qui tu es? Tu es un ingénu, toi! Tant mieux pour toi. Quand je te dis que tu es né heureux! Allons, retourne à ton idylle dorée, et que le ciel te bénisse! Moi, je vais prendre l'air le plus loin possible de ce poème champêtre!

« — Où vas-tu ?

« — Où il plaira à Dieu. Qu'est-ce que cela te fait?

« — Je veux le savoir.

« — Je n'ai pas de comptes à te rendre.

« — Pardonnez-moi, vous êtes encore mineur, et je suis votre aîné.

« — Mon aîné, c'est cela! mon chef de famille! Vous allez me donner des ordres, vous?

« — Oui, moi, le comte de Flamarande, je vous traiterai comme un enfant que vous êtes. Je vous empêcherai de flétrir votre mère par une fuite qui est l'aveu d'un soupçon infâme. Oh! j'ai compris, allez! Si je suis un ingénu, je ne suis pas un niais. Je n'ai pas vécu jusqu'à présent sans me demander qui était mon père, et je n'ai jamais eu la lâche pensée de croire que M. de Salcède me trompait en me jurant qu'il ne l'était pas. Je crois à ce qui est vrai, moi, je ne suis pas fou. Donc vous... Je ne veux pas vous dire que vous mentez; mais on vous a mis un mensonge odieux dans l'esprit, et cela depuis hier soir. Il faut me dire qui vous a égaré ainsi, je veux traiter ce calomniateur comme il le mérite.

« Il ne voulut pas me répondre; mais je devine très bien, et je crois que la personne n'est pas loin. »

En parlant ainsi, Gaston me regardait d'un air indigné, et je me sentais défaillir. M. de Salcède prit vivement la parole. — Tu te trompes, lui dit-il. La personne que tu accuses est venue ce matin m'apporter la preuve que voici.

Il lui mit sous les yeux la déclaration du comte de Flamarande.

J'observais Gaston pendant qu'il la lisait. Son visage ne fit pas un pli. Il n'avait pas douté de sa mère, lui! Il n'était pas même étonné. Il ne fit aucune réflexion, replia le papier et le rendit au marquis.

— Continue ton récit, lui dit Salcède. Pourquoi reviens-tu seul? Où est Roger?

— Ne vous en inquiétez pas, je vais vous dire le reste. Comme j'étais très irrité, il s'est emporté aussi. Il m'a dit que c'est moi qui mentais. Jamais il n'avait accusé sa mère, je lui prêtais des sentimens affreux. Je voulais faire le maître, le pédagogue avec lui, il n'était pas d'humeur à le souffrir. Il échapperait à une autorité qu'il n'acceptait pas. Je pouvais lui prendre tout, hormis sa liberté.

« Tout en parlant et se contredisant à chaque parole, comme un homme qui n'a pas sa tête, il avalait coup sur coup je ne sais quelle liqueur de genièvre qu'on lui avait servie.

« — Vous vous enivrez, lui dis-je, vous devenez méchant! — Et je voulus lui ôter le flacon. Il le reprit en disant : — Méchant? Eh bien! tant mieux! c'est ce qu'il me faut. Je suis un mouton assez disposé à se laisser tondre. Il faut que je devienne un loup sauvage. Le temps des illusions romanesques est passé. J'ai vécu fils unique, j'y étais habitué. Je vais vivre orphelin, j'aime mieux cela que de vivre esclave!

« Et il voulait boire à même ce maudit flacon que je lui arrachai des mains et que je jetai dans le buisson. Alors il s'élança sur moi pour me frapper. Je le saisis à la nuque et le fis plier comme un jonc; mais en même temps pris d'amour et de pitié, j'amenai sa tête près de ma bouche et je le baisai au front en lui disant : Tu vois! je te briserais, si je ne t'adorais pas. Allons! méchant enfant, reviens à toi-même et retournons ensemble à notre mère, qui nous mettra d'accord en te disant que c'est toi qu'elle aime le mieux. Et moi je lui dirai qu'elle a raison de préférer celui qu'elle a nourri et élevé elle-même. Je l'aiderai à te rendre encore plus heureux par sa tendresse. Quant à ta fortune, je n'en veux pas, je n'en ai que faire. Est-ce que j'ai besoin de fortune, moi qui ai le nécessaire et qui suis habitué au travail? Tu garderas ton titre, je me trouverais ridicule, moi paysan, d'avoir un titre de noblesse. Je veux rester à Flamarande, je veux être le mari de Charlotte, je serai ton fermier : c'est tout ce qu'il me faut.

« Il avait mis sa tête dans ses mains, je crois qu'il pleurait de colère, j'aurais voulu le faire pleurer d'attendrissement. — Vous me parlez comme à un enfant, me dit-il, et cela ne me convient plus. A partir d'aujourd'hui je suis un homme, le malheur met dix années de plus sur ma tête, je le sens bien. Vous me parlez de titres et de richesses comme on promet des dragées à un marmot pour

qu'il se tienne tranquille. Sachez, monsieur le comte, qu'élevé en gentilhomme je suis plus gentilhomme que vous, qu'on a élevé en philosophe. Vous avez des idées de paysan : vous supposez que je pleure ma couronne de comte et mes écus ! Vous me faites bien de l'honneur en vérité ! Ce que je pleure, il faut vous le dire, puisque vous ne le devinez pas. Je pleure l'amour de ma mère, que je vais être forcé de troubler et de briser par mon éloignement pour vous. Je pleure aussi l'orgueil et la joie de la voir entourée de respect et de vénération. Je sais à présent pourquoi vous avez été écarté de la maison paternelle. Que le soupçon auquel vous avez été sacrifié soit injuste ou fondé, ce n'est pas à nous de le savoir et je reconnais avec vous que nous devons le repousser de nos cœurs; mais il renaîtra dans l'esprit de tous ceux qui vous verront reparaître, et, au lieu d'avoir des amis agenouillés devant la vie d'une sainte, nous aurons des curieux malveillans ou railleurs à châtier. Nous ferons notre devoir, vous autant que moi, je le pense; mais on ne persuade pas à coups d'épée ou de pistolet, et plus nous ferons de bruit autour de l'honneur de notre mère, plus ressortira sur sa robe blanche cette tache que tout notre sang ne pourra effacer.

« Ces paroles de mon frère pénétrèrent en moi comme une lame d'acier. Il n'était plus ivre, il était surexcité, et la vérité sortait cette fois de ses lèvres. Je me mis à ses genoux, et, le serrant dans mes bras, je lui dis : — Je te remercie de m'éclairer; jusqu'à présent je n'avais pas compris. Je t'aurais sacrifié tous mes droits par amour pour toi ; à présent je comprends que je dois y renoncer absolument pour l'honneur de notre mère. Le soupçon injuste du comte de Flamarande pèserait sur toute sa vie, et je haïrais mon père malgré moi d'avoir imprimé sur elle, à cause de moi, cette souillure ineffaçable. Je ne veux pas en venir là. Je veux aimer ma mère sans être pour elle une cause de douleur. Je lui ai déjà coûté assez de larmes. Je veux oublier mon père, ne pas savoir qu'il a existé, ne jamais l'entendre excuser ni blâmer, puisqu'on ne peut justifier l'un sans accuser l'autre. Ce que je te dis est sérieux et le devient davantage à présent que tu m'ouvres les yeux. Je dois et par conséquent je veux être et demeurer Espérance tout court, et tout au plus Espérance dit Michelin par contrat de mariage. Ne te tourmente donc plus, il n'y a rien de changé dans ta vie. Ma mère avait accepté que je fusse adopté par un autre, elle approuvera que je persiste à demeurer inconnu. Allons, rends-moi ton amitié qui m'avait fait si heureux hier soir. En public, tu seras toujours monsieur le comte, mon maître; en secret, tu seras mon frère, et le mystère rendra mes épanchemens plus doux avec notre mère et avec toi.

« Il m'embrassa en fondant en larmes; cependant il n'était pas consolé. — Tu es bon comme un ange, me dit-il; mais tu es romanesque, et la vie ne va pas comme tu crois. De plus tu es amoureux, et tu t'imagines que Charlotte, si tu l'épouses et si tu en as des enfans, acceptera ton sacrifice?

« — Charlotte ne sait et ne saura rien.

« — Tu rêves l'impossible. Quand même tu aurais la force de lui cacher toujours un pareil secret, toi-même, quand tu seras père de famille, tu sentiras que tu n'as pas le droit, à moins de vouloir imiter notre père à nous, de les priver de leur état civil et de leur héritage. Tu te diras alors qu'un acte de naissance est toujours un titre imprescriptible, quand même le mari jaloux renie l'enfant né dans le mariage. La loi a raison. Si elle voile et consacre certaines impostures de fait, elle protége le grand nombre des enfans contre le caprice des parens. Elle prend le parti du faible sans défense; c'est une bonne loi malgré ses inconvéniens. Il faut se soumettre aux lois fondamentales qui régissent la société, et ce n'est pas à moi de me révolter contre celle-là. Je serais un misérable, un spoliateur et quelque chose comme un fripon à mes propres yeux, si je consentais à te dépouiller de ton héritage. Je ne pourrais plus te regarder en face, et, au lieu de bénir tes enfans, je rougirais devant eux. Non, va! ce que tu rêves est chimérique. Notre situation est inextricable, si nous essayons d'en sortir sans dommage pour personne. Il faut l'accepter, il faut la subir. Tu sais à présent pourquoi j'en souffre. Laisse-moi souffrir, moi qui sais mieux que toi ce que c'est que le monde. Laisse-moi souffrir seul, je t'en supplie; j'ai besoin d'être seul. Je m'en vais, mais en t'aimant quand même et en admirant la noblesse et la simplicité de ton caractère. Nous souffrirons tous deux quand tu connaîtras la société, que tu n'as apprise que dans les livres. Notre consolation sera de nous aimer, de nous estimer l'un l'autre et d'adoucir autant que possible à notre mère les chagrins qui l'attendent.

« — Et pour commencer, lui dis-je, tu la quittes dans un moment pareil! Tu te flattes qu'elle ne devinera pas ce que signifie ton départ subit et farouche? Elle a beaucoup souffert pour moi, mais elle n'a eu de toi que joie et consolation. Oh! je t'en supplie, qu'elle ne souffre jamais par toi, qu'elle n'ait jamais à souffrir pour nous deux!

« Il était attendri. — Eh bien! répondit-il, je te promets de ne pas partir ainsi. Vrai, j'ai besoin de me raisonner encore, je suis faible, moi, je ne suis pas un stoïque comme toi, je ne prends pas mon parti en un moment. Que veux-tu? je n'ai jamais souffert, ma mère m'a toujours caché ses larmes, je n'ai jamais appris le courage; mais je l'adore, ma pauvre mère, et je m'arrangerai pour ne pas

l'inquiéter. Je vais continuer ma promenade jusqu'à Léville. Dis-lui que j'avais quitté ces braves personnes trop brusquement, que j'ai senti mon tort et que je vais réparer mon impolitesse. Ce soir je serai à Flamarande, j'exige que tu ne lui parles pas de ce qui s'est passé entre nous. Je ne veux pas lui en parler, moi, je n'en aurais pas le courage, je veux avoir l'air d'ignorer tout. Je lui dirai que je m'ennuie en Auvergne, et que, ne pouvant reparaître à Paris, j'ai besoin de voyager encore; elle y consentira, et je partirai sans l'effrayer. Pendant mon absence, elle s'occupera de régulariser ta position, et tous ces détails, toutes ces explications que je redoute, seront terminés quand je reviendrai. Je n'aurai plus qu'à accepter les faits accomplis, et je les accepterai bravement, je te le jure. C'était là mon intention quand j'ai quitté ce matin Flamarande. J'y persiste, mais je conviens que c'était trop brusque, et qu'à cause du cheval que j'ai eu la bêtise de prendre il eût été difficile de lui cacher que j'étais venu.

« — Non, il sera très facile de le lui cacher. Je n'ai dit qu'à ma mère Suzanne hier soir que tu étais arrivé par la fenêtre. Elle est la discrétion même; elle se taira. Charles et Ambroise savent seuls que tu as pris le cheval. Je dirai à Michelin qu'il était déferré et que je l'ai amené ici, la bête étant un peu blessée et l'aubergiste étant le meilleur maréchal du pays. Tout s'arrangera sans que ta mère ait la moindre inquiétude, autrement elle devinerait ton chagrin quand tu lui diras tes projets de voyage. Moi, j'espère que tu y renonceras avant de lui en parler, et dans tous les cas j'ai la certitude de t'y faire renoncer quand tu seras tout à fait calme. Je ne t'ai pas dit tout ce que j'ai encore à te dire.

« — J'en ai assez à présent, me dit-il en essuyant ses yeux tout rouges de larmes, remmène le cheval. J'irai à pied à Léville, c'est tout près. J'y déjeunerai, j'y dînerai peut-être, si je ne m'y ennuie pas trop. En tout cas je serai à Flamarande avant le coucher du soleil, et j'y serai maître de moi, je l'espère.

« Là-dessus, il me serra les mains et je le laissai partir, voyant qu'il avait besoin en effet de se raisonner encore, et qu'il ne fallait pas lui en demander trop tout d'un coup. »

LXXIV.

Quand Gaston eut fini son récit : — Et à présent, lui dit Salcède, qu'allons-nous faire? Crois-tu qu'il soit réellement retourné à Léville?

— Je l'ai suivi des yeux. Tant que j'ai pu le voir, je l'ai vu dans la direction de Léville, marchant comme un homme qui va droit à son but.

— Depuis combien de temps vous êtes-vous quittés?

— Depuis une heure environ. J'ai dû attendre pour quitter *la Violette* que le cheval du père Michelin fût reposé.

— Eh bien! reconduis-le à Flamarande pour expliquer ta sortie, et va voir la comtesse, qui certainement te cherchera dès son réveil. Ne lui dis rien de ce qui s'est passé. Moi, je vais à Léville avec Charles, nous montrerons à Roger la pièce qui explique et justifie tous les faits, nous le calmerons et nous le ramènerons. Si ta mère me demande avant que je sois rentré, dis-lui que tu m'as rencontré en promenade botanique, et que tu ne sais pas quand je rentrerai.

Gaston ne fit pas d'objection. Il remonta à cheval et repartit, emmenant l'autre bête. Je suivis M. de Salcède, qui s'arrêta à *la Violette* et m'invita à déjeuner avec lui à la hâte. Nous ne nous étions couchés ni l'un ni l'autre, nous devions reprendre des forces. Une heure après, nous arrivions à Léville. Roger n'y était pas, il n'y avait point paru.

M. de Salcède, voyant l'inquiétude qui s'était emparée de moi, renferma la sienne. J'étais tombé dans une morne tristesse. Le chagrin de Roger, les résolutions désespérées qu'il pouvait prendre, les nouvelles douleurs qui frapperaient sa mère, tout cela était mon ouvrage. Et pourtant M. de Salcède ne me le faisait pas sentir. Il acceptait mon triste passé et me poussait à l'action, comme si j'eusse été pour lui le bon champion d'une bonne cause. — Allons, courage, me dit-il. Pour retrouver ceux qu'on veut joindre, il faut les chercher. Il n'y a que deux voies pour sortir d'ici sans reprendre celle que nous venons de suivre : l'une qui retourne à Flamarande en passant par Montesparre, et c'est probablement celle qu'il aura prise. Qui sait s'il n'aura pas voulu consulter la baronne? Vous sentez-vous la force d'aller jusque-là?

— Parfaitement; mais vous, monsieur le marquis?

— Moi, je prendrai l'autre chemin, celui qui rejoint la route de Clermont. Là je saurai s'il a monté au nord ou au midi, car, s'il persiste dans ses idées de voyage, il aura trouvé des chevaux de poste pour l'une ou l'autre direction.

— Mais il a maintenant environ deux heures d'avance sur nous?

— Pour le moment, il est encore à pied, et je sais où je trouverai près d'ici un bon cheval pour me porter rapidement. Tous ces paysans sont mes amis. Quant à vous, attendez; vous en trouverez un sur votre route, à l'endroit que je vais vous désigner. — Il écrivit un nom et une adresse sur son carnet avec ces mots : « un cheval tout de suite pour M. Alphonse. »

Nous nous séparâmes, et en effet je trouvai à peu de distance une bonne monture qui fut mise avec empressement à ma disposition. Le nom d'Alphonse était comme un talisman.

A Montesparre, on n'avait pas vu Roger. La baronne, sachant que j'étais là, vint me chercher pour m'interroger. Je n'avais pas le temps de lui tout dire et je ne jugeai pas utile de lui faire ma confession. Elle sut seulement que j'étais inquiet de Roger, qui paraissait avoir du chagrin ou du dépit. — Eh bien! dit-elle, je le chercherai aussi, moi. Je vais monter en voiture et m'informer de lui d'un autre côté. Retournez à Flamarande par la montagne. J'y ramènerai Roger, si je le trouve. Vous voyez, il soupçonne quelque chose. Il n'y a qu'un remède, c'est le mien, un mariage entre Mme de Flamarande et Salcède après l'adoption de Gaston par Salcède.

J'étais trop troublé et trop démoralisé pour avoir une opinion. La baronne me fit donner un cheval frais et me força de prendre un peu de café. Elle me voyait pâle, et je sentais bien que je n'étais plus assez jeune pour cette vie agitée. Je me hâtai pourtant, espérant toujours rencontrer Roger; je ne le rencontrai pas. J'espérais encore le retrouver à Flamarande; il n'y avait pas reparu. Je me sentis alors tellement brisé que je dus aller me jeter sur mon lit en me disant : — Tu n'as eu d'énergie dans ta vie que pour faire le mal. A présent que tu veux faire le bien, la force te quitte et tu n'es plus bon que pour mourir.

Le brave Ambroise, lui, était sur pied et prenait sa médecine de paysan pour empêcher le retour de la fièvre. Il me força d'en prendre aussi comme tonique, et, m'engageant à dormir un peu, il sortit pour se mettre de son côté à la recherche de Roger.

Je fis bien de suivre son conseil, car un surcroît d'inquiétude m'attendait dans l'après-midi. Non-seulement ni Roger, ni Ambroise, ni M. de Salcède, ne reparurent de la journée, mais la soirée s'écoula, et je comptai avec des angoisses inexprimables les froides heures de la nuit à la porte du manoir, attendant toujours en vain et rêvant les plus sinistres événemens.

Gaston, après avoir vu sa mère et Charlotte, qui ne se doutaient de rien, s'était aussi remis en campagne, disant que M. de Salcède avait besoin de lui au Refuge pour un travail pressé. Ainsi pendant qu'une partie des habitans et des hôtes de Flamarande dormait tranquille, l'autre moitié était secrètement en proie aux tortures et à l'épouvante. Moi, je croyais à un suicide. Cette idée avait trop tourmenté ma vie pour que je ne fusse pas porté à l'attribuer aux autres. Je me promettais bien de ne pas survivre à mon cher enfant; mais je n'avais pas la consolation de me dire que ma mort plus que ma vie servirait à quelque chose pour lui et les siens. Enfin, au coup de minuit, j'entendis marcher, et, courant à la rencontre du marcheur, je reconnus M. de Salcède. — J'ai vu Roger, me dit-il, et je lui ai tout expliqué. Il a été froid, mais calme,

résolu à faire son devoir. Il avait beaucoup erré au hasard dans la journée, puis il était allé dîner à Léville, où on l'a retenu pour la nuit. C'est seulement à huit heures du soir qu'après avoir couru en vain tout le jour je l'ai retrouvé là. Il m'a donné sa parole d'honneur qu'il serait ici dans la matinée, et nous nous sommes donné rendez-vous pour neuf heures. Il veut que Gaston, Ambroise et vous, nous y soyons tous après qu'il aura parlé à sa mère. C'est chez elle qu'il entrera d'abord. Soyez au donjon pour l'attendre et lui ouvrir. Charlotte couche en haut auprès de Mme la comtesse; vous l'éloignerez. Il veut parler seul à sa mère. A présent, Charles, calmez-vous et reposez-vous. Moi, je vais en faire autant. Si Gaston ne dort pas, dites-lui que j'ai retrouvé son frère et que tout va bien.

Je ne voulus pas dire à M. de Salcède que Gaston s'était remis à la recherche de Roger. Il fût peut-être reparti pour le ramener, et je craignais qu'il ne tombât de fatigue après une telle journée. Gaston, tout jeune et doué d'une force exceptionnelle, n'était pas fait pour m'inquiéter.

J'étais si heureux de n'avoir plus de malheur à craindre pour mon cher Roger, que je me sentais reposé et prêt à recommencer, s'il le fallait. Je laissai la porte de la cour fermée seulement au loquet, afin qu'il pût rentrer sans éveiller personne, et je me glissai dans le donjon sans bruit, afin d'être prêt à le recevoir. Je montai au premier étage, c'est-à-dire à la chambre de Gaston. J'y fis du feu et m'installai sur un fauteuil, impatient de le revoir après tant de terreurs causées par son absence, impatient surtout de lui dire avant tous les autres : — Charles est un imbécile qui n'a rien compris à vos affaires de famille et qui vous a sottement troublé l'esprit avec des chimères.

Plongé dans mes réflexions, je repris peu à peu possession de moi-même après vingt-quatre heures d'exaltation ou d'abattement. La nuit était claire, et tout était repos et sérénité dans la campagne et dans le manoir. Le bruit continu du torrent ne troublait pas le silence; l'oreille s'y habituait si bien qu'elle se fût étonnée et comme alarmée s'il eût brusquement cessé. Je pensai à Mme de Flamarande dormant paisible avec la douce Charlotte à trois pas d'elle, et s'éveillant aux lueures du soleil pour apprendre de la bouche de Roger que son innocence était reconnue, et que ses deux fils lui étaient rendus pour toujours. Et puis je me figurai la joie de Salcède un peu plus tard, car rien ne s'opposait plus à l'union de deux êtres qui s'étaient toujours si saintement aimés. Sans aucun doute, le marquis, n'ayant plus à dédommager Gaston, laisserait sa grande fortune aux deux frères et les en ferait profiter de son vivant, lui qui avait l'habitude d'une vie si modeste et si retirée.

Je me suis mal conduit, pensais-je, mais enfin tout cela est mon ouvrage. Sans mon caractère méfiant et mes erreurs d'appréciation, tout eût pu tourner autrement et aboutir à un moins bon résultat. En somme, j'ai bien fait de garder la déclaration de M. de Flamarande jusqu'au jour où elle répond pleinement aux besoins de la situation. Cette pièce précieuse, elle était bien à moi, c'était mon œuvre, ma rédaction, mon exigence, la condition de l'enlèvement, la garantie de l'avenir de toute la famille, et j'avais le droit de ne la produire qu'au bon moment; c'est donc moi qui suis le principal acteur d'un drame douloureux où, en somme, j'apporte l'heureux dénoûment et suis le bienfaiteur de tous.

Cette dernière pensée me fut agréable d'abord, et puis elle me troubla et finit par m'effrayer. L'insomnie est le rêve éveillé, la vision fantastique des choses réelles avec le raisonnement que le sommeil nous ôte; mais cette vision en se prolongeant s'exagère d'intensité, et l'esprit fatigué en tire des déductions également exagérées. La maladie du soupçon s'était trop enracinée en moi pour disparaître tout d'un coup sans rechute. J'arrivai, je ne saurais dire par quel enchaînement de rêveries, à me dire que je ne m'étais peut-être pas si grossièrement abusé toute ma vie, et que les apparences auraient trompé un plus habile que moi. J'avais dans ma jeunesse débrouillé péniblement avec mon père des affaires véreuses, ou éclairci de mystérieuses intrigues où nous n'avions saisi la vérité qu'après avoir été plus d'une fois dupes des deux parties et de notre propre interprétation. Qui sait si je ne me trouvais pas encore une fois aux prises avec une de ces vérités à peu près insolubles? Qu'y avait-il d'impossible à ceci par exemple : que M. de Salcède fût plus habile que moi, qu'il eût découvert mon larcin dès le jour où il avait été commis et qu'il en eût averti la comtesse, que par son conseil elle eût écrit à tête reposée la prétendue lettre à Hélène qu'il m'avait montrée et dont il aurait artistement découpé la dernière ligne pour la rajuster au besoin et me rire au nez en cas d'explication? Dans cette hypothèse, il avait pu m'attendre de pied ferme, me tancer rudement et enfin m'apaiser avec une feinte générosité pour étouffer à jamais ma méfiance.

A tout cela, il n'y avait rien d'impossible, et il était difficile que, puisque ce raisonnement me venait à l'esprit, un raisonnement analogue ne fût pas déjà entré dans celui de Roger lorsque Salcède lui avait montré la déclaration signée par son père. Salcède m'avait dit : Je l'ai trouvé froid et calme, il est résolu à faire son devoir. Donc Roger estimait avec raison que son devoir était de tout accepter et d'avoir l'air de tout croire; mais il n'avait pas accueilli les ouvertures de Salcède avec sympathie, et, avec ou sans ma malheureuse intervention, il était pour toujours blessé au cœur par un

doute dont aucune preuve possible ne viendrait lui démontrer l'injustice. Et quelle preuve invoquer dans les affaires d'amour? Qui peut dire, à moins de surprendre deux amans aux bras l'un de l'autre, ou de saisir des lettres écrites sans prudence, que leur intimité est innocente ou coupable, surtout dans des relations comme celles que les événemens avaient établies entre Salcède et Mme de Flamarande? Roger serait donc toujours malheureux, et moi qui avais voulu influencer sa vie, quelque parti que j'eusse pris, je le voyais condamné à souffrir.

J'en étais là de mes réflexions, lorsque j'entendis ouvrir et refermer avec précaution la porte de la cour. Je descendis bien vite, et je reçus Roger, que je conduisis auprès du feu. Il était glacé et paraissait rêveur. — Vous m'en voulez? lui dis-je. Vous me pardonneriez si vous saviez ce que j'ai souffert!..

— Laissons cela, répondit-il d'un ton brusque et absolu; quelle heure peut-il être? ma montre s'est arrêtée, et je n'ai aucune idée du temps que j'ai mis pour venir de Léville ici.

— Il est quatre heures du matin; vous ne vous êtes donc pas couché?

— Si fait; mais, ne pouvant fermer l'œil malgré une nuit blanche de la veille, je me suis décidé à partir sans éveiller personne, et à revenir embrasser ma mère. C'était mon idée fixe au milieu de toutes les autres. Elle dort, n'est-ce pas? Elle n'a donc pas été inquiète?

— Non, puisqu'elle n'a rien su.

— M. le marquis de Salcède n'est pas venu lui dire...

— Rien. Il n'a vu que moi et sans entrer dans la maison.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit?

— Que vous lui aviez donné rendez-vous ici pour neuf heures.

— Mais pourquoi te trouves-tu ici à m'attendre au lieu d'être au pavillon, dans ton lit? Je parie que ma mère a su quelque chose et qu'elle a été souffrante?

— Je vous jure que non. Je suis ici comme je serais ailleurs, n'ayant pas besoin de repos et incapable d'en prendre avant de vous avoir vu.

— Pourquoi diable t'inquiétais-tu si fort? Ah! oui, ma lettre! tu m'as cru parti au moins pour les Indes? Le fait est que j'avais idée de quelque chose comme cela; mais j'ai vu Gaston, qui m'a fait comprendre que ce serait mal, et puis M. de Salcède, qui m'a donné toute sorte d'éclaircissemens utiles, et t'a justifié auprès de moi en me montrant la pièce que tu lui avais remise. Voilà pourquoi je ne t'ai pas étranglé tout à l'heure en revoyant ta figure.

— Eh bien! vous voilà tranquillisé. Il faut laisser dormir votre mère et prendre un peu de repos.

— Je ne suis pas fatigué, j'ai froid, voilà tout. Quel diable de climat! Les nuits d'automne sont froides comme chez nous en janvier!

LXXV.

J'excitai le feu, et, comme Roger n'avait pour tout vêtement que son petit habillement de chasse, je cherchai sur le lit de Gaston une couverture. Il ne couchait plus là depuis l'arrivée de sa mère. On avait enlevé les draps et plié les couvertures entre les matelas. Je dus les relever pour trouver un couvre-pied d'indienne piquée dont j'enveloppai Roger. Je m'agenouillai près de lui pour détacher ses guêtres humides. — Laisse donc, me dit-il en retirant ses jambes, tu es absurde de vouloir me traiter comme un petit enfant; c'est là ton tort envers moi, mon pauvre vieux! Tu m'as choyé, adoré, tu as voulu me garder enfant gâté toute ma vie, tu m'as beaucoup aimé, mais mal aimé.

— C'est possible, répondis-je, mais il est dit qu'on pardonnera beaucoup à qui aura beaucoup aimé.

— C'est-à-dire que tu veux que je te demande pardon de t'avoir rudoyé? Eh bien! non, je ne m'en repens pas, tu avais affreusement tort. Tu voulais me détourner de mon devoir, toujours ton idée de voir en moi le comte de Flamarande, le fils unique, le riche héritier, le seul chef de la famille. Eh bien! je ne suis plus M. le comte et je ne m'en porte pas plus mal, je n'en suis pas plus triste, et je vois que pour de pareilles chimères on peut devenir pis qu'un sot, on peut devenir un mauvais fils. C'est du moins là ce que tu voulais faire de moi en me conseillant de laisser adopter Gaston par un étranger, et quand tu as vu que je m'étonnais de ton idée, tu as prétendu que c'était celle de ma mère, — et quand j'ai refusé de le croire, au lieu de me dire la vérité sur les intentions de mon père, au lieu de me montrer la déclaration que tu as remise ensuite à M. de Salcède, tu m'as laissé battre la campagne et croire que ma mère avait accepté sans révolte un soupçon fondé. Tu m'as parlé de la jalousie de mon père, il ne fallait pas prononcer ce mot-là sans me montrer tout de suite la rétractation de l'injure faite à ma mère. Tu as agi en coquin, toi, le plus honnête des hommes, et cela par préjugé nobiliaire, comme si tu avais aussi des aïeux, et par stupide habitude de gâterie à mon égard, comme si je devais périr de honte et de misère le jour où je serais forcé de ne plus jouer gros jeu et de renoncer aux femmes qui coûtent cher. Conviens que tu as été un âne,... non, pis que cela, un diable tentateur pour m'amener par l'égoïsme à me conduire comme un pleutre et à raison-

ner comme un lâche. Tu m'as fait beaucoup de mal dans ma vie, car il n'a pas tenu à toi que je ne fusse capable de céder à la première lutte. Quand j'ai fait mes premières folies de jeune homme, tu n'aurais pas dû payer mes dettes et me promettre le secret. Tu aurais dû avertir ma mère, je n'aurais pas recommencé si vite. Tu la savais gênée à Ménouville, tu aurais dû me forcer à m'en apercevoir et m'apprendre à sacrifier mes sottes fantaisies à son bien-être. J'ai su par Ferras ce que mes amusemens lui ont coûté de privations. N'était-ce pas à toi de m'avertir, toi qui tenais les cordons de la bourse? Oh! oui, j'ai été terriblement gâté! Aussi au premier chagrin ai-je failli devenir fou. Je ne suis pas mauvais, non! J'étais heureux d'abord de retrouver mon frère et fier de l'accepter avec joie; mais, dès qu'un doute s'est élevé dans mon esprit, ma tête s'est égarée. Je suis parti comme un furieux et j'ai souffert,... ah! oui, j'ai souffert le supplice des damnés. J'aimais et je haïssais, je voulais et ne voulais pas, j'étais attendri et j'étais enragé, je crois même que j'ai été ivre. J'étais irrité contre la maudite bête que j'avais prise au hasard dans l'écurie et qui se défendait de l'éperon en ruant à la botte. Et puis, à *la Violette*, où Gaston m'a rattrapé, j'ai bu je ne sais quoi d'atroce qui me portait à la haine. Pour un rien, j'aurais tué mon frère ou moi. J'ai pourtant promis de revenir. Il est si bon, lui! C'est un ange ou un saint. J'ai pris la route de Léville; mais, au moment de m'y présenter, j'ai senti que j'étais incapable d'y paraître calme et enjoué. Je me suis enfoncé dans des collines sans chemins, à travers bois, je me suis jeté par terre, et j'ai pleuré, rugi, juré, prié tout à la fois, je crois même que j'ai chanté. J'étais fou! Enfin j'ai voulu revenir ici, et je me suis perdu pour ne me retrouver qu'à l'entrée de la nuit auprès de Léville. J'y ai dîné, et, me sentant très las, j'allais me coucher quand M. de Salcède m'a fait demander et m'a emmené dans le parc, où il m'a fait lire, à la lueur de nos allumettes de poche, la pièce qui légitime moralement Gaston, déjà légitime par le fait légal. J'étais assez irrité contre lui, et je ne lui ai pas sauté au cou; je lui ai demandé comment, cette pièce se trouvant entre ses mains, il ne l'avait pas produite plus tôt. J'ai appris alors qu'il ne l'avait que depuis quelques heures et qu'il la devait à ta confiance en lui. Pour l'éprouver, je lui ai demandé s'il voulait me la confier à son tour. Sans la moindre hésitation, il me l'a remise, et ce procédé m'a touché. Je l'ai remercié en lui disant que je voulais m'en servir moi-même dans l'intérêt de mon frère, et que je lui savais gré de ne pas douter de mon honneur. Là-dessus, nous nous sommes quittés. Je n'étais pas disposé à le questionner davantage. Je ne veux recevoir d'explication sur son rôle en tout ceci que de ma mère, s'il lui plaît de m'en donner, et, si elle ne m'en donne pas, je saurai m'en passer.

— Elle vous en donnera, répondis-je, elle vous démontrera victorieusement son innocence.

— Tais-toi, reprit-il en se levant brusquement, je ne veux plus jamais entendre sortir de ta bouche un mot qui ait rapport à cela! J'ai fait d'autres réflexions cette nuit en venant ici à travers les brouillards argentés de la Jordanne. Je ne suis pas précisément poétique, et j'étais las comme un chien battu; mais je me suis senti tendre, et, tout bien considéré, ce qui domine en moi, ce n'est pas l'héroïsme chevaleresque, c'est l'amour pour ma mère. C'est de cela que j'ai vécu jusqu'à présent, et c'était bien assez pour me rendre bon. Je ne veux plus sortir de là; il n'y a que cela de vrai pour moi. Une mère, vois-tu, c'est plus qu'un père dans mon expérience. Moi, je ressemble à la mienne, je suis sa chair et son sang. J'ai déjà fait dix mille fois plus de mal dans ma courte existence qu'elle n'a pu seulement en imaginer en toute sa vie; mais j'ai quelque chose de son cœur. J'ignore les grandes vertus, mais j'aime, j'aime quelqu'un, j'aime ma mère de toute mon âme, et je sens que je l'aime aujourd'hui, aujourd'hui que je la vois aux prises avec une persécution d'outre-tombe, plus que je ne l'ai encore aimée. Fût-elle cent fois coupable, je crois que je l'aimerais encore autant... Que le diable emporte le qu'en dira-t-on, les propos, les suppositions! Je suis fort à l'épée, je le deviendrai au pistolet, et, pour la défendre ou la venger, je tuerai tout Paris et la banlieue et la province avec, s'il le faut. Elle m'aime tant, elle! elle voulait me sacrifier le bonheur de vivre avec Gaston et l'orgueil de se dire sa mère! Je ne veux pas qu'on me sacrifie Gaston. La loi le protége, je n'ai pas le droit d'être plus rigoureux que la loi. La nature aussi est une loi entre frères, nous nous aimons; nous sortons des mêmes entrailles, qu'est-ce qu'on a à dire? Mon père est mort dans le doute, puisqu'il n'a pas rappelé Gaston; il avait le droit d'être jaloux, c'est un droit conjugal, à ce qu'on dit; moi, je ne l'ai pas. Me substituer à lui pour juger celle qui m'a mis au monde, nourri de son lait, abreuvé de sa tendresse à tous les momens de mon existence... Ah! si j'ai à la condamner, voilà un devoir qui me fait horreur et que je foule aux pieds! On me trouvera ridicule, lâche peut-être... Qu'on vienne un peu me le dire,... à commencer par toi! Plus jamais un mot, ou prends garde à toi! Rappelle-toi la scène d'avant-hier. Je ne répondrais de rien, si tu recommençais à te mêler de nos affaires de famille!

— Allez toujours, lui dis-je, écrasez le pauvre Charles; il a mérité ce châtiment pour vous avoir trop aimé!

— Mal aimé, je te le répète; l'amitié est une religion et doit avoir sa moralité comme tous les sentimens humains. Ceux qui n'en ont pas sont des instincts, et M. Ferras, à qui je reprochais derniè-

rement de ne m'avoir jamais beaucoup estimé, m'a fait comprendre qu'en ne me flattant jamais il m'avait mieux aimé que toi. C'est un digne homme, ce Ferras! je ne l'avais jamais compris, mais à présent mes yeux se sont ouverts sur bien des choses. La leçon a été rude aujourd'hui, mais elle me profitera, et je crois, j'espère que je saurai devenir un homme... comme Gaston, qui a reçu les leçons du malheur, et qui se trouve heureux parce qu'il est fort et voit juste... Je n'en puis plus, quelle heure est-il?

— Cinq heures maintenant.

— Eh bien! dans une heure ou deux, ma mère s'éveillera, elle descendra ici probablement. Avertis-moi, il faut que je dorme une heure ou que je crève.

Il alla se jeter tout habillé sur le lit de Gaston, dont j'avais laissé le premier matelas relevé et roulé sur le devant de la couchette. Je voulais l'arranger. — Laisse-le, dit-il, ça me tiendra chaud; il y a bien assez de place au fond du lit. — Et, enjambant le matelas roulé, il se laissa tomber derrière en jetant le couvre-pied sur sa tête.

J'étais brisé aussi, brisé jusqu'au fond de l'âme. Je venais de recevoir le coup de grâce. Gaston, le plus tendre des êtres, le plus ardent au retour quand il avait grondé ou boudé injustement, pardonnait à tout le monde, excepté à moi, et quand tout le monde me pardonnait en la personne du plus offensé, — M. de Salcède, — celui que j'avais le plus aimé, celui pour qui j'avais fait le mal, ne me pardonnait pas! Il était apaisé, il s'était attendri, il avait rendu justice à tous, même à Salcède, dont la confiance l'avait flatté, même à Ferras, qui l'avait glacé et ennuyé toute sa vie, par qui il avait appris le secret de la famille, tandis qu'il me condamnait sans retour, moi, pour un mot, pour une intention qu'il n'avait pas voulu comprendre. — Et je sentais qu'il n'en reviendrait pas, je le connaissais. Il avait, en dépit de la facilité de son caractère, une certaine obstination de ressentiment quand il croyait qu'on lui avait donné un faux avis ou une mauvaise direction. Que serait-ce d'ailleurs, si jamais il apprenait tout ce que j'avais fait de déloyal pour l'amour de lui! Je ne doutais pas de la parole de Salcède, mais telle circonstance pouvait se produire où je serais forcé de m'accuser moi-même, et dès lors de quel mépris mon pauvre enfant ne m'accablerait-il pas!

Mon parti fut vite pris. Je résolus de me soustraire à cette dernière amertume par la fuite. Tout était convenu pour la réintégration de Gaston dans ses droits, Roger abondait dans ce sens. J'avais produit la déclaration qui aplanissait les difficultés légales et détruisait les doutes de l'opinion. On n'avait plus besoin de moi. J'avais le droit d'aller souffrir seul et mourir oublié.

Je craignais d'éveiller Roger, qui dormait déjà, en ouvrant la porte de l'appartement, qui était lourde et assez bruyante. Il n'y en avait qu'une apparente dans chacun de ces appartemens superposés; mais, en avisant une grande armoire encastrée dans la muraille et toute pareille à celle de la chambre de la comtesse, je me dis qu'elle était peut-être également en communication avec le passage secret et l'escalier pratiqué dans l'épaisseur des murs.

Je ne me trompais pas, car cette disposition architecturale était logique, et le travail secret d'Ambroise avait consisté à la rétablir et à la cacher au moyen des armoires à double fond. Ces voies de communication entre le donjon et le Refuge servaient habituellement aux initiés, et les panneaux de boiserie fonctionnaient sans effort et sans bruit. J'ouvris donc le fond de l'armoire, je vis l'escalier, et je m'assurai de pouvoir gagner la campagne sans être vu de personne. Je ne voulais plus être interrogé, je ne voulais plus répondre à rien.

Au moment de descendre l'escalier dérobé, j'éprouvai le besoin de voir Roger une dernière fois, et, refermant l'armoire, qui amenait du froid, je m'approchai du lit. Comme il était tout à fait caché par le rouleau de matelas et de couvertures, je me glissai dans la ruelle, mais je ne pus voir son visage enfoncé dans les coussins. Il avait l'attitude écrasée d'un homme vaincu par la fatigue, ou plutôt celle d'un enfant que le sommeil saisit avant qu'il ait eu le temps de prendre une posture logique. Je ne pus voir de lui que sa main relevée au-dessus de sa tête. J'y posai doucement mes lèvres, il la retira sans s'éveiller, comme pour échapper à un contact importun. J'allais partir lorsque j'entendis monter l'escalier dérobé et glisser le panneau. Je me blottis sur mes talons dans la ruelle du lit. Je ne voulais plus être vu de personne. Je me considérais comme mort et déjà enseveli. Je ne pouvais voir, à moins de me montrer, les personnes qui entraient: elles étaient deux; mais bientôt la voix de M. de Salcède se fit entendre.

— Il est six heures; c'est l'heure où Charlotte se lève, n'est-ce pas?

— Oui, répondit la voix de Gaston. Attendons un instant; je l'entendrai descendre. Je vais allumer le feu. Tiens! on l'a déjà fait!

— C'est Charles en prévision de l'arrivée de Roger; mais Roger ne sera pas ici avant neuf heures. J'ai le temps de parler à ta mère.

— Ah! reprit Gaston, j'entends ouvrir sa porte. Je vais dire à Charlotte que vous attendez *madame* ici.

Gaston sortit. Salcède marcha lentement comme un homme qui médite. S'il jeta les yeux sur le lit, il fut trompé par cette apparence de rangement particulier aux meubles inoccupés. Roger dormait si profondément qu'on n'entendait même pas sa respiration.

Je calculais si, au cas probable où Salcède sortirait pour aller à la rencontre de la comtesse, j'aurais le temps de me retirer par le passage secret. Et puis, une idée bonne ou mauvaise s'empara de moi. Salcède voulait voir la comtesse avant Roger; lui parlerait-il en présence de Gaston, ou voulait-il être seul avec elle? Dans ce dernier cas, je pouvais saisir enfin la preuve infaillible, décisive, de la nature de leurs relations. Ils ne s'entretiendraient pas de l'avenir des jeunes gens sans que l'énonciation de la vérité se fît jour, surtout s'il y avait discussion, et je saurais enfin, moi, si j'avais le rôle honteux ou le rôle triomphant dans l'histoire de la famille. Roger aussi était exposé à entendre une révélation terrible;... mais je connaissais son sommeil. Il ne s'éveillerait que si je m'en mêlais; mon devoir était de tout surveiller, afin d'interrompre l'entretien dangereux par une diversion opportune.

Au bout de cinq minutes, Gaston revint. — *Madame* était déjà levée, dit-il à Salcède. Charlotte, que j'ai avertie de votre part, lui a parlé, et m'a répondu de la sienne qu'elle serait ici à l'instant. Dites-lui tout, j'aurai plus de courage pour lui parler ensuite moi-même.

— Tu reviendras?

— Quand vous me ferez appeler par Charlotte, qui reste là-haut pour faire la chambre, je serai à la ferme.

Gaston sortit, et peu d'instans plus tard madame se trouva ou se crut en tête-à-tête avec Salcède. S'il la salua en silence, il ne lui baisa pas la main, car leurs voix me firent connaître qu'ils restaient à distance respectueuse l'un de l'autre.

Salcède entra en matière tout de suite. Sans doute il avait promis à Roger de ne pas parler de ce qui s'était passé, il voulait lui laisser l'initiative de sa loyale résolution et le plaisir de donner cette joie à sa mère. Il ne lui parla que de Gaston.

— Pardonnez-moi, lui dit-il, de me présenter si tôt devant vous; mais je vous sais matinale et je viens d'avoir au Refuge avec Gaston un entretien dont il veut que je vous fasse part avant de passer outre en quelque sens que ce soit.

— Dites, mon ami, répondit la comtesse; vous m'effrayez! Qu'y a-t-il de nouveau?

— Il y a ceci de très imprévu, que Gaston refuse de devenir mon fils adoptif, de recevoir mon nom et d'avoir droit à ma fortune.

— Pourquoi?

— Impossible de savoir pourquoi. Il ne veut rien expliquer. Il dit *non*, et le *non* de Gaston est une chose terrible.

— Ah! s'écria Mme de Flamarande, il est bien le fils de son père! Le *non* de M. de Flamarande était effrayant, mais c'était l'obstination de l'injustice, et chez Gaston c'est la fermeté d'une âme géné-

reuse. Il doit avoir une bonne raison, lui, et vous devez la connaître ou la deviner.

— Je n'en vois pas d'autre que la crainte de faire croire qu'il est...

— Votre fils! Eh! mon Dieu, j'ai tant entendu cette accusation que vous pouvez la formuler comme si j'y étais étrangère. Il y a longtemps qu'à force d'être une mère persécutée et torturée, je ne suis plus une femme du monde. Parlez-moi comme à une paysanne. Gaston craint qu'on ne m'accuse... J'imagine qu'il ne me soupçonne pas, lui!

— Lui? Oh! non certes! Il y a longtemps qu'il m'a franchement posé la question, résolu à accepter la réponse, quelle qu'elle fût. Entre nous, jamais un soupçon n'a pu naître. Il sait bien que, pas plus que lui, je n'ai jamais menti.

— Dieu merci, cher Salcède, reprit la comtesse, Roger sait de moi la même chose. Pourquoi donc ne pas dire la vérité à mes deux enfans, quand la vérité est si facile à jurer devant Dieu et à faire entrer dans des consciences aussi droites? Croyez-vous Roger moins pur que Gaston?

— Ne répondez pas, monsieur de Salcède, s'écria Roger, qui s'était éveillé sans ouvrir les yeux, sans faire un mouvement, et qui tout à coup, rapide comme l'éclair et sans faire à moi aucune attention, avait franchi le rouleau de matelas et s'était élancé dans les bras du marquis. — Mon cher monsieur de Salcède, ne répondez pas. Je ne vaux pas Gaston, je le sais bien, et laissez-moi me confesser moi-même à présent que je... Oh! maman! ne m'en ôte pas le courage. Comme tu me regardes!.. Tu crois...

— Comment es-tu ici, et que faisais-tu là? lui dit la comtesse, dont je ne pouvais voir la physionomie, mais dont l'accent mêlait quelque reproche à la tendresse.

— Il arrivait de Léville, répondit vivement Salcède, dont l'âme droite comprenait tout, et dont la générosité n'eût jamais consenti à révéler les défaillances de Roger. Il aura su que vous étiez ici. Il est arrivé de grand matin, il n'a pas voulu vous éveiller, et il a espéré achever sa nuit sur le premier lit venu.

— Non, ce n'est pas cela! reprit Roger, je suis venu de Léville pour parler à maman de son bonheur et du mien, et je vais lui parler!.. Il est bien vrai que j'étais las et que j'ai dormi là en attendant, dormi si serré que je n'ai pas entendu sortir Charles et que je ne vous ai pas entendus entrer. Je rêvais de toi, maman, et ta voix me berçait comme au temps où j'étais un bébé que ta prière du soir endormait délicieusement; puis j'ai entendu tes paroles comme dans un rêve, j'étais si bien que je ne voulais pas ouvrir les yeux et que je n'ai pas bougé jusqu'à ce que le sens soit devenu

tout à fait net à mon esprit. Aussitôt j'ai préféré la réalité à mon doux songe, et j'ai sauté au cou de cet excellent homme, à qui je demande pardon...

— De quoi donc? dit Salcède d'un ton cordial et enjoué. Allons! causez avec votre mère, je vous laisse.

— Vous allez chercher Gaston, s'écria Roger. Ce que j'ai à dire à maman, je veux le lui dire aussi.

LXXVI.

Salcède sortit. La comtesse resta un instant étourdie de ce que venait de dire Roger. — Gaston? répéta-t-elle d'un ton de surprise, qu'est-ce que tu veux dire?

— Chère mère adorée, répondit Roger, qui me sembla s'être agenouillé devant elle, ce nom que, dans mon enfance, on me défendait de prononcer devant toi, parce qu'il te faisait pleurer, je peux te le dire cent fois le jour, à présent que tu le tiens, que nous le tenons, ce Gaston chéri, dont rien ne nous séparera plus! — Et il lui conta rapidement comment l'abbé Ferras l'avait informé et comment il avait ouvert ses bras à son frère en s'assurant par le témoignage d'Ambroise que c'était bien lui. Il rapporta ensuite son entretien avec moi, mais sans m'accuser d'aucune mauvaise intention et en s'accusant lui-même d'avoir mal interprété mes paroles. Enfin il lui rapporta sa fuite, sa dispute et sa réconciliation avec son frère, sa course désespérée à travers les bois, la visite que Salcède lui avait faite à Léville, et sa promesse de revenir ce jour même. — Mais je n'ai pu attendre le jour, ajouta-t-il. J'avais encore un chagrin mortel, et un besoin de t'embrasser qui dominait tout. Écoute, mère, je ne vaux rien, je ne mérite pas d'être ton fils; mais j'ai quelque chose de bon, c'est que je t'adore et que, n'eussé-je pas la certitude, la conviction absolue que, sans le savoir, tu viens de me donner, j'accepterais tout et ne t'en aimerais que davantage, si cela était possible!

La mère et le fils s'embrassèrent passionnément, je n'entendis plus que leurs baisers et leurs sanglots, mêlés d'exclamations de joie, jusqu'à la rentrée de Salcède avec Gaston et Ambroise. Roger se jeta dans les bras de son frère et l'amena dans ceux de sa mère. Il embrassa aussi Salcède, et, après avoir dit des paroles affectueuses à Ambroise, il demanda où j'étais. Personne ne m'avait vu, mais j'étais prévenu et j'allais sans doute arriver. Alors Roger demanda pourquoi Charlotte et ses parens n'assisteraient pas les premiers à la reconnaissance publique qu'il voulait faire de son frère.

Espérance s'y refusa, et d'une voix ferme il fit cette réponse surprenante et inattendue :

— La reconnaissance du cœur est faite ici entre nous, et je l'accepte avec une joie profonde; mais je veux et je dois vous dire tout de suite que je n'en accepterai jamais d'autre.

— Je comprends, dit Roger. Les mauvaises raisons et les sottes paroles que je t'ai dites hier à *la Violette* t'ont trop impressionné, et tu crois que ma mère aura encore à souffrir pour toi. Tout ce que je t'ai dit est non avenu. Vois cette déclaration de mon père, que je ne connaissais pas.

— Je la connais aussi, répondit Gaston en refusant de prendre possession de l'écrit. Je ne la trouve pas suffisante pour expliquer la durée de mon bannissement aux yeux des indifférens. Inutile pour notre conviction à nous deux, elle serait vaine devant la malveillance. M. le comte Adalbert de Flamarande n'a pas voulu de moi pour son fils, puisqu'il est mort sans me rappeler. Je ne veux pas de lui pour mon père. Je ne veux pas porter son nom, je ne veux pas de ses biens. Si, comme je l'espère, j'ai un jour des enfans, je ne veux pas avoir à leur raconter la double légende de Gaston le berger. C'est en me désintéressant de toute parenté avec lui que je puis lui pardonner et m'abstenir de le blâmer. S'il a été d'une fierté cruelle, je suis, moi, d'une fierté farouche, et je ne veux pas d'une situation qu'il m'a refusée. N'essayez pas de me faire changer d'avis, ce serait peine inutile.

Cette déclaration nous avait tous jetés dans la stupeur. Ambroise, qui croyait la comprendre, fut le premier à la juger et le seul à l'approuver. Moi, je trouve que tu as... pardon, excuse, que vous avez raison, monsieur le comte. Vous méritez d'être marquis, — ce qui vaut mieux à ce qu'il paraît, — et d'avoir un père qui vous aime au lieu d'un qui ne vous a pas aimé.

— Tais-toi, répondit Gaston, tu ne sais ce que tu dis, mon vieux! Si je renie mon père, ce n'est pas pour en prendre un autre, quelque tendresse que j'aie pour lui. Si je refuse une fortune, ce n'est pas pour en accepter une plus considérable. Je n'admets pas et Charlotte n'admet pas non plus que M. de Salcède renonce au mariage à quarante ans, ou qu'il se crée un précédent qui enchaînerait son avenir. Il a bien assez fait pour moi; je rougirais d'en accepter davantage. D'ailleurs toutes ces questions d'intérêts matériels et de priviléges sociaux me sont étrangères et ne m'apparaissent que comme des tyrannies auxquelles je me suis juré d'échapper le jour où j'en ai compris les dangers.

— C'est moi qui te les ai fait comprendre et mal comprendre, s'écria Roger. Tu m'as vu bouleversé, fou...

— Je t'ai vu malheureux, répondit Gaston, et je t'ai fait un serment que je ne violerai pas. Je t'ai dit que je ne voulais rien être qu'Espérance Michelin, ton fermier, et que c'était là mon rêve de

bonheur; je t'ai dit la vérité, j'aimerais mieux mendier que de te voir encore à cause de moi comme je t'ai vu hier.

— Ah! mon frère, c'est vouloir me punir bien cruellement d'une mauvaise heure dans ma vie! Tu ne veux pas que je la répare; tu me refuses la joie de reconquérir ton estime et la mienne!

— Tu n'as rien à réparer; tu ne m'as pas offensé et tu as pleuré dans mes bras. Jamais je n'aurai de meilleur ami que toi, je t'aimerai autant que j'aime M. de Salcède, c'est tout dire! S'il y a quelqu'un que je vous préférerai, ce sera... elle! notre sainte mère que voici et qui a été le rêve enchanté de ma vie, l'éternelle aspiration de mon cœur, mon idéal, mon apparition céleste, ma pensée intérieure, ma muette prière, mon mystère et ma foi.

— Et tu ne veux pas, dit la comtesse, que je sois la compagne de ta vie, tu veux avoir une existence en dehors de la mienne, tu veux me refuser la seule gloire dont je puisse me parer, celle d'avoir deux fils comme vous deux!

— Tu ne veux pas, reprit Roger, que j'aie auprès de moi un conseil, un appui contre les dangers du monde, un guide à travers ses écueils? N'as-tu point de devoirs envers nous? veux-tu nous punir de n'avoir pu te sauver de l'exil que tu as subi? Tu es vraiment cruel, et je suis tenté de te croire un peu fou!

— N'insistez pas, dit alors M. de Salcède. Il ne cédera pas maintenant, laissons-lui le temps de la réflexion. Voici Mme de Montesparre qui arrive, allons au-devant d'elle.

Tout le monde sortit. Je profitai du moment pour me jeter dans le passage secret et gagner la campagne.

Je voulais me rendre à Murat pour retourner à Paris par le chemin de fer. Je n'en eus pas la force. A deux lieues de Flamarande, je tombai de fatigue et demandai l'hospitalité dans un *buron*, c'est ainsi qu'on appelle les chalets du pays. J'y fus fort mal, mais j'espérais reprendre des forces pour le lendemain, et j'écrivis à Mme de Flamarande pour lui dire en peu de mots respectueux que je me retirais du service de la famille et que je me rendais à Paris, où je déposerais mon adresse à son hôtel, afin d'être à la disposition de ses hommes d'affaires pour tous les renseignemens qu'on pourrait me demander. Je n'en prévoyais aucun, ayant tout laissé en ordre à Ménouville.

Je passai une affreuse nuit chez les pauvres montagnards, et le lendemain je gagnai Murat en me traînant. Force me fut d'y rester trois jours avec la fièvre et une sorte de bronchite; enfin, me sentant mieux et ne pouvant m'habituer à l'idée d'un éternel isolement, je résolus de voir Mme de Montesparre et de lui demander chez elle un emploi, fût-ce celui de valet de chambre, pour être à même d'avoir au moins de temps en temps des nouvelles de la famille de Flama-

rande. Je pensais qu'on avait vaincu la résistance de Gaston, et qu'on avait dû l'emmener à Paris pour régulariser sa nouvelle situation. Je pris une voiture et la grande route pour me rendre à Montesparre. Mon état maladif ne me permit pas de faire ce long détour en une journée. Enfin j'arrivai à Montesparre cinq jours après avoir quitté Flamarande. Je savais que la baronne avait l'intention, quelle que fût l'issue des événemens de la famille Flamarande, de rester en Auvergne jusqu'à l'hiver. Je me fis descendre à une entrée du parc qui donnait sur la route, très en avant de la maison. J'étais dans un état nerveux que le mouvement de la voiture rendait insupportable; je ne voulais pas me présenter malade, je comptais qu'un peu de marche sous les ombrages du parc me remettrait. Il n'en fut rien, je me sentis défaillir, et je fus forcé de m'asseoir sur un banc qui s'offrit devant moi. Je crus entendre parler à deux pas de moi; j'étais si faible que tout m'était indifférent, je ne me rendais même pas compte du son des voix et du sens des paroles; cependant je reconnus que Mmes de Flamarande et de Montesparre causaient avec animation derrière moi en marchant sur un sentier en terrasse au-dessus de celui où je me trouvais abrité par des massifs de lilas et d'acacias. Je me levai aussitôt pour m'éloigner, mais je craignis d'être vu, et, puisque je fuyais le contact de la famille de Flamarande, je ne voulais pas être repris par elle. Je fus donc forcé d'entendre ce que disaient les deux amies.

Mme de Montesparre insistait auprès de la comtesse pour qu'elle promît sa main à M. de Salcède. — Non, répondait celle-ci, cela n'a plus de raison d'être du moment où Gaston refuse d'être adopté par lui. Gaston veut se fixer à Flamarande, puisqu'il a accepté enfin de son frère ce pauvre rocher et cette modeste propriété, qu'il sera censé lui avoir achetée. M. de Salcède aime aussi Flamarande, où il s'est enseveli par dévoûment et où il est arrivé à se plaire par habitude et par amour des sciences naturelles; mais, avant tout, il aime Gaston, et se séparer de lui serait un sacrifice au-dessus de ses forces. Je suis convaincue qu'il ne désire en aucune façon un mariage qui l'en éloignerait forcément.

— Pourquoi s'en éloignerait-il? s'écria la baronne. Il vous bâtira, à la place du Refuge, un château digne de vous, où vous passerez les étés auprès de Gaston, et où Roger viendra chasser.

— Les étés sont courts à Flamarande, et Roger, malgré sa tendresse pour son frère, ne vivra pas tous les ans pendant trois mois en Auvergne. D'ailleurs le reste de l'année Salcède devrait quitter Gaston ou me laisser vivre à l'état de veuve, comme a fait M. de Flamarande, car si je suis capable pour Gaston d'accepter le séjour des neiges, je ne dois pas quitter Roger, qui ne saura pas vivre sans moi et qui fera des folies, si je l'abandonne à lui-même. Enfin,

chère amie, ne vous y trompez pas. Si Gaston est, comme je le crois, tout porté à accepter avec joie le mariage de Salcède avec moi, il est très facile de voir que Roger en souffrirait mortellement. Roger est jaloux de ma tendresse, il lui a fallu un grand effort pour consentir à la partager avec son frère; mais s'il fallait la partager encore avec un époux et avec... songez que je suis encore assez jeune pour avoir d'autres enfans! Non, non, jamais! Ne parlez jamais à Roger de votre projet. Y fût-il favorable, je le repousserais. Je connais trop mon Roger pour l'exposer encore à des combats comme ceux qu'il vient de supporter. Il n'en triompherait qu'au prix de souffrances qui feraient de mon avenir un enfer pire que mon passé.

— Dans tout cela, reprit la baronne, vous raisonnez au point de vue de votre propre sécurité, et vous comptez pour rien la passion si fidèle et si généreuse du pauvre Alphonse.

— Si cette passion a existé, répondit la comtesse, le temps, la raison et l'étude en ont triomphé. Salcède n'est plus un enfant.

— Le voici! s'écria la baronne. Interrogez-le, et vous verrez s'il est guéri. Peut-être n'osera-t-il point parler, il est resté timide avec vous comme à vingt ans; mais regardez-le quand il vous répondra.

— Il ne me répondra pas; je ne compte pas le questionner.

— Il sait pourtant mes projets, et je lui ai donné rendez-vous ici pour que vous décidiez de son sort. Allons, Rolande, il est temps de faire cesser cette situation équivoque de l'amitié désintéressée qui proteste en lui et en vous contre la passion. Soyez courageuse; laissez-le vous dire comment il compte arranger sa vie en vue de la vôtre et de votre réunion avec vos deux fils. Soyez sûre que ce sera la seule manière d'amener Gaston à accepter son adoption.

— Vous vous trompez; Gaston a dit non. Depuis cinq jours, il résiste à nos prières, il est sourd à tous nos argumens. Un jour probablement, si Salcède est resté garçon et persiste à lui laisser son nom et ses biens, il acceptera pour ses enfans ce qu'il refuse aujourd'hui pour lui-même; mais à présent il est inutile d'insister, il faut se soumettre à le voir paysan durant de longues années et à ne passer avec lui qu'une partie de ces années-là. Salcède approche, et, puisque vous le voulez, je vais lui parler et lui répéter ce que je viens de vous dire.

— Vous feriez mieux de lui dire la vérité.

— Quelle vérité?

— L'amour que vous avez pour lui. Il ferait alors des miracles pour concilier votre bonheur avec celui de vos enfans.

— L'amour que j'ai pour lui! Eh bien! je vais le lui dire. Restez, vous entendrez la vérité.

— Vous ne la diriez pas devant moi. J'espère qu'il vous l'arrachera, je vous quitte.

Quelques instans après, Mme de Flamarande, qui était allée au-devant de Salcède, revenait avec lui et s'asseyait sur un banc placé juste au-dessus de celui où j'étais resté cloué par une curiosité dont cette fois j'avais bien la conscience de ne jamais faire un mauvais usage.

LXXVII.

Je n'avais pas entendu les premières paroles échangées entre eux sur le sentier. Le premier mot que je recueillis fut une déclaration très nette de la comtesse. — Parlons franchement, disait-elle, brutalement même, pour trancher la situation. Je vois bien ce que vous a dit la baronne et dans quel lacet elle veut m'engager. Il y a longtemps d'ailleurs qu'elle me parle de votre amour et qu'elle vous *révèle* le mien. Cette révélation est une supposition toute gratuite, fondée sur sa propre appréciation. Berthe vous aime et vous aimera toute sa vie dans le sens qu'elle m'attribue, elle ne peut comprendre le genre d'affection que j'ai pour vous; vous la comprendrez, vous qui savez mieux analyser le cœur humain. Mon amitié pour vous, ma haute estime, mon admiration, je dirai même ma vénération pour votre caractère, vous les connaissez, vous n'en douterez jamais; mais on veut qu'à ces sentimens si purs et si élevés il s'en joigne un plus intime, qui consiste dans le désir d'appartenir à l'homme que l'on admire. — Eh bien! ce sentiment-là n'a jamais existé et n'existera jamais en moi. Vous seul au monde méritiez de me l'inspirer, et, si je l'éprouvais, je ne rougirais pas de l'avouer à un homme tel que vous; mais, je vous l'ai dit l'autre jour, la mère a tant souffert en moi qu'elle a tué la femme. L'épouse n'a que des souvenirs amers, l'amante n'a jamais eu le loisir et la santé morale qui auraient pu la développer. Vous l'avez compris, mon brave Salcède, puisque vous ne m'avez jamais dit un mot ni adressé un regard empreint de volupté. Sachez bien à présent qu'à cet égard je suis morte de mort violente, mes sens se sont glacés dans les larmes, et je ne sens rien en moi de ce qu'il faut pour donner du bonheur comme l'entend ma pauvre Berthe. Je ne sais que chérir avec la franchise d'une chasteté inaltérable, et, de moi à vous, après les accusations portées contre nous, s'il n'en avait pas toujours été et s'il n'en devait pas être ainsi pour toujours, je mériterais, sinon d'avoir été condamnée par mon mari, du moins d'avoir été soupçonnée. Allons, cher Salcède, ôtons cette chimère de l'esprit de notre amie; aidez-moi à la détromper. — Et comme Salcède semblait accepter son arrêt sans dire

un mot, soit qu'il craignît de se trahir, soit qu'il reconnût la haute raison de Mme de Flamarande, elle ajouta : — Faisons mieux, ôtons au monde tout prétexte de railler notre amitié et de l'empêcher de se montrer au grand jour. Je vous avoue que, pour moi, un simple sourire autour de nous serait une flétrissure dont je souffrirais mortellement. Ce que je vais vous proposer me permettra de vivre une grande moitié de ma vie entre vous, Gaston et Roger sans que personne en soit surpris. Épousez Mme de Montesparre.

— J'y ai pensé, répondit Salcède; mais elle exigerait l'amour, et je n'ai pour elle que l'amitié la plus loyale et la plus fervente, celle que vous m'accorderiez...

— Et dont vous ne vous contenteriez pas? reprit la comtesse.

— Je l'avoue. Donc la baronne...

— Attendez, Salcède! Vous dites pourtant que vous y avez pensé, et moi je vais vous dire pourquoi cette pensée vous est revenue souvent avec une sérieuse autorité. Vous avez fait mon long malheur sans le vouloir. Je ne peux pas m'en plaindre, et vous n'avez plus rien à réparer envers moi. Au contraire c'est à moi de vous bénir, moi qui ai accepté comme un dédommagement qui m'était dû le sacrifice volontaire et gratuit de votre jeunesse. Il n'en va pas de même avec Mme de Montesparre. Vous avez accepté, vous, son dévoûment absolu et le sacrifice de sa réputation. Elle est si bonne qu'on l'aime, elle n'a plus ni mari, ni enfant, on lui pardonne, et pourtant c'est une grande injustice qu'elle subit, c'est une véritable humiliation qu'elle endure sans se plaindre de passer pour votre maîtresse, elle qui n'a jamais commis la moindre faute. Si son fils vivait encore, il aurait à peu près l'âge des miens. Elle serait dans une perpétuelle inquiétude de le voir devenir tout à coup triste ou furieux comme l'était dernièrement Roger. Et quelle compensation aurait-elle à son malheur? Comment se justifierait-elle après avoir montré à tout son entourage ce dévoûment sans bornes dont vous avez été l'objet? Vous n'êtes pas libre de le méconnaître plus longtemps, Salcède, vous lui devez une réparation éclatante et vous pouvez la lui donner à présent que Gaston est en possession de son intelligence et de sa volonté. Cette union ne vous sépare pas de lui. Berthe est fixée en Auvergne, elle n'est pas forcée de se partager. Elle vivra avec vous, elle vivra tantôt ici, tantôt au Refuge, qui sera pour elle une Arcadie. Nous serons tous libres et heureux ainsi, car vous l'aimerez de plus en plus, cette charmante femme qui vous adore et que vous serez fier d'avoir réhabilitée...

— Assez, madame, répondit Salcède, je ne veux pas descendre dans votre estime et dans celle de Gaston, qui pense comme vous et qui me l'a fait comprendre, je ferai mon devoir. J'épouserai Mme de Montesparre. Dois-je aller le lui dire?

— Non, elle serait humiliée peut-être, inquiète tout au moins, de devoir son bonheur à mon influence. Dites-lui seulement que je vous ai démontré les impossibilités d'un mariage entre nous, et montrez-vous calme et satisfait comme doit l'être un homme de bien et un philosophe aussi sérieux que vous l'êtes. Dans quelques jours, quand je serai partie avec Roger...

— Dans quelques jours?

— Oui, j'ai reçu tantôt une lettre de mon notaire. Il faut que je m'occupe des affaires de la succession. M. de Flamarande a fait un don considérable à sa maîtresse, et nous accepterons cette spoliation en silence; mais la fortune est très entamée, et il faut aviser à la liquider. Donc je pars avec Roger afin d'agir en son nom, si Gaston persiste à ne pas hériter.

— Il persistera, mais ne vous en affectez pas; mon mariage avec Berthe facilitera les moyens de vous rapprocher plus souvent et plus longtemps de lui. Quant à son sort, ne vous en inquiétez pas non plus. Gaston ne peut être heureux qu'à la condition de suivre les inspirations de son cœur ardent et de son imagination exaltée. Dieu merci, ces inspirations sont toujours empreintes d'un héroïsme si entier qu'il a les apparences du calme et de la gaîté. Le fond de sa résolution, c'est qu'il aime Charlotte et ne veut pas la voir se transformer en femme du monde. Elle sera la châtelaine de Flamarande sans perdre le charme de sa simplicité rustique. Quant à lui, il restera ce qu'il lui plaît d'être, un parvenu intelligent et laborieux, devant tout à lui-même et ne subissant aucun joug de convention. Je vous prédis qu'il n'endossera jamais un habit noir, et qu'aucun salon de Paris ou de province ne le verra jamais. Prenez-en votre parti. Vous l'avez adoré tel qu'il était, adorez-le toujours tel qu'il veut être.

— C'est fait, répondit la comtesse; j'accepterai tout et ne vous ferai pas de reproche d'en avoir fait un ange et un sage.

Ils causèrent encore en s'éloignant, et j'allais m'éloigner aussi lorsque j'entendis revenir Mme de Flamarande, qui marchait vite et qui, descendant seule le sentier, venait droit sur moi. Je n'eus que le temps de quitter mon banc et de me jeter dans le fourré. Elle vint à ce banc, s'y laissa tomber comme si elle était épuisée, puis, couvrant son visage de son mouchoir, elle fondit en larmes. J'entendis le râle de ses sanglots étouffés qui pénétrèrent mon cœur d'admiration et de pitié.

Elle aimait donc Salcède et elle se sacrifiait à Roger ! Elle se sacrifiait avec une fermeté enjouée qui avait ôté toute espérance au marquis, et maintenant elle souffrait avec l'énergie d'une âme généreuse qui sait cacher ses ardeurs refoulées sous les dehors de la prudence et de la raison. Elle me parut sublime, et je fus honteux

de l'avoir mal jugée, honteux et repentant au point d'aller tomber à ses pieds en lui disant : — Madame, madame, pardonnez-moi! Vous êtes une sainte, et je suis un misérable!

— Quoi donc, Charles? me dit-elle, tressaillant de surprise. Vous me trouvez dans un de ces accès de migraine nerveuse auxquels je suis sujette depuis longtemps. Ne vous en inquiétez pas. Cela va se passer; mais vous, d'où venez-vous? Pourquoi nous avez-vous quittés et de quoi vous accusez-vous?

Ma confession générale eût été longue, et je n'avais besoin d'en dire qu'un peu pour expliquer mon repentir. — Je vois, lui dis-je, que madame a encore du chagrin, et j'en suis certainement la cause. Roger persiste à se tourmenter, et j'aurais dû lui épargner ces tourmens en lui montrant plus tôt la déclaration de son père.

— Au fait, dit la comtesse comme éclairée par une réflexion qui ne lui était pas encore venue, vous me disiez que M. de Flamarande vous avait repris cette pièce... — Mais, voyant que j'avais le cœur brisé, l'excellente femme, habituée à toujours oublier ses propres déchiremens pour adoucir ceux des autres, ajouta vite, comme pressée de me trouver une excuse : — Vous avez craint la précipitation de Roger et vous avez pensé que M. de Salcède, étant le plus désintéressé dans l'affaire, devait seul recevoir un dépôt aussi précieux. Quant à moi, vous avez craint à Ménouville de me donner des espérances que mon mari ne réaliserait pas. Vous êtes scrupuleux à l'excès et peut-être un peu formaliste; mais, quel qu'ait été votre motif, Charles, il n'a pu être que très bon, et je ne comprends pas que vous nous quittiez quand nous sommes si heureux relativement au passé et si reconnaissans envers vous.

— Heureux! et pourtant madame pleure encore.

— Ce n'est rien, Charles, absolument rien! On peut subir des crises intérieures d'une certaine intensité qui se dissipent et s'effacent devant la joie de la conscience. Je vous jure que Roger n'a pas cessé d'être adorable pour son frère et pour moi. Vous allez les voir ensemble, et justement voici la cloche du dîner. Donnez-moi votre bras, mon ami. Je suis un peu brisée par cette migraine. Vous allez dîner avec nous, et Roger vous fera renoncer à l'idée de nous quitter.

J'étais tellement brisé moi-même que je ne sus pas résister à la touchante bonté de ma pauvre maîtresse, et je l'accompagnai au château, où tout le monde me fit bon accueil, sauf Roger, qui me tendit pourtant la main, mais d'un air préoccupé et sans me questionner sur les motifs de ma disparition.

Je vis que M. de Salcède avait déjà parlé à la baronne, non de sa résolution de l'épouser, mais des bonnes raisons que la comtesse lui avait données pour le faire renoncer à sa main. Il était plus pâle

qu'à l'ordinaire; cependant rien ne trahissait en lui la douleur d'une déception qu'il avait sans doute prévue et acceptée d'avance, et qu'il subissait avec une douce et noble résignation. Mme de Montesparre ne pouvait se défendre de l'observer avec une secrète angoisse mêlée d'espoir et de crainte. Roger, toujours gai à la surface, me parut pourtant un peu agité intérieurement. Il avait évidemment senti dans l'air quelque projet qui ne lui souriait pas, quelque décidé qu'il fût à tout accepter. Il voulait sans doute en avoir le cœur net, car il se remit à taquiner la baronne sur ses distractions, lui demandant si c'était qu'elle daignait enfin s'apercevoir de *son martyre* et si elle songeait *à couronner sa flamme.* La baronne, au lieu de rire comme de coutume de ses madrigaux, lui répondit avec un peu d'humeur, et Roger, étonné, se tourna tout à coup vers Salcède, qui probablement lui avait légèrement poussé le coude ou le genou. Roger sourit et lui dit tout bas : — C'est différent, mon cher marquis. — Et il cessa ses plaisanteries.

Gaston parla peu, comme il avait coutume de faire quand il n'était pas stimulé par une vive émotion. Il avait toujours son costume villageois et passait dans la maison pour ce qu'il désirait de paraître toujours, l'élève de M. de Salcède et le futur successeur de Michelin. Il gardait donc la réserve qui convenait à son rôle. L'abbé Ferras, à qui l'on n'avait certainement pas reproché ses révélations anticipées à Roger, causa beaucoup avec M. de Salcède des diverses traductions de l'*Iliade* et de certaines éditions rares d'autres livres classiques. Il semblait que rien ne fût changé autour de lui, et son unique préoccupation me parut être de supplier Roger, au cas où il se déferait de la bibliothèque de Ménouville, de ne pas aliéner certains ouvrages précieux.

— Je vous les donne d'avance, répondit Roger, à moins que Gaston ne les réclame, car nous avons fait un marché bizarre. Il ne veut rien de ce qui est à moi, et moi j'ai juré que tout ce qui est à moi serait à lui.

On parlait librement de *Gaston* devant les domestiques. C'était pour eux un absent, un inconnu.

Après le dîner, M. de Salcède prit le bras de Roger, et sortit avec lui et Gaston. Madame me prit à part avec la baronne et voulut me consulter sur les lettres d'affaires qu'elle avait reçues dans la journée. Ces lettres étaient plus graves qu'elle ne le pensait. Le comte de Flamarande n'avait pas testé, mais il avait signé à sa maîtresse des billets pour une valeur considérable, et sa succession était diminuée d'un bon tiers. En outre il laissait quelques dettes sérieuses. Le notaire appelait Mme de Flamarande à Paris et l'engageait à se hâter. Je vis tout de suite qu'elle n'avait pas assez apprécié l'ur-

gence de son départ, et je dus lui conseiller de l'effectuer dès le lendemain matin. Elle s'y résigna avec chagrin, mais sans discuter. Elle devait emmener Roger, qu'elle voulait faire émanciper, afin de la dispenser de prendre des résolutions contraires à ses désirs.

Mme de Montesparre commanda tout de suite sa voiture et ses chevaux pour le jour suivant de grand matin, afin de faire gagner aux voyageurs le chemin de fer à l'heure voulue. Elle parlait d'accompagner son amie à Paris; mais Roger, qui rentrait en cet instant, lui dit d'un ton affectueux et sérieux en lui baisant la main : — Non, chère madame, il faut rester chez vous, *il le faut!* — Il ne voulut pas s'expliquer, mais je vis au front radieux de Roger que M. de Salcède, en le priant amicalement d'être moins familier avec la baronne, lui avait fait volontairement deviner ses projets. Roger en était si heureux que je vis combien Mme de Flamarande avait deviné juste en refusant de lui donner un nouveau rival. La joie de Roger éclaira aussi Mme de Montesparre, qui ne parla plus d'aller à Paris.

Quand Gaston fut mis au courant des motifs de ce prompt départ, il eut un moment de tristesse. Il s'était flatté de rester avec sa mère et son frère quelques jours de plus ; mais il s'exécuta avec courage et promit d'aller à Paris avec Salcède au commencement de l'hiver. Puis, comme nous étions bien en famille au salon, il embrassa passionnément sa mère et son frère et leur dit adieu. Il ne voulait pas les revoir devant témoins le lendemain matin; il craignait qu'ils ne vinssent à se trahir en lui témoignant trop d'affection.

On alla se coucher de bonne heure, Salcède resta au salon avec la baronne pour la préparer, je crois, à de plus sérieuses ouvertures après le départ de Mme de Flamarande; Roger suivit sa mère chez elle pour l'entretenir vraisemblablement du même objet. Il me dit à peine bonsoir et ne m'adressa pas un mot pour m'engager à rester attaché à la famille.

Le lendemain, même froideur et même silence. Enfin, pendant qu'on attelait les chevaux, il me demanda d'une voix brève si je retournais à Paris avec eux. — Non, lui répondis-je, j'y retourne de mon côté, je quitte votre service, vous le savez bien.

— Tu sais, toi, reprit-il, sans trouver un mot pour me retenir, que tes cent mille francs sont toujours chez Salcède?

— Je les refuse.

— Alors donne-les aux pauvres, ni moi ni Gaston n'accepterons ce cadeau, — et il se détourna pour embrasser Salcède, qui arrivait avec la comtesse et la baronne. Il lui donna cette accolade avec une effusion bien éloquente; son aversion pour moi jusqu'au dernier moment ne le fut pas moins.

Blessé jusqu'au fond du cœur, je m'enfonçai dans le jardin et j'allai me jeter sur ce banc ombragé où je m'étais assis la veille à l'endroit le moins fréquenté du parc. Je me rappelai seulement alors que c'était juste en cet endroit-là qu'avait eu lieu la violente explication entre MM. de Flamarande et de Salcède dans la fatale nuit qui avait brisé leur existence. De là, peu d'instans après, je vis passer la voiture qui emportait ma dernière consolation, mon dernier espoir en ce monde, tout était consommé. J'avais sacrifié jusqu'à mon honneur pour cet enfant qui me payait en mépris. Je ne pleurai pas, je restai pétrifié et n'ayant plus conscience de moi-même.

Quelqu'un s'assit près de moi sans que je l'eusse entendu venir et prit ma main glacée dans les siennes. — Gaston? m'écriai-je, sortant comme d'un rêve.

— Non, Espérance Michelin, répondit-il en souriant. Il n'y a plus de Gaston. Oublions ce personnage; mais vous, voyons! vous êtes souffrant ou désespéré. Pourquoi ne suivez-vous pas ma mère, qui n'a jamais méconnu votre attachement?

— Roger...

— Oui, Roger, je sais! Roger ne peut pas vous pardonner de l'avoir rendu coupable à ses propres yeux. Il a tort, il faut savoir tout pardonner à un homme qui a de grandes qualités. Il en reviendra; le temps arrange tout.

— Roger a raison, je ne mérite pas qu'il me pardonne jamais. Je suis plus coupable que vous ne pensez.

— Je ne veux pas le savoir. Moi aussi, je me suis méfié de vous un instant. M. Alphonse m'a dit, en me parlant de vous: — L'homme est méticuleux, bizarre, méfiant et malheureux; mais il est aimant et sensible. Son désintéressement orgueilleux frise l'héroïsme. — Cela me suffit pour vous plaindre et vous aimer. Qu'allez-vous faire à présent?

— Mourir d'ennui et de chagrin, n'importe où.

— Non. Il faut venir vivre de travail utile et d'amitié paisible à Flamarande. Je ne suis pas aussi aimable que Roger; mais, ayant été moins gâté, je suis peut-être plus patient. Vous m'avez beaucoup aimé aussi dans mon enfance, vous m'aimerez encore, et je vais devenir votre filleul en épousant Charlotte; vous voilà mon seul parent officiel. Je sais que M. de Salcède, qui a acheté encore beaucoup de terres autour du Refuge, et qui compte faire bâtir, avait l'intention de vous offrir la régie de ses propriétés au cas où vous quitteriez celle de Ménouville. Venez prendre possession. Allons, venez! M. Alphonse et la baronne se sont décidés, au dernier moment, à accompagner Mme de Flamarande et Roger jusqu'au chemin de fer. Ils déjeuneront certainement ensemble en rentrant ici. Moi,

je ne peux pas rester plus longtemps sans travailler. Venez; si vous êtes las, nous déjeunerons dans quelque buron de la traverse. Vous paraissez faible, prenez mon bras. La force va vous revenir; il ne s'agit que de vouloir. Allons, Charles, la volonté est tout!

CONCLUSION.

C'est ainsi que l'enfant arraché par moi à sa mère et privé de sa condition sociale par mes soins tour à tour dévoués et perfides s'empara de ma vieillesse pour la rendre heureuse et digne. M. de Salcède, plus généreux encore, ne révéla jamais le secret de ma confession et me témoigna toujours une confiance que je ne fus jamais tenté de trahir. Il ne me parla pas de me rendre mes cent mille francs, mais il me fit bâtir une jolie maison au milieu de beaux pâturages garnis de troupeaux d'un bon rapport, et il me força d'en accepter la propriété comme venant de lui. C'est grâce à lui que je jouis d'une honnête aisance sans connaître d'autre souci que celui d'amasser pour les enfans d'Espérance et de Charlotte.

Ils se sont mariés au bout de l'année que Charlotte avait assignée à l'épreuve de son fiancé. Il a vu Paris, il en est revenu plus épris d'elle et de la vie rustique qu'auparavant. Mme de Flamarande et Roger sont venus assister au double mariage, car le même jour le marquis de Salcède a épousé dans la chapelle de Flamarande l'heureuse Berthe de Montesparre.

Ce jour-là, Mme de Flamarande me parut illuminée d'une beauté surprenante. La conscience d'avoir tout sacrifié à l'amour maternel et au bonheur d'une amie dévouée avait mis sur son visage une sorte de rayonnement dont je fus profondément frappé. — La conscience, me disais-je en soupirant, voilà une forteresse, un sanctuaire dont le faîte touche au ciel!

Salcède comprit comme moi et mieux que moi peut-être l'effort de cette grande âme et ne voulut pas rester au-dessous d'elle. Son union avec Mme Berthe, que le bonheur a rajeunie de dix ans, a été sans nuages.

Il n'a pas bâti de château, sa femme a trouvé que le Refuge était une retraite exquise et qu'il ne fallait pas toucher au paysage inculte et désert qui l'entoure. Elle a partagé tous ses goûts, toutes ses idées. Il s'est rendu acquéreur de toutes les montagnes et forêts environnantes et n'a point changé l'agriculture pastorale du pays. Il l'a seulement améliorée, et, comme il n'a point d'enfans de son mariage, il compte, d'accord avec la marquise, laisser cette grande fortune aux enfans d'Espérance et de Roger.

Roger n'a hérité que de la moitié des biens sur lesquels il avait

compté. Il en a pris bravement son parti, et, à la grande surprise de tous, il n'a pas mené la vie de plaisir et d'enivrement que l'on redoutait pour lui. L'amitié ardente qu'a su lui inspirer Espérance Michelin a marqué pour lui une époque de transformation. Il a longtemps cru que son frère accepterait le partage de sa fortune. L'obstination héroïque et un peu étrange de celui-ci à rester dans l'heureuse médiocrité l'a frappé si vivement qu'il a pris en dégoût la vie de désordre et de paresse. Il a gardé près de lui M. Ferras et n'a pas voulu faire un grand mariage, il a choisi selon son cœur. Il quitte peu sa mère et l'entoure de soins, il la suit avec sa famille dans les fréquens voyages qu'elle fait à Montesparre et à Flamarande. Espérance a si bien arrangé le donjon et le pavillon qu'il y a place pour tout le monde, le père Michelin ayant été vivre dans sa propriété personnelle avec sa famille, qui est aussi dans l'aisance. Michelin est fier d'entendre appeler sa fille la jeune dame de Flamarande, et on prétend qu'il signe quelquefois de Michelin pour illustrer son gendre. — Pourquoi non? c'est une nouvelle famille aristocratique qui commence.

Gaston aura des enfans très riches, et, comme il les instruit en conscience, ils seront à la hauteur de leur condition. Quant à lui, il ne fera pas fortune par lui-même, il manque absolument d'ambition et n'aime que le travail qui donne des résultats pour le progrès des gens et des choses. On lui reproche de trop vouloir améliorer les races et produire de beaux élèves; on assure qu'il y dépense trop pour y beaucoup gagner. Il répond gaîment qu'il aime le beau et que le profit n'est pas tout dans les écus. Il passe pour original, et ceux qui ne savent pas le mot de son étrange destinée le chérissent sans le comprendre. Ambroise Yvoine, qui est resté son hôte, son ami, son bras droit, et qu'il a choisi pour parrain de son dernier-né, me dit souvent tout bas : — Il n'y a que nous deux pour savoir ce qu'il vaut!

Roger s'est peu à peu radouci avec moi et me traite avec amitié mais quelque chose s'est brisé mystérieusement entre nous, j'ai dû accepter ce châtiment et reporter sur l'enfant exilé ma tendresse et mon admiration.

J'ai eu quelque peine à en prendre mon parti. Longtemps je me suis ennuyé de ne vivre que pour moi-même; mais, depuis que j'ai occupé mes loisirs à écrire ma confession générale, je ne suis plus tourmenté par le souvenir du passé, et j'espère qu'un jour, en la lisant, Roger versera quelques larmes sur la tombe de son vieux serviteur.

George Sand.

L'EMPIRE DES TSARS

ET LES RUSSES

IX.

LE RASKOL ET LES SECTES. — LES DEUX BRANCHES DU SCHISME, POPOVTSY ET BEZPOPOVTSY (1).

Sorti d'une révolte du formalisme moscovite contre une correction des livres d'église, le *raskol*, le schisme russe, a reçu de la réforme européenne de Pierre le Grand une vigueur nouvelle et une portée plus haute. Les adversaires des changemens liturgiques introduits par le patriarche Nikone se sont grossis des adversaires des changemens politiques introduits par Pierre et ses successeurs. Le schisme est devenu une protestation nationale contre l'influence et l'imitation de l'étranger, une protestation populaire contre la constitution de la Russie en état moderne. Le *starovère*, le *vieux-croyant*, a personnifié la résistance de la vieille Russie aux mœurs nouvelles et aux importations occidentales.

Détachés du tronc de l'église et privés d'épiscopat et de clergé, les vieux-croyans se sont bientôt divisés en deux partis : les dissidens hiérarchiques, les *popovtsy*, qui reçoivent comme ministres des popes dérobés à l'église dont ils récusent l'autorité, — les sans-prêtres, les *bezpopovtsy*, qui, ne reconnaissant plus à l'épiscopat le droit de conférer le sacerdoce, rejettent tout clergé. Nous avons montré à quelle secrète logique ont obéi ces deux branches du schisme, à quelles extrémités religieuses et morales avait abouti le parti le plus radical; nous voulons chercher aujourd'hui comment ces doc-

(1) Voyez la *Revue* des 15 août, 15 septembre, 15 octobre 1873, 15 janvier, 1er mars, 1er mai, 15 juin et 1er novembre 1874.

trines souvent absurdes, parfois immorales, ont pu vivre et durer, comment dans un état autocratique des sectes de marchands ou de paysans ont pu se constituer en face d'une église d'état. Nous voudrions découvrir dans quelle mesure le *raskol* a pendant une lutte de deux siècles subi l'influence de la civilisation, dans quelle mesure il lui résiste encore, quels sont les ressources et quels sont les obstacles ou les dangers qu'il présente à la Russie et au gouvernement russe. Le *raskol* est le phénomène le plus complexe en même temps que le plus original de la Russie moderne : la religion n'en est qu'une face. Le schisme a un côté social et politique, un côté économique et financier, et sous ces divers aspects il montre le secret génie et les tendances natives d'un peuple dont les aspirations n'ont encore pu se produire que sous forme religieuse.

I.

Quel est le nombre de ces dissidens, de ces *raskolniks*, c'est la première question qui se présente à l'esprit, et c'est la plus difficile à résoudre. Les statistiques officielles donnent le dénombrement des adeptes de tous les cultes professés dans l'empire; les *raskolniks* y figurent à leur rang, mais le chiffre indiqué pour eux n'est même pas un chiffre approximatif. Le dernier recensement accuse un peu moins de 1,100,000 *raskolniks* (1). Les hommes les plus compétens, les statisticiens les premiers, sont unanimes à repousser sur ce point les données de la statistique, unanimes à les trouver notoirement inférieures à la vérité; ils sont en désaccord sur le nombre à substituer au nombre reconnu. Pour avoir la force numérique réelle des dissidens, il suffit, selon quelques-uns, de doubler ou de tripler le chiffre officiel; selon la plupart, ce n'est pas trop de le quintupler, de le sextupler; selon plusieurs, il faut monter au-dessus de 12 millions, peut-être au-dessus de 15 millions d'âmes. L'absence de toutes données positives explique ces divergences. Un des plus remarquables statisticiens de la Russie me disait avoir consulté à ce sujet les chefs du *raskol* venus à Saint-Pétersbourg pour les affaires de leur culte. « Nous sommes nombreux, répondirent-ils, mais nous ne savons combien nous sommes. » Personne ne le sait, et cette obscurité n'est pas une des moindres singularités ni une des moindres forces du *raskol*.

(1) 1,093,452, dont environ 926,600 dans la Russie d'Europe et la Pologne, 58,900 dans la région du Caucase, 65,500 en Sibérie, 42,500 dans la région du fleuve Oural et l'Asie centrale. La Finlande seule n'est pas comprise dans ce chiffre. *Statistitcheski Vrémennik*, 1871. Cf. Buschen, *Russlands Bevölkerung*. Vers 1835, les relations synodales ne comptaient pas tout à fait 480,000 sectaires; on prétendait en convertir une trentaine de mille par an, en sorte qu'aujourd'hui le schisme devrait avoir disparu.

Les statistiques gouvernementales ne comptent à l'actif du schisme que les dissidens admis ou avoués par l'église, c'est-à-dire ceux qui depuis plusieurs générations ont réussi à échapper aux registres des paroisses du clergé orthodoxe. Ce n'est naturellement que le petit nombre. En dehors de ces *raskolniks* déclarés, il y a tous ceux que les actes publics continuent à inscrire parmi les orthodoxes; il y a tous les *raskolniks* honteux ou déguisés qui craindraient de s'exposer à des poursuites; il y a enfin toutes les sectes secrètes ou prohibées qui fuient obstinément la lumière. A défaut de recensement, il est une classe de documens d'où se peuvent tirer quelques données approximatives sur le nombre des dissidens. Ce sont les rapports du haut-procureur du saint-synode sur la fréquentation des sacremens dans l'église orthodoxe. Le règlement spirituel de Pierre le Grand remarquait déjà que l'éloignement pour l'eucharistie était le meilleur indice auquel se pût reconnaître un *raskolnik* (1). Or sur les listes officielles, parmi les gens inscrits comme n'ayant pas participé aux sacremens, ont longtemps figuré plusieurs catégories de fidèles qui paraissent appartenir au schisme. L'analyse des tableaux officiels des confessions et communions pascales a conduit un écrivain russe à estimer à 9 ou 10 millions le nombre des dissidens (2). Ce chiffre paraît un peu élevé, il ne dépasse cependant point les estimations habituelles des *raskolniks*. C'est par millions d'âmes que se comptent les dissidens, et c'est probablement entre 6 et 8 millions qu'oscille leur nombre réel (3).

Le nombre des *raskolniks* ne peut du reste donner une juste idée de l'importance du *raskol*. Il n'en est point du schisme russe comme de la plupart des religions établies, la valeur ou l'influence n'en saurait être mesurée à un chiffre. Le *raskol* n'existe pas seulement à l'état d'église, de confession adoptée par tant ou tant de millions d'hommes; c'est souvent une simple tendance, comme une pente vers laquelle inclinent beaucoup d'hommes demeurés dans l'orthodoxie officielle. La force du *raskol* est peut-être moins dans les adeptes qui le professent obstinément que dans les masses qui sympathisent sourdement avec lui. Au lieu de les avoir en haine ou en répulsion comme des rebelles et des hérétiques, le paysan ou l'ouvrier demeuré fidèle à l'église regarde souvent les vieux-croyans comme les chrétiens les plus pieux et les plus fervens, comme des chrétiens semblables à ceux des premiers temps,

(1) *Règlement ecclésiastique de Pierre le Grand*, édition russe et française du père C. Tondini, p. 188.

(2) Schédo-Ferroti, *la Tolérance et le schisme religieux en Russie*, p. 153-154.

(3) S'il est difficile de déterminer le nombre total des dissidens, il l'est plus encore de fixer le chiffre des adhérens des diverses sectes. Des deux grands partis qui divisent le schisme, c'est le plus radical, le parti des sans-prêtres, qui semble aujourd'hui le plus en progrès.

et comme eux persécutés pour la foi. Dans certaines régions se rencontre chez le petit peuple cette singulière opinion, que l'orthodoxie officielle n'est bonne que pour les tièdes, que c'est une religion mondaine (*mirskaïa*) dans laquelle il est difficile de faire son salut, et que la sainte et vraie religion chrétienne est celle des vieux-croyans. L'insuffisance ou l'inactivité des popes orthodoxes a dû contribuer à répandre cette opinion, que les progrès du clergé russe doivent chaque jour affaiblir. Un conseiller d'état, chargé vers la fin du règne de Nicolas d'une enquête secrète sur le *raskol*, raconte à cet égard une instructive anecdote. « A mon entrée dans l'*izba* d'un paysan, j'ai souvent, dit-il, été accueilli par ces mots : Nous ne sommes pas chrétiens. — Qu'êtes-vous donc, des infidèles? — Non, répondaient-ils, nous croyons au Christ, mais nous suivons l'église; nous sommes des gens mondains, des gens frivoles. — Comment n'êtes-vous pas chrétiens, puisque vous croyez au Christ? — Les chrétiens sont ceux qui gardent l'ancienne foi; ils ne prient point de la même manière que nous; mais nous, nous n'en avons pas le temps (1). » Cette naïve façon de s'accuser de penchant au schisme en se défendant du soupçon de lui appartenir montre quelles racines le schisme a jetées dans l'esprit du peuple. A tort ou à raison, une grande partie de la nation passe pour incliner au *raskol*. C'est là un fait grave, et c'est au fond un des principaux obstacles à l'entière émancipation des vieux-croyans. Le jour où chacun serait maître d'adhérer ostensiblement aux *starovères*, on craindrait de voir l'église dominante perdre le quart, peut-être le tiers de ses enfans. Aussi, pour autoriser la libre profession du *raskol*, le gouvernement attendra-t-il que la grande majorité de la nation soit retenue dans l'orthodoxie par l'instruction ou par l'indifférence.

La force du schisme n'est pas toute dans le nombre de ses adhérens ou dans les sympathies populaires, elle est dans les classes où se transmet l'*ancienne foi*. Objet des mépris du Russe civilisé, c'est dans le peuple ou dans les classes sorties du peuple, chez le paysan, chez l'artisan, chez le marchand, que se recrute le *raskol*. En d'autres pays, cette localisation dans les couches inférieures de la nation eût pu être une cause de faiblesse; dans la Russie du servage, c'était une garantie d'existence. Le schisme est une des suites de cette rupture de la société russe en deux mondes étrangers l'un à l'autre, en deux peuples sans sympathies réciproques, que nous avons signalée comme une des conséquences de la violente réforme de Pierre le Grand. L'épaisse muraille que le XVIII[e] siècle avait élevée entre le peuple et les classes instruites a servi de rempart aux

(1) *Iz sekretnykh zapisok ekspeditsii 1852*. *Sbornikpravit. svéd. o rask.*, t. II, p. 13.

superstitions et aux sectes populaires. Le *raskol* a grandi derrière le dédain de la noblesse comme derrière un retranchement, protégé contre les attaques de la civilisation par le mépris même des classes civilisées. Confinés dans le bas peuple, les préjugés et les erreurs du peuple étaient si bien à couvert que pendant plus d'un siècle et demi ils restèrent presque entièrement inconnus des hommes qui eussent pu les combattre. C'est seulement depuis quelques années que les Russes instruits ont eu la curiosité de pénétrer dans l'obscur dédale des croyances de la plèbe dissidente. Cette curiosité nouvelle, ce simple mouvement d'intérêt est un symptôme du rapprochement des classes, et c'est à ce rapprochement plus qu'à toute chose, c'est à la sympathie mutuelle des deux moitiés de la nation qu'il est réservé d'effacer ou de redresser les aberrations religieuses des classes populaires.

Tout confiné, tout dédaigné qu'il fût, le *raskol* possédait deux élémens de puissance souvent liés ensemble, la moralité et la richesse. « Ces *raskolniks*, vous dit-on fréquemment, sont les hommes les plus sobres, les plus économes, les plus honnêtes. » Quand un propriétaire vous mène dans une cabane de paysan propre et bien tenue, si on lui demande ce que sont les habitans, il vous répond souvent : Ce sont des *raskolniks*, des vieux-croyans. Quand vous demandez à un chef d'industrie quels sont ses meilleurs ouvriers, il n'est pas rare de lui entendre dire : Ce sont des dissidens, des *starovères*. Ainsi dans l'Oural, la grande région industrielle de la Russie, la plupart des ouvriers sont des vieux-croyans fort attachés à leurs rites. Ces qualités d'ordre et d'économie se montrent même vis-à-vis de l'état, qui les a persécutés. « Les vieux-croyans, me disait le gouverneur d'une des provinces qui d'ordinaire sont en retard pour le paiement des impôts, les vieux-croyans sont les contribuables qui s'acquittent le plus régulièrement. Ces avantages moraux tiennent en partie aux préjugés des dissidens, et s'affaiblissent peu à peu avec ces préjugés. La répulsion de beaucoup d'entre eux pour certains usages, pour certains alimens, les préserve de tel ou tel vice, de tel ou tel défaut, de même que les prescriptions du Coran défendent parfois le musulman de l'ivrognerie. Le principe de la moralité des *raskolniks* n'est cependant pas dans leurs répugnances ou leurs préventions, il est encore moins dans leur culte. La morale dans les religions ne découle pas toujours directement du dogme, elle vaut souvent moins, souvent mieux que les doctrines. A l'honnêteté ou aux vertus des *raskolniks*, il y a en dehors de la religion deux causes, une cause nationale particulière au peuple russe et à l'origine du *raskol*, une cause générale qui dans tous les cas semblables agit en tout pays d'une façon analogue. La cause nationale, c'est que, le schisme étant sorti d'une révolte de la conscience populaire,

ce sont les âmes ou les familles les plus consciencieuses qui lui sont demeurées fidèles; c'est que le *raskol* est en harmonie avec l'idéal social, l'idéal moral et pour ainsi dire l'idéal domestique du peuple. La cause générale, c'est qué, partout où vis-à-vis d'églises privilégiées il y a des confessions moins favorisées, ces dernières doivent à l'infériorité même de leur situation une supériorité relative de zèle et de vertu. En devenant de minorité majorité, un parti religieux, comme un parti politique, tend malgré lui au relâchement ou à l'engourdissement. L'efficacité morale d'une même religion en des pays divers est souvent ainsi en raison inverse du nombre de ses adhérens, en raison inverse de sa puissance politique. Comme une source qui en se répandant perd de sa limpidité, une doctrine religieuse en s'étendant perd souvent de sa pureté, perd de son austérité. Chez les vieux-croyans, de même que chez la plupart des minorités religieuses, les qualités inhérentes à l'infériorité du nombre ou de la situation ont encore été renforcées par des souvenirs ou des perspectives de persécution qui élevaient les esprits et trempaient les caractères. Il est des pays où après un long abaissement les mœurs publiques ont été relevées par des minorités religieuses d'abord dédaignées. A cet égard, il a manqué quelque chose aux vieux-croyans pour avoir sur la Russie l'influence qu'ont eue les puritains sur l'Angleterre des Stuarts. Enfermé en lui-même et dans la contemplation du passé, isolé d'une civilisation qui s'imposait malgré lui à sa patrie, le *raskol* est demeuré dans le peuple comme une protestation stérile, il est resté aussi impuissant à doter la Russie d'un idéal moral que d'un idéal politique.

A la force que donne la moralité s'ajoute chez les vieux-croyans la force de la richesse, la force de l'argent. Ici encore, il y a des causes spéciales au *raskol*, et des causes générales tenant à la situation des *raskolniks*. Cette disposition à s'enrichir est en partie une conséquence de la supériorité morale, et, comme celle-ci, peut tenir à certaines croyances, à certaines préventions du schisme. Le *starovère*, qui ne fume pas, qui boit peu, arrive plus vite à l'aisance par la sobriété et l'économie. Ce n'est là pourtant que le petit côté de l'explication. Il y a une raison plus haute, une raison qui se rencontre à un degré plus ou moins marqué chez la plupart des religions, chez la plupart des races longtemps tenues dans un état d'infériorité. Par la persécution, par les lois d'exclusion, les sectes opprimées et désintéressées des affaires publiques sont rejetées vers les affaires privées, vers le commerce. Chez elles, les capacités financières ou commerciales, fortifiées par l'exercice et accumulées par l'hérédité, finissent par devenir comme un don naturel, une faculté innée. Les Juifs dans le monde entier, les Arméniens en Orient, les Parsis dans l'Inde, les Coptes en Égypte, offrent des exemples di-

vers de la même loi. Le *raskol* est trop récent, un trop grand nombre de ses adhérens appartient aux classes rurales, pour qu'une semblable adaptation soit aussi marquée et aussi générale chez les *raskolniks*. Ce qu'on peut assurer, c'est que chez eux l'esprit positif, les qualités mercantiles du Grand-Russe se sont d'autant mieux manifestés que pour être libres ils avaient besoin d'être riches. La corruption de l'ancienne administration russe les contraignait à recourir à la clé d'or qui ouvrait toutes les portes. Les premiers peut-être en Russie, les *starovères* ont compris que l'argent pouvait être une sauvegarde et la fortune une force; les premiers, ils ont demandé l'émancipation à la richesse.

La prospérité mercantile des vieux-croyans se peut rapprocher de celle de plusieurs sectes protestantes en Angleterre et aux États-Unis. Il est des formes religieuses à principes simples, à morale sévère, parfois même morose, qui conviennent à certaines classes sociales et à une certaine médiocrité de culture, des doctrines pour ainsi dire bourgeoises qui vont facilement à l'esprit du marchand ou de l'homme d'affaires, et mènent à la fortune par un chemin plus régulier et plus sûr. Chez les *raskolniks*, comme chez le puritain, le *quaker* ou le méthodiste, chez le Grand-Russe comme chez l'Anglo-Saxon, l'esprit pratique s'allie fort bien à l'esprit théologique, et le sens des affaires aux illusions religieuses. Dans les villes, dont l'accès ne leur a été officiellement rouvert que sous Catherine II, les dissidens comptent parmi les plus riches de ces marchands russes dont souvent l'énorme fortune rivalise avec celle des négocians américains. A Moscou, la capitale commerciale et financière de l'empire, beaucoup des plus belles maisons, beaucoup des plus vastes usines appartiennent à des *raskolniks*. A Perm et dans l'Oural, la région des mines et des forges, les vieux-croyans se sont rendus maîtres d'une grande partie des transactions. La richesse s'est si vite accumulée dans leurs mains que sous l'empereur Nicolas un écrivain officieux assurait qu'une portion considérable des capitaux russes se trouvait au pouvoir des schismatiques (1). Les appréhensions de quelques esprits ont été jusqu'à craindre de la part du *raskol* une sorte d'accaparement des affaires ou de monopole financier tel qu'ailleurs on en a souvent redouté de la part des Juifs : de semblables terreurs étaient singulièrement exagérées. Ce qui est vrai, c'est qu'au XIXe siècle la force principale du schisme a été dans la bourse. L'argent est devenu le nerf du *raskol*, l'argent a joué le premier rôle dans les moyens de défense et les moyens de propagande des *raskolniks*.

Grâce au soutien que se prêtent les uns aux autres les dissidens,

(1) Mémoire de Melnikof pour le grand-duc Constantin, *Sbornik prav. svéd. o rask.*, t. Ier, p. 182 et 192.

grâce aux liens que noue entre eux la foi religieuse, le schisme a parfois pu être considéré comme un chemin menant à la fortune. Pour certains hommes d'affaires, pour certains riches marchands, le *raskol* a été un puissant moyen d'influence, pour quelques-uns un moyen d'exploitation. Dans plusieurs de ces sectes religieuses, comme ailleurs dans les partis politiques, il semble qu'à côté des fanatiques et des naïfs il y ait des meneurs et des intrigans pour qui l'hérésie, comme ailleurs la révolution, n'est qu'un instrument d'élévation. La superstition des masses dissidentes n'a parfois servi qu'à alimenter la cupidité et les coffres des chefs. « Le *raskol*, écrivait récemment un des hommes qui l'ont le plus étudié, le *raskol* n'est plus que la vache laitière de fripons millionnaires (1). » Prise à la lettre et étendue à tous les vieux-croyans, une telle appréciation ne serait qu'une calomnie. En Russie, la culture des classes marchandes n'est pas encore telle que, pour expliquer leur fanatisme ou leur superstition, il soit besoin de recourir à une fourberie intéressée. Si les *raskolniks* possèdent souvent une grande fortune, beaucoup en font le plus noble usage. Les *starovères* rivalisent de libéralité avec les marchands orthodoxes pour la fondation des écoles ou des établissemens de bienfaisance. Chose plus singulière, ces vieux-croyans, les héritiers des vieux Russes en révolte contre toutes les importations occidentales, sont parfois les protecteurs des arts que la Russie a empruntés à l'Occident. Ces hommes hier encore fidèles au costume moscovite s'entourent déjà de tout le luxe de la civilisation moderne. Nous avons visité à Moscou l'hôtel d'un de ces riches marchands *starovères*. Tous les styles d'architecture avaient été mis à contribution pour cette vaste demeure; les marbres, les peintures et les fleurs y étaient prodigués; un œil parisien n'y eût pu reprocher que l'excès même de la décoration. Dans une aile de l'édifice se trouvait une chapelle dont l'*iconostase* et les murs étaient couverts de ces vieilles peintures de style byzantin que, dans leur amour de l'antiquité, les vieux-croyans achètent au poids de l'or. Le maître de la maison nous y montra avec orgueil une image d'André Roublef, artiste du XIVe ou XVe siècle, dont les œuvres étaient données en modèle par les règlemens iconographiques de l'ancienne église moscovite. Près de cet oratoire consacré aux saintes icônes s'ouvrait une longue galerie de toiles profanes. Il y avait là des paysages et des marines, des tableaux de genre et des tableaux d'histoire. Tout ce qui séduit l'art moderne, jusqu'aux souvenirs mythologiques et

(1) J. V. Livanof, *Raskolniki i Ostrojniki*, t. II, p. VI. — Ce vaste ouvrage, dont il a déjà paru quatre gros volumes, est plein de faits curieux mêlés à de romanesques histoires; malheureusement la partialité y est telle que certains chapitres ont, de la part des *raskolniks*, donné lieu à des procès en justice, et que le lecteur est toujours obligé de se tenir en garde contre les récits et les conclusions de l'auteur.

aux nudités païennes, avait sa place dans le musée de ce disciple des fanatiques adversaires de l'Europe et de Pierre le Grand. Un seul trait dénotait le vieux Russe toujours vivant au fond du vieux-croyant : ces toiles si variées étaient toutes d'un pinceau russe; c'était une galerie nationale, et nulle part, pas même peut-être dans les collections publiques de Pétersbourg ou de Moscou, on ne pouvait mieux étudier l'école russe contemporaine.

Tels sont aujourd'hui ces riches vieux-croyans, en cela du reste semblables à beaucoup de riches marchands de Moscou : ils ont le luxe et le superflu de notre civilisation sans toujours en avoir le fond et l'essentiel. Pour que chez de telles familles l'*ancienne foi* fût un obstacle insurmontable au progrès, il faudrait qu'elle les isolât dans un monde fermé. Ces hommes que la fortune a conduits au seuil de la culture resteront-ils dans le *raskol?* Peut-être les fils de ces marchands, qui à chaque génération se dépouillent de quelques-uns des préjugés de leurs pères, sortiront-ils du schisme en sortant de l'étroit cercle d'idées où le schisme est né. Il y a déjà eu des exemples de semblables conversions. Peut-être les vieux-croyans arrivés à la civilisation pourront-ils renoncer aux coutumes et aux préventions du *raskol* sans renier le culte de leurs ancêtres. Ce ne serait pas la première fois que les fidèles d'une religion changeraient de mœurs et de manière de voir sans changer de religion. Ce qu'il y a de certain, c'est que la fortune, qui pour le schisme a été le principe d'une émancipation sociale, sera en même temps pour lui le principe d'une émancipation intellectuelle; l'argent n'aura pas seulement aidé les vieux-croyans à s'affranchir des entraves et des vexations administratives; il contribuera à les délivrer des entraves spirituelles de leur propre culte. Après avoir été pour le *raskol* une force momentanée, l'aisance et le bien-être seront à la longue une cause de faiblesse pour les doctrines et les principes du *raskol*. Les hommes ne s'enrichissent pas impunément; c'est la richesse qui par les lumières de l'instruction, qui par les jouissances de la civilisation, adoucira et pour ainsi dire apprivoisera les vieux-croyans; grâce à elle, le schisme devra se tempérer, se mitiger, ou il devra périr.

Ce résultat est encore éloigné : chez ces opulens *raskolniks* comme chez la plupart des marchands russes, la fortune a de longtemps précédé l'instruction. Ce n'est point que les dissidens soient plus ignorans que leurs compatriotes orthodoxes. Pour l'instruction comme pour la moralité et le bien-être, les schismatiques l'emportent souvent sur les autres Russes de même classe. Parmi ces dévots du rituel, parmi ces sectateurs du passé, l'homme qui ne sait pas lire est notablement plus rare que dans la masse du peuple russe. Les vieux-croyans ont un grand goût pour l'instruction élé-

mentaire, et, pour la répandre parmi leurs coreligionnaires, ils ont fait de nobles sacrifices. C'est encore là une qualité qui tient autant à la position des *raskolniks* qu'aux principes du *raskol*. Quelques sectaires isolés ont pu ériger l'ignorance en vertu; pour la plupart des vieux-croyans, l'instruction, la lecture et l'écriture étaient des armes indispensables contre les attaques de l'église dominante. Comme le protestant, le *raskolnik* fut par sa révolte obligé de se créer, de se démontrer sa foi à lui-même. Sur ce point comme sur plusieurs autres, les hommes qui fondaient toute la religion sur la tradition furent amenés aux mêmes conséquences que les hommes qui fondaient toute la religion sur la Bible, sur le livre. Le lien avec l'autorité, avec l'antique gardienne des saints usages une fois rompu, le *raskolnik* dut chercher dans les vieux missels, dans les vieux manuscrits les traces de ces traditions dont il reprochait à l'église l'abandon. Le manque de hiérarchie régulière chez les *popovtsy*, la suppression de toute hiérarchie chez les *sans-prêtres* obligea presque également les deux branches du schisme à se rejeter sur l'Écriture sainte; privés de sacerdoce, privés d'intermédiaires officiels entre l'homme et Dieu, les dissidens retombèrent directement sur la parole de Dieu. Il faut aussi tenir compte de ce fait, qu'en agitant l'intelligence l'esprit de secte la remue et la stimule, et qu'en développant le goût de la discussion il développe le goût des libres recherches et les habitudes d'examen. Le *raskol* n'a pu entièrement échapper à cette influence; dans de noires *izbas*, à la lueur tremblante de la *loutchine* faite d'un éclat de sapin, on a vu de pauvres paysans chercher dans quelques pages de l'Écriture ou dans quelques vieux fragmens théologiques la révélation de la religion, qu'ils ne recevaient plus toute faite de l'église. Ici reparaissent toutes les causes d'infériorité du *raskol* vis-à-vis du protestantisme occidental. Au lieu de l'héritage des pères de l'église et des grands écrivains de l'antiquité, le schisme russe n'avait pour tout aliment que quelques lourdes compilations byzantines, quelques chétifs traités apocryphes.

A cette infériorité, qui tenait à l'infériorité même de l'ancienne Russie, le *raskol* en ajoute une autre qui tient à son propre principe. Les vieux-croyans savent lire, mais ils ne lisent que des livres de dévotion, ils ne lisent que de vieux livres. C'est ici surtout que se montre l'aveugle respect du *raskol* pour l'antiquité, et, de toutes les formes du culte du passé, le culte exclusif des vieux livres, des vieux auteurs, n'est pas le moins fatal au progrès. Les *raskolniks* ont un grand goût pour les ouvrages en langue slavonne écrits en lettres slaves avec des rubriques rouges; ils aiment à en lire et à en écrire. Pour avoir un accès plus facile chez les dissidens, leurs adversaires ont plusieurs fois eu recours à ces formes archaïques;

on s'est servi du slavon pour combattre ces sectes modernes et populaires. A cette prédilection pour la langue morte, pour la langue liturgique aux dépens de la langue vivante, de la langue nationale, se reconnaît l'opposition primitive du *raskol* et du protestantisme. Chez les vieux-croyans, l'amour des vieux usages s'étend aux procédés de l'écriture comme aux formes des lettres et de la langue; aux ouvrages imprimés, ils préfèrent les ouvrages copiés à la main. Dans leurs *skites* ou ermitages, hommes et femmes transcrivent avec révérence les manuscrits fautifs du vieux temps, et, comme les moines du moyen âge, les moines du *raskol* mettent leur gloire à calligraphier les saints livres. Les *raskolniks* ont des livres, ils ont des hommes d'une grande lecture, ils n'ont pas de science. Des subtilités recherchées, des compilations sans critique leur en tiennent lieu. Cette fausse science, cette sorte d'ignorance érudite, d'ignorance surchargée de faits mal vérifiés et de mots mal compris, est peut-être plus nuisible qu'une ignorance illettrée, parce qu'elle se fait plus aisément illusion. Le schisme a sa littérature, il a sa prose et sa poésie, l'une et l'autre souvent intéressantes, comme toute littérature populaire, mais également vides d'idée et de vrai savoir. Avec ses disputes stériles et ses naïves méthodes d'argumentation, le *raskol* s'est fait une sorte de grossière scolastique, menaçant ainsi la Russie moderne d'un mal dont l'avait au moyen âge préservée l'entière ignorance.

Dans le domaine religieux, comme ailleurs dans le domaine politique, l'instruction, du moins l'instruction élémentaire, la seule universellement accessible, n'est pas pour le peuple une panacée d'un usage aussi sûr que les hommes se sont plu longtemps à le croire. Au lieu de les étouffer immédiatement, une instruction nécessairement imparfaite et inégale aide souvent au début à propager les erreurs théologiques, comme les erreurs politiques et économiques. Ces connaissances rudimentaires, cette ignorance lettrée ne redressent guère plus les rêveries mystiques ou les fantaisies religieuses qu'ailleurs elles ne corrigent les utopies socialistes et les sophismes révolutionnaires. L'homme qui sait lire est partout plus enclin à se faire lui-même sa foi politique ou religieuse, ici d'après la Bible, là d'après le journal. On a remarqué que le *mougïk* sachant lire est plus exposé à tomber dans les sectes; récemment encore, en rendant compte des statistiques judiciaires, le *Messager* officiel russe constatait que l'éducation, qui diminue les délits contre les mœurs et contre les personnes, augmente la propension aux délits contre la religion et contre l'ordre établi. En Russie comme ailleurs, il n'en est pas moins vrai que, pour s'élever au-dessus des illusions d'une instruction rudimentaire, le seul moyen est de monter un échelon de plus vers l'instruction. Entre l'instruction et la

science, il y a un abîme; mais pour arriver à l'une il n'y a d'autre porte que l'autre. Par malheur, les préjugés mêmes des *raskolniks* s'opposent aux moyens d'étude qui seraient les meilleurs remèdes à ces préjugés. C'est ainsi que ces hommes, si épris du slavon, répugnent au latin et aux études classiques; ils restent en dehors des gymnases, en dehors des universités, et par là même en dehors de la vraie culture et du vrai savoir.

II.

Le schisme russe est loin d'être également réparti entre les différentes contrées et les différentes races de l'empire. C'est chez les populations les plus énergiques et les plus actives, chez les populations les plus foncièrement russes, que se rencontre surtout le *raskol*, chez le paysan du nord, l'ancien colon de Novgorod et chez le mineur de l'Oural, chez les pionniers de la Sibérie et les Cosaques du sud-est. Le *raskol*, avons-nous dit, appartient essentiellement à la Grande-Russie, à la Moscovie des premiers Romanof. Ce fait seul prouverait combien ce mouvement est indigène et spontané. De tous les peuples, de toutes les tribus slaves, finnoises ou tatares qui habitent l'empire, le Grand-Russe est le seul qui se montre ainsi enclin à l'esprit de secte. Il y a des vieux-croyans de différens rites dans la Petite-Russie, dans la Russie-Blanche, dans la Pologne, dans la Livonie, au milieu de populations orthodoxes, catholiques ou protestantes; partout là ces *raskolniks* sont des colonies de Grands-Russiens, vivant à part au milieu des indigènes. Dans tous ces pays comme en Sibérie ou au Caucase, on a remarqué que d'ordinaire les dissidens ne font pas de prosélytes; s'ils en font, c'est en général parmi des Grands-Russiens, parmi les soldats par exemple. Il y a là un caractère si prononcé qu'il semble une marque ethnologique, un signe de race. On est tenté d'en chercher l'explication dans le sang du Grand-Russe, et l'on ne sait lequel de ses ancêtres en rendre responsable. On ne peut dire que ce penchant aux sectes soit slave, puisqu'il demeure confiné dans le rameau le moins slave du tronc slavon; on ne peut dire qu'il soit finnois ou touranien, puisqu'il est étranger aux Finnois purs et aux Finnois russifiés. On a bien signalé quelques sectes en Finlande comme les *sauteurs*, les *sauvages* ou *volans*, on en a signalé aussi dans la Petite-Russie; mais ce sont là des manifestations nouvelles, peu considérables, qui pour la spontanéité comme pour l'importance ne se peuvent comparer au *raskol*. De toutes les populations de la Russie, la principale et la plus mêlée a été seule à ce point accessible à l'esprit de secte, et cet esprit reste une des marques distinctives de

cette puissante tribu, une marque attestant son originalité en la séparant nettement des élémens ethniques d'où elle est sortie.

Ce n'est pas au sang, ce serait plutôt au caractère du Grand-Russe, tel que l'ont formé la nature et l'histoire, de donner l'explication de cette singularité. Les Russes cultivés et sceptiques se plaisent à dire que ce Grand-Russien si enclin aux sectes est le moins religieux des Slaves de l'empire. Il y a là un curieux contraste, il n'y a peut-être pas absolue contradiction. Le principe du *raskol* n'est pas exclusivement religieux, il est surtout formaliste, surtout réaliste, et de sa nature le réalisme est peu religieux. Ce goût du réel, qui, à un certain degré de civilisation, a pu être un principe de sectes et d'hérésies, peut, avec une autre éducation, devenir une cause d'indifférence. Dans cette dévotion excessive aux formes du culte, on pourrait peut-être même voir une sorte d'incapacité, d'infirmité religieuse.

Parmi les Grands-Russiens même, chacune des deux branches du schisme a sa région propre, son domaine particulier. Toutes deux règnent surtout dans les contrées de l'empire où la population est le moins dense, dans les contrées excentriques, les forêts du nord, les steppes du sud-est, mais jusqu'en cette similitude se retrouve le dualisme naturel des deux grandes régions de la Russie, le dualisme du nord et du sud, de la forêt et de la steppe. Les sectes hiérarchiques, les *popovtsy*, l'emportent dans le sud, les sans-prêtres, les *bezpopovtsy*, dans le nord. Ceux-ci dominent chez les paysans du bassin de la Mer-Blanche, dans les monts Oural et la Sibérie, ceux-là parmi les Cosaques, sur les bords du Don, du Bas-Volga et du fleuve Oural. Le sol et le climat, l'histoire et les mœurs expliquent cette répartition. Si les vieux-croyans sont plus nombreux dans les contrées les plus éloignées, c'est que les vieilles mœurs s'y sont réfugiées ou s'y sont mieux conservées; c'est que plus loin du centre de l'état les sectes ont pu plus aisément se propager et se constituer. Si les sans-prêtres dominent dans les gouvernemens septentrionaux, presque partout les confessions chrétiennes ont eu des tendances plus laïques sous le rude ciel du nord que sous le ciel plus doux du midi. Dans le nord de la Russie, le succès des sectes anti-sacerdotales était particulièrement favorisé par l'étendue même du territoire, par la mauvaise qualité du sol et par l'extrême diffusion de la population. Dans ces énormes gouvernemens septentrionaux, dont un, celui d'Archangel, est aussi vaste que la France et l'Italie ensemble, dont d'autres, comme Vologda ou Perm, sont aussi grands que l'Angleterre ou la Hongrie, le nombre des paroisses et par conséquent le nombre des prêtres a toujours été très restreint. L'influence sacerdotale a été par là d'autant plus faible et la religion plus laïque. Encore aujourd'hui l'étendue des paroisses est telle

qu'il faut souvent plusieurs jours de marche pour aller de leur extrémité à leur centre. Avec une population aussi dispersée, avec des chemins rendus fréquemment impraticables par le dégel ou des gelées incomplètes, la fréquentation régulière de l'église était hors de la portée d'un grand nombre de fidèles. Les habitans allaient rarement à la paroisse, quelques-uns s'y rendaient à peine deux ou trois fois dans leur vie. Les actes les plus solennels de la vie ne se pouvaient pas toujours célébrer avec l'assistance du prêtre. Dans la galerie du riche *starovère* que nous décrivions tout à l'heure est un tableau représentant un enterrement dans ces régions du nord. Sur un traîneau de paysan, au milieu d'une campagne blanche de neige, une femme conduit à quelque lointain cimetière une bière de bois. C'est là une image de la sombre existence de ces vastes régions où, avant d'être rejeté théoriquement, le prêtre avait été rendu pratiquement inutile ou inaccessible par la distance. Au fond de ces solitudes, les hommes réunis en petits groupes étaient obligés de se suffire en tout à eux-mêmes, obligés de pourvoir à leurs besoins spirituels comme à leurs besoins matériels. Dès avant l'explosion du schisme, les paysans se construisaient des oratoires où ils lisaient et chantaient des prières ensemble, les plus instruits enseignant les autres. La *bezpopovstchine* était ainsi sortie des mœurs avant d'être érigée en doctrine. Des écrivains russes de différentes écoles, Khomiakof et Kelsief entre autres, ont attribué cette prédominance des *bezpopovtsy* dans le nord de la Russie à l'influence des peuples protestans du nord de l'Europe. Ce n'est là qu'une inutile hypothèse. Le *raskol*, dans sa branche la plus radicale comme dans son point de départ, est essentiellement indigène, autochthone; il est sorti tout entier des habitudes et des mœurs locales. A Novgorod même, les *strigolniki* professaient dès le XIVe siècle des doctrines fort analogues à celles des *bezpopovtsy* actuels et rejetaient l'autorité du clergé longtemps avant les apôtres de la réforme.

Il serait d'un haut intérêt d'avoir une représentation graphique, une carte du *raskol*. Aucun pays peut-être n'aime autant que la Russie à se figurer lui-même aux yeux, aucun ne s'est retracé sous plus d'aspects et ne possède plus de cartes de son propre territoire, plus d'atlas physiques ou politiques, agricoles ou industriels. Sur les atlas où sont représentés les différens cultes, les dissidens russes sont d'ordinaire confondus avec les orthodoxes. Dans ces deux ou trois dernières années, on a au bureau de statistique dressé un pro et de carte du *raskol* qui n'a pas, croyons-nous, été publié. Sur cette carte, Moscou apparaît naturellement comme le centre religieux, la métropole ecclésiastique du schisme moscovite. Autour de la vieille capitale, la masse des *raskolniks* décrit une

sorte de cercle plus épais vers le nord, l'est et le sud, plus étroit et presque ouvert vers l'ouest, vers les provinces de récente acquisition. Du cœur de l'ancienne Moscovie, on voit le *raskol* russe se rattacher à l'Europe par de longs fils, de minces traînées qui le relient d'un côté à la Baltique, d'un autre à la Prusse, d'un autre à l'Autriche. A l'aspect d'une telle carte, on pourrait croire que le *raskol* a ses racines en Europe; il n'en est rien. Au lieu d'être des racines, ces longues branches qui pénètrent en Occident ne sont que des rejetons émis de la souche moscovite du *raskol*. Dans le premier siècle du schisme, un grand nombre de dissidens ont été chercher la paix à l'étranger, sur le territoire de la Suède et de la Pologne, de la Prusse et de l'Autriche. Sur différens points, ces colonies de *starovères* ont persisté sans se fondre avec les populations voisines, et les sectaires du dedans sont restés en relation avec ceux du dehors. De là ces lignes plus ou moins continues qui sur la carte rattachent le schisme moscovite à l'Europe centrale; elles indiquent les différentes étapes de l'émigration des schismatiques, elles marquent les routes ordinaires des émissaires du *raskol* entre ces colonies de l'étranger et les centres dissidens de la Grande-Russie, et par suite les points de repère des vieux-croyans et les voies où s'exerce leur propagande.

Le schisme se montre ici sous un nouvel aspect, comme agent d'émigration, agent de colonisation; à ce point de vue encore, le rôle des *raskolniks*, des vieux-croyans russes, n'a pas été sans analogie avec le rôle des non-conformistes, des puritains anglais. S'ils ne pouvaient, comme les puritains, traverser les mers pour y jeter les bases d'un empire tout entier à leur image, les *starovères* avaient, dans les limites mêmes de leur patrie, un champ indéfini d'émigration. En cherchant dans les solitudes de la forêt ou de la steppe un abri contre les vexations du pouvoir central, les dissidens ont notablement concouru à répandre la nationalité russe dans des régions naguère exclusivement asiatiques. Tantôt comme émigrés volontaires, tantôt comme déportés par l'autorité, ils se sont établis dans les provinces les plus reculées de la Russie, à l'est de l'Oural et au sud du Caucase, au milieu des catholiques de la Pologne et des protestans des provinces baltiques, comme parmi les musulmans de l'Orient. Les colonies du schisme à l'étranger lui ont servi de villes de refuge et comme de places de sûreté. C'est sur le territoire de l'ancienne Pologne, à Vetka, dans la province de Moghilef, que fut longtemps le principal foyer de la *popovstchine*, et, pour détruire ce repaire du *raskol*, les troupes d'Anne Ivanovna et de Catherine II violèrent par deux fois la frontière polonaise (1735 et 1764). Dans les provinces baltiques et dans la Lithuanie, dans toute cette vaste zone de provinces annexées au XVIIIe siècle, les *raskol-*

niks, établis jadis sous le sceptre de la Suède ou de la Pologne, sont encore aujourd'hui presque les seuls habitans d'origine grand-russienne. En outre de ces émigrés vieux-croyans rendus à la patrie par la conquête, quelques-uns ont été rappelés par Catherine II et colonisés, avec certaines garanties de tolérance, dans la région du Bas-Volga et la Nouvelle-Russie. De nos jours encore, il reste cependant en dehors de l'empire plusieurs colonies de dissidens. La Prusse en possède une près de Gumbinnen, l'Autriche un groupe de trois ou quatre en Bukovine, la Roumanie en a dans ses deux provinces, la Turquie sur plusieurs points de son territoire en Europe et en Asie-Mineure. Ces colonies, qui mènent au milieu des populations environnantes une vie toute russe, toute moscovite, ont donné au schisme ce qu'il ne pouvait trouver dans la mère-patrie, de libres moyens d'organisation. A cet égard, une simple bourgade de la Bukovine a joué vis-à-vis de la Russie contemporaine un rôle capital et attiré sur ce coin obscur de l'Autriche l'attention des hommes d'état.

Après la période de prédication, de sédition individuelle et indisciplinée, vient pour toute secte, pour toute doctrine nouvelle, la période d'organisation, de constitution en confessions définies, en églises. Sans échapper à ce besoin de toute doctrine religieuse, les sectes du schisme ont généralement gardé quelque chose d'inachevé, d'incohérent; soit manque de culture des dissidens, soit faute du principe même du schisme, le *raskol* n'a pu produire des confessions déterminées, des églises telles qu'il en est sorti du protestantisme. Chez la plupart des sectes de Russie se montre une singulière faculté d'organisation pratique, d'association matérielle, jointe à une remarquable difficulté d'arrêter des doctrines, de formuler une théologie. La théologie est peut-être ce qui fait le plus défaut dans la plupart de ces sectes religieuses. Chez elles se retrouve au contraire ce qui frappe, dans la commune rurale comme dans l'*artel* des villes, l'esprit d'association et de *self-government* discipliné à l'aide de chefs élus et obéis. Les maîtres des principales communautés du schisme, les Denissof, les Kovyline, n'ont pas été des théologiens, des hommes de science ou de controverse; c'étaient pour la plupart des hommes d'action, d'habiles organisateurs, on pourrait dire d'habiles hommes d'affaires. Aux rêveurs et aux fanatiques uniquement occupés de la prédication de doctrines bizarres succédèrent des hommes pratiques, qui donnèrent au schisme l'assiette et la consistance matérielle qu'il n'eût pu tenir de ses croyances.

Les sectes du *raskol* sont nombreuses; un évêque du XVIIIe siècle, Dmitri de Rostof, en comptait déjà deux cents. Beaucoup ont disparu, beaucoup sont nées depuis. Devant cet incessant démembre-

ment d'un schisme en sectes et en schismes nouveaux, il ne faut pas se laisser abuser par les mots ou par l'apparence. Il en est du *raskol* comme du protestantisme, toutes ces sectes, toutes ces *dénominations*, selon l'heureuse expression des Anglais, ne constituent point toujours des confessions, des cultes différens : souvent ce sont moins des églises que des partis, des écoles dans le schisme. A cet égard, le terme de sectes, dont nous devons nous servir, est parfois fort impropre. Au lieu de l'idée de séparation, les mots russes d'ordinaire employés pour désigner les différens groupes de dissidens, *soglasié*, *soslovié*, impliquent l'idée de réunion tout comme les termes de société, de communauté, *obstchestvo*, *obstchina*, qu'on leur substitue souvent et qui souvent peuvent être pris à la lettre. Il n'est pas rare en effet que les *raskolniks* forment entre eux une sorte d'*artèle* spirituelle ou de ligue religieuse ayant ses chefs propres, son centre de réunion, ses statuts ou ses coutumes.

III.

Des deux grandes branches du schisme, la *popovstchine* est celle dont la constitution en église était le plus facile. Le maintien du sacerdoce, en retenant les vieux-croyans hiérarchiques dans l'enceinte dogmatique de l'orthodoxie, rendait chez eux les sectes plus rares et l'unité plus aisée. Pour les *popovtsy*, les conditions de l'admission des popes sont la principale, presque l'unique occasion du dissentiment et du schisme intérieur. Sans évêque pour leur consacrer des prêtres, les vieux-croyans étaient dans la situation où se seraient récemment trouvés les *vieux-catholiques* de Suisse et d'Allemagne sans le secours de la petite église d'Utrecht. Tout leur clergé était nécessairement composé de transfuges de l'église officielle, ce qui valut à la secte l'injurieux sobriquet de *béglopopovstchine* ou communauté des prêtres en fuite. Avant de les admettre comme pasteurs, les vieux-croyans obligent les popes orthodoxes à une humiliante abjuration, ils leur font subir une sorte de purification ou de pénitence. Dans les premiers temps, on les rebaptisait à leur entrée dans le schisme, et, de peur de leur enlever les pouvoirs de l'ordination en les dépouillant des insignes du sacerdoce, certaines communautés les plongeaient dans l'eau avec leurs vêtemens sacerdotaux. Quelque condition qu'ils mettent à la réception de leurs popes, les vieux-croyans ne sauraient avoir grand respect pour ces prêtres, d'ordinaire chassés de l'église orthodoxe pour leurs vices ou attirés au schisme par la cupidité. Le plus souvent les dissidens rétribuaient grassement leur clergé et le tenaient en peu d'estime. Chez ces vieux-croyans, le prêtre est devenu une sorte d'employé mercenaire auquel on fait célébrer le culte divin

comme un métier dont l'ordination ecclésiastique lui a conféré le monopole. Loin d'avoir aucune influence sur leur troupeau, les popes du *raskol* restent entièrement dans la dépendance des communautés qui les stipendient, qui les élisent et les déposent à leur gré. Ce sont des aumôniers ou des chapelains à la merci et à la dévotion des riches marchands qui les entretiennent. Chez les *popovtsy* comme chez les sans-prêtres, l'autorité, la direction appartient aux laïques : le sacerdoce, chez les sectes mêmes qui en proclament la nécessité, a beaucoup perdu de son autorité; quelques vieux-croyans recevaient même comme prêtres de simples diacres ou parfois acclamaient comme ministres les premiers venus. Chez tous, c'est entre des mains laïques, entre les mains des anciens de la communauté qu'est le gouvernement de la secte, et à cet égard les deux branches du schisme ont présenté une grande ressemblance au moins jusqu'à l'époque récente où les *popovtsy* ont, avec un épiscopat, retrouvé un sacerdoce indépendant.

Chez les deux branches du schisme, les premiers centres religieux furent des *skites* ou ermitages, des couvens ou communautés qui groupaient autour d'eux un certain nombre d'adhérens et communiquaient avec les sociétés affiliées des différentes provinces. Ces communautés, d'ordinaire reléguées aux extrémités de l'empire ou sur un territoire étranger, pouvaient difficilement servir de métropole permanente aux différens rameaux du *raskol*. Il se produisait souvent parmi elles des divisions, des rivalités, qui séparaient les vieux-croyans de rite voisin en groupes divers. Cette situation changea à la fin du XVIII[e] siècle, et, chose à noter, elle changea pour les deux branches du schisme en même temps. Les vieux-croyans des deux rites trouvèrent tout à coup l'occasion de se créer un centre au cœur même de l'empire, à Moscou, et un centre pour ainsi dire légal, accepté sinon reconnu du gouvernement. C'est à la faveur d'une calamité publique, de la grande peste de Moscou sous Catherine II, qu'eut lieu cette heureuse révolution dans la position des sectaires. Les malheurs publics, en rejetant violemment le peuple vers la religion et les vieilles croyances, sont souvent favorables aux *raskolniks*. On l'a remarqué lors du choléra au XIX[e] siècle, comme lors de la peste au XVIII[e]. Dans son impuissance contre le fléau, qui désolait la seconde capitale de l'empire, l'administration impériale avait fait appel à tous les dévoûmens. Les *raskolniks*, qui de tout temps se sont distingués par leur esprit d'initiative, offrirent d'établir à leurs frais un cimetière et un hôpital pour leurs coreligionnaires. L'autorisation leur en fut accordée en 1771, et presque la même année les *bezpopovtsy*, à Préobrajenski, les *popovtsy*, à Rogojski, fondèrent les deux établissemens qui depuis sont restés les foyers religieux du *raskol*. Sous le voile

de la charité, la création des deux cimetières fut pour le schisme une habile tentative de constitution. Dans deux faubourgs de Moscou, sur des terrains encore déserts, s'élevèrent deux vastes établissemens sans analogues peut-être en Russie ni en Europe. Le cimetière fut entouré de murailles, et dans l'enceinte on construisit des hôpitaux, des églises, des bâtimens de toute sorte. A l'ombre de la demeure des morts et de l'asile ouvert aux malades se cachèrent les retraites des chefs du schisme et les agissemens de ses meneurs. Autour des cimetières ou dans les quartiers voisins se groupèrent des maisons et des ateliers de *raskolniks*, et ainsi, aux portes mêmes de la vieille capitale, le culte proscrit eut sa ville et sa citadelle, on pourrait presque dire son Kremlin. Les fondateurs des cimetières obtinrent du gouvernement une sorte de charte leur laissant la libre administration de leurs fondations. Rogojski et Préobrajenski, la *popovstchine* et la *bezpopovstchine*, eurent un comité de direction, un gouvernement particulier et indépendant; elles eurent leur caisse et leur sceau, leurs statuts approuvés de l'autorité, et ainsi une position reconnue dans l'état. L'argent des vieux-croyans et la corruption de l'ancienne administration russe firent le reste.

Les cimetières eurent de tous côtés des communautés affiliées; leur conseil d'administration devint un synode dont les injonctions furent obéies d'un bout à l'autre de l'empire. De toutes les parties de la Russie, l'argent afflua aux deux établissemens moscovites, et grâce aux dons ou aux legs des marchands dissidens des richesses considérables s'amassèrent rapidement derrière leurs murailles. Ce ne fut point tout, le génie pratique, le côté positif et mercantile du *raskol* et du caractère russe se montra là comme partout dans le schisme. Les cimetières furent des centres d'affaires en même temps que des centres de religion; ils furent à la fois un couvent, un séminaire et une sorte de chambre de commerce, un consistoire et une bourse. Les deux hospices ou les quartiers voisins offraient un refuge aux sectaires poursuivis, aux soldats déserteurs, aux vagabonds pourvus de faux passeports; parmi ces *outlaws*, les riches meneurs du schime trouvaient des ouvriers au rabais, de dociles instrumens et d'aveugles émissaires. Une pareille puissance, élevée peu à peu dans l'ombre à la faveur des règnes tolérans de Catherine II et d'Alexandre Ier, devait être mise en péril en se dévoilant. Les cimetières se virent reprocher différens délits, ils furent compromis dans des querelles de succession et de captation de testament, ils entendirent lancer contre eux la grande accusation faite à toutes les institutions de ce genre, on dit qu'ils formaient un état dans l'état. Rarement, il est vrai, ce reproche tant prodigué, avait été mieux mérité. Sous l'empereur Nicolas, une enquête vint porter aux ci-

metières un coup dont ils n'ont pu entièrement se relever sous Alexandre II. Leurs fonds furent confisqués, leurs bâtimens séquestrés. Un commissaire du gouvernement a été imposé à l'administration des hospices qui sont restés à leur charge, et dans les églises, où pendant près d'un siècle fut célébré le service des deux grandes branches du schisme, officièrent des prêtres relevant du saint-synode.

Nous avons pu visiter Rogojski, le centre de la *popovstchine*. Avec ses murailles et ses différentes églises, l'établissement *raskolnik* ressemble fort aux grands couvens orthodoxes. On éprouvait en entrant une impression de tristesse et d'abandon; le cimetière, planté d'arbres, avait l'air pauvre et mal entretenu, on sentait partout quelque chose de pénible et de contraint. Rogojski possède un hôpital et un asile pour les vieillards semblables aux établissemens de nos petites sœurs des pauvres. L'asile, à l'époque de notre visite, contenait une centaine d'infirmes de chacun des deux sexes; les salles étaient nombreuses, mais basses, petites et modestes. L'ensemble paraissait plutôt humble et indigent pour les richesses attribuées aux vieux-croyans; peut-être sont-ils rebutés par la surveillance de l'état, peut-être craignent-ils de trop montrer leurs ressources. Partout se voyaient de vieilles images devant lesquelles étaient des hommes en prière. Tous ces gens, infirmes et infirmiers, hommes et femmes, avaient un air honnête et simple qui touchait. A notre passage dans les salles, ils se levaient, et, selon l'ancien usage russe, s'inclinaient devant nous comme ils s'inclinent devant leurs images, en pliant le corps en deux. Tout le luxe de Rogojski a été réservé pour les églises. La plus grande, l'église d'été, est haute et spacieuse, les murailles et les coupoles sont entièrement couvertes de peintures comme à la cathédrale de l'Assomption de Moscou. Beaucoup des images sont anciennes, les vieux-croyans paient fort cher ces vieilles icônes qui font de leurs églises une sorte de musée archéologique. Ils nous les montraient avec soin, nous en faisant remarquer l'antiquité, et distinguant les peintures archaïques imitées des peintures originales. Du reste le culte pour les images est le même chez eux que chez les Russes orthodoxes; les plus vénérées étaient couvertes des mêmes robes d'or et de perles fines, couronnées des mêmes diadèmes de pierres précieuses. Toute la différence est que les vieux-croyans n'admettent que d'anciennes images, ou des images copiées sur les anciennes. Après les peintures, les gardiens de l'église nous montrèrent les vieux livres slavons, les missels imprimés sous les prédécesseurs du patriarche Nikone, et dont le texte leur sert de témoin contre la liturgie nouvelle. A Rogojski comme dans toutes les églises du rite grec, l'autel était caché derrière la haute muraille de l'iconostase; mais là s'offrit à nos yeux un spectacle inattendu. Les portes de l'iconostase

étaient fermées par des lanières de cuir où était appliqué le sceau impérial. L'entrée du sanctuaire demeure ainsi scellée, en sorte que dans leur église les vieux-croyans n'ont point d'autel. « Nous ne pouvons plus célébrer la messe, nous dirent-ils, il faut nous contenter des offices qui se peuvent réciter sans prêtre. Nous avons notre clergé, mais il nous est défendu de nous en servir ici; on veut nous imposer des prêtres nommés par le synode de Pétersbourg, et nous refusons leur ministère. » Ainsi dans leur métropole les *popovtsy* en sont réduits à un office sans sacerdoce, comme leurs adversaires les *bezpopovtsy*.

Les *popovtsy* ont un clergé, et ce clergé n'est plus emprunté à l'église orthodoxe, il n'est plus composé de popes transfuges ou dégradés. La *popovstchine* a ses évêques, elle a sa hiérarchie indépendante, et par une combinaison hardie la tête de cette hiérarchie a été placée à l'étranger hors de la portée de la puissance russe. C'est là sans doute une des raisons pour lesquelles l'autel de Rogojski est scellé et la cathédrale du schisme interdite aux prêtres schismatiques. Au temps même où ses murailles les couvraient le mieux de leur ombre, le cimetière moscovite laissait les *starovères* à la discrétion de l'état, les laissait surtout sous la dépendance de l'église, à laquelle ils étaient obligés de dérober leurs prêtres. Pour échapper à cette dépendance, à la fois humiliante et dispendieuse, il fallait aux vieux-croyans une hiérarchie, un épiscopat. Toutes leurs tentatives pour s'en procurer demeurèrent longtemps infructueuses. Un historien orthodoxe assure que, dans le désespoir de découvrir une main vivante pour leur consacrer des évêques, certains vieux-croyans proposèrent d'avoir recours à la main d'un mort (1). Le projet n'eut point de suite. « Quand sa main serait placée sur la tête du candidat à l'épiscopat, la bouche de l'évêque défunt demeurerait muette, firent observer les plus timides, et qui de nous a le droit de prononcer la prière épiscopale pendant l'imposition des mains? » Plusieurs fois des communautés schismatiques en quête d'un prélat avaient été dupes de hardis imposteurs. La manière dont après deux siècles d'attente les *popovtsy* ont retrouvé une hiérarchie ecclésiastique est un des épisodes les moins connus et les plus curieux de l'histoire du XIXe siècle.

C'est à l'aide d'alliés sur lesquels ils ne comptaient point, alliés dont la plupart d'entre eux eussent désavoué le concours, que les dissidens sont parvenus à réaliser leur long rêve de hiérarchie indépendante. Les vieux Moscovites, les hommes les plus nationaux et les plus conservateurs de l'ancienne Russie, ont rencontré pour auxiliaires les promoteurs de la révolution cosmopolite et les en-

(1) Mgr Philarète de Tchernigof, *Istoriia Rousskoï tserkvy*, V^e^ époque, § 31.

nemis de la grandeur russe. Avec ses millions d'adeptes, dont le nombre semble d'autant plus effrayant qu'il est indéterminé, avec ses ramifications occultes et ses secrètes affiliations d'un bout de l'empire à l'autre, le *raskol* devait paraître un terrain trop favorable à la révolution pour ne point attirer l'attention des révolutionnaires et des ennemis politiques ou sociaux du gouvernement des tsars. En quel pays trouver une force mieux préparée, une opposition plus facile à organiser que ces églises populaires confinées dans les classes inférieures ou les classes ignorantes de la société, et en même temps détenant dans leurs mains une partie notable des capitaux de la Russie, hostiles par éducation à l'ordre de choses établi et comptant de nombreux adeptes parmi les populations et les milices les plus guerrières de l'empire? N'était-ce pas là le côté faible, le point vulnérable du colosse russe? Il semblait qu'il n'y eût qu'à rapprocher ces matériaux épars, à les lier ensemble et à leur donner une impulsion unique pour ébranler jusqu'en sa base le grand empire du nord.

L'épreuve a été tentée. Il vint aux vieux-croyans des avances de deux côtés différens, avances directes de la part des émigrés, des révolutionnaires russes, avances indirectes et détournées de la part des émigrés, des révolutionnaires polonais. Les premiers rêvèrent d'unir dans un dessein commun la jeune Russie et la vieille Moscovie, la révolution athée et les conservateurs religieux; les seconds songèrent à l'alliance de deux choses non moins opposées, de l'intérêt latin et polonais et du vieil esprit moscovite, schismatique des vieux-croyans. Pour gagner les *raskolniks*, les émigrés russes fondèrent à Londres une feuille spécialement destinée à la défense des intérêts du schisme; ils lui prêtèrent leurs presses, ils lui envoyèrent des émissaires, mais toute tentative d'action commune échoua devant l'opposition des principes. De cet essai infructueux, il n'est resté que la publication de quelques-uns des plus importans documens que nous possédions sur le *raskol* (1). Des Polonais eurent des vues plus vastes encore. Le point d'appui à l'intérieur de la Russie, que la plupart de leurs compatriotes cherchaient en vain aux frontières de l'empire, dans l'Ukraine et la Petite-Russie, quelques émigrés crurent le trouver au cœur même de l'ennemi, chez les vieux-croyans. Il s'ourdit une vaste intrigue, depuis dévoilée dans les feuilles russes par l'homme qui y prit la principale part. Un Polonais, alors au service de la Porte-Ottomane, conçut l'idée hardie de donner aux vieux-croyans un centre religieux en dehors de la Russie pour mettre la direction du schisme au service des ennemis du tsar.

(1) Le *Sbornik pravitelstvennykh svédénii o raskolnikakh*, en 4 volumes, et le *Sobranie pravitelstvennykh postanovlénii o rask.*, l'un et l'autre publiés à Londres par l'imprimerie russe de Herzen, à l'aide de papiers dérobés aux chancelleries russes.

C'étaient les sectes hiérarchiques qui, par leur principe et leur organisation, qui par leur diffusion dans le sud de l'empire et leurs colonies sur les territoires de la Turquie et de l'Autriche, se prêtaient le mieux à ce projet de concentration. Il y avait sur la frontière de la Russie, dans la Dobrudja, une colonie de Cosaques vieux-croyans sortis du territoire russe, au XVIII[e] siècle, à la suite d'une insurrection, et demeurés en relation avec leurs frères, les Cosaques de l'intérieur de l'empire. L'émigré polonais, devenu bey et pacha, entra en rapport avec ces Cosaques de la Dobrudja. Faisant miroiter à leurs yeux le rétablissement de l'*ancienne foi* et de l'ancienne liberté cosaque, le pacha polonais leur fit entrevoir, dans une vague perspective, une république cosaque et *starovère* où la Pologne eût forcément trouvé une protégée ou une alliée.

Pour préparer les voies à cette sorte de panslavisme retourné contre la Russie et plus chimérique encore que l'autre, la première chose était de donner aux vieux-croyans la consistance qui leur manquait, de leur donner un chef, une sorte de pape ou de patriarche placé à l'abri des atteintes de Pétersbourg, et sous la dépendance d'un des ennemis ou des rivaux de la Russie. La chose était facile à faire accepter des *starovères*, fatigués d'avoir si longtemps cherché en vain un évêque et un épiscopat. Ce que le schisme ne pouvait espérer recevoir de sa patrie, où le haut clergé était trop éclairé, trop au fait du *raskol*, il n'était pas impossible de le rencontrer parmi les innombrables prélats de l'église de Constantinople, si souvent déplacés ou déposés. Le rêve des vieux-croyans eût été de découvrir en Orient un évêque toujours demeuré fidèle à l'ancienne foi. Dans leur ignorance, ils se persuadaient qu'au berceau du christianisme il devait être resté un clergé vieux-croyant, et plusieurs fois les émissaires du *raskol* avaient parcouru la Syrie et les métropoles orthodoxes de l'Orient, où d'ordinaire on ne connaissait même point de nom la vieille foi russe. Après d'inutiles recherches, les *raskolniks* de la Turquie et de l'Autriche durent se contenter d'un transfuge grec découvert par un renégat polonais. C'était un ancien métropolitain de Bosnie, du nom d'Ambroise, récemment déposé par le patriarche de Constantinople. Le métropolitain improvisé du schisme s'installa en 1846 en Bukovine, à Bélokrinitsa (en roumain Fontana-Alba), dans le principal des couvens *starovères* à l'étranger.

Le siége du nouveau patriarcat était admirablement placé, dans une province en partie ruthène et en partie roumaine, au point de jonction des trois grands empires où domine la race slave, la Russie, l'Autriche et la Turquie. L'Autriche, inquiète des menées panslavistes attribuées au cabinet russe, ne pouvait refuser l'hospitalité à une institution qui lui devait permettre de rendre à la Russie les

intrigues dont elle accusait cette puissance sur son propre territoire. Après s'être vu tour à tour éloigné et rappelé, interné et remis en liberté selon l'état des relations des deux empires, le métropolitain de la Blanche-Fontaine finit par siéger tranquillement sur la frontière russe. L'autorité de Bélokrinitsa avait été aisément acceptée des vieux-croyans d'Autriche et de Turquie, fiers de posséder la tête de la hiérarchie du schisme. En Russie, la reconnaissance du nouveau patriarcat présenta plus de difficultés. Quelques sectaires ne voulurent pas se soumettre à un prêtre étranger, qu'en leur naïve ignorance ils appelaient un prêtre d'outre-mer. Les chefs du schisme et le plus grand nombre de ses adhérens hésitèrent peu; une réunion des *anciens* au cimetière de Rogojski reconnut le métropolite de Fontana-Alba. Les meneurs du *raskol* ne regrettèrent probablement pas d'avoir un patriarche en dehors du territoire national, en dehors de la portée de l'autorité civile. Ils cédaient à leur insu à ce penchant d'indépendance qui, pour la rendre invulnérable, fait désirer à certaines églises d'avoir leur tête à l'étranger, et qui chez les catholiques fait réclamer un trône temporel pour le souverain pontife. L'autorité du nouveau métropolitain reconnue, les vieux-croyans procédèrent à la création de toute une hiérarchie. Du fond d'un obscur couvent de la Bukovine, un moine mitré, sans nom et sans réputation, partagea les états de l'empereur Nicolas en diocèses, y nommant des évêques qui relevaient de lui seul, faisant en Russie ce que faisait le pape en Angleterre alors qu'en dehors du gouvernement anglais le Vatican couvrait la Grande-Bretagne d'un réseau de diocèses catholiques. Le *raskol* eut des évêques parfois déguisés en laïques, en marchands, et connus seulement de leur troupeau, un épiscopat occulte dont les fonctions furent facilitées par l'argent des dissidens et la corruption de la police. De tous les coins de la Russie, les offrandes affluèrent à la Blanche-Fontaine, devenue comme la Rome des vieux-croyans. Grâce au lien secret qui unit les *raskolniks*, et qui dans toutes les provinces de la Russie leur fait trouver des amis et un asile, les émissaires du métropolite Cyrille, le successeur russe du Bosnien Ambroise, parcouraient en sûreté les routes et les villes de l'empire.

Un gouvernement comme celui de la Russie, sous le règne d'un prince comme l'empereur Nicolas, ne pouvait voir de bon œil un sujet étranger établi sur la frontière parler en pasteur et en maître à des millions de sujets russes. Chez quelques conseillers de la couronne, la Blanche-Fontaine inspira des craintes presque égales aux espérances qu'elle avait suscitées parmi les adversaires de l'empire. Les esprits timides voyaient déjà le pontife de Bélokrinitsa s'avancer avec les troupes de l'ennemi, soulevant sur son passage la foule des vieux-croyans. « Que serait-ce, disaient-ils, en cas de

guerre avec l'Autriche, si, en avant des bataillons autrichiens, marchait le métropolite Cyrille revêtu des anciens vêtemens patriarcaux! En donnant la bénédiction avec la croix à huit branches, il ferait à la Russie cent fois plus de mal que les canons autrichiens (1). » Ces terreurs étaient aussi exagérées que les calculs des fauteurs étrangers de la nouvelle métropolie. Les défenseurs des vieilles mœurs russes, les représentans outrés du principe national, ne pouvaient faire cause commune avec les ennemis de la Russie, avec les latins de l'Occident. On le vit pendant la guerre de Crimée en dépit des intrigues reprochées à quelques dissidens isolés. Sourde aux suggestions des promoteurs de la hiérarchie schismatique, la masse des vieux-croyans demeura tranquille, inerte, les plus mécontens attendant le jugement de Dieu, vieux-croyans et cosaques n'oubliant pas que le Turc, frère du Tatar, était l'ennemi traditionnel de la sainte Russie. La Porte ne trouva quelques auxiliaires que parmi les petites colonies *starovères* établies sur son territoire.

Comme toutes les classes de la nation, les vieux-croyans ont partagé l'espoir suscité en Russie par l'avénement de l'empereur Alexandre II. Dans leur confiance, les *anciens* du cimetière de Rogojski invitèrent le métropolite Cyrille à venir en Russie visiter son troupeau. A l'aide d'un déguisement et d'un faux passeport, grâce à l'ignorance ou à la secrète connivence de l'administration, le pontife de Bélokrinitsa se rendit à Moscou au commencement de l'année 1863. Sous la présidence du pseudo-métropolite se tint aux portes de la seconde capitale de l'empire un concile général, un concile œcuménique, comme disaient les sectaires, des évêques et des délégués de toutes les communautés *starovères* de Russie. Dans ce concile de marchands, de moines et de prêtres fugitifs furent arrêtés les statuts de la nouvelle hiérarchie. Le schisme, enfin pourvu d'un épiscopat, semblait s'être définitivement constitué en église une et autonome, lorsque des querelles intestines menacèrent de déchirer cette unité si péniblement renouée. Ici, comme dans toutes les affaires humaines, une difficulté et une cause de division éloignées, il en surgit immédiatement d'autres. En retrouvant un clergé indépendant, les vieux-croyans de Rogojski se trouvèrent subitement en face de résistances et de prétentions inattendues de la part de leur nouveau clergé. Les laïques, habitués à régner en maîtres dans leur église, ne rencontrèrent point toujours dans leur hiérarchie improvisée la même docilité que jadis chez les prêtres transfuges de l'orthodoxie officielle. Le concile de Rogojski ayant décidé la nomination d'un prélat qui fût en Russie le vicaire du mé-

(1) Ainsi s'exprime un mémoire russe rédigé pour le grand-duc Constantin par Melnikof, *Zapiska o rousskom raskolé, Sbornik prav. svéd. o rask.*, t. I, p. 193.

tropolite de Bélokrinitsa, le nouveau chef de l'église, déjà avare de ses pouvoirs, se montra peu disposé à les déléguer à un représentant permanent. De là un conflit de l'autorité métropolitaine et du concile qui exposa la *popovstchine* à peine pacifiée à de nouvelles divisions, à de nouveaux schismes.

Les événemens extérieurs vinrent donner au débat une autre direction. Le concile *starovère* siégeait encore qu'éclatait l'insurrection polonaise de 1863. On sait quelle influence exerça sur la politique russe ce déplorable mouvement; on sait quelle exaltation du sentiment national provoquèrent dans tout l'empire les téméraires revendications des Polonais et les menaces d'intervention de l'étranger (1). Toutes les vues, toutes les situations de partis se trouvaient subitement changées; les vieux-croyans éprouvèrent le contre-coup de l'émotion générale. Soit entraînement patriotique, soit calcul politique, les chefs laïques de Rogojski tentèrent de se rapprocher du gouvernement. Pour éviter tout soupçon de connivence avec les ennemis de l'empire, les marchands moscovites proposèrent à leur concile le renvoi du métropolite étranger et l'abandon momentané de tout rapport avec Bélokrinitsa. Cyrille dut quitter la Russie, et l'on vit ces vieux-croyans, depuis deux siècles en lutte avec les tsars, envoyer à l'empereur une adresse pour l'assurer de leur dévoûment au trône et à la patrie. Dans la situation critique où semblait être l'empire, une pareille initiative de la part des plus purs représentans du vieil esprit russe ne pouvait manquer d'être bien accueillie. Les *starovères* en furent récompensés par une plus large tolérance. Dans leur désir de réconciliation, les chefs de Rogojski ne s'en tinrent pas à leur adresse à l'empereur; la même année, ils envoyèrent à tous les enfans « de la sainte église apostolique, catholique des vieux-croyans » une lettre circulaire ou encyclique où les doctrines du schisme étaient présentées sous le jour le plus acceptable pour l'église et pour l'état. « Les vieux-croyans du rite sacerdotal, disait l'encyclique, s'accordent en toute chose sur le dogme avec l'église gréco-russe; ils adorent le même Dieu, le même Jésus-Christ, et sont en réalité beaucoup plus près de cette église que des sectes qui rejettent le sacerdoce. » La circulaire flétrissait les révolutionnaires, les ennemis de la religion et de la patrie, « les fils de l'impie Voltaire; » elle déclarait en terminant que l'église officielle et l'église des vieux-croyans, d'accord toutes deux sur le fond des dogmes, pouvaient vivre côte à côte avec une mutuelle tolérance et fraternité chrétienne.

Un tel langage tenu par les descendans des forcenés qui excom-

(1) Voyez à ce sujet, dans la *Revue* du 15 mars 1866, l'étude de M. Charles de Mazade sur *la Société et le gouvernement russe depuis l'insurrection polonaise.*

muniaient l'église et l'état montre quel progrès s'est accompli dans l'intérieur du schisme. Quelle déception pour les étrangers qui y voyaient le principe d'une dislocation de l'empire, et quel scandale pour les fanatiques! Il en restait en effet à Bogojski, et les *popovtsy* se trouvent de nouveau divisés en deux partis, presqu'en deux sectes, les défenseurs et les adversaires de la circulaire, les *okroujniki* et les *razdorniki* (1). Tandis que les plus éclairés des *starovères* montraient cette largeur de vues, un parti nombreux reprenait les plus étroites notions du schisme, et ressuscitait les plus ignorantes querelles sur le nom de Jésus. Les adversaires de la libérale circulaire soutenaient que le Christ *Iissous* des orthodoxes ne pouvait être le même dieu que le Christ *Issous* des vieux-croyans, et que le premier n'était que l'antechrist. Un nouveau concile convoqué à la Blanche-Fontaine en 1868 n'a fait qu'envenimer ces discussions, compromettre l'autorité du métropolite et détacher du schisme quelques-uns de ses plus notables partisans.

Telles étaient cependant les avances des promoteurs de la circulaire et de la portion la plus influente de la *popovstchine* qu'il semblait ne plus rester qu'à dresser l'acte de réconciliation des *starovères* et des orthodoxes. En dépit des ouvertures libérales des chefs du schisme, en dépit de la condescendance du saint-synode, les clauses d'un traité de paix définitif restent difficiles à stipuler. Chaque partie garde ses prétentions. Les vieux-croyans veulent rentrer dans l'église par la grande porte et enseignes déployées, ils réclament la réhabilitation des anciens rites avec le concours des patriarches orientaux, ils demandent la convocation d'un concile œcuménique orthodoxe, disant que, solennellement condamnés par un concile, les vieux rites doivent être absous par un concile. Le saint-synode n'ouvre aux *starovères* qu'une porte de côté; sous les termes de pacification, de réconciliation, c'est une soumission, une abdication, que l'église russe, comme toute église dominante, offre à ses dissidens.

Dès la fin du XVIIIe siècle, sous l'impulsion prévoyante de Catherine II, le gouvernement et le clergé russe avaient essayé d'aplanir pour les *raskolniks* le chemin du retour à l'église. Il semblait que des concessions sur les rites, que l'autorisation de conserver les anciens livres et les anciennes cérémonies dussent suffire à ramener des hommes qui ne s'étaient révoltés que pour ne point changer les formes du culte. Après plus d'un siècle de résistance, l'autorité ecclésiastique permit aux vieux-croyans de conserver le rituel en

(1) Voyez, sur toutes ces luttes, N. Popof, *Okroujnoé Poslanié Popovstchiny*, et surtout N. Soubbotine, *Sovrémennyia Létopisi raskola, Posledstviia Bélokrinitskago Sobora 1868 Goda*, Moscou 1869.

usage avant la réforme de Nikone. Le saint-synode consentit à faire ordonner des prêtres destinés à la célébration des anciens rites. Aux adhérens de cette nouvelle église, ou mieux de cette ancienne liturgie, on donna le nom d'*edinovertsy*, c'est-à-dire *unicroyans*. C'était à l'aide d'une semblable concession aux *utraquistes* que l'église romaine avait jadis terminé la guerre des hussites. Des pétitions au tsar Alexis attestent qu'un tel compromis eût aisément satisfait les premiers vieux-croyans : un siècle plus tard, leurs descendans ne s'en contentaient plus. En religion comme en politique, les concessions tardives sont souvent dédaigneusement repoussées de ceux qui d'abord les imploraient humblement. En se persuadant que toutes les dissidences étaient extérieures, l'église officielle faisait vis-à-vis des vieux-croyans une erreur analogue à l'erreur des vieux-croyans vis-à-vis d'elle, lorsqu'ils s'étaient révoltés contre son autorité au nom des rites. Le principe du schisme n'est plus tout entier dans le cérémonial. Après de longues années de vie et de lutte , le *raskol* a pris un esprit propre, une individualité, des habitudes d'indépendance et de liberté qui rendent plus difficiles les conditions de sa soumission à l'église.

La nouvelle église ne pouvait suffire à éloigner les préventions des vieux-croyans. Il était trop manifeste que dans l'*édinoverié* le gouvernement et le saint-synode ne voyaient qu'une forme transitoire, une sorte de parvis ou de vestibule où les adversaires de Nikone devaient faire un stage avant d'aller se perdre dans le temple de l'orthodoxie légale. En provoquant les dissidens à entrer dans l'église des *unicroyans*, le gouvernement avait soin d'en interdire l'accès à tous les fidèles réputés orthodoxes; par là il repoussait lui-même de l'*édinoverié* le plus grand nombre des schismatiques qu'il y voulait attirer. Entre cette création des unicroyans de Catherine II et de ses successeurs et celle des *grecs-unis* de Pologne par la cour de Rome et les jésuites, il y a une ressemblance qui n'a pas été remarquée. Les deux institutions étaient des moyens termes répondant à un but analogue et excitant de semblables défiances. On dirait que, pour ramener ses propres dissidens, la Russie a imité le procédé employé par Rome et la Pologne pour se rattacher les sujets polonais du rite grec. Sciemment ou non, le gouvernement russe n'a fait que s'approprier la tactique religieuse qu'il combat de la part de Rome et des Polonais. L'imitation est demeurée incomplète, et de là en partie le peu de succès qu'elle a obtenu. A ses grecs-unis, l'église romaine laissait, outre leur liturgie et leur rituel, des évêques et une hiérarchie propre; à ses *starovères* unis, l'église russe prétend au contraire imposer des prêtres consacrés par ses propres évêques et relevant directement d'eux. C'est là le

principal motif de l'opposition des vieux-croyans; ils se refusent à entrer dans ce bercail officiel, dont les prêtres ne célèbrent les anciens rites que par obéissance à l'autorité et n'ont pour les cérémonies vénérées de leurs ouailles qu'une dédaigneuse tolérance. Les habitudes de liberté des vieux-croyans sont un autre obstacle à l'union. Accoutumés à élire leurs prêtres et à les tenir sous un étroit contrôle, ils repoussent le pope nommé comme un fonctionnaire et traité comme un employé de l'état (1).

Par une de ces transformations fréquentes dans l'histoire des révolutions et des hérésies, le point de départ initial du *raskol*, le formalisme ritualiste des anciens vieux-croyans a cessé d'être la principale cause de la persistance du schisme. Dans sa lutte même contre l'orthodoxie officielle, le *raskol* a trouvé une raison d'être nouvelle. Si la *popovstchine* persiste encore, c'est qu'elle personnifie la résistance populaire à l'ingérence de l'état dans les affaires ecclésiastiques, c'est qu'elle est devenue une protestation contre toute dépendance apparente ou réelle de la religion. Les vieux-croyans hiérarchiques demandent à leur manière la séparation du temporel et du spirituel, la séparation de l'église et de l'état. Ils réclament la liberté de l'église sans se rendre compte que par leur longue révolte ils ont été les premiers à l'affaiblir en la dépopularisant et ont plus que personne contribué à la mettre dans la dépendance du pouvoir civil. Ils réclament la restauration de l'ancienne constitution ecclésiastique, la restauration d'un patriarcat national, sans se rendre compte qu'une telle autorité serait peu en harmonie avec leurs habitudes religieuses, avec leurs mœurs à demi presbytériennes. On distingue chez eux deux tendances ailleurs souvent séparées : ils aspirent à rendre l'église indépendante du pouvoir civil, mais ce n'est point pour en remettre tout le gouvernement au clergé, c'est plutôt pour donner dans l'église une part plus large, un rôle plus direct à l'initiative des laïques et du peuple chrétien. En maintenant la nécessité d'un sacerdoce, les *popovtsy* ne sont, pas plus que les *sans-prêtres*, pas plus que les Russes orthodoxes, enclins à abdiquer dans les mains du prêtre; à cet égard, chez eux comme chez toutes les sectes russes, il n'y a aucun vestige de sacerdotalisme ou de cléricalisme, et ce n'est pas là un des traits les moins curieux du caractère moscovite. Une église autonome s'administrant elle-même sous l'influence et sous le contrôle des fidèles, grâce à l'élection du clergé, une église nationale populaire et démocratique, tel semble être l'idéal religieux des vieux-croyans. Ainsi

(1) L'*édinoverié* a malgré cela reçu dans ces dernières années un chiffre notable de vieux-croyans, parmi lesquels des prêtres et même des évêques. Les statistiques gouvernementales, qui confondent systématiquement les *édinovertsy* avec les orthodoxes, ne nous permettent malheureusement pas d'évaluer le nombre des premiers.

envisagé, ce *raskol*, sorti d'ignorantes querelles et nourri d'une grossière scolastique, devient européen et moderne; il représente dans le christianisme oriental des aspirations et des besoins qui ont souvent agité les églises d'Occident. Devant de telles tendances, le meilleur moyen de préparer la réunion des *starovères*, c'est de réformer l'église dominante, c'est d'en accroître les libertés et d'y donner plus de part au principe de l'élection, longtemps demeuré dans les habitudes du peuple russe; c'est de relever moralement et matériellement le clergé orthodoxe, car, en Russie comme partout, pour les vieux-croyans comme pour les *strigolniki* du XIVe siècle, l'ignorance et l'immoralité du prêtre n'ont pas été la moindre cause des hérésies.

IV.

Pour la seconde branche du *raskol*, pour la *bezpopovstchine*, il était plus difficile de se constituer en église. Le principe fondamental de la secte, la perte des pouvoirs du clergé et l'abrogation du sacerdoce, laissait les *sans-prêtres* plus exposés à tomber en dehors des limites dogmatiques de l'orthodoxie, en même temps qu'il privait leurs communautés du plus puissant des liens ecclésiastiques. Chez eux, plus de digue aux débordemens de la fantaisie individuelle, plus de barrière aux innovations; l'esprit de division et d'hérésie peut librement se donner carrière. Ce sont des sectes de sectes, ou, comme disait Bossuet des protestans, ce sont « des morceaux rompus d'un morceau. » Pour le *raskol* du reste, comme pour la réforme, on se tromperait en regardant ce fractionnement comme un symptôme certain de dépérissement ou de décomposition. Les doctrines issues de mouvemens semblables sont par leur point de départ vouées à des variations, à des changemens perpétuels; elles sont en quelque sorte instables et anarchiques, incapables d'immobilité, incapables d'unité, et le jour où elles cessent de se mouvoir et de se diviser est le jour où commence leur réelle décadence. Ne reconnaissant plus d'ordination, les *bezpopovtsy* n'ont d'autres ministres du culte que des *anciens*, des lecteurs sans caractère sacerdotal. Lire et expliquer l'Écriture, baptiser et parfois confesser, ce sont leurs principales attributions. Chez quelques communautés, ces fonctions peuvent être confiées à des femmes. Ces *liseurs raskolniks* sont tantôt fort ignorans et tantôt fort versés dans la littérature sacrée: il n'est pas rare d'en rencontrer de supérieurs aux prêtres orthodoxes, et d'ordinaire ils ont plus d'autorité sur leurs adeptes que n'en possèdent sur les leurs les popes des *popovtsy*. Chez eux, la simplicité presbytérienne du service divin n'implique point le rejet de tout culte extérieur; loin de là, en s'éman-

cipant du clergé, la plupart de ces communautés ont conservé toutes les pratiques de la dévotion russe, la révérence superstitieuse des images ou des reliques, l'observation scrupuleuse des jeûnes, tout le formalisme religieux d'où est primitivement sorti le *raskol*. Comme les *popovtsy*, les sans-prêtres ont gardé les signes de croix cent fois répétés, et les *poklony* les saluts ou inclinations de corps devant les images. Cette sorte de gymnastique religieuse tient même souvent chez eux une place d'autant plus large que leur culte, dénué de prêtres, est plus vide de cérémonies. Pour la purification des mets achetés au marché, telle secte ordonne cent de ces inclinations de corps ou *poklones*, pour un enterrement deux cents, pour un néophyte deux mille par jour pendant six semaines, avec adjonction de vingt prosternations par chaque centaine. Plus encore que les *popovtsy*, ces hommes, qui ont rejeté tout clergé, ont conservé une horreur religieuse pour le tabac ou pour le sucre, une superstitieuse répugnance pour certains mets, certains animaux, pour le lièvre par exemple. Au lieu de toujours s'épurer, s'alléger, le culte des *bezpopovtsy* semble s'être dédommagé de la privation des rites les plus sacrés de la foi nationale en s'attachant d'autant plus aux dehors vulgaires et aux mesquines pratiques de la dévotion russe, se matérialisant ainsi par les causes qui semblaient devoir le spiritualiser.

S'ils repoussent les prêtres, la plupart des *bezpopovtsy* ont conservé des moines, ils ont des *skites*, des ermitages pour l'un et l'autre sexe. Deux choses distinguent d'ordinaire les règles et les statuts de ces religieux du *raskol*, c'est d'un côté l'étroitesse et la minutie des prescriptions, de l'autre l'instinct pratique, qui, non moins que le formalisme, se retrouve dans la plupart des créations du *raskol*. Ces couvens du schisme offrent à l'homme russe son vieil idéal économique, la propriété commune, un ménage commun sous l'autorité d'un supérieur auquel le bon ordre de la maison et les soins domestiques font autant d'honneur que le zèle pour la foi et l'intelligence des choses spirituelles. Chez les sans-prêtres comme chez les vieux-croyans hiérarchiques, ces *skites*, ces congrégations, ont été les principaux foyers, les principaux centres d'organisation du *raskol*. Beaucoup des sectes de la *bezpopovstchine* en ont tiré leurs doctrines et leurs noms. C'est au nord-ouest, dans la région de l'Onéga, dans ces contrées septentrionales si bien préparées pour le schisme par l'isolement et les habitudes de la population, que se constitua, vers la fin du XVIIe siècle, la première grande communauté de sans-prêtres, celle qu'on pourrait regarder comme la mère des autres. Autour de quelques ermitages bâtis sur les bords du Vyg se groupèrent de nombreux dissidens qui, au début du XVIIIe siècle, trouvèrent dans deux frères du nom de Denissof d'in-

telligens législateurs. Leurs doctrines pénétrèrent dans tout le *Pomorié*, la contrée qui s'étend entre les grands lacs et la Mer-Blanche. Les adeptes de cette communauté en reçurent le nom de *pomortsy* ou *riverains de la mer*. Parmi les nombreuses sociétés filles ou rivales des *riverains*, il en est une que la richesse de ses membres et la rigidité de ses doctrines ont fini par placer définitivement à la tête des sans-prêtres : ce sont les théodosiens, ainsi nommés d'un diacre *raskolnik* mort en prison au commencement du XVIII[e] siècle. Au lieu d'une église centralisée et unitaire, la *bezpopovstchine* forma une sorte de confédération religieuse, souvent, il est vrai, agitée de guerres intestines, une sorte de république fédérative ayant à sa tête cette puissante communauté théodosienne.

Ce sont les théodosiens, alors dirigés par Kovyline, un de ces marchands russes unissant à un merveilleux degré le sens pratique au fanatisme, qui donnèrent aux sans-prêtres leur centre matériel et moral, le cimetière de Préobrajenski, fondé lors de la peste de Moscou, un peu avant Rogojski, l'établissement rival des *popovtsy*, et plus puissant encore que ce dernier. Kovyline obtint que l'hôpital joint au cimetière fût soustrait à toute surveillance des autorités ecclésiastiques, et que le culte y fût célébré selon les rites de la secte. La société fondatrice eut le droit de choisir dans son sein les administrateurs de l'établissement, et ceux-ci n'eurent de compte à rendre qu'aux fondateurs. Grâce aux doctrines parfois antisociales de la *bezpopovstchine*, Préobrajenski a dans son existence séculaire donné lieu à plus de soupçons, à plus d'accusations encore que Rogojski. Le cimetière théodosien fut dénoncé comme un repaire de voleurs, une fabrique de faux billets de banque, un asile de débauches. Il se peut que sous le voile de la charité les rigides théodosiens aient caché plus d'une fraude, et que sous le masque de l'ascétisme et du célibat se soit parfois déguisé le libertinage. Pour avoir régné cent ans sur le *raskol* dans une période de l'histoire où toutes les institutions ont eu une si courte existence, il n'en a pas moins fallu à Préobrajenski, comme à Rogojski, de grandes qualités, voire de grandes vertus. Si leurs chefs avaient été étrangers au sentiment du devoir, si en dépit ou plutôt si en raison de leur fanatisme ils n'eussent le plus souvent obéi à une conviction profonde, les deux puissans cimetières du schisme fussent bien vite redevenus de silencieuses demeures des morts. Il est difficile de ne point ressentir un mouvement involontaire de sympathie ou d'admiration pour ces marchands moscovites gouvernant sans contrainte une libre société dans un état autocratique, et maniant sans contrôle un trésor immense pour le temps et le pays, un trésor qui s'éleva, dit-on, à une dizaine de millions de roubles. Aujourd'hui Préobrajenski a, comme Rogojski, été envahi par la police

et le clergé de l'état. Le cimetière théodosien est mutilé; on a laissé aux *raskolniks* leur hôpital, on leur a pris leur église. Le célèbre métropolite de Moscou, Philarète, a purifié le temple presque séculaire du schisme; des prêtres orthodoxes de l'*édinoverié* s'y sont installés, et chaque dimanche les sans-prêtres de l'hôpital entendent résonner dans l'église de leurs pères les chants des popes *unicroyans* nommés par le saint-synode.

Les doctrines de ces théodosiens, de ces sans-prêtres, leur laissent-elles des droits à la tolérance moderne, des droits à la sauvegarde de la liberté commune? Chez les *bezpopovtsy*, la réconciliation avec la raison, avec la civilisation, est assurément plus malaisée que chez les vieux-croyans hiérarchiques. Des deux principes fondamentaux des sans-prêtres, l'un, le rejet du sacerdoce et des sacremens, les a souvent à propos du mariage conduits à des conséquences immorales; l'autre, la croyance au règne actuel de l'antechrist, les a non moins souvent amenés à des conséquences révolutionnaires, anarchiques. C'est sur l'interprétation ou l'application de ce double point de la doctrine que se sont divisées les grandes sectes des riverains de la mer, des théodosiens, des *philippovtsy*, et c'est de leur manière d'entendre l'un et l'autre dogme, de leur enseignement sur le mariage et la famille d'un côté, sur la nature et les droits du pouvoir civil de l'autre, que doit dépendre l'attitude de l'état vis-à-vis des *bezpopovtsy*.

Quelle peut être la soumission au souverain, quelle peut être l'obéissance aux lois d'hérétiques qui prêchent que depuis le patriarche Nikone et le tsar Alexis la Russie est tombée sous le règne de Satan? De pareils hommes, il n'y a, semble-t-il, que révolte ouverte ou rébellion latente à attendre. C'est ce qu'on a vu chez les sectes extrêmes, chez les *philippovtsy*, qui se brûlaient vifs pour échapper aux serviteurs de Satan, chez les *stranniki*, les errans, qui, pour n'avoir pas de communication avec le gouvernement de l'antechrist, rompent aujourd'hui encore tous les liens civils. Ces forcenés ont pour eux la logique du *raskol*, mais dans les religions le triomphe de la logique n'est pas éternel. A l'ère des fanatiques et des extravagans, on voit succéder l'ère des politiques et des modérés, aux dogmes entiers et absolus les compromis qui corrigent, les interprétations qui mitigent. Il en a été ainsi chez les sans-prêtres. Petit aujourd'hui est le nombre de ceux qui regardent le souverain comme l'incarnation ou le vicaire de Satan. Les uns expliquent le règne de l'antechrist d'une façon spirituelle, les autres attendent qu'il se manifeste d'une manière sensible, et les uns et les autres obéissent tranquillement aux lois sans se préoccuper de leur origine. Ces hommes qui disent la terre tombée sous l'empire de Satan sont souvent d'aussi bons citoyens, d'aussi bons sujets, que leurs

compatriotes qui croient vivre sous le règne paternel de Dieu.

Un grand nombre de dissidens ayant plus ou moins ouvertement professé des maximes de rébellion, le gouvernement russe, lorsqu'il se relâcha de ses rigueurs contre le schisme, fut naturellement conduit à exiger de toutes les communautés dissidentes un signe extérieur de soumission, une marque d'allégeance. Cette marque, c'est au service religieux qu'il la demanda, comme pour se mieux assurer que les doctrines de la secte n'avaient rien de séditieux. Des vieux-croyans, comme de l'église officielle, furent réclamées des prières pour le souverain, ou mieux, la suppression, l'omission volontaire de cette partie de la liturgie par les défenseurs scrupuleux de la liturgie nationale fut regardée comme un signe d'insubordination, de rébellion. L'absence de prière pour le souverain devait sembler d'autant plus choquante à l'oreille russe que dans les offices de l'église elle tient une place proéminente. Ce n'est pas un simple *Domine salvum regem* ou *imperatorem*, c'est une longue litanie où tous les membres de la famille impériale sont désignés un à un, et que la belle voix de basse des diacres récite avec une particulière solennité. C'est moins le chef civil de l'état que le protecteur de l'église, le défenseur de l'orthodoxie qui semble mentionné dans les ekténies de la liturgie russe. Or les formules byzantines de *très pieux*, *très fidèle empereur*, de *souverain orthodoxe*, les dissidens se refusent à les employer pour un prince qui à leurs yeux est tombé dans l'erreur.

Cette question de la prière pour l'empereur fut au XVIIIe siècle une des principales causes du schisme intérieur de la *bezpopovstchine*, de la rupture des *pomortsy* et des théodosiens. Les premiers, ayant appris que l'impératrice Anne envoyait inspecter leurs colonies du Vyg, s'étaient décidés à improviser une liturgie pour le souverain; les théodosiens leur reprochèrent cette concession comme une apostasie. Les *pomortsy* avaient cependant eu aussi leurs scrupules; ils consentaient à prier pour le tsar, non pour l'empereur, ce dernier titre étant, selon la plupart des *raskolniks*, un des noms sous lesquels se masque l'antechrist. En face de tels préjugés, il n'y a qu'à laisser les dissidens libres du choix des formules, bien peu se refuseront alors à donner à l'ordre légal cette marque de soumission. Les rigides théodosiens se sont eux-mêmes à cet égard singulièrement relâchés de leur première sévérité. Dans les communautés les plus opiniâtres de la branche la plus hostile du schisme, la raison et l'esprit de conciliation ont ainsi fini par pénétrer. On a vu dans ces dernières années les théodosiens de Préobrajenski, comme les vieux-croyans de Rogojski, envoyer à l'empereur des adresses de fidélité et à ses enfans des présens de noces. C'est à la tolérance publique de faire le reste, et dans la *bezpopovstchine*

comme dans la *popovstchine* les ennemis intérieurs ou étrangers du gouvernement russe ne trouveront pas plus d'appui ou d'encouragement que n'en trouverait un ennemi de la France parmi les protestans français.

Entre les sans-prêtres et l'état, ou mieux entre les sans-prêtres et la société reste la question du mariage, de la famille. Pour la *bezpopovstchine*, qui proclame la perte du sacerdoce, le mariage sacramentel n'existe plus. C'est là le point de vue commun de toutes les congrégations, c'est là en même temps le principal objet de leurs dissensions. La disparition du sacrement entraîne-t-elle la suppression absolue du mariage, fait-elle du célibat une obligation universelle, ou la miséricorde divine et les besoins de la société autorisent-ils à suppléer au sacrement perdu? Sur ce problème capital, tous les points de vue possibles ont trouvé des partisans. Les plus modérés ont conservé ou restauré l'union conjugale, n'exigeant pour la consacrer que la bénédiction des parens ou le baisement de la croix et de l'Évangile en présence de la famille, ce qui pour les Russes est la forme la plus solennelle du serment. Selon d'autres, comme certains *pomortsy*, le sacrement étant abrogé, toute l'essence du mariage est dans le consentement mutuel des deux époux, et la vie conjugale n'est légitime qu'autant que dure ce consentement. L'amour, disent quelques-uns de ces sans-prêtres, est de nature divine, c'est à l'union des cœurs de décider de l'union des existences. On assure que, parmi les sans-prêtres de Russie, ces ménages qu'un caprice peut rompre sont souvent durables et paisibles, comme si des époux libres de se séparer montraient l'un pour l'autre d'autant plus de douceur et d'attachement, ou comme si un lien qui peut toujours être dénoué restait d'autant moins tendu qu'il est plus facile à rejeter. Il se peut que la simplicité des mœurs et le sérieux des convictions religieuses mitigent souvent ce qu'il y a de faux et de malsain dans de pareilles situations. Sous tous ces beaux dehors et ces poétiques formules, l'union libre, l'amour libre chez les sectes russes, comme chez les prétendus réformateurs de l'Occident, n'en garde pas moins un vice ineffaçable. Au fond, ce n'est toujours qu'un concubinage avec toutes les illusions et les déceptions, avec toutes les souffrances et les déchiremens de ces liaisons sans garantie. Sentant eux-mêmes la fragilité du nœud qui les unissait, les sectaires, désireux de faire légaliser leur union, allaient parfois, sous l'impulsion de leurs femmes, se faire marier par le pope dont ils niaient les pouvoirs, sauf à se soumettre ensuite à des pénitences de la part de leur communauté. Chez plusieurs de ces sectes, on a vu tous les abus et les scandales des pays où le divorce est facile; on a vu les époux s'unir sans sérieux et se séparer sans gravité, au grand dommage des enfans et

de la famille. De là vient que les *raskolniks*, qui, sous le rapport de la probité et de la sobriété, passent d'ordinaire pour plus honnêtes et plus moraux que les autres Russes, ont souvent, sous le rapport du commerce des sexes, justement passé pour plus immoraux.

L'union libre et le libre divorce sont peut-être pour la société un moindre embarras que les maximes des sectes plus rigides qui poussent jusqu'à leurs dernières conséquences les principes du schisme. Aux yeux de beaucoup de communautés de sans-prêtres et de la principale d'entre elles, aux yeux des théodosiens de Préobrajenski, toute union de l'homme et de la femme est illicite, rien ne pouvant suppléer au sacrement perdu. Cette farouche doctrine s'est résumée dans une formule rendue plus nette par la concision de la langue : *genaty razgenis, ne genaty ne genis;* marié, démarie-toi; — non marié, ne te marie pas. Le mariage fut interdit aux célibataires, la vie conjugale aux gens mariés; les noms de père et de mère furent proscrits. « Que le jeune homme ne prenne pas de femme, que l'époux n'use point de l'épouse, » dit une sorte de catéchisme rimé, « que la jeune fille n'entre pas en mariage, que la femme mariée n'enfante point (1). » Les époux coupables d'avoir enfreint ce précepte, coupables d'avoir donné l'existence à des enfans, furent chassés de la communauté ou soumis à de pénibles et humiliantes pénitences. Les adhérens de ces maximes qui n'avaient point la force d'y rester fidèles furent tentés de faire disparaître les preuves de leur faiblesse. L'infanticide est ainsi un des crimes reprochés aux théodosiens de Préobrajenski. On assure que d'un étang voisin de leur cimetière on a retiré un grand nombre de cadavres de nouveau-nés (2). Si les théodosiens s'en sont toujours défendus, de pareils crimes étaient la conséquence indirecte de leur enseignement. « Dans la conception d'un enfant, dit encore une de leurs poésies manuscrites, ce n'est plus du Dieu créateur, c'est du diable que vient l'âme humaine. »

Une société puissante par l'industrie et la fortune ne pouvait toujours maintenir de pareilles opinions. Quelques communautés comme les *monintsy* se détachèrent du cimetière de Préobrajenski pour en revenir au mariage. Une classe plus nombreuse s'ingénia à conserver les joies de la vie conjugale sans perdre dans la secte

(1) *Raskolniki i Ostrojniki,* t. Ier, p. 128.

(2) Livanof, t. Ier, p. 129, cite à ce propos une épigramme qui se peut traduire ainsi :

Pharaon tuait les enfans
Comme Hérode les innocens;
Ce n'étaient là que peccadilles,
Car tous deux faisaient grâce aux filles;
Nous tuons tous nos nourrissons,
Les filles avec les garçons.

le titre de célibataire. Les hommes réduits à ce triste compromis vivaient avec une femme à laquelle dans la maison ils reconnaissaient les droits d'épouse, et dont ils élevaient les enfans comme leurs enfans légitimes. A ces timides et honteux restaurateurs du mariage, les stricts théodosiens donnèrent le nom de *novogeny*, c'est-à-dire de *néo-mariés*, *remarieurs*. Les sévères gardiens du célibat et les parrains du libertinage fermèrent la porte de leurs oratoires à ces faibles *novogeny;* beaucoup refusaient même de boire ou de manger avec eux. Ces rigueurs ne purent toujours tenir, à la longue il s'est opéré un rapprochement entre les deux parties de la secte. Sur cette question de la vie conjugale et de la famille, comme sur celle du règne de l'antechrist et de la soumission à l'état, la *bezpopovstchine* s'est adoucie et comme apprivoisée. L'inflexible théodosien de Préobrajenski répudie lui-même les immorales doctrines de ses prédécesseurs, il en conteste l'authenticité ou l'interprétation, et recourt au besoin à la presse ou à la justice pour repousser ce qu'il appelle les calomnies de ses adversaires. Ce ne sont plus aujourd'hui les chefs du schisme qui proclament ces maximes attentatoires à la morale ou à la société, ce sont ses ennemis qui les vont déterrer dans les livres et les manuscrits des docteurs de la secte pour s'en servir contre elle. Que leurs adversaires théologiques reprochent aux sans-prêtres d'être inconséquens, plus d'un culte n'a dû l'existence qu'à des inconséquences de cette sorte. Un des meilleurs signes du progrès en Russie, c'est de voir les plus importantes de ces rigides communautés de *raskolniks* renier les fanatiques principes de leurs ancêtres. Si le sauvage génie de l'ancienne *bezpopovstchine* n'est point encore mort, il ne vit plus que dans quelques sectes extrêmes, dans une secte étrange en particulier, les errans ou *stranniki*.

Les plus choquantes aberrations des premiers sans-prêtres sont encore professées en plein XIXe siècle par ces errans. Appelés aussi les *fuyans*, *bégouny*, ils se donnent eux-mêmes le nom de *pèlerins*. Un soldat déserteur devenu moine dans un des *skites* théodosiens du nord fut leur premier apôtre. L'*errantisme* est sorti à la fin du XVIIIe siècle d'une sorte de réveil, d'une sorte de *revival* de la *bezpopovstchine*. La croyance au règne actuel de Satan est la pierre angulaire de l'enseignement des *errans*. Repoussant comme une apostasie toutes les concessions ou les inconséquences des sans-prêtres modernes, l'errant n'admet aucun compromis avec cette funeste doctrine. Il cesse tout commerce avec les représentans de Satan, c'est-à-dire avec l'état et les autorités constituées; à l'instar des anciens prophètes, il se retire au désert ou il s'enfonce dans les forêts où n'ont point encore pénétré les serviteurs de l'antechrist. La devise du *strannik* est cette parole de l'Évangile : « abandonne

ton père et ta mère, prends ta croix, et suis-moi, » et avec le vieux réalisme moscovite, avec le réalisme habituel du *raskol*, il prend ce conseil à la lettre et le met littéralement en pratique. Pour les *stranniki*, il n'y a de vertu que dans l'abandon d'une société régie par l'enfer, il n'y a de salut que dans l'isolement, dans la fuite. Ils quittent leurs biens et leur maison, leur femme et leurs enfans, ils quittent le village et la commune où ils sont légalement inscrits, ne voulant avoir ni famille, ni domicile. En signe de rupture avec la société, les *pèlerins* rejettent les passeports et tous les actes pouvant établir leur identité; c'est là la marque, la formalité essentielle de l'entrée parmi les vrais chrétiens. Au lieu de passeport, l'errant porte des papiers avec des maximes de la secte ou simplement une croix avec des sentences de ce genre : « ceci est le vrai passeport visé à Jérusalem. » Ils pratiquent une sorte de communisme, se considèrent comme moines et se donnent les noms de frère et de sœur. Comme les plus rigides *bezpopovtsy*, ils proscrivent le mariage, qui suivant eux ne sert qu'à couvrir le péché. A la vie conjugale, ils préfèrent les relations illicites sous prétexte que l'homme marié se voue éternellement au mal, tandis que chez les célibataires les faiblesses des sens trouvent déjà leur punition et leur purification dans la condamnation des hommes (1). Sans demeure régulière et sans moyens réguliers d'existence, les errans ont parfois recours au vol et au brigandage, se justifiant toujours par ce principe, que, le monde étant sous la loi de Satan, toute attaque contre la société est une protestation contre la domination de l'enfer.

Une pareille secte ne peut exiger de tous l'application immédiate de ses maximes. De là le partage des *stranniki* en deux classes, en deux ordres de fidèles, et le point de départ d'une organisation qui peut les rendre redoutables. Les adeptes du *strannitchestvo* se divisent en deux catégories, les errans proprement dits, les *pèlerins* ou *coureurs*, qui mènent la vie en fuite, et les domiciliés, les sédentaires ou les mondains, qui demeurent dans la vie ordinaire, dans la maison et la famille. Ces derniers ont pour mission de donner asile à leurs frères plus avancés, ce qui leur a valu le nom d'hébergeurs ou d'hospitaliers, *strannopriimtsy*. De ces deux classes d'adhérens, formant une société à deux degrés, les uns sont les initiés de la secte ou les professes de la communauté, les autres en sont les catéchumènes ou les novices. Les premiers seuls reçoivent le baptême de la secte, baptême qui se donne de nuit dans des lieux déserts, et qui oblige ceux qui l'ont reçu à mener la vie des saints, la vie de pèlerin. Dans leur répugnance pour la société et

(1) *Zapiska o strannitcheskoï eresi*, Sbornik, t. II, p. 44.

la nature extérieure, qu'ils considèrent comme également maudites de Dieu, certains *stranniki* n'admettent pour le baptême que l'eau de la pluie du ciel ou l'eau des marais écartés, sous prétexte que les rivières sont souillées par les adhérens de l'antechrist. Chacun de ces pèlerins, homme ou femme, a son écuelle et sa cuiller de bois comme son image de métal; ils ne prient ni ne mangent avec les profanes, pas même avec les hébergeurs qui leur donnent asile. Ils n'ont ni église ni chapelle, mais célèbrent leurs offices dans des retraites secrètes, ou le plus souvent dans les forêts autour d'images qu'ils suspendent aux arbres. Aux hébergeurs on permet, à cause de leur faiblesse, de remettre leur entrée dans la vie parfaite, comme aux premiers siècles les prosélytes de la foi chrétienne retardaient souvent le baptême jusqu'à leurs derniers jours. Les donneurs d'asile n'ont du reste qu'un sursis, avant de quitter cette terre ils doivent faire acte de vrais chrétiens, abandonner tout lien temporel, abandonner maisons, femmes et enfans. Pris de maladies graves et sentant les approches de la mort, ils se font porter dans les forêts ou les landes écartées, ou au moins dans une demeure étrangère pour y recevoir le baptême et expirer en pèlerin, en errant. Pendant leur vie mondaine, les hébergeurs ont souvent dans leurs *izbas* des retraites secrètes où les errans se retirent à leur gré. Les deux classes d'adeptes se reconnaissent à certaines formules, à certains signes; parfois l'hébergeur loge le pèlerin sans l'interroger, sans lui parler, parfois presque sans le voir. Grâce à cette complicité, les apôtres de la vie errante et les prophètes de la fuite peuvent parcourir d'immenses espaces, prêchant sur leur passage l'isolement et la séparation du monde.

Le règne de l'empereur Nicolas a été l'époque la plus florissante de l'*errantisme*, les poursuites n'en faisaient qu'accroître la force. Pour recrues, les *stranniki* pouvaient compter sur les serfs fugitifs, sur les condamnés échappés de Sibérie, sur les soldats déserteurs, alors que le service militaire durant plus de vingt ans équivalait à une mort civile. La secte se propageait dans les régimens et dans les prisons; elle trouvait des néophytes et des apôtres assurés dans cette nombreuse classe de *brodiagy*, de vagabonds sans passeport si sévèrement pourchassés par la police russe. Dans cette branche extrême, poussant la haine de l'état et de la société jusqu'à l'érection du vagabondage en devoir religieux et en idéal de sainteté, le *raskol* se montrait particulièrement comme l'expression des résistances populaires aux vexations de l'état social, au long service militaire, à la bureaucratie allemande, au servage. Dans certains gouvernemens du nord-est, on arrêtait chaque année des centaines d'*errans*. Alors s'établissaient entre eux et les

employés de la police des dialogues de ce genre (1) : — As-tu un passeport? — Oui, — et le pèlerin présentait une feuille rédigée dans le jargon de la secte avec des prières et des maximes comme la suivante : « celui qui te persécute se prépare une place dans l'enfer. » —D'où tiens-tu ce passeport? demandait l'agent du gouvernement, désireux de mettre la main sur les chefs et les scribes de la secte. — Il vient du roi des cieux, du puissant monarque du monde, répondait le pèlerin. — Tu n'as point de passeport légal?— Non. — Pourquoi cela? — Parce que ces feuilles de la police portent le sceau de l'antechrist. —Les errans désignent ainsi les armes impériales. — Tu veux aller en prison? reprenait l'interrogateur. — Je suis prêt à tout souffrir; les tourmens ne m'effraient pas. Je ne crains ni les bêtes féroces, ni les ministres de Satan, — et dans son exaltation le *strannik* continuait sur ce ton, imitant devant l'*ispravnik* le langage des premiers chrétiens devant le proconsul, et plus on en condamnait, plus il apparaissait de ces fanatiques, la soif de la persécution, la convoitise du martyre étant pour beaucoup le grand attrait de ces farouches doctrines. C'est aux folies religieuses de cette sorte que la réforme civile et le progrès économique de la Russie devaient le plus certainement porter remède. Le *strannitchestvo* est la forme la plus logique du *raskol*, de la *bezpopovstchine* en particulier; c'est le suprême effort d'une résistance vaincue, d'une opiniâtreté qui sent tout faiblir autour de soi. Au lieu de rompre à jamais avec elles, le *raskol* moderne, les *sans-prêtres* comme les *popovtsy* sont irrésistiblement poussés à se réconcilier avec la société, avec la civilisation.

Avec les *bezpopovtsy*, qui n'admettent pas de clergé, comme avec les *popotvsy*, dont le clergé n'est pas reconnu, le plus grand embarras du gouvernement était de régler l'état civil. Jusqu'à l'automne dernier, jusqu'au mois d'octobre 1874, le clergé détenait seul les registres des naissances et des décès, et, la loi n'admettant que le mariage religieux, les dissidens étaient condamnés à ne contracter que des unions clandestines, à ne donner le jour qu'à des enfans illégitimes, légalement incapables d'hériter de leurs pères. Sous ce rapport, les *raskolniks* se trouvaient dans la cruelle position où l'ancien régime avait depuis Louis XIV réduit les protestans français. Le législateur, qui reprochait justement à certains sectaires de repousser le mariage, leur en fermait lui-même l'accès. A cet état de choses, qui mettait hors la loi une portion notable de la population, remédiaient heureusement dans la pratique les mœurs publiques, sur ce point moins injustes que la loi, et la

(1) Livanof, *Raskolniki i Ostrojniki*, t. Ier, p. 6 à 8.

vénalité de l'administration ou de la police, ici comme toujours le regrettable correctif d'une odieuse législation. C'était l'arbitraire qui décidait de l'état civil des *raskolniks*, l'arbitraire qui dressait les recensemens des mariages et des naissances. Les statistiques russes sont encore à cet égard entachées d'un vice radical, la moralité du pays était officiellement ravalée aux yeux de l'Europe par la fiction légale qui comptait comme enfans naturels les enfans *raskolniks*.

Ce qu'il y avait de plus triste dans cette situation, c'est qu'il a longtemps paru impossible d'en sortir. Il se présentait deux issues, qui toutes deux semblaient presque aussi impraticables l'une que l'autre : reconnaître les communautés dissidentes et les formes de mariage religieux en usage chez elles, ou instituer pour les dissidens un mariage civil. A la première solution s'opposait l'intérêt de l'église officielle, le recrutement subreptice du clergé des *popovtsy* aux dépens du clergé orthodoxe, enfin l'extrême division de la *bezpopovstchine*, dont on ne pouvait reconnaître toutes les communautés, et dont beaucoup de sectes n'admettent ni clergé ni aucune forme de mariage. Contre l'institution du mariage civil s'élevaient les maximes de l'église orthodoxe et de tous les cultes de l'empire, habitués à ne voir dans la consécration de l'union conjugale qu'un acte religieux, et les préventions mêmes des dissidens, pour la plupart d'accord sur ce point avec leurs adversaires. Les répugnances des vieux-croyans pour le recensement, pour l'*enregistrement des âmes*, accroissaient encore la difficulté. On se trouvait devant ce problème : instituer un acte civil du mariage sans mariage civil et indépendamment de tout mariage religieux.

La solution a été trouvée avec une habileté nécessairement quelque peu subtile, mais où se montre un art ingénieux de concilier les réformes modernes avec les préventions ou les scrupules du passé. La loi d'octobre dernier institue pous les *raskolniks* des registres spéciaux confiés à la police et aux autorités cantonales. Les mariages des dissidens devront être inscrits sur la seule déclaration des conjoints et de leurs témoins, sans que l'agent de l'état civil ait à s'enquérir si la cérémonie religieuse a eu lieu ou non. L'état ne marie pas, l'état donne aux époux acte de leur déclaration de mariage, et cet acte assure à l'union les mêmes effets civils, aux enfans les mêmes droits que la bénédiction nuptiale donnée par le prêtre. L'intérêt de l'état est ainsi satisfait sans que les maximes de l'église soient blessées; le principe théologique que le mariage est uniquement un acte religieux reste sauf, et les alliances des dissidens jouissent de toutes les garanties légales, alors même qu'elles ne seraient consacrées par aucune cérémonie ecclésiastique. Lors de l'enregistrement du mariage, il y a publication des bans pendant

sept jours, et le crime de bigamie ou les causes de divorce restent soumis aux mêmes lois que pour les orthodoxes et doivent être jugés par les tribunaux ordinaires. Grâce à ces dispositions, le gouvernement se flatte d'ouvrir l'accès d'une vie conjugale régulière aux adhérens de toutes les sectes sans reconnaître leur culte ni connaître de leur mariage religieux.

Le règlement sur le mariage des dissidens est la plus récente et non la moins significative des réformes d'un règne qui en compte tant; elle a d'autant plus d'importance qu'elle a été plus disputée, et qu'elle vient dans une période de repos, une période d'accalmie, où l'ère des grandes réformes et des innovations semblait close. S'il ne reconnaît pas les communions dissidentes, l'état en sanctionne indirectement l'existence. Selon le principe de la législation russe en matière religieuse, les bienfaits du nouveau règlement ne s'appliquent qu'aux *raskolniks* nés dans le *raskol*, aux 1,100,000 schismatiques admis par les statistiques officielles. Pour ceux là du moins, c'est une véritable émancipation civile, c'est l'affranchissement d'une des pires servitudes qui puissent peser sur des hommes. Avec la réforme d'octobre 1874, les dissidens ont cessé d'être les parias de la société russe : n'ont-ils plus rien à attendre d'un régime plus libéral? Les articles du code ou les ordonnances qui s'occupent d'eux n'ont-ils pas vieilli? Avant de répondre à cette question, il faut connaître une catégorie de sectes que nous n'avons pu aborder aujourd'hui; il faut descendre dans l'étage inférieur du *dissent* russe. Au-dessous du vieux-croyant hiérarchique qui repousse les popes du saint-synode, au-dessous du sans-prêtre qui ne reconnaît plus de clergé, il y a des sectes étrangères à la révolte du *raskol* contre l'église russe, sectes obscures et bizarres, parfois plus gnostiques que chrétiennes, dont le nom a dans ces dernières années pénétré en Europe : les *molokanes* et les *doukhobortsy*, dont les tendances rationalistes et communistes montrent le génie russe sous l'un de ses aspects les plus originaux, — les *khlysty* ou flagellans, et les eunuques ou *skoptsy*, dont les immorales et sauvages doctrines font retrouver au fond du peuple russe les plus singulières pratiques du vieil Orient. Ce n'est qu'après avoir pénétré dans ce monde nouveau, après avoir parcouru le *raskol* dans toute son étendue et sa profondeur, qu'il est possible d'apprécier dans l'ensemble la valeur sociale et politique des sectes qui fermentent en Russie.

ANATOLE LEROY-BEAULIEU.

LE

CHEMIN DE FER DU HAUT-MADEIRA

ET LE TRAFIC DE L'AMAZONE

Vom Amazonas und Madeira, Skizzen und Beschreibungen aus dem Tagebuche einer Explorationsreise, nebst der Zugslinie der projectirten Eisenbahn, par M. Franz Keller-Leuzinger, Stuttgart 1874.

On a publié bien des pages savantes ou pittoresques sur le Brésil, et si cette vaste partie australe du Nouveau-Monde a encore des secrets pour nous, ce n'est pas faute d'avoir attiré la curieuse investigation des voyageurs et des hommes d'étude. On nous a dévoilé les splendeurs mystérieuses du *mato-virgem*; on nous a décrit l'immensité majestueuse des *campos*, le curieux train de vie des *fazendas* et des *haciendas*, les miroitemens dorés des sables de l'*Eldorado*. On nous a aussi fait toucher du doigt les misères sociales et politiques de ce pays tout frais émancipé, qui, après avoir essayé d'asseoir sur l'esclavage une prospérité factice, cherche aujourd'hui dans le travail libre une verdeur nouvelle et plus saine. Tout cela pourtant n'est qu'une vue du Brésil à vol d'oiseau ; cet empire, qui embrasse dans son gigantesque triangle toute une moitié, en partie inexplorée, du continent de l'Amérique du Sud, se compose de régions si diverses et si disparates que l'œil, déçu par la variété des aspects, perd l'ensemble de la perception, et flotte comme au travers d'une vague féerie. La poésie s'accommode volontiers de cet ondoiement d'objets et de couleurs ; mais l'esprit de civilisation, qui prend la science pour point de départ et pour auxiliaire, va tout d'abord au détail, s'avance à pas comptés, examinant les choses par le menu, et n'établit la base de son travail

que sur d'exactes et précises notions. C'est une œuvre spéciale de cette nature, accomplie dans une vue d'intérêt pratique et défini, qu'on se propose ici d'étudier.

I.

On sait que le grand système fluvial du Brésil est formé par l'Amazone et ses affluens. L'Amazone est parfaitement navigable; il n'en est pas de même du Madeira par exemple, dont le cours présente de nombreux accidens et des obstacles infranchissables à la descente comme à la montée. Ce dernier fleuve a cependant une importance capitale : il est la voie la plus naturelle et la plus courte pour faire communiquer, au moyen du port brésilien de Pará, le Bas-Pérou et la Bolivie avec l'Amérique du Nord et l'Europe. Aussi, dès la fin du siècle dernier, le gouvernement portugais avait-il envoyé sur le Madeira des astronomes et des géomètres avec mission de dresser la topographie de cette immense vallée latérale. Pour une raison ou pour une autre, cette exploration n'eut point l'effet qu'on en attendait. Quelques autres voyages d'étude, entrepris après la proclamation de l'indépendance, demeurèrent aussi non avenus par l'insuffisance des levées de plans et des détails hydrographiques. Plus récemment, la guerre contre le Paraguay une fois terminée, la question fut reprise par le gouvernement de Rio-de-Janeiro, qui conclut avec la Bolivie un traité de commerce et de délimitation de frontières, où était mentionnée l'ouverture d'un chemin de communication par la vallée du Madeira. L'établissement d'un premier service tel quel de bateaux à vapeur sur le cours inférieur du même fleuve et la mesure qui avait ouvert la libre navigation de l'Amazone aux navires de toute nationalité contribuèrent encore à fixer l'attention sur cette partie écartée de l'empire brésilien. On reconnut dès lors la nécessité d'une nouvelle exploration scientifique du Madeira, et en juin 1867 M. l'ingénieur Franz Keller-Leuzinger fut chargé officiellement par le ministre des travaux publics du Brésil de remonter cette magnifique rivière, encore mal connue, et de faire sur les rives toutes les études préparatoires pour l'amélioration des passes difficiles ou l'établissement d'un chemin de fer.

On peut dire que la civilisation d'une contrée est en raison du nombre et de l'état de ses voies de communication. A ce point de vue, le Brésil a devant lui un long avenir de labeurs. Il n'existe point encore, dans l'intérieur de ce pays, de routes régulières et carrossables; aujourd'hui comme il y a trois cents ans, la bête de somme ou le grinçant charriot à bœufs, avec ses classiques roues

de bois pleines, est l'unique véhicule du voyageur. Il est vrai que cette façon d'aller est souvent la seule possible en ces régions montueuses et cahotiques, par des sentiers défoncés ou à pic qu'interceptent à chaque instant des éboulis de roches, et où il faut toute la circonspection du *tropeiro* et le sûr jarret de ses mules pour ne point rester en détresse. Ces difficultés et cette lenteur de locomotion mettent le transport des denrées à si haut prix que les produits les plus précieux, tels que le café, couvrent à peine les frais d'expédition dès qu'ils ont à franchir une distance de plus d'une centaine de lieues. Il en résulte que les régions du centre demeurent en quelque façon dans un état de blocus continu qui y paralyse tout développement agricole ou industriel. Les côtes même, avant l'emploi de la navigation à vapeur, n'étaient pas moins isolées les unes des autres. Il fallait un mois en moyenne pour qu'un ordre du gouvernement parvînt aux deux extrémités opposées du littoral, Pará et Rio-grande-do-Sul; il s'écoulait un mois et demi encore avant que ce message, porté par les barques poussives de l'Amazone, atteignît la ville de Manaos, capitale de la province d'Amazonas, et le même laps de temps était nécessaire pour qu'il remontât par le Rio de la Plata et le Paraguay jusqu'au cœur de Matto-Grosso; aussi, à l'époque où la colonie s'affranchit du joug de sa métropole, s'en fallut-il de peu que les provinces du nord, Pará en tête, demeurassent portugaises quand la révolution était depuis longtemps maîtresse de la capitale et de tout le sud.

Ces conditions sont déjà bien changées. Les chemins de fer du sud-est, tels que celui de dom Pedro II, qui deviendra de plus en plus par ses ramifications une importante artère de commerce entre Rio et les provinces environnantes, le *railway* de Cantagallo, la route modèle de la compagnie *União e industria*, qui se peut rattacher au service fluvial du Rio das Belhas, toutes ces voies et d'autres encore sont appelées à répandre une vie nouvelle dans cette partie féconde de l'empire. Il existe aussi, en dehors des paquebots transatlantiques qui relient à l'Europe les grands ports de la Mer de lait, *Mar de leite*, tels que Rio, Bahia et Pernambuco, une entreprise de *steamers* brésiliens qui met en communication les principaux points des côtes, qui correspond au midi avec la compagnie de la Plata et du Paraguay, et au nord avec les vapeurs de l'Amazone. Ceux-ci vous transportent en sept jours de Parà à Manaos, capitale de la province d'Amazonas; en sept autres jours, vous êtes, si vous le voulez, aux frontières du Pérou.

C'est à Manaos, petite ville de 3,000 âmes environ, située un peu au-dessus de l'embouchure du Madeira, que commençait véritablement le voyage d'exploration de M. Keller-Leuzinger. Il ne lui fallut pas moins de sept embarcations montées par 80 rameurs, tous

Indiens *moxos* de la Bolivie, pour entreprendre avec succès la pénible remonte de l'affluent. Rien de fatigant et de monotone tout à la fois comme ces interminables étapes à l'aviron sur le cours inférieur du Madeira, c'est-à-dire sur une étendue de 800 kilomètres; la contrée offre partout l'aspect de grandiose uniformité qui est propre à ces immenses vallées plates où la rive est faite d'alluvion. Pas la moindre colline ne rompt la ligne découpée à l'horizon par la sombre muraille de la forêt vierge; pas un bruit, sur terre ou sur l'eau, ne trouble le silence obstiné de la nature. Le premier endroit habité que l'on rencontre, à 25 lieues en amont, c'est *Borba*, jadis Santo-Antonio de Araretama. Malgré son titre pompeux de « villa, » ce n'est autre chose qu'un assemblage d'une douzaine de huttes misérables autour d'une chapelle primitive et inachevée. Fondé par les jésuites vers le milieu du siècle dernier, cet établissement fut un centre de mission parmi les Indiens Barès et Toras; il eut beaucoup à souffrir dans les premiers temps des attaques des sauvages Araras. Viennent ensuite *Sapucaia-Oroca* et *Crato*; à partir de là jusqu'à Exaltacion, en Bolivie, et jusqu'à Forte-do-Principe-da-Beira, dans Matto-Grosso, on ne trouve pas une localité qui mérite ce nom, ce qui n'empêche pas certaines cartes anciennes ou modernes de multiplier magiquement les centres de population dans ces contrées solitaires. La vallée du Bas-Madeira, vu l'accès plus facile des rivages, est, il est vrai, un peu plus peuplée que la région supérieure, visitée seulement par quelques hordes d'Indiens sauvages; encore fait-on souvent sur l'énorme rivière plusieurs journées de marche sans même apercevoir une hutte aérienne de *seringueiro* perdue parmi les bouquets de siphonias.

La navigabilité du fleuve, dans cette première partie de son cours, n'offre pas une aisance parfaite; il y a au-dessous même de la vaste zone des cataractes et des rapides un certain nombre de petits obstacles; il suffira toutefois de faire sauter quelques roches et de creuser un peu le canal pour rectifier complétement la route. Au-delà d'une longue île de sable où des milliers de tortues viennent chaque année déposer leurs œufs, se montrent, par le 8° 50′ de latitude méridionale, les premiers récifs du Haut-Madeira, ceux qui donnent naissance au rapide de *Santo-Antonio*. De chaque côté d'un vaste banc qui partage la rivière en deux bras inégaux se dressent d'immenses blocs de roches métamorphiques, d'une espèce de gneiss; à voir ces stratifications verticales, qui présentent toute sorte de dentelures bizarres, on dirait d'une mer dont les vagues se sont tout à coup immobilisées et raidies. En cet endroit, qui est à 901 kilomètres du confluent, s'impose pour la première fois le débardage des embarcations. Celles-ci doivent filer à vide dans l'étroit canal qui longe la rive droite, tandis que le chargement est transporté par terre, sur

la rive gauche, jusqu'en amont de l'obstacle. La différence de niveau entre le sommet et la base du rapide est, à hauteur moyenne de l'eau, de 1^m,20; dans le chenal de gauche, elle se répartit sur 50 mètres de longueur, dans celui de droite sur une étendue six fois plus grande. C'est à Santo-Antonio que sera établie la tête de ligne inférieure du chemin de fer du Madeira, qui, d'après le plan officiel, devra suivre presque sur tout son parcours la rive droite de la rivière. De la mission de jésuites, qui fut fondée là en 1737, et qui fut plus tard transférée à Trocano et à Borba, il ne reste absolument aucune trace, et l'horizon, de quelque côté qu'on l'interroge, ne trahit pas le moindre vestige humain; on ne voit que la verdure des hautes futaies tropicales et le fleuve mugissant entre deux remparts de rocs noirâtres.

Après un second rapide peu important, on arrive à la grande chute de *Theotonio*, dont on aperçoit de fort loin en aval les rejaillissemens de poussière liquide. Ce n'est plus seulement la cargaison, ce sont les canots eux-mêmes qu'il faut, à l'aide de cylindres, transporter sur un sol abrupt et rocailleux jusqu'à une distance de près d'un kilomètre. Ce labeur ne consume pas moins de trois jours entiers. La chute, d'un aspect extraordinairement majestueux, développe ses brisures et ses saccades impétueuses sur toute la largeur du fleuve, qui est de 700 mètres; la cascade principale, qui précipite son tourbillon près de la rive droite, présente une hauteur de 10 mètres; un tronc gigantesque des forêts vierges sautille comme un roseau sur ces vagues puissantes. Sur la crête des rochers qui bordent la rive droite, on discerne dans un bouquet de petits palmiers et de cactiers épineux les restes d'un mur de fondation, élevé en 1735 par Theotonio Gusmão, en vue d'un poste militaire qui fut ensuite abandonné. Le Madeira en effet, qui était jadis la route par laquelle le gouvernement portugais communiquait avec la province de Matto-Grosso, a toujours eu grand besoin d'être surveillé par ces sortes de stations permanentes qu'on appelait *destacamentos*, et qui avaient pour but soit de servir d'entrepôts de vivres, soit d'assister, au passage périlleux des rapides, les équipages des embarcations, soit de défendre les voyageurs contre les attaques des Indiens sauvages.

Au-dessus du rapide suivant, celui de *Morrinhos*, que les embarcations, une fois déchargées, peuvent aisément franchir au halage, le fleuve acquiert une largeur moyenne de 1,200 à 1,400 mètres, et demeure parfaitement navigable sur une étendue de 13 lieues et demie, c'est-à-dire jusqu'à l'endroit qui porte le nom sinistre de *Caldeirão do Inferno* (Gouffre d'Enfer). C'est un des passages les plus mauvais de toute la ligne, — non pas que la hauteur de la chute soit excessive : la différence totale de niveau n'est que de

6 mètres répartis sur une étendue de plus d'un kilomètre, et les canots vides gagnent par eau le sommet du rapide; mais la présence de sept grandes îles, à la pointe supérieure desquelles se trouve le principal escarpement de la masse liquide, augmente singulièrement la force des courans. Le Gouffre d'Enfer a déjà une sombre légende de catastrophes et de naufrages que racontent volontiers les matelots des embarcations boliviennes. La chute principale le plus rapprochée de celle-ci, c'est le *Salto do Girao,* qui offre une pente de 8 mètres. La rivière n'y a plus qu'une largeur de 700 mètres. Les canots ne peuvent, même à vide, franchir cet obstacle; il faut se remettre à pousser les cylindres sur un espace de 900 mètres à travers le menu fouillis du *mato-virgem*, formé en partie de bouquets de cacaotiers, et où quelques rares éclaircies laissent à peine apercevoir les sombres profondeurs de la forêt.

En continuant la remonte du fleuve, bordé à droite d'une petite chaîne de collines, on rencontre le rapide des *Trois-Frères* (*Tres-Irmaos*), ainsi nommé d'une colline couronnée d'un triple pic. En cet endroit, le Madeira change de direction, et s'infléchit brusquement à l'ouest. Dans ce même détour serpentin se trouvent deux autres accidens formés par des récifs de granit et franchissables aux embarcations déchargées; puis la rivière redevient unie et navigable sur tout le reste du méandre, c'est-à-dire jusqu'à l'embouchure de l'Abumá, petit affluent de gauche, où elle recommence à couler du nord au sud. Toute chaîne de collines disparaît ici aux regards. Ce ne sont plus de chaque côté, aussi loin que porte la vue, que des plaines basses fortement boisées où nul homme blanc n'a mis le pied. La largeur du cours d'eau est de 1,000 mètres environ, la profondeur de 5 ou 6 mètres, la pente n'atteint pas un trente-millième de mètre. De grands bâtimens à voiles et à vapeur peuvent donc naviguer sans encombre sur un espace de près de 15 lieues, jusqu'à la montée d'*Araras*. Ce nouveau rapide n'a qu'une inclinaison insignifiante de $1^{m},40$; aussi est-il gravi à la toue par les canots tout chargés. Il en est de même du petit rapide suivant, celui de *Periquitos*. A la hauteur de ce dernier, le tracé de la voie ferrée, qui à partir des *Trois-Frères* s'est écarté du Madeira pour couper directement à la base la presqu'île dessinée par l'inflexion occidentale de la rivière, recommence à serrer de près la rive droite, qu'il ne doit plus guère quitter jusqu'à la station finale.

L'obstacle le plus rapproché en amont est celui du *Ribeirao* (ruisseau), qui est long de 6 kilomètres, avec une pente totale de 4 mètres. Le lit du fleuve, large de 2,000 mètres, y est déchiré par une quantité d'écueils et d'îles rocheuses garnies de puissantes futaies; l'ensemble représente comme une série mugissante de

chutes et de rapides. Non-seulement un complet débardage est de rigueur, mais les embarcations elles-mêmes doivent accomplir par terre un circuit pénible, et, comme la végétation riveraine est d'une exubérance prodigieuse, il faut que chaque caravane de passage éclaircisse de nouveau à coups de hache l'étroit sentier pratiqué dans la lisière de la forêt vierge à travers les lianes épineuses, les drus bouquets de cacaotiers, les strélitzias aux larges frondes et les palmiers flabelliformes à double éventail. Une lieue plus loin gronde le *Courant de la Miséricorde* (*Correnteza da Misericordia*). Ce défilé sinueux est fort redouté, à l'époque de la crue, des Boliviens qui naviguent sur le Madeira; au temps de l'étiage, on peut toutefois le remonter sans trop de peine. Au-delà de cet étranglement, la rivière, qui s'était rétrécie de moitié, reprend sa largeur normale de 700 et 800 mètres, pour se développer bientôt derechef sur une étendue de 2,000 mètres au rapide de *Madeira*. Là deux îles la divisent en un double bras dont le courant n'est surmontable qu'à des embarcations absolument vides.

En amont de la cataracte, du côté gauche, se trouve l'embouchure du Béni, qui a une largeur de 1,000 mètres et une profondeur moyenne de 15 mètres. La masse d'eau que charrie ce dernier fleuve (4,344 mètres cubes, niveau moyen, par seconde) dépasse, d'après les plus récens calculs, celle du Mamoré et du Guaporé réunis, et par suite il devrait être considéré par les géographes comme le tronc principal du Haut-Madeira, dont le volume liquide au-dessus de ce confluent est effectivement réduit de moitié sur une largeur sensiblement diminuée. Les roches situées à l'embouchure du Béni sont couvertes de plusieurs centaines d'énormes troncs de cèdres, qui, entraînés d'amont par la crue, y viennent périodiquement s'échouer à l'époque du retrait des eaux et y demeurent stationnaires jusqu'à ce que le prochain mascaret fluvial les remette en mouvement. C'est sans doute cet amoncellement de bois flottans, dont les migrations se continuent jusqu'à l'Amazone, qui a fait changer par les Portugais l'ancien nom indien du fleuve, *Caiary*, en celui de *Madeira*, qui signifie *bois*. Cette embouchure du Béni se trouve à 10° 20′ de latitude sud et à 22° 12′ 20″ de longitude ouest de Rio-de-Janeiro. Aux termes du dernier traité conclu avec la Bolivie pour la fixation des frontières, elle marque le point exact où celles-ci rencontrent les rivages du Madeira. La ligne du chemin de fer laisse à l'ouest le Béni et continue de ranger la rive droite du Madeira jusqu'à l'embranchement du Mamoré et du Guaporé. Le premier rapide sur cette section nouvelle de la rivière est la *Cachoeira das Lages*, c'est-à-dire des plateaux rocheux. Il s'étend avec une pente de 2m,50 sur une longueur de 750 mètres; très difficile à franchir quand les eaux sont grosses, il n'offre que peu

d'obstacle au mois d'août, c'est-à-dire dans la saison relativement froide, qui est en même temps la saison sèche en ces latitudes. De petites collines qui s'avancent jusqu'à la rive annoncent à l'est le voisinage de la *Serra da Paca Nova,* dont le prolongement forme la ligne de partage des eaux des deux vastes bassins de l'Amazone et de la Plata. Parmi les rapides suivans, le plus important est celui de *Bananeiras,* dont la chute principale n'a pas moins de 6 mètres de hauteur. Le lit du fleuve y est divisé par un chaos de récifs en une infinité de bras étroits et peu profonds où les vagues se poussent et se bousculent avec d'effroyables bouillonnemens; la cargaison et les canots sont obligés encore une fois de se frayer un chemin, sur une longueur de plus de 500 mètres, par le fourré de la forêt vierge. Ici du moins une pensée console et rafraîchit le voyageur exténué, c'est que ce dur labeur n'aura plus besoin d'être renouvelé : Bananeiras est la dernière grande cataracte du Madeira. Il ne reste plus en amont que deux petits rapides que l'on peut franchir aisément, le premier en débardant, le second, canots chargés, au halage. C'est au-dessus de ces deux obstacles que se trouve le point désigné pour la tête de ligne supérieure du chemin de fer. A partir de cet endroit, le fleuve recommence à couler paisible et uni comme un lac. Avec une largeur de 250 à 300 mètres, une profondeur de 1 mètre 1/2 et une vitesse qui n'est que de 30 à 40 centimètres par seconde, il est merveilleusement propre à porter des bateaux à vapeur dont le tirant n'excède pas 1 mètre. Une quarantaine de lieues plus loin se trouve l'embouchure du Mamoré, dont le cours ne présente qu'un petit rapide insignifiant, causé par un banc transversal de *pedra canga* poreuse, et qui se peut remonter même à la voile; si l'on pousse encore à 200 ou 300 kilomètres plus avant vers le sud, on arrive aux anciennes missions des jésuites, les *pueblos* de San-Joachim sur le Machupo, d'Exaltacion et de Trinidad sur le Mamoré. La végétation, quand on a quitté la région des cataractes pour se rapprocher des *campos* de la Bolivie, perd singulièrement de sa splendeur; aux gigantesques forêts d'aval succède une herbe drue mélangée d'arbrisseaux et de broussailles; à peine si çà et là quelques palmiers reflètent dans l'eau leur tige élancée. C'est le domaine inexploré des Indiens sauvages, le champ de course infini des émas (autruches d'Amérique) et des grands cerfs, le rendez-vous des plus riches troupeaux de bêtes à cornes qu'il y ait au monde.

En résumé, de l'embouchure du Madeira à Trinidad sur le Mamoré, il y a près de 500 lieues. Les altitudes au-dessus du niveau de la mer varient assez sensiblement : Serpa, sur l'Amazone, est à 18 mètres, le rapide de Santo-Antonio à 61 mètres, la chute de Theotonio à 83 ; on monte de 39 mètres encore jusqu'au confluent

du Béni et de 28 jusqu'à celui du Mamoré, qui est à 132 mètres au-dessus de Serpa, le point de départ. La hauteur totale des rapides, représentée par dix-huit grandes chutes et vingt-huit petites, atteint 70 mètres, répartis sur une longueur de 20 kilomètres. La hauteur des eaux, pour le Madeira, varie suivant les places et les saisons entre 1 et 37 mètres, la largeur entre 400 et 2,000 mètres, le volume d'eau entre 1,500 et 39,000 mètres cubes par seconde. Le volume du Rhin, pour prendre un terme de comparaison en Europe, varie à Mannheim par exemple entre 555 et 5,550 mètres cubes. Les travaux à faire pour assurer la facilité des communications avec l'Amazone offriraient d'énormes difficultés, si l'on entreprenait de rectifier toutes les passes du fleuve par une canalisation régulière avec écluses; les frais les plus indispensables ne se monteraient pas à moins de 21 millions de *milreis* ou 54 millions de francs. Se borner d'autre part à établir aux plus grands rapides, pour le hissage des embarcations, des plans inclinés comme il en existe sur quelques rivières des États-Unis d'Amérique, ce serait faire une œuvre insignifiante, absolument naine et sans proportion avec les développemens probables et désirés du futur trafic. Il n'y a que la construction du chemin de fer latéral qui puisse répondre aux nécessités mercantiles de l'avenir et satisfaire les légitimes impatiences qui piaffent déjà aux deux bouts de la route. Cette voie ferrée, d'une longueur abrégée de 300 kilomètres environ, ne coûtera pas plus de 8,500,000 *milreis*, soit 22,100,000 francs, et ce devis total serait infiniment moindre, n'était la nécessité d'importer de fort loin dans ces parages extrêmes et faiblement peuplés tous les objets nécessaires au travail et aux travailleurs, le bois seul excepté. Tel est l'effort de labeur par lequel on pourra relier au port de Pará le vaste bassin occidental du Brésil; tel est le levier de l'entreprise dont nous venons d'indiquer le dessin; il reste à voir si à ce levier correspondra un point d'appui suffisant.

II.

A industria do Amazonas é quasi toda extractiva, disent les Brésiliens, ce qui signifie que cette industrie repose presque exclusivement sur une espèce de spoliation du pays; l'œuvre de l'homme n'y a qu'une très faible part, tout vient de l'apport exubérant de la nature, qui ne se lasse pas de fournir ses trésors sans cesse renouvelés. Encore cette fécondité merveilleuse n'a-t-elle pas trouvé jusqu'ici l'écoulement normal dont elle aurait besoin; la région presque vierge que doivent bientôt parcourir les locomotives n'a jamais connu de trafic suivi et régulier. Avant que la vapeur n'eût sillonné les vagues jaunâtres de l'Amazone, c'est à peine si quelques *rega-*

toes, véritables marchands d'hommes, et un petit nombre d'employés des maisons de commerce de Pará, alléchés par des gains énormes, osaient braver les fatigues d'une navigation toute primitive, qui durait de quatre à six mois, pour aller chercher en amont le caoutchouc, le cacao, les noix dites de Pará, les résines et les viandes sèches. Aujourd'hui encore le plus clair du négoce sur le Madeira se fait par les embarcations boliviennes qui descendent et remontent périodiquement le fleuve; le pays lui-même, immense vallée d'alluvion qui pourrait nourrir des millions d'hommes, compte tout au plus quelques milliers d'habitans. Parmi ceux-ci, les plus curieux sont à coup sûr les *seringueiros* ou exploiteurs d'arbres à caoutchouc. C'est à la hauteur de Borba qu'apparaissent les premières maisonnettes de ces industriels semi-amphibies. Ce sont d'humbles toits de palmier qui, pour rester habitables au temps de la crue, sont bâtis sur piliers, à 2 mètres au-dessus du sol; tout alentour se trouve une petite plantation de *pacova* (bananier indigène), et à l'arrière-plan se dressent les *seringaes* ou bouquets d'arbres à suc. Les travailleurs employés à la double besogne de la cueillette et de la fumigation sont généralement des *Moxos* de Bolivie, qui, se trouvant soumis dans leur pays à une condition malheureuse et presque servile, affluent par migrations régulières dans les riches plaines de l'empire voisin. Fort différens de l'apathique *tapuyo* de l'Amazone, ces Indiens déploient dans tous les travaux de leur compétence une activité et une énergie bien conformes aux promesses de leur vigoureuse prestance.

Depuis 1865, malgré le manque de débouchés et de moyens de transport, l'exportation du caoutchouc amazonien accuse une progression constante, et dépasse par an 400,000 arrobes. Ajoutons que le tout provient des *seringas* naturels, car ces arbres si utiles n'ont pas encore été l'objet du moindre essai de culture. Ce genre d'exploitation inintelligent est d'ailleurs général dans ces régions encore primitives, où il semble qu'on ne verra point le terme des libéralités toutes volontaires de la nature. Le même gaspillage a lieu au Brésil pour la manipulation du caféier. Tous les vingt-cinq ou trente ans, on abandonne purement et simplement les plantations dont on a exprimé la séve, et au lieu de chercher, par quelque système artificiel d'engraissement, à prolonger la fécondité des arbustes, on préfère défricher sans cesse des étendues nouvelles de forêt, où l'on retrouve ce sol tout neuf que ne présente plus la clairière. L'œuvre de déboisement va ainsi un train effrayant; mais qu'importe? Le planteur échappe au pénible souci de modifier du tout au tout ses procédés d'économie rurale; la routine demeure sauve et la paresse indigène triomphe. Ainsi travaillent de leur côté les *seringueiros*; leurs arbres épuisés meurent

prématurément, et l'on se voit sans cesse obligé d'aller chercher plus avant, loin des voies actuelles ou futures de communication, de nouveaux sujets à exploiter. Il en résulte dans le prix de la résine élastique un accroissement exagéré qui pourrait ruiner ce genre d'industrie, si quelque jour le génie inventif des fabricans de l'Europe ou de l'Amérique du Nord s'avisait de découvrir un succédané satisfaisant.

A la vérité, quelques centaines de colons européens, échelonnés sur les bords du Madeira, auraient bientôt fait d'imprimer un essor puissant à la production du caoutchouc. Un exemple entre autres le prouverait. Il y a parmi les *seringueiros* de la région des rapides un Holsteinois qui, après avoir émigré en 1852 et s'être battu contre Rosas, vit à présent dans ces contrées solitaires à la façon d'un Robinson. C'est certainement le travailleur le plus diligent de la vallée. Dans les trois ou quatre mois que dure la récolte, lui et sa compagne, qui est une Indienne, s'en font plus de 100 arrobes (3,200 livres), c'est-à-dire le double environ de la quotité moyenne de chacun de leurs confrères. Qu'on ouvre à présent la grande voie de communication du Madeira, il s'établira vite sur l'Amazone des factoreries européennes qui auront de toutes parts l'œil au guet; il existera un trait d'union direct et permanent entre le consommateur et le producteur, et ce dernier aura dès lors tout intérêt à modifier son système de travail. A l'heure qu'il est, le trafic du caoutchouc est encore en partie aux mains de quelques personnages influens qui le stérilisent dans sa source et causent le plus grave dommage aux petits *seringueiros*, privés de tout débouché commercial avec Pará. Ceux-ci sont en butte à toute sorte de tracasseries et de vexations de la part de ces monopoleurs, qui occupent généralement de hauts grades dans la garde nationale, et, en leur qualité de recruteurs, règnent en maîtres sur le pays. Ils se voient contraints de plier sous le bon plaisir de ces tyranneaux et de leur abandonner le fruit de leur travail à un prix moindre de moitié que celui qu'ils en obtiendraient à Pará; encore cette rémunération dérisoire leur est-elle versée non pas en espèces, mais en marchandises et en provisions de bouche, comptées au triple de leur valeur. Aussi le pauvre extracteur de suc, métis ou mulâtre, tout en exploitant une véritable mine d'or, demeure-t-il presque constamment écrasé sous le poids des dettes, et l'on conçoit sans peine que cet état de dépendance lui ôte tout courage et accroisse encore la dose d'insouciance que la nature lui a si libéralement départie.

La production du cacao, de la canne à sucre, du tabac, du manioc, se trouve à peu près dans le même cas que celle du caoutchouc. Par suite des ressources fort limitées du travail, de l'indolence des ouvriers et du manque absolu de routes, la quantité de

ces denrées qui arrive actuellement dans le commerce n'est que peu de chose, si l'on considère l'immensité de la région propre à la culture. Les noix de Pará, que fournit le *bertholletia excelsa*, l'urucu, principe colorant qu'on tire du *Bixa Orellana*, l'huile de copahu, constituent aussi, dans l'état de choses présent, un triple article d'exportation qui n'est nullement en rapport avec la source d'où il émane. Les immenses forêts inexplorées de l'intérieur renferment une infinité de noix et de graines oléagineuses, bonnes aux usages les plus variés, de précieuses résines susceptibles de servir à la fabrication de fins vernis, des matières tinctoriales aux nuances les plus brillantes, trente espèces différentes de plantes, dont la fibre s'utiliserait pour la confection de textiles, de balais, brosses, chapeaux, corbeilles, lacets et cordages, et dont l'écorce, d'une blancheur éclatante, pourrait se transformer en un papier excellent, sans compter une quarantaine de plantes officinales qui sont douées des propriétés les plus efficaces. Le jour où la vapeur aura sifflé dans ces parages, l'industrie européenne saura bien s'emparer de ces richesses oisives et les travailler de mille façons. Que de services ne rendent pas déjà, même à l'état brut, diverses lianes connues sous le nom de *cipos* aux habitans à demi sauvages de ces contrées! Ni clous ni ferrures ne sont nécessaires à la construction des huttes : boiseries de toute sorte, architraves, chevrons, et jusqu'à l'appareil entier de la toiture, tout se soude et se rive ingénieusement à l'aide de nerveuses plantes grimpantes à peu près grosses comme un crayon; la même forêt complaisante qui fournit la charpente de la maisonnette tient aussi tout prêts les crampons et les membres d'attache. D'après un récit qui, s'il n'est pas vrai, est du moins bien imaginé, les jésuites, dans les premiers temps qui suivirent la colonisation, auraient adressé au gouvernement portugais la requête insidieuse que voici : « accordez-nous, en récompense de la peine que nous nous donnons pour propager la foi catholique, la propriété de tous les districts où se trouvera le *clou* usuel du pays. » La concession, prise à la lettre, eût mis tout simplement entre les mains des bons pères le pays entier de l'Atlantique à la Cordillère.

A la hauteur de Crato apparaissent sur la rive gauche du Madeira d'immenses prairies naturelles ou *campos*, dont le centre n'a pas encore été exploré, et qui s'étendent probablement en-deçà du Purus jusqu'à celles de la Bolivie. Là prospèrent en une prodigieuse abondance des grands troupeaux de bêtes à cornes, tels qu'on en élève également dans les vastes *estancias* des provinces méridionales de l'empire, dans Rio-Grande, Parana, Santa-Catharina et Santo-Paulo. Ce sera un jour une immense ressource pour les ha-

bitans du Haut-Amazone, dont le nombre ne cessera de s'accroître par un courant d'immigration européenne. Jusqu'ici ces populations ont été réduites à vivre de poissons et de tortues, et, il n'y a pas bien des années, une peau de bœuf séchée était à leurs yeux une merveille; elles s'imaginaient en la palpant toucher la dépouille de quelque animal quasi fabuleux. Aujourd'hui encore le peu de gros bétail que les bateaux à vapeur importent dans ces parages des régions du Bas-Amazone ou des *campos* naturels de l'île Marajo et de Santarem fournit à peine à la consommation des petites villes telles que Manaos. Il va sans dire que cette branche d'économie rurale n'a pas non plus, à beaucoup près, atteint au Brésil le degré de développement dont elle serait susceptible; non-seulement le travail d'élève y est encore sans nul raffinement, mais on a encore bien à faire pour s'approprier tous les procédés de transformation des diverses parties de la bête, où excellent quelques pays espagnols voisins.

A partir de Crato, sur tout le reste du Madeira, on ne rencontre plus ni bœufs, ni vaches, ni chevaux, ni mulets, ni représentans de la race ovine; le porc même y est une rareté autour des huttes de palmier. Un troupeau de poules qui gloussent sur le sol amolli de la forêt parmi les tas de feuilles putréfiées et l'inextricable réseau des racines, où elles trouvent sans peine une nourriture abondante, quelques canards dits de Turquie, qui descendent probablement des sauvages espèces du pays, tels sont les commensaux les plus ordinaires des basses-cours du *seringueiro*. Quant aux hôtes des forêts circonvoisines, perroquets, singes, toucans, il en existe toute une ménagerie dans la plupart des habitations. Les plus grosses bêtes fauves de l'Amérique du Sud, sans en excepter l'once et le tapir, s'apprivoisent du reste assez facilement, et il y a même un serpent de taille gigantesque, le *giboia*, que l'on tient à demeure dans plus d'une hutte, à titre de *jerimbabo* ou animal domestique, pour détruire les rats, les souris, les blattes, les cloportes venimeux et autres vermines qui se multiplient à foison. L'abondance du gibier sauvage qui hante les rives du Madeira, la quantité prodigieuse de poisson que renferment l'immense rivière et ses infinies ramifications latérales, suffisent donc à expliquer la prédilection que montrent pour la chasse et plus encore pour la pêche, moins pénible et moins dispendieuse, les Indiens et les métis de ces contrées. Dès sa tendre enfance, le petit *Tapuyo* accompagne son père soit dans la noble guerre contre les fauves, soit, plus volontiers, dans le léger canot d'écorce ou de palmier à travers les plaines inondées par la crue du fleuve : ravissant voyage sous le dôme ombreux des futaies, parmi les sveltes *jacitaras* à la couronne verdoyante et les grands

troncs entrelacés de lianes qui se mirent dans le sombre miroir des eaux. L'enfant suit aussi l'ancien en plein fleuve; il le regarde des heures entières, immobile, le lourd harpon à la main, épier le *pirarucu* gigantesque et le lamantin ou poisson-bœuf; il le voit jeter le perfide *covo* le long des bancs de sable du bord, ou construire avec des bambous entre les récifs d'un rapide d'ingénieux culs-de-sac où doivent s'égarer et se prendre à la descente les nombreux essaims de poissons qui ont remonté la rivière à l'époque du frai.

Le trafic de la route du Madeira ne sera pas seulement alimenté par les productions immédiates du vaste plateau qu'elle doit traverser; la flore des lointaines régions de l'Ande, y compris le versant occidental, lui réserve aussi d'opulens apports. Un des principaux lui sera fourni par les arbres à quinquina, qui croissent dans les Cordillères, et surtout aux sources du gigantesque Béni. Quel fiévreux a jamais réfléchi au chemin que ce précieux spécifique doit parcourir actuellement avant d'arriver à nos laboratoires de chimie? Il faut d'abord que les *cascarilheiros*, comme on les appelle, — ce sont généralement des Indiens ou des métis à demi sauvages,—s'en aillent à plusieurs milliers de pieds au-dessus du niveau de la mer chercher les calysaias au feuillage roussâtre et luisant. Traversant d'immenses vallées que baignent des vapeurs d'azur, ils escaladent les pentes abruptes, franchissent les torrens furieux, trouent le fourré du *mato-virgem*. Pendant des mois, exposés à toute sorte de fatigues et de dangers, ils peinent sous le poids de leur charge liée en faisceau, puis ils reviennent au hameau le plus proche livrer à l'homme leur butin. Il va sans dire que dans ce commerce ils ne sont pas exploités d'une manière moins scandaleuse que les malheureux *seringueiros;* on les oblige à se défaire de leur marchandise à moitié prix, on leur compte au double et au triple la poudre, le plomb et les quelques provisions de bouche qu'on leur avance : ce qui n'empêche point, tant est puissant parfois l'attrait du labeur nomade le plus ingrat, qu'à peine munis du peu dont ils ont besoin, les *cascarilheiros* recommencent le cycle de leur vie sauvage à travers les cols et les forêts de la Cordillère.

L'écorce de quinquina ou cascarille, ainsi dérobée aux solitudes les plus effrayantes de la nature, est emballée par les trafiquans dans de grands sacs de peau de bœuf non corroyée et transportée à dos de bêtes de somme jusqu'à la Paz, ville principale de la région; de là, on l'embarque au port péruvien d'Arica, pour l'expédier par le cap Horn à destination de l'Europe et de l'Amérique du Nord. Que de circuits et de transbordemens, que de temps et de peines perdus! Le vrai et le plus court itinéraire de cette denrée, comme de tant d'autres produits qui se recueillent aux flancs de

l'immense *sierra*, serait évidemment de suivre le cours des grands fleuves voisins, de passer du Béni dans le Madeira, de celui-ci dans l'Amazone, et de ne prendre la voie de mer qu'à Pará. Malheureusement on a reculé jusqu'ici et devant la crainte qu'inspirent les hordes sauvages des contrées intermédiaires, et devant les difficultés de navigation que présente le Haut-Madeira. Comment affronter habituellement avec une cargaison précieuse, en compagnie d'une douzaine d'Indiens et de métis assez peu sûrs, les périls et les aventures de ce voyage transcontinental? Cet essai de révolution commerciale a cependant été tenté et avec succès dans ces derniers temps par un habitant de la Paz. Il s'agissait, dit M. Keller-Leuzinger, d'un approvisionnement de cascarille de la valeur de quelques centaines de mille francs récolté dans la sierra d'Apolobamba. Sans descendre directement le Béni jusqu'au confluent, la marchandise alla sur de légers radeaux de flottage jusqu'à la mission de Reyes; de là, sur des chariots à bœufs, elle franchit les *campos* au point de partage des eaux du Béni et du Mamoré, gagna ainsi le Jacuma, un affluent de ce dernier fleuve, puis, à l'ancienne mission de Santa-Anna, on la chargea sur des canots qui la transportèrent par le Mamoré, le Madeira et l'Amazone jusqu'au port de Pará. Les frais d'expédition ne se montèrent qu'à la moitié de ceux qu'il aurait fallu payer par la voie d'Arica. Il est donc hors de doute que, dès que le chemin de fer du Madeira sera construit, toute la cascarille ira en Europe par la vallée de l'Amazone et non plus par l'interminable et dangereux circuit du cap Horn. Les produits apportés d'Europe suivront la même voie sans qu'il soit besoin de les émietter, comme l'on fait aujourd'hui sur les rares canots qui se hasardent par les rapides, en une multitude de petits colis d'un poids moyen. Que d'avaries seront ainsi évitées! Et quel bénéfice pour le Brésil, qui cessera de voir une partie de son trafic passer par le port d'Arica, et n'aura plus à payer maints droits énormes au gouvernement péruvien! La Bolivie n'y gagnera pas moins de son côté. Seulement, pour en revenir au quinquina, comme l'ouverture de la nouvelle voie en accroîtra sensiblement l'exportation, les *calysaias* surmenés de la Cordillère se trouveront dans la même situation que les *seringaes* du Madeira : il faudra que les Boliviens se hâtent de parer par une culture et un aménagement bien entendus au dépérissement de l'essence précieuse. Quant aux rives mêmes du Béni, elles doivent être d'une extraordinaire fécondité, si l'on en juge par les quantités de troncs gigantesques que cette rivière charrie au temps de la crue. Ces bois flottans seront pour toute la région inférieure la source d'un riche trafic et l'aliment d'innombrables scieries de plus en plus assurées d'un débit continu tout le long du Madeira et

de l'Amazone jusqu'à l'estuaire de Pará. Il suffira aux époques favorables de tenir quelques semaines durant sur la rivière deux embarcations amarrées à terre pour recueillir des blocs magnifiques et fournir à un moulin de quoi travailler toute une année.

Dans les premiers temps qui suivirent la découverte du Brésil, c'était surtout la richesse métallique du pays qui tentait les immigrans. Les premières notions relatives aux districts de l'intérieur furent dues aux hardies expéditions des chercheurs d'or, et particulièrement aux colons de l'ancienne capitainerie de Saint-Vincent (aujourd'hui Santo-Paulo); une des principales provinces, *Minas Geraes* (mines générales), a même gardé le nom significatif qui lui fut donné. Ce genre de richesse n'a plus à présent la même importance qu'autrefois; on a reconnu que le plus sûr moyen de développer la prospérité du Brésil, c'est d'y créer une bonne économie rurale qui assure une large base au trafic d'exportation, et de rompre par tous les moyens l'espèce de paralysie native qui pèse sur les membres les plus robustes de ce grand corps. A vrai dire, comme tout s'enchaîne dans cette voie de rénovation, le rendement des mines d'or et de diamans se trouvera du même coup vivifié; pour ne parler que des riches filons qui sont aux sources du Guaporé, et où l'extrême difficulté de communications, plus encore que les fièvres, a fait interrompre l'exploitation, l'ouverture de nouveaux chemins, sillonnés par des véhicules de toute sorte, aura pour effet certain de leur rendre leur fécondité et leur attraction; mais ce n'est pas là le côté urgent du problème qui s'impose à l'économiste et à l'homme d'état. Si de longtemps peut-être, par suite du haut prix de la main-d'œuvre, le Brésil ne pourra lui-même tailler les diamans qui sortent de ses laveries, il trouvera toujours des bras pour fouiller ses eldorados. Les forces travailleuses dont il a besoin doivent s'appliquer à de tout autres besognes. Depuis quatre années déjà le gouvernement de Rio-de-Janeiro a tranché dans le sens d'une émancipation graduelle ce terrible problème de l'esclavage, dont la solution tardive avait coûté tant de sang à la grande confédération de l'Amérique du Nord. On sait que, d'après la loi nouvelle, tous les enfans nés à partir de 1872 de femmes esclaves (c'est la condition de la mère qui détermine celle de l'enfant) deviendront libres en atteignant leur vingtième année. Cette mesure de justice et d'humanité, sans produire une révolution radicale, n'en a pas moins placé le pays en face d'une crise momentanée. Il s'agit de créer pour l'avenir une classe intelligente et laborieuse d'ouvriers ruraux. La population nègre émancipée sera loin de suffire à la tâche; elle est d'ailleurs en plein dépérissement, le nombre des naissances n'égale pas à beaucoup près celui des décès, et depuis vingt ans,

grâce à la surveillance des croisières anglaises, il n'est pas arrivé d'Afrique une seule cargaison nouvelle de « bois d'ébène. » Antérieurement à l'abolition de l'esclavage, le gouvernement de Rio avait essayé déjà d'introduire au Brésil comme auxiliaires du travail d'abord des *coulies* chinois, puis, après la guerre de sécession aux États-Unis, une émigration des vaincus, les planteurs du sud; mais cette double tentative, d'un caractère tout factice, avait échoué complétement; à une grande œuvre nationale il faut des coadjuteurs nationaux.

Les races aborigènes pures, depuis le féroce *Coroado* des *campos* jusqu'au paisible *Mundrucu* de l'Amazonas, sont également dans une période constante de décroissance, et l'on peut calculer le moment où elles auront à peu près disparu. Il ne reste donc en réalité pour contribuer au travail général de civilisation que la population blanche et les métis. Cette population augmente du reste très rapidement. D'après le recensement du mois d'août 1872, le nombre total des habitans du Brésil serait de 10 millions environ, dont un peu plus de 8 millions de blancs de toute nuance, 1,700,000 esclaves et 200,000 Indiens. En 1819, sur un chiffre de 3,617,000 âmes, on ne comptait que 843,000 blancs et 628,000 métis contre 1,800,000 noirs et 260,000 Peaux-Rouges; encore est-il vraisemblable que pour ces derniers, alors moins bien connus qu'aujourd'hui, l'évaluation était demeurée fort au-dessous de la réalité.

Bien que dominante, la race blanche, au vrai sens du mot, ne forme pourtant qu'une faible partie de la population, et dans l'intérieur surtout il y a peu de familles brésiliennes pures qui se puissent glorifier de descendre des premiers émigrans portugais. Elles offrent d'ailleurs à première vue un caractère physique assez distinct : la peau chez elles est plus foncée, la stature moins haute, les allures plus fines et plus souples. Les habitans des provinces méridionales, telles que Minas, Santo-Paulo et Rio-grande-do-Sul, sont en général d'une prestance plus belle, montrent plus d'activité, et se rapprochent mieux du type européen que ceux du nord, chez lesquels l'élément indien est plus visible. Au demeurant, le type caucasien paraît devoir à la longue absorber tous les autres types par le retour graduel du métis à la race blanche. L'essentiel est donc de dresser l'Indien semi-civilisé et le métis au travail sédentaire et aux habitudes régulières de la vie agricole et industrielle; il faut combattre leur indolence taciturne et leur amour du *far niente* en leur créant des besoins qu'ignore leur nature enfantine et plus que frugale. Le meilleur moyen d'y parvenir, c'est de transformer le monde autour d'eux par la multiplication des débouchés, le morcellement successif des propriétés, les mille bruits et

les mille mouvemens d'une civilisation fiévreuse et complexe. A quoi bon le travail en effet sans les moyens d'en écouler les produits? Aussi aujourd'hui tous les objets ouvrés, depuis la robe de soie et le piano jusqu'au simple *palito* ou cure-dent, sont-ils importés d'Europe ou des États-Unis, et en dépit des droits de douane et des frais énormes de traversée ils reviennent encore à meilleur marché que si on les fabriquait dans le pays même. Ajoutons que, dans le climat du monde le plus fertile, la plupart des objets d'alimentation sont hors de prix, parce que les grands domaines négligent la culture de ces denrées, qui leur donnent bien moins de profit que celle des marchandises d'exportation telles que le café et le coton.

L'établissement de communications suivies entre les rivages de la mer et les hauts plateaux de l'intérieur changera seul cet état de choses, et déjà un grand pas aura été fait par la construction de la voie ferrée du Madeira et tous les travaux supplémentaires qui s'y rattachent. La concession de ce chemin de fer a, paraît-il, été accordée à un Américain du nord, qui a longtemps habité le Brésil et qui a trouvé en Angleterre tous les capitaux nécessaires à l'entreprise. Celle-ci, on l'a vu, n'a du reste rien de cyclopéen. Ce ne sont pas les inondations qui contrarieront les travaux; les grandes crues extraordinaires qui arrivent tous les vingt ou vingt-cinq ans submergent bien la rive d'alluvion, qui ne s'élève généralement que de 7 ou 8 mètres au-dessus de l'étiage; mais à peu de distance du bord le terrain offre un premier étage, un « plan, » comme l'on dirait dans les Alpes, où le *railway* se peut établir en sécurité. Les fièvres de la région ne sont pas non plus trop à redouter. Si au mois de novembre, avec l'arrivée de la première crue du Béni, il court un souffle de *malaria* par la vallée, le péril demeure circonscrit sur quelques points intermédiaires. A Manaos et à Crato, comme sur le Mamoré, et près des *campos* qui avoisinent la Bolivie, l'air n'est jamais empesté, et l'on a remarqué d'ailleurs que, même dans les districts soumis aux plus fortes inondations, l'influence des miasmes délétères s'affaiblit très sensiblement dès qu'on pratique vers une direction donnée des éclaircies au sein des forêts. Seraient-ce les Indiens féroces et anthropophages des environs du Madeira qui feraient échec à la coalition conquérante des locomotives et des bateaux à vapeur? Les flèches de ces sauvages, si meurtrières qu'elles soient, ne peuvent rien contre les colons qui s'arment résolûment des mille engins de la moderne civilisation. Ces hordes errantes peuvent encore, comme on l'a vu dans ces derniers temps, assaillir un *seringueiro* isolé et le mettre à la broche sur un banc de sable du vaste fleuve, elles peuvent attaquer traîtreusement au passage

de quelque rapide un équipage bolivien disséminé dans son travail de transbordement, il leur est même arrivé en 1869 de surprendre et de tuer en route un personnage de marque, un consul du Brésil qui se rendait à Santa-Cruz de la Sierra en Bolivie; mais il suffira de quelques démonstrations énergiques pour refouler au fond des forêts ces désagréables routiers. Les deux tribus de Caripunas, qui sont aujourd'hui installées en amont du *Salto do Girao* et d'*Araras*, céderont forcément la place aux pionniers qui la viendront prendre. Ce n'est que l'impunité à peu près complète dont ils ont joui jusqu'à présent qui a inspiré à ces cannibales l'audace de pousser leurs incursions sur le Guaporé jusque dans le voisinage de la vieille citadelle à demi ruinée de Forte-do-Principe-da-Beira, et sur le Mamoré jusqu'aux abords de l'ancienne mission d'Exaltacion. La plus féroce de ces tribus, les *Parentintins*, est aussi celle qu'il faudra combattre avec le plus de vigueur. Elle rôde volontiers par les vastes forêts inconnues d'arbres à caoutchouc qui occupent les petites vallées latérales en amont de Crato, et elle a, paraît-il, attaqué tout récemment les équipes de travailleurs anglais et moxos qui étaient en train de construire à Santo-Antonio la voie ferrée du Madeira; ce coup de main n'a pas eu d'ailleurs le moindre succès, et dans l'Amazonas comme partout les races sauvages, aussi bien que les animaux nuisibles, finiront par se replier devant l'homme blanc et son outillage civilisateur.

Il n'y a pas du reste que le Brésil qui s'occupe de dégager vers la mer la respiration du vaste bassin de l'Amazone. Un chemin de fer partant de Buenos-Ayres et déjà ouvert jusqu'à Cordova doit relier le sud de la Bolivie avec l'embouchure de la Plata, et l'on parle même d'établir par le Pilcomayo, qui n'est navigable que pendant la saison des pluies, une route semblable vers Assomption, où la magnifique rivière du Paraguay offre une excellente artère de jonction avec les plaines fécondes de l'Amazonas. Au nord enfin, sur le versant de l'Océan-Pacifique, un troisième *railway* doit partir du port d'Islay (Pérou), passer par Arequipa, gagner Puno, sur le lac Titicaca, et aboutir sur le territoire de la Bolivie en un point diamétralement opposé au chemin de fer du Madeira; mais la construction de cette voie de montagne, à travers une région très sauvage et très tourmentée, sera une œuvre de longue haleine qui exigera des travaux immenses en tunnels, viaducs et tranchées, et lorsque les locomotives péruviennes pourront franchir les hauteurs glacées de la Cordillère, le *railway* économique du Madeira portera déjà tous ses fruits, et aura fécondé les hauts plateaux qu'il a mission de livrer au commerce et à la civilisation.

JULES GOURDAULT.

LE GÉNÉRAL
PHILIPPE DE SÉGUR
SA VIE ET SON TEMPS

III.

NAPOLÉON JUGÉ PAR SÉGUR (1).

Nos lecteurs n'ont pas oublié l'impression profonde que ressentit le général de Ségur lorsqu'au mois de novembre 1813, n'ayant pu prendre part à la campagne de Saxe, il rejoignit à Mayence le glorieux vaincu de Leipzig. L'empereur n'était plus le personnage extraordinaire devant lequel les plus hardis n'osaient parler et les plus grands semblaient petits. On n'avait plus besoin de lever les yeux si haut pour le voir. *Le malheur*, dit Ségur, *l'avait courbé*. Chacun se sentait plus rapproché du chef; on le mesurait, on le jugeait.

Au début de cette retraite de 100 lieues, qui commença le 25 octobre 1813, un de nos plus intrépides maréchaux, resté presque seul de son corps d'armée, aborde un jour les généraux Gérard et Maison, et dans son exaspération leur demande s'il n'est pas temps d'en finir : l'empereur a perdu l'armée, le laissera-t-on perdre la France? Cinq mois plus tard, à Fontainebleau, dans la soirée du 3 avril 1814, c'est à l'empereur lui-même qu'on osa tenir ce langage. Plusieurs maréchaux réunis dans une salle du palais se disaient que l'obstination de l'empereur mettait la France en péril, et l'un d'eux avait été jusqu'à s'écrier : « Je saurai bien lui arracher sa déchéance. » Alors le maréchal Ney, qui se trouvait là, trans-

(1) Voyez la *Revue* du 15 février et du 15 mars.

forme ces paroles en acte, il entraîne ses collègues, il force pour ainsi dire la porte du cabinet de l'empereur, et brusquement, impétueusement, il lui jette ces mots au visage : « Sire, l'heure est venue d'en finir. Tout est désespéré. Il faut faire votre testament, il faut abdiquer en faveur du roi de Rome. » Étonné d'un ton si impérieux, l'empereur élève la voix et affirme avec autorité qu'il y a moyen de poursuivre la lutte; mais le maréchal, parlant plus haut encore et l'interrompant avec rudesse : « C'est impossible ! s'écrie-t-il, l'armée n'obéira point, vous avez perdu sa confiance. » La scène fut si violente, et Ney, *lancé comme dans une charge*, proféra des paroles si dures, fit des gestes si menaçans, que l'empereur put croire un instant qu'on en voulait à sa vie. Le maréchal lut ce sentiment dans les yeux du maître, et, s'arrêtant soudain, il ajouta : « Oh ! ne craignez rien ! nous ne venons pas vous faire ici une scène de Pétersbourg. »

Le général de Ségur a bien raison de dire que personne jusque-là n'avait montré à l'égard de l'empereur une telle liberté d'allures. C'était véritablement une audace inouie. Lorsque Lannes, oublié dans un bulletin, adresse à Napoléon des réclamations si énergiques, lorsque Caulaincourt, pendant la guerre de 1812, traité de *chevalier de l'empereur de Russie* devant le parlementaire envoyé par Alexandre, se fâche, s'emporte, fait une scène terrible à l'empereur, lui déclare qu'il va quitter l'armée, qu'il lui répugne de rester sous ses ordres, qu'il demande une division en Espagne, où nul ne veut servir, et le plus loin de lui qu'il sera possible, — on ne peut voir là que des griefs tout personnels, et la violence même de ces emportemens montre assez quelle part y avait l'affection. Se plaindre de tel ou tel procédé de l'empereur précisément à cause du dévoûment qu'on met à son service ou bien prononcer un jugement d'ensemble sur son caractère et ses actes, ce sont des choses très différentes. L'impression ressentie par Ségur au mois de novembre 1813 était donc parfaitement exacte. Nous cependant qui, en le lisant à distance, cherchons à démêler ses sentimens et ses idées, nous qui peut-être nous trouvons en mesure d'analyser ses impressions mieux qu'il ne le faisait lui-même, nous avons le droit de compléter ses paroles. Il y a un homme qui, sans éclat, sans violence, a su juger l'empereur longtemps avant les jours néfastes où *le malheur l'avait courbé*. Cet homme, c'est Philippe de Ségur. Je ne veux pas dire qu'il ait résumé son jugement dans une de ces pages où revivent les traits principaux d'une figure et qui en fixent le caractère moral avec une précision souveraine. Le vaillant soldat n'était pas un esprit assez philosophique pour mener à bien pareille tâche. J'affirme toutefois que sans viser si haut, par la seule sincérité de son récit, il a donné sur toutes les circonstances déci-

sives de la vie de l'empereur une série d'observations et de témoignages qui fournissent à l'histoire de précieuses lumières. Je citerai par exemple la catastrophe du duc d'Enghien, les préoccupations vengeresses qui poursuivirent si longtemps Napoléon, l'idée qu'il se faisait du destin et de la politique, la manière dont il comprenait sa mission, le sens si curieux de ses éclats de colère à propos du discours que Chateaubriand devait prononcer à l'Académie française, ce sentiment exalté de son rôle qui confinait parfois à la superstition, les raisons impérieuses qui exigeaient de ses facultés un parfait équilibre, les premiers ébranlemens de cet équilibre rompu bientôt d'une façon effrayante, enfin, pour tout dire, le grand homme vaincu au dedans de lui-même avant d'être terrassé par l'Europe, oui, vaincu intérieurement tantôt par un mal mystérieux, tantôt par la folie de l'orgueil, jusqu'à l'heure où le désespoir le poussera au suicide.

Je me suis attaché dans les études précédentes à suivre pas à pas le général de Ségur, afin de dégager sa martiale figure de l'immense mêlée des événemens; attentif à ne point perdre sa trace, j'ai dû laisser de côté bien des faits du premier ordre qui se rapportent à l'empereur. Voici le moment d'y revenir. En rassemblant aujourd'hui ces divers épisodes, il me sera facile d'en faire jaillir comme une lumière le jugement que Ségur a porté de son maître, jugement d'autant plus précieux pour la postérité qu'il est né spontanément du spectacle des choses.

I.

On connaît les détails de l'arrestation et de la mort du duc d'Enghien; il n'y a pas lieu de les répéter ici. Marquons seulement les impressions qu'elles produisirent sur les esprits, afin de mieux comprendre ce que Ségur va nous révéler des agitations et des remords du premier consul. Dans la nuit du 20 au 21 mars 1804, Ségur était de service aux Tuileries. Paris ne se doutait pas encore que le prince fût enfermé au donjon de Vincennes. C'est à peine si le bruit du coup de main d'Ettenheim commençait à se répandre : le prince, disait-on, avait été saisi par des gendarmes français, à quelques lieues de Strasbourg, au-delà du Rhin, sur le territoire du duché de Bade. Le lendemain matin, à neuf heures, en se rendant chez le général Duroc pour faire son rapport de service, Ségur rencontre sur le grand escalier M. d'Hautencourt, adjudant-major de la gendarmerie d'élite. Cet officier était pâle, livide, et portait des vêtemens en désordre. Ségur lui en demande la cause avec surprise et reçoit des demi-réponses qui le font frissonner. M. d'Hautencourt, tout agité, parlait en balbutiant de nuit affreuse, de catastrophe, de

coup de foudre. Fort ému, mais persuadé que le prince est encore loin de Paris, Ségur ne donne pas à ces paroles toute leur portée sinistre. Il arrive dans le salon de Duroc et y trouve Hullin, colonel de la garde, aussi agité que l'adjudant-major de la gendarmerie, la figure toute rouge, la physionomie très exaltée, allant et venant comme un homme qui entretient sa colère. « Il a bien fait, disait-il; mieux vaut tuer le diable que le diable ne vous tue ! » Ségur, à ces mots, soupçonne une tragédie. Dans son anxiété, il s'approche de Hullin et hasarde une question : « On dit le duc d'Enghien arrêté? — Oui, répond brusquement le colonel, arrêté et déjà mort. »

A ce moment, Duroc entre dans la salle, on l'entoure. Ségur fait son rapport en quelques mots; mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit, M. d'Hautencourt aussi a son rapport à faire. « Eh bien? » lui dit le général, et le mouvement de son visage achève l'interrogation. L'adjudant-major répond : « Il a été fusillé dans le fossé, à trois heures du matin. » Puis, tirant de sa poche un paquet d'environ trois pouces et de forme carrée, un petit paquet tout comprimé, tout flétri, comme si on l'eût porté longtemps, il ajoute : « Au moment de mourir, il a tiré de son sein ce papier en me priant de le faire remettre à la princesse. Ce sont des cheveux du... » Ici l'officier prononça un terme que Ségur n'a pas le courage de transcrire. C'est bien assez d'en noter le ton en évoquant cet horrible souvenir. Laissons-le parler lui-même. « Ces derniers mots furent dits avec une affectation d'insouciance qui acheva de me glacer d'horreur de la tête aux pieds. Je me sentis pâlir : il me semblait que la terre se dérobait sous moi. Mon service venait de finir; je me retirai sur-le-champ dans un trouble inexprimable. »

Il sort des Tuileries, et le voilà chez son père. Comment il y arriva, il ne le sait. Il y a des coups qui ébranlent si violemment tout notre être qu'on perd le sens du monde extérieur. Ségur ne voyait plus qu'une chose : la révolution, la révolution criminelle et meurtrière, dont il croyait la France délivrée pour toujours, ressaisissant celui-là même qui l'avait vaincue et l'obligeant de continuer son œuvre. Ce n'était pas seulement la terre qui se dérobait sous ses pas, c'était le sol moral qui s'effondrait, c'était l'appui des principes qui s'écroulait : il se sentait précipité dans l'abîme. En entrant chez son père, il tombe sur un siége, comme accablé d'un fardeau trop lourd, et rejetant aussitôt ce poids qui l'écrase : « Mon père, dit-il, le duc d'Enghien a été fusillé cette nuit! Nous voilà ramenés aux horreurs de 93! La main qui nous en retirait nous y plonge! » Il ajoutait avec désespoir qu'il lui semblait impossible de servir désormais le premier consul. Le comte de Ségur, déjà conseiller d'état, comme on sait, partagea toutes les impressions de son fils. Atterré d'abord et gardant le silence, son premier mouvement fut

de repousser cette nouvelle comme une calomnie; puis, informé en détail de tout ce que son fils venait d'apprendre, il eut le même sentiment de révolte. Quel homme, quel génie, après ce premier pas dans les voies de la terreur, serait assez maître de lui-même pour s'arrêter? Tout espoir était perdu; le grand homme sur lequel avaient compté les honnêtes gens n'était plus désormais qu'un jacobin à cheval : il fallait absolument se séparer de lui. Toutefois, après cette explosion de douleur et de colère, la réflexion arrive; on ne prend pas une telle résolution sans examiner les choses de près. Comment le prince a-t-il été frappé? Quelle est la part du premier consul dans ce drame sanglant? A-t-on exécuté ou méconnu ses ordres? Le comte de Ségur entreprend de faire une sorte d'instruction et de régler sa conduite d'après la vérité. Il y emploie trois journées entières, cherchant partout des informations, interrogeant les ministres, provoquant avec adresse bien des confidences, surtout dans l'entourage du premier consul et de Joséphine. L'ancien ambassadeur de Louis XVI auprès de l'impératrice Catherine II était mieux que personne en mesure de mener à bien cette enquête.

Ses renseignemens n'atténuèrent pas tout d'abord l'impression de la première heure. Il était trop certain que Bonaparte, après avoir ordonné le coup de main d'Ettenheim, s'était retiré toute une semaine à la Malmaison, décidé à ne voir personne, qu'il avait repoussé les intercessions de Joséphine et persévéré obstinément dans sa colère. Aucune raison de sentiment, aucun argument de justice n'avait pu triompher de ses sombres desseins. Bien que pas une ligne des papiers saisis n'eût dénoncé la complicité du prince dans l'attentat de George, le parti-pris de faire un exemple avait dominé toute considération. Vainement, dans la journée du 20 mars, Murat, commandant Paris, avait-il repoussé les appels du premier consul et refusé la moindre participation à ses vengeances; un avertissement si grave était demeuré sans effet. Bonaparte, inflexible, avait tout pris sur lui, il avait lui-même arrêté tous les détails, dicté et signé toutes les mesures : la composition du tribunal militaire, l'ordre de juger sans désemparer et d'exécuter immédiatement la sentence, quelle qu'elle pût être, tout cela était son œuvre. Bientôt pourtant le comte de Ségur apprit un incident qui lui fut comme un rayon d'espoir à travers ces ténèbres sanglantes. Dans la soirée du 20 mars, le premier consul, se ravisant, avait chargé un conseiller d'état, M. Réal, d'aller interroger le malheureux prince. Si Réal se fût acquitté de sa mission, il est hors de doute que le duc d'Enghien aurait été sauvé. Malheureusement Réal, enfermé chez lui, exténué de fatigue, et qui avait défendu à ses gens de le déranger sous aucun prétexte, ne reçut l'ordre dont il s'agit qu'à cinq heures du matin. Il se leva en toute hâte et courut à Vincennes. Sa voiture croisa celle de Savary, qui

sortait de la forteresse. Tout était fini depuis trois heures. Le récit de M. Thiers confirme cette douloureuse histoire. Dès que Savary, le 21 mars à sept heures du matin, vint faire son rapport au premier consul, il fut accueilli par cette demande subite : Réal a-t-il vu le prisonnier? Savary achevait à peine de répondre quand Réal parut et s'excusa en tremblant de n'avoir pu s'acquitter de sa mission. Bonaparte les congédia sans rien dire, s'enferma dans sa bibliothèque et y demeura plusieurs heures. Dans les salons voisins, on pouvait entendre les sanglots de Joséphine et les cris de désespoir poussés par Caulaincourt.

Le comte de Ségur, en s'informant de droite et de gauche, avait rassemblé tous ces faits, que nous retrouvons dans l'ouvrage de M. Thiers. Deux ans plus tard, son fils Philippe eut l'occasion de compléter ses renseignemens. Envoyé à Naples en 1806 comme aide-de-camp du roi Joseph, il recueillit de la bouche même du frère de l'empereur des détails tout à fait nouveaux, détails précis, incontestables, et dont il est juste que l'histoire tienne compte. La veille du jugement, le premier consul, seul responsable de ce coup funeste, était retombé dans l'indécision. Entre les supplications ardentes de Joséphine, de Caulaincourt, de Murat et l'avis d'un de ses ministres, qui au nom de la raison d'état lui conseillait de ne pas *faiblir* (1), Bonaparte hésitait. C'est alors que son frère intervint; il invoqua la raison d'état dans un sens tout contraire à celui du ministre, il lui rappela qu'il avait la mission spéciale d'être *le modérateur, le centre d'attraction, la clé de voûte* de tous les partis; puis, « le faisant souvenir qu'il avait dû jadis aux encouragemens du père de sa victime son choix de l'artillerie et son refus de la marine, où son destin eût avorté, il ne le quitta que bien assuré de l'avoir décidé à la clémence. » C'est à la suite de cet entretien avec Joseph que Bonaparte fit porter à Réal l'ordre de se rendre sur l'heure au donjon de Vincennes pour y interroger le prisonnier. Les scènes du lendemain matin, racontées encore par Joseph Bonaparte à Philippe de Ségur, ne laissent aucun doute sur l'intention que renfermait cet ordre si tardif, hélas! et d'une exécution si douteuse. N'oublions pas les mots échangés ce matin-là entre le premier consul et sa compagne; c'est Joseph qui les a répétés à Ségur. « Ah! mon ami, qu'as-tu fait? » s'écria Joséphine éperdue, et Bonaparte ne put que répondre : « Les malheureux ont été trop vite! » Voici encore un détail ignoré jusqu'ici, dont on ne saurait méconnaître l'importance. Dans cette même matinée du 21 mars, lorsque Bonaparte fut seul avec Joseph, il s'emporta contre Réal, et l'accusa d'avoir différé sciemment d'obéir à son contre-ordre. L'accusation était injuste;

(1) Il est certain que le général de Ségur désigne ici M. de Talleyrand.

quels que fussent les antécédens révolutionnaires de Réal, il n'était pas homme à résister de la sorte au premier consul. D'autres révolutionnaires ont pu se réjouir de voir le chef de la république ajouter le 21 mars au 21 janvier; ils ont pu se dire que la rupture était bien faite entre les deux régimes, et que jamais le général Bonaparte ne travaillerait à la restauration des Bourbons. Il n'y avait pas lieu d'attribuer à Réal ce machiavélisme jacobin. Le seul coupable était celui qui avait envoyé si tardivement un pareil ordre sans prévoir les chances d'inexécution. Ainsi, dit excellemment M. Thiers, « c'était un accident, un pur accident, qui avait ôté au prince infortuné la seule chance de sauver sa vie et au premier consul une heureuse occasion de sauver une tache à sa gloire. Déplorable conséquence de la violation des formes ordinaires de la justice! quand on viole ces formes sacrées inventées par l'expérience des siècles pour garder la vie des hommes de l'erreur des juges, on est à la merci d'un hasard, d'une légèreté! La vie des accusés, l'honneur des gouvernemens, dépendent quelquefois de la rencontre la plus fortuite! »

Est-ce donc que le premier consul, en accusant Réal, voulait rejeter sur un subalterne la responsabilité de la catastrophe? Pas le moins du monde. Il ne faut voir là qu'un vif élan de regret sous une forme irritée. Il sentait bien qu'il était le coupable; aussi, après cette sortie contre le malheureux conseiller d'état, il revendiqua résolûment toute la responsabilité de ce qu'il avait fait. « Il faut se consoler de tout, disait-il à son frère, qui l'a répété à Ségur; sans doute, si j'eusse été assassiné par les agens de la famille du prince, ce prince se serait montré le premier en France les armes à la main pour en profiter. Il ne me reste plus qu'à supporter la responsabilité de l'événement. La rejeter sur d'autres, même avec vérité, serait une lâcheté dont je ne veux pas qu'on me soupçonne. » Dès lors sa grande préoccupation fut de porter très haut cette responsabilité, de dire bruyamment ses raisons, de justifier sa violence par des principes d'état, de se couvrir de la révolution et de la France. Il ne fut plus question ni de Réal, ni du mouvement qui l'avait porté dans la soirée du 20 mars à sauver le prisonnier de Vincennes. Il prenait l'attitude d'un juge, il se faisait une conscience d'airain. Il voulait se persuader et persuader aux autres que sa charge lui imposait des obligations terribles inconnues du vulgaire. Son excuse, ainsi que son ambition, était d'apparaître comme l'homme du destin, esclave d'un devoir supérieur à tous les devoirs. Le duc d'Enghien n'était-il pas coupable envers la France? n'avait-il pas porté les armes contre sa patrie? Dans la première séance du conseil d'état qui suivit le 21 mars, le premier consul, après une véhémente sortie au sujet des propos qui couraient les rues, s'écria :

« Je saurai faire respecter la France! Que parle-t-on de l'opinion publique? J'en tiens compte lorsqu'elle ne s'égare pas; quant à ses caprices, je les méprise. Tous les hommes de gouvernement, bien loin de la suivre en ses écarts, devraient s'attacher à la redresser, à l'éclairer. Le duc d'Enghien était coupable de connivence avec les agens de l'Angleterre, d'armemens contre la France, de trames secrètes avec nos départemens frontières pour y exciter la révolte, de complicité dans le complot formé contre ma vie. Je l'aurais fait juger et exécuter publiquement, si je n'avais craint de donner à ses partisans une occasion de se perdre. Que les royalistes demeurent tranquilles, je ne leur demande rien de plus. Les regrets sont libres au fond des cœurs. Ceux qui ont l'air de craindre des proscriptions en masse n'y croient pas. Quant aux crimes individuels, justice sera faite, je n'épargnerai aucun coupable. »

Ce ne furent pas ces raisons-là qui décidèrent le comte de Ségur et son fils à rester auprès du premier consul. Ils reconnaissaient assurément que le prince était coupable envers son pays, ils étaient même diposés à lui attribuer une certaine complicité dans l'odieuse conspiration de George Cadoudal, ignorant encore que le prince avait répondu en ces termes aux juges qui l'interrogeaient : « Je n'ai jamais eu de relations avec Pichegru, et je m'en félicite, s'il est vrai qu'il ait voulu employer les vils moyens dont on l'accuse. » Ainsi, que Bonaparte ne fût point le seul coupable, *ni même le plus coupable*, ils n'avaient aucun doute à ce sujet. Les vrais auteurs de la catastrophe, c'étaient ces royalistes intraitables qui, à peine ramenés en France par le premier consul, avaient ourdi contre lui tant de machinations meurtrières. Cependant une telle excuse ne suffisait pas. Le comte de Ségur et son fils, le premier plus inspiré par la raison politique, le second plus touché du sentiment moral, avaient des exigences plus hautes. Ils reprochaient au premier consul d'avoir répondu par un coup de violence à la fureur d'un parti. Si coupable que fût le prince, ils persistaient à condamner et l'arrestation sans droit et le jugement sans garantie. Il y avait là pour eux un *crime*, Ségur n'hésite pas à prononcer le mot. Ce n'est donc pas en justifiant le premier consul qu'ils se décidèrent l'un et l'autre à conserver leurs postes auprès de lui, une raison d'un autre ordre détermina leur conduite. Ils virent surtout l'état de la France et les nécessités du salut social. D'un côté étaient les royalistes, que le meurtre du duc d'Enghien allait rendre irréconciliables à tout jamais, de l'autre les révolutionnaires, qui se réjouissaient de voir le général Bonaparte rattaché par ce coup de force à la tradition jacobine. L'exaspération des salons royalistes n'était que trop manifeste. M. de Caulaincourt, étranger au jugement, à l'exécution, absent même de Paris pendant la nuit du 21 mars, était en butte aux accusations les plus

odieuses de ses anciens amis. On ne lui permettait pas de faire connaître la vérité. Vainement les personnes de sa famille allaient-elles raconter partout ce qui s'était passé, son désespoir, ses cris, son évanouissement chez le premier consul à la nouvelle du meurtre, l'amertume violente de ses reproches, quand il fut revenu à lui par les soins mêmes de Bonaparte; on ne voulait rien entendre, il était responsable de tout. S'il n'avait rien à se reprocher, pourquoi ne donnait-il pas sa démission? C'était le seul moyen pour lui d'écarter sûrement toute idée de participation au crime. Ainsi, d'après ces exigences hautaines de l'ancienne société, on voyait se dessiner le projet de faire le vide autour de Bonaparte, et à quel moment eût-on suivi cette politique? lorsqu'une catastrophe déplorable inspirait aux révolutionnaires des sentimens de joie et d'espérance. En vérité, on ne pouvait rien imaginer de mieux pour détruire l'œuvre du consulat et rejeter la France dans les abîmes. Le comte de Ségur et son fils comprirent autrement leur devoir. Des hommes de sens et de vrai patriotisme ne disent jamais : Périsse la France plutôt qu'un principe! au contraire ils subordonnent toujours leurs sentimens personnels au salut du pays. C'est ce que fit l'ancien ambassadeur du roi Louis XVI, c'est ce que fit avec lui le jeune officier du premier consul. En se retirant, ils eussent donné un mauvais exemple et entravé un gouvernement réparateur; ils restèrent. Tel fut le résultat de cette consciencieuse enquête, tel fut le dernier mot de cette délibération loyale.

Une fois la résolution prise, je ne sais quels furent les sentimens du père. Il avait cette suprême aisance que donne une longue expérience des choses humaines, il était sceptique et accommodant, avec un grand fonds d'honneur; quant au fils, nature austère, esprit un peu triste et sombre, il demeura longtemps inquiet, agité, en proie aux scrupules qui le tourmentaient. Il a raconté lui-même quelles avaient été ses angoisses pendant que son père recueillait les observations dont il avait besoin pour la règle de sa conduite. « Pendant les trois jours qu'il y employa, nous dit-il, enfermé chez moi, maudissant cette nuit fatale, obsédé du spectacle horrible qu'elle offrait sans cesse devant mes yeux, je restai anéanti ! » Écoutez-le maintenant, quand il a interrogé sa conscience et qu'il s'est décidé par patriotisme à ne pas quitter son poste. Son premier mouvement est de presser son père de se rendre chez *les Caulaincourt;* il importe de raffermir leur courage ébranlé sans doute par des émotions si cruelles. D'après ses propres perplexités, il devine la souffrance de ses amis. Son père ira aussi chez quelques autres personnes dont il faut rassurer la conscience. Hommes du même bord, il convient qu'ils aient tous la même attitude et le même langage à la première occasion qui les réunira aux Tuileries.

Cette occasion se présenta le dimanche suivant 25 mars. Ici, soyons attentifs : on est encore sous le coup de l'événement; que va-t-il se passer? Y aura-t-il des vides dans l'assistance? Quels sentimens lira-t-on sur les physionomies? Quelle figure fera le premier consul? Caulaincourt sera-t-il à son poste? Que de causes d'émotion profonde! que de sujets d'étude et de curiosité! Si l'on veut apprécier exactement une telle scène, rien ne peut remplacer le récit d'un témoin; je laisse la parole à Philippe de Ségur.

« Ce jour-là, l'affluence de toutes les autorités dans le palais fut considérable. Nous n'avions pu communiquer nos sentimens qu'à peu d'amis, et pourtant l'accord, sans qu'on se fût concerté, fut unanime. Caulaincourt, le maintien ferme et décidé, les lèvres serrées, le teint jauni, les traits contractés, semblait vieilli de dix ans; il était méconnaissable. Sa pâleur, quand je lui serrai la main, redoubla; mais son attitude resta de marbre. A quelques pas de là, je rencontrai ce même d'Hautencourt, dont les paroles à Duroc avaient si cruellement contrasté avec le bouleversement de sa figure. Aux questions que je lui adressai, il me répondit que les derniers mots du malheureux prince avaient été : « il faut donc mourir, et de la main des Français! » Puis, sur une dernière interpellation que j'eus de la peine à achever : « Il est mort en héros! » me répondit-il. — En ce moment, Bonaparte reparut au milieu de nous. Il traversa la foule entr'ouverte et silencieuse pour se rendre à la chapelle. Il n'avait point changé de contenance. Pendant le sacrifice, quand la prière s'élevait aux cieux, je l'examinai avec un redoublement d'attention. Là, devant Dieu, en présence de sa victime, qu'il me semblait voir réfugiée sanglante à ce tribunal suprême et tout empreinte des horreurs d'un brusque supplice, je m'attendais, dans l'angoisse de mon cœur, à ce qu'un remords, un regret du moins se manifesterait sur les traits de l'auteur d'un acte aussi cruel; mais, quel que pût être son sentiment intérieur, rien en lui ne varia, il resta calme, et, au travers des larmes qui me remplissaient les yeux, sa figure me parut celle d'un juge sévère et inflexible! »

Un juge inflexible! c'est bien là le rôle que le premier consul avait résolu de se donner et qu'il garda obstinément jusqu'à sa dernièr eheure. Le hasard ayant empêché la mission de Réal, qui devait sauver le duc d'Enghien, il vit là un signe du destin, un avertissement de la fatalité (car il y avait dans son génie, nous le montrerons tout à l'heure, une singulière dose de superstition), — et dès lors il avait conçu tout un plan de conduite conforme à cette idée. Ce plan, les esprits attentifs purent le découvrir en cette mémorable réception des Tuileries le dimanche 25 mars 1804. Écoutons encore Ségur lorsqu'il examine le premier consul, et que de son regard attristé il le perce de part en part.

« Je venais de le voir devant Dieu, je voulus le voir devant les hommes. Je m'attachai donc à ses pas pendant l'audience qui suivit. Son abord fut tantôt d'un calme contraint, tantôt sombre, cependant plus accessible peut-être que de coutume. Il parcourut lentement et en tous sens ses grands appartemens, — plus lentement qu'à l'ordinaire; lui-même aussi semblait vouloir observer. Il s'arrêta presqu'à chaque pas, se laissant entourer et adressant à chacun quelques paroles. Il rappela, ou indirectement ou directement, la nuit du 20 au 21 mars. Évidemment il sondait l'opinion, attendant, provoquant même des réponses qu'il espérait être satisfaisantes. » Ségur nous apprend ici qu'une seule des personnes provoquées de la sorte eut le courage d'approuver, d'afficher même une intention de flatterie; mais ce fut avec une maladresse si grossière que Bonaparte, blessé comme d'une insulte, l'interrompit et lui tourna le dos. Ce courtisan malappris, — Ségur ne nous dit pas son nom, — félicitait le premier consul d'avoir répondu à une tentative de meurtre par le meurtre même. Les autres groupes furent graves et muets, respectueux et mornes; cette attitude et ce silence exprimaient assez clairement la désapprobation générale. « Pour lui, ajoute l'historien, son maintien haut, sévère, et d'abord communicatif, devint de plus en plus sombre et réservé. On le voyait se renfermer en lui-même, s'efforçant de se convaincre que la nécessité politique l'absolvait, et que, sauf les formes, tout était de son côté, ce qui était faux. » Enfin, après avoir consigné une triste remarque, renouvelée plus tard par M. Thiers, à savoir que le premier consul atteignit son but, puisqu'à dater de ce moment les conspirations royalistes cessèrent, Ségur termine ainsi : « Bonaparte se retira brusquement de cette audience, mécontent, mais inflexible, sans paraître, sans être alors plus ébranlé par ce désaveu universel, qu'il ne le fut sur ce même sujet en d'autres occasions que diront ces souvenirs, et à son heure dernière à Sainte-Hélène. »

II.

Est-ce que tout cela n'était qu'un rôle? Est-ce qu'il n'y avait là qu'un masque imposé par l'intérêt au personnage public? Ce n'est point l'avis de Philippe de Ségur. Sous l'impassibilité du visage de fer, il a senti quelque chose d'humain, le remords, le repentir, — un repentir à qui l'orgueil politique interdisait la parole, mais sensible encore pour un juge clairvoyant dans les efforts même que Bonaparte faisait pour l'étouffer. Mme de Staël, en ses *Dix Années d'exil*, soutient que Napoléon, devenu empereur, affectait de considérer le meurtre du duc d'Enghien comme ordonné par la raison d'état, et elle rappelle à ce sujet ses conversations sur le ressort de la tragé-

die moderne, ce ressort nouveau que Corneille avait si bien conçu. Le drame antique, disait-il, avait pour agent principal la fatalité; il n'y a plus de fatalité pour les modernes, il n'y en a plus du moins dans le sens que les religions païennes donnaient à ce mot, mais il y a toujours des *nécessités* qui dominent l'homme et lui imposent des résolutions terribles. Voilà précisément la tragédie. Ces nécessités qui remplacent pour les modernes le *fatum ineluctabile* des anciens, ce sont les nécessités politiques, la nécessité de conjurer un péril, d'écarter un obstacle, de sacrifier telle ou telle personne au salut de la communauté. Corneille a compris cela en homme de génie; s'il avait vécu de mon temps, ajoutait Napoléon, j'en aurais fait un prince. Quand on lit ces choses dans M[me] de Staël, on n'en peut apprécier le caractère profond; le ton leste du récit en défigure le sens. Bien évidemment l'ardente Corinne ne voit là qu'une thèse artificielle, une rhétorique menteuse, et prétend ne pas en être dupe; elle ne s'aperçoit pas qu'elle est dupe elle-même de sa passion. Ségur est bien plus dans la vérité, par conséquent il est bien plus expressif et plus poétique, lorsque, sans parti-pris, avec la parfaite naïveté du témoin, il nous représente la préoccupation perpétuelle de l'empereur au sujet de ces tragiques souvenirs.

En voulez-vous de bien curieux exemples? Il ne s'agit plus seulement ici du duc d'Enghien, il s'agit des idées que Napoléon se faisait de la destinée de l'homme en général et particulièrement de la sienne. Nous ne sommes plus aux Tuileries ou dans la retraite de la Malmaison; nous n'avons plus affaire aux personnages de la cour, à Joséphine qui se désole, aux groupes silencieux qui se réservent, à ceux qui désapprouvent le crime ou à ceux qui répètent le mot cynique de Fouché : *c'est plus qu'un crime, c'est une faute.* Transportons-nous en Allemagne, au milieu des immenses opérations de la guerre de 1805. De très grandes choses ont déjà été faites, de plus grandes encore se préparent. Dans cette gigantesque mêlée, lorsque tant d'affaires, tant d'ordres, tant de détails, réclament à toute minute la vigilance du chef, si nous voyons les mêmes pensées relatives au destin et aux nécessités tragiques de la vie reparaître dans l'esprit de Napoléon, croirons-nous encore qu'il continue de jouer un rôle? Ne serons-nous pas obligés de reconnaître que la persistance de ces idées révèle une préoccupation profonde, une émotion poignante, un trouble enfin, un trouble qui lui fait honneur et qui ne nous permet plus de répéter le vers du poète :

Rien d'humain ne battait sous son épaisse armure?

Nous sommes donc en 1805, entre la capitulation d'Ulm et la bataille d'Austerlitz. Le mois de novembre vient de commencer : la

situation, bonne et glorieuse sans doute, est exposée à de graves périls. Les Russes viennent d'opérer leur jonction avec les Autrichiens. Il faut pourvoir à tout, surveiller tous les points de l'échiquier, tenir les Prussiens en respect, prévenir les Anglo-Suédois qui menacent d'une descente par la Baltique. L'empereur a reçu d'heureuses nouvelles; ses lieutenans, qui l'ont devancé dans leurs courses, sont déjà maîtres du Tyrol. Le 30 octobre, la forteresse de Braunau a ouvert ses portes, et c'est de là que Napoléon va s'élancer sur Vienne. En attendant, il est à Lintz. Que de labeurs encore! que d'obstacles à vaincre! Et comme il est urgent de frapper au plus vite un grand coup, sous peine de voir les premières victoires se tourner en désastres! Pendant que l'empereur est à Lintz, François II lui fait demander un armistice. Napoléon, tout en refusant, ne s'oppose pas à ce que des pourparlers aient lieu entre ses aides-de-camp et les généraux autrichiens. Un des nôtres, le comte de Thiard, fut même attiré à une entrevue secrète par le prince de Lichtenstein, et au sortir de cette entrevue il s'empressa de rapporter à l'empereur les choses extraordinaires qu'il venait d'entendre. Le prince de Lichtenstein lui avait demandé s'il était vrai qu'il fût question d'un mariage entre le prince Eugène de Beauharnais et une princesse de la maison de Bavière, et, sur sa réponse affirmative, il avait ajouté : « Pourquoi vous arrêter en chemin? Vienne n'a-t-elle pas aussi des princesses toutes prêtes, et la paix ne pourrait-elle pas être scellée par un autre mariage? » L'empereur, à ces mots, s'écrie d'un premier mouvement : « Une princesse autrichienne! oh! non, jamais! La France en serait révoltée! Cela lui rappellerait Marie-Antoinette! » Étonné pourtant qu'une communication si grave lui arrive fortuitement, il demande à M. de Thiard d'où vient cet épanchement du prince de Lichtenstein et comment il se fait que ce personnage l'ait choisi pour une telle confidence. M. de Thiard était issu de la plus haute noblesse de France, son père s'était battu pour Louis XVI dans la journée du 10 août 92, lui-même il avait servi sous le drapeau de Condé contre les armées de la république; l'ancien aide-de-camp du duc d'Enghien était fier, brave, d'une aisance supérieure, et, comme il se croyait de niveau par le privilége de sa race avec tous les puissans de la terre, en toute occasion il avait son franc-parler. Ce n'était pas toujours jactance de sa part, c'était très souvent ingénuité d'allures. Les choses délicates à dire et qui eussent déconcerté les plus habiles, il les exprimait naturellement. Il répondit donc, sans le moindre embarras, qu'ayant fait partie de l'armée de Condé, il avait souvent combattu sous les yeux de Lichtenstein, et que, parlant les deux langues, il avait plus d'une fois servi d'intermédiaire entre les Autrichiens et le duc d'Enghien.

Nul autre assurément dans l'entourage de l'empereur n'aurait osé prononcer ce nom. L'empereur ne fronça point le sourcil. On eût dit que cette occasion de parler du duc d'Enghien avec un homme qui l'avait connu répondait à ses secrètes pensées. En toute circonstance, occupé comme il était, il aurait écouté le rapport de Thiard pendant quelques minutes, puis il l'aurait congédié; il le retint près d'une heure. Croyez-vous que la conversation ait continué sur l'archiduchesse d'Autriche? Non, certes. Cette idée de mariage, cette espérance de paix, bien plus, tant de soins et d'affaires qui obsédaient sa pensée, tout disparut pendant une heure pour Napoléon; il ne parla que du duc d'Enghien. Son interlocuteur avait introduit ce nom sans aucun embarras, il l'accueillit de la même manière. Il adressait à M. de Thiard maintes questions sur le caractère, l'esprit, les talens guerriers du malheureux prince; ces questions ne manifestaient aucun sentiment hostile, aucun désir de trouver le jeune duc plus gravement compromis qu'il ne l'était et par là de se justifier lui-même; non, elles étaient faites plutôt avec sympathie, d'un air d'intérêt curieux, calme et naturel, comme si l'homme dont il parlait n'eût pas été sa victime, comme si celui qu'il interrogeait n'eût pas été l'aide-de-camp et l'ami de sa victime. Les réponses de M. de Thiard furent ce qu'elles devaient être, aussi précises que sincères, et il en résultait un si complet éloge du condamné de Vincennes que l'empereur s'écria : « Mais c'était donc réellement un homme que ce prince-là! » Après quoi, sans se départir de son calme, sans que sa bienveillance parût altérée un seul instant, il congédia M. de Thiard.

Cette attitude frappa singulièrement M. de Thiard, qui n'oublia point d'en faire part à Ségur. Tous deux voyaient là un problème de psychologie étrange et presque mystérieux. Il ne faut pas au reste exagérer ce calme dont nous parle Ségur, ou du moins il en faut chercher la véritable interprétation. L'empereur n'était pas aussi calme qu'il voulait le paraître, puisque dans les occasions les plus solennelles il revenait obstinément sur ce sujet. La scène de Lintz a eu lieu dans les premiers jours de novembre 1805; un mois après, le 1er décembre, suivons l'empereur en son bivouac; c'est la veille d'Austerlitz. Napoléon vient de dicter sa proclamation à l'armée; il a exalté la confiance de ses soldats, il leur a montré les positions formidables qu'ils occupent, et les mouvemens téméraires de l'ennemi, qui va leur présenter le flanc. Il leur promet de les diriger sûrement vers le but, se tenant loin du feu, si, avec leur bravoure accoutumée, ils portent la confusion dans l'armée russe, mais prêt à s'exposer aux premiers coups, si la victoire est incertaine un seul instant, « car la victoire ne saurait hésiter, dans cette journée surtout où il y va de l'honneur de l'infanterie française,

qui importe tant à l'honneur de toute la nation. » Sa proclamation terminée, il entre dans une chaumière voisine avec son état-major et se met gaîment à table. Murat et Caulaincourt étaient assis auprès de lui, puis venaient Junot, Mouton, Rapp, Lemarois, Macon, Thiard, le docteur Yvan et Ségur, le plus jeune de tous. D'ordinaire ces repas du bivouac étaient lestement enlevés, on ne restait pas à table plus de vingt minutes. Cette fois le dîner se prolongea au milieu des conversations. Ségur n'en perdait pas un mot, s'attendant toujours à recueillir des paroles relatives à la journée du lendemain. C'était le 2 décembre 1805 qui allait décider du sort de la guerre et peut-être de la fortune de l'empereur; comment ne pas saisir au vol la moindre indication de ce qu'il pensait? En de pareilles heures, il n'y a pas un propos insignifiant, pas un signe à négliger; il était donc tout yeux et tout oreilles, ne songeant pour sa part qu'au mouvement de l'armée russe et à la conception triomphante de l'empereur. Quelle fut sa surprise de voir s'engager un entretien tout littéraire! L'empereur, dès les premiers mots, interpellant Junot, qui se piquait de littérature, met la conversation sur le théâtre et la tragédie. Junot lui répond en citant quelques œuvres nouvelles, entre autres *les Templiers* de Raynouard, qui venaient d'être représentés au Théâtre-Français, le 14 mai 1805, avec un immense succès. A ce nom, l'empereur se récrie, et, prenant feu soudain au grand étonnement de ceux qui l'écoutent, il se jette à corps perdu dans le débat. Le voilà qui livre bataille, non pas contre Junot, qui s'empresse de tourner bride, mais contre Raynouard absent (1). L'empereur la connaissait bien, cette pièce des *Templiers;* elle était écrite depuis plusieurs années, elle avait été présentée au Théâtre-Français avant 1804, et la censure avait fait tant de chicanes à l'auteur que la représentation avait été retardée pendant près de deux ans. L'auteur n'avait-il pas rendu les templiers sympathiques afin que l'odieux de cette histoire pesât d'un poids plus lourd sur la royauté? N'était-ce pas contrarier la poli-

(1) Le nom de Raynouard se trouve mêlé une autre fois à cette histoire des remords de Napoléon au sujet du duc d'Enghien. L'empereur, à l'occasion des fêtes qui suivirent son mariage avec Marie-Louise, laissa donner au palais de Saint-Cloud la première représentation des *États de Blois*. C'était le 22 juin 1810. La pièce, arrêtée depuis six ans par la censure, avait été écrite aux mois d'avril et de mai 1804, au lendemain du drame de Vincennes. Les censeurs de 1810 crurent sans doute que les allusions, volontaires ou non de la part de l'auteur, ne seraient plus saisies par le public. Ce qu'en pensa le public, l'histoire ne le dit pas, mais il est certain que l'empereur ne les laissa point échapper. Pendant la scène où le brave Crillon refuse d'assassiner le duc de Guise, il ne put se contenir. Entendait-il la voix de Murat refusant toute participation au meurtre du duc d'Enghien? On le vit, selon son usage dans ses accès de colère concentrée, prendre du tabac huit ou dix fois avec une sorte de con-

tique de l'homme qui s'efforçait de restaurer sous de nouveaux noms l'autorité souveraine? Jusque-là pourtant ce n'étaient que des griefs généraux; dans ce repas du bivouac d'Austerlitz, le 1er décembre 1805, le plus grave reproche que Napoléon fit à Raynouard, ce fut d'avoir manqué une si belle occasion d'expliquer les catastrophes tragiques par la raison d'état : « *Les Templiers!* disait-il, c'est une tragédie manquée ; je l'ai dit à l'auteur, qui ne me le pardonnera jamais, je le sais d'avance. Il faut louer ces messieurs, si vous désirez qu'ils vous louent... Il n'y a qu'un seul caractère suivi dans cette pièce, un seul qui se tienne, c'est celui d'un homme qui veut mourir (1); mais cela n'est pas dans la nature, cela est faux, cela ne vaut rien. Il faut vouloir vivre et savoir mourir; voilà la vérité. » Puis, attaquant le fond des choses : « Voyez Corneille! quelle force de conception! c'eût été un homme d'état! mais *les Templiers*... Cette pièce manque de politique! Il fallait mettre Philippe le Bel dans la nécessité de détruire ces orgueilleux seigneurs. Il fallait, tout en intéressant le public à leur salut, faire sentir fortement que leur existence était incompatible avec celle de la monarchie, que la sûreté du trône exigeait leur destruction!.. La politique doit remplacer la fatalité, cette fatalité qui rend OEdipe criminel sans qu'il ait cessé d'être innocent, cette fatalité qui nous intéresse à Phèdre en chargeant les dieux d'une partie de ses crimes et de ses faiblesses. Il y a de ces deux principes, il y a tout ensemble de la fatalité antique et de la politique moderne dans l'*Iphigénie* de la scène française; aussi est-ce le chef-d'œuvre de l'art, et c'est bien à tort qu'on accuse Racine de manquer de force! » Ces grands principes posés, il montrait ce que le génie pouvait en faire sortir; il appelait, il provoquait les poètes, il leur indiquait des sujets de tragédie comme il en donnera plus tard à Goethe. « C'est une erreur, ajoutait-il, de croire les sujets tragiques épuisés. Qui étudiera la politique et ses prescriptions inexorables verra jaillir une source abondante d'émotions fortes. Tout ce que le *fatum* fournissait à Eschyle ou Sophocle, les poètes

traction nerveuse, et depuis ce moment il parut ne plus écouter la pièce. La tragédie de Raynouard contenait d'ailleurs des vers qui l'avaient mal disposé, même avant la scène qui évoquait pour lui de si terribles images, ces vers par exemple :

> Souvent par un rapide et terrible retour
> Le héros de la veille est le tyran du jour.

Et celui-ci :

> Qui parle est factieux et qui se tait conspire.

J'emprunte cette anecdote à une étude publiée ici même par notre regretté collaborateur et ami Charles Labitte. Voyez, dans la *Revue* du 1er février 1837, *M. Raynouard, sa vie et ses ouvrages*.

(1) Allusion au jeune Marigny, secrètement affilié aux templiers, que son père a juré de faire périr, et impatient de mourir avec eux.

modernes le retrouveront dans la politique, cette fatalité aussi dure, aussi impérieuse, aussi dominatrice que l'autre. Que faut-il pour cela? Mettre ses personnages dans une situation où cette nécessité politique se dresse subitement devant eux, leur donner des passions généreuses, des affections humaines, ce qu'il y a de plus contraire à cette loi d'airain, et les faire plier malgré eux sous la puissance invincible. Tout ce qu'on nomme coup d'état, crime politique, deviendrait de la sorte un sujet de tragédie où, l'horreur se trouvant tempérée par la nécessité, on verrait se développer un intérêt aussi neuf que puissant. » A l'appui de ces principes, l'empereur cita plusieurs exemples; il omit seulement, dit Ségur, celui de ses souvenirs qui l'inspirait le plus en ce moment.

Que vous semble de la persistance de ce souvenir au milieu de tant de préoccupations qui devaient l'en préserver? Le spectre sanglant de la nuit du 21 mars 1804, tantôt considéré par Napoléon d'un œil doux et calme, tantôt écarté au nom d'une loi irrésistible, ce n'est point une scène vulgaire. Le cadre où elle se place en rehausse l'émotion tragique. Au sortir de cette chaumière où se discutaient de telles choses, on sait quelles ivresses attendaient le puissant homme de guerre. L'entretien terminé, il visita ses parcs, ses ambulances, s'assura par ses yeux que tous ses ordres avaient été exécutés, donna de nouvelles instructions, puis revint à son bivouac, et, se jetant sur la paille de la baraque, s'y endormit profondément. Vers le milieu de la nuit, un aide-de-camp le réveilla, non sans peine, pour lui rendre compte d'une vive fusillade qu'on avait entendue sur notre droite. Une attaque des Russes venait d'être repoussée. Cet incident, qui confirmait ses prévisions, prouvait bien que les Russes, dans l'espoir de nous tourner, accomplissaient le mouvement sur lequel il comptait; la victoire du lendemain était certaine. Voulant reconnaître une dernière fois les positions de l'ennemi, il remonte à cheval et s'aventure entre les deux lignes. Ségur faisait partie de l'escorte. L'empereur, malgré plusieurs avertissemens, se laissa entraîner si loin, qu'il donna dans un poste de cosaques. Il eût été pris ou tué sans le dévoûment de ses chasseurs. Il fallut revenir à toute bride et franchir un ruisseau marécageux où plusieurs de ceux qui le suivaient, entre autres son chirurgien Yvan, demeurèrent embourbés quelque temps. Le ruisseau franchi, Napoléon revenait à pied vers son bivouac, quand il se heurta dans l'ombre contre un tronc d'arbre renversé. Un grenadier qui se trouvait là imagine de tordre la paille de son lit de camp, en fait un flambeau, y met le feu, et, cette torche à la main, s'apprête à lui servir de guide. La flamme, éclairant soudain le visage de l'empereur, paraît un signal aux soldats des bivouacs environnans. Aussitôt, de garde en garde, de poste en poste, des

torches pareilles s'allument. En quelques instans, sur une ligne de deux lieues, des milliers de gerbes de flammes éclatent au milieu des acclamations. « Ainsi, dit Ségur, ainsi fut improvisée aux yeux de l'ennemi étonné la plus mémorable des illuminations, la plus touchante des fêtes dont jamais une armée, dans un transport d'admiration et de dévoûment, ait salué son général. »

Eh bien! c'est au milieu de ces fatigues et de ces ivresses, c'est dans la halte laborieuse de Lintz, c'est en ce bivouac triomphant d'Austerlitz, que le conquérant, tourmenté par sa conscience, s'efforçait de l'apaiser. Il y avait donc place à travers tant de distractions prodigieuses pour les choses de la vie morale. L'esclave du destin avait beau se raidir, au fond de son cœur de bronze éclatait toujours la protestation de l'humanité.

III.

Cette préoccupation du destin n'en devenait pas moins un des traits les plus caractéristiques du génie de Napoléon. Si l'habitude est une seconde nature, on ne s'accoutume pas impunément à de certaines manières de penser. A force de chercher la justification de son crime dans une nécessité politique supérieure aux lois ordinaires, il en était arrivé à concevoir de sa mission parmi les hommes un sentiment exalté, sentiment tantôt très noble, très bienfaisant, tantôt voisin du délire et de la superstition. Les loyales confidences de Ségur, quelle que fût son admiration pour son maître, nous permettent de considérer tour à tour ce double aspect des choses.

Voyez par exemple ce qui se passa au palais de Saint-Cloud au mois de juin ou de juillet 1811. Quelle scène plus curieuse que celle-là, et, si l'on y regarde de près, quelle intention plus bienfaisante? Marie-Joseph Chénier était mort le 10 janvier 1811, et Chateaubriand avait brigué l'honneur de lui succéder à l'Académie française (1). Dans ses visites aux membres de l'Académie, il avait

(1) Il n'est pas sans intérêt de comparer ici le récit de Ségur avec celui que Charles Labitte nous a donné dans sa belle étude sur Marie-Joseph Chénier (voyez la *Revue* du 15 janvier 1844). Quand Charles Labitte écrivait ces pages, les *Mémoires d'outre-tombe* n'avaient pas encore paru. Il interrogea directement M. de Chateaubriand, qui s'empressa de lui communiquer des notes. Est-ce d'après ces notes, est-ce d'après la conversation de l'illustre écrivain que Labitte composa son récit, on ne saurait le dire; nous y remarquons seulement une affirmation singulière. D'après ce récit, ce serait Napoléon qui aurait désiré voir le fauteuil de Marie-Joseph Chénier occupé par Chateaubriand; le duc de Rovigo aurait été chargé de la négociation, Chateaubriand se serait fait un peu prier, effrayé qu'il était de cette *tanière de philosophes*, enfin il se serait décidé et aurait envoyé ses cartes sans faire de visites. Les mémoires de Ségur démentent absolument cette narration. On y apprend que le comte de Ségur avait déjà un candidat, M. Aignan, traducteur de l'*Iliade* et auteur d'une tragédie de *Brunehaut*, représentée l'année précédente au Théâtre-Français. Chateaubriand, dans sa

paru, dit Ségur, tenir particulièrement à ce fauteuil. Il fut élu. Quelques mois après, son discours était fini et présenté, selon l'usage, à une commission chargée de l'examiner. On pense bien que l'esprit public était fort en éveil depuis son élection : comment l'auteur du *Génie du christianisme* allait-il se tirer de l'éloge d'un régicide? Passe encore pour le voltairien; si tenace et si amer que fût Marie-Joseph dans sa passion anti-chrétienne, Chateaubriand, criblé par lui d'épigrammes, pouvait considérer de haut ces petites choses et se montrer magnanime. On devait même prévoir que l'éloge littéraire de l'auteur des *Nouveaux Saints* et de tant de facéties du même ordre fournirait au poète d'*Atala* et de *René* l'occasion d'une vengeance exquise. Quel plaisir de répondre à d'injurieuses moqueries par une générosité chevaleresque! Le voltairien n'était donc pas de taille à embarrasser Chateaubriand; mais que dirait-il du régicide, du conventionnel, de celui qui avait voté la mort de Louis XVI? Grand sujet d'attente, curieuse chez les uns, inquiète chez les autres.

On sait aujourd'hui comment l'illustre récipiendaire s'est acquitté de sa tâche; nous l'avons, ce discours qui a soulevé tant d'orages. Chateaubriand l'a inséré dans les *Mémoires d'outre-tombe*, et il suffit d'y jeter les yeux pour en admirer le merveilleux artifice. Assurément aucune convenance n'y est oubliée, il y loue ses confrères d'une façon tout ingénieuse et toute poétique. L'empereur lui-même, l'empereur et l'empire sont glorifiés dans le plus noble langage, dans un langage où les conseils de paix et de modération se glissent adroitement sous les paroles sonores. Le dernier trait est pour l'impératrice et l'enfant qui vient de naître : « Quel temps ai-je choisi, messieurs, pour vous parler de deuil et de funérailles? Ne sommes-nous pas environnés de fêtes? Voyageur solitaire, je méditais il y a quelques jours sur les ruines des empires détruits, et je vois s'élever un nouvel empire. Je quitte à peine ces tombeaux où dorment les nations ensevelies et j'aperçois un berceau chargé des destinées de l'avenir. De toutes parts retentissent les acclamations du soldat... Tandis que le triomphateur s'avance entouré de ses légions, que feront les tranquilles enfans des muses? Ils marcheront au-devant du char pour joindre l'olivier de la paix aux palmes de la victoire... Et vous, fille des césars, sortez de votre palais avec votre jeune fils dans vos bras, venez ajouter la grâce à la grandeur, venez attendrir la victoire et tempérer l'éclat des armes par la douce majesté d'une reine et d'une mère. »

visite au comte de Ségur, « insista, dit l'auteur des *Mémoires*, avec tant de vivacité, s'appuya de titres si puissans, promit si formellement sa voix et celles de ses amis à M. Aignan, pour la première place vacante après celle de Chénier, que mon père, entraîné par le bon droit de l'auteur du *Génie du christianisme*, décida M. Aignan à céder un fauteuil dont il se croyait déjà presque assuré. »

Comment donc un tel discours a-t-il pu déplaire au maître? Deux choses l'avaient blessé, d'une part tout ce qui concernait les années révolutionnaires de Marie-Joseph Chénier, de l'autre l'éclatante glorification de la liberté. Dans l'habileté même avec laquelle Chateaubriand écartait les sujets de récrimination littéraire, on sentait la *splendida bilis* dont parle le poète latin. Cet adversaire qu'il prétendait épargner, il le perçait de flèches d'or. Qu'on relise ce passage sans oublier d'y peser chaque mot, on verra que de coups terribles sont portés à Marie-Joseph. Il souhaite la paix à sa tombe; mais au moment même où il prononce ce mot, il hésite comme devant un écueil. En portant à M. Chénier *ce tribut de respect que réclament tous les morts,* il craint de rencontrer sous ses pas *des cendres bien autrement illustres.* L'allusion sera-t-elle comprise? Pour qu'il n'y ait aucun doute sur sa pensée, il va au-devant des interprétations hostiles à Chénier, et tout en les qualifiant de *peu généreuses,* c'est lui-même qui les suggère : « Si des interprétations peu généreuses voulaient me faire un crime de cette émotion involontaire, je me réfugierais au pied de ces autels expiatoires qu'un puissant monarque élève aux mânes des dynasties outragées. Ah! qu'il eût été plus heureux pour M. Chénier de n'avoir point participé à ces calamités publiques qui retombèrent enfin sur sa tête! » Le commentaire ne se fait pas attendre : l'orateur évoque l'image d'André Chénier, du noble poète tombé sous le couperet de Robespierre, et, bien qu'il parle de la tendre amitié des deux frères séparés par la politique, ce seul souvenir rappelle immédiatement aux auditeurs les accusations portées contre Marie-Joseph, les traits sanglans qui l'accablèrent, les doutes qui subsistaient encore chez beaucoup d'esprits, doutes horribles dont n'avait pas entièrement triomphé la mâle et poétique protestation intitulée *la Calomnie.*

Hâtons-nous de dire que le trait lancé d'une main si habile est retiré tout aussitôt : « si mon prédécesseur pouvait entendre ces paroles qui ne consolent plus que son ombre, il serait sensible à l'hommage que je rends ici à son frère, car il était naturellement généreux... » Insistant alors sur cette générosité de caractère, qui l'exposait plus qu'un autre aux nouveautés périlleuses, il regrette que les hasards de la vie l'aient transporté de la solitude du poète au milieu des factions. « Heureux, dit-il, s'il n'eût vu d'autre ciel que le ciel de la Grèce sous lequel il était né! s'il n'eût contemplé d'autres ruines que celles de Sparte et d'Athènes! Je l'aurais peut-être rencontré dans la belle patrie de sa mère, et nous nous serions juré amitié sur les bords du Permesse, ou bien, puisqu'il devait revenir aux champs paternels, que ne me suivit-il dans les déserts où je fus jeté par nos tempêtes? Le silence des forêts aurait calmé cette âme troublée... » Mais, non, il est resté dans la

fournaise, c'est pourquoi il a droit à l'indulgence. « Qui peut se flatter d'être trouvé sans tache dans un temps de délire où personne n'avait l'usage entier de sa raison? » Cette indulgence dont il ne s'est guère préoccupé lui-même dans tout ce qui précède, il la réclame pour Marie-Joseph Chénier en vertu de son culte pour la liberté. « M. Chénier adora la liberté; pourrait-on lui en faire un crime? Les chevaliers eux-mêmes, s'ils sortaient de leurs tombeaux, suivraient la lumière de notre siècle. » Lui aussi, il va la suivre. Une fois cette carrière ouverte, il s'y lance intrépidement. Il glorifie la liberté, il la réclame, il la venge et de ceux qui l'oppriment et de ceux qui la déshonorent. Il célèbre l'alliance illustre de la liberté avec l'honneur. Ces deux pages renferment tout un ensemble d'idées sur l'union de ce qui a paru incompatible aux hommes de la révolution, la monarchie et la liberté. Quelle monarchie? L'orateur ne le dit pas, mais il est impossible de se méprendre sur sa pensée. A sa façon d'évoquer les chevaliers et de célébrer l'honneur, on devine l'homme qui eût préféré à toute la gloire de l'empire la transformation libérale de l'ancienne France. Tradition fidèle, innovation généreuse, voilà le fond de ses idées. C'est le germe de ce qui sera un jour la doctrine et l'école de Tocqueville, le plus grand penseur politique, dit justement Royer-Collard, qui ait paru en France depuis Montesquieu.

Rien de tout cela ne pouvait satisfaire l'empereur. On s'en aperçut bien dans la commission de l'Académie française chargée d'apprécier ce discours. Parmi les membres de la commission, les plus occupés de politique, je ne veux pas dire les plus courtisans, soupçonnèrent un péril. La commission se trouvait composée de douze membres; six d'entre eux pensèrent que le discours produirait une impression fâcheuse, les six autres, au nombre desquels étaient Fontanes et le comte de Ségur, le jugèrent favorablement. L'un des six premiers, Regnault de Saint-Jean d'Angély, courut avertir l'empereur de cet incident, plus politique à ses yeux que littéraire. Il revint du reste très loyalement prévenir Fontanes et le comte de Ségur de ce qu'il avait cru devoir faire. Sur cet avertissement, Fontanes s'abstint pendant huit jours d'aller faire sa cour à l'empereur, le comte de Ségur ne craignit pas d'affronter le feu dès le soir même. — Ici laissons la parole à l'auteur des *Mémoires*, c'est à Philippe de Ségur de nous raconter la scène où son père eut à subir publiquement une si violente attaque à brûle-pourpoint.

« C'était à Saint-Cloud, il y avait spectacle. L'empereur, au sortir de sa loge, le rencontrant, lui dit assez brusquement : — Venez au coucher, monsieur! — Mon père l'y suivit. Napoléon, dès qu'il l'aperçut en avant de la foule nombreuse d'officiers de sa cour rangés en cercle autour de sa personne, vint droit à lui. — Monsieur,

s'écria-t-il aussitôt, les gens de lettres veulent donc mettre le feu à la France! J'ai mis tous mes soins à apaiser les partis, à rétablir le calme, et les idéologues voudraient rétablir l'anarchie! Sachez, monsieur, que la résurrection de la monarchie est un mystère. C'est comme l'arche! Ceux qui y touchent peuvent être frappés de la foudre! Comment l'Académie ose-t-elle parler des régicides quand moi, qui suis couronné et qui dois les haïr plus qu'elle, je dîne avec eux et je m'assois à côté de Cambacérès? — Votre majesté, répondit mon père, veut sans doute parler de la commission de l'Institut, mais je ne vois pas en quoi elle a pu mériter de pareils reproches. — Elle en a mérité de plus graves, repartit l'empereur, et vous, et M. de Fontanes, comme conseiller d'état et comme grand-maître de l'Université, vous mériteriez que je vous misse à Vincennes! — Mon père répliqua : — Je ne vous crois point capable, sire, de cette injustice. On peut trouver naturel d'entendre blâmer la condamnation à mort de Louis XVI sans croire contrarier un gouvernement qui vient de dresser à Saint-Denis des autels expiatoires! — A ces mots, l'empereur en colère, frappant du pied, s'écria : — Je sais ce que je dois faire, et quand et comment je dois le faire! Ce n'est point à vous de le juger, vous n'êtes point ici au conseil d'état, et je ne vous demande point votre avis! — Je ne le donne pas, répondit mon père, je me justifie! — Et comment, reprit l'empereur, justifiez-vous une pareille inconvenance? — Sire, dit alors mon père, M. de Chateaubriand dans son discours compare Chénier à Milton, qui était un grand homme, et, quand il le condamne, c'est en ne traitant que d'erreur d'une âme élevée le républicanisme et le vote de Chénier. Je n'ai vu à cela rien d'inconvenant. — Enfin, ajouta Napoléon, au lieu de faire l'éloge de son prédécesseur, il a condamné tous les régicides, dont une partie est dans l'Institut. L'auriez-vous osé comme lui en face d'eux? — Et c'est justement, sire, s'écria mon père, ce que j'ai fait dans le *Tableau politique de l'Europe*, quand ils gouvernaient encore, sous la république, et là, ce que M. de Chateaubriand appelle seulement une erreur, je l'ai appelé un crime! Ces messieurs ne m'en ont pas su mauvais gré, ils sont plus accoutumés que vous ne le pensez aux discussions politiques. — Monsieur, reprit l'empereur, on lit froidement un ouvrage dans son cabinet, il n'en est pas de même d'un discours prononcé en public, cela aurait fait un scandale honteux. — En le permettant, répondit mon père, ç'aurait été tout au plus un scandale de vingt-quatre heures; en le défendant, ce sera peut-être celui d'un mois! — Je vous répète, monsieur, reprit rudement l'empereur, que je ne demande pas de conseils. Vous présidez la seconde classe de l'Institut, je vous ordonne de lui dire que je ne veux pas qu'on traite de politique dans ses séances! — En ce cas,

sire, ajouta mon père, je dois renoncer à l'éloge de Malesherbes qu'elle m'a chargé de faire. — Je n'y vois pas un très grand mal, répondit Napoléon. — Puis de sa voix brève et la plus impérieuse : — Exécutez mes ordres! Allez, et songez bien que, si la classe désobéit, je la casserai comme un mauvais club! »

Sur cette menace, l'empereur salua, congédiant d'un signe toutes les personnes présentes. De telles explosions sont quelquefois plus embarrassantes pour les témoins que pour ceux-là même qui s'y trouvent mêlés directement. Tous, en se retirant, évitèrent M. de Ségur, excepté Duroc, qui s'approcha de lui sans aucune gêne, et lui dit à voix basse que, s'il n'avait rien répondu, la scène n'aurait duré qu'une seconde. Cet avis était d'une bonne âme, je suis persuadé pourtant que M. le comte de Ségur ne regrettait pas d'avoir tenu tête à l'ouragan. Il convenait pour la dignité de tous que le tout-puissant césar eût devant lui autre chose que des muets; il convenait aussi que cette résistance du conseiller fît éclater plus complétement la secrète pensée du maître.

Le lendemain matin, M. de Ségur, décidé à une explication, ne manqua point de se rendre au lever de l'empereur, où plusieurs des courtisans lui firent une assez froide mine. Le lever congédié, il resta. Le chambellan de service, M. de Rambuteau, persuadé que M. de Ségur allait se perdre, essaya en vain de l'entraîner dans la salle voisine; M. de Ségur tint bon. La foule sortie et les portes fermées, l'empereur, s'apercevant que M. de Ségur est là, lui demande avec douceur ce qu'il désire : « Vous parler, sire, de la scène d'hier soir. Le respect seul m'a fait garder beaucoup de choses que je voulais vous répondre. Rien n'est plus pénible que des reproches aussi vifs pour ceux qui vous sont attachés. Si vous voulez qu'on ne contrarie pas les maximes de votre gouvernement, il faut, pour nous au moins, n'en pas faire des énigmes. L'approbation que vous aviez donnée à ce que j'ai écrit sur la mort du roi, les paroles sévères que vous avez prononcées récemment contre les régicides dans la salle du trône, enfin votre ordonnance expiatoire pour Saint-Denis, me rendent tout à fait incompréhensible le langage si rude que vous m'avez tenu hier et dont je suis très affecté. » Alors M. de Ségur lui expliqua en détail ce qui s'était passé dans la commission. Il insista sur les raisons qui devaient empêcher l'empereur d'intervenir dans le débat. Ce discours, à supposer qu'il soit malfaisant, ne nuira jamais qu'à l'auteur; si on l'interdit pour quelques mots à l'adresse des régicides, on en conclura que le gouvernement de l'empereur a cessé de désapprouver l'acte de la convention, un acte que la politique réprouve aussi bien que la justice. Il termina en disant que mettre tant d'entraves à l'expression de la pensée littéraire, c'était éteindre un des plus brillans rayons de la gloire de

son règne, la haute littérature, comme la morale, ne pouvant être séparée de la politique.

L'empereur, après l'avoir attentivement écouté, répondit d'un ton qui contrastait de la façon la plus singulière avec les violences de la veille : « Je ne vous en veux pas du tout. *Ceci est de ma politique.* Je vous ai dit hier ce que je voulais qu'on répétât. N'oubliez pas qu'il y a de l'esprit de parti dans toute cette affaire. Si un autre que M. de Chateaubriand eût fait ce discours, je n'y aurais pas pensé, et voilà ce qu'en homme d'état vous auriez dû sentir. » Il ajouta en riant : « Avouez au reste que les littérateurs visent toujours à l'effet. Avouez encore que, comme homme de lettres et comme homme de goût, M. de Chateaubriand a fait une inconvenance, car enfin, lorsqu'on est chargé de faire l'éloge d'une femme qui est borgne, on parle de tous ses traits, excepté de l'œil qu'elle n'a plus. » Cette saillie ayant fait rire M. de Ségur, l'empereur termina l'entretien par ces mots : « Ah çà, vous n'êtes plus fâché, ni moi non plus; mais empêchez l'Institut de parler politique, car cela est plus facile à prévenir qu'à modérer. » Disant cela, il le reconduisit jusque dans la salle voisine avec la bienveillance la plus gracieuse. Les courtisans y étaient encore. Personne ne craignit plus de se compromettre avec le comte de Ségur; les mines rogues devinrent tout avenantes, et ce fut à qui lui serrerait la main.

On connaissait déjà des scènes du même genre au sujet du discours de Chateaubriand, celle par exemple où Daru joue un rôle et qui est racontée par M. de Lacretelle en son histoire du consulat et de l'empire; des récits divers que nous possédons, y compris celui de Chateaubriand, le récit de Ségur, par sa candeur même, nous semble le plus caractéristique. Évidemment Philippe de Ségur, non plus que son père, n'a vu aucune intention hostile à l'empire dans le discours de l'auteur d'*Atala*, et cependant il n'hésite pas à peindre les violences de Napoléon. Il ne sait pas si les paroles de l'empereur, telles qu'il les rapporte, lui feront honneur ou lui feront tort; c'est le plus simplement du monde qu'il les a consignées. Voilà bien la vérité naïve, entière, celle qui permet de juger sans parti-pris.

Quel est donc notre jugement sur Napoléon ou plutôt le jugement de Ségur d'après les curieuses pages qu'on vient de lire? Je le résume ainsi en toute franchise : quand on vient d'assister à cette scène, il est impossible de n'y pas noter ce qui éclate en bien d'autres circonstances de la vie de l'empereur, des colères factices, des violences calculées, l'art du grand tragédien politique, et, chose plus fâcheuse encore, son esprit de domination inquiet, impatient, intraitable, mais il est impossible aussi d'y méconnaître la haute pensée qui domine tout le reste, je veux dire le désir de mettre fin aux haines des partis et de réconcilier la France avec la France.

En nivelant tout pour préparer l'unité future, la révolution n'avait fait que semer partout des germes de divisions effroyables; cette société réduite en poussière, le premier consul voulut la pétrir et la repétrir de sa main puissante, afin de reconstituer une nation. Immense et glorieux labeur, qui pourrait le nier? Seulement on commençait à s'apercevoir d'année en année qu'une telle œuvre ne pouvait s'accomplir par le despotisme. L'unité que le despotisme enfante est l'unité sans âme, sans vie, l'unité du silence et de la mort. Voilà pourquoi Napoléon s'irritait si fort contre Chateaubriand. Il voyait dans ses paroles une tentative d'unité par d'autres procédés que les siens. Quand Chateaubriand montre *les chevaliers suivant la lumière de notre siècle*, quand il appelle une *illustre alliance entre l'honneur et la liberté*, soyez sûrs que toutes ces images, comme des visions importunes, inquiétaient beaucoup plus César que telle ou telle parole relative aux régicides. C'est à cela qu'il répond par ce cri sorti du fond de son âme : *la résurrection de la monarchie est un mystère!* Tacite a parlé quelque part de l'*arcanum imperii*, dévoilé tout à coup par une circonstance fortuite (1); Chateaubriand aussi avait dévoilé ce secret, il avait touché à l'arche d'alliance et provoqué la foudre! Notez encore ce mot : *ceci est de ma politique*, et ceux-ci : *je sais ce que j'ai à faire, et quand et comment je dois le faire*. Chacune de ces paroles est un éclair de feu; on dirait un voile qui se déchire et des profondeurs qui s'entr'ouvrent.

Napoléon connaissait donc parfaitement le terrible et laborieux problème dont la révolution a saisi le monde : la nécessité d'une réconciliation entre l'ancienne France et la France nouvelle. En politique, en religion, en toutes choses, ce problème est le tourment de notre âge. De quelque côté qu'on se tourne, le sphynx est devant nous. Le génie de Napoléon n'ayant pu en triompher, d'autres lutteurs sont venus. Après le despotisme militaire, on a vu la monarchie constitutionnelle, après la monarchie constitutionnelle la république, après la république la démocratie césarienne. Tous les efforts ont échoué jusqu'ici, et le problème est plus menaçant que jamais, puisque jamais la division des esprits n'a été plus profonde. Faut-il donc se décourager? renoncerons-nous à chercher le mot de l'énigme? Non certes, ce serait renoncer à vivre. L'accord que nous poursuivons est la condition même de notre existence. Entre la tradition protectrice et l'innovation conquérante, il faudra bien que l'accord se fasse, car cet accord est nécessaire. De même que dans le domaine des choses religieuses la foi ne saurait détruire la raison, ni la raison détruire la foi, chacune d'elles ayant besoin de

(1) « Evulgatum imperii arcanum posse principem alibi quam Romæ fieri. » *Hist.*, I, 4.

l'autre, de même dans l'ordre politique et social la tradition est une force dont l'innovation doit tenir grand compte, et l'innovation est un levain sans lequel la tradition ne saurait vivre. L'autorité qui étouffe la liberté détruit son propre fondement, la liberté qui renverse l'autorité détruit précisément ce qui l'abrite. Unies ensemble, elles sont des instrumens de vie; séparées, elles ne produisent que des œuvres de mort. Pareillement l'ancien monde et le monde nouveau sont indispensables l'un à l'autre : un peuple ne marche sûrement que dans les voies de son génie; mais, s'il lui est impossible de renier tout son passé, il lui est bien plus impossible encore de retourner en arrière.

Philippe de Ségur était trop attaché à la personne de Napoléon pour que sa vue portât si haut et s'étendît si loin; il a eu du moins le mérite d'apprécier chez son maître cette tentative de réconciliation sociale, tentative qui a fait la grandeur du consulat et qui aurait pu sauver l'avenir, si la politique dont elle s'inspirait, au lieu d'être prise comme moyen de gouvernement absolu, eût été pratiquée au nom de la dignité humaine.

IV.

L'idée de la réconciliation sociale était certainement une des idées maîtresses de Napoléon. C'est par elle que tant de personnages de l'ancienne cour, ou du moins de l'ancienne France, se trouvaient rattachés à l'empire. Ils avaient là une justification toute prête de leur conduite. Ce n'était pas une ambition vulgaire, ce n'était pas même la fascination de la force et de la gloire qui les avait attirés vers Napoléon, c'était une pensée morale, un devoir patriotique. Parmi ceux qui considéraient ainsi leur rôle, Philippe de Ségur, est-il besoin de le dire? était certainement l'un des plus sincères. C'est avec une effusion cordiale qu'il insiste sur ce point. On voit qu'il se sent à l'aise chaque fois qu'il peut glorifier dans son maître *le réconciliateur*, c'est le mot qu'il emploie, « celui dont la main puissante et réparatrice pouvait seule rapprocher et fondre ensemble les anciens et les nouveaux élémens de la société française. » De là ses angoisses, on l'a vu, quand il apprit l'horrible drame de Vincennes; le réconciliateur disparaissait. De là aussi le ton bienveillant de son récit quand il raconte la scène de Saint-Cloud; le réconciliateur avait reparu. Plus tard, toutes les fois que Napoléon par quelque abus de force compromettra cette œuvre de conciliation et de concorde, Ségur éprouvera la même douleur, comme il éprouvera la même joie à chaque symptôme contraire.

En voyant cette inspiration bienfaisante soumise chez l'empereur à de telles vicissitudes, en voyant le *réconciliateur* s'effacer si sou-

vent, puis se montrer de nouveau pour s'effacer encore, un soupçon a pu venir à la pensée de Ségur. N'a-t-il pas eu l'idée que c'était là un rôle pour Napoléon, et un rôle qui le gênait peu, puisqu'il cédait si vite aux entraînemens de la passion? Ses mémoires ne renferment aucune trace de ce sentiment. Napoléon au contraire y apparaît toujours avec une foi profonde dans sa destinée. Quand il parle de son étoile, ce n'est pas une métaphore; il songe bien réellement à une mission qu'il a reçue et aux promesses que sa fortune lui a faites. Il racontait un jour à Ségur les émotions terribles dont il fut assailli en Égypte lorsqu'il apprit la destruction de la flotte française à Aboukir. Immédiatement il avait prévu toutes les conséquences de cette catastrophe : l'impression qu'elle produirait sur le fatalisme oriental, le sultan livré à l'influence anglaise, la foi égyptienne ébranlée, la mer perdue, l'expédition désormais isolée de la France, nul moyen de communication, nul moyen de retour, tout son plan renversé de fond en comble, car du milieu des sables de l'Afrique il avait eu jusque-là les yeux fixés sur l'Angleterre, formant ce rêve gigantesque d'enfermer sa campagne entre deux victoires, l'une datée de Memphis, l'autre datée de la Tour de Londres. Il disait donc à Ségur : « A la nouvelle de ce désastre, je me demandai si j'étais abandonné de ma fortune; mais aussitôt je récapitulai tout ce qu'elle avait fait pour moi depuis mon départ de France; j'en conclus que cet événement ne me regardait point, que ce malheur était hors de moi, que ce signe ne m'était pas adressé. Dès lors je demeurai calme et tranquille. » Notez bien que ce ne sont pas cette fois des paroles de bulletin ou de proclamation destinées à l'imagination du soldat, ce sont des sentimens qu'il a contenus en lui-même, et si ces confidences désintéressées lui échappent, c'est une quinzaine d'années après l'événement. L'homme qui parle ainsi de sa fortune ne joue pas un rôle, il a sa foi, il a une idée qui le possède et qui le mène.

Cette foi étrange était si vive qu'elle confinait par momens à une sorte de superstition. Il est inutile de rassembler les pages de Ségur où se montre la croyance de l'empereur à sa mission, le lecteur n'y apprendrait rien de nouveau; cherchons plutôt les scènes où l'auteur des *Mémoires* nous signale chez son maître certaines dispositions superstitieuses. En voici une fort intéressante à plus d'un titre. En 1810, à l'occasion du mariage de Napoléon et de Marie-Louise, le maréchal de Schwarzenberg, ambassadeur d'Autriche, avait donné un bal auquel assistèrent l'empereur et l'impératrice. C'était le 1er juillet, trois mois après les cérémonies du mariage. On sait par quelle catastrophe se termina cette fête éblouissante. Un incendie éclate, on se précipite, on s'écrase aux portes des salons; en quelques instans, tout devient la proie des flammes. Ce sinistre,

dont tant de personnes furent victimes et où périt la belle-sœur de l'ambassadeur autrichien, la princesse Pauline de Schwarzenberg, fut longtemps considéré par Napoléon comme un présage qui s'adressait spécialement à lui. Il croyait que son destin lui avait parlé ce jour-là. Passionné comme il était pour les chefs-d'œuvre de la tragédie française, il aurait pu s'appliquer les paroles d'Athalie :

Un songe,... me devrais-je inquiéter d'un songe?

Le songe qui le tourmentait, c'était le souvenir de ce désastre, ces cris de détresse, ces clameurs déchirantes, les mères éperdues cherchant leurs filles à travers les flammes, cette nuit de mort dévorant une nuit de fête, et cela quelques mois seulement après la célébration d'un mariage qui semblait assurer la paix du monde.

Voulez-vous une preuve que ce signe funeste le préoccupa pendant plus de trois ans? Transportez-vous en 1813, au plus fort de la campagne de Saxe. C'est le 27 août; l'empereur est arrivé la veille à Dresde pour tenir tête aux trois armées réunies de l'empereur de Russie, de l'empereur d'Autriche et du roi de Prusse. Dès six heures du matin, la lutte s'engage avec fureur; presqu'au début de l'action, on aperçoit dans les rangs ennemis, au milieu d'un brillant état-major, un personnage qui tombe frappé par un boulet. C'était Moreau, le républicain Moreau, le vainqueur de Hohenlinden, qui combattait la France à côté de l'empereur Alexandre, et, après tant de jours de gloire, mourait déshonoré. Napoléon crut d'abord que le grand personnage atteint de ce coup mortel était le maréchal de Schwarzenberg. Son premier mouvement fut de le plaindre, puis il ajouta tout à coup, en rappelant la catastrophe du 1er juillet 1810 : « Cet incendie me pesait sur le cœur comme un présage sinistre; mais aujourd'hui enfin le sort s'explique : Schwarzenberg a purgé la fatalité. C'est à lui bien évidemment que s'adressait ce présage (1). » Ségur, qui a recueilli ces singulières paroles, y joint les réflexions suivantes, bien dignes aussi d'être signalées au lecteur : « Ce n'était pas la première fois que nous remarquions en Napoléon un penchant plus ou moins superstitieux, soit qu'à une si grande élé-

(1) Cette réflexion, si extraordinaire par elle-même, plus extraordinaire encore dans un tel moment, a été entendue par plus d'un témoin. Le baron Fain en a également consigné le souvenir dans le *Manuscrit de 1813*. Voici le récit du baron Fain : « A ces détails, l'empereur ne doute pas que ce ne soit le prince de Schwarzenberg. — C'était un brave homme, dit-il, et je le regrette. — Puis, après ce premier mouvement, il ne peut s'empêcher d'ajouter : — C'est donc lui qui purge la fatalité! J'ai toujours eu sur le cœur l'événement du bal comme un présage sinistre. Il est bien évident maintenant que c'est à lui que le présage s'adressait. » — Voyez *Manuscrit de 1813 contenant le précis des événemens de cette année pour servir à l'histoire de l'empereur Napoléon*, par le baron Fain, secrétaire du cabinet à cette époque, 2 vol. in-8°, Paris 1824, t. II, p. 290.

vation, ne voyant rien entre le ciel et eux, ces dominateurs se plaisent à se supposer l'objet de l'attention divine, soit qu'en effet ces hommes inspirés, ces maîtres de la terre, grands vassaux du ciel, soient plus immédiatement sous la main de Dieu et se sentent plus près de lui que les autres hommes! Quoi qu'il en soit, c'est un fait qu'on avait vu Bonaparte, dès ses premiers pas, porté à croire autant pour les autres que pour lui-même à ces avertissemens. »

Si l'on me permet d'ouvrir ici une parenthèse toute littéraire, je ferai remarquer en passant que cette expression étrange employée par Napoléon, « Schwarzenberg a purgé la fatalité, » fournit une explication très curieuse d'une théorie d'Aristote sur laquelle l'ancienne critique a émis des conjectures sans nombre. Corneille en parle dans son *Discours de la tragédie*. Dès le début de ce discours, il demande ce que signifie la définition de *la Poétique* d'Aristote, à savoir que la tragédie *emploie la terreur et la pitié pour purger les passions de ce genre*. Après bien d'autres, il donne son avis sur cette *purgation des passions* (1), comme il l'appelle, et son explication ne paraît guère plus satisfaisante que celles des précédens commentateurs. La critique du temps de l'empire aimait beaucoup ces sortes de discussions; Geoffroy s'y donnait carrière avec son âpreté habituelle. C'est au feuilleton du *Journal de l'empire* bien plus sans doute qu'au *Discours* de Corneille que l'empereur avait emprunté cette phraséologie bizarre. Or le point curieux en cette affaire, c'est que, là où les lettrés de profession balbutient et s'embrouillent, lui, sans hésiter, intelligence précise et pratique, il donne une explication parfaitement nette. Purger une passion, d'après ces mots de l'empereur, c'est l'éprouver hors de nous, sur un autre, à propos d'un autre. J'ai éprouvé un sentiment de terreur à la représentation des malheurs d'OEdipe, et tout à coup je m'aperçois que cette terreur se rapporte à un objet qui ne me touche point; la passion est purgée. J'ai eu la crainte d'une menace, d'une fatalité; soudain je vois que cette menace s'adressait à un autre et qu'elle s'est accomplie en effet, puisque la personne visée a reçu le coup. Me voilà délivré de mes angoisses, la passion est purgée. Assurément les interprètes et commentateurs d'Aristote ne pouvaient compter sur une telle aventure. N'est-il pas étrange que le mot de cette énigme si *gênante*, comme dit Corneille, et qui aujourd'hui encore embarrasse les hellénistes de l'Académie des Inscriptions, ait été trouvé par Napoléon en des circonstances si dramatiques, le matin de la bataille de Dresde?

Ainsi à Dresde en 1813, comme au Caire en 1798, Napoléon avait besoin de s'expliquer avec sa fortune et de lui demander compte de

(1) C'est le mot d'Aristote, ἡ τῶν παθημάτων κάθαρσις. *Poétique*, chap. VII.

ses actes. Avant de savoir que le *signe* du désastre naval d'Aboukir s'adressait à l'amiral Brueys et que le *signe* de la catastrophe du bal s'adressait au prince de Schwarzenberg, il avait ressenti en son cœur une douloureuse oppression. Ne croyez pas que ce soit là une parole en l'air. Ce malaise, avec la disposition d'esprit qu'il indique, se retrouve à des époques très diverses de sa carrière. Au milieu même de ses plus glorieuses campagnes, s'il éprouvait un échec sur un point, ou bien si une victoire lui coûtait plus d'efforts, s'il était contraint de recourir à des moyens plus violens et de sacrifier un plus grand nombre d'hommes, il tenait à se persuader à lui-même qu'il n'y avait pas là de présage funeste, que ces choses purement fortuites n'avaient pas de signification, que son étoile brillait toujours. Dans ces occasions-là, il réprimait énergiquement les flatteurs qui montraient trop de confiance dans son habitude de vaincre. Il disait avec une sorte d'impatience fébrile : « On a tort de prétendre que je suis invincible. J'ai été vaincu à Saint-Jean-d'Acre, j'ai été vaincu à Pultusk, j'ai été vaincu à Essling ! » Le souvenir de ces défaites mêlées à tant de victoires écartait les doutes superstitieux que tel ou tel insuccès pouvait lui inspirer. N'y avait-il pas dans sa vie certains échecs qui devaient être considérés comme une faveur de sa fortune? Si l'Anglais Sidney Smith ne l'eût arrêté à Saint-Jean-d'Acre, Napoléon se serait jeté dans les plus folles aventures. Il le disait lui-même la veille de la bataille d'Austerlitz, dans ce repas du bivouac dont nous parlions plus haut : « Si je m'étais emparé de Saint-Jean-d'Acre, je prenais le turban, je faisais mettre de grandes culottes à mon armée, je ne l'exposais plus qu'à la dernière extrémité, j'en faisais mon bataillon sacré, mes immortels! C'est par des Arabes, des Grecs, des Arméniens, que j'eusse achevé la guerre contre les Turcs! Au lieu d'une bataille en Moravie, je gagnais une bataille d'Issus, je me faisais empereur d'Orient et je revenais à Paris par Constantinople (1). » Voilà ce que Ségur a entendu la veille au soir d'Austerlitz, et chacun se disait alors que l'échec de Saint-Jean-d'Acre avait été un bienfait de la destinée. Essling même, cette terrible bataille où il n'y eut en réalité ni vain-

(1) M. Edgar Quinet, en son poème de *Napoléon*, a traduit fidèlement ces rêves extraordinaires lorsqu'il fait dire au jeune général de la campagne d'Italie :

L'Occident me gêne et m'ennuie;
Son maigre sol est sans engrais
Pour enraciner à jamais
L'arbre sanglant de mon génie...
Le pays que j'aime le mieux,
C'est l'Orient aux vastes cieux;
Il a des puits de renommée
Pour désaltérer mon armée,
Et l'écho des déserts béans
Pour des batailles de géans.

queurs ni vaincus, mais que nous comptons plutôt parmi nos glorieuses journées, l'empereur la mettait résolûment au nombre de nos défaites; c'était une façon de déclarer que cet échec ou ce retard n'avait pas empêché sa fortune de le conduire deux mois après à Wagram, où il avait terminé la guerre de 1809.

De telles préoccupations peuvent à la longue produire de singuliers effets. Viennent les heures où l'équilibre de tant de facultés prodigieuses commence à subir quelques atteintes, cette idée superstitieuse de la destinée ne sera-t-elle pas une cause d'égarement? On trouvera sans doute dans ces indications de Philippe de Ségur le commentaire de l'anecdote si curieuse racontée par le duc de Raguse. Marmont revenait de la seconde campagne d'Autriche, il avait été nommé maréchal de France après Wagram, il était plein de feu, plein d'espoir; une de ses premières visites en arrivant à Paris fut pour un des ministres de l'empire, l'amiral Decrès, son compatriote et son ami. L'amiral, qui le voit transporté d'enthousiasme, se garde bien d'interrompre ses litanies triomphales; mais, l'ayant écouté jusqu'au bout, il prononce simplement ces paroles : « Eh bien! Marmont, vous voilà bien content parce que vous venez d'être fait maréchal. Vous voyez tout en beau. Voulez-vous que je vous dise la vérité, moi, que je vous dévoile l'avenir? L'empereur est fou, tout à fait fou, et nous jettera tous tant que nous sommes cul par-dessus tête; tout cela finira par une épouvantable catastrophe! » A ces mots, Marmont recule de deux pas et répond : « Vous-même êtes-vous fou de parler ainsi? ou bien est-ce une épreuve que vous voulez me faire subir? » Decrès lui réplique avec le même sang-froid : « Ni l'un ni l'autre, mon cher ami, je ne vous dis que la vérité. Je ne la proclamerai pas sur les toits, mais notre ancienne amitié et la confiance qui existe entre nous m'autorisent à vous parler sans réserve. Ce que je vous dis n'est que trop vrai, et je vous prends à témoin de ma prédiction. » Là-dessus il développe ses idées à Marmont, lui parlant de la bizarrerie des projets de l'empereur, en signalant la mobilité, la contradiction, l'étendue gigantesque. « Enfin, ajoute le duc de Raguse, il me présenta un tableau que les événemens n'ont que trop justifié. Plus d'une fois depuis la restauration j'ai rappelé à Decrès notre conversation et son étonnante, mais bien triste prédiction (1). » Ségur n'a point de telles paroles à rapporter, son culte pour l'empereur ne saurait le lui permettre, mais c'est le moment où il prononce les mots de vertige, de sommets abrupts, de hauteurs à pic entourées d'abîmes. C'est aussi le moment où, parmi les mobiles de ses dernières entreprises, il signale « l'at-

(1) Voyez *Mémoires du maréchal Marmont duc de Raguse de 1792 à 1841,* 9 vol., 1857, t. III, p. 336-337.

trait du risque, le besoin d'émotions fortes, » ajoutant que « tous les hommes sont plus ou moins joueurs et ne se distinguent que par la grandeur de leurs enjeux. » Est-ce une excuse qu'il prétend insinuer? C'est une excuse et une condamnation tout ensemble; le serviteur fidèle voudrait bien absoudre la folie de son maître, l'homme dévoué à son pays par-dessus tout n'admet pas que la France serve d'enjeu à un joueur, quand même ce joueur s'appellerait Napoléon.

S'il y a telle partie de ces *Mémoires* où Ségur, qui ne peut pas tout dire, nous fournit pourtant le commentaire de ce que d'autres ont dit, nous avons à citer bien des passages où il révèle des détails importans dont personne n'a parlé. Tels sont par exemple ses renseignemens sur la maladie de l'empereur, maladie dont les premiers symptômes remontaient au temps de sa jeunesse et qui s'était aggravée avec l'âge. Tant d'affaires, tant d'intérêts immenses étaient attachés à la personne du maître qu'il importait de dérober ce mal, je ne dirai pas à tous les regards, mais à tous les soupçons. De là des allures mystérieuses à de certains jours chez les hommes qui l'entouraient, de là aussi chez les historiens des allusions embarrassées. Ségur va tout raconter avec la précision d'un témoin. Déjà, dans son *Histoire de la grande armée pendant l'année 1812*, il avait donné quelques indications à ce sujet; il était arrivé en effet que l'empereur, atteint d'une crise violente au milieu d'une bataille, n'avait pu dissimuler ce qu'il éprouvait. C'était le 7 septembre 1812, au plus fort de la bataille de la Moskowa. On le vit presque toute cette journée s'asseoir ou se promener lentement en arrière de l'armée; la situation qu'il avait choisie était adossée à une redoute conquise l'avant-veille, sur les bords d'une ravine d'où il apercevait difficilement l'échiquier de la bataille. « Autour de lui, dit Ségur, chacun le regardait avec étonnement. Jusque-là, dans ces grands chocs, on lui avait vu une activité calme; mais ici c'était un calme lourd, une douceur molle. » Aux instans critiques, quand il ne faut qu'un ordre pour achever la victoire, quand un signe fait à la jeune garde peut entraîner une action décisive, quand Murat et Ney demandent cet ordre, ce mot, ce signe, l'officier envoyé par eux revient leur dire qu'il a trouvé l'empereur à la même place, les traits affaissés, le regard morne, répondant avec indifférence et comme étranger à ce fracas épouvantable qui retentit au loin dans l'espace. C'est alors que le maréchal Ney, avec sa véhémence ordinaire, s'écria : « Que fait l'empereur derrière l'armée? Puisqu'il ne fait plus la guerre par lui-même, puisqu'il veut faire partout l'empereur, qu'il retourne aux Tuileries et que l'un de nous commande ici à sa place! » Paroles bien peu exactes, ce n'est pas à la Moskowa que Napoléon *faisait l'empereur*. « Murat fut plus calme,

dit Ségur, il se souvenait d'avoir vu l'empereur parcourir la veille le front de la ligne ennemie, s'arrêter plusieurs fois, descendre de cheval, et, le front appuyé sur ses canons, y rester dans l'attitude de la souffrance. Il savait l'agitation de sa nuit, et qu'une toux vive et fréquente coupait sa respiration; il comprit que dans ce moment critique l'action de son génie était comme enchaînée par son corps.» Le soir, on avait conquis le champ de bataille, mais rien de plus, et de quel prix avait-on payé cette victoire! Que de morts! que de généraux tués! Napoléon, de plus en plus souffrant, la voix affaiblie, la démarche languissante, eut grand'peine à remonter à cheval; il se dirigea lentement vers un des points du champ de bataille que les boulets et les balles nous disputaient encore, puis s'en revint toujours au pas retrouver son bivouac derrière cette batterie enlevée l'avant-veille par ses troupes. C'est là qu'il était resté depuis le matin *témoin presque immobile de toutes les vicissitudes de cette terrible journée.*

Après avoir rassemblé tous ces détails, Ségur rappelle que Napoléon, quinze années plus tôt, dès sa merveilleuse expédition d'Italie, avait écrit ces mots : « La santé est indispensable à la guerre et ne peut être remplacée par rien. » Il rappelle aussi cette exclamation échappée à l'empereur pendant la journée d'Austerlitz, au sujet d'un de ses généraux : « Ordener est usé. On n'a qu'un temps pour la guerre. J'y serai bon encore six ans, après quoi moi-même je devrai m'arrêter. » Et malgré son admiration pour un génie dont il voit de si près les prodiges, Ségur est obligé d'ajouter que cette exclamation, par malheur, a été une prophétie.

Quel était donc ce mal dont l'historien de la campagne de Russie a parlé en termes à la fois expressifs et voilés? Ses *Mémoires* nous donnent sur ce point les détails les plus précis. L'avant-veille de la bataille de la Moskowa, Napoléon avait subi une atteinte de dysurie, et la crise ne cessa qu'à Moscou, le second jour après son entrée au Kremlin. Quand Ségur écrivit sa campagne de 1812, il savait ce fait par les secrétaires de l'empereur, il savait aussi par son père, le comte de Ségur, et par Yvan, le chirurgien, que Napoléon dès sa jeunesse avait été très souvent sujet à cette maladie. Lorsque ces assertions de l'historien provoquèrent une polémique si vive en 1825, Yvan, chirurgien de Napoléon depuis 1796, et Mestivier, son médecin de service la veille de la Moskowa, fournirent à Ségur des attestations qui ne laissaient plus aucun doute. Il n'est rien d'indifférent quand il s'agit de ces personnages extraordinaires. Me reprochera-t-on de citer ici une de ces notes? Voici ce qu'écrivait le docteur Yvan précisément au sujet de ce qui était arrivé le jour de la Moskowa : « L'empereur était très accessible à l'influence atmosphérique. Il fallait chez lui, pour que l'équilibre se conservât,

que la peau remplît toujours ses fonctions. Dès que le tissu en était resserré, soit par une cause morale, soit par une cause atmosphérique, l'appareil d'irritation se manifestait avec une influence plus ou moins grave; de là la toux et l'ischurie qui se prononçaient souvent avec violence. Tous ces accidens cédaient au rétablissement des fonctions de la peau. Dans la nuit du 5 au 6 septembre 1812, l'empereur fut tourmenté par les vents de l'équinoxe, les brouillards, la pluie et le bivouac. Les accidens furent assez graves pour qu'il devînt nécessaire de les calmer au moyen d'une potion qu'on alla chercher dans la nuit à une lieue du champ de bataille. Le trouble avait amené la fièvre, et ce fut seulement après quelques jours de repos, soit à Mojaisk, soit à Moscou, que la toux et l'ischurie cessèrent. » Le même médecin a dit dans une seconde note : « La constitution de l'empereur était éminemment nerveuse; il était soumis aux influences morales,... il éprouvait, quand l'irritation se portait sur l'estomac, des toux qui épuisaient ses forces morales et physiques, au point que l'intelligence n'était plus la même chez lui. » Enfin le docteur Mestivier a retrouvé dans son journal la curieuse mention que voici : « *5 septembre 1812.* L'empereur m'a fait appeler ce soir. — Eh bien! docteur, — m'a-t-il dit, — vous le voyez, je me fais vieux, mes jambes enflent;... c'est sans doute l'humidité de ce bivouac, car je ne vis que par la peau. »

Que l'être le plus puissamment doué ait payé son tribut aux infirmités de la nature humaine, il n'y a pas là de quoi s'étonner. Une chose plus surprenante, c'est qu'après ces éclipses profondes Napoléon se soit ressaisi lui-même si complétement. Ce mal, dissimulé tant de fois, et qui fut trop visible le jour de la bataille de la Moskowa (1), il le rachetait toujours par d'énergiques revanches. Ce serait un soin bien superflu de chercher dans les *Mémoires* de Ségur les témoignages de cette prodigieuse activité de l'empereur; l'histoire en est pleine, et aujourd'hui encore, malgré tant de changemens accomplis depuis soixante années, l'Europe comme la France est marquée de la griffe du lion. Sur ce point il serait difficile, même aux témoins les plus directs, de nous apprendre quel-

(1) Trois années auparavant, à Schœnbrunn, après ces terribles efforts d'Essling et de Wagram, l'empereur, atteint du même mal, avait été obligé de se séquestrer pendant huit jours. On avait remarqué alors de mystérieux conciliabules entre Maret, Berthier et Duroc; Corvisart avait été mandé de Paris en toute hâte ainsi que le plus célèbre des médecins de Vienne. Tous ces symptômes causèrent une vive alarme dans le quartier impérial. On ne saurait pourtant comparer l'émotion de Schœnbrunn à ce qui se passa le 7 septembre 1812. A Schœnbrunn, l'empereur avait le droit de se reposer, et d'ailleurs personne n'était témoin de ses souffrances; dans la journée de la Moskowa, sans parler de toutes les responsabilités de l'expédition qui pesaient sur lui, il avait à supporter le poids d'une bataille décisive, et on le voyait s'affaisser, indifférent et morne!

que chose de nouveau. Je noterai cependant une anecdote où l'on voit d'une manière plaisante l'idée que Napoléon se faisait lui-même de cette activité insatiable, infatigable, de ce mouvement fébrile qu'il imprimait sans cesse autour de lui. Tout en domptant sa propre lassitude, il se rendait bien compte de celle des autres. Il voyait ses maréchaux moins ardens, ses troupes moins solides, non-seulement les jeunes recrues, mais les vétérans mêmes, car des régimens d'élite avaient subi quelques-unes de ces défaites partielles dont les bulletins ne parlent pas. Ces échecs de sa garde comme l'affaissement de ses compagnons lui avaient causé autant de surprise que de douleur. Résolu néanmoins à ne pas s'arrêter, à pousser à bout sa fortune, à renouveler perpétuellement des efforts gigantesques, il sentait bien que la France épuisée se révoltait tout bas. Un jour, c'était en 1811, se promenant avec le comte de Ségur, le père de celui qui nous occupe, il lui demanda brusquement ce qu'il pensait qu'on dirait de lui après sa mort. Le comte de Ségur, diplomate accompli, comme on sait, et d'ailleurs serviteur dévoué de Napoléon, s'étend aussitôt sur les regrets que laissera l'empereur. Il n'a pas de peine à tracer avec effusion un programme d'oraison funèbre. L'empereur l'écoute quelques minutes, puis l'interrompant soudain : « Point du tout! s'écrie-t-il; on dira : Ouf! » Et cet *ouf!* déjà si expressif par lui-même, il le rendait plus expressif encore en y joignant un geste qui disait de la façon la plus éloquente : Enfin! enfin! nous allons donc respirer et nous reposer!

V.

Il ne s'agit pas ici, bien entendu, de prononcer un jugement complet sur Napoléon; notre tâche est beaucoup plus modeste. Nous nous appliquons simplement à dégager des *Mémoires* de Philippe de Ségur l'opinion qu'il s'était faite de son maître. Les hommes tels que l'empereur offrent des aspects sans nombre, suivant le point de vue où l'on est placé. Pour faire sortir de ces images diverses la vérité définitive, il faut d'abord établir chacune d'elles avec le plus de précision possible. Tous les témoins ne sont pas gens du même bord, tous ne sont pas frappés des mêmes choses. L'un a mieux vu ceci, l'autre a mieux vu cela. Le baron Fain, le duc de Raguse, le comte Miot de Melito, le comte Beugnot, le baron de Meneval, et même, au bout de la liste, la duchesse d'Abrantès, ont pu contribuer chacun à mettre en relief certains traits de cette physionomie puissante; notre principal désir aujourd'hui est d'ajouter un témoin au groupe des témoins déjà connus. On conviendra aisément que celui-ci n'est pas le dernier de tous. Dévoué à son maître, dévoué à la vérité, il ne saurait être suspect à personne. Il dit les choses

comme il les a senties, et, sous l'apprêt un peu solennel de son langage, à travers des imitations bien artificielles de Tacite, on ne peut méconnaître chez lui une véritable ingénuité. Voilà pourquoi nous attachons tant de prix à ses renseignemens, sans prétendre le moins du monde que ces notes si curieuses forment dès à présent un jugement d'ensemble sur le génie et les actes de Napoléon. En dehors du dernier jugement, qui n'appartient qu'à Dieu, il y en a un autre, l'avant-dernier, que réclame l'histoire et que la postérité se réserve. Des études comme celle qui nous occupe n'ont d'autre but que de compléter les informations nécessaires à ce tribunal.

Ainsi, laissant de côté le capitaine, l'administrateur, le chef d'état, je me suis attaché surtout à la personne morale de l'empereur; or, parmi les traits que nous en ont révélés les *Mémoires* de Ségur, les deux derniers, on vient de le voir, ce sont tour à tour des défaillances momentanées et des reprises d'énergie victorieuse. Il me reste à citer deux exemples de ce genre pour terminer ce tableau, deux exemples singulièrement tragiques et que je n'ai vus nulle part représentés avec autant de force.

C'est le 7 février 1814, au milieu des héroïques efforts de la campagne. Luttant pied à pied contre l'invasion, mais vaincu par le nombre, Napoléon en est réduit à la défense de la Seine. Il vient de faire miner le pont de Nogent et créneler les maisons. Que Schwarzenberg arrive, la résistance est prête. Accablé de fatigues d'esprit et de corps, il veut goûter un répit de quelques instans dans l'oubli que procure le sommeil, mais il est assailli de minute en minute par des nouvelles désastreuses. Des courriers, des officiers, « tout chargés de malheurs, » se succèdent coup sur coup. L'un d'eux, Rumigny, arrivait de Châtillon, où le congrès venait de se réunir. Il dit à l'empereur ce qu'il a pu apprendre des dispositions des plénipotentiaires; les intentions de lord Aberdeen sont franches et presque conciliatrices, mais Stadion et Humboldt sont hautains, hostiles, Razumowski est sauvage et implacable. L'empereur écoute sans impatience; il se promenait à pas lents, laissant échapper de temps à autre des réflexions attristées, des plaintes plutôt que des récriminations à propos des défections auxquelles il ne devait pas s'attendre, la défection de Murat, la défection de l'Autriche. On l'entendit prononcer ces mots : « C'est mon mariage qui a fait mon malheur! Je ne me plains pas de l'impératrice, mais j'ai trop compté sur l'Autriche!.. Mon beau-frère Murat, Metternich, le corps d'armée autrichien qui servait en 1812 sous mes drapeaux, tous m'ont trompé! » Il rappelait ensuite ses mauvaises chances des derniers jours, ses plans les plus hardis déjoués par des incidens vulgaires, l'hiver même qui le trahit, une terre gelée et ferme qui se change en boue le lendemain. Bref, il reconnaissait que la paix était

indispensable. « Mes soldats ne veulent plus combattre! » et il ordonnait à Rumigny de repartir pour Châtillon, après avoir reçu ses dépêches du duc de Bassano. La scène était poignante, et de tels détails ne s'oublient pas; or Rumigny a maintes fois raconté à Philippe de Ségur que, dans ces circonstances si douloureuses, il avait été surtout attristé de l'attitude de l'empereur : sa voix était lente et sourde, son regard fatigué, sa démarche languissante.

A peine Rumigny est-il reparti pour Châtillon que d'autres officiers se présentent au quartier impérial. Celui-ci vient du nord, l'autre arrive de Paris. Que de catastrophes annoncées de toutes parts : Aix-la-Chapelle envahie, Liége devenue russe, Bruxelles prise, la Belgique perdue! C'est l'empire qui s'écroule. Autre rapport qui nous touche de plus près, en France même tout est désespéré : la Marne a été ressaisie par le général York! Vitry a été enlevé! Châlons vient de capituler l'avant-veille! Notre grand parc s'enfuit comme il peut, abandonné dans la plaine par les troupes qui devaient protéger sa marche! Macdonald, avec une poignée d'hommes, refoulé par 60,000 sabres ou baïonnettes sur Épernay, Château-Thierry et Meaux, ne sait où il pourra s'arrêter! Paris est à découvert, l'ennemi touche au cœur de la France. A ces nouvelles, Napoléon lui-même est comme atteint au cœur (le docteur Yvan craignait de le voir défaillir). Il résiste pourtant et passe plusieurs heures à dicter des ordres pour la défense de Paris. Il s'adresse à son frère le roi Joseph, à l'impératrice-régente Marie-Louise, donnant les instructions les plus précises avec une étonnante liberté d'esprit. La nuit du 7 février et toute la journée du 8 se passèrent dans ces angoisses. Restait cependant un dernier espoir; Caulaincourt à Châtillon allait obtenir sans doute des propositions de paix acceptables. La dépêche de Caulaincourt arrive apportée par un auditeur au conseil d'état; l'empereur l'ouvre précipitamment. Berthier, Maret, Fain, impatiens de connaître le sort de la France, essaient de lire quelque chose sur son visage. L'empereur reste impassible et muet, on dirait qu'il pèse chaque mot, qu'il relit chaque ligne, enfin, la lecture terminée, il froisse convulsivement le papier qu'il tient entre ses mains, puis, toujours silencieux et morne, il se retire dans sa chambre à coucher et s'y enferme.

Pendant ces tristes jours de Nogent-sur-Seine, Ségur faisait reposer ses escadrons à quelques pas du quartier impérial. Il put savoir, heure par heure, tout ce qui s'y passait. Il sut que Maret et Berthier, après avoir respecté d'abord la retraite du maître, n'y tenant plus enfin, avaient pénétré dans sa chambre. Là, ils l'avaient trouvé assis, le coude appuyé sur une table, le front comprimé dans sa main gauche, tandis que l'autre, qui tombait pendante et abandonnée, tenait encore la lettre du duc de Vicence. Au bruit

qu'ils firent en entrant, il leva la tête, la laissa retomber, et, sans une parole, leur tendit cette lettre. Les alliés retiraient leurs offres de Francfort, ils exigeaient la mutilation de la France; ce fut alors entre ces trois hommes un silence lugubre, un silence de mort. Il fallut le rompre cependant, les alliés attendaient une réponse. Berthier, les yeux pleins de larmes, eut le courage d'engager l'empereur à se soumettre, puisqu'il s'agissait de vie et de mort pour la France. C'est alors, et dès les premiers mots, qu'eut lieu l'explosion de l'empereur : « Quoi! vouloir que je signe un pareil traité! que je foule aux pieds mon serment! Des revers inouis ont pu m'arracher la promesse de renoncer à mes conquêtes; mais que j'abandonne celles de la république! Que je viole le dépôt qui me fut remis avec tant de confiance! que, pour prix de tant d'efforts et de victoires, je laisse la France plus petite que je ne l'ai trouvée! Jamais! Ce serait une trahison, une lâcheté! Vous êtes effrayés de la continuation de la guerre, et moi je le suis de dangers plus certains que vous ne voyez pas. » Alors, d'une voix brève, saccadée, fiévreuse, il énumérait les périls de l'avenir, périls au dehors et périls au dedans; en même temps il levait les yeux au ciel et suppliait Dieu de lui épargner de pareils affronts; puis, revenant vers les deux ministres, il leur déclarait qu'il ne signerait point ce traité. Mieux valait la guerre, disait-il, *et ses chances les plus rigoureuses.*

Il paraît bien toutefois que ces derniers mots, cri d'un joueur exaspéré encore plus que d'un politique prévoyant, n'exprimaient pas sa pensée définitive. Le soir même de ce 8 février, tandis que Berthier et Maret, n'osant plus insister, se rattachaient seulement à l'espoir d'obtenir des conditions moins humiliantes, l'empereur voulut que les propositions du congrès fussent soumises au conseil privé de l'impératrice-régente; il alla jusqu'à prescrire tous les détails de la délibération, il fit enjoindre à chaque conseiller de donner son avis motivé, il exigea enfin qu'un procès-verbal recueillît avec soin et nominativement toutes les opinions. D'après ces curieux détails, qui ne se trouvent point dans M. Thiers, l'empereur prévoyait le cas où, forcé de subir la loi du congrès de Châtillon, il aurait besoin de se justifier devant la France. Le conseil du gouvernement aurait pris la responsabilité de la paix.

Ce n'était là du reste qu'une des mille pensées qui traversaient son cerveau pendant cette fièvre du désespoir. La nuit fut terrible. Resté seul avec Constant, le plus ancien de ses valets de chambre (c'est par Constant lui-même que Ségur a connu tous ces détails), l'empereur essaya de dormir; il ne put. Jusque-là il avait toujours eu la faculté de secouer à son gré les préoccupations les plus graves et de commander au sommeil. Dans cette nuit du 8 au 9 février, le sommeil ne vint pas. « Dix fois, en trois ou quatre heures, il appela,

renvoya, rappela son valet de chambre, tantôt lui redemandant de la lumière, tantôt la lui faisant remporter et s'irritant contre l'agitation qui le consumait. » Vers cinq heures du matin, il rappela Constant une dernière fois, et comme celui-ci, accablé de fatigue, arrivait en chancelant, il lui adressa quelques paroles bienveillantes, lui promettant un repos prochain qui durerait de longues années. Constant, tout ému d'abord, répondit que personne ne pouvait se plaindre de fatigues partagées par un tel maître; puis, s'armant de courage, il osa dire qu'en effet le désir et l'espoir de la paix étaient universels. A ce mot de paix, Napoléon, tout à l'heure si attendri, ne put se contenir : « Eh bien ! oui, s'écria-t-il rudement, on aura la paix. On la veut, on l'aura! et l'on verra ce que c'est qu'une paix déshonorante! »

Deux heures après, dans la matinée du 9 février, arrive un officier du duc de Raguse, porteur de nouvelles décisives. Marmont, qui commande notre aile gauche, et qui a quitté Nogent dans la journée du 7, fait savoir à l'empereur la marche de Blücher. Les quatre corps d'armée du général prussien s'avancent vers Paris à grands pas et à grands intervalles. Napoléon avait prévu cette faute, et c'était comme une chance suprême sur laquelle il comptait, mais il ne pensait point que Blücher osât dédaigner sa détresse au point de passer à portée de ses coups. Quoi! Blücher est là, Blücher avance sans s'inquiéter de savoir si Napoléon lui barrera le chemin! Ah! c'est trop d'insolence. Aussitôt comme bondissant sous l'outrage, le vaincu, déjà couché à terre, ressaisit le tronçon de son épée. « Il succombera peut-être, mais non sous ce coup de pied prussien. » Il court à ses cartes et, le compas en main, il mesure les distances. Des épingles à tête de cire de couleurs différentes jalonnent et les points occupés par l'ennemi et les routes que l'empereur veut suivre. Ici sont les points qu'il faut garder, là ceux qu'il attaquera. L'échiquier se dessine, le plan se dégage, en voilà pour plusieurs jours de manœuvres victorieuses. Il était tout entier à ce travail quand le duc de Bassano vint présenter à sa signature des missives destinées à Paris et à Châtillon; c'étaient les dépêches pacifiques, les dépêches résignées, que le ministre avait passé la nuit à rédiger en s'autorisant de ses dernières paroles. « Ah ! vous voici, lui crie l'empereur, que m'apportez-vous là? Il s'agit de bien autre chose! vous me voyez en train de battre Blücher. Il s'avance par la route de Montmirail; je le battrai demain! je le battrai après-demain! la face des affaires va changer, et nous verrons! Ne précipitons rien! il sera toujours temps de faire une paix comme celle qu'on nous propose! »

Et ce qu'il dit, il le fait. Demain, c'est Champaubert; après-de-

main, c'est Montmirail; les deux jours suivans, c'est Château-Thierry; le cinquième, c'est Vauchamps! En cinq jours et en quatre combats, Napoléon a désorganisé l'armée de Blücher, lui a tué ou pris la moitié de ses soldats, lui a enlevé une quantité immense de drapeaux et d'artillerie. L'arrogance du chef prussien est châtiée.

Nous qui cherchons les choses nouvelles dans les *Mémoires* de Ségur, nous sommes obligés de placer en face de cet héroïque réveil une défaillance tragique. La scène a lieu deux mois plus tard. De Nogent-sur-Seine allons à Fontainebleau. L'empereur est vaincu. Il a signé son abdication le 4 avril, réservant les droits de son fils, ceux de la régence de l'impératrice et le maintien des lois de l'empire. Le 7 avril, atterré par la défection de Raguse, il se résigne à une abdication plus complète; il renonce pour lui et ses enfans aux trônes de France et d'Italie. Quatre jours après, le 11 avril, le traité de paix définitif est conclu entre les souverains alliés et le gouvernement provisoire. Dans la journée du 12, Macdonald, Caulaincourt et Schouvalof, aide-de-camp de l'empereur de Russie, apportent à Fontainebleau le traité conclu la veille. C'est Caulaincourt qui le lui présente; Napoléon le repousse et redemande son acte d'abdication du 7, l'acte que Caulaincourt avait dû livrer aux négociateurs et qui servait de base au traité. Cette réclamation et ce refus de signer avaient quelque chose d'étrange. Des inquiétudes s'éveillèrent. Notez que l'aide-de-camp de l'empereur Alexandre attendait la signature de Napoléon, impatient de rapporter aux souverains alliés le document confié à ses soins; Napoléon le fit inviter à sa table, où il ne parut pas lui-même. Que signifiaient ces retards? Pourquoi ce silence mystérieux? On avait remarqué depuis plusieurs jours qu'il semblait méditer de sinistres desseins. Même l'un de ses aides-de-camp, le comte de Turenne, avait cru bien faire de décharger ses pistolets et de les mettre hors de sa vue. Dès le lendemain, l'empereur les avait redemandés avec impatience, et, s'apercevant qu'on les lui rendait vides, il avait éclaté en reproches. Tout cela était fort suspect. Bientôt cependant il avait parlé avec calme de sa situation nouvelle, il s'était même expliqué au sujet de la mort, disant qu'il l'avait cherchée en effet sur le champ de bataille, le jour d'Arcis-sur-Aube par exemple, mais qu'une pensée de suicide serait indigne de lui. On lui avait entendu prononcer ces mots, qui attestaient le souci de la dignité impériale : « se tuer, c'est la mort d'un joueur, » et ceux-ci, qui révélaient tout un fonds d'arrière-pensées, toute une réserve d'espérances invincibles : « il n'y a que les morts qui ne reviennent pas. » On s'était donc rassuré peu à peu autour de lui, mais dans cette lugubre journée du 12 avril les appréhensions redoublèrent. Au moment

de signer définitivement la ruine de l'empire, l'empereur était plongé dans une méditation si profonde, si intense, qu'il n'appartenait plus à la terre. C'était comme un détachement absolu. Ses serviteurs intimes l'ont dit expressément à Ségur : « il semblait habiter un autre monde. »

Vers dix heures du soir, il se coucha. M. Thiers, au dix-septième volume de l'*Histoire du consulat et de l'empire*, a raconté les mêmes faits dont nous allons parler. Ce qui est nouveau dans le récit de Ségur, ce sont les détails précis, les circonstances familières, tout ce que l'histoire est tentée de supprimer, tout ce que notre curiosité demande avidement aux mémoires intimes. Le valet de chambre qui se trouvait de service ce soir-là était un jeune homme nommé Hubert, dont Ségur vante la bonne éducation, l'esprit ouvert, le cœur excellent, le dévoûment sans bornes. A minuit, Napoléon l'appela. « Allons, Hubert, dit-il, faisons du feu. » Et tous deux se mirent à ranimer dans le foyer des tisons presque éteints. Après cela, il lui ordonna de placer près du feu un petit guéridon avec tout ce qui est nécessaire pour écrire, puis il l'envoya se reposer. Hubert alla reprendre son poste. Il était installé, selon l'usage, en travers de la porte, qui demeurait entr'ouverte. S'il ne pouvait tout voir, il pouvait aisément tout entendre. Or il s'aperçut bientôt d'une grande agitation chez son maître. L'empereur marchait à pas précipités, s'arrêtait brusquement, s'asseyait, écrivait, froissait son papier, le jetait au feu, puis se promenait encore par la chambre et s'asseyait de nouveau. Trois fois Hubert le vit ainsi froisser, déchirer et jeter au feu ce qu'il avait écrit. Sa marche lui parut plus vive, plus saccadée. Parfois l'empereur s'arrêtait tout à coup comme absorbé par une méditation qui le clouait sur place. Enfin il se dirigea vers une commode où se trouvait un plateau pour l'eau sucrée. L'usage était d'y laisser au fond d'un verre du sucre à demi fondu, afin que l'empereur, s'il voulait boire, n'eût qu'à y verser de l'eau. Hubert, qui ce soir-là n'avait point songé à ce détail, se levait déjà pour réparer son oubli quand il vit son maître ouvrir le nécessaire de campagne placé sur la commode et en retirer un sachet noir, dont l'existence lui était bien connue. Chaque soir, avant de se coucher, l'empereur déposait ce sachet dans son nécessaire, et chaque matin il le suspendait à son cou, caché sous ses vêtemens. C'était un poison qu'il avait demandé au docteur Yvan. Craignait-il quelque violence, dans le cas où il tomberait vivant aux mains de ses ennemis? Voulait-il avoir toujours sur lui un moyen infaillible de se soustraire à l'outrage? Le fait est, Ségur l'affirme, qu'il avait pris l'habitude de porter ce sachet depuis la guerre d'Espagne. Au bruit qui suivit, Hubert comprit que Napoléon avait jeté dans le verre le contenu du

sachet noir, et qu'ayant mêlé de l'eau à ce contenu, il l'avait avalé précipitamment. Il y eut alors un moment de silence, puis quelques pas, puis un silence plus long; l'empereur s'était recouché.

Ces choses s'étaient passées si vite qu'elles avaient devancé les conjectures du valet de chambre. Incertain, terrifié, se reprochant de ne rien faire s'il avait deviné juste, craignant d'offenser son maître par une inquiétude hors de propos, Hubert resta une demi-heure derrière cette porte entr'ouverte, immobile, attentif au moindre bruit, épiant un mot, épiant un souffle. Pendant ce temps, Napoléon, étonné de vivre encore, attendait impatiemment l'effet du poison qu'il venait de prendre. Il est probable qu'il en soupçonna l'inefficacité d'après quelques symptômes douloureux, mais faibles; il est probable aussi qu'il recourut à un autre moyen du même genre, supposant qu'il aurait plus de force. Il portait depuis 1812 un cachet renfermant un poison de nature subtile, préparé, dit-on, par Cabanis. Ce cachet, de même que le sachet noir, fut trouvé ouvert et vide non loin de son lit. Tous ces détails paraissent hors de doute; c'était M. de Turenne qui en 1812 avait fait disposer ce cachet par ordre de l'empereur, et M. de Turenne, qui était de service à Fontainebleau pendant cette nuit du 12 au 13 avril 1814, a dit lui-même à Ségur combien il avait été frappé de voir ce cachet ouvert près de l'empereur, quand il vint le secourir. Enfin « fatigué de souffrir sans finir, et sentant jusqu'à cette dernière ressource de son désespoir lui échapper, » il fait appeler Yvan. Yvan arrive, l'empereur prononce quelques mots au milieu de spasmes pénibles, et aussitôt Hubert, toujours placé derrière la porte à demi fermée, entend s'élever une vive contestation. Il est impossible d'en méconnaître le sens : l'empereur demande au docteur de lui donner un poison plus rapide; Yvan se récrie, s'indigne, fait appel au courage de l'empereur, le supplie de prendre au plus tôt du contre-poison, proteste enfin avec véhémence contre les calomnies auxquelles il va être exposé, lui, le serviteur dévoué de Napoléon! On l'accusera d'avoir empoisonné son maître! on l'accusera d'avoir été payé pour cela par les ennemis de l'empereur et de l'empire! Ces derniers mots touchent l'empereur; il se laisse soigner par Yvan, il consent à prendre un vomitif, et bientôt après de fortes crises le poison est rejeté.

Durant ce colloque, la nouvelle s'est répandue dans le palais. Caulaincourt, Duroc, Maret, Turenne, entourent le lit de l'empereur. D'autres officiers arrivent. Toute la maison impériale est sur pied; on entend des gémissemens et des sanglots. Enfin, après une longue crise, on apprend qu'un assoupissement profond suivi d'une sueur abondante a dégagé la vie du patient. Le danger ayant dis-

paru, les personnes qui se tenaient dans la pièce voisine virent le docteur Yvan sortir tout pâle, traverser les groupes, descendre l'escalier quatre à quatre, s'élancer sur un cheval attaché aux grilles et s'éloigner au galop. Il a raconté plus tard à Ségur qu'après avoir assuré le salut de son maître il n'avait pas voulu rester une minute de plus. Sa responsabilité l'avait frappé d'épouvante, et, pensant aux odieux soupçons qui pouvaient l'atteindre, il en avait perdu la tête. Quant à l'empereur, les soins pieux qui l'entouraient, cette espèce de culte exalté encore chez les derniers fidèles par la vue de tant de malheurs, — *res sacra miser!* — lui rendaient peu à peu le courage de vivre. C'est après cette crise qu'eut lieu son entrevue si touchante avec Macdonald. Cette conversation changea le cours de ses idées. On l'entendit s'écrier : « Dieu ne le veut pas! » il se soumit dès lors aux décrets de la Providence. Le traité du 11 avril, apporté la veille par M. de Schouvalof, attendait encore sa signature. Il demanda le papier fatal et signa.

VI.

Si l'on essaie de résumer l'impression générale qui résulte des confidences de Philippe de Ségur, on est obligé de reconnaître que l'empereur, représenté si souvent en des proportions colossales, apparaît dans ce tableau sous des traits plus humains. Ni l'éclat de sa grandeur, ni la gravité de ses fautes ne le tiennent trop séparé de nous. Il est surtout l'homme de son temps, un homme extraordinaire sans doute et prodigieusement doué, mais qui doit beaucoup aux circonstances, aux besoins publics, aux appels d'une société dégoûtée de l'anarchie, beaucoup aussi à ses compagnons d'armes, officiers et soldats. Goethe a dit que nul ne devient grand dans l'histoire sans avoir recueilli un grand héritage, et parmi les exemples qu'il propose il cite au premier rang Napoléon héritier de la révolution française. Les *Mémoires* de Ségur nous ont rappelé bien souvent cette parole de Goethe. Derrière l'homme puissant qu'il met en scène, on aperçoit toujours la révolution, et à ses côtés des lieutenans dignes du chef. Napoléon n'est plus seul, il n'éclate point comme un météore, et, quelque impulsion qu'il ait donnée autour de lui, il a besoin du concours de tous. Là où Ségur, qui l'admire tant, l'admire le plus, c'est quand le génie de l'empereur et l'esprit de son époque marchent d'accord. Le personnage fabuleux s'évanouit, on aperçoit un homme. Ses fautes même, ses plus grandes fautes, contribuent à fortifier cette impression. Ses regrets, ses repentirs, ses remords, le trouble qui l'agite, l'effort qu'il fait en vain pour se tromper lui-même, tout cela est bien de

l'homme, tout cela nous parle et nous touche; *mentem mortalia tangunt*. Surtout Ségur ne veut pas qu'on doute de la sensibilité de Napoléon. Il aime à citer les occasions où ce cœur que l'on croit de bronze s'est ému, où l'époux, le père, le compagnon, l'ami, a tenu le souverain à distance. Enfin, tout en glorifiant sa grandeur avec une admiration enthousiaste, on voit qu'il prend plaisir à le rapprocher des hommes, à le mettre en rapport de sentimens et d'idées avec son temps.

Ce culte intelligent et libre que le général de Ségur a voué à la mémoire de l'empereur a été la grande affaire de sa vie. Une fois l'empereur tombé, Ségur s'enferme dans ses souvenirs. Quelques mots suffisent pour indiquer ses rapports avec les gouvernemens qui ont suivi et pour marquer discrètement de 1815 à 1873 le travail intérieur de sa pensée. Le général, comme tant d'autres, avait adhéré à la première restauration des Bourbons; c'était alors le sentiment universel, il s'agissait avant tout de sauver la France, et je suis même obligé de dire que Ségur, toujours impétueux comme à la tête d'une brigade, avait exprimé ce sentiment patriotique avec une vivacité de langage qui lui a été cruellement reprochée (1). Le reproche était injuste; c'est aux événemens, non aux hommes, qu'il faut adresser ces plaintes amères. Bientôt d'ailleurs chacun fut remis à sa vraie place, c'est-à-dire dans la logique naturelle de ses idées et de ses devoirs. Les fautes de la première restauration, les folies des émigrés, le retour de l'île d'Elbe, le rôle de Ségur dans les préparatifs de la défense de Paris, bref tous les événemens de ces années douloureuses, surtout l'exécution du maréchal Ney le 7 décembre 1815, rejetèrent le général de Ségur dans sa solitude. C'est là qu'il se représente lui-même, tourmenté par une imagination inconsolable, en désaccord avec le présent, renonçant à l'avenir, absorbé dans le passé, « enfin, comme Prométhée sur son rocher, enchaîné au sommet de notre gloire perdue, où l'aigle de nos victoires, *que nous avions rendues si vaines*, le dévorait. »

La monarchie de juillet lui inspira de vives sympathies; sous ce régime au moins on ne lui faisait pas un crime de sa fidélité à des souvenirs de gloire nationale. Il ne reprochait qu'une seule chose au gouvernement du roi Louis-Philippe, c'était son trop grand souci, disait-il, des formes parlementaires; il était persuadé que, dans une société démocratique comme la nôtre, le jeu des institutions parlementaires est un jeu meurtrier. Il voulait une constitution et des contrôles, mais il ne voulait pas qu'il fût permis de faire légalement le siége de l'état, il ne voulait pas que l'état pût être

(1) Je fais allusion à quelques lignes du comte Miot de Mélito, au tome III de ses *Mémoires*.

légalement ébranlé de jour en jour et à la merci de tous les hasards. Ces hommes d'action rapide, toujours prêts à se jeter sur l'ennemi sabre en main, ne peuvent se résigner aux conditions toutes différentes de la vie politique. C'est pour cela qu'il appréciait la constitution de 1852; mais comme il avait aimé les gouvernans du régime de 1830 sans aimer le régime lui-même, il appréciait la constitution de 1852 sans avoir de goût pour les gouvernans. Malgré tant de titres qui le désignaient pour le sénat, il refusa toujours d'y accepter un siége, non par esprit d'hostilité contre le nouvel empire, mais afin d'être plus libre de donner des conseils. Il faut ajouter qu'il était sombre, inquiet, mécontent du présent, très soucieux de l'avenir, et devenu presque misanthrope avec l'âge. Vous rappelez-vous le jeune rêveur de Châtenay que nous avons vu, au commencement de ce récit, errer tristement dans les sentiers déserts? On retrouvait chez le vieillard les mêmes dispositions, aggravées par d'écrasans souvenirs et des appréhensions ténébreuses.

Au milieu de ses amertumes, a-t-il demandé des consolations à la religion chrétienne? On pourrait le croire en lisant dans ses *Mélanges* les pages qu'il a intitulées *Souvenirs et rêveries d'un octogénaire*. Il y signale les maux profonds de la société, la ruine des croyances, la fureur des convoitises, la guerre sociale imminente. Il écrit à ce sujet des méditations en vers; les vers sont faibles et d'une facture sénile, mais çà et là certaines aspirations révèlent une âme préoccupée des questions les plus hautes. La science et la croyance, la raison et la foi, voilà les sujets auxquels son esprit s'attache. C'est là qu'il jette ce cri :

L'instinct croit;... ce qui doute en nous, c'est la raison.

Cette raison incomplète, infirme, cette raison qui repousse les principes divins et les vérités éternelles, il lui demande ce qu'elle a produit depuis un siècle en religion comme en politique. En politique? Elle n'a fait qu'amonceler des ruines. Le vieux général le dit cette fois en des vers qui ne manquent pas de force :

Hélas! depuis le jour où, frappé d'anathème,
Autorité de roi, de père, de Dieu même,
Tout périt, — que d'efforts, peuple décapité,
Pour refaire une élite à la société!
Quand à ce corps tronqué tu veux rendre une tête,
La tempête détruit ce qu'a fait la tempête,
Et rien ne lui survit, rien, depuis soixante ans,
Que daignent consacrer et le ciel et le temps!

Il en est de même dans le domaine religieux; c'est pourquoi il appelle de toute son âme une foi qui pense et une raison qui croie.

Ne dirait-on pas que c'est un chrétien qui parle? Eh bien! non, ce n'est qu'un déiste. L'homme du XVIIIe siècle résiste obstinément chez lui aux aspirations et aux appels de l'homme du XIXe. Seulement, chose singulière, si quelqu'un des siens, discutant ces questions, s'avisait de lui dire : En ce cas, vous n'êtes pas chrétien, — il protestait avec énergie. Autre singularité : malgré cette religion si peu précise, il a travaillé en plus d'une occasion à raffermir la religion de ceux qui l'approchaient. Un membre éminent de l'université qui le voyait d'une manière intime en ses dernières années m'écrivait dernièrement : « Vous jugerez sans peine de l'impression que produisaient sur moi les pensées de ce noble vieillard, qui est resté jusqu'à la fin dans la pleine possession de sa vive intelligence; rien n'a plus contribué que ses entretiens à fortifier mes convictions chrétiennes. » Mais ce sont là des choses qui ne doivent être touchées que d'une main discrète; il est temps de s'arrêter.

Tel a été le général Philippe de Ségur. Il y avait deux manières d'apprécier les *Mémoires* qui viennent d'être publiés après sa mort : on pouvait les prendre comme un livre ordinaire, montrer les imperfections de ce livre, y signaler les fautes de composition, les duretés de style, l'absence de naturel et de souplesse, tout cela mêlé à des cris superbes, à de rapides élans d'éloquence guerrière, ou bien il fallait laisser là l'auteur, aller droit à l'homme et le peindre de pied en cap. C'est ce dernier parti que nous avons préféré. Il y avait aussi deux manières de représenter l'homme : on pouvait s'attacher aux parties les moins heureuses de cette mâle figure et les mettre en relief aussi complaisamment que les plus belles. La critique de nos jours, sous l'influence de Sainte-Beuve, a pris goût à ces procédés. Il y a un art plus grand et plus utile, c'est celui qui ne sacrifie jamais la vérité de l'ensemble à la curiosité des détails, celui qui, en face d'une physionomie noble, s'applique à graver l'image de cette noblesse, comme un exemple et un encouragement pour tous. Cela est vrai surtout, s'il s'agit de ces hommes qui ont vécu, lutté, souffert dans les plus terribles crises de notre histoire, héros que l'adversité comme le triomphe semble avoir faits plus hauts que nature, et dont les souvenirs exhumés nous frappent d'un étonnement pareil à celui du laboureur de Virgile, le jour où le soc de sa charrue découvre sous la terre les ossemens des grandes races :

Grandiaque effossis mirabitur ossa sepulcris.

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

ANDRÉ CHÉNIER

A SAINT-LAZARE

D'APRÈS DE NOUVELLES PUBLICATIONS.

II.

SA CAPTIVITÉ, SES DERNIÈRES POÉSIES, SON PROCÈS, SA MORT (1).

—

I. *OEuvres en prose d'André Chénier,* nouvelle édition, précédée d'une étude sur la vie et les écrits politiques d'André Chénier, par M. Becq de Fouquières, 1 vol., 1872. — II. *OEuvres poétiques d'André de Chénier,* avec une notice et des notes, par M. Gabriel de Chénier, 3 vol., 1874. — III. *Documens nouveaux sur André Chénier et Examen critique de la nouvelle édition de ses œuvres,* par M. Becq de Fouquières, 1 vol., 1875.

Les informations nouvelles relatives à la captivité et au procès d'André Chénier ne s'accordent pas toujours à première vue avec les souvenirs personnels de la famille. Il ne peut entrer dans notre dessein de présenter au public les détails d'une polémique où s'égare et se perd l'intérêt principal. M. Becq de Fouquières a pour lui le sens critique, une connaissance approfondie de son sujet et du temps. Nous le voudrions plus disposé à faire une juste part aux témoignages qui se sont conservés dans la famille et qui ont pour ainsi dire formé une tradition. C'est elle que M. Gabriel de Chénier représente à nos yeux et qui mérite d'être consultée, tant qu'elle n'est pas en contradiction avec les faits. N'est-il pas possible de concilier ces deux sources d'informations, précieuses l'une et

(1) Voyez la *Revue* du 15 avril.

l'autre, de les fondre dans un récit vraisemblable, sans rien sacrifier ni des documens écrits ni des témoignages directs? C'est ce que nous avons essayé de faire dans les pages qui suivent, en ayant soin pourtant de distinguer, dans cette histoire obscure et douloureuse, ce qui est certain de ce qui n'est que probable. Peut-être nous saura-t-on gré d'épargner aux lecteurs la fatigue d'une longue discussion dont le résultat seul a le droit de les intéresser.

I.

C'est dans la soirée du 17 ventôse an II (7 mars 1794) que le nommé Guénot ou Gennot (le nom est presque illisible), agent du comité de sûreté générale de Passy, avait rencontré André Chénier devant la maison de Mme Piscatory, mère de Mme Pastoret. Arrêté par hasard, uniquement parce qu'il n'avait pas répondu au gré des agens sur les motifs de son voyage à Passy, André fut gardé à vue dans la maison même où il était venu probablement prévenir son ami, M. Pastoret, du mandat lancé contre lui. Dès le lendemain matin 18 ventôse, il subit un interrogatoire très détaillé dont on a retrouvé le procès-verbal. Cette pièce officielle débute ainsi : « En vertu *d'une ordre* du comité de sûreté générale du 14 *vantose qu'il nous a présenté le dix-sept de la même année dont le citoyen Gennot est porteur de la ditte ordre*, nous nous sommes transportés *maison qu'aucupe la citoyene Piscatory* où nous avons trouvé un particulier à qui nous avons mandé qui il était et le sujest qui l'avait conduit dans cette maison *où il nous a exibée* sa carte de la section de Brutus en nous disant qu'il retournait *apparis* et qu'il était bon citoyen... » Voilà dans quelles mains était tombé le plus grand poète de la France! Aux différentes questions qui lui sont posées, André répond que ses moyens de subsistance consistent dans une pension de mille livres environ que lui fait son père, qu'il *prend son existence* tantôt chez lui, tantôt chez des restaurateurs, tantôt chez des amis, dont il refuse de dire le nom, — qu'il demeure avec son père, sa mère et son frère aîné, qu'il connaît le citoyen et la citoyenne Pastoret depuis cinq ans environ, qu'il a fait leur connaissance dans la maison de la citoyenne Trudaine. Puis, à travers les quiproquos grotesques causés par la fabuleuse sottise des agens et les éclats de colère de ces inquisiteurs qui, ne comprenant pas le langage d'un homme bien élevé, reprochent à deux reprises à André de *faire des frase*, viennent les griefs véritables. On lui demande ce qu'il a fait le 10 août 92 lorsqu'il a entendu battre la générale : « a-t-il pris les armes pour voler au se-

cours de ses concitoyens et pour sauver la patrie? » André répond (ce qui n'était que trop vrai) qu'il était malade alors d'une colique néphrétique. L'agréable Gennot s'égaie au sujet de cette colique qui retenait *le particulier* juste au moment où se montraient les bons citoyens, « quand les boiteux et les infirmes eux-mêmes ont pris les armes pour défendre la nation contre les courtisans du ci-devant Capet. » Les citoyens Cramoisin et Duchesne, ainsi que le commissaire Boudgoust, déclarent à l'unanimité qu'il faut être un mauvais citoyen pour avoir été malade ce jour-là. L'interrogatoire terminé, on conduit le citoyen suspect au Luxembourg, où le concierge refuse de le recevoir; on le ramène à Passy et de là à Saint-Lazare, où il est enfin admis; mais tous ces incidens avaient pris la journée, le greffier de la prison ne s'y trouvait plus, et l'on dut remettre au lendemain la formalité de l'écrou. C'est dans cette triste journée du 18 ventôse que le malheureux père, inquiet depuis la veille de la disparition de son fils, suivit ses traces à Passy, à Paris, de prison en prison, jusqu'à Saint-Lazare, où il venait d'apprendre que son fils était enfermé, et c'est là qu'il reçut du concierge cette réponse, qui lui donna quelques heures d'espoir : « Je n'ai pas ce nom-là parmi ceux qu'on a amenés hier. » On peut croire que le vieillard se proposa de faire quelques démarches pour obtenir la liberté immédiate d'André, le supposant détenu sans écrou; mais la famille dut arrêter bien vite ces imprudentes réclamations dans l'intérêt même du prisonnier, car dès le lendemain 19 l'écrou était dressé et enregistré avec ce signalement : « André Chénier, âgé de trente et un ans, natif de Constantinople, citoyen, demeurant rue de Cléry, n° 97; taille de cinq pieds deux pouces, cheveux et sourcils noirs, front large, yeux gris-bleus, nez moyen, bouche moyenne, menton rond, visage carré; amené céans en vertu d'ordre du comité révolutionnaire, commune de Passy-lès-Paris, pour être détenu par mesure de sûreté générale. »

De motifs réels à cette arrestation, il n'y en avait pas, il n'y en eut jamais un seul; mais, à prendre la légalité dans le sens que ce mot comportait alors, il y avait un motif légal. L'admirable loi du 17 septembre 1793 investissait les comités révolutionnaires du droit d'arrêter et de détenir *jusqu'à la paix* tous les suspects. Or les catégories établies par la loi étaient si larges qu'on y pouvait faire rentrer tout le monde: « ceux qui, soit par leur conduite, soit par leurs relations, soit par leurs propos ou leurs écrits, se sont montrés partisans de la tyrannie, du fédéralisme, ou ennemis de la liberté, ceux qui ne pourraient pas justifier de *l'acquit de leur devoir civique*, etc. » — « Suspect d'incivisme! disait l'inspecteur de police Marino à un prisonnier, j'aimerais mieux avoir volé et assas-

siné. » Bientôt on arriva à établir, dans l'usage au moins, cette catégorie suprême : ceux qui étaient *suspectés d'être suspects.*

Cependant la situation d'André n'était pas d'abord, à beaucoup près, aussi grave qu'elle le devint plus tard après le 7 prairial. Détenu par mesure de sûreté générale, il ne courait aucun risque immédiat tant qu'il ne serait l'objet d'aucun rapport particulier d'un administrateur de police ou d'une désignation spéciale des comités de sûreté générale et de salut public, les deux grands pourvoyeurs de l'échafaud. De plus le comité de Passy, ayant ordonné seul à cette date l'inscription de l'écrou, pouvait sans procès en ordonner la levée. La conduite de tous était donc nettement tracée. Il fallait se taire, attendre, éviter à tout prix la lutte et le bruit. Marie-Joseph surtout, qui connaissait mieux que personne les haines soulevées un an auparavant contre André, conjurait son père de ne faire aucun éclat. Un incident vint un instant tout compliquer; ce fut l'arrestation de Sauveur Chénier, adjudant-général à l'armée du nord, transporté quelques jours après de la prison de Beauvais à la Conciergerie. Bientôt Marie-Joseph ne put lui-même sans péril intercéder pour ses frères. S'étant adressé à l'un de ses collègues de la convention, Dupin, il s'attira cette terrible boutade : « tu demandes la liberté de tes frères? si tu étais un bon républicain, tu les livrerais toi-même au tribunal révolutionnaire. » Il s'aperçut qu'il était suivi, surveillé. Il ne cessa pas d'agir pourtant, mais avec une extrême circonspection ; il ne paraissait plus que rarement et furtivement à la convention. C'était une crise où une démarche inconsidérée, une imprudence d'acte ou de parole pouvait les perdre tous, les deux prisonniers d'abord, le membre de la convention lui-même, accusé de modérantisme et particulièrement détesté de Robespierre. Au contraire le silence, l'ajournement, la patience, pouvaient tout sauver. Dans les temps révolutionnaires, gagner un jour, c'est souvent gagner la vie. C'est ce que l'on finit par faire comprendre, pendant les premières semaines de la captivité, à M. de Chénier le père, bien que cela fût assez malaisé, et qu'avec la ténacité des vieillards et l'idée fixe des malheureux il fût impatient d'agir. André lui-même se rangea à l'avis de sa famille. On dit que dans les premiers jours qu'il passa en prison, il écrivit une pétition aux membres du comité de sûreté générale pour obtenir d'être mis en liberté ou jugé promptement. Ce ne fut que sur les instances d'un de ses compagnons de captivité, Saint-Prix, de l'Ardèche, membre girondin de la convention, et sans doute aussi d'après les avis secrets de son frère, qu'il se décidait à déchirer sa pétition et s'engageait à n'en plus écrire. A ce prix, et grâce à cette conspiration du silence tramée autour de son nom, son sort pouvait n'être pas désespéré. On

multiplia les précautions de tout genre : pour ne pas donner l'éveil aux gardiens de la prison ni aux espions du comité de salut public, on convint que l'on ne se mettrait pas en relation ostensible avec le prisonnier. Un gardien qui risquait sa tête pour un fort salaire venait presque chaque jour dans la famille Chénier apporter et chercher des nouvelles. Les lettres et les papiers que le père et le fils s'adressaient étaient soigneusement cachés dans un paquet de linge. C'est ainsi, nous dit-on, que toutes les poésies composées à Saint-Lazare sont sorties de la prison et sont parvenues à M. de Chénier le père. C'est par la même voie qu'André put se procurer quelques livres, de temps en temps des journaux, et reprendre ses études dans la paix trompeuse que lui donna pendant deux mois l'apparent oubli d'ennemis qui n'oubliaient rien du passé, et dont la circonstance la plus insignifiante pouvait réveiller la meurtrière mémoire.

Jetons un regard sur la prison et sur la vie que l'on y menait alors. Il n'y a pas de détail sans intérêt quand il s'agit d'une pareille époque ou d'un pareil homme. La maison Lazare, comme on l'appelait dans le langage du temps, située au faubourg Saint-Denis, était une ancienne léproserie, devenue maison de correction sous la monarchie. On venait d'en faire une prison pour les suspects dans les premiers jours de 1794. Il y avait dix prisons au plus en 1789; il y en avait plus de trente en 1794, il en aurait fallu cent, si le tribunal révolutionnaire n'avait pas trouvé un moyen rapide et quotidien d'y faire de la place aux nouveau-venus. Malgré les vides faits par la population flottante qui chaque jour passait devant Fouquier-Tinville, l'espace, toujours plus rempli, manquait, et ce n'était pas là une des moindres souffrances des prisonniers. Encore paraît-il que dans les premières semaines de la captivité d'André, grâce à l'humanité du concierge Naudet, la vie était tolérable; mais à partir du mois de floréal le régime devint d'une extrême rigueur. Naudet fut renvoyé et remplacé par un geôlier moins suspect de faiblesse. Semé, le nouveau concierge, et l'administrateur de la prison, Bergot, s'entendaient à merveille dans l'art de la persécution. « Ces monstres, disait Bergot, en enlevant à un prisonnier une tabatière où était le portrait de sa femme, ces monstres se consolent avec les portraits d'être privés des originaux, et ils ne s'aperçoivent plus qu'ils sont en prison » Le citoyen Semé lui-même, malgré tout son zèle, ne sut pas se maintenir à la hauteur des circonstances; dans les derniers jours, il dut céder la place à un nommé Verney, agent particulier de Robespierre, qui venait de faire les *fournées* au Luxembourg en qualité de porte-clés, et qui avait la main faite à ces sortes d'affaires. La terreur entra à sa suite à Saint-Lazare. Dès que Naudet fut parti, disent les relations du temps, les prison-

niers subirent les traitemens les plus rigoureux. On refusait du lait à des femmes enceintes; on chassa même des gardiens pour leur en avoir procuré; on ne permit plus qu'un seul repas, qui consistait en légumes, quatre onces de viande, un vin falsifié. Se plaindre du régime était dangereux. Le jeune de Maillé, âgé de seize ans, fut convaincu de conspiration pour avoir jeté un hareng pourri à la tête d'un guichetier. Cela lui coûta la vie. Les lettres étaient interdites; on confisquait l'argent que les parens envoyaient; on était comme mort à la société et absolument séparé du monde (1). La seule communication avec le dehors était une grande fenêtre au bout d'un corridor, par laquelle on pouvait jeter les yeux dans la rue de Paradis. C'est par là seulement qu'on pouvait apercevoir quelque figure amie, tout en tremblant pour les imprudens qui se risquaient dans le voisinage des rondes de police. Des énergumènes du quartier trouvaient encore le moyen d'empoisonner ces courts instants de joie; une de leurs bonnes plaisanteries patriotiques était d'annoncer par des gestes expressifs aux prisonniers qu'ils allaient être envoyés à la guillotine. On remarquait tous les jours à la même place un fort de la halle qui excellait en ce genre de pantomime. A l'intérieur, l'épouvante régnait surtout quand Herman, président des commissions populaires, et son adjoint Lanne vinrent procéder à la confection d'une liste dont les élémens étaient préparés par Verney. On faisait à chaque prisonnier des questions sommaires et qui roulaient toujours dans le même cercle : « As-tu voté pour Henriot? as-tu dit du mal de Robespierre ou du tribunal révolutionnaire? Combien as-tu dénoncé de modérés, de nobles ou de prêtres dans ta section? » Pure formalité d'ailleurs : ceux dont le nom était marqué d'une croix sur les listes étaient assurés de leur sort.

On vivait pourtant, on vivait dans l'intervalle de ces terribles visites. Il faut bien le croire, puisque nous en avons tant de témoignages. Il n'est dans la nature humaine ni de soutenir longtemps ces crises aiguës, ni de désespérer jamais. Chacun revenait insensiblement à ses études, à ses goûts, à ses plaisirs, autant que cela était possible dans les tristes cellules, dans les longs corridors sombres ou les préaux creusés comme des puits entre les hautes murailles. On essayait de se reprendre à la vie, à l'espoir, par le tra-

(1) *Faits historiques et anecdotes sur la maison d'arrêt de Saint-Lazare.* Voyez les différentes relations réunies par M. Dauban dans *les Prisons de Paris sous la révolution,* p. 388 et suiv. Si l'on compare aux deux premières relations la *Correspondance du poète Roucher à Saint-Lazare,* qui les suit immédiatement, pour comprendre la différence des impressions, il faut remarquer que les premières lettres de Roucher, heureuses et presque gaies, sont datées du mois de février. Après le mois d'avril, elles deviennent courtes et rares, et s'interrompent brusquement un peu plus tard.

vail et par l'oubli; on causait, on discutait, on riait même, on se surprenait à être gai. La société était fort mélangée sans doute dans ces huit ou neuf cents prisonniers de Saint-Lazare; mais il y avait là des représentans nombreux du meilleur monde, du clergé, des lettres, du parlement, dont on peut retrouver les noms sur les listes présentées au tribunal révolutionnaire ou dressées par des délateurs, tels que les deux réfugiés belges, Robinet et Jaubert, avec des désignations caractéristiques. C'étaient, pour n'en citer que quelques-uns, *d'Hennisdal, ex-baronne, Mursin, ex-comtesse, Fleuri, ex-marquise, accusées d'aristocratie puante, — Saint-Aignan, ci-devant duc, Saint-Aignan, ci-devant duchesse, Longchamps, ex-noble, qui disait qu'on ne pouvait plus trouver de la bonne compagnie qu'en prison, — Loyserolle père, ex-noble, qui a dit que les membres de la convention parlaient comme des apôtres et se conduisaient comme des anthropophages, Roucher, auteur du poème des Mois, Trudaine frères, conseillers au parlement.* Dans cette même prison se trouvaient aussi le marquis d'Usson, ancien colonel d'André au régiment d'infanterie d'Angoumois, Ginguené, l'auteur de la *Confession de Zulmé*, le peintre Suvée, qui s'est associé à la gloire d'André Chénier en nous transmettant ses traits, Leroy, élève de Suvée, qui faisait en même temps le portrait de Roucher. La conversation, les visites de cellule en cellule, le travail, la toilette même des femmes, qui trouvaient moyen d'en faire encore, tout cela donnait quelques heures d'illusion. Le pire supplice était l'odieux mélange de cette vie commune avec les délateurs. Il faut voir avec quelle rage Jaubert et Robinet notent dans leurs rapports l'attitude « des nobles, des prêtres, qui se recherchent pour vivre ensemble et qui se défient de ceux qu'ils croyaient patriotes en les désignant comme des espions. Ils se groupaient dans les corridors soit pour causer, soit pour lire les gazettes, et lorsque nous venions à passer, il se faisait un profond silence. Chaque jour ils inventaient des nouvelles désastreuses... Trenck annonçait qu'incessamment 100,000 Valaques monteraient à cheval pour envahir la France. On avait soin de débiter ces nouvelles tout bas, avec un air de mystère. Chacun fuyait quand ils nous voyaient (1). » On croira volontiers que ces histoires étranges étaient *débitées* de manière à tomber au passage dans l'oreille des espions, et l'histoire des 100,000 Valaques montant à cheval pour arriver tout d'un trait à Paris était une plaisanterie bien trouvée pour faire dresser ces oreilles en quête de nouvelles; mais ce genre de plaisanteries coûtait cher alors.

(1) *Noms des détenus que nous croyons en notre âme et conscience être ennemis du peuple*, liste de Jaubert et Robinet.

Voilà la triste réalité. C'est bien elle que nous retrouvons dans quelques chapitres, les plus beaux de *Stello*, mais avec un reflet d'idéal qui décore et transforme tout. Grâce à l'intuition du vra poète, M. Alfred de Vigny a ranimé cette société de Saint-Lazare, cette vie depuis si longtemps éteinte; il lui a donné un mouvement, des formes, une couleur, qui se sont imprimés dans toutes les mémoires. Il en a écrit la légende, et c'est en vain maintenant que l'histoire voudrait changer quelques traits à ce tableau. Ce que le poète a fait vivre un instant devant nos yeux ne meurt plus. Nous reverrons toujours ce préau où le soleil jette un rayon triste du haut d'un toit, ce guichetier qui lave son linge en chantant dans la fontaine du milieu, la douzième loge du rez-de-chaussée où le docteur noir est introduit, cette cellule petite et brûlante, exposée au midi, et Mme de Saint-Aignan suspendant à la fenêtre, pour se garantir du soleil, un grand châle, le seul qu'on lui ait laissé. Nous entendons cette longue et touchante conversation où l'aimable prisonnière laisse échapper, avec une pudeur voilée de larmes, le secret de son amour naissant. Tout s'anime devant nous comme par une douce magie. On ne peut plus oublier ce réfectoire enfumé où les prisonniers s'assemblent, et, au milieu de cet appareil de désolation, ces scènes de galanterie française, ces cercles où semble passer, comme un air de Versailles, un groupe surtout, « pareil à un grand quadrille de la cour en négligé, le lendemain du bal, » et ces jeux d'une gaîté funèbre, ces essais de la guillotine où les plus grandes dames de France étudient, au milieu des rires, l'art de mourir avec grâce et de se venger de la force brutale en la méprisant. Tous ces tableaux sont vrais d'une vérité relative. Il n'y manque que la contre-partie. C'est André Chénier qui nous la fournira.

Il paraît bien en effet que, dans ce mélange de tous les rangs, de toutes les conditions, la nature humaine dut souvent se révéler sous de tristes aspects. Cette vie élégante d'autrefois, continuée même sous les verrous, cette politesse exquise, ces délicatesses raffinées du sentiment, n'étaient et ne pouvaient être que l'apanage d'un petit groupe isolé dans cette cohue de près de mille prisonniers. La grossièreté des mœurs du grand nombre, le libertinage à la place de la galanterie, l'ardeur des dernières joies de la vie même à la veille de la mort, l'impatience des suprêmes convoitises, tout cela nous a été retracé mille fois, avec les détails les plus étranges, par Riouffe, par le comte Beugnot, par Coittant et les autres détenus qui nous ont laissé de si curieux mémoires sur les diverses prisons de Paris. Ajoutez-y l'habitude croissante d'une sorte d'insensibilité à mesure que l'on s'acclimatait dans le péril, un égoïsme naïf et féroce qui éclatait sans pudeur après que le geôlier avait fait l'appel des pri-

sonniers destinés au tribunal révolutionnaire, et que ce jour-là au moins on avait vu épargner son nom, c'est-à-dire sa vie. Hélas! pour quelques admirables traits d'amour respectueux, chevaleresque, et de délicatesse héroïque qui, là comme ailleurs, ne pouvaient être que l'exception, mais qui suffisent pour honorer la nature humaine, quel revers à cette glorieuse médaille de l'honneur et du dévoûment! La foule était là, comme ailleurs aussi, avec ses instincts, avec ses passions brutales, exaspérées par le péril de la mort prochaine, avec son incurable légèreté, ses vices frivoles ou grossiers. Ce spectacle inspirait au poète des vers d'une amertume extraordinaire et comme brûlans de mépris :

On vit, on vit infâme. Eh bien! il fallut l'être;
L'infâme après tout mange et dort.
Ici même, en ces parcs où la mort nous fait paître,
Où la hache nous tire au sort,
Beaux poulets sont écrits; maris, amans sont dupes.
Caquetage, intrigues de sots;
On y chante, on y joue, on y lève des jupes;
On y fait chansons et bons mots.
. . . .
L'un court et l'autre saute, et braillent, boivent, rient,
Politiqueurs et raisonneurs,
Et sur les gonds de fer soudain les portes crient,
Des juges tigres, nos seigneurs,
Le pourvoyeur paraît. Quelle sera la proie
Que la hache appelle aujourd'hui?
Chacun frissonne, écoute, et chacun avec joie
Voit que ce n'est pas encor lui.
Ce sera toi demain, insensible imbécile (1).

Les deux procédés poétiques d'Alfred de Vigny et d'André Chénier, si contraires dans leur but et dans leurs effets, s'expliquent également bien ici. M. de Vigny a vu à distance, choisi ses traits et ses couleurs, idéalisé en un mot. André Chénier a vu de près la réalité, trop souvent laide, triviale ou frivole; il l'a stigmatisée; son âme fière souffrait de tout ce qui ôtait au malheur un peu de sa dignité, de tout ce qui diminuait les victimes. Il était résolu à mourir debout, le mépris sur les lèvres. Il ne se consolait pas que tout le monde autour de lui ne sût pas souffrir et mourir ainsi.

Et cependant, lui aussi, même dans les tristesses de cette vie, quand il était touché d'un sentiment profond, il savait mieux que tout autre jeter sur la réalité le prestige éblouissant de ses vers et mettre à un front choisi le rayon qui ne s'éteint pas. Dans ces

(1) Pièce restée inédite jusqu'à la publication de M. Gabriel de Chénier. Nous noterons comme inédits tous les vers qui nous ont été révélés dans cette dernière édition, pour faire apprécier l'importance de cette restitution longtemps attendue.

groupes d'élite de la société de Saint-Lazare, où son courage et son talent lui marquaient une place à part, il avait remarqué bien vite cette grâce exquise, cette beauté, cette âme charmante qui s'appellera dans la postérité *la Jeune Captive.* Il avait à son approche senti s'éveiller confusément, avec je ne sais quelle surprise d'une sensibilité qu'il croyait morte pour l'amour, cet attendrissement poétique dont les bois de Luciennes avaient recueilli l'écho délicieux. Il s'étonna peut-être de pouvoir aimer encore, mais avec quel respect il traita et cet amour suprême et celle qui en fut le dernier objet! A peine si l'on peut deviner une secrète palpitation de ce cœur, devenu si viril par la lutte et l'épreuve, dans ces adorables vers où parle sa jeune amie et qui chantent dans toutes les mémoires :

L'illusion féconde habite dans mon sein.
D'une prison sur moi les murs pèsent en vain,
J'ai les ailes de l'espérance!
. . . .
O mort! tu peux attendre, éloigne, éloigne-toi;
Va consoler les cœurs que la honte, l'effroi,
Le pâle désespoir dévore.
Pour moi, Palès encore a des asiles verts,
Les Amours des baisers, les Muses des concerts;
Je ne veux point mourir encore.

Et quand nous répétons ces strophes mélodieuses, nous voyons passer devant nous cette jeune fille qu'Alfred de Vigny a voulu peindre en s'inspirant de ces vers, et dont il nous a pour ainsi dire imposé le type ineffaçable. Nous la voyons, la jeune captive, s'avançant avec l'élégance d'une fille d'Athènes, pour aller au milieu du cercle, marchant ou plutôt se soulevant sur ses pieds, comme un oiseau qui sent ses ailes, avec sa tête petite, penchée en avant comme celle des gazelles et des cygnes. Ses cheveux noirs en bandeau, rejetés en arrière en couronne, tressés avec une chaîne d'or, lui donnaient l'air de la plus jeune des muses. Elle s'avançait avec les étincelles de la joie dans les yeux. Cette joie, pour ainsi dire innée en elle, électrisait les visages fatigués des prisonniers. C'était Mlle de Coigny, on eût dit qu'elle avait seize ans.

Encore ici il faudra bien modifier la légende; mais cette fois nous aurons fort à faire, ayant contre nous le double idéal créé par les vers d'André Chénier et par le portrait enchanteur de M. de Vigny. L'imagination, quand elle est habituée à un type, n'y renonce pas volontiers. Il faut bien dire pourtant ce qu'était la jeune captive, non moins séduisante peut-être dans la réalité, mais autrement et avec des traits différens, avec quelque chose de moins subtil, de moins pur, de moins aérien, une femme avec tous les caprices et les

passions de la femme au lieu d'une jeune déesse. André Chénier lui-même semblait provoquer les recherches de l'histoire future, quand il disait dans sa dernière strophe :

> Ces chants, de ma prison témoins harmonieux,
> Feront à quelque amant des loisirs studieux
> Chercher quelle fut cette belle :
> La grâce décorait son front et ses discours,
> Et, comme elle, craindront de voir finir leurs jours
> Ceux qui les passeront près d'elle.

Cet amant des loisirs studieux, attiré par la beauté de ces vers, a répondu à l'appel du poète, il a cherché et trouvé *quelle fut cette belle*; c'est M. Becq de Fouquières qui a rassemblé dans ses *Nouveaux Documens* tous les élémens de son histoire. Voici les dernières informations qu'il nous donne. On dit toujours *mademoiselle de Coigny*, on a tort; c'était une *demoiselle de Coigny*, ce qui est bien différent. A l'époque où elle fut enfermée à Saint-Lazare, elle n'était plus une jeune fille; il y avait dix ans qu'elle était mariée. Mlle Franquetot de Coigny était née en 1769; à peine âgée de quinze ans, le 5 décembre 1784, elle avait épousé M. de Rosset, marquis, puis duc de Fleury; c'est du moins la date du contrat où le roi avait signé. Vingt-quatre ans, c'était son âge quand la jeune captive entra comme un rayon de soleil dans la prison de Saint-Lazare et dans la vie d'André. Dois-je ajouter qu'elle ne s'appelait plus duchesse de Fleury, et qu'elle avait déjà depuis quelques mois divorcé avec son mari? Faut-il aller jusqu'au bout des révélations cruelles de l'historien? Dans la prison de Saint-Lazare, elle rencontra le spirituel et triste personnage qui s'appelait M. de Montrond. Elle fut aimée de lui, elle l'aima, elle l'épousa au sortir de la prison. Aimer M. de Montrond quand on est aimée d'André Chénier, voilà bien la vie si différente des arrangemens de la poésie ou du roman! Ce fut presque un crime, il fut châtié. Cette union ne fut pas heureuse et se termina par un second divorce (1). Celle qui avait été mademoiselle de Coigny avait passé à côté du seul amour qui l'eût rendue heureuse, si elle l'avait compris et si le poète eût vécu. Ces rencontres-là ne se font pas deux fois dans l'existence d'une femme. Cette personne charmante entre toutes, que Mme Vigée-Lebrun nous dépeint dans ses *Souvenirs* « comme comblée de tous les dons de la nature, douée d'un visage enchanteur, d'une taille comme celle qu'on donne à Vénus, d'un esprit supé-

(1) Nous négligeons, dans ce rapide récit, toutes les preuves et pièces à l'appui depuis l'interrogatoire subi par la duchesse de Fleury devant les administrateurs de police jusqu'au témoignage si précis de Millin, qui connaissait André Chénier, Montrond et la duchesse de Fleury.

rieur, d'une âme ardente et passionnée pour les arts, » avec tous ces dons, avec cette riche et délicate culture, elle ne put, sauf une fois, inspirer que de trompeuses sympathies, et sa vie ne fut qu'une suite de déplorables erreurs. Qu'importe? A la distance des années et dans la perspective, sa personnalité historique n'est rien. Elle a vécu, elle s'est trompée, elle a souffert, elle a même vieilli (car elle n'est morte qu'en 1820); qu'importe encore? La personnalité idéale dont la poésie l'a revêtue n'a pas vieilli depuis le premier jour où André Chénier, ravi, l'aperçut dans le préau de Saint-Lazare. Telle qu'il l'a vue ce jour-là, telle la jeune captive vivra dans la mémoire des hommes; elle sera toujours jeune fille, elle sera toujours héroïque et charmante, elle aura toujours seize ans.

Une prison rigoureuse, des communications de plus en plus rares et difficiles avec sa famille, le péril croissant autour de lui avec l'ajournement indéfini de la délivrance, l'isolement absolu du monde extérieur et, pour ainsi dire, du monde des vivans (parmi les habitans de Saint-Lazare, combien peu pouvaient croire qu'ils appartenaient encore à la vie!), tout cela agissait parfois sur l'imagination si vive d'André Chénier, et l'on peut saisir une plainte discrète, voilée, dans ses dernières poésies. Une de ces pièces a été écrite sous l'impression de ce découragement qui suit les grands malheurs, de cette surprise que l'on ressent à se trouver seul un jour quand, la veille, tant de mains amies pressaient la vôtre, de cette tristesse passionnée qui deviendrait facilement de l'amertume contre ceux qui semblent vous oublier. C'est bien le sens de cet ïambe douloureux dont le texte, restitué d'après le manuscrit par M. Gabriel de Chénier, reprend une signification parfaitement claire qu'il avait perdue par des altérations assez graves.

Quand au mouton bêlant la sombre boucherie
Ouvre ses cavernes de mort,
Pâtres, chiens et moutons, toute la bergerie
Ne s'informe plus de son sort.
. . . .
J'ai le même destin. Je m'y devais attendre.
Accoutumons-nous à l'oubli.
Oubliés comme moi dans cet affreux repaire,
Mille autres moutons comme moi,
Pendus aux crocs sanglans du charnier populaire,
Seront servis au peuple-roi.
Que pouvaient mes amis? Oui, de leur main chérie
Un mot à travers ces barreaux
Eût versé quelque baume en mon âme flétrie.
De l'or peut-être à mes bourreaux...
Mais tout est précipice. Ils ont eu droit de vivre.
Vivez, amis, vivez contens.

En dépit de Fouquier (1), soyez lents à me suivre.
Peut-être en de plus heureux temps
J'ai moi-même, à l'aspect des pleurs de l'infortune,
Détourné mes regards distraits;
A mon tour aujourd'hui! mon malheur importune :
Vivez, amis, vivez en paix!

Quoi de plus navrant que ce dernier cri à ses amis absens, oublieux peut-être? Non assurément, ils n'oubliaient pas; que pouvaient-ils? Le mot d'ordre du silence était donné : c'était le salut; mais comment André aurait-il pu échapper à cette lassitude des jours qui se succèdent et des heures qui passent, mornes, monotones, sans changement, sans espoir? Que voulez-vous? à trente ans on n'est pas ce *stoïque aux yeux secs qui vole embrasser la mort.* Il fut stoïque quand il fallut mourir, c'est assez.

On comprend, dans l'énervement d'une captivité indéterminée, sans issue à prévoir, quel retour le poète devait faire sur la vie de son frère, comblée, en apparence au moins, de bonheurs, de succès bruyans au théâtre, de popularité dans la rue et les clubs, en la comparant avec la sienne, qui depuis quatre ans était une vie de lutte, d'impopularité croissante, de persécutions odieuses. Les trois dernières strophes, jusqu'ici inédites, de l'ode à Marie-Joseph, confirment pleinement, bien qu'on en dise, l'interprétation qu'on avait donnée de ce petit poème. Ce n'est pas, si l'on veut, de l'ironie, c'est au moins un parallèle mélancolique entre deux existences et deux destinées. Peut-être en écrivant ces vers André ne se rendait-il pas bien compte des angoisses, des hontes secrètes, des tortures de tout genre dont Marie-Joseph avait acheté son triste bonheur.

Mon frère, que jamais la tristesse importune
Ne trouble ses prospérités!
Qu'il remplisse à la fois la scène et la tribune :
Que les grandeurs et la fortune
Le comblent de leurs biens qu'il a tant souhaités!

Cette strophe était connue. Voici où commence la partie inédite. André se réfugie au sein de cette famille nouvelle que le malheur lui a créée :

Infortune, honnêtes douleurs,
Souffrance, des vertus superbe et chaste fille,
Salut. Mes frères, ma famille,
Sont tous les opprimés, ceux qui versent des pleurs,
Ceux que livre à la hache un féroce caprice,
Ceux qui brûlent un noble encens
Aux pieds de la vertu que l'on traîne au supplice,
Et bravent le sceptre du vice,

(1) Le nom est en blanc sur le manuscrit.

Ses caresses, ses dons, ses regards menaçans,
Ceux qui devant le crime, idole ensanglantée,
N'ont jamais fléchi les genoux,
Et soudain, à sa vue impie et détestée,
Sentent leur poitrine agitée
Et s'enflammer leur front d'un généreux courroux !

Avec sa piété presque filiale, M. Gabriel de Chénier s'ingénie pour nous convaincre que ces vers ne contiennent pas d'allusion aux regrettables triomphes de Marie-Joseph, à ses déplorables amitiés, à ses entraînemens; l'opposition éclatante des deux parties de l'ode parle d'elle-même plus haut que tous les commentaires. Il n'est pas douteux que ce poème, si âpre en sa mélancolie, n'ait jailli de l'âme d'André sous une impression de contraste douloureux, dans un de ces instans où sa main se serait détournée avec tristesse de celle qu'avaient serrée tant de fois Collot-d'Herbois et Barère.

II.

Cette note personnelle, cette plainte sur lui-même, ces retours sur sa destinée, sont assez rares dans les poésies composées à Saint-Lazare. L'inspiration principale est la protestation indignée contre l'iniquité et l'infamie triomphantes. Jamais n'a été mieux réalisé, plus justement et plus à la lettre, le mot célèbre : *facit indignatio vatem*. Le poète est inépuisable dans son éloquente invective. De quel air superbe il répond à ceux qui lui en feront le reproche un jour !

Sa langue est un fer chaud. Dans ses veines brûlées
Serpentent des fleuves de fiel.
J'ai douze ans, en secret, dans les doctes vallées,
Cueilli le poétique miel.
Je veux ouvrir un jour ma ruche tout entière.
Dans tous mes vers on pourra voir
Si ma muse naquit haineuse et meurtrière...

Non, il n'était pas né pour la haine. D'ailleurs ce qu'il venge, ce n'est pas sa cause personnelle :

Ma foudre n'a jamais tonné pour mes injures.
La patrie allume ma voix ;
La paix seule aguerrit mes pieuses morsures,
Et mes fureurs servent les lois.

Voilà l'ardent et haut foyer de son inspiration. On peut croire par le résultat qu'il ne mettait aucune prudence dans l'expression de ses sentimens et qu'il les répandait dans l'âme de ses compagnons de captivité ; mais, quand il écrivait, il prenait quelques précautions

élémentaires contre un accident possible, la perte d'un manuscrit surpris aux mains du messager, et qui aurait compromis d'un seul coup la vie du guichetier et celle de son père, dépositaire de ses poésies. Voici ce qu'il avait imaginé. Il écrivait ses vers sur d'étroites bandes de papier, d'une écriture serrée, presque microscopique. Le dernier éditeur nous en a donné un très curieux *fac-simile* que l'on ne peut contempler sans émotion quand on songe que ce sont les dernières lignes dans lesquelles ait passé cette ardente pensée, sur lesquelles ait battu ce noble cœur, que cette page a été le dernier cri jeté par le poète vers l'histoire qu'il veut attendrir, vers la justice suprême qu'il accuse d'être tardive et sourde. Il y avait pour sa famille et pour ses amis un grand danger dans la violence de ces magnifiques anathèmes contre les Barère, les Couthon, les Collot-d'Herbois, les Fouquier-Tinville, les Robespierre. Il est obligé d'indiquer ces noms par des points ou des blancs. Presque toujours, dans ses plus libres inventions, il feint, pour dépister l'agent qui trouverait le manuscrit, de les avoir prises dans quelque auteur grec qu'il indique à la fin du morceau : *traduit de Cratinus*, *traduit des Baptes d'Eupolis*, etc. Un autre moyen qu'il emploie est l'abréviation. Ainsi un manuscrit porte ce texte :

Un vulg. ass. ss. va chercher les ténèbres.
Lisez : Un vulgaire assassin va chercher les ténèbres.

Mais l'expédient le plus sûr, qui lui était indiqué par la connaissance et l'usage qu'il avait de la langue grecque, était d'entremêler ses vers les plus hardis de mots qui devaient pour le coup arrêter net les Herman ou les Verney en quête de sa pensée. Les exemples de cette transposition d'une langue dans l'autre sont très nombreux dans ses dernières poésies. Quel administrateur de police aurait vu clair dans la terrible pièce dont nous avons le canevas et qui commence ainsi :

Ὁ σταυρός *est pour eux une* πήγη *féconde.*

Traduisez :

L'échafaud est pour eux une source féconde.

Le poète se proposait de décrire la joie de cette populace dépravée qui va voir guillotiner comme on va au spectacle. Le premier vers déconcertait les curieux. De même, comment auraient-ils pu comprendre quelque chose à une strophe pareille :

O. g.—d. de L. sous les voûtes royales
Par nos μαιναδ *déchirés,*
Vos têtes sur un fer ont pour nos bacch.,
Orné nos portes τριομφ.

Ce qu'il faut lire ainsi :

O gardes de Louis, sous les voûtes royales,
Par nos ménades déchirés,
Vos têtes sur un fer ont, pour nos bacchanales,
Orné nos portes triomphales.

Le poète savait bien que le *peuple hébété* ne se reconnaît pas dans le δῆμος *hbt.* Le *sans-culotte* ne pensera pas que *Gloutaneime,* c'est lui-même; Collot-d'Herbois, l'ancien comédien, ne se doutera pas que *Gynnis* est son surnom grec, Gynnis, l'efféminé, le *danseur de corde ;* le tribunal révolutionnaire laissera passer sans les punir les injures adressées à l'infâme *dicastère;* le président du comité de sûreté générale épargnera le poète qui voue l'*épistate* à l'infamie, et le délateur ignore qu'il s'appelait *sycophante* chez les Grecs. Tout cela n'exige aujourd'hui que de légers efforts d'interprétation; mais pour la plupart des noms abrégés ou supprimés nous n'arriverons jamais à une certitude positive. Il faut en prendre son parti. La discussion dans ces cas-là entre les derniers éditeurs ne peut aboutir qu'à des probabilités. Quand un nom laissé en blanc est accolé à une épithète atroce, on n'a parmi les personnages du temps que l'embarras du choix.

Ces poèmes de la colère sont loin pour la plupart d'être achevés; mais comme ils sont beaux, hardis, puissans, d'une veine libre, d'un tour neuf, d'une fière et provocante allure ! On ne saurait trop admirer la souplesse et la force de ce talent poétique, le même qui se plaisait, il y a quatre ans à peine, aux élégies voluptueuses, aux idylles sensuelles, et en qui maintenant respire l'âme des Archiloque, en qui revivent l'hyperbole de Juvénal avec plus de sincérité, l'ironie mordante, ailée, d'Aristophane avec plus d'indignation. Voyez plutôt quelques strophes de cette pièce étonnante (le n° 5 des ïambes), une révélation du dernier éditeur :

... Vingt barques, faux tissus de planches fugitives,
S'entr'ouvrant au milieu des eaux,
Ont-elles, par milliers, dans les gouffres de Loire,
Vomi des Français enchaînés,
Au proconsul Carrier, implacable après boire,
Pour son passe-temps amenés?

Et l'horrible orgie des bourreaux, ne croit-on pas la voir tournoyer sous le fouet vengeur du poète?

... Attablés, le bordeaux de chaleurs plus brutales
Allumant leurs fronts impudens,
Ivres et bégayant la crapule et les crimes,
Ils rappellent avec des ris

Leurs meurtres d'aujourd'hui, leurs futures victimes;
Et parmi les chansons, les cris,
Trouvent de çà, de là, sous leur main, sous leur bouche,
De femmes un vénal essaim,
Dépouilles du vaincu, transfuges de sa couche,
Pour la couche de l'assassin.

Le poète fait évidemment allusion ici aux fêtes secrètes de Passy que donnait l'ancien fermier-général Dupin et par lesquelles il s'était acquis quelques sympathies sur les bancs de la convention. Sauf l'austère Robespierre et l'illuminé Saint-Just, il semble bien que la plupart des conventionnels oubliaient volontiers le soir leurs terribles occupations de la journée. On cite surtout, parmi les convives de Dupin, les principaux membres du comité de sûreté générale, Vouland, Amar, le vieux Vadier, Jagot, Louis du Bas-Rhin. Le même personnel de plaisir et d'orgie, les mêmes actrices et les mêmes filles qui, quelques années auparavant, menaient si joyeusement leur train avec les financiers et les marquis, venaient chaque soir à ces rendez-vous galans de la terreur, honorant de leur tendresse les maîtres de la France, et riant avec eux des *guillotinades* du matin ou de celles du lendemain, surtout quand elles apprenaient par leurs nouveaux amans qu'un de leurs amans anciens était de la fournée. Ces soirs-là la fête était complète.

Une des dernières strophes de cette pièce soulèvera peut-être contre elle, à force d'énergie, quelque goût délicat; mais alors supprimons la moitié d'Aristophane, mille fois plus hardi :

Le remords est, dit-on, l'enfer où tout s'expie.
Quel remords agite le flanc,
Tourmente le sommeil du tribunal impie
Qui mange, boit,... du sang?
Car qui peut noblement de leur bande perverse
Rendre les attentats fameux?
Ces monstres sont impurs; la lance qui les perce
Sort impure, infecte comme eux.

Virgile a dit en parlant de Polyphème :

Jacuitque per antrum
Immensus, saniem *eructans.*

Pourquoi serions-nous plus sévères pour André Chénier que pour Virgile?

Ce qui ajoute un vif et navrant intérêt à cette dernière exhumation des poèmes composés à Saint-Lazare, c'est qu'ils nous sont rendus aujourd'hui sous la forme même où ils ont été retrouvés, plus ou moins inachevés, avec des intervalles remplis de prose ou des vers suspendus. On y voit la méthode de travail du poète, se

livrant entièrement à l'inspiration de sa pensée, sans s'arrêter aux obstacles matériels du rhythme ou de la rime, passant par-dessus les difficultés, mais habile et soigneux à indiquer le mouvement général, plus important à ses yeux que le détail du vers ou que l'expression provisoire qu'il remplacera un autre jour. Tout cela donne un air de sincérité bien émouvante à ces travaux surpris par la mort dans leur première négligence, et la pensée même de ce qu'il y a d'inachevé en eux remplit l'esprit qui les étudie de la curiosité la plus douloureuse. Voici un ïambe inédit, achevé dans quelques-unes des parties, mais auquel il a manqué quelques heures pour être au nombre des meilleurs et des plus accomplis. C'est une sorte d'apologue ou plutôt une série de petits apologues destinés à railler la folie de ceux qui, ayant ôté à la multitude le frein sauveur des lois, s'étonnent de ses emportemens ou s'indignent de tomber ses victimes :

J'ai lu qu'un batelier, entrant dans sa nacelle,
Jetait à l'eau son aviron;
J'ai lu qu'un écuyer, noble et fier sur sa selle,
Bien armé d'un double éperon,
D'abord ôtait la bride à son coursier farouche;
J'ai lu qu'un sage renommé,
Avant de s'endormir, dans le fond de sa couche
Plaçait un tison allumé;
J'ai lu qu'un Actéon, à son tour sur l'arène,
Assouvit la rage et la faim
De ses chiens, par lui seul, pour bien servir sa haine,
Accoutumés au sang humain.
L'Automédon meurtri devint un Hippolyte...

Et les vers s'arrêtent là. Il devait y avoir un retour sur chacun de ces imprudens, le batelier, le sage, qui périssent dans l'incendie ou dans les flots; mais déjà l'inspiration amène sous la plume d'André une autre allégorie, et il abandonne le développement commencé pour courir à un sujet nouveau :

Un docte à grands projets rassembla des vipères
Et leur prêchait fraternité.
Mais, déchiré bientôt par ce peuple de frères,
Il dit : « Je l'ai bien mérité! »

Ce prédicateur trop naïf, qui prêche la fraternité aux vipères, dans un temps, c'étaient Barnave, Chapelier et ses amis. Ils sont morts « déchirés par ce peuple de frères. » Il en sera de même des autres :

J'ai lu maints autres faits, tous fort bons à redire;
Et tous ces beaux faits que j'ai lus,

Barnave, Chapelier, Duport, les devaient lire :
Ceux-ci ne lisent pas non plus.

Barnave n'a pas lu ou n'a pas compris. Danton, Hérault de Séchelles, d'autres encore, n'ont pas lu ou ne lisent pas non plus; ils sont morts ou ils vont mourir. Ils ont, eux aussi, jeté à l'eau l'aviron; ils ne peuvent plus dire à la barque que le flot entraîne : Évite cet écueil, arrête-toi là, dirige-toi de ce côté. L'océan populaire les emporte et les brise. Telle est la moralité de l'apologue, resté un peu obscur à la fin, dans sa rapide concision.

C'est vraiment sous cette forme que je conçois ce que les poètes appellent l'inspiration, une forme inégale, des vers interrompus; mais à travers tout cela la verve continue, l'impulsion d'une idée vive créant comme un courant irrésistible dans la pensée du poète, entraînant dans son flot mélangé prose et vers, tout ce qui se présente pour l'exprimer sans l'arrêter, sans la suspendre un instant. Le triage, la séparation des élémens se fera plus tard. En attendant, l'image et le mouvement se sont conservés intacts. Ils ne se sont attardés ni brisés sur aucun écueil vulgaire; ils ne se sont pas dispersés en détails accessoires. Ils sont arrivés droit au but, sans rien perdre de la force qui les a lancés. Nous savons qu'il y a d'autres procédés pour d'autres poètes; nous n'en connaissons pas qui représentent d'une manière plus sincère le travail intérieur de la pensée, et c'est un des spectacles les plus curieux où l'on puisse se charmer et s'instruire, que d'assister ainsi au premier jet irrégulier, mais puissant et spontané, d'une vivante poésie.

Parfois il s'étonnait lui-même, l'enfant charmant de la poésie grecque, l'ami d'Homère et de Callimaque, le familier des héros et des muses, de la métamorphose accomplie en lui, des âpres colères qui avaient remplacé les inspirations d'autrefois, et dans des vers antiques, étonnés d'éclore au milieu d'une implacable satire, il revenait à son idéale patrie :

Diamant ceint d'azur, Paros, œil de la Grèce,
De l'onde Égée astre éclatant!
Dans tes flancs où Nature est sans cesse à l'ouvrage,
Pour le ciseau laborieux,
Germe et blanchit le marbre honoré de l'image
Et des grands hommes et des dieux!

Pour s'encourager lui-même à son œuvre nouvelle de justicier, il a besoin de se souvenir que Paros, qui donne le marbre où revivent les héros, est aussi la patrie d'Archiloque :

Mais pour graver aussi la honte ineffaçable,
Paros de l'ïambe acéré

Aiguisa le burin brûlant, impérissable.
Fils d'Archiloque, fier André,
Ne détends point ton arc, fléau de l'imposture.
Que les passans pleins de tes vers,
Les siècles, l'avenir, que toute la nature
Crie à l'aspect de ces pervers :
« Oh! les vils scélérats! les monstres, les infâmes,
De vol, de massacres nourris!
Noirs ivrognes de sang, lâches bourreaux de femmes
Qui n'égorgent point leurs maris;
Du fils tendre et pieux, et du malheureux père
Pleurant son fils assassiné;
Du frère qui n'a point laissé dans la misère
Périr son frère abandonné (1). »

On devine aisément quel est le *fils tendre et pieux*, et quel est le *malheureux père* pleurant son fils qu'on assassine. Les deux derniers vers paraissent être une sorte d'amende honorable à Marie-Joseph. André semble savoir à ce moment quels périls son frère affronte pour lui.

Même alors cependant, et jusqu'au dernier jour, les deux frères, bien que réconciliés par le malheur, restèrent profondément divisés dans leur inspiration poétique. Nous avons vu que le rôle de Marie-Joseph, marqué d'un mot sanglant par Mme Roland, était de donner des plans de fêtes nationales et de composer des hymnes pour ces fêtes. Il ne manqua pas à cette vocation, et la remplit jusqu'au bout avec moins de génie que de bonne volonté. Sauf le *Chant du Départ*, dont l'inspiration est belle, et qui, sur le rhythme de Méhul, méritait bien de conduire nos soldats à la victoire, les autres hymnes patriotiques sont lourds et comme saturés de la déclamation du temps. Le coup d'aile manque, les vers ne s'enlèvent que péniblement sur la mélodie qui les accompagne. On se rappelle ces strophes déplorables sur l'entrée triomphale des Suisses de *Châteauvieux*, où le poète célébrait l'*innocence enfin de retour*. Le chantre des fêtes de la révolution ne fut guère plus heureux, quoi qu'on en ait dit, dans l'*Hymne à l'Être suprême*, composé pour la fête que Robespierre offrit à Dieu le 20 prairial, mais qu'en réalité il s'offrait à lui-même. Tandis qu'on brûlait des figures gigantesques représentant l'Athéisme, la Discorde, l'Égoïsme, et que la statue de la Sagesse se dégageait du milieu des flammes, une symphonie se faisait entendre, des groupes chantaient alternativement les strophes de l'hymne qui semblaient répondre au fameux discours du dictateur : « Français, républicains, avait dit Robespierre, il est arrivé le jour à jamais fortuné que le peuple français

(1) Vers inédits, extraits de l'ïambe inscrit sous le n° 4 dans la publication de M. Gabriel de Chénier.

consacre à l'Être suprême. Jamais le monde qu'il a créé ne lui offrit un spectacle aussi digne de ses regards. Il a vu régner sur la terre la tyrannie, le crime et l'imposture, etc. Élevons notre pensée et nos voix vers le grand Être qui nous donna la mission d'entreprendre nos travaux héroïques et le courage de les exécuter! » N'est-ce pas, à peu de chose près, l'inspiration même qui avait dicté au frère d'André ces tristes vers où le déisme officiel du temps éclate dans sa pompe glaciale, le déisme de la terreur?

Source de vérité qu'outrage l'imposture,
De tout ce qui respire éternel protecteur,
Dieu de la Liberté, père de la Nature,
Créateur et conservateur, etc.

Quelque gazette remplie du récit de cette fête pénétra clandestinement jusqu'à la cellule de Saint-Lazare. Sous une inspiration superbe d'ironie, André prit la plume, et d'une main rapide, presque fiévreuse, il traça le dessin d'un ïambe (1), accablante satire contre les triomphateurs de la fête, invocation brûlante à la justice suprême, qui souffre de tels hommages, de tels affronts! Là encore le parallèle entre les inspirations si diverses des deux frères s'impose à l'esprit : pas un mot, pas un trait dans l'ïambe d'André ne fait allusion au poème fraternel; mais le contraste, par ce silence même, n'a que plus d'effet. Jamais le génie poétique d'André ne s'est élevé plus haut :

Grâce à notre sénat, le ciel n'est donc plus vide!
De ses fonctions suspendu,
Dieu... (le vers est inachevé)
Au siége éternel est rendu.
Il va reprendre en main les rênes de la terre.

Et ici le vers ne va pas aussi vite que l'inspiration. La raillerie, le sarcasme, puis de subites apostrophes, des élévations vers un Dieu qui ne peut être le complice de ces hypocrites, tout se succède avec une rapidité qui entraîne la prose comme dans un poétique torrent : « Il faut espérer qu'après un exil de plusieurs mois, Dieu se conduira mieux, et que sa première marque de repentance sera de punir ses nouveaux adorateurs... Quoi! Dieu tout-puissant, tu souffres que de pareils personnages te louent et t'avouent! Tu endures la dérision avec laquelle ils te bravent et *croient que tu existes quand ils vivent!* » Et, reprenant avec un accent nouveau l'épigramme voltairienne des *Systèmes :*

Tu ne crains pas qu'au pied de ton superbe trône,
Spinoza, te parlant tout bas,

(1) Inédit.

Vienne te dire encore : « Entre nous, je soupçonne,
Seigneur, que vous n'existez pas ! »

« Que croiront les mortels, continue le poète dans une prose haletante et comme interrompue à chaque instant par la colère, que croiront-ils quand ils verront que, sous tes yeux, le nom de *vertu* est prononcé par des bouches qui,... de *probité* par des bouches qui,... d'*humanité*, etc. ? Quoi, ton œil qui voit tout pénètre dans les antres affreux où les Carrier, les Lequinio et les autres, couchés sur des cadavres, rongent des ossemens humains... Tu contemples la Loire, le Rhône, la Charente...

Ton œil de leurs pensers sonde les noirs abîmes,

et tu ne tonnes pas ! Et tu laisses un *pauvre diable de poète* se charger de ta vengeance...

C'est un pauvre poète, ô grand Dieu des armées !
Qui, seul, captif, près de la mort,
Attachant à ses vers les ailes enflammées
De ton tonnerre qui s'endort,
De la vertu proscrite embrassant la défense,
Dénonce aux juges infernaux
Ces juges, ces jurés qui frappent l'innocence,
Hécatombe à leurs tribunaux !
Eh bien ! fais-moi donc vivre, et cette horde impure
Sentira quels traits sont les miens.
Ils ne sont point cachés dans leur bassesse obscure,
Je les vois, j'accours, je les tiens.

Y a-t-il dans la langue française de plus beaux vers que ceux-là ? Connaît-on rien de plus hardi et de plus fier que le cri de ce prisonnier s'adressant à Dieu, qui semble oublier, et attachant à ses vers *l'aile enflammée du tonnerre qui s'endort ?* Ce sont là des images que ne désavouerait pas Pindare. Quelle revanche contre cette fête ridicule et ce dieu de théâtre dont Robespierre avait essayé de faire son complaisant ! Dans un coin de prison et déjà marqué à cette date pour l'immolation prochaine, un poète a écrit quelques lignes sur un lambeau de papier, et voici que les victimes sont vengées. Dans les frémissemens de ces vers, on a senti passer quelque chose comme la justice de Dieu. Certes, dans les premières années de sa jeunesse, enchantées par la poésie et l'amour, André Chénier n'avait guère arrêté sa pensée sur les grands problèmes. Il avait vécu avec les dieux de la Grèce et dans la douce ivresse de l'indulgente nature, sentie, aimée à travers ses poètes favoris. Plus tard, à l'époque où il commençait son *Hermès*, c'était sous l'impression des idées régnantes et de la philosophie à la mode. L'*Histoire naturelle* de Buffon, les expériences de Lavoisier, les théories sociales de Ma-

bly ou de l'abbé de Raynal, plus tard les rêveries à moitié scientifiques de Condorcet, avaient occupé tour à tour son esprit; son imagination mobile en avait reçu les diverses et légères empreintes. Rien encore n'avait marqué en lui le souci des choses idéales, l'inquiétude d'un au-delà. Élève des Grecs en poésie et pour le reste disciple du XVIIIe siècle, si le nom de Dieu se présentait sous sa plume, c'était comme le synonyme de la nature ou comme la plus pâle des abstractions. Son jeune bonheur, tout au ravissement d'aimer, à la joie des beaux vers, à l'enchantement des découvertes de la science et des idées nouvelles qui devaient transformer la terre, n'avait garde de s'égarer dans un autre monde; mais voici que tout est brisé, anéanti, tout s'écroule en lui et autour de lui. L'utopie de M. de Condorcet a fait place à de lugubres réalités : Condorcet lui-même, avant de tomber victime dans la sanglante arène, est devenu le plus âpre des sectaires. Le bonheur du genre humain semble indéfiniment ajourné : ce n'est plus la science qui est l'ouvrière du progrès, c'est la guillotine que l'on invoque. Dans cet écroulement d'un monde, dans cette profanation odieuse et cette parodie sanguinaire de ses rêves, voici qu'un grand sentiment, qui vivait obscur au fond de l'âme du poète, s'élève tout à coup avec éclat, s'élance au jour : c'est la foi à quelque chose de supérieur, qui plane invisible sur cet amas de décombres, c'est l'appel à une puissance vengeresse qui ne souffrira pas ce triomphe de ce qu'il y a de pire au monde, l'hypocrisie et la cruauté; c'est la certitude qu'un jour tout cela sera expié, que la justice aura son heure et que Dieu sera absous.

Nous touchons aux dernières compositions d'André en même temps que nous approchons des derniers jours de sa vie. Ici encore la révélation que nous apporte le manuscrit de l'auteur est des plus curieuses, sinon des plus satisfaisantes pour les imaginations éprises de la légende. M. de La Touche avait réussi à en créer une au sujet de la pièce célèbre qui commence ainsi :

Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphire
Animent la fin d'un beau jour,
Au pied de l'échafaud j'essaie encor ma lyre.
Peut-être est-ce bientôt mon tour.

On nous avait dit que c'était la dernière pièce qu'eût tracée André Chénier, et même que par une ironie du sort l'ïambe avait été soudainement interrompu au quinzième vers par l'appel du geôlier. Tout cela était une invention romanesque. La pièce continue bien au-delà du quinzième vers; c'est une des plus longues et des plus complètes. De plus elle n'a pu être écrite au moment du supplice; c'est à Saint-Lazare qu'elle a été composée comme toutes les

autres. M. Gabriel de Chénier montre à merveille qu'André ne put rien envoyer à son père de la Conciergerie, où il entra le 6 thermidor dans l'après-midi et d'où il sortit dès le lendemain pour aller à la mort, avant même que sa famille fût avertie du jugement sommaire. C'est le 5 probablement, la veille du jour où il devait quitter Saint-Lazare, qu'il remit secrètement au guichetier, avec les précautions accoutumées, un paquet contenant entre autres choses « deux étroites bandes de papier, semblables aux marques que l'on met dans les livres, roulées très serré et d'une épaisseur à peine égale à celle d'un tuyau de plume. » C'est son dernier envoi; mais la pièce si souvent citée, bien que la plus importante de celles qui s'y trouvent jointes, n'est pas la dernière. Encore une légende à retrancher avec tant d'autres. Il n'en est pas moins vrai que cet ïambe porte presqu'à chaque ligne l'émotion d'un pressentiment funèbre et qu'en cela du moins la légende a raison. Le poète commence à écrire avec l'idée fatale que son vers va être brusquement interrompu à la moitié par l'arrivée « du messager de mort, noir recruteur des ombres. » Ce n'est pas l'appel à l'échafaud qu'il attend : c'est l'appel devant le tribunal révolutionnaire. Il est vrai que la différence n'est pas grande. Le poète décrit la scène tout entière, telle qu'elle se passera; il se représente

. . . . . Amassant en foule à son passage
Ses tristes compagnons reclus
Qui le connaissaient tous avant l'affreux message,
Mais qui ne le connaissent plus (1).

« Eh bien! j'ai trop vécu! » s'écrie-t-il. Pourquoi regretter la vie? Que regretter en elle? La justice? l'honneur? l'amitié? Où sont-elles? où les trouver parmi les hommes?

La peur blême et louche est leur dieu,
La bassesse, la feinte. Ah! lâches que nous sommes!
Tous, oui, tous. Adieu, terre, adieu.
Vienne, vienne la mort! que la mort me délivre!

Mais voici que tout d'un coup il se relève de cet abattement funeste. Il veut vivre; il importe qu'il vive. Et un dialogue sublime s'engage entre le poète et son cœur abattu, qu'il gourmande, qu'il excite à la façon des héros d'Homère.

Mourir sans vider mon carquois!
Sans percer, sans fouler, sans pétrir dans leur fange
Ces bourreaux barbouilleurs de lois!

Non, le justicier de Dieu n'a pas fait sa tâche encore, il se doit à son œuvre. Sans cet âpre devoir qui le lie au combat, à la vie, il

(1) Inédit.

serait mort mille fois déjà. Sans cette impérieuse raison de vivre, que de raisons il aurait eues de mourir!

> . . . . . Comme un poison livide,
> L'invisible dent du chagrin,
> Mes amis opprimés, du menteur homicide
> Le succès, le sceptre d'airain,
> Des bons, proscrits par lui, la mort ou la ruine,
> L'opprobre de subir sa loi,
> Tout eût tari ma vie ou contre ma poitrine
> Dirigé mon poignard. Mais quoi!
> Nul ne resterait donc pour attendrir l'histoire
> Sur tant de justes massacrés!

Et l'ïambe recommence implacable; il se termine par cette apostrophe célèbre qui contient, comme dans un testament poétique, la dernière pensée d'André, et résume en un cri admirable ces quatre mois de captivité, ces quatre années de combat, cette vie pleine d'espoirs déçus, de nobles enthousiasmes profanés, toute frémissante encore, au seuil de la mort, des ardeurs d'une lutte désespérée :

> Souffre, ô cœur gros de haine, affamé de justice,
> Toi, vertu, pleure si je meurs.

III.

Le moment était proche en effet où ce noble cœur affamé de justice allait cesser de souffrir. Quand André traçait ces vers, depuis plusieurs semaines déjà sa situation légale (s'il peut s'agir de légalité dans ces temps-là) était bien changée, et le dénoûment se précipitait. Le 7 prairial, l'arrêté suivant avait été envoyé à la maison Lazare :

« Le comité de sûreté générale, instruit que le nommé André Chénier a été arrêté et traduit dans une maison d'arrêt de Paris par le comité révolutionnaire de Passy, sans mandat, inscrit sur le registre du comité, arrête que le dit André Chénier, dont la renommée a publié depuis le commencement de la révolution la conduite incivique, restera en arrestation jusqu'à ce qu'il en soit autrement ordonné. — *Signé :* Élie Lacoste, Vadier, Dubarran, Louis du Bas-Rhin et Jagot. »

Copie de cet ordre fut expédiée au comité de Passy. C'étaient presque toujours les comités de surveillance que le comité de sûreté générale choisissait pour faire exécuter ses mandats (1); mais dès lors le comité de Passy était dessaisi; jusqu'à ce moment, ayant seul ordonné l'inscription de l'écrou, il pouvait aussi en ordonner la

(1) M. Becq de Fouquières, *Documens nouveaux, Biographie.*

levée. A dater du 7 prairial, son prisonnier passe sous la juridiction du comité de sûreté générale; ce n'est plus un simple suspect provisoirement détenu, sa conduite incivique est formellement spécifiée. La réquisition fut exécutée le jour même, et le nouvel écrou modifié, inscrit sous le n° 1095. Il y avait deux mois et dix-huit jours qu'André était entré à Saint-Lazare.

C'était là un événement grave dans la vie du prisonnier, un de ces faits précurseurs qui en annoncent d'autres plus graves. Comment et pourquoi cette modification était-elle survenue dans la situation d'André Chénier? « Le comité de sûreté générale, dit l'arrêté, a été instruit que le nommé André Chénier est détenu sans mandat. » Comment a-t-il été instruit de ce fait? Qui donc a rompu ce pacte du silence d'où dépendait la vie du prisonnier? Qui serait-ce, hélas! sinon M. de Chénier lui-même, à qui ces onze semaines de la réclusion de son fils semblaient intolérables, et qui, après avoir respecté, non sans peine, l'engagement pris avec Marie-Joseph, n'y put tenir plus longtemps? Il pensa sans doute enlever l'ordre de mise en liberté de son fils soit par l'intervention de quelque membre influent des comités qu'il ferait agir, soit par un coup d'éclat comme un *Mémoire* qu'il adresserait aux autorités compétentes. Sur ce terrain très obscur encore, on ne peut s'avancer qu'avec une extrême circonspection entre les témoignages souvent contradictoires de M. Becq de Fouquières et de M. Gabriel de Chénier. Nous avons dû nous faire une vérité probable, formée sans parti-pris à ces sources diverses, et dans laquelle des assertions opposées en apparence se concilient sans trop de peine.

Que dès les premiers jours de l'arrestation d'André M. de Chénier le père ait fatigué les comités de ses réclamations et de ses prières et qu'il ait par là éveillé cette attention redoutable sur un nom qu'on devait au contraire lui dérober, le fait est possible, sans être certain; mais ce qui n'est pas contestable, c'est l'envoi du *Mémoire* que l'on a retrouvé, adressé, comme il en est fait mention dans le dernier paragraphe, à *la commission chargée de l'examen des détentions*. C'était évidemment la commission populaire instituée par décret du 23 ventôse an II pour remédier à l'encombrement des prisons, au désordre du parquet ou à la surcharge des tribunaux, chargée spécialement « de faire le recensement de tous les gens suspects » en dépôt dans les maisons d'arrêt de Paris, et de dresser deux listes, l'une contenant les citoyens qui lui paraissent injustement arrêtés et qui, d'après l'avis conforme des comités de salut public et de sûreté générale, seront rendus à la liberté; l'autre, contenant les détenus qui doivent être, selon elle, envoyés au tribunal révolutionnaire. C'est à cette commission que M. de Chénier le père fit parvenir sa douloureuse requête, sans en donner com-

munication à personne dans sa famille. Après avoir raconté sommairement les circonstances de l'arrestation d'André, il expose que « le citoyen André Chénier est un patriote dont la vie fut toujours irréprochable, qu'il se fit connaître et s'attira des inimitiés honorables par la franchise et le courage avec lesquels il dénonça, comme des intrigans, Brissot, Pétion, Manuel, Danton, sur lesquels son opinion est devenue l'opinion générale... Sous l'ancien régime comme sous le nouveau, il a vécu loin de toute ambition, dans l'étude et la retraite... Le soussigné, âgé de soixante-douze ans, reconnu pour très bon citoyen à la section de Brutus, soumet ces observations à la commission. Il espère qu'elle approuvera les représentations d'un père irréprochable qui réclame un fils irréprochable et privé depuis trois mois de la liberté qu'il n'a jamais mérité de perdre. » Cette requête était à la fois touchante et maladroite. Elle était fort vive contre le citoyen Gennot, du comité de Passy; elle rappelait les luttes ardentes soutenues par André Chénier dans les manifestes de la *Société de 1789* et dans le *Journal de Paris;* sans doute elle ne visait que les noms de Brissot, de Pétion, de Manuel, de Danton, mais quel naïf avait pu oublier la polémique contre les jacobins et spécialement contre Collot-d'Herbois à l'occasion de la fête des Suisses de Châteauvieux? On s'exposait à réveiller de bien dangereuses impressions dans ces mémoires implacables où s'éternisait la rancune.

La commission populaire était, on le sait, en relations permanentes avec le comité de sûreté générale, dont elle devait prendre l'avis pour la mise en liberté des suspects les moins dangereux. Peut-il être douteux que ce ne soit par cette commission que le comité a été instruit de la détention d'André, et qu'ainsi l'imprudent *Mémoire* n'ait été la cause ou l'occasion de l'arrêté qui ordonna une inscription nouvelle et plus régulière de l'écrou? Tous les élémens d'information de cette triste histoire s'enchaînent dès lors avec la vraisemblance qui sort d'une série de faits concordans et d'inductions liées entre elles. On ne peut nous opposer la date du *Mémoire*, il n'y en a pas; on peut nous opposer tout au plus le fait affirmé dans le *Mémoire* d'une captivité *qui a déjà duré trois mois.* D'après la date probable que nous assignons ici à l'envoi du *Mémoire* et qui serait dans notre pensée un des premiers jours de prairial, il n'y aurait eu que deux mois et demi d'intervalle entre l'arrestation d'André et la requête. Nous ne pensons pas qu'on insiste sur un si faible écart. Dix semaines de détention peuvent bien s'appeler trois mois sous une plume éplorée. Un autre fait attesté par la tradition de la famille trouvera tout naturellement sa place ici. M. de Chénier, confiant dans l'effet de son *Mémoire,* allait chaque matin à la prison en attendre le résultat. Quel ne fut pas son désespoir lorsque le

7 ou le 8 prairial, après la communication de l'arrêté du comité, qui fut le seul résultat de la démarche de M. de Chénier et qui aggravait singulièrement la situation de son fils, le concierge, en apercevant le vieillard, lui dit rudement : « C'est donc votre fils?.. Vous avez fait là un beau coup, je viens de recevoir l'ordre d'inscrire son écrou. » Sans doute cela signifiait que l'écrou était inscrit cette fois avec mention spéciale, mandat régulier, et que le jour du péril était venu.

Je ne mets pas en doute que dès ce jour-là en effet le sort d'André Chénier n'ait été décidé. Le bruit qu'il fallait éviter avait été fait, son nom signalé. On savait maintenant qu'on tenait sous les verrous un adversaire implacable. Le prétexte seul restait à trouver pour s'en débarrasser. La chose était aisée. On eut bientôt et sans peine l'occasion que l'on cherchait, la conspiration des prisons inventée vers ce temps-là. Ces conspirations, qui donnaient tant à faire au bourreau, simplifiaient beaucoup la besogne de l'accusateur public. Quand il y avait un prisonnier sur le compte duquel on n'avait pas d'indices certains, Fouquier-Tinville disait : « Il n'y a qu'à le mettre à la première conspiration que nous ferons. » Naturellement André Chénier fut de la *conspiration* que les agens du comité firent à Saint-Lazare. C'était une méthode aussi expéditive et plus légale en apparence que celle des massacres de septembre pour faire le vide dans les prisons. D'ailleurs la loi du 22 prairial, qui fonctionnait déjà, permettait de dépêcher la besogne en supprimant les lenteurs inutiles. On sait que d'après cette loi, dont la minute de la main de Robespierre existe encore et que la convention elle-même ne vota que sous sa contrainte et avec effroi, la procédure révolutionnaire était simplifiée. Les caractères de la nouvelle justice devaient être l'inflexibilité et la promptitude. Le tribunal était composé d'un président, trois juges et neuf jurés, à la nomination du comité de salut public; la seule peine était la mort, les accusés seraient jugés non plus individuellement, mais en masse; s'il existait des preuves soit *matérielles*, soit *morales*, on pouvait se dispenser de la formalité des témoins; enfin, pour ne pas perdre de temps, on supprimait les défenseurs. L'éclat terrible de la voix de Danton défendant sa tête et assignant Robespierre à le suivre épouvantait encore ces consciences de bourreaux. Il fallait ne pas laisser se renouveler un pareil scandale. « La loi donne pour défenseurs aux patriotes calomniés des jurés patriotes, elle n'en accorde point aux conspirateurs. » C'est d'après cette loi que devait être jugé André Chénier. Tout conspirait contre lui.

Le 3 messidor, un rapport émanant de la commission de police révéla au comité de salut public le parti que l'on pourrait tirer de

cette farce lugubre que l'on appela la conspiration des prisons (1). « C'est une chose démontrée, disait le trop fameux Herman dans ce rapport, que toutes les factions qui ont successivement été terrassées avaient dans les diverses prisons de Paris leurs relations, leurs affidés, leurs agens dans l'intérieur en relation avec les acteurs du dehors dans les scènes projetées pour ensanglanter Paris et détruire la liberté... Tous les scélérats qui ont trempé dans ces projets liberticides existent encore dans les prisons; ils y font une bande à part qui rend la surveillance très laborieuse, une assemblée journalière dont toute l'existence se consume en imprécations contre la liberté et ses défenseurs... *Il faudrait peut-être purger en un instant les prisons et déblayer le sol de la liberté de ces immondices, de ces rebuts de l'humanité*... La commission demande à être autorisée à faire ces recherches, pour en donner ensuite le résultat au comité de salut public. » A la suite de ce rapport, le comité prit, à la date du 7 messidor, un arrêté conforme. Les deux premiers noms qu'on lit au bas de l'arrêté sont ceux de Robespierre et de Barère. La commission se mit aussitôt à l'œuvre; elle commença ses opérations au Luxembourg, et sur cent cinquante-neuf prisonniers qu'elle déféra au tribunal révolutionnaire, cent quarante-six périrent sur l'échafaud dans les trois journées du 19, du 21 et du 22 messidor. Cette rapidité dans l'exécution justifiait le mot de Barère : « que le comité avait pris des mesures pour que dans deux mois les prisons fussent évacuées. » Nous citons ce mot parce qu'il prouve que Barère s'intéressait, plus que ne le pense M. Becq de Fouquières, à la conspiration des prisons et qu'il en surveillait les résultats.

Le 23 messidor, l'administrateur de police Faro, une des plus misérables créatures de la police de Robespierre, vint commencer l'enquête à Saint-Lazare. Dès le premier jour, il manifesta ses intentions. Comme il interrogeait un prisonnier réputé patriote et lui montrait les listes toutes préparées qu'il avait dans les mains : « Voilà une centaine de noms, dit-il; il doit y en avoir plus que cela ici. — Je ne crois pas, répondit le détenu, qu'il y ait parmi nous beaucoup de conspirateurs. — Nous en avons trouvé trois cents au Luxembourg, nous en trouverons bien autant ici. » Le commissaire se vantait; il n'en avait trouvé que cent cinquante-neuf dans sa première mission. — Le complot qu'il organisa à Saint-Lazare fut très simple. Un prétendu comte Manini, aventurier italien, et le serrurier Coquery en furent les révélateurs complaisans. On est stupéfait en voyant sur quelles niaiseries va se jouer la vie de tant d'honnêtes gens. Tout se

(1) Voyez, pour l'historique de la prétendue conspiration de Saint-Lazare, le récit très détaillé, appuyé par de nombreux documens inédits, de M. Becq de Fouquières. Nous le suivrons fidèlement, sauf sur un point.

réduit à de vagues projets d'évasion du détenu Allain, qui aurait proposé à Coquery 9,000 livres « pour scier un barreau d'une fenêtre du corridor du premier donnant sur la terrasse. » Le reste consiste en propos entendus derrière les portes par Manini ou recueillis par Coquery pendant qu'il servait le repas des prisonniers. On y aurait dit par exemple ou que « Robespierre n'était pas juste, » ou bien même « que Robespierre était un scélérat, » ou bien encore que « tous les détenus seraient guillotinés, » sur quoi Faro indigné répond que « ceux qui n'avaient aucun reproche à se faire pouvaient être sans inquiétude. » L'interrogatoire du citoyen Allain, simple instituteur, révèle un caractère et de l'esprit. On lui demande « quel est le *citoyen auguste* duquel il s'informe souvent dans ses lettres, » il répond « que c'est son frère, et qu'il s'appelle Auguste. » — On lui demande « quelles sont ses opinions sur Robespierre. » Il répond « qu'on n'a point d'opinion en prison. »

Tel fut au demeurant le point de départ bien modeste de l'affaire. Dès le lendemain, 24 messidor, les administrateurs de police firent leur rapport au comité de sûreté générale sur le nommé Allain et ses trois complices, « accusés d'avoir tenu des propos infâmes contre les représentans fidèles à la cause du peuple, d'avoir cherché à semer l'alarme dans la prison et d'avoir offert 9,000 livres à l'un des dénonciateurs pour favoriser un projet d'évasion. » Le comité de sûreté générale en référa au comité de salut public, qui enjoignit à la commission de police de faire toutes les recherches nécessaires à Saint-Lazare afin de découvrir les autres conspirateurs, en d'autres termes de rattacher à ce petit groupe des quatre accusés tous les modérés et aristocrates de la prison, et d'en finir avec eux en dressant des tables de proscription. Aussitôt Lanne, l'adjoint d'Herman, se rend à Saint-Lazare, où il revient plusieurs jours de suite; il y fait consciencieusement la besogne qui lui a été demandée, en collaboration avec le greffier Ridon, les dénonciateurs Manini, Coquery, à qui s'étaient adjoints deux réfugiés belges, Jaubert et Robinet, et enfin le concierge Verney, qui l'aidait dans cette tâche (1). Herman, le président de la commission de police, venait de temps en temps assister aux séances et presser les opérations, ajouter des noms aux listes. C'est même par son ordre exprès qu'un

(1) Ce fut l'occasion d'un trafic abominable et d'un marchandage sans pudeur. Il y eut entre les délateurs et certains détenus comme une enchère secrète de grâces. On raconte que la duchesse de Fleury, *la jeune captive* du poète, et Montrond obtinrent d'être effacés moyennant une somme de cent louis; une bouteille d'eau-de-vie, offerte à propos à Robinet, sauva le comédien Joly. Les nommés Duroure, Martin, Poissonnier père, Delmas, Duparc, Legaie, Pardailhan, Glatigny, Hassolay et sa fille, furent mis à contribution, et c'est par le même moyen que Millin échappa à l'échafaud.

jour les noms de Roucher et d'André Chénier furent ajoutés aux listes déjà dressées par les délateurs. Cette intervention personnelle d'Herman est digne d'être notée au passage : elle révèle un mot d'ordre qu'on exécute. Ce qui nous frappe également dans ce supplément de liste réclamé par Herman, c'est la note étrange qui accompagne le nom d'André. On l'accuse « d'avoir recélé les papiers de l'ambassadeur d'Espagne et de les avoir soustraits aux recherches du comité de sûreté générale. » Il s'agissait sans doute, comme on nous le dit, de correspondances échangées entre certains membres du parti constitutionnel et le chevalier d'Ocariz, le chargé d'affaires d'Espagne, qui, au nom de son pays, était intervenu auprès de la convention en faveur de Louis XVI. — Mais la note sur cette correspondance secrète avec un ministre étranger, d'où pouvait-elle provenir, sinon du bureau des relations extérieures, et qui dirigeait alors cette partie de l'administration? Le nom de Barère, ici encore, s'offre naturellement à la pensée.

Quel singulier mélange d'accusations disparates sur ces listes dressées par les dénonciateurs, et dont le titre général mérite d'être retenu : « noms des détenus que nous croyons en notre âme et conscience être ennemis du peuple et ne pas aimer le gouvernement actuel de la république française. » Suivent des noms de prêtres, de nobles, de magistrats, de femmes en très grand nombre, en tout quatre-vingt-deux personnes vouées à la mort, leur existence étant devenue du jour au lendemain un danger public. Voit-on d'ici Robespierre, Couthon, Collot-d'Herbois et les autres, dans leur salle du conseil, derrière un rempart de cent mille baïonnettes patriotes, tremblant à la pensée que Roucher, André, les frères Trudaine, vont s'évader de Saint-Lazare, et, comme disent les rapports de police, procéder au massacre des patriotes, à l'égorgement de la convention et à la ruine de la liberté! C'était une plaisanterie sinistre pour tous les accusés; mais elle était particulièrement féroce à l'égard de quelques vieillards, de deux femmes surtout qui furent de la première fournée de Saint-Lazare, l'abbesse de Montmartre, âgée de soixante-douze ans, et Mme de Meursin, atteinte d'une paralysie aux jambes. « J'ai vu, disait Sirey, j'ai vu ces deux victimes descendre du tribunal pour aller à l'échafaud ; on portait l'une, on traînait l'autre. » Ce fut le 2 thermidor, à la dernière visite de Lanne à Saint-Lazare, que la liste générale fut arrêtée, puis remise à la commission de police qui l'adressa selon la règle au comité de salut public.

Nous sommes au 4 thermidor. Ici se place une tradition de famille très touchante, très vraisemblable à notre sens, à laquelle nous ne faisons pour notre compte aucune difficulté d'ajouter foi.

La mort d'André Chénier fut un assez grand et terrible événement dans sa famille pour que les circonstances les plus dramatiques en aient été conservées dans la mémoire de deux générations, l'une spectatrice impuissante et témoin direct, l'autre séparée de l'événement par un si petit nombre d'années. Tandis que Marie-Joseph se jetait avec la plus vive ardeur dans la conspiration qui allait éclater à la convention contre la dictature de Robespierre et dont le succès sauvait la vie d'André, M. de Chénier le père apprenait par le guichetier fidèle ce qui se tramait à Saint-Lazare. Il essaya de voir son fils. Le nouveau concierge Verney lui refusa brutalement la porte. Le temps pressait; les listes fatales étaient dressées, elles étaient même parties; d'une heure à l'autre, les accusés allaient être appelés devant le tribunal. Il savait que dans cet intervalle si court, pendant que les listes étaient encore entre les mains du comité, l'intervention d'un membre pouvait y faire rayer un nom, que ce délai passé tout espoir était détruit. Il paraît bien que cette chance n'était pas trop chimérique, puisque dans le passage de Saint-Lazare au tribunal trois noms furent rayés sur la liste par le comité, le *ci-devant prince Charles de Hesse*, *Barbantane*, *ex-comte*, et un détenu surnommé *Égalité*. Pourquoi le nom d'André ne serait-il pas rayé aussi? Dans ces crises suprêmes, quoi de plus naturel que de se rattacher à un dernier effort, à une imploration désespérée? Écoutons maintenant le récit que nous fait le représentant de la famille. « Ne pouvant plus supporter son anxiété, M. de Chénier père résolut d'aller solliciter Barère. Mme de Chénier, qui partageait à cet égard les idées de Marie-Joseph, essaya, mais en vain, de l'en détourner... Barère, suivant sa coutume, fut froid et poli, ses réponses aux sollicitations du vieillard étaient vagues, évasives; mais M. de Chénier insista, devint pressant et demanda une solution nette et précise. C'est alors qu'il arracha de Barère ces mots redoutables : *votre fils sortira dans trois jours*. Le pauvre père prit à la lettre cette promesse, qu'il crut bienveillante, et revint chez lui soulagé et plus tranquille. » Trois jours après, André montait sur l'échafaud. — La famille a-t-elle tort de voir dans ces paroles ambiguës de Barère une menace enveloppée, quelque chose comme une politesse meurtrière? Si ces paroles ont été réellement dites au vieillard, j'avoue que je n'y puis voir autre chose.

M. Becq de Fouquières, si exact d'ailleurs, si bien informé, ne veut pas admettre la réalité de ces paroles de Barère ou du moins le sens qui s'y attache naturellement. J'estime qu'il met trop d'importance à la discussion d'un pareil détail, et, bien que ses raisons pour ne pas l'admettre soient fort ingénieuses, elles ne m'ont pas convaincu. Qu'on m'entende bien. Je ne tiens pas le moins du monde

à charger la mémoire de ce triste personnage d'un crime de plus. Le nom d'André était porté sur les listes de la conspiration de Saint-Lazare, et dès lors son sort était fixé. Rien ne prouve péremptoirement que c'est à l'instigation de Barère que le nom d'André ait été introduit deux jours auparavant sur une liste supplémentaire par le président de la commission de police, Herman; rien ne prouve non plus le contraire. Laissons donc ce premier fait dans l'indécision où il demeurera sans doute éternellement. Laissons à la responsabilité collective du comité, en attendant un plus ample informé, l'odieuse pensée qui envoya André Chénier à la mort. « Les conspirations des prisons, nous dit le dernier historien de *la Terreur*, servaient à englober tous ceux dont on voulait se débarrasser sans motif suffisant. » Or, parmi les membres du comité de salut public, combien s'étaient sentis cruellement atteints par la parole ardente ou le vers enflammé d'André, depuis Robespierre, dénoncé comme l'ami des quarante galériens de Châteauvieux, jusqu'à Collot-d'Herbois! Barère, après son discours emphatique et ridicule du 7 pluviôse an II, avait été l'objet particulier des railleries d'André, qui mettait sous les yeux des Muses indignées

Le sot fatras du sot Barère.

Plusieurs fois, avec une prédilection fatale, ce nom revenait sous sa plume et probablement aussi dans ses conversations, à Paris, à Versailles, très certainement dans la prison, remplie de délateurs. En fallait-il davantage pour le désigner aux rancunes du comité, unanime à proscrire un pareil adversaire? En définitive, quelqu'un a tué André Chénier. Est-ce Robespierre? Collot-d'Herbois? Couthon? Barère? Il importe peu, et j'inclinerais à croire que tous se sont trouvés d'accord sur ce point; mais, à supposer que Barère n'ait pas eu de part directe et personnelle dans cette désignation, pouvait-il l'ignorer? Pouvait-il ne pas savoir, quand il reçut la visite du père, que le nom du fils était porté sur la liste? Il ne s'agissait pas d'un inconnu, du premier venu. Le feuillant de 1791, l'adversaire des jacobins, le frère du conventionnel Marie-Joseph, un nom pareil, en quelque temps que ce soit, ne passe pas obscurément. Recueillons un témoignage autorisé qui détermine très exactement la part des responsabilités. « Spécialement pour la conspiration des prisons, cette nouvelle forme d'égorgement des prisonniers avec l'hypocrisie légale, Fouquier-Tinville démontra plus tard d'une manière accablante qu'il n'avait été que l'exécuteur des ordres du comité de salut public. C'est le comité qui lui commandait ces exécutions en masse au-delà même de ce qu'il avait fait; c'est le comité qui, par les arrêtés du 2 et du 3 thermidor, lui en-

voyait une liste de quatre cent soixante-dix-huit accusés *avec ordre que les y dénommés soient mis à l'instant en jugement* (1). » A cela on répond que ces sortes d'affaires ne regardaient après tout que le bureau de police générale, composé de Robespierre, de Couthon, de Saint-Just, ainsi que le soutint plus tard Billaud-Varennes dans l'intention de se disculper; mais Fouquier-Tinville a nié formellement que ce bureau fût un établissement distinct et séparé du comité. « Tous les ordres, dit-il dans son procès, m'ont été donnés dans le lieu des séances du comité, de même que tous les arrêtés qui m'ont été transmis étaient intitulés : *Extraits des registres du comité de salut public*, et signés de plus ou moins de membres de ce comité. » Il semble même, comme M. Campardon le fait remarquer, que dans les derniers temps Robespierre n'ait paru que rarement dans le comité. Carnot était absorbé par l'administration de la guerre; Saint-Just rêvait et bâtissait Sparte dans ses rêves. Les membres vraiment actifs et dirigeans au moment de la conspiration des prisons étaient précisément Barère, Billaud-Varennes, Collot-d'Herbois. De quelque côté que l'on se retourne, la sinistre et doucereuse figure de Barère apparaît toujours. Je ne vois pas un seul motif sérieux de répudier la tradition rapportée par M. Gabriel de Chénier, attribuant à cet homme fatal sa part de responsabilité dans la désignation de l'illustre victime et la connaissance très exacte du sort qui attendait André, quand il répondit le 4 thermidor aux supplications du père : « Votre fils sortira dans trois jours. » En prononçant ces paroles, Barère savait ce qu'elles signifiaient.

Une consolation nous reste dans cette déplorable affaire. Il paraît bien démontré maintenant, par l'analyse des pièces et des documens judiciaires, que la visite de M. de Chénier père au 4 thermidor n'a eu aucune influence directe sur la destinée de son fils. Sa mort était irrévocablement décidée à cette date dans la pensée du comité de salut public. Je n'en dirais pas autant des démarches faites au commencement de prairial et du *Mémoire* envoyé à *la commission chargée de l'examen des détentions*. Quoi qu'il en puisse coûter de le croire, j'ai bien peur que cette tentative de prairial, cette agitation si intempestive, n'aient interrompu fatalement la période de silence pendant laquelle on put espérer que le poète serait oublié dans sa prison. Cela expliquerait d'ailleurs les regrets passionnés, presque les remords si touchans du père, et cette légende persistante d'une imprudence funeste qui vit encore dans la famille et que M. de Vigny a consacrée (2).

(1) M. Wallon, *la Terreur*, t. II, p. 339.

(2) *Stello*, chap. 30, 31, 32, 33, 34. M. de Vigny a choisi pour la scène de son roman la maison de Robespierre, afin d'y faire jouer plus à l'aise tous ses personnages.

Le reste de notre récit sera court. Nous ne pouvons mieux faire que de résumer l'historique du procès, tel qu'il est établi d'après les pièces officielles. Il y eut *trois fournées* à Saint-Lazare; André Chénier fut de la seconde. Le 5 thermidor, on vint chercher à la prison les vingt-cinq premiers prévenus, dont vingt et un furent jugés dès le lendemain et presque immédiatement exécutés. Quatre femmes s'étant déclarées enceintes, *les nommées d'Hinnisdal, Joly de Fleury, Meursin* et *de Saint-Aignan*, il fut sursis, pour trois d'entre elles, à l'exécution. Seule, Mme de Saint-Aignan eut la vie sauve. Le 6 thermidor, les huissiers du tribunal révolutionnaire se présentèrent de nouveau, porteurs de l'acte d'accusation et de l'ordonnance de prise de corps contre vingt-sept autres prévenus, parmi lesquels André Chénier et Roucher. En quittant Saint-Lazare, André embrassa ses amis les plus chers, les frères Trudaine, qu'il eut peut-être la joie de croire sauvés et qu'il ne devançait que de vingt-quatre heures. Conduit avec les autres prisonniers à la Conciergerie, il fut remis entre les mains du concierge Toussaint Richard par l'huissier du tribunal Urbain-Didier Château.

On communiqua presque aussitôt aux prévenus l'acte d'accusation collectif, dans lequel étaient énumérés, sous la signature de Fouquier-Tinville, leurs prétendus crimes. Tous étaient accusés de complicité dans la ridicule conspiration « dont Allain, Selle et Isnard étaient les chefs. » Une mention spéciale était faite aux noms de Roucher et de Chénier, « écrivains stipendiés du tyran pour égarer et corrompre l'esprit public et préparer tous les crimes du despotisme et de la tyrannie. N'étaient-ils pas en 1791 et 1792 les salariés de la liste civile et les mercenaires du comité autrichien pour *provoquer en la diffamant la dissolution* des sociétés populaires et la proscription de tous les patriotes qui en étaient membres? N'étaient-ce pas eux qui, émules des Royou, des Fontenay, des Durosoy, rédigeaient *le Supplément du Journal de Paris*, où l'on préparait la contre-révolution ? » On voit par ces dernières lignes de quel côté partait le coup qui frappait André Chénier. Le vrai, le seul grief était sa lutte héroïque contre les jacobins; mais, par une singulière confusion, on mettait de plus à sa charge le dossier de son frère Sauveur, détenu à la Conciergerie depuis deux mois, et cette erreur se reproduisait dans l'indication de ses titres et profession : « André Chénier, âgé de trente et un ans, né à Constantinople, homme de lettres, *ex-adjudant-général chef de brigade sous Dumouriez.* » On a expliqué de la façon la plus plausible la cause de cette confusion. Quand le comité de salut public eut renvoyé au tribunal la liste des prévenus de Saint-Lazare, avec ordre d'instruire immédiatement, Fouquier-Tinville adressa à la commis-

sion populaire un double de ces listes pour avoir des renseignemens sur les personnes qui y étaient portées; en même temps il fit demander aux employés du greffe les dossiers relatifs aux prévenus. Il paraît démontré qu'il n'y en avait pas au nom d'André, sans doute parce qu'il avait été arrêté sans mandat et détenu par simple mesure de sûreté générale. On ne trouva au nom de Chénier que le dossier 2290, qui était celui de Sauveur; on l'envoya par mégarde à l'accusateur public, qui, sans en prendre autrement de souci, y puisa les faits relatifs à Sauveur et les amalgama d'une façon telle quelle avec les renseignemens transmis par la commission populaire. — Quand l'acte d'accusation fut communiqué à André, il réclama contre les qualifications qu'on lui donnait à tort. Averti de cette réclamation, Fouquier-Tinville se contenta de rayer sur l'acte d'accusation collectif tout ce qui concernait Sauveur Chénier, sans se préoccuper davantage de l'identité du prévenu. Il savait bien qu'il ne se trompait pas sur la personne; il savait par les communications verbales du comité que c'était André Chénier que l'on voulait, lui seul qui était le vrai coupable, désigné pour le tribunal, marqué pour la mort.

Le lendemain 7 thermidor, à neuf heures du matin, les vingt-six accusés montèrent sur les gradins, dans la salle de la Liberté, au Palais de Justice. Ce jour-là Coffinhal présidait; de Liendon portait la parole au nom de l'accusation. Il y avait, selon la règle établie, trois juges et neuf *jurés de jugement*. On entendit comme témoins le fameux Manini, le serrurier Coquery, Degrouettes, homme de loi, détenu à Saint-Lazare. Les débats ne furent pas longs. On sait que la loi de prairial avait supprimé le droit de défense : la conscience des jurés patriotes suffisait pour faire la lumière, et la seule peine était la mort. Pour simplifier encore les formalités, on avait imaginé de dresser d'avance, sur un imprimé, le procès-verbal de la séance; on avait même rédigé d'avance le jugement. Le procès-verbal que l'on a conservé reproduit l'erreur relative à André Chénier, « *ex-adjudant-général*, » et n'a pas même été modifié, ce qui prouve bien la manière dont les choses se passaient, puisque ce n'est pas à l'audience même, sur la réponse d'André Chénier, que cette qualification fausse a pu lui être donnée; mais sur la minute du jugement, séance tenante, le président a biffé trente lignes. — C'est ce même président Coffinhal qui, deux mois auparavant, avait fait la réponse si connue à Lavoisier en le condamnant à mort. Comme celui-ci lui demandait un délai de quinze jours avant de mourir pour achever une expérience utile à la république, Coffinhal, blessé dans son orgueil de patriote, s'écria fièrement que la république n'avait pas besoin de chimistes. Elle n'avait pas besoin

de poètes non plus, surtout elle n'avait pas besoin d'Aristophanes. Ces gens-là sont incommodes, ils font du bruit et gênent les bourreaux. — Est-il besoin de dire que la sentence portait la mort?

Dès le soir du même jour où le jugement fut rendu, les condamnés furent conduits à la place de la barrière de Vincennes, où se faisaient depuis quelques semaines les exécutions. Il était six heures. André monta sur l'échafaud le second, après Roucher. Le corps des victimes fut inhumé dans le cimetière de Picpus. — Ce ne fut que par les journaux du lendemain que Marie-Joseph, en parcourant la liste des victimes frappées la veille, connut le sort de son frère. Il était à ce moment chez son ami le représentant Isoré, avec lequel il se concertait pour l'attaque qu'ils allaient diriger contre Robespierre. Le lendemain était le 9 thermidor. Deux jours de gagnés, c'était la vie. — Autour des morts illustres, l'imagination travaille, il se crée des légendes. On a raconté que Chénier et Roucher, réunis dans la même charrette, se consolèrent en poètes et charmèrent le triste voyage en récitant à eux deux la première scène d'*Andromaque*. C'est là une pure invention. Ceux qui auraient pu entendre les deux poètes ce jour-là n'ont pu revenir pour dire ce qu'ils avaient entendu. Il en est de même du mot fameux que l'on rencontre pour la première fois dans les notes du poème de Loizerolles fils, écrit en l'honneur de son père, compagnon de prison d'André Chénier et mort comme lui. « Je n'ai rien fait pour la postérité, » aurait dit André; puis, se frappant le front, il aurait ajouté : « Pourtant j'avais quelque chose là. » La plupart de ces mots adressés à la postérité ont une origine suspecte. Quand à trente et un ans on laisse un si grand nombre de pièces achevées, de fragmens admirables et des pages à la Tacite, on n'en est plus à chercher son génie. On peut regretter d'en laisser l'expression incomplète; mais on sait que ce *quelque chose qu'on avait là* est arrivé à la vie de l'art, et que cette vie-là ne s'éteint pas.

Le coup qui frappa André Chénier frappa au cœur son père, qui ne survécut que quelques mois. Marie-Joseph, pour qui sa mère avait eu toujours une certaine préférence, se retira près d'elle après le 9 thermidor, et tous les deux confondirent leur inconsolable douleur; mais il arriva bientôt que cette douleur même ne fut pas respectée et qu'on tenta de l'empoisonner. Les anciens rédacteurs du *Journal de Paris*, auxquels se joignirent même d'anciens conventionnels, poursuivirent Marie-Joseph de leurs attaques les plus violentes. « On osa lui jeter à la face le sang de son frère. » L'ancien conventionnel André Dumont se distingua par sa haine dans cette odieuse querelle, que les rancunes politiques de Michaud devaient reprendre plus tard et que les partis ont éternisée. Qu'il nous

suffise d'opposer à cette triste conspiration d'ennemis sans pitié, qui voulaient changer une divergence d'opinions en un fratricide, cette lettre de Mme Chénier, adressée à un journal du temps le 16 décembre 1796 : « Je viens de lire avec indignation dans un journal les atroces calomnies vomies contre mon plus jeune fils par l'infâme André Dumont, reste impur de ces brigands qui ont couvert la France de larmes et de sang. Dans ces temps affreux, quand deux de mes enfans gémissaient au fond des cachots, l'un par les ordres de Robespierre, l'autre par ceux d'André Dumont, Marie-Joseph Chénier, seule consolation de sa famille, ouvertement proscrit par Robespierre et ses complices, n'a cessé de faire des démarches pour ses frères infortunés; elles n'étaient que trop infructueuses, ainsi que celles de son père. Le vertueux André périt assassiné le 7 thermidor. Sauveur, son frère, eût péri de même sans le grand événement qui arriva deux jours après. Marie-Joseph, hautement menacé, les aurait suivis. Ses parens et ses amis savent qu'il s'était muni d'un poison violent pour ne pas tomber aux mains des tyrans sanguinaires, dont il ne parlait à toutes les époques qu'avec horreur. Un de ceux qu'il méprisait le plus, André Dumont, ose l'accuser aujourd'hui d'avoir abandonné sa mère. Ah! bien loin de l'avoir abandonnée, il lui donne chaque jour de nouvelles marques de sa tendresse filiale : c'est lui qui me tient lieu de tout, et je lui donne publiquement ce témoignage authentique, afin de soulager mon cœur maternel et de confondre ses calomniateurs. » Ce cri d'une mère sera la meilleure justification de Marie-Joseph auprès de la postérité.

Il nous resterait, en terminant, à nous demander ce que serait devenue cette belle destinée si fatalement interrompue, comment elle se serait continuée et développée, si la chute de Robespierre avait eu lieu deux jours plus tôt; mais quelle tentative présomptueuse que de deviner, même par de lointaines inductions, ce qu'eussent été ces œuvres promises par une aussi précoce jeunesse à la vigueur croissante du génie, comment se serait achevé ou transformé ce noble esprit, à travers le consulat et l'empire, jusqu'aux brillantes et fécondes années de la restauration! Il eût été l'initiateur des nouvelles générations à l'étude de la belle antiquité, quelque chose comme un chef du chœur illustre et honoré parmi les jeunes poètes. Sans doute on aurait vu son astre à son zénith rencontrer au ciel de la poésie les astres naissans de Victor Hugo et de Lamartine, et sous cette conjonction propice, qui peut dire de quel éclat ces rayons fraternels, un instant mêlés et confondus, auraient illuminé la première moitié du siècle?

E. CARO.

LES

FINANCES DE L'ESPAGNE

La restauration de la monarchie en Espagne n'est pas malheureusement encore assez complète, et la guerre civile qui déchire quatre de ses provinces paralyse encore trop les forces nationales pour qu'il y ait déjà possibilité d'appliquer les remèdes nécessités par une crise qui dure depuis six ans. En ce qui concerne spécialement les finances publiques, ce n'est pas le moment de parler d'équilibrer le budget, d'augmenter les recettes, de régulariser les dépenses; toutefois, comme ces questions ne s'improvisent pas, on ne trouvera peut-être pas inopportun de rechercher ce qu'ont coûté approximativement à un pays auquel nous attachent tant de liens étroits les vicissitudes dues à l'excès des passions politiques, et de mesurer la profondeur du mal afin de commencer, dès que le moment se présentera, la médication énergique sans laquelle la guérison reculerait indéfiniment. Dans quelle proportion les charges publiques se sont-elles accrues pendant cette triste période, et par contre dans quelle mesure les ressources ont-elles diminué? C'est le premier point à établir. Y a-t-il moyen de revenir à une comparaison plus avantageuse entre les unes et les autres, sans aboutir à la banqueroute? C'est la seconde et la plus intéressante question à poser. Et tout d'abord il faut bien reconnaître qu'en prenant pour point de départ la fin d'une royauté qui n'a pas été sans reproches, mais dont les ennemis personnels méritent encore plus qu'elle-même les sévérités de l'histoire, on n'entend point présenter le régime financier antérieur à cette catastrophe comme régulier et prospère. Bien souvent les lecteurs de la *Revue* ont été tenus au courant des embarras du trésor espagnol, des sacrifices imposés aux créanciers du dedans et du dehors, des combinaisons par lesquelles les arrérages de la dette

ont été modifiés, retardés, amortis. Si l'Espagne passe pour la terre de l'imprévu, assurément le paiement à heure fixe des titres de natures si diverses qui composent les engagemens de l'état a dû passer, à quelque époque que ce soit, pour la plus invraisemblable des surprises. Avant 1868 comme après, mais dans une proportion moindre et avec des alternatives de prospérité ou des recrudescences d'embarras, conséquences des variations de l'atmosphère politique, le règlement du budget a toujours présenté les mêmes difficultés; nous tenons à le constater avant tout, pour ne pas encourir le reproche d'avoir trop médit de la situation actuelle, afin de pouvoir mieux apprécier les mérites du régime qui doit l'améliorer.

I.

Avant la révolution de septembre 1868, le capital nominal de la dette extérieure de l'Espagne, résultant des emprunts et des conversions de tout genre, s'élevait à 1 milliard 875 millions, dont l'intérêt exigeait une annuité de 56 millions de francs. La dette intérieure dépassait en capital nominal 1 milliard 515 millions et nécessitait une annuité de 45 millions 1/2. Il n'est pas besoin d'expliquer la différence qui existe entre ces deux natures de dettes, ni d'en retracer les origines. Le nom seul justifie le traitement privilégié appliqué à la dette extérieure, soit aux emprunts contractés à l'étranger : c'est par un soin plus scrupuleux à en payer régulièrement les intérêts que le gouvernement espagnol a pu en élever le taux d'émission, et que le cours s'est maintenu toujours plus haut que celui de la dette intérieure, composée surtout d'engagemens antérieurs non acquittés et consolidés, représentant plutôt des combinaisons de papiers que des versemens sérieux de numéraire. Le gouvernement du roi Amédée débuta, comme tous les gouvernemens nouveaux, par un emprunt, et avant la fin de 1868 deux émissions de rente extérieure, l'une de 322 millions en 3 pour 100 au prix en argent de 32 pour 100, et l'autre de 253 millions à 25 pour 100, vinrent grossir le capital dû d'une somme nominale de 575 millions qui n'en produisit que 167 effectifs. Jusqu'au moment où la dissolution violente des cortès, en détruisant le gouvernement d'une république en apparence légale, ne permit plus de faire sanctionner par le vote des représentans du pays de nouveaux recours au capital étranger, la dette extérieure fut encore accrue de 487 millions, obtenus par une souscription publique de 3 pour 100 à 30 francs, et de 916 millions émis à 27 francs 1/2 pour 3 francs de rente, sous le patronage de la compagnie française appelée la Banque de Paris. En 1873, le total des émissions de la dette extérieure faites de-

puis la révolution de septembre atteignait le chiffre de 1,980 millions, qui n'en avaient pas produit plus de 505 et nécessitaient une annuité de 59 millions. Ainsi la dette extérieure avait plus que doublé de 1868 à 1873, de 50 millions l'intérêt était monté à 115 : l'année suivante, il n'en fut plus, il ne pouvait plus en être émis ; mais dès les premiers jours de 1875 un décret royal autorisa la création d'une somme de rente extérieure suffisante pour rembourser au taux de convention de 40 francs (le cours était alors de 20 francs à peine) les coupons d'intérêt impayés auxquels d'autres gages avaient été d'abord concédés. Le décret prévoyait une émission de 230 millions de francs environ. Vérification faite des sommes à acquitter en cette monnaie, on a reconnu qu'il fallait une émission de 130 millions de francs de plus.

La dette intérieure suivit une progression plus rapide encore ; dès 1869, la Banque de Paris se chargea d'une négociation de 253 millions au taux moyen de 24 pour 100. La conversion de la dette différée intérieure, les titres créés pour les subventions aux chemins de fer, pour la conversion de charges diverses, augmentèrent successivement la dette de 1 milliard 97 millions. En 1873, le total de la dette intérieure atteignait 2 milliards 865 millions, tandis qu'en 1868 ce total n'était que de 1,515 millions. Depuis, l'augmentation a été toujours croissante. En effet, si le gouvernement du duc de la Torre n'a pu, faute de l'approbation d'une assemblée nationale, négocier de la rente extérieure, il en a agi plus librement avec la dette intérieure, s'appuyant sur des résolutions vagues adoptées par les cortès républicaines, qui laissaient sous ce rapport à peu près liberté entière au gouvernement. On ne peut donc guère aujourd'hui connaître exactement le chiffre de la dette intérieure. Une première somme de 1 milliard 500 millions en rentes intérieures au taux de 12 francs pour 3 francs avait été remise en garantie de titres divers pendant l'année 1873 ; dans le premier semestre de 1874, le gouvernement dut en créer encore pour 475 millions. Depuis le mois de juin de l'année dernière, aucun compte n'a été publié sur ce sujet. Qu'il suffise de rappeler qu'avant la restauration d'Alphonse XII le cours de la rente extérieure était tombé par suite de la cessation du paiement des intérêts à moins de 19 francs, et celui de la rente intérieure à moins de 12. La dernière révolution politique les a relevés à 23 et à 19.

La dette inscrite portant intérêt ne comprend pas seulement les rentes intérieure et extérieure, elle renferme aussi les inscriptions en faveur des corporations civiles et religieuses dont on a vendu les propriétés, les obligations pour les routes, les chemins de fer, etc. En 1873, le capital de toutes les dettes *inscrites* portant intérêt

atteignait le chiffre de 7 milliards 576 millions, et nécessitait une annuité de 245 millions pour les intérêts et l'amortissement; en juin 1874, le total des dettes portant intérêts dépasse 10 milliards 400 millions, et nécessite 328 millions 1/2 d'intérêts; la rente extérieure y figure pour plus de 4 milliards de capital, la rente intérieure pour 5, les autres dettes pour 1 milliard; mais à l'heure qu'il est tous ces chiffres, quand un relevé exact pourra être fait, seront certainement dépassés. Après la dette avec intérêts existait encore dans la dette inscrite celle qui n'en rapporte pas, formée presque exclusivement des rentes perpétuelles constituées en faveur du clergé dépossédé de ses biens, qui s'élevait au chiffre de 346 millions, mais dont le gouvernement républicain avait purement et simplement supprimé le revenu : à son avénement au trône, le roi Alphonse a dû promettre la réparation de cette iniquité. Enfin après les dettes inscrites, viennent les dettes à inscrire, c'est-à-dire les emprunts forcés, tels que les certificats (*resguardos*) de la caisse des consignations, les dépôts des provinces et des communes, les bons du trésor (*bonos*), les billets hypothécaires, etc., tous les titres enfin remis en garantie de prêts à la banque d'Espagne, aux sociétés de crédit indigènes et étrangères, aux banquiers, prêteurs habituels du trésor. Le tableau exact de ces engagemens de l'Espagne en 1873 indiquait déjà le chiffre de 8 milliards 1/2 de capital dû. Quant à celui des intérêts correspondans à servir, il était bien plus difficile à établir, et pouvait atteindre alors près de 300 millions. La nomenclature des expédiens à l'aide desquels, avant l'année 1873 comme dans celle qui l'a suivie, le gouvernement s'est procuré les ressources nécessaires aux dépenses les plus urgentes présenterait une telle aridité qu'on doit se borner à en indiquer la portée générale, mais il convient avant tout d'en montrer la cause, qui n'est autre que le déficit permanent du budget et l'extension ininterrompue de la dette flottante.

Dans son exposé de février 1872, M. Camacho, ministre des finances, évaluait celle-ci à 538 millions, y compris les paiemens à effectuer jusqu'à la fin du premier semestre; c'était la conséquence des déficits antérieurs accumulés, qui en 1868 s'élevaient à 628 millions, et qui devaient à la fin de 1873 atteindre 1,400 millions. On y avait pourvu par l'émission des emprunts de 1868, 1869, 1871 et 1872, jusqu'à concurrence de près de 1 milliard, et le solde du découvert était représenté par des titres formant la dette flottante proprement dite et par les engagemens à terme non payés. Les déficits de 1873 et de 1874 n'ont pas été moindres que ceux des années précédentes; au contraire, tandis que l'excédant des dépenses n'était que de 180 millions en moyenne avant la révolution

de 1868, M. Ruiz-Gomez, successeur de M. Camacho, à la fin de 1872 a reconnu qu'il dépassait alors 250 millions; dans les deux exercices suivans, on porte la même estimation. En additionnant donc ces insuffisances de chaque budget, on devrait arriver à un total, pour la dette flottante, double du chiffre accusé dès 1872, et c'est précisément pendant ces dernières années qu'ont été employés, pour satisfaire autant que possible aux engagemens de l'état, tous les artifices financiers dont nous avons redouté l'énumération pour le lecteur.

Au fond, les mesures adoptées successivement n'ont eu qu'une même base, l'escompte du produit des ventes des biens nationaux. Les propriétés civiles et religieuses, — biens des corporations, des communes, de l'église, — auxquelles dans les plus mauvais jours de la révolution on a voulu joindre la succession de Manuel Godoy et quelques lambeaux des propriétés de la couronne, forment le fonds où tous les gouvernemens puisent dans les jours difficiles. Les biens nationaux se vendent aux enchères publiques, sur une mise à prix fixée par une commission gouvernementale. Payables d'abord en dix ans, on les a vendus plus tard à des délais moins courts. Le premier terme est versé comptant : pour les autres, l'acquéreur remet des *pagarès*, billets à l'ordre de l'état, endossables et négociables. C'est sur la possession et la transmission de ce gage qu'ont été édifiés les systèmes employés tour à tour afin d'obtenir les avances dont on avait besoin. *Pagarès*-Fould, *bonos*-Figuerola, billets hypothécaires, échange des titres de l'état contre les titres des banques fondées pour la négociation de ces mêmes valeurs, création de la banque de Castille, constitution de la banque nationale elle-même, tout a pour unique but l'escompte des engagemens des acquéreurs de biens nationaux. Tantôt le gouvernement les prend; tantôt il les livre pour les reprendre et s'en servir de nouveau, en faisant souvent double emploi de la même valeur; il ne s'arrête que lorsque le public se refuse à ces combinaisons multiples, et c'est ainsi que la dernière émission des billets hypothécaires a été suspendue faute de garantie. Tout d'abord en effet les *pagarès* n'étaient que des engagemens de biens vendus et constituaient une ressource réelle exposée seulement aux chances peu redoutables de l'insolvabilité des acquéreurs; depuis que, par la formation de sociétés spéciales, on a voulu créer des titres représentant des biens à vendre, le crédit de ces titres n'a plus offert les mêmes sécurités. Au 31 mars 1873, les *pagarès* représentant les ventes effectuées s'élevaient à la somme de 478 millions de francs. Depuis lors les ventes de biens nationaux n'ont sans doute pas atteint la moyenne des années antérieures. Enfin combien reste-t-il

de ces propriétés à vendre? De 1855 à 1872, le total des ventes a dépassé 1,560 millions, dont 130 ont été payés comptant et 1,430 réglés en *pagarès*. Le créateur des *bonos* (titres représentant les ventes à faire des biens nationaux, destinés par conséquent à être amortis au fur et à mesure de ces ventes), M. Figuerola, estimait en 1868 que la valeur des biens désamortis non vendus du patrimoine de la couronne, des forêts et mines de l'état dépassait encore 450 millions; mais dans ce dernier article figurent les mines de cuivre de Rio-Tinto, aliénées depuis en toute propriété à une société anglaise; de plus le patrimoine de la couronne, porté pour 160 millions, ne sera pas mis en vente; enfin le produit des mines d'Almaden a été donné en nantissement pour un prêt fait par M. de Rothschild; restaient donc 200 millions environ de biens nationaux, suivant l'évaluation de M. Ruiz-Gomez, dont la plus grande partie a été aliénée dans ces derniers temps.

De 1869 à 1872, les ventes étaient en moyenne de 100 millions par an; en 1872, elles sont tombées à 50; depuis on en ignore le chiffre. — La ressource des *pagarès* ou des titres correspondans venant à s'épuiser, le produit des mines les plus riches étant engagé, à quels procédés n'a-t-on pas eu recours pour atténuer le découvert? La première chose à faire était de suspendre le paiement des intérêts de la dette en tout ou en partie. Dès 1873, le trésor n'a plus payé en numéraire que le tiers des arrérages de la rente consolidée, donnant pour le surplus des titres de rente à 50 pour 100, quand le cours était de 20 à 25 francs : à partir de 1874, il n'a plus rien payé du tout. Le paiement des intérêts en rente constituait déjà un emprunt forcé indirect, on a eu recours directement à ce mode de battre monnaie; un emprunt national de 175 millions, avec répartition forcée entre les contribuables, a signalé les derniers jours de l'existence des cortès; mais, comme la rentrée ne pouvait s'en opérer, la chambre autorisa le gouvernement à se procurer 100 millions *comme il pourrait*. Après des essais tout à fait infructueux de nouveaux impôts, la seule manière dont il a pu obtenir quelque ressource a été l'affermage du droit de timbre, la création de 3 pour 100 intérieur sans contrôle, et la prorogation indéfinie de tous les engagemens du trésor avec intérêt au taux uniforme de 12 pour 100; en fait, à l'exception des dépenses militaires, tous les autres paiemens ont été suspendus.

La prolongation de la guerre civile, le conflit que rien n'apaise entre l'Espagne et l'île de Cuba, justifient en grande partie cette persistance d'un déficit annuel qu'aggrave encore la nécessité de recevoir, en acquit des emprunts émis ou des biens nationaux achetés ou même des contributions à payer, les titres de toute nature

qui composent les dettes du trésor vis-à-vis des tiers: celui-ci par ce fait ne touche donc presque rien à nouveau; mais à ces causes de malaise financier déjà si graves s'en ajoute une qui est presque sans remède, nous voulons dire la diminution incessante du revenu public.

Depuis 1846, première année du système d'impôts qui a fonctionné jusqu'à la révolution de septembre 1868, les produits des taxes diverses avaient suivi une marche progressive, et c'est en 1865 que l'ensemble des recettes a atteint le maximum, 607 millions. En 1868, la progression s'arrête, et en 1871 le total n'est plus que de 470 millions. Cette diminution provient de plusieurs causes. En 1870, c'est la cession temporaire des mines d'Almaden à MM. de Rothschild, qui prive le trésor d'un revenu annuel; puis vient la baisse sur le produit des monopoles de l'état, le sel, le tabac, la poudre. Au milieu des troubles civils, la contrebande s'exerce avec un redoublement d'activité inoui. Jusqu'en 1868, il n'était entré à Gibraltar, véritable entrepôt de la contrebande, que 600 boucauts de tabac par an, aujourd'hui il en entre 6,000; de 90 millions en 1868, le produit du tabac fléchit dès 1870 jusqu'à 54. Il faut bien en outre que chaque révolution paie son droit d'avénement aux contribuables, c'est-à-dire allége les impôts; ici on supprime les octrois, là on se dispense de prélever les contributions indirectes; les droits de consommation tombent de 47 millions à 11. Les municipalités se dispensent d'acquitter les frais de leur éclairage, la ville de Madrid suspend les intérêts de ses obligations de même que l'état cesse le service de sa dette. Après tout, qu'importe à l'Espagne! la plupart des établissemens industriels, des usines à gaz, de même que les titres de rente, ne sont-ils pas dans des mains étrangères?

A toutes ces calamités, une seule a manqué jusqu'ici, l'émission du papier-monnaie. Toutefois on a eu grand'peur l'an dernier. La constitution de la Banque d'Espagne en banque d'état, l'absorption décrétée, mais non encore réalisée, de toutes les banques provinciales en un seul établissement dont le gouvernement se proposait d'absorber le capital destiné à la garantie des billets émis, ont permis de supposer qu'à bout de ressources on était décidé à employer le moyen facile, mais mortel au crédit, de la fabrication et de l'écoulement de la monnaie de papier. Le tempérament bien connu des Espagnols, réfractaires à l'emploi de cet instrument perfectionné de circulation fiduciaire, la certitude qu'on n'en obtiendrait pas même une ressource temporaire, ont arrêté court ces projets. Sur ce point, les mœurs publiques ont créé un obstacle insurmontable; malheureusement sur d'autres ces mêmes mœurs aggravent le désordre financier, suite inévitable des révolutions. Partout, — et notre pays

lui-même l'a éprouvé, — après un brusque changement politique les contributions directes et indirectes voient leurs produits fléchir par le ralentissement de la consommation et de la production, peut-être aussi par moins de sévérité dans la perception des impôts; mais bientôt les rênes distendues du pouvoir se resserrent, et, quand l'interrègne n'est pas trop long, les habitudes du travail et de la régularité reprennent le dessus. En Espagne, il n'en est pas ainsi : des abus invétérés de priviléges et d'exemptions ont affranchi du poids le plus lourd des impôts, même directs, ceux qui les supporteraient le plus aisément, à savoir les plus riches et les plus puissans : pour la plupart des citoyens, la révolte contre le fisc n'a rien de répréhensible; le personnel des agens de perception fait même défaut, enfin la nonchalance proverbiale des habitans d'un sol aisément productif oppose une trop forte barrière aux progrès matériels. Ce sont là des difficultés qu'il faut envisager sérieusement, si on veut se rendre compte de la situation actuelle de l'Espagne dont un seul chiffre résume le danger.

On ne peut évaluer à plus de 500 millions le revenu public, et les dépenses à moins de 700, dont la dette absorbe la moitié. Dans ce budget de dépenses n'entrent même point les frais exceptionnels de la guerre; on y pourvoit en ce moment en faisant banqueroute entière aux créanciers de l'état (1). C'est assurément facile; mais toute chose a son terme, même l'insolvabilité forcée. La guerre civile prenant fin, la royauté constitutionnelle d'Alphonse XII se trouvera en présence du plus grave de tous les problèmes et de la tâche la plus ingrate; le compte des dépenses arriérées devra être établi, on fera le solde de toutes les anticipations de revenus, de tous les

(1) La *Gazette de Madrid* a publié, le 7 avril dernier, l'exposé des motifs du décret qui accompagne le budget additionnel de la guerre pour la fin de l'exercice 1874-75. Nous en citons l'extrait suivant : « Quand on considère que les seules dépenses du budget de la guerre dépasseront cette année 375 millions de francs, les dépenses de la marine non comprises,... que c'est aussi de la nation que proviennent les ressources que consument les troupes carlistes, — quand on compte la richesse détruite, celle qu'il y a encore à détruire, et celle qui n'a pas été produite durant ces années de guerre, — *quand on voit que tous les revenus publics permanens fournissent à peine au trésor une recette positive égale aux sommes qu'il faut consacrer aux dépenses militaires,* que toute l'administration de l'état, la marine, la justice, le *fomento* (commerce et travaux publics), les cultes, l'immense charge de la dette publique, que tout cela en un mot reste en découvert et se trouve difficilement alimenté par des opérations de crédit à intérêt énorme, qui en peu de temps doublent les dettes primitives, — quand on voit enfin Cuba dévorée par une guerre non moins cruelle ni moins coûteuse, qui est en train de transformer la province la plus riche de la monarchie en un monceau de cendres, l'esprit le plus serein, le plus confiant dans l'avenir de la nation, serait tenté non-seulement de perdre courage, mais encore de perdre l'espoir qu'il y ait remède à tant de maux. » Que pourrait-on dire après un tel aveu?

escomptes de l'avenir, on recherchera les gages remis entre les mains des prêteurs provisoires et on dressera le bilan, malheureusement trop faible, des biens qui restent, mines, forêts, biens de mainmorte, etc. Il ne sera peut-être pas impossible de trouver, comme à l'établissement du régime constitutionnel, des combinaisons de rente différée, de consolidation d'arrérages impayés, qui feront prendre patience aux créanciers indigènes ou étrangers, aux acheteurs à bon marché de rente intérieure et extérieure; de nouveaux emprunts trouveront même encore des souscripteurs alléchés par des prix qui ne peuvent en aucun cas être élevés; mais le plus nécessaire et le plus difficile sera de donner aux produits des impôts la régularité et l'importance indispensables pour assurer l'équilibre du budget, sans lequel tous les appels au crédit, tous les sacrifices seraient vains.

II.

Des exemples très récens ont démontré que la guerre et la révolution ne portaient pas toujours à la prospérité individuelle des habitans d'un pays cruellement éprouvé des coups aussi rudes qu'à la fortune de l'état lui-même. Comment ce qui bouleverse les finances publiques, désorganise l'administration, introduit dans les relations des diverses classes de la société un trouble souvent profond, n'arrête-t-il pas l'industrie et ne paralyse-t-il pas le commerce? Tout au contraire on voit souvent, comme l'Italie, l'Autriche et la France en ont fourni la preuve éclatante, les efforts particuliers non-seulement redoubler à la suite des désastres, mais ces efforts produire un enrichissement réel. La cause de cette anomalie en apparence illogique est tout entière dans les besoins de la consommation. Que la machine gouvernementale s'arrête, que les rouages politiques fonctionnent mal, la consommation ne s'arrête pas; chacun vit et dépense, et cette consommation journalière est développée à ce point dans nos pays civilisés qu'il est impossible d'imaginer une cessation de quelques jours seulement dans le fonctionnement des professions essentielles à l'existence de chacun. Se figure-t-on ce qui adviendrait, si, par suite d'une anarchie durant une semaine, la fabrication du pain, le commerce des denrées alimentaires, l'échange des objets de première nécessité, se trouvaient suspendus? Dès le huitième jour, quel brusque et énergique retour à l'ordre, à la paix! Et comme cette loi impérieuse de la satisfaction des besoins matériels explique bien l'alternance qui nous est trop reprochée de la liberté extrême au despotisme excessif! Plus une société est démocratisée, c'est-à-dire plus les besoins de

la consommation individuelle sont étendus, plus l'égalité est absolue sous ce rapport entre les citoyens, et plus les reviremens et les soubresauts de l'aisance privée sont inévitables. Un temps d'arrêt momentané donne à chacun une force d'impulsion plus vive, et lorsque la consommation reprend sa marche à peine suspendue, elle le fait avec plus d'énergie, et la production s'accroît elle-même avec une impétuosité extrême.

L'Espagne obéira-t-elle à cette loi, et dans quelle proportion? La satisfaction des besoins matériels a-t-elle fait dans ces dernières années des progrès analogues à ceux des pays que nous venons de c ter? Sans entrer dans beaucoup de détails à ce sujet, il est permis de citer un fait qui semble concluant.

Le système qui préside à la création des chemins de fer, le plan sur lequel sont établis les réseaux, la multiplicité des voies ferrées et les produits qu'ils donnent témoignent en tout pays du degré de la civilisation, de la prospérité publique et privée. On n'a point fait encore ce que nous appellerions la philosophie des chemins de fer; dans les statistiques où les dépenses et les revenus sont énumérés, on n'a point comparé les bénéfices indirects et les accroissemens de production et de consommation générales dont ils ont été la source pour les diverses nations. Plus le grand banquet de la vie humaine appelle de convives, plus sont abondans les alimens dont il se compose, et plus est bienfaisant le rôle des instrumens de la distribution de cette abondance. Dans les temps modernes, les chemins de fer peuvent passer pour être ces instrumens actifs par excellence, supérieurs même aux navires à voile et à vapeur. La comparaison, dans les différens pays, des progrès que le commerce et l'industrie ont réalisés par les chemins de fer offrirait donc encore plus d'intérêt que la comparaison de ces chemins sous le rapport du rendement direct qu'ils procurent. Il n'en est pas moins important de savoir si le système de l'établissement des voies ferrées a été conçu avec plus ou moins de sagesse, de science, de prévision politique, et l'exécution entreprise avec plus ou moins d'économie. Sous les divers aspects que présente cette question, nous n'avons pas besoin de dire que l'Espagne ne peut être proposée comme un exemple à suivre. Les chemins de fer qui la sillonnent n'ont pas été l'objet d'études préalables suffisantes, l'exécution des lignes a donné lieu aux plus graves mécomptes, et de plus l'exploitation de ces lignes n'a pas produit dans l'élévation du niveau général de l'aisance les avantages indirects dont l'Angleterre offre le magnifique résultat en dépit de la création si peu ordonnée de toutes les voies ferrées qui s'y croisent en un inextricable réseau. L'Espagne, comme l'Autriche et la Hongrie, comme l'Italie, comme la plupart des états

européens, fournit la démonstration évidente de cette supériorité de l'administration française, dont tout récemment le parlement de Bruxelles, en ce qui concerne la création des chemins de fer, a déclaré qu'elle devait être réellement pour l'Europe un objet d'envie.

En pareille matière, on ne saurait trop rappeler avec quelles précautions le plan de nos voies de communication a été préparé, poursuivi et augmenté sous les deux derniers gouvernemens de la France, et est devenu pour nos voisins un modèle qu'ils n'ont pas malheureusement su toujours imiter. Il ne serait que juste de remonter à la restauration elle-même et aux grandes commissions des canaux de 1821 pour retrouver les traces de cet esprit d'unité, de coordination qui est bien le propre esprit français. Ce fut le jeune ingénieur, secrétaire de cette grande commission de 1821, M. Legrand, qui prit bientôt lui-même la direction des ponts et chaussées et conserva sous divers titres la conduite des travaux publics (1) pendant toute la durée du règne de Louis-Philippe. Quelle admirable histoire reste à faire de toutes ces entreprises conçues et préparées d'abord, conduites plus tard, par les soins de nos ingénieurs, sous les ordres d'un homme qu'on peut justement qualifier du nom d'un grand serviteur de l'état et dont M. Villemain disait, dans un des conseils du roi, que de tels mérites ne se payaient qu'avec de l'honneur! La pensée de M. Legrand n'a jamais été mieux exprimée que dans l'exposé des motifs d'un projet de loi sur les chemins de fer en 1835. « Une activité industrielle immense, y lisait-on, est imprimée à l'Europe entière. La Méditerranée s'anime d'un mouvement égal à celui de l'Océan. La civilisation retourne vers son antique origine. L'Allemagne, l'Italie, l'Espagne, cherchent à se rapprocher par le commerce. Jamais le nouveau monde ne se lia par des relations plus fréquentes avec l'ancien. C'est au centre même de ce mouvement que la France est placée. Elle peut devenir le centre d'un transit énorme. Si la paix longtemps maintenue fait tous les ans des excédans de recettes, si nous pouvons réaliser un jour le phénomène de vastes communications qui réuniront ensemble Le Havre et Bordeaux avec Paris, Lyon, Strasbourg et Marseille, nous aurons doté notre pays d'une prospérité immense... C'est dans cette pensée que le gouvernement

(1) Le directeur-général des ponts et chaussées et des mines ne tarda pas à être promu au rang de sous-secrétaire d'état des travaux publics. L'honorable M. Dufaure, qui prit cette mesure, se résignait, comme il le déclarait expressément, à se priver au profit de son collaborateur des plus importantes attributions de son ministère pour enlever les corps des ingénieurs français aux vicissitudes et aux faveurs dangereuses de la politique, et assurer pour de longues années la suite de nos grandes entreprises à celui qui mieux que personne était capable de les mener à bien.

a déjà embrassé dans ses études le sol tout entier, que nos ingénieurs se sont occupés à la fois des routes, des canaux, des rivières, des lignes de chemins de fer, des phares et des ports. » Cette vue idéale n'a pas été un instant perdue par l'homme éminent et intègre aux yeux de qui elle était apparue. En dépit des obstacles que l'inexpérience, l'esprit de parti ou l'égoïsme local lui ont souvent suscités, le système unitaire de nos grands travaux exécutés sous la conduite et avec le concours du gouvernement n'a cessé d'être pratiqué. Sous l'empire, un des plus chers élèves de M. Legrand et son successeur à la direction des ponts et chaussées et des chemins de fer, M. de Franqueville, a pu en suivre l'application sur une vaste échelle et avec des moyens d'action plus puissans, dont le principal a consisté dans la garantie d'intérêt sagement distribuée aux entreprises privées pour lesquelles le crédit de l'état devenait nécessaire. Nous ne pouvons ici et tout à fait incidemment traiter ces grandes questions de notre système de voies de communication, dont de récentes publications et entre autres le savant travail de M. Léon Aucoc ont retracé quelques phases. Rappelons seulement les avantages que procurent à un pays l'esprit de système et la conception d'ensemble dans les entreprises de chemins de fer, et gardons-nous d'oublier les leçons du passé au moment où la question du développement de nos chemins de fer prend une nouvelle importance et présente encore plus de difficultés.

Il faut rendre au gouvernement de la reine Isabelle la justice que méritent également plusieurs de nos voisins; il avait voulu, lui aussi, dans la création des chemins de fer, arrêter un plan et suivre un système. C'est ainsi qu'il avait classé à divers titres les lignes d'intérêt politique et général et celles d'intérêt local seulement. Aux premières étaient réservées les subventions de l'état, aux secondes les secours provinciaux. Malheureusement le trésor espagnol n'a jamais pu jouir de ressources suffisantes, et le système général des chemins de fer s'est réduit à deux lignes importantes, sur lesquelles d'autres petites sont venues s'embrancher, mais qui ont laissé la plus grande partie du territoire privée de ce puissant moyen de communication.

Il y a en Espagne vingt-deux compagnies de chemins de fer dont le capital s'élève à plus de 700 millions en actions et un peu plus en obligations, sans compter des dettes flottantes assez importantes. Les subventions accordées par le gouvernement dépassent 357 millions; d'après le dernier compte-rendu de l'exploitation des chemins de fer de l'Europe, publié en 1874 par notre ministère des travaux publics, ces vingt-deux compagnies embrassaient 5,340 kilomètres en 1870 : il n'en a guère été construit depuis lors. Pour

quatre de ces compagnies, les renseignemens font défaut, pour d'autres ils sont incomplets. D'après les données admises, le revenu brut ne dépassait guère 85 millions, et les dépenses s'élevaient à 44, laissant un produit net de 8,500 francs par kilomètre. Si l'on divise ces chemins en deux groupes, on peut dire que le sud de l'Espagne a été doté de 2,456 kilomètres pour une somme totale de 727 millions, et le nord et l'est de 1,926 kilomètres pour une dépense un peu moins forte. La dépense kilométrique est de 296,000 fr. au sud et de 352,000 au nord, sans compter les dettes flottantes, dont la plupart des compagnies ont été ou sont encore chargées par suite de l'imprévu dans les prix de construction.

Le prix de revient, rapproché du produit net, démontre trop clairement l'état d'infériorité du réseau espagnol par rapport à ceux des autres états européens; sans parler du réseau français, dont le produit net, dans le tableau donné par le document officiel précité, s'élevait à 22,500 francs en chiffres ronds, du réseau anglais donnant 24,000 francs, du réseau autrichien 20,000 francs, des réseaux allemand et russe 18,000 francs, il était à peine égal aux chemins suisses, dont la partie exploitée par l'état produisait un revenu net de 6,500 francs contre plus de 11,000 dans la partie exploitée par les compagnies. L'infériorité du produit des chemins espagnols tient à beaucoup de causes qui toutes sont le fait de l'homme et point celui de la nature. Si le trafic reste minime, ce n'est pas que le sol soit infertile; mais les routes de terre manquent, l'activité industrielle languit, la consommation se réduit au strict nécessaire. En vain le gouvernement et les chambres ont conçu des projets plus ou moins grandioses, l'esprit local est demeuré rebelle, les capitaux étrangers ont été accueillis avec froideur et défiance; enfin les vicissitudes politiques ont plus d'une fois arrêté le développement même du plan en cours d'exécution. Il suffit de jeter les yeux sur la carte de l'Espagne pour voir les lacunes qui restent dans le réseau des chemins de fer; même pour ceux qui existent, le morcellement par petites compagnies, le défaut d'unité dans la direction, s'opposent aux progrès nécessaires. Entre le Portugal et la France, l'Espagne n'a qu'une seule route longue et détournée. Sur toute l'étendue de la frontière portugaise, il n'existe qu'un seul accès, et de même sur celle de France. C'est par la mer que le commerce et l'industrie peuvent trouver les plus sûrs débouchés; l'Espagne est admirablement placée à cet égard : le golfe de Gascogne et la mer cantabrique font face à l'Angleterre, elle a sur l'Atlantique au nord et au sud-est du Portugal de longues côtes, des ports militaires, la Corogne, le Ferrol, Cadix; une fois le détroit de Gibraltar franchi, c'est l'Espagne, sur la Méditerranée dont elle tient les portes, qui

possède les bords les plus étendus et les plus favorisés pour la navigation. Comment le gouvernement espagnol a-t-il relié entre elles toutes ces frontières terrestres ou maritimes et fait sillonner des extrémités au centre les voies transversales nécessaires à la circulation des produits indigènes et exotiques, à l'exportation des richesses du sol, à l'importation des denrées des colonies espagnoles ou des objets manufacturés à l'étranger? Au lieu de l'écheveau serré qu'offrent la plupart des états européens, l'Espagne ne possède que deux ou trois grands tracés éloignés les uns des autres, le premier de Madrid à Bayonne avec deux embranchemens vers la Mer du Nord et des tronçons inachevés à l'ouest, un second ayant aussi Madrid pour point de départ, et d'où se détachent deux rameaux qui vont atteindre Cadix à droite, Alicante et Carthagène à gauche; enfin à l'ouest la ligne de Madrid à Saragosse se relie à Pampelune au nord et à Barcelone au midi. Sans doute ces tracés ont été inspirés par une pensée sage, ils forment pour ainsi dire les artères d'un système nécessaire de communications par chemins de fer; mais où sont les veines principales? Que de vides à travers ces trois premiers canaux de la circulation! Une ligne de ceinture parallèle à la Méditerranée, qui de Barcelone irait aboutir à Cadix par Valence, Alicante, Carthagène et Malaga, n'est pas même achevée. Enfin sur la plus importante de ces communications, de la mer à la capitale, c'est-à-dire de Cadix à Madrid, trois compagnies se partagent la possession de la ligne au grand détriment de l'unité de direction et de l'économie des dépenses.

A coup sûr, lorsque la guerre civile aura pris fin et que le gouvernement aura pu concentrer son attention sur les améliorations indispensables pour rendre au pays sa prospérité, la question des chemins de fer se présentera en première ligne. Il devra, comme nous l'avons fait nous-mêmes, constituer en deux ou trois grands réseaux (pour le moment deux suffiraient) les lignes créées jusqu'ici et se servir du crédit que possèdent les plus importantes des compagnies actuelles pour grouper autour d'elles les plus petites, et obtenir l'achèvement des embranchemens commencés ou en créer de nouveaux. Avec ce concours, l'état pourrait obtenir sans de bien grands sacrifices des résultats considérables. La compagnie des chemins de fer du Nord deviendrait le centre, auquel se rattacheraient toutes les lignes du nord et du nord-ouest. La compagnie d'Alicante réunirait toutes les lignes du centre et du sud, elle aurait le domaine entier de ces provinces méridionales si exceptionnellement riches et des rivages méditerranéens, de l'Estramadure à la Catalogne. Ce plan, que les hommes les plus au courant des affaires de la Péninsule ont dès longtemps recommandé, paraît avoir quel-

ques chances d'exécution depuis l'avénement d'une monarchie destinée sans aucun doute à ramener la paix intérieure. S'il se réalise dans de bonnes conditions avec un esprit d'équité vis-à-vis du capital étranger, dont le concours est indispensable, nul doute que les conséquences ne s'en fassent sentir en peu de temps au plus grand avantage de tous et principalement des finances publiques. Dans l'état actuel, on peut dire que la faible rémunération de l'argent consacré à la création des chemins de fer, le peu d'étendue de ces chemins eux-mêmes, la mauvaise organisation de quelques-unes des sociétés qui les possèdent, ne forment pas un des traits les moins significatifs du triste tableau qu'offre l'Espagne au point de vue de sa prospérité intérieure, et qu'après avoir été la conséquence de cette détresse le mauvais état des voies de communications n'a fait qu'en accroître encore les proportions.

III.

Les finances de l'Espagne traversent donc une nouvelle et redoutable crise, et la situation des chemins de fer en présente un des symptômes les plus significatifs. Quelles chances d'amélioration subsistent? Quelles mesures *a priori* peut-on indiquer pour porter remède au mal? Les faits eux-mêmes répondent, et pour la question spéciale des chemins de fer l'application mesurée de la garantie d'intérêt, qui a produit en France de si merveilleux effets, parce qu'elle a été appliquée avec discernement, suffirait à déterminer le mouvement de capitaux nécessaires à la multiplicité de ces fécondes entreprises. Déjà, sur l'espérance d'un avenir meilleur, les cours si longtemps dépréciés des titres de chemins de fer espagnols ont regagné une plus-value considérable que l'avenir justifiera sans doute; mais comment l'état pourrait-il consentir même à des avances momentanées en faveur des travaux d'intérêt général, si les finances publiques n'obtiennent pas avant tout des améliorations dont l'importance semble dépasser les espérances permises? C'est en vain que l'administration aura été réformée, que la perception des impôts se fera avec une régularité suffisante, que de nouveaux arrangemens auront été conclus avec les créanciers de l'état pour consolider les dettes flottantes, ajourner les exigences trop lourdes et compenser par des plus-values de capital des diminutions d'intérêt; comme après toutes ces mesures prises, et dans l'hypothèse même du plus grand succès possible, il y aura encore pour un temps plus ou moins long une différence entre les dépenses, si réduites soient-elles, et les recettes augmentées, on reviendra toujours à se demander si

l'Espagne possède réellement les forces productives suffisantes pour doubler le revenu public dans une période de quelques années.

Jusqu'ici, l'Espagne a bien trompé les espérances de ses amis. Depuis la mort de Ferdinand VII et la proclamation de la reine Isabelle, tous ceux qui avaient foi dans les institutions libérales crurent sous la régence de Marie-Christine d'abord, sous le règne d'Isabelle II ensuite, que la monarchie constitutionnelle trouverait dans la Péninsule un terrain particulièrement propice à son développement. Dans quelle nation pouvait-on espérer plus aisément l'accord entre l'autorité royale si respectée, l'aristocratie si populaire et les autres classes d'une nation d'où la sobriété a banni l'avidité haineuse et qu'une fierté native soustrait à l'envie? Il semblait bien que la forme du gouvernement la plus favorable aux améliorations progressives, au développement des intérêts matériels et en même temps à la diffusion de l'instruction publique, devait se naturaliser mieux que partout ailleurs dans un milieu si bien préparé pour la recevoir. La situation isolée de l'Espagne, en la soustrayant aux ingérences étrangères, lui permettait en outre d'éviter les dépenses militaires exagérées et de réserver ses efforts aux travaux de la paix. Ce n'est pas le moment de rappeler par suite de quelles vicissitudes cette monarchie constitutionnelle a été troublée, rejetée, remplacée et enfin restaurée sur la tête du petit-fils de Marie-Christine. Bornons-nous à compter de 1833 à 1875 plus de quarante années perdues, et exprimons notre tristesse en remontant chaque degré de cette pente fatale où des ambitions privées ont précipité le peuple le mieux fait pour jouir d'un gouvernement régulier, de constater qu'aucun de ces mouvemens n'a eu pour excuse ou pour prétexte un progrès à obtenir au profit de n'importe quelle cause et de n'importe quel intérêt avouables. Si d'autres pays ont trouvé après les épreuves de la guerre une prospérité nouvelle, quels sont pour l'Espagne les fruits de ces années d'agitations?

On se tromperait cependant, si l'on croyait que l'Espagne elle-même a échappé à la loi du monde contemporain la plus irrésistible de toutes et la plus féconde pour le progrès, c'est-à-dire le développement de la consommation. Bon gré, mal gré, les jouissances matérielles deviennent le patrimoine de tous, et l'Espagnol lui-même approche ses lèvres de cette coupe dont les bords seront incessamment élargis; l'on peut donc sans témérité prédire qu'avec le rétablissement de l'ordre un mouvement se produira de l'autre côté des Pyrénées, analogue à celui qui s'est opéré de ce côté-ci après les privations de la guerre de 1870. Ce sera l'exubérance des forces trop longtemps mal dépensées d'une nation rendue au repos et tout étonnée de se retrouver calme et maîtresse d'elle-même.

Bien des symptômes existent déjà de l'imminence d'un tel réveil. Même aux époques les plus troublées, l'industrie et le commerce ont eu leur mouvement accoutumé. Dans les localités un peu éloignées des mouvemens politiques, l'existence n'a guère changé : à Madrid, ni les plaisirs ni les affaires n'ont chômé; il semble que les particuliers aient à peine souffert de la cessation du fonctionnement administratif qui affectait au contraire si profondément les finances de l'état. Le mouvement des chemins de fer l'atteste avec évidence. En prenant pour exemple les quatre lignes dont le trafic est le plus régulièrement établi, on constate des augmentations, même pour les plus mauvaises années. En 1873, le réseau de Madrid-Saragosse-Alicante donne une recette de 35 millions, et en 1874 de plus de 36; le Nord de l'Espagne encaisse 16 et 18 millions, le Cordoue-Séville 3,400,000 et 3,600,000, le Pampelune-Barcelone 5,800,000 et 8,220,000. Si l'on remonte à l'année 1868, avant la révolte d'Alcolea, les recettes brutes pour l'Alicante s'élevaient à 27 millions, pour le Nord à 17, le Séville-Cordoue à 2,900,000 et le Pampelune à 9,800,000. Sur deux de ces chemins, le Pampelune et le Nord, la guerre carliste a interrompu le trafic dans une grande étendue, et cependant le résultat est encore à peu près égal; pour les deux autres, l'augmentation est considérable. Ces chiffres nous paraissent concluans.

Cet accroissement du trafic ne coïnciderait pas avec un mouvement analogue du commerce général, si l'on s'en rapportait au tableau publié par la direction espagnole des douanes sur les quantités et la valeur des principaux articles exportés par les douanes espagnoles (îles Baléares comprises). Les dix premiers mois de l'année 1874 ont donné, d'après ce document, sur la même période de l'année précédente une diminution de produits exportés pour une valeur de 127 millions de francs; mais en analysant ces chiffres l'on voit que la diminution porte tout entière sur les céréales, les spiritueux, etc. La récolte d'une année a été plus mauvaise que l'autre, c'est la loi du temps contre laquelle on ne peut rien; mais d'autre part l'extraction des minéraux a été plus abondante, l'exploitation des mines d'Almaden et de Rio-Tinto a singulièrement gagné au nouveau régime, le produit du timbre, affermé aussi à une régie particulière, est plus élevé qu'auparavant. On peut citer encore les résultats de plus en plus fructueux que donnent les sociétés des mines de zinc de la côte asturienne, les mines de plomb, de cuivre, de calamine, etc.; la production du sel a fort augmenté. Il n'est pas douteux non plus que les chiffres de l'importation ne se soient accrus, car sans cela on ne pourrait se rendre compte de l'augmentation du trafic des chemins de fer, lequel n'est pas dû au trafic des voya-

geurs, ni au mouvement des troupes, concentré d'ailleurs sur un point seulement. Enfin le relevé du commerce entre la France et l'Espagne, d'après nos propres documens, donne la preuve d'un progrès constant. En 1869, le total était de 281 millions; en 1873, il s'élève à 356.

Si donc on manque de données tout à fait précises pour expliquer avec détails comment ni le commerce, ni l'industrie, n'ont souffert de l'état actuel de l'Espagne, ni l'agriculture elle-même autrement que par les vicissitudes naturelles des bonnes et des mauvaises récoltes, il ressort néanmoins de l'ensemble des faits qu'une recrudescence paraît d'autant plus vraisemblable, le calme revenu, que les troubles préexistans ont produit des effets moins regrettables. Nous ne craignons pas à cet égard de passer pour mauvais prophète en prédisant à l'Espagne un mouvement d'explosion comparable à celui que nous avons constaté chez nous-mêmes, soit en 1852, soit en 1872. Que la question financière soit réglée de manière à ne pas compromettre le crédit de l'état, que le réseau des chemins de fer soit remanié d'abord et complété ensuite, que le gouvernement du jeune roi Alphonse se consolide par l'adhésion des chefs dont les partis se plaisent à écouter la voix, que le patriotisme dicte à M. Castelar par exemple la louable conduite qu'il a inspirée à M. Sagasta, au duc de la Victoire, à son intrépide adversaire Cabrera, et l'Espagne retrouvera une ère de prospérité et d'apaisement intérieur dont aucune des autres nations européennes ne présenterait un plus consolant tableau. Elle le devrait d'abord à un grand effort de probité politique, à un sentiment de moralité, de patriotisme, de concorde civique dont ces nobles populations de la Navarre, de l'Aragon, de la Castille, de l'Andalousie, sont bien propres à recevoir et à suivre les leçons; dans une sphère d'idées moins hautes, il faudrait aussi en faire honneur au simple progrès de la consommation. La consommation se présente non-seulement comme la cause du progrès des richesses privées et du revenu public, c'est encore le mobile le plus puissant de l'économie, de la prévoyance, de l'ordre sous toutes les formes, et l'on peut ainsi justifier la sympathie avec laquelle en est prévue et désirée l'expansion partout et pour tous.

BAILLEUX DE MARISY.

LE

JOURNALISME ALLEMAND

Die deutschen Zeitschriften und die Entstehung der öffentlichen Meinung, ein Beitrag zur Geschichte des Zeitungswesens, von Heinrich Wuttke, zweite bis auf die Gegenwart fortgeführte Auflage, Leipzig 1875.

Sous ce titre : *les Journaux allemands et comment se forme l'opinion publique,* un professeur de l'université de Leipzig, M. Wuttke, vient de publier un livre fort curieux à lire, mais qui ne pouvait recommander l'auteur à la bienveillance des journalistes de son pays. « Vous allez vous fâcher contre moi, je ne m'en soucie guère, » disait l'abbé Conti au grand Newton. C'est à peu près ce que répond M. Wuttke aux nombreux ennemis que lui ont suscités la franchise et les honnêtes indiscrétions de sa plume. Il s'attendait bien qu'on crierait, qu'on clabauderait contre lui; son attente n'a pas été trompée. On l'a accusé d'être un de ces mélancoliques, de ces atrabilaires, mécontens de leur partage dans ce monde, lesquels se soulagent de leur bile en la déversant sur tout ce qui leur déplaît et particulièrement sur les gens d'esprit qui réussissent à bien conduire leurs affaires sans se brouiller avec les tribunaux. Les plus modérés de ses désapprobateurs l'ont taxé de partialité, d'injustice, de déclamation; on a opposé à quelques-unes de ses assertions des démentis plus ou moins concluans. D'autres lui ont représenté qu'il avait manqué une bonne occasion de se taire, que toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire, que certaines révélations ne sont pas toujours opportunes, que mettre en suspicion le journalisme allemand au moment où il rend de si grands services à la cause allemande, c'est compromettre cette cause, et que le silence est souvent la première vertu d'un patriote; mais ce dernier point est sujet à contro-

verse, M. Wuttke a pu s'imaginer de bonne foi qu'il méritait bien de sa nation en lui disant ses vérités, et que les avertissemens sont plus utiles que les complaisances. Admettons, pour ne désobliger personne, qu'il a quelquefois dépassé la mesure dans ses attaques, qu'il n'a pas eu toujours avec ses adversaires tous les ménagemens convenables. Il est d'un pays où les discussions littéraires et politiques sont plus brutales qu'ailleurs, où les opinions ont peu de déférence les unes pour les autres, où beaucoup d'écrivains entrent dans les questions délicates comme un taureau de belle humeur entrerait dans un magasin de verrerie, — ils brisent tout, saccagent tout, les vitres volent en éclats, et ils s'écrient : Est-ce notre faute si vous avez des vitres? Soit, la plume de M. Wuttke est un peu brusque, un peu bourrue; elle n'a point cette aménité, cet aimable enjouement, cette grâce dans la malice qui déride une polémique et lui donne bon air. Cette plume morose ne sait ni rire ni sourire; mais il est une vertu qu'on ne peut lui contester : elle est courageuse, car l'entreprise à laquelle elle s'est vouée était pleine de périls, et il lui était impossible de l'ignorer.

Quand M. Wuttke publia, il y a quelque dix ans, un premier essai sur le sujet qu'il vient de reprendre et de traiter à fond, un de ses amis lui dit : Vous êtes un homme perdu, vous venez d'écrire votre testament. S'attaquer à cette puissance souveraine qu'on appelle le journalisme, lui faire son procès sans ménager les termes, dénoncer ses erreurs, ses abus, ses mensonges, ses corruptions, ses effronteries, apporter des preuves à l'appui, citer des faits, des exemples, des noms, tant d'audace devait soulever un *tolle* général. M. Wuttke remarque à ce propos, non sans candeur, que, si un ouvrage pareil au sien eût été publié en France, si quelque audacieux de son genre et de sa trempe eût tenté de dévoiler les mystères d'une certaine presse parisienne, le livre eût fait sensation, qu'un peuple de lecteurs l'aurait dévoré. Assurément, mais du même coup on aurait dévoré l'auteur. Il eût été levraudé, vilipendé, déchiré, martyrisé, on n'en aurait pas laissé un morceau. Les choses se passent autrement en Allemagne; nos voisins ont pour principe de paraître ignorer les choses et les hommes qui leur désagréent ou qui les inquiètent; ils ont créé tout exprès le mot *ignoriren* pour exprimer cette ignorance volontaire qui les dispense de se fâcher et même de se justifier. Un esthéticien allemand a publié un gros livre sur les règles et les chefs-d'œuvre de la comédie, où ne figure pas une fois le nom de Molière; il avait juré d'ignorer Molière, il a tenu parole. Ceux qui se sentirent atteints par les accusations de M. Wuttke usèrent à son égard d'un procédé semblable; ils affectèrent de n'avoir jamais ouï parler de M. Wuttke ni de son livre, on organisa autour de lui cette conspiration du silence qui est le plus sûr moyen de désespérer un écrivain, de le réduire à douter de son existence. Heureusement

pour lui le mot d'ordre ne fut pas observé de tout le monde; quelques imprudens s'avisèrent de le prendre à partie, de se plaindre de ses rigueurs, de le dénoncer comme un mauvais esprit, comme un libelliste, comme un boute-feu, et M. Wuttke put dire avec un soupir de soulagement : J'ai des ennemis, donc j'existe. Les ennemis ont ceci de bon, que tôt ou tard leurs injustices nous procurent des amis. Tel fut le sort du professeur de Leipzig. Le charme était rompu : on parla de son livre, il se vendit, l'édition s'épuisa. Il en a publié une autre enrichie de nombreux appendices, de chapitres entièrement nouveaux. Loin de se rétracter sur rien, il complète ses révélations en racontant l'histoire intime du journalisme allemand depuis 1866 jusqu'à ce jour. — « Qu'on me contredise, s'écrie-t-il dans sa préface, qu'on me réfute, qu'on m'anéantisse! Libre aux vipères de siffler! »

Quoi qu'on en dise à l'étranger, nos malheurs nous ont inspiré des sentimens d'humilité et de contrition, et nous sommes portés à croire que nous avons mérité notre sort. Non-seulement nous ne faisons pas difficulté de convenir que nos ennemis ont été aussi sages, aussi avisés, aussi prévoyans que nous l'étions peu, aussi bien conduits et bien commandés que nous l'étions mal; pour peu qu'on nous en prie, nous accordons que Sedan a été une victoire remportée sur nos vices par la vertu germanique. Aussi des livres tels que celui de M. Wuttke sont-ils bien faits pour nous surprendre, pour nous dérouter; nous les lisons avec défiance, nous regretterions presque que l'auteur eût raison, nous sommes fâchés qu'il attente au respect que nous professons pour nos vainqueurs. De quelques preuves que M. Wuttke appuie ses allégations, il nous persuadera difficilement que l'Allemagne a dégénéré de son antique probité, qu'elle est en train de se corrompre, que ce champ de pur froment est envahi par l'ivraie, que ses journalistes en particulier, dont nous sommes accoutumés à recevoir de si hautaines leçons, ne sont pas toujours irréprochables, que plus d'un sacrifie à Bélial, qu'on rencontre plus d'un Giboyer parmi ces lévites en robe blanche préposés à la garde du tabernacle. Il y avait jadis, du moins dans les contes que nous récitait notre nourrice, un pays où toutes les femmes étaient chastes et tous les hommes sincères, où le mensonge était inconnu, où fleurissaient tous les genres d'honnêteté aussi naturellement que croît l'herbe dans les prairies; — on y eût vainement cherché une plume vénale, toutes les écritoires y étaient vertueuses, louant ce qui leur semblait louable, réprouvant ce qui leur paraissait blâmable, méprisant l'or, l'argent et les promesses des gens en place. Hélas! s'il en faut croire M. Wuttke, ce pays n'existe plus; infidèle à sa devise : science et conscience, si la science lui reste, la conscience y devient de jour en jour plus rare, et les écritoires incorruptibles y sont presque une exception.

Encore un coup, en croirons-nous M. Wuttke? Admettrons-nous, sur son témoignage, que beaucoup de journalistes allemands trafiquent de leurs convictions, se donnent au plus offrant, louent qui les solde et réservent leurs inexorables rigueurs pour les fiertés obstinées qui refusent de subir leurs conditions? Admettrons-nous que dans l'Allemagne de l'an de grâce 1875 il existe nombre de journaux dont les rédacteurs se sont fait une règle de refuser impitoyablement toute communication que n'accompagne pas une lettre chargée? Admettrons-nous qu'habiles à extorquer des annonces, il arrive souvent aux propriétaires de ces journaux d'écrire à tel négociant, au chef de telle entreprise industrielle qui oublie de se recommander à leur bienveillance : « Monsieur, nous ne savons comment il se fait que votre annonce ne nous soit point parvenue, nous l'attendons, veuillez au plus tôt vous mettre en règle? » Croirons-nous qu'une administration de chemin de fer, n'ayant fait insérer que dans deux ou trois feuilles de Vienne le compte-rendu de sa séance générale, eut la surprise de le voir reproduire par vingt autres feuilles, lesquelles lui envoyèrent le lendemain un mémoire d'apothicaire qu'elle s'empressa d'acquitter, certaine d'être égorgée, si elle ne s'exécutait de bonne grâce? Est-il certain qu'un journaliste ayant dit à M. Wuttke qu'il mettait de côté les honoraires qu'il touchait pour ses articles, M. Wuttke lui demanda où il prenait de quoi pourvoir à la subsistance de sa famille, et que le journaliste lui répondit, étonné de son étonnement : « Eh ! parbleu, des pots-de-vin que je reçois, et sans lesquels je n'écrirais pas? » Est-il vrai que le directeur d'un grand journal, lorsqu'il partait pour un voyage, donnait à son remplaçant la consigne suivante : « N'insérez pas un mot qui ne soit de rapport? » Est-il vrai qu'un autre directeur répliqua un jour à un négociant qui se plaignait qu'on le tondît de trop près : « Que voulez-vous? un bureau de rédaction est une boutique où se vend la publicité? » Est-il vrai enfin qu'un troisième directeur se soit jamais exprimé en ces termes : « Nous sommes, nous autres, des courtisanes; qui tient à nos faveurs doit les payer? »

Que de pareilles choses se disent et se fassent dans notre grande Babylone, en vérité nous n'en serions pas trop surpris; mais en Allemagne, parmi les descendans d'Arminius et du docteur Jahn! non, M. Wuttke ne triomphera jamais de notre incrédulité, et cependant il peut invoquer le témoignage d'un écrivain sérieux, M. Sacher-Masoch, aujourd'hui bien connu chez nous, et qui, après avoir collaboré à plusieurs journaux autrichiens, a publié un livre intéressant « sur la valeur de la critique. » Rêvons-nous? sommes-nous éveillés? M. Sacher-Masoch a écrit ce qui suit : « Quand le propriétaire d'un journal a noué des relations lucratives avec une banque, il ne se contente pas de mettre son journal à sa disposition dans tout ce qui concerne les questions finan-

cières; mais si le directeur de la banque, ce qui arrive quelquefois, est un homme d'humeur galante et qu'il protége une belle actrice sans talent, il donnera l'ordre à son critique des théâtres de louer régulièrement cette dame, et le critique la louera toujours par ordre du mufti, en réservant toutes ses épigrammes pour quelque vieux comédien bas percé, qui n'est protégé ni par un directeur de banque, ni par personne. Si un grand éditeur a soin de faire insérer dans un journal des annonces payées de tous les livres qu'il publie, le propriétaire du journal donne l'ordre à son critique littéraire de les louer tous indistinctement, et tout écrivain dont les ouvrages sont publiés par ledit éditeur est aussi certain d'être loué dans ce journal par ordre du mufti que d'être déchiré dans la feuille rivale qui ne reçoit pas d'annonces... Le principe suprême de l'industrie des journaux et de la critique qui est à leur service est de ne reconnaître quelque mérite qu'à ce qui peut leur servir à battre monnaie. »

On s'est récrié quelque temps contre ces habitudes peu catholiques; si nous nous en rapportons à nos auteurs, on a fini par s'y résigner, l'opinion les accepte; ne faut-il pas que chacun gagne sa vie? Les éditeurs et les écrivains acquittent la dîme sans se faire prier, on les rembourse en réclames, et tout le monde est content. De tous les tributaires de la presse, les plus soumis sont les comédiens, docile troupeau que d'ingénieux bergers s'entendent à traire. L'amour-propre du comédien est encore plus chatouilleux que celui de l'homme de lettres; la louange lui dilate délicieusement le cœur, la critique le tue, — aussi bien son avenir, l'engagement qu'il convoite, dépendent quelquefois des arrêts d'un feuilletoniste. Un Davison, une Lucca, ont dû, comme les autres, apporter leurs offrandes au journalisme, et, par des rouleaux d'or adroitement glissés, fermer la bouche aux Cerbères qui menaçaient de les dévorer. Le petit nombre des acteurs qui résistent aux sommations adressées à leur bourse expient cruellement leur folle obstination, heureux quand ils n'ont à défendre contre des attaques intéressées que leur talent et leur réputation d'artistes, heureux quand un petit journal ne publie pas la première partie d'une petite histoire compromettante pour leur caractère, en remettant la suite au numéro prochain. Au dire de M. Wuttke, il en coûte quelquefois 300 florins aux actrices pour obtenir que la petite histoire n'ait pas de suite. Ceci rentre dans les exploits de cette variété de la presse qu'on a surnommée en Allemagne *la presse du revolver,* laquelle arrête les passans au coin des rues en leur demandant l'honneur ou la bourse. L'art de s'enquérir, l'art d'espionner, l'art d'insinuer, l'art d'intimider, l'art d'exploiter la peur qu'on inspire, ces méthodes sont, paraît-il, fort usitées en Allemagne, et c'est ainsi que la boutique se convertit quelquefois en caverne. Qu'il y ait des cavernes à Paris, si on nous l'affirmait, nous finirions peut-être par le croire; mais

des cavernes en Saxe, en Bavière, en Prusse!.. y pense-t-on? Quoi qu'on puisse nous dire, nous raconter et nous démontrer, nous répondrons toujours comme Mme Pernelle « que souvent l'apparence déçoit, que les gens de bien sont enviés toujours, qu'aux faux soupçons la nature est sujette, » et que nous sommes résolus à respecter nos vainqueurs, sans attendre qu'on nous en fasse intimer l'ordre par un congrès international.

M. Wuttke est non-seulement un honnête homme, que révoltent toutes les malhonnêtetés littéraires, mais un libéral qui déplore l'asservissement croissant de l'esprit public en Allemagne, et s'en prend à la presse, de jour en jour plus dépendante, de jour en jour plus docile aux leçons et aux mots d'ordre qu'elle reçoit du pouvoir. A tort ou à raison, M. Wuttke est peu satisfait des transformations qui se sont accomplies dans son pays depuis 1866. Partisan résolu de ce qu'on appelait autrefois la grande Allemagne, c'est-à-dire d'une confédération ou d'un empire germanique d'où l'Autriche n'était point exclue, il a vu son parti se fondre comme une pelote de neige, la grande Allemagne de ses rêves a fait place à une grande Prusse qui ne lui agrée point. Il est demeuré fidèle à sa chimère, il s'indigne que ses regrets soient si peu partagés, il s'afflige du changement soudain qui s'est opéré dans les esprits, de toutes les conversions désintéressées ou intéressées dont il a été témoin, de l'incroyable facilité avec laquelle les renégats font peau neuve, de la solitude qui se fait en un jour autour des convictions malheureuses. Il s'afflige, mais il ne s'étonne pas; — il a employé ses loisirs à étudier les procédés dont usent certains gouvernemens pour s'emparer de la presse et de l'opinion. Il prétend qu'un spéculateur viennois disait récemment à quelques-uns de ses associés, inquiets des comptes qu'ils avaient à rendre : — Rien de fâcheux ne peut nous arriver, car les journaux nous appartiennent. — Il rapporte aussi ce mot d'un homme d'état prussien : — Nous n'avons rien à craindre de l'opinion publique, puisque c'est nous qui la faisons.

L'Allemagne a vécu longtemps sous le régime de la censure; mais la censure est une institution démodée, un outil rouillé, dont le tranchant s'est ébréché. Il faut en abandonner l'usage à cette politique sénile, qui n'est pas de son siècle et cherche son salut dans les vieux moyens et les vieilles rubriques. Certains onguens célèbres il y a cent ans ne guérissent plus personne aujourd'hui, tant le monde est devenu pervers. Les nouveautés n'effraient point les vrais hommes d'état, ils s'entendent à se servir de tout. Le parlementarisme peut n'être pas de leur goût, ils ne laissent pas de s'accommoder des parlemens; ils ne suppriment pas la tribune, ils l'apprivoisent. La liberté de la presse peut ne pas leur agréer; mais ils savent que le journalisme est un mal nécessaire, et qu'il n'est point de maux dont on ne puisse avec un peu d'a-

dresse tirer quelque bien. Le premier butor venu, s'il a des gendarmes dans sa main, n'a pas de peine à empêcher les gens de parler; il est plus digne d'un homme d'état de les amener insensiblement à répéter de bonne grâce la leçon qu'on leur souffle. M. Wuttke affirme que l'Allemagne est le pays du monde où l'on a poussé le plus loin l'art de travailler l'opinion publique. Des rivages de la Baltique jusqu'aux bords du Neckar, il n'est personne qui n'ait ouï parler du fameux bureau central de la presse, qui fut fondé à Berlin sous le ministère de M. Manteuffel. Il a été organisé, paraît-il, sur un plan admirable, et l'outillage n'en laisse rien à désirer. Ce bureau de la presse, vaste usine où se fabriquent les opinions utiles pour l'importation et l'exportation, vit s'accroître singulièrement ses ressources, sa prospérité, son influence, par l'allocation qui lui fut faite d'une partie des biens confisqués sur le roi de Hanovre et l'électeur de Hesse. Ce fonds considérable mis à sa disposition fut baptisé à Berlin du nom de *Reptilienfond,* de fonds des reptiles, selon les uns parce qu'il devait être employé à combattre certains reptiles qui ourdissaient des complots contre la sûreté de l'état, selon les autres parce qu'il était destiné à nourrir d'autres reptiles dont la sûreté de l'état ne méprisait pas les services. Par une métaphore analogue, on disait que les journalistes qui accouraient au grand bureau pour y chercher des instructions y venaient prendre des bains de boue, *Schlammbäder*. On sait combien ce genre de bains est recommandé par la faculté pour rétablir des tempéramens épuisés. On assure qu'il s'est fait dans l'établissement de Berlin des cures miraculeuses; des visages faméliques y sont devenus gras et vermeils.

Si nous ajoutons foi aux dépositions consignées dans l'ouvrage de M. Wuttke, l'activité déployée depuis 1866 par le bureau central de la presse est propre à nous frapper d'admiration. Il a su se créer partout des succursales; ses agens, ses affidés, ont multiplié à l'infini. Il est peu de journaux dont il n'ait réussi à forcer la porte pour s'y ménager des intelligences; il n'est point de rédaction à laquelle il n'ait adressé des communiqués que de guerre lasse on a fini par insérer; cette copie plaisait peu, mais elle ne coûtait rien. Une feuille de Brunswick se plaignait en 1873 que le bureau central la réduisait au désespoir par l'abondance indiscrète de ses envois directs ou indirects. La plupart de ces communiqués étaient rédigés avec beaucoup de discernement, on les accommodait au caractère, aux tendances du journal auquel on les adressait; — selon les cas, on était libre-penseur ou orthodoxe, progressiste ou national-libéral. Les bons cuisiniers savent varier leurs sauces, l'essentiel est de faire passer le poisson et qu'on le mange. Le grand bureau dirigea surtout les efforts de son habile propagande du côté des provinces annexées et de l'Allemagne du sud, foyers actifs d'une opposition opiniâtre et pernicieuse. Ces efforts ne tardèrent pas à être ré-

compensés. Y avait-il quelque part, à Stuttgart ou à Francfort, quelque feuille importante et très lue dont on redoutait l'influence, on lui suscitait une concurrence inquiétante par la création d'une autre feuille, qu'on lançait et qu'on accréditait au prix des plus grands sacrifices. Y avait-il ailleurs un journal gêné dans ses affaires, soucieux de son avenir, on attendait « le moment psychologique » pour lui faire accepter des subsides qui le remettaient à flot et l'obligeaient tout au moins à des égards. A d'autres journaux, on demandait seulement, à titre de complaisance, d'ouvrir leurs colonnes aux envois qui leur seraient faits; libre à eux d'exercer comme ils l'entendaient leur droit d'appréciation et de réponse. — « Tout ce que je désire, a dit un jour M. de Bismarck, c'est que les feuilles politiques me réservent assez de papier blanc pour les communications que je leur fais envoyer de Berlin; elles peuvent remplir le reste de leurs colonnes comme il leur plaira. »

Les résultats qu'obtient en peu de temps un bureau de la presse bien administré et bien dirigé dépassent ce qu'on peut croire. « Nous avons vu dernièrement, disait en 1872 dans la chambre des députés de Prusse M. Eugène Richter, un journal acheté par un employé du bureau de la presse pour quelque cent mille thalers. D'où cet homme tenait-il cet argent? Dans telle ville de province, dans telle autre ville située hors de Prusse, nous voyons tout à coup paraître une nouvelle feuille. Personne ne sait qui l'a fondée, d'où elle tire ses ressources, d'où viennent ses rédacteurs. On sait seulement que le président de la police, le président du gouvernement, et, si la chose se passe à l'étranger, la légation prussienne s'intéressent à cette nouvelle entreprise. On voit aussi de soudaines métamorphoses s'opérer dans les feuilles existantes. Le grand public ne soupçonne pas dans quelle mesure colossale la presse officieuse s'est accrue pendant ces dernières années. » Le 3 décembre 1873, M. Windthorst affirmait devant la même assemblée que, du train dont allaient les choses, avant peu l'industrie de la presse deviendrait un monopole dans les mains du gouvernement. « J'affirme, ajoutait-il, que non-seulement en Prusse un nombre considérable de journaux sont rédigés directement par le gouvernement, mais que dans beaucoup d'endroits de l'Allemagne il existe d'autres journaux qui sont écrits ici, à Berlin, pour le compte du ministère. J'affirme de plus qu'avec un nombre beaucoup plus considérable d'autres feuilles en Prusse et hors de Prusse un accord a été conclu moyennant lequel certaines colonnes de ces feuilles doivent toujours être ouvertes aux communications du bureau de la presse. Quiconque lit avec quelque attention la *Gazette d'Augsbourg*, la *Gazette de Cologne*, reconnaîtra sans peine que certains chiffres ou certains signes y représentent la signature de gens attachés à ce bureau. L'action secrète du fonds des reptiles se fait sentir jusque dans les pays étrangers. » Comme l'ancien ministre de Hanovre, M. Wuttke se fait fort de prouver que les

premiers journaux de l'Allemagne comptent parmi leurs collaborateurs habituels un ou plusieurs écrivains appartenant au bureau de la presse, et il cite le mot d'un publiciste bien informé qui lui écrivait récemment : « Je ne connais guère de journaux allemands dans la rédaction desquels ne siége pas quelque amateur des bains de boue. » A quoi les reconnaît-on, ces baigneurs? Non-seulement à leurs opinions, à leurs tendances, à leur zèle infatigable pour la cause sainte, mais encore à leur style libre et dégagé, à je ne sais quelle désinvolture cavalière, à ce ton de supériorité morgueuse qu'affecte l'initié de Berlin, lorsqu'il daigne expliquer les grands mystères aux Allemands qui n'ont pas eu le bonheur de naître Prussiens et qui ne seront jamais que des Prussiens de seconde classe.

Quand Harvey eut découvert les lois de la circulation du sang, on se rendit compte d'un grand nombre de faits tenus jusqu'alors pour inexplicables. Il est d'autres phénomènes bizarres qui s'expliquent fort bien quand on connaît les méthodes employées par les bureaux de la presse pour faire circuler les opinions. Qui de nous ne s'est émerveillé plus d'une fois de l'inconcevable rapidité avec laquelle se propagent dans la presse d'outre-Rhin certains courans de pensées, certains bruits, certains mots d'ordre, certaines imputations peu fondées? Il y a quelques semaines par exemple, nous avons eu une alerte. Les étrangers en séjour à Paris savent combien la France est aujourd'hui peu guerroyante; ils savent que tout entière à ses propres affaires, qui lui donnent quelque souci, plus désireuse que jamais de se refaire de ses désastres, elle demande au ciel et à son gouvernement de lui assurer pour de longues années les bienfaits de la paix. Et pourtant un journaliste allemand s'avisa naguère de crier à l'Europe du haut de sa tête qu'on nourrissait à Paris les plus ténébreux desseins : — la France, disait-il, achète des chevaux, et cet indice, joint à d'autres, prouve jusqu'à l'évidence qu'avant trois mois elle se jettera sur l'Allemagne comme le vautour sur sa proie. Ce que disait ce journaliste, à cinquante lieues de là un de ses confrères ou de ses compères le répétait. Le même jour, à la même heure, la sinistre nouvelle circulait à Francfort, à Leipzig, à Stuttgart, et le lendemain cent journaux, invoquant le témoignage les uns des autres, s'écriaient en chœur : Avant trois mois, la France nous déclarera la guerre! — Et ils ajoutaient : — Il faut bien que cela soit, puisque tout le monde l'affirme. — A quoi la France aurait pu répondre par le mot d'Almaviva : — Il y a de l'écho ici! — Mais devant un tel concert d'accusations son innocence a failli se troubler, peu s'en est fallu qu'elle ne se crût coupable, qu'elle ne rougît des mauvaises pensées qu'elle n'avait pas eues, et qu'elle n'avouât, en se frappant la poitrine, que l'Allemagne avait raison de ne plus vouloir lui vendre de chevaux. « On échauffe les oreilles du bon Michel, disait un journal

viennois, jusqu'à ce qu'il crie vengeance pour le soufflet qu'il vient d'administrer à son voisin. » Michel n'est pas sot, il sait lire; avant de se fâcher, il devrait méditer cette parole de M. Wuttke : « L'outre d'Éole est dans le nord, les vents qu'on en laisse sortir soufflent avec fureur d'un bout à l'autre de l'Allemagne. Pareils aux flocons d'un tourbillon de neige, les articles de fond tombent à terre jusqu'à ce qu'ils aient formé un tapis blanc. » De toutes les figures de rhétorique, la répétition est la plus puissante, et on peut calculer, avec la précision d'un algébriste, combien il faut d'articles de fond disant tous la même chose dans cinquante endroits différens pour fabriquer une opinion publique.

Nous ne voudrions pas qu'on se méprît sur notre pensée. Les conclusions de M. Wuttke ne sont pas tout à fait les nôtres, et avec quelque intérêt que nous ayons lu son livre, il nous permettra de faire nos réserves. Nous lui accorderons sans difficulté que le bureau central et le *Reptilienfond* exercent une influence notable sur la presse allemande, et partant sur la foule des badauds qui ne lisent qu'avec les yeux et sont incapables de distinguer un écrivain consciencieux d'un reptile. Gardons-nous cependant de trop attribuer aux petits moyens, aux petites et aux grandes corruptions dont usent les habiles pour se soumettre les esprits; gardons-nous surtout de nous imaginer que tout soit factice dans les entraînemens auxquels nos voisins sont sujets, dans leurs enthousiasmes, dans leurs colères. L'extrême facilité avec laquelle ils croient tout ce qu'on est intéressé à leur faire croire résulte moins des ingénieux artifices qu'on emploie pour les persuader que des dispositions d'esprit que leur ont inspirées les événemens. Ce qui n'est point artificiel, c'est la popularité immense dont jouit parmi eux celui qui fut jadis le plus impopulaire des hommes. M. de Bismarck a fait son chemin dans le monde par le mépris de l'opinion. En 1866, quand il contraignit la Prusse à déclarer la guerre à l'Autriche, il avait contre lui le parlement, les partis, la cour, la presse, les villes et les campagnes, les inquiétudes de l'armée et les scrupules de son souverain. Il n'est pas d'exemple dans l'histoire qu'un homme ait tant osé, tant pris sur lui, jeté d'une main si audacieuse le gant à la destinée. La destinée a justifié son audace, aussi bien que sa clairvoyance et la sûreté de ses calculs, et l'opinion qu'il avait bravée est devenue sa très humble servante. Comment ne serait-il pas populaire? Avant lui, l'Allemagne possédait sans doute la paix, la prospérité, les douceurs d'un ménage bien tenu, la gloire scientifique et littéraire; une chose lui manquait, la fierté politique. L'homme qui a procuré à un peuple le plaisir de s'admirer et la joie de faire peur peut le conduire où il lui plaît.

La popularité de M. de Bismarck s'accroît de jour en jour. En 1870, on ne voyait encore en lui qu'un Prussien; par la campagne qu'il a en-

treprise contre Rome, il s'est fait l'homme de l'Allemagne. Depuis qu'il est le champion « des droits de l'esprit, de la liberté de l'intelligence, » contre les envahissemens de la hiérarchie romaine, il a rallié à sa personne et à ses projets les trois quarts des Allemands du midi, les universités, et tous ces instituteurs primaires, tous ces maîtres d'école qu'il conviait dernièrement à soutenir avec lui le grand combat contre les ennemis de la civilisation, *den Kulturkampf*. Il connaît mieux que personne le tempérament de sa nation et ses cordes sensibles. La prose des plus habiles journalistes produit moins d'effet sur les âmes allemandes que les emportemens involontaires ou calculés de son éloquence nerveuse et saccadée, que certaines paroles prononcées par lui dans le *Reichstag* ou dans la chambre des députés de Prusse, et qui, traversant l'Allemagne comme un éclair, vont remuer profondément des cœurs souabes ou francfurtois qui s'étaient promis de lui demeurer à jamais fermés. Dix articles rédigés par les plumes les mieux taillées du bureau de la presse font moins pour sa popularité que l'altière ironie avec laquelle il s'écriait dernièrement : « Messieurs, nous sommes en présence d'un Italien élu par les prélats italiens, poursuivant des intérêts étrangers aux nôtres et qui n'ont rien de commun avec l'empire allemand; de même que, selon la parole du poète, la goutte d'eau d'une urne ne pèse rien et disparaît dans l'océan des mondes, de même ce qui se passe sur cette pauvre motte sablonneuse de terre qui s'appelle la Prusse ne pèse rien en regard des intérêts sacrés de la cour de Rome. » Après avoir représenté la politique de la résistance, cet homme extraordinaire, qui avait en lui de l'étoffe pour plus d'un rôle, est devenu le tribun de l'Allemagne, et il allume dans les esprits des passions avec lesquelles nous ferons bien de compter. Assurément il nous est permis de blâmer les solutions radicales qu'il propose et d'en patronner d'autres; mais qu'on ne puisse pas nous soupçonner de conspirer secrètement avec ses ennemis, de vouloir défendre contre lui l'*Encyclique* et le *Syllabus*, — l'enthousiasme qu'il excite deviendrait du fanatisme. Paul-Louis Courier écrivait en 1823 : « Serons-nous capucins? ne le serons-nous pas? Voilà aujourd'hui la question. » Non, cette question n'en est pas une, nous ne serons pas capucins. Il y va de notre honneur autant que de notre sûreté.

* * *

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

30 avril 1875.

Les étrangers qui accusent volontiers les Français d'ignorance et de légèreté commettent souvent eux-mêmes de singulières méprises dans leurs jugemens sur notre pays. Évidemment ils en sont restés à des impressions d'un autre temps. Ils ont l'air de croire à une France agitée, inquiète, livrée tout entière aux passions de partis ou dévorée d'impatiences vengeresses, toujours prête à se jeter dans la révolution ou dans la guerre. Ils ne peuvent se figurer une France tranquille, assez indifférente à toutes les excitations dont on l'assourdit, modeste et recueillie dans sa vie de labeur, résolûment attachée à ses affaires, — la vraie France en un mot, telle qu'elle existe aujourd'hui, telle que les événemens l'ont faite.

Cette France nouvelle, beaucoup d'étrangers ne la connaissent pas, ils la voient de loin, ils continuent à la juger sur la foi des faux bruits, des témoignages intéressés ou des correspondances de fantaisie, en lui attribuant toute sorte d'intentions et de préméditations. Si ceux qui parlent légèrement de notre pays l'étudiaient un peu plus en toute sincérité et sans parti-pris, ils s'apercevraient bien vite qu'une métamorphose profonde s'accomplit depuis quelques années, que jamais la France n'a été moins disposée à courir les aventures, — pas plus les aventures de révolution que les aventures de guerre, — qu'il n'y a en définitive qu'une nation éprouvée cherchant uniquement la sécurité intérieure et la paix extérieure. Oui, avec un peu d'équité et de clairvoyance, les étrangers qui n'ont point de rôle dans les hautes comédies diplomatiques démêleraient la vraie nature du travail qui se poursuit en France, et ils comprendraient que dans cette reconstitution intérieure que tout rend laborieuse, dans cette réorganisation de nos forces qu'on se plaît parfois à dénaturer, il n'y a rien qui ne soit une garantie pour les intérêts de l'Europe, pour la paix du monde. On peut vraiment être fort tranquille; les v siteurs, princes ou simples touristes, peuvent venir à Paris, ils ne rencontreront pas sur leur chemin ces masses de cavalerie que les lynx

ms ont vues en marche vers la frontière, ils ne découvriront pas la dre trace d'une agitation ou d'une conspiration quelconque contre e universel; ils verront le « péril social » dans des polémiques de aux, point du tout dans les rues. Ils trouveront une nation toujours eillante, désabusée, prompte à jouir du repos qu'on lui laisse, assez lisposée à prendre feu pour les conseils-généraux, dont la session de finir, et pour l'assemblée, dont la session va recommencer, les prétendus dissentimens de cabinet et pour les lois qu'on pré- pour les monotones manifestes de la presse légitimiste ou pour le ier discours de M. Gambetta lui-même.

qui se passe au moment présent en France n'est point toujours doute facile à saisir, et les étrangers peuvent s'y tromper, puisque Français s'y méprennent souvent. Ce n'est nullement de l'indiffé- ou une atonie découragée, c'est le sentiment profond d'une nation en se concentrant sur elle-même, n'attache plus trop d'importance s choses pour lesquelles elle se serait passionnée dans d'autres s, — si bien qu'il y a une sorte d'étrange et indéfinissable contraste l'état réel du pays et les polémiques plus ou moins vives, les agi- ns plus ou moins artificielles de la politique. On le voit depuis ues semaines dans cet interrègne parlementaire rempli de petites ez vaines disputes. M. le vice-président du conseil changera-t-il un re plus ou moins grand de préfets? M. le garde des sceaux a-t-il ément expédié des instructions pour ramener les juges de paix oins et aux devoirs de leur magistrature toute locale? M. Buffet et ufaure sont-ils d'accord, ou se sont-ils querellés pour quelque cir- re nouvelle, pour le choix d'un fonctionnaire? Le scrutin de liste audra-t-il sur le scrutin par arrondissement dans le régime élec- l? Y aura-t-il une loi sur la presse, et quelle sera cette loi? Ce sont es affaires dont les journaux s'occupent avec la meilleure volonté imer la scène politique, avec leurs préoccupations de partis, au ue de hasarder beaucoup de conjectures et d'en être réduits à sup- r dans le gouvernement des dissidences qui n'existent point ou qui nt certainement pas la gravité qu'on peut croire.

a vérité est que le pays ne prend pas un intérêt démesuré à la plu- t de ces questions, qui se préciseront nécessairement le jour où semblée sera réunie, qui seront résolues alors comme l'ont été jus- ci bien d'autres questions plus sérieuses. Le pays, quant à lui, est sensible aux subtilités et aux nuances, le plus souvent il ne les prend pas. Il ne voit qu'une chose, l'établissement d'un régime con- tionnel qui le met à l'abri de l'imprévu en lui assurant des condi- s fixes d'existence, en lui ménageant même les moyens de réformer ulièrement ses institutions. L'essentiel pour lui maintenant est que régime devienne une réalité, qu'on se hâte de faire les lois destinées mpléter l'organisation constitutionnelle, qu'il y ait enfin un gouver-

nement sensé et honnête, l'aidant à franchir sans secousse cette période de transition.

Que les partis déçus s'agitent encore, s'efforçant de ramener le pays à ses incertitudes d'hier et mettant leur dernière espérance dans quelque crise nouvelle, ils obéissent à la logique de leurs passions ou de leurs préjugés. Si tous ceux qui ont contribué au vote du 25 février ont un peu de prévoyance ou même de sollicitude de leur œuvre, ils resteront certainement unis; ils mettront tout ce qu'ils ont d'esprit de conciliation et de zèle à éviter les difficultés; ils laisseront surtout au ministère qui existe aujourd'hui le soin de conduire jusqu'au bout cette expérience de la première application du régime nouveau. C'est leur intérêt, et c'est aussi un sentiment qui paraît dominer toutes les opinions modérées aux approches de la session décisive près de se rouvrir à Versailles. Le mieux serait de s'interdire les interpellations irritantes, les discussions inutiles, de s'en tenir aux lois strictement nécessaires.

Il faudra bien toujours sans doute trancher la question du régime électoral, se prononcer entre le scrutin de liste et le scrutin par arrondissement. Ceci, on ne peut l'éviter, et il y a, ce nous semble, des esprits bien prompts à se décider par une sorte de tradition ou par un calcul peu sûr pour le scrutin de liste. Ces esprits ne prennent pas garde qu'en croyant mieux combattre ainsi les bonapartistes ils vont tout droit à des élections plus ou moins plébiscitaires qui peuvent être une arme aux mains de ces ennemis mêmes contre lesquels ils prétendent se prémunir. C'est dans tous les cas une de ces questions qu'on ne peut résoudre par des considérations accidentelles ou locales, sous peine d'avouer qu'on suit une politique de circonstance, ce qui n'est pas la meilleure manière d'accréditer et d'affermir un régime nouveau. Reste la loi sur la presse, qui paraît rentrer aussi dans le programme des propositions dont l'assemblée doit être saisie à son retour. Une commission consultative a été réunie par M. le garde des sceaux pour préparer un projet. Qu'en sera-t-il cette fois du travail de la commission appelée en consultation par M. Dufaure? En vérité, nous nous demandons pourquoi la presse est toujours la première à solliciter des réformes de législation. Les assemblées ne songent guère à elle que pour lui imposer des restrictions ou des charges nouvelles; toutes les fois qu'on s'occupe de ses affaires, il y a de quoi s'inquiéter. Des lois sur la presse, il y en a déjà de toute sorte, il y en a de toutes les dates, de tous les régimes, et les meilleures encore, les plus équitables, les plus libérales, sont celles qui remontent à 1819, qui ont été léguées par la restauration. Une loi nouvelle est-elle donc nécessaire aujourd'hui? La question se lie à la levée de l'état de siége, dit-on; c'est possible, mais on nous permettra d'ajouter que ce qui est présenté comme une explication n'est à nos yeux qu'une sorte de rappel douloureux aux nécessi-

une situation difficile, délicate, où une loi de plus ne remédiera à et ne dispensera pas même en certains cas d'une action discrétion-. Il ne s'agit nullement ici de savoir si l'état de siége est une con-n régulière et libérale; il y a en jeu un intérêt d'un autre ordre nt lequel le gouvernement devrait s'arrêter, en demandant à res-rmé sous sa responsabilité, et tous les partis devraient respecter serve du gouvernement. C'est à M. le ministre des affaires étran- de ne pas laisser s'engager des discussions qui ne peuvent qu'être leuses comme l'ont été déjà les discussions des derniers mois sur la ganisation de l'armée.

malheur est qu'on oublie trop souvent les difficultés, les rigueurs situation où les assemblées elles-mêmes ont leurs obligations ne la presse, où l'état de siége n'est pas plus extraordinaire que d'autres choses, où le premier de tous les intérêts est de placer la rité de la France sous la protection d'une sagesse que les partis nt savoir s'imposer spontanément, qu'on doit leur imposer, s'ils ne pas volontairement. L'organisation constitutionnelle, à laquelle se ralliés tous les esprits sensés, a été créée précisément pour assurer protection par des institutions fixes, par un gouvernement défini. l'essence de ce régime nouveau qui a été fondé sous le nom de publique, avec le concours de toutes les opinions modérées, pour uvegarde de l'intérêt national.

e les partis commentent les institutions nouvelles à leur façon, ils libres; ils doivent tout au moins commencer par les respecter, et égitimistes s'engageraient dans une campagne singulièrement ris-, s'ils prenaient pour mot d'ordre le récent manifeste d'un congrès ournaux qui a la prétention de tracer le programme de ce qu'il ap- par un euphémisme la politique conservatrice. Le centre droit est z malmené dans le manifeste des journaux de la légitimité tradi-nelle. Les hommes du centre droit sont des défectionnaires, des ufes, heureusement dévoilés depuis « la comédie d'octobre 1873. » purs, les « vrais conservateurs, » ce sont les royalistes décidés à cher en avant, seuls, s'il le faut, la tête haute et le front découvert, regarder qui suit. » Les légitimistes, avec cette règle de conduite, rraient effectivement être bientôt « seuls » sur leur chemin d'aven-; ils auraient, il est vrai, l'avantage d'avoir la tête haute, au risque ne pas regarder où ils marchent, — ils s'exposeraient aussi à bron- sur la première pierre du chemin. Ce serait surtout de leur part étrange manière de respecter la paix de la France que de tenter dès urd'hui de l'agiter de nouveau en entreprenant de la conduire par campagne turbulente de révision vers une restauration tout aussi nérique que celle qui a été déjà essayée, et qui a eu un si brillant cès. Si les légitimistes n'avaient pas d'autre procédé pour mettre au ice de la France la considération, l'influence que peuvent leur don-

ner les traditions, la position sociale et la fortune, ils n'auraient rien de mieux à faire que de rentrer dans la retraite ou de se réfugier dans cette bouderie qui a été quelquefois pour eux une politique. La pire des choses serait encore de se servir pour une agitation nouvelle de prétextes religieux en préparant jusque dans Paris des manifestations qui, en dépassant les limites d'un acte du culte, provoqueraient peut-être des manifestations contraires et pourraient devenir un principe de trouble. Des passions ardentes peuvent tenter de ces aventures, M. l'archevêque de Paris ne peut pas sûrement laisser transformer en rendez-vous d'agitation la cérémonie de la fondation d'une église sur les hauteurs de Montmartre, et il y aurait de la part du gouvernement une singulière imprévoyance à permettre, sous une couleur religieuse, les démonstrations d'un parti qui lui a déjà donné des embarras, qui peut lui en donner encore. Il faut en finir avec tous ces bruits, et contraindre toutes ces manifestations aussi dangereuses que stériles à respecter au moins l'intérêt national.

Comment les légitimistes entendent la situation actuelle, on peut le voir tous les jours par la manière dont ils interprètent la constitution du 25 février. Ils se réduisent volontairement à un rôle de protestation irritée et stérile. Ils ne peuvent plus changer ce qui a été fait, ils s'efforcent de le décrier et de le ruiner, sans s'apercevoir que tout ce qu'ils peuvent dire contre la république ne tourne pas nécessairement au profit de la monarchie de leur choix. Ce sont des agitateurs chagrins qui refusent de reconnaître la puissance des choses, qui en sont toujours à espérer le miracle sauveur devant lequel le régime nouveau s'évanouira. Il serait un peu plus curieux de savoir comment les républicains avancés eux-mêmes comprennent cette œuvre, à laquelle ils se sont associés, qu'ils ont sanctionnée de leur vote parce qu'elle porte l'étiquette de la république, et c'est le *leader* du radicalisme parlementaire, c'est M. Gambetta qui s'est chargé de le dire en allant expliquer les lois constitutionnelles aux électeurs de Ménilmontant et de Belleville. Il s'est fait le commentateur, le théoricien de l'organisation nouvelle dans une réunion nombreuse d'un quartier de Paris qui ne passe pas précisément pour conservateur.

Assurément M. Gambetta a un langage et des interprétations à lui. Il a des flatteries familières pour son parti, pour ses électeurs, et il ne peut se défaire d'un certain accent de premier rôle du drame. Il a l'éloquence assez prolixe et passablement trouble; il parle de l'esprit communal qui « constitue les entrailles de la démocratie; » il fait du futur sénat « le grand conseil » des communes françaises. Des phrases, des déclamations, des banalités retentissantes, de la forfanterie radicale, il y a tout ce qu'on voudra dans ce long discours, qui doit avoir duré au moins trois heures, et qui ressemble à un manifeste. Il n'est pas moins certain qu'à travers tout l'esprit est plus modéré que le langage dans

cette harangue tribunitienne. Sous ces amplifications incorrectes, il y a une habileté réelle, un sens politique des plus fins, et si l'on veut mesurer le chemin qui a été parcouru en peu de temps, le travail qui s'est fait dans les partis, même dans les partis extrêmes, on peut s'en rendre compte par ce discours de Ménilmontant, par l'accueil qu'il a reçu d'un auditoire aux idées exaltées.

Tout est caractéristique. Il y a quelques années, M. Gambetta refusait avec arrogance à l'assemblée de Versailles le droit de constituer, e il ne voulait pas même accepter de ses mains la république, s'il lui prenait fantaisie de la voter; il se moquait de la république conservatrice de M. Thiers. La proposition d'une seconde chambre était aux yeux des radicaux une invention réactionnaire et oligarchique. Le droit de révision constitutionnelle réservé au parlement eût ressemblé à une usurpation, à un attentat contre la souveraineté populaire. Aujourd'hui cet orgueil est un peu tombé, ces prétentions de secte se courbent devant la nécessité, et non-seulement M. Gambetta trouve parfaitement légitime que l'assemblée vote la république, qu'elle crée un sénat, qu'elle consacre le droit de révision parlementaire, mais encore il fait alliance avec une fraction de la majorité conservatrice pour aider au succès de l'œuvre commune. Bien mieux, en vrai néophyte, il soutient que cette constitution à peine discutée, à peine ébauchée, n'est point aussi insuffisante qu'on le dit; il exalte dans son principe et dans sa fonction de grand pouvoir public ce sénat qu'il affuble, il est vrai, du titre de « grand conseil des communes françaises, » et qu'il dénature passablement; il assure que le droit de révision est tout ce qu'il y a de plus juste et de plus favorable; il ne refuse point son vote à un ministère conservateur, et pendant trois heures, sauf les saillies de tempérament et les sacrifices à la popularité, il parle devant un auditoire radical de modération, de patience, de concessions, de ménagemens nécessaires. Il parle, il raconte ce qu'il a fait, il expose les raisons de prudence qui l'ont dirigé, et après tout ce qu'il dit ne semble pas mal accueilli. Belleville se pique de sagesse! Est-ce de l'habileté de circonstance? est-ce une sincérité réelle? C'est là la question, et ce n'est peut-être pas ce qu'il y a de mieux qu'on puisse se faire cette question.

M. Gambetta a sûrement pris une part active et efficace aux dernières transformations. Malheureusement il a toujours un peu trop l'air de jouer un rôle et de se croire plus habile que tout le monde. Avec ses alliés du parlement, il sacrifie bien un peu ses amis de Belleville, cette terrible « queue » qu'il prétend ne pas vouloir couper. A Ménilmontant, il semble faire des signes d'intelligence à ceux qui l'écoutent et leur dire : Entendez-moi bien et surtout comprenez-moi. Ne vous inquiétez pas de tout ce que nous faisons à Versailles, prenez patience. Laissez l'assemblée voter la république, voter le sénat, voter le droit de révision et tout ce qu'elle voudra. Quand le tour sera joué, les élections vien-

dront. Le centre droit nous aura délivrés des bonapartistes, le suffrage universel nous délivrera du centre droit : nous aurons la majorité, et alors nous ferons ce que nous voudrons ; nous constituerons la vraie république des républicains, la république radicale! — Eh bien! si M. Gambetta se livrait plus ou moins à cette diplomatie, il serait la dupe de son habileté, et il exposerait le régime qu'il préfère à un prompt retour de fortune. Il est certainement intéressé pour le succès de ses idées à être sincère dans sa modération. Lorsque M. Thiers parlait un jour de faire la république sans les républicains, il exprimait sous une forme piquante une pensée profonde. Il voulait dire, non point à coup sûr que les républicains devaient être exclus du gouvernement, mais qu'ils ne devaient pas dominer, que le jour où ils seraient les maîtres la république serait perdue. Elle ne serait plus bientôt qu'une œuvre de parti ou de faction entraînée rapidement vers les excès, provoquant la coalition de tous les instincts conservateurs. C'est alors que M. Gambetta n'aurait plus la liberté de « couper cette queue » dont il parle et dont il ne veut pas se séparer. Il ne serait que l'otage de ceux à qui il peut faire entendre aujourd'hui le langage de la raison, parce qu'il s'appuie à un régime gouverné par des conservateurs. Il serait emporté par la logique des passions qu'il aurait déchaînées. La république durerait sans doute encore assez pour bouleverser la France, pour attirer sur elle de nouveaux et effroyables malheurs, elle n'aurait plus qu'une existence bornée et déshonorée.

C'est une histoire invariable, claire comme le jour. La république par elle-même n'a certes rien que de simple et de rationnel, elle ne rencontre pas une opposition systématique parmi les esprits sérieux. Ses plus dangereux ennemis, ce sont les républicains, ou du moins ce sont ceux qui la compromettent par leurs préjugés ou leur fanatisme; ce sont ceux qui la représentent sans cesse sous la figure du passé, qui la coiffent d'un bonnet phrygien, qui seraient toujours prêts à la faire persécutrice et tyrannique, qui voudraient contraindre tout le monde à se signer devant leur idole. Est-ce qu'on ne connaît pas de ces hommes? La république est pour eux un fétiche, ils la voient dans leurs rêves, ils veulent avoir son portrait dans leurs conseils; ils barbouilleraient les murs de son effigie, au risque de finir par la rendre agaçante et odieuse; ils mettraient partout son nom à la place du nom de la France. M. Gambetta en était encore là il y a quelques années dans son discours de Grenoble, il en est revenu, et ce qu'il a de mieux à faire, c'est de montrer que sa modération d'aujourd'hui n'est point un jeu, que l'expérience lui a servi. Qu'on suppose un instant les « vrais » républicains, ceux qui attendent toujours leur heure, dirigeant les affaires du pays depuis 1871, maîtres du pouvoir avec leurs idées, leurs entraînemens, leurs connivences et leurs faiblesses : rien n'est plus clair, tout serait déjà fini. La meilleure chance de la république après 1870 a été de rencon-

trer M. Thiers d'abord, puis maintenant M. le maréchal de Mac-Mahon, M. Buffet, M. Dufaure, M. le duc Decazes, M. le duc d'Audiffret-Pasquier, et tous les hommes sensés, modérés, dont l'alliance, après avoir contribué au succès du 25 février, reste une garantie. Elle existe aujourd'hui, cette république, à la faveur d'un ensemble de circonstances exceptionnelles, elle a passé par un certain nombre d'épreuves, elle a fini par prendre la consistance d'un régime légal et défini; mais, il ne faut pas s'y tromper, elle ne peut vivre et s'affermir qu'en s'organisant et en se fortifiant par une vigilance incessante, en rassurant tous les intérêts, en devenant l'énergique instrument de la régénération de la France, en se créant des traditions de gouvernement, en montrant à l'Europe qu'on peut traiter avec elle en toute sûreté. Elle n'a vécu jusqu'ici que parce qu'elle a gardé le caractère et les dehors d'un régime régulier, parce qu'elle est restée la république de tout le monde au lieu d'être la république des républicains, parce qu'elle a maintenu imperturbablement l'ordre et la paix : c'est ce qu'il s'agit de continuer par le vote des dernières lois qui doivent compléter l'organisation constitutionnelle, par la préparation prudente des élections générales, de ces élections qui doivent être une sorte d'acclimatation légale et définitive des institutions nouvelles, une garantie pour le pays, non une victoire de parti.

L'ordre intérieur et la paix extérieure, c'est la double et invariable condition qui s'impose aujourd'hui à la France; c'est tout ce qu'elle désire, et les étrangers se trompent autant lorsqu'ils découvrent partout des impatiences de revanche, des préparatifs de guerre, que lorsqu'ils croient voir dans le moindre incident de nos affaires parlementaires le signe de prochaines convulsions. La France peut avoir des difficultés, elle est en mesure de les dénouer ou de les surmonter; elle n'est point heureusement à la merci des excitations de partis, et quatre ans de sagesse devaient montrer que notre pays sait rester maître de lui-même, qu'un gouvernement peut faire ce qu'il veut lorsqu'il s'inspire de l'intérêt national.

La démonstration est d'autant plus éloquente que ces quatre années n'ont point été certainement exemptes de complications et de dangers. Les passions religieuses, les intempérances de parti, les menaces de restauration absolutiste et cléricale, nous ont fait par instans une situation à coup sûr délicate vis-à-vis de l'Italie. Est-ce que ces passions et ces agitations ont eu le pouvoir de détourner ou d'entraîner notre politique? Est-ce que le gouvernement, après comme avant le 24 mai, n'a pas été le premier à sentir la nécessité d'écarter tout ce qui pouvait être un sujet d'ombrage? Est-ce qu'il n'a pas mis tout son zèle à rétablir l'intimité et la cordialité dans les rapports des deux pays? Il y a réussi par une prudence qui ne pouvait rien coûter à notre dignité parce qu'elle ne faisait que reconnaître l'accord intime des intérêts de la France et

des intérêts de l'Italie. L'Espagne elle-même nous a fait des querelle d'Allemands, elle nous a envoyé des notes ; on a répondu le moins pos sible à cette diplomatie tapageuse, on a laissé passer ce pouvoir mal in spiré qui a été bientôt remplacé par un gouvernement ami. Avec l'Alle magne, nos relations n'ont pas été toujours faciles, et, bien que le difficultés ne vinssent pas de nous, est-ce que notre gouvernement n s'est pas interdit jusqu'à l'impatience? N'a-t-on pas tout épuisé pou éviter les conflits et les froissemens? Nulle part assurément on ne peu distinguer la moindre trace d'une velléité agitatrice. Par raison, par di gnité, par une inspiration de virile sagesse, la France s'est montrée entr toutes la nation pacifique; elle a sûrement réussi à dissiper par cett conduite bien des défiances, et, lorsqu'aujourd'hui, à Liverpool, à Brac ford, à Birmingham, un de nos éminens compatriotes, M. Michel Che valier, est accueilli avec les plus honorables marques de sympathie que signifient ces démonstrations? Elles s'adressent non-seulement a promoteur de la liberté commerciale, mais encore et surtout au messa ger de la nation laborieuse et pacifique.

Évidemment, le bon sens des nations sérieuses ne peut s'y trompe la France est tout entière à la paix pour longtemps, et si elle se livr lentement, quelquefois assez confusément, à cette réorganisation d l'armée, qui n'est qu'un prétexte de récriminations et de polémique ce n'est certes point parce qu'elle a des intentions menaçantes, c'e parce qu'elle veut rester la France. Elle fait aujourd'hui ce qu'elle au rait dû faire avant 1870 ; elle répare aussi les pertes qu'elle a essuyé pendant la guerre, elle relève ses forteresses démantelées ou elle re nouvelle ses institutions militaires. Il faut en prendre son parti, on n découvrira ni desseins d'agitation ni combinaisons secrètes dans l'ac le plus simple d'un pays qui ne veut pas déchoir, et les journaux alle mands eux-mêmes, après beaucoup de bruit pour rien, finissent par calmer. S'ils ne reconnaissent pas qu'ils se sont trompés, qu'ils ont pr des chimères pour des réalités, ils commencent à croire qu'ils ont ti un coup de pistolet inutilement ou inopportunément. C'est fort heureu Convenez cependant qu'il y a quelque chose d'étrange dans ces repr ches d'armemens démesurés adressés à la France par les journaux d'u nation puissante, qui depuis quelques années a dépensé des somm immenses en fortifications, qui a sur notre frontière Metz et Strasbour qui a porté son armée permanente au-delà de 400,000 hommes et q en quelques jours pourrait mettre plus de 1 million de soldats s pied ! Les Allemands se plaignent quelquefois, ils ont les inconvénie de la grandeur, et s'il y a par instans des malaises en Europe, au li de chercher les causes bien loin, ils n'ont qu'à se souvenir de ces p roles que M. de Moltke prononçait l'an dernier dans le parlement Berlin : « Ne nous faisons aucune illusion, depuis nos heureuses guerr nous sommes partout respectés, nulle part nous ne sommes plus aime

De tous côtés nous rencontrons la méfiance. On craint que l'Allemagne, devenue trop puissante, ne soit désormais un voisin gênant. » La France, quant à elle, ne veut sûrement importuner personne, elle se borne à écarter des soupçons aussi étranges qu'injustes, et pour le reste elle n'a vraiment d'autre rôle que de suivre avec curiosité, avec intérêt, M. de Bismarck dans la campagne semi-religieuse, semi-diplomatique, où il a cru devoir s'engager, où il s'avance avec la hardiesse habile qui ne lui manque jamais.

Ce qu'il y a de particulièrement allemand dans cette lutte suit son cours. Le parlement de Berlin vient de discuter la réforme des articles de la constitution relatifs aux églises, et M. de Bismarck, dans un de ces discours calculés et impétueux qui lui sont familiers, n'a point caché qu'il irait jusqu'au bout, qu'il emploierait tous les moyens pour réduire les résistances, qu'il armerait l'état de toutes pièces contre les agressions papales ou épiscopales, puis que, cela fait, il serait disposé à la paix, s'il survenait un pape pacifique au Vatican, s'il y avait un Antonelli homme d'esprit qui ne fût pas sous le joug des jésuites. Quant à la partie diplomatique de la campagne, il est bien clair que, s'il y a eu quelque ouverture faite auprès de l'Italie au sujet de la loi des garanties, elle n'a pu avoir un résultat bien décisif; dans tous les cas, ces communications confidentielles n'ont évidemment exercé aucune influence sur les rapports des deux pays, qui restent ce qu'ils étaient avant l'entrevue de Venise. Après l'empereur d'Autriche, c'est le prince impérial d'Allemagne qui voyage en ce moment en Italie, qui est allé à Florence, à Naples, partout, excepté à Rome, et qui a reçu naturellement du roi, du prince Humbert, l'accueil qu'il devait recevoir. Maintenant faut-il chercher un sens politique dans ce voyage de l'héritier de la couronne d'Allemagne, comme on a voulu chercher une signification dans l'entrevue de Venise? La politique joue toujours plus ou moins un rôle dans les voyages des princes; nous inclinerions volontiers à croire cependant qu'il serait assez inutile de se mettre en frais d'imagination pour découvrir des combinaisons qui n'ont aucune raison d'être, parce qu'en définitive entre l'Allemagne et l'Italie pour le moment la cordialité des rapports n'implique pas la solidarité des intérêts et des politiques. L'Italie a son indépendance, qu'elle n'entend sûrement pas livrer ou subordonner aux convenances allemandes, et, si elle a elle-même ses affaires religieuses, ses querelles avec le pape, elle a aussi sa manière de les conduire et de les régler.

Où en est d'un autre côté la correspondance diplomatique engagée depuis trois mois par M. de Bismarck avec le gouvernement belge? Il paraît bien que M. Disraeli prenait trop promptement son désir pour une réalité lorsqu'il disait, il y a quelques jours, dans le parlement anglais que l'incident était terminé par la réponse de la Belgique à une

représentation amicale de l'Allemagne. Au moment où M. Disraeli parlait, l'envoyé allemand à Bruxelles, M. le comte Perponcher, faisait au ministère belge une communication nouvelle qui, ainsi que la précédente, a été portée à la connaissance des divers cabinets. Il ne faut rien grossir; non évidemment, pas plus dans la dépêche nouvelle que dans la première, M. de Bismarck n'a adressé des menaces ou un ultimatum à la Belgique. Il ne demande pas non plus une réforme de la constitution belge. Si c'est là ce que M. Disraeli a voulu dire en parlant d'une simple représentation amicale, il a eu certes raison; mais enfin il ne reste pas moins un conflit des plus délicats entre une puissance considérable et un petit pays couvert jusqu'ici par la neutralité! M. de Bismarck, il est vrai, semble avoir trouvé un moyen ingénieux, il transforme la question; il proposerait de soumettre à une sorte d'examen international un code de garanties réciproques contre les attaques de la presse, contre toutes les manifestations hostiles dont des gouvernemens étrangers peuvent être l'objet. On remarquera cette tendance du chancelier allemand à généraliser les questions, soit à propos du pape, soit au sujet de la Belgique, à constituer un aéropage européen où il aurait, bien entendu, le rôle directeur. Malheureusement M. de Bismarck ne simplifie pas les questions en les généralisant, il les complique au contraire en mettant en avant des combinaisons peu saisissables, peu admissibles pour les grandes puissances, assurément périlleuses pour les petites nations, aussi attachées que les grandes à leur indépendance, et en définitive il laisse tout en suspens.

Les événemens d'aujourd'hui ont cela de caractéristique qu'ils s'éclairent souvent de la lumière d'un passé plein de révélations et d'enseignemens pour les victorieux comme pour les vaincus. Ce passé, M. Lanfrey le raconte dans son *Histoire de Napoléon Ier*, qu'il reprend après une interruption de quelques années, et dont il publie maintenant le cinquième volume. C'est l'histoire de cette période qui va de la campagne d'Autriche en 1809 aux préliminaires de la campagne de Russie à travers les guerres d'Espagne et de Portugal. M. Lanfrey se remet à l'œuvre avec un talent qui s'est mûri par l'étude, par l'expérience des affaires, qui a pris aussi un nouveau caractère d'élévation et de fermeté. Il décrit cette époque pleine d'actions héroïques et d'erreurs fatales. Il conduit Napoléon à ce point culminant que tous les dominateurs qui ne savent pas se contenir connaissent un jour ou l'autre, où ils sont saisis de vertige avant de se précipiter : dernier enseignement laissé par le plus grand des victorieux à ceux qui abusent de la victoire et de la puissance!

CH. DE MAZADE.

REVUE MUSICALE.

Presque tous les musiciens d'aujourd'hui ont du talent; mais comment l'emploient-ils? En déshonorant la musique, en s'efforçant de travestir par le grotesque et le trivial un art dont la vocation est d'élever les âmes. L'orchestre de Chérubini, de Spontini, parlait jadis au monde des victoires de la France; qu'est-ce que racontent à l'Europe les ritournelles qui depuis quinze ans grincent à nos oreilles, qu'est-ce que lui veulent toutes ces partitions d'où se dégage un écœurant parfum d'ambre et de patchouli que traîne après soi la société interlope pour laquelle on les écrit par pacotilles? L'Europe s'en amuse, et la patrie de Beethoven, de Mendelssohn et de Schumann ne se lasse point de les entendre et d'y applaudir d'autant plus fort que ce sujet amène l'occasion de reparler un peu de notre décadence morale et de s'apitoyer à nouveau sur la Babylone moderne. N'importe, si la critique a ses mauvais jours, elle a aussi ses compensations quand du milieu de cette bacchanale obstinée et de cette incessante foire aux mirlitons un chef-d'œuvre surgit tout à coup. Quelle fête alors d'avertir le public, de diriger son goût de ce côté! Le public pris en masse ne s'y connaît pas; il flotte tantôt d'ici, tantôt de là, non sans une vague idée cependant, sans une sorte de pressentiment de ce qui pourrait bien être le beau, et c'est à gouverner cette impression, à ramener le mouvement à certains principes, que la critique doit veiller. Lorsque l'an passé, à pareille époque, la *Messe* de Verdi fit son apparition, nous fûmes ici des premiers à signaler cette œuvre qui nous revient aujourd'hui forte de la double consécration du temps et du succès. Avons-nous besoin d'ajouter que notre admiration reste la même, et que nous avons éprouvé un égal ravissement en écoutant, récité par des voix divines, ce grand poème si humain et comme palpitant à chaque page de ce quelque chose de *vibrante* dont parle Joseph de Maistre?

Naturellement avec les auditions l'éternelle glose a recommencé : belle musique, mais profane! trop de couleur et trop de drame pour l'église! comme si, dans une époque telle que la nôtre, il pouvait y avoir un idéal religieux en dehors de l'idéal poétique, comme si l'*adagio* du quatuor en *ut mineur,* le chœur d'*Idoménée,* n'étaient pas aussi bien des oratorios. Je vais plus loin, et je soutiens que, dans une période de foi, les morceaux dont je parle eussent naïvement accompagné les cérémonies du sanctuaire, car en ces temps-là tout ce qui touche à l'art étant empreint d'un caractère élevé, nulle ligne de démarcation n'existe entre le ciel et la terre, et ce qui appartient au monde appartient également au domaine de Dieu. Ces incompatibilités, c'est nous, fils d'un âge incrédule et gouailleur, qui les avons créées en cessant de respecter l'art, en poussant la musique vers les voies perverses où nous

la voyons se démener, et c'est si vrai que, lorsque nous cherchons une forme pour exprimer notre sentiment religieux, nous remontons le cours des ans, et fouillons dans la bibliothèque du passé, dont les airs de danse, — par cela seul qu'ils furent composés naïvement comme peignait Van Eyck, comme écrivait Sébastien Bach, — deviennent pour nous presque des psaumes. Vous mettez à contribution les formules dont se servait, il y a cent ans, Hændel, lorsqu'il travaillait pour le concert ou le théâtre, et chacun de s'édifier aussitôt, de murmurer : « A la bonne heure, voilà qui s'appelle de la musique d'église! » mais alors faire vieux serait la suprême ressource, et l'église n'admettrait musicalement que ce qui est mort. Un tel propos ne se discute pas. Mozart, ni Beethoven, quand ils composent leur musique sacrée, ne se croient obligés de sacrifier à l'archaïsme. Le *Lacrymosa* du *Requiem*, l'*Incarnatus* de la *Messe solennelle,* parlent la même langue que *la Flûte enchantée* et que les symphonies. Ils gardent le costume de leur temps plutôt que d'aller se vêtir à l'ancienne mode. Verdi, dans sa *Messe,* n'a pas suivi d'autre système. Quant à ce reproche qu'on lui fait d'avoir dramatisé le texte, en vérité c'est nous la donner belle! Le drame! je voudrais bien savoir comment un musicien s'y prendrait pour l'éviter? J'ai cité Mozart et Beethoven, mais Orlando Lasso lui-même et Sébastien Bach sont dramatiques en pareil cas, et vous vous attendiez à voir un tempérament comme Verdi s'abstraire de son sujet, rester en dehors! c'était là ne connaître ni l'homme ni le musicien. Ce qu'il faut admirer au contraire dans cette musique, c'est la profonde émotion, la subjectivité du maître; le sujet ne lui vient pas par les côtés, il est tout entier dans son œuvre. De la première note à la dernière, il traduit, commente cette prose sublime selon sa conscience et selon son art; il s'humilie, implore, espérant tout de l'infinie miséricorde de ce Dieu qui laisse le champ libre au repentir. On sent que la mort ne prévaudra pas; même en ces ténèbres l'espoir luit par certaines éclaircies lumineuses; *Agnus Dei, lux æterna!* Vous pensez à Dante :

Una melodia dolce
Correva per l'aer luminoso.

Nous n'avons point à controverser la question de culte et d'orthodoxie; mais nous maintenons que ces cris d'angoisse et d'épouvante, ces regrets, ces prières, ces tendresses de l'âme qui se refuse obstinément à désespérer, tout cela jaillit du fond d'entrailles humaines, et c'est pourquoi l'œuvre durera.

L'exécution de cette année a plus d'ensemble encore et plus d'éclat. La basse est excellente, le ténor une vraie trouvaille, du moins pour nous, qui sommes condamnés à si rude abstinence. Nos ténors français du moment me font l'effet de ces paysans de Millet attachés à leur glèbe et poussant lourdement, péniblement la charrue. Remplir son labeur

quotidien, suffire à sa tâche et gagner ses appointemens comme l'artisan gagne sa journée n'est point tout; on y voudrait un peu de charme, et c'est ce qui nous manque. Aussi quel délicieux régal quand s'élève une voix *sincère,* une voix jeune, bien timbrée et de bon aloi! En outre M. Masini sait chanter, et telles phrases qui jusqu'alors passaient inaperçues, l'*Ingemisco* et l'offertoire par exemple, provoquent maintenant chaque fois un frémissement d'approbation. Je me tais sur les deux femmes pour ne pas me répéter; du côté de la Waldmann, mêmes qualités sympathiques, même résonnance; du côté de Teresa Stolz, même fulguration. Elle est partout présente, anime tout : sa voix, qui vient de se perdre dans les profondeurs de l'abîme, reparaît soudain parmi les astres; vous la suivez ému, ravi, car vous savez qu'en elle est la parole du maître, et qu'elle ne faillira pas. Depuis la Frezzolini, un tel foyer ne s'était vu. Nous connaissons tous la cantatrice; mais, si vous ne l'avez point vue au théâtre et voulez avoir un avant-goût de la tragédienne, écoutez la Stolz réciter les paroles finales du *Libera :* après les furieux déchaînemens de l'orchestre et des chœurs, ce *parlando* rapide, sourd, dit en *a parte* comme dans l'isolement de l'âme qui se replie sur elle-même, est d'un effet sublime, et si l'honneur revient à Verdi de l'avoir trouvé, celle qui le rend d'un pareil ton ne saurait être qu'une grande artiste. La restauration d'un théâtre italien à Paris offre assurément peu de chances, et nous n'avons assisté depuis des années qu'à des mésaventures; cette *Messe* de Verdi et la soudaine adoption par la société parisienne des virtuoses qui l'interprètent change l'aspect du tableau. Rien ne donne à supposer qu'une expérience habilement dirigée dans ce sens ne réussirait pas. Ce sont les maîtres qui font les troupes, et pour celle que nous entendons à cette heure, l'auteur de *Rigoletto* et d'*Ayda* est ce que fut jadis Rossini pour la troupe de Barbaja, ce que fut Meyerbeer pour celle de Véron. Verdi a créé cet ensemble à son image; qu'il s'installe à Paris l'hiver prochain, monte et dirige *Ayda* avec Teresa Stolz et la Waldmann, comme il a conduit l'exécution de sa *Messe,* et vous verrez si le grand public d'autrefois et si la mode leur feront défaut.

On sait que dans le principe *Hamlet* à l'Opéra n'eut pas d'autre raison d'être que la présence de Mlle Nilsson. Sans la blonde Suédoise, inventée tout exprès pour la figuration du personnage d'Ophélie, jamais l'ouvrage de M. Thomas n'eût enrichi le répertoire de notre première scène lyrique. Poème et partition ne savaient que devenir, personne n'en voulait, quand Mlle Nilsson, déjà célèbre au Théâtre-Lyrique, fut engagée à l'Opéra; le directeur de ce temps-là, habitué à considérer les choses de la musique par le seul côté de la mise en scène, et possédant son Shakspeare juste assez pour se dire que sa nouvelle pensionnaire, avec sa taille élancée et flexible, son regard étrange, ses cheveux blonds, devait ressembler à la fille de Polonius, M. Perrin comprit tout de suite le

parti qu'on pouvait tirer de la situation au point de vue des belles recettes, et la virtuose fit le succès. Quiconque aura suivi la brillante Suédoise dans ce rôle jugera comme nous que c'est perdre sa peine que de chercher à l'y remplacer. Christine Nilsson ne représentait pas cette Ophélie, elle l'était, ou plutôt cette Ophélie était Christine Nilsson en personne; les auteurs avaient repris, remanié le rôle sur sa mesure, et fait entrer dans le portrait toutes les grâces caractéristiques, tous les signes particuliers du modèle. On pourrait presque dire que le quatrième acte, — espèce d'oasis dans le désert, — fut écrit sinon pour la cantatrice, du moins au plein courant de son inspiration. Le musicien à qui venait d'échoir une telle bonne fortune en utilisa précieusement les avantages et travailla sur le sujet et sur place, absolument comme travaillent les grandes habilleuses du jour. Par ce côté, tout de circonstance, *Hamlet* se rattache à la catégorie des pièces dites *à tiroir;* c'est un cadre spécial fabriqué pour mettre en évidence et faire valoir jusque dans ses défauts la physionomie d'une virtuose exceptionnelle et dont l'individualité ne se conteste pas. Essayez de changer la figure en conservant le cadre, à la place de cette belle fille du nord aux yeux de walkyrie, à la voix pleine de vibrations et de fascinations inconnues, mettez qui vous voudrez : la Sessi, la Devriès, Mme Carvalho, vous aurez des effets de rencontre plus ou moins heureux; mais cet imprévu, cette poésie, cet idéal que la Nilsson avait, adieu tout cela! Christine Nilsson fut l'oiseau rare, l'édition *princeps* illustrée; Mme Carvalho tout bourgeoisement est venue nous offrir l'édition du Conservatoire avec corrections, modifications et variantes à l'usage des jeunes élèves. Ceux qui aiment à faire d'un plaisir un objet d'étude, à mêler le solfége au théâtre, *utile dulci,* seront contens. Vous êtes à l'Opéra, et si le spectacle vous assomme, vous tâchez de vous consoler en pensant que vous prenez une leçon de chant. Tout ce que la science, le talent, la haute école, peuvent suggérer de compensations, Mme Carvalho vous le donne et vous le prodigue, elle porte son art merveilleux jusque dans la manière de se costumer, et nous avons entendu le premier soir de sa rentrée un de ses amis s'écrier : « Elle a dix-sept ans et sort du Sacré-Cœur! » Mais tout cela ne fait pas qu'elle soit une bonne Ophélie. Ce rôle impose à la cantatrice trois conditions : il lui faut de la jeunesse, une voix timbrée en son *medium,* vibrante en ses altitudes, et beaucoup de spontanéité, c'est-à-dire encore et toujours de la jeunesse.

Or, quand elle créa le rôle, Christine Nilsson avait vingt-cinq ans, et sa voix comme sa personnalité venaient de donner leur mesure dans la reine de la nuit de *la Flûte enchantée.* On vous contera que le talent, la science, le grand art, tiennent lieu de tout, n'en croyez pas un mot; rien ne remplace le don de Dieu, certains effets veulent être obtenus comme en se jouant. Vous souvient-il de ce qu'était la Suédoise dans la scène de folie au quatrième acte? Quel entrain, quel *brio* démoniaque

et quel naturel! Les gammes chromatiques jaillissaient en fusées, les trilles battaient, se succédaient avec cette profusion, cette justesse inconsciente, qui vous émerveillent quand vous écoutez chanter un oiseau, et ce geste imprévu, bizarre, presque gauche, qu'elle fixait sur la dernière cadence, immobile, l'œil hagard, les bras étendus en croix, où le prenait-elle sinon dans la spontanéité de tout son être ravi et palpitant sous l'émotion? Ce n'était qu'un éclair que traversait l'idéal entrevu par Shakspeare, et n'est pas qui veut la belle Ophélie, même pour un quart d'heure. Mme Carvalho apporte à l'exécution de cette scène décisive toutes les ressources d'une grande cantatrice émérite, rien de plus; elle s'en tire, mais ne l'enlève pas. Avec elle, nous en sommes réduits à l'ordinaire de ce personnage de Molière qui veut qu'on fasse grande chère sans argent. Dans l'art comme ailleurs, l'étude et l'expérience ont leur prix, mais il est aussi d'autres monnaies ayant cours : la jeunesse, la voix, l'inspiration; ces trésors-là, Christine Nilsson, encore presqu'à ses débuts, ne vous les marchandait pas. Elle se dépensait librement, semait l'or, elle était du parti de maître Jacques contre Harpagon et vous faisait grande chère avec beaucoup d'argent. Le directeur de notre première scène lyrique n'eût peut-être pas demandé mieux que de laisser à l'Opéra-Comique la docte interprète de *Mireille* et de *Roméo et Juliette.* Malheureusement les circonstances le pressaient, force était pour lui de sortir de l'embarras où le mettait la subite disparition de son étoile errante. Nilsson manquait, Devriès se récusait obstinément; il s'est adressé à Mme Carvalho, et, l'engagement conclu à bon prix, comme on pense, il fallait que Mme Carvalho réussît. On ne se lasse pas de gémir, on déblatère contre les gros appointemens qui vous rendent la vie impossible, et en attendant on les paie, et pour rentrer dans son argent on pousse soi-même à la roue, on fabrique des succès et des ovations qui vont doubler et quadrupler des exigences avec lesquelles il va falloir compter le lendemain; c'est ce qu'en langage vulgaire on appelle un cercle vicieux : ainsi va le monde.

L'affiche cependant commence à varier peu à peu son thème. Voici maintenant *les Huguenots*, plus tard viendront *Robert le Diable* et *Don Juan.* On parle aussi du *Comte Ory* pour accompagner le nouveau ballet. Tout l'intérêt de cette reprise des *Huguenots* se concentrait sur Gabrielle Krauss jouant pour la première fois Valentine, un des plus beaux rôles du répertoire et des plus scabreux. Valentine en effet mène tout, Meyerbeer a fait de ce personnage l'âme de sa tragédie lyrique; à côté d'elle, Raoul n'est qu'un novice, un bachelier sentimental et chaste, presque imberbe, qui ne connaît rien de la vie et n'ose encore s'émanciper de la tutelle de son vieux domestique. Ce qui la plupart du temps nous empêche de mettre au point les figures du tableau, c'est la manière dont on nous les présente; il faut aussi compter avec le physique de l'acteur, et jamais un ténor de la corpulence de ceux auxquels nous

sommes accoutumés, un gros homme marchant à pas lourds et qui s'essouffle, ne vous donnera l'illusion d'un Roméo ou d'un chérubin d'amour. Raoul, malgré toute sa chevalerie, n'est autre chose qu'un jouvenceau « trop heureux de braver le trépas pour l'honneur, pour son Dieu, pour sa dame, » mais incapable d'une résolution. Il soupire, il se bat, il aime, et laisse à Valentine l'initiative et l'audace. « Où donc étais-je ? » s'écrie-t-il en s'éveillant de son ivresse. Il croit rêver encore; elle pourtant ne s'est pas oubliée une minute et sait ce que vient de coûter à son honneur de fille et d'épouse l'extase qu'elle cherche maintenant à prolonger. Cette interprétation doit être la bonne; j'en ai causé souvent avec Meyerbeer, qui pensait là-dessus comme moi et souriait malicieusement lorsque je lui disais qu'en marquant cette pause sur le mot *viens* trois fois répété il avait dépassé l'audace même d'un Mérimée. Gabrielle Krauss prend le rôle en vigueur et bravoure, mais sans se laisser emporter aux désordres de la Devrient, qui par momens oubliait Valentine pour ne se souvenir que de la Diane de Turgis de la *Chronique du temps de Charles IX*.

Le récitatif d'entrée au second acte et le chaleureux *allegro* du finale ont été dits avec puissance, et l'autorité de la cantatrice a continué à s'affirmer ensuite dans le monologue et le duo avec Marcel au troisième acte, ce duo si varié d'effets, si difficile, où le *canto spianato* le plus large, le plus pathétique, se mêle et s'entre-croise aux inextricables virtuosités d'une vocaliste de race; mais on sentait que l'artiste n'était pas dans son domaine et luttait contre un public qui croit se devoir à lui-même de résister jusqu'au dernier moment à son enthousiasme, et de ne céder que vaincu. De son côté, Mme Carvalho, piquée au jeu par son récent échec dans Ophélie, disputait vaillamment le terrain à sa rivale, attirant et ramenant sur la reine de Navarre, par d'incomparables prouesses de gosier, tout ce que la salle avait d'attention; mais avec *les Huguenots*, quels que soient les détours et les labyrinthes, il faut toujours finir par arriver au grand duo du quatrième acte. C'est là que Mlle Krauss devait irrésistiblement triompher. Nous l'attendions tous au fameux *reste, je t'aime!* un de ces passages que les virtuoses les plus illustres ont marqué de leur empreinte, et quand elle a d'un mouvement sublime d'audace et de passion lancé le tragique aveu, presque aussitôt repris, tempéré, étouffé par ce que la confusion féminine a de plus chaste, des applaudissemens frénétiques ont éclaté de partout. A compter de ce moment, la partie était gagnée, la Krauss devenait la personne sympathique de cette soirée mémorable, et le public sentait courir dans ses veines l'étincelle qui électrisait la cantatrice. Ce triomphe était confirmé par le cinquième acte, toujours si fâcheusement négligé et dont l'interprétation d'aujourd'hui fait, pour la première fois peut-être, ressortir en plein relief les beautés dramatiques. F. DE LAGENEVAIS.

Théâtre de l'Odéon. — *Un drame sous Philippe II.*
Théâtre du Gymnase. — *Le Comte Kostia.*

Il semblerait décidément que depuis déjà quelque temps le théâtre, abandonnant la comédie de mœurs, voulût se rouvrir au genre délaissé du drame historique. S'il y a lieu de s'en féliciter, il n'appartient qu'aux œuvres de le décider; toujours est-il que les mêmes applaudissemens qui cet hiver avaient accueilli *la Fille de Roland* au Théâtre-Français saluaient l'autre jour à l'Odéon la pièce nouvelle de M. de Porto-Riche, *un Drame sous Philippe II.* Ce n'est pas d'ailleurs qu'entre l'un et l'autre drame il puisse venir à l'esprit d'établir aucune comparaison : en dépit des défaillances de l'exécution et d'une certaine lourdeur du style, il passait par intervalles dans *la Fille de Roland* comme un souffle de grandeur et de générosité qui soulevait l'œuvre, et qu'on chercherait vainement dans *un Drame sous Philippe II;* mais surtout M. de Bornier avait eu la prudence de reculer la scène de son drame par-delà le moyen âge de l'érudition positive, jusqu'aux confins encore indécis de l'histoire et de la légende héroïque, tandis que M. de Porto-Riche a conçu la noble et malencontreuse ambition de dresser en pied dans le cadre de son œuvre une haute figure, trop réelle, trop vivante, pour qu'il fût possible à l'imagination poétique, même d'un maître, d'y toucher sans l'altérer. C'est qu'il y a deux manières d'entendre le drame historique et dont on pourrait craindre, si Shakspeare n'existait pas, que la seconde fût aussi fausse que la première est légitime. Si le poète en effet n'emprunte à l'histoire que le milieu réel où il fera vivre et mouvoir ses personnages, — détails de mœurs et de costumes, couleur locale, comme on disait il y a quelque trente ans, — évidemment on ne saurait lui disputer le droit de ne relever que du caprice de son inspiration : libre à lui, si d'autre part il a satisfait aux conditions de son art, de faire battre sous le pourpoint d'un Espagnol du XVIe siècle le cœur d'un plébéien du XIXe, pourvu seulement que ce soit un cœur humain. Nous croyons qu'il en va tout autrement, si ce sont des personnages réels qu'on traduise à la scène, de ceux-là dont le nom, dont les œuvres ont laissé derrière eux dans la mémoire des hommes une trace profondément empreinte, et dont la malignité du spectateur pourra confronter le langage avec le style de leurs dépêches d'état et de leurs lettres originales; la vérité redevient aussitôt souveraine. Que reste-t-il autre chose aujourd'hui du Richelieu de *Cinq-Mars* ou de *Marion Delorme* que le souvenir d'une aventure périlleuse où le poète a compromis également la dignité de l'art et l'impartialité de l'histoire? Mais sans doute ce n'est pas là l'opinion de M. de Porto-Riche, du moins s'il en faut juger par le portrait de Philippe II qu'il vient de nous donner.

Un grand d'Espagne, don Miguel de La Cruz, conspire avec les comtes de Hornes et d'Egmont la liberté des Flandres. Don Miguel depuis longtemps aime une femme, la femme de son meilleur ami, Carmen, duchesse d'Alcala, qu'aussi le roi Philippe II poursuit d'un amour obstiné. A la tyrannique obsession du prince, comme au penchant qui l'entraîne vers le comte de La Cruz, la duchesse a courageusement résisté, quand Philippe II, pour avoir le champ libre, et mêlant à l'amour les jeux d'une politique sanguinaire, imagine de confier au duc je ne sais quelle mission équivoque dont il y a lieu d'espérer qu'il ne reviendra jamais. Le duc, sujet trop fidèle, part en remettant au comte de La Cruz, sous la foi du serment, le soin de son honneur. L'impertinence ne laisse pas que d'être brutale pour la duchesse, qui l'entend, et devant la cour assemblée qui les écoute. Cette succession de scènes traînantes, où l'action presqu'à chaque réplique est entrecoupée de tirades sur la bassesse des courtisans, la fragilité de la femme, et d'autres choses encore, forme l'exposition. Il faut rendre dès à présent cette justice à M. de Porto-Riche, que des qualités de l'auteur dramatique il possède au moins celle que nous appellerons le courage du lieu-commun.

L'amour de la duchesse a grandi, le comte de La Cruz, pour ne pas trahir son serment, a besoin de toutes ses forces et de sa pensée ramenée vers la grandeur de son entreprise politique. Ferme jusqu'alors contre les assauts de la duchesse, qui, dans un langage dont la violence déclamatoire ne déguise pas l'impudeur, le somme de tenir les promesses de l'ancien amour, de s'emparer d'elle et de la déshonorer, il se résout à partir pour les Flandres sans qu'on voie clairement si c'est le fanatisme politique ou l'effroi de la tentation prochaine qui décide sa résolution. Aussi bien semble-t-il que ce soit une manière plus honnête, mais non pas moins certaine, de violer la religion du serment que d'aller rejoindre à Bruxelles ce pauvre duc d'Alcala. La duchesse, usant du pouvoir qu'il paraît que sa vertu n'a pas dédaigné de prendre sur le cœur du roi, voulant à tout prix garder le comte auprès d'elle, sollicite pour lui le commandement de la garde royale et l'obtient. Il faut croire qu'à la cour d'Espagne ce n'était pas, comme ailleurs, donner au prince qui vous assiége de son amour le droit de tout oser que de réclamer une faveur de lui! Soupçonné par ses complices, don Miguel leur donne un écrit par lequel il fait promesse solennelle de dévouer tout son sang à la cause de l'insurrection, n'acceptant la charge que pour surveiller de plus près, et, s'il le faut, assassiner Philippe II. Il n'en repousse pas moins brutalement l'amour de la duchesse, qui se venge en devenant la maîtresse du roi. Ici finit le second acte : on y admire surtout la robe de Mlle Rousseil. Sur ces entrefaites, le roi, qui veillait dans l'ombre, fait saisir les conjurés : sur l'un d'eux, on retrouve le billet signé du comte de La Cruz. C'est en présence de la duchesse qu'on le remet au roi comme il proposait à sa maîtresse, lui, Philippe II, d'aller

courir la mascarade à travers les rues de Madrid! pourquoi pas rosser les alcades aussi? L'amour qu'on croyait expiré dans le cœur de Carmen se réveille : elle essaie d'un dernier effort de passion pour séduire et sauver don Miguel, qui faiblit d'abord, — ce trait eût manqué au personnage, — refuse, et lui-même se remet à ceux qu'on avait chargés de l'arrêter. Désespérée, la duchesse va se jeter aux pieds du roi, qui s'abandonnait de grand matin à un monologue sur la mort. « Qui sait, disait-il, si les morts ne sont pas les vivans : »

. . . . Et nous, vêtus d'un corps,
Qui sait si nous vivans ne sommes pas les morts?

Certes nous savons bon gré à M. de Porto-Riche d'avoir suivi Shakspeare, mais nous ne pardonnons pas à Shakspeare de lui avoir fait mettre de si singulières paroles dans la bouche du plus catholique des rois catholiques. Heureusement qu'ici deux ou trois scènes ont relevé la fortune compromise du drame : la première ne manque pas d'une certaine agitation qui ressemble à du mouvement, d'une certaine brutalité qui ressemble à de la force. Le roi repousse la duchesse, raille ses sanglots, lui reproche amèrement ses dédains, sa froideur, puis, finissant par céder, jure sur l'Évangile de faire grâce au comte de La Cruz. Il n'a pas plus tôt juré qu'il apprend que l'appartement même de la duchesse a vu plus d'une fois les conjurés se réunir, — il n'en faut pas plus pour changer en certitude les soupçons jaloux qu'il a déjà conçus. Comme il cherche avec fureur un moyen « ténébreux » de se venger sans être parjure, à point nommé le duc d'Alcala revient de Flandre. Traîtreusement le roi persuade au vieillard que sa femme le trompe, au su de toute la cour, avec le comte de La Cruz : il tient désormais sa vengeance. Le duc empêchera Carmen d'arriver au pied de l'échafaud où Miguel va mourir, et l'obligera d'assister au supplice. Elle se frappe et meurt sur un coup de théâtre en désignant au duc le roi, qui passe gravement :

. . . . Mon amant, le voilà!

Cette dernière scène surtout, quoiqu'elle tourne au mélodrame, produit néanmoins quelque effet; il est vrai que, si ce dernier acte n'eût pas racheté quelque peu les trois autres, c'en était fait de la pièce et de toute la peine que l'Odéon avait prise pour organiser bruyamment le succès. Nous ne déciderons pas si la mise en scène, les décors, les costumes, sont plus luxueux ou l'interprétation plus médiocre. Il est triste que le second Théâtre-Français ne possède pas de meilleurs artistes et qu'il s'en console en mettant sur ses affiches les noms de ses décorateurs et de ses costumiers.

Il serait superflu de signaler maintenant les invraisemblances choquantes qui se heurtent dans la pièce, — un grand d'Espagne qui conspire contre la liberté des Flandres, — ce duc d'Alcala, qui parle si haut

d'honneur et qui n'a pas même une ombre d'hésitation quand le roi lui propose d'aller fomenter honteusement la révolte des provinces, — cette Carmen enfin dont l'amour trahit à la fois le mari, l'amant et le roi, — quelle sorte d'intérêt veut-on que nous puissions prendre à de semblables personnages? Du moins s'ils concouraient à une action dramatique émouvante, ou si l'on entrevoyait seulement un but à l'agitation qu'ils se donnent sur la scène; mais où est l'unité du drame et quelle est l'intention de l'auteur? Est-ce au complot de la délivrance des Flandres qu'il a voulu suspendre la curiosité du spectateur, est-ce aux amours de la duchesse d'Alcala? Où est la lutte, où le conflit tragique, où l'émotion enfin que nous allons demander au théâtre? La langue encore pouvait prêter une apparence de vie à ce simulacre de drame; malheureusement, incorrecte, violente, emphatique, avec ce mélange de prétention et de trivialité familière qui caractérise la jeune poésie, d'exaltation brutale et de déclamations anti-religieuses ou démocratiques, il ne semble pas qu'elle promette le poète plus que la pièce ne promet l'écrivain dramatique. Reste une odieuse caricature de Philippe II, contre la licence de laquelle on ne saurait s'empêcher de protester, non pas que nous reprochions à M. de Porto-Riche d'avoir peint Philippe II amoureux : « il était facile, dit l'histoire, au péché de la chair. » Convenait-il toutefois de s'en souvenir, et l'amour chez Philippe II n'est-il pas de ces traits qui jurent avec le caractère vrai? La ressemblance d'un portrait n'est pas dans l'exacte et littérale reproduction des moindres linéamens d'une physionomie, elle est tout entière comme ramassée dans un détail unique, celui-là que les grands peintres seuls en savent dégager. Et c'est aussi pourquoi je me soucie fort peu de savoir si tel costume semble quelque Titien ou quelque Véronèse descendu pour le plaisir des yeux de son cadre sur la scène de l'Odéon. Pourtant, s'il est entendu que des oripeaux et du clinquant arrangés d'une certaine manière s'appelleront Philippe II, et me donneront ce que j'aimerais mieux rencontrer de vérité dans les actes et la parole, que le pourpoint ne soit au moins brodé ni d'or ni d'argent quand l'histoire m'apprend que « Philippe II était toujours vêtu de drap de soie, à l'exclusion de l'or et de l'argent, » que l'homme ne m'apparaisse pas surtout sous le masque de ce tartuffe couronné qu'on lui impose à l'Odéon, et dont on dirait que l'acteur prend à tâche d'accuser la componction hypocrite. Qu'y a-t-il de commun entre ce Philippe II répondant à la femme qui lui oppose le courroux du ciel :

> Je ferai tant pour lui qu'il me pardonnera!

et le Philippe II de l'histoire, fanatique sans doute, cruel, impitoyable, — en cela d'ailleurs l'homme de son temps, — mais convaincu? Ce sont des applaudissemens de faux aloi que ceux qu'on arrache en travestissant et bafouant les majestés royales. Le théâtre est une école,

pour beaucoup la seule et certainement la plus retentissante, il est bon de ne pas l'oublier. Il est bon, quand on met un Philippe II sur la scène, de le représenter tel qu'il fut, peut-être même, si l'on veut être juste, de songer qu'il y a des grâces d'état pour les rois, et « que les hommes élevés au-dessus des entraves ordinaires, soumis à des tentations plus qu'ordinaires, ont droit à une mesure extraordinaire d'indulgence. » C'est Macaulay qui dit cela.

S'il est difficile, pour ne pas dire impossible, au poète, si grand qu'il soit, de lutter victorieusement avec la réalité connue de l'histoire, parce que la loi de l'exactitude y est une entrave à la liberté de son invention, et qu'involontaire ou préméditée, l'erreur y ressort de tout ce que donne de relief aux choses la perspective du théâtre, il n'est pas beaucoup plus aisé de tirer du roman, qui est comme une imitation prochaine de l'histoire, pour l'accommoder à l'optique de la scène, ce qu'il renferme de drame ou de comédie. Et si le roman est plus qu'un tissu d'aventures, si l'on y trouve mieux qu'un attrait de curiosité banale ou d'émotion violente, si le mérite en est surtout dans la finesse et la subtilité de l'analyse psychologique, le charme poétique du détail et de la description, la verve légèrement railleuse du dialogue et de l'observation, il y faut une habileté de main singulière. Ne semble-t-il pas en effet que ce soient là toutes qualités qu'on ne puisse transporter au théâtre qu'en les diminuant de tout ce qu'elles pourraient donner de lenteur à l'action dramatique, et doit-on s'étonner de n'avoir pas retrouvé dans la pièce que MM. Cherbuliez et Raymond Deslandes viennent de donner au Gymnase *le Comte Kostia* tout entier? On n'a pas oublié quel fut ici même, à son apparition, le succès du roman, un coup d'essai dont il est permis de dire qu'il était un coup de maître. L'originalité de l'intrigue, la vérité humaine des caractères, la réalité en quelque sorte ethnographique, l'art achevé du récit et je ne sais quelle pointe de saveur étrangère y séduisirent d'abord. Peut-être n'y loua-t-on pas assez une voie nouvelle ouverte à l'observation, une tentative hardie et heureuse de faire pénétrer dans le roman quelque chose des conquêtes contemporaines de l'érudition et de la critique. On parle beaucoup dans notre siècle de psychologie des races : nul n'en a donné de plus vivantes leçons que M. Cherbuliez. Est-il besoin de rappeler ici *Meta Holdenis* et *Miss Rovel,* ces portraits crians de l'intrigante allemande et de l'aventurière anglaise de haute volée, qui sont en même temps la peinture de deux traits profondément et éternellement humains, la sincérité dans l'hypocrisie et la volupté singulière de l'audace? L'œuvre ainsi conçue, M. Raymond Deslandes avait trop d'expérience de la scène pour essayer d'en tirer une action dramatique parallèle à l'action du roman. Je n'insiste pas sur des susceptibilités naturelles qu'il a fallu ménager en transportant le cadre des bords du Rhin sur les bords du Danube : aujourd'hui nous ne revêtons plus les bords du Rhin de ce brouillard

fantastique et de ce mirage doré dont nous aimions, il y a treize ans, à les envelopper. Aussi bien les auteurs ont-ils tiré de cette nécessité l'ingénieuse idée de suppléer par l'originalité des costumes à la suppression du détail ethnographique dont nous parlions; mais deux personnages ont perdu plus qu'on ne saurait dire aux modifications qu'ont exigées des raisons du même ordre : le père Alexis, ce bon pope mollement enfoncé dans la béate somnolence de la gourmandise et l'amour enfantin de la peinture byzantine, qui dépouillait tout à coup son masque pour laisser entrevoir sous ses traits vulgaires une beauté de martyr, est devenu quelque parasite mal défini qui n'a guère de rôle que d'égayer par intervalles le fond tragique du sujet.

Il est vrai d'ajouter que l'acteur chargé du rôle l'a tourné par trop au grotesque. La physionomie qu'il s'est faite, elle seule, et le singulier chapeau dont il s'est coiffé, soulèvent le rire avant qu'il ait parlé. Quant au docteur Wladimir, il est devenu presqu'un traître de mélodrame. Du moins Gilbert, quoique bien faiblement interprété, Stéphane et le comte ont-ils conservé leur physionomie vraie. Si les ménagemens habiles qui dans le roman tournaient d'abord en une sympathie rebelle, puis en amour bientôt, la haine que Stéphane avait ressentie pour Gilbert, ont dû nécessairement disparaître, et s'il semble que dans la pièce le changement soit un peu brusque et surprenne comme à l'improviste, cependant les traits essentiels ont conservé toute leur vigueur et leur originalité. Nous avons retrouvé dans Stéphane l'enfant malade et la jeune fille révoltée sous la dure contrainte qu'on lui impose, chez le comte, « cette grâce ironique des manières qui est le propre des grands seigneurs moscovites, et qui atteste une longue habitude de jouer avec les hommes et les choses. » L'un et l'autre rôle d'ailleurs sont convenablement tenus : celui de Stéphane a permis particulièrement à l'actrice qu'on en a chargée de prouver des qualités que ses débuts, il n'y a pas bien longtemps encore, avaient pu faire craindre qu'elle ne possédât pas. Nous ne croyons point que la pièce retrouve le succès du roman; c'est beaucoup toutefois que de n'avoir pas échoué dans une tentative délicate et d'en sortir en somme à leur honneur, comme ont fait M. Raymond Deslandes et M. Cherbuliez. Le drame est émouvant, les personnages intéressans, la scène nous transporte dans le monde de la fantaisie où le théâtre contemporain nous mène si rarement; qu'eût-il fallu pour que le succès fût complet? Peut-être seulement que le roman n'éxistât pas. M. Cherbuliez ne nous en voudra pas, si nous nous permettons de dire que tout le monde y eût perdu.

F. BRUNETIÈRE.

LES ASCENSIONS A GRANDE HAUTEUR.

L'air est autour de la terre comme un vaste réservoir où tous les êtres boivent la vie. Cette enveloppe gazeuse est composée d'oxygène et d'a-

zote; mais l'oxygène, l'agent principal de la double combustion qui, sous les noms de respiration et de transpiration, use et renouvelle la substance des corps vivans, l'oxygène n'entre dans le mélange que pour un cinquième. C'est sans doute le dosage qui convient à l'accomplissement des fonctions vitales. L'azote, quatre fois plus abondant, n'intervient pas directement dans les actes de la vie; mais il constitue avec l'oxygène ce manteau invisible qui pèse sur nous d'un poids moyen de 16,000 kilogrammes et comprime nos tissus pour en maintenir le ressort. Cette densité de l'oxygène et cette pression que nous rencontrons dans les couches inférieures de l'atmosphère sont des conditions essentielles de notre existence : elles circonscrivent le champ de notre activité en limitant la hauteur à laquelle il nous est permis de nous élever au-dessus de la surface terrestre, et ce n'est point impunément que l'homme tente d'allonger la chaîne qui l'attache à la glèbe natale. Une catastrophe récente qui a jeté la consternation et un douloureux émoi dans le monde savant ne l'a que trop prouvé.

Où est la limite de notre atmosphère? jusqu'à quelle hauteur montent les dernières particules de plus en plus rares de l'air? Cette question à la vérité n'a point encore reçu de réponse satisfaisante. Tout ce qu'on sait, c'est que la densité de l'atmosphère décroît lentement et d'une manière régulière à partir du niveau de la mer. En même temps que la densité décroît la pression, et la loi de cette diminution est connue assez exactement pour qu'il soit possible de conclure la hauteur à laquelle on s'élève de l'état du baromètre (1). Les cimes neigeuses des montagnes de l'Asie centrale atteignent des altitudes qui approchent de 9,000 mètres; en ballon, cette limite a été dépassée. A ces hauteurs vertigineuses, la pression n'est déjà plus que le tiers de ce qu'elle était au niveau de la mer : elle n'est plus, comme on dit, que d'un tiers d'atmosphère. Vers 50 kilomètres, on trouve par le calcul que l'air doit être plus rare encore que dans le vide que produisent les meilleures machines pneumatiques; toutefois on ne saurait dire que même à une hauteur double ou triple l'air n'existe plus. Divers phénomènes météorologiques prouvent le contraire. C'est d'abord l'aurore et le crépuscule du soir. L'atmosphère nous enveloppe comme un voile brillant où se propagent en longues traînées les rayons du soleil avant qu'il se lève et après qu'il a quitté l'horizon; en déterminant la durée de ces lueurs crépusculaires, on acquiert la certitude qu'à 80 kilomètres les particules de l'air déjà prodigieusement raréfié ont encore le pouvoir de nous renvoyer la lumière qui vient du soleil. Enfin les poussières cosmiques qui nous visitent sous forme de bolides paraissent s'enflammer par le frottement de l'air à des élévations de quelques centaines de kilomètres.

(1) La pression barométrique diminue d'environ un neuvième de sa valeur pour une élévation de 1 kilomètre : au niveau de la mer, elle est de 76 centimètres; à 1,000, 2,000, 3,000, 4,000,... mètres, elle n'est plus que de 67, 60, 53, 47,... centimètres.

Si toute l'atmosphère terrestre était comprimée de manière qu'elle eût partout la même densité qu'au niveau de la mer, elle ne formerait qu'une couche de 8 kilomètres d'épaisseur que perceraient les sommets de l'Himalaya; mais la dilatation progressive de l'air des régions supérieures fait qu'à ce niveau l'atmosphère devient déjà impropre au séjour de l'homme. Les voyageurs qui entreprennent l'ascension des hautes montagnes éprouvent une lassitude et un malaise qui peuvent aller jusqu'aux syncopes; la respiration est troublée, parfois le sang sort du nez, des lèvres, des gencives; ce sont là les symptômes bien connus du *mal de montagne,* qui commencent généralement à se déclarer lorsqu'on dépasse 3,000 mètres. Les aéronautes ne ressentent ce malaise qu'à des hauteurs beaucoup plus considérables, sans doute parce qu'ils s'élèvent sans effort. En revanche, pour eux le danger est beaucoup plus sérieux à cause de la rapidité avec laquelle ils franchissent les niveaux successifs, quand le ballon subitement délesté bondit vers les régions supérieures, ou qu'en ouvrant la soupape l'aéronaute le fait retomber vers la terre. Ces transitions brusques deviennent la cause d'accidens plus ou moins graves lorsqu'on est déjà entré dans la zone inhospitalière où l'air est insuffisant pour la respiration.

La première ascension à grande hauteur fut entreprise en 1803 par Robertson et Lhoëst avec un aérostat à gaz. L'année suivante, le physicien Gay-Lussac s'éleva à 7,000 mètres, et vit le thermomètre baisser jusqu'à 10 degrés au-dessous de zéro, tandis qu'il marquait 28 degrés au départ. Ce n'est que quarante-six ans plus tard, en 1850, qu'une nouvelle ascension à grande hauteur fut tentée en vue d'observations scientifiques par MM. Barral et Bixio. Les intrépides aéronautes avaient formé le projet de sonder les solitudes glacées qui s'étendent au-dessus de 10,000 mètres. Après une première tentative qui échoua par suite d'un accident, ils réussirent du moins, dans un second voyage, à dépasser le niveau de 7,000 mètres. Ils virent le thermomètre descendre à — 39 degrés, et purent exécuter une foule d'observations sur la composition chimique, la température et l'humidité de l'air, sur la force des rayons solaires, le rôle calorifique des nuages, etc. Depuis cette époque, on ne peut guère citer comme ayant eu un objet vraiment utile que les ascensions entreprises, de 1862 à 1865, par M. Glaisher, de l'observatoire de Greenwich, avec l'aide du célèbre aéronaute Coxwell, enfin les voyages aériens accomplis dans ces dernières années par quelques aéronautes français; celles de ces expéditions qui sont antérieures à l'année 1870 ont été racontées en détail dans l'intéressant recueil des *Voyages aériens* qui a paru à cette époque (1).

Les nombreux voyages de M. Glaisher ont beaucoup contribué à élu-

(1) *Voyages aériens* de MM. Glaisher, C. Flammarion, W. de Fonvielle et Gaston Tissandier; Paris 1870, Hachette.

cider la loi de la décroissance de la température avec la hauteur. Le refroidissement des couches aériennes est d'abord assez rapide, puis de plus en plus lent à mesure que l'air devient plus rare; en moyenne, on perd 5 degrés lorsqu'on monte d'un millier de mètres. C'est le 5 septembre 1862 qu'eut lieu la mémorable ascension où MM. Glaisher et Coxwell dépassèrent l'altitude de 9,000 mètres. A un certain moment, après avoir constaté que le baromètre marquait 10 pouces et qu'il descendait rapidement, M. Glaisher se sentit paralysé, aveuglé, incapable de proférer un mot; puis il perdit connaissance complétement, et il resta dans cet état pendant sept minutes. Il fut réveillé par son compagnon, qui lui criait de reprendre ses observations. M. Coxwell avait été obligé de sortir de la nacelle et de grimper dans le cercle pour dégager la corde de la soupape, qui s'était entortillée par suite du mouvement de rotation du ballon; saisi par le froid, il avait perdu l'usage de ses mains, et avait dû se laisser glisser sur ses coudes pour revenir dans la nacelle, où M. Glaisher était étendu sur le dos. L'insensibilité le gagnait lui-même; il prit alors la corde entre ses dents, et, par une violente secousse, parvint à ouvrir la soupape; le ballon s'arrêta, puis descendit. M. Glaisher pense que la hauteur atteinte dans cette ascension est de 11,000 mètres. Entre les deux observations du baromètre qu'il a faites à environ 8,900 mètres, avant et après sa défaillance, il s'est écoulé 13 minutes; au moment de la première, on montait avec une vitesse de 300 mètres; au moment de la seconde, la descente s'opérait avec une vitesse double. A l'aide de ces données, M. Glaisher trouve que le ballon a dû s'élever encore pendant 8 ou 9 minutes, et parcourir un chemin vertical de 2,650 mètres, qui, ajouté à la hauteur déjà atteinte, donne un total de plus de 11,000 mètres; mais il est clair que la vitesse ascensionnelle a dû se ralentir progressivement, et dès lors le chemin parcouru pendant les 13 minutes n'aurait été que la moitié du nombre trouvé par M. Glaisher; il est probable qu'il n'a point dépassé 10,000 mètres.

La Société française de navigation aérienne avait depuis longtemps résolu d'entreprendre à son tour des ascensions à grande hauteur. Le 22 mars 1874, MM. Crocé-Spinelli et Sivel, à bord de l'*Étoile-Polaire,* s'élevèrent à 7,300 mètres. Ils avaient emporté un ballonnet plein d'oxygène, préparé par M. Paul Bert, le savant professeur de physiologie de la faculté des sciences de Paris. Quand M. Crocé-Spinelli ne respirait plus d'oxygène, il était obligé de s'asseoir sur un sac de lest et de rester immobile dans cette position. Pendant l'inhalation du gaz, il se sentait renaître, et après une dizaine d'aspirations il pouvait se lever, causer et reprendre ses observations. Grâce à leur provision d'oxygène, les deux aéronautes revinrent sans accident de leur excursion dans les régions supérieures de l'atmosphère. Ni l'un ni l'autre n'avait éprouvé d'hémorrhagie, bien que la face fût devenue très rouge et les lèvres

presque noires, que le front semblât serré comme dans un étau. En redescendant, vers 4,000 mètres, M. Sivel, le plus vigoureux des deux, fut pris d'un tremblement très fort et d'un malaise extrême; mais ces troubles passagers n'eurent aucune suite fâcheuse.

Cette année, la Société de navigation aérienne avait organisé deux nouvelles ascensions : une ascension de longue durée, une ascension à grande hauteur. Pour entreprendre en ballon des études météorologiques complètes, il paraissait en effet nécessaire de séjourner longtemps dans l'atmosphère, afin de se rendre compte des modifications que subissent les courans aériens sur un long parcours, ou bien, en y restant peu de temps, de s'élever à de grandes altitudes pour enregistrer d'une manière plus précise la superposition des vents. Pour ces expéditions, le capitaine Sivel avait préparé son ballon, le *Zénith*, cubant 3,000 mètres. La première eut lieu le 23 mars dernier avec un plein succès. Parti de l'usine à gaz de La Villette, à 6 heures 20 minutes du soir, MM. Sivel, Crocé-Spinelli, Jobert, Gaston et Albert Tissandier opéraient leur descente le lendemain à 5 heures du soir, à Monplaisir, non loin du bassin d'Arcachon, après un voyage qui avait duré près de 23 heures. C'est le voyage le plus long qui ait été exécuté dans l'air. L'aéronaute Green, qui a exécuté plus de 1,400 ascensions, est parvenu à maintenir son ballon 16 heures seulement au-dessus des nuages; M. Rolier, pendant le siége de Paris, emporté par un vent furieux jusqu'en Norvége, n'est pas resté 15 heures dans l'atmosphère, tandis que les voyageurs du *Zénith* ont vu le soleil se coucher à Paris le 23 mars, et planaient encore dans l'air le lendemain au moment où l'astre allait disparaître dans le golfe de Gascogne. La seconde des deux ascensions projetées, l'ascension à grande hauteur, fut exécutée le 15 avril par MM. Sivel, Crocé-Spinelli et Gaston Tissandier. On sait quelle a été l'issue lamentable de ce voyage, qui a coûté la vie à deux des plus dévoués pionniers de la science. Les détails de l'ascension du 15 avril sont à l'heure qu'il est connus de tout le monde, et nous pouvons nous dispenser de les répéter ici. Rappelons seulement que par deux fois l'aérostat s'est élevé au-dessus de 8,000 mètres; M. Tissandier s'est évanoui en lisant ce chiffre sur le baromètre anéroïde. On avait emporté six baromètres-témoins : ce sont des tubes recourbés, terminés par une pointe effilée d'où le mercure s'échappe quand la pression baisse, et qui sont enfermés dans des étuis scellés, remplis de sciure de bois. Deux de ces *témoins* ont été retrouvés intacts; ils ont accusé une hauteur maximum de 8,600 mètres. La température, qui était de 14 degrés au départ, est descendue à — 21 degrés à 6,400 mètres; mais à l'intérieur du ballon elle dépassait 20 degrés, tandis que l'air était à 10 degrés au-dessous de zéro, — sans doute par l'effet de la radiation solaire.

Le terrible accident du 15 avril est dû très probablement à l'effet

combiné de deux causes distinctes : le manque d'oxygène et les variations brusques de la pression. Les expériences de M. Paul Bert ont mis en pleine lumière l'influence de la densité de l'oxygène et celle de la pression atmosphérique sur les phénomènes de la vie. Dans l'air au niveau de la mer, l'oxygène a la densité 0,21; quand cette densité diminue soit par suite de la raréfaction de l'air, soit par suite d'une consommation d'oxygène (comme dans le cas d'un animal confiné sous une cloche), le sang ne s'assimile plus la dose d'oxygène nécessaire à la circulation. Dès que la densité du gaz vital descend à 0,04, c'est-à-dire à un cinquième de la densité normale 0,21, la mort a lieu par asphyxie, quelle que soit d'ailleurs la pression à laquelle a lieu l'expérience (1). On comprend que des symptômes fâcheux se déclarent bien avant que cette limite soit atteinte, et c'est pour les prévenir que M. Bert a imaginé de faire emporter par les aéronautes des ballonnets remplis d'oxygène et munis de tubes d'aspiration. Malheureusement la provision emportée par le *Zénith* n'était que de 120 litres, à peine de quoi respirer pendant vingt minutes, et l'état de prostration où étaient tombés MM. Sivel et Crocé-Spinelli a dû les empêcher de recourir à l'aspirateur lorsqu'il en était temps. Plus graves peut-être encore étaient les conséquences des variations brusques de la pression à ces hauteurs dangereuses où s'était élancé le *Zénith*. Les hémorrhagies pulmonaires et nasales, qui sont un des symptômes du mal de montagne, et qui ont été observées plus d'une fois dans les ascensions aérostatiques, sont causées par la diminution de la pression extérieure et par la dilatation des gaz du sang. Déjà, lorsqu'on s'élève à 3,000 mètres, beaucoup de personnes éprouvent des troubles physiologiques dus à cette cause : bruissement des oreilles, sensation de vertige, etc. Ce vertige n'est pas du tout ce qu'on éprouve quand, placé au sommet d'une tour, on regarde le sol; c'est un vertige physiologique produit par le trouble de la circulation cérébrale. Les gaz du sang, se trouvant subitement à une tension supérieure à la pression de l'air, tendent à s'échapper; de même le sang semble faire effort pour briser les vaisseaux qui le retiennent, et il survient des congestions multiples dans le cerveau, les poumons et le foie. Il est même probable que cette

(1) Lorsqu'il ne reste plus dans l'air confiné à la pression ordinaire que 4 pour 100 d'oxygène, l'animal en a consommé 17 pour 100, qui ont été remplacés par 17 pour 100 d'acide carbonique. Cette proportion d'acide carbonique, sans être absolument inoffensive, n'entraîne cependant pas la mort; les expériences que M. Bert a faites avec de l'air comprimé prouvent que l'acide carbonique devient mortel quand la densité de ce gaz dépasse 0,26, par conséquent lorsqu'il excède la proportion de 26 centièmes dans l'air à la pression ordinaire. En résumé, la mort a lieu par asphyxie dans l'air confiné : 1° pour des pressions inférieures à une atmosphère, quand la densité de l'oxygène ambiant descend au-dessous de 0,04; 2° pour des pressions supérieures à 2 atmosphères, quand la densité de l'acide carbonique exhalé dépasse 0,26; 3° pour une pression de 1 à 2 atmosphères, les deux limites se rapprochent, et la mort paraît avoir lieu à la fois par privation d'oxygène et par excès d'acide carbonique.

congestion du cerveau produit soit le délire, soit le sommeil. C'est un de ces accès de délire congestif qui a poussé Crocé-Spinelli à jeter tout le lest au moment même où il était temps de descendre. A cette excitation cérébrale a succédé une période de sommeil profond que les médecins appellent *coma,* puis l'irruption du sang hors des vaisseaux des voies aériennes a déterminé l'asphyxie.

L'année dernière, M. Bert avait pourtant soumis Sivel et Crocé-Spinelli à une épreuve qui semblait décisive en leur faisant faire une « ascension en chambre, » c'est-à-dire en les plaçant sous une cloche pneumatique où l'air peut être raréfié à volonté. A la pression de 300 millimètres, qui correspond à une altitude de 7,500 mètres, Crocé-Spinelli avait les lèvres bleues et l'oreille droite presque noire; une aspiration d'oxygène fit disparaître ces symptômes inquiétans. Dans une expérience de ce genre faite sur lui-même, M. Bert avait constaté un affaiblissement singulier de ses facultés mentales, affaiblissement qui doit être à coup sûr une cause d'erreur pour les aéronautes qui vont à une grande altitude.

Les changemens de pression sont surtout dangereux lorsque la transition est trop brusque; il en résulte une rupture d'équilibre dans l'organisme qui peut entraîner les désordres les plus graves. C'est ainsi que les plongeurs et les ouvriers qui ont travaillé dans l'air comprimé à la fondation des piles d'un pont sont atteints de paralysie, lorsqu'ils sont amenés sans transition à l'air libre. M. Bert a vu des animaux brusquement décomprimés succomber sur place. On sait que les attaques d'apoplexie s'observent plus fréquemment les jours où le baromètre baisse ou monte tout à coup. Les soubresauts irréguliers du *Zénith* ont certainement aggravé la situation des trois aéronautes. Une circonstance à noter, c'est que les deux qui ont succombé avaient mangé avant l'ascension, tandis que M. Tissandier était à jeun. Il est fort possible que la digestion ait rendu plus nuisibles les effets des variations de la pression; on sait qu'il est dangereux de prendre un bain après un repas.

Le triste résultat de l'expérience du 15 avril montre que c'est trop peu d'emporter une provision d'oxygène, si les moyens de respiration artificielle ne sont pas complétement automatiques. Il faudrait pour ces ascensions se munir d'un appareil analogue au scaphandre, qui permette de respirer en dehors du milieu ambiant. M. Faye, dans une lettre adressée à l'Académie des Sciences, conseille de renoncer définitivement aux ascensions qui dépasseraient 7,000 mètres; mais déjà de tous côtés des hommes amoureux du péril s'offrent pour recommencer l'aventure.

Le directeur-gérant, C. Buloz.

LA

GUERRE CIVILE

EN AMÉRIQUE

LA CAMPAGNE DU MARYLAND (1).

I. — HARPERS-FERRY.

L'émotion était extrême à Washington après la bataille de Manassas. On peut se figurer quelles devaient être alors les alarmes de ceux qui trois mois auparavant avaient déjà tremblé pour la sûreté de la capitale à la simple nouvelle de la défaite de Banks. Ils pensaient bien que cette fois les confédérés ne renouvelleraient pas la faute qu'ils étaient supposés avoir commise l'année précédente, et qu'ils poursuivraient l'armée vaincue jusque dans les jardins de la Maison-Blanche. En réalité, ces alarmes étaient vaines. Les grands ouvrages élevés par l'armée du Potomac mettaient Washington à l'abri d'un coup de main. Lee n'avait pu suivre, avec le gros de ses troupes, la retraite de Pope. Celui-ci en effet se repliait sur ses dépôts, tandis que l'armée confédérée avait absolument besoin de se ravitailler avant de reprendre l'offensive. Aussitôt que Lee sut l'ennemi campé sous le canon des forts de Washington, il porta ses re-

(1) L'intéressant récit qu'on va lire fait encore partie des deux nouveaux volumes de l'*Histoire de la guerre civile en Amérique* par M. le Comte de Paris, qui vont paraître incessamment chez l'éditeur Michel Lévy.

gards ailleurs et rappela les faibles avant-postes qui seuls avaient suivi la retraite des fédéraux. Sa victoire lui avait ouvert les portes du Maryland. Dès le 3 septembre 1862, il mit son armée en mouvement vers Leesburg et se prépara à passer le Potomac.

Ce passage était un grand événement pour la cause des confédérés. Ils abandonnaient la défensive pour prendre enfin le rôle offensif. Au point de vue strictement militaire, cette résolution était peut-être téméraire : elle pouvait compromettre les résultats de la brillante campagne qui venait de conduire l'armée de la Virginie septentrionale des bords du Rapidan à ceux du Potomac. Cette campagne l'avait laissée dans un état de dénûment qui semblait devoir lui imposer un temps d'arrêt. Vivres, équipemens, chaussures, munitions, tout lui manquait à la fois; les routes étaient couvertes d'éclopés, les vides faits par de sanglantes batailles n'avaient pu être remplis. Enfin, en portant la guerre sur le territoire ennemi, Lee allait se priver des grands avantages que la défensive avait jusqu'alors assurés à sa cause. Il est vrai qu'il ne regardait pas le Maryland comme un pays ennemi. État à esclaves, les hommes politiques du sud le considéraient comme appartenant de droit à leur confédération, et les militaires comptaient y rencontrer les mêmes sympathies qui les avaient si puissamment aidés en Virginie. Les émigrés du Maryland réfugiés dans les rangs de l'armée de Lee avaient fait croire à ce général, malgré sa perspicacité, que des milliers de volontaires se rangeraient autour de lui dès qu'il paraîtrait sur le sol de leur état, et que cette terre, encore vierge des horreurs de la guerre, ravitaillerait son armée beaucoup mieux que les dépôts lointains de Richmond. D'ailleurs, en présence de la grande armée qui se reformait à Washington, l'invasion du Maryland était peut-être le seul moyen de protéger la Virginie. En menaçant les états du nord, Lee empêchait le gouvernement fédéral de renforcer l'armée du Potomac, et les qualités dont ses généraux et ses soldats venaient de donner la preuve lui permettaient de tenter la fortune. S'il n'avait rencontré d'autres adversaires que ceux qu'il venait de vaincre, s'il n'avait eu à déjouer que la stratégie du général Halleck ou de M. Staunton, une grande victoire, le blocus et peut-être même la prise de Washington auraient pu couronner son audacieuse entreprise. D'autre part, pour soutenir le courage des populations du sud, qui commençaient à souffrir cruellement, il fallait transporter les charges de la guerre sur le territoire ennemi : il fallait que le nord vît, à son tour, ses moissons ravagées, ses bestiaux enlevés, ses fermes réduites en cendres; on croyait même que son ardeur belliqueuse ne résisterait pas à une telle épreuve. La voix unanime de l'armée réclamait cette invasion comme la récompense

de ses travaux. Enfin la situation des confédérés vis-à-vis de l'Europe leur conseillait de saisir l'occasion pour frapper un coup qui eût un grand retentissement au-delà de l'Atlantique. On n'a pas oublié qu'à cette époque le gouvernement français, répudiant toutes les traditions de la politique nationale, accordait ouvertement ses sympathies aux ennemis de l'Union américaine, et que, sous le nom tantôt de reconnaissance, tantôt de médiation, il avait déjà voulu plusieurs fois intervenir en leur faveur. La sagesse du gouvernement anglais, qui refusa de s'associer à ces démarches, avait empêché la France de s'engager dans une aussi funeste politique; mais les nombreux amis des confédérés ne désespéraient pas d'entraîner l'Angleterre dans cette voie, et de leur assurer ainsi l'appui de ces deux grandes puissances européennes. Ils ne demandaient pour cela à leurs cliens qu'un succès dont on pût habilement tirer parti : une victoire remportée au-delà du Potomac leur aurait permis d'affirmer que le nord, battu sur son propre sol, ne pourrait jamais conquérir les vastes états rebelles à ses lois.

Dès le 3 septembre, Lee tournait donc vers le Potomac ses têtes de colonne. Le pays où il allait porter la guerre, composé de presque tout le Maryland et d'une partie de la Pensylvanie, est compris entre le Potomac au sud et le Susquehannah au nord; il est borné à l'est par la baie de Chesapeake, qui reçoit les eaux de ces deux fleuves. Il se compose de deux contrées fort distinctes. La partie orientale, légèrement ondulée, fertile et bien cultivée, comprend pour un tiers les comtés méridionaux de la Pensylvanie; le reste forme le Bas-Maryland, pays riche en esclaves et par conséquent sympathique aux confédérés. La partie occidentale est montagneuse; les Alléghanies, après s'être abaissés pour laisser passer le Potomac, reprennent leur direction du sud-ouest au nord-est en longues arêtes parallèles. Les vallées qu'ils renferment de ce côté sont le pendant de celle du Shenandoah; les crêtes et les gorges qu'on y rencontre reproduisent exactement celles du Blue-Ridge. Le Maryland occidental est un triangle qui occupe la partie inférieure de cette région; il est étroitement lié à la Pensylvanie par ses intérêts et ses mœurs, et les habitans des montagnes, colons venus des états libres, demeuraient fidèles à l'Union, comme ceux de la Virginie occidentale.

Une marche sur Baltimore devait bien tenter le chef confédéré. Baltimore, la grande ville esclavagiste, n'était maintenue que par la force sous les lois fédérales. Elle avait presque seule fourni tous les volontaires qui prétendaient représenter le Maryland dans l'armée confédérée. Enfin la possession, même momentanée, de Baltimore, en interceptant tous les chemins de fer qui menaient à

Washington, isolait cette ville et pouvait peut-être la faire capituler. Quel immense effet, en-deçà et au-delà de l'Atlantique, si M. Lincoln, son ministère et son congrès s'étaient trouvés bloqués dans leur capitale et séparés du pays qu'ils gouvernaient! Mais Lee résista à cette tentation. Mac-Clellan, tenant à Washington la corde de l'arc que devaient décrire les confédérés, pouvait les devancer sur n'importe quel point entre le Bas-Potomac et Baltimore. En marchant sur cette ville, Lee lui donnait donc l'occasion de prendre position d'avance et de livrer une bataille défensive. Il préféra s'engager dans la partie montagneuse du pays. En suivant cette direction et en remontant le Potomac, il s'éloignait de l'armée fédérale, sans cesser cependant de menacer les états du nord : s'il renonçait à tenter un coup sur Baltimore, il se rapprochait de la Pensylvanie, de Harrisburg, capitale de cet état, des grands districts miniers qu'il possède et de son principal réseau ferré; il conservait de faciles communications par la vallée du Shenandoah, il était protégé par les arêtes parallèles des Alléghanies; il obligeait enfin son adversaire à le suivre et à prendre l'offensive. Attaqué par les fédéraux, s'il parvenait à les battre, il pouvait les ramener jusque sous les murs de Washington, et, l'armée du Potomac une fois isolée des états du nord, ces états étaient livrés sans défense sérieuse à l'invasion.

Jackson, après avoir donné un jour de repos à ses troupes, avait quitté Ox-Hill le 3 septembre. Le 5, il passait le Potomac au gué de Whites-Ford, non loin de Leesburg. Les soldats confédérés, réduits à une véritable misère par la campagne qu'ils venaient de faire, saluaient le sol du Maryland comme une terre promise. En atteignant la rive, leurs musiques jouaient l'air national du pays qu'ils croyaient venir délivrer : *Maryland! o my Maryland!* et tous y répondaient en chœur. Le silencieux Jackson lui-même cédait à l'enthousiasme général. Il voyait réaliser enfin le rêve qu'il avait formé depuis le début de la guerre. Jetant plus loin leurs regards, ses soldats et lui se représentaient les riches campagnes de la Pensylvanie, dont ils se croyaient déjà maîtres. Illusions de peu de durée! Dès le lendemain, il trouva dans la petite ville de Frederick, au lieu d'une ovation, l'accueil le plus froid. Situé sur le revers oriental du Blue-Ridge, Frederick est à la limite du Bas-Maryland. Non loin de là, le chemin de fer de Baltimore à l'Ohio passe un affluent du Potomac, le Monocacy. Jackson occupa la rive droite de cette rivière avec ses trois divisions, de manière à couvrir la marche de l'armée contre les attaques qui pouvaient venir de Washington ou de Baltimore. Le 8, toute l'armée se trouvait sur la rive gauche du Potomac; Lee était venu à son tour mettre son quar-

tier-général à Frederick. Il adressait de là une proclamation au peuple du Maryland pour lui expliquer l'invasion d'un état qu'il voulait traiter en ami, quoiqu'il ne se fût pas légalement adjoint à la confédération, et pour obtenir, par un appel à ses sentimens, les secours en hommes et en matériel dont il avait un si grand besoin. Dans ce style noble et simple dont il avait le secret, et qui contrastait avec les violences de langage de M. Davis, il se présentait comme un libérateur, mais déclarait ne vouloir en rien contraindre les volontés de l'état souverain dont il foulait le sol. Le peuple du Maryland prit sa parole au pied de la lettre et ne bougea pas. Les familles des émigrés lui témoignèrent seules une bruyante sympathie. Si la majorité était indifférente, le parti unioniste était nombreux et ne cachait pas ses sentimens, tandis que les rares sécessionistes, peu enchantés de la visite de libérateurs affamés et prévoyant leur prochain départ, ne voulaient pas se compromettre par des démonstrations en leur faveur. Les confédérés, étonnés de cet accueil, accusèrent naturellement leurs frères du Maryland de lâcheté et de trahison.

Lee toutefois ne perdait pas son temps. Pour menacer la Pensylvanie, en s'éloignant de Washington, il fallait qu'il s'appuyât sur la vallée du Shenandoah, — cette route flanquée de deux gigantesques murailles parallèles, qui s'enfonce jusque dans le cœur de la Virginie. Au moment de la bataille de Manassas, elle était occupée à son extrémité septentrionale par 12,000 ou 13,000 fédéraux, dont 4,000 à Winchester, sous le général White, et le reste à Harpers-Ferry, sous le colonel Miles. Dès le 3 septembre, à la nouvelle de la marche de Lee sur le Potomac, White évacuait Winchester et se retirait à Martinsburg. Miles et lui s'étaient trouvés coupés de Washington par les troupes de Jackson, qui avaient passé le fleuve aux environs de Leesburg; mais ils n'avaient qu'à le traverser eux-mêmes et à entrer dans le Maryland pour éviter d'être enveloppés par l'ennemi et pour se joindre aux forces qui s'organisaient à son approche sur les frontières de la Pensylvanie. Une fois l'armée confédérée sur l'autre rive du Potomac, Martinsburg et Harpers-Ferry n'avaient plus aucune valeur et ne protégeaient plus rien. Toutes les troupes qui restaient sur la rive virginienne étaient donc sûres d'être coupées, bloquées et promptement faites prisonnières, sans autre avantage que d'inquiéter pendant quelques jours les communications de Lee : aussi les confédérés ne s'en occupaient-ils même pas, bien convaincus qu'elles ne seraient pas assez imprudentes pour s'attarder sur la rive droite du Potomac. Ils avaient compté sans le général Halleck. Celui-ci avait conservé son autorité directe sur les troupes de White et

de Miles, et il leur avait prescrit de défendre Harpers-Ferry à tout prix, quoi qu'il arrivât. Il attachait à la possession de ce point une importance difficile à expliquer. Il prétendait garder les clefs du Maryland, après que la porte avait été enfoncée. Dès que Lee apprit à Frederick que les fédéraux s'obstinaient à occuper Harpers-Ferry, il résolut de profiter de cette étrange imprudence. C'était le 9 septembre. Jusqu'alors l'armée du Potomac avait observé ses mouvemens sans les inquiéter sérieusement. Il avait le droit de la croire encore trop mal remise de la dernière campagne pour pouvoir prendre une vigoureuse offensive; placé entre elle et la garnison de Harpers-Ferry, cette dernière était complétement à sa merci. Au lieu de laisser, pour l'observer, un détachement, qui aurait affaibli son armée, il pouvait, en déployant des forces considérables, tenter de l'accabler avant que Mac-Clellan fût venu à son secours. Il résolut, pour atteindre ce grand résultat, de suspendre, pendant quelques jours, son mouvement vers le nord.

Toute l'armée reçut l'ordre de se mettre en marche le lendemain 10 dans la direction du Haut-Potomac : elle tournait ainsi le dos à Washington, abandonnant Frederick et la ligne du Monocacy. Lee entrait dans la partie montagneuse du Maryland. La chaîne du Blue-Ridge, qui se termine au-dessous du confluent du Shenandoah et du Potomac à Harpers-Ferry, est prolongée, au nord de ce dernier fleuve, par celle du South-Mountain; à l'ouest de cette chaîne se trouve une large vallée qui est la contre-partie de celle du Shenandoah, et dont les eaux, coulant en sens opposé, descendent aussi au Potomac et forment une petite rivière, l'Antietam, dont l'embouchure est un peu au-dessous de Sharpsburg. Le fleuve est aisément guéable près de ce bourg durant la belle saison. Au centre de la vallée se trouve la ville de Hagerstown, à la tête d'une ligne de chemin de fer qui appartient au réseau de la Pensylvanie. En s'engageant dans cette vallée, Lee mettait entre Mac-Clellan et lui les défilés du South-Mountain. Les deux principaux passages, dont le plus septentrional s'appelle Turners-Gap, et l'autre Cramptons-Gap, sont traversés par deux routes, qui partent du village de Middletown sur le versant oriental de la montagne. La première conduit par Boonesboro à Hagerstown, la seconde se bifurque à Rohrersville pour remonter d'un côté à Sharpsburg et descendre de l'autre à Harpers-Ferry par Pleasant-Valley. Une troisième route quitte Middletown, dans la direction du sud, longe le flanc oriental des montagnes et les contourne en serrant le cours du Potomac jusqu'à Harpers-Ferry. Entre le fleuve et les grands rochers qui le bordent se trouve un espace, de quelques mètres seulement, où serpentent ensemble un canal, un chemin de fer et une route. Une

poignée d'hommes suffit pour fermer cette gorge alpestre, tandis que quelques canons braqués sur la rive opposée peuvent tirer par-dessus les eaux bouillonnantes du fleuve et couvrir de mitraille toute la colonne qui se serait imprudemment engagée dans un pareil défilé.

A l'entrée de cette gorge, tandis que le Potomac se précipite dans le défilé en coupant à angle droit les montagnes qui semblent se dresser pour lui barrer le passage, le Shenandoah, longeant le pied de ces montagnes, vient mêler ses eaux aux siennes pour profiter de la même ouverture et franchir avec lui la barrière qu'il côtoie depuis sa source. Au-dessus du confluent, et dans une situation singulièrement pittoresque, la petite ville de Harpers-Ferry est assise en amphithéâtre sur les dernières pentes d'une colline dont le sommet se trouve à 2 ou 3 kilomètres de là, et qui, sous le nom de *Bolivar-Heights*, s'étend d'un fleuve à l'autre. Ces pentes sont entièrement dominées par les deux tronçons de la chaîne principale, qui, au sud et au nord de la brèche du Potomac, s'élèvent à plus de 600 mètres au-dessus des eaux du fleuve. Les hauteurs du nord, qui forment l'extrémité du South-Mountain, sont connues sous le nom de *Maryland-Heights*, et celles du sud, qui terminent le Blue-Ridge, sont appelées *Loudon-Heights*. Elles sont placées comme deux vigies, ayant à leurs pieds Harpers-Ferry, les mamelons de Bolivar, toutes les routes qui conduisent à la ville et les deux fleuves qui l'enserrent. La possession de ces hauteurs est donc indispensable à la défense de Harpers-Ferry, qui, par lui-même, n'est qu'une impasse, fatale à quiconque s'y laisse acculer. C'est dans cette impasse que Lee avait résolu de prendre Miles et sa petite armée.

Il prescrivit à Jackson de marcher sur Boonesboro, puis de se rabattre à gauche, de repasser le Potomac à Sharpsburg, et d'enlever Martinsburg et sa garnison, pour fermer de ce côté la retraite aux fédéraux. A Longstreet, qui le suivait, il enjoignit de s'arrêter près de Boonesboro et d'attendre, avec les bagages de toute l'armée, que la reddition de Harpers-Ferry permît de reprendre le mouvement vers la Pensylvanie. Les divisions d'Anderson et de Mac-Laws, sous la direction de ce dernier, reçurent l'ordre de quitter Middletown et de marcher rapidement par la route qui mène à Harpers-Ferry en longeant les Maryland-Heights, afin d'arriver à temps pour s'emparer de ces hauteurs. La division de Walker, passant le Potomac plus bas, devait se rendre maîtresse des Loudon-Heights et compléter ainsi l'investissement de Harpers-Ferry; enfin celle de Hill avait pour mission de fermer la marche de l'armée en se repliant sur Boonesboro par Turners-Gap. Ainsi Lee divisait son armée

en deux parties : la première, composée de six divisions, investissait Harpers-Ferry, tandis que la seconde, comprenant quatre autres divisions, marchait dans une direction opposée sur Boonesboro et Hagerstown; il comptait qu'un prompt succès lui permettrait de ne pas prolonger cette dangereuse séparation. Harpers-Ferry devait être entouré, le 12 au soir, par des forces si considérables qu'il espérait que Jackson s'en emparerait le lendemain 13, et, se mettant en marche immédiatement après, pourrait rejoindre le reste de l'armée dès le 14 à Hagerstown ou à Boonesboro.

L'état dans lequel la bataille de Manassas avait laissé l'armée fédérale justifiait la manœuvre hardie du général sudiste. En effet, en reprenant le 3 septembre le commandement de cette armée, Mac-Clellan avait entrepris une tâche immense. Il fallait donner confiance à une troupe découragée, rétablir son organisation, remettre la discipline en vigueur, récompenser les uns, retirer aux autres leurs commandemens, et accomplir cette transformation au milieu d'une campagne active et en présence d'un adversaire tel que Lee. Le nom seul de Mac-Clellan suffit presqu'à rendre du cœur à ses anciens soldats. Il obtint dès le premier instant cette franche coopération que Pope réclamait en vain de ses subordonnés. Le reste se fit en marchant, en combattant. Effectivement dès le 3 l'armée du Potomac, pour suivre de loin les mouvemens de l'ennemi, commençait, aux environs de Washington, à passer sur la rive gauche du fleuve. Comme nous l'avons dit, la marche des confédérés vers le nord ne lui permettait plus de se borner à couvrir la capitale, et l'obligeait à entreprendre une campagne offensive, afin de protéger Baltimore et de dégager le Maryland. Toutefois le plan des envahisseurs n'était pas assez nettement dessiné pour que Mac-Clellan fût libre de s'éloigner de Washington à leur suite, car ils pouvaient encore, à la rigueur, repasser le fleuve et en descendre brusquement la rive droite pour faire un retour imprévu sur la capitale fédérale. Une telle manœuvre était peu vraisemblable; mais M. Lincoln et le général Halleck croyaient fermement que l'invasion du Maryland n'était qu'une simple feinte de l'ennemi : ils recommandaient à Mac-Clellan de protéger le siége du gouvernement, et ils lui reprochaient déjà, comme une dangereuse imprudence, d'avoir fait avancer son armée de quelques kilomètres pour observer l'ennemi. Cependant cette armée, échelonnée sur la rive gauche du Potomac, ne suivait que de fort loin, et en faisant de petites étapes dans la direction du Monocacy, les confédérés, qui de leur côté semblaient menacer de moins en moins la capitale unioniste. Enfin le 7 septembre Mac-Clellan, reconnaissant la futilité des alarmes qui l'avaient retenu jusqu'alors, n'écouta plus ces timides con-

seils, et, se mettant définitivement en campagne, il porta son quartier-général à Rockville, sur la route de Frederick. La réorganisation de l'armée était à peu près accomplie. Les corps, réduits par la campagne précédente à la valeur de divisions ou même de simples brigades, avaient reçu de nouveaux régimens qui ramenaient leur effectif à un chiffre de 12,000 à 20,000 hommes chacun. Laissant dans Washington tous les régimens non embrigadés et les corps de Sigel, de Heintzelman, ainsi qu'une partie de ceux de Keyes et de Porter, qui avaient plus que les autres besoin de se refaire, Mac-Clellan prit avec lui cinq corps d'armée. Ses forces se trouvèrent ainsi divisées en deux portions. Il resta dans la capitale environ 72,000 hommes, dont la moitié au moins se composait d'anciens soldats; ce chiffre, qui doit paraître énorme, lorsque l'on songe que l'ennemi ne menaçait déjà plus Washington, était une concession nécessaire aux anxiétés du gouvernement. L'autre portion, l'armée active, se composait du 1[er] corps, enlevé à Mac-Dowell et donné à Hooker, du 2[e] et du 6[e], toujours commandés par Sumner et par Franklin, du 9[e] sous Reno, du 12[e], qui de Banks avait passé entre les mains du vieux général Mansfield, enfin des deux divisions Sykes et Couch, détachées des corps de Porter et de Keyes. Elle comptait 87,164 hommes de toutes armes. Mac-Clellan la partagea en trois : l'aile droite, comprenant le 1[er] et le 9[e] corps, fut donnée à Burnside; Sumner commanda le centre, composé du 2[e] et du 12[e]; enfin le 6[e] et les divisions Couch et Sykes formèrent la gauche sous Franklin.

La partie du Maryland que les fédéraux allaient traverser est très accidentée et boisée; mais les routes y sont nombreuses et praticables. Aussi chaque corps put suivre un chemin différent, la gauche le long du Potomac, le centre dans la direction de Frederick, et la droite plus au nord, de manière à se rapprocher de Baltimore. Le 9 septembre, au moment où Lee se préparait à investir Harpers-Ferry, l'armée du Potomac occupait, par sa gauche et son centre, la ligne du Seneca, depuis l'embouchure de cette rivière jusqu'à Middlebrook, et refusait sa droite vers Brookville. C'était le 10 que Lee avait ébranlé son armée dans la direction de Harpers-Ferry. Le lendemain 11, Mac-Clellan hâtait la marche de la sienne, et, rassuré désormais à l'endroit de Baltimore, il poussait en avant son aile droite; le 12, celle-ci entrait dans la ville de Frederick, après un léger engagement avec l'arrière-garde ennemie. Le 13, toute l'armée avait passé le Monocacy, et la plus grande partie se trouvait concentrée aux environs de Frederick. A ce moment, Lee, suivant les routes de Harpers-Ferry et de Hagerstown, avait déjà placé les défilés du South-Mountain entre son armée et celle de Mac-Clellan;

mais ce dernier ne pouvait encore pénétrer les desseins de son adversaire : voulait-il masquer derrière ces défilés une rapide invasion de la Pensylvanie, ou bien, selon le plan que lui prêtait le général Halleck, allait-il au contraire redescendre la rive droite du Potomac pour paraître inopinément sous les murs de Washington? Quelque improbable que fût la seconde supposition, les dépêches qu'il recevait de son chef hiérarchique lui prescrivaient si formellement de se préparer à cette éventualité, qu'il ne pouvait la négliger dans ses calculs. Pour qui n'était pas informé de l'imprudence commise par Miles en s'enfermant dans Harpers-Ferry, le brusque mouvement de Lee de l'est à l'ouest était inexplicable; mais en cet instant un heureux hasard vint subitement révéler à Mac-Clellan tous les desseins de son adversaire et lui marquer clairement la conduite à suivre. Arrivant le 13 au matin à Frederick, on lui remit un chiffon de papier ramassé sur le coin d'une table dans la maison qui avait servi de quartier-général au confédéré D. H. Hill. L'en-tête imprimé : *Quartier-général de l'armée de la Virginie septentrionale,* avait fortuitement attiré l'attention d'un officier qui, en dépliant cette feuille froissée, en avait bien vite reconnu l'importance capitale pour sa cause. Ce n'était en effet rien moins que l'ordre de marche détaillé du grand mouvement qui devait faire tomber Harpers-Ferry, ordre que Lee avait envoyé le 9 au soir à tous ses chefs de corps, et que, par une funeste négligence, Hill avait perdu en quittant Frederick. Mac-Clellan était maître de tous les plans de son adversaire, il avait vu dans son jeu, il le surprenait au moment où, comptant sur l'incertitude dont il se croyait entouré, il divisait son armée et risquait une manœuvre périlleuse pour atteindre un résultat important. L'occasion était belle, mais en même temps le danger était pressant, car il était évident que Miles, dont les fédéraux n'avaient plus de nouvelles, allait se laisser cerner sur la rive droite du Potomac. Il fallait donc d'une part prévenir la prise de Harpers-Ferry, et de l'autre attaquer l'armée confédérée avant qu'elle pût se réunir. Il était tard sans doute, puisque c'est ce jour-là même que Harpers-Ferry devait être attaqué; mais sa nombreuse garnison était en état de résister assez longtemps, et, pour peu qu'elle retardât ainsi l'exécution du plan de Lee, celui-ci était surpris au milieu de ce mouvement avec une armée divisée. Les troupes fédérales se mirent immédiatement en marche vers Middletown. De là Franklin, appuyant au sud-ouest avec la gauche, devait forcer le passage de Turners-Gap et descendre rapidement Pleasant-Valley sur les pas de Mac-Laws : sa grande supériorité numérique lui permettait d'attaquer vigoureusement ce dernier et de dégager la garnison de Harpers-Ferry, après quoi, sans perdre

un instant, il devait emmener cette garnison avec lui, pour venir par Rohrersville rallier le reste de l'armée. Pendant ce temps, Burnside, ouvrant la marche et se dirigeant au nord-ouest par la route de Middletown à Boonesboro, forcerait le col de Cramptons-Gap, suivi par le corps de Sumner et la division Sykes. Après avoir traversé la montagne, ces forces devaient attaquer Longstreet et D. H. Hill, que Mac-Clellan espérait surprendre ainsi loin de Jackson et des 30,000 hommes réunis autour de Harpers-Ferry. Le général fédéral n'avait pas cru pouvoir engager Franklin dans la route plus courte de Middletown à Harpers-Ferry par le bord du Potomac, car il savait qu'elle était bien défendue, et ne pouvait être forcée; mais il suffisait que la garnison de Harpers-Ferry fît une honorable résistance pour donner à ses lieutenans le temps d'exécuter son plan et en assurer le succès. En effet, Mac-Laws, seul sur la rive gauche du fleuve et séparé par ses eaux de Jackson et de Walker, ne pouvait résister à Franklin, et celui-ci, après avoir débloqué Harpers-Ferry, se trouvait placé de manière à interdire à Jackson le passage du Potomac, et à le devancer sur le champ de bataille où toute l'armée fédérale réunie devait attaquer Lee, privé de plus d'un tiers de ses forces.

Un critique qui ne tiendrait pas compte de l'état dans lequel Mac-Clellan avait trouvé les troupes dont Pope lui avait laissé le commandement pourrait lui reprocher peut-être d'avoir perdu dans l'exécution de ce plan quelques heures, auxquelles l'incapacité des défenseurs de Harpers-Ferry devait donner une importance décisive. Au lieu de blâmer un si mince retard, l'histoire impartiale rendra justice aux résultats vraiment extraordinaires qu'il avait obtenus par son activité, la lucidité de ses ordres et le prestige de son nom, en conduisant à la poursuite d'un ennemi vainqueur les bandes en déroute qu'il avait ralliées dix jours auparavant en vue de la capitale. Il ne pouvait les faire marcher avec la régularité de vétérans exercés, et il n'était pas toujours possible à ses lieutenans, malgré leur zèle, de se conformer ponctuellement aux ordres qu'il leur donnait. Il s'ensuivit que le 13 au soir Sumner n'avait pas quitté Frederick, qu'un seul corps de l'aile droite, celui de Reno, avait atteint Middletown, tandis que la plus grande partie de l'aile gauche était encore sur les rives du Monocacy. L'exécution du grand mouvement ne commença réellement que le 14 au matin. La marche des têtes de colonne de l'armée ennemie n'avait pas échappé à Lee, et leur arrivée, le 13 au soir, à Middletown lui fit sentir le danger qui le menaçait. Comptant sur la lenteur des fédéraux et sur le secret dont il croyait avoir entouré ses opérations, il n'avait pas voulu distraire une partie de ses troupes pour défendre les dé-

filés du South-Mountain, et de simples arrière-gardes avaient été laissées dans ces passages par les corps qui les avaient traversés dans leur marche divergente sur Harpers-Ferry et Hagerstown; mais le 14, dès le point du jour, le général confédéré s'empressait de les occuper de nouveau en force, et il avait la bonne fortune d'y devancer le gros de l'armée fédérale, qui manqua ainsi l'occasion de s'en emparer sans coup férir. Tandis que Mac-Laws, déjà arrivé sur les rives du Potomac, renvoyait en arrière la plus grande partie de sa division avec l'ordre de défendre à tout prix Cramptons-Gap jusqu'à ce que Harpers-Ferry eût capitulé, la division Hill, suivie par tout le corps de Longstreet, revenait en hâte à Turners-Gap.

Reno, parti de Middletown le 14 au point du jour, arrivait de bonne heure au pied de ce défilé, que Hill occupait seul encore avec moins de 6,000 hommes. Situé entre les deux villages de Middletown et de Boonesboro, à 5 kilomètres de l'un et à 3 de l'autre, Turners-Gap ou Frogs-Gap est une gorge profonde qui s'ouvre dans l'arête du South-Mountain. Après s'être élevée d'environ 200 mètres sur des pentes assez raides, la route s'engage dans la gorge, où elle serpente entre des côtes abruptes de 100 à 150 mètres de haut. Cette brèche étroite peut être défendue par une poignée d'hommes; mais, l'arête qu'elle traverse n'étant pas inaccessible, c'est sur celle-ci et non dans le défilé même que se trouve la véritable défense du passage. A 1,600 mètres au nord de la route, la crête du South-Mountain se relève et forme un mamelon escarpé qui domine tous les environs; puis elle se partage et enserre un vallon qui forme en se creusant un obstacle de plus en plus considérable entre les deux lignes de hauteurs. Deux routes, l'une au nord du défilé, dite de Hagerstown, l'autre au sud, dite de Sharpsburg, gravissent d'échelon en échelon l'arête orientale, s'élevant à travers des pentes pierreuses, des côtes boisées, de grandes clairières en pâturages, et permettent ainsi d'éviter la première partie de la gorge. La clé de toute la position est le mamelon situé au nord, car il domine également les deux arêtes, tandis que toute attaque par le sud oblige de les enlever successivement.

C'est cependant de ce côté que les fédéraux, mal renseignés, abordèrent l'ennemi. Entre neuf et dix heures, la division du général Cox, composée de troupes de l'Ohio, et dite du Kanawha parce qu'elle venait de la Virginie occidentale, arriva sur le terrain. C'était la tête de colonne du corps de Reno. La droite de Hill, qui défendait l'arête au sud du défilé, n'était formée que par la brigade Garland; mais son infériorité numérique était compensée par les avantages défensifs du terrain qu'elle occupait. Toutefois, après une assez longue et inutile canonnade, Cox l'attaqua vigoureusement,

en cherchant surtout à déborder sa droite. Les fédéraux escaladent sous un feu très vif des pentes découvertes, où ils font de grandes pertes. Ils atteignent, à gauche d'abord, puis au centre, sur le chemin de Sharpsburg, le sommet de la crête. Garland revient à la charge et leur en dispute la possession. Il est tué, et ses soldats sont rejetés en désordre dans le vallon qui sépare les deux arêtes. La seconde était alors à la merci des fédéraux, car Hill n'avait que bien peu de monde pour la défendre, et, s'ils avaient pu pousser leur succès, le défilé tombait dès lors entre leurs mains; mais Cox était encore seul sur le terrain : ses troupes avaient cruellement souffert, et il s'arrêta pour attendre du renfort. Il permit ainsi aux soldats de Garland de se reformer sur la crête opposée, et donna à une partie du corps de Longstreet, qui approchait en pressant le pas, le temps de venir renforcer la division Hill. Bientôt même les confédérés reprirent l'offensive, mais leurs tentatives contre Cox furent vaines.

Vers deux heures, Reno est arrivé sur le champ de bataille avec sa seconde division sous Wilcox. Le corps de Hooker le suit de près. Mac-Clellan et Burnside dirigent en personne les mouvemens de leurs soldats. Reno place Wilcox à la droite de Cox, à l'extrémité de l'arête, d'où il domine les profondeurs du défilé, et en même temps Mac-Clellan ordonne à Hooker de prendre au nord de la route et d'attaquer avec une de ses divisions la gauche ennemie, qui occupe la route de Hagerstown et le mamelon qui commande tout le champ de bataille. Néanmoins, avant que toutes les troupes aient pu prendre leurs positions, l'ennemi renouvelle le combat et attaque avec violence la division Wilcox, qui est en train de se déployer. Il ouvre le feu à 150 mètres, d'une manière si imprévue que la ligne fédérale est jetée un moment dans un grand désordre, et que même plusieurs canons sont abandonnés par leurs artilleurs. Pourtant, lorsque les confédérés s'avancent pour prendre ces pièces, le 79e New-York et le 17e Michigan reviennent à la charge et les culbutent. Ce retour offensif faisait d'autant plus d'honneur à ces deux régimens que le second était composé de soldats qui n'avaient qu'un mois de service. A la faveur de ce succès, Wilcox reforme sa division et s'empare du terrain disputé, non sans en payer cher la possession. Pendant ce temps, Hooker a conduit à l'ennemi la division Meade; la division Hatch se forme sur sa gauche; celle de Ricketts, qui suit à distance, s'étendra, si cela est nécessaire, à l'extrême droite. Il est quatre heures : Mac-Clellan donne le signal d'une attaque générale. Toute la ligne s'ébranle; mais elle rencontre une vigoureuse résistance, car Longstreet est arrivé avec une partie de son corps d'armée, et il veut à tout prix empêcher les assaillans de déboucher à l'ouest

du South-Mountain avant que Harpers-Ferry se soit rendu, avant que Lee ait pu rassembler son armée divisée. Cependant les fédéraux, plus nombreux, pleins d'ardeur et habilement conduits, l'emportent bientôt de toutes parts. A gauche, l'effort principal est fait par la division Wilcox, qui enlève les pentes au-dessus de la grande route; elle est soutenue par la division Sturgis, et plus tard par celle de Rodman, tous deux appartenant au corps de Reno. Toutefois de ce côté le succès des unionistes n'est pas décisif, car ils ne sont pas maîtres de la seconde arête, au pied de laquelle ils se battent encore aux approches de la nuit; mais le terrain qu'ils ont conquis au nord du champ de bataille les rend maîtres du passage. En effet, Meade, à droite, et Hatch, à gauche de la route de Hagerstown, ont tout enlevé devant eux. Le combat a été vif, on s'est fusillé de près, on a escaladé des pentes abruptes; longtemps arrêtée dans une clairière remplie de roches, derrière lesquelles s'abritent les tirailleurs ennemis, la division Hatch a enfin surmonté tous les obstacles. Au centre, Gibbon s'est élevé, par la grande route, jusqu'à l'entrée du défilé et a engagé un combat où il a fini par avoir l'avantage. Enfin la première arête a été conquise, ainsi que le mamelon qui la commande. La seconde arête, dominée aussi, est donc tournée, et avec elle toute la position de Longstreet. Quelques heures de jour encore, et Mac-Clellan, qui voit déjà arriver le corps de Sumner, pourrait passer la montagne et infliger à son adversaire un échec irréparable; malheureusement il est sept heures du soir, et nous sommes au 14 septembre : l'obscurité enveloppe bientôt les vallons et les crêtes du South-Mountain. On combat encore à gauche, et les fédéraux font en cet instant une perte sensible : Reno, officier brave et intelligent, est tué par un tirailleur ennemi. Peu à peu le feu s'éteint dans les ombres de la nuit, et de part et d'autre l'on ne peut plus gagner de terrain. Bientôt après Sumner, passant en première ligne, vient remplacer les troupes de Burnside sur le terrain qu'elles avaient conquis.

Le combat de Turners-Gap avait coûté aux fédéraux 312 hommes tués, 1,234 blessés et 22 prisonniers, aux confédérés à peu près autant de tués et de blessés, et de plus 1,500 ou 1,600 prisonniers. C'était pour Mac-Clellan un succès important, qui rendait confiance à ses soldats et lui ouvrait en même temps l'entrée de la vallée de l'Antietam, où il espérait atteindre son adversaire avant que Jackson fût revenu de Harpers-Ferry. S'il avait pu commencer plus tôt la bataille, il eût fait éprouver à Hill isolé un échec bien plus sérieux, et, maître avant la fin du jour des passages du South-Mountain, il aurait définitivement prévenu la jonction de ses adversaires; mais le général fédéral ne pouvait prévoir les défaillances qui

allaient amener la reddition prématurée de Harpers-Ferry, et il avait le droit de se féliciter sans réserve du résultat obtenu, de la victoire incontestable qu'il venait de remporter.

Franklin cependant, avec l'aile gauche de l'armée, avait eu aussi à forcer le passage des montagnes, et, à la même heure où la lutte était ardente autour de Turners-Gap, il avait livré à Cramptons-Gap un combat analogue. Il arrivait à midi au village de Burkettsville, au pied de ce défilé qu'il trouvait occupé par trois brigades de la division Mac-Laws, sous les ordres de Howell Cobb, ancien membre du congrès, bien connu dans les luttes politiques qui avaient précédé la guerre civile. Là aussi c'était par la crête praticable du South-Mountain qu'il fallait enlever le passage, que l'on ne pouvait aborder directement par la route. Les confédérés étaient établis sur cette crête, bien décidés à la défendre jusqu'à la dernière extrémité. Franklin déploya les deux petites divisions qui seules étaient avec lui, Slocum à droite de la route et Smith à gauche. Un mur de pierre, qui s'étendait à la base des montagnes, servit d'abord de point d'appui à la ligne confédérée. Délogé de cet abri, Cobb reforme ses soldats sur la crête, où il est appuyé par son artillerie; pourtant celle-ci ne peut empêcher les fédéraux d'atteindre le sommet. La brigade Bartlett, de la division Slocum, soutient le principal effort et fait les pertes les plus sensibles. Les fédéraux finissent par s'emparer de toutes les positions ennemies; maîtres du passage de Cramptons-Gap, que Cobb a naturellement abandonné avec les hauteurs qui le commandent, ils débouchent dans Pleasant-Valley. Descendant rapidement cette vallée, leurs têtes de colonne bivouaquent à la nuit à 5 kilomètres seulement des Maryland-Heights, cette position dominante sur la rive gauche du Potomac que les défenseurs de Harpers-Ferry auraient dû conserver à tout prix et où Franklin avait le droit de s'attendre à leur donner la main. Cet espoir allait être bien cruellement déçu. Le brillant combat de Cramptons-Gap avait coûté aux deux faibles divisions Slocum et Smith 115 tués, 416 blessés et seulement 2 prisonniers. Les pertes des confédérés, qui s'étaient vaillamment défendus, étaient considérables aussi, de plus ils laissaient aux mains de leurs adversaires 400 prisonniers, 1 canon et 3 drapeaux. Comme à Turners-Gap, le succès des fédéraux eût sans doute été plus complet, s'il avait été remporté un peu plus tôt. Si, gagnant quelques kilomètres la veille au soir, Smith et Slocum étaient arrivés de bonne heure devant Cramptons-Gap, si Couch, les suivant de plus près, avait par son intervention abrégé le combat, Franklin serait peut-être parvenu, le soir même du 14, en vue de Harpers-Ferry, et sa présence à cet instant aurait bien changé le dénoûment du triste

drame qui s'y jouait; mais, nous l'avons déjà dit, l'expression de ce regret, au point de vue du succès de l'armée fédérale, ne saurait sans injustice devenir un reproche contre ses chefs, qui avaient sur les bras la double tâche de faire marcher et de réorganiser leurs bataillons. Les deux combats de Turners-Gap et de Cramptons-Gap, ayant été livrés le même jour et non loin l'un de l'autre, prirent le nom commun de bataille du South-Mountain. Le total des pertes de cette première rencontre sur le sol du Maryland était pour les fédéraux de 2,101 et pour les confédérés d'environ 4,000 hommes.

Pour faire comprendre les péripéties de la partie dont Harpers-Ferry était l'enjeu, il nous faut raconter en détail les mouvemens des confédérés, et pour cela revenir de quelques jours en arrière. Nous avons vu Lee former, le 9 septembre, ses plans pour l'investissement de cette place et ébranler toute son armée le 10 au matin. Tandis que Longstreet, suivi par les bagages, par les parcs de l'armée et par la division Hill, s'acheminait vers Boonesboro, Mac-Laws se dirigeait sur les Maryland-Heights, Walker passait le Potomac de manière à s'emparer des Loudon-Heights, enfin Jackson, faisant un grand détour, traversait le fleuve à Williamsport et le redescendait par la rive droite, pour fermer ainsi le cercle qui allait entourer Harpers-Ferry; mais ces mouvemens compliqués éprouvèrent un jour de retard malgré l'énergie des officiers chargés de les exécuter, et ce jour pouvait assurer le salut des unionistes. En effet, Jackson avait été obligé de déployer son armée sur la rive droite du Potomac, afin de couper toute retraite à la garnison de Martinsburg, qui sans cela se serait échappée vers l'ouest. Il avait ainsi organisé une sorte de grande battue à travers la basse vallée de Virginie, poussant devant lui tous les détachemens fédéraux, et les obligeant à s'entasser dans l'impasse de Harpers-Ferry; mais ce ne fut que le 13, à onze heures du matin, qu'il parut devant les pentes de Bolivar-Heights. La veille, Walker s'était établi sur les Loudon-Heights, qu'il avait trouvés inoccupés; Mac-Laws d'autre part était arrivé le 12 assez tard au pied des Maryland-Heights; il n'avait pu engager ce soir-là qu'une inutile fusillade avec les fédéraux qui y étaient postés, et avait été obligé de remettre l'attaque au lendemain. Le 13, jour où Mac-Clellan trouvait l'ordre de marche de Lee, les troupes fédérales, resserrées dans Harpers-Ferry, atteignaient le chiffre de 14,000 hommes, dont 2,000 cavaliers, avec soixante-treize canons. A l'approche de Jackson, le général White, qui avait rassemblé à Martinsburg tous les détachemens disséminés dans la vallée du Shenandoah, les avait ramenés à Harpers-Ferry, et s'était mis sous les ordres du colonel Miles, qui commandait ce poste. Avec cette petite armée, Miles n'a-

vait rien à craindre de ses adversaires, car, maître du pont de bateaux qui reliait Harpers-Ferry à la rive opposée, il pouvait concentrer toutes ses forces sur les Maryland-Heights et s'y maintenir presque indéfiniment. Il aurait pu même attaquer Mac-Laws avec une grande supériorité numérique et peut-être l'écraser avant que Jackson, séparé de son lieutenant par le fleuve, eût pu le secourir; mais dès l'abord l'incapacité de Miles et la faiblesse de ses subordonnés vinrent jeter le trouble dans la défense et le découragement dans tous les cœurs. A peu de distance des Maryland-Heights se trouve un défilé très difficile, appelé *Solomons-Gap*, où l'on aurait pu arrêter Mac-Laws fort longtemps. Miles ne voulut pas l'occuper. Il n'avait rien fait pour fortifier les Maryland-Heights, quoique, avant la campagne de la péninsule, des instructions spéciales de Mac-Clellan eussent déjà prescrit cette mesure; il ne fournit même pas les outils nécessaires pour improviser des parapets, et se contenta de laisser en ce lieu le colonel Ford avec 2,000 ou 3,000 hommes, sans lui donner aucune direction. Prenant au pied de la lettre les ordres de Halleck, il s'enferma obstinément dans la ville même de Harpers-Ferry, et, pour s'y mieux concentrer, il ne craignit pas de sacrifier les Maryland-Heights, qui en sont la citadelle.

Le samedi 13 au matin, Mac-Laws attaquait cette position. L'arête du South-Mountain, en s'abaissant vers le Potomac, forme des échelons successifs. Le dernier, qui commande le fleuve en face de Harpers-Ferry, porte seul le nom de Maryland-Heights. A une certaine distance en arrière se trouve une crête plus élevée, qui se prolonge au nord jusqu'à Solomons-Gap. Les fédéraux avaient coupé cette crête par un épaulement de bois construit à la hâte. L'extrémité septentrionale n'était occupée que par un poste insignifiant, que Mac-Laws culbuta en s'emparant du défilé. Il suivit la crête, rencontra les fédéraux accourus au-devant de lui, et les repoussa en désordre jusque dans leurs retranchemens. Après avoir reçu quelques renforts, il reprit l'attaque vers neuf heures du matin. Les unionistes, protégés par l'épaulement, infligent d'abord aux assaillans des pertes sensibles; mais bientôt ils cèdent à une honteuse panique et s'enfuient vers l'échelon inférieur, en livrant à l'ennemi la position qu'il leur était facile de défendre indéfiniment. Ford chercha en vain à la reprendre : ses soldats ne purent gravir, sous le feu de l'ennemi, les pentes que leurs camarades venaient de descendre si rapidement. Néanmoins il demeura maître des Maryland-Heights, et ses adversaires, ne profitant pas de l'avantage ainsi conquis, laissèrent passer le reste de la journée sans l'inquiéter sérieusement : Mac-Laws ne voulait pas s'avancer trop loin

avant d'être sûr que Jackson était devant Bolivar. Bien lui en prit, car, durant la nuit, il reçut de Lee l'avis de la marche de Mac-Clellan et l'ordre de disputer aux fédéraux le passage des montagnes. Il envoya donc Cobb avec une grande partie de ses forces à Cramptons-Gap, où nous l'avons vu combattre Franklin dans la journée du 14, et il resta lui-même pour observer Harpers-Ferry avec le nombre de troupes strictement nécessaire pour occuper les hauteurs dont il s'était si facilement emparé la veille. Cependant, par une étrange coïncidence, au moment même où l'approche de Mac-Clellan empêchait Mac-Laws de saisir la proie qu'il tenait presque dans ses mains, les Maryland-Heights étaient spontanément abandonnés par leurs défenseurs. Durant la nuit du 13 au 14, tandis que des ordres supérieurs arrêtaient le mouvement de Mac-Laws, Ford de son côté ramenait à Harpers-Ferry ses soldats, étonnés et humiliés d'une aussi funeste retraite. La plus grande partie de la journée du 14 se passa néanmoins sans que Mac-Laws sortît de la position conquise la veille. Les Maryland-Heights restèrent ainsi inoccupés entre les deux armées, et quelques soldats fédéraux purent les gravir impunément pour ramener les quatre canons qui avaient été abandonnés au moment de la retraite. Ce ne fut qu'à deux heures de l'après-midi que Mac-Laws se décida enfin à s'établir sur la hauteur; il y plaça quelques pièces légères, moins pour prendre part au combat engagé sur l'autre rive que pour pouvoir annoncer sa présence à Jackson.

Celui-ci en effet attendait depuis le 13, pour commencer le combat, que l'investissement de Harpers-Ferry fût complet, et que toute issue fût fermée à ses défenseurs. Ses officiers du corps des signaux avaient jusque-là agité en vain leurs petits drapeaux : aucune réponse n'était venue des Maryland-Heights. Dès que Mac-Laws se fut montré, Jackson donna l'ordre de tâter l'extrême gauche des ouvrages de Bolivar; mais, avant qu'on pût tenter un assaut décisif, il fallait que Walker eût hissé ses canons sur les sommets escarpés des Loudon-Heights. Cette première attaque ne fut donc pas poussée à fond. Cependant, vers le coucher du soleil, Jackson, profitant de ce que la ligne de défense établie par l'ennemi sur la crête des Bolivar-Heights était fort étendue et par conséquent assez faible, enleva une grande partie de ces hauteurs. Durant la nuit, il y plaça lui-même la plupart de ses canons de campagne; le reste, traversant le Shenandoah, s'établissait au pied des Loudon-Heights de manière à prendre à revers les fédéraux que l'infanterie allait aborder de front entre les deux rivières. Lorsque le soir vint étendre sur les défenseurs de Harpers-Ferry ses ombres protectrices, la situation était, on le voit, bien périlleuse; pourtant il leur restait

encore une chance de salut, car ils pouvaient prolonger leur résistance au moins pendant une partie de la matinée du lendemain, et au prix de quelques sacrifices ils auraient ainsi assuré leur délivrance. Par malheur un ennemi invincible était dans leurs rangs : le désordre et le découragement ôtaient toute présence d'esprit aux chefs, toute force à cette troupe encore nombreuse; elle était vaincue avant d'avoir combattu. Durant la soirée, Walker avait réussi à placer ses batteries sur les Loudon-Heights, et, dès que le jour parut, il ouvrit en même temps que Mac-Laws un feu plongeant sur Harpers-Ferry, dont l'amphithéâtre semblait disposé exprès pour leur servir de cible; Jackson de son côté canonnait les batteries fédérales des Bolivar-Heights. Il n'en fallait pas davantage pour mettre fin à une lutte si mollement soutenue. Le bombardement n'avait pas duré une heure que Miles assemblait déjà ses chefs de corps et annonçait la résolution de capituler. Tous l'approuvèrent. Cependant la situation était si loin d'être désespérée que la veille au soir toute la cavalerie fédérale avait pu sortir tranquillement de la place par la rive gauche du fleuve. Passant entre Mac-Laws et le reste de l'armée confédérée, elle avait gagné la Pensylvanie en enlevant même sur son chemin un convoi du corps de Longstreet. Si les 11,500 hommes qui après son départ étaient encore réunis à Harpers-Ferry avaient suivi la même route, Mac-Laws n'aurait pu leur barrer le passage, et il leur eût suffi de faire quelques pas pour donner la main à Franklin. Celui-ci en effet n'était plus séparé d'eux que par 4 ou 5 kilomètres, et il ne cessait de tirer le canon d'alarme afin de leur annoncer son approche.

L'écho lointain de cette voix amie était étouffé sous les éclats de l'artillerie confédérée, qui redoublait d'ardeur afin de décider la capitulation de Harpers-Ferry avant l'arrivée des secours dont elle connaissait l'approche. Il y eut là une de ces questions d'heures, de minutes même, auxquelles parfois est suspendue l'issue des plus grands événemens. Si Miles eût tenu la parole donnée à Mac-Clellan le 13 au soir, si, comme il le lui avait fait dire par un officier qui traversa les lignes ennemies, il avait tenu jusqu'au 15 au soir, il aurait vu paraître sur les Maryland-Heights les têtes de colonne de Franklin, chassant devant elles la faible troupe de Mac-Laws, et les défenseurs de Harpers-Ferry, se joignant à ce corps d'armée, auraient augmenté son effectif de plus de 10,000 hommes; mais Miles semblait avoir hâte de consommer lui-même son désastre, et avant huit heures du matin il hissait le drapeau blanc. Heureusement pour lui, il ne survécut pas à cette honte. Les confédérés, ne voyant pas le signal de la reddition, tirèrent encore quelques boulets, et le dernier vint frapper à mort ce malheureux officier.

Jackson, appuyé contre un arbre, dormait profondément quand A. P. Hill, s'approchant de lui, le secoua pour lui présenter le général fédéral White, qui venait traiter de la capitulation. « Sans conditions, » murmura Jackson, et il reprit immédiatement son sommeil à peine interrompu. Les fédéraux étaient tellement désorganisés et découragés que cette réponse était pour eux un ordre qui ne se pouvait discuter. Avant midi, les confédérés entraient dans Harpers-Ferry et recevaient comme prisonniers de guerre 11,583 hommes avec leurs armes et soixante-treize canons.

II. — L'ANTIETAM.

Le 15 septembre au matin, tandis que Franklin reprenait sa marche vers Harpers-Ferry, ignorant le désastre que nous venons de raconter, Mac-Clellan pressait le pas des longues colonnes qui franchissaient les gorges ensanglantées du Turners-Gap. L'ennemi avait abandonné durant la nuit les positions que l'obscurité seule lui avait permis de conserver la veille, et D. H. Hill, précédé par Longstreet, se repliait à la hâte vers Boonesboro. Ce village est situé au point où la route de Middletown, après être descendue de Turners-Gap, se divise en quatre branches : l'une la prolonge à l'ouest-nord-ouest, vers Williamsport, sur le Potomac; une autre, se dirigeant au sud-ouest, atteint le fleuve près de Sharpsburg; la troisième au nord-ouest conduit à Hagerstown; la dernière au sud-est est celle de Rohrersville. Les trois premières traversent l'Antietam, qui, de Hagerstown au Potomac, coule directement vers le midi; les collines qui bordent cette petite rivière sont parallèles aux arêtes du South-Mountain; elles n'ont ni la hauteur ni les pentes abruptes de cette chaîne, mais la défense en est d'autant plus facile que l'Antietam, lent et profond, n'a qu'un petit nombre de gués presque impraticables. N'ayant pu défendre le South-Mountain, c'est derrière ce cours d'eau que Lee devait s'arrêter pour tenir tête à Mac-Clellan et attendre Jackson. La marche rapide de l'armée fédérale l'obligeait à livrer bataille avant de reprendre son projet d'invasion de la Pensylvanie. En continuant à se diriger sur Hagerstown, comme il l'avait voulu dans ses premiers plans, il offrait à Mac-Clellan l'occasion de se placer entre lui et les vainqueurs de Harpers-Ferry. Il fallait avant tout se rapprocher d'eux : il était donc obligé de serrer le Potomac, et ses têtes de colonne, tournant à gauche à Boonesboro, avaient pris la direction de Sharpsburg. Il se trouvait ainsi dans l'angle aigu formé par le Potomac et l'Antietam et n'était plus qu'à 19 kilomètres de Harpers-Ferry. Son front était couvert par un ruisseau difficile, et il pouvait repasser le fleuve

qu'il avait à dos, s'il était vaincu dans la bataille défensive qu'il se préparait à livrer, ou si Jackson avait besoin de son secours. Vainqueur, il pouvait à son gré entrer en Pensylvanie ou rejeter Mac-Clellan sur le South-Mountain et Washington. Le 15, dans la matinée, il s'établissait dans cette excellente position. Cependant Mac-Clellan, déployant une grande activité, le suivait de très près. Une brillante escarmouche marqua l'entrée de sa cavalerie à Boonesboro. Il espérait pouvoir attaquer les confédérés dans cette même journée du 15, car il savait que Lee n'avait avec lui que D. H. Hill et Longstreet, et que le reste de son armée ne pouvait pas encore l'avoir rejoint; mais il savait aussi, d'une manière presque certaine, que Harpers-Ferry venait de capituler, que par conséquent l'infatigable Jackson devait déjà être en marche pour rejoindre son chef : en effet, Franklin lui annonçait que ce jour-là à huit heures la canonnade autour de Harpers-Ferry avait subitement cessé, et que peu de temps après il avait rencontré dans Pleasant-Valley des forces ennemies très considérables. En présence de ces forces, il s'était arrêté, jugeant avec raison qu'il était trop tard pour tenter de délivrer les troupes de Miles et imprudent de s'aventurer plus loin de ce côté. Sur cette nouvelle, Mac-Clellan avait immédiatement rappelé à lui son lieutenant en lui indiquant la route de Brownsville, et la distance que celui-ci avait à parcourir permettait d'espérer qu'il aurait rallié le gros de l'armée avant que Jackson eût de son côté rejoint l'ennemi. Toutefois le mouvement de Lee sur Sharpsburg rendait la partie presque égale dans la course qui allait s'établir entre Jackson et Franklin, et la jonction de ces deux corps avec leurs armées respectives était le but de toutes les manœuvres qui devaient aboutir à une grande lutte sur les rives de l'Antietam. Lee le savait aussi bien que son adversaire : il attendait donc avec une vive impatience des nouvelles de Jackson. Enfin l'on apprit à Sharpsburg la capitulation de Harpers-Ferry et de ses 12,000 défenseurs; l'armée confédérée vit dans ce succès la preuve de sa bonne fortune, et y puisa une nouvelle confiance dans sa supériorité sur des adversaires qui s'étaient si mollement défendus. Quant à son chef, il y vit avant tout la garantie de la prochaine arrivée de Jackson, sans laquelle il eût sans doute été obligé de repasser immédiatement le Potomac. Il lui envoya l'ordre de revenir en toute hâte, et Jackson, laissant à A. P. Hill le soin de faire exécuter la capitulation, partit le jour même avec ses deux autres divisions sous Lawton et Starke. Le reste des troupes qui avaient été réunies sous son commandement, les divisions Anderson, Mac-Law et Walker, devaient le suivre et le rejoindre le plus tôt possible à Sharpsburg. Pénétré de la nécessité de renforcer promptement le

gros de l'armée, il laissait derrière lui près de 15,000 hommes, pour prendre lui-même les devans avec environ 8,000 ou 9,000, et, faisant faire à ces soldats éprouvés une pénible marche de nuit, il atteignit Sharpsburg le 16 de grand matin. Il arrivait à temps, car Mac-Clellan n'avait pu attaquer la veille les positions de Lee. Deux semaines seulement s'étaient écoulées depuis qu'il avait pris le commandement de cette armée ou plutôt de cette foule désorganisée. Il n'avait pu la transformer au point d'obtenir d'elle cette régularité et cette continuité dans la marche qui, plus encore que la solidité sous le feu, font la supériorité des vieilles troupes. Lorsqu'il arriva le 15 dans l'après-midi sur les bords de l'Antietam, il n'avait avec lui que deux divisions, celles de Sykes et de Richardson, appartenant au corps de Sumner. L'encombrement des routes, la fatigue des soldats, l'inexactitude de quelques chefs, l'insouciance des autres, avaient retardé tout le reste de l'armée, qui s'allongeait en colonnes interminables entre Boonesboro et l'Antietam. Avec deux divisions, il ne pouvait attaquer une vingtaine de mille hommes fortement établis derrière une rivière. Il fallut bien remettre la bataille au lendemain et se borner à reconnaître les positions de l'ennemi, à déterminer celles qu'il ferait occuper à ses troupes à mesure qu'elles arriveraient. Le 16 au matin, la ligne fédérale n'était pas encore complétement formée.

Lee de son côté, ainsi que nous l'avons dit, n'avait pas bougé, et, au moment où les unionistes se déployaient en face de lui au milieu des riches moissons qui descendaient jusqu'aux berges escarpées de l'Antietam, Jackson lui apportait l'appui moral de sa présence et le renfort de deux divisions. Cependant la situation de l'armée confédérée était grave, et il fallait qu'elle eût pour chef un homme bien résolu pour n'avoir pas repassé le Potomac à la faveur de la nuit et cherché une position plus sûre dans la vallée de Virginie. En effet, l'invasion qu'elle avait entreprise avec tant de confiance était interrompue : acculée à la frontière du Maryland, elle se trouvait réduite à la défensive et obligée de combattre, avec un fleuve à dos, un adversaire qui avait sur elle une très grande supériorité numérique; puis ces mouvemens rapides qui l'avaient amenée depuis le Rapidan jusqu'au Potomac ne s'étaient pas faits sans de grands sacrifices : le gros de l'armée avait marché en avant; comme ces comètes qui sèment, dit-on, dans l'espace une partie de leur substance, elle avait laissé derrière elle une nuée de retardataires qui s'était augmentée à chaque étape. C'étaient des malades, des hommes fourbus, boiteux ou épuisés par le manque de vivres, mais encore animés du désir, soutenus par l'espoir de rejoindre leurs camarades plus valides pour prendre part à leurs glorieux travaux. Toute armée est

suivie d'une pareille queue; cependant Lee, à cet égard, avait en Virginie un immense avantage sur Mac-Clellan. Tandis que ce dernier voyait ses traînards repoussés partout, traqués, enlevés par les partisans et parfois même traîtreusement assassinés, ceux de l'armée confédérée trouvaient à chaque pas l'abri, la nourriture, les soins, les encouragemens, qui leur rendaient des forces. Leur uniforme était un passeport qui leur assurait les sympathies de tous les habitans et les moyens de rejoindre leur corps. Aussi les vit-on bientôt se presser en foule au bord du Potomac; ce ne fut que pour apprendre l'entrée de leurs camarades dans le Maryland. Ils ne pouvaient les y suivre, car le fleuve était pour eux un obstacle insurmontable; l'armée confédérée avait disparu de l'autre côté, et les avant-postes fédéraux avaient repris possession de la rive opposée, qu'ils gardaient avec soin. Mais Lee leur avait laissé, dans toutes les habitations voisines du lieu où il avait passé, un mot d'ordre qui leur prescrivait de se rassembler à Winchester, dont il voulait faire sa base d'opérations. Pendant quelques jours, les défilés du Blue-Ridge furent tous remplis de ces hommes, au nombre de 20,000 ou 30,000, dit-on, qui gagnaient péniblement le rendez-vous qui leur avait été assigné. Le bruit du canon de Harpers-Ferry, répété au loin par l'écho dans les gorges profondes des Alléghanies, hâtait leur allure incertaine, car, si leur troupe ne formait plus une armée, elle comptait encore beaucoup de vaillans soldats. Cependant ils étaient perdus pour Lee tant que la campagne se ferait dans le Maryland. A leur nombre, il fallait ajouter celui des tués, des blessés, des malades, si bien que l'armée confédérée, réduite de moitié lorsqu'elle passa le Potomac, avait alors moins de 40,000 combattans (1). Enfin les longues marches, les fréquentes privations avaient affaibli ces combattans eux-mêmes : par suite de l'insuffisance des moyens de transport, du peu de ressources que les états du sud pouvaient leur faire parvenir, et du système défectueux de l'administration militaire, ils manquaient à la fois de vivres et de munitions. Ces dernières surtout, qu'il fallait faire venir de Richmond sans le secours d'une voie ferrée, étaient devenues d'un prix inestimable pour Lee, et la rareté des munitions pouvait suffire à entraver tous ses mouvemens.

Il résolut néanmoins d'accepter le combat sur le territoire qu'il avait envahi. Les motifs politiques qui avaient commandé cette invasion ne permettaient pas d'y renoncer avant d'avoir tenté une fois la fortune des armes. D'ailleurs la position avantageuse que

(1) Le général Lee, dans son rapport, donne le chiffre de 33,000; mais d'autres documens permettent de croire que, selon l'habitude des confédérés, le chiffre qu'il indique est inférieur à la vérité.

Lee avait choisie compensait en partie sa grande infériorité numérique. Obligé, par les manœuvres rapides de Mac-Clellan, de s'arrêter avant d'avoir pénétré en force dans la Pensylvanie, il avait abandonné Hagerstown et le cours supérieur de l'Antietam. Nous avons montré ce ruisseau formant un angle aigu avec la direction générale du Potomac; la péninsule comprise entre ces deux cours d'eau est étranglée par un large coude du second, qui, inclinant à l'est avant leur confluent, se rapproche jusqu'à 4 kilomètres de la vallée de l'Antietam. C'est dans cette péninsule que Lee attendait l'attaque de Mac-Clellan. Le centre en est occupé par la petite ville de Sharpsburg; le terrain est fortement ondulé, hérissé de rochers, couvert à peu près également de bois et de cultures, parsemé de nombreuses fermes et de cabanes. Quatre routes principales sortent de Sharpsburg. L'une au nord, passant par l'isthme compris entre l'Antietam et le Potomac, se dirige sur Hagerstown. La seconde, au sud-ouest, conduit à Sheppardstown, sur la rive droite du fleuve, par un gué excellent en temps de sécheresse. La troisième, au sud-est, menant à Rohrersville, traverse l'Antietam sur un pont de pierre, à 1,600 mètres de Sharpsburg. La quatrième, au nord-est, mène à Boonesboro par Keedysville, village situé de l'autre côté de l'Antietam, et passe ce ruisseau à 1,600 mètres au-dessus de la précédente. C'est par celle-ci que les deux premières divisions de l'armée du Potomac avaient débouché le 15 au soir devant les positions ennemies. Parmi les nombreux chemins de moindre importance qui sillonnent la péninsule, il faut en citer deux : celui de Harpers-Ferry, qui serpente le long de la rive gauche du Potomac et passe l'Antietam près de son embouchure, et celui qui relie Williamsport, gros bourg assis plus haut sur le Potomac, à ce même village de Keedysville. Avant de croiser la route de Hagerstown, ce chemin passe l'Antietam à 4 kilomètres en amont du pont de la route de Sharpsburg à Keedysville, c'est-à-dire à peu près à la hauteur du commencement de l'isthme. L'Antietam est ainsi traversé par quatre ponts de pierre. Ceux des chemins de Boonesboro par Keedysville, de Rohrersville et de Harpers-Ferry, sont jetés sur la rivière dans la partie de son cours où elle cesse d'être guéable : ils offrent donc les seuls passages praticables pour franchir cet obstacle; ils sont fort étroits, d'un accès difficile et entièrement commandés par les hauteurs de la rive droite. Négligeant le plus inférieur des trois, trop éloigné pour être dangereux, Lee n'avait à garder que les deux autres pour couvrir efficacement son front de ce côté. En amont du pont de la route de Sharpsburg à Keedysville se trouvent au contraire plusieurs gués assez bons à cette époque de l'année. Aussi, au lieu de chercher à défendre cette partie du cours de l'Antietam

et de prolonger pour cela sa gauche d'une manière dangereuse, Lee avait-il replié celle-ci en potence dans la direction du Potomac : il fermait ainsi l'isthme et appuyait au fleuve l'extrémité de sa ligne. Le 15 au soir, il n'avait encore pu placer de ce côté que deux brigades du corps de Longstreet, commandées par Hood, car, comme on l'a vu, il n'avait alors que 20,000 hommes avec lui, et il était resté avec le gros de ses forces en face des positions que Mac-Clellan commençait à occuper. Longstreet et Hill s'étaient déployés sur les hauteurs qui bordent l'Antietam, le premier à droite et le second à gauche de la route de Boonesboro; le terrain qu'ils avaient choisi se prêtait merveilleusement à la défensive. Du haut des coteaux qui s'élèvent sur l'autre rive de l'Antietam, d'où Mac-Clellan l'examinait, il semblait uni et assez ouvert; mais il était en réalité fort accidenté, et rendait difficile toute manœuvre d'ensemble. Le centre des positions confédérées était marqué par une modeste église de bois, destinée à voir un carnage égal à celui qui avait donné une si terrible célébrité au temple de Shiloh. Situé à égale distance, environ 1,600 ou 1,800 mètres, du Potomac, de l'Antietam et de la ville de Sharpsburg, Dunker-Church s'élève à l'ouest de la route de Hagerstown, près de la jonction d'une traverse importante qui se dirige au nord-est et d'un bois épais qui vient en cet endroit border la route. Au-delà, dans la direction de Hagerstown, la route rencontre une vaste clairière ovale, longue d'à peu près 1,300 mètres. Le bois l'enveloppe presque de toutes parts : à l'ouest, la lisière s'écarte seulement de 300 ou 400 mètres de la route, pour s'en rapprocher de nouveau et la suivre pendant quelque temps; à l'est, cette même lisière décrit un grand arc de cercle et coupe la traverse à environ 1 kilomètre de Dunker-Church. C'est dans cette clairière et dans les deux bois qui s'étendent l'un à l'ouest de la route, l'autre entre la route et la traverse, que la lutte devait être le plus acharnée. Les deux bois sont parsemés de rochers qui offrent un abri facile aux tirailleurs; mais au-delà, au nord et à l'ouest on rencontre entre ces bois et le Potomac une ligne de collines, dont les pentes découvertes les commandent et les prennent complétement à revers. Entre Dunker-Church et l'Antietam, le terrain est également difficile; mais, aussitôt que l'on sort du bois qui coupe la traverse, on se trouve en vue des collines de la rive gauche de l'Antietam et dominé par elles. A 400 ou 500 mètres de Dunker-Church, un chemin creux s'embranche à l'est sur la traverse en se dirigeant au sud-est, et vient, après plusieurs zigzags, se rattacher à la route de Sharpsburg à Keedysville. Tel était le terrain choisi par Lee. On voit que, si le 15 au soir il semblait négliger sa gauche, il pouvait, avec des troupes prises à sa droite,

devancer sur ce point Mac-Clellan, qui était obligé de faire un grand détour pour gagner les gués de l'Antietam. Puis, n'ayant à droite que deux ponts, à gauche qu'un isthme étroit à défendre, il était toujours libre, en cas de revers, de repasser le Potomac au gué de Sheppardstown.

Le 16 au matin, toute l'armée fédérale était rassemblée sur les bords de l'Antietam, à l'exception des deux divisions du 6e corps et de celles de Couch et de Morell. Depuis le 15 au matin en effet Franklin, avec les trois premières, s'était laissé tromper par Mac-Laws. Lorsque la canonnade, cessant à Harpers-Ferry, lui avait révélé la reddition de la place, il avait remonté fort lentement Pleasant-Valley et s'était arrêté à Brownsville. Mac-Laws, malgré son infériorité numérique, l'avait suivi pas à pas, et Franklin, se croyant toujours en présence de forces supérieures aux siennes, passa toute la journée du 16 à observer l'ennemi dans une funeste immobilité. Quant à la division Morell, elle avait quitté le 16 au matin Boonesboro, sous la direction immédiate de Porter, pour marcher vers l'Antietam. Durant cette même matinée, Jackson arrivait à Sharpsburg par Sheppardstown avec les deux divisions Starke et Lawton ou plutôt les restes de ces deux divisions : elles ne comptaient pas ensemble plus de 4,000 hommes. L'avantage de la concentration était donc toujours en faveur de Mac-Clellan, car les divisions Mac-Laws, Anderson et A. P. Hill, c'est-à-dire plus du tiers de l'armée de Lee, étaient encore sur la rive droite du Potomac; l'occasion de faire une attaque brusque et décisive, perdue la veille, s'offrait de nouveau au général fédéral, et les élémens eux-mêmes semblaient conspirer en sa faveur. La journée brûlante du 15 avait été suivie d'une de ces nuits claires et fraîches qui, dans ce climat toujours extrême, annoncent les approches de l'automne, et le 16, dès le point du jour, un brouillard épais, s'élevant des prairies humides qui bordent le Potomac et l'Antietam, vint envelopper les deux armées d'un voile impénétrable. Cette brume aurait pu cacher les mouvemens de Mac-Clellan, s'il avait été prêt, et lui permettre de masser toutes ses forces sur le point de la ligne ennemie qu'il lui conviendrait d'attaquer : elle ne fut que la cause de nouveaux retards pour l'armée fédérale. Celle-ci en effet n'avait pris ses positions de combat qu'après l'arrivée fort tardive des convois de munitions, et, une fois prête à marcher, elle fut obligée d'attendre que le soleil, dissipant la brume, vînt éclairer les passages de l'Antietam, qu'elle n'avait pu reconnaître la veille. Un temps précieux fut ainsi perdu, et la journée s'était déjà à moitié écoulée avant que Mac-Clellan eût pu arrêter son plan de bataille. Cependant ses divers corps s'étaient déployés sur les hauteurs qui bordent à l'est la vallée de l'Antie-

tam, et avaient engagé avec les confédérés un vif combat d'artillerie. Burnside, avec le 9e corps, occupait les collines qui s'élèvent au sud du chemin de Rohrersville. Sur celles que gravit la route de Keedysville se trouvaient, en première ligne, les divisions Sykes à gauche de la route, et Richardson à droite, dans les positions qu'elles avaient prises la veille. Les deux autres divisions du corps de Sumner étaient massées derrière Richardson. Plus à droite, Hooker s'était établi aussi, la veille au soir, avec les têtes de colonne de sa première division, sur les hauteurs d'où la route de Keedysville à Williamsport descend vers l'Antietam en inclinant à droite : le reste de son corps d'armée l'avait rejoint pendant la nuit. Il était suivi de près par le petit corps de Mansfield, qui s'était arrêté derrière lui. Enfin Pleasonton, avec sa cavalerie, occupait déjà les gués et le pont supérieur de l'Antietam. Ainsi Mac-Clellan avait alors sous la main treize divisions d'infanterie et une de cavalerie, dont l'effectif nominal s'élevait à 66,000 hommes, et qui certainement ne pouvaient en compter moins de 45,000 à 50,000 prêts au combat.

Lee, qui n'avait guère plus de 25,000 hommes à lui opposer, s'était borné à rectifier sa ligne. Longstreet formait sa droite et D. H. Hill son centre; tous les deux occupaient les collines qui dominent les routes de Keedysville et de Rohrersville; le général en chef avait concentré presque toute son artillerie sur leur front, de manière à couvrir de ce côté contre toute attaque les passages de l'Antietam. Hood, à la tête de deux brigades, gardait à l'extrême gauche l'importante position de Dunker-Church. Enfin Jackson, avec ses deux petites divisions, avait été placé dans le vaste espace qui séparait la droite de Hood à Dunker-Church de la gauche de Hill sur l'Antietam, de manière à les relier autant qu'il était possible.

Depuis le point du jour, on s'attend de part et d'autre au combat, et chaque fois qu'une éclaircie du brouillard le permet, les batteries hostiles, placées sur les rives opposées, échangent leurs saluts meurtriers. Enfin, vers deux heures, le plan de Mac-Clellan est fait; les positions sont reconnues, les ordres donnés, et Hooker se met en marche. Il doit passer l'Antietam aux gués et au pont supérieur, qui sont déjà au pouvoir de la cavalerie fédérale, et venir attaquer par l'isthme le flanc gauche de l'ennemi; mais il ne doit pas être seul dans ce mouvement, car c'est de ce côté que Mac-Clellan porte son principal effort. Reconnaissant la difficulté d'aborder de front les positions ennemies et d'enlever les passages de l'Antietam, il a résolu de les tourner. Burnside, avec le 9e corps, restera seul à cheval sur la route de Rohrersville, la division Sykes en face du pont de celle de Keedysville; enfin toutes les autres troupes présentes sur le terrain, c'est-à-dire les deux corps de

Mansfield et de Sumner, commandés par ce dernier, se tiendront prêts à passer l'Antietam à la suite de Hooker et à l'appuyer dans son attaque. Celui-ci rencontre, à 3 kilomètres au-delà de l'Antietam, sur la traverse dont nous avons parlé plus haut, les avant-postes de Jackson. Les tirailleurs confédérés sont promptement soutenus par Hood, accouru de Dunker-Church, et le combat s'engage dans les bois qui enveloppent, au nord et à l'est, la grande clairière voisine de cette église; mais presque toute la journée ayant été consacrée aux préparatifs de la bataille, ce premier engagement a commencé fort tard, et l'obscurité vient bientôt séparer les combattans. Grâce aux facilités offertes par le terrain, la résistance opposée à Hooker a été vive, et l'allongement des colonnes fédérales, à la suite d'une marche rapide, n'a pas permis aux assaillans d'engager tout leur monde.

Durant la nuit, le corps de Mansfield passe l'Antietam et vient se placer à 2 kilomètres derrière celui de Hooker; Sumner doit le suivre au point du jour à la tête du 2e corps. Franklin, avec les divisions Smith et Slocum, quittera à six heures du matin ses bivouacs de Pleasant-Valley; prenant la route de Keedysville, il pourra donc arriver vers dix heures sur le champ de bataille. Porter avec sa seconde division, celle de Morell, l'atteindra aussi dans la matinée. Toute l'armée fédérale, sauf la division Couch, sera dès lors concentrée sur l'Antietam, et l'occasion d'écraser un ennemi divisé, occasion qu'elle n'a pu saisir ni le 15 au soir, ni pendant toute la journée du 16, s'offrira peut-être encore à elle durant les premières heures de celle du 17. En effet, Mac-Laws, A. P. Hill et Anderson sont encore loin de Sharpsburg, sur la rive droite du Potomac. Lee, qui a facilement deviné le plan de son adversaire, renforce son aile gauche. Jackson, se séparant du centre, vient relever les brigades de Hood dans les bois qu'elles ont défendus avec tant de ténacité la veille au soir, et où elles ont fait de grandes pertes. Le centre, formé par D. H. Hill, le soutiendra au besoin.

Sans perdre un instant, Hooker reprend l'attaque contre l'ennemi qu'il a tâté la veille, et communique à ses soldats cet entrain qui fait de lui un si bon divisionnaire. Mac-Clellan veut attirer toutes les forces ennemies aux environs de Dunker-Church, et le forcer ainsi d'affaiblir son centre et sa droite, puis en profiter pour faire enlever par Burnside le pont de la route de Rohrersville sur l'Antietam. Maîtres de ce passage, les fédéraux, qui menacent Sharpsburg et le gué de Williamsport, obligeront les confédérés à une prompte retraite. La supériorité numérique de son armée permet à Mac-Clellan de tenter cette manœuvre; mais pour que l'attaque de sa gauche réussisse, pour qu'il puisse recueillir de ce côté

les fruits du combat livré à l'extrême droite, il faudrait, dans tous les mouvemens de ses troupes, une précision sur laquelle il ne saurait compter.

Le 17 au matin, un soleil éclatant et que n'obscurcit aucune brume vient inonder de lumière les bois qui séparent l'Antietam du Potomac. Hooker a déployé ses trois divisions, Doubleday à droite, Ricketts à gauche et Meade au centre. Celui-ci rencontre le premier la petite division Starke, qui a relevé Hood, et qui, s'abritant derrière les arbres, les rochers et les murs de clôture, oppose une résistance désespérée à l'attaque énergique des fédéraux. Les Pensylvaniens de Meade, aguerris par les rudes épreuves de Beaverdam, de Gaines-Mill, de Glendale et de Manassas, abordent l'ennemi avec impétuosité. La possession du bois est vivement disputée; l'acharnement est égal, les pertes sont énormes des deux côtés; presque tous les chefs sont moissonnés, et, au dire des soldats qui prirent part à cette lutte, elle fut plus sanglante que toutes celles dont ils avaient été témoins jusqu'alors. Cependant aux efforts des trois divisions de Hooker, qui ont bientôt été toutes engagées, se joint le feu des batteries fédérales placées sur la rive gauche de l'Antietam, et qui prennent d'enfilade la faible ligne des soldats de Jackson. Ce feu lointain ne pouvait leur faire un mal comparable à l'incessante fusillade à laquelle ils étaient exposés; mais dans toutes les guerres le moindre danger sur leur flanc suffit souvent pour troubler des combattans épuisés et excités par la lutte, et il en était surtout ainsi dans la guerre que nous racontons, où les armées manquaient de cet élément de stabilité que fournissent ailleurs les anciens soldats. Au bout d'une heure, les confédérés étaient chassés du bois, et, traversant la grande clairière, ils se jetaient dans la forêt qui la borde à l'est, au-delà de la route de Hagerstown, pour y chercher un abri.

Hooker les suit de près et débouche derrière eux, dans l'espace ouvert qui est jonché de morts, de blessés et de débris de toute sorte; mais, dans cette marche victorieuse, il compte sur un trop facile succès. Cette confiance qui est dans son caractère et qui lui donne tant d'élan le trompe sur l'importance de l'avantage qu'il vient de remporter. Il n'appelle pas à lui Mansfield, laissé en réserve dans les positions qu'il a occupées pendant la nuit. Ne songeant qu'à pousser en avant, il néglige de s'emparer des hauteurs qui s'éloignent graduellement de la route de Hagerstown. Il ne tardera pas à le regretter, car ces hauteurs, limitant à l'ouest la ceinture de bois qui enveloppe la clairière de Dunker-Church, dominent les positions nouvelles dans lesquelles les confédérés ont cherché un refuge. L'artillerie à cheval de Stuart en occupe bientôt les pre-

mières pentes, et suffit à tenir en échec la division Doubleday. A gauche, Ricketts a rencontré trois brigades de D. H. Hill, que celui-ci a détachées du centre confédéré pour soutenir Jackson. Dans la clairière même, Meade, demeuré seul et fort affaibli par les pertes qu'il a faites et par le désordre qui s'est introduit dans la plupart de ses régimens, reçoit aux approches de la route de Hagerstown une violente fusillade. En effet, Jackson a fait avancer, au secours de Starke, Lawton, avec la division qu'il tenait en réserve près de Dunker-Church; postées à la lisière du bois, ces troupes fraîches ouvrent un feu meurtrier sur les fédéraux, qui, n'ayant aucun abri, s'arrêtent et reculent. Bientôt, voyant quelque hésitation dans leurs rangs éclaircis, Lawton reprend l'offensive. Les soldats de Starke se reforment et l'appuient. La première ligne fédérale est rompue; heureusement pour elle, Mansfield arrive en cet instant à son secours. Appelé par Hooker, lorsque celui-ci avait trouvé près de Dunker-Church une résistance inattendue, ce vigoureux vieillard était accouru en toute hâte à la tête de ses troupes. Il est sept heures du matin. Le renfort est opportun, car le corps de Hooker fond à vue d'œil. Son chef ne veut pas cependant renoncer à la victoire. Il reforme sa ligne ébranlée, rappelle au centre Hartsuff avec la meilleure brigade de Doubleday, et revient à la charge. Il atteint de nouveau la lisière du bois; mais là encore se brisent tous les efforts des fédéraux. Mansfield reprend l'offensive et déploie ses deux divisions en demi-cercle au milieu de la clairière. A gauche, dans les bois qui la bordent à l'est, Green, avec l'une de ses divisions, attaque les soldats de Hill, qui soutiennent le combat contre Ricketts. A droite, Williams s'appuie à la route de Hagerstown, et, la traversant bientôt, il cherche à enlever les bois et la colline qui s'étendent à l'ouest, pour déborder et prendre ainsi à revers les défenseurs de Dunker-Church. Les troupes de Jackson plient devant ce nouvel effort. Elles ont vu tomber leurs deux divisionnaires, Starke et Lawton, récemment appelés à ce poste d'honneur et de danger où l'on se succède si rapidement. Le premier est tué, le second blessé; plusieurs autres généraux, presque tous les colonels, ont été atteints. Certaines brigades ont laissé un tiers, d'autres la moitié de leur effectif sur le terrain. Le corps de Jackson est anéanti pour le moment.

Mais les fédéraux ont fait des pertes égales. Mansfield a été tué au début de l'action. Ses deux faibles divisions, composées en partie de soldats enrôlés depuis peu de jours seulement, avaient déjà perdu par la marche une partie considérable de leur effectif. Exposées à un feu très violent, elles ont été fortement ébranlées malgré leur succès. A droite, sur les pentes de la colline qui domine

le bois, Williams rencontre des murs de clôture, et, dans le bois même, des arêtes rocheuses, qui offrent un facile abri aux tirailleurs ennemis, et entravent sa marche. Cependant Lee, sentant toute l'importance de la lutte engagée de ce côté et voulant à tout prix soutenir sa gauche, n'hésite pas à dégarnir entièrement son centre et envoie D. H. Hill avec le reste de sa division au secours de Jackson. Hood, demeuré en réserve depuis la veille, se joint à lui, et ces deux généraux reprennent l'offensive, Hood contre Williams, Hill contre Green.

Les débris du corps de Hooker combattent en ligne avec les deux divisions de Mansfield; mais, devant cette nouvelle attaque, les fédéraux sont obligés d'abandonner le terrain découvert qu'ils occupent : ils reculent jusqu'au bois d'où peu d'heures auparavant ils avaient délogé la division Starke. Hooker est grièvement blessé et emporté du champ de bataille où il a si vaillamment combattu. Hartsuff et Crawford sont tombés comme lui. Les soldats, privés de presque tous leurs chefs, se groupent au hasard pour reprendre, derrière les arbres, la fusillade contre l'ennemi. L'artillerie, cette arme pour laquelle les volontaires du nord ont toujours montré une aptitude particulière, soutient le combat avec obstination : il y eut un moment où une seule batterie suffit à couvrir tout le centre de Hooker. A gauche cependant, Green n'a pas lâché prise, et se maintient dans les bois qui s'étendent de ce côté jusqu'à Dunker-Church; mais, de part et d'autre, les combattans épuisés attendent des renforts pour reprendre l'offensive, car c'est sur ce terrain resserré que le sort de la bataille semble devoir se décider.

Du côté des fédéraux, Sumner a passé la rivière au point du jour, à la suite de Hooker, et marche rapidement en se dirigeant sur le bruit du canon. Lee n'a laissé que deux divisions du corps de Longstreet, c'est-à-dire 9,000 ou 10,000 hommes, pour garder toute la ligne de l'Antietam, et il ne peut plus en distraire un seul homme. Heureusement pour lui, Mac-Laws, devançant Franklin, vient le rejoindre après avoir passé deux fois le Potomac, et ce renfort opportun est aussitôt dirigé sur Dunker-Church. Sumner arrive pourtant avant lui sur le champ de bataille, et la présence du 2e corps ramènera la victoire du côté des fédéraux. Il est neuf heures : l'occasion est favorable pour attaquer de front les positions des confédérés sur l'Antietam, que Lee a dégarnies pour porter à gauche une partie de leurs défenseurs. Porter avec Morell rejoint la division Sykes et forme ainsi le centre de la ligne fédérale, tandis que Burnside, avec le 9e corps, fort de 13,000 hommes, en occupe la gauche. Mac-Clellan, qui d'un point dominant embrasse tout le front de son armée sur les deux rives de l'Antietam, a, dès huit

heures du matin, c'est-à-dire au moment de la reprise de l'offensive par Hood, expédié à Burnside l'ordre de commencer le combat, d'enlever le pont et d'attaquer Longstreet sur l'autre rive. Malheureusement Burnside, au lieu de se conformer à cet ordre en exécutant une attaque générale, se contente d'envoyer contre les défenseurs du pont la petite brigade Crook. Ce mouvement n'est appuyé que par deux régimens de la division Sturgis. Crook, accueilli par une vigoureuse fusillade, est promptement repoussé; la brigade Rodman, qui devait passer un gué au-dessous du pont, ne réussit pas mieux. Sturgis renvoie alors à la charge ses deux régimens; mais, malgré sa persévérance, il ne peut même atteindre le pont. Deux heures se passent en efforts faits successivement par de trop faibles détachemens, efforts sanglans et infructueux. Ainsi, tandis que la lutte grandit à droite, la gauche demeure toujours immobile. En vain Mac-Clellan a-t-il adressé à Burnside messager sur messager, avec l'ordre de plus en plus pressant de tenter une attaque générale. Il est midi, et ce général, avec ses quatre divisions, n'a encore engagé que trois brigades et n'a lancé que deux ou trois régimens à la fois contre le pont, autour duquel sont concentrés tous les moyens de défense de l'ennemi. Un temps précieux se perd ainsi en faibles et impuissantes tentatives.

Cependant Sumner, avec le 2e corps, a repris à droite le combat un moment suspendu. Sedgwick est en tête, French le suit de près. Richardson, qui était la veille en première ligne, se trouve en queue, et passe l'Antietam à neuf heures et demie. Formant sa division en colonne par brigades déployées, Sedgwick entre dans la grande clairière du côté de l'est, dépasse d'abord les soldats de Green, qui n'avaient pas abandonné la lutte, puis la ligne de Williams, et, traversant diagonalement la clairière, il balaie devant lui les deux brigades de Hood. Il atteint ainsi la route de Hagerstown, la franchit en marchant toujours à l'ouest, et entre enfin dans les bois devant lesquels s'étaient brisés avant lui tous les efforts de Hooker et de Mansfield. Dans cette vigoureuse attaque, Sumner précède naturellement ses soldats. Seul en avant de sa ligne, la tête nue et hâtant le pas au bruit des balles qui coupent les branches autour de lui, le « vieux taureau des bois » se montre aussi énergique qu'à Fair-Oaks.

Rien ne peut arrêter Sedgwick, ni l'épaisseur du bois, ni les rochers qui forment sous les arbres des fortifications naturelles, et il atteint rapidement la lisière opposée du côté de Sharpsburg; Dunker-Church est occupé, ainsi que le carrefour des deux routes, et les confédérés sont jetés en désordre dans les grands champs ouverts qui s'étendent au-delà. Le succès des fédéraux semblait dé-

cisif : la position qu'ils venaient de conquérir était la clé du champ de bataille, mais elle se trouve fort en avant du reste de la ligne fédérale, et Sedgwick en l'occupant a exposé ses flancs. A droite, il est quelque peu couvert par les bois et par Doubleday, mais à gauche un grand espace le sépare de Green, dont la division, réduite à une poignée d'hommes, ne peut lui offrir un appui bien solide. Les deux autres divisions de Sumner n'ont pas encore paru sur le champ de bataille. Ce sont les confédérés au contraire qui cette fois reçoivent les premiers renforts. Mac-Laws, avec sa division et la brigade Walker, en tout 5,000 ou 5,500 hommes, arrive enfin de Sharpsburg par la grande route de Hagerstown. Avant d'approcher de Dunker-Church, il rencontre des groupes épars, des fuyards, des blessés. Ce sont les débris des divisions de Jackson et de Hood que Sedgwick vient de pousser hors du bois. Mac-Laws ne perd pas un instant, lance la brigade Kershaw dans l'espace inoccupé qui, nous venons de le dire, sépare les positions de Sedgwick de celles de Green, et soutient cette attaque avec tout son monde. Sa droite rencontre le second de ces deux généraux et lui fait bientôt perdre du terrain; sa gauche se jette sur le flanc de Sedgwick et le prend presqu'à revers. Celui-ci fait faire volte-face à sa troisième brigade commandée par Howard, mais il est trop tard. Avant d'avoir accompli ce mouvement dangereux, les soldats de Howard sont accueillis par un feu terrible qui les met en désordre. La première brigade de la division Williams, qui était commandée par Crawford avant sa blessure, avait été placée de manière à soutenir Howard : elle est entraînée avec lui. Le désordre gagne rapidement les deux autres brigades de Sedgwick, qui se croient déjà tournées et enveloppées. Malgré les efforts de ce dernier, qui est blessé trois fois sans vouloir quitter son poste, ces troupes abandonnent Dunker-Church et les bois voisins qui avaient été si chèrement achetés peu de temps auparavant. La seconde brigade de Williams, sous Gordon, revient à la charge, et pénètre de nouveau dans ces bois à la faveur d'une éclaircie dans l'épaisse fumée qui enveloppe les combattans; mais elle se voit aussitôt exposée à un feu concentrique, et obligée de se replier à la hâte pour n'être pas enlevée. Les fédéraux en retraite traversent encore une fois la grande clairière qui a déjà été arrosée de tant de sang. Mac-Laws veut les suivre, il est accueilli par un feu d'artillerie qui l'arrête à son tour.

Le combat s'est étendu. Pour détourner le désastre qui menace Sedgwick, Sumner a envoyé à ses deux autres divisions l'ordre de hâter le pas, de se former sur sa gauche et d'attaquer l'ennemi sans délai; mais ces divisions marchaient à grands intervalles. Si French et Richardson avaient paru sur le champ de bataille en même temps

que Sedgwick, ils auraient changé son premier succès en une victoire décisive : ils ne peuvent plus désormais qu'arrêter sa défaite. French marche sur trois colonnes : celle de gauche formée par la brigade Max Weber, celle du centre par les nouvelles recrues de Morris, celle de droite par la brigade Kimball. Parvenu sur la traverse qui conduit à Dunker-Church, et près de laquelle Green vient d'être repoussé, il leur fait faire à chacune à gauche en bataille, et, ainsi formé sur trois lignes, il attaque la droite de Mac-Laws. La première ligne s'avance bravement, mais, pendant qu'elle gagne du terrain, la seconde est exposée à un feu d'enfilade qui met en désordre les soldats inexpérimentés de Morris. Kimball les dépasse et se déploie sur la gauche de Weber. Richardson arrive promptement à la suite de French, et prolonge sa ligne encore plus à gauche avec la brigade irlandaise de Meagher, soutenue à petite distance par celles de Caldwell et de Brooks.

Le terrain sur lequel ces deux divisions allaient combattre est parsemé d'obstacles naturels et artificiels. Il est coupé par le chemin creux qui rattache la traverse venant de Dunker-Church à la route de Sharpsburg à Keedysville. Au nord-est de ce chemin, c'est-à-dire du côté des fédéraux, se trouve la ferme Roulette, entourée de champs cultivés ; de l'autre côté, la maison du docteur Piper, qui n'est qu'à quelques centaines de mètres de la route de Hagerstown et plus près de Sharpsburg que de Dunker-Church. Cette maison, solidement construite, est située dans une position dominante, qui devait lui donner une grande importance dans une pareille lutte. Entre la ferme Roulette et la maison Piper s'étend une suite de mamelons, couverts, les uns de bois, les autres de champs de maïs clos de haies, et que séparent des ravins assez profonds. C'est entre ces mamelons et parfois sur leurs flancs que serpentait le chemin creux.

French et Richardson rencontrent bientôt les soldats de Hill près de la traverse et sur la ferme Roulette. Il est dix heures et demie. C'est le moment où Sedgwick supporte à Dunker-Church l'effort de Mac-Laws. La bataille a donc repris sur toute la droite fédérale. A gauche, toujours le même silence : Burnside n'a pas bougé. Sumner prête en vain l'oreille, espérant à chaque instant entendre de ce côté le bruit de l'attaque qui doit détourner l'attention de l'ennemi. Mac-Clellan envoie inutilement à son lieutenant des ordres de plus en plus précis, en lui prescrivant d'agir sur-le-champ et avec toutes ses forces. Le combat reste toujours limité à la droite. Lee en profite pour détacher encore une division du corps de Longstreet et oppose R. H. Anderson à French et à Richardson, dont les progrès deviennent menaçans. Longstreet reste ainsi chargé de

défendre toute la ligne de l'Antietam avec une seule division, celle de Jones, forte de 4,000 à 5,000 hommes au plus.

Tandis qu'Anderson se joint aux troupes déjà fatiguées de Hill pour attaquer Richardson, Mac-Laws, renonçant à chercher Sedgwick dans le bois où il s'est replié, et ne pouvant se maintenir dans la clairière, où ses soldats sont trop exposés, se jette sur le flanc droit de French, qui a été découvert par la retraite de Sedgwick et de Green; mais il ne peut l'entamer. Plus loin, sur la gauche fédérale, la brigade irlandaise résiste avec une rare énergie à tous les assauts des confédérés. Son chef, le général Meagher, est blessé : il est remplacé par le colonel Burke, qui conduit ses compatriotes avec autant de courage que de sang-froid. Suivant leur tactique habituelle, les confédérés réunissent toutes leurs forces, pour faire une brusque attaque, tantôt sur un point de la ligne ennemie, tantôt sur un autre, en profitant des intervalles que le combat ouvre entre les diverses brigades qui la composent; partout on est prêt à les recevoir, et ce sont les fédéraux qui bientôt reprennent l'avantage. La ferme Roulette est occupée, la ligne de mamelons est conquise, et le combat s'engage près du chemin creux, qui offre encore aux confédérés un abri et un excellent moyen de défense. French ne peut les en déloger; mais à sa gauche Richardson poursuit son succès. La brigade de Caldwell, par un passage de ligne exécuté avec précision, a pris la place des Irlandais. Deux de ses régimens, commandés par un jeune officier d'avenir, on pourrait presque dire un adolescent, le colonel Barlow, prennent de flanc le chemin creux, qui n'a pu être enlevé de front, et obligent l'ennemi à l'abandonner en y laissant 300 prisonniers et trois drapeaux. Les brigades confédérées G. B. Anderson et Rodes, de la division D. H. Hill, sont poussées, l'épée dans les reins, par Richardson à travers un vaste champ qui s'étend jusqu'à la maison Piper. R. H. Anderson cherche à réparer cet échec en attaquant son flanc gauche, mais Barlow prévient ce mouvement, le rejette dans les vergers, et s'empare enfin de la maison Piper. Il est environ midi. Comme nous l'avons indiqué, Richardson n'est plus qu'à quelques centaines de mètres de la route de Hagerstown, presqu'à portée de canon des premières maisons de Sharpsburg. En s'avançant ainsi, il a tourné Dunker-Church; pour peu qu'il continue, il obligera les confédérés à laisser le champ libre à Sedgwick et à lui livrer, avec la clairière, les bois tant de fois disputés depuis le matin. A sa gauche, Pleasonton suit son mouvement avec trois batteries d'artillerie à cheval, couvre son flanc, et, occupant le terrain qui le sépare de l'Antietam, déloge les détachemens laissés par Lee à la garde du pont de la route de Keedysville. Ce passage est donc libre, et Porter peut désormais franchir sans difficulté l'Antietam avec ses deux divisions.

Mais Richardson ne saurait poursuivre tout seul son avantage. A droite, la division Sedgwick est confondue avec les débris des corps de Hooker et de Mansfield. French est arrêté par les batteries ennemies, qui, placées près de Dunker-Church, le prennent d'enfilade toutes les fois qu'il veut s'avancer. Porter reste en réserve au moment où il aurait fallu qu'il vînt prendre à revers les troupes opposées à Burnside. Enfin ce dernier n'est pas encore sorti de sa funeste immobilité. Toutefois un renfort opportun arrive aux fédéraux; c'est Franklin avec les deux divisions du 6e corps. Dès dix heures du matin, ses têtes de colonne avaient paru sur les rives de l'Antietam. Mac-Clellan l'avait bientôt envoyé au secours de la droite, et vers midi et demi il entrait en ligne.

Voici quelle était alors la situation des fédéraux. Six divisions, comptant le matin 31,000 hommes, avaient tellement souffert, qu'elles ne pouvaient reprendre la lutte. Le combat n'était soutenu que par deux divisions et l'artillerie de Pleasonton, environ 13,000 hommes et vingt bouches à feu. Enfin huit divisions, fortes le matin de 39,000 hommes, étaient sous les armes près du champ de bataille, et, sauf quelques régimens engagés par Burnside près du pont, n'avaient pas encore brûlé une amorce.

De son côté, Lee avait vu les deux divisions de Jackson et celle de Hood décimées et désorganisées; elles ne pouvaient, pas plus que leurs adversaires, reprendre l'offensive. Mac-Laws et Walker avaient fait à leur tour des pertes énormes dans la fatale clairière : ils étaient épuisés. Après une lutte prolongée, D. H. Hill avait été rejeté en désordre au-delà de la maison Piper, R. H. Anderson n'avait pu entamer French et avait été obligé de se replier devant le feu bien nourri de l'artillerie de Pleasonton. Longstreet avait déployé les quatre brigades qui lui restaient pour couvrir toute la droite confédérée, et il ne pouvait opposer plus de 2,000 hommes à Burnside. Lee n'avait donc pas un seul combattant disponible, pas un bataillon en réserve, et, loin de pouvoir profiter de l'épuisement de quelques divisions fédérales pour enfoncer la ligne ennemie, il avait la plus grande peine à maintenir la sienne. Aussi, pour la resserrer, avait-il abandonné le terrain si chaudement disputé dans la matinée : son aile gauche avait quitté Dunker-Church, dont une brigade de Smith, envoyée de ce côté par Franklin, s'empara sans combat. La brigade de droite de la même division était venue tirer d'affaire une batterie qui se trouvait fort aventurée sur la route d'Hagerstown : la troisième à gauche avait porté secours à French, qui manquait de munitions. Poussant en avant, Smith rencontre enfin les soldats de Mac-Laws dans les bois qui avoisinent Dunker-Church, et les premières troupes qu'il envoie pour les déloger sont repoussées. Franklin, jugeant alors qu'un grand coup peut et doit être porté de ce

côté pour entraîner définitivement la victoire, masse derrière Dunker-Church toute la division Slocum et se prépare à attaquer vigoureusement l'aile gauche confédérée. Il est une heure. Les divisions de French et de Richardson, sans quitter leurs positions, occupent l'ennemi par une vive fusillade au milieu de laquelle le second de ces deux généraux tombe mortellement frappé : perte cruelle à cette heure surtout, car, malgré ses manières un peu rudes, Richardson savait se faire aimer des soldats, et son courage intrépide les entraînait au moment difficile. L'appui de l'artillerie manque de ce côté, où quelques pièces seulement ont réussi à se mettre en batterie. Plus à gauche, le feu de Pleasonton a permis à Porter de s'emparer du pont de la route de Keedysville et d'y faire passer six bataillons d'infanterie régulière, qui viennent soutenir les batteries de la division de cavalerie. Burnside, pressé de nouveau par Mac-Clellan, qui a envoyé près de lui un officier supérieur chargé de veiller à la stricte exécution de ses ordres, sort enfin de son inaction. Nous insistons sur ce retard, non-seulement parce qu'il fit perdre à Mac-Clellan tous les fruits de sa victoire, mais surtout parce qu'il peint les difficultés que, dans ces armées improvisées, un général en chef rencontrait pour faire réussir ses combinaisons : exemple d'autant plus frappant que Burnside était un ami personnel de Mac-Clellan, un officier très brave, loyal, et qui avait même montré à Roanoke une véritable capacité militaire.

C'est donc vers une heure qu'il se décida enfin à faire un grand effort pour enlever les passages de l'Antietam. Le pont était dominé, du côté de la rive confédérée, par une pente sur laquelle des murs de clôture parallèles formaient pour ses défenseurs d'excellens parapets. Le feu de toute l'artillerie de Longstreet était concentré sur ce point : les attaques partielles faites pour en forcer le passage avaient invariablement échoué ; lorsqu'enfin Burnside fit avancer à la fois les quatre beaux régimens du général Ferrero, soutenus par des forces considérables, la petite brigade confédérée de Toombs ne put leur résister. Les assaillans laissent 200 hommes sur le carreau, mais le pont est enlevé et le passage ouvert. Au même moment, la division Rodman traverse l'Antietam à un gué qui vient d'être découvert plus bas, et le 9e corps, dirigé par Cox et Burnside, qui s'exposent vaillamment tous les deux, occupe les hauteurs sur lesquelles la route de Rohrersville s'élève entre Sharpsburg et la rivière. Il n'y a plus qu'à avancer pour tirer parti de ce succès. Si Franklin à droite, Porter au centre, Burnside à gauche attaquent à la fois l'ennemi, celui-ci sera poussé dans Sharpsburg, et son désastre sera complet; mais en cet instant critique l'esprit de décision manque aux chefs fédéraux. Burnside s'arrête pour reformer sa ligne et pour faire passer la rivière au

reste de son corps : il perd ainsi deux heures précieuses. A droite, Sumner arrive à Dunker-Church, et, frappé de la désorganisation des troupes de Sedgwick, il prend sur lui d'interdire à Franklin la grande attaque que celui-ci allait commencer. En vain Franklin lui en montre-t-il l'urgence; le vieux soldat, qui était aussi obstiné que brave, le retient en place avec tout son monde pour repousser une attaque présumée de l'ennemi, qui n'y songeait guère cependant. Enfin au centre Mac-Clellan, trompé, comme devant Richmond, par les exagérations des espions et des déserteurs, sur le nombre de ses ennemis (1), garde en réserve la plus grande partie du corps de Porter, afin de parer à un retour offensif des confédérés. Deux corps, c'est-à-dire près de 25,000 hommes, restent ainsi sans être sérieusement engagés dans un moment où Lee a envoyé au feu jusqu'à son dernier homme.

Néanmoins, si Burnside avait suivi plus exactement les instructions de son chef, s'il avait dès le matin fait une attaque générale, et si, après avoir passé l'Antietam, il n'avait pas tardé deux heures à reprendre l'offensive, il aurait certainement placé Lee dans une situation fort périlleuse; mais ces deux heures ont donné à A. P. Hill, qui arrive de Harpers-Ferry avec sa belle et nombreuse division, le temps de passer le Potomac et de venir prendre part au combat. Il est trois heures. Burnside pousse déjà devant lui la faible brigade de Toombs et gagne rapidement du terrain. Il a gravi les collines qui séparent l'Antietam du plateau de Sharpsburg : l'artillerie ennemie va tomber entre ses mains, il est déjà presque dans la ville, au sud de laquelle Longstreet s'efforce de reformer son monde, quand A. P. Hill tombe subitement sur son flanc gauche. Le combat change aussitôt de face : la lutte sur ces collines devient des plus violentes, et les fédéraux, surpris de cette résistance nouvelle, s'arrêtent, pour reculer bientôt après.

Cependant aucune diversion ne se fait à la droite, qui à son tour demeure immobile. Voyant l'état dans lequel se trouvent les corps de Hooker, de Mansfield, de Sumner, Mac-Clellan se range à l'avis de ce dernier, et, contremandant toute attaque de ce côté, il n'emploie les troupes de Franklin qu'à rectifier et à consolider sa ligne. C'est donc à gauche, sur Burnside, que porte maintenant tout l'effort de l'ennemi. Les quatre petites divisions de ce corps, qui ne comptaient guère plus de 3,000 hommes chacune, sont ainsi placées : Wilcox à droite, Rodman à gauche de la route, Cox en seconde ligne de manière à les soutenir tous deux, enfin Sturgis près du pont.

(1) Le général Mac-Clellan, dans son rapport, évalue l'armée confédérée au chiffre de 97,445 hommes. Si Lee avait eu réellement une pareille force sous ses ordres, les dispositions de son adversaire, loin d'être trop prudentes, eussent pu à bon droit être taxées de témérité.

L'attaque de Hill tombe sur Rodman, qui est contraint de faire face à gauche. Il laisse ainsi entre sa droite et la gauche de Wilcox un espace vide, dans lequel la brigade Archer, suivie par Branch et Pender, pénètre aussitôt. Cette attaque de front est soutenue par Toombs, qui se joint à Hill pour presser le flanc gauche des fédéraux. Exposée à un feu concentrique, la division Rodman fait des pertes cruelles, voit son chef mortellement blessé et cède du terrain. Le désordre la gagne bientôt. Heureusement pour elle, la brigade Scammon, de la division Cox, faisant à son tour un changement de front à gauche, arrive à propos pour la soutenir et interrompre le succès de Hill; mais les confédérés reviennent à la charge, voulant à tout prix arrêter la marche du 9e corps. Celui-ci se trouve, comme tout à l'heure Sedgwick, compromis par les progrès mêmes qu'il a faits. Obligé de combattre à la fois sur sa gauche et sur son front, il voit sa droite non moins exposée. Une seule brigade, celle de Warren, du corps de Porter, a été envoyée pour le soutenir de ce côté; le reste de l'armée ne s'est pas ébranlé. Cox, qui a le commandement du 9e corps, appelle à lui la division Sturgis et soutient encore quelque temps le combat; mais ses pertes augmentent, la nuit approche, il est évident que l'ennemi ne lui permettra pas d'atteindre Sharpsburg. Isolé, de plus en plus pressé, il est forcé de se replier sur la ligne des collines qui bordent l'Antietam, et dominent les passages conquis quelques heures auparavant.

Les confédérés se bornent à le suivre à distance en soutenant le feu avec leur artillerie, et bientôt l'obscurité vient mettre un terme au combat. La bataille de l'Antietam était terminée. C'était la plus sanglante de toutes celles qui eussent encore été livrées dans cette guerre. Les pertes des fédéraux s'élevaient à 2,010 tués, 9,416 blessés et 1,043 prisonniers, soit en tout 12,469 hommes, parmi lesquels se trouvaient 8 généraux, dont 2 chefs de corps et 3 divisionnaires. Celles de Lee étaient, relativement au nombre de ses troupes, plus grandes encore. Il comptait près de 1,600 tués, parmi lesquels 2 généraux : Starke et Branch. Ses blessés étaient au nombre de près de 7,000, sans y comprendre ceux qui étaient tombés aux mains de l'ennemi. Sa petite armée avait donc été réduite de 10,000 hommes au moins dans cette seule journée. Il avoua une perte totale de 1,567 tués et 8,724 blessés pour les combats de Cramptons-Gap, Turners-Gap, Harpers-Ferry, et pour la bataille de l'Antietam. Ces chiffres ne concordent pas exactement avec ceux de ses subordonnés, qui sont, pour la plupart, un peu plus élevés. Il ne donne pas le nombre des prisonniers valides qu'il laissa aux mains des fédéraux; mais Longstreet en accuse 1,310 pour son corps, et D. H. Hill 925 pour sa division; Mac-Clellan parle de 5,000 : on peut sans exagération les

estimer à 3,500, ce qui, d'après le compte même du général en chef de l'armée confédérée, porterait ses pertes dans les cinq jours à 14,000 hommes, dont les quatre cinquièmes au moins appartiennent à la dernière journée.

Ces pertes matérielles étaient cependant plus faciles à réparer que le dommage moral que l'échec de l'armée de Lee fit éprouver à la cause confédérée. Elle avait sans doute, par son courage et sa ténacité, évité un grand désastre; mais elle n'avait pu maintenir la victoire sous ses drapeaux. La bataille du 17 était pour elle une défaite au triple point de vue de la tactique, de la stratégie et de la politique. Sur le champ de bataille, elle avait fini par perdre dans toute l'étendue de sa ligne, depuis Dunker-Church jusqu'au dernier pont de l'Antietam, un terrain considérable; elle y avait laissé des canons, des drapeaux et plusieurs milliers de prisonniers. Le soir du 17, elle était tellement éprouvée qu'elle ne pouvait songer à reprendre l'offensive : le retour en Virginie était devenu une nécessité. Enfin les résultats politiques de la bataille de l'Antietam n'étaient pas moindres : les confédérés étaient obligés d'abandonner le dernier pouce de terrain qu'ils occupaient dans le Maryland, ils cessaient de menacer la Pensylvanie, et, au lieu d'avoir obtenu par un coup d'éclat la reconnaissance des neutres, ils avaient prouvé qu'ils perdaient leur principale force en prenant l'offensive.

L'erreur que Lee expia par cette grande défaite est évidente, et on peut en suivre les conséquences à travers les événemens que nous venons de raconter. Cette erreur fut de diviser son armée pour prendre Harpers-Ferry en présence de Mac-Clellan, et de trop compter sur les lenteurs de son adversaire. S'il n'avait pas ainsi partagé ses forces, il aurait eu le choix, ou de livrer la bataille décisive dans des conditions bien plus favorables sur les pentes escarpées de South-Mountain, ou de continuer avec tout son monde la campagne sur le Haut-Potomac. Les fautes de ses ennemis réparèrent en partie les siennes. A la faveur de la honteuse capitulation de Miles, des retards de Franklin le 14 et le 15, et des délais qui ne permirent pas à Mac-Clellan de l'attaquer le 16, il put réunir tout son monde le 17 sur le champ de bataille. Cependant l'issue du combat eût peut-être été différente, si, au lieu d'arriver à trois heures de l'après-midi, A. P. Hill avait pu prendre part à la lutte dès le matin et joindre ses efforts à ceux qui continrent si longtemps la droite fédérale. Si Mac-Clellan n'obtint pas une victoire plus décisive, s'il ne profita pas de cette occasion pour porter à Lee un coup irréparable, on peut attribuer à plusieurs causes ce non-succès relatif. La première se trouve dans l'état moral de ses troupes. L'armée qu'on venait de lui confier se composait en partie des vaincus de Manassas, et pour le reste de soldats levés depuis une ou deux semaines

seulement, qui n'avaient jamais marché, jamais vu le feu, qui ne connaissaient ni leurs chefs ni leurs camarades. Ils se battirent avec une grande bravoure, mais on ne pouvait demander à ces hommes ce que Lee obtenait des siens. Leurs rangs n'avaient pas cette cohésion qui permet de profiter sans retard d'un premier succès. On peut reprocher aux généraux unionistes d'avoir divisé leurs efforts sur la droite en attaques successives et d'en avoir ainsi affaibli l'efficacité. Les corps de Hooker, de Mansfield et de Sumner, c'est-à-dire une force de 40,000 à 44,000 hommes, au lieu d'être engagés l'un après l'autre durant l'espace de quatre heures, auraient pu se réunir pour frapper ensemble la gauche confédérée, qu'ils auraient sans doute écrasée. Mac-Clellan et plusieurs de ses lieutenans s'exagérèrent aussi, nous le répétons, le nombre de leurs adversaires, et cette erreur arrêta Franklin et Porter, dont l'intervention à la fin de la bataille eût été irrésistible. Enfin Burnside, par sa longue inaction, renversa tous les plans de Mac-Clellan, permit à Lee de porter toutes ses forces à sa gauche, et priva ainsi les fédéraux des principaux avantages qu'une conduite plus énergique de sa part leur aurait certainement assurés.

Le soleil du 18 septembre vint éclairer une de ces scènes de souffrances et d'angoisses qui confondent l'orgueil de l'homme par le spectacle de sa faiblesse et de sa cruauté; 20,000 hommes, tués ou blessés la veille, gisaient sur cet étroit champ de bataille. Leurs camarades étaient épuisés par la lutte, la fatigue, la privation de sommeil et de nourriture.

Mac-Clellan avait bien songé à reprendre l'offensive ce même jour, à faire de nouveaux et peut-être de plus grands sacrifices pour compléter la victoire si chèrement achetée la veille. Plusieurs généraux, Franklin entre autres, le lui demandaient. D'autres, comme Sumner, le détournaient d'une résolution aussi hardie. Cette attaque offrait des chances sérieuses de succès; mais avec des troupes novices les paniques, les accidens imprévus, étaient toujours à craindre et pouvaient compromettre tous les résultats déjà obtenus : la Pensylvanie protégée, Washington dégagé, l'invasion définitivement repoussée. Le général unioniste ne voulut pas courir ce risque. Son devoir, comme chef et comme citoyen, lui commandait de ne frapper désormais qu'à coup sûr, « car, dit-il lui-même, une bataille perdue aurait tout perdu. » L'armée du Potomac était fort réduite, non-seulement par l'absence des soldats tués, blessés ou pris, mais surtout par la désorganisation des corps qui avaient le plus souffert dans la bataille. Ainsi celui de Hooker, qui, sur 14,856 hommes, en avait eu 2,619 mis hors de combat, n'en comptait, le 18 au matin, que 6,729 sous les drapeaux. D'importans

renforts allaient d'ailleurs arriver, il fallait les attendre. Les deux divisions de Couch et de Humphreys rejoignirent l'armée dans la matinée. Dès qu'elles parurent, Mac-Clellan, désormais assuré du succès, donna tous les ordres pour attaquer, le lendemain 19, les confédérés dans les positions qu'ils occupaient depuis la bataille.

Son prudent adversaire ne l'y attendit pas. Il avait reçu aussi un renfort dans la journée du 18, celui de la dernière division laissée à Harpers-Ferry; toutefois ces troupes fraîches ne suffisaient pas à compenser ses pertes. La campagne sur la rive gauche du Potomac était finie et ne pouvait se reprendre. Dès lors il était inutile de persister à se maintenir dans l'angle de ce fleuve et de l'Antietam, où tant de sang avait déjà été versé inutilement pour la cause confédérée : c'était s'exposer sans objet à une attaque qui aurait pu dégénérer en désastre. Dans la nuit du 18 au 19, toute l'armée de Lee, profitant de ce que les eaux du Potomac étaient très basses alors, repassait silencieusement en Virginie. Elle laissait derrière elle, sur le sol du Maryland, avec nombre de ses meilleurs soldats tués ou blessés, bien des espérances déçues, bien des illusions détruites; mais les confédérés quittèrent en vaillans soldats le sol qui leur avait été si funeste, en n'abandonnant à l'ennemi aucun trophée de leur retraite nocturne. Le lendemain matin, une partie du corps de Porter traversa le fleuve à leur suite, repoussant devant elle la brigade Lawton, qui lui disputa mollement le gué de Sheppardstown et qui perdit quelques canons dans cette affaire. L'armée confédérée se retirait sur Martinsburg et la partie occidentale de la vallée de Virginie. Jackson devait former l'arrière-garde et défendre la ligne de l'Opequan, affluent du Potomac. Craignant d'être trop pressé par les fédéraux, il se décida à faire contre eux un retour offensif. Le 20 au matin, à la tête de deux divisions, il surprit Porter, qui n'avait encore fait passer le Potomac qu'à une partie de ses troupes. Se formant sur deux lignes, A. P. Hill les attaque de front, tandis qu'Early s'embusque dans les bois qui avoisinent les hauteurs où les fédéraux sont postés. Une charge de Hill, que l'artillerie ennemie ne peut arrêter, ébranle les soldats de Porter; Early achève de les mettre en désordre, et ils gagnent à la hâte l'autre rive du Potomac, en laissant derrière eux un bon nombre de tués et de blessés, ainsi que 200 prisonniers. Jackson revint, avant la nuit, prendre position sur l'Opequan. Mac-Clellan de son côté occupa quelques jours après Harpers-Ferry. La campagne du Maryland était terminée.

COMTE DE PARIS.

LE

LIVRE A SERRURE

A Mme OCTAVE FEUILLET.

I.

La nuit était splendide. Le ciel, noir et profond, ressemblait à une immense draperie de velours semée de clous d'or; cependant, comme on était au plein cœur des plus grands jours de l'année, un reste de clarté traînait encore au sommet des collines du côté où le soleil se couche. On entendait à quelque distance le gémissement de la mer sur la grève, et par une échancrure, entre les cimes arrondies de deux bouquets de pins, le regard en apercevait la surface lumineuse et lisse, toute pleine de scintillemens. Esther courut à la fenêtre, l'ouvrit toute grande et s'y pencha, offrant son visage au souffle de vent léger qui passait dans l'air. Au milieu du silence, des murmures sortaient du feuillage. C'était comme des voix étouffées qui s'appelaient et se répondaient. Elle semblait en écouter le langage mystérieux et doux, les yeux au loin, perdus dans le vide, les lèvres entr'ouvertes et frémissantes comme si elle eût demandé quelque chose à l'espace que la brise ne lui apportait pas. Tout à coup elle se jeta sur la porte de sa chambre, en tira le verrou, revint à la fenêtre, plongea un regard dans l'obscurité du jardin, et, sûre de n'être point dérangée, prit dans une armoire un livre fermé par une serrure dont elle se hâta de faire jouer le ressort, s'assit devant une table, et, sautant sur une plume avec une sorte d'impatience, la trempa dans l'encre. Presque aussitôt sa main volait sur les pages blanches.

« Je sens que le sommeil ne viendra pas;... j'ai comme du feu dans les veines. Que faire, sinon ce que j'ai fait si souvent : me confier à ce livre où je mets tout sans ordre, les menus événemens de chaque jour, — et Dieu sait cependant s'ils ont la monotonie d'une eau qui coule sans bruit sur un lit d'herbes molles, — les pensées qui me viennent tout à coup, mes espérances, que font naître le gazouillement d'un oiseau, la chanson d'un enfant qui pousse deux chèvres sur un sentier, un rayon sur un brin de mousse, les craintes que m'inspire un avenir inconnu, mes tristesses vagues, mes souvenirs, tout enfin! C'est mon confident, mon ami, et sans lui il y a des heures où je serais bien triste.

« J'ai là sous ma main une lettre qui m'a donné la fièvre. Je n'en ai rien laissé voir. Comme on peut être seul quelquefois au sein d'une famille! A qui s'ouvrir? Quand cette lettre est arrivée, c'est ma sœur Hortense qui en a déployé les larges feuilles. — Ah! voilà Blanche qui se marie! a-t-elle dit. — Que Dieu l'assiste! a répondu ma mère. — Ma sœur Charlotte n'a pas remué; rien sur son visage, rien dans son attitude; il m'a semblé seulement qu'elle était moins active à tirer l'aiguille. Moi, je n'ai rien dit. Je savais toute l'histoire depuis un mois, Blanche m'en ayant écrit la nouvelle en secret. J'avais sa lettre dans ma poche; mes doigts en faisaient crier le papier. Quelle lettre! Je l'avais lue et relue! « Comprends-tu? me disait-elle, je l'épouse, lui, Edmond,... cet Edmond qui sera à moi; les deux familles sont d'accord, le mariage se fera dans six semaines, on n'en parle pas encore à cause d'un oncle qu'il faut amener à le vouloir; mais, si je n'en parlais pas à quelqu'un, mon bonheur m'étoufferait, il faut qu'il s'épanche,... j'en ai le cœur plein. » Il y en avait quatre pages écrites sur ce ton-là; elle était folle! Cette lecture m'a fait perdre l'esprit, je n'en dormais plus; j'en savais tous les passages par cœur. Il m'arrivait, quand j'étais seule dans les champs, ou la nuit avant de fermer les yeux, de me les réciter à moi-même. Des mots me semblaient écrits avec du feu. J'en ai vécu; je n'avais plus aucune autre idée. — Qu'as-tu? me disait-on quelquefois. — J'avais cette lettre. Il y a donc des bonheurs qui rendent fou, et ces bonheurs viennent d'un autre! Quand je pense à ces choses, mon cœur bat à se rompre. Il y avait une ligne à la fin qui m'a fait monter le rouge au visage : « tu verras, ajoutait Blanche, un jour ce sera ton tour, tu aimeras, tu seras aimée. »

« Je traverse des heures d'une détresse morale telle dans mon abandon que partout je cherche un secours, un appui; mais à qui m'adresser? et qui me comprendra? Ce n'est pas le curé, à qui j'en ai demandé. Le pauvre homme est accoutumé à confesser de bonnes femmes qui s'accusent de minuties et se croient perdues pour une

gorgée de bouillon avalée un vendredi, ou de jeunes paysannes robustes qui ne se font pas faute de commettre de gros péchés. Moi, il n'entend rien à ce que je lui dis. Il m'écoute, dodelinant de la tête, hume une prise de tabac, et, lorsqu'il devine au tremblement de ma voix que des sanglots me montent à la gorge, un bredouillement de mots sans suite m'interrompt. — Des imaginations que tout cela, ma fille, ça passera, ça passera! me dit-il. — Et après quelques exhortations banales où il m'invite à la soumission, il se hâte de s'éloigner en répétant : — Ça passera, ma fille, ça passera! — Et rien ne passe, hélas!

« L'abbé Camelot est bon, il fait du bien au-delà de ses forces et de ses ressources, il donne ce qu'il a et ce qu'il arrache à la parcimonie et à l'égoïsme de ses paroissiens; mais il a l'esprit court, et au-delà d'un certain horizon où il a cantonné sa vie et son intelligence, tout le reste est lettre morte pour lui. Quelquefois je le rencontre trottant le long d'un sentier, son bréviaire à la main. Je ralentis mon pas et marche à côté de lui. Des confessions sans ordre sont prêtes à m'échapper, un besoin inassouvi d'épanchement me dévore, déjà mes lèvres remuent, et soudain je m'arrête. Mes regards sont tombés sur ses mains; il les a mal soignées, les ongles sont noirs, et je ne sais quelle répugnance dont je suis saisie me glace. La soutane de l'abbé répond à ses mains : elle est effiloquée, luisante, grasse; rapiécée, ce ne serait rien, mais des taches! J'abrége la promenade et je rentre au Courtil avec le même poids sur le cœur, le même trouble dans l'esprit.

« Ce soir, nous étions réunies au salon, ma mère et mes deux sœurs, comme c'est notre habitude chaque jour à l'issue du dîner. Les fenêtres étaient toutes grandes ouvertes, laissant entrer la lumière à flots. Le vent gonflait nos rideaux comme des voiles et chassait jusqu'à nous l'odeur des jasmins et des orangers. J'ai regardé autour de moi. J'avais un besoin extraordinaire de dire à quelqu'un ce que j'éprouvais; mais comment faire? Ma sœur Hortense, la plume à la main, le nez dans ses livres, examinait les comptes de la semaine. Au froncement de ses sourcils, j'ai bien vu qu'elle n'était pas contente. Quelque vingt francs de trop qu'on aura dépensés! Charlotte brodait ce devant d'autel auquel elle travaille depuis cinq ou six mois. Quel ouvrage! Elle ne le quittait pas des yeux, et ses mains allaient toujours avec un mouvement tranquille et régulier qui me donne des irritations ou quelquefois des envies de pleurer. Son visage avait la couleur de la toile; il est tout blanc. Je n'ai jamais vu à personne de visage pareil; il me fait peur ou il me fait pitié. Éclairé par la lueur jaune qui vient du couchant, il prend des tons de vieil ivoire. Ses lèvres sont pâles;

sa respiration insensible ne dérange pas un pli de son corsage. Cependant, comme Charlotte est plus jeune qu'Hortense, j'ai parfois envie de me jeter dans ses bras et de lui crier : — Écoute-moi, je t'en prie; — mais, quand je m'approche, elle m'enveloppe d'un regard qui me décourage. Ma mère, assise dans ce fauteuil de bois gris à tapisserie qu'aucun événement n'écartera jamais de sa place au coin de la cheminée, sommeillait, un livre à la main. Pas un bruit, pas un murmure. Le vieux chien frisé qui trotte partout sur les pas de ma sœur aînée, roulé en boule, restait immobile sur une chaise basse qu'il affectionne et qu'on lui disputerait en vain. On entendait le froissement des rameaux verts contre la muraille et les cris des hirondelles qui ont bâti leurs nids sous le toit de la maison. J'avais froid dans ce salon, que le soleil chauffe toute la journée. Le chien tout à coup s'est dressé sur ses quatre pattes et a poussé des aboiemens sonores. — C'est M. le curé, — a dit ma sœur Hortense. Ma mère a fermé son livre. Le parquet a crié dans la pièce voisine sous le poids d'un pas lourd. Nous nous sommes levées, le chien s'est précipité en bas de sa chaise, la porte s'est ouverte, et sur le seuil l'abbé Camelot, s'inclinant, son chapeau à la main, nous a dit : — Madame et mesdemoiselles, je vous salue.

« Le chien d'Hortense lui sautait aux jambes; il a tiré de sa poche un morceau de biscuit, le lui a donné, puis s'est assis en s'essuyant le front. Jamais il ne m'avait paru ni si rouge, ni si gros dans sa taille courte. Son mouchoir à carreaux jaunes et bleus posé sur ses genoux, sa tabatière ouverte sur un petit guéridon que ma mère a toujours à côté de son fauteuil, la conversation s'est éveillée. — Le vent marin souffle, dit le curé; il pourrait bien pleuvoir cette nuit. — Tant mieux pour les regains, répond Hortense. — Malheureusement, s'il tombe de l'eau, le mistral viendra. — Tant pis pour les olives, réplique ma mère. — On parle des biens de la terre et de l'apparence des récoltes. Des silences coupent la conversation, puis elle glisse sur le terrain de la médisance, où elle s'étale à l'aise. Tout le pays est passé en revue. Le bourdonnement de ces petites méchancetés que je connais par le menu, et qui possèdent le don d'arracher Hortense à ses calculs, me rappelle le susurrement monotone de ces insectes qui tournent incessamment autour de leur victime endormie. Le curé et ma mère cependant ont pris des cartes et jouent. Les mains de Charlotte vont toujours. Leur activité me fatigue, moi qui ne fais rien. Je m'approche de la fenêtre, je me glisse sous le rideau, j'aspire la fraîcheur de la nuit, je regarde les lumières qui brillent au loin, et mon rêve se perd dans les étoiles. Neuf heures ont sonné au clocher du village. Hortense a dit : — Il est tard! — Ma mère a répondu : — Il faut se

coucher. — Le curé s'est levé, nous a saluées en commençant par la maîtresse de la maison, et en descendant jusqu'à moi, la cadette par rang d'âge, et mettant son mouchoir à carreaux dans sa poche : — A demain, a-t-il dit.

« Demain! Je sais ce que ce mot renferme de menaces dans ses courtes syllabes. Demain sera comme aujourd'hui, aujourd'hui a été comme hier. Les heures n'en seront ni moins pesantes ni moins décolorées. Hier j'ai passé ma matinée à ranger le linge dans les armoires, et, comme je négligeais de placer une étiquette entre les serviettes à liteaux bleus et celles à liteaux rouges, Charlotte m'a secouée et m'a dit : — A quoi penses-tu donc? — Aujourd'hui Hortense m'a employée à transcrire sur un registre le relevé des dépenses du dernier trimestre, qui doivent être divisées en chapitres suivant leur nature. Elle en est arrivée aux minuties, et cela l'intéresse. Y a-t-il eu un temps où mes deux sœurs ont été jeunes comme je le suis encore, et dois-je croire qu'un moment viendra où je serais vieille comme elles le sont déjà, vieille par les goûts et le caractère, les habitudes et les préoccupations? Pauvres sœurs! le chêne qu'on voit au bout du jardin a une vie plus animée que la leur. Il chante avec le vent qui caresse son feuillage. Au plein soleil de midi, il reluit et semble heureux de porter fièrement sa tête dans la lumière; au réveil du jour, il est plein de frissons et de murmures. Il a sa part des joies et des peines de la création;... mais elles? Elles s'étiolent, elles se fanent, elles s'éteignent... Que tout est beau cependant autour de nous!.. La saison est en fête, le ciel est en feu!.. »

Le lendemain, à la même heure, Esther reprenait la plume, et de nouveau ouvrant son livre à serrure :

« Un événement est arrivé qui a fait pousser un cri de joie à ma mère... Une lettre de mon jeune frère nous annonce qu'il sera bientôt ici... Il a passé brillamment ses examens et vient se reposer parmi nous, dans la maison où il est né. Ma mère, qui n'est pas tendre, en a eu des larmes dans les yeux. — Jacques, mon enfant, je vais donc l'embrasser! a-t-elle dit. — Le curé, qui l'a baptisé et lui a fait faire sa première communion, s'est mouché bruyamment; moi, j'ai battu des mains. Je pourrai donc rire avec quelqu'un, et rire c'est si bon!

« Il y avait un *post-scriptum* à la lettre, qui a fait chuchoter mes sœurs. « Je vous amène mon ami Raoul, qui est enseigne de vaisseau. Il a un congé de convalescence, et, comme on lui a recommandé l'air du midi, je lui ai proposé de m'accompagner. Hortense trouvera bien une chambre pour M. de Mauplas au Courtil. Mon ami n'est pas malade; mais il s'est battu et a reçu un grand coup d'épée qui l'a mis à deux doigts de la mort. Ce duel est toute

une histoire que je vous raconterai là-bas. A présent le médecin répond de lui; un peu de repos dans un air salubre et chaud, et il n'y paraîtra plus. Apprêtez-vous à le recevoir comme un autre frère que la Providence vous enverrait... »

« Un duel, un grand coup d'épée!.. cela fait trembler... Ces garçons ne redoutent rien; mais pourquoi ce duel? Étant petite fille, un matin que je considérais le portrait d'une de mes aïeules que le peintre a représentée les bras nus, pinçant de la guitare à côté d'un singe assis sur un fauteuil, une vieille servante qui avait vu naître ma mère me dit : — Cette belle dame en robe rose que vous regardez là a été cause qu'un officier du roi est mort dans un jardin d'un coup d'épée, ce qui n'a pas empêché Mme la baronne, votre tante, de s'attifer comme vous voyez. — Je ne sais pourquoi cette histoire m'est revenue à la mémoire subitement en entendant parler de l'ami de mon frère et de son duel. Est-ce aussi une personne comme la baronne, ma tante, qui en a été cause? »

La plume glissa des doigts d'Esther, et, la tête dans sa main, elle s'oublia en des rêves confus.

Deux ou trois jours après la réception de la lettre qui annonçait la prochaine arrivée de Jacques et de M. de Mauplas, et tandis que tout était en l'air dans la maison, Mme de Carnavon, un matin, fit prier Esther de monter chez elle. Cette invitation éveilla un vague sentiment de frayeur dans l'esprit de la jeune fille. Esther savait par expérience que ce n'était jamais que dans les circonstances graves qu'on en agissait ainsi. Elle tremblait donc un peu en entrant chez sa mère. — Asseyez-vous là, ma fille, dit celle-ci en posant sur un guéridon à vieille galerie de cuivre un papier qu'elle tenait à la main.

Ce début ne rassura point Esther. Mme de Carnavon avait-elle découvert le fameux livre à serrure auquel sa rêveuse fille tenait plus qu'à la prunelle de ses yeux? Quelle homélie alors! Il y eut un instant de silence, après quoi, arrêtant son regard froid sur Esther qui restait immobile et presque en équilibre sur le rebord de sa chaise : — Une personne qui est d'une naissance honnête a demandé votre main, ma fille, reprit Mme de Carnavon.

— Ah! fit Esther, qui rougit jusqu'à la racine de ses cheveux.

Elle pensa aux confidences qu'elle avait écrites sur les pages de son livre, aux songes qu'elle avait faits tout éveillée, et ses yeux firent le tour de la chambre comme si elle se fût attendue à voir sortir de derrière quelque meuble l'être mystérieux qui voulait unir sa vie à la sienne. Son cœur battait à coups pressés. — Vous ne répondez pas, ma fille, reprit la mère.

— Et que vous répondrai-je, ma mère? J'attends pour vous exprimer ma pensée que vous m'ayez fait connaître le nom de la personne qui vous a adressé cette demande.

— Il n'est pas nécessaire qu'une fille bien née sache le nom de l'homme qu'elle doit épouser avant que la chose ne soit décidée, et celle-ci ne l'est pas. Qu'il vous suffise de savoir que cette alliance, en supposant qu'elle soit acceptée, vous laisserait au rang que votre famille, bien qu'appauvrie, occupe dans le pays. Celle où il vous est loisible d'entrer est honorablement posée, et celui de ses membres de qui vient la proposition que je vous communique a du mérite et du bien au soleil. Il vous a vue à l'église, et la personne discrète qu'il a chargée de m'informer de sa recherche m'assure que tout en lui témoigne de l'éducation pieuse qu'il a reçue. Il le prouve en ne voulant paraître dans les maisons où il pourrait vous rencontrer qu'après avoir obtenu mon agrément.

— Mais, si les choses sont ainsi, pourquoi m'interroger? C'est à vous de répondre.

— Je voulais savoir tout d'abord si votre inclination vous pousse vers le mariage, ou si, comme vos sœurs Hortense et Charlotte, vous êtes résolue à vivre dans le célibat.

— Puisque vous voulez bien me demander mon avis, je vous avouerai que je n'ai aucune objection contre le mariage, qui est un état honnête vers lequel toute femme se sent appelée.

— C'est me dire que vous voulez entrer dans la voie où il est le plus difficile de faire son salut, ma fille; je ne m'y oppose pas... Reste à présent la question de la dot.

— La dot? répéta Esther.

— Il est rare qu'on épouse une fille pour ses beaux yeux. Le jeune homme dont on m'a parlé dépend d'un grand-père qui a des idées arrêtées là-dessus. Vous avez en propre, sans parler de ce qui vous reviendra après mon décès...

— Ma mère!

— Pourquoi s'effaroucher des mots quand la chose est inévitable? Je disais donc que vous teniez de votre père une somme de quarante mille francs à peu près, laquelle est hypothéquée sur cette terre, qui est un bien de famille et qui en vaut, à ce que prétend mon notaire, quatre cent mille environ. Vos sœurs ont droit à une part égale, ainsi que votre jeune frère. Le surplus constitue mon avoir personnel.

— Je le sais, ma mère, et vous n'avez pas pu croire qu'il entrerait jamais dans ma pensée de rien faire qui pût diminuer votre bien-être.

— J'en suis convaincue; mais là n'est pas la difficulté. Pour présenter au contrat en argent liquide cette somme de quarante mille francs qui vous appartient, il faudrait vendre une portion de cette terre, sur laquelle nous vivons tous, et que j'ai pu sauver d'une

ruine vers laquelle nous courions; or quelle portion vendre, les prés, les vignobles ou les bois? Et cette vente ne diminuerait-elle pas la valeur totale de l'immeuble, sans parler du déplaisir que me causerait le morcellement d'un domaine où je suis née?

— Mais alors que faire? car pour rien au monde je ne voudrais vous causer aucun déplaisir.

— Je savais bien que votre bon cœur ne voudrait pas attrister mes derniers jours par une vente qui atteindrait le Courtil. Ce serait comme une amputation dont je souffrirais à un âge où l'on a bien le droit de mourir tranquille. Dans de telles conditions, et en vous remerciant de l'honnête résolution à laquelle vous vous êtes arrêtée, si vous persistez dans la pensée du mariage, je n'ai plus qu'un conseil à vous donner,... adressez-vous à votre sœur.

— A Mme d'Équemaure?

— Elle-même. Je l'attends aujourd'hui. Elle a quitté Cannes pour nous rendre visite. Mes chevaux avec la calèche l'attendent à la gare voisine, et c'est pour qu'ils fussent en état de l'amener plus vite que j'ai pris soin de ne pas m'en servir hier.

— Mais les siens, ma mère, n'en a-t-elle pas de fort beaux?

— C'est bien pour cela! Des chevaux de prix,... y pensez-vous? Elle n'entend pas qu'ils se fatiguent, et elle a raison. C'est bien le moins, quand elle abandonne la compagnie brillante qui l'entoure pour nous consacrer quelques heures, que notre seul souci soit de lui être agréable! Parlez-lui de votre projet,... elle est riche; peut-être, si son mari l'y autorise, consentira-t-elle à vous faire l'avance de cette somme sur l'abandon de votre part d'héritage. Votre sœur aînée, Hortense, a déjà disposé de la sienne en faveur de votre frère, en qui repose l'espoir du nom. J'ai tout lieu d'espérer que votre autre sœur Charlotte fera de même, ce qui le mettra plus tard en état de s'établir.

Mme de Carnavon se leva là-dessus; la conférence était close. Esther l'imita et sortit.

Un peu troublée du tour qu'avait pris l'entretien, elle descendit au jardin. C'était un enclos irrégulier assez vaste qu'un saut de loup séparait d'un bois voisin. On y arrivait par une porte à claire-voie disposée sur un perron de quatre ou cinq marches qui le mettait en communication avec une espèce de terrain vague en contre-bas dont la surface inégale servait de cour à la maison.

Lorsque Esther pénétra dans le jardin, elle y fut accueillie par des pigeons familiers qui s'abattirent autour d'elle, faisant luire leur gorge irisée et les tons de moire de leurs ailes sur le sable fin des allées. Des arbres fruitiers de toute nature y mêlaient leurs branches, croissant à la diable entre des carrés de légumes. Des papillons blancs voletaient partout, et des abeilles, pareilles à des

..incelles d'or, remplissaient les plates-bandes de leurs bourdonnemens. La jeune fille n'était pas en humeur de répondre aux agaceries des belles colombes qui roucoulaient sur ses pas, et prit une allée bordée de buis qui conduisait à un épais massif de pins et de chênes verts. Elle y trouva à l'ombre, sur un banc de bois vermoulu, sa sœur Charlotte, qui tirait l'aiguille. Sans arrêter plus d'une seconde le mouvement de ses doigts, celle-ci ramena autour de ses jambes les pans de sa robe de laine, et par un geste muet l'invita à s'asseoir à son côté. Esther obéit machinalement. Alors, sans lever les yeux de sa broderie : — Dans cette conversation que tu viens d'avoir avec notre mère, dit Charlotte, n'est-ce pas une question de mariage qui s'est débattue entre elle et toi?

— Comment sais-tu?

— Je sais que quelqu'un a demandé ta main. Hortense et moi en avons été informées hier.

— Avant moi?

— Avant toi, parce que, n'étant pas intéressées personnellement dans cette affaire, nous pouvions avoir une opinion plus claire et plus saine à émettre.

— Je ne comprends pas bien.

— Tu me comprendras plus tard; passons. Ma mère ne t'a-t-elle point parlé d'une dot?

— Oui, et c'est là le point difficile.

— Et à ce propos ne t'a-t-elle point engagée à t'adresser à notre sœur, Mme d'Équemaure?

— Qui pourrait peut-être m'avancer la somme dont j'ai besoin pour devenir Mme X ou Mme Y, car ce qu'il y a de plus singulier dans tout ceci, c'est que je ne sais même pas le nom de cette personne qui m'a remarquée. Le sais-tu, toi?

— Certainement.

— Alors tu vas me le dire.

— A quoi bon, puisque tu ne l'épouseras jamais?

Esther regarda Charlotte. Celle-ci plia soigneusement son ouvrage, et posant une main froide sur le bras d'Esther : — J'entends les grelots de nos chevaux qui ramènent Clotilde... Allons la recevoir avec autant d'empressement que de reconnaissance, comme il convient à des filles pauvres qui ont l'honneur d'avoir une sœur millionnaire... Tu pourras causer librement avec elle aujourd'hui.

II.

Mme d'Équemaure venait en effet de descendre à l'entrée de la cour. C'était une femme élancée, blonde et blanche, qui avait dans la physionomie un mélange singulier de coquetterie et de hauteur.

Déjà Mme de Carnavon se précipitait au-devant d'elle, étonnée de ne pas voir ses deux filles cadettes, mais suivie d'Hortense. Le cocher, endimanché et raide sur son siége, regardait avec un air de tristesse et de fierté les deux chevaux tout blancs d'écume qu'il avait poussés pour faire honneur à sa maîtresse. Esther et Charlotte apparurent alors au sommet du petit perron. — Hâtez-vous, voici votre sœur! leur cria Mme de Carnavon, presque irritée, — et elle entraîna Mme d'Équemaure dans le salon, où une collation avait été préparée.

Clotilde était de ces personnes à qui la nature et le hasard ont tout prodigué, et auxquelles par conséquent on accorde tout. C'est comme un droit qu'elles tiennent de leur bonheur. Elle était née jolie et heureuse. Jamais de maladie, ce qui faisait que, lorsqu'elle avait une indisposition passagère, il semblait que ce fût une injustice dont elle était victime. Certains êtres naissent privilégiés, comme si les fées de la légende s'étaient réunies autour de leur berceau pour leur aplanir la vie; ils ne connaissent point les larmes et ne se déchirent pas aux épines. Destinée à n'avoir qu'une mince dot engagée dans une terre qui la gardait comme un avare son trésor, Clotilde s'était tout à coup trouvée riche par la grâce d'un souvenir *in extremis*, un parrain opulent, qui l'avait à peine vue trois ou quatre fois en dix ans, l'ayant instituée sa légataire universelle. Un homme élégant, encore jeune, qui avait passé par la diplomatie, se présenta à point nommé pour associer une grosse fortune à sa fortune naissante et la tirer du Courtil. Elle prit sa volée vers Paris, nullement surprise de ce coup du sort qui lui ouvrait à deux battans les portes d'un monde où ses sœurs ne devaient point entrer. Plus tard, il lui sembla naturel qu'elles restassent dans l'ombre, comme il lui avait paru légitime qu'elle prît sa place dans la lumière. Cependant, polie et bien élevée, elle ne cessa pas d'entretenir avec elles une correspondance intermittente où elle les aimait en jolies phrases bien tournées; Mme de Carnavon en prenait texte pour s'extasier sur sa bonté.

— Mon Dieu, que je suis lasse! s'écria Mme d'Équemaure en se laissant tomber sur le grand fauteuil que sa mère avait poussé vers elle. Dans la même semaine, deux bals, un concert, trois ou quatre sauteries, un déjeuner dansant, et je ne sais combien de promenades, sans parler des dîners auxquels on m'invite tous les soirs... Cannes me tuera!

— Pauvre chère! comment as-tu fait pour nous venir voir? Vite, Esther, un coussin sous les pieds de ta sœur!

Esther prit le coussin et se courba pour le glisser sous les pieds finement chaussés de Clotilde. — Merci, petite, murmura Mme d'Équemaure, à qui sa mère présentait de beaux fruits et des gâteaux sur une assiette.

Mme d'Équemaure les repoussa d'un geste de lassitude sans y toucher, et s'adressant à Hortense, qui s'empressait autour d'elle : — Tu dois avoir liquidé les comptes de la dernière récolte. Est-ce qu'il ne me revient pas quelque petite chose pour ma part? Pourras-tu me remettre cela tout à l'heure?

— Certainement; la somme qui t'appartient est en or dans mon tiroir. Voici mes clés, Charlotte, va la chercher.

— Êtes-vous heureuses d'avoir ainsi toujours de l'argent prêt! s'écria Clotilde. Il n'y a peut-être pas deux louis dans ma bourse... Ai-je bien fait de venir! Si vous saviez ce que c'est qu'un château,— une villa qu'on loue pour sa santé, cinq ou six chevaux, un domestique nombreux, des voyages, le monde qui vous impose une dépense effroyable en toilettes, les réceptions de l'hiver,... que sais-je, moi? On a beau être riche, c'est comme si on était pauvre. Ah! j'ai bien souvent envié le repos dont vous jouissez au Courtil!

Elle soupira. — Veux-tu changer? dit Charlotte, qui revenait, une petite bourse à la main.

— Pauvre sœur! répondit Clotilde d'un air doux, ta santé n'y résisterait pas.

Charlotte s'approcha d'Esther, et, se penchant à son oreille : — Tu sais qu'elle partira avant le coucher du soleil; donc, si tu veux parler, ne perds pas trop de temps.

Esther profita d'un moment où Mme d'Équemaure, rafraîchie et reposée, se promenait à pas lents sous une treille, pour s'ouvrir à elle du projet qui la concernait. Aux premiers mots, sa sœur l'arrêta, et, ralentissant sa marche paresseuse : — Que me dis-tu là?.. Une dot?.. Alors ce monsieur qui te veut pour femme ne te prend donc que pour ton argent?

Elle se tourna vers sa mère, qui la suivait, faisant admirer à Hortense la grâce et le bon goût de ses ajustemens, et l'interpellant avant même qu'Esther eût pu lui répondre : — Je croyais à cette chère enfant plus de fierté, reprit-elle. Comment! elle écoute les propositions d'un homme qui parle de dot avant même de s'être présenté?.. Mais jamais, quant à moi, je n'aurais consenti à épouser M. d'Équemaure, s'il avait soulevé une pareille question!—Ah! ma chère, réfléchis... C'est une injure qu'il te fait!

Esther, interdite, essaya de répliquer; Clotilde l'interrompit : — J'aurais cette somme de quarante mille francs à ma disposition,— et je n'en ai pas le premier centime, — que M. d'Équemaure, qui a le sentiment de toutes les délicatesses, s'opposerait formellement à ce que je t'en fisse l'abandon.

— Je n'ai pas cru devoir faire aucune observation à Esther, je l'ai laissée à son libre jugement, dit Mme de Carnavon.

— Alors il t'a mal inspirée, ma mignonne. Ne parlons plus de

cela, veux-tu? Dans ton propre intérêt, par respect pour ta dignité, c'est par un refus catégorique que tu dois répondre... Il est de ces procédés qui dévoilent un homme.

— Que te disais-je? murmura Charlotte à l'oreille d'Esther.

Mme d'Équemaure, embrassée, choyée, bien enveloppée d'un manteau dont on dépouilla Hortense pour la couvrir, accablée de remercîmens pour la peine qu'elle s'était donnée, repartit bientôt dans la calèche qu'on avait bourrée de paniers de fruits choisis parmi les meilleurs et les plus beaux. Il ne fut plus question du mariage d'Esther.

Dans la soirée, et contrairement aux habitudes de la maison, Esther et Charlotte, qui avaient eu la même pensée sans se la communiquer, se rencontrèrent dans le jardin, où quelques heures auparavant une conversation les avait réunies déjà. Elles se dirigèrent vers le petit banc où l'ombre des chênes les protégeait et d'où leur voix ne pouvait être entendue. — Commences-tu à comprendre? dit Charlotte, dont le visage pâle apparaissait tout blanc aux clartés de la lune.

— Oui, répondit Esther, et je le regrette.

— Pourquoi? Il faut s'habituer à regarder les choses bien en face et les bien voir telles qu'elles sont, soit qu'on incline du côté de la révolte, soit qu'on penche vers la soumission. La révolte demande une énergie que je n'ai pas; je me suis soumise.

— Tu avais donc une expérience personnelle de l'entretien que je viens d'avoir?

— Hélas, oui! Un projet de mariage avorté m'avait laissé le cœur meurtri, et en cela j'étais plus atteinte que tu ne peux l'être, puisque, ne connaissant pas celui qui pensait à toi, tu ne perds rien en le perdant; une impatience douloureuse me dévorait. Je sentais par une première épreuve que je n'arracherais jamais une parcelle de cette maigre dot enclavée dans l'enceinte du Courtil; notre mère a ses idées là-dessus, et des idées qu'on a longtemps caressées se pétrifient et deviennent indestructibles. Une situation me fut offerte dans une famille russe que j'avais eu occasion de rencontrer à Hyères. La femme était aimable, le mari distingué et bon, les jeunes filles qu'on voulait confier à ma direction charmantes et gaies, tout me prouvait que j'aurais été accueillie comme une amie de la maison; de longs voyages, la vie animée, et dans un avenir certain l'assurance d'être à l'abri de toute inquiétude. J'y voyais surtout le moyen d'échapper au milieu où j'étouffais, la possibilité de reprendre à l'espoir par l'oubli.

— Eh bien?

— Et Mme d'Équemaure? Mes confidences faites à notre mère, Clotilde fut consultée. Elle se redressa. Cela l'étonnait qu'on pût songer

à quitter le Courtil, où, Hortense devenant malade, tout le poids de l'administration retomberait sur une mère âgée qui avait usé ses forces à nous soigner. Je n'avais donc pas le sentiment de la reconnaissance? Et puis on n'avait jamais ouï parler d'une Carnavon en condition. Cela frisait le scandale. Moi, sa sœur, institutrice ou demoiselle de compagnie! il fallait que je fisse bien bon marché du nom que je portais pour descendre jusque-là!.. L'indignation lui faisait monter le rouge au visage. Elle parla sur ce ton pendant un quart d'heure. Ma mère hochait la tête en signe d'assentiment.

— Et toi?

— Moi, j'écoutais. Je ne me croyais ni si ingrate ni si coupable; mais devant cette réprobation générale je cédai. Oh! je ne veux pas me faire meilleure que je ne suis. Ce ne fut pas une pensée de dévoûment qui m'inspira, ce fut surtout un sentiment de lassitude, une fatigue morale insurmontable. Une sorte d'usure s'était faite en moi par une trop longue suite d'espérances avortées, de légitimes aspirations transformées sous le souffle desséchant des circonstances en chimères irréalisables... Mon âme découragée n'avait plus de ressort. — Eh bien! dis-je, j'écrirai à la princesse T... qu'elle n'ait plus à compter sur moi. — Mme d'Équemaure m'embrassa. — A présent je te retrouve, me dit-elle... La place d'une fille bien née n'est-elle pas sous le toit qui abrite sa mère, son devoir de se dévouer aux siens? — Mme de Carnavon avait des larmes dans les yeux, et, regardant Clotilde, disait : — C'est un ange du bon Dieu! — Le lendemain on m'avait mise à la tête de la lingerie.

— Et depuis?

— Depuis j'y suis restée. Je ne pense plus, je couds.

Charlotte étouffa un soupir, et, prenant la main d'Esther entre les siennes : — Il y eut en moi pendant les premiers jours quelques tressaillemens comme on en voit sur une chair écorchée, puis cette sensation première s'émoussa, et l'année ne touchait pas encore à son terme que j'en étais arrivée au renoncement.

Elle pressa doucement la main de sa sœur. — Dieu fasse que tu ne connaisses jamais la pesanteur de ce mot! J'en porte le poids, et c'est pour cela que tu me vois toujours pliée sur mon aiguille.

Une ombre de rougeur se répandit sur ses joues; elle resta un instant silencieuse, puis de nouveau ouvrant ses lèvres décolorées : — Au fond de moi, il y a de l'engourdissement, au-dessus de cet engourdissement de l'indifférence... Tout glisse. Si tu arrives un jour à l'état où je suis tombée, je te plains;... mais pour réagir, pour lutter, je te l'ai dit, la force me manque.

Esther émue l'entoura de ses bras. Une larme presque aussitôt séchée mouilla les paupières de Charlotte. — Voici la première fois depuis de longs jours que mon cœur bat, dit-elle en se laissant aller

dans les bras qui l'entouraient; un cœur qui bat dans le vide, cela fait mal... Mieux vaut le comprimer jusqu'à l'écrasement.

Des sanglots soulevaient sa poitrine comme si elle eût vainement essayé d'en étouffer la violence; sa force d'inertie semblait vaincue, et tout ce qu'il y avait en elle d'émotions contenues débordait; puis enfin l'apaisement se fit. Bientôt elle écarta Esther par un mouvement d'une douceur extrême, et, l'ayant embrassée tendrement, elle rentra dans son attitude résignée. — Laisse-moi dans cette mort volontaire qui me permet de ne rien regretter, reprit-elle, on n'accepte qu'à ce prix.

Toutes deux rentrèrent au Courtil sans plus parler, Esther oppressée, Charlotte encore palpitante. Le curé était à sa place, son mouchoir à carreaux sur ses jambes replètes, jouant au piquet avec Mme de Carnavon.

— Vous vous êtes oubliées à causer, mesdemoiselles, dit la mère en jetant sur ses filles un regard froid par-dessus ses cartes.

— C'est la jeunesse, répondit le curé; il faut bien un peu de bon temps à cet âge.

Charlotte s'assit devant la nappe d'autel, et, sans répondre, en continua les broderies. Esther se glissa derrière les rideaux, et silencieuse regarda par la fenêtre ouverte. Plus tard, retirée dans sa chambre, et, la porte close, elle sauta sur son livre à serrure :

« J'ai froid jusques au fond des os! Est-ce vraiment cela qui m'attend?.. J'ai vingt ans,... le feu de la vie bouillonne dans mes veines, et c'est à cette mort lente, à cette mort de tous les jours, que je serai amenée! mais alors pourquoi ces fleurs, pourquoi ces étoiles, pourquoi cette lumière, pourquoi ces parfums que mes lèvres aspirent, pourquoi ces rayons du matin où je me baigne, pourquoi ce chant du rossignol qui me berce, pourquoi la jeunesse?.. Elle m'enivre de promesses qui ne seraient donc que des mensonges! Et que de choses cependant dans la transparence de cette nuit, dans les senteurs fraîches de ces herbes trempées de rosée, dans ce bruit harmonieux de la mer qui monte dans le silence! Il s'échappe de toutes ces merveilles un souffle qui embrase et gonfle mon cœur... Ah! rompre avec l'espérance m'est impossible... Je l'ai conservée dans la solitude, je la conserverai dans l'impuissance, et s'il faut qu'un jour elle m'échappe, c'est qu'une blessure m'aura frappée à laquelle je ne survivrai pas!

« Charlotte ne m'a pas tout dit;... mais certaines réticences, des mots échappés à ma mère dans le mouvement d'une conversation, ses aveux même à peine déguisés, m'ont fait deviner la vérité navrante. Mme de Carnavon, — hélas! n'est-ce pas le nom que je devrais lui donner toujours, — a quatre filles et un garçon; elle n'a que deux enfans, Mme d'Équemaure et mon frère Jacques. Elle est

reconnaissante à Clotilde de ce que tout lui a réussi. Elle est flattée dans son orgueil de patricienne déchue d'avoir une fille riche et baronne, qui va de pair avec les plus brillantes. On lui doit tout parce qu'elle a tout. À qui possède le superflu ne faut-il pas l'inutile? L'autre part de son amour va à celui qui sera ici dans quelques jours. Jacques a le nom, et n'est-ce pas la coutume dans les vieilles familles du pays qu'on avantage les fils aux dépens des filles? Pour que le nom, qui sans lui s'éteindrait, revive dans des conditions qui puissent lui rendre une partie de l'éclat perdu, pourquoi ne serions-nous pas dépouillées? Déjà Hortense a consenti au sacrifice, et si j'ai bien compris ma mère, Charlotte penche vers une semblable résolution. Renfermée dans son travail et ses mornes méditations, un jour elle se laissera pousser vers le cloître; elle ne fera que changer de silence. Ce mot de renoncement, dont elle désire que je ne mesure pas la profondeur et ne savoure point l'amertume, et qu'elle a prononcé tout à l'heure, n'est-il pas comme le son de la cloche qui annonce qu'une tombe va s'ouvrir? Une circonstance se présentera, — un mariage peut-être, — où, en l'accablant de flatteries, on obtiendra de l'opulente Clotilde qu'elle renonce en faveur de Jacques à sa part dans l'héritage commun. Il en aura quatre alors en comptant la sienne. Circonvenue, à bout d'espoir, lasse d'attendre, à mon tour ne céderai-je pas la cinquième, la dernière? A quoi bon d'ailleurs la défendre, si je n'en tire aucune force, si cette dot inutile est pareille à ces trésors que gardait un dragon fabuleux? Ce n'est plus une chose, c'est un mot! Et mon triste lot sera-t-il semblable à celui d'Hortense avec son indifférence plate ou tel que celui de Charlotte, qui s'éteint dans un marasme muet voisin de la mort?.. »

La main d'Esther s'arrêta; elle releva son front. Une glace posée en face d'elle lui renvoya son image. Elle vit deux grands yeux bruns tendres et profonds, doux et lumineux qu'ombrageait une frange de longs cils; sur un front pur, une forêt de longs cheveux châtains à reflets d'or dont les ondes épaisses s'enflaient autour des tempes, un nez fin aux narines frémissantes, un visage couvert partout d'une pâleur d'ambre; peut-être pouvait-on lui reprocher, au point de vue sculptural, la plénitude des courbes, les rondeurs grasses du menton et du cou, la ligne somptueuse des lèvres qui s'entr'ouvraient dans un sourire vermeil, mais la tristesse momentanée qui en éteignait les ardeurs et les voilait d'une ombre ne parvenait pas à en effacer la vie débordante.

Elle reprit la plume, et au bas de la page où l'encre séchait à peine : « Ah! rien n'y fait! écrivit-elle; le souffle de la jeunesse me soutient, et malgré le cri de ma raison j'attends encore et toujours j'espère! »

III.

On touchait au moment de l'arrivée de Jacques et de son ami. Chaque jour pouvait les amener au Courtil. Un matin, Esther s'était rendue à pied chez l'humble vicaire d'un hameau, à qui elle portait de petites aumônes qu'elle le chargeait de distribuer à de pauvres voisins. Elle aimait ces promenades que M[me] de Carnavon lui permettait d'entreprendre seule. Qui ne connaissait les hôtes du Courtil à quatre ou cinq lieues à la ronde? Quand elle allait ainsi par la campagne, le long des sentiers tapissés de lavande et de thym, ou à travers champs, avec la légèreté d'une alouette qui court dans le chaume, la tristesse n'avait plus de prise sur sa jeunesse, elle avait le cœur content et gai.

Les aumônes faites, et un bout de conversation achevé avec le vicaire, elle avait pris par le plus long pour revenir. Enfoncée dans les bois, où l'ombre l'enveloppait de fraîcheur, Esther ralentit sa marche, s'amusant à cueillir des fleurettes, puis s'arrêtant comme pour écouter ce que lui disaient ses pensées. Un homme vint à passer qui boitait légèrement; il jetait dans un sac qui pendait sur son épaule des champignons qu'il ramassait dans la mousse. C'était une sorte de mendiant bien connu dans le pays, qui allait de ci, de là, couchant dans les granges et vivant de quelques croûtes de pain qu'on lui donnait, par crainte plus que par amitié. On l'appelait *l'homme à la jambe qui traîne*, et il passait pour jeter des sorts. A son aspect, la gaîté d'Esther s'envola. — Voilà le Ronquier, se dit-elle, il m'arrivera quelque malheur aujourd'hui, bien sûr! — L'homme à la jambe qui traîne traversait en ce moment le sentier qu'elle suivait; il la salua. Elle se signa à la dérobée. — Une belle matinée, dit-il, et agréable pour les jolies filles qui cherchent des bouquets; mais il faut prendre garde tout de même : il y a des vipères dans le bois!

Esther prit à travers le fourré sans répondre et se dirigea vers un chemin dont les sinuosités blanches dévalaient au creux d'un vallon, non loin de là. Le soleil commençait à être haut sur l'horizon, la chaleur était venue. Elle avisa une charrette qui, bien abritée d'une tente arrondie sur des cerceaux, filait devant elle. Elle eut bientôt fait de la rejoindre, et le conducteur, qui était des environs, la fit asseoir à l'ombre, sur une botte de paille. — Nous serons au Courtil sur le coup de midi, et vous y arriverez fraîche comme un brugnon, dit-il.

Le voisin, tout en parlant, s'était assis sur le brancard, jambes pendantes, et le cheval, émoustillé par une caresse du fouet, [prit une allure plus vive.

Un jeune homme parut en ce moment sur un sentier de chèvre tracé au flanc de la colline au bas de laquelle passait la route. Le soleil frappait d'aplomb sur les rochers nus, et l'air embrasé par tous les feux du ciel desséchait les lèvres qui le respiraient. Le voyageur jeta un regard d'envie sur la charrette, vers laquelle sa marche oblique le dirigeait. De la place qu'il occupait, il apercevait le bord d'une robe de toile à bouquets de fleurs bleues et deux bottines qui luisaient au soleil; ses regards s'arrêtaient avec complaisance sur les deux petits pieds que l'ombre de la tente ne protégeait pas. Bravement exposés à la lumière, ils avaient l'air jeune. Coquettement couchés l'un à côté de l'autre, ils étaient parfois immobiles comme s'ils eussent voulu faire admirer leur fine cambrure et la grâce de leurs formes élégantes, et parfois ils frétillaient comme s'ils avaient été pris par une envie subite de danser. L'inconnu, qui trottait à travers les ronces, tout en les lorgnant du coin de l'œil, avait grande hâte d'atteindre la charrette avant qu'elle eût tourné l'angle de la colline. Il y parvint au moment précis où le cheval, qui secouait gaîment les grosses boules de laine rouge suspendues à son collier, présentait sa tête au détour du chemin.

— Eh! l'ami! cria-t-il au conducteur, qui faisait claquer son fouet.

Esther pencha la tête hors de son abri et montra son joli visage à la vive lumière du jour; c'était ce que le voyageur espérait. Le traître ôta lestement son chapeau, et d'un air de politesse : — Pardon, mademoiselle, s'écria-t-il, je ne vous avais point aperçue.

— Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur?

— J'ose à peine à présent le demander... Je suis étranger, j'ai perdu mon chemin, et la fatigue commence à se faire sentir.

— C'est-à-dire que vous ne seriez point fâché de faire un bout de chemin en voiture?

— Si le chemin que vous suivez mène au Courtil, je l'avoue.

— J'y vais moi-même.

La charrette venait de s'arrêter, comme si le bon gros cheval qui la traînait eût compris de lui-même de quoi il s'agissait; le mouvement de la personne qui souriait sous son ombrelle indiquait au piéton qu'il pouvait monter; il sauta prestement sur le marchepied et s'assit sur la botte de paille, tête nue; le vent qui le frappait au visage le rafraîchissait. — Il fait bon ici, dit-il, on irait ainsi jusqu'au bout du monde.

Esther examinait son compagnon à la dérobée. Il était jeune, d'une physionomie avenante, avec des yeux qui riaient malgré un certain air de souffrance. Son frère lui avait parlé d'un ami qu'il amenait. Si c'était lui? mais alors Jacques ne pouvait être loin. Elle regarda rapidement de tous côtés, la colline et le vallon étaient dé-

serts. — C'est impossible! pensa-t-elle, par quelle aventure Jacques arriverait-il à pied et seul?

Soudain, à la sortie d'un creux, derrière un amas de rochers qui s'avançaient comme un cap sur un champ de vignes et d'oliviers, on vit la mer étincelante, qui semblait rouler des diamans en fusion dans ses lames. Une aigrette de palmiers perdus dans l'azur frissonnait au sommet d'une pointe d'où, par longues files, des bouquets de pins parasols descendaient vers le rivage. Une lumière éclatante inondait l'espace. — Mon Dieu! que c'est beau! s'écria le voyageur, et ce ciel est-il pur, est-il bleu!

— Si pur et si bleu qu'on regrette parfois de n'y point voir de nuages.

Étonné, il regarda sa voisine : — Eh! mademoiselle, je suis d'un métier où l'on rencontre des nuages plus qu'on ne veut, et ils ne sont pas toujours d'une humeur plaisante!

— Marin, peut-être?

— Justement.

M. Raoul de Mauplas, l'ami de Jacques, n'était-il pas enseigne de vaisseau? Esther allait l'interroger; le voyageur ne lui en laissa pas le temps. — Un marin qui trotte à pied, ce n'est pas l'usage, reprit-il, c'est une sotte aventure qui en est cause. Un ami que j'accompagne ne s'est-il pas avisé, à peine hors du wagon qui nous a déposés à quelques kilomètres d'ici, de me planter là et de s'enfuir dans les terres pour rendre visite à un bon vieux curé qui a été son premier maître! — Va toujours droit devant toi, me dit-il, dans une demi-heure je t'aurai rattrapé. Il me quitte là-dessus et je pars. Il faut croire que je n'ai pas toujours suivi la ligne droite, ou que les lignes de ce pays s'allongent en zigzags. Au bout d'une heure, et marchant toujours, je me trouve en plein désert, des collines et des bois; personne à l'horizon. C'est alors que j'ai entendu le grincement des roues de cette charrette sur le chemin; ç'a été pour moi le salut.

Il n'en fallait plus douter, c'était bien le jeune homme à qui les médecins avaient recommandé l'air du midi; Jacques était certainement au Courtil. Désireuse de le rejoindre au plus vite, Esther pria leur conducteur de presser l'allure du cheval, qui prit le grand trot.

— Si vous allez au Courtil, c'est qu'apparemment vous connaissez ceux qui l'habitent? reprit le marin. Moi, c'est ma première visite, et, tout bas je vous en ferai l'aveu,... j'ai un peu peur.

— Pourquoi?

— Comprenez donc, mademoiselle, une maison où il y a quatre femmes qu'on n'a jamais vues, une mère et trois filles;... c'est terrible!

— Mais vous portez l'épée, vous êtes brave, et vous vous êtes risqué...

— Vous riez, mais je vous jure que je ne suis pas rassuré du tout. Comment faire pour plaire à tout ce monde?.. Ce qui me tranquillise à demi, c'est que j'arrive sous l'égide d'un fils et d'un frère qu'on adore.

— Ah! oui, dit Esther.

La charrette du voisin s'arrêta subitement. On était à l'entrée d'une avenue de vieux arbres entre lesquels poussaient pêle-mêle des buissons de toute sorte, où l'aubépine et l'arbousier confondaient leur feuillage. — C'est ici, dit Esther en sautant légèrement à terre. — Ses petits pieds rebondirent sur le gazon sans y laisser de trace, et, saluant leur conducteur d'un grand merci et d'un sourire, elle invita le jeune marin à la suivre. Elle ne marchait pas, elle volait. Bientôt elle se jeta en plein taillis, gagna un sentier qui filait à travers les noisetiers, les lilas et les houx, et poussa droit devant elle d'un pas rapide et dégagé. — Mais vraiment, mademoiselle, on dirait que vous êtes chez vous! s'écria le marin, que le vent des rameaux écartés par sa course fouettait au passage.

— Je crois bien que oui, monsieur de Mauplas, répondit-elle gaîment.

Un grand bruit de voix joyeuses arriva jusqu'à eux à travers un rideau de verdure; Esther en fendit d'un élan l'obstacle léger et parut dans la cour, où toute la famille s'empressait autour de Jacques, à peine descendu d'une méchante carriole qu'on voyait dans un coin. — Jacques! cria Esther. Il se retourna, et elle se trouva dans ses bras.

— Enfin! dit-il en lui rendant ses baisers coup sur coup.

Il aperçut Raoul, qui osait à peine s'avancer. — Ah! te voilà! cria-t-il, par où diable as-tu passé? Tu peux te vanter de m'avoir fait courir. — Et, sans attendre une explication, le prenant par la main : — Petite sœur, mon ami Raoul de Mauplas, dit-il en le lui présentant.

— Je sais, murmura-t-elle; j'ai recueilli M. de Mauplas chemin faisant; la connaissance est faite.

Mme de Carnavon avait des larmes dans les yeux en contemplant son fils. Il lui paraissait plus grand, plus fort, plus beau surtout.— Tu nous restes longtemps, très longtemps? reprit-elle en l'attirant de nouveau sur son cœur.

— Le plus longtemps que je pourrai. D'abord mon ami a besoin de reprendre des forces; il lui faut de grands soins. Je vous le confie.

— Nous le garderons pour te garder, répondit Mme de Carnavon. La chambre de M. de Mauplas est auprès de la tienne, ce qui fait que vous ne vous quitterez pas, et il me semblera que j'ai deux fils.

— Elle sait donc être mère quand elle veut? pensa Esther.

Des traces de souffrance se voyaient encore sur le visage du marin, qui à la dérobée examinait toute la famille. Lorsqu'ils en avaient fait le tour, ses regards se reportaient sur celle des trois sœurs qui l'avait tiré d'embarras. Esther avait dans la physionomie un rayonnement de gaîté qui l'attirait. Les petits pieds qu'il avait aperçus dans un rayon de soleil lui trottaient dans l'esprit. Esther, qui le voyait sans le regarder, remarqua la pâleur de son front et se rappela qu'il avait été blessé; elle devint sérieuse. Hortense, qui avait disparu depuis un instant, revint tout à coup, et d'une voix qui dominait le murmure des conversations cria : Le déjeuner est servi!

— Tu parles comme Minerve! répliqua Jacques. Je meurs de faim. — Et, prenant Esther par la taille, il l'entraîna vers la maison en courant.

Dès la fin de cette première journée, la glace était rompue entre les hôtes du Courtil. La réserve même de Mme de Carnavon n'avait pas tenu contre la belle humeur de M. de Mauplas, en qui s'épanouissaient toute la séve et toutes les séductions d'une jeunesse exubérante à peine voilée par un reste de fatigue qui en augmentait le charme. Le frère et les sœurs avaient fait la visite de la maison et le tour du jardin en se racontant mille histoires qui soulevaient des fusées d'éclats de rire et où revenaient sans cesse ces trois jolis mots si doux : te rappelles-tu?.. Raoul, qui ne perdait pas un mot de ces confidences rétrospectives baignées de toutes les fraîcheurs de l'enfance, entrait ainsi dans l'intimité de la famille. Les souvenirs s'envolaient de tous les arbres et de tous les buissons comme des nichées d'oiseaux jaseurs. Des sourires erraient sur les lèvres blanches de Charlotte, Mme de Carnavon écoutait son fils, et l'attendrissement donnait à son visage l'expression de la bonté. Elle ne se ressemblait plus.

Quelques jours après son arrivée, la nuit surprenait Raoul devant une table, à l'heure même où si souvent Esther ouvrait son livre à serrure, et sa plume courait sur le papier.

« Qu'ai-je fait depuis que j'ai quitté Paris, mon vieil ami? Cent lieues à peine, et j'habite un coin de terre où rien ne pénètre de ce qui agite le boulevard. Je suis entré dans cette Thébaïde un jour d'été, vers midi, par un grand soleil qui brillait insolemment au plus haut du ciel. Que cela ressemble peu aux villages et aux cottages des environs de Paris! Une vieille maison couverte de plantes grimpantes en si grande profusion que feuilles et fleurs semblent monter à l'assaut du toit; cela s'appelle un château! Une baraque tapissée de mousse est dans un coin, à l'angle d'une cour où vont et viennent, avec toute l'effronterie d'une liberté qui ne connaît ni règle ni discipline, des bandes de canards et de poules entre les-

quelles se promènent majestueusement des oies hautaines et paresseuses. Voilà pour l'extérieur. Le perron franchi, c'est bien une autre affaire! On a devant soi un large escalier de pierres mal dégrossies qui monte tout droit, et tout en haut, au fond d'un corridor où flotte une vague odeur de feuilles de roses, s'ouvrent un grand salon et un autre plus petit, comme un père et son fils qui se tiennent par la main, où s'étale contre les murs une collection nombreuse de portraits de famille peints au hasard par des artistes inconnus. De belles dames mignardes et furieusement décolletées font les yeux doux dans le vide. Toutes ont à la main des instrumens de musique de formes bizarres, luths, mandolines, guitares, sur lesquels leurs bras mignons promènent des doigts potelés. Leurs regards tendres qui vous poursuivent me font rêver à de belles histoires d'amour oubliées. Quelques vieux meubles en bois doré d'un bon style garnissent ces deux pièces séparées par des portières en lampas cramoisi. Des glaces coupées à cadres fleuris avec trumeaux achèvent de donner un air d'élégance à ces salons, où tout parle de choses mortes. Des parfums d'un autre âge sortent des boiseries; ils m'enivrent doucement.

« Je te vois sourire, et déjà ta voix railleuse me demande : — Et la femme? — Il y en a quatre, mon ami, mais il n'y en a qu'une, c'est vrai. Est-elle jolie?.. Je ne sais; je ne vois que ses yeux. Ah! quels yeux! Des fleurs lumineuses qui ont toutes les innocences, toutes les flammes, toutes les tendresses... Et gais avec cela, le rire y pétille! Puis tout à coup des pensées viennent qui les assombrissent d'une expression désolée. Ils paraissent si peu faits pour être malheureux que volontiers dans ces momens-là on embrasserait celle qui les possède en lui disant : Mademoiselle, je vous en prie, ne soyez pas triste!

« C'est en effet à une jeune fille que ces yeux appartiennent. Elle a vingt ans, bien que par l'expression de son visage et l'épanouissement de son sourire elle ne paraisse pas en avoir plus de seize. Et il y a des heures cependant où, par je ne sais quel réveil subit de sa pensée, c'est une femme qu'on a devant soi.

« Je l'ai surprise l'autre jour accoudée à la balustrade d'une terrasse d'où la vue domine un pli de la route qui court de Toulon à Nice. Par là passent tous ces heureux de la terre qui cherchent les stations enchantées de Saint-Raphaël, d'Hyères, de Cannes, de Monaco, et plus loin l'Italie. C'est le grand chemin de la jeunesse, de l'amour, du luxe, de toutes les oisivetés élégantes de la vie. Ses yeux en voient le mouvement, ses oreilles en entendent le bruit, et le bruit et le mouvement disparaissent comme ces oiseaux qu'un souffle du printemps amène pour un jour dans le ciel du midi. Je me suis approché. Esther a tressailli et a tourné vers moi un visage

où se réfléchissait comme dans une glace le trouble intérieur qui la tourmentait. Un coup de sifflet strident s'est fait entendre suivi d'un grondement sourd, et j'ai vu passer entre deux bouquets de pins le panache de vapeur blanche d'une locomotive; des wagons sautaient l'un après l'autre par l'échancrure ouverte au creux de deux collines. — C'est l'*express* de Nice, dit la voix douce d'Esther.

« — Il me semble plein de voyageurs.

« — Oui, c'est comme cela tous les jours; on dirait un fleuve qui coule;... ici nous ne bougeons jamais.

« Un soupir passa sur sa bouche. Il y avait comme des battemens d'aile dans ce soupir. Elle a quitté lentement la terrasse. Je n'ai pu m'empêcher de penser à ces hirondelles que des enfans emprisonnent dans des cages, et dont les jolies têtes inquiètes et la gorge haletante se froissent contre d'impitoyables barreaux.

« De nouveau tu souris, et te voilà prêt à me lancer un sarcasme en plein visage. Amoureux? Eh! je voudrais l'être! On n'a pas toujours l'occasion de sentir son cœur battre pour des personnes qui ressemblent à Mlle de Carnavon; mais, vois-tu, ce qui manque au mien comme à tant d'autres, c'est la naïveté. On n'a plus le loisir d'être jeune en ce temps-ci. Trop de personnes aimables cheminent dans tous les mondes de Paris, et les chansonnettes qu'elles fredonnent ne permettent pas d'entendre les gazouillemens des rêves qui berçaient les vingt ans de nos pères. On ne suit plus la pente du sentiment, tout au plus est-on fidèle à celle de l'occasion. On scrute, on analyse ce qu'on éprouve, on en veut connaître le pourquoi et le comment, la cause et l'effet; rien de frais, rien de spontané, rien de candide, tout au plus un désir, une curiosité. On était hier encore sur les bancs de l'école, et on se vante d'une expérience hâtive qui pousse dans l'esprit comme un champignon dans de la mousse. Que dire de la fierté d'un oiseau qui se montrerait heureux de ne savoir plus ni chanter, ni voler? Et voilà pourquoi je ne suis pas amoureux d'Esther.

« Ah! que je l'aimerais cependant, si le matin de ma vie m'avait laissé plus de jeunesse; mais le moyen d'être naïf quand on a reçu trois pouces de fer dans le flanc pour une coquette qui n'a pas même attendu votre convalescence pour s'en aller outre frontière égayer sa sensibilité! On a la rancune de sa duperie. Et cependant il me semble que le bonheur serait facile ici, dans cette nature embaumée, sous ce ciel clément.

« Deux coups secs qu'une pendule a sonnés dans le silence de ma chambre comme un avertissement m'ont appris qu'il se faisait tard... Je laisse là ma plume et mes confidences. Ce n'est pas le sommeil ou la fatigue qui me gagne, c'est l'incertitude de mes pensées. Elles n'ont pas plus de forme et de contour qu'un nuage flottant dans le

crépuscule d'un ciel gris. Bonsoir. Demain à la clarté du jour peut-être viendrai-je plus aisément à bout d'en débrouiller l'écheveau... »

Il était impossible que Raoul, malgré cette absence de naïveté dont il parlait à son ami, n'éprouvât point l'influence pénétrante du milieu où le hasard l'avait jeté. Comme une odeur s'évapore au contact de l'air, ce parfum de scepticisme et de raillerie dont les caractères s'imprègnent aisément à Paris s'usait et disparaissait dans cette vie lumineuse qu'il menait au milieu d'une campagne toute remplie d'une végétation exubérante. Après un petit nombre de jours, Raoul était déjà sous le charme.

Une chose extraordinaire arriva, qui fit que la famille de ses hôtes tout entière abandonna le Courtil pour vingt-quatre heures. Un ami de M.me de Carnavon, qui demeurait dans une partie écartée du Var, à quelque distance de Draguignan, l'invita, ainsi que tous les siens, à la pêche d'un étang. Mme de Carnavon n'était point accoutumée à ces déplacemens qui la faisaient sortir de ses habitudes, et qui étaient une occasion de dépenses contre lesquelles protestait l'économie d'Hortense. Elle céda pour faire plaisir à son fils, à qui elle ne savait rien refuser. Le lendemain de leur arrivée, on se mit en campagne de bonne heure. L'étang qu'il s'agissait de vider était situé dans une plaine inculte dont les ondulations légères couvraient un grand espace semé de bruyères et de pins. Le paysage avait un caractère de mélancolie qui contrastait singulièrement avec la nature ensoleillée et plantureuse qu'on venait de quitter. Pour augmenter encore cette impression de tristesse qui se dégageait de l'aplatissement des rives dont l'ourlet de sable et de joncs contournait les eaux dormantes de l'étang, et de l'étendue fauve de cette solitude où le vent courait avec de longs murmures, un brouillard léger rampait à la surface du sol et mêlait au gris du ciel les perspectives grises de l'horizon. Les arbres faisaient des taches noires dans la masse flottante de ces vapeurs dont les draperies balayaient le tapis rouge des bruyères. Une chaussée côtoyait le bord de l'étang, plantée de grands chênes dont la ramure épaisse esquissait une ombre dans cette brume.

Si la lumière qui tombe à flots d'un ciel éclatant a sa splendeur, la transparente obscurité des voiles que le brouillard étend sur la campagne a sa poésie. Elle mêle on ne sait quelle grâce à l'incertitude des lignes. Le mouvement de la pêche avait dispersé tout le monde autour de l'étang; des barques y glissaient lentement avec des formes indécises et se perdaient dans un éloignement vague. Raoul et Esther marchaient à l'écart, ils regardaient partout et peut-être ne voyaient qu'eux. Un vol de corbeaux s'éleva d'un champ voisin, sur leur droite, battit de l'aile lourdement, raya de

lignes noires l'opacité du ciel et s'enfonça dans le vide. — Croyez-vous aux présages? dit Esther, qui prêtait l'oreille aux croassemens rauques dont le bruit fendait la nue.

M. de Mauplas sourit. — Je crois aux sympathies subites, dit-il, je crois aux sentimens, à tout ce qui fait battre le cœur et l'agite, mais pourquoi voulez-vous que ma crédulité prête à certaines manifestations de la nature, à des bruits, à des mouvemens dont les êtres ou les choses qui les causent n'ont pas conscience, un sens défini et une action sur ma destinée?

Esther l'écoutait, la tête à demi penchée. — Je ne sais pas, reprit-elle, il se peut que ce soit une faiblesse ou une folie; j'ai toujours eu l'esprit disposé aux pressentimens, et c'est ce qui fait qu'une feuille qui tombe ou le cri d'un oiseau m'incline à la tristesse ou à la joie. Des riens prennent des proportions étranges quand on vit seule. Ces corbeaux, quand ils se sont envolés, sont partis sur la droite, ils étaient en nombre impair; c'est d'un heureux présage.

— Ainsi il faudra marquer cette journée d'une pierre blanche?

— Peut-être!

Parlant ainsi, ils arrivèrent à un endroit où l'étang enfonçait une langue d'eau dans l'intérieur des terres. Un bateau se balançait sur le bord, retenu par une corde au tronc d'un vieux saule. Au loin, sur l'autre rive, des formes vagues s'agitaient autour des vannes et des écluses. Un appel joyeux dans lequel Esther reconnut la voix de son frère traversa le brouillard. — Voulez-vous que nous passions? dit Raoul.

Il détacha la barque et y fit entrer Mlle de Carnavon. En un instant, ils furent en pleine eau, une traînée de brume glissa sur la surface de l'étang et les enveloppa de ses voiles diaphanes. Tout disparut à leurs yeux. M. de Mauplas ramait doucement, et la barque, qui fendait l'onde sans bruit, semblait flotter dans un nuage comme un oiseau, avec un mouvement paresseux qui la berçait. Quand un souffle de vent déchirait le réseau de vapeur, Esther apercevait par éclaircies la chaussée plantée de chênes, les grands pins de la rive, des pans de bruyères, puis de nouveau tout s'effaçait. Des sarcelles surprises dans leurs nids d'herbes flottantes s'envolaient à tire-d'aile et passaient à côté d'eux. Mollement bercée, Esther ne voyait ni la terre ni le ciel; le bateau qui la portait était comme un point dans l'espace, et devant elle souriait un jeune visage qui la regardait. Elle sourit à son tour. — On irait ainsi jusqu'au bout du monde, dit-elle.

Raoul laissa pendre les rames dans le sillage du bateau. — C'est ce que je disais il y a quelque temps dans cette charrette où vous m'avez reçu... Écririez-vous ce mot sur le calepin que voilà?

— Pourquoi pas? — Elle tira de sa poche un petit porte-crayon en or, et sur la page blanche écrivit et signa de son nom.

— Esther! répéta Raoul en regardant le papier... C'est un joli nom, un nom biblique; il ne rappelle à l'esprit que des souvenirs tendres et doux; il vous va bien.

Mlle de Carnavon écoutait ravie; c'étaient moins des paroles qu'elle entendait que des sons. Il lui semblait qu'elle vivait dans un rêve. La proue de la barque toucha le sable de la rive entre deux touffes de joncs. Elle posa une main fine sur l'épaule de Raoul, et sauta. Personne n'était plus là. Le rideau pâle du brouillard s'ouvrit, un rayon de soleil tomba du ciel et en éclaira les vagues blanches qui montaient dans l'air attiédi comme de gros paquets de ouate. La grande nappe grise de l'étang se mit à étinceler par plaques. Esther et M. de Mauplas marchèrent le long de la plage, allant du côté où l'on entendait un bruit de voix, mais sans se hâter. Quelquefois il lui tendait la main pour l'aider à franchir un ruisseau ou le talus d'un chemin creux. Elle était heureuse, et promenait ses regards partout comme si elle eût voulu emporter l'empreinte de ce paysage dans un coin secret de sa mémoire. Tout à coup elle poussa un cri, et portant la main à sa poche : — Mon crayon! j'ai perdu mon crayon! dit-elle.

Esther fit quelques pas au hasard d'un air effaré, les yeux à terre. — Ne m'accusez pas d'enfantillage, reprit-elle, je tenais beaucoup à ce petit bijou; il m'avait été donné par un vieil ami de la famille, un des seuls êtres qui m'aient aimée... C'est alors qu'il faudrait marquer cette journée d'une pierre noire!

Leurs courses à travers les joncs et les sables du rivage les écartèrent l'un de l'autre. Malgré lui, cette obstination de sa compagne à voir partout des présages avait fini par influencer Raoul; mais ce qui l'occupait surtout, c'était le chagrin d'Esther qu'il voyait sincère; ce chagrin lui pesait. Soudain son regard fut saisi au vol par l'éclair d'un objet luisant qui brillait au bord d'une flaque d'eau. C'était le crayon perdu! Il éprouva la sensation d'un homme qui a découvert un trésor. D'une voix gaie, il appela Mlle de Carnavon; elle accourut, et il lui fit voir le précieux bijou qu'elle aimait couché sous un brin d'écume qui riait au soleil. Une joie d'enfant parut sur son visage, et ses yeux ravis s'arrêtèrent sur ceux de Raoul. — Êtes-vous contente? lui dit-il.

Il se baissa pour ramasser le crayon, et, le tirant de la flaque d'eau qui était en contre-bas, se trouva à genoux devant elle. Il y resta, et lui tendit le petit objet. Leurs doigts se rencontrèrent, il prit sa main, la garda; troublée, elle la lui laissa. — Esther! s'écria-t-il. — Elle rougit, respirant à peine, puis, faisant un effort, se dégagea et se sauva en courant.

Le marin demeura quelques minutes à la même place, la suivant des yeux, tandis que les pans de sa robe balayaient la tige des bruyères. Un flot de jeunesse gonflait son cœur, et il ne cherchait pas à se rendre compte de ce qui se passait en lui. Il se leva bientôt et marcha derrière elle, lentement, dans ce sentier fleuri que sa course avait tracé au milieu des lavandes et des bruyères. Il lui semblait que le doux parfum qui s'en échappait venait d'elle. Peu d'instans après, il la rejoignait auprès d'un groupe de pêcheurs qui s'étaient rassemblés autour des vannes. Jacques était là, les bras nus jusqu'aux coudes et plongeant ses mains dans l'eau agitée par la fuite des poissons. Esther, les joues en feu, se pressait contre lui et haletait; mais c'était moins la rapidité de sa fuite que l'émotion qui l'oppressait. Un sourire errait sur ses lèvres qui n'était pas celui de la tristesse. Raoul se glissa vers elle; sans retourner la tête, elle le vit venir. Quand il fut à son côté, sans qu'elle en eût conscience, l'expression d'un bonheur innocent, profond, radieux, se répandit sur son visage. La présence de son frère lui donnant du courage, elle leva les yeux sur M. de Mauplas; s'il ne l'eût pas aimée déjà, il l'eût adorée en ce moment. Il y avait comme le don d'une âme dans ce regard.

Un vieux pêcheur qui cherchait dans les fossés d'écoulement mis à sec les anguilles et les tanches, pour lesquelles des douzaines de paniers avaient été préparés, frappa du pied avec violence à la vue du maigre butin qu'il retirait de la vase. — Misérable pêche! s'écria-t-il; mais comment en être surpris, voici l'homme à la jambe qui traîne!

Esther tressaillit et chercha partout. Le Ronquier passait en effet sur la chaussée, sa besace sur l'épaule, traînant le pied. Un instant il s'arrêta, et, s'adressant au groupe qui s'agitait au bord de l'étang : — Ça ne va donc pas fort? cria-t-il. Dame! l'homme n'est pas fait pour être content tous les jours!

Il s'éloigna lentement, frappant du bout ferré de son bâton sur les cailloux de la chaussée. Toute joie s'était effacée du visage d'Esther. Elle se rappela le jour où elle l'avait rencontré cueillant des champignons dans ce bois où elle marchait à l'aventure, peu de minutes avant l'heure où M. de Mauplas s'était présenté devant elle. Par quelle influence mystérieuse était-il ramené dans son voisinage en un moment où un flot de sensations inconnues venait tout à coup de la pénétrer? Et à défaut de cette influence contre laquelle sa raison protestait, n'y avait-il pas une coïncidence au moins étrange dans cette double rencontre où sa pensée s'obstinait à voir un présage? Le retour se fit silencieusement; elle était mal à l'aise, et cependant eût-il été en son pouvoir de le faire, elle n'eût rien changé aux instans qui venaient de s'écouler, et en caressait le souvenir

dans son cœur. Raoul, qui l'observait, était plein d'une joie intérieure que sa jeunesse réveillée savourait délicieusement. En arrivant au sommet d'une côte d'où le regard, par-delà les collines et les champs, embrassait la mer au loin, la nuit qui était venue fut tout à coup éclairée par la lune, qui leva son disque élargi sur la transparence de l'horizon. Sa lumière envahit l'espace et fit tout à coup étinceler les flots, prêtant à l'étendue de ce paysage la magie de sa clarté flottante. Le char où tous deux étaient assis sur la première banquette, non loin d'Hortense assoupie et de Charlotte rêveuse, descendait une pente sur la lisière d'un bois. Quand on fut au creux d'un vallon, où ce chemin, serré entre deux croupes, faisait un coude, les yeux de Raoul indiquèrent l'endroit où un sentier de chèvre tracé parmi les rochers et les buissons s'y perdait, et d'une voix qui avait la douceur d'un soupir il dit : — C'est là. — Esther sourit, et ses craintes, le présage et le Ronquier, tout fut oublié.

IV.

Les jours n'avaient plus de mesure pour Mlle de Carnavon ; tous lui paraissaient radieux dans leur vol quotidien, qui, aux mêmes heures, lui versait les mêmes troubles délicieux et les mêmes joies intimes. Des rencontres, des promenades, des conversations le long des allées bordées de buis du petit jardin, des stations au bord de la mer, où l'on s'attardait sur le sable fin à regarder trembler les étoiles dans l'eau ou palpiter au vent les voiles latines des barques de pêcheurs, en marquaient les étapes. Il ne lui semblait pas qu'il en pût être de plus heureuses.

Un soir Esther et M. de Mauplas s'étaient rendus avec toute la famille au sommet d'une petite colline qui faisait une gibbosité dans la plaine. Des enfans à grand bruit les accompagnaient, courant et sautant comme des chevreaux parmi les broussailles qui en couvraient les pentes. C'était une époque où toute la jeunesse du pays s'amusait à célébrer une fête locale par des feux allumés sur les hauteurs. On en voyait qui déjà flambaient çà et là. Des voisins, précédés par des bandes de petits garçons et de petites filles, s'étaient joints à Mme de Carnavon et à ses filles. Chacun avait choisi une place à sa guise sur un lit de bruyères que parfumaient les senteurs du thym et de la lavande, du romarin et du fenouil. A la clarté de cette nuit splendide et transparente, Esther et Raoul s'étaient assis l'un à côté de l'autre. Les étoiles avaient des scintillemens de feu ; des lumières tremblaient au loin dans la campagne. Cependant les enfans, dirigés par Jacques, avaient réussi à élever sur le point culminant de la colline un gros bûcher de fagots secs, de branches mortes, de vieilles planches, de barriques de goudron défoncées et

remplies de pommes de pin, et y avaient mis le feu. Bientôt la flamme jaillit impétueusement de ce monceau de matières résineuses et fit monter vers le ciel un jet de clartés vives qui traçaient un cercle éblouissant dans la nuit. Les garçons se mirent à sauter par-dessus l'énorme brasier croulant avec de grands cris joyeux. On voyait coup sur coup leurs silhouettes noires passer au travers de la flamme rouge, retomber de l'autre côté, puis s'effacer dans l'ombre. Et sans cesse, s'appelant et s'excitant, ils recommençaient.

Étendue sur son lit d'herbes aromatiques, Esther savourait les douceurs de cette nuit tiède. D'une main distraite, elle arrachait des tiges de lavande dont l'arome pénétrant restait à ses doigts. Ses yeux se perdaient dans les étoiles; elle échangeait avec Raoul quelques paroles à demi-voix, lentement. Les mots avaient pour elle une signification que la langue ne leur donne pas, une signification en quelque sorte musicale qui s'exprimait par des sons en dehors du sens précis qu'ils pouvaient avoir et que son cœur entendait. Tout la charmait dans cette heure enchantée, la vie et la nature, qui l'enveloppaient de jeunesse et de parfums.

Tout à coup sur sa main elle sentit la chaleur de deux lèvres qui s'y posaient doucement; un frisson la prit, elle voulut la retirer, mais sa main resta prisonnière entre deux mains qui la retenaient. Le baiser dont elle était troublée avait la tendresse et la douceur d'une prière; c'était comme une supplication muette, une adoration. Esther n'eut plus la force de se dérober à cette étreinte et ferma les yeux à demi. Les jeux de la flamme qui dansaient sur l'herbe, les longs reflets rouges qu'elle projetait dans la nuit et qui s'étendaient au loin parmi les ombres noires des collines, le grand silence de l'espace plein de vagues et flottantes rumeurs, tout contribuait à la plonger dans une sorte d'enivrement placide qui avait le charme du rêve. — Que la nuit est belle! dit une voix à son oreille; on voudrait qu'elle ne finît jamais.

— Oh! non, jamais! répondit-elle si bas qu'elle s'entendait à peine.

Un baiser plus long s'appuya sur sa main. La sensation d'un bonheur intense la pénétra si profondément que des larmes lui vinrent aux yeux. La voix de son frère la tira subitement de cette extase où elle était comme anéantie. — Le froid vient; réveille-toi, belle endormie, cria-t-il en s'approchant.

Réveillée, non pas du sommeil, mais de l'ivresse, Esther se leva tout éperdue.

Quelques voisins s'arrêtèrent au Courtil. Hortense alluma une douzaine de bougies qui dormaient dans leurs vieilles bobèches à pandeloques; les deux petits salons où s'étalaient les portraits de famille prirent un air de fête, et Mme de Carnavon ordonna qu'on

servît le thé. Esther allait de ci de là, versant le liquide brûlant dans les tasses. Des pâleurs et des rougeurs subites passaient sur son visage, et sa main mal assurée faisait tinter le goulot de l'antique théière contre la porcelaine. — Qu'as-tu donc ce soir? es-tu malade? lui demanda Hortense.

— Moi! au contraire, répliqua-t-elle étourdiment.

Elle rencontra les yeux de Raoul et sentit que tout tournait autour d'elle. Quand elle remonta dans sa chambre, ses jambes ne la portaient plus; elle croyait à toute seconde que la respiration allait lui manquer. Elle tomba à genoux, et les mains jointes, cria : — Mon Dieu! mon Dieu ! — C'était un ravissement, et si la mort l'eût prise en ce moment, elle eût été contente.

Un instant après, elle était devant son livre à serrure et sa plume glissait sur le papier.

« Il y a des heures où l'on est si profondément heureuse que le cœur déborde et qu'on a des envies de pleurer. Ah! ce 15 juillet... voilà une date que je me rappellerai. On dirait qu'un sillon de lumière a traversé ma vie. C'est donc vrai ce que Blanche m'écrivait? Il y a des bonheurs qui rendent fou, et ces bonheurs nous viennent d'un autre.

« Des riens remplissent ma vie et lui suffisent... L'autre soir, j'étais accoudée à la balustrade d'une petite terrasse d'où la vue s'étend au loin. Il était auprès de moi. Je ne sais ce qu'il me disait. Je regardai un ver luisant qui brillait comme une émeraude sur un brin d'herbe. Un convoi vint à passer, faisant flotter son panache de fumée et traînant après lui son tonnerre. Je me rappelai avec étonnement qu'autrefois j'avais toujours envie de le suivre : pourquoi tant d'agitation, et que va-t-on chercher au loin qu'on ne puisse trouver à côté de soi?

« L'autre jour, nous revenions d'une course où Jacques nous avait entraînés. J'avais à la main une gerbe de fleurs des champs ramassées un peu partout; mes cheveux, dérangés par l'ardeur de cette marche à travers bois et vallons, flottaient en désordre sur mes épaules, où pendait un chapeau de paille retenu par un bout de ruban. Au détour d'une allée, à deux pas du Courtil, ma sœur Charlotte vient à moi, pose sa main amaigrie et pâle sur mon bras, me regarde et dit : — Pauvre petite ! — Ce fut tout. Elle passa, me laissant tout interdite. Pourquoi pauvre petite? que veut-elle dire par là? qu'ai-je à redouter? Elle m'a gâté mon bonheur... La moitié de ma gerbe s'est répandue sur mes pieds. Mes mains en effeuillaient le reste tristement lorsqu'un tourbillon de notes a éclaté au-dessus de ma tête. C'était comme un torrent de sons joyeux qui sautaient par la fenêtre en cascade. J'ai franchi l'escalier d'un seul élan. M. de Mauplas était devant le piano, jouant une valse endiablée qui eût

fait bondir un cercle de douairières. J'ai pris ma sœur Hortense par la taille et j'ai valsé avec elle, malgré elle; son chien, effaré, jappait autour de nous, et moi, je tournais toujours, balayant de mes cheveux au passage le visage du pianiste. — Es-tu folle! m'a dit Hortense, qui a fini par tomber épuisée dans un fauteuil. — Folle, je le crois bien!

« Je ne sais comment finira ce roman... Il est clair que, si M. de Mauplas m'aime, il ne peut avoir qu'un seul désir : passer sa vie avec moi. Ma mère cette fois sera-t-elle plus accommodante? Je prévois des luttes qu'il me faudra subir; mais, j'y suis déterminée, je ne céderai pas comme ma sœur Charlotte. Je combattrai pour moi, pour lui, et rien ne me fera plier. Il me semble, est-ce une illusion? que j'ai surpris dans les yeux de Mme de Carnavon une nuance d'attendrissement. Elle n'a plus cette même austérité froide d'autrefois; elle me regarde avec plus de douceur. Aurait-elle deviné, et consentirait-elle déjà au fond de son cœur? Mon Dieu! si c'était vrai, aucun obstacle ne me séparerait plus de ce bonheur, que Blanche a connu... »

L'intensité de la vie d'Esther se traduisait alors par la quantité des pages qu'elle noircissait. Elle avait cent choses à se dire qu'elle se racontait le soir, et c'était une manière de repasser encore par les sentiers qui l'avaient le plus charmée.

M. de Mauplas, de son côté, ne se faisait pas faute d'écrire, et l'ami qu'il avait laissé en congé à Paris était bombardé de lettres où les confidences remplissaient quatre pages de caractères serrés, menus. M. de Baurepert, de quelques années plus âgé que Raoul et un peu son parent, servait dans la même arme, où la supériorité de son grade et son expérience lui donnaient sur le jeune enseigne, qu'en riant il appelait son filleul, l'autorité d'un tuteur, mais une autorité mitigée par l'esprit et la familiarité. Un matin, et au plus fort de cette expansion sans cesse renouvelée, le facteur rural remit à M. de Mauplas une lettre ainsi conçue :

« Il ne te manque, mon cher Raoul, que de mettre des rimes à ta correspondance pour en faire des pastorales. Il s'en dégage une odeur de foin coupé. Ce ne sont que chants d'oiseau, murmures de la brise dans le feuillage, et clairs de lune qu'on n'est point accoutumé à trouver sous la plume d'un marin. A te dire franchement les choses, tu me parais tombé dans un guêpier. Tu es couché en joue par deux beaux yeux qui veulent faire de toi, mon garçon, un mari, ce qui est terrible, et, ce qui est pis encore, un homme de terre ferme; mais, grâce au ciel, je suis là, et je ne permettrai pas qu'on t'assassine. Mon congé expire dans une semaine. Vingt-quatre heures après je suis à Toulon. — Le lendemain, je tombe au Courtil, et, si je ne me suis pas trompé, gare au branle-bas! Tu verras

alors de quel bois se chauffe un capitaine de frégate qui a l'honneur et la surprise de compter un poète dans sa famille. Dussé-je appeler tout l'équipage de l'*Aréthuse* à mon aide, je t'enlève et je t'embarque... »

Les plaisanteries venaient après les menaces; il y en avait deux ou trois pages sur ce ton, mêlées de remontrances et d'objurgations. La lettre lue, Raoul la mit dans sa poche et courut rejoindre Mlle de Carnavon, qui était en promenade avec Jacques chez un voisin.

V.

A peu de jours de là, tout le pays était en mouvement pour le dépiquage du blé; de toutes parts la moisson dorée était étendue sur l'aire, au plein soleil de l'été. C'est un temps de fêtes, où l'on se visite et où les soirées se passent à sauter sur la paille foulée par les pieds des mulets qui tournent en rond. Les enfans grimpent sur les meules et se culbutent à grands cris, les jeunes filles sautent sur quelque coin de terre battue, bien déblayée, et si la nuit surprend tout ce monde à la belle étoile, en pleine gaîté, quelquefois on prolonge la veillée bien après l'heure du sommeil.

A la prière de Jacques, un petit bal avait été improvisé sur l'aire voisine du Courtil. Il menait la valse avec Raoul, tandis que les enfans, accourus de tous les côtés, faisaient des montagnes de paille et s'y roulaient. Un moment vint où la fatigue dispersa la compagnie. Comme les perles d'un collier qui s'égrène, les danseuses, une à une, s'éloignaient, et la farandole dénouée se rompait en chaînons épars qui s'effaçaient dans l'ombre. Çà et là, des jeunes filles prises par le sommeil se couchaient sur la paille, ou, immobiles, elles faisaient des taches noires sur le fond jaune de la moisson. Esther, lasse comme elles, s'était assise sur des gerbes et, s'inclinant, s'était fait un oreiller d'épis sur lesquels sa tête reposait. Bientôt assoupie par la chaleur d'une nuit d'été sans vent, elle ferma les yeux. Raoul, qui la regardait, comprit, à la respiration égale et douce qui soulevait sa poitrine, qu'elle s'était endormie. Il prit une mante légère faite d'une étoffe algérienne et l'étendit au-dessus de son front, attachée à quatre bâtons. Placé à son côté et la couvant d'une muette adoration, il veillait sur son repos. Mme de Carnavon causait à l'écart avec un gros propriétaire du voisinage. Hortense allait et venait dans la transparence de la nuit, ramassant les épis encore pleins chassés de l'aire par le trot des mulets. Charlotte, les mains croisées sur ses genoux, promenait ses regards tristes au hasard dans l'espace, et les arrêtait quelquefois sur l'abri mobile qui protégeait sa sœur. Quelques rires confus éclataient dans l'ombre et marquaient la place où des garçons étaient tombés

pêle-mêle. Une heure se passa dans ce silence à peine interrompu par le chuchotement des feuilles caressées par les haleines de la nuit. Tout à coup Esther s'éveilla, et son premier regard rencontra deux yeux passionnés et lumineux qui la contemplaient. Encore prise à demi par le sommeil, elle ne pouvait détourner ses regards des yeux qui brillaient entre elle et le ciel. Elle en était fascinée. Un sourire dont elle n'avait pas conscience éclaira son visage. Il lui semblait qu'elle vivait d'une vie immatérielle, et que son âme flottait dans l'éther rempli de rayonnemens. Quant à Raoul, dont le visage lui apparaissait dans une ombre claire, il avait pour elle tout le charme d'une vision. — Savez-vous que je vous aime? lui dit-il en se penchant vers elle doucement.

— Oui, je le sais, répondit-elle.

Elle sentit passer un souffle sur sa bouche et ferma les yeux. Si en ce moment il lui avait dit : — Levez-vous et suivez-moi, — elle se serait levée et l'aurait suivi.

Lorsqu'elle prit le chemin du Courtil, accompagnée de Hortense et de Charlotte, Esther marchait la dernière, lentement, heureuse d'avoir à son côté quelqu'un qui disposait de sa vie et de son cœur.

Si Jacques avait été moins occupé de pêche et de chasse, il aurait pu la surprendre le lendemain, errant avec M. de Mauplas sur la lisière d'un bois dont les derniers arbres faisaient un panache verdoyant à l'extrémité d'un promontoire voisin. Une confiance sans bornes était née de cet amour, et s'épanchait du cœur d'Esther comme l'eau pure d'une source ouverte par un coup de sonde. Elle lui parlait de son enfance austère, qui s'était écoulée dans un couvent, près de La Ciotat, et d'où sa mère, tout habillée de noir, l'avait tirée à l'âge de quatorze ans. Le père était mort, et l'on vivait sur le Courtil. Le travail toujours, et jamais de ces caresses dont l'adolescence a soif. On ne voyait personne. Elle avait compris vaguement, dès la seconde année, que dans cet intérieur morne il fallait mourir ou se dessécher. Hortense avait pris le parti de rester insensible à tout; Charlotte s'en allait vers la mort; mais elle s'était cramponnée à la vie et luttait. — C'est bien triste, allez, bien sévère, ajouta-t-elle, et j'ai passé bien des nuits blanches malgré ma jeunesse; j'attendais je ne sais quoi, et j'attendais toujours. J'étais comme cette princesse des contes de fée qui, dans sa détresse, criait : Sœur Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir! Et pendant des années, je n'ai rien vu! A présent je n'attends plus. J'ai une sœur qu'un jour vous connaîtrez, Mme la baronne d'Équemaure; elle est à Cannes. Elle a tout à profusion, la fortune, les amitiés, les belles choses, des voitures, des chevaux, et jolie comme un ange avec cela. Elle est si heureuse qu'elle n'a pas le temps de penser aux autres. Je n'ai pu quelquefois, en songeant à elle, me défendre du

péché d'envie. Que devenir entre une mère qui oublie qu'elle a trois filles encore à côté de cette fille préférée? Seule le matin, seule le soir, seule toujours! Ce qui m'a soutenue, c'est un ami, un livre auquel je disais tout; sans lui, je serais tombée.

Esther parla ainsi jusqu'au bout de leur promenade, mêlant tous ses souvenirs, et ne voulant rien garder de ce qui avait été dans son cœur, comme si c'eût été un bien qui appartenait à Raoul et qu'elle était tenue de lui rendre. Quand elle fut à l'extrémité du promontoire, en face de la mer, elle s'arrêta sous l'ombre mouvante des pins. — A présent vous savez tout, dit-elle.

— Si vous croyez que je vous écoute, je vous regarde et je vous admire, répondit Raoul.

— Eh! dit une voix dure et lente qui partait de la lisière du bois, il y a là quelqu'un qui s'essouffle à courir après vous et qui vous hèle.

Mlle de Carnavon se retourna vivement et aperçut le Ronquier, qui, son bâton à la main, se frayait un passage parmi les buissons. — Ah! l'homme à la jambe qui traîne! fit-elle.

Un homme qui courait apparut derrière lui et apprit à M. de Mauplas qu'un étranger était au Courtil qui l'attendait. — Il a dit qu'il s'appelait M. de Baurepert et que vous le connaissiez.

— Je le crois bien, c'est mon ami! s'écria Raoul, qui déjà tournait les talons.

— Est-ce qu'il vient pour vous emmener? demanda Esther.

— Quelle folie!

Elle hâta le pas pour le suivre, évitant de regarder du côté où marchait le Ronquier. — Comme il est pressé, se disait-elle; nous étions si bien ici cependant!

C'était en effet le tuteur de M. de Mauplas qu'un convoi pris à Toulon venait de jeter au Courtil, où Mme de Carnavon l'avait reçu. Il dîna au logis et fut invité à y coucher. Il passa la soirée à tout observer, en homme qui veut tout voir et tout comprendre. Esther avait les timidités inquiètes d'une personne qui pressent un danger. Effarouchée à la vue de ce capitaine qui avait le regard clair et la réplique prompte, elle se dérobait à la conversation. Vers minuit, et sous prétexte de fumer un cigare au grand air, il prit Raoul à part et se trouva bientôt avec lui dans la campagne. — Te souviens-tu de ce que je t'écrivais dernièrement? dit-il tout en lançant une spirale de fumée dans l'espace.

— Parfaitement, répondit Raoul.

— Eh bien! ce qui n'était chez moi qu'un pressentiment est aujourd'hui une conviction. Tu es dans la nasse, mon garçon!

— Comment l'entends-tu?

— Cela s'entend de reste. Je croyais ne trouver ici qu'une petite provinciale, assez bien tournée, avec de jolis yeux et le teint frais d'une écolière, et c'est une charmante fille que je rencontre, faite à ravir, élégante, avec quelque chose de fin et d'attrayant qui forcerait à la remarquer entre mille...

— Eh bien?

— C'est bien pis! Avec la première, ce n'était qu'une amourette dont tu courrais le risque; avec l'autre, c'est un amour, et de l'amour au mariage il n'y a que la distance qui sépare une imprudence d'une folie, un accident d'une catastrophe.

— Il serait donc bien malheureux, à ton sens, l'homme qui épouserait Mlle de Carnavon?

— Tu me fais trembler! Tu es comme un voyageur qui regarde au fond d'un abîme et que le vertige attire. Vas-tu donner ta démission et vivre au Courtil? Fort bien! T'imagines-tu par hasard qu'avec Esther tu n'auras qu'une femme? Tu épouseras la mère, mon ami, et avec la mère les deux sœurs, toute une famille. Tu feras les commissions de l'une et dévideras les écheveaux de l'autre. Tu auras soixante ans avant six mois... Il poussera de la mousse tout autour de toi!..

— Mais...

— Ne m'interromps pas! Vas-tu au contraire reprendre la mer, battre les océans du nord au sud et du ponant à l'orient et laisser Mme de Mauplas au rivage, sans autre protection que sa jeunesse et sa beauté? Peste! voilà une confiance qui t'honore, mais qui frise l'impertinence. Si la rage du mariage te possède, ne saurais-tu trouver une femme qui, avec moins de séductions, ait plus de dot? Tes goûts et ta fortune, quatre ou cinq mille livres de rentes, je crois, en ont besoin. Le mieux, si tu es vraiment un homme, un marin, serait de t'en passer. Donc laisse là ta pastorale, qui a eu ta convalescence et la belle saison pour complices, et viens me tenir compagnie en attendant l'heure de mon embarquement. Je prendrai soin qu'elle sonne bientôt.

Raoul soupira; il comprenait que sous une forme brusque M. de Baurepert disait des choses marquées au coin du bon sens; tout en achevant une cigarette à côté de lui, il tourna les yeux vers le Courtil, dont la façade blanche se voyait derrière le rideau des arbres. Une lumière tremblait dans l'ombre et indiquait la place d'une fenêtre qu'il connaissait à l'angle de la maison et où grimpait un jasmin d'Espagne. Le capitaine suivit la direction de ce regard et sourit. — Ah! oui, reprit-il, la lampe d'Héro, et tu te souviens du sort de Léandre.

Il y eut un silence. — Viendras-tu à Toulon? reprit le capitaine.

— Y resteras-tu longtemps?

— Vas-tu marchander à ton tuteur les jours que tu lui donnes?

— Eh bien! j'irai.

Le lendemain dans la matinée, Esther fut informée du départ subit de Raoul. Elle devint toute blanche; l'air de désolation candide qui parut sur son visage bouleversa M. de Mauplas; il eut le désir de revenir sur sa résolution, mais le sourire de raillerie par lequel M. de Baurepert accueillit son regard suppliant lui fit refouler sa pensée au fond du cœur. Il chercha cependant à profiter des derniers instans qu'il devait passer auprès d'Esther pour lui parler secrètement, et il y réussit. — Votre pâleur me fait mal, lui dit-il; doutez-vous de ma sincérité? Tout ce que je vous ai dit, je le sens;... mon cœur ne forme qu'un souhait, celui de vous appartenir, de pouvoir vous répéter sans cesse ce qu'un soir vous m'avez permis de vous avouer. Il y a des choses qu'on ne refuse pas à l'ami qui a veillé sur une adolescence isolée; mais avant quinze jours il sera parti,... alors je reviendrai. Vous aurez eu le temps de voir clair en vous-même, de consulter Mme de Carnavon. Si en arrivant j'aperçois sur votre fenêtre un bouquet de roses dans un vase, je comprendrai que quelqu'un m'attend ici, et je monterai l'escalier du Courtil comme on monte à l'assaut.

Les yeux d'Esther se remplissaient de larmes tandis qu'il parlait ainsi, et ses mains tremblantes détachaient une rose de sa tige.

Les jours qui suivirent le départ de l'enseigne de vaisseau furent lents et lourds. Jacques chassait et pêchait. Charlotte brodait, toujours silencieuse, tournant parfois un regard triste et caressant vers Esther, qui rêvait. Chaque matin, elle cueillait un bouquet de roses fraîches qu'elle mettait sur sa fenêtre dans un vase où elles achevaient de s'épanouir. Elle choisissait les plus belles et les plus odorantes et les effleurait d'un baiser tour à tour. Hortense, selon sa coutume, allait et venait par la maison. On n'avait pas revu Mme d'Équemaure, on savait seulement qu'elle s'amusait beaucoup à Cannes. — Cela la tuera, disait Mme de Carnavon attendrie. — Les nouvelles de M. de Mauplas n'arrivaient pas non plus. Quelques mots seulement écrits à la hâte, et où il exprimait tous ses remercîmens, apprenaient qu'il venait de suivre M. de Baurepert dans une excursion sur le littoral. Les jours apportaient à Esther un mélange d'espérances et d'inquiétudes dont le livre à serrure recevait la confidence. L'espoir dominait encore et lui faisait tout accepter, même l'attente, avec des joies secrètes.

Un soir, au soleil couchant, elle était en promenade dans une partie sauvage de cette forêt de l'Esterelle qui court de Toulon à Cannes dans un pays de collines où se tordent des vallons étroits

parsemés de quartiers de rocs dont les angles et les saillies déchirent la terre. Les touristes qui cherchent la santé sur cette côte hospitalière en connaissent tous les recoins, comme on connaît le port de Vénasque à Luchon et le cirque de Gavarni à Cauterets. Esther, depuis le départ de Raoul, avait repris ses habitudes de solitaires excursions. Elle allait à pas lents au revers d'un coteau dont la pente était coupée de bouquets de chênes-liége et de pins entre lesquels erraient à l'aventure quelques chèvres. Elle pensait à ce jour lumineux où, au détour d'un chemin, M. de Mauplas lui était apparu tout à coup, dans le libre épanouissement de sa jeunesse et de sa gaîté.

En ce moment, elle entendit une voix qui la fit tressaillir; ravie, elle tourna la tête du côté où cette voix s'était fait entendre. Si c'était lui qui la cherchait? C'était en effet Raoul qu'elle apercevait à quelque distance marchant d'un pied léger parmi les buissons verts. Elle allait courir à lui lorsqu'une femme parut à l'angle d'un petit bois qu'il venait d'atteindre, et passa familièrement son bras sous le sien. Esther reconnut sa sœur et s'arrêta. Vêtue d'un costume d'étoffe claire, un chapeau léger sur la tête d'où pendait un voile de gaze, des bottines de cuir fauve aux pieds, une ombrelle à la main, Mme d'Équemaure avait la physionomie éclairée par l'expression du plaisir. Un froid mortel se répandit dans les veines d'Esther; en un instant, elle la détesta. Le sentier que les deux promeneurs suivaient au bras l'un de l'autre passait non loin de la place où elle restait immobile, pétrifiée par l'étonnement et un vague effroi; elle se jeta derrière un massif d'arbres et attendit. Bientôt ils furent en face d'elle. La baronne et Raoul marchaient à petits pas, comme s'ils eussent éprouvé à un égal degré le désir de prolonger leur promenade. Elle souriait et il écartait avec un soin vigilant les rameaux qui auraient pu embarrasser sa marche. — Mais depuis combien de temps se connaissent-ils donc? pensa Esther.

— Ainsi vous partez toujours bientôt? dit Raoul.

— Oui, bientôt.

— Et vous allez?

— Je vous l'ai dit, à Florence d'abord, puis à Naples. Qui vous empêche d'y venir?..

Ils passèrent, et Esther n'entendit pas ce que répondit M. de Mauplas. Elle avait le cœur serré, elle écarta un pan de verdure pour les mieux voir. De la même allure paresseuse qu'ils avaient tout à l'heure, ils arrivèrent au pied de la colline; une calèche qu'Esther n'avait point encore remarquée vint à leur rencontre, suivie d'un break habité par sept ou huit personnes, et d'une cavalcade qui emplissait le vallon d'un bruit joyeux d'éclats de rire. — Mais

arrivez donc! leur cria-t-on de toutes parts, vous avez pris le chemin des écoliers!..

— Rien qui allonge plus que les sentiers qui raccourcissent! dit un cavalier en qui elle reconnut M. de Baurepert.

Sans se presser, Raoul et Clotilde atteignirent la calèche; tout en marchant, l'enseigne de vaisseau avait cueilli un bouquet de fleurs des champs artistement entourées d'une collerette de lavandes et de fougères que nouait un bout de ruban. Il le lui présenta, elle le prit, et il sembla à Esther qu'au moment où il s'emparait de sa main pour l'aider à sauter dans la voiture il l'effleurait d'un baiser.

Le break, la cavalcade et la calèche partirent de compagnie, et tout disparut dans un poudroiement de lumière au milieu duquel palpitaient la gaze flottante des voiles et l'éclat soyeux des ombrelles.

Lorsque Esther sortit de sa cachette, elle avait le cœur plein d'angoisses et les yeux pleins de larmes. Rentrée au Courtil, elle prit prétexte d'une migraine pour se retirer chez elle. Une pensée l'obsédait. M. de Mauplas et Mme d'Équemaure ensemble! Quoi! ce bonheur d'être avec lui à Clotilde, qui avait tous les bonheurs, et la solitude à elle, qui n'avait rien! Le poids de cette injustice l'écrasait. Si Raoul l'aimait, comme il le lui avait dit, pourquoi était-il avec une autre? Une bonne odeur de rose qui entrait dans sa chambre par la fenêtre la tira de sa rêverie douloureuse. Elle leva la tête, et vit partout des pétales flétris que le vent avait arrachés au bouquet qu'elle avait mis dans un vase sur l'appui de cette fenêtre. Qu'importait à présent que les roses fussent effeuillées? Elle resta à sa place à les regarder, les mains sur ses genoux, immobile.

Quelques jours se passèrent dans ce désenchantement. Elle n'osait interroger son frère. Les fleurs desséchées par le vent et brûlées par le soleil achevaient de mourir dans le vase. A quoi bon les remplacer? Vers la fin de la semaine, errant à quelques centaines de pas du Courtil dans un endroit solitaire où ses pieds l'avaient portée à son insu, elle vit venir à elle un petit pâtre qui regardait de tous côtés comme quelqu'un qui ne veut pas être aperçu. Il s'approcha vivement, et tirant de sa poche une lettre : — Voici un papier qu'on m'a dit de vous remettre, dit-il, prenez vite.

— A moi ce papier?

— Eh! oui, n'êtes-vous pas mademoiselle de Carnavon, mademoiselle Esther, la plus jeune?.. Oh! je vous connais bien,... et mes chèvres aussi vous connaissent! Vous leur donnez du pain quand vous les rencontrez, comme vous donnez des bonbons aux enfans.

Esther tournait et retournait le billet entre ses doigts, le regar-

dait à la dérobée et se sentait rougir. — C'est un grand jeune homme qui me l'a donné pour vous, reprit l'enfant, il a l'air vif et gai... il vous accompagnait un jour que vous m'avez trouvé au pied d'un arbre où je pleurais parce que j'avais perdu une de mes chèvres. — Ne pleure pas, me dit-il, nous allons la chercher ensemble, et, si nous ne la découvrons pas, je te donnerai de quoi en acheter une autre. — Vous comprenez si je me suis mis à courir quand il m'a chargé de cette commission!

Mlle de Carnavon vida son porte-monnaie dans la main du petit berger, qui s'essuyait le front, et s'en alla au plus vite, tenant le papier serré entre ses doigts. Quand elle fut sous le couvert d'un petit bois, elle l'ouvrit, et lut ces quelques mots écrits au crayon : « Je n'attends plus que le départ de mon ami pour retourner où vous êtes... Si tôt que ce soit, ce sera toujours trop tard. Ce que je pensais quand je vous ai quittée, je le pense toujours; ce que vous étiez alors, l'êtes-vous encore? Moi, je ne vis que pour vous. »

Peu s'en fallut qu'Esther ne portât ce billet à ses lèvres; elle reprit sa course et monta dans sa chambre pour le relire encore. — Ah! mes roses! s'écria-t-elle tout à coup. — Elle descendit au jardin, en cueillit une botte, les embrassa à pleine bouche et les mit dans le vase.

Le jour même, dans la soirée, Mme de Carnavon lui annonça qu'elle avait reçu des nouvelles de M. de Mauplas et qu'il ne tarderait pas à revenir. — Je sais, répondit-elle avec vivacité.

La mère devint sérieuse, et, sous le prétexte d'un ordre à donner, l'emmena dehors. — Je crois que M. de Mauplas t'a remarquée, dit-elle d'une voix grave. Toi-même peut-être songes-tu à l'épouser? Je n'ai rien à dire contre ce jeune homme, qui est bien né et qui a un aimable caractère; mais as-tu bien réfléchi? Un marin, et si jeune! et une fortune modeste qui lui suffit à peine. Je me reproche presque de lui avoir ouvert ma maison.

— Ah! ma mère.

— Oui, je vois bien que ton choix est fait,... et moi, je tremble.

— Laissez-moi être heureuse, je vous en prie, mon cœur déborde!

Le reflet d'un attendrissement subit adoucit le visage de Mme de Carnavon, et quelque chose comme une larme parut dans ses yeux tandis qu'elle recevait sa fille dans ses bras. — Oui, ce que j'étais, je ne le suis plus, dit-elle. Un jour, je t'ai vue à côté de M. de Mauplas; il te regardait d'un air qui m'a fait penser à Jacques. N'aura-t-il pas ce même regard pour une autre femme quelque jour, lui aussi? N'attachera-t-il pas le bonheur de sa vie à s'unir à elle indissolublement, et quelle souffrance serait la sienne, quel coup si on la lui

refusait! J'ai reporté les yeux sur toi, émue d'une crainte indéfinissable comme si trop de sévérité devait porter malheur à mon fils bien-aimé. J'ai donc pris la résolution de me rendre à ta prière. — Laissez-moi être heureuse, — m'as-tu dit. Puisses-tu l'être, ma fille, et que Dieu te garde! Ce n'est pas moi qui tromperai ton espoir!

— Ah! rien ne le trompera plus maintenant, s'écria Esther, qui cachait son visage rayonnant sur le cœur de sa mère.

A la même heure, et sous le même ciel, mais séparés par quelques lieues de collines et de vallons, M. de Baurepert retenait M. de Mauplas sur le sable ferme et fin d'une plage où le flot indolent allongeait une frange d'écume. A quelques pas du rivage, derrière un rideau de lauriers-roses et d'arbres exotiques, on voyait resplendir la façade étincelante d'une villa. Les sons d'une valse d'un rhythme vif s'en échappaient. — Voilà Mme d'Équemaure qui nous envoie ses adieux, dit le capitaine. Tu sais qu'elle part demain.

— Je le sais.

— Or c'est à Naples qu'elle va. Moi, c'est dans quatre ou cinq jours que je m'embarque sur l'*Aréthuse*.

— Et c'est vers Naples aussi que tu diriges la proue de ta corvette?

— Oui, l'Italie d'abord, l'Orient après. Et toi?

— Moi? Je reste.

— Ah! oui, le Courtil, toujours le Courtil! c'est une maladie! — Il lança un jet de fumée dans l'air tiède, et, continuant sa promenade au bord du flot : — Ce qui est écrit est écrit, disent les Arabes, reprit-il. Tu épouseras Mlle Esther de Carnavon, et tu marcheras dans la vie entre trois ou quatre enfans et de maigres revenus qui te maintiendront dans une besoigneuse médiocrité, voisine de la gêne. Tu seras père de famille, puisque c'est ta vocation, et tout, depuis l'enfant à la mamelle jusqu'à l'aïeule, pèsera sur tes épaules à un âge où d'autres ont pour maîtresses l'indépendance et l'aventure. Il est vrai qu'à dix pas d'ici je sais une charmante femme qui ne serait point fâchée peut-être d'achever à Naples le roman commencé à Cannes. Elle est jolie, élégante et gaie, avec un grain de coquetterie qui prend toutes les formes et joue de l'ironie non moins que de la tristesse. Question de toilette qui consolide l'harmonie entre l'humeur et les ajustemens! On pourrait la retrouver au pied du Vésuve et s'y attarder quelque temps, et des jardins de Sorente, si elle est envieuse de voyager, passer aux jardins de Constantinople ou de Beyrouth; mais non! On a poussé des soupirs au clair de lune et, qui sait? rimé des vers sous l'ombrage des pins en face de

la mer bleue, et l'on dit adieu à la jeunesse!.. D'autres ont rêvé de glorieuses navigations en lointains pays, de périlleuses entreprises, de ces choses enfin, combats ou découvertes, qui mettent l'homme en présence des seules ambitions qui le relèvent dans sa conscience, le devoir à accomplir, la mort à braver... Ce langage te surprend dans la bouche d'un marin que tu as vu ardent au plaisir, peu enclin à se travestir en pédagogue pour courtiser platement une morale de convention. C'est qu'il me sourit assez qu'on ait l'amour des belles et grandes choses avec le goût de celles qui sont agréables seulement. A mon sens, les bergeries n'égarent pas moins que les extravagances, et du premier coup, parce qu'on a rencontré une jolie fille dans un sentier fleuri, s'embobiner dans le mariage me paraît une insigne folie. Si donc tu étais mon fils ou seulement mon frère, je te dirais : Laisse là ton idylle et pars avec moi. L'horizon est large, et je sais deux beaux yeux qui te serviront d'étoiles pour diriger ta course. Suis la pente de ta jeunesse, qui est bonne conseillère quand elle t'engage à te réjouir en attendant l'occasion de faire des choses utiles et nobles. Le printemps mort, tu jetteras l'ancre, si tu veux,... et je t'imiterai, s'il le faut.

Il s'arrêta pour reprendre haleine après cette belle homélie, qui lui paraissait sans réplique, et frappant sur l'épaule de son compagnon : — Viendras-tu? reprit-il.

— Je verrai, répliqua Raoul.

Ils revenaient sur leurs pas, Raoul silencieux, le capitaine fumant toujours, lorsqu'une femme enveloppée d'un fin burnous de laine blanche leur barra le passage; un éclat de rire partit du capuchon qui couvrait sa tête, et, celle qui le portait l'ayant rejeté en arrière, le gai visage de Mme d'Équemaure parut à leurs yeux. — Oui, c'est moi, dit-elle avec un soupir; il m'a pris fantaisie de vous dire adieu comme si déjà je ne l'avais pas fait. J'ai ri tout à l'heure en vous tendant la main, mais au fond je suis plus triste que vous ne le croyez.

Elle glissa son bras doucement sous celui de M. de Mauplas. — Je ne sais quelle idée a eue M. d'Équemaure de me conduire à Naples, reprit-elle; je vais être bien seule là-bas. Si un ami de France venait m'y surprendre, je crois que je lui sauterais au cou.

— Prenez garde, dit M. de Baurepert, si cette nouvelle se répandait, il y aurait foule!

— La foule, je n'y crois pas, et ce serait trop...

Il parut à M. de Baurepert qu'en prononçant le premier mot de cette phrase, le regard de Clotilde s'était arrêté sur Raoul. Il sourit et s'écarta pour allumer un nouveau cigare. On fit quelques pas en silence. Mme d'Équemaure exposait son visage à la brise qui ve-

nait de la mer et en aspirait la senteur vive. — Je ne sais, reprit-elle, si le ciel tant vanté de Naples m'offrira des nuits plus belles; je me contenterais d'en trouver de pareilles...

On arriva ainsi devant la porte de la villa encore tout illuminée. Mme d'Équemaure ramena le capuchon de son burnous autour de son visage, et, brusquement, ouvrant la porte du petit jardin qui la séparait de la plage : — Au revoir! cria-t-elle.

Le capitaine la regarda jusqu'à ce qu'elle eût disparu sous la voûte du vestibule. — Est-ce que ton congé n'a pas encore cinq ou six semaines à courir? dit-il en se tournant vers Raoul.

— Non, trois mois.

— Peste!

Deux ou trois jours après cette conversation, à l'heure où les hôtes du Courtil sortaient de table après le déjeuner, le facteur remit une lettre à Jacques. — Ah! c'est de mon ami Raoul, dit-il; certainement il m'annonce son retour.

Esther tendit l'oreille. — Tiens! c'est le contraire, poursuivit Jacques, qui venait de rompre le cachet. Raoul part, et il me charge de toutes ses excuses en regrettant de ne pouvoir vous faire ses adieux. Il s'embarque demain à Toulon avec le commandant de l'*Aréthuse*, qui l'emmène à Naples.

Esther venait de se lever toute droite, les yeux fixes. Mme de Carnavon marcha vers elle, et, lui touchant l'épaule de sa main : — Ferme, ma fille, lui dit-elle; hélas! je savais bien que l'obstacle ne viendrait pas de moi.

Elle l'embrassa furtivement. — L'heureux coquin! quel voyage! reprit Jacques, qui venait de mettre la lettre dans sa poche et roulait une cigarette, tandis que sa sœur s'éloignait en chancelant.

Esther s'accrocha à la rampe de l'escalier pour remonter chez elle; là ses forces l'abandonnèrent, et elle tomba dans un fauteuil. Elle voyait par la fenêtre, par-dessus les roses fraîches cueillies le matin, le ciel tout bleu qui brillait, et tout au loin la mer étincelante. Une lumière d'or couvrait tout. — C'est impossible! se dit-elle. Jacques se trompe; c'est une épreuve, ce soir, demain, il arrivera. Est-ce que je n'ai pas là, dans mon tiroir, ce billet où il me le dit?

Elle l'ouvrit vivement et relut les quelques lignes écrites au crayon. — C'est bien clair, reprit-elle; pourquoi mentirait-il?

Tout à coup elle redescendit et chercha son frère : il y avait peut-être dans cette lettre qu'il avait reçue un passage qu'il n'avait pas compris, un mot qui était pour elle. Sur sa prière faite d'un air d'enjouement, non sans rire de sa curiosité, Jacques la lui montra. Elle rentra dans sa chambre accablée, l'espérance morte, le cœur

lourd. Point de phrase oubliée, pas de *post-scriptum*, rien qu'un adieu. Elle vit les roses sur l'appui de la fenêtre et fondit en larmes.

Esther était depuis quelques minutes plongée dans cet accablement, lorsqu'elle entendit un bruit de pas dans le corridor, et le frôlement d'une robe qui s'approchait discrètement. Elle se leva avec vivacité et plongea son visage dans l'eau fraîche pour faire disparaître les traces des larmes dont son visage était couvert. Presque aussitôt un léger coup fut frappé contre sa porte, et Charlotte parut, un petit calepin de cuir de Russie à la main. — Ne reconnais-tu pas cet objet? dit-elle en le lui présentant; il me semble qu'il a appartenu à M. de Mauplas.

— Oui, je le crois, répondit Esther, qui avait devant elle ce calepin dont Raoul s'était servi le jour de la pêche à l'étang, où l'as-tu trouvé?

— Dans sa chambre, où il traînait parmi quelques papiers déchirés. Ces garçons, cela oublie toujours quelque chose.

Charlotte laissa le calepin sur le coin d'une table, et, après avoir embrassé Esther longuement, à deux reprises, se retira silencieusement. La porte de la chambre n'était pas refermée que déjà Esther avait ouvert l'objet perdu par le marin. A la première page, ses regards tombèrent sur les deux lignes qu'elle avait écrites à sa prière et signées de son nom : « On irait ainsi jusqu'au bout du monde! » Qu'il avait été court le voyage qu'il avait fait avec elle! Elle comprit alors pourquoi Charlotte, aux plus beaux jours de ses espérances, en posant sa main amaigrie sur son épaule, avait dit : — Pauvre petite! — Ah! oui, bien malheureuse, murmura-t-elle.

De nouveau les larmes la gagnèrent, et elle se mit à sangloter.

Dans la soirée, assise devant cette petite table où tant d'heures de sa vie s'étaient écoulées, elle ouvrit son livre à serrure. Les yeux humides, elle en relut les dernières feuilles, écrites dans la fièvre. Quel délire et quelle joie! Sans bien savoir ce qu'elle faisait, elle prit une plume, et, sous une date nouvelle, acheva la page commencée.

« Ce qui se passe en moi n'a pas de nom... C'est comme si je ne sentais rien. Je revois tout mon passé, un passé de quelques jours qui se résument en quelques heures; déjà l'ombre l'envahit, et je pleure! Je me souviens, je vois la place sur la bruyère, au sommet de la colline, puis sur les gerbes chaudes, dans l'aire où tombait la clarté des étoiles; j'entends sa voix, je regarde ses yeux, ces yeux tendres qu'il avait au bord de l'étang, et des larmes coulent le long de mes joues... Elles glissent lentement sur mes doigts comme des gouttes d'eau. Les rêves que je faisais auprès de lui me sui-

vaient dans mon sommeil. A mon réveil, je me répétais tout bas ce qu'il m'avait dit; mon cœur n'en était jamais rassasié,... et je pleure... Que s'est-il donc passé? pourquoi? qu'ai-je fait?.. Il avait bien vu que je l'aimais sincèrement et que cet amour était toute ma vie! »

Le jour la surprit, pâle, épuisée, écrivant toujours, les paupières toutes mouillées. Les bougies achevaient de crépiter dans la bobèche. Elle déchira une page qui portait une date et la présenta à la flamme, qui la mordit. Bientôt elle ouvrit les doigts, et une pincée de cendres noires où courait un frisson de feu s'en échappa. Un souffle de vent prit ce qui restait de cette page et l'emporta. — Je sais à présent, murmura-t-elle, à quoi il m'a servi d'aimer et pourquoi Charlotte ne lutte plus.

Quand la lumière rose du matin entra dans sa chambre, elle se jeta tout habillée sur son lit et s'assoupit. Deux ou trois heures après, une voix la tira brusquement de son sommeil agité. C'était Jacques qui l'appelait. Elle courut à la fenêtre. — Viens voir! lui dit-il.

Elle descendit, et son frère lui montrant au loin un navire qui filait à toute vapeur, gagnant la haute mer : — Regarde, reprit-il, c'est l'*Aréthuse* qui vient de sortir de Toulon. J'ai lu son nom, avec cette longue-vue, sur la flamme qui flotte à son grand mât. Raoul est là-dessus.

Il y avait à quelque distance de la côte une frégate cuirassée au mouillage qui portait le pavillon d'un contre-amiral. Soudain, quand elle fut par le travers de cette frégate, l'*Aréthuse* se couvrit d'un nuage de fumée dont les vagues blanches coururent sur l'eau, et bientôt après le roulement d'un coup de canon enveloppa le Courtil. — Voilà M. de Baurepert qui salue son amiral, poursuivit Jacques. Que c'est beau, ce bruit du canon, et que voilà une musique qui fait battre le cœur!..

L'*Aréthuse*, laissant derrière elle une traînée de vapeur qui se tordait dans le vent, s'enfonçait dans l'horizon. Jacques en détacha son regard, et du doigt indiquant à sa sœur un lièvre et trois perdrix rouges qu'il avait couchés dans l'herbe : — Voilà ma chasse de ce matin pendant que tu dormais, paresseuse, reprit-il; n'est-ce pas que la vie est gaie?

— Très gaie, répondit Esther.

Amédée Achard.

DÉFINITION DE LA VIE

I.

Dès la plus haute antiquité, des philosophes ou des médecins célèbres ont regardé les phénomènes qui se déroulent dans les êtres vivans comme émanés d'un principe supérieur et immatériel agissant sur la matière inerte et obéissante. Telle est la pensée de Pythagore, de Platon, d'Aristote, d'Hippocrate, acceptée plus tard par les philosophes et les savans mystiques du moyen âge, Paracelse, Van-Helmont et par les scolastiques. Cette conception atteignit dans le cours du XVIIIe siècle son apogée de faveur et d'influence avec le célèbre médecin Stahl, qui lui donna une forme plus nette en créant l'*animisme*. L'animisme a été l'expression outrée de la spiritualité de la vie; Stahl fut le partisan déterminé et le plus dogmatique de ces idées perpétuées depuis Aristote. On peut ajouter qu'il en fut le dernier représentant; l'esprit moderne n'a pas accueilli une doctrine dont la contradiction avec la science était devenue trop manifeste.

D'un autre côté, et par opposition aux idées qui précèdent, nous voyons, avant même que la physique et la chimie fussent constituées, et que l'on connût les phénomènes de la matière brute, les tendances philosophiques, en avance sur les faits, essayer d'établir l'identité entre les phénomènes des corps inorganiques et ceux des corps vivans. Cette conception est le fond de l'atomisme de Démocrite et d'Épicure. Les atomistes ne reconnaissent pas d'intelligence motrice, le monde se meut par lui-même éternellement. Ils ne considèrent qu'une seule espèce de matière, dont les élémens, grâce à leurs figures, jouissent de la propriété de former, en s'attachant les uns aux autres, les combinaisons les plus diverses, et de constituer les corps inorganiques et sans vie, aussi bien que les êtres organisés qui vivent et sentent comme les animaux, qui sont raisonnables et libres comme l'homme.

Cette seconde hypothèse affecta ainsi dès son début une forme exclusivement matérialiste; mais, chose remarquable, les philosophes les plus convaincus de la spiritualité de l'âme, tels que Descartes et Leibniz, ne devaient pas tarder d'adopter une façon de voir analogue qui attribuait au jeu des forces brutes toutes les manifestations saisissables de l'activité vitale. La raison de cette apparente contradiction réside dans la séparation presque absolue qu'ils etablirent entre l'âme et le corps. Descartes a donné une définition métaphysique de l'âme et une définition physique de la vie. L'âme est le principe supérieur qui se manifeste par la pensée, la vie n'est qu'un effet supérieur des lois de la mécanique. Le corps humain est une machine formée de ressorts, de leviers, de canaux, de filtres, de cribles, de pressoirs. Cette machine est faite pour elle-même; l'âme s'y ajoute pour contempler en simple spectatrice ce qui se passe dans le corps, mais elle n'intervient en rien dans le fonctionnement vital. Les idées de Leibniz, au point de vue physiologique, ont beaucoup d'analogie avec celles de Descartes. Comme lui, il sépare l'âme du corps, et, quoiqu'il admette entre eux une concordance préetablie par Dieu, il leur refuse toute espèce d'action réciproque. « Le corps, dit-il, se développe mécaniquement, et les lois mécaniques ne sont jamais violées dans les mouvemens naturels; tout se fait dans les âmes comme s'il n'y avait pas de corps, et tout se fait dans le corps comme s'il n'y avait pas d'âme. »

Stahl comprit tout autrement la nature des phénomènes de la vie et les rapports de l'âme et du corps. Dans les actes vitaux, il rejette toutes les explications qui leur seraient communes avec les phénomènes mécaniques, physiques et chimiques de la matière brute. Célèbre chimiste lui-même, il combat avec beaucoup de puissance et d'autorité surtout les exagérations des médecins-chimistes ou iatro-chimistes, tels que Sylvius de Le Boë, Willis, etc., qui expliquaient tous les phénomènes de la vie par des actions chimiques : fermentations, alcalinités, acidités, effervescences. Il soutient que non-seulement les forces chimiques sont différentes des forces qui régissent les phénomènes de la vie, mais qu'elles sont en antagonisme avec elles, et qu'elles tendent à détruire le corps vivant au lieu de le conserver. Il faut donc, suivant Stahl, une force vitale qui conserve le corps contre l'action des forces chimiques extérieures qui tendent sans cesse à l'envahir et à le détruire; la vie est le triomphe de celles-ci sur celles-là. Par ces idées, Stahl fonda le *vitalisme*; mais il ne s'arrêta pas à ce terme : ce n'était qu'un premier pas dans la voie qui devait le conduire à l'animisme. Cette force vitale, dit-il, qui sans cesse lutte contre les forces physiques, agit avec intelligence, dans un dessein calculé, pour la

conservation de l'organisme. Or, si la force vitale est intelligente, pourquoi la distinguer de l'âme raisonnable? Basile Valentin et son disciple Paracelse avaient multiplié sans mesure l'existence de principes immatériels intelligens, les *archées*, qui réglaient les phénomènes du corps vivant. Van-Helmont, le plus célèbre représentant de ces doctrines archéiques, qui allia avec le génie expérimental l'imagination la plus déréglée dans ses écarts, avait conçu toute une hiérarchie de ces principes immatériels. Au premier rang se trouvait l'âme raisonnable et immortelle se confondant en Dieu, ensuite l'âme sensitive et mortelle, ayant pour agent un autre archée principal, qui lui-même commandait à une foule d'archées subalternes, *les blas*. Stahl, qui à un siècle de distance est le continuateur de Van-Helmont, simplifie toutes ces conceptions de principes intelligens, d'esprits recteurs ou d'archées. Il n'admet qu'une seule âme, l'âme immortelle, chargée en même temps du gouvernement corporel. L'âme est pour lui le principe même de la vie. La vie est un des modes de fonctionnement de l'âme, c'est son *acte vivifique*. L'âme immortelle, force intelligente et raisonnable, gouverne directement la matière du corps, la met en œuvre, la dirige vers sa fin. C'est elle qui non-seulement dicte nos actes volontaires, mais c'est elle qui fait battre le cœur, circuler le sang, respirer le poumon, sécréter les glandes. Si l'harmonie de ces phénomènes est troublée, si la maladie survient, c'est que l'âme n'a pas rempli ses fonctions, ou n'a pu résister efficacement aux causes extérieures de destruction. Une semblable doctrine avait quelque chose d'étrange et de contradictoire, car l'action d'une âme raisonnable sur les actes vitaux semble supposer une direction consciente, et l'observation la plus simple nous apprend que toutes les fonctions de nutrition, — circulation, sécrétions, digestion, etc., — sont inconscientes et involontaires, comme si, selon l'expression d'un physiologiste philosophe, la nature avait voulu par prudence soustraire ces importans phénomènes aux caprices d'une volonté ignorante. L'animisme de Stahl était donc empreint d'une exagération qui porta ses successeurs, sinon à l'abandonner, au moins à le modifier profondément.

Les idées de Descartes et celles de Stahl avaient fait dans la science une impression profonde et créé deux courans qui devaient arriver jusqu'à nous. Descartes avait posé les premiers principes et appliqué les lois mécaniques au jeu de la machine du corps de l'homme; ses adeptes étendirent et précisèrent les explications mécaniques des divers phénomènes vitaux. Parmi les plus célèbres de ces iatro-mécaniciens, il faut citer au premier rang Borelli, ensuite Pitcairn, Hales, Keil, surtout Boerhaave, dont l'influence fut prépondérante. De son côté, l'iatro-chimie, qui n'est qu'une face de

la doctrine cartésienne, poursuivit sa marche et fut définitivement fondée à l'avénement de la chimie moderne. Descartes et Leibniz avaient posé en principe que partout les lois de la mécanique sont identiques; qu'il n'y a pas deux mécaniques, l'une pour les corps bruts, l'autre pour les corps vivans. A la fin du siècle dernier, Lavoisier et Laplace vinrent démontrer qu'il n'y a pas non plus deux chimies, l'une pour les corps bruts, l'autre pour les êtres vivans. Ils prouvèrent expérimentalement que la respiration et la production de chaleur ont lieu dans le corps de l'homme et des animaux par des phénomènes de combustion tout à fait semblables à ceux qui se produisent pendant la calcination des métaux.

C'est vers la même époque que Bordeu, Barthez, Grimaud, brillaient dans l'école de Montpellier. Ils étaient les successeurs de Stahl; néanmoins ils ne conservèrent que la première partie de la doctrine du maître, le vitalisme, et en répudièrent la seconde, l'animisme. Contrairement à Stahl, ils veulent que le principe de la vie soit distinct de l'âme; mais avec lui ils admettent une force vitale, un principe vital recteur dont l'unité donne la raison de l'harmonie des manifestations vitales, et qui agit en dehors des lois de la mécanique, de la physique et de la chimie.

Cependant le vitalisme se modifia peu à peu dans sa forme; la *doctrine des propriétés vitales* marqua une époque importante dans l'histoire de la physiologie. Au lieu de conceptions métaphysiques qui avaient régné jusque-là, voici une conception physiologique qui cherche à expliquer les manifestations vitales par les propriétés mêmes de la matière des tissus ou des organes. Déjà à la fin du XVII[e] siècle Glisson avait désigné *l'irritabilité* comme cause immédiate des mouvemens de la fibre vivante. Bordeu, Grimaud et Barthez avaient entrevu plus ou moins vaguement la même idée. Haller attacha son nom à la découverte de cette faculté motrice en nous faisant connaître ses mémorables expériences sur l'irritabilité et la sensibilité des diverses parties du corps. Toutefois c'est seulement au commencement de ce siècle que Xavier Bichat, par une illumination du génie, comprit que la raison des phénomènes vitaux devait être cherchée non pas dans un principe d'ordre supérieur immatériel, mais au contraire dans les propriétés de la matière, au sein de laquelle s'accomplissent ces phénomènes. Sans doute Bichat n'a pas défini les propriétés vitales, il leur donne des caractères vagues et obscurs; son génie, comme il arrive souvent, n'est pas d'avoir découvert les faits, c'est d'en avoir compris le sens en émettant le premier cette idée générale, lumineuse et féconde, qu'en physiologie comme en physique les phénomènes doivent être rattachés à des propriétés comme à leur cause. « Le rapport des propriétés comme

causes avec les phénomènes comme effets, dit-il dans la préface de son *Anatomie générale*, est un axiome presque fastidieux à répéter aujourd'hui en physique et en chimie; si mon livre établit un axiome analogue dans les sciences physiologiques, il aura rempli son but. » Puis, continuant, il ajoute : « Il y a dans la nature deux classes d'êtres, deux classes de propriétés, deux classes de sciences. Les êtres sont organiques ou inorganiques; les propriétés sont vitales ou non vitales, les sciences sont physiques ou physiologiques... »

Il importe ici et dès l'abord de bien comprendre la pensée de Bichat. On pourrait croire qu'il va se rapprocher des physiciens et des chimistes, puisqu'il place comme eux la cause des phénomènes dans les propriétés de la matière; c'est le contraire qui arrive, et Bichat s'en éloigne et s'en sépare d'une manière aussi complète que possible. En effet, le but poursuivi dans tous les temps par les iatro-mécaniciens, physiciens ou chimistes, a été d'établir une ressemblance, une identité entre les phénomènes des corps vivans et ceux des corps inorganiques. A l'encontre de ceux-ci, Bichat pose en principe que les propriétés vitales sont absolument opposées aux propriétés physiques, de sorte qu'au lieu de passer dans le camp des physiciens et des chimistes, il reste vitaliste avec Stahl et l'école de Montpellier. Comme eux, il considère que la vie est une lutte entre des actions opposées; il admet que les propriétés vitales conservent le corps vivant en entravant les propriétés physiques qui tendent à le détruire. Quand la mort survient, ce n'est que le triomphe des propriétés physiques sur leurs antagonistes. Bichat d'ailleurs résume complétement ses idées dans la définition qu'il donne de la vie : *la vie est l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort*, ce qui signifie en d'autres termes : la vie est l'ensemble des propriétés vitales qui résistent aux propriétés physiques.

Cette vue qui consiste à considérer les propriétés vitales comme des espèces d'entités métaphysiques qu'on ne définit pas clairement, mais qu'on oppose aux propriétés physiques ordinaires, a entraîné sans doute la recherche dans les mêmes erreurs que les autres théories vitalistes. Cependant la conception de Bichat, dégagée des erreurs presque inévitables à son époque, n'en reste pas moins une conception de génie sur laquelle s'est fondée la physiologie moderne. Avant lui, les doctrines philosophiques, animistes ou vitalistes, planaient de trop haut et de trop loin sur la réalité pour pouvoir devenir les initiatrices fécondes de la science de la vie; elles n'étaient capables que de l'engourdir en jouant le rôle de ces sophismes paresseux qui régnaient jadis dans l'école. Bichat au contraire, en décentralisant la vie, en l'incarnant dans les tissus, et

en rattachant ses manifestations aux propriétés de ces mêmes tissus, les a, si l'on veut, placés sous la dépendance d'un principe encore métaphysique, mais moins élevé en dignité philosophique, et pouvant devenir une base scientifique plus accessible à l'esprit de recherche et de progrès. Bichat, en un mot, s'est trompé, comme les vitalistes ses prédécesseurs, sur la théorie de la vie; mais il ne s'est pas trompé sur la méthode physiologique. C'est sa gloire de l'avoir fondée en plaçant dans les propriétés des tissus et des organes les causes immédiates des phénomènes de la vie.

Les idées de Bichat produisirent en physiologie et en médecine une révolution profonde et universelle. L'école anatomique en sortit, poursuivant avec ardeur dans les propriétés vitales des tissus sains et altérés l'explication des phénomènes de la santé et de maladie. D'un autre côté les progrès des méthodes physiques, les découvertes brillantes de la chimie moderne, jetant une vive lumière sur les fonctions vitales, venaient chaque jour protester contre la séparation et l'opposition radicales que Bichat, ainsi que les vitalistes, avait cru voir entre les phénomènes organiques et les phénomènes inorganiques de la nature.

C'est ainsi que nous trouvons encore près de nous dans Bichat et dans Lavoisier les représentans des deux grandes tendances philosophiques opposées que nous avons démêlées dès l'antiquité, à l'origine même de la science, l'une cherchant à réduire les phénomènes de la vie aux lois de la chimie, de la physique, de la mécanique, l'autre voulant au contraire les distinguer et les placer sous la dépendance d'un principe particulier, d'une puissance spéciale, quel que soit le nom qu'on lui donne, d'âme, d'archée, de psyché, de médiateur plastique, d'esprit recteur, de force vitale ou de propriétés vitales. Cette lutte, déjà si vieille, n'est donc pas encore finie; mais comment devra-t-elle finir? L'une des doctrines arrivera-t-elle à triompher de l'autre et à dominer sans partage? Je ne le pense pas. Les progrès des sciences ont pour résultat d'affaiblir graduellement, et dans une égale mesure, ces premières conceptions exclusives nées de notre ignorance. L'inconnu faisant seul leur force, à mesure qu'il disparaît, les luttes doivent cesser, les doctrines opposées s'évanouir, et la vérité scientifique qui les remplace régner sans rivale.

II.

Nous pouvons dire de Bichat, comme de la plupart des grands promoteurs de la science, qu'il a eu le mérite de trouver la formule pour les conceptions flottantes de son temps. Toutes les idées de

ses contemporains sur la vie, toutes leurs tentatives pour la définir ne sont en quelque sorte que l'écho ou la paraphrase de sa doctrine. Un chirurgien de l'école de Paris, Pelletan, enseigné que la vie est la résistance opposée par la matière organisée aux causes qui tendent sans cesse à la détruire. Cuvier lui-même développe la même pensée, que la vie est une force qui résiste aux lois qui régissent la matière brute; la mort ne serait que le retour de la matière vivante sous l'empire de ces lois. Ce qui distingue le cadavre du corps vivant, c'est ce principe de résistance qui soutient ou qui abandonne la matière organisée, et pour donner une forme plus saisissante à son idée, Cuvier nous représente le corps d'une femme dans l'éclat de la jeunesse et de la santé subitement atteinte par la mort. « Voyez, dit-il, ces formes arrondies et voluptueuses, cette souplesse gracieuse des mouvemens, cette douce chaleur, ces joues teintes de roses, ces yeux brillans de l'étincelle de l'amour ou du feu du génie, cette physionomie égayée par les saillies de l'esprit ou animée par le feu des passions; tout semble se réunir pour en faire un être enchanteur. Un instant suffit pour détruire ce prestige : souvent, sans cause apparente, le mouvement et le sentiment viennent à cesser, le corps perd sa chaleur, les muscles s'affaissent et laissent paraître les saillies anguleuses des os; les yeux deviennent ternes, les joues et les lèvres livides. Ce ne sont là que les préludes de changemens plus horribles : les chairs passent au bleu, au vert, au noir; elles attirent l'humidité, et pendant qu'une portion s'évapore en émanations infectes, une autre s'écoule en sanie putride qui ne tarde pas à se dissiper aussi; en un mot, au bout d'un petit nombre de jours, il ne reste plus que quelques principes terreux et salins; les autres élémens se sont dispersés dans les airs et dans les eaux pour entrer dans d'autres combinaisons. » « Il est clair, ajoute Cuvier, que cette séparation est l'effet naturel de l'action de l'air, de l'humidité, de la chaleur, en un mot de tous les agens extérieurs sur le corps mort, et qu'elle a sa cause dans l'attraction élective des divers agens pour les élémens qui le composaient. Cependant ce corps en était également entouré pendant la vie; leurs affinités pour ses molécules étaient les mêmes, et celles-ci y eussent cédé également, si elles n'avaient pas été retenues ensemble par une force supérieure à ces affinités, qui n'a cessé d'agir sur elles qu'à l'instant de la mort. »

Ces idées de contraste et d'opposition entre les forces vitales et les forces extérieures physico-chimiques, que nous retrouvons dans la doctrine des propriétés vitales, avaient déjà été exprimées par Stahl, mais en un langage obscur et presque barbare; exposées par Bichat avec une lumineuse simplicité et un grand charme de style,

ces mêmes idées séduisirent et entraînèrent tous les esprits. Bichat ne se contente point d'affirmer l'antagonisme des deux ordres de propriété qui se partagent la nature; mais en les caractérisant les unes et les autres il les oppose d'une manière saisissante. « Les propriétés physiques des corps, dit-il, sont éternelles. A la création, ces propriétés s'emparèrent de la matière, qui en restera constamment pénétrée dans l'immense série des siècles. Les propriétés vitales sont au contraire essentiellement temporaires; la matière brute en passant par les corps vivans s'y pénètre de ces propriétés qui se trouvent alors unies aux propriétés physiques; mais ce n'est pas là une alliance durable, car il est de la nature des propriétés vitales de s'épuiser; le temps les use dans le même corps. Exaltées dans le premier âge, restées comme stationnaires dans l'âge adulte, elles s'affaiblissent et deviennent nulles dans les derniers temps. On dit que Prométhée, ayant formé quelques statues d'hommes, déroba le feu du ciel pour les animer. Ce feu est l'emblème des propriétés vitales : tant qu'il brûle la vie se soutient; elle s'anéantit quand il s'éteint. »

C'est uniquement de ce contraste dans la nature et dans la durée des propriétés physiques et des propriétés vitales que Bichat déduit tous les caractères distinctifs des êtres vivans et des corps bruts, toutes les différences entre les sciences qui les étudient. Les propriétés physiques étant éternelles, dit-il, les corps bruts n'ont ni commencement ni fin nécessaires, ni âge, ni évolution; ils n'ont de limites que celles que le hasard leur assigne. Les propriétés vitales étant au contraire changeantes et d'une durée limitée, les corps vivans sont mobiles et périssables; ils ont un commencement, une naissance, une mort, des âges, en un mot une évolution qu'ils doivent parcourir. Les propriétés vitales se trouvant constamment en lutte avec les propriétés physiques, le corps vivant, théâtre de cette lutte, en subit les alternatives. La maladie et la santé ne sont autre chose que les péripéties de ce combat : si les propriétés physiques triomphent définitivement, la mort en est la conséquence; si au contraire les propriétés vitales reprennent leur empire, l'être vivant guérit de sa maladie, cicatrise ses plaies, répare son organisme et rentre dans l'harmonie de ses fonctions. Dans les corps bruts, rien de semblable ne s'observe; ces corps restent immuables comme la mort dont ils sont l'image. De là une distinction profonde entre les sciences qu'il nomme vitales et celles qu'il appelle non vitales. Les propriétés physico-chimiques étant fixes, constantes, les lois des sciences qui en traitent sont également constantes et invariables; on peut les prévoir, les calculer avec certitude. Les propriétés vitales ayant pour caractère essentiel l'instabilité, toutes les

fonctions vitales étant susceptibles d'une foule de variétés, on ne peut rien prévoir, rien calculer dans leurs phénomènes. D'où il faut conclure, dit Bichat, « que des lois absolument différentes président à l'une et à l'autre classe de phénomènes. »

Telle est, dans ses grands traits et avec ses conséquences, la doctrine des propriétés vitales, qui a longtemps dominé dans l'école malgré les justes critiques dont elle est passible. Nous allons examiner brièvement si la division des phénomènes en deux grands groupes, telle que l'établit la doctrine dont Bichat s'est fait l'éloquent défenseur, est bien fondée, et si elle ne serait pas plutôt une conception systématique que l'expression de la vérité. D'abord est-il vrai que les corps de la nature inorganique soient éternels et que les corps vivans seuls soient périssables; n'y aurait-il pas entre eux de simples différences de degrés qui nous font illusion par leur grande disproportion? Il est certain par exemple que la vie d'un éléphant peut paraître l'éternité par rapport à la vie d'un éphémère, et quand nous considérons la vie de l'homme relativement à la durée du milieu cosmique qu'il habite, elle doit nous paraître un instant dans l'infini du temps. Les anciens ont pensé ainsi : ils opposaient le monde vivant, où tout est sujet au changement et à la mort, au monde sidéral, immuable et incorruptible. Cette doctrine de l'incorruptibilité des cieux a régné jusqu'au XVIIe siècle. Les premières lunettes permirent alors de constater l'apparition d'une nouvelle étoile dans la constellation du Serpentaire; ce changement dans le ciel, accompli pour ainsi dire sous les yeux de l'observateur, commença d'ébranler la croyance des anciens : *materiam cœli esse inalterabilem.* Aujourd'hui l'esprit des astronomes est familiarisé avec l'idée d'une mobilité et d'une évolution continuelle du monde sidéral. « Les astres n'ont pas toujours existé, dit M. Faye; ils ont eu une période de formation; ils auront pareillement une période de déclin, suivie d'une extinction finale. » L'éternité des corps sidéraux invoquée par Bichat n'est donc pas réelle; ils ont une évolution comme les corps vivans, évolution lente, si on la compare à notre vie pressée, évolution qui embrasse une durée hors de proportion avec celle que nous sommes habitués à considérer autour de nous. D'un autre côté, les astronomes, avant de connaître les lois des mouvemens des corps célestes, avaient imaginé des puissances, des forces sidérales, comme les physiologistes reconnaissaient des forces et des puissances vitales. Kepler lui-même admettait un *esprit recteur sidéral* par l'influence duquel « les planètes suivent dans l'espace des courbes savantes sans heurter les astres qui fournissent d'autres carrières, sans troubler l'harmonie réglée par le divin géomètre.

Si les corps vivans ne sont pas seuls soumis à la loi d'évolution, la faculté de se régénérer, de se cicatriser, ne leur est pas non plus exclusive, quoique ce soit sur eux qu'elle se manifeste plus activement. Chacun sait qu'un organisme vivant, quand il a été mutilé, tend à se refaire suivant les lois de sa morphologie spéciale : la blessure se cicatrise dans l'animal et dans la plante, la perte de substance se comble, et l'être se rétablit dans sa forme et son unité. Ce phénomène de reconstitution, de *rédintégration*, a profondément frappé les philosophes naturalistes, et ils ont beaucoup insisté sur cette tendance de la vie à l'individualité, qui fait de l'être vivant un tout harmonique, une sorte de petit monde dans le grand. Quand l'harmonie de l'édifice organique est troublée, elle tend à se rétablir; mais il n'est pas nécessaire d'invoquer, pour expliquer ces faits, une force, une propriété vitale en contradiction avec la physique. Les corps minéraux en effet se montrent doués de cette même unité morphologique, de cette même tendance à la rétablir. Les cristaux comme les êtres vivans ont leurs formes, leur plan particulier, et ils sont susceptibles d'éprouver les actions perturbatrices du milieu ambiant. La force physique qui range les particules cristallines suivant les lois d'une savante géométrie a des résultats analogues à celle qui range la substance organisée sous la forme d'un animal ou d'une plante. M. Pasteur a signalé des faits de cicatrisation, de rédintégration cristalline, qui méritent toute notre attention. Il étudia certains cristaux et les soumit à des mutilations qu'il a vues se réparer très rapidement et très régulièrement. Il résulte de l'ensemble de ses recherches que « lorsqu'un cristal a été brisé sur l'une quelconque de ses parties et qu'on le replace dans son eau-mère, on voit, en même temps que le cristal s'agrandit dans tous les sens par un dépôt de particules cristallines, un travail très actif avoir lieu sur la partie brisée ou déformée, et en quelques heures il a satisfait, non-seulement à la régularité du travail général sur toutes les parties du cristal, mais au rétablissement de la régularité dans la partie mutilée. » Ces faits remarquables de rédintégration cristalline se rapprochent complétement de ceux que présentent les êtres vivans lorsqu'on leur fait une plaie plus ou moins profonde. Dans le cristal comme dans l'animal, la partie endommagée se cicatrise, reprend peu à peu sa forme primitive, et dans les deux cas le travail de reformation des tissus est en cet endroit bien plus actif que dans les conditions évolutives ordinaires.

Les brèves considérations que nous venons d'exposer et que nous pourrions développer à l'infini nous semblent suffisantes pour montrer que la ligne profonde de démarcation que les vitalistes ont voulu établir entre les corps bruts au point de vue de leur durée, de leur

évolution et de leur rédintégration formative, n'est pas fondée. Quand à la lutte qu'ils ont supposée entre les forces ou les propriétés physiques et les forces ou les propriétés vitales, elle est l'expression d'une erreur profonde.

La doctrine des propriétés vitales enseigne qu'on ne trouve dans les corps bruts qu'un seul ordre de propriétés, les propriétés physiques, et que dans les corps vivans on en rencontre deux espèces, les propriétés physiques et les propriétés vitales, constamment en lutte, en antagonisme et tendant à prédominer les unes sur les autres. « Pendant la vie, dit Bichat, les propriétés physiques, enchaînées par les propriétés vitales, sont sans cesse retenues dans les phénomènes qu'elles tendraient à produire. » Il résultera logiquement de cet antagonisme que plus les propriétés vitales auront d'empire et domineront dans un organisme vivant, plus les propriétés physico-chimiques y seront vaincues et atténuées, et que, réciproquement, les propriétés vitales s'y montreront d'autant plus affaiblies que les propriétés physiques acquerront plus de puissance. C'est précisément la proposition contraire qui exprime la vérité, et cette vérité a été surabondamment démontrée par les travaux de Lavoisier et de ses successeurs. La vie est au fond l'image d'une combustion, et la combustion n'est elle-même qu'une série de phénomènes chimiques, auxquels sont reliées d'une manière directe des manifestations calorifiques lumineuses et vitales. Qu'on supprime de l'atmosphère l'oxygène, l'agent des combustions, aussitôt la flamme s'éteint, aussitôt la vie s'arrête. Si l'on vient à diminuer ou à augmenter la quantité du gaz comburant, les phénomènes vitaux aussi bien que les phénomènes chimiques de combustion seront exaltés ou atténués dans la même proportion. Ce n'est donc pas un antagonisme qu'il faut voir entre les phénomènes chimiques et les manifestations vitales; c'est au contraire un parallélisme parfait, une liaison harmonique et nécessaire. Dans toute la série des êtres organisés, l'intensité des manifestations vitales est dans un rapport direct avec l'activité des manifestations chimiques organiques. De tous côtés, les preuves se présentent d'elles-mêmes. Quand l'homme ou l'animal est saisi par le froid, les phénomènes chimiques de combustion organique s'abaissent d'abord; puis les mouvemens se ralentissent, la sensibilité, l'intelligence, s'émoussent et disparaissent, l'engourdissement est complet. Au réveil de cette léthargie, les fonctions vitales reprennent, mais toujours parallèlement à la réapparition des phénomènes chimiques. Quand la vie se suspend chez un infusoire desséché et qu'elle se rétablit sous l'influence de quelques gouttes d'eau, ce n'est pas que la dessiccation ait attaqué la vie ou les propriétés vitales, c'est parce que l'eau nécessaire à la réalisa-

tion des phénomènes physiques et chimiques fait défaut à l'organisme. Quand Spallanzani a ressuscité, en les humectant, des rotifères desséchés depuis trente ans, il a simplement fait reparaître dans leur corps les phénomènes physiques et chimiques qui s'y étaient arrêtés pendant trente années. L'eau n'a apporté rien autre chose, ni force ni principe.

Comment pourrions-nous comprendre un antagonisme, une opposition entre les propriétés des corps vivans et celles des corps bruts, puisque les élémens constituans de ces deux ordres de corps sont les mêmes? Buffon, voulant s'expliquer la différence des êtres organisés et des êtres inorganiques, avait été logique en supposant chez les premiers une substance organique élémentaire spéciale dont seraient dépourvus les seconds. La chimie a complétement renversé cette hypothèse en prouvant que tous les corps vivans sont exclusivement formés d'élémens minéraux empruntés au milieu cosmique. Le corps de l'homme, le plus complexe des corps vivans, est matériellement constitué par quatorze de ces élémens. On comprend bien que ces quatorze corps simples puissent, en s'unissant, en se combinant de toutes les manières, engendrer des combinaisons infinies et former des composés doués des propriétés les plus variées; mais ce qu'on ne concevrait pas, c'est que ces propriétés fussent d'un autre ordre ou d'une autre essence que ces combinaisons elles-mêmes.

En résumé, l'opposition, l'antagonisme, la lutte admise entre les phénomènes vitaux et les phénomènes physico-chimiques par l'école vitaliste est une erreur dont les découvertes de la physique et de la chimie modernes ont fait amplement justice.

Il y a plus, la doctrine vitaliste ne repose pas seulement sur des hypothèses fausses, sur des faits erronés; elle est par sa nature contraire à l'esprit scientifique. En voulant créer deux ordres de sciences, les unes pour les corps bruts, les autres pour les corps vivans, cette doctrine aboutit purement et simplement à nier la science elle-même. Bichat, nous le savons déjà, pose en principe que les lois des sciences physiques sont absolument opposées aux lois des sciences vitales. Dans les premières, tout serait fixe et invariable; dans les secondes, tout serait variable et inconstant. La divergence entre ces deux ordres de sciences doit les laisser étrangères les unes aux autres et les rendre incapables de se prêter aucun secours. C'est la conclusion à laquelle arrive nécessairement Bichat. « Comme les sciences physiques et chimiques, dit-il, ont été perfectionnées avant les physiologiques, on a cru éclaircir les unes en y associant les autres; on les a embrouillées. C'était inévitable, car appliquer les sciences physiques à la physiologie, c'est expliquer

par les lois des corps inertes les phénomènes des corps vivans. Or voilà un principe faux; donc toutes les conséquences doivent être marquées au même coin. » Si maintenant nous demandons quels sont les caractères propres à cette science des êtres vivans, Bichat nous répond : « C'est une science dont les lois sont, comme les fonctions vitales elles-mêmes, susceptibles d'une foule de variétés, qui échappe à toute espèce de calcul, dans laquelle on ne peut rien prévoir ou prédire, dans laquelle nous n'avons que des approximations le plus souvent incertaines. » Ce sont là des hérésies scientifiques d'une énormité telle qu'on aurait de la peine à les comprendre, si l'on ne voyait comment la logique d'un système a dû fatalement y conduire. Reconnaître que les phénomènes vitaux ne sauraient être soumis à aucune loi précise, à aucune condition fixe et déterminée, et admettre que ces phénomènes ainsi définis constituent une science vitale qui elle-même a pour caractère d'être vague et incertaine, c'est abuser étrangement du mot *science*. Il semble qu'il n'y ait rien à répondre à de pareils raisonnemens, parce qu'ils ne sont eux-mêmes que la négation et l'absence de tou esprit scientifique.

Cependant que de fois n'a-t-on pas reproduit des argumens analogues, combien de médecins ont professé que la physiologie et la médecine ne seraient jamais que des demi-sciences, des sciences conjecturales, parce qu'on ne pourrait jamais saisir le principe de la vie ou le génie secret des maladies! Ces affirmations, qui viennent encore retentir à nos oreilles comme des échos lointains de doctrines surannées, ne sauraient plus nous arrêter. Descartes, Leibniz, Lavoisier, nous ont appris que la matière et ses lois ne diffèrent pas dans les corps vivans et dans les corps bruts; ils nous ont montré qu'il n'y a au monde qu'une seule mécanique, une seule physique, une seule chimie, communes à tous les êtres de la nature. Il n'y a donc pas deux ordres de sciences. Toute science digne de ce nom est celle qui, connaissant les lois précises des phénomènes, les prédit sûrement et les maîtrise quand ils sont à sa portée. Tout ce qui reste en dehors de ce caractère n'est qu'empirisme ou ignorance, car il ne saurait y avoir des demi-sciences ni des sciences conjecturales. C'est une erreur profonde de croire que dans les corps vivans nous ayons à nous préoccuper de l'essence même et du principe de la vie. Nous ne pouvons remonter au principe de rien, et le physiologiste n'a pas plus affaire avec le principe de la vie que le chimiste avec le principe de l'affinité des corps. Les causes premières nous échappent partout, et partout également nous ne pouvons atteindre que les causes immédiates des phénomènes. Or ces causes immédiates, qui ne sont que les conditions mêmes des phé-

nomènes, sont susceptibles d'un déterminisme aussi rigoureux dans les sciences des corps vivans que dans les sciences des corps bruts. Il n'y a aucune différence scientifique dans tous les phénomènes de la nature, si ce n'est la complexité ou la délicatesse des conditions de leur manifestation qui les rendent plus ou moins difficiles à distinguer et à préciser. Tels sont les principes qui doivent nous diriger. Aussi conclurons-nous sans hésiter que la dualité établie par l'école vitaliste dans les sciences des corps bruts et des corps vivans est absolument contraire à la science elle-même. L'unité règne dans tout son domaine. Les sciences des corps vivans et celles des corps bruts ont pour base les mêmes principes et pour moyens d'études les mêmes méthodes d'investigation.

III.

Si les doctrines vitalistes ont succombé par l'erreur essentielle de leur principe de dualisme ou d'antagonisme entre la nature vivante et la nature inorganique, le problème subsiste toujours. Nous avons à répondre à cette question séculaire : qu'est-ce que la vie? ou encore à cette autre : qu'est-ce que la mort? car ces deux questions sont étroitement liées et ne sauraient être séparées l'une de l'autre.

L'être vivant est essentiellement caractérisé par *la nutrition*. L'édifice organique est le siége d'un perpétuel mouvement nutritif, mouvement intestin qui ne laisse de repos à aucune partie; chacune, sans cesse ni trêve, s'alimente dans le milieu qui l'entoure et y rejette ses déchets et ses produits. Cette rénovation moléculaire est insaisissable pour le regard direct; mais, comme nous voyons le début et la fin, l'entrée et la sortie des substances, nous en concevons les phases intermédiaires, et nous nous représentons un courant de matières qui traverse continuellement l'organisme et le renouvelle dans sa substance en le maintenant dans sa forme. Ce mouvement, qu'on a appelé le *tourbillon vital*, le *circulus matériel* entre le monde organique et le monde inorganique, existe chez la plante aussi bien que chez l'animal, ne s'interrompt jamais et devient la condition et en même temps la cause immédiate de toutes les autres manifestations vitales. L'universalité d'un tel phénomène, la constance qu'il présente, sa nécessité, en font le caractère fondamental de l'être vivant, le signe plus général de la vie. On ne sera donc pas étonné que quelques physiologistes aient été tentés de le prendre pour définir la vie elle-même.

Toutefois ce phénomène n'est pas simple; il importe de l'analyser, d'en pénétrer plus profondément le mécanisme, afin de préciser l'idée que son examen superficiel peut nous donner de la vie. Le

mouvement nutritif comprend deux opérations distinctes, mais connexes et inséparables : l'une par laquelle la matière inorganique est fixée ou incorporée aux tissus vivans comme partie intégrante, l'autre par laquelle elle s'en sépare et les abandonne. Ce double mouvement incessant n'est en définitive qu'une alternative perpétuelle de *vie* et de *mort*, c'est-à-dire de destruction et de renaissance des parties constituantes de l'organisme. Les vitalistes n'ont point compris la nutrition. Les uns, imbus de l'idée que la vie a pour essence de résister à la mort, c'est-à-dire aux forces physiques et chimiques, devaient croire naturellement que l'être vivant, arrivé à son plein développement, n'avait plus qu'à se maintenir dans l'équilibre le plus stable possible en neutralisant l'influence destructive des agens extérieurs; les autres, comprenant mieux le phénomène et appréciant la perpétuelle mutation de l'organisme, ont refusé d'admettre que ce mouvement de rénovation moléculaire fût produit par les forces générales de la nature, et ils l'ont attribué à une force vitale. Ni les uns ni les autres n'ont vu que c'était précisément la destruction organique, opérée sous l'influence des forces physiques et chimiques générales, qui provoque le mouvement incessant d'échange et devient ainsi la cause de la réorganisation.

Les actes de destruction organique ou de désorganisation se révèlent immédiatement à nous; les signes en sont évidens, ils éclatent au dehors et se répètent à chaque manifestation vitale. Les actes d'assimilation ou d'organisation au contraire restent tout intérieurs et n'ont presque point d'expression phénoménale; ils président à une synthèse organique qui rassemble d'une manière silencieuse et cachée les matériaux qui seront dépensés plus tard dans les manifestations bruyantes de la vie. C'est une vérité bien remarquable et bien essentielle à saisir que ces deux phases du circulus nutritif se traduisent si différemment, l'organisation restant latente et la désorganisation ayant pour signe sensible tous les phénomènes de la vie. Ici l'apparence nous trompe, comme presque toujours; ce que nous appelons phénomène de vie est au fond un phénomène de mort organique.

Les deux facteurs de la nutrition sont donc l'assimilation et la désassimilation, autrement dit l'*organisation* et la *désorganisation*. La désassimilation accompagne toujours la manifestation vitale. Quand chez l'homme et chez l'animal un mouvement survient, une partie de la substance active du muscle se détruit et se brûle; quand la sensibilité et la volonté se manifestent, les nerfs s'usent, quand la pensée s'exerce, le cerveau se consume, etc. On peut ainsi dire que jamais la même matière ne sert deux fois à la vie. Lorsqu'un acte est accompli, la parcelle de matière vivante qui a servi

à le produire n'est plus. Si le phénomène reparaît, c'est une matière nouvelle qui lui a prêté son concours. L'usure moléculaire est toujours proportionnée à l'intensité des manifestations vitales. L'altération matérielle est d'autant plus profonde ou considérable que la vie se montre plus active. La désassimilation rejette de la profondeur de l'organisme des substances d'autant plus oxydées par la combustion vitale que le fonctionnement des organes a été plus énergique. Ces oxydations ou combustions engendrent la chaleur animale, donnent naissance à l'acide carbonique qui s'exhale par le poumon, et à différens produits qui s'éliminent par les autres émonctoires de l'économie. Le corps s'use, éprouve une consomption et une perte de poids qui traduisent et mesurent l'intensité de ses fonctions. Partout, en un mot, la destruction physico-chimique est unie à l'activité fonctionnelle, et nous pouvons regarder comme un axiome physiologique la proposition suivante : *toute manifestation d'un phénomène dans l'être vivant est nécessairement liée à une destruction organique.*

Une telle loi, qui enchaîne le phénomène qui se produit à la matière qui se détruit, ou, pour mieux dire, à la substance qui se transforme, n'a rien qui soit spécial au monde vivant; la nature physique obéit à la même règle.

Un être vivant qui est dans la plénitude de son activité fonctionnelle ne nous manifeste donc pas l'énergie plus grande d'une force vitale mystérieuse; il nous offre simplement dans son organisme la pleine activité des phénomènes chimiques de combustion et de destruction organique. Quand Cuvier nous dépeint la vie s'épanouissant dans le corps d'une jeune femme, il a tort de croire avec les vitalistes que les forces ou les propriétés physiques et chimiques sont alors domptées ou maintenues par la force vitale. Au contraire, toutes les forces physiques sont déchaînées, l'organisme brûle et se consume plus vivement, et c'est pour cela même que la vie brille de tout son éclat.

Stahl a dit avec raison que les phénomènes physiques et chimiques détruisent le corps vivant et le conduisent à la mort; mais la vérité lui a échappé pour ne pas avoir vu que les phénomènes de destruction vitale sont eux-mêmes les instigateurs et les précurseurs de la rénovation matérielle qui se dérobe à nos yeux dans l'intimité des tissus. En même temps en effet que les phénomènes de combustion se traduisent avec éclat par les manifestations vitales extérieures, le processus formatif s'opère dans le silence de la vie végétative. Il n'a d'autre expression que lui-même, c'est-à-dire qu'il ne se révèle que par l'organisation et la réparation de l'édifice vivant. On a dès l'antiquité comparé la vie à un flambeau. Cette mé-

taphore est devenue de nos jours, grâce à Lavoisier, une vérité. L'être qui vit est comme le flambeau qui brûle; le corps s'use, la matière du flambeau se détruit; l'un brille de la flamme physique, l'autre brille de la flamme vitale. Toutefois, pour que la comparaison fût rigoureuse, il faudrait concevoir un flambeau physique capable de durer, qui se renouvelât et se régénérât comme le flambeau vital. La combustion physique est un phénomène isolé, en quelque sorte accidentel, n'ayant dans la nature de liaisons harmoniques qu'avec lui-même. La combustion vitale au contraire suppose une régénération corrélative, phénomène de la plus haute importance dont il nous reste à tracer les caractères principaux.

Le mouvement de régénération ou de synthèse organique nous offre deux modes principaux. Tantôt la synthèse assimile la substance ambiante pour en faire des principes nutritifs, tantôt elle en forme directement les élémens des tissus. C'est ainsi que nous voyons, à côté de la formation des produits immédiats de la synthèse chimique, apparaître des phénomènes de mues ou de rénovations histologiques, tantôt continues, tantôt périodiques. Les phénomènes de régénération, de rédintégration, de réparation, qui se montrent chez l'individu adulte sont de la même nature que les phénomènes de génération et d'évolution par lesquels l'embryon constitue à l'origine ses organes et ses élémens anatomiques. L'être vivant est donc caractérisé à la fois par la génération et par la nutrition; il faut réunir et confondre ces deux ordres de phénomènes, et, au lieu d'en créer deux catégories distinctes, nous en faisons un acte unique dont l'essence et les mécanismes sont tout pareils. C'est dans cette pensée que l'on a pu dire avec raison que *la nutrition n'était qu'une génération continuée.* Synthèse organique, génération, régénération, rédintégration et même cicatrisation sont des aspects du même phénomène, des manifestations variées d'un même agent, le *germe.*

Le germe est l'agent d'organisation et de nutrition par excellence; il attire autour de lui la matière cosmique et l'organise pour constituer l'être nouveau. Toutefois le germe ne peut manifester sa puissance organisatrice qu'en opérant lui-même des combustions, des destructions organiques. C'est pourquoi il s'enferme dès son origine dans une cellule, la cellule de l'œuf, et s'y entoure de matériaux nutritifs élaborés qu'on appelle le *vitellus.*

La cellule-œuf, ainsi constituée par le germe et le vitellus, développe l'organisme nouveau en se segmentant et se divisant à l'infini en une quantité innombrable de cellules pourvues elles-mêmes d'un germe de nutrition. Ce germe cellulaire, qu'on appelle le *noyau* de la cellule, attire et élabore autour de lui les matériaux nutritifs

spéciaux destinés aux combustions fonctionnelles de chacun des élémens de nos tissus ou de nos organes. Lorsque des phénomènes de rédintégration naturels ou accidentels surviennent, lorsqu'un nerf coupé par exemple se régénère et reprend ses fonctions, ce sont encore ces noyaux cellulaires qui, à l'instar du germe primordial dont ils dérivent, se divisent, se multiplient, pour reconstituer chez l'adulte les tissus nouveaux en répétant identiquement les procédés de la formation embryonnaire.

Tous les phénomènes si variés de régénération et de synthèse organiques ont pour caractère distinctif, nous l'avons déjà dit, d'être en quelque sorte invisibles à l'extérieur. Au silence qui se fait dans un œuf en incubation on ne pourrait soupçonner l'activité qui s'y déploie et l'importance des phénomènes qui s'y accomplissent; c'est l'être nouveau qui en sortant nous dévoilera par ses manifestations vitales les merveilles de ce travail lent et caché.

Il en est de même de toutes nos fonctions; chacune a pour ainsi dire son incubation organisatrice. Quand un acte vital se produit extérieurement, ses conditions s'étaient dès longtemps rassemblées dans cette élaboration silencieuse et profonde qui prépare les causes de tous les phénomènes. Il importe de ne pas perdre de vue ces deux phases du travail physiologique. Quand on veut modifier les actions vitales, c'est dans leur évolution cachée qu'il faut les atteindre; lorsque le phénomène éclate, il est trop tard. Ici, comme partout, rien n'arrive par un brusque hasard; les événemens les plus soudains en apparence ont eu leurs causes latentes. L'objet de la science est précisément de découvrir ces causes élémentaires afin de pouvoir les modifier et maîtriser ainsi l'apparition ultérieure des phénomènes.

En résumé, nous distinguerons dans le corps vivant deux grands groupes de phénomènes inverses : les phénomènes *fonctionnels* ou de dépense vitale, les phénomènes *organiques* ou de concentration vitale. La vie se maintient par deux ordres d'actes entièrement opposés dans leur nature : la combustion désassimilatrice, qui use la matière vivante dans les organes en fonction, la synthèse assimilatrice, qui régénère les tissus dans les organes en repos. Les agens de ces deux genres de phénomènes ne sont pas moins différens. La combustion vitale emprunte à l'extérieur l'agent général des combustions, l'oxygène, et à son défaut les *fermens* dont l'action désassimilatrice peut intervenir dans les profondeurs de l'organisme où l'air ne pénètre pas. La synthèse organisatrice au contraire possède un agent spécial, le germe proprement dit, ou les noyaux de cellules, germes secondaires qui en sont des émanations et qui se trouvent répandus dans toutes les parties élémentaires du

corps vivant. Les conditions de la désassimilation fonctionnelle et celles de l'assimilation organique sont également séparées. Les mêmes agens de combustion qui usent l'édifice organique pendant la vie continuent à le détruire après la mort lorsque les phénomènes de régénération se sont éteints dans l'organisme. Il en résulte que tous les phénomènes fonctionnels accompagnés de combustion, de fermentation ou de dissociation organique peuvent s'accomplir aussi bien au dehors qu'au dedans des corps vivans. Grâce à cette circonstance, le physiologiste peut analyser les mécanismes vitaux à l'aide de l'expérimentation. Dans un organisme mutilé, il entretient artificiellement la respiration, la circulation, la digestion, etc., et il étudie les propriétés des tissus vivans séparés du corps. Dans ces parties disloquées, le muscle se contracte, la glande sécrète, le nerf conduit les excitations absolument comme pendant la vie; toutefois, si les tissus isolés de l'ensemble de leurs conditions organiques peuvent s'user et fonctionner encore, ils ne peuvent plus se régénérer; c'est pourquoi leur mort définitive devient alors inévitable. Les phénomènes de rénovation organique, contrairement aux phénomènes de combustion fonctionnelle, ne peuvent se manifester que dans le corps vivant, et chacun dans un lieu spécial; aucun artifice n'a pu jusqu'à présent suppléer à ces conditions essentielles de l'activité des germes, d'être en leur place dans l'édifice du corps vivant.

Si on se fondait sur les différences profondes que nous venons d'indiquer pour assigner dans l'économie un rôle vital indépendant à la combustion et à la régénération organique, on se tromperait grandement, car les deux ordres de phénomènes sont tellement solidaires dans l'acte de la nutrition, qu'ils ne sont pour ainsi dire distincts que dans l'esprit; dans la nature, ils sont inséparables. Tout être vivant, animal ou végétal, ne peut manifester ses fonctions que par l'exercice simultané de la combustion vitale et de la synthèse organique. C'est sur ce terrain que devront se réunir et se concilier les écoles chimiques et anatomiques, car la solution du problème physiologique de la vie exige leur double concours.

IV.

Nous avons poursuivi le phénomène caractéristique de la vie, la nutrition, jusque dans ses manifestations intimes; voyons quelle conclusion cette étude peut nous fournir relativement à la solution du problème tant de fois essayé de la *définition de la vie*. Si nous voulions exprimer que toutes les fonctions vitales sont la conséquence nécessaire d'une combustion organique, nous répéterions ce que nous avons déjà énoncé : *la vie c'est la mort*, la destruction des

tissus, ou bien nous dirions avec Buffon : la vie est un minotaure, elle dévore l'organisme. Si au contraire nous voulions insister sur cette seconde face du phénomène de la nutrition, que la vie ne se maintient qu'à la condition d'une constante régénération des tissus, nous regarderions la vie comme une *création* exécutée au moyen d'un acte plastique et régénérateur opposé aux manifestations vitales. Enfin, si nous voulions comprendre les deux faces du phénomène, l'organisation et la désorganisation, nous nous rapprocherions de la définition de la vie donnée par de Blainville : « la vie est un double mouvement interne de décomposition à la fois général et continu. » Plus récemment Herbert-Spencer a proposé la définition suivante : « la vie est la combinaison définie de changemens hétérogènes à la fois simultanés et successifs; » sous cette définition abstraite, le philosophe anglais veut surtout indiquer l'idée d'évolution et de succession qu'on observe dans les phénomènes vitaux. De telles définitions, tout incomplètes qu'elles soient, auraient au moins le mérite d'exprimer un aspect de la vie : elles ne seraient point purement verbales, comme celle de l'*Encyclopédie* : « la vie est le contraire de la mort, » ou encore celle de Béclard : « la vie est l'organisation en action, » celle de Dugès : « la vie est l'activité spéciale des êtres organisés, » ce qui revient à dire : la vie, c'est la vie. Kant a défini la vie : « un principe intérieur d'action. » Cette définition, qui rappelle l'idée d'Hippocrate, a été adoptée par Tiedemann et par d'autres physiologistes. Il n'y a en réalité pas plus de principe intérieur d'activité dans la matière vivante que dans la matière brute. Les phénomènes qui se passent dans les minéraux sont certainement sous la dépendance des conditions atmosphériques extérieures; mais il en est de même de l'activité des plantes et des animaux à sang froid. Si l'homme et les animaux à sang chaud paraissent libres et indépendans dans leurs manifestations vitales, cela tient à ce que leur corps présente un mécanisme plus parfait qui lui permet de produire de la chaleur en quantité telle qu'il n'a pas besoin de l'emprunter nécessairement au milieu ambiant. En un mot, la spontanéité de la matière vivante n'est qu'une fausse apparence. Il y a constamment des principes extérieurs, des stimulans étrangers qui viennent provoquer la manifestation des propriétés d'une matière toujours également inerte par elle-même.

Nous bornerons ici ces citations, que nous pourrions multiplier à l'infini sans trouver une seule définition complétement satisfaisante de la vie. Pourquoi en est-il ainsi? C'est qu'à propos de la vie il faut distinguer le mot de la chose elle-même. Pascal, qui a si bien connu toutes les faiblesses et toutes les illusions de l'esprit humain, fait remarquer qu'en réalité les vraies définitions ne sont que des créations de notre esprit, c'est-à-dire des *définitions de noms* ou

des conventions pour abréger le discours; mais il reconnaît des mots primitifs que l'on comprend sans qu'il soit besoin de les définir.

Or le mot *vie* est dans ce cas. Tout le monde s'entend quand on parle de la vie et de la mort. Il serait d'ailleurs impossible de séparer ces deux termes ou ces deux idées corrélatives, car ce qui vit, c'est ce qui mourra, ce qui est mort, c'est ce qui a vécu. Quand il s'agit d'un phénomène de la vie comme de tout phénomène de la nature, la première condition est de le connaître; la définition ne peut être donnée qu'*a posteriori*, comme conclusion résumée d'une étude préalable; mais ce n'est plus là, à proprement parler, une définition; c'est une vue, une conception. Il s'agira donc pour nous de savoir quelle conception nous devons nous former des phénomènes de la vie aujourd'hui dans l'état actuel de nos connaissances physiologiques.

Cette conception a varié nécessairement avec les époques et suivant les progrès de la science. Au commencement de ce siècle, un physiologiste français, Le Gallois, publiait encore un volume d'expériences : *sur le Principe de la vie et sur le siége de ce principe.* On ne cherche plus maintenant le siége de la vie; on sait qu'elle réside partout dans toutes les molécules de la matière organisée. Les propriétés vitales ne sont en réalité que dans les cellules vivantes, tout le reste n'est qu'arrangement et mécanisme. Les manifestations si variées de la vie sont des expressions mille et mille fois combinées et diversifiées de propriétés organiques élémentaires fixes et invariables. Il importe donc moins de connaître l'immense variété des manifestations vitales que la nature semble ne pouvoir jamais épuiser que de déterminer rigoureusement les propriétés de tissus qui leur donnent naissance. C'est pourquoi aujourd'hui tous les efforts de la science sont dirigés vers l'étude histologique de ces infiniment petits qui recèlent le véritable secret de la vie.

Aussi loin que nous descendions aujourd'hui dans l'intimité des phénomènes propres aux êtres vivans, la question qui se présente à nous est toujours la même. C'est la question qui a été posée dès l'antiquité au début même de la science : la vie est-elle due à une puissance, à une force particulière, ou n'est-elle qu'une modalité des forces générales de la nature? en d'autres termes, existe-t-il dans les êtres vivans une force spéciale qui soit distincte des forces physiques, chimiques ou mécaniques? Les vitalistes se sont toujours retranchés dans l'impossibilité d'expliquer physiquement ou mécaniquement tous les phénomènes de la vie; leurs adversaires ont toujours répondu en réduisant un plus grand nombre de manifestations vitales à des explications physico-chimiques bien démontrées. Il faut avouer que ces derniers ont constamment gagné du

terrain et qu'à notre époque surtout ils en gagnent chaque jour de plus en plus. Arriveront-ils ainsi à tout ramener à leurs théories et ne restera-t-il pas malgré leurs efforts un *quid proprium* de la vie qui sera irréductible? C'est le point qu'il s'agit d'examiner. En analysant avec soin tous les phénomènes vitaux dont l'explication appartient aux forces physiques et chimiques, nous refoulerons le vitalisme dans un domaine plus circonscrit et dès lors plus facile à déterminer.

Des deux ordres de phénomènes nutritifs qui constituent essentiellement la vie et qui sont l'origine de toutes ses manifestations sans exception, il en est un, celui de la destruction, de la désassimilation organique, qui rentre complétement dès maintenant dans les actions chimiques; ces décompositions dans les êtres vivans n'ont rien de plus ou moins mystérieux que celles qui nous sont offertes par les corps inorganiques. Quant aux phénomènes de genèse organisatrice et de régénération nutritive, ils paraissent au premier abord d'une nature vitale tout à fait spéciale, irréductibles aux actions chimiques générales; mais ce n'est encore là qu'une apparence, et pour bien s'en rendre compte il faut considérer ces phénomènes sous le double aspect qu'ils présentent d'une synthèse chimique ordinaire et d'une évolution organique qui s'accomplit. En effet, la genèse vitale comprend des phénomènes de synthèse chimique arrangés, développés suivant un ordre particulier qui constitue leur évolution. Il importe de séparer les phénomènes chimiques en eux-mêmes de leur évolution, car ce sont deux choses tout à fait distinctes. En tant qu'actions synthétiques, il est évident que ces phénomènes ne relèvent que des forces chimiques générales; en les examinant successivement un à un, on le démontre clairement. Les matières calcaires qu'on rencontre dans les coquilles des mollusques, dans les œufs des oiseaux, dans les os des mammifères, sont bien certainement formées selon les lois de la chimie ordinaire pendant l'évolution de l'embryon. Les matières grasses et huileuses sont dans le même cas, et déjà la chimie est parvenue à reproduire artificiellement dans les laboratoires un grand nombre de principes immédiats et d'huiles essentielles, qui sont naturellement l'apanage du règne animal ou végétal. De même les matières amylacées, qui se développent dans les animaux et qui se produisent par l'union du carbone et de l'eau sous l'influence du soleil dans les feuilles vertes des plantes, sont bien des phénomènes chimiques les mieux caractérisés. Si pour les matières azotées ou albuminoïdes les procédés de synthèse sont beaucoup plus obscurs, cela tient à ce que la chimie organique est encore trop peu avancée; mais il est bien certain néanmoins que ces substances se forment par les procédés chimiques dans les organismes des êtres

vivans. A la vérité, on peut dire que les agens des synthèses organiques, les germes et les cellules, constituent des agens tout à fait exceptionnels. On pourrait dire de même pour les phénomènes de désorganisation que les fermens sont aussi des agens particuliers aux êtres vivans. Je pense quant à moi que c'est là une loi générale et que les phénomènes chimiques dans l'organisme sont exécutés par des agens ou des procédés spéciaux; mais cela ne change rien à la nature purement chimique des phénomènes qui s'accomplissent et des produits qui en sont la conséquence.

Après avoir examiné la synthèse chimique, arrivons à l'évolution organique. Les agens des phénomènes chimiques dans les corps vivans ne se bornent pas à produire des synthèses chimiques de matières extrêmement variées, mais ils les organisent et les approprient à l'édification morphologique de l'être nouveau. Parmi ces agens de la chimie vivante, le plus puissant et le plus merveilleux est sans contredit l'œuf, la cellule primordiale qui contient le germe, principe organisateur de tout le corps. Nous n'assistons pas à la création de l'œuf *ex nihilo*, il vient des parens, et l'origine de sa virtualité évolutive nous est cachée; mais chaque jour la science remonte plus haut vers ce mystère. C'est par le germe, et en vertu de cette sorte de puissance évolutive qu'il possède, que s'établissent la perpétuité des espèces et la descendance des êtres; c'est par lui que nous comprenons les rapports nécessaires qui existent entre les phénomènes de la nutrition et ceux du développement. Il nous explique la durée limitée de l'être vivant, car la mort doit arriver quand la nutrition s'arrête, non parce que les alimens font défaut, mais parce que l'enchaînement évolutif de l'être est parvenu à son terme, et que l'impulsion cellulaire organisatrice a épuisé sa vertu.

Le germe préside encore à l'organisation de l'être en formant, à l'aide des matières ambiantes, la substance vivante et en lui donnant les caractères d'instabilité chimique qui deviennent la cause des mouvemens vitaux incessans qui se passent en elle. Les cellules, germes secondaires, président de la même façon à l'organisation cellulaire nutritive. Il est bien évident que ce sont des actions purement chimiques; mais il est non moins clair que ces actions chimiques en vertu desquelles l'organisme s'accroît et s'édifie s'enchaînent et se succèdent en vue de ce résultat qui est l'organisation et l'accroissement de l'individu animal ou végétal. Il y a comme un dessin vital qui trace le plan de chaque être et de chaque organe, en sorte que, si, considéré isolément, chaque phénomène de l'organisme est tributaire des forces générales de la nature, pris dans leur succession et dans leur ensemble, ils paraissent révéler un lien spécial; ils semblent dirigés par quelque condition invisible dans la route qu'ils suivent, dans l'ordre qui les enchaîne. Ainsi les

actions chimiques synthétiques de l'organisation et de la nutrition se manifestent comme si elles étaient dominées par une force impulsive gouvernant la matière, faisant une chimie appropriée à un but et mettant en présence les réactifs aveugles des laboratoires, à la manière du chimiste lui-même. Cette puissance d'évolution immanente à l'ovule qui doit reproduire un être vivant embrasse à la fois, ainsi que nous le savons déjà, les phénomènes de génération et de nutrition; les uns et les autres ont donc un caractère évolutif qui en est le fond et l'essence.

C'est cette puissance ou propriété évolutive que nous nous bornons à énoncer ici qui seule constituerait le *quid proprium* de la vie, car il est clair que cette propriété évolutive de l'œuf, qui produira un mammifère, un oiseau ou un poisson, n'est ni de la physique, ni de la chimie. Les conceptions vitalistes ne peuvent plus aujourd'hui planer sur l'ensemble de la physiologie. La force évolutive de l'œuf et des cellules est donc le dernier rempart du vitalisme; mais en s'y réfugiant, il est aisé de voir que le vitalisme se transforme en une conception métaphysique et brise le dernier lien qui le rattache au monde physique, à la science physiologique. En disant que la vie est l'idée directrice ou *la force évolutive de l'être*, nous exprimons simplement l'idée d'une unité dans la succession de tous les changemens morphologiques et chimiques accomplis par le germe depuis l'origine jusqu'à la fin de la vie. Notre esprit saisit cette unité comme une conception qui s'impose à lui, et il l'explique par une force; mais l'erreur serait de croire que cette force métaphysique est active à la façon d'une force physique. Cette conception ne sort pas du domaine intellectuel pour venir réagir sur les phénomènes pour l'explication desquels l'esprit l'a créée; quoique émanée du monde physique, elle n'a pas d'effet rétroactif sur lui. En un mot, la force métaphysique évolutive par laquelle nous pouvons caractériser la vie est inutile à la science, parce qu'étant en dehors des forces physiques elle ne peut exercer aucune influence sur elles. Il faut donc ici séparer le monde métaphysique du monde physique phénoménal qui lui sert de base, mais qui n'a rien à lui emprunter. Leibniz a exprimé cette délimitation dans des paroles que nous rappelions au début de cette étude; la science la consacre aujourd'hui.

En résumé, si nous pouvons définir la vie à l'aide d'une conception métaphysique spéciale, il n'en reste pas moins vrai que les forces mécaniques, physiques et chimiques sont seules les agens effectifs de l'organisme vivant, et que le physiologiste ne peut avoir à tenir compte que de leur action. Nous dirons avec Descartes : on pense métaphysiquement, mais on vit et on agit physiquement.

CLAUDE BERNARD.

LE MARIAGE

DE VALÉRIEN KOCHANSKI

I.

C'était un vrai ménage polonais que la seigneurie de Baratine, avec ses bâtimens de ferme aux toits croulans, déjetés par la bourrasque, son petit château élevé d'un seul étage et dont les vitres cassées, retenues par des papiers de toutes couleurs, rendaient à chaque coup de vent une musique bizarre, sa cour infectée par une mare noire d'où les canards devaient sortir teints plutôt que lavés, ses étables mal tenues, ses chambres tapissées de toiles d'araignée, ses meubles poudreux, ses tentures flétries et son jardin, où les colimaçons se traînaient en paix sur la mauvaise herbe des allées, au milieu de dahlias et d'asters, d'orties et de plantain, familièrement confondus. Le pigeonnier logeait des moineaux, et les souris se livraient à des courses folles dans les divers appartemens qui leur étaient abandonnés. Cependant le propriétaire Valérien Kochanski, chaussé de bottes en maroquin jaune, vêtu d'une robe de chambre de velours vert en loques, le bonnet carré sur la tête, sa longue pipe turque à couvercle grillé entre ses dents blanches, savourait avec complaisance le café matinal, un journal ouvert auprès de lui, tandis que le vieux Basile s'évertuait à brosser l'habit de son maître, accroché à une statue de Flore en plâtre. Outre ces deux personnages, il y avait encore là un chien de chasse endormi sous le grand poêle.

M. Kochanski, l'unique et heureux propriétaire de Baratine, était un homme jeune encore, de belle taille et de figure aristocratique; le dessin correct de ses lèvres était relevé plutôt que caché par une moustache toute sarmate, épaisse et noire comme sa chevelure, et ses yeux sombres avaient cette expression à la fois douce et hardie

à laquelle les femmes ne résistent guère; les nombreux portraits qui ornaient sa chambre en faisaient foi : on voyait dans cette galerie de nobles dames orgueilleusement parées, l'une d'elles portait même aux épaules l'hermine princière; mais il y avait aussi une reine de théâtre sous les blanches draperies de Norma, une Juive en caftan, le front ceint d'un bandeau, et certaine paysanne polonaise avec la peau de mouton, de grosses perles de corail autour de son cou hâlé. Cette galerie racontait au spectateur l'histoire d'une joyeuse jeunesse, tout en attestant le caractère léger et la vaniteuse hâblerie d'un fat. A ces travers près, des travers nationaux pour ainsi dire, le seigneur de Baratine était aimable et bien accueilli partout malgré sa réputation de don Juan, car on s'accordait à lui reconnaître de l'esprit et un excellent cœur. Depuis des années, il était orphelin; n'ayant ni frère, ni sœur, ni aucun autre parent, sa famille consistait en un vieux domestique et un vieux chien. Le premier de ces deux fidèles avait usurpé peu à peu la place du père et de la mère absens; il tricotait des bas de laine pour son maître, veillait l'hiver à ce qu'il les portât, et, si Valérien prenait, en dépit de tant de précautions, un refroidissement à la chasse, c'était encore Basile qui forçait l'entêté à garder le lit, Basile qui préparait la tisane. Avant tout autre talent, le vieillard possédait celui de débiter des sermons, et son maître lui fournissait mainte occasion de l'exercer. Avait-il perdu quelque grosse somme au jeu, contracté de nouvelles dettes, s'était-il embarrassé d'un duel ou lancé dans une galante aventure, Basile ne manquait jamais de paraître à l'heure de sa toilette de nuit et de se poser au pied du lit avec des lamentations qui eussent éclipsé celles de Jérémie, d'Isaïe et de tous les petits prophètes ensemble.

A deux reprises, Basile avait demandé sans obtenir de réponse : — Eh bien! où en sont les Russes? — Il allait réitérer sa question lorsqu'on frappa tout à coup dehors d'une manière étrange, à la fois insolente et timide. — Entrez! fit le maître. — La porte s'entre-bâilla tout juste assez pour livrer passage à un Juif maigre et long qui se présentait de biais. Ses chausses rayées rentraient dans de hautes bottes, le bonnet rond particulier à ceux de sa race et qu'on appelle *yarmourka* couvrait son front bas encadré de deux boucles grasses; son long caftan de laine noire l'enveloppait du reste de façon à ne montrer que son visage jaune au nez crochu et où brillaient deux petits yeux inquiets.

Il resta debout sur le seuil en exhalant un long soupir qui n'était pas achevé lorsque la porte cria de nouveau pour livrer passage à un second Juif; celui-ci, remarquable par un nez en forme de pomme de terre, fut à son tour poussé par un troisième israélite de mine très différente, âgé de vingt-quatre ans à peine, coquet, frisé,

avec un châle rouge noué autour de sa lévite de soie garnie de martre, une barbe splendide, de beaux traits réguliers et ces yeux en amande qui donnent une langueur si pénétrante, presque féminine, aux physionomies orientales. Les nouveau-venus restèrent en soupirant, comme le premier, sur la porte, qui s'ouvrit derechef, toute grande cette fois, mais trop étroite encore pour l'embonpoint d'un individu rond et rouge comme une pomme, le caftan bridé sur un ventre rebondi, la nuque débordante sous de rares cheveux roux, les paupières et les joues bouffies à éclater. Ce dernier Juif ferma enfin la porte, se rangea auprès des autres, et tous, sans prononcer un mot, soupirèrent en chœur, les mains jointes.

M. Kochanski les laissa faire quelque temps, puis il posa son journal sur la table, ralluma sa pipe, et, enveloppant le groupe d'un regard indéfinissable, demanda : — Qu'est-ce que vous voulez?

— Vous souhaiter le bonjour, s'écria l'efflanqué qu'on appelait le *Cracovien*.

— Que Dieu bénisse votre seigneurie, reprit le second Juif.

— Nous venons nous informer de sa santé, ajouta le jeune élégant.

— A quoi bon ces discours, coquins? interrompit Basile, vous voulez tout bonnement de l'argent.

— Qui n'en voudrait? murmura le bellâtre caressant sa pelisse.

— Monsieur Basile a sans doute mal dormi? zézaya Sonnenglanz, l'usurier obèse.

— Enfin que voulez-vous? répéta Valérien.

— Ce que nous voulons? Comment oserions-nous vouloir? Non, nous demandons humblement...

— Quoi? je n'ai pas d'argent.

Les Juifs soupirèrent plus profondément que jamais.

— Si vous ne pouvez nous donner le capital...

— Le capital?.. — Et Valérien éclata de rire. — Disposer d'un capital quelconque, moi?.. Pour qui diable me prenez-vous?

— Nous vous prenons, seigneur, pour un honnête homme, affirma la trogne en pomme de terre, aussi vrai que je m'appelle Abraham Smaragd.

— Je l'espère, répliqua Valérien.

— Si votre seigneurie daignait nous payer seulement les intérêts,... insinua le plus jeune des usuriers.

— Les intérêts, mon cher Weinreb, ricana le vieux serviteur, vous recevrez plutôt le capital!

— Nous n'avons donc, hélas! qu'à mourir de faim!

— Oui, de faim, continua Basile toujours railleur en soulevant le pan de sa pelisse, car, pour ce qui est du froid, je suis bien sûr que

vous ne gèlerez pas, monsieur Weinreb. Combien vous a coûté cette superbe fourrure?

— Monseigneur, nous avions compté sur les intérêts, impossible d'attendre plus longtemps. Nous le regrettons bien, mais les temps sont durs.

— Très durs, interrompit Valérien, c'est pourquoi je ne puis vous donner ni capital ni intérêts. Vous savez en quel état est ma propriété, tout est grevé d'hypothèques, tout tombe en ruines; pour vivre, on fait de nouvelles dettes... Qu'exigez-vous? Dites, vous plaît-il d'aller en justice?

Les créanciers se récrièrent d'une seule voix : — Grand Dieu, en justice! y pensez-vous?..

— Libre à vous de saisir mes meubles...

— Votre seigneurie daigne plaisanter, représenta doucement Sonnenglanz; qui songe à cela, et à quoi bon? Seulement nous nous sommes dit entre nous qu'il n'était pas possible d'attendre davantage, d'autant qu'il y avait un moyen de tout arranger...

— Un moyen?

— De façon que les créanciers fussent satisfaits et que votre seigneurie gardât aussi sa bonne part, ajouta Weinreb en tirant les poils de sa fourrure.

— Par quel miracle? Vous avez perdu la tête.

— Je pourrais vous citer certain propriétaire qui s'est tiré d'embarras avec l'aide de ses créanciers, grâce à un riche mariage.

— Vous voulez me marier!

— Nous marier, nous?.. répéta le vieux Basile en riant comme son maître, jusqu'à ce que les larmes lui vinssent aux yeux.

— Cela ne vaut-il pas mieux que de saisir les meubles?

— Mais je n'ai nulle envie de me marier, assura notre don Juan.

— L'envie vous en viendra, dit Abraham Smaragd; un vieux garçon n'est que la moitié d'un homme, l'époux et l'épouse réunis font l'homme complet, et puis vous aurez des enfans, seigneur; quelle joie, quel orgueil! vous revivrez dans chacun d'eux. Figurez-vous la petite seigneurie vous tendant pour la première fois ses bras mignons hors du berceau, et quand il dira : Papa! oui, quand il dira papa, ce sont là des choses qui ne s'expriment pas! Moi, je ne suis qu'un pauvre Juif, mais pour qui aurais-je travaillé, marchandé, spéculé, couru de ci de là du matin au soir, si ce n'eût été pour mes petits?

— Et peut-être nous réservez-vous déjà une fiancée? demanda Basile brossant toujours l'habit de son maître.

— Avec votre permission, oui, monsieur Basile.

— Qui donc? demanda Valérien, je suis curieux de le savoir.

— Eh bien! à Zborow, il y a une jeune dame de qualité, commença le Cracovien avec assurance.

— Riche, énormément riche, poursuivit Sonnenglanz.

— Deux villages et des bois magnifiques, ajouta Abraham Smaragd.

— Quelle femme! acheva le beau Weinreb, jolie comme un ange!

— Est-ce que vous me parleriez par hasard de la veuve du baron Kasparowitch?.. interrompit Valérien avec vivacité.

— Justement! Mme la baronne...

— Ignorez-vous qu'elle a été danseuse, que le baron...

— Mais il l'avait épousée depuis, fit observer le Cracovien d'un ton conciliant.

— Et c'est cette drôlesse que vous osez me proposer pour femme! s'écria Valérien furieux. — Décrochant un fouet, il s'élança sur les pauvres Juifs, qui fuyaient derrière les tables et les siéges, sautant par la chambre, dans leurs caftans noirs, comme des puces.

— Que Dieu me pardonne! souffla enfin le gros Sonnenglanz hors d'haleine, ce n'était là qu'une plaisanterie.

— Une sotte plaisanterie! fit Valérien en s'arrêtant.

— Que le ciel nous punisse, si jamais nous avons eu l'intention d'offenser sa seigneurie!

— Ainsi soit-il! Pour cette fois j'épargnerai votre échine, mais malheur à vous si vous ne me trouvez pas une plus digne fiancée.

— Nous la trouverons, affirma le chœur des créanciers.

— Bon! quelle fille voudrait de moi pour mari, quels parens m'accepteraient pour gendre?

— Est-ce donc que le soleil ne doit plus briller? insinua Weinreb; un seigneur si beau, si noble, si gracieux...

— Mais ma réputation? ma pauvreté?

— Laissez-nous faire! nous nous arrangerons pour que tout reluise comme de l'or, la maison, la cour, l'intérieur... et la réputation de sa seigneurie. Nous découvrirons la fiancée, nous vous donnerons une dot. Votre seigneurie n'aura rien à faire que de se marier.

— A la bonne heure! C'est convenu.

Une fois sortis, les Juifs, leurs têtes rapprochées les unes des autres, se réjouirent du résultat de leur démarche. — Je n'aurais jamais cru qu'il se rendît si vite! dit Sonnenglanz.

— Ne vous ai-je pas toujours répété que c'était un homme d'honneur? nasilla Smaragd.

— De l'or en barre, jurèrent à l'envi l'un de l'autre Weinreb et le Cracovien, de l'or en barre!

II.

Une semaine s'écoula, puis une autre, et l'étourdi avait tout à fait oublié cet absurde projet de mariage lorsque apparut un beau jour M. Lévi Weinreb éblouissant de la tête aux pieds. Ses boucles noires, ses chausses de satin, sa pelisse, ses bottes, tout brillait, et il souriait, de quel doux sourire!

— Ah çà, qu'apportes-tu? demanda Valérien occupé au moment même à émietter du pain pour les mésanges qui voletaient entre les doubles châssis des fenêtres d'hiver.

— Nous nous sommes partagé la besogne.

— Quelle besogne?

— Eh! mon Dieu, le mariage...

— C'est juste. Où en est-il?

— Je disais que nous nous étions partagé la besogne : Sonnenglanz s'est chargé des dettes, le Cracovien de la dot, Smaragd de la propriété, et votre serviteur de la fiancée.

— Sagement distribué! et quels sont vos succès jusqu'ici?

— Moi, j'ai atteint mon but, dit Weinreb en souriant; j'ai la fiancée.

— C'est déjà quelque chose, mais, je t'en préviens, réfléchis avant de me la nommer.

— Oh! cette fois il n'y a pas à réfléchir, répliqua le jeune Juif avec aplomb. Je vous ai déniché là un parti... ce qui s'appelle un parti, entendez-vous? Jugez-en vous-même, jeune, belle, la pureté même, riche, de bonne famille, spirituelle, savante comme un rabbin, sans défauts... il faut s'agenouiller.

— Et tu la nommes?..

— Vous la connaissez sans doute.

— Son nom, vite...

— Mais... c'est une Allemande... balbutia le Juif en reculant vers la porte.

— Tant mieux! les Allemandes sont plus instruites et surtout meilleures ménagères que les Polonaises.

— C'est une demoiselle de Festenburg! dit enfin Weinreb.

— Quelle idée!

Le Juif avait déjà un pied hors de la chambre.

— Allons! ne te sauve pas, imbécile.

— Vous criez si fort...

— Parce que tu n'as pas le sens commun dans tes choix.

— Vous êtes difficile!

— Ane que tu es! Elle ne voudra pas de moi, c'est un des meilleurs partis de la contrée; d'ailleurs je ne la connais pas du tout.

— En revanche, Weinreb la connaît; laissez-le faire, dans un mois elle sera votre femme sans le secours d'aucune sorcellerie.

— Avant tout, je prétends voir la demoiselle.

— La voilà! s'écria triomphalement l'usurier en fouillant dans sa ceinture. — Il remit une photographie au gentilhomme. — Qu'en dites-vous? Si vous n'êtes pas satisfait, vous avez mauvais goût.

— Une belle fille, j'en conviens, répondit M. Kochanski considérant le portrait, mais il faut que je la voie elle-même; autrement je ne saurais me décider.

— Vous la verrez sur-le-champ, repartit Weinreb avec allégresse.

— Comment? tu l'as aussi sous la main?

— Vous la verrez, mais elle ne doit pas vous voir, sans quoi tout est perdu.

— Pourquoi perdu?

— Comprenez donc; le père est un homme pratique. Il vous observera, il examinera votre propriété quand nous l'aurons mise en ordre, et il dira oui, je vous en réponds; mais pour la demoiselle, c'est bien différent. Elle a beaucoup lu : des romans, des poésies, et demander sa main de prime-saut serait compromettre l'avenir, cette enfant tient nécessairement à ce que vous jouiez avec elle une petite comédie, à moins que vous ne prétendiez vous en tenir à une seule action d'éclat, une action héroïque!

— Qu'entends-tu par là? demanda Valérien en riant de bon cœur.

— Ce que j'entends? J'imagine la demoiselle en traîneau par exemple, les chevaux s'emportent, et vous lui sauvez la vie.

— Si j'attends un pareil accident...

— Ou bien le château de M. de Festenburg brûle, interrompit Weinreb; pourquoi ne brûlerait-il pas?

— Drôle! tu serais capable d'y mettre le feu.

— Croyez-moi, l'occasion se présentera; quant à présent, il suffit que vous voyiez votre future. Tenez, voici des habits de Juif que j'ai apportés pour vous, endossez-les, montez dans mon traîneau, et je vous conduis à Kosciolka, où M. de Festenburg possède un bel étang vis-à-vis de son château. La demoiselle patine volontiers...

— Et tu t'imagines qu'elle patinera pour notre arrivée?

— Je n'imagine rien, gémit Weinreb; ne suis-je pas *faktor* (factotum) de M. de Festenburg? Mlle Hélène m'a demandé de lui rapporter de Lemberg de nouveaux patins qu'elle essaiera naturellement sans retard, et vous verrez la belle personne.., si riche! un ange du ciel!

— Partons!

Lévi Weinreb se mit en devoir de friser et d'habiller M. Kochanski. Lorsque celui-ci fut vêtu de satin noir et de martre, on eût dit un vrai Juif polonais, mais un beau Juif de l'avis de

Weinreb, un Juif presque aussi beau que lui-même. Cette réflexion, bien entendu, fut faite en manière d'*a parte*. — Maintenant, ajouta-t-il tout haut, personne ne reconnaîtrait plus sa seigneurie; c'est un rabbin, un vrai rabbin... Quel homme vous faites! Toutes nos femmes et nos filles, si elles vous voyaient, en auraient la tête tournée.

Valérien se plaisait à lui-même sous ce déguisement. Sans contredire le Juif, il monta donc avec lui dans le traîneau, abrité par une toile tendue, qui bientôt vola sur la route impériale à travers la plaine couverte de neige. — Une course de deux heures fort gaie leur fit atteindre le magnifique château de Kosciolka. A quelques pas brillait sous les rayons du soleil la surface irisée de l'étang. Les petits chevaux maigres s'arrêtèrent; Weinreb mit pied à terre, dépaqueta les patins en clignant de l'œil, et entra dans la maison, pour revenir assez vite le sourire aux lèvres.

Un frôlement de robe se fit alors entendre. Valérien, resté dans le traîneau, regarda par un trou de la couverture en toile; depuis longtemps son cœur n'avait pas battu de la sorte. Une jeune fille de haute taille et du type germain le plus pur venait de sortir du château, elle se dirigeait vers l'étang; on eût dit une valkyrie à la fois svelte et robuste; une robe de soie d'un gris clair moulait ses hanches, et la longue *kazavaïka* de velours bleu garnie de zibeline, serrée autour de la taille, faisait valoir ses formes virginales mieux qu'aucun costume d'Occident; sous le petit bonnet ruisselaient jusqu'à la ceinture les ondes dorées de ses cheveux. Des brodequins du même velours garni de fourrure emprisonnaient un pied bien tourné que, debout sur la glace, elle tendit à Weinreb afin qu'il lui attachât les patins. C'en était trop pour notre don Juan. Se jugeant irrésistible, même avec ses boucles pommadées et son caftan juif, il bondit à l'improviste hors du traîneau et se précipita aux pieds de la jeune fille, qui recula toute surprise.

— Que veut ce Juif? demanda-t-elle.

— Il veut attacher les patins de mademoiselle, répliqua Weinreb, que cet excès de précipitation n'avait pas médiocrement effrayé.

La belle créature haussa les épaules et posa le pied avec un dédain inimitable sur l'homme agenouillé devant elle; lui, le propriétaire de Baratine, le don Juan redouté, n'était en ce moment rien que son escabeau. Après lui avoir livré le second pied avec une égale indifférence, les deux patins étant à leur place, elle le remercia d'un signe de tête hautain, et s'envola comme une déesse de l'Edda.

— Eh bien! qu'en dites-vous? chuchota Weinreb à l'oreille du séducteur émérite, qui, tout éperdu, regardait fuir cette radieuse vision.

— Ce que j'en dis?.. — Il hésita. L'œil du Juif suivit le sien et s'illumina d'un fin sourire. — Elle sera ma femme, elle et nulle autre! s'écria Valérien avec feu.

— Enfin! Dieu soit loué! murmura l'heureux créancier; vous parlez comme un livre. Voici le premier acte de la comédie. Dans un mois la noce!

III.

Le soir du jour où Valérien était allé à Kosciolka et y était tombé amoureux fou, selon l'opinion de Weinreb, les quatre Juifs réunis au cabaret vidaient une bouteille de vin de Hongrie à la santé de M. Kochanski, de Mlle Hélène, du vieux Festenburg et de toute sa maison, mais d'abord à la leur.

Le lendemain, Sonnenglanz se mit à la recherche des nombreux créanciers, et Smaragd à réparer de son mieux Baratine.

Sonnenglanz, considéré comme un modèle d'éloquence pratique par ses bavards coreligionnaires eux-mêmes, traita miraculeusement la question des dettes, s'attachant à satisfaire toutes les parties de telle sorte que chacune d'elles eût un profit réel. Voici comment il s'y prit : nous choisissons pour exemple sa visite au propriétaire Krapolski, lequel réclamait deux mille ducats à Valérien, bien que Sonnenglanz sût pertinemment qu'il n'en avait prêté que mille. Son unique but semble être d'abord de plaindre le vieil avare. — Hélas! lui dit-il avec une sympathie touchante, vous perdrez votre argent. — Fiévreuse inquiétude de Krapolski. — Après de longs préambules : — A votre place, j'accepterais douze cents ducats. — L'Harpagon se débat quelque temps, puis finit par accepter treize cents ducats. Là-dessus Sonnenglanz vient en se rengorgeant retrouver Valérien. — Je lui ai arraché votre billet moyennant quatorze cents ducats, vous en gagnez six cents. — En effet, tous ont gagné à ce marché, l'avare trois cents ducats, Valérien six cents, et le Juif lui-même cent ducats, qui seront payés avec le reste des dettes par la fiancée de M. Kochanski, bien que la pauvre fille ne se doute pas seulement de l'existence de celui-ci, encore moins de sa brûlante passion et du mariage qui, pour les quatre Juifs rusés, est déjà un fait accompli.

L'arrangement de la propriété se fit avec la même rapidité merveilleuse. Malgré le rude hiver polonais, Smaragd travailla sans relâche à la sueur de son front; cinquante manœuvres, paysans, journaliers, maçons, tapissiers, nettoyèrent la cour et les dépendances, rendirent le château habitable, le tout aux frais du Juif, qui ne se contenta pas de réparations, car le salon fut pourvu d'un mobilier neuf, voire d'un piano, les murailles se garnirent de tableaux, on

amena même une charrue à vapeur et une machine à battre le blé. Quatre semaines ne s'étaient pas écoulées que tout le voisinage parlait de cette propriété modèle. Les uns prétendaient que M. Kochanski avait hérité, d'autres que le jeu lui avait été favorable; les paysans se racontaient à voix basse qu'il avait découvert un trésor du temps des guerres tartares. La nouvelle en arriva chez M. de Festenburg, qui ne se douta guère que tout ce remue-ménage s'opérait à son intention. — Une machine à battre le blé! depuis dix ans, il ne rêvait pas autre chose. Une charrue à vapeur! c'était pour lui l'idéal. Le vieux seigneur ne pouvait plus tenir en place; il sortit, sa pipe à la bouche, et rencontra Lévi Weinreb, qui proposait des étoffes à la femme de charge, ancienne nourrice de M[lle] Hélène, et aux autres servantes du château. — L'as-tu vue? lui demanda-t-il en tirant une vigoureuse bouffée qui l'enveloppa de nuages.

— Quoi donc, seigneur?

— La machine à battre, parbleu!

— Une machine à battre! ô merveille! Et où l'aurais-je vue, cette machine?

— A Baratine, je suppose.

— Est-ce possible! s'écria le Juif en feignant la plus profonde surprise, les yeux ouverts si larges que leurs prunelles nageaient dans le blanc. Il faut, Dieu me pardonne, que M. de Kochanski soit devenu terriblement riche pour installer chez lui une machine à battre, une vraie...

— Et aussi une charrue à vapeur, interrompit M. de Festenburg.

— Une-ne-char-rue-à-va-peur! bégaya Weinreb.

— Sans doute.

— C'est la fin du monde, dit le Juif, reprenant haleine avec effort; mais M. Valérien peut se donner un pareil luxe mieux que personne avec sa fortune et ses talens. Voilà un homme beau, spirituel, admirable, continua Weinreb en s'échauffant; de l'or pur, un diamant, une perle! une perle!

— Il me semble qu'autrefois tu le jugeais différemment?

— Que Dieu me punisse! s'écria Weinreb en rougissant jusqu'aux oreilles; que la terre s'ouvre pour m'engloutir, moi et mes enfans, si j'ai jamais médit de lui!

— Calme-toi, j'aurai mal entendu.

— Oh! si j'osais parler...

— Jusqu'ici tu n'en avais jamais demandé la permission.

— Si je pouvais parler tout franchement, sans crainte, je dirais : Voilà l'époux qui convient à mademoiselle votre fille. Ou plutôt, si j'étais M. de Festenburg, — à cette pensée, Weinreb redressa la tête, — je ne donnerais mon enfant qu'à lui. Ce serait un couple assorti, deux perles, deux vraies perles!

M. de Festenburg toussa légèrement, signe d'approbation qui suffit à encourager Weinreb. Il prit le vieil Allemand par le bras avec tout le respect possible, et lui dit timidement à l'oreille : — Que penserait sa seigneurie, si je lui proposais d'aller à Baratine faire connaissance avec les machines?

M. de Festenburg toussa de plus belle. Une demi-heure après, son traîneau s'arrêtait devant la seigneurie de Baratine, où l'on était averti déjà de son arrivée.

Valérien accueillit son futur beau-père avec la grâce noble qui lui était naturelle et fit courtoisement les honneurs des *merveilles du monde*, comme Weinreb appelait ses machines agricoles. M. de Festenburg s'étonnait, soupirait, admirait et enviait. Il fut ébloui par les meubles neufs, par les tableaux, goûta le vieux cognac et le précieux tokay, fuma une pipe d'écume de mer, passa par hasard la main sur le velours fin dont son hôte était vêtu, et fut conquis.

Valérien saisit d'emblée le taureau par les cornes. — Vous avez une fille charmante, monsieur de Festenburg.

Le père affecta la modestie de rigueur.

— Sans flatterie, Mlle Hélène est extrêmement belle.

— Passable, passable.

— Si elle est aussi spirituelle, aussi aimable...

— C'est une bonne enfant.

— Je ne l'ai aperçue qu'une fois, de loin, peut-être pour mon malheur.

— Pour votre malheur?..

— Peut-être, répéta Valérien avec émotion, car je crois,... non, je ne le crois pas seulement, je le sais, je le sens, j'aime votre fille.

— Beaucoup d'honneur que vous nous faites, balbutia en s'inclinant M. de Festenburg, d'abord stupéfait.

— Oui, j'aime Mlle Hélène, et je vous demande humblement sa main.

— Mais...

— Ne me mettez pas au désespoir, supplia le possesseur de la machine à battre.

— Écoutez, répliqua M. de Festenburg, vidant un nouveau verre de tokay et se léchant les lèvres, je ne vous le cache pas, vous me plaisez, et aucun refus ne viendra de ma part...

— Je suis donc le plus heureux des hommes! s'écria Valérien. — Il s'était jeté avec élan au cou du vieillard. Celui-ci rayonnait.

— C'est dit, vous avez mon consentement... J'apprécie les choses à un point de vue qui m'est propre; mais ma fille a le sien aussi, entendez-vous? Il faut compter avec elle. — Le père se gratta la tête et lorgna le tokay...

— Bon ! j'ai entendu parler déjà des caprices de Mlle Hélène, pures chimères de jeune fille...

— Oh ! je ne doute pas que vous ne parveniez à gagner son cœur, dit M. de Festenburg ; mais pour Dieu qu'elle ne devine jamais que vous le gagnez avec mon consentement. La partie serait perdue.

— Laissez-moi faire, dit le séducteur, s'armant de son sourire le plus irrésistible.

— J'ai pleine confiance dans vos moyens de plaire, reprit le bonhomme, croyez-moi cependant... Il ne suffit pas qu'Hélène ignore notre entente, il faut que vous paraissiez l'épouser malgré nous, comme dans les romans... Oui, il importe de mettre en action un roman, du premier au dernier chapitre.

— Convenu.

Les deux complices se serrèrent la main.

— Encore une question, ajouta M. de Festenburg. Êtes-vous dévot ?

— Dévot ?.. Si vous me permettez d'être sincère, je vous répondrai...

— Non, fit en riant le vieillard. Moi aussi, je suis quelque peu libre penseur, mais ma femme... Vous verrez par vos yeux ! A moins que vous n'entendiez quotidiennement la messe et que vous n'alliez chaque semaine à confesse, elle sera contre vous...

— Déjà un écueil !..

— Un écueil ? allons donc ! Plus la mère vous persécutera, mieux vous serez défendu par la fille. Le seul fait que ma femme ait toujours pendu à son tablier certain hypocrite dont elle veut faire notre gendre va vous servir.

— Cette comédie est-elle donc absolument nécessaire ? demanda Valérien après réflexion.

— Indispensable, si vous tenez à Hélène.

— Et je puis compter sur votre concours ?

— Tout à fait. — M. de Festenburg se frotta les mains. — L'aventure m'amuse d'avance ; qu'elle soit complète surtout ! N'épargnez rien : clair de lune, échelle de corde, sérénade...

— Vous oubliez le duel avec mon rival.

— Pourquoi ne pas vous mettre à la tête d'une bande de brigands ?

— L'idée est ingénieuse : je surprends le château et j'enlève Mlle Hélène.

— Bravo ! s'écria M. de Festenburg ; j'ai un manteau rouge qu je vous prêterai pour la circonstance.

IV.

Dans une petite salle mollement chauffée déjeunait la famille de Festenburg. Le château de Kosciolka avait appartenu à des starostes,

et on y retrouvait les traces de l'ancienne magnificence polonaise. Alentour étaient rangés des armures, des cottes de mailles, des casques, des drapeaux déchirés, les ailes d'ange des chevaliers de Sobieski (1); ici le portrait d'un général victorieux, là celui d'une dame blonde au bonnet empanaché, qui, d'après la tradition, n'était autre que Marina, l'ambitieuse favorite du faux Démétrius. Devant une table sur laquelle bouillait et chantait le *samovar*, M. de Festenburg, en robe de chambre, lisait le journal; auprès de lui, sa femme, petite et grasse, aux cheveux fades, aux joues rouges comme des brugnons, s'occupait à remplir les tasses, tandis que Mlle Hélène beurrait des tartines avec une poétique langueur. La coupe piquante de sa robe du matin en cachemire blanc, dont les plis flottans bordés de satin bleu de ciel étaient rattachés aux épaules, lui donnait l'air d'une figure de Watteau. Lévi Weinreb, l'élégant factotum de la maison de Festenburg, drapé dans son opulente fourrure, se chauffait au grand poêle vert, les mains étendues.

— Les nouvelles que tu apportes ce matin sont assez maigres, grogna le seigneur.

— J'avais bien encore quelque chose à raconter, répondit Weinreb d'un ton indifférent, mais je ne me le rappelle plus.

— Tu t'en souviendras tout à l'heure, dit la dame.

Hélène cependant fredonnait un air italien.

— J'y suis! s'écria le Juif avec une telle vivacité que Mme de Festenburg en laissa tomber le morceau de sucre qu'elle tenait.

— M'a-t-il fait peur!

— Pardon, c'est que cela m'est revenu... Mlle Hélène désirait un maître d'italien.

— Un maître d'italien?

— Sans doute, expliqua la jeune fille, j'ai besoin de lui pour le chant, pour la musique en général.

— Eh bien! j'ai trouvé ce maître, reprit le Juif en activant le feu.

— Un homme sérieux, j'espère? interrompit la mère prudente.

— Très sérieux, mais encore jeune.

— Cela ne peut nous convenir, murmura le père.

— Très bien dit, appuya la mère.

Le duo de ses parens éveilla l'esprit de rébellion chez Mlle Hélène. — Pourquoi donc? demanda-t-elle un peu excitée; il me semble que c'est mon caractère qui doit vous offrir la garantie nécessaire, non pas l'âge du professeur.

(1) Les chevaliers de Sobieski, le sauveur de Vienne, portaient aux épaules de grandes ailes en plume.

— Est-il né en Italie? demanda M. de Festenburg.

— Sans cela, fit le Juif haussant les épaules, ses doigts toujours étendus vers le feu, oserais-je vous le recommander? Il est en outre de bonne famille, bien élevé, instruit et si malheureux! Allez! il ne songe qu'à son malheur...

— Quel est donc son malheur? demanda M. de Festenburg.

— C'est un secret, dit Weinreb en baissant la voix; sa famille, une famille noble, a été ruinée par la révolution, et maintenant il est forcé de donner des leçons, pauvre brave jeune homme, pour soutenir sa mère et ses sœurs.

— Voilà qui est vraiment beau, s'écria Hélène avec animation. Il faut aider ce digne garçon, et comme on ne peut le faire que d'une seule manière sans l'offenser, je prendrai des leçons de lui, n'est-ce pas, papa?

— Si ta mère y consent, dit le père.

— Puisque ton père le trouve bon, soupira la mère. — Tous deux manquaient de courage devant cette fille résolue, qui se préparait au combat en valkyrie sûre de vaincre.

— J'amènerai donc notre Italien, dit Weinreb en manière de conclusion.

— Soit! grommela le père, un étrange pétillement dans la prunelle.

— Mais bientôt, insista la demoiselle.

— Demain?

— Aujourd'hui de préférence, décida la valkyrie.

Dans l'après-midi en effet, le traîneau de Weinreb s'arrêta devant le château, et le maître d'italien en descendit. A sa vue, M. de Festenburg, qui fumait sa pipe le dos au poêle, se mordit la langue pour ne pas rire, et ne réussit à reprendre contenance qu'en rossant un chien de chasse qui se mit à hurler lamentablement; au milieu du tapage, Valérien Kochanski fut présenté par son créancier inventif sous le nom de Giuseppe Scarlatti à Mme de Festenburg. Une soubrette effarée s'était précipitée dans la chambre d'Hélène : — Ah! qu'il est beau! s'écria-t-elle en levant les yeux au ciel.

— Blond? demanda négligemment Hélène, qui arrangeait ses boucles, je hais les blonds.

— Non, non! très brun.

Mlle de Festenburg respira et jeta au miroir un dernier coup d'œil; en passant de chambre en chambre, elle regardait avec satisfaction son reflet voltiger sur les glaces des panneaux. — Il avait suffi, pour que Valérien devînt l'esclave de cette triomphante beauté, qu'il lui attachât ses patins; lorsqu'elle entra au salon dans tout l'éclat d'une toilette étudiée, il crut cependant la voir pour la première fois. Tout confus, il se sentit rougir, et sut à peine répondre

lorsque sa nouvelle élève le salua gracieusement. Hélène ressemblait aux splendides Vénitiennes du Titien et de Véronèse; une robe noire traînante faisait ressortir l'éclat de son teint rose et de ses cheveux d'or, qui échappaient lumineux comme une auréole à une sorte de voile coquettement noué. — Valérien bégaya quelque peu en parlant de sa patrie, de ses malheurs, de sa reconnaissance; mais Weinreb lui vint en aide et aborda le côté pratique de la question. Aussitôt qu'Hélène eut appris le salaire modique demandé pour les leçons, elle dit un mot tout bas à son père, qui sourit; la mère fit une légère grimace, et le prix fut doublé. Le maître remercia, fort embarrassé. — Quand commençons-nous? demanda-t-il.

— Aujourd'hui, si vous voulez, dit M. de Festenburg.

— Non, repartit Hélène, demain; aujourd'hui M. Scarlatti est notre hôte. Il prendra le thé avec nous, et nous parlera de l'Italie, de Garibaldi...

Tout en prenant le thé, la jeune fille et les parens eux-mêmes écoutèrent avec un plaisir visible les récits de Valérien, qui, heureusement pour lui, avait voyagé en Italie et n'hésita jamais une minute à décrire le Grand-Canal ou les Cascine. Il parla aussi de Garibaldi, sous lequel il avait combattu en Sicile, et, mettant à nu son bras musculeux, fit passer certain coup d'épée qu'il avait reçu d'un rival au bois de Boulogne pour un coup de baïonnette suisse. — Dans l'œil bleu d'Hélène étincela une larme. — Cette nuit-là, elle rêva d'une barricade sur laquelle Valérien se dressait debout, la dague au poing. A ses côtés, elle faisait flotter les couleurs italiennes.

V.

Hélène avait choisi à dessein l'après-midi pour sa leçon. Aussitôt qu'elle était terminée, on servait le thé; or il arrivait chaque fois que Valérien, prié de rester, refusait d'abord timidement et finissait par consentir : alors il racontait, illustrant ses récits de pochades spirituelles qu'il savait esquisser à la plume avec beaucoup d'art, ou bien il lisait Dante et l'Arioste, quand il ne chantait pas quelque duo avec Hélène.

M. de Festenburg se réjouissait du tour que prenaient les choses, la mère trouvait le prétendu Italien de plus en plus aimable, et quant à la jeune fille, elle ne se rendait pas compte de ses sentimens; mais, lorsque l'aiguille de la pendule annonçait l'arrivée de Valérien, son cœur battait à coups redoublés. Était-il là, elle changeait de couleur à tout instant. Weinreb ne manquait pas d'entrer pendant la leçon et constatait en observateur sagace les progrès du roman; tandis que la personne du jeune gentilhomme était de jour

en jour mieux appréciée chez les Festenburg, le Juif profitait de chaque circonstance pour rendre un peu de considération au nom de Kochanski.

Le fin matois faisait l'éloge de Valérien à tout propos, et M. de Festenburg lui donnait la réplique de manière à couvrir de confusion l'objet de cet enthousiasme, qui se trouvait présent.

Plus son maître d'italien affectait de réserve et de délicatesse, plus augmentait la bienveillance de Mlle Hélène; elle augmenta au point de se trahir dans un journal intime. Le journal marque une ère nouvelle de la vie d'une jeune fille : en-deçà, il y a l'innocence enfantine, au-delà l'amour; cet amour naît, croît et s'épanouit sans en avoir conscience, et son parfum se dégage comme celui de l'encens. Voici quelques fragmens du journal d'Hélène :

« Depuis qu'il vient ici, ma vie, tant extérieure qu'intérieure, a complétement changé; il me semble toute la journée que le soleil brille au ciel, que les fleurs embaument dans la neige, que le rossignol soupire sous les buissons aux stalactites de glace. Que m'est-il donc arrivé? J'ai rencontré le premier homme qui eût droit à ce nom, un homme dont l'esprit, les connaissances, les talens, m'inspirent du respect. Du respect?.. N'est-ce que du respect? Si je l'aime, l'amour est un sentiment calme, profond et saint; il n'a rien qui trouble ou qui agite. Je ne suis tourmentée que de son absence, et parfois à un tel degré que je lui en veux de n'être pas toujours là.

« Ce qui se passe en lui?.. Il évite de se trouver seul avec moi; mais quand nous sommes tous réunis autour de la table, que le feu pétille dans le poêle, que la bouilloire à thé chante joyeusement, alors il parle en reposant sur moi ses yeux pleins de tendresse. Hier ma main toucha par hasard la sienne, tandis qu'il me montrait le portrait esquissé de cette fille de Chioggia, et ses doigts pressèrent les miens. N'était-ce qu'un effet de mon imagination?..

« Comment décrire ce que j'ai éprouvé aujourd'hui? Quelques heures se sont écoulées depuis, et tout flotte encore devant moi, tant mes sens sont agités à présent même que la grande plaine de neige, les forêts, les villages, les rivières nous séparent. Il me dit,.. non, ce fut moi qui commençai : je lui avais demandé : — Êtes-vous plus content désormais? Vous aviez l'air triste quand vous êtes entré dans notre maison pour la première fois, et il me semble que depuis vous avez changé de visage. — Qui pourrait être triste en votre présence, mademoiselle? Auprès de vous, je ne suis pas l'homme que l'on connaît ailleurs. — Ailleurs comment êtes-vous donc? — Considérez ma position, répondit-il, j'ai tout perdu, patrie, famille, fortune; que suis-je dans votre pays? Un étranger. Qui donc

me connaît? qui donc sait quelque chose de mes antécédens? Trop heureux si l'on ne me prend pas pour quelque aventurier, si l'on ne me traite pas avec méfiance, ou même avec mépris. — Avec mépris? m'écriai-je, qui oserait vous mépriser? — C'est vous qui parlez ainsi,... vous, mademoiselle? — Je vous estime sincèrement, dis-je avec force, car chaque mot partait de mon cœur, et ma sympathie est sans bornes comme ma confiance. — Il ne me laissa pas achever; saisissant ma main, il la pressa contre ses lèvres et prit la fuite, me laissant bouleversée; ses lèvres avaient la fièvre, elles étaient de feu. Comment tout cela finira-t-il? — J'écris là une phrase absurde. Ma pensée plane autour de lui, dans sa pauvre petite chambre, et l'y console comme un ange gardien. A présent je sais,... non, je ne veux rien savoir ni réfléchir à rien, je ne veux rien résoudre. Je me laisserai pousser par le flot. Il est si doux d'être sans volonté! »

Le lendemain du jour où Hélène écrivit cette dernière feuille de son journal, Weinreb vint annoncer que le professeur était malade; en effet, il ne vint pas. A l'heure du thé, Hélène se montra fort distraite; tout à coup elle se leva, courut s'enfermer dans sa chambre et fondit en larmes. Dans la matinée suivante, elle pria M. de Festenburg d'aller prendre lui-même des nouvelles de son maître. Le brave homme ne se le fit pas dire deux fois; il arriva chez Valérien.

— Que veut dire ceci? Votre passion serait-elle déjà éteinte?

— Vous n'en croyez rien, s'écria le jeune homme enchanté; si vous saviez comme je l'aime! c'est pour la première fois de ma vie;... je sens que tout ce qui a précédé n'était que mensonge et jeu frivole. Quel caractère, quel cœur, quel esprit! Au risque de l'affliger, je n'ai pu supporter plus longtemps un doute trop cruel; mon absence doit avoir atteint le but, ce petit chagrin l'aura forcée à se rendre compte de ses sentimens.

— C'est-à-dire que vous pensez revenir aujourd'hui?

— Assurément.

— Alors je vous emmène en voiture.

En apercevant Valérien, Hélène faillit s'évanouir de joie; elle se retint au dossier d'un fauteuil. Lui-même ne put contenir son émotion et baisa tendrement la main de sa bien-aimée, tandis que M. de Festenburg, pour ne rien voir, caressait le chien qui lui faisait fête. — Aussitôt qu'ils furent seuls à leur leçon, Hélène interrompit son maître.

— Vous avez été malade?

— Je le suis encore.

— Vous m'effrayez.

— Je ne veux pas vous tromper; je ne reviendrai plus.

— Vous ne reviendrez plus?.. — Les yeux d'Hélène se gonflèrent de larmes. — Vous ne le voulez pas?.. demanda-t-elle après une pause.

— Je ne le puis.

— Eh bien! partez! partez sur l'heure, s'écria la jeune fille en se levant par un mouvement brusque de fierté offensée.

— Non pas ainsi, mademoiselle, je n'ai pas mérité cela.

— Que demandez-vous donc?

— Votre pitié.

Hélène le regarda avec une expression des plus encourageantes.

— Je suis amoureux.

— Amoureux? — Elle pâlit à ce mot, puis le sang lui empourpra les joues.

— Je suis amoureux d'une femme que je ne pourrai jamais nommer mienne.

— Elle est mariée?

— Non, mais c'est l'unique héritière d'une riche maison; vous comprendrez donc que j'aime sans espoir.

— Pourquoi sans espoir? demanda Hélène rassurée.

— Parce que l'honneur l'exige. Je ne mettrai plus le pied dans la maison.

— Chez nous?

— Oui, chez vous, s'écria Valérien, car vous êtes celle que j'adore et devant qui je plie les genoux...

Au moment même entra Mme de Festenburg, qui venait s'informer de la santé du maître d'italien. Derrière elle marchaient son mari et Weinreb : — Je vous le dis, glapissait ce dernier, et je le dis devant mademoiselle, il n'y a pas de meilleur parti dans tous les environs que M. Valérien Kochanski de Baratine, un propriétaire sans égal, un noble cavalier, la perfection sur terre enfin... Je voudrais qu'il pût m'entendre, l'excellent seigneur.

Hélène jeta au Juif un coup d'œil dédaigneux.

— Ne me parlez pas de votre Kochanski, dit la mère, sa conduite est connue, je désire qu'on ne nomme jamais un pareil roué devant moi.

— Ni devant moi non plus, insista Hélène.

Le Juif haussa les épaules.

Quand Valérien fut près de prendre congé ce soir-là, Mlle de Festenburg disparut du salon. Il se sentit tout oppressé d'inquiétude : — Sans doute j'ai été trop vite, elle m'en veut et ne me permet pas même de lui dire adieu. — De très mauvaise humeur, il monta dans le traîneau de Weinreb; au premier claquement de fouet, les petits chevaux dévorèrent à toute vitesse la vaste étendue de neige. Deux cents pas plus loin, il y avait un bouquet de bouleaux; entre

leurs troncs blancs apparut soudain une forme sombre qui agitait un mouchoir.

Le Juif arrêta ses chevaux. Une dame voilée enveloppée d'une pelisse s'était approchée vivement; elle se découvrit le visage :

— Hélène! s'écria Valérien, sautant à terre pour se jeter à ses pieds, Hélène, vous me pardonnez!

— Oui, répondit la jeune fille en lui tendant les bras avec une résolution intrépide, car je vous aime et suis prête à vous suivre partout où vous voudrez, comme votre femme.

Le lendemain, Mme de Festenburg assista à la leçon; était-ce hasard ou méfiance? Quoi qu'il en fût, sa présence impatienta singulièrement sa fille; on le vit bien à la manière dont elle cassa toutes ses plumes, tachant d'encre un tapis magnifique, lardant son cahier de coups de canif et déchirant les feuilles du livre de dialogues. — On servit le thé. — Savez-vous interpréter les songes? demanda tout à coup l'espiègle à Valérien.

Il répondit en souriant : — Peut-être.

— Eh bien! écoutez. Cette nuit j'ai rêvé que je traversais un champ de neige immense et désolé, sans un arbre, sans une chaumière; le vent gémissait, des flocons glacés me fouettaient le visage, je serrais ma pelisse autour de moi et m'enveloppais la tête d'un voile. Soudain devant moi brilla quelque chose comme de l'or; ce n'était pas de l'or, c'était un rayon lumineux, les nuages épais se divisèrent pour laisser le soleil inonder ce triste paysage, la plaine solitaire s'éclaira d'un ton rose, et du rayon doré qui était tombé à mes pieds jaillirent des fleurs de toute sorte, violettes, réséda, giroflées,... oh! comme elles sentaient bon, ces violettes! Que signifie mon rêve?.. Eh bien? Vous ne savez rien dire?..

— Ton rêve, interrompit M. de Festenburg, signifie un bonheur inattendu, le printemps de l'amour au milieu de la neige.

— Quelle idée, s'écria sa femme, de faire entrer des folies semblables dans la tête d'une fille qui déjà rêve jour et nuit!

En rentrant, Valérien dit à Weinreb : — Il me faut des violettes.

— Bon Dieu! des violettes? Où les prendre?

— Où tu voudras, mais il m'en faut pour Mlle de Festenburg.

Weinreb se répandit en lamentations; toutefois le soir même il se rendait chez le comte Skarbek, dont les serres étaient célèbres dans la contrée, pour consulter le jardinier. — Il n'y a d'autre moyen, dit celui-ci, que de les faire venir de Florence.

— Mais elles se flétriront en route.

— Non pas, si elles sont bien emballées et expédiées par grande vitesse.

Weinreb télégraphia donc à Florence. Quelques jours s'écoulèrent, et Valérien, furieux de ce que Mme de Festenburg ne le lais-

sait plus une minute seul avec sa fille, ne pensait guère aux violettes quand le Juif survint, portant sous le bras une boîte qu'il entourait d'autant de soins que si c'eût été un petit enfant.

— Qu'as-tu donc là?

— Des violettes, seigneur, répondit le Juif, riant sous cape. Elles arrivent de Florence.

Valérien ouvrit la boîte en toute hâte; les fleurs semblaient fraîches cueillies ; un parfum délicieux remplit la chambre. — Tu t'es surpassé toi-même; maintenant écoute mon projet.

Le débiteur et le créancier se rapprochèrent l'un de l'autre, et s'entretinrent tout bas.

Pendant la leçon, à laquelle la surveillance maternelle ne fit pas défaut, quelque dépit qu'en pût avoir Mlle Hélène, Weinreb trouva moyen de se glisser dans une chambre virginale au premier étage, ouvrit la fenêtre qui donnait sur le parc et oublia de la refermer hermétiquement après avoir vaqué au dehors à quelques préparatifs.

Valérien parti, Hélène monta chez elle pour écrire son journal; mais à peine avait-elle tracé deux ou trois lignes qu'un bruit étrange l'effraya. La fenêtre grinçait sur ses gonds; Mlle de Festenburg se leva précipitamment, un cri sur les lèvres. La tête qui apparut était celle de Valérien!

On ne lui demanda pas d'où il venait, on ouvrit la fenêtre toute grande, et un baiser fut échangé avant aucune parole. — Imprudent! comment êtes-vous parvenu à monter? N'avez-vous été aperçu par personne? — Puis avec ferveur Hélène ajouta : — Je suis à vous, rien ne peut nous séparer!

— J'ai grimpé à cette échelle de cordes, dit Valérien.

— Oui, je vois, je comprends, s'écria la jeune fille, dont l'imagination s'exalta d'autant plus, mais à quels périls vous êtes-vous exposé pour pouvoir m'adresser quelques paroles! Une situation aussi dangereuse ne peut se prolonger. Au revoir! au revoir!

— Je ne suis venu que pour vous apporter ces violettes.

La surprise, le ravissement, la firent rougir. — Le printemps et l'amour sous la neige! répéta-t-elle avec délices. Partez,... ce ne sera pas pour toujours... Il faut que nous causions à tout prix. Quand vous serez heureusement descendu, je remonterai l'échelle,... il le faut,... demain, aussitôt que mes parens seront couchés, elle redescendra.

— Demain...

— A minuit.

Elle le serra sur son cœur, et, s'arrachant non sans regret à cette étreinte, Valérien redescendit. Une fois en bas, il frappa des mains.

L'échelle remontée, la fenêtre refermée, Mlle de Festenburg pressa les violettes sur ses lèvres en répétant les paroles de son père : — Le printemps de l'amour sous la neige!

VI.

De nouveau M. Valérien Kochanski était assis en robe de chambre à prendre son café et à fumer sa pipe, Basile auprès de lui, lorsque reparurent les quatre Juifs aussi rampans que jamais. Ils venaient avec mille circonlocutions s'informer de l'événement qu'ils appelaient « notre mariage. »

— Tout marche à merveille, répondit Valérien.

— Dieu soit loué! chantèrent les créanciers en chœur.

— J'adore Mlle de Festenburg.

— Que le ciel vous en récompense!

— Et Mlle de Festenburg m'aime.

— Qu'elle soit bénie pour cela, elle, ses enfans et ses petits-enfans!

— Êtes-vous satisfaits maintenant?

— Et à quand la noce? demanda Smaragd.

— Bientôt, je suppose.

— Permettez, seigneur, insinua Sonnenglanz, nous pensons qu'il est temps d'agir sérieusement.

— Qu'entendez-vous par là?

— De parler aux parens.

— N'y comptez pas.

— Et comment voulez-vous obtenir la demoiselle, si vous ne la demandez à ses parens?

— Si je la demande à ses parens, répondit Valérien contrefaisant le Juif, je n'obtiendrai pas la demoiselle.

— Ceci devient difficile, grommela le Cracovien.

— Difficile? Pourquoi donc? s'écria Weinreb. Le seigneur enlèvera la demoiselle.

— Il faut que le seigneur enlève la demoiselle, répétèrent les créanciers d'une seule voix.

— Bon! interrompit tout à coup Weinreb, voici M. de Festenburg qui vient là-bas. Que pensera-t-il s'il nous trouve tous chez vous?

— Ne vous mettez pas en peine, répondit Valérien avec aisance.

Presque aussitôt M. de Festenburg descendit de traîneau et entra. — Je vois, dit-il, que vous êtes en affaires.

— N'importe! répliqua Valérien. Ces gens-là voudraient affermer ma distillerie d'eau-de-vie; mais l'idée m'est venue de la mettre à l'enchère, et depuis une heure ils se disputent comme des corbeaux

sur une proie. Je les écoute et je ris, j'en suis à demi mort. Otez-vous de là, vous autres.

Les Juifs se courbèrent jusqu'à terre en se retirant. — Que Dieu vous éclaire, dit Sonnenglanz de la porte.

— Filez!

— Maintenant à nos affaires, dit M. de Festenburg. Où en êtes-vous avec ma fille?

— Elle est prête à me suivre au bout du monde. Comprenez-vous mon bonheur?

— Et elle vous suivra en effet. Il faut que vous l'enleviez.

— L'enlever! Vous me le conseillez vous-même?

— J'y tiens, répliqua le vieillard, ne fût-ce que pour attraper une fois ma femme; elle bondira de colère.

— Si vous l'ordonnez, beau-père, dit d'un air résigné le don Juan de Baratine, j'enlèverai donc votre fille, mais seulement pour vous faire plaisir.

A minuit, Valérien, jusqu'aux genoux dans la neige, attendait sous la fenêtre de la fille romanesque du trop pratique M. de Festenburg. Quand la sonnerie de l'église du village se fut éteinte, la fenêtre éclairée au dedans s'ouvrit, Hélène rattacha l'échelle de corde, puis se pencha pour tendre la main à son amant. Le courant d'air de la veille si bien préparé par Weinreb lui avait procuré un rhume peu poétique; aussi avait-elle jeté par-dessus son peignoir Watteau une veste de fourrure et sur sa belle tête un baschlik brodé d'or. Lorsque Valérien eut saisi la main qu'elle lui présentait, elle attira la sienne jusqu'à ses lèvres par un mouvement rapide. — Hélène! s'écria Valérien confus et ravi.

— Je t'aime! répondit-elle avec transport.

Valérien enjamba le balcon et ferma la fenêtre. — Nous ne pouvons plus rester ici, poursuivit la jeune fille frémissante, mes parens ne consentiront jamais à notre union; mais je lutterai contre eux, contre le monde entier. Fuyons en Italie.

— Avez-vous réfléchi à ce que vous me proposez, Hélène? fit le don Juan converti. Votre amour est mon plus grand, mon seul bonheur, il est toute ma vie; mais si vous me suivez, si les portes de ma propre maison se ferment à la riche et noble héritière, c'est la pauvreté qui sera notre partage. L'accepterez-vous sans regret?

— Je supporterai tout, sauf d'être séparée de toi.

Valérien se mit à genoux devant elle et baisa le bord de sa robe avec un respect religieux. — Je vous vénère, dit-il; sans vous je ne saurais que devenir, je me tuerais si vous me chassiez.

— Eh bien! il n'y a pas de temps à perdre. Ma mère m'a menacée; elle me destine à un hypocrite que je déteste. Sauvez-moi!

— Je vous enlève! s'écria Valérien.

— Quel bonheur! dit Hélène avec allégresse. J'ai toujours rêvé un enlèvement; je me voyais fuyant de nuit la maison paternelle; je me représentais cette scène : une forêt, une chapelle, le bien-aimé m'attendant avec des chevaux. Je m'élançais sur le mien, un cheval blanc, cela va sans dire, et en route au grand galop!

— Y a-t-il une chapelle dans le voisinage?

— Tout près du bois de Bialobrog.

— A demain!

— J'enlève aujourd'hui Mlle de Festenburg, dit Valérien à Weinreb lorsque celui-ci vint le matin recevoir ses ordres.

— S'il vous arrive malheur, je m'en lave les mains, répondit le Juif.

— Pour une fois, cela ne te fera pas de mal, mais écoute : l'aventure exige que je fasse bonne figure : une pelisse de zibeline me paraît indispensable à un cavalier qui se respecte.

— Il suffit, vous l'aurez.

— Avec cela, un bonnet cosaque de la même fourrure.

— Après?..

— Deux bons chevaux, l'un noir pour moi, l'autre blanc...

— Ne pourrait-il être noir aussi? s'écria le Juif avec humeur.

— Non, il faut un cheval blanc; si tu n'en trouves pas, teins ton cheval noir, je t'en laisse libre.

— Un cheval blanc avec une selle de dame sans doute? soupira Weinreb.

— Cela va sans dire, et tu nous attendras avec les chevaux près de la chapelle, sur la lisière du bois de Bialobrog. Aie soin de faire éclairer cette chapelle.

— Vous voulez vous y marier?

— Non, c'est seulement pour le décor.

— Vous n'avez rien de plus à me recommander?

— Rien.

Le Juif respira. En sortant, il se retourna encore une fois : — Ne vous contenteriez-vous pas vraiment d'un cheval noir?

— Que le diable t'emporte! j'ai dit un cheval blanc.

— Soit!

VII.

Après la leçon et le thé, Valérien ayant quitté Kosciolka, un violent orage éclata dans cet intérieur paisible d'ordinaire. — Cela ne peut durer ainsi, commença Mme de Festenburg en se promenant à grands pas par la chambre.

— Qu'est-ce qui ne peut durer? demanda son mari étonné.

Hélène s'arrêta, la main sur le bouton de la porte.

— Si tu es aveugle, continua la mère s'adressant à M. de Festenburg avec une violence croissante, je vois pour deux, Dieu merci!

— Ceci est vrai, répondit le vieillard, et il bourra flegmatiquement sa pipe.

— Oui, j'ai vu que les choses n'allaient pas comme il convient entre Hélène et cet Italien.

— Ne fait-elle pas de progrès? demanda le père en souriant.

— Au contraire mademoiselle fait des progrès surprenans, ce sont des œillades échangées, des soupirs, des... en un mot cet intrigant...

— De grâce, maman, interrompit la jeune fille, ménagez un homme que ses malheurs doivent rendre respectable...

— Respectable, cet aventurier!

— Je ne demande pas mieux que de respecter M. Scarlatti, si c'est de lui qu'il s'agit, dit à son tour M. de Festenburg; mais je ne me contenterais pas pour gendre d'un inconnu qui n'a ni feu ni lieu.

— Le mieux sera de le congédier poliment, dit Mme de Festenburg encouragée par l'approbation de son époux, et de marier cette évaporée au plus vite.

— A M. Aloys? dit Hélène éclatant de rire. Vous vous trompez, chère maman, je ne consentirai jamais à être la femme de ce sournois.

— Aloys est homme d'honneur, déclara la mère.

— A vos yeux, comme Scarlatti l'est aux miens, vous voyez que nous mesurons très différemment l'honnêteté d'un homme.

— Allons! allons! interrompit M. de Festenburg, je suppose que vous ayez toutes deux tort et raison... Prenons le juste milieu.

— Qui est?..

— Si M. Kochanski...

— Ce don Juan de profession! s'écria Hélène.

— Qu'en sais-tu? Il est pour le moins aussi jeune, aussi beau cavalier, aussi honnête homme que ton Italien, et, continua M. de Festenburg en s'adressant à sa femme, pour les qualités d'un bon propriétaire, il vaut bien ton Aloys; dis donc oui, mon enfant.

— Je dis non! cria Hélène hors d'elle.

— Non? répéta le père avec intention pour exciter l'opiniâtreté de cette tête folle.

— Non! non, mille fois non!

— Réfléchis à la noble existence que tu mènerais, il est installé comme un sultan, il possède une machine à battre...

Hélène interrompit son père en frappant du pied, se boucha les oreilles avec indignation et prit la fuite. Ses parens continuèrent à se disputer dans le salon, puis dans leur chambre à coucher. Ils étaient au lit que les noms d'Aloys et de Valérien, les épithètes d'hypocrite, de débauché, de valet du clergé, de dissipateur et d'imbécile, s'entre-croisaient encore comme autant de bombes.

Pendant ce temps, Hélène achevait ses préparatifs. Un peu avant minuit, elle endossa une grande pelisse et chaussa des bottes fourrées comme en portent les paysannes polonaises, elle prit de l'argent et ses bijoux, laissa sur la table une lettre adressée à ses parens, jeta un regard humide sur le sanctuaire où elle avait rêvé ses rêves d'enfant et où avait grandi cet amour qui l'exilait maintenant de la maison paternelle, puis éteignit la lampe, se glissa dans le corridor et gagna l'escalier. Elle avait le cœur serré, mais résolu. Un chien aboya, elle le fit taire par des caresses; le grincement d'une porte... Hélène était dehors. Sans regarder autour d'elle, indifférente aux intempéries de cette nuit d'hiver, elle marcha précipitamment vers la lumière qui, sur la lisière de la forêt, lui montrait le but de sa course, le but de sa vie.

Valérien était arrivé longtemps avant elle au lieu du rendez-vous. Il y trouva toutes choses comme il les avait ordonnées; sous ses fourrures de zibeline, il avait l'air d'un *voyvode* de la vieille république. Le beau ravisseur renvoya Weinreb, attacha les chevaux à la grille de la chapelle et s'assit sur les marches, au pied d'une croix.

Au coup de minuit, une ombre noire avançant d'un pas élégant et hardi se dessina sur la neige. Valérien courut à sa rencontre, et un long embrassement les réunit. — Me voici, murmura Hélène; prends-moi, prends-moi pour toujours. — Le jeune homme la souleva de ses bras robustes et la mit en selle. — Tout est bien comme je l'imaginais, dit Hélène en extase, la chapelle, le cheval blanc...

Valérien avait enfourché son cheval noir; tous deux partirent à fond de train, la neige volait autour d'eux, et dans le ciel blanc voguait la pleine lune, éclairant à travers un brouillard argenté cette scène romantique.

Après deux heures d'une course effrénée, les fugitifs s'arrêtèrent devant un groupe de bâtimens que précédait une grande grille, des chiens hurlèrent; Valérien tira un coup de pistolet qui retentit dans le silence et fit tressaillir Hélène. Bientôt on entendit des pas étouffés par la neige, et un vieillard vêtu de peaux de mouton vint ouvrir, une lanterne à la main. Il ne prononça pas un mot; Valérien, lui aussi, semblait muet. — Où sommes-nous? demanda

Mlle de Festenburg en regardant autour d'elle tandis que son amant l'aidait à descendre.

— Un peu de patience, dit Valérien, et toutes les énigmes seront résolues.

Tandis que le vieux domestique emmenait les chevaux, Valérien offrit le bras à Hélène pour la conduire par un large escalier couvert de tapis, à travers des galeries ornées de fleurs, dans un boudoir meublé avec goût.

— Dites-moi où nous sommes, répéta Hélène, qui se croyait le jouet d'un songe.

Valérien jeta sa pelisse et son bonnet, aida ensuite Mlle de Festenburg à se débarrasser elle-même de ses fourrures, puis l'invita d'un geste à s'asseoir. — Il marchait de long en large, inquiet, tremblant de tous ses membres; c'était la première fois que don Juan avait peur d'une femme. Le pauvre garçon aimait sincèrement Hélène, et la minute qui allait suivre devait décider de son sort.

— Quel air solennel! dit Hélène.

— Écoutez-moi! répliqua-t-il d'une voix vibrante, c'est l'unique grâce que j'implore, écoutez-moi jusqu'à la fin, puis vous prononcerez si je dois vivre ou mourir.

— N'ai-je pas déjà rendu la sentence? répondit cette charmante fille.

— C'est-à-dire que vous avez suivi un pauvre étranger, que vous voulez partager sa misère, que vous êtes noble et généreuse, une femme telle que je n'en ai jamais rencontré, comme les poètes seuls en savent créer; mais consentirez-vous, me connaissant, à m'appartenir, à moi?

— A qui donc suis-je, si ce n'est à vous?

— A moi,... non pas à l'Italien Scarlatti. Moi aussi, je suis pauvre et pis que cela;... mais je ne suis pas...

— Vous n'êtes pas?..

— Mademoiselle, nous sommes dans la seigneurie de Baratine, et je suis Valérien Kochanski, ce don Juan que vous abhorrez.

— Vous êtes Valérien! — Hélène s'était levée brusquement et se taisait à demi effrayée, à demi surprise, — vous m'avez trompée...

— J'avais entendu parler de votre beauté, de votre esprit, mais aussi de vos goûts romanesques; ma réputation n'est pas des meilleures, ne devais-je pas craindre de m'exposer à un refus en faisant ouvertement ma demande? Vous vous rappelez peut-être le jour où un Juif polonais attacha vos patins; j'avais pris ce déguisement pour vous voir. Dès lors je sentis que je ne pouvais être heureux qu'avec vous. Je me présentai dans votre maison comme un exilé, un pauvre maître d'italien, — je voulais être aimé pour moi-

même, être aimé avec le dévoûment dont un cœur de femme noble et pur est seul capable, vous savez le reste; — ma vie est entre vos mains. Décidez, et si vous devez être impitoyable, je vous en conjure, ne méprisez pas du moins un homme qui, hors de vous, n'a pas une espérance, une émotion, une pensée, à qui est venue par vous la révélation d'une vie nouvelle, et qui, si votre main compatissante l'eût soutenu, aurait pu se relever peut-être. Vous êtes mon juge... J'attends à genoux l'arrêt qui doit me sauver ou me condamner sans retour.

Des larmes coulaient sur les joues basanées de Valérien; Hélène s'en aperçut, ce fut assez; elle le releva doucement, l'attira sur sa poitrine émue, et pleura, elle aussi.

On ne peut rendre la scène qui eut lieu chez les Festenburg lorsque l'enlèvement fut découvert. Mme de Festenburg s'évanouit à plusieurs reprises. Dans l'intervalle, elle vociférait. M. de Festenburg riait de toutes ses forces. — Voilà où t'a conduite ton faux dévot, ton tartuffe, tout ce scandale est ton œuvre, rien que ton œuvre. Ma fille a ma bénédiction.

— Ta bénédiction! tu bénirais son mariage avec un aventurier que personne ne connaît, qui est peut-être un brigand déguisé!

— Bah! je le connais, moi, dit le bonhomme que la rage de sa femme divertissait fort.

— Tu le connais?.. Tu as peut-être des connivences avec lui, avec ce bandit!

— Ce n'est pas un bandit, c'est un honnête propriétaire, possesseur d'une belle machine à battre.

— Une machine à battre?.. Scarlatti?..

— Il ne s'appelle pas Scarlatti.

— Quel est donc son nom?

— Valérien Kochanski, seigneur de Baratine.

— Ah!.. — Nouvelle syncope, dont Mme de Festenburg sortit en criant : — Tu donnes ton enfant à ce prodigue, à ce libertin!..

— Allons! mieux vaut encore un propriétaire qu'un bandit.

Au milieu de ce tapage arriva Valérien, qui ramenait la fugitive dans les bras de sa mère. Cette apparition inattendue produisit un effet magique; Mme de Festenburg s'attacha tout éplorée au cou de sa fille, et, après quelques minutes d'hésitation, bénit le jeune couple à son tour. Trois semaines plus tard, la noce fut célébrée à Kosciolka. Smaragd, Sonnenglanz, Weinreb et le Cracovien furent les premiers à féliciter les nouveaux époux, et Valérien ne douta pas que les souhaits de ceux-là du moins ne fussent sincères.

SACHER-MASOCH.

UN

PRÉCEPTE DE PYTHAGORE

L'EXAMEN DE CONSCIENCE CHEZ LES ANCIENS.

Pythagore et la philosophie pythagoricienne, par M. Chaignet, 2 vol., Paris 1873.

Si la critique contemporaine, par une discussion sévère des textes, et grâce à des méthodes et à des habitudes de précision nouvelles, a fait mieux connaître les doctrines philosophiques de l'antiquité, elle se montre de moins en moins curieuse du détail moral, qui pourtant donne à ces doctrines leur véritable caractère et leur prix. Dans les deux derniers siècles au contraire, c'étaient précisément les maximes, les préceptes qu'on cherchait dans les livres des vieux sages. On leur demandait, non une théorie abstraite et générale, mais, disait-on alors, une nourriture spirituelle. On lisait naïvement Sénèque comme on lisait Nicole. En cela, nos pères, sans être aussi exactement instruits que nous, entraient mieux peut-être dans l'esprit des anciens, dont la philosophie morale prétend surtout servir à la conduite de la vie et remplir le rôle que, dans les temps modernes, s'est réservé la religion. On était tout préparé au XVII[e] siècle à lire ainsi les philosophes païens par les habitudes de la méditation pieuse; même les lecteurs les plus profanes se plaisaient aux belles sentences, ne fût-ce que pour avoir l'occasion de rentrer en eux-mêmes et de se mieux connaître, ce qui était alors le suprême plaisir des délicats.

Aujourd'hui nous sommes loin de ces coutumes, qui nous paraîtraient non-seulement trop graves, mais trop simples. Une certaine ambition d'esprit, mêlée de beaucoup d'indifférence, ne nous laisse de goût que pour les vastes théories où sont résolus les plus grands

problèmes de la nature et de l'homme. Les préceptes surtout nous importunent et nous trouvent rebelles. Je ne sais quel esprit de révolte, que nous portons en tout, se met en garde contre la plus insinuante persuasion. Nous sommes tentés de regarder le philosophe qui moralise comme un indiscret qui entreprend sur notre liberté ombrageuse, ou comme un pédagogue qui semble vouloir nous traiter en enfans. Avons-nous d'ailleurs le temps de goûter les jouissances si lentes de nos pères, et de nous replier sur nous-mêmes au milieu de la vie moderne si active et si dissipée? Tout nous attire au dehors, non-seulement les plaisirs et les affaires, mais aussi les curiosités érudites et les nouveaux devoirs de la science. Notre âme est sans cesse absente de chez elle, et ne ressemble pas mal à la dame de la comédie qui est toujours sortie.

Aussi les historiens de la philosophie ne font-ils aujourd'hui que glisser sur la partie morale des doctrines antiques, peut-être parce que le sujet leur semble ou trop clair ou trop usé. Ce dédain pour les préceptes paraît dans le récent ouvrage de M. Chaignet sur *Pythagore et la philosophie pythagoricienne*, ouvrage du reste très savant, qui fut d'abord un mémoire fort remarqué et couronné par l'Académie des sciences morales et politiques, et qui renferme tout ce que la science a entassé de renseignemens certains ou vraisemblables sur une école entre toutes célèbre, mais mal connue. Des explications nouvelles, des vues originales ajoutent encore à l'intérêt de cette forte étude, qui n'a que le tort de ne pas faire assez de place aux belles prescriptions de Pythagore; elles méritent pourtant une attention d'autant plus délicate qu'elles ont été souvent mal comprises par les anciens eux-mêmes. Nous voudrions donner ici un seul exemple de ces fausses interprétations antiques, et montrer par là que la critique, si elle voulait en prendre la peine, trouverait encore à s'exercer dans le champ un peu délaissé de la philosophie morale. Il s'agit d'une prescription pythagoricienne sur l'examen de conscience, que le christianisme a plus tard adoptée pour en faire une règle de pratique commune, prescription qui paraît aujourd'hui si simple que les femmes et les enfans la comprennent, et dont le sens, pourtant si manifeste, a échappé dans l'antiquité à de fort bons esprits, même à de grands esprits, et jusqu'à des biographes de Pythagore, qui se croyaient plus ou moins dépositaires de sa doctrine. Sur la foi des anciens qui se sont mépris et ont donné de ce précepte des interprétations erronées, des historiens modernes de la philosophie en France, en Allemagne et ailleurs se sont trompés à leur tour, si bien que l'erreur, de plus en plus accréditée, court encore de livre en livre. Quoiqu'il ne s'agisse que d'un point particulier de la morale, il n'est pas inutile de signaler cette erreur singulière, qui n'a jamais été redressée, et d'épar-

gner ainsi aux futurs historiens de la philosophie une insipide et peu raisonnable redite.

I.

Tout le monde connaît le petit poème gnomique intitulé les *Vers d'or*, qui devait être le manuel, le bréviaire du pythagoricien, et qui renferme la plus pure substance de la morale, la fleur choisie des préceptes de l'école, non sans parfum poétique. Ce poème, attribué par les uns à Pythagore lui-même, par d'autres à Lysis, son disciple, par d'autres encore ou à Philolaüs ou à Empédocle, ne remonte pas sans doute à une si haute antiquité, mais il est certainement antérieur au christianisme, puisque des écrivains qui ont vécu avant notre ère, entre autres le stoïcien Chrysippe, y ont fait quelquefois allusion. Que nous ignorions le nom de l'auteur, que les anciens eux-mêmes l'aient ignoré, il ne faut pas s'en étonner. Souvent des doctrines, des doctrines religieuses surtout, ont produit des livres de pieuse morale écrits par une main inconnue, livres d'autant plus respectés qu'ils sont anonymes, dont le charme et le crédit tiennent au mystère qui les couvre, qui paraissent écrits pour tout le monde précisément parce qu'ils ne portent le nom de personne, et dont les adeptes enfin font leurs plus chères délices, la vérité morale n'étant jamais plus touchante que si elle se présente comme d'elle-même, sans intermédiaire, dans sa simplicité en quelque sorte divine.

Le poème des *Vers d'or*, après avoir tracé en une suite de maximes détachées nos principaux devoirs envers les dieux, envers les hommes, envers nous-mêmes, termine cette série de préceptes par une recommandation entre toutes précise et détaillée, par laquelle il est enjoint de ne pas terminer sa journée sans repasser sur toutes ses actions, sans les juger :

« Ne laisse jamais tes paupières céder au sommeil avant d'avoir soumis à ta raison toutes tes actions de la journée.

« En quoi ai-je manqué? Qu'ai-je fait? Qu'ai-je omis de faire de ce qui est ordonné?

« Ayant jugé la première de tes actions, prends-les toutes ainsi l'une après l'autre.

« Si tu as commis des fautes, sois-en mortifié; si tu as bien fait, réjouis-toi. »

Voilà bien l'examen de conscience dans toute sa clarté. Rien n'y manque, ni la surveillance attentive sur soi-même, ni le scrupule moral qui va jusqu'à s'imputer à faute le bien qu'on n'a pas fait, ni le repentir du mal, ni la joie permise du bien. Il n'est personne

aujourd'hui qui, lisant ce passage, n'en comprenne aussitôt le sens. Peut-on même imaginer que ces vers renferment autre chose qu'un précepte sur ce que nous appelons l'examen de conscience? Eh bien! un certain nombre d'anciens sont tombés dans la plus étrange méprise. Ils ont cru qu'il s'agissait ici d'un exercice de mémoire. Ils ont pensé, avec une naïveté qui nous étonne, que Pythagore recommandait à ses disciples de se rappeler tout ce qu'ils avaient fait, vu, dit, entendu, même les choses les plus indifférentes, et qu'il avait eu pour but de leur fortifier l'esprit et d'affermir ainsi leur mémoire, précisément parce qu'il est difficile de ressaisir et de retenir la futile succession des petits événemens journaliers. Ils n'ont pas soupçonné qu'il était parlé ici d'un exercice moral, et s'ils ne l'ont point vu, c'est que la rare délicatesse du précepte ne pouvait être saisie dans sa nouveauté par des hommes actifs qui n'avaient guère le temps de se replier sur eux-mêmes, et qui comprenaient mieux les grands principes de la morale applicable au gouvernement des sociétés que cette morale privée et intérieure.

Aussi le plus grand des philosophes romains, l'auteur du plus beau traité de morale pratique que nous ait laissé l'antiquité, qui connaissait bien tous les systèmes de la Grèce, à qui ne manquait pas la finesse dans l'interprétation des textes, Cicéron, rencontrant la prescription de Pythagore, l'interprète comme pourrait le faire le moins subtil écolier. Dans son traité *de la Vieillesse*, où il vante l'infatigable activité de Caton l'Ancien, il fait dire au vieux censeur par une allusion visible au précepte des *Vers d'or:* « A la manière des pythagoriciens, je rappelle le soir tout ce que j'ai fait, dit ou entendu dans la journée, pour exercer ma mémoire; *Pythagoreorum more, memoriæ exercendæ gratia* (1). » Or sur quoi pouvait porter ici l'examen de Caton? Sur ses récoltes, sur son bétail, sur les esclaves, sur les gronderies qu'il avait faites, sur les profits et les pertes. C'est un exercice de propriétaire attentif qui tient à tout enregistrer dans son esprit, et dont la rigide économie est d'avis que tout est bon à garder, même les souvenirs. Voilà ce que le peu rêveur Caton appelle un examen à la pythagoricienne, et Cicéron ne l'entend pas autrement.

Cicéron du moins ne se pique pas d'en savoir bien long sur ce point de la doctrine pythagoricienne; il n'en parle qu'en passant, avec légèreté sans doute, mais sa phrase échappe au ridicule par sa brièveté. Il n'en est pas ainsi de Diodore de Sicile, qui se croit plus instruit, et qui va nous dire avec une docte puérilité comment il faut entendre le précepte. Pour bien comprendre le passage de Diodore, il faut savoir que dans l'antiquité certaines copies des *Vers*

(1) *De Senectute,* chap. 11.

d'or, comme en témoigne la leçon de quelques manuscrits, portaient qu'il fallait faire l'examen de conscience chaque jour trois fois. On sait que dans l'école de Pythagore les nombres jouaient un grand rôle, et qu'on leur accordait certaines vertus. Du reste le précepte semble avoir été modifié et compliqué avec le temps. Le texte des *Vers d'or* le plus accrédité ne prescrit qu'un examen, celui du soir; mais Porphyre cite deux vers appartenant à une autre rédaction où il est recommandé de faire aussi cet examen le matin. Diodore et Jamblique vont plus loin, et veulent que cette récapitulation des actes remonte jusqu'au quatrième jour. Il y a là bien des incertitudes dans l'interprétation d'un précepte si simple. Peut-être ne faut-il voir dans toute cette confusion qu'une suite d'erreurs greffées les unes sur les autres; peut-être aussi l'école elle-même avait-elle peu à peu surchargé la prescription. C'est l'ordinaire tendance des doctrines morales et religieuses dans la pratique. On est naturellement amené à se dire que, s'il est bon de faire une chose, il sera mieux encore de la faire souvent. Ces détails nécessaires étant fournis, on pourra maintenant mieux comprendre et savourer l'inintelligente explication de l'examen de conscience que donne Diodore de Sicile avec une si plaisante assurance.

« Les pythagoriciens exerçaient leur mémoire avec le plus grand soin, et voici comment ils s'y prenaient. Ils ne sortaient jamais du lit sans avoir repassé dans leur esprit tout ce qu'ils avaient fait la veille, du matin au soir. S'il leur arrivait d'avoir plus de loisir que d'habitude, ils poussaient cet examen commémoratif jusqu'au troisième et quatrième jour précédent, et même au-delà. Ils considéraient cet exercice comme très propre à fortifier la mémoire et à pourvoir l'esprit de beaucoup de connaissances (1). »

Oh ! les belles connaissances que devait procurer un pareil examen ! Se demander par quel lieu on a passé, qui on a rencontré, ce qu'on a dit à tel ou tel, ce qu'il a répondu, à quelle heure on a mangé, graver dans son esprit cette biographie journalière, la faire remonter jusqu'au quatrième jour, voilà une bien utile occupation, et c'eût été bien la peine de recommander cela en vers et en *vers d'or!* Le plus plaisant, c'est que ce précepte s'adresse non pas au premier venu, mais aux adeptes; c'est de l'enseignement ésotérique qui n'est fait que pour les initiés. Les pythagoriciens, s'ils avaient voulu exercer leur mémoire, n'avaient pas besoin de recourir à ces laborieuses vétilles. Cette école savante, livrée à l'étude de la nature, de Dieu, de l'homme, particulièrement occupée de mathématiques, cherchant des mystères de toute sorte dans les nombres, avait sous la main bien assez de sujets d'études et d'exer-

(1) Diodore, *Fragmens*, l. X, traduction de M. Hœfer.

cices, et il eût été superflu assurément d'ajouter à de sérieuses difficiles contemplations ces fugitives inanités.

Il se peut que Cicéron et Diodore aient été trompés par les pythagoriciens eux-mêmes, qui à la longue ne comprirent plus la doctrine du maître. Il faut se rappeler que dans leur école on n'écrivait pas, qu'il était même interdit d'écrire, comme il était défendu de révéler la doctrine. Il fallait être initié, et ceux du dehors ne pouvaient guère être instruits des préceptes que par des indiscrétions qui n'étaient pas toujours intelligentes et complètes. De plus, si l'enseignement oral a ses avantages, il a aussi ses inévitables défaillances. Sans doute il est plus touchant, il peut être plus vivant et plus enthousiaste, si le maître a gardé le feu sacré de l'école; mais, si celui-ci est tiède ou faible, la doctrine languit, l'esprit se perd et risque de s'évaporer dans une perpétuelle transmission. La paresse ou l'ignorance d'un seul peut gâter à jamais l'enseignement; une interprétation fausse a les conséquences les plus lointaines. Il est surtout à craindre que les vérités les plus précieuses ne deviennent d'inertes maximes d'où s'est retirée la vie, et que la grâce morale enfermée et pressée dans une formule ne soit comme la fleur de l'herbier, qui garde encore sa fibre extérieure sans suc et sans vertu. Que de fois cela n'est-il pas arrivé dans les doctrines ou religieuses ou profanes! Cet accident devait être assez fréquent dans l'école pythagoricienne, à la fois savante et mystique, dont les prescriptions risquaient dans la suite des temps d'être religieusement répétées sans être comprises. Épictète, citant les vers dont nous nous occupons et recommandant de les mettre en pratique, fait la remarque que des ignorans, des pythagoriciens sans doute, récitaient ce précepte à haute voix, comme on débite le Pœan Apollon (1). Bien des philosophes de cette école devaient ressembler à ce pythagoricien, le maître d'Apollonius de Tyane, à un certain Euxène, qui, selon Philostrate, « savait quelques sentences de Pythagore, comme les oiseaux savent quelques mots qu'ils ont appris, car il y a des oiseaux qui disent : Bonjour! sois heureux! Dieu te garde! mais ils ne savent pas ce qu'ils disent et ils ne souhaitent aucun bien aux hommes, ne pouvant que remuer la langue d'une certaine manière (2). » Ce témoignage finement satirique de Philostrate nous permet de penser que cet Euxène n'était pas seul de son espèce, et qu'il y avait par le monde bon nombre de ces légers rediseurs, plus ou moins bien appris, qui n'avaient plus de la doctrine que le caquet.

Il est difficile et il importe peu d'ailleurs de décider si ce sont

(1) *Entretiens*, l. III, ch. 10.
(2) *Vie d'Apollonius*, l. Ier, ch. 7.

les pythagoriciens qui, pour n'avoir plus compris la prescription du maître, ont répandu une erreur sur l'examen de conscience, ou si ce sont des philosophes étrangers à la doctrine qui n'ont pas démêlé la pratique pythagoricienne. Notre dessein est de montrer seulement que, pour une cause ou une autre, l'erreur a été assez générale et fort durable dans l'antiquité. Nous en trouvons encore la preuve dans les compilations étendues sur la vie et la philosophie de Pythagore que nous ont laissées Porphyre et Jamblique. Comme ces deux platoniciens ne font que résumer des ouvrages antérieurs, on peut en inférer avec vraisemblance qu'ils se sont mépris après plusieurs autres historiens de la philosophie. Nous savons en effet par eux-mêmes qu'ils s'appuient sur des autorités éminentes, entre autres sur les livres de deux péripatéticiens illustres, dont les ouvrages sont perdus, dont l'un, Aristoxène, avait mérité cet honneur qu'Aristote en mourant hésitât s'il lui laisserait la conduite du Lycée ou s'il la donnerait à Théophraste, et dont l'autre, Dicéarque, a été fort vanté par Cicéron. Si donc Porphyre et Jamblique se sont trompés au IIIe et au IVe siècle, eux qui n'ont fait que résumer des écrits anciens, il faut supposer qu'un ou plusieurs de leurs devanciers s'étaient trompés avant eux, et l'erreur dès lors prend plus d'importance non-seulement parce qu'elle est partagée par un plus grand nombre, mais encore parce qu'elle est probablement imputable à de grands philosophes élevés à la sévère école d'Aristote.

Porphyre, ayant à parler de la prescription pythagoricienne, paraît ne pas savoir au juste de quoi il s'agit; il la reproduit en l'expliquant avec une vague sécheresse. Voici sa phrase : « il recommandait surtout deux momens de la journée, l'heure où on se couche, l'heure où on se lève. D'une part, il faut examiner ce qu'on a fait, de l'autre ce qu'on fera; chacun doit se rendre compte des actions faites et bien réfléchir à celles qu'il va faire, et pour cela se réciter à soi-même ces vers (1). » Là-dessus Porphyre cite le texte des *Vers d'or*, mais il passe précisément le vers sur la joie de la conscience et sur le repentir. Cette omission assez étrange, puisqu'il oublie le vers le plus important, semble prouver qu'il n'a point saisi le vrai sens de la prescription, et qu'il n'y voyait qu'un acte de prudence et non un exercice moral. Il est permis de penser que Porphyre, malgré son apparente précision, n'a point pénétré plus avant que Cicéron et Diodore.

Si on peut à la rigueur discuter sur le passage de Porphyre, dont la concision peu nette se prête à des jugemens divers, il n'en est pas ainsi du texte de Jamblique, qui est explicite, et qui, pour être plus clair, va jusqu'à être prolixe. Il semble même que Jamblique,

(1) *Vie de Pythagore*, p. 40, édit. Didot.

résumant les mêmes auteurs que Porphyre, a été sur ce point d'autant plus long que Porphyre avait été plus court, et qu'il se soit piqué de bien faire connaître la prescription pythagoricienne. « Un pythagoricien, dit-il, ne sortait jamais de son lit avant d'avoir repassé dans son esprit tout ce qu'il avait fait la veille. Voici comment il faisait cette récapitulation. Il tâchait de ressaisir d'abord ce que dans sa maison il avait dit, ce qu'il avait entendu, ce qu'il avait ordonné à ses gens en premier, en second, en troisième lieu. Même méthode pour ce qu'il se proposait de faire. Puis, pensant à ce qu'il avait fait hors de sa maison, il se rappelait quelles personnes il avait rencontrées, quelle avait été la première, la seconde, la troisième, quels discours il avait échangés avec celui-ci, celui-là, ce troisième, et ainsi de suite. Il s'efforçait ainsi de se remettre en mémoire tout ce qui s'était passé dans toute la journée, en observant bien l'ordre et la succession des faits et des discours. Si le matin il avait un peu plus de loisir, il poussait cet examen jusqu'au troisième jour. Les pythagoriciens tâchaient d'exercer ainsi leur mémoire, pensant que pour acquérir la science, la prudence et une complète expérience, il n'est rien de tel que la fermeté des souvenirs (1). » Le texte cette fois ne laisse rien à désirer pour la clarté. Si grande est la prétention à l'exactitude dans le détail qu'elle devient comique. Cette longue et déraisonnable explication donnée par un savant philosophe montre suffisamment quel sens inepte les anciens attribuaient souvent au simple et beau précepte de Pythagore.

Il est probable que l'erreur qui faisait de l'examen de conscience un exercice de mémoire doit être imputée au célèbre péripatéticien Aristoxène, qui avait beaucoup écrit sur Pythagore; nous ne prétendons pas que Jamblique a ici directement puisé dans les livres d'Aristoxène, mais il résumait des auteurs qui eux-mêmes avaient beaucoup emprunté au péripatéticien. La méprise de celui-ci a fait fortune sous la recommandation d'un grand nom. Tous ceux qu eurent à écrire sur l'école pythagoricienne, si difficile à bien connaître dans la suite des temps, parce qu'elle était à la fois mystérieuse et dégénérée, durent naturellement s'en référer à un ancien historien de la philosophie qui par le temps où il vécut avait été plus près des sources de la doctrine. Son livre fut sans cesse consulté et résumé. Pendant six siècles, d'Aristoxène à Jamblique, l'erreur courut de livre en livre sans être arrêtée au passage. D'ailleurs la formule était assez exacte, l'interprétation seule était fausse. C'était bien la lettre du précepte, mais sans lumière. S'il est vrai, selon la célèbre comparaison de Lucrèce, que la vérité vol-

(1) *Vie de Pythagore*, ch. XXIX, p. 165.

tige de main en main comme le flambeau des jeux antiques, il peut arriver qu'elle s'éteigne en chemin tout en poursuivant sa course. C'est ainsi que les anciens se sont transmis le lumineux précepte sans s'apercevoir que dès la seconde main le flambeau n'était plus allumé.

Quel que soit le premier auteur de cette erreur si légèrement transmise, encore faut-il se demander comment elle a pu être commise, ne fût-ce qu'une fois, et comment elle a pu être répétée si souvent par des écrivains qui connaissaient le texte si clair des *Vers d'or*, qui y font allusion et vont jusqu'à le citer. Ici il faut se rappeler que les anciens, au temps où il y avait encore une certaine activité politique, où la morale réglait surtout les devoirs du citoyen, n'étaient point faits pour comprendre une prescription qui recommandait une si exacte surveillance de soi-même. Sans doute ils faisaient honneur sans cesse à la fameuse inscription de Delphes : « connais-toi toi-même; » ils l'attribuaient à un dieu, tant le précepte leur paraissait sublime, mais ils l'entendaient dans un sens général, scientifique, ils y voyaient un encouragement à l'étude de l'homme opposée à l'étude de la nature. Il ne pouvait venir à la pensée de ces citoyens actifs qu'une école de philosophie eût imaginé une pratique où l'on devait descendre tous les soirs en soi-même, considérer une à une toutes ses actions, les juger avec scrupule, en jouir, en souffrir, selon qu'elles étaient bonnes ou mauvaises, plus ou moins conformes à la loi morale de la doctrine. Ces sortes de délicatesses intérieures, qui nous paraissent très simples à nous qui les connaissons, pouvaient n'être pas devinées même par des esprits pénétrans qui n'en avaient jamais entendu parler. Ils étaient ainsi naturellement amenés, en présence d'un texte pour eux un peu bizarre, à rapprocher la coutume pythagoricienne d'une coutume qui leur était déjà familière, à prendre le recueillement d'une âme qui se juge pour l'attention d'un disciple qui s'exerce l'esprit. Ne voyons-nous pas autour de nous de pareilles illusions? Chacun rapporte une chose qu'il ne connaît pas à une chose qu'il connaît. Le paysan qui ne voit guère écrire que chez les officiers publics, s'il entre par hasard chez un homme de lettres en train de composer un livre, s'imagine que celui-ci fait un acte notarié ou apure des comptes. Qu'on me permette un souvenir personnel. Un jour que dans les montagnes je lisais un roman sur le bord d'un sentier, les naïves femmes qui passaient ne manquaient pas de me dire : « Vous priez donc toujours? » Pour elles, un livre ne pouvait être qu'un livre de prières. Si, par une pieuse prévention, on voit dans une occupation profane un acte de piété, il peut arriver aussi qu'on voie dans une coutume pieuse un acte profane

et ordinaire, et on comprend dès lors que des historiens de la philosophie, en rencontrant pour la première fois un précepte aussi nouveau que celui de Pythagore, n'en aient pas même soupçonné le sens et la portée, et que, sans y plus penser, ils l'aient assimilé à ce qu'ils voyaient faire autour d'eux, à un exercice de mémoire en usage dans les écoles ou à un acte de prudence familier dans l'économie domestique.

Si on veut être tout à fait équitable pour les anciens, il faut convenir que le texte des *Vers d'or* pouvait prêter à l'illusion. Qu'on se figure en présence de ce texte un homme étranger à la coutume pythagoricienne et le lisant pour la première fois, on comprendra comment il a pu commettre sa méprise, car les mots qui composent le précepte, bien qu'ils soient pour nous d'une parfaite clarté, se plient à une interprétation légère (1). Ainsi les mots : *En quoi ai-je transgressé* (*la loi*)? peuvent se traduire littéralement : *Par où ai-je passé en me promenant?* — *Qu'ai-je fait?* peut s'appliquer non-seulement à des fautes, mais aux choses les plus indifférentes; — *qu'ai-je omis de ce que je devais faire?* peut être pris dans le sens d'une occasion manquée aussi bien que dans le sens d'un devoir non rempli. Le vers sur le repentir et la joie morale pouvait exprimer un vulgaire regret ou un banal contentement pour une démarche plus ou moins utile; mais comme dès lors le précepte ne valait guère la peine d'être donné, comme il semblait un peu bizarre que Pythagore y eût insisté au point de recommander un pareil examen deux ou trois fois par jour, il a bien fallu prêter à un si grand philosophe une intention raisonnable et précise, et l'on a conclu que ces futiles questions intérieures cachaient un précepte ingénieux sur l'art de fortifier la mémoire.

Cette puérile erreur commise d'abord, à ce qu'il semble, par d'illustres disciples d'Aristote, répétée par de célèbres platoniciens, devenue à la longue assez commune dans l'antiquité, a dû faire fortune dans les temps modernes parmi les traducteurs, les commentateurs, les historiens de la philosophie, qui, sans y regarder de près, se sont naturellement laissé égarer à la suite de ces antiques et respectables autorités. Dans la science, il en est de la succession des témoignages comme d'un convoi sur une grande route; quand l'attelage qui est en tête se détourne du bon chemin, tout le reste se détourne à la file. Déjà au IVe siècle le poète latin Ausone, trompé par la fausse interprétation des Grecs et substituant à l'examen de conscience je ne sais quel exercice qui n'a plus un caractère moral, traduit ainsi le précepte :

Qua prætergressus? quid gestum in tempore? quid non?

(1) Πῆ παρέβην; τί δ' ἔρεξα; τί μοι δέον οὐκ ἐτελέσθη;

Depuis, les traductions latines des *Vers d'or*, à peu d'exceptions près, sont à côté du sens. Nous croyons pouvoir affirmer, pour avoir fait sur ce point de fastidieuses recherches, qu'à part les traducteurs de Hiéroclès, lesquels ne pouvaient pas se tromper, éclairés qu'ils étaient dans le moment par le commentaire si détaillé et si lumineux de Hiéroclès lui-même, tous les autres, rencontrant le précepte et le vers cité dans divers ouvrages antiques, se sont mépris, — et ces traducteurs ne sont pas les premiers venus, c'est Grotius, c'est Juste Lipse, c'est Ménage et toute une suite de véritables savans. On peut s'étonner que M. Westermann en 1862, dans son édition de Porphyre, qui fait partie de la bibliothèque grecque-latine de M. Firmin Didot, ait encore laissé échapper l'erreur consacrée par le temps. Le grand helléniste M. Cobet, dans son *Diogène de Laerte* publié dans la même collection, est le seul qui, sans toutefois relever l'erreur, n'ait pas versé dans l'ornière, et c'est pour nous un plaisir de le constater. Vit-on jamais un contre-sens à la fois si tenace, si fâcheux, si facile à reconnaître et à éviter? D'autre part, depuis le XVIe siècle, des historiens qui ont touché à l'école de Pythagore, entre autres Brucker, l'auteur si connu d'une *Histoire critique de la philosophie* (1), ne voient pas qu'il s'agit dans les *Vers d'or* d'un examen de conscience; d'autres, se trompant à demi, tout en attribuant un exercice moral à l'école, reconnaissent encore à côté un exercice de mémoire. Ainsi un célèbre critique allemand, mort au commencement de ce siècle, Meiners, en son *Histoire des sciences dans la Grèce*, où il consacre une longue étude à Pythagore, ne craint pas de dire : « Pythagore, en prescrivant à ses disciples de se rappeler ce qu'ils avaient fait,... n'avait pas seulement en vue de leur apprendre à se connaître eux-mêmes et de former les cœurs à la vertu; il voulait encore par là, comme nous l'assurent plusieurs historiens, leur prescrire un excellent exercice pour la mémoire, et voilà pourquoi ces exercices sont regardés aussi comme l'art de la mémoire, selon les pythagoriciens (2). » Meiners vante fort longuement et avec beaucoup de chaleur ce prétendu exercice de mémoire, et, parlant de cette insipide biographie journalière, telle que l'entendent Diodore et Jamblique, il s'écrie avec admiration : « La mémoire des pythagoriciens devait ressembler à une galerie de tableaux. » Chose plus surprenante, Fénelon lui-même, qui aurait dû mieux qu'un autre, comme esprit délicat et comme prêtre, démêler le vrai sens du précepte, Fénelon, dans son *Abrégé des vies des anciens philosophes*, traduit ainsi le passage des *Vers d'or* : « Où as-tu été? Qu'as-tu fait à pro-

(1) T. Ier, p. 1033.
(2) T. II, p. 135.

pos? Qu'as-tu fait à contre-temps? » Fénelon suivait la voie battue par ses devanciers. Peut-être même le pieux archevêque n'a-t-il pas ouvert les yeux, parce qu'il lui répugnait d'admettre que dans une école de philosophie antique et profane on eût déjà trouvé une prescription qui lui paraissait exclusivement chrétienne. Quoi qu'il en soit, personne n'a encore, que nous sachions, mis le doigt sur cette extraordinaire bévue plus de vingt fois séculaire, et c'est pour en faire une bonne fois justice que nous croyons devoir la signaler, avec l'espoir qu'elle n'osera plus reparaître et qu'ainsi ne sera plus défiguré un des plus admirables préceptes de la morale pythagoricienne.

II.

Cependant le précepte pythagoricien, si longtemps méconnu et si mesquinement interprété, n'avait point perdu pour tout le monde son sens véritable, et semble avoir fait obscurément son chemin dans de mystérieuses écoles, puisque nous le voyons reparaître à la lumière, au commencement de l'empire romain, sous Auguste et Tibère. C'était le moment où le despotisme, en arrêtant tout à coup les occupations civiques, éveillait dans les cœurs des ambitions morales d'un genre nouveau. L'âme antique, arrêtée dans son cours naturel, reflua sur elle-même. Ne pouvant plus être citoyen, on voulut être plus homme, et ce fut avec une sorte d'enthousiasme et de sombre ferveur qu'on se resserra dans le domaine de la conscience, sur lequel le pouvoir n'avait point de prise. La philosophie attacha plus de prix à la culture morale et devint presque exclusivement pratique. Par découragement ou pour courir au plus pressé, elle renonça aux hautes spéculations et aux problèmes savans pour ne s'occuper que de l'âme et de la perfection intérieure. Alors tous les philosophes mirent en honneur des exercices moraux inconnus ou oubliés. Pythagoriciens, platoniciens, cyniques, stoïciens, s'empruntèrent mutuellement tout ce qui pouvait servir au règlement de l'âme, et, malgré la diversité de leurs principes, se rencontrèrent facilement dans la morale pratique, où d'ordinaire les dissentimens s'effacent. Le stoïcisme, qui était la doctrine dominante, adopta et recueillit toutes ces prescriptions d'origine diverse; il les célébra par la bouche de ses grands écrivains et les fit siennes, car, dans le monde moral comme dans le monde physique, il y a pour ainsi dire une loi de gravitation qui fait que les doctrines les plus puissantes attirent à elles et retiennent les élémens épars et flottans des doctrines moins consistantes. C'est ainsi que le vieux précepte de Pythagore, sans perdre la marque de son origine, devint avec le temps un précepte stoïcien.

C'est dans un traité de Sénèque qu'on le voit tout à coup paraître, nous savons par l'auteur lui-même à qui il en est redevable. Il le it à son maître Sextius, un de ces pythagoriciens nouveaux qui, ur donner à leur doctrine une force romaine, étaient devenus leur insu, sans le vouloir, et bien qu'ils s'en défendissent, des ges stoïques. On surprend ainsi sur le fait le passage de la pres- iption pythagoricienne dans la doctrine de Zénon. Pour Sénèque, précepte est nouveau, et, tout en le célébrant avec une grâce écise, il laisse voir cependant que cette nouveauté salutaire n'est s encore bien répandue, du moins dans son école. Bien que le bleau que Sénèque a tracé de l'examen de conscience soit fort nnu, il faut ici le remettre sous les yeux pour montrer comment ns le despotisme accablant de l'empire on se plaisait à se réfugier soi-même, à se surveiller, à s'assurer en silence des vertus in- ieures, puisque la carrière était fermée aux vertus civiques.

« Nous devons tous les jours appeler notre âme à rendre ses mptes. Ainsi faisait Sextius. La journée terminée, avant de se li- r au repos de la nuit, il interrogeait son âme : « de quel défaut s-tu aujourd'hui guérie? quelle passion as-tu combattue? En i es-tu devenu meilleur?.. Quoi de plus beau que cette habitude r passer ainsi toute sa journée! Quel sommeil que celui qui suc- le à cette revue de soi-même! Qu'il est calme, profond et libre, sque l'âme a reçu ce qui lui revient d'éloge ou de blâme, et que, umise à sa propre surveillance, à sa propre censure, elle informe rètement contre elle-même! Ainsi fais-je, et, remplissant envers i les fonctions de juge, je me cite à mon tribunal. Quand on a porté la lumière de ma chambre, que ma femme, par égard pour coutume, a fait silence, je commence une enquête sur toute ma rnée, je reviens sur toutes mes actions et mes paroles. Je ne me simule rien, je ne me passe rien. Eh! pourquoi craindrais-je nvisager une seule de mes fautes, quand je puis me dire : ends garde de recommencer, pour aujourd'hui je te par- nne (1). » Dans cette charmante confidence, on voit que Sénèque it reçu directement cette coutume d'un maître pythagoricien, la complaisance qu'il met à décrire dans le détail l'examen de nscience semble prouver que cet exercice n'était pas encore bien nnu, que c'était une occupation d'élite à la portée seulement des losophes et des sages les plus scrupuleux; mais cet usage, rare bord, va se répandre et devenir assez commun parmi les simples ateurs de la philosophie.

En effet, un demi-siècle après Sénèque, un autre stoïcien, le re pratique par excellence, Épictète, dans ses *Entretiens*, recom-

(1) *De ira*, l. III, ch. XXXVI.

mande souvent l'examen de conscience, et en insistant sur la nécessité de le bien faire, en se moquant de ceux qui le font mal, il laisse voir que le précepte était fort connu, s'il n'était pas toujours bien pratiqué. Plus d'une fois il cite le passage des *Vers d'or* ou bien il se contente d'y faire allusion comme à une prescription dont il suffit de donner les premiers mots pour la faire aussitôt reconnaître. Ces vers, dit-il, il faut les retenir pour les mettre en pratique et non pour les débiter comme une formule consacrée dont on ignore le sens. Bien plus, dans une spirituelle parodie, il nous fait assister à l'examen de conscience du courtisan qui s'est proposé un idéal de bassesse comme un honnête homme se propose un idéal de vertu, qui s'interroge et se gourmande lui-même en voyant que son âme n'est point parfaite encore, c'est-à-dire entièrement conforme aux lois de la servilité. « C'est à cela, dit Épictète, à cela que notre homme applique le précepte de Pythagore. Qu'ai-je omis, se dit-il, en fait de flatterie? Aurais-je par hasard agi en homme indépendant, en homme de cœur? Et s'il se trouve qu'il s'est conduit de la sorte, il se le reproche, il s'en accuse. Qu'avais-tu besoin de parler ainsi? se dit-il, ne pouvais-tu pas mentir? » Cet examen est d'autant plus risible que notre homme emploie dévotement les expressions mêmes des *Vers d'or :* parodie bien piquante, mais qui n'eût pas été comprise, si cette peinture d'un examen de conscience fait à rebours n'avait été une allusion à un usage très connu.

Enfin il nous reste de l'antiquité un admirable examen de conscience, c'est le livre des *Pensées* de Marc-Aurèle. En le lisant, on assiste aux gronderies que se fait l'empereur philosophe, aux encouragemens qu'il se donne à toute heure, le matin dans son lit, au spectacle, au milieu de sa cour, dans les camps en présence de l'ennemi. Il se redit sans cesse sous une forme ou sous une autre : « Regarde au dedans de toi; c'est en toi qu'est la source du bien, une source intarissable, pourvu que tu fouilles toujours. — L'âme se voit elle-même, elle se façonne, elle se fait comme elle veut être. — Quel est l'usage que je fais aujourd'hui de mon âme? Voilà la question que je dois m'adresser à moi-même en toute occasion. » C'est en pratiquant ces maximes sans relâche que Marc-Aurèle nous a laissé non-seulement la peinture de ses nobles scrupules d'homme et de souverain, mais encore la preuve la plus éclatante de l'importance que le précepte pythagoricien avait prise dans l'école stoïcienne.

Le précepte célébré et pratiqué, nous venons de le voir, par les philosophes du portique finit par passer dans l'école platonicienne, où il fut dogmatiquement expliqué avec un subtil enthousiasme. Au ve siècle de notre ère, Hiéroclès, dans Alexandrie, prit pour sujet de

son enseignement public les *Vers d'or* et les commenta avec une minutieuse exactitude et une ferveur nouvelle. En lisant ce commentaire, nous croyons découvrir la cause de l'erreur qui avait si longtemps fait attribuer à Pythagore un exercice de mémoire. En effet, Hiéroclès veut que les disciples, avant de faire l'examen de leurs actions, commencent par se remémorer et par se réciter un à un tous les *vers d'or* qui renferment la liste de nos devoirs, pour s'assurer de point en point que les prescriptions imposées n'ont pas été violées et pour mettre la conscience en état de juger à cette lumière doctrinale la conduite de la journée. C'est un conseil analogue à celui que pourrait donner un directeur chrétien recommandant de repasser d'abord les commandemens de Dieu et ceux de l'église, afin que l'examen soit précis et complet. « Rassemble, dit Hiéroclès, dans ta mémoire tous les préceptes déjà donnés, afin que dans le tribunal de ta conscience, les yeux fixés sur ces lois comme sur des lois divines, tu puisses juger ce que tu as bien ou mal fait, car comment notre raison pourra-t-elle nous gronder sur nos manquemens, nous louer de nos bonnes actions, si elle ne se représente d'abord les lois sur lesquelles nous devons régler notre vie (1)? » Ce conseil traditionnel sur la récitation préalable des *Vers d'or* a vraisemblablement donné lieu à l'erreur que nous combattons. Quand les non-initiés entendaient dire vaguement que le pythagoricien était astreint à repasser chaque jour dans son esprit toutes les prescriptions morales de la doctrine, et cela, comme dit Hiéroclès, « afin que l'assiduité du souvenir rende infaillible le jugement qu'on doit porter sur soi-même, » ils se figuraient aisément, d'après des renseignemens mal compris, que Pythagore n'avait eu en vue que de cultiver la mémoire de ses disciples. De plus, comme il s'agissait de se rappeler non-seulement les lois, mais aussi les actions qu'on avait faites, sans en oublier une et dans l'ordre même où elles s'étaient accomplies, les mots *mémoire, souvenir* et d'autres pareils revenaient souvent, comme on peut le voir dans le commentaire de Hiéroclès, et ces mots répétés pouvaient encore entretenir l'illusion de ceux qui n'étaient pas bien entrés dans la doctrine.

Le chapitre de Hiéroclès n'est pas le froid commentaire d'un érudit qui interprète un texte ancien, c'est l'édifiante explication d'une pratique encore usitée et vivante. On le voit au soin qu'il met à donner le sens moral de chaque mot, à exprimer toute la substance d'un précepte qui lui paraît entre tous salutaire et sacré; on le voit aussi à son enthousiasme, qui se pare d'expressions poétiques. Il veut que l'examen de conscience « soit comme un cantique à Dieu

(1) *Commentaire sur les Vers d'or,* ch. XIX.

avant notre coucher. » Il trouve des mots qui ne sont pas sans éloquence sur le repentir redonnant la santé, sur le bonheur d'une âme qui, se voyant conforme à la loi prescrite, « se couronne elle-même des fruits d'une joie divine. » On s'étonne de rencontrer dans le monde païen, à une si grande distance des sources de la doctrine, une si nette intelligence de la prescription pythagoricienne, une pareille ardeur à la propager, enfin cette délectation dans l'étude et la surveillance de soi-même. Ainsi au v[e] siècle dans l'école platonicienne on avait retrouvé le sens des vers si platement interprétés par Porphyre et Jamblique, et l'antique précepte, après bien des éclipses, reparut encore une fois dans tout l'éclat de sa raisonnable simplicité et de sa grâce morale.

Le précepte de Pythagore, devenu à la longue stoïcien, puis platonicien, ne manqua pas d'être adopté par le christianisme primitif, qui recueillait volontiers et sans vain scrupule dans la sagesse antique les prescriptions salutaires capables d'assurer la pureté de l'âme. On peut ici se demander si le christianisme n'a fait qu'emprunter le précepte ou s'il l'a transformé en l'adoptant. Au premier abord, il semble qu'il n'y ait aucune différence sur ce point entre la pratique des philosophes et celle des chrétiens, et pourtant les différences sont notables. Selon le christianisme, l'examen de conscience et l'aveu des fautes impliquent une prière pour demander à Dieu la vertu qu'on n'a pas ou qu'on n'a plus. Une pareille demande eût paru aux anciens tout à fait superflue, et la prescription eût été pour eux incompréhensible. Ils pouvaient bien dire çà et là vaguement que la vertu est divine, qu'elle est une inspiration; mais l'idée ne leur venait pas de la demander. Sur ce point, leur langage est souvent des plus explicites. Les anciens laissaient aux dieux le gouvernement du monde, mais ils tenaient à régner sur eux-mêmes et à régner sans partage. Leurs biens, leurs corps étaient livrés au caprice de la Divinité, mais leur âme n'était qu'à eux, et tout l'effort du stoïcisme consistait à s'appartenir. On connaît la prière d'Horace : « Demandons à Jupiter ce qu'il peut donner ou retirer, la vie, la richesse; quant à la paix de l'âme, c'est affaire à moi de me la donner :

Det vitam, det opes, æquum mi animum ipse parabo (1). »

Cicéron fait dire à un de ses personnages plus formellement encore : « Pour la vertu, personne n'a jamais cru la tenir d'un dieu, *virtutem nemo unquam acceptam deo retulit.* » Il ajoute : « Quel homme a jamais rendu grâce aux dieux de ce qu'il était homme de bien?

(1) *Épîtres*, I, 18, 112.

On les remercie de ce qu'on a des richesses, des honneurs, de la santé; c'est pour en avoir que l'on invoque le très bon, le très grand Jupiter, mais on ne lui demande point la justice, la tempérance, la sagesse (1). » C'est aussi le sentiment qui anime Hiéroclès dans son commentaire philosophique des *Vers d'or*. Il dit et répète avec une visible insistance que « nous sommes juges de nous-mêmes, ἀυτὸς ἑαυτόν... notre raison, voilà le gouverneur que Dieu nous a donné, voilà notre précepteur. » Le christianisme a donc arraché l'âme humaine à l'autorité dont jusqu'alors elle avait relevé; il ne l'a plus laissée sous sa propre garde, et en lui faisant sentir le besoin d'un appui divin, en la rendant plus modeste et plus humble, il a enlevé à la conscience les joies orgueilleusement paisibles que l'antiquité goûtait sans remords. Comme nous ne sommes ici qu'un historien des idées morales, nous opposons la coutume pythagoricienne à la coutume chrétienne avec le seul dessein de montrer, ce qui est souvent contesté aujourd'hui, que le christianisme ne s'est pas seulement approprié les prescriptions antiques, mais qu'il les a profondément modifiées, et qu'il a fait connaître à l'âme des besoins et des troubles que les anciens n'avaient point ressentis.

Tandis que l'âme païenne se rend compte à elle-même et demeure son propre juge, l'âme chrétienne se donne un juge qui n'est pas elle et se traduit au tribunal de Dieu. C'est comme un changement de juridiction qui produit en l'accusé des sentimens nouveaux. Le philosophe, si sévère qu'il fût, se traitait toujours en ami, en ami mécontent, si l'on veut, mais en ami, comme le prouvent les passages de Sénèque et de Hiéroclès. Il n'avait point de peine à rentrer en grâce avec lui-même, et quand il se condamnait, son arrêt n'avait rien de formidable. Le chrétien au contraire, devant son juge suprême doublement redoutable parce qu'il est son juge et qu'il est en même temps l'offensé, passe souvent par des inquiétudes inconnues à la sereine antiquité. Selon la gravité de ses fautes ou selon son caractère plus ou moins timoré, il peut parcourir tous les degrés de la crainte et en arriver jusqu'à la terreur et au tremblement. Son examen doit être plus plein d'anxiété, parce qu'à la crainte que lui cause le sentiment de ses crimes s'ajoute encore la crainte de ne pas les connaître tous et de n'avoir fait qu'un aveu incomplet. Quelle ne doit pas être la consternation d'une âme passionnément religieuse qui sent que ses manquemens à la loi sont des offenses, et qui comparaît devant la majesté divine présente et courroucée! Que ce ne soit point là toujours le sentiment des âmes chrétiennes dans l'examen de conscience, on ne fait pas difficulté de le reconnaître; mais qui ne sait, pour l'avoir vu dans l'histoire,

(1) *De natura deorum*, l. III, ch. XXXVI.

que l'examen chrétien peut produire quelquefois des angoisses morales que les anciens ne pouvaient pas même soupçonner?

Il suffit en effet de parcourir l'histoire ecclésiastique et la biographie des saints pour s'assurer que l'examen est devenu souvent un exercice tragique. On y voit des hommes d'une conscience si délicate et si douloureuse, qu'on ne sait s'il faut les admirer ou les plaindre, que le sentiment de leurs fautes les plus légères retient nuit et jour dans les larmes, — quelques-uns qui, se rappelant tous leurs péchés déjà effacés par le repentir et l'absolution, se sentent tout à coup accablés par le souvenir de leurs crimes accumulés, — d'autres, songeant par hasard à quelque circonstance qu'ils ont oubliée dans leur aveu, se regardent comme des coupables qui ont usurpé et frauduleusement surpris leur pardon. Il en est que ni prières, ni veilles, ni jeûnes, ni flagellations ne peuvent apaiser, qui répandent leur honte et leur douleur en soupirs, en cris de désespoir, qui se refusent même aux consolations de ceux qui ont le droit divin de les absoudre, infortunés volontaires qui gémissent sous une pointe autrefois inconnue, qu'on a depuis appelée le *scrupule* (1). Entendu dans le sens religieux, le scrupule est un fait psychologique tout nouveau, une véritable maladie de l'âme qui, selon les temps, a exercé plus ou moins de ravages, qui résiste à tous les remèdes humains et divins, que les plus célèbres directeurs du XVIIe siècle ont en vain essayé de combattre, et dont l'obscure et fuyante malignité, comme on le voit dans les *Lettres spirituelles*, échappait même aux prises d'un Bossuet ou d'un Fénelon, ou renaissait sous leurs plus impérieuses objurgations.

Si l'examen de conscience a eu ses tragédies et ses terreurs condamnées sévèrement par la haute raison des plus grands docteurs de l'église, il a recouru aussi à des pratiques d'une naïveté qui paraîtrait plaisante, si les désirs, quels qu'ils soient, de perfection morale pouvaient faire sourire. Tels sont certains usages peu connus qui, dans les premiers siècles du christianisme, se sont introduits parmi les hommes voués à la vie solitaire ou réunis dans les cloîtres. C'est là qu'on poussa jusqu'à l'extrême la pratique du précepte pythagoricien. Saint Jean, surnommé Climaque, raconte qu'il fut fort étonné un jour que, visitant un monastère, il vit que le prieur portait attaché à son flanc et flottant au bout d'une courroie un objet dont l'usage lui était inconnu. Il apprit que c'était une tablette sur laquelle le prieur inscrivait ses fautes à mesure qu'il les commettait, et que tous les frères avaient un pareil instrument tou-

(1) Il y avait bien chez les païens certains scrupules, mais d'une tout autre nature et qui ne portaient jamais que sur un manquement dans les pratiques extérieures de la religion. Voyez le curieux portrait fait par Plutarque dans son traité *de la Superstition*, ch. VII.

jours sous la main. On n'attendait pas jusqu'au soir pour constater ses péchés et se les rappeler à l'heure du recueillement, on les saisissait au vol pour ne pas les laisser échapper. Le saint, revenu de son étonnement, finit par trouver cet usage fort judicieux, et dit qu'en effet un banquier ne peut pas bien constater tous les soirs ses profits et ses pertes, s'il ne les note pas de moment en moment à mesure qu'ils se produisent (1). Il est même de ces moines qui, par humilité, faisaient collection de leurs tablettes, et à leur mort léguaient à leurs frères une bibliothèque de péchés. Cette pratique, qui consiste à marquer de moment en moment tous les manquemens à la règle a pourtant plus d'un inconvénient, et il est permis de ne pas l'admirer. L'examen de conscience n'est plus la surveillance de la vie; il en devient la principale occupation. D'ailleurs ne risquait-on pas d'inscrire ses fautes avec l'impassibilité d'un greffier qui enregistre un renseignement dont il se servira plus tard, et, le soir venu, pouvait-on éprouver beaucoup de honte et de tristesse pour des crimes qu'on n'aurait pas retrouvés, si on ne les avait inscrits, et qui ne valaient pas la peine qu'on se les rappelât? Ce sont là des procédés où l'on prend la minutie pour de la délicatesse morale, et qui dans tous les cas supposent autant de loisirs que de scrupules.

En franchissant un grand nombre de siècles et en revenant au monde profane, nous devons mentionner Franklin, qui usa d'un moyen analogue à celui de ces moines, mais avec plus de réserve et en ouvrier laborieux. Franklin a d'autant plus le droit de figurer ici que c'est conformément à la prescription des *Vers d'or*, comme il nous l'apprend lui-même, qu'il conçut la pensée de faire un examen journalier de sa conduite, et qu'il établit son tableau si connu avec colonnes verticales pour les jours, horizontales pour les vertus, formant ainsi de petits carrés où il marquait d'un point noir ses fautes à leur place. Après un certain temps, il en faisait le relevé, et, selon que la page était restée plus ou moins blanche, il voyait s'il avait fait plus ou moins de progrès. Son principe ressemble à celui d'Horace : « c'est déjà un commencement de sagesse que d'avoir échappé à la folie, *sapientia prima stultitia caruisse.* » Quant à la méthode de Franklin, elle est exactement celle qui a été recommandée par Épictète : « si tu ne veux pas être enclin à la colère, n'en entretiens pas en toi l'habitude, compte les jours où tu ne te seras pas emporté... Maintenant c'est un jour sur deux, puis ce sera un jour sur trois, et après cela un jour sur quatre (2). »

(1) *L'Échelle du ciel, de l'Obéissance*, ch. 4, traduit par Arnauld d'Andilly.
(2) *Entretiens*, l. II, ch. 18.

L'Américain, sans se livrer à la contemplation méditative d'un pythagoricien, sans avoir même la pieuse inquiétude d'un chrétien, plus sensible à l'utilité qu'à la perfection, tint registre de son âme comme fait un commerçant de ses affaires. Par cela qu'il était plus ennemi de la folie qu'épris de la sagesse, il acquit à la longue des vertus au moyen de petites économies de vices, et avec cette prudence peu ambitieuse il s'enrichit moralement, comme un pauvre se fait un pécule en retranchant sur ses fantaisies et en laissant tomber tous les soirs une pièce de monnaie dans sa tirelire.

Au vieux précepte de Pythagore était réservé un honneur plus surprenant. L'an v de la république française, la secte des théophilanthropes, voulant établir une religion à peu près sans cérémonies et sans pratiques, n'imposa guère d'autre devoir à ses adeptes que l'examen de conscience. On sait que ce nouveau culte ne manqua pas de dévots à Paris et en province, qu'il se célébrait dans les églises alors vacantes, notamment à Saint-Sulpice, appelé *le temple de la Victoire*, et se célébrait non sans appareil. Les autels étaient ornés de fleurs et des fruits de la saison, on chantait à l'unisson des hymnes, les psaumes classiques de Jean-Baptiste Rousseau. Le ministre du culte ou plutôt l'orateur, tout ennemi qu'il fût des ornemens sacerdotaux, se prêtait à revêtir un costume particulier, l'ancienne robe des docteurs, dont on avait seulement changé la couleur noire et triste pour ne pas affliger les yeux par un sombre aspect et pour donner à la morale un air plus séduisant. Ainsi que l'a écrit un fervent adepte, « ce costume est simple et grave, mais, offrant l'heureux mélange du blanc, du rose et du bleu, il repose l'œil plus agréablement et annonce un moraliste aimable. » Ce prédicateur si délicieusement tricolore ne recommandait aux fidèles que deux pratiques également pythagoriciennes, le matin une invocation à la Divinité, d'une prolixité, il est vrai, peu pythagorique, puisque la formule, la même pour tous, renfermait une trentaine de lignes, et le soir un examen de conscience où l'on devait, comme il était dit dans ce nouvel Évangile, « mettre ses vices à la question. » Cet examen était la principale pièce de cette religion peu compliquée et le plus important article de ce fort simple rituel. Ainsi, par une bizarre fortune, le précepte des *Vers d'or*, mal compris pendant des siècles, puis recueilli par les plus grandes doctrines philosophiques, enfin jugé digne de devenir chrétien, parut encore la dernière ressource des candides novateurs, et, dans la ruine universelle des cultes, fut regardé comme l'unique et solide soutien de la morale publique et privée.

Nous avons jugé utile de faire toute l'histoire de ce précepte parce qu'il est beau en lui-même, parce qu'il a été défiguré, et pour

montrer surtout par un exemple comment beaucoup d'autres prescriptions de la même école ont pu être dans le cours des âges dénaturées par de fausses interprétations. De tous les grands systèmes antiques, si le plus mal connu est celui de Pythagore, ce n'est pas, comme on le répète, que les documens nous manquent. Il est peu d'écrivains graves dans l'antiquité qui n'aient eu l'occasion de toucher à une doctrine entre toutes célèbre, et dont l'enseignement était non-seulement scientifique et moral, mais encore religieux et politique. Malheureusement ces documens, quand on les examine et qu'on les compare, paraissent quelquefois ou peu judicieux ou contradictoires. Ce qui nous fait craindre que notre ignorance ne soit sur certains points irrémédiable, c'est que les anciens eux-mêmes semblent avoir beaucoup ignoré. La vie extraordinaire de Pythagore, ses voyages mystérieux, ont été de bonne heure entourés de fables et de légendes, auxquelles l'école elle-même peut-être prêtait les mains pour entretenir de vénérables illusions. De plus, le maître n'ayant rien écrit, sa doctrine a été livrée aux hasards de la tradition orale, confiée à des initiés à qui le silence était imposé comme par une loi. Les symboles du poétique philosophe sont devenus à la longue des énigmes; enfin, l'école étant une sorte d'église fermée, les anciens n'ont pu recueillir que les bruits du dehors et de vagues rumeurs propagées par l'admiration ou par la raillerie, si bien que la critique moderne, déconcertée entre ces témoignages disparates, est quelquefois tentée de prendre un parti extrême, de tout rejeter ou de tout admettre, quand elle ne flotte pas incertaine sans rien décider. Il importe donc dans un pareil système, plus que dans tout autre, de signaler les erreurs et les interprétations inconsidérées, si peu importantes qu'elles puissent paraître, et de dissiper certaines illusions consacrées par le temps. Elles sont nombreuses, ces illusions et ces erreurs, et, pour ne citer que quelques exemples, n'a-t-on pas cru que Pythagore, en imposant la loi du silence, avait ordonné à ses disciples de ne point prononcer une seule parole pendant deux, trois et même cinq ans? Que de fables aussi ont couru sur la communauté des biens dans cette école, sur les abstinences! Si, sur ces points et d'autres encore, on faisait peu à peu ce que nous venons de tenter sur un seul précepte, si on purgeait de tout ce qui lui est étranger la morale de Pythagore, elle nous paraîtrait sans doute plus raisonnable, plus pratique, plus profonde, car il n'est qu'un moyen, qu'un espoir de clarifier une doctrine obscurcie, c'est d'en éliminer ce qui la trouble et de lui faire déposer sa lie.

CONSTANT MARTHA

UN

ROMANCIER ESPAGNOL

PEDRO ANTONIO DE ALARCON.

Poesias serias y humoristicas, Madrid 1870. — *Cosas que fueron*, 1871. — *Novelas*. — *El Sombrero de tres picos, la Alpujarra*, 1874.

I.

Si l'Espagne aujourd'hui ne peut citer un romancier de premier ordre, si Fernan Caballero vieilli s'est retiré, laissant au plus digne la place qu'il avait si longtemps occupée et que nul après lui n'est venu remplir, il est cependant plusieurs écrivains qui jouissent là-bas d'une réelle réputation et qui partout ailleurs feraient encore quelque figure. Tel est Pedro Antonio de Alarcon (1), le plus original de tous, sinon le plus châtié. Conteur facile et agréable, où il excelle, c'est dans la nouvelle, le récit familier; en dépit de ses négligences, il plaît, il intéresse; il a ce charme singulier qui rend les défauts moins sensibles et les qualités plus aimables. C'est un talent très personnel, primesautier, fantasque et sérieux à la fois, tout fait d'oppositions et de contrastes, curieux mélange de

(1) Ce nom était déjà connu dans la littérature espagnole. Né au Mexique, mais venu tout jeune en Espagne, Juan Ruiz de Alarcon y Mendoza compte parmi les auteurs dramatiques les plus distingués du XVIIe siècle. Malheureusement pour lui, cet Alarcon était bossu, et ses rivaux ne se faisaient faute de le railler cruellement de son infirmité. Un journal du temps mentionne en ces termes sa mort, survenue le 4 août 1639 : *est décédé don Juan de Alarcon, poète fameux par ses comédies et par ses bosses*. Bien que le style en ait vieilli, on admire toujours dans ses vers l'élévation des pensées et la délicatesse des sentimens. On ne le joue plus, mais on le lit encore.

chaleur et d'humour, d'esprit et d'enthousiasme. L'homme d'ailleurs ne diffère point de ses œuvres : cœur généreux, tête ardente, le voilà bien tout entier, et sa vie racontée par lui ne serait peut-être ni le moins complexe, ni le moins curieux de ses romans. Il naquit en 1833 à Guadix, petite ville oubliée de la province de Grenade. C'est là qu'il fit ses premières études, dans ce beau pays de l'Andalousie tout plein de poétiques souvenirs, avec ses tours désertes, ses mosquées muettes, ses palais maures tombant en ruines, « ensevelis au milieu des fleurs. » Durant une partie de son enfance, il avait été aveugle. A quatorze ans, il se rendit à Grenade, s'y fit recevoir bachelier et commença ses études de droit. Malheureusement son père n'était pas riche, les charges étaient lourdes à la maison, les enfans nombreux : il lui fallut revenir dans sa ville natale, et là, renonçant au droit pour la théologie, se préparer à entrer dans les ordres ; mais on ne décide pas ainsi d'une vocation. Alarcon n'était pas né pour faire un prêtre ; déjà au séminaire il se distinguait entre tous par une curiosité d'esprit, une indépendance de caractère, peu compatibles avec la gravité des fonctions sacerdotales. Les idées nouvelles de la révolution française, pénétrant à la suite des soldats de Napoléon jusqu'au fond de la Péninsule, avaient brisé le moule de la vieille société espagnole : nombre de couvens avaient été fermés, les terres mises à l'encan, les livres des bibliothèques vendus à vil prix ou misérablement abandonnés; notre théologien eut ainsi à sa disposition des milliers de volumes, trésor inestimable dont nul autre que lui ne s'inquiétait plus; il y puisa à pleines mains sans méthode et sans choix, passant indifféremment des encyclopédistes aux pères de l'église, de la poésie à la scolastique et de l'histoire à l'alchimie. Beaucoup de ces livres étaient écrits en italien et en français : seul et sans autre guide que le latin, qui lui servait à comparer les textes, il apprit ces deux langues; en même temps, et comme si tant d'alimens divers ne pouvaient suffire à calmer l'ardeur de son esprit, il commençait à écrire et s'essayait dans tous les genres.

On comprend sans peine quel trouble dut jeter dans l'âme du jeune séminariste ce débordement de lectures incohérentes, inutiles les unes, dangereuses les autres. Depuis longtemps déjà il avait renoncé à suivre la carrière ecclésiastique; mais ses parens tenaient bon. Il imagina de fonder à Cadix, en compagnie d'un de ses amis, un recueil littéraire, *l'Écho d'Occident;* à eux deux et sans quitter leur ville natale, ils se chargeaient de fournir à la consommation du numéro hebdomadaire. Chose curieuse à dire, cette publication réussit, et quand au bout de quelques mois, devenu riche grâce à l'argent des souscripteurs, l'enfant terrible déclara qu'il voulait être libre, il fallut bien le laisser partir. Du reste on aurait tort de croire

qu'Alarcon, en quittant le froc, eût fait également bon marché de ses principes religieux. Plus encore que l'Italie, l'Espagne est par excellence une terre de foi. Alarcon, comme ses compatriotes, est toujours resté profondément catholique, et dans tous ses livres on retrouverait la marque de convictions religieuses que n'ont pu affaiblir en lui ni les doctrines raisonnées des philosophes, ni les agitations d'une vie mondaine, partagée entre le travail et le plaisir.

A Grenade, où il vint s'établir après un court séjour dans la capitale, Alarcon se trouva mêlé à une société de jeunes gens qui se réunissaient pour traiter ensemble des questions d'art et de littérature, et dont plusieurs dans la suite se sont fait un nom à côté du sien : Fernandez Jimenez, Manuel del Palacio, Soler. Il avait repris la publication de son journal. C'est alors qu'éclata la révolution de 1854; beaucoup, grisés de mots, d'utopies libérales, saluaient en elle l'avénement de toutes les réformes, au lieu d'y voir ce qu'elle était en réalité, un coup d'état militaire qui rouvrait pour la malheureuse Espagne l'ère des *pronunciamentos*. Avec l'ardeur et l'imprudence naturelle à son âge, Alarcon se lança dans les idées nouvelles, et, comme il ne trouvait pas à Grenade les esprits assez préparés, il partit pour la capitale. La direction d'un journal satirique, *el Latigo* (*le Fouet*), lui fut offerte : cette feuille, de couleur démocratique, soutenue sous main par de grands personnages, était hostile surtout à la reine Isabelle et aux personnes de la famille royale. Tout ce qu'il avait de verve, d'esprit et de talent, Alarcon, surexcité par le danger et fier de se trouver en vue, le mit au service de la cause, cinglant et fouaillant sans pitié, s'attaquant de parti-pris aux hommes et aux choses. Sa témérité ne tarda pas à lui attirer une grave affaire, et il dut se rendre sur le terrain. Lui-même a jugé plus sévèrement que personne cette époque de sa vie. « A vingt et un ans, dit-il, lorsque j'avais à peine un poil de barbe au menton, chevalier errant de la révolution et soldat du scandale, j'ai lutté face à face contre le pouvoir le plus redoutable de mon pays pour me trouver un beau matin de février seul dans un champ désert, ne sachant pas même défendre ma vie et abandonné à la générosité de mon adversaire. » Dégoûté de la lutte, Alarcon laissa là son journal et son parti, et près de dix ans s'écoulèrent, les dix années de sa jeunesse, avant qu'il reprît la plume pour exprimer une idée politique. Cependant le scandale avait été grand autour de son nom. Consacré démagogue par les mille trompettes de la renommée au moment même où il cessait de l'être, il dut porter longtemps la peine de cette gênante réputation.

Un roman bien mené et intéressant, *le Final de Norma*, qui a été traduit en français, signala sa rentrée dans la carrière littéraire. Alors, sans trêve ni répit, durant plusieurs années, Alarcon

travailla à se faire connaître : il écrivit beaucoup, un peu partout; peut-être eût-il mieux fait, dans l'intérêt même de son talent et de sa réputation, de se ménager davantage. Néanmoins plusieurs de ses articles furent très goûtés : on en admirait la grâce, le ton aimable, le tour toujours facile et original. Il avait désormais trouvé sa voie. Être accueilli et fêté partout, briller dans les salons, les journaux, le théâtre, se laisser entraîner par ce tourbillon d'affaires et de plaisirs, de labeurs acharnés et de joies fiévreuses, qui est la vie des grandes capitales, quel beau rêve pour lui, le rêve de son adolescence, alors que, pauvre séminariste, il songeait à Madrid de loin, et soupirait après cet inconnu de gloire et de bonheur! Et cependant, au milieu de tant de distractions, sa pensée se reportait encore vers ses parens, la maison paternelle, son beau ciel andalou chanté par les poètes, et il prenait plaisir à raconter les épisodes de ses jeunes années. Voici les premières pages d'un de ces récits, *la Nuit de Noël du poète.*

« Il y a bien longtemps de cela, — j'avais alors sept ans, — on était en hiver, et le jour déjà commençait à baisser quand mon père me dit d'une voix solennelle : — Pedro, tu ne te coucheras pas ce soir comme les poules; tu n'es plus un petit garçon maintenant, tu prendras place à table avec les grandes personnes; il faut fêter la Noël.

« Non, jamais je n'oublierai le plaisir que me causèrent ces paroles. J'allais enfin me coucher tard! Je laissai tomber un regard de dédain sur mes autres frères, qui, plus jeunes que moi, n'étaient pas admis à pareil honneur, et tout bas je me mis à songer à l'envie et à l'admiration que j'exciterais quand le surlendemain à l'école, devant mes petits camarades, je raconterais les détails de cette fête qui allait être ma première aventure et comme mon début dans la vie.

« Oh! cette nuit de Noël!

« La prière du soir venait de sonner, la prière des morts comme on dit là-bas au village, dans mon petit village à quatre-vingt-dix lieues de Madrid, à mille lieues du monde, en un pli perdu de la Sierra-Nevada.

« Je crois nous voir encore. Un énorme tronc de chêne pétillait au milieu du foyer; la noire et vaste cheminée nous abritait de son manteau; aux deux bouts, se faisant face, étaient mes deux aïeules qui ce soir-là étaient restées à la maison pour présider la cérémonie de famille; après venaient nos parens, puis nous autres, et au milieu de nous les serviteurs, car en ce jour, eux aussi représentaient la maison, et nous devions tous ensemble nous chauffer au même foyer. Seulement, il m'en souvient, les hommes se tenaient

debout, et les servantes accroupies ou agenouillées : par respect pour les maîtres, nul n'eût osé s'asseoir. Au centre du cercle dormaient les chats, les pattes repliées, le dos au feu. Quelques flocons de neige tombaient par le tuyau de la cheminée, la route aimée des fées et des lutins, et le vent qui soufflait au loin nous parlait des absens, des pauvres, des voyageurs allant par les chemins.

« Mon père et ma sœur jouaient de la harpe, et moi, bien malgré eux, je les accompagnais sur un gros tambour que je m'étais fabriqué le soir même avec un pot cassé. Vous connaissez les airs rustiques que l'on chante dans les campagnes à l'occasion de la Noël? A cela se bornait tout notre concert. Les servantes se chargèrent de la partie vocale et entonnèrent des couplets comme celui-ci :

C'est de Noël la nuit bénie,
Demain doit naître le Sauveur;
Apporte-nous du vin, Marie,
Nous voulons boire en son honneur.

« Et tout le monde était en liesse, tous les visages rayonnaient de plaisir; les gâteaux secs en forme de couronne, les biscuits glacés, le pain d'épice, les confitures préparées par les bonnes sœurs, le rossolis, l'eau-de-vie de guignes, passaient de main en main, et l'on parlait de se rendre ensemble à la messe de minuit, d'assister au petit jour à l'adoration des bergers, de faire des sorbets avec la neige qui tapissait la cour, d'aller voir la crèche que nous autres, les petits garçons du village, nous avions installée au bas du clocher... Tout à coup, au milieu de cette allégresse, parvint à mes oreilles le couplet suivant, chanté par mon aïeule paternelle :

La nuit de Noël est venue,
La nuit de Noël va finir;
Nous aussi, nous devrons partir
Pour une contrée inconnue.

« En dépit de l'insouciance naturelle aux enfans, ce couplet me glaça le cœur. En un instant venaient de s'ouvrir devant moi tous les sombres horizons de la vie.

« Ce fut comme un trait de lumière, comme une intuition au-dessus de mon âge, comme un pressentiment miraculeux, un avant-goût des tristesses et des rancœurs du poète, ma première inspiration en un mot. Je vis avec une lucidité merveilleuse la triste destinée de ces trois générations réunies sous mes yeux et qui constituaient ma famille; mes aïeules, mes parens et mes frères me parurent une armée en marche, dont l'avant-garde entrait déjà dans la tombe, tandis que les derniers n'étaient pas encore sortis du berceau. Et ces trois générations composaient un siècle, et tous les

siècles avaient été semblables, et le nôtre disparaîtrait comme les autres et aussi tous après lui.

La nuit de Noël est venue,
La nuit de Noël va finir!

« Ainsi passe le temps; implacable et monotone, le balancier des heures s'agite dans l'espace, et le retour indifférent des choses contraste avec la courte durée de notre voyage ici-bas.

Nous aussi, nous devrons partir
Pour une contrée inconnue.

« Pensée terrible, sentence affreuse qui, subitement entrevue, était pour moi comme le premier avis que me donnait la mort, comme le premier geste qu'elle me faisait du fond des ténèbres de l'avenir!

« Alors défilèrent devant mes yeux mille noëls passées, mille foyers éteints, mille familles qui avaient dîné à la même table et qui n'existaient plus, — d'autres enfans, d'autres joies, d'autres chants perdus pour toujours, — les amours de mes aïeules, leurs anciennes modes, leur jeunesse lointaine, les souvenirs qui devaient les assaillir en ce moment, — l'enfance de mes parens, leur première nuit de Noël en famille, — tous ces bonheurs de ma maison antérieurs à mes sept ans... Puis l'avenir m'apparut, et je vis également défiler devant moi mille autres noëls qui viendraient à leur tour, nous enlevant peu à peu la vie et l'espérance : mes frères qui se disperseraient dans le monde, nos parens qui mourraient avant nous, c'est la loi de la nature, le XIXe siècle remplacé par le XXe, les braises devenues cendres, ma jeunesse évanouie, ma vieillesse et ma mort, l'oubli qui se ferait autour de mon nom, l'indifférence, l'ingratitude avec laquelle mes petits-enfans vivraient de ma vie, riant et jouissant, tandis que les vers profaneraient de leurs morsures la tête où s'agitaient tant de vastes pensées... Je n'y tins plus, un ruisseau de larmes s'échappa de mes yeux; on me demanda pourquoi je pleurais, et, comme je ne le savais pas moi-même, comme je ne pouvais le distinguer bien nettement, comme d'aucune façon je n'aurais pu l'expliquer, on comprit que j'avais sommeil, et on m'ordonna d'aller me coucher.

« Je pleurai alors de plus belle pour ce nouveau motif, et voilà comment coulèrent tout à la fois sur mes joues mes premières larmes de philosophe et mes dernières larmes d'enfant : maintenant, je puis l'assurer, cette nuit d'insomnie où j'entendis de mon lit les bruits d'un festin auquel je n'assistais pas pour être trop enfant encore (comme on le crut alors), ou pour être déjà trop homme (comme je le soupçonne aujourd'hui), cette nuit de Noël fut une des plus amères de ma vie.

« A la fin, je dus m'endormir, car je ne saurais vous dire si, oui ou non, la conversation continua de rouler sur la messe de minuit, l'adoration des pasteurs et le sorbet projeté. »

II.

Comme s'il craignait de s'attarder trop longtemps à ces touchans souvenirs d'enfance, Alarcon prétendit bientôt donner dans Madrid le ton à la critique théâtrale. Il y porta le même caractère ardent et passionné dont il avait fait preuve dans la politique, et, si ses jugemens sévères n'étaient que trop souvent justifiés, sa franchise ne laissa pas de déplaire à plusieurs. Aussi quand, renonçant au rôle d'aristarque, il voulut à son tour aborder le théâtre, il trouva en face de lui la foule des auteurs mécontens qui avaient mérité et obtenu ses critiques. Après quelques représentations orageuses, sa pièce, *l'Enfant prodigue*, drame en trois actes et en vers, disparut de l'affiche. La cabale seule était-elle cause de cet insuccès, ou bien encore le talent d'Alarcon, si délicat, si original, se prêtait-il mal aux exigences de la scène? Toujours est-il qu'à partir de ce jour Alarcon ne voulut plus rien écrire pour le théâtre.

Un événement heureux vint tout à coup changer le cours de ses pensées et fournir à son activité un but plus noble et plus élevé. Vers la fin du mois d'août 1859, à la suite d'outrages graves au pavillon espagnol, la guerre avait été déclarée entre l'Espagne et le Maroc. De tout temps, Alarcon s'est fait remarquer pour son patriotisme; ce sentiment chez lui a toujours passé avant les sympathies politiques ou les idées de parti; il est un des fervens de la gloire et du passé de l'Espagne. Afrique, Mexico, Gibraltar, ces noms, gros de souvenirs, reviennent sans cesse sous sa plume et lui arrachent des accens de colère et de regret.

L'enthousiasme d'ailleurs était général, et l'Espagne entière se levait pour cette croisade contre l'ancien ennemi; il s'engagea comme simple soldat dans le bataillon des chasseurs de Ciudad-Rodrigo. On connaît les détails de l'expédition : les lenteurs du débarquement, les pluies, le choléra, le manque de vivres, les difficultés d'un terrain à demi noyé, les attaques incessantes des peuplades arabes fanatisées, deux grands mois employés à parcourir neuf lieues à peine, les journées de Castillejos et du Cabo-Negro, enfin la prise de Tetuan et le traité de paix inopinément signé sous la pression de l'Angleterre, que les succès de l'Espagne commençaient à inquiéter. Alarcon fit la campagne en brave soldat. Blessé d'un coup de feu dans la sanglante action du 31 décembre (1), il reçut successivement pour prix de sa valeur la

(1) C'est le même soir, à l'ambulance, que M. de Alarcon fit la rencontre d'une de

croix pensionnée de Maria-Isabel-Luisa et celle de don Fernando, que le général en chef O'Donnell lui décerna sur le champ de bataille. Fort heureusement la blessure était légère et lui permit de suivre l'armée. Après l'entrée des troupes à Tetuan, tandis que le général Rios, institué gouverneur, s'occupait d'assainir et d'organiser la ville, établissait un télégraphe, construisait même un chemin de fer, Alarcon de son côté mettait à profit les loisirs de l'occupation, et, en plein empire du Maroc, fondait un journal; à la première occasion, le publiciste avait reparu; il n'avait eu qu'à demander pour l'obtenir l'imprimerie de campagne du général en chef. *L'Écho de Tetuan*, il est vrai, n'eut qu'un numéro, mais ce numéro marquait une date mémorable dans l'histoire de l'Espagne contemporaine. De retour à Madrid au moment où l'armée victorieuse allait marcher sur Tanger, Alarcon, par une habile polémique dans les feuilles les plus connues de la capitale, sut mieux que personne décider l'opinion publique à une paix devenue nécessaire. Il avait déjà fait paraître son *Journal d'un témoin de la guerre d'Afrique*, qui eut un grand succès. Écrit sous la tente, au milieu des pluies, après les marches, après le combat, avec un entrain et une rondeur toute militaire, ce livre est surtout curieux par l'abondance et l'exactitude des renseignemens; on y sent dans le moindre détail, dans la plus simple description, un réel souci de la vérité; aussi est-ce à lui le premier qu'il faudra toujours s'adresser quand on voudra connaître par tous ses côtés cette singulière expédition où le soldat espagnol retrouva un moment sa vieille gloire et son ancienne fortune.

Peu de temps après, Alarcon partait pour l'Italie. Là encore il heurtait à chaque pas mille souvenirs du passé et de la grandeur nationale. Sur cette terre classique, devenue le berceau de l'église et pendant deux siècles arrosée de tant de sang espagnol, le patriote, le chrétien, l'artiste, étaient émus à la fois, et c'est la triple

nos compatriotes dont il nous a tracé le portrait en ces termes : « Voyez-vous cette sainte femme qui va de lit en lit, offrant aux blessés une tisane rafraîchissante qui les soutient et les ranime? Elle leur parle une langue étrangère, mais sa voix mélodieuse, doucement émue, porte avec elle la consolation. Cette femme est une Française, non pas une cantinière ou une sœur de charité, comme on pourrait le croire au premier abord, mais une femme héroïque et désintéressée qui voyage avec son mari, suivant les guerres et les champs de bataille. Elle fut en Crimée, et maintenant elle revient d'Italie. Est-ce un vœu qu'elle a fait? une pénitence qu'elle s'inflige? Le jour, elle marche au milieu des balles, donnant sa tisane aux blessés, aux blessés seulement, et la nuit, dans les ambulances, elle remplit également sa mystérieuse mission. Elle doit avoir une trentaine d'années; sa figure est noble, même belle; elle porte une longue robe brune; elle s'exprime comme une personne distinguée, et tout en elle est doux, affectueux, angélique. Le respect qu'elle inspire n'a d'égal que le soin avec lequel elle se cache et disparaît les jours où l'on n'a plus besoin d'elle. Je ne l'ai vue jamais qu'au milieu du sang et des larmes, prête à soigner, à consoler. »

impression qu'il s'est efforcé de rendre dans son livre *De Madrid à Naples*, où la grandeur de la pensée ne nuit en rien au charme et à la vivacité du récit. A certains momens, la voix s'élève avec le sujet jusqu'à la poésie. Alarcon en effet est un vrai poète, et même il a publié un volume de vers. *Poésies sérieuses et humoristiques*, sous ce titre un peu prétentieux sont comprises des pièces de tous les genres et de tous les tons. A bien regarder cependant, c'est la note amoureuse qui domine ici avec une légère pointe d'ironie familière à l'auteur. Ne va-t-il pas jusqu'à dédier son livre à sa femme, un livre où chaque feuillet amène une réminiscence? Il est vrai qu'il s'en tire assez finement. « C'est pour toi, mon amie, que j'ai réuni ces vers, qui sont comme des fleurs fanées dispersées au vent de l'oubli; je te les offre. Ah! je n'eusse chanté que toi et ton amour, si c'était toi la première que j'avais connue! »

Alarcon, a-t-on dit là-bas, est un poète *subjectif*, il fait de la poésie *autobiographique ;* voilà certes de bien grands et terribles mots, et la chose gagnerait à être exprimée plus modestement. Depuis plusieurs années déjà, les Espagnols se sont épris d'un bel amour pour la philosophie allemande et ses plus modernes représentans; des doctrines mêmes, tout porte à croire qu'ils n'ont compris ni peu ni prou; du moins en ont-ils gardé le jargon, dont ils se servent en toute occasion, et là même où il n'a que faire, à propos de poésie par exemple. En d'autres termes, Alarcon dans ses vers se livre à nous tout entier, il nous ouvre son âme, ce qui est encore le meilleur moyen d'arriver à l'âme des autres, il nous fait part de ses joies et de ses tristesses, de ses espérances et de ses déceptions, et cette confession volontaire, moitié larmes, moitié sourire, emprunte au caractère du poète un intérêt tout particulier. Une simple citation suffira pour faire juger du ton de l'ouvrage : « Personne ne meurt d'amour, disent les docteurs de notre siècle; mais quand on a aimé vraiment, c'est l'âme qui meurt d'amour ou c'est l'amour qui meurt, et certes ce doit être bien incommode que de porter toujours dans l'âme un amour mort. »

Les mêmes qualités d'esprit se retrouvent dans un volume d'articles détachés, *Cosas que fueron*, *Choses passées*, et deux volumes de nouvelles choisies par l'auteur entre beaucoup d'autres, car les livres qu'il a publiés formeraient à peine la dixième partie de son œuvre. Ces nouvelles, fort courtes pour la plupart, ont paru d'abord dans des journaux ou des recueils. Cela tient aux conditions mêmes de la publicité en Espagne, où le peuple lit peu de livres; les romans les plus longs se vendent par livraisons séparées. Pour tout dire, le caractère d'Alarcon et la nature de son talent s'accommodaient assez bien de cette production hâtive et quotidienne; nous serions même en droit de lui reprocher un peu trop de précipitation et de

négligence. Ses petits récits d'ordinaire commencent très bien, mais ne finissent pas. L'auteur, on le voit, s'est trouvé séduit par une heureuse idée, et vite il a pris la plume; puis, à mesure qu'il avance, sa main se fatigue, son esprit, toujours inquiet, passe à un autre sujet, et le dénoûment se bâcle tant bien que mal. Ce défaut est commun à tous les Espagnols : ils ont reçu en partage l'esprit, la facilité, une langue admirable, riche autant qu'harmonieuse et souple autant que forte; mais, comme dans les contes de fées, une méchante vieille est venue qui leur a refusé le dernier des dons, celui qui leur eût permis de mettre à profit tous les autres : ils redoutent l'effort et le travail. Du moins Alarcon a-t-il un mérite bien particulier, c'est qu'il voit toujours les choses par leur côté original. Son imagination inépuisable rajeunit jusqu'aux lieux-communs, et, à défaut d'autre ressource, lui fournit sur tout sujet les développemens les plus riches et les plus brillans. L'écueil serait d'en abuser, et il abuse quelquefois; ainsi dans sa façon de couper le récit, de s'adresser au lecteur, de donner cours à l'improviste à ses réflexions personnelles : il tombe alors dans le *procédé*. Le style chez Alarcon est bien en rapport avec les idées; il est varié, plein d'éclat, mais surtout clair et précis, légèrement *afrancesado*, comme on dit en Espagne, non sans une nuance de reproche; en effet, Alarcon s'est beaucoup occupé de la littérature française, et l'on relèverait dans ses écrits plus d'une expression et d'un tour de phrase empruntés à nos bons auteurs. Ce n'est pas qu'il ignore rien des finesses ou du maniement de son idiome natal; mais il veut avant tout rendre exactement sa pensée, et pour cela il passera au besoin par-desus toutes les règles et toutes les défenses de la syntaxe. Les deux morceaux suivans sont tirés de son premier livre de nouvelles.

BONNE PÊCHE.

La guerre de la succession venait de finir : couvert de gloire et de blessures, mais sans un maravédis en poche, comme il arrivait alors à presque tous les héros, le noble baron de Mequinenza rentra dans son castel démantelé afin de s'y reposer des dures fatigues des camps et d'y manger en paix les maigres revenus attachés à son titre.

Deux mots sur le guerrier et deux aussi sur sa gentilhommière.

Don Jaime de Mequinenza, baron de Mequinenza, qui avait servi comme capitaine dans les armées du petit-fils de Louis XIV, était à cette époque un homme de trente-cinq ans, grand, beau, hardi, entreprenant, peu lettré, mais loquace à l'extrême et prisant fort les jolies filles. Ajoutez à cela qu'il était orphelin, garçon, unique

héritier de sa race, et vous aurez une idée complète de notre hidalgo aragonais.

Quant au château, c'était tout le portrait de son maître, à la solidité près, s'entend; mais pour ce qui est de l'abandon, de la misère et de la fierté, vive Dieu! il ne le cédait à personne. Figurez-vous (et je dis *figurez-vous* parce qu'il s'est effondré depuis lors), figurez-vous ce singulier manoir, moitié bâti, moitié taillé dans les flancs d'une roche que d'un côté baignent les eaux de l'Èbre, et qui de l'autre s'appuie à une montagne dont la cime va se perdre dans les nues.

Au pied de cette roche, il y avait une douzaine de maisons et de chaumières habitées par les vassaux du baron, autrement dit par les cultivateurs des quatre arpens de terre qui constituaient ses états. Du hameau au manoir, on s'élevait par quinze rampes successives qui aboutissaient à un fossé profond pourvu de son pont-levis. Une saignée faite à l'Èbre, à une demi-lieue environ du château-fort, alimentait d'eau ce fossé, et, convertie en un torrent furieux, courait de nouveau se précipiter dans le fleuve.

Accrochée également au flanc inaccessible de la montagne, séparée du château par cette chute d'eau, et comme lui surplombant au-dessus de l'Èbre, était une autre roche plus petite couronnée par une cabane et un étroit verger, sorte de jardin suspendu, établi là par la main audacieuse de l'homme. Une large planche de noyer reliait en manière de pont le château et la cabane, et, s'il était impossible d'arriver au premier, le tablier du pont-levis une fois levé, il devenait plus impossible encore de parvenir jusqu'à la seconde sans le secours de la planche.

Sur la roche seigneuriale, nous l'avons déjà dit, vivait don Jaime de Mequinenza; il nous reste à ajouter que l'autre roche, la roche feudataire, était habitée par un simple pêcheur d'anguilles, alors en train de faire fortune, grâce à l'ingénieuse idée qu'il avait eue d'établir sa demeure en ces parages déserts et redoutés.

Damien, ainsi se nommait le pêcheur, avait imaginé de suspendre à même le petit pont un vaste filet en forme de nasse; l'eau de la cascade passait aisément au travers des mailles, mais aussi toutes les anguilles qui, entraînées par le courant, se voyaient forcées de sauter le pas pour retourner à l'Èbre, leur berceau, demeuraient prises aux rets de Damien, et celui-ci tout aussitôt partait les vendre dans les villages circonvoisins à un prix d'autant plus modique qu'il lui en avait moins coûté pour les prendre. Et maintenant, puisque nous connaissons topographiquement le théâtre de notre histoire, passons à des détails plus intimes.

Nous avons dit que Damien faisait fortune avec ses pêches miraculeuses; mais nous avons oublié de dire que Damien malgré tout

n'avait jamais un sou vaillant. C'est que Damien, comme beaucoup d'autres hommes, avait commis la sottise de se marier avec une jeune fille fort gentille, fort gracieuse et fort amie de la toilette, une coquette en un mot, une coquette d'instinct.

Carmela, diminutif amoureux de Carmen, Carmelita, comme il l'appelait lui-même, était une jouvencelle de ce pays, qui ne savait pas lire et n'en sentait pas le besoin, mais qui aurait pu tenter saint Antoine en personne, si le pieux anachorète n'eût été secouru de la grâce de Dieu. C'est vous dire qu'elle avait pour elle toute la grâce du diable.

Elle était blonde, comme il arrive toujours en pareil cas, petite de corps, rondelette, et avec cela plus svelte qu'un jonc et souple comme l'osier. De la ceinture en haut, c'était merveille! Quelle taille, quelles épaules, quelle gorge! Et quelle tournure, quelle démarche, quel tour de tête! Blanche comme la neige, colorée comme un soir de mai, saine comme l'air de ces hauteurs, amoureuse comme une tourterelle en cage, avec un sourire, un regard, des mains, des bras potelés, et une robe, et une petite jupe, et des chevilles mignonnes à faire rêver du paradis!

Ah! Carmen, Carmela, Carmelita! que devait faire le pauvre Damien, sinon t'adorer et te cacher tout au haut d'un rocher, là où tu étais défendue du monde par un vrai château féodal, où personne ne pouvait te rendre visite le jour sans que tout le hameau s'en aperçût, et toute la vallée et tous les alentours, ni rôder la nuit autour de ta cabane, sauf à distance et de 1,500 pieds plus bas!

Mais, comme les jeunesses d'un pareil mérite s'aiment elles-mêmes quand elles n'ont pas qui les aime (et tout aussi bien quand elles ont quelqu'un), il arriva que Carmen, quoiqu'elle vécût toute seule et sans être vue de personne que de son mari, dépensait le prix de toutes les anguilles de l'Èbre en tabliers, basquines, bagues, boucles d'oreilles et autres colifichets. Une vraie petite-maîtresse de la tête aux pieds!

Pénétrée peut-être de sa haute mission dans le monde, Carmela se parait tous les jours comme pour aller au bal, et s'asseyait à la porte de sa chaumière. C'est là que la voyaient les moineaux, les fleurs du jardin et les cieux... sans plus; mais elle attendait tranquille l'heure de sa destinée. Le château, unique voisin de la cabane, se trouvait complétement désert, — nous nous rapportons à l'état des choses antérieur au retour de don Jaime de Mequinenza, — et de la vallée on ne distinguait la femme du pêcheur que comme une grosse fleur aux couleurs éclatantes suspendue sur la pente de l'abîme. C'est donc par la route de l'air que devait arriver l'amant que Carmelita attendait en grande toilette, à supposer que

Carmelita désirât en effet avoir un amant. — Mais alors, allez-vous dire, Carmela n'aimait pas son mari. — Eh! que sais-je? Tout ce que je puis assurer, c'est qu'elle était fort gentille et qu'elle vivait fort seule, car Damien passait la majeure partie du temps à vendre ses anguilles dans les environs.

D'ailleurs il lui avait défendu de descendre au hameau durant ses absences, et elle obéissait aveuglément à son mari,... parce que Dieu le commande ainsi, et encore parce qu'une aussi charmante dame ne pouvait guère se commettre avec de grossiers paysans. — Vous me direz que Damien, lui aussi, était un grossier paysan, et partant je semble avouer qu'il ne plaisait pas à Carmelita. — Eh bien! non, il ne lui plaisait pas.

Et comment donc aurait-il pu lui plaire, malpropre et mal vêtu qu'il était, avec ses mains calleuses, labourées d'épines, son teint brûlé, tanné par le soleil et les pluies, empestant la marée à quinze pas de distance, à elle surtout si belle, si élégante, fière et pimpante comme une Madrilène? Il est vrai que, si le pauvre pêcheur était fort mal attifé, c'est que sa jolie épouse l'était beaucoup mieux; il est vrai que, si le mari avait travaillé moins pour ménager ses mains, la femme aurait dû travailler davantage et gâter les siennes; il est très vrai enfin qu'avec ce poisson qui sentait si mauvais on payait ces savons de luxe qui sentaient si bon! Mais à quoi sert de raisonner avec une femme et surtout avec une femme de dix-neuf ans, aussi fraîche, aussi légère, aussi charmante que les sept couleurs de l'arc-en-ciel? Ah! la reconnaissance est un sentiment trop sérieux pour une jeune femme, et la justice une idée trop incommode pour une imagination riante. La vertu s'épure au creuset du malheur, et Carmelita était très heureuse.

Tout cela signifie ou veut signifier que la belle enfant s'enamoura de don Jaime de Mequinenza dès que le bruit courut par le village que le jeune seigneur allait rentrer vainqueur dans son château.

Don Jaime revint en effet, et comme il l'aimait déjà en imagination, s'il est permis de parler ainsi, M. le baron n'eut qu'à voir Carmela pour s'en éprendre éperdument.

Damien en attendant pêchait des anguilles. Toutefois, depuis que le baron de Mequinenza était rentré au château, une vague inquiétude agitait l'âme du jaloux; si enraciné que fût en son cœur, comme chez tous les membres de sa famille, le respect qu'il portait à son seigneur et maître, il ne pouvait s'empêcher de penser que don Jaime était bien amoureux et sa femme bien gentille, et qu'entre le château et la cabane il y avait moins de distance qu'entre la cabane et le hameau, surtout en tenant compte du susdit petit pont.

Aussi Damien, prétextant un rhumatisme à la jambe droite, avait-

il pris avec lui un jeune garçon qui allait vendre les anguilles dans le voisinage, et lui-même ne quittait plus la cabane qu'à de fort rares intervalles et pour peu de temps.

A vrai dire, ses craintes n'étaient pas trop mal fondées. Don Jaime et Carmelita étaient déjà fatigués de correspondre par le télégraphe, comme on dirait aujourd'hui; ils étaient fous l'un de l'autre et l'autre de l'un, ainsi qu'il est naturel entre gens qui se regardent et ne se parlent pas. L'amour platonique leur devenait à charge, la distance odieuse, le petit pont... facile à traverser, et ils attendaient avec anxiété une absence de Damien pour avoir un rendez-vous. Tout cela, ils se l'étaient dit par signes.

C'était un beau soir de mai, un très beau soir, ma foi! Les deux époux jouissaient des derniers rayons du soleil couchant à la porte de leur cabane. Ce soleil, qui se couchait il y a un siècle et demi, est le même que vous connaissez tous. Aussi nous ne le décrirons pas. Nous dirons seulement que ce soir-là il s'enfonçait derrière les montagnes avec une lenteur et une majesté toute particulière, comme s'il pensait ne devoir plus revenir jamais. C'était un de ces momens augustes où il semble que le temps se soit arrêté, une de ces fêtes de la nature dont l'histoire ne parle pas, une de ces journées splendides et solennelles où l'on s'imagine que le monde est arrivé pour la première fois à l'apogée de sa beauté, et que tout le temps antérieur a été pour lui une période d'adolescence, comme tout le temps qui va suivre sera un dépérissement, une décadence, une vieillesse pénible aboutissant au néant.

Carmela et Damien contemplaient en extase ce soleil, dont les derniers feux teignaient l'horizon d'une couleur prophétique. Si inculte et grossière que fût leur nature, tous deux sentaient alors, — en vertu sans doute de l'excitation morale où ils étaient arrivés, — que le coucher du soleil ne devait pas leur être ce soir-là aussi indifférent que les autres jours, et par cela même que leur intelligence bornée ne leur permettait pas de se rendre compte de ce qu'ils éprouvaient ni d'analyser les sombres pressentimens qui agitaient leur âme, à mesure que le soleil disparaissait à l'horizon, leur trouble, leurs angoisses augmentaient; ils se taisaient, craignant de trahir leurs secrètes pensées, n'osant pas même lever les yeux.

Entre les deux criminels, entre l'épouse qui méditait la trahison et le mari jaloux qui projetait l'assassinat, s'était établi un accord tacite et comme une complicité inavouée, à ce point que ni l'un ni l'autre ne songeait à s'étonner d'un silence si long et si singulier.

Lorsqu'enfin le soleil eut complétement disparu, tous deux respirèrent avec force comme après une longue et pénible tâche. C'en était fait; leur résolution était prise. Ils se regardèrent sans plus de crainte ni de réserve. Damien leva les yeux vers le château et

salua avec assurance le baron de Mequinenza, qui tenait les siens fixés sur Carmelita; celle-ci de son côté salua le gentilhomme de l'air du monde le plus naturel. Damien, qui l'avait vue, étira en souriant sa jambe malade, et, se tournant vers sa femme : — Décidément, dit-il, je suis tout à fait bien; je vais faire un tour au village pour voir si je parviens à faire rentrer quelques pièces blanches qui me sont dues; j'y passerai la nuit, et demain matin de bonne heure je viendrai relever les filets et ramasser le poisson. Allons, adieu, Carmelita.

— Adieu, Damien, dit Carmelita sans autre émotion.

Jamais les deux époux ne s'étaient séparés ainsi; mais ils ne s'arrêtèrent pas à cette observation. Damien prit son chapeau, un gros bâton qui lui servait de canne, traversa le pont de noyer et descendit la pente en côtoyant les douves du château. Le soleil dorait encore au loin la crête d'une haute montagne.

Huit heures après, le soleil était de retour à la porte de la cabane. Toute la tristesse, tout le sérieux avec lequel il s'était couché la veille avait été pure plaisanterie. Il se trouvait là de nouveau, plus allègre que jamais, rouge comme un flambeau allumé, s'élevant dans le ciel avec la même indécision que s'il faisait le voyage pour la première fois, et répandant la vie et la gaîté partout où pénétraient ses rayons. L'eau étincelait, les poules caquetaient, les brumes de l'Èbre se déchiraient comme un voile de gaze, les moineaux voletaient plus hardis, et troupeaux et bergers s'agitaient au fond des vallées.

C'était en effet le même soleil qui, durant ces huit heures d'absence, avait traversé l'océan, marqué midi en Amérique, servi de dieu aux peuplades idolâtres de la Mer-Pacifique, éclairé nombre de mariages en Chine, brûlé les déserts de l'Indoustan, baisé les pierres du saint-sépulcre, sonné l'heure de la mort pour quelques Grecs modernes, et maintenant, comme un curieux, il venait savoir ce qui pouvait être advenu de ces deux pêcheurs du Haut-Aragon qu'il avait laissés la veille au soir assis devant la porte de leur cabane.

Quant à Damien, nous pouvons dire que lui aussi se trouvait ce matin plus content que la veille, s'il faut en juger du moins par l'allure alerte et joyeuse dont il grimpait les rampes du château, suivi des autres pêcheurs du village, tous en chœur chantant à tue-tête la plus vilaine chanson du pays. Ils parvinrent au pont-levis, qui était déjà baissé, traversèrent les cours du château encore endormi, et arrivèrent à l'esplanade, située en face de la cabane de Damien.

— La cascade fait bien du bruit, dit un des pêcheurs.

— Mais le petit pont? demanda Damien.

— Tiens, c'est vrai... Voyez, voyez, il s'est effondré, et par les deux bouts encore; il n'en reste plus trace.

— Comment cela s'est-il fait? Une planche en noyer si large et si solide! Bon, il faudra que j'en achète une autre aujourd'hui, repartit Damien avec un mouvement d'épaules. Allons, garçons, aidez-moi à relever cette paire de nasses avant qu'il soit plus tard. — Et, reprenant l'air interrompu, il commençait à tirer les filets.

— Diable! comme ça pèse! s'écria un pêcheur.

— Eh! eh! tu as fait là un joli coup; deux cent cinquante livres pour le moins, dit un second. Bonne pêche!

— Je le crois, ajouta un autre, il aura pêché la poutre du pont.

Damien sourit.

— Tu dis que le tien pèse là-bas, cria un autre pêcheur qui tirait de l'eau le second filet; eh bien! celui-ci ne pèse pas moins, trois cents livres, j'en jurerais.

— C'est une couple de quartiers de rocs qui se sont pris dans les mailles, dit un envieux.

Damien devenait sombre, inquiet, des gouttes de sueur perlaient sur son visage.

— Comment? l'un autant que l'autre? murmurait-il tout bas. — Et, s'aidant tant bien que mal des assises du pont, il franchit la cascade et se dirigea vers sa cabane.

Le premier filet commençait à paraître en dehors de l'eau. Il contenait en effet la poutre de noyer, pas tout entière, il est vrai, mais une moitié seulement bien exactement coupée. Le pont avait été scié pendant la nuit.

Les pêcheurs n'étaient pas encore revenus de leur surprise, quand ils reculèrent tout à coup avec des cris d'effroi. A ces cris répondit de la cabane une plainte sourde, horrible, déchirante, et Damien apparut sur le seuil, les cheveux hérissés, le regard stupide, riant d'un rire étrange, comme un être privé de raison. Les pêcheurs avaient vu au fond du premier filet le cadavre de don Jaime.

Dans la cabane, Damien n'avait rencontré personne, le lit de Carmelita n'était pas même défait, mais son corps se trouvait au fond du second filet avec la seconde moitié de la poutre de noyer.

— Elle aussi! je n'en voulais pas autant. Elle aussi! bonne pêche! cria Damien de toute la force de ses poumons, et il courut s'enfermer dans la cabane.

Quand la justice entra pour le prendre, elle le trouva armé d'une scie qui se coupait la main droite, et criait sans relâche avec d'horribles éclats de rire : — Bonne pêche!

Il était fou.

LE CORNET A PISTONS.

— Maître Basile, jouez-nous un petit air, nous allons danser.

— Oui, oui, maître Basile, jouez-nous du cornet à pistons.

— Joaquin apprend la musique. Qu'on aille chercher pour maître Basile le cornet de Joaquin.

— Allons, c'est bien; nous jouerez-vous quelque chose, maître Basile?

— Non, mes enfans.

— Comment, non?

— J'ai dit non.

— Et pourquoi?

— Je ne sais pas jouer.

— Vous ne savez pas! Oh! quel hypocrite! c'est pour se faire prier.

— Bah! bah! nous connaissons bien que vous avez été musicien de première classe au régiment.

— Et que personne jusqu'ici n'a joué comme vous du cornet à pistons.

— Et qu'on vous a entendu à la cour.

— Et que vous avez une pension.

— Allons, maître Basile.

— Eh bien! oui, c'est vrai, j'ai joué du cornet à pistons, j'ai même été un virtuose, comme vous dites maintenant; mais il est vrai aussi que, voici quinze ans et plus, j'ai fait cadeau de mon instrument à un pauvre, et depuis lors je n'ai plus même fredonné une note.

— Quel dommage! un si grand musicien!

— Mais ce soir vous allez bien jouer, n'est-ce pas? Ici, à la campagne, tout est permis.

— Aujourd'hui surtout, le jour de ma fête.

— Bravo! bravo! voilà l'instrument.

— Oui, jouez-nous une valse.

— Non, une polka.

— Une polka, allons donc, un fandango.

— Oui, oui, un fandango, la danse nationale.

— Je le regrette beaucoup, mes enfans, je ne puis jouer.

— Vous si aimable!

— Si complaisant!

— C'est votre petit-fils chéri qui vous le demande.

— Et votre petite-nièce.

— Laissez-moi, au nom du Dieu puissant, j'ai dit que je ne jouais pas.

— Mais pourquoi?

— Parce que je l'ai juré.

— A qui?

— A moi-même, à un mort, à ta pauvre mère, ma fille.

A ces mots prononcés d'une voix émue, tous les visages se couvrirent subitement d'un voile de tristesse. — Oh! si vous saviez ce qu'il m'en a coûté pour apprendre la musique! poursuivit le vieillard.

— L'histoire, l'histoire! s'écrièrent les jeunes gens, contez-nous cette histoire.

— En effet, dit maître Basile, c'est toute une histoire. Écoutez donc.

Et, s'asseyant sous un arbre, tandis qu'une foule de jeunes têtes curieuses faisaient cercle autour de lui, il raconta en ces termes comment il avait appris le cornet à pistons. C'est ainsi que Mazeppa, le héros de lord Byron, assis également sous un arbre, raconte un soir à Charles XII la terrible histoire de ses leçons d'équitation; mais écoutons maître Basile.

« Il y a vingt-trois ans bientôt, l'Espagne était en proie à la guerre civile; don Carlos et Isabelle se disputaient la couronne, et les Espagnols, partagés en deux camps, versaient leur sang dans cette lutte fratricide.

« J'avais un ami lieutenant de chasseurs au même bataillon que moi, l'homme le plus capable que j'aie connu; nous avions été élevés ensemble, ensemble nous étions sortis du collége. Nous nous étions trouvés mille fois sur le même champ de bataille, luttant l'un près de l'autre, et nous voulions tous deux mourir pour la liberté; il était même, si l'on veut, plus libéral que moi.

« Par malheur, mon ami Raymond fut victime d'une injustice, d'un abus d'autorité, d'un de ces actes d'arbitraire que parfois à l'armée commettent les supérieurs et qui dégoûtent le plus honnête homme de la carrière la plus honorable; dès ce moment, l'officier résolut d'abandonner ses soldats, l'ami de quitter son ami, le libéral de passer aux rebelles, le subordonné de tuer son colonel. A Dieu le père lui-même, Raymond n'aurait pas pardonné une injustice.

« Toutes mes instances furent inutiles pour le dissuader de son projet; c'était chose décidée : il changerait le shako pour le béret, lui qui pourtant détestait mortellement les carlistes.

« Nous nous trouvions pour le moment dans la province des Asturies, à trois lieues de l'ennemi. La nuit que Raymond avait choisie pour déserter était arrivée, une nuit froide, pluvieuse, apportant avec elle les sombres pensées; on devait se battre le lendemain. Vers minuit, Raymond entra dans ma tente, je commençais à m'endormir.

« — Basile, murmura-t-il à mon oreille.

« — Qui est là?

« — C'est moi, adieu!

« — Tu pars déjà?

« — Oui, adieu! — Et il me prit le bras. — Écoute, continua-t-il, si demain, comme on l'attend, il y a une bataille, et si nous nous rencontrons...

« — Je sais, nous sommes amis.

« — Bien; nous nous embrassons et nous continuons à nous battre, chacun de notre côté. Moi, je mourrai sûrement, car je ne veux pas quitter la place avant de m'être vengé du colonel. Quant à toi, Basile, ne t'expose pas trop. La gloire, vois-tu, c'est fumée.

« — Et la vie?

« — Oui, tu as raison, deviens commandant, reprit Raymond en haussant la voix; la solde, voilà qui est plus sérieux,... du rhum, du tabac, de belles filles... Hélas ! tout est bien fini pour moi.

« — Grand Dieu! quelle idée as-tu donc, lui dis-je tout bouleversé. Nous nous sommes déjà tous deux tirés de plus d'un mauvais pas.

« — Eh bien! fixons-nous un lieu où nous retrouver après le combat.

« — Où tu voudras.

« — Dans l'ermitage de Saint-Nicolas, à une heure de la nuit; celui qui n'y sera pas, c'est qu'il n'aura pu, c'est qu'il sera mort. Est-ce convenu?

« — Parfaitement. Adieu donc.

« — Adieu.

« Nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre, puis Raymond disparut dans les ténèbres de la nuit.

« Comme nous le craignions ou plutôt comme nous l'avions prévu, les rebelles nous attaquèrent le lendemain. L'action fut chaude et dura depuis trois heures de l'après-midi jusqu'au soir. Une seule fois dans la mêlée je pus apercevoir mon ami Raymond; sa tête était coiffée du petit béret carliste; on l'avait déjà nommé commandant, il avait tué notre colonel. Quant à moi, je n'eus pas autant de bonheur, je fus fait prisonnier par l'ennemi.

« C'était une heure du matin, l'heure de mon rendez-vous avec Raymond. Je me trouvais enfermé dans une chambre qui nous servait de prison, au milieu d'un petit village occupé alors par les carlistes. Je m'informai de Raymond.

« — C'est un vaillant, me répondit-on, il a tué un colonel, mais il doit être mort.

« — Comment cela?

« — Eh oui, il n'est pas encore revenu.

« Oh! je souffris bien cette nuit! Une espérance me restait pour-

tant. Raymond sans doute m'avait attendu à l'ermitage, et voilà pourquoi on ne l'avait point revu.

« Comme il doit être inquiet de ne m'avoir pas trouvé au rendez-vous! pensais-je tout bas. Il me croit tué à coup sûr; mais au fait suis-je si loin de ma dernière heure? Les carlistes fusillent tous leurs prisonniers; c'est demain que je dois mourir. Il est vrai que Raymond reviendra auparavant... Et si je meurs aujourd'hui... Mon Dieu, mon Dieu, ma tête se perd.

« C'est au milieu de ces réflexions que le jour m'apparut. Un aumônier entra dans ma prison; tous mes compagnons dormaient.

« — Il faut mourir! m'écriai-je en voyant le prêtre.

« — Oui, répondit-il avec douceur.

« — Quoi! déjà?

« — Non, dans trois heures.

« Une minute après, mes compagnons étaient réveillés; mille cris, mille sanglots, mille blasphèmes, firent retentir les échos de la prison.

« Un homme qui va mourir s'attache d'ordinaire à une idée fixe et ne la quitte plus. Cauchemar, fièvre ou folie, c'est ce qui m'arriva. L'idée de Raymond s'empara de mon esprit : je le voyais vivant, je le voyais mort, tantôt luttant dans la mêlée, tantôt m'attendant à l'ermitage. J'étais sourd, muet, insensible, idiot enfin.

« On m'enleva mon uniforme d'officier, et on me mit un bonnet et une capote de soldat; puis je marchai à la mort avec mes vingt compagnons. De ce nombre, un seul devait échapper au supplice comme musicien; les carlistes faisaient grâce de la vie aux musiciens parce que ces pauvres diables n'étaient guère à craindre dans les combats, et aussi parce qu'ils voulaient eux-mêmes former des corps de musique pour leurs bataillons.

« — Et vous étiez musicien, maître Basile, c'est ce qui vous a sauvé, s'écrièrent les jeunes gens tout d'une voix.

« — Non, mes enfans, reprit le vétéran, je n'étais pas musicien.

« Les carlistes s'alignèrent en bataille, un peloton se détacha, le peloton d'exécution, et l'on nous plaça par devant. J'avais le numéro dix, je devais donc mourir le dixième; alors je pensai à ma femme et à ma fille, à ta mère et à toi, mon enfant.

« L'exécution commença. Comme j'avais les yeux bandés, je ne voyais pas mes compagnons; je voulus compter les décharges pour savoir quand viendrait mon tour, mais avant la troisième détonation je perdis le compte.

« Ah! ces coups de fusil, je les entendrai toujours! Ils me semblaient résonner au loin, bien loin, à mille lieues, et tout à coup éclater dans ma tête.

« Les détonations se succédaient cependant.

« — A moi maintenant, me disais-je. Les balles sifflaient, et j'étais vivant.

« Pour le coup, voilà mon tour, c'est fini... Je sentis qu'on me prenait par les épaules, qu'on me secouait, qu'on me parlait à l'oreille. Je tombai, je ne pensai plus, puis je rêvai que j'étais mort fusillé...

« Le rêve durait-il encore? J'étais couché dans une chambre, celle même qui nous avait servi de prison. Je ne voyais rien.

« Je portai la main à mes yeux pour en retirer le bandeau, et je reconnus que j'avais les yeux libres, grands ouverts, mais la prison était pleine de ténèbres. J'entendis alors sonner une cloche et je me pris à trembler : c'était la prière du soir.

« Il est neuf heures, pensai-je, mais à quel jour sommes-nous? Une ombre plus épaisse que celle qui m'entourait se pencha sur moi, cette ombre avait une forme humaine.

« Mes lèvres murmurèrent inconsciemment un nom, le nom que je répétais sans cesse dans mon cauchemar : Raymond.

« — Que veux-tu, me dit une voix qui s'élevait de mon côté.

« — Mon Dieu! m'écriai-je, est-ce toi, Raymond? Tu vis encore?

« — Oui.

« — Et moi?

« — Toi aussi.

« — Où suis-je alors? A l'ermitage? J'ai donc rêvé? Je n'étais pas prisonnier.

« — Non, Basile, tu n'as pas rêvé, je vais tout te dire. Hier, dans la mêlée je frappai le colonel, j'étais vengé; puis la fureur m'aveugla et je tuai, je tuai jusqu'à la nuit, jusqu'à ce qu'il ne restât plus un seul *christino* dans la plaine; quand la lune se leva, j'étais très fatigué et je me souvins de toi; alors je dirigeai mes pas vers l'ermitage de Saint-Nicolas dans l'intention de t'attendre. Il était dix heures du soir, le rendez-vous était pour une heure; la nuit d'avant je n'avais pas fermé les yeux, je m'endormis.

« A une heure, je me réveillai en poussant un cri; je regardai autour de moi et me trouvai seul. Deux heures, trois heures, quatre heures sonnèrent; tu ne paraissais pas. Sans doute tu étais mort; cette pensée me désespérait.

« Le jour parut enfin. Je quittai l'ermitage et me dirigeai vers ce village où se trouvaient réunis mes nouveaux frères d'armes. Tous croyaient que j'étais resté sur le champ de bataille; on m'accueillit à bras ouverts, on me combla d'éloges et de distinctions, puis tout à coup en causant j'appris que vingt et un prisonniers allaient le matin même être fusillés.

« Un pressentiment traversa mon âme. Basile serait-il parmi eux?

Je courus; le peloton d'exécution était déjà formé, j'entendis tirer quelques coups, la fusillade commençait.

« Je te cherchai des yeux, mais je ne voyais plus, la douleur m'aveuglait. A la fin, je t'aperçus : tu allais mourir fusillé, il ne manquait plus que deux numéros pour arriver à toi. Que faire? J'étais fou. Je poussai un cri, je te saisis dans mes bras, et d'une voix déchirante, désespérée, je m'écriai :

« — Oh, pas celui-là, mon général, pas celui-là.

« Le général, qui présidait à l'exécution et qui déjà me connaissait pour ma conduite de la veille, m'adressa la parole. — Quoi donc, est-il musicien?

« Ce mot fut pour moi ce que serait pour un aveugle la clarté du jour aperçue tout à coup; je restai ébloui. — Musicien! m'écriai-je, oui, oui, mon général;... musicien, un grand musicien. Toi cependant, tu étais tombé sans connaissance.

« — Et de quel instrument joue-t-il? demanda le général.

« — De quel instrument?.. De... du... oui, c'est juste, c'est cela... du cornet à pistons.

« — Vous manque-t-il un cornet à pistons? poursuivit le général en s'adressant au chef de musique.

« La réponse tarda cinq secondes, cinq siècles pour moi.

« — Oui, général, précisément, dit enfin le chef de musique.

« — Alors qu'on tire cet homme des rangs et que l'exécution continue sans retard.

« Je te relevai bien vite, et, te prenant entre mes bras, je te portai jusqu'ici.

« Raymond n'avait pas encore fini de parler, je ne fis qu'un bond et je lui sautai au cou, pleurant, riant tout à la fois.

« — Je te dois la vie, m'écriai-je.

« — Pas tout à fait, répondit Raymond.

« — Comment donc?

« — Sais-tu jouer du cornet à pistons?

« — Moi? non.

« — Eh bien! te voilà frais.

« En effet, mes enfans, j'étais subitement devenu froid comme un marbre.

« — Et la musique, poursuivit Raymond, connais-tu la musique?

« — Un peu, fort peu, tu sais bien, ce qu'on nous a appris au collége.

« — Bien peu alors, ou, pour mieux dire, rien. Tu es perdu sans ressource, et moi-même avec toi; on me prendra pour un traître, on dira que j'ai voulu tromper. Avant quinze jours, le corps de musique dont tu dois faire partie sera organisé.

« — Quinze jours!

« — Ni plus ni moins, et comme tu ne joueras pas du cornet à pistons, à moins que Dieu ne veuille faire un miracle en ta faveur, on nous fusillera tous les deux.

« — Te fusiller! m'écriai-je. Toi? Pour moi, pour moi qui te dois la vie? Oh! non, ce n'est pas possible, le ciel ne le voudrait pas. Dans quinze jours, je saurai la musique, et je jouerai du cornet à pistons.

« Raymond se mit à rire.

« Que vous dirai-je, mes enfans? En quinze jours, oh! puissance de la volonté, en quinze jours y compris les nuits, car je ne me donnais pas un seul instant de repos même pour dormir, en quinze jours j'appris à jouer.

« Raymond et moi sortions dans la campagne, et nous passions ensemble toute la journée avec un musicien d'un village voisin qui venait me donner des leçons.

« Mais s'échapper? allez-vous dire. S'échapper n'était pas possible; j'étais toujours prisonnier, et l'on me gardait de près. Raymond ne voulait pas partir sans moi.

« Je ne parlais plus, je ne pensais plus, je ne mangeais plus; je n'avais plus qu'une seule idée, la musique, le cornet à pistons.

« Je voulus apprendre et j'appris. Muet, j'aurais parlé; paralytique, j'aurais marché; aveugle, j'aurais vu : c'est que je voulais, la volonté vient à bout de tout. Vouloir, c'est pouvoir. Je voulais, voilà le grand mot, je voulais, et je réussis. Enfans, retenez bien cette vérité.

« Donc je sauvai ma vie;... mais je devins fou. Durant trois ans entiers, mes doigts ne quittèrent pas l'instrument. *Do, re, mi, fa, sol, la, si, do;* le monde n'allait pas plus loin pour moi. Ma vie se passait à souffler, Raymond ne m'abandonnait pas.

« J'émigrai avec lui en France, et je continuai à jouer du cornet à pistons. Tout le monde se pressait sur mes pas pour m'entendre; j'étais un prodige, une merveille. Le cornet à pistons semblait vivre sous mes doigts; il gémissait, priait, soupirait, rugissait; il imitait l'oiseau, la bête féroce, même la voix humaine; mon poumon était de fer.

« Deux ans encore s'écoulèrent ainsi. Au bout de ce temps, Raymond vint à mourir; la vue de son corps inanimé me rendit la raison. Je pris mon instrument, j'essayai de jouer, je ne savais plus...

« Et maintenant voulez-vous danser, mes enfans? »

III.

C'est par des récits de ce genre, d'un style sobre et facile à la fois, qu'Alarcon marquait sa place entre les nouvellistes contempo-

rains. Cependant la réputation croissante du jeune écrivain, son talent, ses relations même ne lui permettaient guère de rester plus longtemps en dehors de la politique, où tous les partis cherchaient à l'attirer. Le général O'Donnell, chef de l'*Union libérale*, était alors au pouvoir; Alarcon l'avait connu en Afrique et inclinait vers ses idées; par un sentiment de délicatesse des plus honorables, il attendit la chute du ministère avant de se déclarer pour lui; il fit alors en faveur de l'*Union libérale* deux brillantes campagnes dans les colonnes de *la Epoca* et de *la Politica*. Candidat à la chambre, les persécutions mesquines du gouvernement le désignaient d'avance aux suffrages des électeurs : il fut en 1865 choisi comme représentant par les habitans de Guadix, ses concitoyens, et dans ce pays où les hommes diserts abondent, où l'éloquence semble chez tous un don naturel, dès qu'il parut à la tribune, il s'y fit remarquer par l'ampleur et l'énergie de sa parole. Depuis lors d'ailleurs il a siégé aux cortès à plusieurs reprises. La révolution de 1868 éclata : Alarcon, qui venait d'être exilé à Burgos pour son opposition, joua un certain rôle dans le mouvement; puis, comme le gouvernement provisoire l'avait nommé plénipotentiaire auprès la cour de Suède, il préféra occuper sa place de représentant. La guerre carliste, l'avénement et la chute du roi Amédée, l'insurrection communaliste de Carthagène, le désordre des finances et la désorganisation de l'armée, tant de malheurs, tant de ruines accumulées en si peu de temps, lui donnèrent à réfléchir; l'expérience l'avait, comme bien d'autres, guéri de ses illusions fondées sur l'accord des partis ou le talent pratique des républicains espagnols. Aussi, quand tout récemment Alphonse XII rentrait à Madrid, il adhéra des premiers à la restauration, et lui, qui constamment avait refusé tout titre et toute place du gouvernement, il crut cette fois pouvoir accepter une charge de conseiller d'état.

Cependant depuis quelque temps déjà, comme pour oublier les déboires et les soucis de la politique, Alarcon était revenu à ses anciens travaux. C'est l'année dernière qu'a paru *el Sombrero de tres picos* (*le Tricorne*), sorte d'histoire villageoise admirablement contée. La scène se passe dans la province de Grenade, vers le commencement de ce siècle, aux environs d'une petite ville, la ville de Guadix très probablement; le tricorne, c'est celui que portaient alors les hauts personnages, les *autorités*, avec le manteau rouge et la petite épée, celui que portait le grand-père de l'auteur lui-même et dont il s'était amusé tout enfant, sans aucun respect pour cette relique de famille. Il faut voir dès le début Alarcon s'égayer avec son sujet. « Bienheureux temps, s'écrie-t-il, où notre pays vivait dans la paisible et tranquille possession de toutes les toiles d'araignées, de toute la poussière, de toutes les mites, de tous les

respects, de toutes les croyances, de toutes les traditions, de tous les usages et de tous les abus sanctifiés par les siècles! Bienheureux temps où il y avait dans la société humaine variété de classes, de sentimens et de coutumes! Bienheureux temps, dis-je,... pour les poètes spécialement qui trouvaient une légende, un conte, une comédie, un drame, une nouvelle, une saynète, un intermède, un mystère ou une épopée à chaque coin de rue, au lieu de cette prosaïque uniformité et de ce réalisme insipide que nous a donnés la révolution française! Bienheureux temps! »

Il était donc un corrégidor, le possesseur du tricorne en question; oubliant le précepte de l'Écriture qui nous défend de convoiter l'âne ou la femme du voisin, il devint amoureux, mais amoureux fou, de dame Frasquita la meunière, une vraie beauté campagnarde, forte, fraîche, la main leste, ne détestant pas le mot pour rire, honnête avec cela, adorable enfin. Aidé d'un mauvais drôle d'alguazil, son âme damnée, il fait, sans forme de procès, arrêter le mari, et frauduleusement s'introduit au moulin. Tel est le fond du récit dans sa simplicité première; l'auteur évidemment s'est inspiré d'une légende du pays, et lui-même l'avoue en toute humilité; mais quelle richesse de détails, quelle variété d'épisodes, quelle dépense de malice et de bonne humeur! Il y a là des imbroglios, des chassés-croisés, des scènes de bastonnade à rajeunir tout le théâtre de la foire. La situation parfois est bien un peu tendue; le meunier outragé dans son honneur, — il le croit du moins, — ne parle rien moins que d'exiger la peine du talion, œil pour œil, dent pour dent; la *corregidoresse* est gentille, elle aussi, et l'on tremble un moment pour l'imprudent magistrat. Heureusement tout s'arrange, et chaque caractère est si bien tracé, chaque personnage si amusant, le dénoûment enfin si moral, — car l'un et l'autre mari en sont quittes pour la peur et rentrent chacun chez soi, — qu'il faudrait être plus rigoriste qu'on n'est généralement au-delà des monts pour savoir mauvais gré au conteur de son audace.

La Alpujarra, qui suivit de près le *Sombrero*, est une œuvre toute différente. On appelle de ce nom la région comprise par le versant méridional de la Sierra-Nevada qui des sommets glacés du Mulhacen, au-dessus de Grenade, va par une série d'échelons se perdre dans la mer. C'est là que, sous le règne de Philippe III, les derniers Morisques se soulevèrent de désespoir, et protestèrent les armes à la main contre l'inique décret qui les chassait du pays; c'est là, dans ces gorges étroites, aux pentes de ces montagnes, qu'ils furent poursuivis, traqués comme des bêtes fauves, et forcés enfin de se rendre pour que leurs misérables restes, victimes de convoyeurs avides, allassent périr de détresse

et de faim sur les côtes inhospitalières d'Afrique, — faute odieuse, crime impolitique dont la blessure saigne encore au cœur de l'Espagne. En diligence au départ, à cheval ensuite, Alarcon a visité et étudié sous tous ses aspects cette intéressante contrée, si peu connue des Espagnols mêmes. Son livre est un résumé de souvenirs, de réflexions, de croquis, d'observations de tout genre, sans que l'unité pourtant y ait à souffrir de la variété. Il va, lâchant la bride à sa fantaisie, entremêlant l'histoire et la légende, la botanique et la poésie. Ici, vers la fin surtout, le ton est plus ému que dans aucun autre de ses ouvrages, la note ironique moins accentuée. C'est qu'Alarcon, lui aussi, est un des fils du pays; ces pauvres Morisques, injustement persécutés, bannis de cette terre qu'ils avaient pendant tant de siècles fécondée de leur peine et arrosée de leurs sueurs, ces honnêtes cultivateurs, ces travailleurs infatigables, ce sont pour lui des compatriotes, des amis, des frères; en dépit des différences de religion ou de la raison d'état, il se sent pris pour cette race proscrite d'une immense pitié, et quand, au cours de son voyage, il revoit les lieux où jadis elle a tant souffert, il ne peut retenir ses larmes. Une sombre description des cérémonies de la semaine sainte dans la Sierra-Nevada termine le récit. Plusieurs, en Espagne même, ont trouvé que l'abondance des pieux détails, des invocations, des prières, les protestations de foi et d'orthodoxie sans cesse renouvelées, donnaient aux derniers chapitres une couleur un peu trop dévotieuse : du moins ne peut-on y méconnaître une grande richesse de style en même temps qu'un véritable accent de conviction.

Aujourd'hui Alarcon est un homme d'une quarantaine d'années, au front découvert, aux traits énergiques, au regard profond et intelligent. Grave fonctionnaire et père de famille, espérons cependant qu'il saura trouver des loisirs et que la politique ne lui fera plus négliger les lettres, auxquelles il doit tant. Ses dernières œuvres marquent un progrès dans sa manière : la composition est déjà plus sévère, le sujet bien mieux étudié. On parle aussi d'un nouveau roman de lui, *le Scandale*, qui doit paraître sous peu; on en signale le caractère profondément moral et religieux. Qu'Alarcon cependant évite de s'engager trop avant dans cette voie; à ne plus traiter que les hautes questions, peut-être perdrait-il quelque chose de cette originalité charmante qui fait le meilleur de son talent. Moins indulgent pour lui-même, plus soucieux du détail, qu'il conserve avant tout ses qualités heureuses d'agrément et de bonne humeur; il n'aura point alors à regretter ses succès d'autrefois, et son âge mûr aura tenu tout ce que promettait sa jeunesse.

L. LOUIS-LANDE.

L'INSTRUCTION SUPÉRIEURE

EN SUÈDE

Au temps de Goethe et de Schiller, quand brillait cette illustre pléiade d'écrivains qui ont marqué l'âge d'or de la littérature germanique, on savait nous rendre justice en Allemagne. Les grands esprits d'alors étaient impartiaux : beaucoup d'entre eux aimaient la France, tous admiraient son génie. Aujourd'hui, orgueilleux de leurs triomphes comme aux plus glorieuses époques de notre histoire nous ne l'avons jamais été, les Allemands s'enivrent de leurs propres louanges, et n'ont que du mépris pour qui n'a pas eu le bonheur de naître entre l'Oder et le Rhin. S'ils daignent s'occuper de la France, c'est pour faire un parallèle blessant entre nos vices et leurs vertus, nos faiblesses et leurs grandeurs, notre ignorance et leur science. Sur ce dernier point surtout, l'orgueil de nos voisins n'a plus de bornes. L'éloge de la science allemande est un lieu-commun qui alterne dans leur bouche avec l'éloge de la vertu ou de la bravoure allemande. A les entendre, il semble que les Français, peuple léger et vaniteux, n'ont pas reçu en partage la puissance intellectuelle nécessaire pour se livrer aux profondes recherches, *gründliche Forschungen*, dont les savans allemands sont si fiers. Pour apprécier ce que valent ces allégations, il suffit de jeter un coup d'œil en arrière sur l'histoire de notre pays. Ceux qui seraient tentés de croire à l'infériorité de la race latine et particulièrement française verront que jusqu'à la fin du siècle dernier la France tenait le premier rang en Europe, aussi bien pour les sciences que pour la littérature. La décadence des hautes études ne dérive pas de causes essentielles et irrémédiables : les travaux de nos savans d'autrefois et de ceux d'aujourd'hui apportent au contraire la preuve

manifeste des aptitudes scientifiques de l'esprit français. Où trouverait-on à un plus haut degré la précision de la pensée, la rigueur de la méthode, la lucidité dans l'expression? Ce n'est donc point au mérite intrinsèque du génie allemand qu'il faut attribuer la supériorité actuelle de l'Allemagne, c'est plutôt à l'excellente organisation de l'enseignement universitaire en ce pays, ainsi qu'à la situation économique et sociale dans laquelle il se trouve.

Le grand ennemi des hautes études en France, c'est la tendance pratique et utilitaire qui domine de plus en plus dans la société moderne. Avec le développement de l'industrie et du commerce, la richesse publique s'est prodigieusement accrue. Avec l'accroissement de la richesse, la vie matérielle a renchéri et le luxe singulièrement augmenté. De là la préférence que l'on accorde aux carrières lucratives. Pour se vouer à la science pure, il faut une ardeur et une absence d'ambition dont bien peu sont capables; il faut de plus être dans une situation de fortune indépendante. Les chaires des facultés ne sont pas assez largement rétribuées pour exercer une bien puissante attraction sur l'esprit des jeunes gens. Elles sont du reste peu nombreuses et données pour la plupart à des élèves de l'École normale qui ont commencé par professer dans les lycées : c'est là un stage qui ne plaît pas à tout le monde. Ajoutez à ces considérations qu'il n'y a en France qu'une ville où l'on puisse travailler : c'est Paris, celle où la vie matérielle coûte le plus.

Bien différente est la situation en Allemagne : grâce à l'ancien morcellement de ce pays, la province ne s'est pas éclipsée devant la capitale. Nombre de petites villes paisibles offrent à l'étudiant des ressources suffisantes pour le travail, et lui présentent pour l'avenir la perspective d'une chaire à l'université, position sociale très estimée, susceptible même de devenir un jour assez lucrative par le talent de celui qui l'occupe. Aussi le nombre des jeunes gens qui s'adonnent à l'étude des lettres et des sciences est-il considérable. Tous ne deviennent pas des professeurs de génie : j'en appelle aux rares Français qui ont étudié en Allemagne; mais de loin en loin il surgit de la foule un homme qui rend service à la science et honore son pays. Que peut-on souhaiter de plus? Comme résultat de cette accumulation de travail, une multitude de livres nouveaux voient le jour chaque année : les journaux d'outre-Rhin en publient orgueilleusement la statistique. Ce sont pour la plupart des ouvrages médiocrement écrits, mal composés, pleins de redites et de pédantisme ; mais parfois il apparaît un de ces chefs-d'œuvre d'érudition ou de science qui ont illustré les noms des Bopp, des Mommsen, des Müller, des Helmholz et de tant d'autres. Il suffit qu'il y ait quelques élus parmi beaucoup d'appelés. Ce n'est jamais que

par le fait d'un petit nombre d'hommes d'élite que la science et la civilisation progressent; la multitude suit de loin.

Cet ensemble de conditions favorables à la culture intellectuelle se rencontre au même degré dans les états scandinaves. Ces royaumes du nord, trop peu étudiés en France et pourtant si dignes de nos sympathies, sont les pays de l'Europe où l'instruction est le plus universellement répandue dans toutes les couches de la population, et ils ont depuis deux siècles produit nombre d'hommes éminens, qui se sont illustrés dans toutes les branches des connaissances humaines. Sans parler de Linné ou de Berzelius, dont les noms n'appartiennent pas moins au monde entier, qui les admire, qu'à la Suède, leur patrie, sans parler non plus de ces laborieux déchiffreurs des vieilles inscriptions runiques, dont les travaux ont jeté tant de lumière sur les origines de la race scandinave, on pourrait, parmi les contemporains, citer des savans du premier mérite, comme l'historien Munk, de Christiania, mort il y a quelques années, l'anthropologiste Nilsson, de Lund, ou le philologue Madvig, de Copenhague. Les universités, non moins florissantes que celles de l'Allemagne, sont de brillans foyers d'où la science rayonne sur le pays tout entier. Le goût des hautes études est si répandu chez les Scandinaves que presque tous les jeunes gens appelés à une situation un peu élevée commencent par mener pendant quelques années la vie d'étudiant. Dispersés ensuite dans les carrières variées de la vie pratique, ils y apportent un fonds de solide instruction et de connaissances qui, une fois acquises, ne se perdent plus. Il en est de même en Allemagne et en Angleterre, et, bien qu'à Oxford ou à Cambridge l'équitation et le canotage occupent la première place dans les études, les Anglais les plus sérieux ne tiennent pas pour perdu le temps qu'ils ont passé à l'université.

C'est là ce qui nous manque le plus. En France, l'enseignement supérieur n'existe pour ainsi dire pas, au moins hors de Paris. On se contente d'avoir *fait ses classes;* les dix années qu'on passe sur les bancs du collége ne sont qu'un long entraînement pour arriver au baccalauréat, qui marque la fin des études théoriques. Parmi les facultés, celles de droit et de médecine sont les seules où l'on travaille, parce qu'elles ouvrent la porte de carrières enviées. Les facultés de théologie, si brillantes en Allemagne, ne sont plus chez nous qu'une expression administrative, et cela au grand détriment de l'instruction du clergé. Quant aux facultés des lettres et des sciences, la plupart végètent sans parvenir à grouper autour d'elles des étudians sérieux. D'éminens professeurs voient leurs cours désertés, à moins qu'abandonnant le terrain purement didactique, ils ne prennent le parti d'attirer le public en l'amusant.

L'urgence d'une réforme s'impose à tous. Les uns voient le remède dans un retour aux anciennes universités supprimées par la révolution, les autres dans la liberté de l'enseignement supérieur. Quoi qu'il advienne des projets soumis à l'assemblée nationale, il est probable que nous verrons renaître en France des centres d'études plus ou moins semblables à ceux qui existent à l'étranger. A ce titre, il ne saurait être indifférent d'étudier les institutions universitaires des différentes contrées de l'Europe. Les universités d'Allemagne et d'Angleterre, grâce à de récens travaux, sont aujourd'hui bien connues; celles des états scandinaves ne méritent pas moins de l'être. En Suède particulièrement, il y a ceci de remarquable que, tandis que le Danemark et la Norvége calquaient absolument les hautes écoles allemandes, Upsal et Lund conservaient leurs institutions spéciales, dans lesquelles on peut discerner encore de lointaines réminiscences de l'université de Paris, la première et la mère de toutes les autres.

I.

Dès l'âge héroïque de l'histoire scandinave, Upsal apparaît comme la capitale religieuse des Suédois. La tradition populaire et la littérature des *sagas* ont perpétué le souvenir de ce merveilleux temple d'Odin où les peuplades riveraines du lac Mälar venaient célébrer en commun leur culte. L'ancienne ville était assise sur l'emplacement du village appelé aujourd'hui le vieil Upsal (Gamla Upsala), dont l'église, fondée sur les assises du temple païen, s'élève au pied des trois grands tumulus qui, suivant la légende, sont les tombeaux d'Odin, de Thor et de Freya. Quand le christianisme eut remplacé la religion nationale, les nouveaux convertis s'empressèrent de brûler le sanctuaire du dieu détrôné; mais Upsal devint la métropole catholique de la Suède du nord. Il en est presque toujours ainsi quand une religion succède à une autre : le peuple, qui n'aime point à rompre avec les vieux usages, continue d'offrir ses hommages au dieu nouveau, au lieu même où il était accoutumé d'aller adorer l'ancien.

La science étant au moyen âge l'apanage exclusif du clergé, Upsal devait être la ville savante du royaume par cela même qu'elle en était la métropole religieuse. Avant l'université, elle possédait une école *cathédrale* où l'on enseignait le latin; cependant les jeunes gens désireux d'une instruction un peu étendue étaient dans la nécessité de l'aller demander aux pays étrangers. Paris attirait un assez grand nombre d'étudians scandinaves : un riche Suédois nommé And acheta même au XIIIe siècle une maison située rue Ser-

pente pour loger gratuitement douze de ses compatriotes les moins fortunés. Un collége suédois existait aussi à Rome. Cette situation se prolongea jusqu'au jour où le président (*förestandare*) Stenon Sture, qui administra quelques années le royaume pendant la période de troubles et de guerre qui suivit l'union de Calmar jusqu'à l'avénement de Gustave Vasa, fonda l'*Academia upsaliensis*, solennellement inaugurée le 21 septembre 1477. Catholique pendant un demi-siècle, puis luthérienne après que l'édit de Vesteraas eut enlevé la Suède à l'influence des pontifes de Rome, la nouvelle académie fit peu parler d'elle avant le XVIIe siècle. A cette époque, elle reçut de Gustave-Adolphe de riches dotations qui lui permirent d'appeler des professeurs étrangers et des savans illustres, et le roi Charles X lui imposa des statuts qui demeurèrent en vigueur jusqu'en 1852, — au moins dans leurs parties essentielles.

Vers le même temps, le gouvernement suédois donnait deux rivales à l'université d'Upsal. La première, l'académie d'Aabo en Finlande, fondée en 1640 par la reine Christine, passa en 1809 sous la domination russe, et fut transférée à Helsingfors, où elle a conservé la langue et les usages de l'ancienne métropole au milieu des Finnois et des Slaves. La seconde est l'université de Lund, créée en 1666 par le roi Charles X, au moment où une guerre heureuse contre le Danemark venait d'ajouter à ses états les trois belles provinces de Scanie, Halland et Blékingie : il s'agissait d'arracher les nouvelles conquêtes à l'influence intellectuelle de Copenhague, dont elles ne sont séparées que par un bras de mer étroit. Comme Upsal, Lund était une ville antique, célèbre dans l'histoire du nord. Située à une faible distance de l'Oeresund, avec lequel elle communique par un petit cours d'eau navigable autrefois, dit-on, pour les barques légères des pirates northmans, *Lundinum Gothorum*, Londres des Goths, comme on l'appelait au moyen âge, avait été une importante place de commerce. Avec le christianisme, elle devint le siége d'un archevêché. Aujourd'hui c'est une petite cité de 10,000 à 11,000 âmes qui, n'était l'université, ne se distinguerait guère des autres stations du chemin de fer de Malmoe à Stockholm. Le but politique que poursuivait le roi Charles X fut pleinement atteint : malgré la proximité de leur ancienne capitale, les provinces annexées s'assimilèrent de plus en plus au royaume de Suède, dont elles font aujourd'hui partie intégrante au même titre que l'Uppland ou la Dalécarlie. Le patois des paysans de Scanör et de Falsterbo est le seul vestige auquel on pourrait reconnaître de nos jours que les Danois colonisèrent jadis les deux rives de l'Oeresund, et y régnèrent pendant de longs siècles.

Les deux universités de la Suède, quoique ayant un passé bien

différent, sont organisées d'une façon presque identique par les *statuts* de 1852. Il ne faudrait pas croire d'ailleurs qu'une réforme radicale ait été opérée à cette époque. Comme tous les peuples de sang germanique, les Suédois entourent d'un respect presque superstitieux les usages qui ont reçu la consécration du temps : on s'est borné à rajeunir ce qui était trop suranné et à mettre les vieilles institutions en harmonie avec les idées modernes.

Le plus haut magistrat universitaire est le *chancelier*, nommé par le roi sur la proposition du *consistorium academicum majus*. La liberté de l'enseignement supérieur n'existe donc pas en Suède, puisque le chef des universités est en définitive un fonctionnaire public; mais, si l'autorité est au sommet, il règne partout la plus large indépendance. L'état n'exerce qu'un droit de contrôle, l'administration et la direction lui échappent. Le mode de nomination du chancelier prouve déjà combien les susceptibilités des universités sont ménagées, et en fait le roi sanctionne toujours le choix du consistoire, pourvu que ce choix porte sur un homme qui, par sa situation sociale autant que par sa notoriété littéraire ou scientifique, soit digne du poste d'honneur auquel il est appelé. Tel était en 1873 le comte Hamilton, ancien ministre plénipotentiaire, et membre de l'académie suédoise.

Le chancelier peut exercer ses fonctions pour les deux universités simultanément, et par conséquent résider à Stockholm en se bornant à faire quelques visites d'inspection. Au-dessous de lui, un droit de surveillance est conféré à l'évêque de Lund et à l'archevêque d'Upsal (on sait que l'église suédoise a conservé la hiérarchie catholique malgré la réforme), qui portent le titre de *pro-chanceliers*. De ce qu'un haut dignitaire ecclésiastique occupe ainsi une place importante dans l'administration universitaire, il ne faudrait pas conclure que la liberté de penser n'existe pas en Suède. Dans les pays qui ont une religion d'état, une église établie aussi fortement constituée que les états scandinaves, on trouve le clergé mêlé à tout, les évêques et les pasteurs étant véritablement des fonctionnaires; mais l'exemple de l'Angleterre prouve que la liberté scientifique n'est point incompatible avec des sentimens religieux bien entendus. On enveloppe d'un grand respect tout ce qui touche à l'église nationale, et celle-ci ne s'ingère point dans les sciences profanes.

L'administration effective de l'université appartient au *recteur*, assisté des professeurs réunis en conseil sous sa présidence. Dans l'ancienne université de Paris, le recteur était nommé par les facultés et par les délégués des quatre nations qu'on appelait les *intrants*. Au moyen âge, quand la théorie des universaux passionnait

les esprits, au XVI[e] siècle, lorsque la prononciation de *quisquis* et de *quanquam* divisait le monde savant en deux camps ennemis, les élections universitaires donnaient lieu fréquemment à des scènes de violence, tant le titre de recteur était honoré et recherché! En Suède, le principe de l'élection a été supprimé. Chaque professeur est recteur à son tour pendant une année : aussi le rectorat a-t-il beaucoup perdu de son ancien éclat; on a même abandonné l'appellation pompeuse de *rector magnificus* usitée en Allemagne.

L'assemblée générale des professeurs, réunis sous la présidence du recteur, forme le *consistorium academicum majus*, de qui relève l'administration générale de l'université. Quand le consistoire veut discuter des questions de finances ou prendre des mesures concernant les bibliothèques et les autres collections scientifiques, il appelle à lui le trésorier ou le bibliothécaire. Le *consistorium academicum minus*, comité de professeurs nommés par l'assemblée générale, est chargé d'exercer les pouvoirs disciplinaires que la loi confère à l'université sur les étudians, — pouvoirs qui d'ailleurs ont été beaucoup restreints.

Les revenus des universités suédoises consistent principalement en redevances seigneuriales, dîmes, loyers d'immeubles affermés, intérêts de capitaux, etc., à quoi l'état ajoute une subvention de 183,000 couronnes (1) pour Upsal et 126,000 pour Lund. Les frais d'examen et d'inscriptions sont si minimes que les Suédois peuvent presque se glorifier d'avoir établi la gratuité de l'enseignement supérieur. En 1871, l'université d'Upsal a dépensé 375,000 couronnes, celle de Lund 261,000. En somme, la Suède consacre chaque année à la haute instruction 636,000 couronnes, environ 890,000 francs, pour une population qui ne dépasse pas 4,200,000 habitans. Dans la même proportion, la France devrait dépenser 8 millions de francs; au lieu de cela, un rapport officiel de 1868 constate que les dépenses de l'enseignement supérieur, déduction faite des recettes correspondantes, n'excédaient pas alors 221,000 francs!

Les quatre facultés d'autrefois existent encore à Upsal et à Lund : jusqu'à présent, on n'a pas senti le besoin de dédoubler la faculté des arts qui, sous le nom de *filosofiska fakultet*, comprend tout ce qui n'est ni théologie, ni droit, ni médecine. On voit qu'il faut entendre le mot de philosophie dans sa plus large acception, comme au temps d'Anaxagore ou de Thalès de Milet. Chaque professeur est alternativement et pendant une année doyen de la faculté à laquelle il appartient. Les facultés fixent elles-mêmes l'ordre et le sujet des

(1) La couronne de Suède, qui a remplacé l'ancien *rixdaler*, vaut 1 franc 40 centimes de notre monnaie.

cours sans avoir besoin d'en référer au département de l'instruction publique à Stockholm. Elles font subir les examens, et sont compétentes pour faire des propositions au roi en vue de remplir les chaires vacantes.

A côté des professeurs titulaires nommés ainsi par le gouvernement, mais sur présentation, les facultés suédoises comptent un nombre assez considérable de professeurs adjoints (*adjuncter*) nommés par le chancelier. Les premiers reçoivent un traitement d'environ 6,600 francs; toutefois, pour les professeurs de théologie, le traitement est remplacé par les revenus d'une cure de la ville ou de la banlieue, dans laquelle ils sont suppléés pour le service quotidien par des vicaires. Les adjoints n'ont que la moitié du traitement des professeurs : ils ne peuvent être ni doyens, ni membres des consistoires académiques; leur rôle est à peu près celui des agrégés de nos facultés de droit. Un certain nombre de chaires sont dues à la générosité de riches particuliers désireux de faire passer leur nom à la postérité en l'attachant à une fondation utile : telle est à Upsal la chaire d'éloquence et de statistique (union assez bizarre), créée en 1709 par le conseiller d'état Skytte. Le titulaire, qui est aujourd'hui l'éloquent professeur Svedelius, « un des dix-huit de l'Académie suédoise, » habite une maison léguée à cet effet, ainsi que l'indique une inscription gravée sur la muraille.

Au-dessous des professeurs et au-dessus des étudians, dans une situation intermédiaire, se placent les *docenter*, qui correspondent aux *privat-dozenten* de l'Allemagne. Ce sont des jeunes gens qui, après avoir subi certains examens, obtiennent de la faculté la permission d'enseigner à leur tour sans recevoir aucun traitement de l'état. Ils font ainsi une sorte de stage pour arriver à devenir adjoints, puis professeurs. Grâce à ces trois classes de professeurs, le personnel enseignant en Suède est beaucoup plus considérable que dans nos facultés françaises. Il y avait à Upsal, en 1873, 34 professeurs titulaires, 27 adjoints, 46 *docenter*, et à Lund 28 professeurs titulaires, 21 adjoints et 12 *docenter*, — en tout 107 professeurs à Upsal et 61 à Lund! Il faut aller dans les grandes universités d'Allemagne pour retrouver de pareils chiffres, qui sont singulièrement éloquens.

II.

J.-J. Ampère, qui visita les pays scandinaves vers la fin de la restauration et passa quelque temps à Copenhague, qualifie d'effrayant le programme des connaissances exigées pour suivre les cours de l'université danoise. Ce qui était vrai alors à Copenhague

ne l'est pas moins aujourd'hui à Upsal et à Lund. Le titre de citoyen académique n'est donné qu'à la suite d'examens difficiles qui couronnent les études classiques.

L'enseignement secondaire est libre à peu près comme en France, c'est-à-dire que des établissemens privés font concurrence aux lycées de l'état (*elementarläroverk*). Ces lycées ne sont d'ailleurs que des colléges d'externes (l'internat semble aux Suédois quelque chose de monstrueux), dont on peut suivre les classes presque gratuitement. La bifurcation est établie aussi largement que possible : sur neuf classes, la première seule est commune, on bifurque à la deuxième, — la huitième en notre langage. Après s'être élevés de classe en classe avec un examen à chaque échelon, les élèves subissent, soit dans la section littéraire, soit dans la section scientifique, une épreuve définitive qui leur ouvre la porte des universités. L'université était autrefois juge des candidats qui demandaient à suivre ses cours : elle doit aujourd'hui accepter tous les jeunes gens qui ont subi l'examen de sortie dans un collége de l'état. Les colléges ont acquis par là ce qu'on appelle le droit de *dimission*, privilége qui a été aussi accordé par le gouvernement à cinq ou six établissemens privés présentant des garanties suffisantes. On a ainsi débarrassé les villes universitaires de la foule des *preliminaristes* ou *examinandi* qui attendaient parfois plusieurs années avant d'être admis à la dignité d'étudiant. Les examens de sortie sont subis devant les professeurs mêmes du lycée, sous la surveillance de *censores* nommés par l'état. Dans une étude publiée ici même, M. Bréal a montré les avantages de ce système, qui est aussi celui de l'Allemagne (1).

L'immatriculation à l'université confère le titre de citoyen académique; autrefois elle enlevait complétement l'étudiant à la juridiction de droit commun pour le soumettre à celle de l'université. Ce privilége, peu en harmonie avec les idées de notre temps, a été restreint en 1852, si bien qu'il n'en reste plus qu'un droit d'infliger aux étudians quelques peines disciplinaires. L'expulsion temporaire ou définitive peut être prononcée pour punir la paresse ou pour réprimer certains délits, comme l'ivresse ou l'inconduite : encore faut-il que ces délits aient été commis dans la ville ou dans un rayon d'un mille, sinon l'autorité judiciaire est seule compétente. L'immatriculation donne le droit de suivre les cours et de travailler dans les bibliothèques, collections scientifiques et laboratoires universitaires.

Les étudians immatriculés à Upsal en 1873 étaient au nombre

(1) Voyez la *Revue* du 15 novembre 1873.

de 356. Le nombre total des « citoyens académiques » étant de 1,500 à 1,600, le temps moyen des études est d'environ cinq ans. A Lund, les étudians ne sont pas plus de 500 à 600. L'admission des femmes à l'université, tolérée depuis longtemps surtout dans la faculté de médecine, a été autorisée en 1873 de la manière la plus libérale dans toutes les facultés.

Au moyen âge, les étudians faisaient volontiers bande à part. A Paris surtout, peu mêlés au reste de la population, ils étaient souvent en rixe avec elle : que de fois ne voit-on pas dans notre histoire des luttes entre les *escholiers* et les Parisiens ensanglanter la capitale ! Dès le XIIIe siècle, la reine Blanche était obligée de sévir contre ces *artiens* belliqueux et vagabonds, dont parle le vieux Rutebœuf, qui

Au lieu de haires, hauberts vestent
Et boivent tant qu'ils s'entestent.

Les étudians vivaient alors en communauté dans les colléges. Cependant cette réclusion ne leur était pas imposée : ceux qu'on appelait les *galoches* ou les *martinets* étaient libres et vivaient à leur guise; mais ils ne furent jamais qu'à l'état d'exception. Les colléges, dont le nombre alla jusqu'à 29 au XVIIIe siècle et dont plusieurs ont survécu aux grandes percées qui ont transformé la montagne Sainte-Geneviève, les colléges avaient été fondés, pour la plupart, par les générosités des particuliers ou des villes : ils s'ouvraient en général aux jeunes gens de la même province; plusieurs avaient des ressources suffisantes pour offrir une hospitalité absolument gratuite. Groupés en outre suivant leur origine, les étudians formaient les *quatre nations* de France, Angleterre, Normandie et Picardie. A la suite de la guerre de cent ans, pendant laquelle le rôle de l'université de Paris ne fut pas toujours irréprochable, la *nation d'Angleterre* prit le nom de *nation d'Allemagne*. Les *procureurs* des nations se joignaient aux doyens des facultés pour représenter l'université dans les cérémonies officielles.

Il est curieux et intéressant de rechercher dans les pays étrangers ce que sont devenues les institutions empruntées jadis à la France : l'on y voit à quoi elles auraient abouti chez nous, si les bouleversemens, si fréquens dans le cours de notre histoire, n'en avaient entravé ou arrêté le développement régulier. La tradition de la vie en commun s'est perpétuée chez les étudians anglais jusqu'à nos jours; mais entre les anciens colléges de Paris, tristes maisons d'aspect monacal, et les splendides palais d'Oxford et de Cambridge, il n'y a pas une moindre distance qu'entre le pauvre *artien*, qui suivait les leçons de la rue de Fouarre assis sur une botte

de paille, et le riche pensionnaire de *Christ Church Collége*, qui assiste à un cours entre deux parties de chasse. — L'université de Copenhague possède aussi quelques colléges : les étudians pauvres y sont logés gratuitement et reçoivent une petite pension mensuelle qui leur permet de vivre : le plus important est le *Regentsen*, vieil édifice en brique, souvent célébré dans les chansons populaires de la jeunesse danoise. Beaucoup d'Islandais y sont admis.

En Suède, les étudians logent dispersés dans la ville; mais on retrouve parmi eux des associations formées entre les enfans de la même province, qui portent encore le nom français de *nations* en souvenir de leur origine parisienne. Cette institution, archaïque à nos yeux, est si profondément entrée dans les mœurs que tout fait supposer qu'elle vivra longtemps encore. Elle repose d'ailleurs sur une idée juste et vraie, sur le patriotisme provincial, sentiment qui se meurt en France, mais qui s'est conservé très vif en Suède, sans préjudice pour l'amour de la grande patrie.

Tout étudiant est tenu de faire partie d'une nation : la loi lui ordonne, après qu'il a été immatriculé au secrétariat de l'université, de se faire inscrire parmi ses compatriotes, ses *landsmän*. Cette obligation légale marque immédiatement la différence qui sépare les nations suédoises des associations d'étudians en Allemagne. Celles-ci, qu'on appelle des *corps*, portent quelquefois aussi des noms de provinces, mais elles ne remplissent pas un rôle sérieux et ne poursuivent pas un but élevé : de la bière et des duels, c'est tout ce qu'elles peuvent offrir à leurs membres. Les étudians allemands qui travaillent fréquentent peu les *corps* et méprisent les casquettes aux couleurs variées qui en sont les drapeaux : ils vont au cours en chapeau, dussent-ils être confondus avec de vulgaires *philister!* Les *bursche* qui composent un même *corps* tiennent leurs séances dans une salle de brasserie où des pots à bière s'alignent sur les tables, tandis que des trophées d'épées et des râteliers de pipes tapissent la muraille. C'est là qu'on se rassemble le soir pour boire, fumer et chanter. Pour les grandes fêtes, on convoque le ban et l'arrière-ban des anciens membres, qui viennent se joindre aux nouveaux : le *kneip* dure pendant la nuit tout entière. C'est alors que reparaît le vieux Germain de Tacite, qu'une couche de civilisation dissimule sous l'Allemand moderne. La bière coule à flots, les lourds pots de grès s'entre-choquent, la fumée obscurcit l'air, les toasts se succèdent avec des *hoch* gutturaux, les chants retentissent, tandis que le président, en grand costume, frappe la table de sa longue flamberge. On songe au paradis d'Odin, à cet enviable séjour du Walhalla, où, pour parler comme Rabelais, « ce n'est que éternité de beuverye et beuverye de éternité! » Ajoutez

à cela la manie des duels : de *corps* à *corps*, on vit sans métaphore à couteaux tirés. Ce sont des querelles de casquettes : on se provoque sans raison, presque sans se connaître, pour le brutal plaisir de se battre. Les champions désignés des *corps* ennemis arrivent au petit jour au lieu du rendez-vous, et là, tout cuirassés de façon à ne laisser que le visage exposé aux coups, ils dégaînent leurs rapières et se taillent dans les joues et le nez de longues estafilades, qu'ils promènent ensuite fièrement dans la ville. Quel *philister* ou quelle *philisterin* pourrait contenir son admiration en voyant passer, escorté d'un énorme boule-dogue et coiffé d'une petite toque brodée d'or, un *bursche* orné de lunettes, emblème de la science, et couvert de balafres, marques de son courage? Quand, malgré toutes les précautions, un pauvre étudiant est tué en duel, on lui fait des funérailles pompeuses; tous ses *comilitones* l'accompagnent jusqu'au cimetière; les bourgeois sont partout aux fenêtres, et au retour on se console en chantant le traditionnel

Gaudeamus igitur, juvenes dum sumus!

Rien de commun entre ces *corps* et les *nations* d'Upsal. Nous sommes ici en présence d'une institution qui, grâce au sérieux et à la gravité du caractère suédois, exerce une action véritablement utile sur les études et sur la vie universitaire. Dans un très beau discours sur ce sujet, M. Svedelius disait, en répétant les paroles d'un vieil évêque de son pays : « Quand les parens envoient leur enfant à l'académie (c'était le nom reçu il n'y a que cinquante ans), c'est comme s'ils le jetaient à la mer. Ils ne savent pas si les bons vents et les vagues paisibles le ramèneront au rivage, ou si les tempêtes l'entraîneront dans l'abîme. » Cet appui dont il a besoin, le jeune étudiant le rencontrera dans la société de ses compatriotes. Il trouvera auprès des anciens de sages conseils. L'esprit de corps le soutiendra, et au besoin le pouvoir disciplinaire donné à ses pairs l'arrêtera. Voilà ce que tout le monde pense en Suède.

Les *nations* sont à Upsal au nombre de treize. La plupart rappellent les noms des anciennes provinces historiques, qui ont fait place à de nouvelles divisions administratives dans la géographie officielle : ce sont les nations de Uppland, Gestricie et Helsingie, Ostrogothie, Westrogothie, Sudermanie et Nerike, Westmannie et Dalécarlie, Smaaland, Wermland, Norrland, Gothland; les trois autres portent des noms de villes : Stockholm, Gothembourg, Kalmar. Chaque nation forme une petite république qui organise elle-même les détails de sa constitution, sauf à se conformer à certaines règles établies par la loi. Les statuts de la nation de Gothembourg, que je résumerai brièvement, pourront donner une idée assez exacte de

ce que sont ces sortes de règlement. Outre les membres honoraires, qui sont des professeurs de l'université ayant fait partie autrefois de l'association, les *landsmän* (mot à mot les nationaux) se divisent en trois classes. Les nouveau-venus sont appelés *recentiores* jusqu'à ce qu'un vote de leurs camarades les fasse passer au rang de *juniores*. Ceux-ci peuvent ensuite, par un nouveau vote, être élevés à la dignité de *seniores*. Le stage dans la première classe est d'au moins un an, et de deux ans dans la seconde. Le pouvoir souverain appartient à l'assemblée générale de la nation : dans les votes, les *recentiores* ont un suffrage, les *juniores* en ont deux et les *seniores* trois. Tous les fonctionnaires de la nation sont électifs et annuels. Le pouvoir exécutif appartient au *premier curateur*, qui convoque les assemblées générales et les préside. Il est choisi parmi les plus anciens des *seniores*, et souvent parmi les *docenter*, dont il a été parlé plus haut, et qui, bien que faisant partie du corps enseignant, ne cessent pas d'appartenir à leur nation. Les autres magistrats élus sont le second curateur, chargé des affaires de finances, le bibliothécaire et un quatrième fonctionnaire appelé familièrement le *magister bibendi*, préposé à l'organisation des fêtes. Un droit de surveillance est conféré à un *inspector*, choisi par la nation parmi les professeurs titulaires de l'université, avec approbation du consistoire académique.

C'est surtout par la distribution des *stipendia* et la délivrance des certificats que la nation devient un rouage important dans le mécanisme universitaire. Chaque nation possède en plus ou moins grande abondance des capitaux qui lui ont été légués à charge d'en répartir les revenus entre les étudians pauvres : quelques-unes doivent des fortunes considérables aux donations accumulées pendant plusieurs siècles. Ces subventions, accordées par le premier curateur sur l'avis conforme des *seniores*, permettent à beaucoup de jeunes gens sans fortune de faire les longues études qui conduisent au professorat et aux autres carrières libérales, et l'appui réciproque que se donnent ainsi les *landsmän* développe entre les enfans de la même province un vif sentiment de solidarité. Enfin un comité, présidé par le premier curateur, délivre un certificat de travail et de bonne conduite aux étudians qui veulent subir un examen devant l'université. Chacun est jugé par ses pairs. Pas de certificat, pas d'examen. On conçoit quelle puissance un droit aussi important confère aux autorités de la nation. Toutefois, en cas de refus, le requérant peut en appeler à l'assemblée générale de la société. Hâtons-nous d'ajouter que, dans la pratique, il est assez rare que le certificat ne soit pas accordé : un refus ne pourrait être motivé que sur une faute grave dont on craindrait que l'é-

clat ne compromît la bonne réputation de l'association. Le certificat portait autrefois des mentions variées qui pouvaient susciter des récriminations et des jalousies. Depuis quelques années, on a simplifié les notes, il n'y a plus de mention au-dessus de *bien;* la conduite est qualifiée de satisfaisante, assez ou médiocrement satisfaisante, et le travail est indiqué comme bon, assez bon ou médiocre.

Les étudians de la même nation ont la jouissance d'un *lokal* plus ou moins opulent, où ils se réunissent comme dans un cercle. Le moins qu'ils y trouvent est une grande salle pour les assemblées générales et les fêtes, une bibliothèque, un cabinet de lecture où l'on reçoit, outre les principales publications périodiques de la Suède, des journaux et revues d'Allemagne, d'Angleterre et de France. Certaines nations sont fort riches : celle d'Ostrogothie par exemple possède au milieu de la ville d'Upsal une maison, on devrait dire un château, entouré d'un jardin où, pendant les quelques semaines de l'été, la nature septentrionale revêt toutes ses splendeurs : beaux et grands arbres, parterres de fleurs et vertes pelouses où se dressent çà et là de ces blocs de granit couverts d'inscriptions runiques qui sont l'ornement habituel des parcs du nord. La salle des fêtes de la nation de Vermland et Dalécarlie est une vaste galerie de tableaux où l'on peut voir les portraits des hommes marquans de ces deux provinces. Le plus connu est le fameux Rydbek, auteur de l'*Atlantica,* colossal ouvrage d'érudition que tout le monde admire de confiance; mais je n'ai jamais rencontré personne qui l'ait lu jusqu'au bout. Au fond de la salle est une statue de marbre de Byström, une *Iduna,* l'Hébé scandinave, qui paraît étendre sa protection sur ses jeunes adorateurs. Outre les réjouissances patriotiques et les fêtes particulières, dans lesquelles les toasts alternent avec les chants nationaux, les nations ont souvent des représentations théâtrales et des concerts. On n'a pas oublié le succès des chœurs d'étudians upsaliens à l'exposition universelle de 1867. Le goût de la musique est inné chez les Scandinaves; outre un certain nombre de compositeurs de talent, la Suède possède d'inappréciables trésors de cette ravissante musique populaire, dont quelquefois de lointains échos se sont fait entendre jusqu'à Paris. Les *folksvisor* (chansons populaires) tiennent une grande place dans les concerts de Stockholm et d'Upsal. Ces mélodies douces, mélancoliques et langoureuses qui accompagnent des paroles gaies ou des hymnes patriotiques sont en quelque sorte l'image du caractère national des hommes du nord et en particulier des Suédois, chez lesquels un extérieur doux, calme, réservé, presque triste, n'exclut ni la gaîté ni le plus mâle courage.

Les nations, pour penser aux vivans, n'oublient pourtant pas les morts. Si l'on parcourt le cimetière d'Upsal, on rencontre des mo-

numens de granit noir qui marquent le petit coin de terre réservé aux membres d'une même nation. Les *landsmän* que la mort a surpris loin de leur famille reposent sous de paisibles ombrages, et leurs successeurs entretiennent leurs tombes.

A Lund, le lien des nations m'a paru être moins intime qu'à Upsal; les étudians, qui d'ailleurs sont beaucoup moins nombreux, forment une grande association dite *Société académique*, où ils trouvent tout ce que les nations leur pourraient offrir. Fondée en 1830, la Société académique (*Academiska Föreningen*) a construit un vaste et bel édifice de brique, qui s'élève au milieu de la ville, en face de la statue de Tegner et de la vieille cathédrale. Les solennités universitaires se tiennent dans une magnifique *aula* centrale; dans les étages supérieurs sont de petites chambres qu'on loue pour un prix modique aux étudians pauvres. — A Upsal, il existe une association analogue, mais à qui les nations font une redoutable concurrence. Le *Corps des étudians* (*Studentkaaren*) délivre aussi des *stipendia;* il est représenté par une assemblée de tous les curateurs des nations, qui nomment l'un d'eux pour président.

Ce sont ces délégués qui représentent officiellement les étudians vis-à-vis des autres universités, ce sont eux qui préparent ces fêtes périodiques qui réunissent alternativement à Copenhague, à Christiania, à Lund et à Upsal la jeunesse universitaire scandinave. L'objet de ces réunions est de resserrer les liens qui unissent tous les Scandinaves, et de développer entre les trois royaumes-frères (*broderrigerne*) le sentiment d'une solidarité que la langue, sinon l'histoire, peut justifier. On peut dire en effet que les idiomes des Danois, des Suédois et des Norvégiens ne sont que des dialectes d'une même langue, qu'on peut désigner du nom de langue scandinave, de même qu'en parlant de la langue grecque on comprend les dialectes ionien, dorien et attique; mais historiquement, si les Scandinaves sont frères, il faut convenir qu'ils ont été le plus souvent des frères ennemis. Ce n'est que de notre temps que leurs relations réciproques ont pris un caractère de cordialité véritable. Le panslavisme et le pangermanisme, — deux spectres, dont le second est devenu une douloureuse réalité, — sont les prototypes du scandinavisme. Toutefois les difficultés sont ici plus grandes qu'ailleurs, car chaque état a ses prétentions bien arrêtées; aucun d'eux n'a pris sur les deux autres une influence comparable à celle de la Prusse en Allemagne, ou même de la Russie sur les Slaves. Causez avec un Norvégien dont l'ombrageux patriotisme ne place rien au-dessus de la « vieille Norvége, » avec un Suédois qui parlera avec émotion de l'époque où Gustave-Adolphe, avec 6,000 hommes, a

fait trembler le saint-empire romain, avec un Danois qui dira qu'au temps de Valdemar le Grand la Baltique était un lac danois, — et vous arriverez bientôt à penser qu'un Scandinave n'acceptera jamais l'union des trois royaumes qu'à la condition que son pays soit le premier dans la confédération. Il y a en outre un précédent peu encourageant : l'union de Calmar, qui fut suivie d'un siècle de guerre civile et de troubles. Jusqu'à présent d'ailleurs, le scandinavisme n'existe qu'à l'état de rêve et seulement dans l'esprit des lettrés. C'est un sentiment savant fondé sur des considérations philologiques et anthropologiques peu accessibles à la foule : c'est affaire aux étudians et aux professeurs, et matière de toasts!

III.

Les professeurs suédois, comme ceux des universités allemandes, ne font pas ce qu'à proprement parler nous appelons des cours; ils évitent d'improviser, ils lisent. Leurs leçons sont appelées *föreläsningar*, mot dans lequel on reconnaît l'allemand *vorlesung*, qui signifie lecture à haute voix. Une pareille méthode exclut l'éloquence professorale, si répandue en France depuis que les illustres professeurs de la restauration, les Cousin, les Guizot, les Villemain, les Saint-Marc Girardin, ont mis ce genre à la mode. Notre enseignement y gagne d'être singulièrement plus attrayant; mais peut-être y perd-il un peu de sa valeur didactique.

Les professeurs suédois *lisent* quatre fois par semaine, les adjoints deux fois. Quant aux *docenter*, leur enseignement consiste en des leçons particulières, pour lesquelles un certain nombre d'étudians se groupent et se cotisent. A côté des cours, les étudians trouvent toutes les ressources possibles pour le travail personnel. A Upsal surtout, la bibliothèque est magnifique, et elle est tenue au courant de toutes les publications importantes des pays étrangers; 150,000 volumes et 7,000 manuscrits sont classés dans les vastes rayons de la *Carolina rediviva :* c'est là que l'on conserve le célèbre *Codex argenteus*, traduction de la Bible en vieux gothique par l'évêque Ulphilas, le plus ancien monument de la langue germanique. Derrière la bibliothèque, sur une colline, s'élève, entouré de verdure, un grand laboratoire, vrai temple élevé à la chimie, tout à fait digne de la patrie de Berzelius. La plupart des cours se font au *Gustavianum*, et plusieurs autres établissemens scientifiques s'ouvrent aux divers exercices universitaires. A Lund, lors de la fondation de l'université, les professeurs enseignèrent pendant plusieurs années dans l'église : vers 1680, on affecta à cette destination un vaste édifice appelé alors du nom de son ancien propriétaire *palatium vinstrupianum*, aujourd'hui le *Lundagaard*.

Les nations à Upsal ont aussi des bibliothèques et parfois même des collections scientifiques qui peuvent servir à l'étude. Autrefois les *landsmän* se réunissaient souvent en conférences pour lire et discuter en commun. Les anciens faisaient subir des examens d'essai aux nouveaux, il y avait entre eux des *disputations* en latin ou en suédois. Ces usages sont maintenant perdus. Les étudians qui se livrent aux mêmes études forment des sociétés dites scientifiques (*Vetenskapliga föreningar*) qui ont des bibliothèques et des salles de travail. Upsal compte treize associations de ce genre, et Lund dix. L'une d'elles, — à Upsal, — désignée sous le nom français de *Société des langues modernes*, a pour but d'exercer ses membres à parler les langues vivantes. Aucune de ces sociétés n'est consacrée à ce qui fait chez nous l'objet de la plupart des réunions de jeunes gens : l'art de bien dire, l'éloquence. Telle est la différence des caractères des deux races : le Français, héritier de ces Gaulois à la parole brillante dont parle César, ne se contente pas d'exprimer sa pensée; il veut la bien exprimer, il veut parler avec chaleur, entraîner, convaincre. Dans les pays scandinaves, il n'y a pas d'avocats, sinon auprès d'un très petit nombre de juridictions supérieures. Au parlement, on converse et on discute gravement; on est souvent verbeux, mais l'éloquence est un don exotique infiniment rare. On essaya, il y a trente ans, d'organiser à Upsal une conférence pour l'improvisation ou au moins pour l'exercice de la parole (*för fria föredrag*) : elle ne dura que deux ans. J'ai sous les yeux une page où le professeur Svedelius déplore l'abandon où l'art oratoire est tombé dans son pays, et pourtant la langue suédoise, si belle et harmonieuse, serait singulièrement propre à l'éloquence.

Telles sont les ressources offertes aux étudians qui se préparent à subir les examens universitaires, — sujet aride sur lequel on nous pardonnera de ne pas trop insister. On a vu qu'en Suède la bifurcation est établie sur de larges bases dans l'enseignement secondaire. A l'université, il y a une règle inverse : avant de se renfermer dans une spécialité, tous les étudians doivent faire un stage dans la faculté de philosophie pour compléter leur instruction générale. La première épreuve à laquelle ils sont soumis est un thème latin (c'était autrefois une dissertation) destiné à prouver leur connaissance de cette langue; puis ceux qui doivent étudier plus tard le droit, la médecine ou la théologie subissent, toujours devant la faculté de philosophie, un examen dont les matières sont une préparation générale aux études spéciales qu'ils entreprendront ensuite. Cet examen, purement oral, mais fort sérieux, est appelé selon les cas *medico-philosophicum* (portant sur la botanique, la zoologie, la chimie, la physique, les mathématiques, le latin), ou *juridico-philosophicum* (histoire, statistique, philosophie théorique

et pratique, mathématiques), ou enfin *theologico-philosophicum* (latin, grec, hébreu, histoire, philosophie théorique et pratique).

Le principe de la publicité des examens oraux, qui est la meilleure garantie de justice, mais qui présente aussi ses dangers, est tempéré en Suède par une institution tout à fait particulière : ce qu'on appelle les *tentamina.* Les étudians qui connaissent bien l'une des matières de l'examen demandent au professeur compétent à être interrogés sans publicité. Le professeur se rend compte, en faisant un grand nombre de questions, du niveau exact des connaissances du candidat et lui donne une note. Arrive le jour de l'examen public et officiel : le candidat n'est plus interrogé que pour la forme, parfois même il ne l'est pas du tout; les examinateurs lui donnent les notes dont il a été jugé digne dans le *tentamen.* Il ne faut pas toutefois laisser écouler un temps trop long entre le *tentamen* et l'*examen :* la note *laudatur* (très bien) vaut pendant une année, un simple *approbatur* vaut pendant six mois. Si l'on attend davantage, il faut courir les chances de l'examen public. Le professeur reste pourtant libre dans tous les cas d'interroger sérieusement, s'il a des doutes dans l'esprit; mais en fait le candidat est à peu près assuré de conserver sa note. Les grades académiques que l'on peut acquérir dans chaque faculté sont ceux de *candidat, licencié* et *docteur.*

Les études médicales peuvent s'achever dans les universités, mais la plupart des étudians, après avoir pris le grade de *candidat,* viennent travailler à Stockholm. Il existe en cette ville une école de médecine, l'institut Carolin, qui pour les cliniques et les dissections présente plus de ressources que les facultés d'Upsal ou de Lund, Stockholm ayant une population douze ou quinze fois plus considérable que Lund ou Upsal. Dix ans environ après leur entrée à l'université, les étudians en médecine deviennent *licenciés* et sont autorisés, comme tels, à exercer leur profession. Pour devenir docteur, il faut soutenir une thèse; mais souvent le roi ou même la faculté dispense de cette formalité.

Dans la faculté de droit, il y a deux lignes à suivre. Les étudians qui aiment le droit pour lui-même ou bien qui ont l'ambition de succéder un jour à leurs professeurs peuvent subir des épreuves théoriques, au moyen desquelles ils s'achemineront vers le doctorat en devenant successivement candidats et licenciés; mais la plupart étudient le droit dans un intérêt purement pratique et pour s'ouvrir certaines carrières. Ceux-ci subissent des examens professionnels (*embetsexamina*) au nombre de deux : les aspirans à la magistrature se soumettent à des épreuves écrites et orales sur le droit civil et criminel, militaire, maritime, la procédure, etc.; les

aspirans à la diplomatie ou à l'administration sont interrogés sur l'économie politique, le droit des gens, le droit public suédois, le droit administratif et les parties les plus importantes du droit civil. Le droit romain, qui occupe une si grande place dans les études juridiques en France, est réservé pour l'enseignement purement théorique.

Il y a également deux voies à suivre dans la faculté de théologie : l'une conduit au doctorat par la science pure; l'autre est choisie de préférence par les jeunes gens qui se destinent au ministère ecclésiastique. Ceux-ci passent successivement deux examens, l'un de *théologie pratique*, l'autre de *théologie théorique*. Au nombre des épreuves sont des sermons prononcés par les postulans devant leurs juges. Au sortir de l'université, il ne manque plus que l'ordination canonique pour faire de l'étudiant un pasteur. La faculté de théologie remplace donc le séminaire dans la formation des jeunes prêtres : de même que le clergé protestant en France, le clergé de Suède se recrute exclusivement parmi des hommes préparés par de fortes études aux graves fonctions qu'ils auront à remplir; aussi exerce-t-il sur la société tout entière une légitime et salutaire influence.

La faculté de philosophie est de beaucoup la plus importante : plus des deux tiers des étudians en font partie. Cet empressement s'explique par plusieurs motifs : les uns font un stage de deux ou trois ans avant d'entrer dans une des trois facultés spéciales; d'autres travaillent en vue du professorat, pour gagner un grade qui les mette en mesure d'obtenir une chaire dans un lycée; enfin le goût de l'étude attire et retient à l'université nombre de jeunes gens qui, sans avoir en vue une carrière précise, complètent longuement leur instruction. Ajoutez à cela que beaucoup se plaisent à la vie d'étudiant et ne sont nullement pressés de la voir finir; il n'est pas rare de rencontrer à Upsal des hommes de trente-cinq ans et plus portant encore la petite casquette blanche qui distingue les citoyens académiques, et cela ne paraît point trop extraordinaire. Quant aux professeurs, la faculté de philosophie à Lund en compte 39 et à Upsal 73. Il est vrai que tous n'enseignent pas régulièrement : un grand ouvrage à achever, un voyage scientifique en France ou en Allemagne, sont les causes les plus ordinaires qui les enlèvent à leurs cours. Ainsi à Upsal, pendant le semestre de printemps 1873, — l'année universitaire se divise en deux semestres, dits d'automne et de printemps, — 58 professeurs seulement sur 73 étaient en activité; sur ce nombre, 21 ont fait des leçons correspondant aux cours de nos facultés des sciences, et 37 des leçons que nous nommerions littéraires. On voit que nous sommes loin des facul-

tés françaises. Parmi ces nombreux professeurs, il est vrai, sont compris des *docenter* qui n'ont pas une grande expérience de l'enseignement; mais il ne faut pas oublier que l'ardeur avec laquelle un jeune savant fait part à ses auditeurs des notions qu'il vient lui-même d'acquérir peut souvent compenser les avantages d'une longue pratique.

Presque toutes les branches des connaissances humaines figurent au programme des cours d'Upsal : d'une part, les mathématiques pures et appliquées, la physique, la chimie, l'astronomie, les sciences naturelles; d'autre part, la philosophie, l'histoire universelle, la philologie comparée, les langues orientales, les langues classiques et les plus importans idiomes de l'Europe moderne. Au nombre de ces derniers est le *provençal*, non pas le provençal de Bertrand de Born, — il n'y a pas une université allemande où l'on ne l'enseigne, — mais le provençal moderne qu'on parle de nos jours à Avignon et à Arles, la langue des *félibres*. M. Hagberg, auteur d'un intéressant travail sur *la Résurrection de la littérature provençale*, et qui a fait un long séjour dans le midi de la France, expliquait en 1873 à ses élèves le deuxième chant de *Mireille*. Assurément un pareil enseignement ne saurait s'adresser à un public nombreux; mais n'est-ce pas un phénomène tout à l'honneur du peuple suédois que quelques-uns s'y intéressent?

Parmi les langues anciennes, dont l'étude est poussée très loin dans le nord, il faut compter le *norrois*, antique idiome des Eddas et des Sagas, encore aujourd'hui parlé en Islande. C'est par patriotisme que les efforts des savans se tournent vers les recherches historiques et préhistoriques de nature à éclairer les origines de leur pays. Chez beaucoup de Scandinaves, en Danemark et en Norvége plus encore peut-être qu'en Suède, l'amour des antiquités nationales est devenu une nouvelle religion. Nous pouvons difficilement concevoir avec quel soin et quelle ardeur on rassemble les débris souvent informes du passé, outils de silex, armes rouillées, bijoux, fibules, grossiers ustensiles de ménage. Tous les objets ayant un intérêt archéologique quelconque, si minime soit-il, doivent être offerts en vente à l'état par celui qui en fait la découverte : des lois sévères défendent de les garder ou de les vendre à des particuliers. Ils sont classés dans les collections publiques, dont quelques-unes sont devenues de magnifiques musées. C'est en comparant ces débris plus ou moins mutilés avec les renseignemens que fournit l'ancienne littérature islandaise que les savans scandinaves sont arrivés, l'imagination aidant, à reconstituer la civilisation de leurs premiers ancêtres. Les études d'archéologie préhistorique n'ont nulle part été poussées si loin, et c'est un service rendu à la science générale et

non-seulement à l'histoire locale. La langue norroise, instrument de première nécessité pour ces sortes de travaux, est enseignée aujourd'hui dans les écoles secondaires; elle fait même partie des connaissances exigées pour l'admission à l'université de Christiania, et il est probable qu'il en sera bientôt de même en Suède. On étudiera le vieux scandinave à côté du grec et du latin comme langue classique. Il s'est même trouvé en Danemark un homme d'une haute intelligence, Grundtvig, à la fois historien, théologien et poète, sorte de réformateur religieux dont les doctrines ont été adoptées par une importante fraction de la population danoise, qui a soutenu avec éloquence la cause du norrois contre le latin et le grec, et proposé de substituer à Homère et à Virgile, comme modèles offerts à la jeunesse, les Sagas et les Eddas. Pour Grundtvig et ses partisans, il importe avant tout de donner une instruction et une éducation nationales et purement scandinaves. Ces ardens patriotes n'ont pas assez d'invectives contre le droit romain et toute la *latinerie*, oubliant que sans l'influence de la civilisation latine ils seraient encore à l'âge de pierre, vivant de chasse et de pêche dans ces grossiers villages dont les *kjökkenmäddinger* marquent aujourd'hui la place. Heureusement ces exaltés sont en minorité, même dans le « vieux Danemark, » leur patrie, et n'ont aucune action sur la Suède, où le grundtvigianisme ne compte presque pas d'adhérens. Le pays par excellence des savans en *us* n'aurait garde de dédaigner les études grecques et latines, qui ont illustré un si grand nombre de ses enfans.

Quoi qu'il en soit, l'ancienne langue scandinave est en grande faveur à Upsal, et une ordonnance royale du 16 avril 1870, qui apporte quelques modifications aux examens de la faculté de philosophie, l'a inscrite au programme de l'examen de *candidat*. Cet examen, écrit et oral, porte sur la philosophie, l'histoire, le latin, le norrois et les mathématiques (ou l'une des sciences naturelles), comme matières obligatoires : l'étudiant peut être interrogé en outre sur tout ce dont il aura fait la demande. Comme on le voit, l'examen de candidat est encore une épreuve d'un caractère général, c'est quelque chose comme notre licence ès-lettres avec une légère addition scientifique. Avant 1870, on donnait ce nom à un examen plus difficile, mais moins général, à la suite duquel on pouvait aspirer directement à la maîtrise (*magisterium*) en philosophie : il n'y avait donc que deux grades académiques dans la faculté de philosophie, *candidature* et *maîtrise* ou doctorat. La réforme de 1870 a consisté à intercaler entre ces deux grades celui de *licencié* en instituant une nouvelle épreuve pour laquelle les *candidats* doivent se spécialiser selon leurs aptitudes et leurs goûts. Au moyen

âge, il n'était pas difficile de tout embrasser : à l'époque de la renaissance, il y avait encore des hommes qui, comme Pic de La Mirandole, possédaient l'ensemble des connaissances de leur temps. De nos jours, les sciences déjà connues ont pris une extension immense, et des sciences nouvelles, comme la linguistique et la géologie, sont venues s'ajouter aux anciennes; dès lors il devient nécessaire de restreindre le champ de ses études, si l'on ne veut pas perdre sa peine en un travail stérile. En France, on a tenu compte de cette nécessité dans les concours d'agrégation, et aussi pour la licence ès-sciences, qui a été dédoublée. En Suède, l'examen de la licence se présente aux candidats sous sept formes différentes : la loi leur permet de choisir entre sept groupes formés parmi les sciences exactes et les belles-lettres. L'examen consiste en la présentation d'un travail écrit sur un sujet laissé au choix du candidat, et en interrogations orales.

Reste le doctorat, ce titre si envié dans tous les pays germaniques. Pour devenir docteur en philosophie, — *philosophiæ magister*, — le licencié doit soutenir une thèse à peu près comme en France. La soutenance était autrefois une brillante solennité universitaire à laquelle les assistans prenaient part avec ardeur : le *respondens* peut maintenant encore choisir deux *opponentes* pour l'appuyer dans son argumentation; mais les seuls juges sont le doyen de la faculté et un professeur désigné par lui. Une fois la thèse admise, il faut encore attendre la promotion solennelle, qui n'a lieu que tous les trois ans. Depuis le commencement du siècle dernier, cette cérémonie s'est renouvelée périodiquement à Upsal, comme les jeux qui marquaient chez les Grecs le renouvellement des olympiades. Les vieux usages se sont presque intégralement conservés : les *promovendi*, revêtus du costume traditionnel et couronnés de lauriers, entrent en procession dans la cathédrale, entendent le discours du *promotor* et prêtent un serment en latin qui contient une profession de foi très nette en faveur de l'église suédoise : c'est sans doute pour ne pas violenter les consciences que le recteur accorde fréquemment à ceux qui en font la demande l'autorisation de se soustraire à la solennité publique et leur délivre le diplôme en particulier.

Le nombre des docteurs en philosophie promus tous les trois ans à Upsal est de 90 à 100, et pour les deux universités de 120 à 130, Un pareil chiffre, pour une population si peu considérable, montre combien l'instruction supérieure est en faveur en Suède. Il en est ainsi du reste depuis longtemps : l'érudition et la haute science sont d'ancienne tradition dans le nord scandinave; il y a juste cent ans, les promotions triennales étaient déjà si considérables à Upsal

qu'une ordonnance essaya de limiter à 75 le nombre des maîtres en philosophie qui pourraient être promus en même temps; mais cette restriction demeura lettre morte, et le maximum fut vite dépassé. C'est sous les règnes de Gustave-Adolphe et de Christine que les savans suédois commencèrent à faire parler d'eux; en même temps l'université upsalienne, qui avait subi une longue éclipse pendant le XVIe siècle, était réorganisée, et faisait ses premiers pas dans la brillante carrière qu'elle devait parcourir. C'est l'époque où Messenius publiait sa *Scandia illustrata*, où les frères Petrus et Olaus Magni composaient leurs vastes ouvrages sur l'antique histoire scandinave. Un peu plus tard, Rudbeck, étendant le champ de ses recherches mythologico-historiques, enfantait sa vaste *Atlantica*. Tout en protégeant les savans nationaux, les souverains de la Suède attiraient à eux les étrangers illustres. Descartes mourut à Stockholm. Saumaise et Naudé, deux érudits français, furent appelés par la reine Christine. Sous Charles XI, l'Allemand Puffendorf, le rival de Grotius et l'un des fondateurs de la science du droit des gens, occupa une chaire à l'université alors naissante de Lund. Au XVIIIe siècle, une grande intelligence semble avoir concentré en soi tout le génie scientifique de la Suède : Linné, le père de la botanique. En même temps l'influence française s'affermissait de plus en plus. Déjà Stockholm comptait une académie des sciences et une autre qui correspond à notre Académie des inscriptions et belles-lettres; Gustave III, prince éclairé et ami aussi ardent des choses de France qu'il allait devenir ennemi déclaré de notre révolution, fonda en 1786 une académie suédoise à l'imitation de l'Académie française. Pourtant cette époque, sans doute à cause d'un engouement mal raisonné pour le goût français, n'a pas laissé d'œuvres littéraires durables; parmi les écrivains contemporains de Gustave III, on ne trouve guère à citer que Bellman, le joyeux chansonnier de Stockholm. Une réaction puissante marqua le commencement de notre siècle : le signal fut donné par un professeur à Upsal, Atterbom. Les *phosphoristes*, ainsi appelés du nom de leur journal le *Phosphorus*, allèrent puiser leurs inspirations aux sources alors peu explorées des antiquités scandinaves. Ils renouvelèrent ainsi leur littérature, jusque-là condamnée à la stérilité; ils eurent même une influence considérable en répandant parmi le peuple le goût de l'histoire nationale, ce qui est le plus grand aliment du patriotisme. Les grands écrivains d'alors furent Tegner, évêque de Vexiö, longtemps professeur à Lund, Franzen, évêque, lui aussi, à Hornösand en Norrland, et enfin le Finlandais Runeberg, le plus grand poète de langue suédoise, le chantre national de la triste Suomi. Tous aujourd'hui sont morts, à l'exception du dernier, et

n'ont pas été remplacés. Des romans, dont beaucoup dans le genre honnête et tempéré de Mme Bremer, et quelques pièces de théâtre, c'est tout ce que produit pour le moment la Suède littéraire. La palme de la littérature en Scandinavie appartient actuellement aux Norvégiens, peuple jeune et plein de séve. Dans les sciences au contraire, la Suède n'a rien à envier à personne : Berzelius est mort depuis vingt-cinq ans, mais il a fait école, et dans toutes les branches des connaissances humaines on trouve des savans de grand mérite qui sont l'honneur de leur patrie.

Des hautes régions universitaires, l'instruction descend par degrés dans les différentes couches de la population. En se répandant, elle perd de sa profondeur; mais on la rencontre encore jusque dans les chalets des paysans. A Upsal et à Lund, on forme des hommes qui en formeront d'autres au-dessous d'eux, et ainsi de suite jusqu'au maître d'école de village qui apprend à l'enfant à épeler les lettres de l'alphabet. Il n'est personne dans le royaume de Suède qui n'ait reçu les bienfaits de l'enseignement primaire, et cela malgré la difficulté des communications et la dispersion des habitans, qui pouvaient paraître des empêchemens insurmontables. Seules quelques parties de la Scanie sont peuplées comme la France et l'Italie; il y a telle commune dans le Norrland aussi étendue qu'un duché d'Allemagne. On a multiplié le nombre des instituteurs, créé des écoles mutuelles et organisé des écoles ambulatoires dont le maître se déplace quand les élèves ne peuvent aller jusqu'à lui; bref, on a résolu le grand problème de l'instruction obligatoire, qui passionne les esprits chez nous, mais que nous n'avons pas osé encore aborder sérieusement.

La situation prospère de l'instruction publique à tous ses degrés est la meilleure preuve de l'excellence de l'organisation scolaire en Suède. Il n'est pas inutile de tourner un instant ses regards vers ce pays à un moment où la France aborde en tâtonnant des projets de réforme de l'enseignement supérieur, et n'a que trop besoin de guides et de modèles. Assurément il faut se garder des emprunts précipités et d'une imitation servile. La plupart des états possèdent des institutions traditionnelles, appropriées aux mœurs, au caractère, aux usages locaux, inapplicables partout ailleurs que sur le sol où elles ont pris naissance et se sont lentement développées; mais à côté de ces plantes délicates, qui, transplantées au loin, périraient infailliblement, il s'en rencontre d'autres qui sont de tous les temps et de tous les lieux; c'est parmi ces dernières que l'on peut utilement choisir.

GEORGE COGORDAN.

LE RÔLE DES VENTS

DANS LES CLIMATS CHAUDS

Climats et endémies, esquisses de climatologie comparée, par M. le Dr A. Pauly; Paris 1874.

Pendant bien des siècles, l'humanité s'est laissée vivre et mourir, courbant la tête sous les fléaux envoyés par le ciel sans se demander jamais s'il était permis et possible de se défendre contre l'ange exterminateur. Peu à peu cependant, le sentiment de la responsabilité collective des sociétés se développe, on commence à lutter, à s'aider soi-même; les législateurs devinent l'importance des prescriptions sanitaires et leur donnent une base solide en les rattachant aux croyances religieuses. Toutefois la science de l'hygiène publique ne date que d'hier. La météorologie, qui est le vrai fondement de l'hygiène rationnelle, est elle-même une science très moderne, et elle s'est longtemps confinée dans une stérile étude des variations locales de la température et de la pression de l'air. Elle n'est devenue féconde qu'en s'élargissant en surface pour constituer la science des climats, et cette extension méthodique est malheureusement encore trop récente. Depuis près d'un siècle, la météorologie a travaillé sans méthode et sans plan, s'acharnant sur des minuties, entassant des montagnes de chiffres dont on ne tirait aucun parti. Par habitude et pour se conformer à l'usage, on enregistrait jour par jour des phénomènes qui n'ont au fond aucune signification précise et dont la connaissance ne nous sert à rien parce que les données indispensables pour les interpréter nous manquent, — besogne vaine, travail ingrat! Aujourd'hui les météorologistes sont débordés par les matériaux d'observations qui attendent une discussion sérieuse, et le jour où l'on se décide enfin à coordonner les faits péni-

blement accumulés, on s'aperçoit combien il en faut rabattre des illusions qu'on nourrissait sur la précision des chiffres et sur la valeur des données obtenues. Que de travail perdu parce qu'on a oublié d'éclairer sa lanterne! On aura beau prendre des moyennes pendant dix ans, beaucoup d'observations inexactes ne donnent pas une moyenne exacte.

Il est triste de dire qu'il en va de même de la statistique en général. Pour arriver à des conclusions qui intéressent l'hygiène publique, il faut rapprocher les données climatériques des chiffres relatifs au mouvement de la population. Or la comptabilité humaine est presque partout aussi mal tenue que le sont les registres météorologiques, et les documens administratifs forment un chaos disparate où il n'est point aisé de suivre le fil d'une recherche tant soit peu délicate. Chaque fois que de savans hygiénistes ont voulu puiser dans ces documens, ils ont été découragés par les lacunes et les contradictions des chiffres. « Il n'y a, dit M. le docteur Ricoux dans un travail récent sur l'*Acclimatement des Français en Algérie,* il n'y a aucune unité dans l'établissement des cadres statistiques fournis par l'administration. Tel modèle a été imposé pendant plusieurs années, puis tout d'un coup on en commande la suppression; on essaie une nouvelle combinaison, le plus souvent sans raison apparente, — car il est une chose qui, plus encore que ces changemens continuels, déroute et complique inutilement les difficultés, c'est le manque de méthode. »

Malgré leur imperfection, les documens qu'on possède déjà méritent d'être compulsés et d'être soumis à une discussion approfondie, ne fût-ce que pour reconnaître par où pèche le procédé suivi jusqu'à présent. Dans tous les pays, de vagues notions sur les rapports mystérieux qui existent entre la santé des habitans et les conditions du sol et de l'atmosphère se sont formées peu à peu et se transmettent comme des articles de foi; les chiffres même incomplets que fournit la statistique peuvent servir dès à présent à contrôler ces données empiriques, à les confirmer, à les éclairer ou bien à les rectifier. L'histoire d'ailleurs nous renseigne jusqu'à un certain point sur la constitution médicale du climat des diverses contrées par la facilité qu'elles offrent à la colonisation; la prospérité des animaux domestiques, aussi bien que l'état de santé des habitans, est un indice qui prouve la salubrité d'un pays. Malheureusement l'aspect du tableau change souvent sous l'action modificatrice de l'homme, et il s'ensuit que les données de cette nature n'ont qu'une valeur très relative. Ainsi la vague terreur que nous inspirent les climats chauds est loin d'être justifiée d'une manière générale; on peut rencontrer sous les tropiques des climats éminemment salubres, et il est important de connaître les conditions de cette apparente anomalie qui semble mettre telle région à l'abri des maladies endémiques.

C'est surtout à nos médecins militaires, familiarisés par de nombreuses expéditions avec les climats les plus divers, et obligés de contrôler les états sanitaires sur de grandes masses d'hommes, que nous devons d'intéressantes recherches sur la valeur hygiénique des climats du globe, et de ces recherches il se dégage déjà un certain nombre de principes, de vues générales, qui pourront servir de base à la science qui s'appellera la *climatologie comparée.* Il faut citer en première ligne à cet égard l'important ouvrage que M. le docteur Pauly, médecin en chef de l'hôpital militaire d'Oran, vient de publier sous ce titre : *Climats et endémies.* M. Pauly n'a étudié que les climats des contrées chaudes, mais il en a fait une étude approfondie. Partout il a constaté des différences manifestes de salubrité entre des lieux de la même zone très voisins l'un de l'autre, aussi bien pour des points isolés que pour de larges surfaces. En cherchant la raison de ces contrastes, il a découvert une liaison des plus intimes entre la salubrité d'un pays et les conditions naturelles qui en assurent la ventilation. Son travail roule tout entier sur l'importance extrême de la configuration du relief du sol, en tant que cette configuration favorise ou bien entrave la libre circulation des vents.

En effet, les grandes plaines et les plateaux étendus sont généralement très salubres; beaucoup d'îles montagneuses des zones tropicales le sont aussi quand les montagnes y forment un massif central plus ou moins arrondi en cône. Au contraire, les plaines littorales étroites où se dressent les crêtes d'une chaîne côtière, — comme le rivage brésilien de Rio à Bahia, ou les côtes atlantiques de l'Amérique centrale, — sont des contrées infestées par la malaria. La même remarque s'applique à certaines îles barrées dans leur longueur par une muraille de montagnes élevées, comme Madagascar, Java, Sumatra, quand ces montagnes, au lieu d'être parallèles aux vents généraux (alizés ou moussons), se trouvent placées en travers de ces courans. C'est ainsi que s'explique aussi l'insalubrité d'une foule de points des riches contrées qui forment le littoral de la Méditerranée. Les côtes de cette mer sont hérissées de chaînes de montagnes, et les contre-forts qui s'en détachent y créent une série de bassins encaissés où un petit fleuve arrose des plaines toujours fertiles. « Dans chacun de ces petits bassins, dit M. Pauly, ont germé, comme sur un sol fécond, des sociétés politiques autonomes, des républiques jalouses de leur indépendance; c'est là que furent ces villes de Sparte, Smyrne, Tarse, dont la prospérité et la richesse ont été si grandes; dans tous ces bassins cependant la malaria a été un obstacle permanent, un ennemi dompté quelquefois, mais toujours vivant, et prêt à recommencer les hostilités... Cette endémie, réduite presqu'à rien par la savante agriculture des anciens, a reparu de toutes parts sur les rives de la Méditerranée à la suite de l'invasion des barbares aux IVe

et ve siècles, et surtout à la suite de la conquête musulmane aux viie et viiie siècles. » L'islamisme a donc été un fléau pour ces belles contrées même au point de vue de l'état sanitaire (1).

On arrive ainsi à reconnaître que les climats se classent, comme les habitations, en salubres et insalubres, suivant l'apport plus ou moins large d'un air pur, riche en oxygène, par les courans généraux de l'atmosphère, facilités ou gênés par la configuration du sol. Le régime des vents, la hauteur et la direction des montagnes paraissent jouer ici un rôle capital. Cette conclusion est confirmée par l'étude spéciale des grandes endémies des pays chauds : fièvres intermittentes et rémittentes ou fièvres de malaria, choléra, fièvre jaune.

Ces maladies endémiques semblent affecter une distribution géographique qui rappelle vaguement celle des familles végétales. Sur tel point, on les voit fréquentes et graves : ainsi se présentent sur la côte du Brésil les grands arbres de la forêt tropicale. Ailleurs les endémies sont rares et bien moins sérieuses, tout comme on voit s'éclaircir la végétation dans les *campos* de l'intérieur, où les arbres sont remplacés par de gracieux arbustes. Enfin dans quelques lieux privilégiés des pays chauds ces maladies disparaissent tout à fait pour de longues périodes d'années. Quoique entouré d'une végétation luxuriante et éloigné de quelques kilomètres seulement des foyers de malaria, le voyageur parvenu dans une de ces oasis est à l'abri comme dans le port le plus sûr. En somme, les endémies ne s'étendent point comme un manteau sur de vastes régions; elles sont réparties par bandes étroites, laissant entre elles des surfaces indemnes qui sont parfois très considérables; même dans les pays les plus malsains, il existe des espèces d'îles de refuge où l'immunité peut être absolue.

Ces contrastes d'ailleurs se lisent à première vue sur la physionomie des habitans. Pendant ses pérégrinations en Algérie, le docteur Pauly a été souvent frappé de voir se succéder à de très courts intervalles les signes d'influences locales tout opposées : ici des faces amaigries, d'une pâleur terreuse, là des apparences de santé et de force, sans que rien dans la nature du sol vînt expliquer ces différences profondes entre des lieux très voisins. Ainsi la plaine de Mina est infestée par les fièvres, tandis que le poste de Zemmorah, situé, il est vrai, à un niveau supérieur, en est exempt; mais d'autres postes beaucoup plus élevés, comme celui de Sebdou, sont des nids de fièvres. De ces inégalités bizarres se ressentent nécessairement les troupes campées sur divers points de l'Algérie. « Je me rappellerai toujours, dit M. Pauly, le triste aspect des

(1) On a cru longtemps que les fièvres décrites dans les *Épidémies* d'Hippocrate étaient des fièvres typhoïdes; nos médecins militaires, en découvrant sur les côtes de la Grèce et de l'Algérie les fièvres rémittentes des contrées chaudes, ne se doutaient pas d'abord qu'ils avaient affaire à la maladie si bien étudiée par l'école de Cos.

zouaves rentrant à Mostaganem, en juillet 1868, de leur camp du Merdja, dans la plaine du Riou, et celui des zouaves qui passèrent à Oran en juillet 1870, venant de Magenta (El-Haçaïba) et allant s'embarquer pour la campagne contre la Prusse. La malaria avait imprimé profondément son empreinte sur ces figures amaigries, pâles d'une pâleur jaune-verdâtre, comme celle des malades en proie à une dégénérescence organique avancée, et sur la démarche de ces troupes, qui révélait un grand épuisement de forces, — tandis que chaque fois que j'ai vu des troupes revenant des plateaux d'El-Arricha, derrière Sebdou, ou bien des plaines du Sersou, derrière Tiaret, j'ai été frappé de l'air de vigueur et de l'allure décidée des hommes, dont la figure, hâlée et brûlée même par le soleil, avait un teint basané sans doute, mais révélant une aussi parfaite santé que celui de nos plus robustes paysans de France. »

Des anomalies tout aussi étranges, des inégalités tout aussi tranchées dans la faculté réceptive des localités pour les influences endémiques se remarquent lorsqu'on étudie la répartition du choléra ou celle de la fièvre jaune dans les contrées chaudes. Le concours d'une chaleur tropicale et de pluies abondantes, qui suscite une luxuriante végétation sous les latitudes de l'Amérique centrale, est certainement une condition d'insalubrité par excellence, et l'on connaît la violence des épidémies qui visitent ces pays. Pourtant dans la mer des Antilles on peut citer divers points où, malgré ces conditions climatériques si défavorables, la salubrité est parfaite et incontestable : la Barbade, Saint-Christophe, l'île Monserrat, Névis, et, sous une latitude voisine, les Bermudes. Inversement Tschudi et d'autres voyageurs ont trouvé dans les Andes du Pérou des localités, cachées dans les gorges et au fond d'étroites vallées, qui, malgré une altitude de 3,000 mètres, étaient des foyers de malaria.

Le fait qui nous donne la clé de ces énigmes, c'est que les foyers de miasmes sont presque toujours des bassins encaissés dont la configuration a pour conséquence la stagnation des couches d'air, tandis que les points d'une salubrité exceptionnelle paraissent être ceux qui sont en tout temps balayés par les vents. Un des exemples les plus frappans parmi ceux que M. Pauly invoque à l'appui de sa thèse, c'est l'épidémie cholérique qu'on a vue naître en 1868 dans l'est de la province d'Oran, autour de Mascara, et qui s'est éteinte sur place après avoir frappé une centaine d'Européens et fait quarante-sept victimes. Au commencement de l'automne, plusieurs cas isolés de choléra grave avaient été déjà signalés à l'hôpital de Mascara, lorsqu'une véritable épidémie se déclara au camp de l'Oued-Fergoug, au sein de l'atelier n° 5 des condamnés aux travaux publics, qui était occupé au barrage de l'Habra. Ce camp était établi sur un petit plateau entouré de tous côtés par des montagnes qui lui donnent l'aspect d'un entonnoir. Les rayons

du soleil y créent, le jour, une chaleur étouffante; la nuit, cette vallée de l'Habra se remplit de brumes froides émanées du lit de la rivière, et qui accusent d'une manière palpable la stagnation de l'air. Bien qu'on s'empressât de lever le camp, l'hôpital de Mascara fut bientôt tellement encombré de malades qu'il fallut installer une ambulance spéciale pour les cholériques sur un plateau aéré à 2 kilomètres de la ville. On parvint à en sauver la moitié; vers la fin de septembre, l'épidémie disparut spontanément comme elle était née.

La côte orientale de l'Espagne doit être rangée parmi les zones où se révèle le mieux cette intime connexité des causes climatériques générales et des endémies. Les chaînes qui abritent le littoral, du cap de Tarifa aux Pyrénées, y créent des bassins à température presque tropicale, de véritables serres chaudes où viennent très bien les palmiers et la canne à sucre. Cette zone méditerranéenne est dans tout son parcours un long foyer d'endémie; les fièvres y règnent habituellement avec plus ou moins d'intensité, et, lorsque des circonstances météorologiques particulières viennent s'ajouter à ces dispositions locales, on voit surgir des calamités comme la terrible épidémie de fièvre jaune qui a décimé la population de Barcelone en 1821. Barcelone est située dans une gorge basse fermée de trois côtés par de hautes montagnes et ouverte seulement à l'est, du côté de la mer; or pendant l'épidémie de 1821 les vents, presque toujours très faibles, ont constamment soufflé du sud. Ici encore on peut signaler des exceptions qui confirment la règle. Quand la fièvre jaune éclatait en 1828 à Gibraltar, qui est abrité derrière un rocher de 1,300 pieds de haut contre les vents du large, la ville voisine de Tarifa, malgré l'état fâcheux de ses égouts, fut épargnée, grâce à l'active ventilation qu'y produisent en tout temps les brises qui viennent de la mer.

Les exemples de l'insalubrité des lieux encaissés abondent; l'Algérie malheureusement en fournit beaucoup. La garantie d'une situation sanitaire favorable, c'est, selon M. Pauly, la *hauteur relative*, ou le fait de ne pas être dominé par les localités immédiatement voisines. C'est la condition indispensable du libre essor des vents. Cette hauteur relative qui garantit l'immunité contre les endémies causées par des miasmes n'a nullement besoin d'être accompagnée d'une hauteur absolue considérable. Les archipels polynésiens et australiens nous présentent une foule de terres basses à fleur d'eau dont la salubrité est merveilleuse parce que les vents alizés ou les vents généraux d'ouest y règnent presque chaque jour de l'année. Ces îles ont souvent des montagnes centrales, mais ces montagnes n'arrêtent point le jeu des vents, qui ont dans les mers du sud une puissance remarquable. Les plaines de la Plata et du Paraguay, si célèbres par leur salubrité, ne s'élèvent qu'à une faible hauteur au-dessus du niveau de la mer, mais dans ces im-

mensités rien ne gêne la circulation des vents. Ce sont les vents ici, bien plutôt que les saisons, qui règlent les mouvemens du thermomètre, et la force motrice qu'ils possèdent est accusée par les déplacemens violens des eaux du grand estuaire de la Plata.

La salubrité de toute la portion de l'Amérique méridionale située en dehors des tropiques résulte des témoignages les plus divers. Il en est déjà question dans les *Lettres édifiantes* des pères jésuites des XVIIe et XVIIIe siècles. « Nous sommes arrivés ici à travers mille dangers, écrit le père Chomé de Corrientes; nous subissons les plus dures épreuves, couchant sur la terre nue, à l'ardeur du soleil comme à la fraîcheur des nuits. Cependant nous sommes arrivés en bonne santé. Nos pères, malgré leurs fatigues, parviennent ici à un âge très avancé. Il y a à Corrientes bon nombre de ces saints vieillards dont la vieillesse est si grande qu'on est obligé de les porter à l'église et de les rapporter. » Cette longévité est en effet un des traits caractéristiques des indigènes de ces heureuses contrées. Sans parler d'une négresse qui est morte à Cordova vers la fin du siècle dernier à l'âge de cent quatre-vingts ans, Dobrizhoffer cite des hommes dépassant la centaine qui « montent des chevaux fougueux comme des enfans de douze ans, » et il ajoute que les femmes vivent encore plus longtemps que les hommes, n'étant pas tuées à la guerre. Les fièvres sont extrêmement rares dans cette partie de l'Amérique, même sur des points où les eaux stagnantes, les lagunes et les marais sont répandus, enfin dans des localités dont la température annuelle est très supérieure à celle du midi de l'Europe et même d'Alger. D'après Martin de Moussy, dans ces régions, l'Européen n'est exposé à aucune de ces maladies qui rendent si dangereux les premiers temps du séjour dans les contrées tropicales, et les travaux de défrichement ne produisent pas ces fièvres si graves qui accompagnent ailleurs les premiers essais d'agriculture. Le tempérament des immigrans se modifie fort peu, on n'y subit pas l'effet qu'amène à la longue le séjour de la zone torride : ils ne pâlissent point, ne brunissent que légèrement, et conservent la plénitude de leurs forces. La salubrité des provinces argentines, résultat d'un climat maritime à courans atmosphériques constans et puissans, va de pair avec une fertilité sans égale; on sait quelle est la richesse des pampas en bétail de toute sorte. Aussi l'immigration y porte des flots chaque jour plus épais de population. Malheureusement l'extension de la grande ville européenne sous ces basses latitudes y a créé la malaria urbaine et développé sur les côtes des foyers d'insalubrité.

L'importance capitale du rôle dévolu aux vents comme purificateurs de l'atmosphère devient surtout sensible par les contrastes que présentent des régions placées en apparence dans des conditions climatériques tout à fait semblables. De part et d'autre, on trouve les pluies tropi-

cales, les forêts vierges aux arbres enserrés par des réseaux de lianes, un humus épais enrichi par les débris des vieux troncs et des plantes herbacées, un soleil assez ardent pour faire mûrir le café, le sucre et le cacao, et pourtant d'un côté règnent les fièvres et le choléra, comme sur les îles et les côtes de la mer des Antilles, tandis que de l'autre on a le climat délicieux et vivifiant des îles de la mer du Sud, telles que les Viti, Tonga-Tabou, Taïti, les Samoa, etc. « Là, dit M. Pauly, comme dans les pays les plus sains de l'Europe, l'immigrant européen n'a rien à redouter du climat ni du sol : il peut défricher la terre et travailler de ses propres bras sans avoir besoin de recourir au travail de l'esclave ou des coulies, ainsi qu'il est forcé par le climat de le faire aux Antilles. Là, au lieu de perdre rapidement ses forces et de se sentir dominé par une atmosphère intoxicante, l'Européen se sent vivre avec bonheur dans un air éminemment salubre, et là sa santé ne dépend plus que de sa conduite et de sa valeur morale. »

La salubrité exceptionnelle de la plupart de ces îles est d'ailleurs attestée par la facilité avec laquelle les animaux domestiques importés d'Europe y multiplient. On peut affirmer que rien ne témoigne d'une manière aussi décisive en faveur du climat d'un pays chaud que la prospérité des animaux domestiques en général, et en particulier des races bovines, des moutons et des chevaux. Ces animaux, dont l'existence est liée si intimement à la fortune des sociétés humaines, ne réussissent bien que dans les pays sains. Là où des troupeaux de bœufs se multiplient avec rapidité en conservant une peau fine, luisante, une grande agilité des mouvemens, on peut être certain que la malaria n'existe pas. Dans les *Sunderbunds* des bouches du Gange, au delta du Niger, sur les côtes du Choco dans la Nouvelle-Grenade, à Chagres, Carthagène, les races bovines n'apparaissent plus qu'en échantillons clair-semés et dans un état déplorable. Au contraire, aux îles Sandwich, il a suffi de laisser quelques couples de bœufs et de chevaux errer dans les savanes de la Grande-Havaï pour y créer des troupeaux considérables, qui constituent aujourd'hui une très grande richesse pour ces îles, et qui rivalisent avec ceux des pampas de la Plata. Ces troupeaux vivent sur les savanes herbeuses qui couvrent une grande partie des Sandwich, des Mariannes, des Carolines, de la Nouvelle-Calédonie, et ces savanes elles-mêmes naissent sous l'influence des vents alizés. Ce sont ces courans constans qui apportent dans ces parages cet air à la fois humide, frais et stimulant qui crée les prairies. Dans les pays tropicaux où les alizés sont intermittens et coupés par des calmes, la forêt vierge est épaisse et l'air croupissant : c'est ce qui se voit sur les côtes du Brésil où la Serra-do-Mar arrête les brises du large et empêche la ventilation du pays. Là où l'alizé passe librement, on voit la forêt s'éclaircir; l'air et la lumière pénètrent dans les massifs, la savane herbeuse apparaît, la vie animale

est puissamment stimulée, et les familles humaines prospèrent sans effort. La côte du Brésil devient en effet plus salubre en remontant vers l'équateur, et la malaria disparaît complétement à la hauteur de Pernambuco; c'est qu'au nord de Rio la Serra-do-Mar s'abaisse, le pays s'ouvre aux vents du large et se déploie en plaines verdoyantes qui rappellent les campagnes de l'Angleterre.

Au reste dans l'hémisphère sud les vents généraux, alizés et vents d'ouest, sont beaucoup plus constans et plus puissans que les vents de l'hémisphère nord. Quand les grands clippers de l'Australie entrent dans les régions de ces *braves vents d'ouest* (*brave west winds*), ils font jusqu'à 150 milles et plus par jour, tandis que dans l'Atlantique les vents d'ouest ne produisent qu'un maximum de 100 milles. Cette puissance d'impulsion se retrouve dans les alizés du sud-est, dont le domaine a d'ailleurs une largeur de 3,000 kilomètres, tandis que la zone des alizés du nord-est n'a pas 2,000 kilomètres de largeur. Enfin dans les mers du sud la proportion des calmes est beaucoup plus faible que dans celles de l'hémisphère nord. Maury résume ces faits en comparant la vitesse qui entraîne l'atmosphère dans l'hémisphère sud à la marche d'un train express, tandis que dans l'hémisphère nord l'air ne marche qu'avec la vitesse d'un train omnibus, train pour lequel il y a des gares nombreuses et des temps d'arrêt. La rapidité et la constance de la circulation atmosphérique dans cet hémisphère presque entièrement couvert par les eaux paraissent donc être les conditions déterminantes de la salubrité des terres australes (1). Quand la malaria apparaît dans ces parages, on trouve toujours soit des centres d'aspiration ou des zones de calme, comme à Java et dans la partie nord de l'Australie, soit des obstacles à la propulsion du vent, tels que des chaînes de montagnes, comme à Madagascar. Dans ces cas, l'impulsion des courans atmosphériques se ralentit, et ils perdent leurs propriétés vivifiantes. A la Plata, c'est dans les vallées du Tucuman, de Salta, de Jujuy, ravines profondes dominées par de puissans contre-forts des Andes, que l'on rencontre les fièvres; mais la vaste plaine nivelée où sont contenus les territoires du Chaco, de Corrientes, de Cordova, de Buenos-Ayres, comme les plaines ondulées qui constituent une partie de l'Uruguay, des missions du Paraguay, et des provinces brésiliennes de Parana, de Minas-Géraès, de Rio-Grande-do-Sul, sont d'une salubrité parfaite.

L'Australie offre la même salubrité dans ses immenses plaines intérieures, ce n'est qu'au-delà du tropique, dans la partie nord de ce vaste

(1) La salubrité relative des contrées tropicales de l'hémisphère sud ressort aussi des tableaux statistiques de Boudin, qui prouvent que la mortalité des Européens dans ces régions est supérieure non-seulement à celle des régions tropicales de l'hémisphère nord, mais encore à celle des *pays tempérés* de l'Europe. (Armand, *Traité de climatologie générale*, 1873.)

continent, qu'apparaissent les marais et la malaria; mais c'est aussi là que se trouvent des zones de calmes et des centres d'aspiration qui s'étendent jusqu'à l'archipel malais. M. A. Grisebach, dans son livre intitulé *la Végétation du globe* (1), fait remarquer que la zone des calmes équatoriaux se reconnaît sur divers points des continens, où l'échauffement du sol permet à des couches d'air chargées de vapeur de prendre un mouvement ascensionnel. Un de ces centres d'aspiration se trouve au nord de l'Amazone, entre le Rio-Negro et le pied des Andes. Là règnent des vents irréguliers, des calmes avec dépression barométrique, et des pluies continuelles; là les forêts vierges sont inextricables, l'air stagnant, l'homme sans force, le climat pernicieux. Plus à l'est, la vallée de l'Amazone, qui est en réalité une immense plaine à pente presque insensible, balayée par le souffle constant des alizés, se couvre de savanes, et le climat est très sain.

C'est dans l'Amérique centrale que se trouvent rapprochées les zones les plus complétement différentes au point de vue de la salubrité; on y voit, tout à côté les uns des autres, des foyers redoutables d'endémies et des régions parfaitement habitables malgré le climat équatorial. Toute la côte orientale ou atlantique, depuis la Véra-Cruz jusqu'à l'isthme de Panama, est tristement célèbre par son insalubrité, tandis que les plateaux intérieurs du Nicaragua et du Costa-Rica, dont l'altitude moyenne est sensiblement la même que celle du rivage atlantique, et qui ont aussi la même température moyenne, peuvent être rangés parmi les régions les plus propres à la colonisation.

Le versant atlantique de l'Amérique centrale n'est qu'une bande étroite de plaines horizontales et fangeuses qui longent le pied de la cordillère, laquelle par une pente abrupte s'élève brusquement à quelques milliers de mètres. C'est « l'enfer des terres chaudes; » la montagne le sépare des heureuses régions de l'intérieur, doucement inclinées vers le Pacifique et couvertes de cultures et de villages. La chaleur et l'humidité donnent à cette bande d'alluvions de la côte une fertilité sans égale; mais un climat meurtrier en éloigne l'émigrant européen. Au milieu de ces magnifiques forêts aux aromes pénétrans, il respire la mort. Il règne dans cette zone une torpeur indéfinissable, une tendance à la vie passive, contre laquelle il faut réagir à tout prix lorsqu'on veut échapper à l'ennemi qui vous guette, car dans ces pays toute attaque de fièvre est grave ou mortelle. C'est la conséquence de la stagnation de l'air. Les vents régnans du nord-est sont arrêtés par le rempart de la cordillère, et cet obstacle suffit pour vicier l'air de la côte, comme sur d'autres rivages également plats et surplombés par des massifs montagneux (le Choco dans la Nouvelle-Grenade, certaines plages de Madagascar, la côte de Batavia, etc.).

(1) *La Végétation du globe, esquisse d'une géographie comparée des plantes*, par A. Grisebach, traduit par P. de Tchihatchef, Paris 1875; Th. Morgand.

Cette insalubrité des côtes a été le grand obstacle à la construction de la voie ferrée de l'isthme de Panama. A peine débarqués à Chagres, les terrassiers irlandais employés aux travaux de ce chemin de fer perdaient non-seulement le teint frais qui distingue leur race, mais l'appétit et la force musculaire; ils furent presque tous exterminés par la maladie. Les nègres des Antilles eux-mêmes souffrirent beaucoup des atteintes du climat et se retirèrent en foule. Les Chinois, attirés par la promesse d'une paie très élevée, succombaient par centaines, on en vit beaucoup se suicider pour échapper aux souffrances de la maladie; ils allaient s'asseoir, à la chute du jour, sur les sables de la baie, à la marée basse, et là, les yeux fixés sur l'horizon, se laissaient noyer par le flot. Le chemin de fer de Panama a coûté 500,000 francs par kilomètre, et, dit-on, une vie d'homme par traverse posée sur la voie. On avait d'abord songé à prendre pour point de départ du chemin de fer de l'isthme le magnifique port de Porto-Bello; mais ce port est complétement fermé par une ceinture de hauteurs qui empêchent les vents du large d'y renouveler l'air corrompu par les miasmes des marais voisins, et il en résulte une mortalité si effrayante qu'on a dû renoncer aux avantages exceptionnels qu'offrait une pareille tête de ligne. Aspinwall, sur la même côte, a également une réputation d'insalubrité des mieux fondées. « Les immigrans qui ont pu résister, dit un voyageur, montrent des visages jaunes, amaigris, l'aspect de ruines ambulantes; seuls les yeux brillent d'un vif éclat, celui du feu de la fièvre et du feu de la spéculation. Tout se vend si cher à Aspinwall que le moindre débitant a bientôt fait fortune, quand la fièvre ne vient pas arrêter son essor. » A Carthagène, sur la même côte encore, la transpiration que provoque une chaleur étouffante donne aux habitans la couleur livide des malades, leurs mouvemens sont sans vigueur, leur voix faible et traînante. C'est de là que l'amiral anglais Vernon ramena en 1741 une armée que les fièvres avaient réduite au dixième de l'effectif. « Au mouillage près de l'île Roatan, sur la côte de Honduras, dit Lind, les vaisseaux mouillent dans un bassin tellement abrité par de hautes montagnes, qu'il est inaccessible aux vents. L'air stagnant devient si funeste qu'après l'avoir respiré quelques jours on est attaqué subitement de vomissemens violens, de maux de tête, de délire, et qu'en moins de deux ou trois jours on voit le sang dissous sortir par tous les pores. Il est probable que l'eau de mer se putréfierait promptement en de tels lieux, si son mouvement n'était entretenu par les courans du large. »

Les faits de ce genre prouvent d'une manière évidente le danger de la stagnation de l'atmosphère, et la contre-épreuve est fournie par la salubrité bien démontrée des bas plateaux de l'intérieur. Celle des plateaux élevés du Guatemala, du Honduras, de San-Salvador, s'explique aisément par leur altitude considérable; mais pour rendre compte de la salubrité du Nicaragua et du Costa-Rica on ne voit que l'influence bien-

faisante des vents du nord-est qui balaient ces plaines, dont le niveau, en plusieurs points, n'excède pas 40 mètres. Ici, les alizés, après avoir soufflé sur les plaines et les grands lacs, s'échappent librement à travers les vastes percées qui interrompent la cordillère du Pacifique. Si cette chaîne formait une muraille continue comme celle de la côte atlantique, l'atmosphère du bassin intérieur, au lieu d'être sans cesse vivifiée par des courans actifs, offrirait probablement la torpeur malsaine qui rend la côte atlantique si insalubre. Les nombreuses portes ouvertes au vent tout le long du Pacifique sont la cause des courans si constans dont l'existence est attestée par les voyageurs qui ont visité les régions de l'intérieur; ces courans suscitent sur les lacs Nicaragua et Managua une houle puissante, et y donnent lieu à un ressac non moins violent que celui de l'Océan. Aussi un voyageur contemporain, M. P. Lévy, n'hésite-t-il pas à déclarer que le climat du Nicaragua est un des plus sains de tous ceux qu'on peut trouver sous la zone torride (1).

L'influence néfaste des calmes sous les basses latitudes est confirmée par l'étude des saisons du Sénégal. Lorsqu'on veut se faire une idée exacte du climat de cette région, il faut recourir à l'excellent ouvrage que vient de publier M. le docteur Borius, qu'un long séjour dans nos colonies a familiarisé avec les maladies des Européens dans les pays chauds (2). Au Sénégal, où le soleil passe au zénith deux fois par an, l'année se divise en deux saisons parfaitement tranchées. La première, de décembre à la fin de mai, est la *saison sèche,* elle est fraîche et agréable sur le littoral (à Saint-Louis et Gorée), et saine surtout pour l'Européen; elle permettrait l'acclimatement, si elle n'alternait pas avec une saison éminemment chaude, humide et malsaine, l'été tropical, qui dure de juin à novembre, et qui a reçu le nom assez mal choisi d'*hivernage* dans le sens de mauvaise saison. Le commerçant qui peut aller passer cette saison en Europe résiste longtemps au climat sénégambien. Dans l'intérieur, la saison sèche n'est douce que pendant les trois premiers mois, auxquels succède une période de chaleurs intolérables qui rendent le séjour de l'intérieur du pays presque aussi dangereux que pendant l'hivernage. Dans la saison sèche dominent les vents de nord-est, vents secs qui dessèchent les marais. L'hivernage amène « une humidité prononcée, des calmes nombreux, des vents faibles et variables, une température moyenne élevée à oscillations faibles, une dépression barométrique sensible, des pluies, des orages, l'inondation

(1) P. Lévy, *Notas sobre la republica de Nicaragua,* Paris 1873.

(2) *Recherches sur le climat du Sénégal,* par M. A. Borius, Paris 1875; Gauthier-Villars. — L'auteur résume dans son livre vingt années d'observations de toute sorte faites par les médecins et les pharmaciens de la marine qui ont habité ce pays, et il y joint les résultats d'une expérience personnelle de cinq années, ainsi que les précieuses données fournies par les frères de Ploërmel.

des cours d'eau, un mauvais état sanitaire des Européens. » Pendant cette saison, tout le monde est plus ou moins atteint, la maladie est l'état habituel des Européens, et la mortalité très considérable.

Le calme fréquent de l'air en Algérie, l'indécision, la variabilité et la faiblesse des vents, les brumes et les brouillards qui en sont la conséquence, voilà probablement aussi quelques-unes des causes principales de l'insalubrité de certaines régions de notre colonie. Il faut ajouter que les vents continentaux du sud, à faible tension électrique, les vents *négatifs,* comme on dit, semblent exercer une action fâcheuse qui se manifeste par des troubles de l'innervation et prédispose aux maladies endémiques. Le reboisement des hauteurs serait un remède contre l'influence de ces vents sahariens et en même temps contre la sécheresse habituelle de l'air.

« Les vents maritimes généraux, alizés et vents d'ouest, dit M. Pauly, doivent leurs propriétés vivifiantes, selon toute probabilité, à leur passage comme vents d'évaporation sur les mers. Ils se chargent ainsi de vapeur d'eau et d'électricité positive; leur invisible vapeur d'eau les rend aptes à créer cette bénignité de l'atmosphère, cette douceur du fond de l'air inconnue aux climats plus beaux, mais moins sains, de la Méditerranée, de l'Orient et de l'Inde, dont la formule, surtout pour les deux premiers climats, est : *soleil ardent et air froid,* ou au moins *très frais.* Ces climats doivent évidemment cette âpreté de l'air à la rareté des vapeurs aqueuses. » Quant à l'électricité positive dont les vents d'ouest sont chargés, M. Pauly pense qu'elle en explique la richesse en ozone, constatée par divers observateurs. Or on sait quelle action stimulante la présence de l'ozone, de cet oxygène à l'état actif, exerce sur la santé générale. Il paraîtrait d'ailleurs, d'après les recherches que M. Jacolot a faites pendant la campagne de la *Danaé,* que la rapidité des vents eux-mêmes suffit pour augmenter l'ozone de l'air.

Les propriétés oxydantes de l'ozone se manifestent par une plus rapide combustion des débris organiques abandonnés à l'air libre, et c'est en ce sens que les vents chargés d'ozone sont des vents salubres; mais c'est probablement surtout par des effets mécaniques de dispersion et de transport que les vents généraux sont appelés à purifier les couches d'air viciées. Quelle que soit l'idée qu'on se fasse de la nature des miasmes qui produisent les épidémies, — que ce soient des spores d'une algue, des germes d'infusoires ou de simples exhalaisons du sol, que chaque maladie ait son miasme particulier ou qu'une même forme morbide puisse résulter d'une atmosphère contaminée par des causes diverses, — il est certain que de puissans courans atmosphériques, en balayant le sol, renouvellent l'air et enlèvent les principes délétères. En tout cas, il est hors de doute que les calmes prolongés sont un danger pour les villes où s'accumulent sans cesse des gaz méphitiques; ce dan-

ger existe également dans les pays chauds quand les terres d'alluvion sont défrichées ou quand les débordemens des rivières laissent exposées au soleil des couches de limon riches en débris organiques (1).

Les recherches de M. le général Morin, celles de M. Le Blanc et de M. le docteur F. de Chaumont sur la ventilation établissent la nécessité d'une circulation active de l'air pour les malades comme pour les personnes saines. On peut admettre que l'air d'une pièce de capacité moyenne, habitée par une seule personne, peut être maintenu à un degré suffisant de salubrité, s'il est renouvelé une fois par heure; si la pièce est occupée par plusieurs personnes, le renouvellement complet de l'air doit avoir lieu cinq ou six fois, dans certains cas huit ou neuf fois par heure. Pour les casernes anglaises, où l'espace cubique alloué à chaque homme est de 17 mètres cubes, le volume d'air nouveau à introduire est fixé à 85 mètres cubes par heure et par tête, c'est-à-dire que l'air doit être renouvelé cinq fois par heure; chez nous, la proportion normale n'étant que de 10 ou 12 mètres cubes, la ventilation devrait être beaucoup plus énergique encore, tandis qu'elle est malheureusement presque toujours tout à fait insuffisante (2). Tous les hygiénistes sont aujourd'hui d'accord pour poser en principe qu'il faut fournir de l'air pur en aussi grande quantité que possible aux hôpitaux, aux ambulances, aux casernes, aux écoles et aux ateliers, et faciliter la circulation atmosphérique dans les quartiers populeux. C'est dans cette voie que se trouve la véritable prophylaxie contre toutes les maladies infectieuses. Des faits très curieux prouvent même que la simple exposition à l'air peut être un moyen de guérison.

On peut citer à cet égard les résultats étonnans obtenus par un médecin de l'armée anglaise, Robert Jackson, vers la fin du siècle dernier. Les malades atteints de fièvres ou de dyssenteries rebelles étaient placés par cet habile praticien sur des charrettes ou des voitures découvertes, promenés ainsi par tous les temps et souvent au milieu de la confusion d'une retraite précipitée. Le jour, au grand soleil, les malades étaient abrités par des rameaux feuillus; mais la nuit ou par les temps couverts ils étaient absolument exposés à l'air libre, sans souci de la pluie et de la rosée. Jackson a vu ainsi des malades désespérés sortir guéris de cette épreuve héroïque, et cela dans des momens où ils étaient privés de remèdes et de soins. Ce moyen du transport à l'air libre (*gestation in open air*) est recommandé surtout pour les cas graves. Le général Félix Douay

(1) Il s'ensuit d'ailleurs que des vents trop faibles peuvent devenir des agens de propagation des épidémies. L'excellent rapport de M. Barth sur les épidémies de choléra constate que les courans d'air avaient une influence réelle sur la propagation du mal à de courtes distances; on le voyait apparaître dans les villages sous le vent d'une localité infectée.

(2) *Comptes-rendus de l'Académie des Sciences*, séance du 4 août 1873.

en a fait l'épreuve au Mexique, lorsqu'un jour il fut obligé d'emmener sur des cacolets un certain nombre de chasseurs atteints de fièvre typhoïde; on s'attendait à les voir succomber avant la fin du jour, et, à la grande surprise du médecin en chef, M. le docteur Houneau, ils furent tous guéris. Le traitement des malades à l'air libre a toujours donné les plus heureux effets en temps d'épidémie, et M. Pauly a même réussi à guérir des attaques de choléra en forçant les malades à marcher longtemps au grand air. Quand l'énergie ou le courage manquait au malade, deux camarades le prenaient chacun par un bras et le promenaient malgré lui. Tel qui vacillait et laissait tomber sa tête au début retrouvait peu à peu une allure plus animée, voyait ses crampes et ses vertiges le quitter et les couleurs renaître sur ses joues pâlies. Dans ce cas, la fraîcheur de l'air chargé de rosée ou de pluie était même une condition d'un succès très prompt. « La faiblesse des malades est d'ailleurs, dit M. Pauly, bien souvent un obstacle qu'on peut vaincre avec une patience suffisante. »

De tels faits prouvent, sur une petite échelle, l'influence bienfaisante et le rôle capital des larges courans d'air pur. Malheureusement nous ne pouvons pas doter une contrée des vents qui lui font défaut. Il faudra éviter les coins du globe où l'air croupit, immobile et malsain. Cependant là encore le pouvoir de l'homme peut s'exercer dans certaines limites; il n'est presque pas de climat qu'il ne puisse modifier soit en mal, soit en bien. Le travail, le travail agricole surtout, et dans les villes l'emploi des nombreux moyens d'assainissement (égouts, squares, etc.), voilà ce qu'il faut pour combattre les influences délétères qui tendent à rendre le climat malsain; mais la sagesse politique, la paix, des capitaux, sont nécessaires pour les mettre en œuvre. L'anarchie, la guerre et les haines sociales entraînent le trouble du travail et deviennent ainsi des causes de déchéance pour la salubrité d'un pays. L'Amérique du Sud fournit bien des preuves à l'appui de ces vérités. Pendant longtemps la guerre civile a été permanente dans la Plata; aussi a-t-on négligé complétement tout ce qui touche à l'hygiène publique. De grandes villes comme Montevideo et Buenos-Ayres, où l'on a la prétention de vivre à l'européenne, ont été bâties sans aucun souci des organes nécessaires à la vie des grandes cités, sans égouts et sans aqueducs; on y boit l'eau des citernes, qui reçoivent les infiltrations du sol. Les tanneries et les *saladeros*, où l'on égorge les bœufs par milliers, se sont installées aux portes des villes, infectant le sol par le sang des animaux abattus et par la putréfaction des dépouilles. Aussi depuis 1859 le choléra et la fièvre jaune ont fait leur apparition dans le bassin de la Plata, et des épidémies graves ont décimé la population des villes. Ce n'est que depuis peu d'années que Buenos-Ayres et Montevideo ont commencé à prendre les mesures de salubrité dont l'urgence venait d'être démon-

trée par l'épidémie de 1871. Ce sont évidemment les causes d'infection urbaine qui ont modifié la constitution médicale de ces climats, autrefois si salubres, et il ne faut pas s'étonner que des villes comme Rio-Janeiro, Buenos-Ayres, Lima, la Nouvelle-Orléans, soient des foyers de maladies typhiques depuis qu'elles sont devenues des fourmilières humaines où l'espace, l'air et l'eau sont distribués avec une déplorable parcimonie.

D'un autre côté, l'abandon des travaux agricoles a eu également une influence néfaste sur ces climats : des rivages qui étaient couverts de villes, de villages et de cultures soignées à l'époque de l'arrivée des Espagnols sont aujourd'hui très insalubres et envahis par des forêts à peu près désertes. On a supposé, pour expliquer ces changemens, que les Indiens possédaient à l'égard de la malaria une résistance bien plus grande que n'en montrent les émigrans européens de nos jours. Cependant nous savons que les fièvres se sont établies, au déclin de l'empire romain, dans la Sicile, dans le Péloponèse, dans l'Asie-Mineure, et il ne vient à l'esprit de personne d'en chercher la raison dans une diminution de la force de résistance de la race grecque ou latine. On sait aussi que la malaria naît et disparaît dans les pays chauds avec les grands bouleversemens comme l'invasion des barbares au ve siècle ou la conquête arabe au viie siècle; de nos jours, nous en constatons l'apparition dans un district à la suite de la rupture d'une écluse, du curage d'un étang, de la formation d'une barre à l'embouchure d'une rivière, et personne ne songe à voir là un symptôme de la dégénérescence des habitans. La vérité, c'est qu'un rapport des plus intimes existe partout, et surtout dans les pays chauds, entre le sol et l'atmosphère ; le travail de l'homme, en déchirant les flancs de la terre par la culture, en l'aérant par les labours, en y semant des plantes herbacées annuelles à la verdure rapide et vivace, et, — chose essentielle, — en régularisant le régime des cours d'eau, finit par créer une atmosphère plus salubre. C'est ainsi qu'il est permis d'espérer que le développement de l'agriculture pourra sensiblement améliorer le climat de notre colonie africaine, où la terre arable abonde, où le soleil est des plus généreux, où il ne manque qu'une atmosphère plus riche en ozone et en vapeur d'eau. En couvrant le pays de végétation à feuilles tendres comme celles des céréales, du coton, de la vigne, en reboisant les hauteurs, en multipliant les irrigations, on serait sûr d'apporter au climat du Tell algérien d'heureux changemens et d'atténuer dans une forte mesure les inconvéniens qui résultent du voisinage du Sahara et de l'insuffisance de la ventilation naturelle.

R. Radau.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 mai 1875.

Que se passe-t-il donc depuis quelques jours en Europe? quels souffles étranges ont traversé l'atmosphère? On dirait en vérité qu'il y a par instans des épidémies de mauvais bruits, des contagions de panique.

La veille encore, les gens paisibles du continent, et ils sont nombreux, vivaient dans une certaine quiétude, sans penser à mal; le lendemain l'alarme est partout sur la foi d'une correspondance adressée de Paris à un journal étranger. Le *Times* a lancé sa lettre à « sensation,» et voilà les imaginations en éveil! Les moindres faits sont interprétés avec une curiosité fiévreuse. Les intentions des gouvernemens deviennent des énigmes qu'on interroge passionnément. Le voyage de l'empereur de Russie à Berlin prend tout à coup les proportions d'un événement qui doit décider des prochaines destinées du monde. Le congé pris récemment par M. l'ambassadeur d'Allemagne à Paris est nécessairement rapproché de l'entrevue des souverains et d'un certain nombre d'autres indices. Tous les élémens de la situation européenne sont analysés, décomposés. Les augures se regardent, et au même instant, sans qu'on sache trop pourquoi, de toutes les capitales, de Londres et de Saint-Pétersbourg, de Vienne et de Rome, revient l'invariable et irritante question : que se passe-t-il donc? S'est-il produit quelque circonstance inconnue qui puisse expliquer ces agitations d'opinion et donner le prétexte, à demi plausible, de complications nouvelles? Tout cela ne serait-il au contraire que l'artifice de politiques qui, par passion, par calcul ou par intérêt, s'occupent à rassembler des nuages, à laisser voir les signes de mystérieuses et inévitables tempêtes? Il faut en prendre son parti, c'est un peu le résultat d'une situation générale où l'opinion reste facilement accessible à ces mouvemens d'inquiétude et de susceptibilité nerveuse, parce qu'elle sait bien que les événemens qui se sont accomplis n'ont pas laissé l'Europe dans les conditions les

plus favorables de tranquillité et de sécurité. La dernière campagne entreprise par les journaux allemands contre la réorganisation toute simple de la France n'était point certes de nature à dissiper ces malaises; elle était trop coordonnée, trop systématique pour ne pas donner à croire que ces polémiques traduisaient sous une forme particulière des arrière-pensées et des préoccupations peu rassurantes. La correspondance du *Times*, dont l'origine n'est pas difficile à démêler, n'a été, à tout prendre, que le dernier mot de ces polémiques; elle a montré brusquement, avec une certaine crudité hardie, que tout n'allait pas pour le mieux en Europe, qu'il pouvait y avoir des points noirs dans les rapports de la France et de l'Allemagne. Soit, on peut signaler les points noirs, si l'on veut; est-ce à dire que cette fantasmagorie, qui étourdit l'Europe depuis deux ou trois semaines, cache des combinaisons obscures et redoutables, ou, pour appeler les choses par leur nom, un danger imminent de guerre? C'est ici que l'exagération des commentaires dépasse la réalité. Les nouvellistes « à sensation » n'y réfléchissent pas; on ne se lance pas ainsi par caprice, sans raison, sans prétexte, dans une guerre qui après tout ne répondrait pas plus aux intérêts de l'Allemagne qu'aux intérêts de la France, et qui serait sûrement, visiblement aujourd'hui une violence faite à tous les sentimens de l'Europe. La meilleure manière de dissiper ces fantômes, c'est de les regarder en face en se disant que, même dans des circonstances où tout est possible, il y a cependant encore une limite dans tout ce qui constitue une situation.

D'où viendrait la guerre à l'heure où nous sommes? Ce n'est point à coup sûr la France qui offre un prétexte par ses actes, par les dispositions qu'elle témoigne, par le caractère de sa politique. On aurait beau s'évertuer, on ne trouverait que la paix dans les besoins et les désirs de notre pays. La France a été éprouvée par la guerre, elle a subi, sans importuner le monde de ses plaintes, les rigueurs qui lui ont été infligées. Depuis qu'elle a signé le traité de Francfort, elle n'a manqué à aucune de ses obligations, et la meilleure preuve, c'est qu'on n'a pas eu à lui rappeler ses engagemens. L'indemnité, elle l'a payée jusqu'au dernier centime, capital et intérêts. La rupture avec des provinces qui étaient une partie d'elle-même, elle l'a subie. L'assemblée a tout voté à peu près sans discussion, le gouvernement a tout exécuté sans subterfuge. S'il y a un exemple de loyauté dans la soumission à la mauvaise fortune, c'est celui qu'a offert notre pays, et en exécutant strictement jusqu'au bout ce qu'elle avait promis la France a su depuis quatre ans avoir le courage de la réserve et de l'abstention dans les affaires du monde. Ce n'est pas qu'elle se désintéresse de tout ce qui touche des nations dont elle a été l'amie quelquefois utile; elle n'a pas voulu qu'on pût la soupçonner de se mettre à la poursuite d'alliances qui se re-

nouent par la force des choses, par la communauté des intérêts, non par un artifice de diplomatie remuante. Toutes les fois que s'est présentée une occasion où pouvaient se produire des froissemens, des difficultés, nous nous sommes tenus à l'écart. Lorsque l'an dernier le cabinet de Berlin, avec un zèle qui n'a pas été absolument récompensé, s'est donné tant de peine pour acquérir un droit de patronage en Espagne et pour provoquer la reconnaissance du gouvernement du général Serrano, notre ministre des affaires étrangères n'a certes rien fait pour contrarier ces combinaisons. Lorsque l'Allemagne s'est engagée dans la lutte religieuse qu'elle poursuit, le gouvernement français s'est employé et il s'emploie encore à décourager des manifestations qui seraient peu conformes à sa politique, dangereuses pour nos intérêts nationaux. Lorsque des souverains se sont réunis avec l'intention avouée de traiter exclusivement entre eux les plus sérieuses questions européennes, peut-être même des questions qui nous touchaient, est-ce qu'il y a eu dans notre pays une marque de mauvaise humeur? La France s'est tenue pour satisfaite, sachant que ce qui pouvait sauvegarder la paix de l'Europe était une garantie pour elle. La France, sans rien demander, sans rien rechercher, n'a cessé de témoigner ses dispositions amicales et confiantes à l'Angleterre, à la Russie, à l'Autriche. Avec l'Italie, elle est allée plus loin, elle a supprimé spontanément pour le bien des deux nations tout ce qui pouvait être un prétexte d'ombrage. Avec l'Allemagne elle-même, elle a montré une telle réserve que, lorsque récemment des journaux d'outre-Rhin ont voulu faire un dossier contre nous en se servant des intempérances de notre presse, ils n'ont trouvé que des extraits insignifians de quelques journaux inconnus ou dénués de toute importance. Le procès est tombé sous le ridicule d'une accusation saugrenue.

C'est qu'en effet la France n'a depuis quatre ans qu'une seule pensée, une préoccupation dominante : s'abstenir de tout ce qui pourrait l'entraîner dans des complications extérieures où elle n'a que faire, pour se concentrer sur elle-même. Est-ce par là qu'elle peut être accusée de se montrer agressive? Quoi de plus simple cependant? La France a eu pendant la dernière guerre son organisation militaire brisée, ses forteresses démantelées; elle a perdu ses frontières, ses défenses, son matériel, qui a été pris ou ruiné. Elle s'occupe tout simplement aujourd'hui de reconstituer ses forces; elle fait ce que font la plupart des puissances européennes, grandes ou petites, qui n'ont pas subi les mêmes épreuves, et cette réparation, elle ne la poursuit nullement avec cette hâte fiévreuse dont on l'accuse. Elle a échelonné ses dépenses, de telle façon qu'elle ne peut se passer de temps, et c'est une véritable plaisanterie de représenter la création d'un quatrième bataillon par régiment comme le signe de préméditations belliqueuses, comme le préliminaire d'une prochaine entrée en campagne! Pour bien

des années, notre pays a besoin de travail, et on ne fera croire ni à la France ni à l'Europe elle-même que c'est nous qui, après des malheurs si grands et encore si récens, pouvons songer à troubler une paix aussi nécessaire pour nous que l'ordre intérieur. Ce serait une erreur égale de supposer la France uniquement occupée de fourbir ses armes ou de la croire follement agitée de ces craintes que les correspondances étrangères lui attribuent. La vérité est que, pour elle, la paix est un acte de raison et de réflexion qui ne ressemble ni à une abdication ni à une faiblesse, pas plus que le recueillement de la Russie après 1856 n'était une faiblesse ou une abdication.

Ce n'est donc pas de la France, même pour cette revanche dont on nous accuse de nourrir la pensée, ce n'est pas de notre pays certainement que peut venir aujourd'hui un signal de guerre. Est-ce l'Allemagne qui prendrait l'initiative? Après tout, il faudrait une cause ou un prétexte, et, à défaut d'une cause saisissable, il faudrait au moins un intérêt pressant, impérieux. Où est cet intérêt? Que des Allemands aient vu avec une certaine surprise mêlée de dépit et d'amertume la promptitude avec laquelle la France s'est reprise à la vie, c'est possible, on nous fait cette confidence, et on dit aussi qu'en présence du rétablissement imprévu de nos forces des militaires de Berlin expriment tout haut le regret que la victoire de 1870 n'ait point été poussée plus loin. A leurs yeux, la paix de Francfort aurait été insuffisante, la France se relève trop vite, elle est trop riche, trop prospère; d'ici à quelques années, si l'on n'y prend garde, elle se retrouvera aussi forte qu'autrefois, elle aura refait son organisation militaire, et alors elle pourra engager avec des chances nouvelles la guerre de revanche qu'elle médite sans cesse. Mieux vaudrait en finir tout de suite, sans plus attendre, se jeter de nouveau sur la France avec ou sans prétexte, et la réduire à l'impuissance pour longtemps! C'est un raisonnement assez soldatesque que peuvent se permettre tout au plus des militaires enivrés de succès. Le peuple allemand et les politiques qui le dirigent n'en sont pas là, nous le supposons. Ainsi voilà deux nations puissantes qui ont été en lutte, celle qui a été vaincue a subi toutes les conditions, elle a payé ce qu'on lui a demandé, elle a rempli jusqu'au bout les engagemens les plus rigoureux, elle s'interdit jusqu'à une apparence d'hostilité : n'importe, il serait permis de rouvrir la guerre contre elle sous prétexte qu'elle n'a point été assez abattue et qu'elle pourrait un jour ou l'autre devenir dangereuse! A ce prix-là, quelle est la nation qui ne serait pas menacée? quelle indépendance serait à l'abri?

L'Allemagne est certainement la première intéressée à désavouer des idées qui la rendraient immédiatement suspecte à l'Europe entière. En définitive, elle a besoin de la paix comme tout le monde. Elle a réalisé par une étonnante fortune une œuvre nationale qu'elle osait à peine

rêver il y a dix ans. Ce qu'elle a commencé par une victoire des armes, elle est obligée de l'achever par la politique, par des efforts persévérans, et certes personne ne songe à la troubler dans son travail d'unification. Que gagnerait-elle à la guerre? Elle se promettrait d'être encore une fois victorieuse, c'est possible; elle ne risquerait pas moins tout ce qu'elle a fait dans une grosse aventure. Si elle poussait la France à la dernière extrémité, elle n'espérerait pas sans doute réussir sans combat, elle serait exposée à rencontrer une résistance désespérée, peut-être même plus sérieuse qu'en 1870, et, au bout du compte, la guerre est toujours la guerre, elle a des chances pour ceux qui savent les mériter. Une lutte qui se prolongerait ou qui prendrait certaines proportions entraînerait l'Allemagne dans des complications dont elle ne pourrait mesurer les conséquences, et, tout bien pesé, il n'est point impossible que les politiques allemands n'apprécient les avantages de la paix un peu mieux que les militaires impatiens qui ne rêvent que batailles, dont on nous a si bizarrement exposé les théories et les plans de conquête.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'une guerre comme celle dont on parle ne se ferait pas de l'aveu de l'Europe, qui se sentirait profondément atteinte. L'Allemagne a de vieilles et traditionnelles relations qu'elle a su renouer ou entretenir. Elle a fait l'alliance des trois empereurs dont elle se sert selon les circonstances. Il n'est pas moins vrai que, si elle se fait craindre, selon le mot de M. de Moltke, elle ne se fait pas aimer; elle cause un certain malaise par ses entraînemens de prépotence, par ses tentatives auprès de l'Italie, en Belgique, et le jour où, sans une raison décisive, elle se lancerait dans une guerre nouvelle qui ne serait plus qu'une guerre pour la conquête et la domination, l'Europe se demanderait nécessairement où doit s'arrêter cette puissance qu'aucune considération ne retient; elle songerait au lendemain. L'Autriche aurait cette fois le droit de s'inquiéter pour ses provinces allemandes ; le Danemark risquerait fort d'être encore diminué; la Hollande se trouverait compromise dans sa sûreté et son indépendance; l'Angleterre se sentirait directement menacée; l'Italie ne serait point à l'abri, et la Russie elle-même serait plus ou moins exposée dans sa situation maritime, dans son ascendant politique. Toutes les nations considéreraient l'Allemagne comme une ennemie possible; elles se retrouveraient devant une résurrection du système napoléonien. Ce serait la perspective que rouvrirait une guerre nouvelle arbitrairement déchaînée. Aussi serait-il impossible d'admettre que l'Europe, si désorganisée qu'elle soit, restât indifférente devant une crise qui affecterait si sérieusement sa sécurité en remettant tout en question. Elle s'inspirerait d'un vieux sentiment de solidarité, elle serait infailliblement conduite à mettre en commun ses craintes et ses prévoyances, à organiser la ligue de la préservation, de sorte que tout se réunit pour réduire à leurs vraies proportions ces

chances de conflit, grossies par les divulgations intéressées et les paniques irréfléchies.

Tout concourt à détourner, à rendre impossible ou du moins bien invraisemblable une guerre que la France ne veut pas, que l'Allemagne ne pourrait entreprendre que par un emportement d'ambition, que l'Europe réprouverait, et, s'il fallait un dernier effort pour en finir avec des alarmes exagérées, le voyage du tsar à Berlin achève de dissiper les nuages. L'empereur Alexandre n'a pu certainement que se faire l'organe des inquiétudes européennes; il a nécessairement profité de son intimité avec la cour de Prusse, même de sa déférence affectueuse envers son oncle, l'empereur Guillaume, pour fortifier les dispositions pacifiques. Croire qu'il pouvait aller à Berlin pour se prêter à des combinaisons menaçantes, fût-ce au prix d'avantages plus spécieux que sûrs pour la Russie, c'eût été une étrange méprise. La visite de l'empereur Alexandre au moment présent, dans les circonstances que traverse l'Europe, était naturellement, forcément une visite d'intervention conciliante, et tout semble en effet aujourd'hui révéler un apaisement dont les signes commencent à paraître de toutes parts, qui a du reste été publiquement constaté ces jours derniers en plein parlement anglais par une communication ministérielle. Le sous-secrétaire d'état du *foreign office*, M. Bourke, en déposant la correspondance échangée entre l'Allemagne et la Belgique, a déclaré que les nouvelles arrivées de Berlin étaient de nature à dissiper toutes les appréhensions et à rassurer complétement sur le maintien de la paix de l'Europe. On remarquera que, volontairement ou involontairement, M. Bourke n'a point laissé entrevoir un doute sur les dispositions qui régnaient à Paris.

C'est peut-être pour le moment la fin de cette échauffourée de correspondances alarmantes et de paniques. Les fantômes s'évanouissent, la paix reste comme le premier des biens, comme une victoire de la raison qui ne coûte rien à personne. Si des ébranlemens de ce genre infligés à l'opinion universelle ne sont pas sans péril, si, en représentant une situation sous des couleurs imprudemment assombries, on s'est exposé à créer le mal qu'on exagérait ou qu'on supposait, cette crise de quelques jours n'est point après tout sans quelque compensation, elle peut avoir ses avantages pour tout le monde. Elle a été peut-être tout d'abord pour l'Europe une occasion de s'interroger, de chercher à se reconnaître, de se demander ce que pouvaient lui conseiller ses intérêts et sa prévoyance. La visite de l'empereur Alexandre à Berlin, visite toute naturelle et habituelle, mais marquée cette fois d'un certain caractère exceptionnel, a été sans nul doute une manifestation de cette sollicitude générale. A-t-elle été la seule expression des préoccupations des cabinets? Nous ne nous faisons aucune illusion. L'Europe est depuis bien des années profondément désorganisée, elle a de la peine à se dé-

gager du désarroi où les événemens l'ont laissée, à renouer les radi-tions d'une entente sérieuse, d'une action collective; mais enfin n'a-t-elle pas donné cette fois d'une façon quelconque une forme à une inquiétude que la marche ou l'apparence des choses devait lui suggérer? N'y a-t-il pas eu un échange d'impressions, des communications adressées à Berlin et ailleurs? L'Angleterre, pour tout dire, est-elle restée absolument impassible et muette? Il n'est point impossible que l'émotion des gouvernemens ne se soit traduite d'une certaine manière. Les cabinets n'ont pas l'habitude de dire ce qu'ils font, surtout quand ils veulent réussir dans des circonstances particulièrement délicates. S'il y a eu quelque chose, il est bien certain que cela a été fait avec tous les ménagemens nécessaires, avec une prudente réserve. Ce ne serait pa moins une nouveauté caractéristique et rassurante, si cette petite tempête soulevée à la surface de l'Europe avait eu pour effet de conduire les cabinets à se rapprocher, à témoigner avec plus ou moins d'ensemble qu'ils ne sont point indifférens à tout ce qui peut mettre en doute la paix du monde.

La crise, qui s'apaise par degrés, peut avoir eu ce premier résultat; elle en a un autre, elle est en vérité un avertissement qui peut avoir son utilité pour tous les pays, pour tous les gouvernemens, pour toutes les politiques. Que les Allemands, après avoir rempli l'air de leurs menaces et de leurs accusations, s'efforcent de rejeter sur la France la responsabilité de ces troubles d'opinion dont l'Europe se plaint, qu'ils aillent jusqu'à essayer de donner le change en attribuant au gouvernement français des correspondances faites avec les discours qui se tiennent à Berlin ou ailleurs, c'est un jeu qui ne trompe personne, dont ils sont les premiers à savoir le secret. Ce qui vient de se passer est de nature à les éclairer et à leur montrer que tout n'est pas permis même aux victorieux, que toutes les tactiques ne réussissent pas. Déjà ils ont pu éprouver qu'il y a des procédés de diplomatie, des tentatives hardies, des velléités de domination qui choquent un sentiment universel, qui risquent d'échouer devant la tranquille et ferme modération d'un petit pays comme la Belgique. Ils se tromperaient étrangement s'ils croyaient pouvoir abuser de la victoire au point de prétendre dicter des volontés ou dompter toutes les résistances. M. de Bismarck le sait mieux que tout autre, lui qui disait récemment avec une certaine bonne humeur à un Français : « Je crois que, vous et nous, nous faisons des frais de coquetterie avec l'Italie, et finalement il est bien possible que l'Italie ne fasse que ce qu'elle voudra. » Eh bien! les Allemands ont besoin de se faire une politique qui respecte toutes les indépendances, de s'accoutumer à laisser chaque pays faire ce qu'il voudra et de ne pas paraître toujours prêts à saisir toutes les occasions d'agiter l'Europe par leurs prétentions ou leurs polémiques provocatrices. Ils ont une puissance qui

est certes de nature à satisfaire l'orgueil d'un grand peuple. Cela peut leur suffire, il nous semble; ils n'ont aucun droit de surveillance sur ceux qui ne leur donnent aucun grief, qui n'ont d'autre tort aux yeux des malveillans que de garder une foi inviolable en leur pays, de travailler dans leur liberté et leur indépendance à la réparation de leurs propres désastres.

La France, elle aussi, cela est bien certain, peut prendre sa part des avertissemens des dernières crises. Toute cette agitation, si exagérée qu'elle ait pu être, lui rappelle la nécessité de mesurer sans cesse ses actes, son langage, toute sa conduite politique. Qu'on nous comprenne bien : la France n'a point à se faire un rôle qui serait peu digne d'elle, elle n'a ni à prodiguer les démonstrations, ni à s'effacer, ni à se cacher pour accomplir ce que le sentiment de ses intérêts lui inspire; elle n'a point certes à pousser la modération jusqu'à des sacrifices d'indépendance ou de dignité. On ne le lui demande pas, que nous sachions, et elle ne s'y résignerait pas aussi facilement qu'on le croit; mais elle a, elle aussi, à se faire ce que nous appellerons la politique de sa situation, et c'est ici que les derniers incidens sont pleins de lumières pour l'opinion comme pour le gouvernement. Il faut bien se dire avec la franchise d'hommes dévoués à leur pays qu'aujourd'hui, dans les conditions qui nous ont été faites, il n'y a plus de place pour les déclamations vaines, pour les fantaisies individuelles, pour les inspirations de parti. Il faut oser s'avouer que tout ce qu'on fait se lie à un ensemble de choses dont on n'est pas maître, que discussions inopportunes, actes, manifestations, excentricités, peuvent avoir leurs conséquences. Les partis extrêmes sont toujours naturellement ceux qui se montrent les plus disposés à l'oublier; ils ne voient qu'eux-mêmes et ne s'inspirent que de leurs passions et de leurs fantaisies. Il est bien clair qu'avec un sentiment plus sérieux des choses le conseil municipal de Paris aurait évité cette sotte affaire de la présidence, qui n'a point à coup sûr la gravité qu'on lui a donnée, mais qui pouvait être mal interprétée et surtout exploitée par les ennemis de la France. Il est bien sûr qu'avec plus de respect pour les intérêts et la situation de notre pays des hommes qui se croient des conservateurs, qui font des pèlerinages de dévotion à Rome, n'iraient point offrir au pape les secours de la France, dont ils ne disposent point heureusement, et n'obligeraient pas le saint-père à leur donner des conseils de prudence. Oui, il est bien évident que ceux qui agissent ou qui parlent ainsi ne consultent ni les circonstances ni les intérêts de leur pays, et qu'ils se permettent des excentricités qui ne sont que des manifestations sans valeur, mais dont peuvent abuser ceux qui connaissent peu la France ou ceux qui ne lui prodiguent pas leurs sympathies. On le voit par le dernier exposé des motifs des lois religieuses récemment proposées au parlement de Berlin :

la France et Rome sont représentées avec affectation comme solidaires, comme la double personnification de la politique ultramontaine et cléricale. On donne des armes aux Allemands, voilà tout.

Ce serait aux partis sincères, aux partis qui mettent le patriotisme au-dessus de tout, de faire en quelque sorte la police autour d'eux, de réprimer ces excentricités; mais, il faut aussi en convenir, tout cela n'arriverait pas, s'il y avait un gouvernement s'inspirant résolûment de la situation, parlant à l'opinion, au pays comme à l'assemblée, donnant l'impulsion et la direction, au lieu de se laisser aller à des gaucheries que nous ne voulons pas relever, ou à des confusions et des contradictions qui montrent qu'il n'est pas toujours lui-même à l'abri des perplexités et des incertitudes de conduite. Le ministère est certes composé d'hommes sérieux dont la présence aux affaires est une garantie; il doit rester au pouvoir, d'autant plus qu'il serait difficilement remplacé. Il serait bon seulement qu'il se perdît un peu moins dans les minuties administratives, qu'il coordonnât les affaires selon leur importance, qu'il devînt en un mot un vrai gouvernement, réglant pour ainsi dire la marche du pays. C'est M. Littré qui rappelait récemment ce mot de Richelieu : « les Français ne sont pas indisciplinables; pour leur faire garder une règle, il ne faut que le vouloir fortement; mais le mal est que jusqu'ici les chefs n'ont pas été capables de la fermeté requise en telle occasion. » Ces paroles, chacun des membres du gouvernement devrait les avoir sur son bureau et les relire tous les matins. Un gouvernement, voilà ce dont nous avons besoin; il est indispensable dans des circonstances où tout devrait concorder, où il faudrait faire servir tous les ressorts de notre politique intérieure à la sûreté et à l'affermissement de notre situation extérieure. Il serait aussi bien nécessaire à ce moment où l'assemblée vient de se retrouver à Versailles, et va se mettre à compléter l'organisation constitutionnelle sous l'impression croissante, partout visible, d'une dissolution prochaine dont il ne restera plus bientôt qu'à fixer la date irrévocable.

Depuis que la France fait des révolutions et des expériences, elle a véritablement tout épuisé. Elle a multiplié les lois sur toutes ces questions de la presse, du système électoral, de l'organisation intérieure, qui s'agitent encore aujourd'hui. On dirait qu'après chaque crise publique elle est réduite à recommencer, à refaire ce qu'elle a déjà essayé sous toutes les formes. Elle plie sous l'héritage de dix régimes différens, entre lesquels il y en a qui n'ont profité ni à sa liberté ni à sa gloire, et il y en a aussi qu'elle regrette, qu'elle envie peut-être. Assurément si, tout compensé, il y a une époque favorable dans l'histoire politique de la France, c'est cette période qui va du lendemain du premier empire à la catastrophe de février 1848. Trente-quatre années qui ne sont sans doute exemptes ni d'agitations ni de réactions, qui sont souvent

troublées par les violences de partis, par les rivalités et les ambitions, mais où il y a la générosité des idées, la chaleur des convictions, la séve des talens!

C'est l'époque où sous la forme de la monarchie constitutionnelle un régime de garanties libérales a été le plus près de devenir une réalité définitive, et si cette réalité n'a été qu'un rêve de trente-quatre ans, ceux qui ont eu un rôle dans la grande période parlementaire peuvent en dire les raisons. Ils peuvent montrer ce qu'ont été ces régimes de la restauration, du gouvernement de 1830, qui en réunissant tout ce qui devait les faire durer, en assurant au pays la paix et la possibilité de tous les progrès libéraux, ont disparu à dix-huit années d'intervalle dans des crises à peu près semblables. Les *Mémoires* de M. Odilon Barrot qu'on publie aujourd'hui ont le mérite d'ajouter une page de plus à cette histoire toujours profondément instructive; ils peignent l'homme et le temps. Avocat du parti libéral sous la restauration, combattant de 1830, préfet de Paris après juillet, député, chef d'opposition pendant le règne de Louis-Philippe, ministre de quelques heures au 24 février 1848, président du conseil d'état depuis 1870, M. Odilon Barrot s'est trouvé mêlé à tout; il a été, à vrai dire, un des éminens personnages de son époque moins par le pouvoir qu'il a eu l'occasion d'exercer que par l'autorité morale de son caractère et de son talent.

C'est à coup sûr un des hommes qui ont déployé dans la vie publique le plus d'honnêteté, d'élévation de sentimens et de droiture, c'est aussi un de ceux qui ont eu le plus de naïveté et d'illusions. Conservateur, il l'a été quand il a fallu, lorsqu'il est devenu un moment président du conseil après 1848. Au fond, c'est l'ami de Lafayette, le chef d'opposition dans toute sa candeur. Il semble né pour ce rôle, auquel il a été fidèle avec honneur, qu'il continue avec une sorte d'ingénuité jusque dans ses *Mémoires*. M. Odilon Barrot a eu la singulière et triste fortune d'accompagner le roi Charles X à Cherbourg en 1830, et de ne pouvoir sauver la couronne du roi Louis-Philippe le 24 février 1848. Il raconte ce qu'il a fait à ces deux époques, les mêlées parlementaires auxquelles il a pris part dans l'intervalle, les crises ministérielles, les conflits d'ambitions. Les portraits qu'il trace ne sont pas sans malice, les scènes qu'il décrit sont représentées d'une manière un peu sommaire. Partout dans ces pages se retrouve ce mélange d'illusions et de droiture qui est l'originalité de l'homme, qui caractérise le chef d'opposition persuadé qu'il ne s'est jamais trompé, que, si on l'avait écouté, tous les malheurs auraient pu être conjurés. M. Odilon Barrot était de ceux qui ne changent pas, qui sont immuables dans leurs idées et dans leur rôle. Même après les déceptions, dans le silence du second empire, il ne peut se détacher de ses vieilles impressions en reprenant tous ses discours d'autrefois sur la presse ou sur le jury, sur les incompatibilités parlementaires ou sur

l'adjonction des capacités : grandes questions qui sont un peu passées de mode aujourd'hui, Assurément il y avait bien de l'aveuglement et d'étroits préjugés chez ceux qui résistaient aux plus simples réformes au risque d'enfermer la monarchie constitutionnelle dans un cadre trop inflexible, et il y avait aussi bien de l'imprévoyance chez ceux qui contribuaient sans le vouloir à déchaîner des passions qu'ils seraient impuissans à contenir au jour du péril. Les événemens se sont chargés de concilier tous ces vieux différends, et ce qui est essentiel aujourd'hui, c'est moins de refaire le passé que de l'éclairer des erreurs et des fautes aussi bien que des grands spectacles du libéralisme d'autrefois.

Il y a un pays qui, lui aussi, a eu sa période libérale, qui a connu jusqu'à un certain point les avantages d'un régime constitutionnel, et tous les mécomptes des révolutions, des guerres civiles, qui peut s'instruire par sa propre histoire : c'est l'Espagne. Où en est aujourd'hui cette restauration du jeune roi Alphonse XII qui date déjà de près de cinq mois? Elle n'a eu aucune peine à s'établir, à être acceptée par le pays, qui l'a considérée comme un gage de pacification; la difficulté pour elle est de prendre son caractère et son équilibre, de s'organiser politiquement et de triompher de l'insurrection carliste. Jusqu'ici c'est une question d'influence qui s'agite dans une sorte d'obscurité à Madrid, autour du jeune roi. Évidemment la politique de M. Canovas del Castillo est de rallier le plus possible tous les élémens libéraux, de rattacher à la monarchie nouvelle, avec les anciens modérés, tous ceux qui ont participé à la révolution de 1868 et au gouvernement du roi Amédée. La plupart de ceux-ci, M. Sagasta comme le général Serrano et bien d'autres, ont fait acte d'adhésion au roi Alphonse, et au premier abord rien ne semblerait plus simple que de s'entendre sur une politique de conciliation libérale. Ce serait assez simple en effet, s'il n'y avait les passions, les rivalités, les ambitions personnelles, les rancunes qui rendent le problème épineux même pour un homme expert et habile comme le président du conseil. M. Canovas del Castillo ne semble pas se décourager, il reste maître de la situation; mais autour de lui c'est une véritable bataille ou pour mieux dire un inextricable fouillis d'intrigues. Ralliés au roi Alphonse, les libéraux de la révolution de 1868 ne sont pas précisément d'accord entre eux sur la politique qu'ils doivent suivre, sur les conditions du concours qu'ils peuvent offrir au gouvernement. Ils ont des réunions, des conférences; au fond, les questions personnelles ont toujours la première place dans ce travail intime qui semble se poursuivre pour rapprocher tous les élémens libéraux dont la fusion pourrait être une force pour le gouvernement. Les modérés de leur côté, les anciens modérés réactionnaires s'efforcent de défendre le terrain, d'exclure tous les élémens libéraux, de pousser la monarchie nouvelle à rompre avec tous ceux qui ont coopéré plus ou moins aux

événemens depuis 1868; ils se servent de tout pour rétablir leur influence; ils font assez imprudemment intervenir le nom de la reine Isabelle; ils tâchent d'intéresser la princesse des Asturies à leur cause, et ils laissent croire que la sœur du roi leur est favorable; ils exploitent au profit de leur parti l'arrivée récente à Madrid du nonce du pape, Mgr Simeoni, qui a été déjà reçu par le roi. Les modérés ne réussissent pas absolument sans doute, ils pèsent sur le gouvernement et ils l'embarrassent en l'obligeant à se défendre contre des influences de réaction dont il sent le danger.

Le meilleur moyen d'en finir avec ces conflits intimes serait de faire appel au pays, de rassembler des cortès. C'est évidemment toujours le programme de la royauté restaurée et de son principal ministre, M. Canovas del Castillo; mais avant tout il faut rétablir la paix, réduire l'insurrection carliste, et malheureusement, tandis que les partis s'agitent à Madrid, la guerre ne semble pas près de finir dans le nord. Les carlistes, il est vrai, sont loin d'être en progrès, ils semblent assez ébranlés et menacés de voir tarir leurs ressources. La tentative de Cabrera, sans avoir un succès immédiat et décisif, a été pour la cause du prétendant une épreuve sérieuse, et des bandes dissidentes se sont même déjà formées, dit-on, dans les provinces basques. La paix est le vœu des populations. Les carlistes ont néanmoins encore assez de forces pour prolonger la guerre, et les généraux de l'armée constitutionnelle sont plus souvent sur le chemin de Madrid que dans leur camp. Tout se borne pour le moment à des travaux de retranchement en Navarre, à des canonnades assez inutiles contre les positions carlistes autour d'Estella, à des engagemens qui ne décident rien. La guerre, par le fait, en est toujours au point où la laissait, il y a un an, le malheureux général Concha, le vaillant chef dont quelques officiers de l'armée espagnole viennent de raviver le souvenir dans une *relation historique* de la campagne de l'année dernière devant Bilbao et autour d'Estella. Concha avait le feu militaire et l'expérience de la guerre. Aurait-il réussi du premier coup, s'il n'avait pas trouvé la mort du soldat devant l'ennemi? On ne peut le dire. Toujours est-il que l'œuvre qu'il avait entreprise et qu'il aurait pour sûr conduite sérieusement reste à terminer après un an. C'est là surtout ce dont on devrait s'occuper à Madrid. La pacification définitive des provinces du nord serait le couronnement de la restauration du mois de janvier et la garantie la plus sûre pour la monarchie libérale en Espagne.

CH. DE MAZADE.

UN DRAME BIBLIQUE.

The Tower of Babel, a poetical drama, by Alfred Austin, London 1874; Blackwood.

Le nombre est petit en tous pays des écrivains qui se sont essayés avec un égal succès en prose et en vers. M. Forgues avait déjà signalé

aux lecteurs de la *Revue* le mérite poétique de M. Alfred Austin, lorsqu'un volume de critique, *the Poetry of the Period,* vint révéler sous un aspect nouveau ce remarquable talent. Depuis, revenant à ses travaux de prédilection, M. Austin a publié successivement les deux premières parties d'une sorte de trilogie qui, complétée cette année, paraîtra tout entière sous le titre de *la Tragédie humaine,* et enfin cette œuvre hardie qui tentait depuis longtemps son imagination : *the Tower of Babel.* Nous redoutons un peu en France les sujets empruntés à la Bible, qui inspire trop souvent d'une manière banale et uniforme nos voisins d'Angleterre : les citations, les commentaires de l'Ancien-Testament nous laissent froids; mais, pas plus que lord Byron, dont il semble avoir pris cette fois les *Mystères* pour modèles, M. Austin n'aspire au rôle de prédicateur, il ne fait pas étalage non plus de haute érudition sémitique; peu lui importe de donner à ses personnages des idées et des sentimens qui constituent ce qu'on est convenu d'appeler anachronismes. Ils sont humains comme ceux de *Caïn* ou de *Ciel et Terre,* leurs passions appartiennent à tous les temps et à tous les pays. Une idée très moderne se dégage même de cette vieille histoire de la confusion des langues : les aspirations contraires, les utopies insensées, les ambitions folles, les égoïsmes féroces, la rage de savoir dont nous sommes possédés, le spectacle de son siècle enfin a dû emporter M. Austin vers ce berceau du monde, témoin de la première révolte et du premier naufrage. Ce qui reste immuable, éternel, c'est l'amour. L'esprit n'est pas plus hostile à la chair que la chair n'est hostile à l'esprit; l'un est la flamme, l'autre l'aliment de ce feu sacré qui ne doit jamais s'éteindre. Pour prouver cette vérité, qui n'a rien d'ascétique, le héros de M. Austin, Afraël, n'hésite pas à descendre sans retour de l'éther où il plane glorieux; il s'en consolera dans les bras d'une mortelle. Ajoutons ici que l'adversaire déclaré des mièvreries de Tennyson a rompu plus résolûment que jamais avec une bonne partie de l'école anglaise contemporaine, trop disposée à réduire les scènes et les figures épiques aux proportions du tableau de genre.

Le rideau se lève sur la plaine de Sennaar devant les tentes d'Aran, le principal instigateur de la tour. Noëma, femme de ce dernier, fait répéter à son jeune fils avant l'heure du repos la prière des cœurs soumis et dociles, elle tremble que l'exemple d'un orgueil effréné n'empoisonne cette jeune âme, et met ses soins à l'en garantir. Le petit Irad s'endort, sa mère reste en contemplation devant les sereines beautés du soir. Elle sent, à mesure que le crépuscule radieux de l'Orient succède aux feux du soleil, quelque chose d'elle-même se mêler au bruit des eaux de l'Euphrate, au ciel transparent, aux étoiles silencieuses, et finit par oublier dans le recueillement de son extase tout ce qui est du monde. Soudain de l'étoile la plus brillante jaillit une étincelle; le corps lumineux ne s'évanouit pas dans sa course rapide à travers le firma-

ment, il prend à mesure qu'il descend une forme ailée; c'est un esprit, il est nu et n'en a pas de honte, car sa beauté surhumaine est impalpable, quoique visible. Noëma attend sans crainte, perdue dans une muette adoration. — Quelle étoile est celle-ci? demande Afraël. — Et répondant à ses questions, l'humble femme lui fait avec simplicité les honneurs de la terre.

Pour l'esprit, tout est nouveau; il ne compte pas, comme Cédar, parmi les anges préposés à la garde du trône de Jéhovah et ignore même si ceux-ci existent; tout ce que lui apprend Noëma des mystères de la vie terrestre, tout ce qu'il voit et devine de cette aimable créature lui fait croire qu'il est plus près de Dieu qu'il ne l'a jamais été. Un sentiment indéfinissable l'empêche d'affronter la vue d'Aran; il s'envole quand arrive l'époux qui demande à manger, à boire, à dormir. Aran n'est qu'un homme, — un homme rude et grossier. Ce qu'il espère dérober aux dieux le jour où il donnera l'assaut à leur repaire, c'est la richesse et la permanence des plaisirs qu'il est en état de concevoir. Il veut surtout exercer sa force, et la seule jouissance de tourmenter un tyran, de le faire passer du dédain qui blesse son orgueil à la colère, contre laquelle on peut entrer en lutte, suffirait à l'animer. Libre aux femmes de souffrir et de mourir sous le joug; il se soucie peu qu'un esprit oisif vienne amuser de chimères la cervelle vide de celle qui lui appartient, pourvu que ce ne soit pas là quelque espion du camp ennemi délégué pour surveiller son œuvre. Devant cette dédaigneuse condescendance, Noëma se rappelle que l'esprit n'a pas méprisé son sexe, mais qu'il a souhaité au contraire d'être un homme parce qu'elle était femme. Elle aspire à le revoir, ne redoutant pas l'amour de deux ailes et d'une voix, et cet amour spirituel à peine entrevu lui fait haïr cependant et redouter le seul contact de son brutal époux.

Le second acte s'ouvre par une scène de la plus profonde originalité. Avant le lever du soleil, la multitude des travailleurs s'agite comme une fourmilière humaine à tous les étages de la tour. Tandis qu'ils montent la brique, les femmes mêlent le bitume, et le chant triste des esclaves courbés sous le fouet s'élève au milieu du tumulte d'un labeur incessant. Ce chant désespéré qui n'exprime que le désir d'en finir avec une vie de souffrance, la certitude accablée de gagner en vain le ciel pour leurs maîtres, ne trompe pas le soupçonneux Aran. Il devine la haine et la soif de vengeance sous cette feinte résignation, les maîtres sont aux esclaves ce que Dieu est aux maîtres. Il ne faudrait pas renverser le suprême tyran pour être ensuite détrôné soi-même!

Son égoïsme indigne Korah, le poète, l'enthousiaste, qui croit à la perfectibilité des hommes, et qui n'approuve un combat contre l'orgueil du ciel qu'à la condition de hâter le règne de l'égalité sur la terre.

Sidon, le philosophe, un stoïque déjà, méprise les rêves et les pa-

roles vaines. Selon lui, la terre n'est qu'un hochet livré aux caprices des dieux qui s'amusent à exercer leur force contre elle, de même qu'ils s'amusent à faire souffrir les hommes pour voir ce qu'ils vont faire. Notre patience seule les désarme en déjouant leur cruelle curiosité. La patience, voilà donc la tour que rien ne renverse. Peleg, le prêtre, juge aussi que cette vertu est bonne; mais que serait-elle sans la prière et la fumée des holocaustes? Il propose de dédier la tour au Très-Haut par un sacrifice offert sur le dernier étage; peut-être quelques-uns des fardeaux qui pèsent sur la créature seront-ils allégés en échange.

Ces discours font sourire Eber l'astrologue. Tandis que le prêtre se courbe dévotement sur les entrailles et le sang des victimes, lui, il a levé la tête pour compter la lente procession des étoiles, il a lu dans le ciel, qu'il mesure à son gré, l'ordre et une immuable discipline : les nuages seuls sont capricieux, étant nés de la terre; mais au-dessus d'eux il y a une loi à laquelle nos vœux ni nos libations ne sauraient rien changer. S'il se réjouit pour sa part de voir s'élever de plus en plus ces audacieuses spirales, c'est qu'ils le portent de plus en plus près des astres inaccessibles qui sont comme l'alphabet de la science. Grâce à eux, tout pourra être prévu, même un second déluge; mieux vaut les interroger que perdre son temps dans la prière, la seule chose au monde qui soit complétement inutile.

Sur ce dernier point, Aran s'entend avec l'astrologue, dont les laborieuses veilles lui faisaient jusque-là hausser les épaules. Aran est un chef pratique, il promet à la foule joyeuse vie, d'abondantes moissons, le miel, l'huile et le vin, la fin de toute maladie, des troupeaux nombreux, mille délices : ce sont là des aspirations à la portée de tous; aussi la foule l'acclame-t-elle, et il n'a pas de peine à la faire rire des fantaisies de Korah, qui, demandant la liberté pour les esclaves, permettra sans doute aussi aux agneaux de défendre leurs toisons, aux enfans d'échapper à la verge et aux femmes de se croire égales à leurs seigneurs. Pendant que la logique et le bon sens parlent par la bouche d'Aran, que les esclaves continuent leur travail avec des chants plus tristes que des larmes, les amours d'Afraël et de Noëma se déroulent par un contraste heureux. Leurs entretiens rappelleront inévitablement au lecteur français les premières et sublimes pages de *la Chute d'un ange*, mais avec des différences essentielles pourtant. Un jeune olympien épris d'une nymphe des bois ne tiendrait pas des discours plus enflammés que ceux de Cédar écartant le feuillage pour embrasser de ses regards Daïdah endormie; cet amant idéal est humainement passionné, dévoré à la fois de désirs et de remords. Rien de chaste au contraire comme les entretiens d'Afraël avec la jeune mère qui lui ouvre le sanctuaire de sa vie intime en s'étonnant des affinités qu'elle découvre entreelle-même et cet être supérieur. Afraël ne tombera pas,

c'est lui qui élèvera Noëma. Au troisième acte, nous les voyons tous deux flotter dans les airs, où les ailes de l'esprit soutiennent la foi de la femme. Il l'a appelée, et il a cru. Éblouie, elle se livre au pouvoir du divin amour qui l'emporte vers les étoiles; mais, même en ce moment, le poids de ses sollicitudes l'entraîne de nouveau vers la terre, où elle souffre, où elle est opprimée. En vain Afraël la conjure-t-il d'habiter avec lui dans l'espace sa tente d'azur, elle est mère; le devoir est en bas, elle tient à sa servitude, et descend la reprendre. Afraël, de son côté, semble gagné par la contagion de la chair. Il sent qu'il ne peut retourner au ciel, si Noëma n'y reste avec lui, car, loin d'elle, il n'est plus qu'un étranger, un exilé partout; cependant il la quitte, car elle l'exige. L'aube les sépare.

Tandis que Noëma se blesse à l'incrédulité de son époux, qui prend pour les divagations de la folie le récit du voyage nocturne qu'elle vient de faire, Afraël prête l'oreille aux voix mystérieuses de l'espace, qui lui apprennent que l'amour peut, comme il le voudrait, réduire ses ailes en cendre et faire de lui un habitant de la terre. Il s'élance vers le remède qui le délivrera de priviléges devenus pour lui autant de supplices : sa forme insaisissable, son immortalité. Les voix fraternelles le rappellent et pleurent; il ne les écoute pas, il ne croit point déchoir et sent qu'il va gagner au lieu de perdre à l'échange; mais, pour que cette transformation s'accomplisse, il faut d'abord que l'enchanteresse elle-même y consente, et Noëma, esclave, prétend respecter ses chaînes. Elle appartient à un maître qu'elle ne peut aimer, du moins le servira-t-elle fidèlement jusqu'au bout. Ses bras se refusent à enlacer la forme suppliante de l'esprit qui lui demande de faire tomber ses attributs glorieux; que ces ailes, qu'elle ne peut se résoudre à briser, l'enveloppent plutôt une dernière fois et la ravissent au-dessus d'elle-même, et puis adieu jusqu'à ce que la mort l'affranchisse!

Ce quatrième acte est composé avec beaucoup d'art; à côté de scènes d'amour auxquelles on ne saurait reprocher qu'un excès de raffinement dans l'expression des plus subtiles délicatesses du cœur, il y a des situations vraiment épiques : la scène du sacrifice par exemple, où le prêtre et l'utopiste, obéissant à des sentimens divers, se réunissent pour soulever les esclaves contre leurs tyrans, l'un au nom de Dieu, l'autre au nom de leurs droits, — la révolte des travailleurs exaltés par l'éloquence de Korah et sourds aux conseils plus sensés, mais moins persuasifs de Sidon, le philosophe. Point de compromis! La bataille se termine à l'avantage d'Aran; son succès cependant n'est pas définitif; soit accident de la nature, soit intervention divine, une tempête effroyable va éclater; elle n'effraiera guère le superbe, qui juge que l'ennemi outragé répond à son défi. Il est prêt. — Où est sa pique? — Noëma n'est pas là pour la lui apporter. L'héroïque effort qui l'a séparée de l'es-

prit, à jamais peut-être, une fois accompli, elle est tombée dans un évanouissement d'où les clameurs mêmes de la tempête sont impuissantes à la tirer; mais le petit Irad accourt, son père l'emmène faire acte d'homme en assistant au moins à la lutte qui s'engage, lutte formidable entre le ciel qui tonne et la terre qui s'ébranle. Tous les étages de la tour sont chargés de combattans; Eber seul, sans armes, surveille l'orage; Peleg exhorte le peuple à demander grâce, le front dans la poussière. Sidon recommande comme toujours d'opposer le calme à la violence; il attend que les élémens s'apaisent. Korah veut entamer des pourparlers avec le ciel. La présence d'Aran, suivi de son jeune fils, rend à tous le courage, le choc des boucliers succède aux cris d'effroi et sert d'accompagnement au tonnerre : musique pour musique.

Intrépide et confiant jusqu'au bout, Aran blasphème encore, tandis que la foudre frappe le sommet de la tour et fait rouler les pans de murs chargés d'hommes sur la multitude réunie à la base. Peleg et Sidon sont restés parmi les morts : — Vous voyez ce que valaient les prières de celui-ci, dit Aran en repoussant le prêtre du pied. Ciel stupide! ne pas savoir reconnaître ses amis! Et toi aussi, Sidon, la belle conclusion, ma foi, de tes argumens! Prêtre et philosophe frappés du même coup aveugle : voici qui est plaisant! — Nouveau coup de tonnerre, nouvel écroulement, l'astrologue tombe à son tour. Korah veut élever la voix, Aran le perce de sa pique, l'envoyant seul vers cet avenir dont il a trop parlé. Ses légions ont autre chose à faire! Les nuages défiés se sillonnent d'éclairs et grondent avec plus de fureur, la terre se fend. Irad, qui malgré son épouvante a d'abord gardé le silence, jette un cri qui retentit jusqu'à l'esprit attentif dans les airs aux péripéties du combat. Il saisit l'enfant de Noëma et le rapporte à sa mère. Aran a voulu le frapper, mais la pointe de sa pique n'a rencontré que l'éclair et le chef des rebelles tombe foudroyé. Sa mort décide de la déroute générale. L'orage s'apaise.

Le cinquième acte ne s'arrête pas à l'embrassement qui fait de l'esprit un homme et des nouveaux époux un même être plus parfait que les anges. Nous assistons à l'adoption d'Irad par Afraël, qui, nouvel Adam, devient avec une nouvelle Ève le père d'une race nouvelle, maîtresse du secret qui fait descendre le ciel sur la terre pour ceux qui en sont dignes. Le bienheureux couple émigre vers la contrée que l'esprit a autrefois saluée du haut des cieux comme la plus belle de toutes et que M. Austin aime comme sa patrie d'élection, la nourrice de son génie; c'est aux purs descendans d'Afraël et de Noëma qu'il a dédié cette œuvre d'une exécution évidemment difficile, mais que soutient d'un bout à l'autre un souffle de vraie poésie.

TH. BENTZON.

Le directeur-gérant, C. BULOZ.

LES

DERNIERS STUARTS

I. *History of Scotland,* by John Hill Burton, 2e édit., 1873. — II. Burton's *Lives of the lords Lovat and Duncan Forbes,* 1871. — III. Roxburghe club, *The decline of the last Stuarts. Extracts from the dispatches of british envoys to the secretary of state,* Londres 1843.

On oublie trop facilement que ce merveilleux édifice politique du royaume-uni d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande s'est élevé au milieu de la tourmente, et que les convulsions d'une guerre civile furent comme la fièvre inséparable de ce laborieux enfantement. Le XVIIIe siècle a été pour l'Angleterre une époque de transition analogue à celle que la France traverse, un de ces momens pleins de péril, où le passé répudié, l'avenir ébauché, semblent tout prêts à s'entre-choquer fatalement. L'Angleterre sut passer adroitement entre tous les écueils. Voulant la liberté, elle ne marchanda pas la force à la loi, créée par elle-même, sans s'inquiéter des inconvéniens inhérens à toute institution humaine. Le parlement devint la véritable expression du pays et de ses aspirations. Dans ce cadre, nous ne voyons se dessiner aucune figure puissante d'homme d'état ou de grand capitaine : on peut trouver même qu'il y règne une médiocrité générale; mais les rouages de l'état s'affermissent, la représentation nationale fait son devoir, et de ce concert de médiocrités s'élève une sérieuse et sévère harmonie. Sachant ce qu'elle voulait, résolue à tout subir pour arriver à ses fins, l'Angleterre domina facilement les maladies passagères qui vinrent la troubler pendant son travail d'organisation. Longtemps les cendres du parti vaincu restèrent chaudes, et pendant près d'un demi-siècle les des-

cendans de ceux qui avaient porté la cocarde blanche, insigne des Stuarts, évitèrent de rappeler des événemens où leurs ancêtres avaient souffert. Au fond de leurs cœurs murmurait encore l'écho d'une foi vague qui leur disait que la catastrophe n'était pas accomplie; ils pensaient par momens que le proverbe gaélique avait raison : « le droit surmontera les rochers » (*theid duthchas an aghaidt nan crag*).

Les générations passèrent, et l'apaisement se fit. Quand celui qui devint l'écrivain le plus populaire de l'Europe, Walter Scott, publia son livre de *Waverley*, ce fut une sorte de révélation. En peignant avec les couleurs les plus vives un passé évanoui, il montrait toute la distance qui en séparait le présent. Le mystère cessait, le danger s'était évanoui. Les souvenirs de colère n'étaient plus que de poétiques souvenirs; les derniers efforts des Stuarts, leurs aventures romanesques, devinrent un champ fertile pour les historiens et les romanciers. Le gouvernement ouvrit ses archives, les particuliers suivirent son exemple. Les papiers de famille des Athol, des Forbes, des Marchmont, des Lockart, furent publiés successivement par des sociétés littéraires. Les rapports secrets des espions qui entouraient les Stuarts, tous les documens relatifs à la bataille de Culloden furent mis au jour. Il semble d'abord difficile de se retrouver au milieu de ces assertions contradictoires, de ces récits passionnés, trop souvent remplis de mensonges. La haine du faible contre le fort, la colère du pouvoir outragé par la révolte, méconnaissent trop souvent la vérité. Les documens écossais sont remplis d'accusations contre les Anglais, tandis que ceux-ci témoignent à leurs rivaux un mépris insultant. L'impartialité nous est devenue facile. Rien de plus douloureux que la destinée de ces familles exilées, innocentes des fautes du passé, qui en portent le poids et l'amertume. On serait tenté de croire, en voyant leur agonie, à l'injustice de la Providence; mais en toute chose sachons ce qui est vrai. Il ne sert pas de se voiler l'esprit pour ne pas voir la réalité, car cela ne l'empêche pas d'être. Nous n'admettons plus les victimes expiatoires destinées à souffrir et à périr, nous demandons aux hommes quelle était leur valeur, quelle fut leur volonté; notre absolution est pour ceux qui ont courageusement supporté le poids du jour et n'ont pas plié sous le poids des grands devoirs et des lourdes destinées.

I.

L'hérédité naturelle, celle du corps et de l'âme, établit une solidarité entre chaque individu et ses ancêtres. Parmi les Stuarts, cette hérédité est frappante; les mêmes qualités, les mêmes défauts

se retrouvent chez tous. Ils possèdent le charme séduisant et la dignité royale; mais ils ont aussi l'opiniâtreté, la dissimulation, le penchant au favoritisme, la rancune, d'étranges défaillances du sens moral. La trace de tous ces défauts se découvre déjà dans Marie Stuart et dans Charles Ier. Ce sont des caractères chatoyans, pleins de grâce et de vice; leur conscience semble fascinée par l'idée de leur droit sans qu'aucun devoir précis y réponde. Punie cruellement, cette race singulière, tour à tour traitée par la fortune avec trop de rigueur et trop de faveur, a des retours de fortune inouis. Une restauration produite par la volonté de la nation la ramène sur le trône; mais, incapable de se plier aux conditions qui avaient motivé ce retour, incapable même de les comprendre, elle passe vite à l'état de ces dynasties fantômes qui ne semblent plus bonnes qu'à hanter, comme les revenans de la croyance populaire, les palais qu'elles ont autrefois habités.

Lord Mahon, l'un des historiens anglais qui ont le plus étudié ce difficile sujet, regrette que Guillaume d'Orange, remplaçant Jacques II sur le trône d'Angleterre, n'ait pas été forcé d'adopter le fils du roi proscrit. Il oublie que la passion contemporaine avait créé une fable, celle de la stérilité de la reine, épouse de Jacques, et contestait la légitimité de l'enfant. Bien peu doutaient qu'il n'eût été clandestinement introduit au fond de l'alcôve royale; la calomnie s'était généralement accréditée, et elle facilita beaucoup l'établissement de la nouvelle dynastie. Dans une révolution, la vérité n'est jamais d'un côté si absolue, si lumineuse, que le public entier puisse la reconnaître certainement : il n'a le plus souvent à choisir qu'entre des crépuscules.

Les études attentives de la critique moderne n'ont rien enlevé à ce qu'a de profondément respectable le caractère de la reine Marie de Modène. Appartenant à cette noble famille d'Este, la plus ancienne des maisons royales après la maison de France, elle avait cette assurance de la foi qui est la force et aussi la faiblesse des derniers héritiers des vieilles souverainetés. Malgré son irréprochable conduite, elle n'avait pas su se faire aimer en Angleterre. Son catholicisme ardent l'isolait au milieu de sa cour. Sa dignité froide, un peu hautaine, éloignait ceux qu'aurait charmés sa beauté. Jusqu'à la naissance de son fils, elle avait paru plus occupée du ciel que de la terre. Elle parlait de conversion aux puritains qui lui demandaient grâce, et avait le droit de parler de conviction, car elle se montrait sévère en son détachement des choses de ce monde. Dans l'exil de Saint-Germain, cette nature se transforma; elle resta digne et réservée, tout en se montrant encore pleine de douceur et de charité. La cour de France la voyait rarement; lorsque les circonstances l'appelaient à y paraître, le roi Louis XIV lui témoignait

des respects affectueux que n'effleura jamais un soupçon de galanterie. Dans sa manière de tenir une cour, elle lui rappelait sa mère Anne d'Autriche. Vraiment reine, elle inspirait une secrète envie à Mme de Maintenon. A travers toutes les formes de l'éloge, les lettres de la parvenue contiennent une pointe d'aigreur contre l'infortunée à laquelle elle enviait d'être reine, bien que détrônée.

La destinée n'eut pour Marie qu'une seule consolation : il lui naquit une fille, réponse à toutes les calomnies qui avaient entouré le berceau de son fils. Son existence était d'une monotonie désespérante. La plus rigoureuse étiquette se maintenait à cette petite cour, remplie d'intrigans et d'indigens. Jacques II touchait les écrouelles, se nommait encore roi d'Angleterre, d'Écosse, d'Irlande et de France, sans que les insinuations du véritable roi de France, son bienfaiteur, réussissent à lui faire abandonner l'insolence de ce dernier titre. Il eut toujours foi dans une restauration. Tant que vécut Louvois, cette folle pensée n'égara que la petite coterie qui entourait le roi exilé; mais, après la mort du grand homme d'état, Louis XIV céda aux instances du parti de Saint-Germain : déplorable entreprise dont l'issue était écrite d'avance! Avant le départ de l'expédition, Jacques lança une proclamation qui agit aussi efficacement pour la cause de Guillaume d'Orange qu'auraient pu le faire la meilleure flotte, la plus puissante armée.

Le roi légitime déclarait qu'il n'avait commis aucune faute. Toutes les accusations portées contre lui étaient des calomnies de méchans, acceptées par les hommes faibles. Il s'étendait longuement sur ses droits héréditaires; toute atteinte à ces droits était prononcée criminelle. Il ne donnait aucune promesse de laisser aux dissidens la liberté de leur culte. Au lieu d'offrir à son peuple des gages de clémence, il publiait une longue liste de proscriptions, menaçant des peines les plus sévères tous ceux qui ne se déclareraient pas immédiatement en sa faveur. Les marins anglais conservaient beaucoup de sympathies à leur ancien chef, le duc d'York, devenu Jacques II, plusieurs des amiraux appelés à commander la flotte étaient pleins de défiance envers le nouveau gouvernement; mais, dès que la déclaration de Jacques II fut connue, elle mit fin à toute hésitation de leur part, ils se préparèrent au combat avec l'intention de vaincre ou de mourir. Malgré l'incontestable bravoure de la flotte française, Jacques put voir au combat de La Hogue les vaisseaux incendiés qui portaient ses troupes sauter en l'air ou se laisser échouer dans les ports.

Ce malheur, à tant d'égards mérité, n'ébranla pas la générosité de Louis XIV. Après sa défaite, Jacques rentra à Saint-Germain et y vécut encore neuf années de la vie d'un saint personnage. Il avait toujours souhaité mourir un vendredi; ce vœu-là fut exaucé. Le

vendredi 16 septembre 1701, il s'éteignit doucement, recommandant au roi de France sa femme et son fils, adressant un message de prière et d'adieu à la princesse Anne, sa fille hérétique et rebelle. Guillaume d'Orange mourut un an après son beau-père. La nature semblait avoir voulu montrer en ces deux hommes les contrastes où elle se complaît. Jacques fut l'homme du devoir convenu, Guillaume fut surtout l'homme du devoir réfléchi. Cette vaste tête politique ne dominait pas seulement en Hollande et en Angleterre, elle dominait en Europe. Dans sa première jeunesse, il avait résisté aux séductions de son oncle Charles II, aux avances de Louis XIV, qui voulait lui donner une de ses filles naturelles, et lui fit parvenir des offres brillantes. Jamais il ne cessa de se considérer lui-même comme le chef du parti protestant en Europe. Cette mission, qu'il avait reçue en héritage de son aïeul Guillaume le Taciturne, il y resta fidèle toute sa vie. On peut dire que cette œuvre capitale, l'établissement définitif de l'équilibre moderne de l'Europe, fondé par la paix de Munster, consolidé par celle d'Utrecht, n'a été ébranlée que par les récens événemens qui ont mis en question les résultats de l'histoire acquis depuis trois siècles.

La veuve de Jacques se retira au couvent de Chaillot, où les exercices de piété et les œuvres de charité remplirent son existence. Elle espérait marier sa fille, l'enfant née dans l'exil, au duc de Berry, le plus jeune des petits-fils de Louis XIV. La princesse ne déplaisait pas au roi; mais la secrète jalousie de Mme de Maintenon, les désirs de la duchesse de Bourgogne, firent échouer ce projet. Pour son malheur, le duc de Berry épousa la fille du duc d'Orléans, plus tard régent de France. A l'âge de vingt ans, la jeune princesse d'Angleterre prit la petite vérole et succomba sans avoir été mariée. Enfin la mort de Louis XIV priva la reine de son unique soutien. Elle ne cessa cependant de connaître et de partager toutes les espérances, toutes les déceptions de son parti. Sa triste vie finit le 7 mai 1718 après une maladie de dix ou douze jours. « Sa vie, depuis qu'elle fut en France à la fin de 1688, dit Saint-Simon, n'a été qu'une suite de malheurs qu'elle a héroïquement portés jusqu'à la fin, dans l'oblation à Dieu, le détachement, la pénitence, les prières et les bonnes œuvres continuelles, et toutes les vertus qui consomment les saints; parmi la plus grande sensibilité naturelle, beaucoup d'esprit et de hauteur naturelle qu'elle sut captiver étroitement et humilier constamment, avec le plus grand air du monde, le plus majestueux, le plus imposant, avec cela doux et modeste. Sa mort fut aussi sainte qu'avait été sa vie. Sur les 600,000 livres que le roi lui donnait par an, elle s'épargnait tout pour faire subsister les pauvres Anglais dont Saint-Germain était rempli. Son corps fut porté le surlendemain aux filles de Sainte-Marie de Chaillot. »

Sa fille l'y avait précédée. La révolution a fait disparaître leurs tombes, sans qu'il en reste aucune trace. Le tombeau de Jacques II est à Saint-Germain, où la reine Victoria est allée le visiter pendant son séjour à Paris en 1855.

II.

A la mort de Jacques II, Louis XIV avait immédiatement reconnu son fils roi de Grande-Bretagne et d'Irlande. Le jeune prétendant servit de bonne heure dans les armées françaises; il s'y montra convenable, sans déployer de grands talens. Les princes français le trouvaient prodigieusement ennuyeux et taciturne, et le traitaient assez cavalièrement. Une des stipulations de la paix d'Utrecht fut l'expulsion du prétendant, qui prit alors le nom de chevalier de Saint-George, et alla porter à Bar en Lorraine ses prétentions et ses espérances.

Les chances de la restauration étaient encore considérables. La reine Anne d'Angleterre, cette fille de Jacques, à laquelle le roi expirant adressait un dernier message, avait vu mourir successivement ses onze enfans, sur lesquels semblait peser une sorte de malédiction. L'héritière que le parlement de la Grande-Bretagne lui avait désignée était la princesse Sophie, électrice de Hanovre, nièce du roi Charles Ier par sa mère, Élisabeth Stuart. Anne la détestait. Jamais elle ne voulut la recevoir, ni elle, ni son fils, le prince George; jamais elle ne voulut leur permettre de venir en Angleterre. Une sorte d'instinct lui faisait préférer le frère proscrit qu'elle n'osait reconnaître, mais vers lequel une affection confuse la poussait.

Pendant la session du parlement britannique de 1713, la chambre des lords voulut exiger du duc de Lorraine l'expulsion du prétendant. Ce fut le ministre de la reine, lord Bolingbroke, qui traîna l'affaire en longueur, et qui fit secrètement insinuer au duc de Lorraine comment il serait possible d'éluder cette exigence. Lord Bolingbroke était en rapports constans avec le chevalier de Saint-George. Il lui conseillait, avant tout, d'imiter l'exemple de Henri IV, de changer de religion pour recouvrer sa couronne. La réponse du prince fut noble et digne. Il refusa de charger sa conscience d'une apostasie; mais il promit de respecter les libertés religieuses de ses sujets; il finissait en disant que sa fermeté devait être le gage de sa sincérité. Les partisans de la succession protestante, reconnaissant le danger, redoublèrent d'efforts. Par un revirement soudain, lord Bolingbroke fut disgracié. Cet esprit subtil, élégant, ce brillant orateur, manquait absolument de sens moral. Il avait cependant le courage de ses vices. A force de tout analyser, ces caractères-là ne savent rien créer. Tout était disposé, rien n'était achevé pour l'ac-

complissement de son dessein. La reine Anne voulait attendre encore; la mort la devança, une attaque d'apoplexie l'enleva subitement. L'électrice Sophie était morte peu de mois avant elle. La proposition de proclamer Jacques III à l'un des carrefours de Londres fut écartée, les jacobites se trouvant numériquement trop faibles, et Bolingbroke s'écria douloureusement : « La meilleure cause de l'Europe est perdue par manque de résolution. »

La facilité avec laquelle s'accomplit l'avénement de la maison de Hanovre étonna même ses partisans les plus dévoués. Seize princes et princesses possédaient des droits au trône de la Grande-Bretagne plus légitimes que ne l'étaient ceux de l'électeur; mais plusieurs d'entre eux étaient revenus à l'église catholique romaine, et le parlement, en désignant George, avait créé la fiction que ce personnage représentait le principe de la révolution de 1688, c'est-à-dire la liberté religieuse et politique.

C'était cependant un bourgeois mesquin, entiché de sa principauté allemande, ignorant les lois, les coutumes anglaises, ne parlant pas même la langue du pays sur lequel il allait régner. Il s'était débarrassé de son épouse, la belle et malheureuse Sophie-Dorothée de Brunswick, et il arrivait avec un cortége de maîtresses laides et vulgaires. L'une d'elles, insultée par la populace de Londres, cria en méchant anglais : « Je suis venue ici pour votre bien! » — « Pour avoir nos biens, » riposta la foule. Le 20 octobre 1714, George Ier fut couronné roi de la Grande-Bretagne et d'Irlande. Bolingbroke assista au couronnement, et l'ambassadeur de France écrivait à son cabinet : « Milord Bolingbroke est pénétré de douleur. Il m'a assuré que les mesures étaient si bien prises qu'en six semaines de temps on aurait mis les choses en tel état qu'il n'y aurait eu rien à craindre de ce qui vient d'arriver. »

Cependant ni le prétendant ni son protecteur, le roi de France, ne renonçaient à leurs espérances. En pleine paix avec l'Angleterre, Louis XIV fournit des armes et des vaisseaux de transport pour 10,000 hommes. Il donna deux lettres de change de 300,000 livres pour être envoyées en Écosse, et par des ordres au porteur, signés de Torcy et de Pontchartrain, il mit à la disposition du prince tous les commissaires de marine. Après bien des conférences, il fut arrêté que la descente aurait lieu au mois de septembre 1715 sur une petite île voisine de Newcastle. Les jacobites, c'était le nom que l'on donnait aux partisans du prince, cédant à la présomption trop ordinaire aux séditieux, se soulevèrent avant le temps dans une partie de l'Écosse et de l'Angleterre, et proclamèrent Jacques III.

Le chevalier de Saint-George ne pouvait plus sans déshonneur garder sa retraite en Lorraine; mais au premier mouvement qu'il fit, l'ambassadeur d'Angleterre, lord Stair, somma le roi de France

de lui interdire le passage, conformément au traité d'Utrecht. En même temps l'amiral Byng réclamait les bâtimens armés pour les rebelles. Les navires furent confisqués au profit de la France, qui fit encore quelques démarches peu sérieuses pour essayer d'arrêter le prétendant. En deux endroits, des assassins, probablement soudoyés par le gouvernement anglais, avaient été postés sur sa route. Le chevalier dut la vie à la présence d'esprit de la maîtresse de poste de Nonancourt. En le faisant passer par des routes détournées, cette courageuse femme le garantit des embûches qui l'attendaient à divers endroits du chemin.

Le plus dangereux ennemi du prétendant, ce fut lui-même. Arrivé à Saint-Malo, il commit une faute irréparable. Au lieu de s'embarquer, il envoya le duc d'Ormond à sa place essayer les dispositions du pays. Il promena lentement ses incertitudes sur 200 lieues de rivage français, tandis que de l'autre côté de la Manche on s'égorgeait pour lui. A la fin, il se décida à partir de Dunkerque, et descendit le 2 janvier 1716 à Peterhead en Écosse.

La triste grève de Peterhead, devenue aujourd'hui le rendez-vous de ceux qui s'embarquent pour les navigations boréales, a déjà les aspects mélancoliques, les lignes fuyantes, la verdure sombre des rivages polaires. Le prétendant, en touchant cette baie funèbre, put croire descendre chez les morts. L'aspect de la patrie lui dit peu de chose : rien ne put l'élever au-dessus de son naturel étroit et défiant. Après des semaines perdues en vaines parades, et lorsque la nécessité d'agir ne put être éludée, il se rembarqua brusquement sans avoir combattu, sans même avoir vu l'ennemi. Arrivé trop tard, reparti trop vite, le prétendant laissa deux fois douter s'il avait cédé à ses propres craintes ou à l'empire de ses favoris, espèce d'hommes qui ne se croient jamais flatteurs plus habiles que lorsqu'ils conseillent des lâchetés.

Le 22 février 1716, il descendit à Gravelines. N'osant reparaître en Lorraine, il se glissa furtivement en France; il semblait vouloir cacher au monde un front humilié. Une nature si commune n'était pas capable de comprendre la dignité que le malheur ajoute aux grandes âmes. Louis XIV n'était plus. Le duc d'Orléans, régent pendant la minorité de Louis XV, devait se décider entre l'alliance de l'Espagne ou celle de l'Angleterre. Le souvenir des affronts qu'il avait reçus en Espagne, l'influence de Dubois, l'entraînèrent vers la Grande-Bretagne malgré les supplications du parti de Saint-Germain. Le prétendant n'avait plus rien à espérer. Reçu à Paris avec une hauteur humiliante, il partit pour Avignon, d'où il gagna Rome. A son passage à Turin, il eut une entrevue avec son cousin le duc de Savoie, alors roi de Sicile; mais il n'en reçut que de vaines promesses. A Rome, le pape lui remit 20,000 écus. « Hors de là, dit

Saint-Simon, il ne reçut rien que des honneurs et des complimens.» Une dernière hallucination le porta vers l'Espagne. Il y fut bien reçu par Philippe V et par la reine Élisabeth Farnèse; on lui donna une petite armée de 6,000 hommes, qu'on plaça sous les ordres du duc d'Ormond.

En secourant le prétendant, l'Espagne voulait se venger de l'alliance anglo-française. Un intrigant, comme il s'en trouve toujours sur les pas des princes dépossédés, vint promettre l'appui de la flotte anglaise, qui croisait sur les côtes d'Espagne. Il est certain que l'amiral Byng, qui la commandait, reçut des propositions. S'il ne les accepta pas, il ne les dénonça pas non plus. Cette circonstance peut avoir eu une influence funeste sur le procès qui lui fut intenté après son échec de Port-Mahon et sur sa condamnation en 1757. Aux époques de troubles civils, le doute et l'hésitation se rencontrent plus fréquemment que la fermeté des convictions et des principes. Cependant la flotte espagnole, qui portait l'armée du prétendant, rencontra une effroyable tempête près du cap Finistère; elle fut obligée de rentrer dans les ports. Ainsi chaque lueur d'espérance était suivie d'amères déceptions.

Pendant que le prince se trouvait en Espagne, un mariage avait été négocié pour lui. Ses amis lui choisirent Marie-Clémentine Sobieska, petite-fille de Jean Sobieski, le libérateur de Vienne. La mère de la jeune princesse était sœur de l'impératrice, épouse de Léopold I[er]. Sa famille était retirée en Silésie, et elle passait pour être l'héritière d'une grande fortune. Dès que la cour d'Angleterre eut vent de ce projet, elle s'en émut et demanda le secours du cabinet de Vienne. Malgré les liens de parenté, la princesse, se rendant à Rome, fut arrêtée à Inspruck, conduite dans un couvent, où elle resta étroitement gardée pendant plusieurs semaines. Les prières, les réclamations qu'elle adressa à sa tante restèrent sans réponse. Le dévoûment d'un serviteur fidèle sut la délivrer à l'aide d'un déguisement. A travers les neiges du mois de décembre, elle traversa à cheval les défilés du Tyrol, et atteignit enfin Bologne, où son mariage fut célébré par procuration. Le prince l'y rejoignit plus tard, et tous deux se dirigèrent vers Rome pour y mener une vie auprès de laquelle l'existence la plus humble eût été digne d'envie.

Rome était alors le plus étrange des tombeaux. Cette petite coterie d'exilés portait d'ailleurs en son sein toutes les rivalités, toutes les prétentions qui remplissent les cours les plus brillantes. Les émigrés venaient y apporter leurs regrets, leurs espérances, leurs dénonciations. Le favoritisme, toujours funeste aux Stuarts, écartait les sommités du parti jacobite. Lord Bolingbroke, qu'il était si important de ménager, fut accusé de trahison. Il avait accepté le

titre de secrétaire d'état; il s'en démit bruyamment, se plaignant d'une ingratitude qu'il ne croyait pas mériter.

L'un des membres les plus distingués de l'épiscopat anglais, Atterbury, évêque de Rochester, qui, à la mort de la reine Anne, avait voulu proclamer Jacques et souffrait pour lui les peines de l'exil, fut écarté, humilié; il mourut à Avignon, non sans des reproches amers. Enfin la vieille princesse des Ursins, qui, après avoir gouverné l'Espagne sous la première femme de Philippe V et en avoir été chassée, s'était retirée à Rome, achevait de tout brouiller. Il ne fut pas difficile de séparer les deux époux. Devant l'influence croissante des favoris et des favorites, Clémentine se retira dans un couvent où elle acheva sa vie désolée. Une année avant de mourir, elle écrivait à l'une de ses parentes : « Lasse et malheureuse, je succombe sous le poids. » Elle n'avait que trente-trois ans.

Jacques, lui, vécut de longues années. Il fut de tous les princes de sa maison celui qui atteignit la vieillesse la plus avancée; il mourut en 1766 à l'âge de soixante-dix-huit ans. Irascible, mesquin, égoïste, il ne sut jamais dominer les circonstances ni en profiter. Il découragea tous ses partisans en voulant rester inébranlable dans un principe idéal qui n'avait plus d'application, et qui, pour comble de malheur, ne sut créer chez lui ni le courage ni la vertu.

III.

Il est rare qu'une grande cause ait le succès de mode auquel l'absurde et le faux arrivent souvent, si elle n'est représentée par quelque personnalité sympathique. Le médiocre chevalier de Saint-George eût enterré sans honneur la vieille dynastie pour laquelle tant d'âmes dévouées avaient souffert. Grâce à son fils, ces nobles victimes eurent dans l'histoire et la légende une vie et une voix. Charles-Édouard, né le 30 décembre 1720, était à tous égards l'inverse de son père. Beau et bien fait, d'une taille élancée, il excellait à tous les exercices du corps. Chasseur intrépide, marcheur infatigable, il semblait né pour les entreprises hasardeuses. Son abord était saisissant. Au lieu de porter une perruque selon la mode du temps, il laissait flotter librement ses beaux cheveux bouclés. Dans sa jeunesse, la noblesse de son maintien, la grâce de ses manières, lui donnaient un charme inexprimable. Il possédait encore le talent, si rare dans sa caste, d'adapter sa conversation aux goûts et aux intérêts de ses interlocuteurs. Tous ces dons n'avaient malheureusement pas été cultivés par une éducation solide. Son gouverneur, sir Thomas Sheridan, appartenait à une famille distinguée d'Irlandais poussant leurs croyances catholiques jusqu'au fanatisme le plus exalté.

On serait tenté d'accuser ce digne homme de trahison, si sa vie entière n'avait été un modèle de dévoûment. Il laissa son élève dans la plus complète ignorance, ne lui enseignant ni la législation, ni l'histoire de sa patrie, faisant toujours rayonner devant ses yeux la théorie absolue du droit divin. Le prince apprit de lui que les services les plus éminens, les dangers affrontés, l'abnégation la plus entière, n'étaient que des sentimens rigoureusement dus à sa personne. Entretenant toujours des espérances téméraires, il admettait que chaque sujet doit à son prince le sacrifice de sa vie. Il avait lui-même le mépris du danger, une fermeté rare qui dégénéra trop souvent en obstination. Il poussait le point d'honneur jusqu'à la folie. Un jour de bataille en Écosse, il ne voulut pas tirer parti des avantages que lui offrait le terrain, trouvant plus chevaleresque de se mesurer avec l'ennemi à conditions égales. Il perdit la bataille. Cette sorte d'orgueil exaspéré dicta sa conduite absurde et provoquante après la paix d'Aix-la-Chapelle. En d'autres circonstances, sa générosité mérita tous les éloges. Envers les prisonniers, il usait d'une clémence admirable, ne voulant jamais appliquer la loi du talion à ceux même qui avaient attenté à sa vie. Lorsque sa tête fut mise à prix, il déclara toujours qu'en aucun cas il ne pourrait être permis de faire du mal à l'électeur de Hanovre.

Charles-Édouard était sincèrement catholique, sans la bigoterie de son père et de son grand-père. Il tenait à la bénédiction de son père plus qu'à celle du pape. Un jour de Pentecôte, il écrivait : « J'ai fait mes dévotions, je me suis recommandé particulièrement à la sainte Vierge pour me guider, pour me conserver toujours les mêmes sentimens, qui sont de souffrir plutôt que de manquer à mon devoir. » Tandis que son père écrivait avec une élégance et une pureté remarquables, Charles-Édouard écrivait mal, difficilement. Tout ce qu'il dictait était confus et embrouillé. Son orthographe est curieuse : *cooto de chas* signifie sous sa plume « couteau de chasse. » En anglais, il ne sait même épeler le nom de son père *James*, qu'il travestit en *Gems*. L'épée, dont il se servait si bien, s'appelle chez lui *sort* au lieu de *sword*. Il aurait appris avec facilité; mais le plus vulgaire enfant avait été, en fait d'éducation, favorisé auprès de lui.

Il servit de bonne heure dans l'armée espagnole, au siége de Gaëte, fier de se montrer digne fils des Stuarts et des Sobieski. Peut-être était-il plutôt soldat que général. Cependant plus d'une fois pendant la guerre d'Écosse il fit preuve d'un coup d'œil juste, qui lui faisait entrevoir mieux que personne l'issue d'une manœuvre ou d'un mouvement stratégique. Toutes ces qualités brillantes jetèrent un grand éclat sur sa jeunesse; plus tard l'orgueil et la douleur changèrent en obstination la fermeté et la noblesse de son carac-

tère. Alors, dans ses saillies de colère, son langage devenait absurde. « Je vous ordonne, écrivait-il, d'exécuter mes ordres ou de ne jamais revenir, » sans réfléchir à tout ce que la dernière alternative pouvait amener de résultats fâcheux. Craignant toujours qu'on ne songeât à lui manquer parce que sa cause était malheureuse, il n'écoutait que son indignation, aimant mieux souffrir que de supporter le sacrifice de ce qu'il regardait comme sa dignité.

Après le siége de Gaëte, il s'ennuya de son inaction; il avait vingt-quatre ans. Quelques partisans étaient venus lui parler vaguement d'une expédition en Écosse : il se décida à tenter l'aventure. La pusillanimité, la jalousie de son père le retenaient. Il parvint cependant à les vaincre, et le 9 janvier 1744 il quitta Rome. Pour dérouter les espions, il affecta d'aller chasser à Subiaco, tourna brusquement vers le nord et atteignit Savone. Un petit navire l'y attendait. Il esquiva une escadre anglaise, débarqua heureusement à Antibes, d'où il courut à cheval jusqu'à Paris, qu'il atteignit le 20 janvier. Il croyait être reçu à bras ouverts; il ne put même parvenir à faire sa cour à Louis XV. De tous les ministres du roi, le cardinal de Tencin fut le seul qui lui montra des égards. Quelques émigrés, chefs ou membres de son parti, vinrent se grouper autour de lui. Mécontens de la position qu'on lui faisait à Paris, ils l'engagèrent à s'éloigner. Il gagna Gravelines, dans le plus strict incognito, sous le nom de chevalier Douglas.

Plusieurs lettres écrites à son père durant cette période de retraite intéressent par leur naturel. « Je me trouve dans une situation très particulière. Personne ne sait qui je suis, on ne sait ce que je suis devenu. Je dois dire que la contrainte est grande. Souvent je suis obligé de ne pas quitter ma chambre, de crainte d'être reconnu. Vous ririez de bon cœur en me voyant moi-même acheter mon poisson, marchandant un sou ou deux. Tous les jours, j'ai à répondre à de gros paquets de lettres. J'en reçus une hier qui me coûta à répondre sept heures et demie. » — « Il faut une grande dose de patience, écrivait-il encore, pour supporter les mauvais traitemens de la cour de France et les tracasseries de nos amis. Ni envers la cour ni envers nos amis la patience ne me manque. Il n'y a pas d'autre parti à prendre. » — Un autre jour : « Quoique je souffre, je ne le regretterai pas le moins du monde, si cela peut servir mon grand projet. Si c'était nécessaire, je me mettrais dans un tonneau comme Diogène. » Le moment semblait propice pour tenter une entreprise. L'Europe était en feu. Les troupes anglaises se trouvaient sur le continent; leur victoire à Dettingen précédait une retraite; la France préparait une entreprise navale. Charles-Édouard alla rejoindre la flotte française, commandée par l'amiral Roquefeuille, et s'embarqua sur le même navire que le maréchal de Saxe;

mais une flotte anglaise plus nombreuse, commandée par l'amiral Norris, vint se présenter devant Roquefeuille. Celui-ci se retira, Norris voulut la poursuivre; une tempête dispersa les deux escadres en faisant beaucoup plus de mal aux Français qu'aux ennemis.

L'expédition navale abandonnée, Charles-Édouard retourna à Gravelines. Il y avait convoqué les chefs jacobites, et leur proposa d'abord de prendre du service dans l'armée française. Keith, lord-maréchal d'Écosse, plus tard l'un des amis les plus intimes de Frédéric II de Prusse, s'opposa à ce projet, qu'il trouvait impolitique, et qui fut abandonné. Le prince alors prit hardiment son parti. Il demanda à tous les chefs présens de s'embarquer avec lui, de faire une descente en Écosse, d'appeler à eux leurs partisans et d'opérer un soulèvement. Ce projet avait plus de chances de succès que celui qui fut tenté l'année suivante. Ce fut encore le lord-maréchal qui s'y opposa et entraîna les autres gentilshommes. Charles-Édouard en conçut contre lui une aversion profonde, qui ne s'effaça plus.

Depuis l'échec de la flotte, le gouvernement français ne cessait de promettre, sans jamais rien faire. D'Écosse on faisait savoir qu'une entreprise n'était pas possible sans un secours auxiliaire d'au moins 6,000 hommes et sans un subside de 30,000 louis d'or. Ce message, qui aurait dû ôter tout espoir, atteignit Charles-Édouard au château de Navarre, près d'Évreux, jadis retraite chérie de son aïeul Henri IV, et qui alors appartenait au jeune duc de Bouillon; celui-ci témoignait à l'exilé une touchante amitié. Loin d'ajourner ses espérances comme on le lui conseillait, Charles-Édouard se décida pour un brusque départ. Il écrivit à son père une lettre d'adieux, voulant, disait-il, vaincre ou mourir. Il ne donna pas connaissance de ses projets à Louis XV; mais il en écrivit au roi et à la reine d'Espagne. On était aux jours les plus longs de l'année. Charles-Édouard partit du château de Navarre la nuit, gagna la Loire et atteignit Nantes, où l'attendaient les deux petits navires qu'il avait frétés, la *Doutelle* et l'*Élisabeth*.

Ce fut sur la *Doutelle* qu'il s'embarqua à Saint-Nazaire le 8 juillet 1745, faisant voile vers l'Écosse, et suivi du second navire. Le troisième jour de la traversée, une frégate anglaise leur donna la chasse. Le navire l'*Élisabeth*, qui portait les armes et quelques petites pièces de canon, accepta le combat, reçut de considérables avaries, et fut obligé de rebrousser chemin. Le prince voulut se mêler à la lutte; mais le commandant Walsh s'y opposa, réussit à s'esquiver, et mouilla heureusement dans un petit port de l'archipel des Hébrides.

Charles-Édouard touchait enfin cette terre d'Écosse, berceau de sa maison, où il avait espéré trouver un accueil enthousiaste. Des

jacobites vinrent en effet le rejoindre, mais pour lui déclarer que son entreprise touchait à la démence. Il fut étonné, indigné, et songea un moment à repartir. Seul, son ancien gouverneur, Sheridan, l'engagea à poursuivre. Ces conseils, tout-puissans sur son esprit, conformes d'ailleurs à ses propres sentimens, l'emportèrent sur toute opposition; il quitta les îles, et débarqua sur le continent d'Écosse, à Loch Nanuagh. La plage où abordait Charles-Édouard appartenait à la partie la moins civilisée du pays dont il se croyait souverain légitime. Mœurs, langage, costume, tout était à part dans cette population, qui n'avait plus d'analogue en Europe. Divisée en quarante tribus ou clans, elle ne dépassa jamais 100,000 âmes, formant ainsi la douzième partie de toute la population écossaise. La vieille vie celtique primitive se continuait encore chez ces tribus, refoulées aux extrémités des terres habitables, et que n'avait pas atteintes l'influence, partout si profonde, de l'empire romain.

Chacun de ces clans composait une seule famille; tous les membres portaient le même nom, occupaient une partie distincte du pays, sans qu'entre eux il existât des contrats ni des stipulations. Les volontaires, qui de temps en temps venaient grossir leurs rangs, prenaient le nom du clan, devaient accepter son genre de vie. Le clan était gouverné par un chef qu'on appelait « la tête de la famille » (*kean kinnhe*). Au-dessous du chef se trouvaient ses lieutenans, les cadets de sa famille. Il y avait encore les gentilshommes (*doaine-uailse*), descendans des chefs passés ou parens des chefs présens, puis le peuple. Ce n'était pas une race d'hommes paisibles. La tradition leur apprenait que jadis les terres des plaines, *lowlands*, plus riches et plus fertiles, leur avaient appartenu : ils en prenaient le droit d'aller y chercher leur butin. De là une lutte continuelle contre ces voisins qui les avaient poussés dans la montagne, une aversion profonde contre les lois du gouvernement, auquel ils n'étaient soumis que nominalement. Autant d'hommes adultes, autant d'hommes armés, professant le mépris de la vie sédentaire. Des rivalités, des querelles fréquentes éclataient entre eux; elles entretenaient les habitudes guerrières en les forçant à se tenir sur un qui-vive perpétuel, pour prévenir ou pour repousser les attaques auxquelles ils étaient exposés.

Telle était la situation du pays au moment de l'arrivée du prince, au mois de juillet 1745. Sur cette terre encore à moitié sauvage, la nouvelle de son arrivée causa une sorte de stupeur. Des chefs de clans vinrent le trouver, mais pour lui représenter de nouveau l'imprudence de son entreprise et les dangers qui l'attendaient. Il les écouta, n'accepta aucune de leurs objections, se déclarant prêt à jouer sa vie. Le trouvant inébranlable, ses fidèles finirent par se soumettre. Le premier qui promit de marcher fut père d'un maré-

chal de France, il s'appelait Mac-Donald. Son éducation l'élevait au-dessu de ses pairs. Destiné à devenir prêtre, il s'était formé au collége de Saint-Omer, y avait appris le latin, le français, l'anglais, sans oublier son idiome gaélique que le prince ne parlait pas. Mac-Donald devint son interprète, son secrétaire, se rendit indispensable. Sept chefs, qu'on appela « les sept hommes de Moidart, » du nom d'une de leurs premières étapes, commencèrent sa périlleuse entreprise. Ils se hâtèrent d'envoyer des lettres à d'autres chefs. Tous ne répondirent pas à l'appel; mais ceux qui arrivèrent et qui virent le prince subirent la fascination qu'il savait exercer. Les armes et le peu d'argent qu'il avait apportés furent déchargés et distribués à la petite troupe. Charles fit ses adieux à la *Doutelle*, remettant au commandant Walsh une lettre pour celui qu'il appelait le roi Jacques à Rome. Il promit à Walsh le titre de comte. « De braves gens viennent me rejoindre, écrivait-il, je m'y étais attendu. Comme je n'ai pas encore déployé mon étendard, je n'en saurais dire le nombre. Quoi qu'il arrive, nous gagnerons un immortel honneur en faisant ce que nous pouvons pour délivrer notre pays, pour ramener notre maître, ou en périssant les armes à la main. »

Malgré la difficulté des communications, le gouvernement établi ne pouvait ignorer longtemps de pareilles menées. On surveilla, on arrêta plusieurs jacobites, en particulier l'un des plus importans, le duc de Perth; mais il réussit à s'évader et à rejoindre le prétendant. Ces mesures hâtèrent l'explosion : avant le jour fixé par Charles-Édouard la guerre civile éclata.

Le succès couronna les premiers efforts des insurgés. Devant les attaques furieuses, devant les hurlemens sauvages des Écossais, les troupes régulières étaient saisies d'une sorte de panique et s'enfuyaient. Sir John Cope, qui commandait les forces anglaises le plus maladroitement du monde, ne sut pas arrêter les progrès du prétendant. L'armée écossaise, grossissant à vue d'œil, arriva devant Édimbourg; une surprise habilement ménagée en ouvrit les portes, la citadelle seule resta au pouvoir des troupes du roi George. C'était là un succès moral plus considérable que la conquête en elle-même. La royauté de Jacques VIII y fut proclamée. Dans son palais de Holyrood, où le prince tint sa cour, il put croire à une restauration durable. Il donna des banquets et des fêtes pendant que la garnison de la citadelle lançait quelques boulets inoffensifs. La honteuse conduite des troupes régulières devant ses bandes lui faisait croire que l'armée refusait de se battre contre son roi légitime, et en fuyant devant lui le reconnaissait.

Malheureusement le succès mit la désunion entre les chefs. Les deux principaux, le duc de Perth et lord George Murray, se trouvaient en rivalité constante. Le duc appartenait à l'une des familles

jacobites les plus fidèles. Jeune encore, il avait été emprisonné, exilé, gracié, puis emprisonné de nouveau pour la cause de la légitimité. Il était catholique et fort aimé de Charles. L'armée au contraire ne le tolérait qu'avec peine; plusieurs fois on demanda au prince de lui ôter son commandement et d'éloigner de ses conseils tous les catholiques. Lord George Murray avait fait ses premières armes en 1715; il avait l'expérience que donnent les années, et n'avait pas perdu le courage et l'audace; mais il ne savait ni faire manœuvrer ses troupes, ni dresser habilement un plan de campagne. Murray d'ailleurs était douloureusement frappé de l'ignorance du prince en ce qui concernait la constitution et les lois de son pays. Il s'en plaignait amèrement à Sheridan, qui se sentit blessé, devint son ennemi et indisposa Charles contre lui.

Un des conseils donnés au prétendant avait été de convoquer à Édimbourg un parlement écossais, de lui exposer la situation en demandant de l'argent et des hommes. Des difficultés matérielles firent abandonner ce projet. A mesure que les combattans quittaient leurs foyers, que l'armée des insurgés s'éloignait, l'autorité régulière reprenait le dessus, et ce parlement improvisé n'aurait rien représenté, n'aurait procuré ni hommes ni argent. On demandait au prince une déclaration publique en faveur de la réforme et contre le catholicisme. Il hésita, donna des réponses évasives, et se contenta de lancer deux proclamations, le 9 et le 10 octobre 1745. La première défendait à tout citoyen anglais ou écossais de siéger au « soi-disant parlement appelé par l'électeur de Hanovre à Westminster. » La seconde, longue et diffuse, révoquait l'acte d'union entre l'Écosse et l'Angleterre, protestait contre l'usurpation de l'électeur de Hanovre, acceptait les dettes contractées pendant le règne des usurpateurs, tout en les nommant illégales et onéreuses. Le prétendant finissait par se défendre contre toute ingérence de l France ou de l'Espagne en son entreprise. « Tandis que l'armée entière de l'usurpateur est composée d'étrangers, de Hollandais, de Danois, de Hessois, de Suisses, lui, Charles, ne mène avec lui que les loyaux sujets de son père. »

Il fallait opter entre les deux partis, marcher en avant, ou se contenter de conserver les positions acquises. Le second avis était celui du duc de Perth. Lord George Murray prétendait que la rapidité pouvait seule amener les succès des mouvemens. Il l'emporta. L'armée écossaise, forte de 6,000 hommes, s'avança, rencontra l'ennemi près de Preston ou Gladsmuir, et le culbuta. Dans ce moment, quelques navires français apportèrent des armes, mais sans amener de troupes auxiliaires. Un sieur de Boyer, fils d'un procureur au parlement d'Aix, se faisant appeler marquis d'Éguilles, vint présenter une lettre de félicitations de Louis XV. Le prince le fit passer

pour un ambassadeur accrédité près de lui, et le reçut en grande cérémonie; il espérait faire croire que cette armée française, toujours espérée, arrivait enfin à son secours.

A Londres, la situation était des plus singulières. On n'aimait guère la famille de Hanovre, on ne connaissait plus les Stuarts. On attendait les événemens sans enthousiasme, sans colère, presque sans inquiétude. L'un des hommes marquans de l'époque, Horace Walpole, écrivait dans ce moment-là : « Aucun des deux rois ne vaut la peine de se dévouer pour lui. S'il existait un parti de la constitution, celui-là vaudrait la peine de sacrifier sa vie. » Le roi George était à Hanovre quand l'insurrection éclata. Il revint à Londres en toute hâte. Il affectait une grande sécurité, traitait de folie l'entreprise du prétendant; mais il n'en faisait pas moins emballer en secret les papiers et les trésors de sa maison.

Charles Stuart avait quitté l'Écosse; il touchait le sol de l'Angleterre. Les habitans des campagnes le voyaient venir avec une ardente curiosité; on se pressait autour de lui pour le voir, sans s'enrôler sous sa bannière. La ville de Carlisle lui fermait ses portes; cependant l'arrivée d'une seule batterie menaçant les remparts effraya le maire et les habitans, qui capitulèrent. Le prince y fit une entrée triomphale. C'était le duc de Perth qui avait amené la batterie et qui recueillit la gloire de cette affaire, ce qui indisposa de nouveau lord George Murray. On atteignit Manchester, qui ne fit pas de résistance : 200 hommes y furent recrutés et formés en régiment sous le nom de régiment de Manchester; c'était là un faible renfort, l'armée fondait de jour en jour par la désertion; les montagnards écossais réclamèrent le retour dans leurs foyers. Le ciel s'assombrissait. Sur les derrières, les villes écossaises se soulevaient, toute la bourgeoisie proclamait son attachement au régime constitutionnel. Édimbourg même rouvrait ses portes aux troupes hanovriennes de la citadelle. Toutes ces funestes nouvelles atteignirent Charles pendant sa marche en avant sur Londres, qu'il voulait atteindre à tout prix.

Ces campagnes en plaine sont toujours l'écueil des bandes de paysans et de montagnards qu'on réussit à enrôler autour d'une cause légitimiste. On marcha sur Derby. La difficulté de trouver des vivres pour l'armée augmentait à mesure qu'on avançait vers le midi. La population, jusque-là indifférente, devenait hostile. La misère, le découragement, allaient en croissant. Un sombre jour d'hiver, lord George Murray, à la tête de plusieurs officiers, vint annoncer au prince que les Écossais étaient au bout de leurs sacrifices, qu'ils avaient atteint le centre de l'Angleterre sans y trouver ni secours ni renforts, qu'il était donc impossible d'avancer et qu'il

fallait retourner en arrière. Charles se récria. Lord George ajouta que, si le prince pouvait montrer une seule lettre d'un personnage important en Angleterre qui engageât l'armée écossaise à marcher sur Londres en promettant son appui, il était encore prêt à avancer, mais que dans leur dénûment, dans leur isolement, diminuant tous les jours, ses soldats ne pouvaient se mesurer avec les armées ennemies. La retraite devenait donc un devoir; il fallait prendre les quartiers d'hiver en Écosse. Charles écoutait avec une rage concentrée, ne répondit rien, renvoya lord George et ses officiers. Il essaya de négocier avec chacun d'eux en particulier; il les trouva tous décidés à retourner chez eux. La guerre de montagnes leur plaisait, ils y étaient habiles; mais cette longue marche dans un pays inconnu, au milieu de populations indifférentes ou hostiles, répugnait à leurs inclinations et ne leur présageait aucun succès. On entrevoyait déjà des chances d'indiscipline et de révolte. Un conseil de guerre fut assemblé. D'une voix que l'indignation rendait tremblante, Charles annonça que l'armée allait retourner sur ses pas. La déclaration faite, il s'écria : « Que ne suis-je à vingt pieds sous terre! »

La retraite commença dès le lendemain. Pendant les premières heures de la marche, au milieu de l'obscurité, les soldats croyaient encore se porter à la rencontre de l'armée du duc de Cumberland. Lorsqu'ils découvrirent leur erreur, il y eut parmi eux des mouvemens de rage et d'indignation. Bien plus que l'officier, le soldat aimait le prince, aimait sa cause, qui lui représentait un passé chéri d'indépendance nationale.

On se demande quel aurait pu être le résultat de la marche sur Londres, d'une victoire remportée sur les armées ennemies. Écoutons lord Mahon : « Nous croyons, dit-il, que, si le prince avait poursuivi sa marche, il aurait pu toucher au trône de l'Angleterre; mais nous ne croyons pas qu'il eût pu le conserver. Élevé dans le principe absolu du droit divin, professant la religion catholique romaine, bientôt il aurait porté atteinte aux priviléges d'un peuple jaloux de ses libertés, aux droits d'une église tenace et hautaine. Son caractère généreux, mais violent, ne le disposait pas à la patience. Les honneurs et les faveurs auraient été prodigués à ses partisans, et la nation en aurait été offensée. Bientôt les Anglais auraient constaté les dangers et les vices de ce gouvernement, et nous devons reconnaître comme un bienfait signalé de la Providence que cette longue suite de désastres qu'entraîne la nécessité d'une nouvelle révolution nous ait été épargnée par le fait de la retraite de Derby. »

En apprenant que les Écossais avaient atteint Derby, le duc de Cumberland fit un mouvement rétrogade pour couvrir Londres. Il

y eut alors parmi les amis de la maison de Hanovre un véritable mouvement d'effroi, et le vendredi 6 décembre 1745, où l'on apprit à la fois l'arrivée du prétendant à Derby et la retraite du duc de Cumberland, fut appelé longtemps « le noir vendredi. » La crainte d'une invasion française, tant rêvée par les jacobites, ajoutait à ces terreurs. Or ce même 6 décembre l'armée écossaise battait en retraite. Un grand changement se fit alors dans la tenue de l'armée. Elle se sentait humiliée; elle devint mécontente, les liens de l'obéissance et de la discipline se relâchèrent; les soldats se livrèrent fréquemment à des actes de vol et de pillage. A leur retour à Manchester, ils furent assaillis par une populace furieuse, qu'ils eurent de la peine à disperser. La contenance du prince contribuait au découragement des soldats. Plein de douleur et de ressentiment, il voulait témoigner qu'il ne commandait plus l'armée. Au lieu de se montrer, selon sa coutume, le premier le matin à l'avant-garde, il ne quittait plus ses quartiers qu'à huit ou neuf heures, retardait l'arrière-garde, étalant aux yeux de sa troupe son chagrin et son mécontentement.

Il avait voulu laisser reposer son armée à Manchester. Lord George s'y opposa, hâtant la retraite. Au sortir de la ville de Wigan, il y eut une tentative d'assassinat contre le prince; les meurtriers blessèrent à sa place un Irlandais appelé O'Sullivan. On chercha, on ne trouva pas les criminels. « Ils n'auraient pas eu grand mal à souffrir, dit un contemporain. On connaissait si bien la clémence du prince que les ennemis ne se gênaient pas de montrer leur malice; mais l'armée, irritée par la fréquence des crimes, montra moins de patience. Personne ne voulut plus aller à pied; on prit les chevaux partout où il fut possible de les trouver. Rien de plus curieux que de voir nos *highlanders* montant sans pantalons, sans selles, sans étriers, avec des brides confectionnées avec de la paille. C'est ainsi que nous quittâmes l'Angleterre. »

A peine le duc de Cumberland avait-il pris position pour couvrir Londres, qu'il eut connaissance de la retraite du prétendant. Cette retraite changeait toute la situation. Il se décida aussitôt à la poursuite et lança sa cavalerie, à laquelle vint se joindre un détachement du maréchal Wade, qui, n'ayant pas réussi à tourner l'ennemi, se trouvait oisif dans le Yorkshire. Malgré tous ces efforts, Cumberland ne parvint à atteindre son adversaire que dans le comté de Westmoreland. Depuis le crime de Wigan, Charles avait consenti à rejoindre l'avant-garde, où les tentatives d'assassinat semblaient moins à craindre. Lord George couvrait la retraite. Retardé par les bagages, il fut atteint au village de Clifton, près de Penrith, par des détachemens de cavalerie, que dispersa une charge du régiment de Glen-

garry. Deux régimens furent détachés pour soutenir lord George. L'obscurité commençait quand les troupes se rencontrèrent. Lord George s'élança à la tête des régimens de Stuart et de Macpherson, criant : *Claymore!* L'impétuosité des montagnards repoussa l'ennemi. L'obscurité fit croire à des masses nombreuses, et le gros de l'armée anglaise ne donna pas. L'armée écossaise put repasser l'Esk et regagner l'Écosse.

Pendant l'hiver de 1745 à 1746, la cause du prétendant connut encore quelques succès. La cavalerie et l'artillerie ennemies ne pouvaient pénétrer dans les *highlands.* Les montagnards, connaissant tous les sentiers, tous les défilés, surprenaient facilement les détachemens envoyés contre eux, et disparaissaient dès qu'ils rencontraient des forces supérieures. Cependant la misère, les privations étaient grandes; le prince les partageait avec ses soldats. Il couchait sur la neige, n'avait que les grossiers alimens de la troupe, quittait rarement ses habits. Se battant quelquefois, souvent poursuivi, il semblait un fantôme; son armée paraissait et disparaissait comme par enchantement. Il eut à certains momens jusqu'à 9,000 hommes sous ses ordres; mais dès que l'envie leur en prenait, ces mêmes hommes rentraient chez eux, ne lui laissant qu'une petite troupe, qui ne le quittait pas. L'hiver fut rude. Le prince n'avait jamais quitté le doux climat de l'Italie, où il était né; mais jamais une plainte n'effleura ses lèvres. Ce furent là ses beaux jours. Ce qu'il y avait de meilleur en lui, son courage, son abnégation, l'espèce de stoïcisme qui appartient aux races défaillantes, trouvait à se révéler; il put faire l'illusion d'être un héros.

Le duc de Cumberland avait atteint Édimbourg, et s'était établi au palais d'Holyrood, dans les appartemens mêmes qui avaient été occupés par le prétendant quelques mois auparavant. Cumberland n'était ni beau, ni chevaleresque; ses manières étaient rudes et déplaisantes, mais il possédait des qualités sérieuses : il était honnête, fidèle à sa parole, à ses amis, et il pouvait passer pour avoir des capacités militaires à une époque où l'Angleterre était singulièrement pauvre en mérites de ce genre. Sans être inhumain, « il traitait les rebelles comme on traite les loups, » disent les contemporains, et ces mêmes contemporains lui ont donné le surnom de « boucher, » tant il usa de cruauté envers des malheureux coupables d'avoir, par un sentiment de fidélité, fait un acte de folie.

Tel était l'adversaire qui se porta au-devant du prétendant au mois d'avril 1746. Charles-Édouard sentait lui-même qu'un coup décisif était inévitable. Son chétif trésor était réduit à 500 louis d'or; il était obligé de payer ses soldats avec de la farine, et cette maigre pitance n'était pas même toujours suffisante et certaine.

Quand les deux armées se rapprochèrent l'une de l'autre, celle du prétendant ne comptait que 5,000 hommes, plusieurs des chefs, avec leurs clans, n'ayant pu le rejoindre. Le duc de Cumberland avait 8,000 hommes d'infanterie, 900 cavaliers, une artillerie infiniment supérieure. Le Spey, torrent grossi par les pluies et les neiges, séparait les combattans. Les Écossais, connaissant les gués du torrent, avaient essayé de les défendre en élevant des batteries qui furent bientôt démontées par l'artillerie de l'ennemi. Le 15 avril 1746, lord Elcho, qui avait été envoyé en éclaireur, vint apprendre aux Écossais que le duc de Cumberland fêtait à Nairn l'anniversaire de sa naissance. Lord George Murray fut d'avis d'essayer une surprise. On marcha toute la nuit. Des circonstances fâcheuses amenèrent des retards, et le camp ennemi ne put être atteint qu'au point du jour. Charles voulait attaquer malgré le jour. Un avis contraire prévalut. Les troupes rentrèrent dans leurs quartiers, fatiguées par douze heures de marche nocturne et à jeun. Le prince lui-même ne put obtenir qu'un peu d'eau-de-vie et de pain. Murray voulait se retirer derrière la rivière de la Nairn, pour reposer les troupes. Charles et le duc de Perth s'y opposèrent. Sheridan déclarait « qu'un miracle se ferait pour le roi légitime. » On attendit donc l'ennemi, et ce fut ainsi, dans les circonstances les plus défavorables, que, le 16 août à onze heures du matin, commença la bataille de Culloden.

Les troupes anglaises avaient entièrement surmonté l'espèce de panique que produisaient d'abord sur elles les attaques furieuses des montagnards. La supériorité de leur artillerie leur assurait le succès. L'artillerie ouvrit le combat. Pour s'y soustraire, les *highlanders* s'élancèrent en avant; ils furent reçus par une fusillade terrible; la confusion se mit dans leurs rangs : les régimens, les clans se trouvèrent mêlés les uns aux autres. Il y eut encore des élans sublimes, des attaques d'un courage inoui, suivies de défaillances et de fuites. Du haut d'une éminence, où il s'était posté pour diriger le combat, Charles vit la déroute. Lord Elcho courut vers lui et lui proposa de se mettre à la tête des Macdonalds, qui tenaient encore, et d'essayer une dernière charge. Charles, muet, tournait son cheval pour le suivre, quand Sheridan, le saisissant par la bride, lui cria qu'il était trop tard, qu'il fallait se retirer. Conseil funeste! Si Charles était mort, une gloire immortelle couronnait sa fin, éclairait la descente au tombeau de la race déchue. Se détournant avec une exclamation d'amer ressentiment, lord Elcho jura que jamais il ne reverrait le visage de celui qui ne savait pas mourir, serment qu'il garda toute sa vie.

Les insurgés prirent la fuite dans deux directions. Les uns, sous

les ordres de Murray, se dirigèrent sur Ruthven, les autres sur Inverness, où, sommés par Cumberland, ils déposèrent leurs armes. Un cinquième de l'armée avait péri. Tout ce qui n'était pas étranger fut traité avec une cruauté féroce. On recherchа les blessés pour les achever, on en brûla dans les cabanes et dans les granges où ils s'étaient réfugiés. Une récompense de 30,000 livres sterling fut promise à celui qui livrerait le prince Charles. Murray réussit à gagner Ruthven, où il reçut un message du prince, le remerciant de son zèle, lui recommandant de songer à sa propre sécurité, à celle de sa troupe, et promettant de revenir avec des troupes françaises! Lord George licencia donc ses soldats et réussit lui-même à gagner la Hollande, où il vécut jusqu'en 1760 sous le nom de Valigni. Le duc de Perth et Sheridan s'embarquèrent pour la France; Perth expira pendant la traversée. La fatigue, la douleur morale, abrégèrent sa vie. Sheridan alla à Rome rendre compte de sa désastreuse expédition au père de son élève. Les reproches qui l'assaillirent l'affectèrent si vivement qu'il tomba malade et mourut.

Quelques fidèles accompagnaient le prince les premiers jours de sa fuite. Sa première étape fut le château de lord Lovat, partisan douteux qui ne dissimula pas sa terreur et qu'il fallut bientôt quitter. Charles-Édouard atteignit alors le château d'Invergarry, où il put se reposer quelques heures. Ce fut là qu'il se sépara de ses amis et qu'il dépêcha à lord Murray son dernier message. Pendant cinq mois, d'avril à septembre, chaque jour eut pour lui son danger, sa misère et son alarme. Plusieurs centaines de personnes, hommes et femmes, furent dans le secret de sa fuite, personne ne le trahit. Quant à lui, on l'entendit toujours déclarer « que ses misères et ses dangers ne signifiaient rien, mais que son cœur se brisait en songeant aux braves gens qui souffraient pour lui. » Il avait réussi à gagner les îles qui entourent l'Écosse. Chaque hameau, chaque cabane était fouillée par les Anglais. Le général Campbell, chargé de la poursuite, alla jusqu'à l'île de Saint-Kilda, qu'on peut bien appeler l'extrémité du monde habitable. Là, les habitans n'avaient qu'une notion vague des luttes qui désolaient le pays. Ils croyaient à un différend de leur chef Mac-Leod avec une princesse du continent, écho vague des luttes que soutenait à cette époque Marie-Thérèse d'Autriche. Chaque île était successivement entourée d'une flottille qui devait empêcher toute évasion. Échapper à de telles poursuites semblait impossible; le courage et la résolution d'une femme accomplirent ce miracle.

Flora Mac-Donald, jeune et belle fille de vingt ans, avait été hostile au prétendant jusqu'au jour où elle le sut proscrit. Alors la générosité innée des races celtiques se réveilla, et fit d'elle une hé-

roïne. Ayant réussi à se procurer un passeport pour quitter l'île, elle s'y fit porter comme accompagnée d'un domestique et d'une femme de chambre, Betty Burke. Le rôle de cette dernière devait être rempli par le prince, dont les beaux cheveux bouclés et les mains délicates vinrent en aide au déguisement. Les trois fugitifs purent gagner Skilbridge dans l'île de Skye, où Flora avait une parente et une amie. Lady Margaret Mac-Donald était seule chez elle quand Flora vint lui confier son secret et lui demander aide. Le premier mouvement de lady Margaret fut l'effroi. Elle savait combien son mari était hostile à la rébellion; mais elle se remit bien vite, et les deux femmes cachèrent le prétendant chez un membre de leur famille, lequel se chargea de le mener plus loin. Le prince reprit les habits d'homme et fit ses adieux à sa courageuse libératrice. Il regagna la terre ferme, et, se glissant entre les lignes de sentinelles qui gardaient la côte, il se cacha dans une caverne, repaire de voleurs et de contrebandiers. Aucun de ces hommes ne le trahit, malgré la somme promise pour le livrer. Au contraire ils faisaient des sorties fréquentes pour rapporter au proscrit des friandises dont ils le supposaient désireux. L'un d'eux se risqua un jour à entrer à Fort-Auguste pour acheter du pain d'épices; un autre attaqua le domestique d'un officier, lui vola son porte manteau pour rapporter au prince du linge et des habits. Un dévoûment plus sérieux vint à son aide. Le fils d'un joaillier d'Édimbourg, Roderick Mackenzie, lui ressemblait un peu. On le prit pour le prince, on l'arrêta. Roderick savait qu'il y allait de sa vie, mais il savait aussi qu'en se faisant passer pour Charles-Édouard il lui donnait des chances de salut. Pendant qu'on le poursuivait dans les landes de Glenmorriston, la surveillance avait cessé. Roderick fut pris. Il s'écria en mourant : « Misérables, vous tuez votre prince! »

Le véritable prince réussit à s'embarquer au mois de septembre 1746 à l'endroit même où un an auparavant il avait posé le pied sur la terre écossaise, que ni lui ni sa famille ne devaient plus jamais revoir. Flora Mac-Donald fut arrêtée et conduite à la Tour de Londres, mais elle n'y resta pas longtemps. Quand les portes de sa prison se rouvrirent, elle fut accueillie avec enthousiasme par les restes du parti jacobite, qui la combla d'honneurs et de cadeaux. Elle épousa son cousin, celui-là même qui avait aidé à sauver le prince, et son nom est resté légendaire. La persécution donna l'auréole du martyre à un parti qui aurait fait le malheur de la nation, s'il avait réussi, et la poésie a couvert de ses fleurs le souvenir de la lutte et de la défaite.

IV.

Débarqué à Morlaix, Charles se rendit immédiatement à Paris. Le roi Louis XV, qui n'avait jamais voulu le recevoir jusque-là, l'accueillit gracieusement. Le public parisien l'applaudit chaleureusement à l'Opéra. La sympathie que la nation française refuse rarement au courage malheureux lui fit croire que le roi et son gouvernement, qui admiraient les exploits de Charles, qui plaignaient son infortune, allaient lui offrir des secours efficaces. Il n'en fut rien. Ses prières, ses importunités, obtinrent quelques grades dans l'armée française pour ceux de ses partisans qui voulurent servir, et la somme de 40,000 livres pour secourir les plus pauvres d'entre eux. Jamais il ne put arracher autre chose, et l'on se lassa vite d'un prétendant incommode. Le cardinal de Tencin fut le seul qui lui resta toujours fidèle. Il était le confident de ses espérances. Lui parlant un jour d'une entreprise possible dans l'avenir, le cardinal lui proposa en cas de réussite de s'engager à céder l'Irlande à la France en échange de la couronne de la Grande-Bretagne qu'on l'aurait aidé à conquérir. Le prince s'écria vivement : « Non, non, monsieur le cardinal, tout ou rien! point de partage. »

Voyant qu'il n'avait rien à espérer de la France, il songea à l'Espagne et courut à Madrid. Il y trouva la cour paralysée par la terreur que lui inspirait la flotte anglaise, croisant sur les côtes. On le reçut en secret, la nuit, en lui recommandant de partir au bout de quelques heures. Après ce nouvel échec, ses dernières espérances se tournèrent vers le roi de Prusse, Frédéric II. Il expédia à Berlin un serviteur fidèle avec une lettre au roi, lui demandant son appui et le priant de lui accorder la main d'une princesse de la maison royale de Prusse. « Je désire épouser une princesse de la religion réformée, écrivait-il, afin de concilier mes sujets, de leur prouver ma tolérance et mon équité... Je m'adresse à votre majesté comme au souverain le plus instruit, le plus sage, le plus habile d'Europe. » Il écrivit en même temps, et malgré son antipathie, à ce lord maréchal Keith qui l'avait tant impatienté jadis, et qui, devenu l'ami, le commensal de Frédéric II, exerçait quelque influence sur lui. La concession de la religion était un fait inoui pour un Stuart; mais elle avança peu les affaires. Keith répondit froidement. Frédéric II rejeta la proposition avec une expression de raillerie amère.

Qui pouvait prendre au sérieux cet esprit de tolérance au moment où le prince Henri-Benoît, son unique frère, se faisait prêtre à Rome, était presque aussitôt nommé membre du sacré-collège et

cardinal? Les deux frères s'étaient tendrement aimés. L'aîné exerçait sur le cadet une sorte de protection tutélaire. Henri était venu à Paris pour se rapprocher du prétendant, pour se mettre à sa disposition. Pendant une des courses fréquentes de Charles, il reçut des ordres secrets de son père, s'éloigna furtivement et retourna à Rome. Le croirait-on? Le vieux prétendant était jaloux de son fils aîné. Il le blâmait presque toujours, l'entourait d'un réseau d'intrigues mesquines et même révoltantes. Il préférait Henri-Benoît, et, en le poussant vers les dignités ecclésiastiques, il voulait sans doute procurer au fils chéri de sa vieillesse une retraite assurée. Charles ne se fit aucune illusion sur le tort que ce cardinalat ferait à sa cause. Il savait que jamais ni l'Écosse ni l'Angleterre ne consentiraient à voir un de leurs princes devenir le sujet du pape. Il refusa de recevoir son frère, d'écouter ses explications; leur union, qui avait été intime et tendre, fut à jamais brisée, et le cardinal d'York tâcha de se venger plus tard des outrages qu'il croyait avoir reçus d'un frère qui valait mieux que lui.

En 1748, le traité d'Aix-la-Chapelle vint pacifier le monde. La cour de France, voulant en finir avec un prétendant incommode, proposa de l'établir à Fribourg en Suisse. Elle promettait de lui faire une pension annuelle suffisante pour tenir sa cour; il devait avoir une compagnie de gardes et une position digne de son rang. Charles repoussa ces offres bienveillantes et refusa de quitter Paris, ne voulant pas, disait-il, « obéir aux ordres de la maison de Hanovre. » Plus la fortune lui devenait contraire, plus il voulait se montrer fier. Prières, raisonnemens, menaces, tout fut essayé : à la fin, la cour de France perdit patience. Un soir que le prince se rendait à l'Opéra, sa voiture fut arrêtée; il se vit entouré d'archers, essaya de se défendre, fut saisi, garrotté, transporté à Vincennes, enfermé dans un donjon obscur : véritable abus de pouvoir et que rien ne saurait justifier envers un prince malheureux! Il ne resta que peu de jours en prison et fut conduit sous escorte à Pont-Beauvoisin, à la frontière de Savoie, où on lui rendit sa liberté.

Pendant les années qui suivirent cet événement, la vie de Charles est entourée de mystère. Il se rendit d'abord à Avignon, disparut, reparut à Venise, en Allemagne, en Pologne. Plusieurs fois il revint en cachette à Paris, où on voulut bien l'ignorer. Un vieux jacobite l'entraîna même à repasser la Manche. Déguisé en valet, se faisant appeler Smith, il partit pour Londres. Son guide l'introduisit dans la salle obscure d'une taverne de faubourg. Les conspirateurs avec lesquels il devait se mettre en rapport y étaient rassemblés; aucun d'eux ne lui était connu. « Voilà le personnage que vous attendez, » leur dit son guide, puis il disparut. Se trouvant seul dans cette

étrange assemblée, il n'eut pas un moment de trouble. « Messieurs, leur dit-il, disposez de moi ; ma vie est entre vos mains. Je ne vous demande qu'une seule promesse. Si vous réussissez, la famille actuellement régnante en Angleterre doit vous être sacrée; qu'elle soit renvoyée en Allemagne, sans qu'on lui fasse aucun mal. » Paroles vraiment nobles, mais que ne soutenait pas une nature suffisamment forte, livrée qu'elle était à des mouvemens incohérens de caprice, de violence et d'obstination !

Toujours errant, il se dérobait à ses amis les plus fidèles. Il était pauvre et craignait de montrer sa misère. Ses meilleurs jours se passaient chez le duc de Bouillon, dans un château des Ardennes, où il chassait le loup et le sanglier. Ces exercices violens parvenaient seuls à le distraire. Il n'avait presque pas de relations avec son père ni avec son frère le cardinal.

Pendant les misères de sa campagne d'hiver en Écosse, il avait pris goût aux liqueurs fortes. Ce goût devint une habitude funeste. Enfin sa liaison avec miss Walsingham mit le comble à ses malheurs. Il avait fait la connaissance de cette méchante femme en Écosse. Elle le suivit, s'attacha à ses pas, acquit sur lui une influence déplorable. La cour d'Angleterre la prit à sa solde, et en fit son espion. Les amis du prince en acquirent la preuve, la lui fournirent en le conjurant de chasser la misérable. Il examina froidement les pièces, ne montra aucune émotion, lui, si violent par momens, et se contenta de déclarer qu'il n'était pas amoureux de miss Walsingham, mais qu'il n'accordait à personne au monde le droit de contrôle sur les actes de sa vie privée. L'ami fidèle qui s'était chargé de la tâche ingrate de lui ouvrir les yeux s'écria dans un transport de douleur : « Qu'a fait votre malheureuse famille pour attirer sur elle la vengeance du ciel à tous les âges et sur chacun de ses membres? »

A la mort de son père, le pauvre prétendant retourna en Italie; les deux frères se revirent pour se disputer les lambeaux d'un triste héritage. Le brillant Charles-Édouard, qui partait plein d'espérances en 1744, n'existait plus. Son humeur était devenue sombre et farouche; il se montrait défiant, entêté jusqu'à la démence. Cependant à cinquante-deux ans il se décida à se marier, et il épousa en 1772 une belle jeune fille de vingt ans, la princesse Louise de Stolberg. Cette union fut aussi malheureuse qu'elle était mal assortie (1). Les premières années du mariage se passèrent à Florence. Une cour d'admirateurs se pressait sur les pas de la prin-

(1) La *Revue* nous a donné, par la plume élégante de M. Saint-René Taillandier, une biographie de la princesse qu'on appela plus tard comtesse d'Albany; aussi ne nous arrêterons-nous pas longtemps devant cette image.

cesse, irritait l'humeur chagrine de Charles-Édouard. Les bruyantes querelles du mari brutal et de l'épouse infidèle défrayèrent la malignité du public. Poussée à bout, la princesse s'adressa à son beau-frère le cardinal, qui lui donna raison pour se venger de son frère. Il lui procura les moyens de se sauver. Ce scandale public acheva de briser Charles-Édouard. Sombre, aigri, maladif, il s'enfonça dans la retraite, n'admettant près de lui que sa fille naturelle, miss Walsingham, qu'il créait duchesse d'Albany.

Malgré tous ses malheurs, il ne perdit jamais l'espérance d'une restauration. Les prophéties de Nostradamus étaient sa constante étude : il y cherchait l'énigme de cet avenir qu'il rêvait toujours et qu'il ne savait pas créer. Sous son lit, une cassette contenant 12,000 sequins d'or devait lui fournir le moyen de partir à toute heure, au premier signal. Cette intelligence affaissée avait encore des réveils lumineux lorsqu'on lui rappelait son expédition d'Écosse. Il savait alors s'exprimer avec la clarté et l'éloquence de sa jeunesse; mais l'effort de ces souvenirs évoqués provoquait ensuite des crises de sanglots, une espèce de délire. Un jour qu'il se trouvait en proie à l'une de ces crises, sa fille accourut. « Ah! dit-elle à la personne qui se trouvait près de lui, il vous a parlé de l'Écosse. Ces souvenirs lui donnent son accès. » Elle y était habituée.

Trois ans avant sa mort, le désir de sa fille le ramena à Rome. Sa santé déclinait, et son intelligence devenait obscure. Rien de plus sombre que cette fin. Une atteinte de paralysie le saisit au mois de décembre 1787, et il expira le 30 janvier 1788, jour anniversaire de la mort de Charles Ier, un siècle après la révolution qui avait irrévocablement exilé sa famille. Son frère le cardinal vécut obscurément jusqu'au commencement de ce siècle. C'est dans la basilique de Saint-Pierre à Rome que se trouvent les tombeaux des deux frères. Sur leur cercueil est écrit : « Charles III, Henry IX, rois de Grande-Bretagne et d'Irlande. »

Par la révolte étouffée, par la victoire et la pacification, la famille de Hanovre s'établit définitivement en Angleterre. Sûre du présent, elle fonda l'avenir et passa du terrain du fait dans la sphère plus élevée du droit. Ce passage, en général plein de périls pour les gouvernemens nouveaux, s'accomplit facilement, et si George II avait su allier la clémence au succès, rien ne manquait à son triomphe. Il représentait la liberté politique et la liberté de conscience. La légitimité des Stuarts n'était qu'une fleur morte qui ne pouvait se transformer en fruit.

Les trois Stuarts, Jacques II, le prétendant son fils et le prince Charles-Édouard, crurent avant tout à leur droit. En douter leur paraissait un crime, admettre des concessions était une faiblesse à

leurs yeux. Ils eurent le tort de croire qu'avec cela seul on sauve un pays. C'étaient des fanatiques, et les deux premiers n'avaient pas l'élan qui souvent transforme les fanatiques en héros. Le meilleur fut Charles-Édouard. Si une éducation vigoureuse avait développé son caractère et son esprit, s'il avait été homme avant de se sentir prince, ses qualités remarquables pouvaient l'amener au but vers lequel tendait sa foi; mais, ce but atteint, il nous paraît impossible qu'il eût conservé le pouvoir. Ses partisans seraient devenus ses fléaux. Sa foi l'isolait au milieu de sa nation. Il est bien remarquable que l'Irlande catholique ne fit aucun effort en sa faveur. L'Écosse, séparée du reste du pays par l'organisation de ses clans, par l'absence de routes et de communications, lui conserva seule une fidélité traditionnelle. Entre l'Angleterre et lui il y avait la mort de Charles Ier. Les nations pardonnent rarement les crimes qu'elles ont commis. C'est un vice de l'humanité de ne pas aimer à se rappeler ceux auxquels on a infligé un mal irréparable.

En général, la politique est égoïste; elle s'éloigne presque toujours de ceux qui succombent, elle veut les croire coupables et seuls coupables. Rarement ils le sont seuls. Si nous nous sentons disposés à condamner ceux qui, pour des motifs personnels, ne craignent pas d'infliger à leur patrie le pire des fléaux, celui de la guerre civile, nous devons nous dire que les hommes comme les choses ont plusieurs faces. Ce que l'on blâme, ce que l'on repousse à certains égards peut à d'autres égards être profondément respectable et respecté. Il y a au fond de cet univers un mystère qu'en vain l'homme cherche à pénétrer. Il n'est donné à qui que ce soit d'arrêter l'esprit humain dans son mouvement. Tôt ou tard la lumière se fait, elle pénètre à travers les préjugés les plus épais, et un jour arrive où l'état de l'intelligence a changé par une lente et secrète action des lois de l'intelligence même.

Voilà pourquoi l'Angleterre fit bien de ne pas s'attacher uniquement à un dogme de légitimité absolue, supposant implicitement que le monde est immuable, que ce qui a été bon à tel ou tel siècle est encore bon de nos jours. La fortune fut pour l'Angleterre libérale et parlementaire, car elle avait raison. Ce qui semblait devoir la perdre fut pour elle une chance heureuse. La liberté charme les Anglais comme la gloire charme la France. Ce fut un coup de maître d'avoir su accepter au nom de la liberté et à cause de la liberté une dynastie étrangère dont le mérite était pour le moins contestable, qu'on sut rendre nationale, et qui dans la suite porta le pays qui l'avait adoptée à un degré inoui de puissance et de grandeur.

*****

LA
FORTUNE D'ANGÈLE

I.

— Maintenant je vais vous conduire près de vos collègues.

Maître Boblique, le notaire le plus occupé de la petite ville de Bay, ouvrit la double porte matelassée qui séparait son cabinet de l'étude, et poussa devant lui Joseph Toussaint, son nouveau clerc.

— Messieurs, commença le notaire, voici M. Toussaint...

Au même moment, dans l'étude, quatre têtes curieuses se levèrent au-dessus des pupitres et dévisagèrent rapidement le nouveau-venu, qui se tenait immobile près du patron. — C'était un grand garçon de vingt-cinq ans, solidement découplé et membru, mais dont la figure rêveuse contrastait avec cette massive charpente. Sous son front martelé de bosses intelligentes, ses yeux bleus avaient une expression étonnée et mélancolique; sa barbe blonde dissimulait mal une bouche naïve, largement fendue, aux bonnes lèvres épaisses et légèrement boudeuses; ses cheveux châtain-clair, mal coupés, et ses habits de gros drap, confectionnés par un tailleur de village, trahissaient une complète indifférence en matière de toilette. — Il est drôlement *ficelé!* chuchota le petit clerc à l'oreille de l'expéditionnaire, son voisin. — Ce sera un piocheur, pensa le vieux Sénéchal, qui, depuis tantôt trente ans, cumulait les fonctions de premier clerc et de caissier. — Quant à Joseph Toussaint, assez peu à l'aise sous les rayons visuels de ces quatre paires d'yeux qui le toisaient, il contemplait silencieusement ses souliers ferrés, rougis par la glace fondante, car on était en janvier, et la neige floconnait dru dans les rues.

— M. Toussaint, continua maître Boblique, prendra la place de

Jacquemaire. Vous le mettrez au courant de sa besogne, Sénéchal. — Tout en parlant, le notaire allait d'un pupitre à l'autre, feuilletant une grosse, fouillant un carton, lisant par-dessus les épaules des clercs et ne tenant guère en place. Petit, grêle et trottant sans bruit comme un chat maigre, redressant sa tête chafouine sur un cou sans cesse cravaté de blanc, il portait des lunettes bleues et avait un teint couleur de vieux papier timbré. Sa figure était de glace, et ses clercs, qui l'avaient constamment sur le dos, prétendaient que jamais ses lèvres minces ne s'étaient desserrées pour rire franchement. — A propos! reprit-il en se tournant vers Toussaint, avez-vous déjà loué une chambre? Non!.. Eh bien! Sénéchal, qui logeait votre prédécesseur, vous prendra sans doute aux mêmes conditions. Arrangez-vous ensemble, je vous donne *campos* pour cette après-midi; mais je compte sur vous demain à huit heures. Je suis ponctuel, et j'exige de mes clercs la même ponctualité.

Le notaire rentra dans son cabinet, laissant Joseph planté au milieu de l'étude et encore tout ébaubi. Pour se donner une contenance, le nouveau clerc fit quelques pas vers une table isolée, dont la chaise vacante semblait attendre un occupant; il allait s'y asseoir quand un geste de Sénéchal l'arrêta. — Non, non, dit ce dernier en souriant, c'est le bureau de M. des Armoises, le clerc *amateur*. Il est vrai qu'il n'y use guère ses manches, mais enfin c'est sa place. La vôtre est près de moi, mon camarade; asseyez-vous là et lisez l'annuaire afin de vous mettre dans la tête les noms des officiers ministériels de l'arrondissement. Dès que j'aurai terminé mes comptes, nous nous occuperons de votre installation.

Le ton affable de M. Sénéchal rasséréna un peu le jeune homme, qui s'assit à ses côtés et se mit à feuilleter l'annuaire. Ses yeux abandonnaient de temps en temps les pages du livre pour examiner cette grande salle sombre, haute de plafond, dont la physionomie austère contrastait si fort avec la petite étude de village qu'il venait de quitter. Les quatre plumes avaient recommencé à grincer sur le papier timbré; dans la niche poudreuse, le poêle de faïence ronflait doucement, tandis qu'au dehors la neige tourbillonnait et se tassait par plaques aux angles des fenêtres. Le jour, tamisé par des vitres verdâtres, éclairait d'une lumière maussade les bureaux peints en noir, les têtes courbées des clercs, les casiers bourrés de paperasses d'où pendaient des franges de fil rouge, et les lambris garnis du haut en bas de cartons volumineux sur lesquels étaient inscrits en ronde les noms des prédécesseurs de maître Boblique. De son coin, Joseph pouvait déchiffrer la liste des notaires qui s'étaient succédé dans cette vieille étude, et dont les plus anciens, représentés par

une dernière rangée perchée à la hauteur des corniches, disparaissaient sous les toiles d'araignée. Pendant ce temps, à l'autre bout de l'étude, l'expéditionnaire collationnait un acte à mi-voix avec son voisin. Accompagnée par le ron-ron du poêle, la psalmodie de l'expéditionnaire arrivait à Joseph par lambeaux et donnait à chaque instant un nouveau tour à ses réflexions. — « Par-devant maître Simon-Saturnin Boblique et son collègue soussignés, bredouillait le clerc, ont comparu : 1° dame Renée-Armande de Lencloître, veuve de Joseph-Xavier des Armoises, demeurant à Bay, et 2° Xavier-René des Armoises, son fils majeur, demeurant avec elle, lesquels, aux qualités qu'ils agissent, et pour l'intelligence du présent inventaire, nous ont exposé que René-Armand de Lencloître, chevalier de Saint-Louis, leur frère et oncle, est décédé le 20 novembre 1868 en son domaine de Rembercourt, et qu'aux termes d'un testament olographe, déposé en l'étude et enregistré, il a institué pour son légataire universel ledit sieur Xavier-René des Armoises... »

— On ne le verra plus souvent à l'étude, le beau René! interrompit le clerc chargé de la collation, le voilà riche.

— Peuh! riche! murmura l'expéditionnaire, cela dépend... D'abord la mère a l'usufruit de tout.

— N'importe, il n'attendait que cet héritage pour décamper, et il ne remettra guère les pieds ici.

— Le patron n'en sera pas fâché, lui qui ne supporte pas les *amateurs*, et qui gardait celui-ci uniquement à cause de la clientèle de l'oncle.

— Il y a des gens qui ont de la chance! soupira le clerc, des Armoises va retourner à Paris faire des pièces de théâtre et souper avec les actrices.

— Elles le mèneront bon train! avec cela qu'il a le diable au corps et que l'argent lui fond dans les mains... Il aura bientôt fricassé la succession.

— Chut! chut! messieurs, s'écria Sénéchal, qui s'embrouillait dans ses comptes.

La collation fut reprise sur le même ton de mélopée nasillarde, tandis que Joseph pensait à ce jeune homme auquel un héritage tombé du ciel venait de donner la clé des champs. Involontairement il lui portait envie, car il s'avouait tout bas que le notariat n'était guère non plus la profession de son choix. Ayant une âme tendre et un esprit contemplatif, que cinq ans de séminaire avaient encore teintés de mysticisme, il était plus épris de lectures et de méditations philosophiques que de discussions juridiques ou fiscales. — Toujours paperasser, songeait-il, ne voir que les intérêts les plus mesquins et les plus vulgaires aspects de l'âme humaine, misérable besogne pour laquelle je n'ai aucun goût! A chaque article du

code, j'ai envie de m'écrier : Qu'est-ce que cela me fait?.. Oui, mais j'ai promis de m'y faire, et d'ailleurs que dirait mon frère l'abbé?

Le poêle poursuivait sa chanson assoupissante; au dehors, les flocons ne cessaient de frôler les vitres avec un léger bruit d'ailes, et le nouveau clerc de maître Boblique continuait de songer à tout autre chose que l'annuaire. Ses rêves s'étaient envolés du côté de son village lorrain perdu au fond de la Meurthe. Il revoyait les maisons d'Albestroff pressées autour de l'église, la petite chambre de la ferme où il lisait saint Augustin avec l'abbé, le jardin plein d'herbe où il faisait de la botanique avec sa sœur Geneviève. L'expéditionnaire ânonnait toujours de la même voix atone sa collation, et peu à peu la songerie de Joseph s'en revint vers cet oncle à succession couché maintenant sous la neige d'un cimetière où il n'avait emporté avec lui ni inscriptions de rente, ni créances actives, ni aucune des précieuses reliques décrites dans l'inventaire. Un neveu étourdi et prodigue allait vendre tous ces vieux meubles et en semer l'argent par les chemins. — Voilà la vie! pensait Joseph, qui avait l'esprit enclin aux comparaisons philosophiques, chacun de nous croit y jouer un rôle devant un monde de spectateurs attentifs, et en définitive ne joue que pour lui seul une petite pièce bien bête que la mort vient interrompre, et, au bout de tout cela, il y a une bière mal faite, suivie d'une vingtaine d'indifférens, et déposée dans un trou loin de tous regards amis...

— Eh bien! jeune homme, vous vous étiez endormi sur l'annuaire?

Joseph confus releva la tête et vit devant lui le maître-clerc, qui s'apprêtait à partir. Il s'était enveloppé d'un ample manteau orné d'un grand collet de peau de renard, et il enfonçait ses doigts dans de gros gants de laine tricotée. Son cou, un peu court, disparaissait sous la fourrure qui encadrait un visage coloré et jovial. Tout riait dans cette bonne figure de M. Sénéchal : les yeux bleus, ronds et émerillonnés, le nez aux ailes mobiles, la bouche petite aux lèvres vernissées et charnues, laissant voir deux rangées de dents bien blanches. Il avait quelque chose de la physionomie gourmande et éveillée du bouvreuil, ce grand mangeur de fruits. — Midi moins un quart! continua-t-il de sa voix de fausset, nous aurons le temps de passer à votre auberge pour vos bagages, de cette façon vous pourrez vous installer après dîner.

Ils sortirent. La neige avait cessé, et, chemin faisant, M. Sénéchal informa Joseph Toussaint des conditions auxquelles il donnait la table et le logement à son prédécesseur; elles étaient douces et cadraient avec le modeste budget du jeune homme, qui s'empressa de les accepter. La question des bagages fut vite expédiée; la garde-robe de Joseph était en harmonie avec sa bourse. En quittant l'au-

berge, ils revinrent par la place du marché, et tout à coup M. Sénéchal, qui jusque-là avait hâté le pas, car la neige fondait et le froid piquait, s'arrêta net devant l'étalage d'une marchande de comestibles. Il resta un moment en contemplation silencieuse devant les galantines marbrées de truffes, les saucissons d'Arles, les chapelets d'alouettes dodues, et un pâté de Strasbourg dont on entrevoyait la croûte dorée à travers la boîte de sapin. Ses yeux ronds se dilataient, ses narines se gonflaient, un sourire épanouissait ses lèvres humides. — Eh! eh! jeune homme, cela ne vous dit-il rien?

Joseph, qui était en gastronomie aussi primitif qu'en fait de toilette, ne comprenait mot à l'enthousiasme de son compagnon, et restait froid en présence de ces victuailles.

— Voyez-moi ces pyramides de poires fondantes, continua M. Sénéchal, l'eau en vient à la bouche! et ces pieds truffés... Oh! oh! et une bécasse! C'est la première. — Il resta un moment indécis et comme en lutte avec lui-même. — C'est le gibier que je préfère, reprit-il, et vous?

— Oh! moi, répondit Joseph, qui avait les pieds gelés et s'impatientait, je ne sais... A table, je n'ai jamais pu faire la différence d'une perdrix et d'un pigeon.

— Est-ce possible? En ce cas, cela me décide; attendez-moi!

M. Sénéchal se précipita dans la boutique et en revint triomphant au bout de quelques minutes. — Ma foi, je l'ai achetée, dit-il en montrant un paquet d'où pointait le long bec de l'oiseau, nous en ferons ce soir un salmis pour fêter votre bienvenue.

Ils se remirent en marche, mais à mesure qu'on approchait de la rue de Savonnières, où demeurait M. Sénéchal, le maître-clerc ralentissait le pas et sa figure trahissait une certaine inquiétude. Comme ils traversaient le petit pont qui fait face à l'église des Augustins, le bonhomme montra à Joseph une habitation dont le soubassement était baigné par l'eau du canal. — Voici, dit-il, l'une des façades de notre maison, et vous pouvez voir d'ici la fenêtre de votre chambre. L'endroit n'est pas très gai, mais on s'y habitue, et le dimanche on peut entendre chanter les vêpres de chez soi.

Joseph s'était arrêté, et examinait avec intérêt ce coin singulièrement pittoresque de la petite ville de Bay. Le bras de rivière qui traverse ce quartier dans sa largeur alimente tout un monde d'usines disséminées sur ses bords : moulins, buanderies, tanneries et fabriques de toiles de coton. De chaque côté de l'étroit canal, les vieux logis riverains allongent leurs toits à auvent, ornés de gargouilles sculptées, et baignent leurs assises dans l'eau noire qui tantôt fuit sous l'arche d'un pont, tantôt bouillonne autour de la turbine d'une filature. Les rangées parallèles de ces antiques fa-

çades ventrues, verdies par l'humidité et percées de rares fenêtres, forment un obscur couloir au-dessus duquel surplombent çà et là des balcons de bois vermoulu, des passerelles moussues et de hauts châssis à claire-voie où sèchent des mottes de tan. L'été, quand le soleil du soir visite un moment cette obscurité, il y prodigue pour sa bienvenue des merveilles de coloration. La lumière fait de longues trouées d'or sous les arches, sillonne de rouges éclairs le cours de l'eau sombre, danse en reflets fantasques sur les murs noircis, et se blute en fine poussière bleue jusque sous les voûtes des déversoirs. — Dans les journées d'hiver semblables à celle qui éclairait la venue de Joseph Toussaint, le spectacle est tout autre, mais non moins original. De sveltes stalactites glacées frangent les chéneaux des toits et les bouches des gargouilles; le givre accroche des guirlandes de filigrane aux aubes des roues immobiles; la neige tapisse les corniches des murs, et tout le canal baigné d'une clarté bleuâtre ressemble à une mystérieuse grotte norvégienne.

— L'endroit me plaît, fit gravement Joseph avec un léger accent lorrain-allemand.

— Dépêchons-nous, dit M. Sénéchal, voici le dernier coup de midi, et nous ne sommes pas en avance!

La maison avait son entrée sur la rue de Savonnières. Au bruit des pas des deux clercs, une porte s'ouvrit au fond du corridor, quelqu'un se précipita vers M. Sénéchal, et dans l'obscurité Joseph entendit deux baisers résonner sur les joues du bonhomme, puis une pure voix de contralto s'écrier : — Comme tu es en retard! La soupe est trempée depuis *la belle heurette!*

Quand Sénéchal eut libéralement répondu à cette caresse, il s'écarta, et par la baie de la porte entr'ouverte Toussaint aperçut une jolie fille dans la pleine beauté de ses dix-neuf ans. — Voici ma fille Angèle, dit le maître-clerc. — Le jeune homme surpris put à peine ébaucher un salut fort gauche, ébloui qu'il était par deux grands yeux couleur de bluet qui brillaient en face de lui.

— Je te présente M. Toussaint, continua M. Sénéchal; il remplace Jacquemaire à l'étude, et il le remplacera aussi chez nous. On va tout à l'heure apporter sa malle.

La jeune fille jeta un rapide coup d'œil sur le nouveau-venu, et un sourire retroussa d'une façon originale un seul des coins de ses lèvres rouges. — Il arrive de son village, poursuivit le bonhomme en tirant brusquement la bécasse de dessous son manteau, et il a eu l'amabilité de nous en rapporter cet oiseau, que nous mangerons ce soir en salmis.

A ces mots, Joseph fit un haut-le-corps et eut grand'peine à retenir un cri de surprise. Il ouvrit de grands yeux étonnés, tandis

qu'Angèle regardait alternativement la bécasse et son père d'un air malicieusement incrédule.

— C'est lui qui l'a tuée, affirma M. Sénéchal en pinçant violemment le bras du pauvre garçon, qui finit par comprendre. — Oui, oui, balbutia-t-il, et en même temps il rougit jusqu'aux oreilles.

— Porte-la au garde-manger, reprit timidement le maître-clerc, et n'en parle à ta mère que lorsque je serai parti.

Mlle Angèle regarda son père en dessous, haussa légèrement les épaules, et dit en prenant la bécasse : — Ma mère est allée chez mes tantes, et elle ne rentrera qu'à la nuit.

Tout en parlant, elle avait mis un troisième couvert sur la table, tandis que M. Sénéchal, rasséréné par la nouvelle de l'absence de sa femme, se débarrassait en sifflotant de ses gants et de son manteau. Le dîner fut silencieux malgré les efforts du maître-clerc. Angèle étudiait le nouveau pensionnaire; celui-ci, encore intimidé, mais mourant de faim, mangeait beaucoup et parlait peu. Quand on se leva de table, M. Sénéchal emmena Joseph, lui fit visiter la maison de la cave au grenier, et ne le quitta qu'après l'avoir solennellement installé dans sa chambre. Cette pièce, que dans la famille on appelait la *chambre des clercs,* était haut perchée et assez pauvrement meublée, mais Joseph, qui n'avait jamais été gâté sous le rapport du luxe, la trouva très habitable. L'unique fenêtre à croisillons de pierre, donnant au-dessus du canal, laissait apercevoir les bas côtés de la vieille église. Ce pieux voisinage et le perpétuel bruit d'eau qui montait jusqu'au second gagnèrent le cœur du jeune homme et achevèrent de lui faire prendre en gré son nouveau gîte. Il vida sa malle, rangea sur la table sa modeste bibliothèque : — le *Manuel du notariat,* un code, Pascal et la Bible, — puis il suspendit au trumeau de la cheminée ses photographies de famille. Quand tout fut en ordre, il s'aperçut que son feu s'était éteint. Alors, se trouvant un peu esseulé et transi dans cette pièce froide, il descendit pour se dégourdir les jambes en flânant par la ville. Comme il traversait le corridor, il vit la porte de la salle à manger entr'ouverte; Angèle, installée près de la fenêtre, repassait du linge sur une haute table, tout en fredonnant un refrain. Joseph s'arrêta, luttant entre le désir de causer avec sa jeune hôtesse et la crainte de paraître indiscret. Il allait passer quand la jeune fille le pria d'entrer. — Monsieur, lui dit-elle à brûle-pourpoint, je voudrais vous demander une chose. Avouez que c'est mon père qui a acheté la bécasse!

— Plait-il?.. balbutia Toussaint décontenancé.

— Avouez-le. Je connais toutes les ruses de papa. La gourmandise est son péché mignon, et, quand j'étais petite, je lui ai plus d'une fois servi de complice, comme vous ce matin.

— Mon Dieu, mademoiselle, répondit-il de sa grosse voix, puisque vous le voulez, j'en conviens, et même je ne suis pas trop fâché de n'avoir plus à soutenir un mensonge.

— Il faut le soutenir au contraire, s'écria Angèle, et hardiment, sans quoi nous aurons une scène à souper. Maman me gâte, elle mangerait du pain sec pour me donner une robe; mais elle est féroce sur l'article friandise. Promettez-moi de mentir effrontément devant elle.

— Je le promets.

— Surtout, reprit-elle en levant un doigt, n'allez pas rougir comme ce matin! J'ai tout deviné rien qu'en vous voyant, et maman est encore plus fine que moi.

— Vraiment! — Ils se regardèrent et partirent ensemble d'un long éclat de rire.

La glace était rompue, et le jeune homme se félicitait intérieurement de cette demi-complicité qui établissait entre eux un commencement de familiarité. Angèle l'invita à s'asseoir près du poêle, et Joseph ne se fit pas prier, car il avait les doigts glacés. Seulement il ne savait comment renouer le fil interrompu de la conversation. Tout en caressant de ses larges mains la faïence brûlante du poêle, il se creusait la tête. Angèle s'était remise à son repassage. Tantôt elle se baissait vers le réchaud; tantôt, se haussant sur ses petits pieds, elle inclinait sa taille souple vers la table pour promener lentement le fer jusqu'à l'extrémité d'un long rideau. La lumière de la fenêtre, tombant sur les épaisses torsades brunes de son chignon, piquetait un bout d'oreille et se jouait dans de petits cheveux fous, bouclés à la naissance de la nuque. A mesure qu'un rideau était repassé et plié, elle se tournait à demi vers une crédence pour l'y poser, et Joseph voyait se découper, comme le profil d'une médaille, son front haut, sa paupière mi-voilée, son nez aquilin, le modelé moelleux de sa bouche espiègle et un menton gras, légèrement proéminent. Elle était grande, bien faite et très vive. Il y avait dans toute sa personne une harmonie de mouvemens à la fois hardis et chastes, une franchise, une plénitude de vie dont la séduction était irrésistible. Angèle était toute en dehors, très démonstrative, très causeuse. Aussi ce fut elle qui vint en aide au taciturne Joseph et qui rompit de nouveau le silence.

— Est-ce la première fois que vous habitez la ville, monsieur Toussaint? lui demanda-t-elle en soulevant son fer à la hauteur de sa joue pour s'assurer s'il était chauffé à point.

— J'ai l'air campagnard, n'est-ce pas? fit Joseph avec un accent de curiosité naïve; j'ai pourtant vécu cinq ans à Nancy, mais j'ai passé le reste du temps au village, chez mes frères.

— Votre famille est nombreuse?

— Nous sommes onze frères et sœurs, dit-il un peu confus de l'aveu; à part mon frère l'abbé et moi, tout ce monde habite Albestroff, un vrai nid solitaire au fond des bois.

— Oh! que je m'y ennuierais! s'écria sans façon Angèle.

— C'est que vous ne connaissez pas Albestroff, repartit Joseph avec conviction; vous ne sauriez croire comme mon *nid* prend un homme et s'en rend maître! Ce n'est pourtant qu'une ferme où toute la famille se couche à neuf heures et se lève à six; mais c'est une maison faite pour le cœur, où il y a toujours des endroits bruyans et des recoins intimes, toujours de l'air, des fleurs et du soleil. L'eau vive y court de tous côtés; le long corridor est toujours sablé d'un fin sable blond, et il y a un grand parloir où il est défendu de fumer, et où pourtant je fumais... Mon *nid*, voyez-vous, donne le mal du pays quand on n'y est plus.

— Vous ne ressemblez guère, en ce cas, à un de vos camarades de l'étude, qui grille de prendre sa volée, bien qu'il ait un nid chaudement capitonné.

— Comment s'appelle-t-il?

— René des Armoises.

— Ah! le jeune homme à l'héritage... J'en ai entendu parler ce matin comme d'un cerveau brûlé.

— Vous changerez d'avis quand vous le connaîtrez! s'écria Angèle en posant vivement son fer et en s'accoudant sur la table; c'est un garçon ardent à la vérité, mais plein d'esprit. Il est excellent musicien, et il monte si bien à cheval!.. Et puis c'est un poète; il a composé sur *la Vigne en fleurs* de beaux vers que j'ai lus dans un journal et que je sais par cœur... Il aura un nom un jour, et il sera la gloire de la ville.

— La gloire! dit sentencieusement Toussaint en hochant la tête, une étoile qui ne se lève que lorsque nous sommes dans la tombe. La belle avance!.. Et puis les vers, par le temps qui court, cela ne mène à rien.

Au fond, Joseph était jaloux de l'animation avec laquelle la jeune fille avait parlé de René des Armoises. Il en voulait à cet inconnu de l'admiration qu'il semblait inspirer à Angèle.

— Il ne fait pas que des vers, répliqua celle-ci, piquée du ton dédaigneux de son interlocuteur; il écrit aussi des pièces de théâtre.

— Auteur? continua Joseph, bah! pour un qui réussit, combien font la culbute dans l'oubli! — Il se tut un moment, puis saisi d'un scrupule et un peu honteux de son humeur dénigrante, il reprit comme s'il se fût répondu à lui-même : — Certainement c'est une belle chose de mettre ses propres idées dans la peau de personnages vivans, et de les voir se promener en habits magnifiques

devant des milliers de gens qu'on fait rire ou pleurer d'un seul mot...

— Oh! oui, interrompit Angèle avec enthousiasme, et puis la musique de l'orchestre, et ces milliers de mains qui applaudissent comme si elles appartenaient à un seul corps, c'est beau cela!

— Vous aimez le théâtre, mademoiselle?

— A la folie! — Elle ajouta en soupirant : — Pourtant je n'y ai pas mis les pieds depuis l'âge de neuf ans. Dans mon enfance, ma mère me menait parfois au petit théâtre d'ici. J'écoutais de tout mon cœur et de toutes mes oreilles. Ce n'était pas de la joie que j'éprouvais, c'était de l'extase. Tout ce que j'avais vu me trottait si bien par la tête, que j'en rêvais, et que la nuit je me levais tout endormie pour déclamer par la chambre... Papa eut peur pour mes nerfs, et on m'interdit à tout jamais le spectacle.

— Je le crois bien, dit Joseph, effrayé d'une pareille exaltation.

— Oh! mais j'y retournerai, murmura-t-elle entre ses dents.

— Comment vous y prendrez-vous?

— Cela, c'est mon secret! répondit-elle d'un petit air important.

— Voyons! s'écria le jeune homme avec un gros rire de bonne humeur, confiez-le-moi; puisque nous sommes de moitié dans le secret de la bécasse, partageons encore celui-là.

— Vous me promettez de ne pas en souffler mot à mon père?.. Eh bien! depuis le jour où on m'a défendu le spectacle, je n'ai plus eu qu'une idée : y retourner; — mais y retourner à Paris pour voir de bons acteurs dans une salle qui en vaille la peine. Alors je me suis mise à économiser toutes les petites pièces d'or qu'on me donnait au nouvel an, à ma fête, ou quand la vendange était belle... Il m'a fallu de la patience, allez! Tout de même, en neuf ans cela a fini par faire une somme, et puis ma mère y a mis du sien.

— Savez-vous combien il y a dans la tirelire? demanda Joseph, que l'histoire d'Angèle amusait.

— Je n'ai pas encore osé y regarder, mais je sais qu'elle est lourde, très lourde!.. Le jour où j'aurai mes vingt ans, je l'ouvrirai, puis je câlinerai si bien papa, qu'il nous laissera partir pour Paris, ma mère et moi; alors nous nous en donnerons du théâtre, je vous en réponds!

Elle agitait la tête avec animation et promenait nerveusement son fer sur la mousseline du rideau; Joseph finissait par partager son enthousiasme. — Pensez, continua-t-elle en se penchant vers lui, voir l'Opéra et les Français, entendre de beaux vers ou de belle musique dans une salle flambante de lumière et de toilettes!.. Oh! Paris, s'écria-t-elle comme grisée par ses propres réflexions, d'abord les cartes ont prédit que j'y trouverais ma fortune... Croyez-vous aux cartes, monsieur Toussaint?

Comme Joseph allait répondre, une voix de femme retentit dans le corridor. — Voici ma mère, dit Angèle, et elle ajouta rapidement : — Souvenez-vous d'avoir de l'aplomb à souper.

Mme Sénéchal était une petite femme ronde comme une pelote et vive comme la poudre, ayant le teint encore frais malgré quelques piqûres de petite vérole, l'air commun, les yeux futés, et la langue prompte à la riposte. Nu-tête en toute saison, elle portait les cheveux tirés sur le front, *à la chinoise*, et deux petites mèches de bandeaux passées sur l'oreille venaient par derrière se renouer à un maigre chignon attaché tout de travers par une épingle à cheveux. Faisant peu de toilette, sans cesse trottinant et tracassant, on ne la voyait guère oisive, si ce n'est le soir, en hiver, quand, la taille flottante dans son ample caraco noir et les pieds sur son *couvet,* elle dévorait des romans. Cette lecture, qui l'enchantait, avait fini par donner à son esprit peu cultivé une teinture passablement chimérique. Elle n'avait qu'une grande passion : sa fille. Emportée, mordante, peu tolérante avec les autres, pour sa fille elle devenait douce comme un mouton. Elle l'admirait, la prônait et la servait sans jamais se lasser ni se plaindre. Rien n'était trop beau pour Angèle, et afin de lui donner une toilette neuve, Mme Sénéchal eût fait volontiers jeûner toute la maison pendant une semaine. — On conçoit les fulminantes explosions de colère qui accueillaient les gourmandes fantaisies de M. Sénéchal, et on devine avec quelles transes ce soir-là le bonhomme s'agita sur sa chaise lorsqu'Angèle apporta le salmis de gibier, d'où s'exhalait une appétissante odeur de citron.

— Ma bonne amie, fit-il d'une voix flûtée, c'est une bécasse de la Meurthe, la chasse de M. Toussaint.

Mme Sénéchal lorgna un moment la figure rêveuse de Joseph, qui n'avait rien d'un Nemrod, puis, lançant une œillade défiante vers son mari, elle dit au jeune clerc de son ton mordant et goguenard: — Mes complimens, monsieur, vous êtes bon tireur.

— Moi, madame? murmura Joseph. — Troublé par l'accent ironique de cette terrible femme, il prit peur et s'embrouilla dès la première phrase.

— Il patauge! pensait M. Sénéchal en baissant le nez et en frottant sa serviette contre ses lèvres.

Tout à coup Joseph, relevant la tête, vit deux yeux bleus qui le regardaient fixement comme pour lui crier : Courage! dans leur langue insinuante. — Mon Dieu! reprit-il d'une voix ferme, je l'ai tuée à la brune avant hier, près du ruisseau, mais c'était un *raccroc*, et je n'en suis pas moins un mauvais chasseur.

M. Sénéchal respira. Les regards d'Angèle remercièrent avec effusion; Joseph se sentit tout gaillard. Il lui semblait qu'il y avait

maintenant entre la jeune fille et lui un lien déjà plus intime, et la nuit, sur son traversin, le nouveau clerc de maître Boblique rêva pour la première fois de deux beaux yeux couleur de bluet.

II.

Une après-midi, à l'étude, Joseph Toussaint était occupé à minuter un acte. Tandis qu'il feuilletait les pièces du dossier, ses yeux tombèrent sur le bureau vacant du clerc-amateur. — Ne verrai-je donc jamais ce M. des Armoises? pensa-t-il. — Depuis son premier entretien avec Angèle Sénéchal, le souvenir du beau René lui trottait souvent par l'esprit. Il éprouvait un vif sentiment de curiosité mêlé de prévention à l'égard de ce fils unique, noble, riche, qui faisait des vers, et « montait si bien à cheval ! » — Je suis sûr, se disait-il, que j'aurai une déception. C'est égal, je voudrais le connaître...

Tout à coup la porte de l'étude s'ouvrit comme poussée par un coup de vent, et un jeune homme, enveloppé dans une pelisse de fourrure, entra en riant, secoua cordialement la main de M. Sénéchal et salua lestement les autres clercs. — Bonjour, monsieur des Armoises! murmura le bonhomme.

Joseph ne put s'empêcher de tressaillir sur sa chaise, et ses yeux s'écarquillèrent pour contempler le nouveau-venu. René des Armoises avait jeté sa pelisse sur une table; il était allé s'adosser sans façon contre le poêle, à la porte duquel il présentait alternativement la semelle fumante de ses bottines, tout en distribuant des plaisanteries à droite et à gauche. Il pouvait avoir vingt-quatre ans. Svelte de taille, large des épaules, il était élégamment, mais simplement vêtu; ses yeux bruns avaient le regard droit, vif et pénétrant; son front large, ombragé d'une forêt de cheveux noirs, courts, et frisant naturellement, disait l'intelligence et la volonté; l'expression impérieuse du haut de la tête était corrigée par le joyeux sourire d'une bouche aux lèvres sensuelles, cachée à demi sous une barbe noire et frisée; l'ensemble rappelait la physionomie énergique et passionnée de certain buste de *Lucius Verus* qu'on voit au Louvre. Il y avait dans les manières du jeune homme une aisance, un entrain et une franchise qui plurent à Joseph, tout en le déconcertant.

Au même moment, maître Boblique ouvrit la porte de son cabinet, salua des Armoises par-dessus ses lunettes et demanda brièvement à Toussaint si son travail était prêt. Après avoir jeté un rapide coup d'œil sur l'acte rédigé par Joseph : — Bien ! dit-il, Beaurain est malade, il faudra lui porter le bail à signer, et ne revenir qu'avec l'argent. Préparez-vous à partir pour le Chânois avec M. des

Armoises, qui vous montrera le chemin. — Il fait beau temps, ajouta le notaire en se tournant vers ce dernier, et ce sera une promenade pour vous, des Armoises.

Celui-ci s'inclina et rendossa sa pelisse, tandis que Joseph empochait l'acte. Ils furent bientôt dehors, et, après avoir dépassé les dernières maisons du faubourg, ils s'engagèrent dans la route pierreuse qui grimpe vers la plaine de Véel. Il gelait ferme, la neige de la semaine précédente était restée sur la terre et craquait sous les pieds des jeunes gens.

— Fumez-vous? demanda des Armoises à Toussaint en lui présentant un porte-cigares plein de londrès.

— Merci! répondit ce dernier avec une gauche brusquerie, j'ai ma pipe.

Il la bourra lentement, tandis que René allumait un cigare d'un air dégagé, avec un mouvement d'épaules qui semblait dire : — C'est un ours, mais après tout ça m'est bien égal! — Ils recommencèrent à marcher en silence. Joseph grillait de faire causer le clerc-amateur; il s'était promis en partant de le disséquer, et il constatait déjà que la tâche n'était pas aussi facile qu'il l'avait cru. Quant à René, il paraissait s'occuper médiocrement de son compagnon de route; il regardait le paysage, fredonnait de vieux airs d'opéra, et répondait par de brefs monosyllabes aux timides questions de Toussaint. C'est ainsi qu'ils atteignirent la ferme du Chânois, où demeurait le client de maître Boblique. C'était un fermier assez mauvais payeur, dont le bail prenait fin, et que son propriétaire menaçait d'un congé. Devant cette perspective d'un déguerpissement imminent, le débiteur, malade et alité, avait fini par s'exécuter. Dès que l'acte fut signé et les écus comptés, les deux jeunes gens quittèrent la ferme.

— Encore une victime de ce pincemaille de Boblique! dit René d'un ton méprisant.

— Croyez-vous? s'écria Joseph, à qui cette seule pensée fit monter le rouge au visage.

— J'en suis sûr! Vous ne connaissez pas le pèlerin; il a une charité ingénieuse pour recueillir chez lui l'argent des autres; Boblique est le saint Vincent de Paul de la pièce de cent sous. On voit que vous êtes encore neuf à l'étude... Est-ce que ça vous va, ce métier de gratte-papier?

— Oh! non, répondit mélancoliquement Toussaint, je me suis laissé pousser dans le notariat par l'un de mes frères, mais je vous assure que le cœur n'y est pour rien.

— A la bonne heure! C'est comme moi, je suis entré chez Boblique pour faire plaisir à un vieil oncle dont l'héritage était à ce

prix; mais le bonhomme est mort, et dans trois mois je retournerai à Paris mener la vie comme je la comprends.

— Et comment la comprenez-vous? demanda Joseph avec une naïve curiosité.

— Comme elle doit être comprise : mouvementée, passionnée et sans cesse colorée par des émotions nouvelles. La nouveauté des choses m'est nécessaire comme le pain; elle me donne une énergie que je ne trouve pas ici, où je n'ai d'autres spectacles que ceux auxquels je suis habitué depuis l'enfance.

— Comme les goûts diffèrent! reprit Joseph étonné, ce que je désire, moi, c'est une solitude profonde où je puisse sans cesse m'entretenir avec moi-même et quelques livres... Les villages sans nom, les fermes oubliées au fond des bois, où ne retentit que le chant des coqs, voilà mon lot. J'ai en moi, avec l'amour de la nature, un grand fonds d'étonnement que le retour des mêmes spectacles n'épuise jamais.

— C'est que vous êtes un rêveur, remarqua René en l'examinant avec plus d'intérêt.

— Et vous un poète! repartit Toussaint avec un large sourire qu'il essayait de rendre malicieux.

— Qui vous l'a dit?

— La fille de M. Sénéchal, qui a lu vos vers et les sait par cœur.

— Ah! Mlle Angèle! s'écria René avec un sourire de satisfaction, c'est une jolie fille, j'espère que vous lui faites un doigt de cour.

— Moi! murmura Joseph, stupéfait et rougissant, je ne me permettrais jamais...

— Et pourquoi pas? interrompit des Armoises, il faut adorer tout ce qui est adorable : les belles filles, les ciels lumineux, les couleurs éclatantes... Tenez, voilà aussi qui est admirable!

Il montra à son compagnon la plaine qui ondulait devant eux blanche et ensoleillée. Dans un pli de terrain, la ferme du Chânoi dressait ses toitures surmontées d'une légère fumée bleuâtre; au delà, les collines boisées s'enchaînaient mollement l'une à l'autre et leurs derniers mamelons fuyaient noyés dans une brume lilas. — Est-ce assez beau, reprit René, cette muette symphonie, où tous les blancs s'harmonisent dans un accord parfait? Et ce bleu fin du ciel se fond-il assez tendrement avec le ton azuré des bois poudrés de givre?.. Oh! la lumière, quelle ivresse!

Et on voyait qu'il sentait comme il parlait; ses yeux pétillaient d'enthousiasme, il enfonçait avec délices ses pieds dans la neige éblouissante; toute sa séve vitale semblait avoir doublé d'intensité, il jouissait avec volupté de l'air pur, sonore et lumineux. Joseph considérait et roulait de surprise en surprise. — A l'extrémité de

plaine blanche, deux femmes sortirent du bois, courbées sous le poids de fagots de branches mortes. On les voyait s'avancer lentement sur la neige, et lorsqu'elles traversèrent le chemin que suivaient les deux jeunes gens, l'une d'elles, haletante, s'assit pour souffler au revers du fossé. Elle était vieille et toute décrépite, de longues mèches de cheveux gris retombaient sur son front et son cou ridés; ses yeux avaient le regard morne d'une bête de somme, et son maigre corps pliait sous la charge. — Joseph s'arrêta un moment pour la regarder d'un air attendri, puis il poursuivit son chemin tout songeur. — Cette vieille femme a pourtant aussi une âme immortelle, dit-il tout à coup à des Armoises, il faut convenir qu'elle fait une triste besogne sur la terre... Cela me confond toujours, et vous?

René sifflotait sans répondre. — Quel singulier garçon! pensait-il. — Bah! reprit-il tout haut en faisant claquer ses doigts, la vie est trop courte pour qu'on se fatigue à deviner des rébus. Les problèmes philosophiques m'énervent l'esprit sans profit; le spectacle des réalités sordides m'encrasse l'imagination; il me semble que je patauge dans la boue avec la pluie dans le dos.

— Bonté divine! s'écria Joseph en levant au ciel ses yeux ébaubis, comme, vous autres artistes, vous rejetez sans pitié les cordes humaines qui ne vibrent pas à l'unisson de vos fantaisies! Comme vous faites bon marché du devoir!

— Le devoir! répliqua René, un épouvantail placé dans le champ des rêves pour épouvanter les poètes qui viennent y picorer le fruit défendu! — Il s'était élancé sur le talus et regardait droit devant lui d'un air de défi. — Notre devoir, à nous, c'est l'art, et pour faire de l'art, il faut se monter l'imagination; il faut piétiner sans vergogne dans les plates-bandes des conventions bourgeoises.

Joseph, à son exemple, s'était arrêté, et, debout de l'autre côté du chemin, il contemplait avec une sorte de crainte la silhouette énergique de René se découpant en noir sur le couchant. Malgré lui, il ne pouvait se retenir d'admirer ce garçon fièrement campé; il était frappé de ses élans d'enthousiasme, de sa physionomie expressive et résolue, de sa parole mordante et passionnée. La force de volonté qui émanait de la riche organisation de René des Armoises s'imposait à l'âme simple de Joseph et l'émerveillait. Cette admiration muette n'échappa point à René, elle le flatta et acheva de le prédisposer en faveur de Toussaint. Après un moment de silence, celui-ci reprit de sa bonne voix candide : — Ce que vous me dites me renverse! Vous ne m'avez pas convaincu pourtant, mais je me tais. Je me fais l'effet d'un pauvre rebouteur de village qui voudrait discuter avec un docteur en Sorbonne.

René se mit à rire, et, lui frappant familièrement sur l'épaule :

— Vous êtes un original, s'écria-t-il, et vous avez une naïveté qui me plaît... Soyons amis !

Ils avaient atteint la crête des vignes qui dominent Bay. Le crépuscule tombait doucement sur la neige; tout au fond, dans le faubourg de Véel, des choses noires grouillaient et des métiers de tisserands bruissaient; les vitres s'illuminaient, les toits fumaient, les collines au loin s'évanouissaient dans la brume; un orgue de Barbarie errant par les rues se mit à jouer, et la musique monta vers eux avec la fumée des toits. — Soyons amis, continua René, et pour commencer venez dîner avec moi ce soir... Je vous présenterai à ma mère, je vous montrerai mes livres et vous ferai de bonne musique.

La tombée de la nuit agissait toujours sur le cœur de Joseph et le disposait à un attendrissement expansif. Cette promesse d'amitié, cette hospitalité cordialement offerte, le touchèrent; il serra la main de René, en objectant seulement qu'il lui fallait au préalable remettre l'argent à maître Boblique, et prévenir Mme Sénéchal. — Je ne vous lâche pas, dit gaîment René. — Il l'accompagna à l'étude, puis au logis de la rue de Savonnières, et l'emmena ensuite triomphalement à son domicile, situé dans les hauts quartiers de Bay. — Ma bonne mère, s'écria-t-il en introduisant Joseph dans un salon où Mme des Armoises travaillait au coin du feu, je te présente un camarade de l'étude, M. Toussaint. Nous venons de faire deux lieues dans la neige, et nous avons ébauché en chemin une amitié qui ne demande plus, pour se fortifier, qu'un bon feu et un bon dîner.

— Soyez le bienvenu, monsieur! dit Mme des Armoises en se levant d'un air où il y avait un mélange d'affabilité et de hauteur.

Des Armoises s'était approché et l'avait embrassée. Joseph restait silencieux sur le bord de son fauteuil. Ses yeux considéraient timidement cette grande femme imposante, encore fort belle dans sa maturité, et sur laquelle la cinquantaine n'avait marqué son approche que par un commencement d'embonpoint. Il retrouvait dans le front lisse, dans les yeux bruns et la bouche aux lignes fermes de Mme des Armoises le même accent de volonté énergique, la même flamme intelligente que sur le visage de René. Seulement chez la mère le despotisme du regard n'était pas, comme chez le fils, tempéré par la mobilité joyeuse des lèvres et par le laisser-aller de toute la personne. Malgré ses efforts pour être affable, Mme des Armoises restait impérieuse jusque dans ses moindres gestes.

Tandis que René questionnait sa mère sur l'emploi de sa journée, Toussaint examinait le vieux salon avec ses tapis moelleux, ses lourds rideaux de brocatelle et ses portraits de famille. Tout cela lui paraissait un luxe princier. Ce fut bien pis quand, dans la salle

à manger doucement chauffée, il se vit assis, lui troisième, devant une table ornée de fleurs, chargée d'argenterie et mollement éclairée par une lampe suspendue au plafond. Il comparait mentalement la nappe blanche, douillettement matelassée, où s'appuyait sa main, avec la plébéienne toile cirée de Mme Sénéchal. Tout lui était nouveau : les réchauds où on posait les plats, la façon dont René et sa mère se servaient de leur fourchette et rompaient leur pain. Il admirait surtout les chatteries que Mme des Armoises prodiguait à son fils. Il y avait de l'idolâtrie dans la ferveur avec laquelle cette mère fêtait et gâtait son enfant. Si la table était fleurie en plein mois de janvier, c'est que René ne pouvait se passer de fleurs; ce vin, qu'on versait dans de petits verres frêles et légers comme des coquilles, était le *vin* de René. Quant à lui, il semblait se mouvoir dans cette atmosphère de gâteries comme le poisson dans l'eau. Il se laissait adorer, vidait gaîment son verre et éclatait en saillies spirituelles, que sa mère buvait à son tour comme un vin exquis, et qui finirent par enivrer Joseph lui-même. L'entrain de cet heureux garçon exerçait une séduction irrésistible, et quand, après le dessert, René sortit pour faire allumer du feu dans son cabinet, Joseph s'écria comme s'il eût été seul et qu'il eût pensé tout haut : — C'est vraiment une riche nature de poète!

— N'est-ce pas? dit Mme des Armoises, dont le cœur se dilata, n'est-ce pas que mon fils a du talent? — Il y avait dans la façon dont elle disait « mon fils » un accent d'orgueil inexprimable.

— Oui, reprit Joseph, c'est une nature magnifiquement douée; mais, madame, vous le gâtez trop, vous le gâtez trop!.. Vous le blasez sur le bonheur pour le reste de sa vie.

— Tant mieux! répliqua-t-elle, il se souviendra toujours combien il a été heureux près de moi, et aucune comparaison n'amoindrira le souvenir de ce bonheur-là. — Elle confia alors à Toussaint combien elle aimait son fils. Elle était restée veuve de bonne heure et n'avait jamais voulu se remarier pour être tout à lui. Elle voulait le voir admiré, illustre, richement marié... — Et pourtant, ajouta-t-elle en souriant, je sens que je serai cruellement jalouse de la femme qu'il aimera!

— Oh! la tendresse des mères! murmura Joseph, et ses yeux se mouillèrent. — Il ne put s'empêcher de faire un retour mélancolique vers son enfance, et de penser que lui, le dernier des onze Toussaint, il avait à peine connu sa mère, morte un an après sa naissance.

Quand ils eurent pris le café, René l'emmena dans son cabinet de travail et acheva de le charmer en lui jouant du Mozart et du Beethoven. — Eh bien! dit le poète lorsque Toussaint se leva pour partir, regrettez-vous d'être venu?

— Je suis content! fit Joseph avec un fort accent lorrain. — Quand il était ému, l'accent de son pays lui montait aux lèvres avec l'émotion. — Voyez-vous, il y a deux hommes en moi : le rêveur et le sauvage; je suis content que vous ayez deviné l'un sous la peau de l'autre...

Il revint au logis de la rue de Savonnières subjugué et enchanté. — Oui, nous sommes devenus amis, disait-il quelques jours après à Angèle, qui le questionnait à propos de René. — Puis il ajoutait dans son langage émaillé de comparaisons. — Il a plus d'esprit que moi, mais j'ai plus de tendresse que lui. Son verre est toujours plein d'une liqueur capiteuse et pétillante; je ne verse dans le mien qu'un petit vin clairet, sentant le terroir, mais réchauffant et cordial; de temps à autre nous échangeons nos verres, et nous ne nous en trouvons pas mal. — En effet, depuis cette première entrevue, René et Joseph se lièrent intimement.

Des Armoises venait souvent rue de Savonnières prendre Toussaint au sortir de l'étude; il lui arrivait même d'entrer chez Mme Sénéchal à une heure où son ami devait évidemment être absent. Sous prétexte de l'attendre, il s'asseyait dans la salle où Angèle était occupée à coudre à côté de sa mère. René avait l'art de se mettre à l'aise avec les gens de toute condition et de les mettre eux-mêmes à leur aise. Il eut bientôt conquis le cœur de Mme Sénéchal. Il se plaisait à faire jaser Angèle et s'amusait de son babil enthousiaste. Sachant qu'elle avait appris ses vers, il se donnait le plaisir de les lui faire répéter; il lui marquait les intonations, réglait sa diction et applaudissait gaîment quand l'interprétation l'avait satisfait. La mère Sénéchal ne se sentait pas de joie en écoutant sa fille. Elle suivait, bouche béante, la cadence des vers sans y rien comprendre, ne s'attachant qu'aux notes musicales de la voix d'Angèle. Elle s'extasiait la première à tout propos et ne se lassait pas de parler du talent de sa fille. Après le départ de René, celle-ci allait lentement se rasseoir près de la fenêtre, et, le front appuyé contre la vitre, écoutait le bruit monotone du canal, sans s'apercevoir que la nuit était venue, tant il y avait de lumière au fond de sa rêverie.

Grâce à des Armoises, Joseph devenait presqu'un mondain. Insensiblement il s'était fait le satellite de ce nouvel astre qui l'entraînait despotiquement dans son orbite radieuse. René s'était emparé de lui et l'avait associé à ses plaisirs bruyans : dîners, parties de chasse et parties de campagne; mais au fond tous ces divertissemens ne satisfaisaient guère le cœur de Toussaint. — Ce qu'il aimait, ce qu'il mettait au-dessus de tout, c'étaient les bonnes heures de la veillée, entre Angèle et sa mère. Après souper, M. Sénéchal, à qui son tempérament apoplectique commandait impérieu-

sement de prendre l'air, sortait pour faire son tour de trottoir. Joseph alors lisait un roman aux deux femmes, occupées à broder, et dont les têtes penchées sous l'abat-jour se touchaient presque. On se sentait si bien chez soi, rideaux tirés et porte close; tout était si calme, si intime! On n'entendait que le froissement des aiguilles piquant la toile cirée, et le clapotement de l'eau sous les fenêtres. — A neuf heures, M. Sénéchal rentrait, les poches bourrées de marrons. Il les fendait lui-même minutieusement et les déposait dans le four du poêle, tandis que Joseph poursuivait sa lecture au crépitement sec des marrons sur la plaque de tôle. Peu à peu une friande odeur de châtaignes rôties se répandait dans la salle; le maître-clerc allait dénicher sur la plus haute planche de l'armoire une bouteille de *fignolette*, et ils faisaient à eux quatre un modeste souper assaisonné d'éclats de rire. Mise en bonne humeur par le vin doux, Mme Sénéchal prenait dans sa boîte à ouvrage un vieux jeu de piquet, et après une série de réussites finissait par tirer les cartes à Angèle, qui accueillait ses pronostics avec un grand sérieux. Il y avait invariablement dans son jeu *un homme de la campagne* venant de bien loin et apportant de grandes nouvelles et beaucoup d'argent. — Il n'y aurait rien d'impossible, disait la mère Sénéchal en réponse aux haussemens d'épaules de son mari, mon grand-père avait un oncle qui est parti dans le temps pour les Indes, et qui peut-être y est devenu riche... On a vu des choses plus étonnantes... — Joseph écoutait gravement ces billevesées, regardait Angèle, si blanche à la lueur de la lampe, et souhaitait tout bas d'être ce mystérieux *homme de campagne* dont l'arrivée devait faire la fortune de la jeune fille.

Angèle l'occupait chaque jour davantage. Elle s'était doucement glissée au fond de son cœur et y tenait déjà une maîtresse place. Jusque-là les femmes n'avaient guère joué de rôle dans la vie de Joseph; il ne connaissait que sa sœur Geneviève, et, sauf cette affection fraternelle, toute la région de l'amour féminin avait été pour lui comme ces espaces blancs des cartes géographiques, sur lesquels on lit *contrées inconnues aux voyageurs.* Depuis son installation dans la maison Sénéchal, il lui semblait qu'il pénétrait chaque jour un peu plus avant dans ce monde inexploré. Pour le séduire, Angèle n'avait pas eu besoin de déployer beaucoup de coquetterie : à dire vrai, elle n'y avait mis aucune préméditation. Elle traitait le nouvel hôte de son père comme elle avait traité son prédécesseur, avec le même sans-façon, le même enjouement espiègle et inconscient; mais cela suffisait pour rendre Joseph heureux. Il était du petit nombre de ceux qui donnent beaucoup et exigent peu. Son imagination, comme certains verres d'optique, avait la propriété de tripler les rayons qui passaient à son foyer. Le moindre mot ami-

cal prenait pour lui la proportion d'une caresse. Un sourire d'Angèle lui tenait chaud tout le jour, et le soir, après lui avoir serré la main, il montait content dans sa mansarde, où il passait une partie de la nuit à se bercer dans son rêve de prédilection : — une maisonnette à Albestroff avec un jardin plein d'arbres fruitiers, et sur le seuil une jeune femme blanche aux yeux de bluet réchauffant tout le logis de sa tendresse. — C'était le château en Espagne de Joseph.

Du reste, ce logis de la rue de Savonnières était voué aux chimères des châteaux en Espagne : on en bâtissait à tous les étages. On eût dit que les brouillards du canal formaient une atmosphère propice à la construction de ces vaporeux édifices. Au fond de leur alcôve, M. Sénéchal et sa femme passaient une bonne heure chaque soir à édifier chacun le leur. Les châteaux du maître-clerc étaient d'une architecture un peu vulgaire, mais carrés par la base et bâtis à chaux et à sable; ceux de Mme Sénéchal s'élançaient merveilleusement dans l'air, comme des palais de féerie, mais généralement l'escalier manquait et on n'y pouvait monter qu'avec des ailes. Les deux époux étaient d'accord sur un seul point : le château était bâti à l'usage exclusif d'Angèle. M. Sénéchal comptait la marier à un garçon rangé, doux et honnête, dans le genre de Joseph Toussaint; mais ce nom seul faisait faire la grimace à Mme Sénéchal, elle voulait un gendre plus distingué : un homme du monde ou un artiste, comme M. des Armoises, voilà ce qu'il fallait à Angèle. Là-dessus le père Sénéchal haussait les épaules et s'écriait avec humeur : — Es-tu folle? Des Armoises? Je n'en voudrais pas avec toute sa fortune,... un écervelé, un coureur de théâtres, qui se ruinera avec des cabotines!

En attendant, cet écervelé, objet de la terreur de M. Sénéchal, conspirait tout doucement pour emmener Angèle à un bal par souscription, dont il était le principal commissaire. Il venait de quitter le deuil de son oncle, et avant de partir pour Paris il s'était mis en tête de faire ainsi ses adieux à Bay. Joseph, endoctriné par son ami et séduit par la promesse d'une valse, était entré dans le complot; même il avait employé ses économies à se commander un habit. L'idée de danser avec Angèle lui trottait par la tête, et le poussait à ce luxe jugé jusque-là inutile. Pendant quinze jours on avait veillé en cachette pour préparer la toilette de la jeune fille, et, le jour de Pâques arrivé, M. Sénéchal finit par donner son consentement, à la condition qu'il ne serait pas de la fête. Ce fut sous l'escorte de sa mère et de Joseph qu'Angèle, parée d'une jolie toilette de tarlatane blanche, fit son entrée sous le vestibule de la mairie.

Mme Sénéchal, sanglée dans sa robe couleur flamme de punch,

se rengorgeait à l'idée de l'effet que produirait la beauté d'Angèle aux lumières. Quant à celle-ci, qui assistait pour la première fois à un vrai bal, elle sentit un frisson de plaisir à la vue des girandoles, des fleurs et des toilettes. A peine était-elle assise qu'on joua une valse, et Joseph lui offrit le bras. Angèle eût préféré débuter avec un danseur plus brillant, mais Toussaint avait sa parole, et il ne paraissait pas disposé à la lui rendre. Ils partirent. En sa qualité de Lorrain-allemand, Joseph se vantait de savoir valser; pourtant, après deux ou trois tours, le pauvre garçon, ébloui par les lumières, coudoyé par les danseurs et dérouté par les longues jupes qui venaient s'embarrasser dans ses jambes, perdit complètement la mesure et se mit à tourner à contre-temps. Il ne se décourageait pas néanmoins; il s'était juré qu'il valserait, il y mettait de l'entêtement et entraînait sa danseuse dans un tournoiement insensé, quand celle-ci s'arrêta net et lui demanda grâce.

En ce moment, René passa près d'eux. — Quoi? dit-il à Angèle, vous ne profitez pas mieux de cette jolie valse?.. Permettez que nous la dansions ensemble. — Et sans plus de façon, posant son bras autour de la taille de la jeune fille, il l'enleva à la barbe de Joseph stupéfait.

— Le fait est qu'il valse mieux que moi! songea le brave Toussaint en les regardant tourner légèrement dans le cercle des danseurs.

De vrai, c'était plaisir de les voir glisser ensemble à travers la foule, se berçant à la mélodie de la valse et causant du bout des lèvres. — C'est la première fois que je danse avec vous, mademoiselle Angèle, murmura René.

— La première et la dernière, puisque vous allez quitter Bay... Quand partez-vous?

— Dimanche! — Et en prononçant ce mot il souriait, ses yeux pétillaient de plaisir à la pensée de Paris qu'il allait revoir.

— Vous êtes bien heureux!.. Une fois là-bas, vous oublierez vite Bay et ses habitans, ajouta-t-elle en étouffant un soupir.

— Vous vous trompez, je me souviendrai toujours de mes amis; je me rappellerai souvent la maison de la rue de Savonnières, où on entend l'eau chanter sous les fenêtres.

— Bien vrai? dit-elle, et sa figure s'épanouit. — La valse était finie, il la reconduisit à sa place, et longtemps après son départ elle resta immobile, le regardant de loin passer entre les groupes bourdonnans, au milieu desquels son énergique tête noire et frisée se détachait comme la lumineuse figure d'un demi-dieu. Elle lui était reconnaissante de daigner se mêler à la foule et de permettre au commun des mortels de le voir et de l'admirer...

Le bal était dans son plein épanouissement, quand vers onze heures se produisit un incident qui devait amener dans la vie calme et moutonnière de la société de Bay une série d'événemens dont on s'entretient encore aujourd'hui. Entre deux quadrilles et dans un moment où le milieu de la salle était vide, on vit entrer un vieil avocat nommé M. Bouillard, et que les plaisans s'obstinaient à appeler l'avocat *Brouillard* à cause de son esprit mal équilibré. Maître Bouillard n'était guère un coureur de bals, mais ce qui augmenta la surprise, ce fut de voir à son bras un inconnu, dont la mine, les façons, le costume, firent sur les bourgeois de Bay une impression étrange. — Souffrez, dit l'avocat à l'un des commissaires, que je vous présente M. Gaspard La Genevraie, un de nos célèbres voyageurs; il arrive de Java après avoir fait deux fois le tour du monde.

L'étranger salua d'un air hautain et continua de s'avancer lentement, la tête haute, bombant en avant sa large poitrine, et dandinant légèrement sa taille encore svelte sur des hanches que la cinquantaine n'avait ni épaissies ni décharnées, et qui semblaient moulées juste à point sous le casimir gris-perle d'un pantalon à sous-pieds. Son habit à revers de velours, coupé à la mode de 1830 et boutonné à la taille, lui donnait la tournure à la fois élégante et surannée de ces *lions* célébrés par Balzac et illustrés par Gavarni. Sa cravate de soie blanche, négligemment nouée sous un col rabattu *à la collin*, découvrait un cou assez fort et vigoureusement modelé. La tête puissante, encadrée dans une crinière de cheveux jadis noirs et soigneusement teints ainsi que les moustaches, avait dû être très belle; un front large et sillonné de quelques rides, un nez d'aigle aux ailes mobiles, un teint brun-olivâtre, lui donnaient un grand air. Ses yeux noirs avaient encore de l'éclat; néanmoins à eux seuls ils auraient révélé ce qu'était l'homme. Leurs paupières largement cernées, veuves de cils et veinées de filets rouges disaient l'aventurier qui a usé et abusé de la vie. Sa bouche aux coins tombans le disait aussi; montrant, quand elle s'ouvrait, une denture à claire-voie, elle avait au repos une expression cynique et fatiguée; mais, quand ces yeux et cette bouche s'animaient dans la conversation, il y passait encore des rayons ironiques et spirituels, et on y retrouvait par éclairs ce qu'avait dû être le personnage au beau temps de sa jeunesse.

Gaspard La Genevraie était en effet l'un des derniers types de cette génération excentrique qui assista de 1835 à 1840 au coucher de soleil du romantisme. Après avoir essayé tous les genres littéraires, il avait versé dans la politique comme ces peintres malchanceux qui versent dans la photographie. En 1848, on l'avait vu un

moment président de club et orateur en plein vent, puis il avait fait un brusque plongeon et s'était volontairement exilé. On l'avait depuis rencontré au Mexique avec les compagnons de Raousset-Boulbon et en Californie avec les chercheurs d'or. Il avait tâté de tout : socialisme, religions nouvelles, industrie; il avait même été consul dans je ne sais quelle ville de l'archipel malais. Pour le quart d'heure, ainsi que l'avait annoncé l'avocat Bouillard, il revenait de Java, et rentrait au port, semblable à un solide navire qui a essuyé de nombreuses avaries, mais qui garde encore une fière tournure en dépit de sa mâture désemparée et de son pavillon délavé par les embruns de la mer.

Debout, le coude appuyé à la balustrade de l'orchestre, l'une de ses jambes croisées, la main dans l'entournure du gilet, il regardait de haut toutes ces têtes de provinciaux qui le dévisageaient à la dérobée, et de temps en temps il échangeait quelques mots avec l'avocat. — Voyez-vous, lui demanda ce dernier, cette grosse femme assise près d'une jeune fille en blanc?

— Oui, répondit La Genevraie d'une voix de basse-taille, la fillette est jolie avec son air d'ange qui rêve à des fredaines, mais la mère est fagotée comme une marchande de pommes.

— Chut! reprit l'avocat, la mère représente l'une des principales souches de cette famille Morel dont nous avons parlé...

— Diantre! Alors, mon cher, conduisez-moi près d'elle.

L'avocat, suivi de son compagnon, s'approcha de Mme Sénéchal, qui ouvrait des yeux ronds, et lui murmura d'abord quelques mots à l'oreille.

— Si j'ai entendu parler d'un parent qui partit jadis pour les Indes?.. s'écria tout haut la bonne dame, oui-da, c'était l'oncle de mon grand-père, un Jacques Morel, qui avait quitté Bay avant la grande révolution, et dont on n'a jamais eu de nouvelles.

— Eh bien! repartit l'avocat, je puis vous en donner; du moins M. La Genevraie que voici vous dira que votre parent est mort là-bas sans enfans et laissant une fortune...

— Colossale! interrompit La Genevraie en s'inclinant légèrement, Jacques Morel est mort en 1825 à Batavia, — d'où j'arrive... Il était célibataire et n'avait point testé, de sorte que sa magnifique succession a été mise sous le séquestre par le gouvernement hollandais, à défaut d'héritiers connus.

— Mais je représente l'un de ces héritiers, moi! s'écria Mme Sénéchal, qui croyait rêver.

— En ce cas, madame, reprit La Genevraie de sa voix théâtrale, je vous en fais mon compliment, et je puis vous donner tous les renseignemens nécessaires pour revendiquer votre héritage.

— Sainte Vierge! dit la mère d'Angèle toute tremblante, et cette succession se monte?..

— A vingt-quatre millions.

Mme Sénéchal pâlit et se sentit prête à défaillir.

— Oui, s'écria La Genevraie en regardant lentement à droite et à gauche les voisins ahuris, vingt-quatre millions, sans compter les intérêts, madame!

III.

Le dimanche suivant, les boutiquiers de la rue des Juifs, où demeurait l'avocat Bouillard, assistèrent à un spectacle aussi rare que curieux. Dès le matin, tandis que les cloches sonnaient pour la grand'messe, le marteau de l'avocat fut successivement secoué par de nombreux cliens, si bien que la vieille servante, fatiguée de se promener dans le corridor, finit par laisser l'huis entre-bâillé, et se borna du fond de sa cuisine à crier : « Entrez! » de sa voix la plus glapissante. L'escalier retentissait du choc des souliers ferrés et des bâtons noueux. Le cabinet lui-même, grand, noir et poudreux, ne semblait plus assez vaste pour contenir les visiteurs bruyans qui y pénétraient à chaque minute et se tassaient à grand'peine le long des murs. Il y avait là des tisserands du faubourg, de vieux vignerons courbés comme des serpes par le labeur de la vigne, de petites bourgeoises endimanchées et des paysans en blouse bleue. Boutiquiers, ouvriers, campagnards, tout ce monde bourdonnait, se jetant des regards méfians et s'entretenant de la fameuse succession.

Émiettez du pain au profit d'un moineau qui vagabonde sur votre balcon; en moins d'une seconde et comme avertis par un flair mystérieux, tous les moineaux du quartier accourront par bandes et se disputeront bruyamment la bonne aubaine. Il en avait été de même pour l'héritage Morel; la nouvelle jetée par La Genevraie s'était répandue en un clin d'œil dans toute la ville. Le souvenir de Jacques Morel, enterré au fond de la mémoire de quelques vieillards, s'était réveillé tout à coup avec une vitalité qui tenait du prodige. Cet enfant perdu, auquel personne ne donnait plus une pensée, et qui peut-être avait jadis quitté le pays en secouant la poussière de ses pieds, était en train d'y devenir un héros légendaire. Tous ceux qui, à Bay ou aux entours, portaient le nom de Morel, — et Dieu sait s'ils pullulaient, — accouraient chez l'avocat, affriandés par ce magnifique appât de vingt-quatre millions. Les histoires de successions inespérées ou de trésors fabuleux ont toujours eu le don de passionner la foule. Les esprits les plus rétifs à l'endroit des spéculations honnêtes et laborieuses croient d'enthousiasme aux fortunes

toutes faites qui tombent du ciel comme une manne miraculeuse. C'est ce qui arrivait à Bay. Les Morel grands et petits, le cœur battant, l'eau à la bouche, attendaient fiévreusement les communications de La Genevraie. Parmi les plus ardens et les plus crédules figurait Mme Sénéchal. Elle s'était installée la première chez l'avocat et y avait amené Angèle. — Qu'on nie encore la vertu des cartes! disait-elle à l'un de ses cohéritiers, depuis plus de quinze jours elles m'avaient prédit cette aubaine. Tu t'en souviens, Angèle?.. *Un homme de la campagne* apportant des nouvelles d'argent...

Non-seulement la bonne dame avait cru à l'histoire de la succession, mais, sur les conseils de l'avocat, elle avait offert à La Genevraie la plus belle chambre de sa maison. En logeant le voyageur, il lui semblait déjà toucher de la main au fabuleux héritage; aussi elle choyait et mijotait le Parisien, qui en revanche daignait soulever pour elle un coin du voile derrière lequel se dérobaient encore les mystérieuses splendeurs de la succession Morel.

La Genevraie lui-même croyait à l'héritage, autant qu'il était capable de croire à quelque chose, et du reste les millions amassés à Batavia par un certain Morel, originaire de la Lorraine, n'étaient pas précisément une fiction. Pendant son séjour à Java, Gaspard avait entendu conter ce récit au travers duquel tintait un bruit d'or. Il en avait été émerveillé comme d'un conte des *Mille et une Nuits;* son imagination s'était allumée, et à son retour à Paris il avait brodé sur ce canevas dans un dîner auquel assistait d'aventure l'avocat Bouillard. Le vin aidant, les têtes s'étaient échauffées, et on avait décrété que le Morel de Bay devait être l'homme aux millions. L'hypothèse avait de quoi plaire au cerveau chimérique de Bouillard et à l'esprit aventureux de La Genevraie. Sans se demander si l'identité des deux Morel pourrait être établie, ni si le gouvernement hollandais lâcherait facilement sa proie, l'avocat avait emmené La Genevraie à Bay afin d'y annoncer partout la bonne nouvelle.

Il y eut dans le cabinet un long bourdonnement, suivi d'un profond silence, quand la porte du fond livra soudain passage à Me Bouillard et à son compagnon. Après quelques mots de l'avocat en guise d'introduction, La Genevraie prit la parole. Campé à l'angle du bureau, pincé dans sa redingote, la poitrine en avant, l'ancien tribun secoua sa crinière de vieux lion, et commença d'une voix chaude l'historique de la succession Morel. Son ton hautain, ses airs de grand seigneur et sa parole colorée firent rapidement impression sur la foule naïve qui l'entourait. Lui-même, excité par l'effet produit et se grisant à mesure, se mit à décrire avec une verve endiablée les richesses fantastiques de l'héritage du nabab. Il peignit les palais de marbre se dressant au bord des magnifiques avenues de

Batavia, sous les bananiers et les palmiers en éventail, les plantations de caféiers, de muscadiers et de vanille, les résidences d'été à la lisière des forêts parfumées, les coffres de santal débordant de pièces d'or et de diamans, les nuées de serviteurs en jupes de soie rose, les surtouts d'argent massif chargés de fruits embaumés, dont l'intérieur est comme une neige fondante... Ses auditeurs l'écoutaient le cou tendu, l'œil écarquillé, la bouche béante. Mme Sénéchal ne perdait pas une syllabe, ses yeux scintillaient, ses mains se croisaient nerveusement sur son opulente poitrine. Bref, l'orateur fit si bien reluire les pierreries, ruisseler les trésors et flamboyer les splendeurs des tropiques, que, lorsqu'il eut fini, tous les futurs héritiers éclatèrent en frénétiques bravos. A l'unanimité, il fut convenu qu'on se cotiserait pour verser la somme de trois mille francs jugée nécessaire aux premiers frais de l'instance, et qu'on donnerait procuration à La Genevraie pour soutenir les droits de l'hérédité.

La séance fut levée, la foule s'écoula lentement dans l'escalier, et pendant longtemps encore, aux environs de la maison Bouillard, des groupes d'héritiers discutèrent avec animation et amusèrent la curiosité des voisins. En rentrant chez elles, Angèle et sa mère croisèrent l'omnibus qui emportait vers la station René des Armoises, accompagné de Joseph Toussaint. René aperçut les deux femmes, et par la portière leur fit de la main un joyeux signe d'adieu, tandis qu'Angèle, dont les joues s'étaient subitement colorées, se retournait pour voir l'omnibus disparaître à l'angle de la rue. Mme des Armoises n'accompagnait pas son fils; René, qui détestait les scènes d'adieu, avait insisté pour qu'elle restât au logis, et Joseph s'était chargé de veiller à tout jusqu'au départ du train. Il s'acquittait de cette tâche en conscience, portant pieusement le paletot et le sac de voyage de son ami. Lorsque l'omnibus accosta la station, il veilla seul au transport des malles, prit le billet au bureau et fit enregistrer les bagages. Pendant ce temps, René, une canne à la main et un cigare aux lèvres, flânait le long du quai. — Merci, mon brave Joseph, dit-il à Toussaint, qui lui apportait son billet, vous êtes un type, vous! et je vous regretterai souvent... Vous irez voir ma mère de temps en temps, n'est-ce pas? et vous causerez de moi avec elle...

Il ralluma son cigare, puis, lançant négligemment derrière lui l'allumette enflammée : — Quel beau temps, hein? continua-t-il, cela invite au départ; on voudrait être oiseau pour franchir l'espace dans un bain d'air et de lumière, et on s'écrierait volontiers comme le poète : « Des ailes, des ailes! »

Le bon Joseph le regardait et avait le cœur gros. Il voyait si bien que René partait sans un regret, et qu'en montant en wagon il rejetterait derrière lui tous ses souvenirs de province avec autant de sans-façon qu'il venait de jeter son allumette sur le sable! — Ce

soleil de printemps, poursuivit des Armoises, cet air parfumé de renouveau, me redonnent du ton... Je sens en moi une vigueur qui ne me fait rien trouver de trop audacieux. Comme je vais travailler là-bas!.. Je ne sais ce que je deviendrai, mais je sais ce que je puis, et je ne veux revenir ici qu'avec un nom. Toute ma peur, c'est de mourir avant d'avoir dit ce que j'ai dans la tête... Ah! voici le train...

Le convoi arrivait en effet tout haletant. Le quai fut bientôt plein de voyageurs, descendus un moment pour se dégourdir les jambes; les brouettes chargées de colis se mirent à rouler, des gamins couraient de wagon en wagon, criant les produits du pays. — Allons, au revoir, Joseph! murmura René en sautant dans un compartiment, dès que mon premier volume sera imprimé, je vous l'enverrai.

— Pensez un peu à nous là-bas! dit Joseph, qui commençait à s'attendrir.

— Certainement, et puis vous viendrez à Paris, nous nous reverrons! *Good bye*, mon brave!

On fermait les portières, la machine siffla et le train fila le long du quai redevenu solitaire.

Pendant ce temps, Angèle était remontée dans sa chambre. La pensée du départ de René avait suffi pour lui faire oublier toutes les merveilles de la succession Morel. Elle ouvrit sa fenêtre et regarda au loin dans la direction de la station. Le soleil était radieux, et les toitures de tuiles étincelaient; contre les ogives de l'église, un joli papillon couleur citron voltigeait gaîment dans la lumière. Un long sifflement retentit dans la vallée, et le cœur d'Angèle se gonfla en écoutant la rumeur du train qui s'éloignait. Le papillon avait disparu, toute la fête du printemps semblait s'être subitement éteinte. René était parti; quand le reverrait-elle? Si du moins elle pouvait y aller un jour, dans ce Paris lointain! Et ses grands yeux, devenus mélancoliques, se tournèrent vers le coin de la vallée par où s'était envolé son poète, comme un bel oiseau bleu. Elle disait à son tour comme René: « Des ailes, des ailes! » et se désolait d'être emprisonnée dans cet horizon étroit. Au fond de l'église, les voix des chantres retentissaient; des fragmens de psaumes, des accompagnemens d'orgue arrivaient jusqu'à elle et berçaient sa pensée, où des désirs nouveaux flottaient confus avec les souvenirs anciens. Sa rêverie repassa lentement par tous les sentiers d'autrefois; elle se rappela les visites de l'hiver, la valse du bal, les vers récités dans la salle du rez-de-chaussée. Peu à peu elle en vint à se répéter tout bas ces strophes qui avaient commencé le charme, et qui étaient maintenant tout ce qui lui restait du poète. Elle avait quitté la fenêtre, et debout, les mains appuyées au manteau de la cheminée, elle égrenait vers par vers, comme un rosaire mélodieux, ce poème

qu'elle avait tant admiré. La musique des rimes agissait sur elle comme un calmant. Elle endormait son chagrin avec ces mots éclatans et sonores. Elle les murmura d'abord entre ses lèvres; insensiblement entraînée par le rhythme, elle finit par élever la voix, récita tout haut une strophe, puis une autre... Il lui semblait que jamais elle ne les avait si bien dites, et que jamais, pour interpréter la poésie de René, elle n'avait trouvé d'intonations si justes et si caressantes. Si seulement il eût été là pour l'entendre!

— Bravo! cria tout à coup une voix de basse-taille, — et, se retournant surprise, elle vit Gaspard La Genevraie qui avait poussé la porte et l'écoutait.

— Continuez! reprit-il, continuez, mademoiselle! C'est fort bien, cela! La voix est chaude et bien timbrée, le vers sort franchement, avec le ton juste... Ah çà, mais vous avez un vrai talent!

La Genevraie avait l'air convaincu de ce qu'il disait, et après un premier moment de confusion Angèle éprouva un sentiment de vanité satisfaite en s'entendant louer par ce Parisien, qui avait vu les plus fameux théâtres de l'Europe et qui connaissait les actrices célèbres. Il réitéra ses éloges, et, sur sa prière, la jeune fille recommença le poème de René. La Genevraie, enfoncé dans un fauteuil, les jambes croisées, la tête renversée, écoutait de l'air d'un fin connaisseur, et interrompait de temps en temps par des exclamations enthousiastes : — Superbe!.. Comme c'est trouvé!.. Quelle saveur!

— Ah cà, ma chère enfant, s'écria-t-il quand le dernier vers se fût envolé des lèvres d'Angèle, avec un pareil talent et une figure comme la vôtre, vous n'allez pas, je pense, rester dans cette bourgade! C'est Paris, c'est le théâtre qu'il vous faut. Vous les enfoncerez toutes là-bas, Favart en tête! Votre geste a de l'ampleur; les lignes de votre visage restent angéliques, tandis que votre façon de dire donne au vers un piquant et un montant savoureux. C'est de la volupté fricassée dans de la pudeur, tout simplement... Vive Dieu! Il faut échanger cette chambrette contre une loge de théâtre bien capitonnée, et je vous promets que le public, ce drôle, baisera la poussière de vos pieds!

— Ne dites jamais cela devant mon père, répondit Angèle, il a le théâtre en horreur.

— Cela ne m'étonne pas, repartit impertinemment La Genevraie, le bonhomme est un peu ramolli; mais j'en parlerai à votre mère. Morbleu! il ne faut pas traiter une étoile comme une vulgaire chandelle et l'étouffer sous le grotesque éteignoir de la province. Quand j'aurai déblayé l'affaire de la succession, nous en recauserons sérieusement.

La Genevraie alla retrouver l'avocat Bouillard, à qui il parla du

talent d'Angèle avec un enthousiasme sincère. — Caramba! dit-il, comment cette grosse fruitière de Sénéchal a-t-elle pu faire une aussi charmante fille? Je ne parle pas du bonhomme, ajouta-t-il cyniquement, le mari est rarement pour quelque chose dans ces questions-là.

Cependant la succession continuait à mener grand bruit par la ville. On prenait parti pour ou contre. Du côté des incrédules se rangeait naturellement maître Boblique. Bouillard avait choisi un autre notaire pour rédiger les procurations des héritiers, une étude rivale bénéficiait de cette affluence de cliens improvisés, et le petit tabellion poussait jusqu'à l'excès la jalousie du métier. Aussi déblatérait-il contre la succession avec une âpreté passionnée. Sénéchal avait d'abord partagé les préventions de son patron, mais il n'était pas le maître au logis et ne savait pas s'opposer aux réunions d'héritiers dont sa maison avait l'heureux privilége. D'ailleurs ces conférences se terminaient d'ordinaire par un dîner, et nous savons déjà que la gourmandise était le faible de M. Sénéchal. La perspective d'un rôti appétissant ou d'un entremets sucré alanguissait singulièrement l'énergie de sa résistance. Après deux ou trois bons soupers, il passa timidement dans le camp des héritiers et promit de contribuer pour sa quote-part aux frais de la revendication. — Quant à Toussaint, il maudissait la succession Morel à l'égal de maître Boblique. L'aplomb impertinent du Parisien, son éloquence théâtrale, son cynisme spirituel et sarcastique, troublaient profondément Joseph, et lui faisaient éprouver un sentiment de crainte et de répulsion. Aussi le soir, dans sa petite chambre, il ne trouvait pas d'invectives assez amères pour accabler ce vagabond de Jacques Morel, cette ombre de nabab, revenue exprès de l'autre monde pour ruiner ses espérances et tuer son bonheur.

A la fin, toutes les procurations furent remises à La Genevraie, et il annonça qu'il partirait dès que les fonds seraient déposés chez l'avocat Bouillard. Emportés par un beau sentiment de gratitude et aussi un peu poussés par l'avocat, tous les Morel se cotisèrent pour offrir un banquet à leur mandataire. Un dîner de cinquante couverts fut commandé à l'hôtel de Metz; La Genevraie s'y rendit solennellement et prit la place d'honneur à côté d'Angèle et de Mme Sénéchal. Ce fut un curieux coup d'œil, et dont on parle encore à Bay, que ces cinquante convives, pour la plupart vignerons, tisserands ou jardiniers, s'asseyant tout ébaubis autour de la longue table en fer à cheval, étincelante de ruolz et de cristaux, tandis que les badauds s'amassaient aux fenêtres et que les garçons d'hôtel se pinçaient les lèvres pour ne pas rire. Dès le premier service, l'avocat porta un toast à La Genevraie, le célèbre voyageur, et le remercia au nom du pays tout entier de son zèle pour les héritiers Morel. Gaspard

écoutait avec un sérieux imperturbable, renversé sur sa chaise et secouant négligemment les miettes tombées sur sa cravate de dentelle. Quand l'éloquence de l'avocat fut tarie et que son robinet monotone eut versé sa dernière goutte sonore, La Genevraie se leva, passa la main dans son gilet, et de sa lente et dramatique voix de basse commença un *speech* plein d'humour, où il remercia ses commettans et exposa les démarches qu'il comptait faire. Il termina par une magnifique prosopopée où il évoqua la grande mémoire de Jacques Morel, et qui arracha des larmes à Mme Sénéchal. Là-dessus, on mangea ferme et on but d'autant. Tous les cohéritiers, qui n'avaient jamais tâté pareille chère, voulurent s'en donner pour leur argent. Au dessert, quelqu'un proposa de chanter, chacun sa chanson, comme au bon vieux temps. A la seule pensée d'un pareil intermède, un frisson passa dans le dos de La Genevraie. — Non, s'écria-t-il, nous avons mieux que cela... Nous possédons ici, messieurs, une grande artiste, qui ne se doute pas de son beau talent, et qui enfoncera Rachel, si elle veut s'en donner la peine. Priez Mlle Sénéchal de vous réciter des vers, et vous m'en direz des nouvelles !

Angèle rougit. Tous d'une seule voix demandèrent à la jeune fille de *déclamer* quelque chose, et Angèle, plus pâle que sa robe blanche mais surexcitée par le bruit, les lumières et le champagne, se leva, croisa ses beaux bras sur sa poitine, puis commença *la Vigne en fleurs* de René des Armoises.

La pièce était à la fois lyrique et descriptive; le poète avait essayé de rendre l'espèce de griserie produite par la fine senteur des vignes fleuries dans une tiède soirée de juin. Il se peignait pris lui-même par cette enivrante odeur. Il remplissait son verre et buvait joyeusement aux noces fécondes des vignes et à la poésie du vin. Dans ces vers imprégnés d'un naturalisme voluptueux, on respirait l'haleine du printemps et les chauds parfums de l'automne; on entendait les rumeurs du pressoir, le bouillonnement du moût écumeux dans la cuve, les rondes tumultueuses des vendangeurs, la nuit, sur les coteaux... Puis le poète, sentant sa tête s'alourdir, laissait tomber sa coupe vide, et la pièce se terminait par cette strophe :

Je m'endors, et là-bas le frissonnant matin
Baigne les pampres verts d'une rougeur furtive,
Et toujours cette odeur amoureuse m'arrive
Avec le dernier chant d'un rossignol lointain
Et les premiers cris de la grive...

Ces vers furent accueillis par une salve d'applaudissemens. Tous ces braves gens, illettrés pour la plupart, n'en furent pas moins pris par la musique des rimes, le charme du débit et surtout

par la beauté d'Angèle. D'ailleurs ce poème était fait pour toucher leur cœur; l'éloge du vin du pays remuait la fibre patriotique de cet auditoire, où les vignerons étaient en majorité. De plus Angèle, avec sa voix de contralto, avait heureusement rendu le pétillement capiteux des vers de René. M. Sénéchal était ébahi, Mme Sénéchal pleurait; La Genevraie embrassa Angèle, toute fière de son succès.

— Admirable! cria-t-il à Mme Sénéchal, votre fille a du talent, et le talent à notre époque est une fortune... Elle forcera les portes du Théâtre-Français quand elle voudra, et gagnera de l'argent gros comme vous, ma bonne dame!

— Oh! riposta Mme Sénéchal piquée, Angèle n'a plus besoin d'en gagner, n'aura-t-elle pas les millions de Batavia?

— Certainement, mais en attendant elle possède déjà des trésors qui ne sont pas à dédaigner; le grand art est d'un bien autre prix que des sacs d'écus, et votre fille a la vocation de la gloire.

Mme Sénéchal avalait tout cela doux comme miel. Quant à Angèle, son cœur battait, et dans son esprit passait un de ces vagues espoirs indéfinissables, pareils à ces bouffées d'avril, où on ne démêle aucun parfum distinct, mais qui sentent le printemps.

On s'était remis à boire et à jaser. On trinquait à Jacques Morel. Les rêves de Perrette au pot au lait n'étaient rien au prix des spéculations que les héritiers faisaient déjà avec leur part d'héritage. Tous ces pauvres diables, qui n'avaient de leur vie vu mille francs alignés tout d'une file, jonglaient avec les millions. Ils sirotaient leur vin comme si c'eût été de l'or potable, et devant leurs yeux troublés passaient des visions toutes resplendissantes des magnificences orientales. On n'entendait s'entre-croiser que des mots reluisans et dorés; les *serveurs* eux-mêmes semblaient pris de cette fièvre du million, et ouvraient de grands yeux de convoitise. Debout contre un buffet, La Genevraie frisait sa moustache en contemplant cette orgie de rêves sultanesques; de temps en temps, un sourire diabolique allumait ses yeux et retroussait les coins de ses lèvres désillusionnées. A la fin, on quitta la table, chacun se retira dans sa *chacunière* et rêva d'une pluie d'or tombant du ciel dans de sonores bassins d'argent.

En dépit du proverbe, le lendemain d'une fête est rarement gai. M. Sénéchal se leva, la bouche amère, la tête lourde, et songea mélancoliquement qu'il avait une démarche fort désagréable à tenter près de maître Boblique. Il s'agissait de verser à Bouillard les quatre cents francs, montant de la quote-part de Mme Sénéchal dans la somme promise à La Genevraie; or les réunions d'héritiers, les soupers, les toilettes achetées à Angèle, avaient complétement détruit l'équilibre du budget de la communauté. Il fallait solliciter du notaire une avance sur les appointemens à venir, et maître Bo-

blique n'était pas prêteur. Ce fut donc en tremblant que Sénéchal entra dans son cabinet et lui exposa sa requête. Le notaire savait déjà la palinodie de son maître-clerc. Il regardait son enrôlement parmi les héritiers Morel comme une injure personnelle, et il s'était bien promis de se venger un jour ou l'autre. Il écouta la demande du bonhomme avec une froideur hypocrite. — Quatre cents francs? dit-il, vous avez donc quelque acquisition en vue, Sénéchal? Un lopin de vigne, hein, mon gaillard?

— Non, répondit l'autre avec embarras, j'ai un paiement à faire, et c'est tout.

Le petit notaire avait déjà flairé le motif de l'emprunt. — Un paiement! répéta-t-il, êtes-vous endetté?

— Pas précisément, mais ma femme est une des héritières Morel, et cet argent est destiné à...

— Ah! votre femme a donné aussi dans le panneau! interrompit le notaire d'un air glacial. J'en suis fâché, Sénéchal, mais je n'ai pas d'argent à jeter par les fenêtres, moi!

— Me croyez-vous incapable de vous le rendre? s'écria Sénéchal.

— Eh! qu'en sais-je? quelle confiance puis-je avoir dans un comptable assez nigaud pour gober de pareilles sornettes? Je vous croyais un homme sensé, et vous faites l'acte d'un fou... Non-seulement votre solidité financière ne me rassure pas, mais je me demande si je puis encore vous confier le maniement de mes affaires personnelles?

Le rouge monta au visage de l'honnête maître-clerc. — Soupçonnez-vous ma probité, monsieur? murmura-t-il d'une voix tremblante, me prenez-vous pour un malhonnête homme?

— Je vous prends pour un sot, répliqua le notaire d'un ton cassant, et je dis qu'une caisse dans les mains d'un sot peut aussi bien péricliter que dans les mains d'un fripon.

Sénéchal était devenu pourpre, ses oreilles tintaient et la colère le travaillait. — Ah! fit-il exaspéré... C'est bien! attendez-moi un moment, monsieur Boblique...

Il courut à son bureau, établit fiévreusement la situation de sa caise, rassembla ses papiers, mit les écus dans un sac et rentra dans le cabinet où le notaire achevait tranquillement la lecture d'un acte. — Maître Boblique, dit en frémissant le vieux Sénéchal, voici mes comptes, vérifiez-les. Puisqu'une probité de trente ans n'est pas une garantie pour vous, je ne suis plus votre homme, et vous pouvez me remplacer.

Le notaire ajusta ses lunettes, poussa négligemment près de lui l'argent et les papiers. — Ah! ah! vous avez de l'orgueil, dit-il ironiquement, cela sied bien à un futur millionnaire!.. J'examinerai vos comptes à loisir, et je vous enverrai votre *quitus*... s'il y a lieu!

Sénéchal tira de sa poche un trousseau de clés, et le déposa silencieusement sur le bureau, puis il prit son chapeau et ouvrit la porte : — Adieu, monsieur Boblique !

— Adieu, monsieur... Sénéchal, glapit le notaire de sa voix la plus incisive, que les millions de Jacques Morel vous fassent grand bien, et souvenez-vous qu'on ne rentre pas chez moi aussi facilement qu'on en sort !

Sénéchal s'en retourna rue de Savonnières, la tête flottante et le cœur brisé.

— Qu'as-tu ? s'écria Angèle en le voyant tout pâle, pourquoi reviens-tu sitôt de l'étude ?

— Je ne retournerai plus à l'étude, dit M. Sénéchal en s'asseyant lourdement, car ses jambes chancelaient, je n'y suis plus rien !

IV.

— A quoi sert de te tourner le sang ? s'écria Mme Sénéchal en apprenant la déconvenue de son mari; tu quittes cette bicoque un peu plus tôt que tu ne l'aurais voulu, et voilà tout !.. Patience ! nous serons riches à notre tour et nous ferons la nique à ce pingre de notaire. D'ici là, n'avons-nous pas nos vignes qui n'ont point gelé cette année et qui donneront de belles hottées de raisins en octobre ?.. Va, c'est un petit malheur, et il n'y a pas de quoi se mettre la tablature en tête.

Mais M. Sénéchal ne voulait pas se laisser consoler. Cette retraite forcée lui avait porté un rude coup, et il en fut sérieusement malade toute une semaine. Peu habitué au désœuvrement, il errait tristement par la maison, tournait autour de sa femme, tâtillonnait à la cuisine. Après les repas, il restait affaissé dans son fauteuil, le front rembruni, les bras pendans, et finissait par succomber à de lourdes somnolences qui inquiétaient Angèle. Malgré son étourderie, la jeune fille avait, plus que sa mère, pris au sérieux les ennuis de M. Sénéchal. Elle aimait son père et s'ingéniait à lui adoucir l'amertume des regrets. Elle le forçait à faire de longues promenades au sommet des coteaux verdoyans qui couronnent la ville. — Allons, petit père, disait-elle, déride-toi ! Est-ce que cette bonne odeur de printemps ne te remet pas un peu de joie au cœur ? — Hélas ! la vue des ceps bourgeonnans ne remettait au cœur de M. Sénéchal que le souvenir de sa mésaventure, et la crainte d'être forcé de vendre à vil prix sa meilleure vigne pour trouver les quatre cents francs promis à La Genevraie. — Non, non ! répondait-il, le printemps aura beau faire, il ne me ragaillardira plus. Vois-tu, fillette, ce qui me désole, c'est d'avoir exposé bêtement mon petit patrimoine et compromis ton établissement...

Au retour de l'une de ces promenades, Angèle alla sur la pointe du pied surprendre Joseph Toussaint, qui lisait dans sa mansarde. — Monsieur Joseph, commença-t-elle à mi-voix, voulez-vous me rendre un service?

— De tout mon cœur! répondit le jeune homme, dont la figure s'épanouit.

— Papa va être forcé de vendre une de nos vignes pour payer sa part dans les frais de la succession, et cette idée-là lui fend l'âme... Alors j'ai songé à l'argent de ma tirelire... Il y a dedans pour sûr plus de quatre cents francs, et je me repentirais toute ma vie de garder cet argent, tandis que mon père se saignerait pour remplir ses engagemens.

— Vous êtes une bonne fille! s'écria Toussaint avec effusion.

— Seulement il ne faut pas qu'il sache que la somme vient de moi, et j'ai pensé à vous, monsieur Toussaint... Vous la lui offrirez en votre nom, n'est-ce pas? Il vous aime et acceptera volontiers d'être votre obligé.

— Vous êtes une bonne fille! répéta Joseph avec conviction; mais, ajouta-t-il d'un ton qu'il essayait en vain de rendre malicieux, cela ne vous navre-t-il pas de renoncer ainsi au voyage de Paris?

La jeune fille soupira bien fort, et il ne fallait pas être un profond observateur pour voir que ce renoncement était pour elle un gros sacrifice.

— Plus de spectacle! poursuivit Toussaint avec une persistance agaçante, il faudra vous résigner à ne voir qu'en rêve ces fameux théâtres pour lesquels vous aviez amassé les trésors de la tirelire...

— A quoi bon me parler de tout cela? interrompit Angèle impatientée, c'est mal à vous de me donner des regrets... Voulez-vous, oui ou non, me rendre ce petit service?

Elle avait les larmes aux yeux. Joseph se fût volontiers jeté à ses pieds.

— Oui, répondit-il après un silence, mais à la condition que vous laisserez la tirelire dans votre tiroir... Ce serait dommage de l'ouvrir avant le terme fixé.

— Je ne comprends plus! murmura Angèle.

— Eh bien! voici : je ne suis pas tout à fait pauvre, j'ai une petite rente de douze cents francs, et je viens justement d'en toucher un quartier. C'est de l'argent qui dort, et dont je n'ai pas besoin. Laissez-moi le donner à M. Sénéchal, de cette façon je ne serai pas obligé de mentir, et cela me mettra plus à l'aise.

— Oh! s'écria-t-elle confuse, non, je ne puis accepter un pareil sacrifice!

— Laissez donc! Il n'y a pas de sacrifice; l'argent est pour moi comme de la paille, et je n'y tiens guère.

Angèle secouait toujours la tête. Il s'avança vers elle, et lui tendant les deux mains : — Vrai ! dit-il, je vous assure ! vous me rendrez bien content !

Il y avait dans sa bonne voix, dans ses yeux, un accent de conviction et de prière si persuasif, qu'Angèle se sentit touchée et accepta. Elle serra cordialement les deux larges mains de Joseph, et ils restèrent ainsi un moment immobiles en face l'un de l'autre. Toussaint ouvrit la bouche comme pour ajouter quelque chose qui lui brûlait les lèvres; mais, après avoir balbutié, il se contenta de rougir et lâcha les deux mains de la jeune fille, qui s'éloigna en renouvelant ses remercîmens.

Une fois en possession de la somme nécessaire, La Genevraie fit ses malles. Au moment de quitter Bay, il prit à part Angèle et sa mère. — Madame, dit-il à Mme Sénéchal, en bonne conscience, vous ne pouvez laisser votre fille moisir dans cette grenouillère, où elle se gâtera le teint et la voix. Le théâtre est sa vocation, et je vous répète que les comédiennes sont les reines du jour. Mademoiselle a un front digne de la plus belle couronne. Amenez-la à Paris; je connais des directeurs qui seront trop heureux de l'engager... Pensez-y bien, et vous aussi, ma toute belle. Un mot, et je serai à vos ordres. Foi de La Genevraie, la fortune de cette enfant-là est entre vos mains, madame, souvenez-vous-en !

Là-dessus il partit, et Joseph Toussaint, qui, du haut de sa fenêtre, assistait à l'embarquement du Parisien, poussa un joyeux soupir quand l'omnibus tourna l'angle de la rue des Tanneurs. Les soucis de M. Sénéchal et le petit service que Joseph venait de lui rendre avaient encore plus étroitement attaché le brave garçon à ses hôtes de la rue de Savonnières. Le départ de René l'ayant rendu à ses habitudes casanières, il partageait ses soirées entre la lecture de Pascal et la conversation de l'ancien maître-clerc. Celui-ci avait la nostalgie de ses paperasses, et chaque soir il se faisait conter par Toussaint les moindres détails du train-train de l'étude Boblique. De temps à autre, Angèle assistait à l'entretien, accoudée à la fenêtre et perdue dans une demi-rêverie. Joseph ne la quittait pas des yeux et s'évertuait à lui faire prendre une part active à la conversation. En présence de la jeune fille, sa langue se déliait. La disparition de La Genevraie lui avait rendu courage; il lui semblait maintenant que la perspective des millions de Batavia reculait à l'horizon, tandis que ses espérances amoureuses sortaient de l'ombre et gagnaient du terrain. Ses yeux brillaient, et sa verve ne tarissait plus; mais, une fois Angèle partie, il redevenait taciturne, poussait de gros soupirs et répondait de travers aux questions de M. Sénéchal. Le bonhomme finit par s'apercevoir du trouble de Toussaint, et ses deux gros yeux ronds observèrent curieusement le jeune

homme. Parfois alors un rapide sourire illuminait la physionomie jadis si joviale du vieux clerc. — Eh! eh! pensait-il, Joseph serait-il féru d'amour pour Angèle? Si ce bonheur nous arrivait, il me semble que je me reprendrais à vivre... Mais le camarade est si timide! Il n'osera jamais parler tout seul, et il faudra que je le confesse un de ces soirs.

Quant à Angèle, sa pensée, hélas! était à cent lieues du pauvre Joseph. Heureuse de voir son père tiré d'embarras grâce au prêt de Toussaint, elle s'était remise à bâtir des châteaux en Espagne. Même en supposant que la succession Morel ne tînt pas toutes ses promesses, n'avait-elle pas dans son talent d'artiste un moyen de ramener le bien-être à la maison? Les éloges de La Genevraie ne lui sortaient plus de l'esprit. L'idée de devenir la providence et la gloire de la famille flattait sa vanité de vingt ans. La possibilité d'entrer au théâtre se présentait de plus en plus fréquemment à sa pensée. — Dans les soirées de mai, quand, lasse de s'être bleui le doigt en tirant l'aiguille, elle s'appuyait à sa fenêtre pour respirer le frais, c'étaient ses rêves de théâtre qu'elle voyait flotter dans les fumées des toits. Sous les rayons obliques du couchant, l'eau du canal ruisselait comme une ondoyante écharpe de pourpre. De l'autre côté de la ville vaporeuse, les vignes de la côte Notre-Dame se doraient d'un dernier coup de soleil, et dans le bleu du ciel de légers nuages d'un rouge vif formaient à l'ouest une sorte d'auréole. Angèle contemplait cette vermeille illumination du soir et y croyait lire le présage de sa gloire future. — Les comédiennes sont les reines d'à présent, avait dit La Genevraie. — Et les cloches de la ville haute, dont les ondulations sonores se répandaient largement dans l'air, semblaient lui répéter : « Tu seras reine! » et les hirondelles, qui frisaient les murs de leur aile rapide, le lui redisaient avec leurs cris joyeux : — Paris! Paris! La célébrité, la fortune, étaient là, et peut-être aussi l'amour... René des Armoises ne vivait-il pas à Paris? Si elle devenait une grande actrice, ne pourrait-elle pas jouer les pièces de son poète? Elle serait de moitié dans sa gloire, la distance qui les séparait n'existerait plus, et avec quelle joie Angèle déposerait toutes ses couronnes aux pieds du seul homme qui eût fait battre son cœur!.. Ces idées l'enfiévraient pendant le jour, et la nuit agitaient son sommeil. Elle se relevait tout endormie, comme au temps de son enfance, alors que les drames représentés sur le petit théâtre de Bay surexcitaient ses nerfs, et déterminaient les accès de somnambulisme qui avaient si fort effrayé M. Sénéchal.

Cependant les semaines passaient, et les héritiers Morel commençaient à s'impatienter, lorsqu'arriva une lettre de La Genevraie, accompagnée d'une caisse contenant un magnifique bouquet de roses-thé et de gardenias à l'adresse d'Angèle. Dans la lettre, La Genevraie

annonçait qu'il avait commencé le siége de l'héritage; — mais, disait-il, ce sera long, très long. Nous nous heurtons au mauvais vouloir des ambassades, et le gouvernement hollandais n'entend pas raison. Il faut s'armer de patience, car l'instance durera peut-être des années. — Puis il ajoutait en manière de post-scriptum : — Répétez de ma part à Mlle Angèle que ma botte de fleurs n'est qu'un piètre échantillon des bouquets qui pleuvront à ses pieds le soir de ses débuts au théâtre.

— Que nous chante-t-il avec ses bouquets et son théâtre? grogna M. Sénéchal d'un air de mauvaise humeur, veut-il maintenant faire de ma fille une baladine? Nom d'une serpe, il ne manquerait plus que cela! Jetez-moi sa lettre au feu et ses bêtes de fleurs au fumier.

Angèle se sauva dans sa chambre avec son bouquet, et peu après sa mère vint l'y rejoindre, toute déconfite. — Patienter! grommelait-elle, M. La Genevraie en parle bien à son aise. Nous n'avons pas le temps d'attendre! Ton père a perdu sa place, nous écornons notre capital, et il ne nous restera plus bientôt que les yeux pour pleurer.

— Ah! dit Angèle en trempant le bouquet dans l'eau fraîche d'un grand vase, si papa n'était pas buté contre le théâtre!

— Hein! s'écria Mme Sénéchal en saisissant vivement le bras de sa fille, tu y penses donc, toi aussi? Ah! dame, avec ton talent tu y gagnerais de grosses sommes, et puis toutes ces grandes comédiennes finissent par faire de beaux mariages, et toi tu es assez belle pour gagner le cœur d'un fils de roi.

La bonne dame n'était jamais en peine de dadas; elle n'avait pas plus tôt mis pied à terre que vite elle sautait à califourchon sur une chimère toute fraîche et reprenait le galop. Immédiatement son imagination lui montra Angèle au théâtre; la salle croulait sous les bravos, on dételait la voiture de sa fille pour la ramener en triomphe, et un prince russe lui offrait sa main.

La jeune fille l'interrompit au beau milieu de sa chevauchée aérienne, et la ramena dans le chemin de la réalité. — Pour cela, il faudrait aller à Paris, soupira-t-elle, et mon père n'y consentira jamais.

— Ton père! murmura Mme Sénéchal, ton père n'a jamais su se décider; avec lui, il faut brusquer les choses : tu partiras sans rien dire.

— Le tromper! s'écria Angèle effrayée, non, ce serait mal.

Mais pour la bonne dame rien n'était mal quand il s'agissait de sa fille. Elle s'était fait sur ce point une morale particulière, qui n'avait rien à démêler avec la morale des autres ni même avec le sens commun. — Mal! reprit-elle impétueusement, et où serait le

mal? As-tu, oui ou non, un grand talent et sommes-nous coupables d'en tirer parti? Ton père sera bien à plaindre, ma foi, quand tu gagneras des mille francs en quelques heures, et qu'il trouvera chaque soir à la maison un bon souper qui mijotera en l'attendant? Si tu entres au théâtre, n'est-ce pas dans son intérêt comme dans le tien? D'ailleurs je prends tout sur moi. Tu partiras en *catimini* dans une huitaine et tu descendras chez une de mes amies, dont le mari tient un hôtel rue Jacob. Ce sont des gens du pays, et ils auront soin de toi jusqu'à ce que M. La Genevraie t'ait présentée à un directeur.

— Mais, objecta Angèle, plus qu'à demi séduite, tout cela coûtera cher, et nous n'avons pas déjà trop d'argent.

— Eh bien, et la tirelire! répliqua Mme Sénéchal, elle doit être bien garnie, et c'est le cas de nous en servir.

Angèle ne fit plus d'objections. La tentation était trop forte; d'ailleurs le parti qu'elle allait prendre pouvait tirer toute la famille d'embarras, et cette pensée leva ses derniers scrupules. Il fut convenu qu'on préparerait en secret son trousseau; pour ne pas éveiller les soupçons, elle n'emporterait avec elle qu'une valise, et sa mère lui enverrait le surplus à l'hôtel de la rue Jacob.

Quand elle fut seule dans sa chambre, Angèle donna un tour de clé à la porte, puis d'une main tremblante elle ouvrit le tiroir de la commode où la tirelire dormait cachée sous une pile de linge. C'était un de ces tonneaux en terre rustiquement coloriée, comme on en donne aux enfans. Sur l'un des flancs rebondis, une rainure avait été ménagée pour le passage de l'argent. Angèle la soupesa pendant quelques minutes avec une joie curieuse, puis d'un coup sec elle brisa la tirelire, et tout le trésor s'éparpilla sur le carreau. Un rayon de soleil tombant de la fenêtre fit scintiller comme des écailles d'or et d'argent toutes ces monnaies éparses, dont les effigies et les modules divers résumaient pour la jeune fille neuf années d'une vie tranquille et naïvement heureuse. Elle reconnaissait certaines pièces au passage. Ce gros sou taché de vert-de-gris représentait la première de ses économies, un gâteau sacrifié au désir de voir Paris; ce louis d'un jaune pâle lui avait été donné le jour de sa première communion, et pendant bien des heures elle l'avait tourné et retourné entre ses doigts avant de le glisser dans la tirelire; cet autre datait d'un soir d'automne où son père avait vendu sur pied toute sa vendange à des marchands de vin de Champagne, et avait stipulé vingt francs d'épingles pour Angèle, — il faisait beau temps ce soir-là, et on dansait des rondes au carrefour de la côte de l'Horloge; — chaque pièce faisait tinter un souvenir, chaque empreinte rappelait un détail intime d'enfance ou de jeunesse. Toutes,

avec leurs petites voix d'or et d'argent, semblaient crier à Angèle agenouillée : « Garde-nous, ne nous éparpille pas à travers le monde! Nous sommes les souvenirs des heures limpides, des heures calmes et fortunées!.. » Mais le bouquet de La Genevraie avec ses odeurs mondaines, le vent de mai avec ses bouffées printanières, répétaient : Paris! Paris! — Et ces voix insinuantes étouffèrent le murmure timide des petites pièces de la tirelire. Angèle les tria, les aligna en piles frémissantes et compta son épargne. Il y avait près de huit cents francs. Cela lui sembla un trésor dont elle ne verrait jamais la fin.

A partir de ce moment, elle ne songea plus qu'à son prochain départ. Elle était agitée, nerveuse; elle avait avec son père de soudaines explosions de tendresse, dont le bonhomme lui-même était étonné. Un soir qu'elle se retirait après l'avoir embrassé fiévreusement, Joseph crut remarquer que ses yeux étaient humides. — M[lle] Angèle paraît préoccupée, dit-il à Sénéchal dès qu'ils furent seuls.

— Vous croyez? répondit celui-ci, effet du printemps, mon camarade, effet du printemps! — Il souriait d'un air malicieux et interrogeait du regard Joseph Toussaint. Il avait résolu ce soir-là de confesser le jeune clerc et de lui faire avouer son amour. — Et vous-même, reprit-il, vous paraissez tout troublé... Eh! eh! vous soupirez! Voyons, confiez-vous au père Sénéchal, et contez-moi ce qui se passe là dedans.

En même temps il tapait amicalement sur la poitrine de Joseph, qui se mit à rougir. — Ce qui se passe en moi? répondit le jeune homme, je cherche à le démêler, et je n'y parviens guère. Je souffre de vivre inutilement et de promener mon ennui par les chemins. Je suis las de n'avoir point de but, et il y a des heures où je regrette le séminaire.

— Ta, ta, ta! dit M. Sénéchal, il faut vous marier.

— Le mariage! certainement,... mais voyez-vous, monsieur Sénéchal, je ne suis pas homme à prendre une femme comme on cueille en passant un fruit à un arbre. Je voudrais choisir, et qui me garantit que la femme de mon choix s'accommoderait d'un garçon aussi peu brillant que moi?

— Elle aurait le goût terriblement difficile! répliqua le bonhomme, mais d'abord êtes-vous bien fixé? existe-t-elle quelque part, cette femme de votre choix?

— Eh bien! oui, elle existe! s'écria Joseph après un grand effort sur lui-même; mais je n'oserai jamais lui demander si elle veut de moi.

— C'est donc une princesse!.. Sarpejeu! il ne faut pas être

poule mouillée à ce point. Faute de parler, on meurt sans confession!

— Je mourrai donc sans confession; j'aime encore mieux cela que de mourir de honte, car je sens que, si elle répondait en me riant au nez, je serais mortellement blessé.

— Vous rire au nez! s'exclama Sénéchal indigné; prenez-vous Angèle pour une pimbêche mal élevée?..

— Eh quoi! murmura Joseph devenant cramoisi, vous saviez,... vous aviez deviné? Ah! monsieur Sénéchal, je vous jure que je n'ai jamais dit un mot...

— Eh! mon camarade, je le sais bien. C'est justement ce que je vous reproche! Les jeunes filles, apprenez-le, ne détestent pas les gens qui parlent, et si j'étais de vous, moi, je parlerais.

— Et vous m'autorisez,... vous croyez?.. bredouilla Joseph tout tremblant.

— Je crois que vous êtes un brave garçon et que ma fille n'est pas une sotte. Il faut parler... Tenez, demain, ma femme soupe chez ma belle-sœur; nous serons seuls ici. Je vous laisserai en tête-à-tête avec Angèle, et vous lui avouerez franchement ce qui vous tient au cœur.

— Demain! s'écria Toussaint, qui se sentit d'avance la chair de poule, ah! monsieur Sénéchal, je suis bien content; mais ne pensez-vous pas qu'il serait plus sage d'attendre... Si elle allait dire non, songez!

— Elle dira oui, poltron!.. On ne trompe pas un vieux malin comme le père Sénéchal, et ne voyez-vous pas le trouble où elle est depuis une huitaine?.. Ah! jeunesse, jeunesse!.. Bonsoir, mon brave, et à demain.

Le lendemain soir, au sortir de l'étude, Joseph passa deux heures à marcher sous les arbres de la promenade des Saules. Tout en arpentant l'allée, il essayait de préparer le discours qu'il tiendrait à Angèle, quand ils seraient seuls, face à face; mais les mots tournaient dans sa tête comme une roue de moulin, et puis les phrases qu'il trouvait lui semblaient idiotes, et, jetant le manche après la cognée, il se disait qu'il valait mieux encore parler d'inspiration. Il s'arrêtait au pied d'un platane, regardant d'un air très attentif les glissades des araignées d'eau sur la surface limpide du canal. Le cœur lui battait, le temps lui durait, et cependant il redoutait le moment où les églises sonneraient l'heure du souper. Quand il rentra à la brune, M. Sénéchal se promenait seul dans la salle à manger.

— Comme vous voilà pâle! dit-il à Toussaint; allons, du cœur, mon camarade, du cœur, nom d'une serpe!.. Angèle n'est pas en-

core rentrée, mais elle ne peut tarder, voilà huit heures. Elle est sortie *ce tantôt* après m'avoir embrassé à m'étouffer. Je vous assure qu'elle a quelque chose, elle aussi, et qu'elle pense à vous!.. Qui diantre peut la retenir si tard dehors?

Il allait et venait en sifflotant. Joseph ne disait mot, et, accoudé contre le poêle, regardait vaguement, dans la baie de la fenêtre, le coin de ciel où les premières étoiles perçaient, comme des points d'or, l'azur devenu plus foncé. L'obscurité envahissait peu à peu la salle. Le vent d'est apportait des cris d'enfans, et la rumeur d'un train en marche. — Le vent est au beau, reprit M. Sénéchal, qui occupait son impatience en allumant la lampe, on entend le sifflet du chemin de fer... Ah çà, Angèle se moque de nous; elle veut nous affamer!

— Oh! moi, je n'ai pas faim! répliqua Joseph, qui trouvait je ne sais quelle volupté sourde aux angoisses de l'attente.

— Si fait, moi! murmura le bonhomme, j'ai l'estomac creux;... mais j'entends marcher dans le corridor. Enfin la voici!

La porte s'ouvrit en effet, mais ne livra passage qu'à Mme Sénéchal, encore tout essoufflée et fort émue.

— Et Angèle? s'écria M. Sénéchal désappointé.

— Angèle ne viendra pas ce soir, repartit la dame d'une voix mal assurée, qui contrastait avec son aplomb habituel; elle est absente pour quelques jours.

— Absente? répéta Sénéchal stupéfait, comment? elle est partie?

— Oui... Au surplus, voici une lettre d'elle qui t'expliquera tout.

Joseph ouvrit de grands yeux, M. Sénéchal arracha des mains de sa femme un billet écrit à la hâte et où il lut ces mots :

« Petit père, pardonne-moi! Je pars pour Paris. Je suis trop grande maintenant pour être encore à ta charge, et je vais essayer de gagner ma vie au théâtre. C'est pour notre bien à tous, et on prétend que c'est vraiment ma vocation. Quand j'aurai beaucoup d'argent, je reviendrai, et nous vivrons plus heureux tous trois. En attendant, je te supplie de ne pas trop en vouloir à ta fillette, qui t'embrasse avec des larmes... »

— Ah! la malheureuse! dit M. Sénéchal d'une voix rauque. — Il voulut faire quelques pas, trébucha et s'affaissa comme une masse au pied du poêle.

— Mère de Dieu! s'écria Mme Sénéchal épouvantée, et se précipitant vers son mari, c'est un coup de sang!.. Vite, monsieur Joseph, allez chercher le médecin.

André Theuriet.

(La seconde partie au prochain n°.)

LES GRANDS LACS

DE L'AMÉRIQUE DU NORD

SOUVENIRS DE VOYAGES.

Entre l'île de Terre-Neuve et la Floride, les côtes de l'Amérique septentrionale courent du nord-est au sud-ouest. La grande île barre le golfe où vient se jeter le fleuve Saint-Laurent, dont la direction est parallèle à celle du rivage : il est probable que le phénomène géologique qui a donné naissance à la vallée que sillonne ce cours d'eau est le même que celui qui a dessiné les côtes et en a marqué le dernier relief. Le Saint-Laurent est l'émissaire d'un lac de forme elliptique, à la suite duquel en vient un second à peu près semblable. Le grand axe de ces deux lacs est sur le prolongement du fleuve. En remontant vers le nord, se présentent trois autres lacs assemblés en feuille de trèfle et beaucoup plus étendus que les deux premiers. Ces divers lacs portent les noms d'Ontario, Erié, Huron, Supérieur et Michigan. Ils communiquent par des déversoirs naturels à pentes souvent très inclinées : ainsi le Lac-Supérieur s'unit au lac Huron par le saut Sainte-Marie, le lac Erié au lac Ontario par la chute du Niagara. Le Saint-Laurent roule à la mer tout le volume d'eau des lacs, et n'a pas d'autre source que ces immenses bassins aux niveaux étagés. Pris ensemble, ceux-ci forment une vaste mer intérieure, la plus grande masse d'eau douce que l'on connaisse. Les États-Unis et le Canada, chacun pour leur part, en ont justement revendiqué la surveillance pour tout ce qui concerne l'hydrographie, la navigation, la création et l'entretien des ports, des canaux, des phares.

Législativement, la chaîne des lacs, comme on la désigne par une heureuse métaphore, est traitée à l'égal de l'Océan; c'est en effet un petit océan au milieu des terres, une véritable Méditerranée. Pendant la belle saison, une flotte de navires à voile et à

vapeur sillonne ces eaux, qui l'hiver sont gelées comme celles de toutes les contrées septentrionales. Sur les bords sont assises des villes de commerce prospères, dont la population augmente tous les jours : Buffalo, Erié, Cleveland, Toledo, sur la rive américaine du lac Erié, — Détroit, sur la rivière qui unit le lac Huron au lac Erié, — Chicago, Milwaukee, sur le bord occidental du lac Michigan, — Toronto, Kingston, sur la rive canadienne du lac Ontario, Oswego sur l'autre rive. A son tour, le Saint-Laurent étale avec orgueil Montréal sur une de ses îles et Québec en aval sur la rive gauche.

Le grand axe des quatre premiers lacs, la ligne qui les coupe par le milieu dans le sens de la longueur, marque la limite qui sépare les États-Unis du Dominion ou provinces anglaises du Canada. Le lac Michigan reste en dehors de cette ligne, et seul est compris tout entier dans le territoire des États-Unis. Le Saint-Laurent appartient à peu près complétement au Canada. La distance entre l'embouchure du fleuve et le « fond » du Lac-Supérieur ou l'extrémité méridionale du lac Michigan est de 4,000 kilomètres. Cette distance, que des navires d'un fort tonnage peuvent parcourir sans transbordement, et qui est égale à quatre fois la largeur de la France du Havre à Marseille, est une des plus longues lignes de navigation intérieure, et dans tous les cas la plus animée. L'altitude des lacs décroît en partant du Lac-Supérieur, dont le niveau est à peu près à 190 mètres au-dessus de celui de l'Atlantique; le lac Ontario n'est plus qu'à 70 mètres. Cette différence de niveau est rachetée par les rapides et les chutes, dont celle du Niagara ne mesure pas moins de 50 mètres de haut. Sur le Saint-Laurent comme sur les lacs, les rapides, les sauts sont franchis par des canaux à écluses creusés latéralement. La profondeur des lacs est variable : celle du lac Michigan atteint 300 mètres; ils couvrent ensemble une surface d'eau de plus de 23 millions d'hectares, la moitié de la superficie actuelle de la France. Le Lac-Supérieur est de beaucoup le plus étendu de tous, c'est même le plus grand du globe : il a 200 lieues de long et 35 de large. L'aire des lacs va ensuite en diminuant à mesure qu'on descend de l'un à l'autre.

I. — LES PREMIERS EXPLORATEURS.

Au commencement du XVIIe siècle, quand la France colonisait le Canada, les grands lacs de l'Amérique du Nord étaient aussi inconnus aux géographes que l'étaient hier encore ceux de l'Afrique centrale. Les « coureurs des bois, » ces trappeurs et ces traitans hardis, qui allaient au péril de leur vie jusque dans les plus lointaines solitudes chasser les animaux à fourrure et faire la troque avec les Indiens, furent les premiers qui découvrirent ces immenses

masses d'eau. Ils avaient même, dans les longues veillées sous la hutte en branchages, entendu les guerriers chippeways leur parler des merveilles du *Messepi*, le « père des fleuves, » sur les bords duquel habitaient les Dakotas ou Sioux, ces éternels ennemis de la vieille nation algonquine, dont les Chippeways faisaient partie. Quelques-uns s'étaient mariés avec des Indiennes, car les femmes blanches étaient plus que rares en ces temps-là, et leurs fils, auxquels on donnait le nom de « bois brûlés » à cause de la couleur de leur peau, les secondaient dans leurs aventures. A travers la forêt vierge, le « voyageur » suivait le sentier des sauvages ou s'aidait de la hache et de la boussole pour marquer son chemin. Partout où il y avait un lac, un cours d'eau, il usait de la pirogue indigène, faite d'écorce de bouleau, et quand, pour une cause quelconque, la navigation n'était plus possible, il emportait la frêle embarcation sur son dos jusqu'au lieu où il pouvait de nouveau l'immerger et s'y jeter sans trop de risques. L'espace ainsi parcouru à pied se nommait un *portage*. Des Indiens, appartenant à des tribus qui furent toujours alliées de la France, celles des Hurons, des Montagnais, des Ottawas, des Chippeways, escortaient les trappeurs dans ces expéditions comme éclaireurs et comme guides, les aidaient dans la chasse des animaux à fourrure, ramaient et portaient la pirogue. Ignorant l'usage de la monnaie métallique, ils recevaient pour prix de leurs services une vieille arquebuse, une bouteille d'eau-de-vie, une hache, qui leur servait d'outil dans la forêt et de tomahawk, d'arme défensive dans le combat, ou encore un chaudron de cuivre qu'ils suspendaient triomphalement au-dessus du foyer du wigwam.

Dans cette marche au milieu de régions si nouvelles, le lac Ontario fut le premier que découvrirent les pionniers de la Nouvelle-France. Après vint le lac Huron, sur les bords duquel l'énergique explorateur Champlain, qui venait de fonder Québec, arriva en 1615. Les terribles Iroquois, groupés en une confédération puissante qui comprenait alors cinq nations et devait plus tard en renfermer six, défendaient inexorablement l'approche des chutes du Niagara et du lac Erié. Néanmoins les Français se plaisaient à croire qu'une communication devait exister entre ceux des lacs qu'ils connaissaient déjà et le Pacifique, et cherchaient de ce côté la route vers la Chine et le Japon, vers l'empire de Cathay. Il s'agissait de trouver le fameux passage de l'ouest, dont on n'a abandonné la poursuite que de nos jours, alors que l'infortuné capitaine Franklin ou plutôt ses hardis successeurs ont découvert enfin tout à fait au nord la communication tant cherchée, mais demontré en même temps qu'elle était sans profit pour le commerce.

La colonisation des Français au Canada, à la fois commerciale, militaire et religieuse, était faite par des traitans, des soldats et des

missionnaires; le véritable colon, l'agriculteur, était alors à peu près absent. Dépassant la limite atteinte par Champlain, les traitans saluaient les premiers le lac Michigan dès l'année 1620. Peu de temps après, le Canadien Nicollet, s'avançant toujours à l'ouest, parvenait même au Mississipi; mais la chasse, le trafic des pelleteries, et non les conquêtes géographiques, étaient le but principal de ces courageux pionniers. Faisaient-ils une découverte, ils avaient intérêt à la cacher. Les soldats, cantonnés dans la ligne des forts établis contre les Indiens hostiles, devaient songer à se défendre plutôt qu'à étendre au loin le champ de leurs excursions. Il n'en était pas de même des missionnaires. D'abord étaient apparus les franciscains, puis les jésuites, arrivés au Canada en 1625, et qui sans doute cherchaient là une compensation au Japon, qu'ils venaient de perdre. En poursuivant une chose illusoire, la conversion des Indiens, ils ont contribué pour la meilleure part à l'extension des colonies de la France, et fait communiquer véritablement les possessions du Saint-Laurent avec celles du Mississipi, le Canada avec la Louisiane. Ils ont ainsi donné sans coup férir à leur pays un des plus beaux domaines d'outre-mer que jamais nation ait eus, mais que la France n'a pas su conserver.

Les premiers missionnaires jésuites dont le nom est prononcé au sujet de la découverte et de l'exploration des grands lacs sont les pères Raimbault et Jogues, qui en 1641, sous les auspices du comte de Frontenac, alors gouverneur-général de la Nouvelle-France, fondèrent la mission de Sainte-Marie, vers les rapides de ce nom. Partis de Montréal à la suite des trappeurs, ils remontèrent « la rivière des Ottawas, » et arrivèrent à la baie de Saint-George, sur le lac Huron. Là, toujours naviguant sur le canot d'écorce pagayé par les Indiens, ils parvinrent, après dix-sept jours de traversée, à un village de Chippeways, occupés à la pêche du « poisson blanc » sur les rapides. Les chefs les reçurent cordialement et les engagèrent à rester au milieu d'eux. « Vous serez pour nous des frères et nous écouterons vos discours, » leur dirent-ils. En même temps, ils leur firent comprendre qu'il y avait vers l'ouest un autre lac beaucoup plus étendu : c'est celui qu'on a plus tard appelé le Lac-Supérieur. Au-delà étaient de vastes plaines où le bison, le castor et le daim vivaient en liberté, et que parcourait la nation belliqueuse et cruelle des Dakotas, qui étaient avec les Chippeways en état d'hostilité permanente. Rentré à Québec, Raimbault y mourait en 1642, par suite des fatigues et des privations de son dernier voyage, et Jogues tentait de retourner seul à la mission qu'il avait fondée avec lui au *saut* de Sainte-Marie. Il voulait revoir ses chers « Sauteux, » c'est le nom qu'ils avaient donné aux Indiens établis auprès de ces rapides. Au lieu de suivre les sentiers connus, Jogues prit la route

du Saint-Laurent. Sur les bords du lac Erié, il fut saisi par les Mohawks, qui faisaient partie de la confédération iroquoise, et vit les Hurons qui l'escortaient brûlés vifs. Il n'échappa lui-même à ce supplice que grâce à une rançon que payèrent généreusement pour lui les Hollandais, qui colonisaient alors le haut de la vallée de l'Hudson aux environs de Fort-Orange, appelé depuis Albany.

Dix-huit ans après la mort de Raimbault et la délivrance miraculeuse de Jogues, un autre jésuite, le père Mesnard, quitte à son tour la maison provinciale de Québec, arrive au saut, pénètre dans le Lac-Supérieur, en longe la rive méridionale, découvre la baie et la presqu'île de Keweenaw, et meurt en 1661 en essayant de franchir le portage au sud de cette presqu'île. Le père Allouez suivit de près les traces de Mesnard. En 1666, il pénétrait dans le Lac-Supérieur, traversait heureusement le portage de Keweenaw, et de là, longeant toujours le bord méridional du lac, arrivait aux îles des Apôtres et à la pointe du Saint-Esprit, où il établissait une mission, enfin à l'extrémité occidentale du Lac-Supérieur, qu'il appela « Fond-du-Lac. » Il y rencontra les Sioux, qui lui confirmèrent l'existence du grand fleuve *Messepi*, déjà reconnu par le trappeur Nicollet, et sur les rives duquel pullulaient les castors.

La route du Lac-Supérieur était désormais ouverte. En 1668 vinrent les pères Dablon et Marquette, qui dressèrent la carte de toutes les régions nouvellement explorées. Le père Dablon rentra bientôt à Québec, où il venait d'être nommé directeur de la maison provinciale de l'ordre, et Allouez retourna sur les lacs. Il était temps pour la France de prendre solennellement possession des découvertes qu'elle venait de faire. En 1671, au milieu d'un immense concours de tribus appelées de toutes parts, eut lieu, au saut Sainte-Marie, une cérémonie imposante. M. de Saint-Lusson, délégué du gouverneur du Canada, fit planter une croix sur la colline qui dominait le village des Chippeways; à côté, sur un poteau de cèdre, on cloua l'écusson de France. La croix fut bénie avec tout le cérémonial usité en pareil cas; on entonna des hymnes, on pria pour le roi, on fit des décharges de mousqueterie. A la fin, le père Allouez adressa aux Peaux-Rouges un discours imagé que l'interprète, un vieux traitant canadien, un « bois brûlé, » leur traduisit phrase par phrase. La puissance et la gloire du grand chef qui commandait au-delà des mers, et dont les *sachems* présens étaient désormais les vassaux, y étaient hautement célébrées. Ce discours fit une vive impression sur les Indiens, et ils laissèrent la France se proclamer maîtresse de tout ce pays.

Il restait à rejoindre et à explorer le Mississipi. Ce fut le père Marquette qui eut cette gloire. En 1673, il aborda le grand fleuve par l'ouest en partant du lac Michigan, comme l'avait déjà fait

Nicollet. Il était accompagné d'un Québecquois, le sieur de Jolliet, et de quelques sauvages fidèles. Ils descendirent ensemble le fleuve en canot sur plus de 500 lieues à partir du confluent du Wisconsin jusqu'à celui de l'Arkansas. Là, repoussés par les indigènes, assurés d'ailleurs que le fleuve se jetait dans le golfe du Mexique et non dans le Pacifique, comme ils l'avaient cru d'abord, ils rebroussèrent chemin. C'était ce même fleuve qu'en 1541 l'Espagnol de Soto, à la recherche de la mystérieuse fontaine de Jouvence, qu'on disait exister en Amérique, avait découvert et remonté jusque vers le point où les deux intrépides explorateurs s'étaient arrêtés. Ceux-ci regagnèrent le lac Michigan par la rivière des Illinois. Ils arrivèrent ainsi à l'endroit où est aujourd'hui Chicago, et ce nom apparaît sur leur carte. Jolliet repartit pour Québec, où les cloches, sonnant à toutes volées, saluèrent son retour; Marquette resta sur les lieux pour catéchiser les Miamies. Le 18 mai 1675, il était en route vers la mission de Saint-Ignace, établie au point où le lac Michigan, alors lac des Illinois, s'unit au lac Huron, quand il mourut subitement. Quelque temps après, le père Allouez mourait lui-même au milieu des Miamies. Il avait contribué à dresser la carte du Lac-Supérieur, et le premier il fait observer que ce lac avait la forme d'un arc bandé dont la rive méridionale formait la corde et la presqu'île de Keweenaw la flèche. Cette carte, remarquablement exacte, a été gravée à Paris en 1672. A l'un des coins supérieurs, à droite, sont gravées sur un double écu, surmonté de la couronne royale et entouré des colliers de Saint-Michel et du Saint-Esprit, les armes de France et de Navarre.

Une série d'explorations si vaillamment entreprises ne pouvait pas être abandonnée. En 1678, le père Hennepin arrivait aux chutes du Niagara et plus tard remontait jusqu'aux sources du Mississipi. En 1682, un Rouennais, le sieur Cavelier de La Salle, qui avait déjà salué le premier l'Ohio douze ans auparavant, rejoignait le Mississipi par la rivière des Illinois, et descendait le grand fleuve jusqu'à son embouchure. En vue du golfe du Mexique, il prenait solennellement possession, au nom du roi de France, de toute la vallée du Mississipi et de ses affluens. Il baptisa cette vallée du nom général de Louisiane en l'honneur de Louis XIV, et l'on étendit cette région, par ignorance de la géographie, jusqu'à l'Orégon, sur les rivages de l'Océan-Pacifique.

La Salle ne devait pas revoir le Canada. Amoureux des aventures, il était resté sur les lieux. Il venait de découvrir et d'explorer le Texas, quand il fut assassiné par ses hommes sur le Mississipi en 1688. Le père Hennepin, qui avait été attaché à l'expédition comme historiographe, rentra seul à Québec. Les temps héroïques des explorations étaient finis. Les voyageurs qui suivirent, entre

autres le baron de La Hontan, une espèce d'aventurier qui allait publier la relation de ses voyages en Hollande et terminer ses jours en Portugal, et le père Charlevoix, qui visita la région des lacs en 1721, ne nous apprennent rien de plus nouveau que ce qu'ont dit les premiers pères jésuites, véritables découvreurs des grands lacs et du Mississipi. Les mauvais jours allaient bientôt venir. La guerre de sept ans, qui mit la France en lutte avec l'Angleterre et nous fut si fatale, eut son contre-coup en Amérique, où peut-être même elle avait eu son origine. En 1763, par le traité de Paris, Louis XV abandonnait le Canada et les grands lacs à l'Angleterre. La France se trouva ainsi exilée de ces provinces que ses courageux enfans avaient seuls jusqu'alors parcourues, et où pendant près de deux siècles et demi, de Jacques Cartier (1535) au marquis de Montcalm (1760), avait flotté le drapeau aux fleurs de lis. Comme pour combler la mesure, le premier consul en 1803 vendait aux États-Unis la Louisiane pour quelques dizaines de millions, et dès lors l'influence française s'éclipsait sur le continent de l'Amérique du Nord.

II. — LE VOYAGE SUR LES LACS.

Avant le développement extraordinaire qu'ont pris les chemins de fer aux États-Unis, un voyage sur les grands lacs et la rivière Saint-Laurent était une des distractions favorites de la société américaine et canadienne. Aujourd'hui encore il n'est pas rare de rencontrer dans ces parages pendant l'été des bateaux à vapeur chargés de touristes. On organise des parties de plaisir, et les jeunes et bruyantes *misses* partent en foule de Buffalo, de Cleveland, de Chicago, voire de Montréal ou de Québec. On va par essaims joyeux humer cette vivifiante atmosphère, courir ces mers d'eau douce aux ondes presque toujours paisibles et transparentes, claires comme la surface d'un miroir. Naguère les *steamers* faisaient fête à leurs nombreux visiteurs; ils étaient ornés avec un grand luxe et pouvaient être comparés pour le confort à ceux de l'Hudson et du Mississipi. Aujourd'hui, devant la concurrence du *railroad*, toutes les superfluités ont disparu, on s'est tenu au nécessaire, et, sauf sur la ligne qui va du Niagara à Montréal et Québec, les aménagemens même laissent à désirer. La vitesse n'est plus aussi rapide. Plus d'un regrette le temps où deux *steamers* partant ensemble luttaient à la course. On ne prenait aucun souci de l'existence des passagers, tant pis si l'on sautait en chemin; il s'agissait de n'être pas dépassé par un rival. La légende a conservé les émouvantes péripéties d'un de ces *steeple-chases* lacustres. Un capitaine ayant brûlé tout son charbon avait fait jeter sous les chaudières le mobilier du bord : les chaises, les tables, même les pianos, flambaient

sur la grille et léchaient de leurs longues flammes blanchâtres le fond du générateur. Comme les soupapes de sûreté se levaient sous un excès de pression de la vapeur, le capitaine, aux applaudissemens frénétiques des passagers, dont plusieurs avaient engagé des paris sur l'issue de la lutte, s'assit bravement sur les soupapes pour les empêcher de fonctionner. Malgré cette audacieuse imprudence, aucun accident ne survint. La légende ajoute que le capitaine Fastman, héros de cette aventure, arriva le premier, laissant bien loin derrière lui son concurrent tout penaud. La vérité, c'est que plus d'un désastre survint dans ces sortes de courses folles. Les chaudières faisaient explosion, les navires volaient en éclats et s'engloutissaient dans les ondes avec tous leurs passagers. Comment se sauver à la nage au milieu de ces lacs immenses, à l'horizon infini, pareil à celui de la mer? Fût-on d'ailleurs près du rivage, ces eaux étaient si froides, même en été, qu'on n'y pouvait résister plus de quelques minutes, et la crampe, la contraction subite des membres, avaient bien vite raison des plus intrépides nageurs. De là une série d'accidens lamentables qui n'ont pas arrêté un seul jour dans son aveugle élan la témérité des Américains, mais dont les dates et les détails ont été conservés comme ceux d'un triste martyrologe.

Aux dangers d'explosion s'ajoutent ceux des collisions au milieu des brumes ou des rencontres d'écueils, ou bien des bancs de glace, dans lesquels on se trouve quelquefois pris subitement en hiver. Il faut les précautions les plus minutieuses, tout le coup d'œil d'un marin exercé, pour sortir de cette impasse. Nous ne parlons pas des coups de vent qui balaient à certaines époques ces immenses étendues d'eau et jettent les navires à la côte, ni des bourrasques de neige. Les voyageurs aux États-Unis ne s'arrêtent pas à ces choses, et plus d'un préfère encore, surtout pendant les mois chauds, la voie des lacs à celle du chemin de fer. Quand on s'embarque en troupes nombreuses et gaies, on danse le soir sur le pont au clair de lune; on chante, on fait de la musique, on devise sans souci des heures, les jeunes filles sont courtisées librement; la *flirtation* règne à bord dans toute son indépendance. C'est pour beaucoup comme un rêve de bonheur un moment réalisé sur cette nappe limpide qu'aucune brise n'agite. On a peine à s'arracher à tant de charmes, et plus d'un qui ne vit qu'à ces heureux instans ne va pas dormir.

Les heures nocturnes ont fui, voici le jour. Au plus loin qu'on scrute l'horizon, on ne voit rien, rien que la plaine liquide, sans bornes, comme si l'on était sur l'océan. Par momens, un mirage dû à la réfraction de l'air par suite de la différence de température entre l'atmosphère et la surface si froide des lacs vient tromper le voyageur : c'est un navire qu'il croit voir là-bas passer avec toutes ses voiles, ou bien le relief des côtes, des collines ondulées, cou-

vertes de gazon ou de sapins; le navire est hors de vue, et les côtes encore plus loin. L'apparition de ce curieux phénomène et de temps en temps celle du rivage véritable, que l'on rase et où l'on voit se dérouler comme aux Roches-Peintes, sur le Lac-Supérieur, les formes pittoresques du terrain, sont les seuls spectacles dont on jouisse du navire. Il y a bien encore la traversée des détroits, à Sainte-Marie, à Saint-Clair, ou les Mille-Iles et les rapides à la descente périlleuse sur le Saint-Laurent. A part ces momens passagers de distraction et d'émotion, la traversée est monotone comme celle d'un voyage au long cours. Le soir survient comme une détente, c'est alors surtout que l'on vit, et l'on vient de voir de quelle façon la plupart mettent à profit les heures charmantes où l'on navigue dans l'ombre.

A bord de tout bâtiment, la question des repas est une affaire d'intérêt majeur. La table ici est servie à l'américaine, c'est-à-dire qu'elle n'est pas bonne, si la cloche sonne souvent. On présente à chacun sa part dans de petits plats d'échantillons; tout est donné à la fois. On ne change pas d'assiette, et la nappe et les serviettes restent volontiers dans la crédence. Un morceau de viande dure et froide, une rouelle de poisson mal grillé, un pauvre légume bouilli, une tranche de pâtisserie lourde, c'est tout. Les réclamations sont inutiles, les Américains n'en font pas. En manière de consolation, ils prétendent insidieusement que le capitaine et le munitionnaire du bord font cause commune, et ils vont se dédommager à la buvette, avec un havane et un verre de *brandy*, de ce repas de cénobite qui n'a été arrosé que d'eau glacée suivant l'usage, et quelquefois d'un peu de thé ou de café.

Il n'est pas rare que le même *steamer* aille de l'extrémité du Lac-Supérieur à celle du lac Erié, de Duluth à Buffalo. Cette traversée demande plus d'une semaine, car l'on fait de nombreuses escales. En chemin de fer, on ne mettrait que deux ou trois jours, mais au prix de quelles fatigues en été! Pour se rendre à Montréal et à Québec, on prend d'autres bateaux à vapeur au-delà des chutes du Niagara; ceux-ci desservent le lac Ontario et le Saint-Laurent. Partons de l'extrémité du Lac-Supérieur; là sont deux villes, voisines l'une de l'autre, Superior-City et Duluth. Toutes les deux ont eu leur moment de célébrité. La Cité du Supérieur en 1854 ne songeait à rien moins qu'à détrôner Chicago. Il semblait que c'était là véritablement que devaient venir s'entasser toutes les récoltes du nord-ouest, du Minnesota, du Wisconsin, et que cette ville improvisée allait ensuite déverser ces trésors par les lacs dans tous les états de l'est. Les Américains, qui vont souvent trop vite, n'avaient pas songé que la Cité du Supérieur n'avait pas encore derrière elle de campagnes cultivées, ni même une voie ferrée. Elle est passée, la pauvre ville, comme passent les choses trop vite conçues. Tous les pionniers ac-

courus pour y faire fortune en sont partis ruinés, et les seuls qui en ont tiré quelque aubaine sont des spéculateurs de terrains, qui ont vendu à prix d'or à de naïfs arrivans les *lots* et les *sections* qu'ils avaient acquis pour rien.

Le sort de Duluth a été récemment le même. Cette ville est située un peu au-delà de la Cité du Supérieur, tout à fait à l'extrémité occidentale du lac. Quand on y a marqué le point de départ du chemin de fer du Nord-Pacifique, et qu'on a jeté là les premiers rails de cette immense ligne qui devait joindre Duluth à Portland, le Minnesota à l'Orégon, il a semblé, même aux gens sensés de New-York, qu'il y avait dans Duluth un embryon de ville qui allait étonner le monde. On a édifié dans la cité nouvelle de vastes élévateurs ou greniers automatiques pour recevoir, manipuler et distribuer tout le grain produit par cette partie des états de l'extrême nord-ouest. Les terrains à bâtir ont acquis des valeurs énormes, chacun a voulu posséder un *lot* à Duluth. Les actions du Nord-Pacifique ont tout à coup monté à des taux inespérés. Un beau jour, tout cela s'en est allé en fumée. Les banquiers qui étaient à la tête de cette affaire ont fait dans Wall-street, à New-York (septembre 1873), une faillite formidable qui en a entraîné bien d'autres et occasionné une crise financière jusque-là sans exemple.

Reprenons notre course sur les lacs. En quittant Duluth et marchant à l'est, nous saluons les îles des Apôtres, où se trouve la mission de la Pointe, fondée en 1666 par les pères jésuites de la Nouvelle-France, puis la baie de Chaquamegon, celle d'Ontonagon, où sont des mines de cuivre et d'argent natif justement réputées, et la presqu'île de Keweenaw, non moins riche en mines de cuivre. Là est le fameux portage qu'on a fait récemment communiquer avec le lac; l'isthme a été coupé, et la presqu'île de Keweenaw est désormais entourée d'eau de tous côtés. Ce canal, dont la nature a fait presque tous les frais, évite aux navires de doubler une pointe très avancée. Au-delà est l'Ile-Royale, qui regarde Keweenaw, et tout le côté canadien avec ses mines d'argent et de cuivre, dont une, celle de Silver-Islet, est exploitée sous les eaux.

Le *steamer* suit le rivage américain. Voici l'Anse hantée par les Chippeways vagabonds et maraudeurs, dont les femmes vont dans la forêt récolter les airelles qu'elles vendent aux blancs par paniers. L'Anse avec ses deux missions cachées au milieu des arbres, l'une catholique, l'autre protestante, qui se regardent d'une rive à l'autre, l'Anse avec son port animé, avec ses rues naissantes, où s'alignent déjà les magasins et les hôtels, apparaît comme une oasis sur ces rivages un peu déserts. Ce fut longtemps avec Sainte-Marie une des résidences favorites du père Baraga, un prince autrichien retiré du monde, que le pape avait nommé vicaire apostolique de ces ré-

gions. Il était l'ami vénéré des Indiens, et il consacra à les convertir et à les civiliser toute sa fortune, qui était considérable. Est-il besoin de dire que les résultats furent loin de récompenser ses efforts, et que les Indiens s'éloignèrent quand le bon père n'eut plus d'argent. Il est mort il y a quelques années, et son œuvre n'a guère laissé de traces. Il en est, hélas! de même partout où l'on essaie de catéchiser les sauvages.

L'Anse est disparue à nos yeux, voici maintenant Marquette avec ses mines de fer, les plus riches du globe, voici les Roches-Peintes, *Pictured-Rocks*, sorte de grès bariolés et déchiquetés imitant des paysages fantastiques. Ce lieu n'est pas loin du saut Sainte-Marie. Aux temps antédiluviens, il y avait là des glaciers qui ont laissé leurs traces sur les roches extérieures, qu'ils ont polies, striées, cannelées comme en tant d'autres pays. Le regrettable Agassiz et M. Desor, un de ses plus fidèles disciples, depuis longtemps retourné en Europe, ont tour à tour étudié ces blocs erratiques, ces moraines et ces boues glaciaires, qui leur rappelaient ceux de la Suisse.

On franchit le saut Sainte-Marie par un canal à écluse ouvert en 1855 par une compagnie privée qui a reçu en échange une importante concession de terrain du gouvernement fédéral. Ailleurs on attend que les villes soient nées pour tracer des canaux, des chemins de fer; ici l'on fait d'abord de grands travaux publics pour amener la création de villes, et c'est un peu de la sorte qu'a procédé la nature, qui semble avoir marqué d'avance vers les embouchures des grands fleuves, le long de leurs rives plantureuses ou dans les anses les mieux abritées des rivages, la place des centres les plus populeux et des capitales futures.

Les rapides où nous sommes forment un plan incliné liquide d'environ 1,200 mètres de long et large d'autant, rachetant une différence de niveau de 6 mètres. C'est une pente de 5 pour 1,000, dix fois plus forte que celle des fleuves les plus rapides. Les Indiens, dans leur pirogue en écorce, la seule capable de résister, ont l'audace de se risquer sur ce précipice. Le lieu est semé d'écueils, et souvent ce n'est qu'à l'écume et au tourbillonnement de l'eau qu'on devine la roche sous-jacente. A la montée, le sauvage s'aide de la gaffe, à la descente il use du gouvernail; mais il faut pour franchir ce pas périlleux une habitude, une sûreté de coup d'œil, un courage et un sang-froid dont les Indiens seuls ont eu jusqu'ici le privilége. La pirogue est faite d'écorces de bouleau cousues ensemble avec des lanières détachées également de l'arbre. On se sert d'une matière résineuse pour calfeutrer les joints. Des madriers de bois forment à l'intérieur la charpente de la frêle embarcation. Il y a place pour trois ou quatre personnes et quelques quintaux de provisions. Cette barque algonquine est la seule qui résiste aux ra-

pides. L'écorce glisse sur les rochers sans se rompre, et la barque est assez légère pour que, dans les portages, un homme la traîne aisément sur son dos. Les Iroquois, qui ne naviguaient que sur des lacs unis, creusaient au contraire leurs pirogues dans un tronc d'arbre. Ce type a été conservé, et nous l'avons retrouvé récemment dans un petit lac au nord de la Pensylvanie. L'embarcation des Polynésiens, des Malgaches est aussi de cette forme.

C'est au saut Sainte-Marie, où les Chippeways sont restés en permanence, où de tout temps ils ont eu un village, qu'on pêche surtout le poisson blanc, le *white fish* (le *coregonus albus* de Cuvier), à juste titre renommé. C'est de tous les poissons connus celui dont la chair est la plus serrée, la plus savoureuse, la plus blanche et sans épines. Il a toutes les qualités et aucun des défauts du saumon, dont il est un peu parent, et ce n'est pas du *white fish* que la servante mettrait dans son contrat, comme en Écosse, qu'on ne lui en servirait que trois fois par semaine. Tous les touristes se sont plu à l'envi à célébrer cet hôte des lacs, ce membre illustre de la famille des poissons, auquel les gastronomes n'ont pu encore trouver de rival. Pendant huit mois de l'année, les Indiens, les trappeurs du nord, n'ont pas d'autre nourriture.

Au sortir de la rivière de Sainte-Marie, semée d'îles pittoresques, on entre dans le lac Huron. De ce point, on compte 400 milles pour aller à Chicago par le lac Michigan. En pénétrant dans ce dernier à travers le goulet qui le fait communiquer avec le lac Huron, on salue à gauche Mackinaw, qu'on a nommé le Gibraltar des lacs, et devant Mackinaw la vieille mission de Saint-Ignace. On entre ensuite en plein lac, nous allions dire en pleine mer. Voici le golfe aux larges contours, *Green-Bay*, la Baie-Verte, d'où les premiers explorateurs français partirent pour le Mississipi. Plus au sud, sur la même rive, est l'un des principaux ports du lac Michigan où touchent tous les *steamers :* c'est Milwaukee, la métropole de l'état de Wisconsin. On l'appelle la ville de la Crème, *Cream-City*, à cause de la couleur des briques dont elle est bâtie. Chaque ville américaine reçoit un surnom; celle-ci porte le sien avec fierté, et plus d'un étranger s'imagine qu'elle le doit au lait de ses vaches. Environ 80,000 habitans peuplent cette ville née d'hier, qui n'a eu sa charte municipale qu'en 1846. La moitié de la population est allemande, aussi la bière de Milwaukee est-elle la plus réputée de l'Union. On en fabrique annuellement 12 millions de litres dont les habitans boivent le tiers. Les élévateurs à blé, les moulins à farine de Milwaukee, ne sont pas moins renommés que sa bière, et cette ville, pour le commerce des grains, entend rivaliser un jour avec sa voisine, Chicago, le plus grand port du lac Michigan. Il est pro-

bable que Milwaukee s'abuse, car Chicago en 1873 a été visitée par 12,000 navires jaugeant 3 millions 1/2 de tonneaux. C'est le double du mouvement de Marseille, et néanmoins pendant près de six mois la navigation des lacs est presque absolument fermée par les glaces, comme celle de la Baltique.

Retournons dans le lac Huron. Du saut Sainte-Marie à Détroit, à l'entrée du lac Erié, on compte 300 milles. A Port-Huron, commence la rivière Saint-Clair, qui mène dans le petit lac de ce nom. Celui-ci, par la rivière de Détroit, se déverse dans le lac Erié. Port-Huron, mieux que Mackinaw, pourrait être appelé le Gibraltar des lacs. Tous les navires qui se rendent dans les lacs Huron, Michigan ou Supérieur passent là. En 1873, on en a compté 37,000 jaugeant 10 millions de tonneaux, dont plus de 15,000 *steamers :* le tiers de tous ces navires allait à Chicago. Jamais Gibraltar, cette clé de la Méditerranée, n'enregistra de tels chiffres, et l'isthme de Suez lui-même ne les atteindra pas de longtemps.

Sur les espaces rétrécis et peu profonds qui relient le lac Saint-Clair aux lacs Huron et Erié, la navigation ne s'est pas toujours faite aisément. Le gouvernement fédéral à plusieurs reprises a dû procéder aux dragages des deux rivières de Saint-Clair et de Détroit. Jadis ces points étaient défendus, comme Mackinaw, comme Sainte-Marie, par des forts dont il reste quelques ruines. La ville de Détroit, aujourd'hui centre industriel et agricole de premier ordre, ne fut elle-même d'abord qu'une forteresse bâtie en 1700, sur l'ordre du gouverneur de la Nouvelle-France, par un cadet de Gascogne, le sieur de La Motte Cadillac, natif de Castelsarrasin. La Société historique du Michigan, qui siége à Détroit, capitale de l'État, a fait récemment rechercher en France les descendans de ce brave pionnier. Elle voulait enrichir de son portrait la salle de ses séances, mais on a découvert que cette famille était éteinte. Les villes américaines ont le culte de leurs origines, et les sociétés historiques qu'elles ont fondées recueillent pieusement toutes les traces du passé de ces jeunes cités.

Les principales villes du lac Erié sont assises sur le bord américain, sur des terrasses naturelles. Ce sont Toledo, Cleveland, Erié, Buffalo. Toutes font un grand commerce de bétail, de grains. Cleveland et Buffalo occupent en outre un des premiers rangs parmi les cités industrielles de l'Union. L'une et l'autre montrent avec orgueil leurs prises d'eau pour l'alimentation locale, la première sur le lac Erié, la seconde sur la rivière Niagara. Les énormes pompes qui extraient l'eau pour la lancer dans des tours ou dans des réservoirs d'épuration, d'où elle se répand ensuite partout où besoin est, méritent une visite. Les pistons de ces machines géantes ne battent que quelques coups par minute, doucement, solennelle-

ment, mais soulèvent à chaque fois un fleuve d'eau. A Buffalo, on a ouvert hardiment un puits au milieu de la rivière Niagara, sur les rapides naissans, et nous laissons à penser quels obstacles il a fallu vaincre. Du fond de ce puits se détache un tunnel qui amène les eaux à l'aplomb du bord de la rivière, où elles sont pompées par un autre puits. Chicago a la première creusé un tunnel sous-lacustre; Buffalo, riveraine du lac Erié, a voulu avoir le sien.

Les pompes d'alimentation de la cité ne sont pas la seule merveille que Buffalo étale à l'œil surpris du visiteur. Il faut mentionner encore le « pont international, » tout en fer et à treillis, au tablier horizontal, du type des ponts « américains. » Il a plus de 1,200 mètres de long; il a été jeté sur la rivière Niagara pour le passage des trains qui touchent à Buffalo et vont dans le Canada ou réciproquement. Ce hardi travail a été achevé il y a dix-huit mois à peine. Auparavant il fallait rejoindre le fameux pont suspendu jeté sur les chutes, ce qui, dans la plupart des cas, augmentait inutilement le parcours. Une partie du tablier du pont de Buffalo peut tourner autour des piles qui la supportent, et ceci était nécessaire pour que la navigation ne fût pas interrompue. Il est curieux de voir avec quelle facilité se fait cette délicate manœuvre au moyen d'un cabestan à vapeur. Le tablier, comme les plaques tournantes des chemins de fer, roule lentement autour de son axe sur des galets mobiles inférieurs, noyés dans les piles; le pont s'ouvre peu à peu, le navire passe, et le tablier se referme. La longueur totale de la partie tournante est de 50 mètres. Ce pont gigantesque, vu des rives, est d'une grande élégance; il est léger et solide à la fois. Il a été construit par une compagnie mi-partie canadienne et américaine, et n'a coûté que 7 millions 1/2 de francs. Huit chemins de fer y passent; on a ménagé sur les accotemens un trottoir pour les piétons.

La rivière Niagara, qui commence à Buffalo, mène aux célèbres chutes. Déjà à Buffalo le courant indique par ses allures agitées des rapides prochains. Tout à coup, à peu près sur les deux tiers du parcours de la rivière, qui en cet endroit se divise en deux branches, est un saut de 50 mètres par où le lac Erié se précipite dans le lac Ontario. Ces chutes sont les plus volumineuses, sinon les plus hautes que l'on connaisse, et la force des eaux y est telle qu'elle suffirait à mettre en mouvement toutes les roues hydrauliques, toutes les machines qui fonctionnent dans l'univers. Quand on a mis quelque temps à les considérer, on est fasciné par ce spectacle, on ne peut plus s'en arracher. Le mugissement formidable, la teinte verdâtre et transparente des ondes, l'écume blanchâtre qui les recouvre, au milieu de laquelle se joue en une double couronne l'écharpe aux sept couleurs de l'arc-en-ciel, tout vous retient immobile, abîmé dans une sensation unique, toujours la même et néanmoins toujours

changeante. Il faut voir aussi les chutes par une belle nuit quand la lune illumine la terre. L'hiver, le spectacle est encore plus surprenant. Alors ces masses d'eaux roulantes se prennent extérieurement par l'effet des grands froids. Elles coulent invisibles, mais toujours grondantes, sous un mur concave de glace qui ne fondra qu'aux premières effluves du printemps. Malgré tout, c'est encore l'été que le Niagara attire le plus de monde. C'est le rendez-vous préféré des voyages de noces. L'hôtel sur la rive canadienne est le plus fréquenté; il est devant les chutes. Des fenêtres, on voit celle des deux qui est la plus pittoresque, « le Fer à cheval. » L'eau en fraîche poussière qui s'en échappe s'abat sur le balcon, entre dans les appartemens, vous baigne délicatement le visage, et tout l'édifice ne cesse de trembler sous les vibrations que le « tonnerre des eaux » communique à l'air et au sol ambiant. Cela dure de toute éternité, et si les maisons semblent n'en pas souffrir, le terrain environnant en est ébranlé, fissuré, s'éboule sans cesse. Le seuil des chutes s'use lui-même au perpétuel frottement de l'eau et rétrograde de siècle en siècle.

Le canal Welland fait communiquer la rivière Niagara avec le lac Ontario, et un magnifique pont suspendu porte les trains de chemin de fer d'une rive à l'autre des chutes. Ce pont a été construit en 1855. Il était alors cité comme le plus hardi et le plus long, mais depuis les Américains se sont eux-mêmes plusieurs fois dépassés. Néanmoins il ne faut pas ici s'exagérer le mérite de ces audacieux constructeurs, d'autres eussent peut-être fait comme eux. La nature des travaux publics dépend beaucoup du milieu où ils s'exécutent; l'homme se hausse volontiers au niveau des obstacles à franchir, et l'ingénieur ne connaît pas de difficultés, qu'il s'agisse de traverser la Seine, la Tamise ou les cours d'eau de l'Amérique, ou bien de creuser les Alpes, les Montagnes-Rocheuses ou l'isthme de Suez.

Le pont du Niagara est formé de deux tabliers, le supérieur pour le passage des trains, l'inférieur pour les voitures et les piétons. La longueur du pont est de 250 mètres, la largeur de 7 mètres 1/2, la hauteur au-dessus de la rivière de 75 mètres : c'est 7 mètres de plus que les tours de Notre-Dame. Quatre pylônes massifs se dressent, deux de chaque part, sur les bords escarpés de la rivière, qui descendent comme un précipice à pic. Chacun des pylônes porte deux énormes câbles en fils de fer qui soutiennent le double tablier dont le balancement et la flexion sont à peine sensibles au passage d'un train. Ce merveilleux ouvrage n'a coûté que 2 millions 1/2 de francs. Il a remplacé le panier légendaire dans lequel on passait primitivement d'un bord à l'autre sur une chaîne à courbe parabolique où l'on descendait par la gravité jusqu'au milieu, et d'où

l'on était ensuite hissé par un treuil. Il immortalisera le nom du constructeur, feu M. Rœbling, le même qui a projeté le grand pont de la rivière de l'Est à New-York, dont on achève en ce moment les piles monumentales, et dont le devis s'élève à 40 millions.

Plus rapproché des chutes est un autre pont suspendu que nous avons vu commencer en 1868; il a été achevé l'année suivante. Celui-ci n'est qu'à un seul tablier et uniquement établi pour les piétons et les voitures légères. La portée, c'est-à-dire la distance entre les deux tours qui soutiennent les câbles, est encore plus considérable que celle du premier : elle est de 387 mètres. La hauteur est de 58 mètres 1/2 au-dessus du niveau des basses eaux de la rivière, qui elle-même est profonde en ce point de 75 mètres, ou 15 mètres de plus que la profondeur maximum de la Manche entre Douvres et Calais. La courbe du pont est gracieuse et le mode de suspension des plus élégans; mais le tablier nous a paru trop étroit. Il n'a que 3 mètres de large, ce qui ne permet l'accès des voitures que par passages alternatifs et non simultanés, et gêne les piétons à la rencontre des véhicules. En outre le balancement du pont est très sensible. Hâtons-nous de dire qu'aucun accident n'a encore eu lieu, et que ce pont, comme son aîné, a jusqu'ici résisté non-seulement au passage quotidien des voitures et des hommes, mais à tous les coups de vent si communs dans cette vallée rétrécie.

C'est en quelque sorte au pied des chutes du Niagara, au point où la rivière se déverse dans le lac Ontario, que l'on prend les bateaux à vapeur qui vous promènent sur ce dernier lac, et de là sur le Saint-Laurent jusqu'à Montréal et Québec. Le chemin de fer conduit des chutes au port de départ, qui s'appelle, lui aussi, Niagara. Sur la rive canadienne, voici Toronto et Kingston, sur la rive américaine Oswego. Toutes les trois font un grand commerce de grains et de farines, et les moulins d'Oswego le disputent à ceux si fameux de la ville voisine de Rochester, où se rencontrent les plus grandes minoteries de l'état de New-York. Kingston est au lieu où les Français avaient bâti le fort Frontenac, et Oswego à celui où était le fort Ontario. Si nos ancêtres n'ont pas su garder la Nouvelle-France, ils ont su au moins la coloniser et choisir pour l'assiette des villes futures les localités les plus propices. Sur l'immense ligne frontière qui s'étendait entre le Saint-Laurent et le Mississipi et qui séparait les possessions anglaises de celles des Français, partout où ceux-ci avaient marqué l'emplacement d'un fort ou d'un poste, partout s'est élevé plus tard une ville florissante. Il suffit de citer au hasard Kingston, Oswego, Buffalo, Erié, Détroit, Chicago, Pittsburg, Cincinnati, Saint-Louis. Qui a fondé aussi Montréal, Québec, la Nouvelle-Orléans? Les Français.

Le Saint-Laurent est le déversoir, l'émissaire de tous les lacs.

On y entre par un dédale d'îles verdoyantes, les Mille-Iles, puis on passe par différens rapides, dont le dernier est le plus dangereux. Il faut qu'un pilote indien monte à bord pour guider le navire au milieu de l'eau inclinée et bouillonnante, entre deux écueils de rochers qui dressent la tête au-dessus de l'eau. On passe là une minute de véritable angoisse. Ce lieu se nomme *la Chine,* parce que, dit-on, les matelots de Jacques Cartier, les premiers qui arrivèrent en ces parages, crurent y découvrir le chemin qui menait en Chine, sinon le fameux Cathay lui-même. Il existe en cet endroit un village d'Indiens semi-civilisés, Iroquois et Abenakis, que nous avons un jour visités. Ils sont en train d'oublier, en allant à l'école, en chantant au lutrin et menant la charrue, les prouesses des héros leurs aïeux. Ils sont vêtus à l'européenne, et ce n'est plus que dans les grands jours que les chefs fument en rond le calumet, entonnent l'antique chant de guerre, se parent de la plume d'aigle et chaussent les mocassins, les bas de cuir et endossent la veste de peau ornée de perles.

Nous voici enfin devant Montréal, la jolie ville aux maisons de pierre surmontées de toits de fer-blanc. Dieu soit loué! la monotone brique rouge a disparu, avec elle la langue anglaise aussi. Le cocher poli qui vient au-devant de nous parle un français bas-normand qui date au moins du siècle passé. C'est ainsi que devait s'exprimer la province au temps de Louis XV. Le Canadien diligent charge notre « butin » sur sa « charrette, » nous engage à ne pas oublier notre « surtout » et nous mène à « l'auberge » de Jacques Cartier, où nous le payons en « argent dur. » On voudrait rester longtemps au milieu de ces gens aimables qui vous demandent avec empressement des nouvelles de la « vieille France, » qu'ils regardent comme leur seconde patrie.

Québec, l'ancienne capitale, n'est éloignée que d'une couple de centaines de milles de Montréal. On y arrive par le Saint-Laurent ou le chemin de fer, et le Français qui est venu jusqu'en ces lieux lointains regarde avec émotion cette ancienne ville forte, perchée comme Brest sur un roc imprenable, et que bâtirent de hardis colons, ses compatriotes, il y a deux cent soixante-sept ans. Soit en vertu du droit d'aînesse, que nous ne défendons pas, mais qui poussait les cadets à s'expatrier, soit pour d'autres raisons, peut-être des facilités plus grandes offertes aux immigrans, il est certain que les Français avaient alors plus d'aptitude à coloniser qu'aujourd'hui; mais tout cela a été dit, et le pays où nous sommes est connu : aussi bien nous voici hors des grands lacs. Il faut y retourner et choisir le plus étendu, le plus curieux de tous, le Lac-Supérieur, qui est aussi le plus éloigné, celui autour duquel la civilisation ne s'est pas encore tout à fait assise.

III. — LES MINES DE MARQUETTE.

Un soir du mois de juillet 1874, je prenais le chemin de fer à Chicago pour me rendre aux mines de fer de Marquette, sur la rive méridionale du Lac-Supérieur. Le lendemain, au petit jour, nous saluions le lac Winnebago, ainsi appelé du nom de la tribu indienne qui habitait naguère ces régions. Oshkosh est gracieusement assise sur les bords du lac (1). De là on se dirige sur Green-Bay, où réapparaissent les eaux du lac Michigan, claires et bleues, et dont le fond, comme celui de tous les lacs américains, est visible à une très grande profondeur. Jusqu'ici, depuis Chicago, on n'a traversé que champs de blé et de maïs qui s'étendent à perte de vue, des fermes, des villages à chaque pas, des prairies où paissent en liberté de nombreux troupeaux. A partir de Green-Bay, le pays change d'aspect, et les traces de colonisation deviennent de moins en moins apparentes. Aux champs cultivés, à la terre arable, succèdent les forêts de pins, çà et là coupées, défrichées ou brûlées, et laissant voir un sol sableux, sec, rougeâtre. Les fermes sont remplacées par des scieries, presque toutes à vapeur, et le bois de ces forêts est envoyé à Chicago, à Milwaukee, après avoir été débité en planches, en bardeaux, en madriers, en poutres.

Les incendies qui ont désolé le Wisconsin en 1871 ont laissé en ces lieux des traces ineffaçables. Les bois ont pris feu sur des étendues immenses, et l'on voit encore des espaces considérables où se dressent de distance en distance des lignes de troncs noirs, tout calcinés, témoins toujours debout de ces vastes conflagrations. A cette époque, Chicago disparaissait elle-même dans les flammes, de sorte que l'on ne prêta qu'une oreille distraite au récit des lamentables désastres qui éclatèrent dans les forêts wisconsines, et qui étaient, eux aussi, sans précédens. Non-seulement les bois s'allumèrent sur des milliers d'hectares, mais des villages tout entiers disparurent, un entre autres, Peshtego, sur lequel vint s'abattre une langue de feu. L'événement est inoui. Du fond des forêts enflammées, on vit s'avancer un noir tourbillon avec un bruit qui rappelait celui d'un cyclone. Les populations émues étaient accourues; chacun se demandait avec anxiété quel pouvait être cet étrange météore. Tout d'un coup la nuée crève, s'abat et balaie les maisons et les hommes dans un impitoyable courant igné. Peshtego ne s'en est pas relevé, et l'on y voit toujours les traces de l'incendie du 8 octobre 1871. Comment expliquer l'ouragan de feu? La nuée sinistre voyageait probablement comme une montgolfière. La flamme qu'elle emportait

(1) Un épouvantable incendie vient de détruire cette ville de fond en comble (29 avril 1875).

fournissait l'air chaud qui la maintenait dans l'atmosphère, et la fumée qu'elle traînait avec elle formait comme l'enveloppe de cet étonnant aérostat. Celui-ci, tout d'un coup alourdi, vint s'abattre sur Peshtego.

La locomotive continue à nous emporter; bientôt nous entrons en pleine solitude. Des pins, rien que des pins, sur un sol plat et sablonneux. Les deux rubans de fer sur lesquels court le train semblent se joindre à l'horizon. Cela dure plusieurs heures, puis reparaît encore la nappe transparente et paisible du lac Michigan et une nouvelle ville, Escanaba. Nous nous y arrêtons un moment pour prendre un maigre repas arrosé de lait qu'une armée innombrable de mouches prétend partager avec nous. Une fille diligente et gracieuse nous évente avec un large éventail pour chasser ces hôtes incommodes et nous donner en même temps un peu d'air frais, car il fait une chaleur étouffante. D'autres servantes, non moins empressées, vives, presque rieuses, les cheveux tombant librement sur les épaules (c'est la mode dans ce pays), nous apportent leurs petits plats. Le patron, assis solennellement au comptoir, reçoit et change lui-même la monnaie. Une pancarte qu'il a eu soin de fixer sur le mur à côté de lui indique que le prix est égal pour tous, « quels que soient l'opinion politique ou religieuse, l'âge, le sexe, la nationalité, la condition sociale du voyageur. »

Escanaba, où cet original est venu planter sa tente et gérer le buffet de la gare, est un des ports les plus fréquentés du lac Michigan. Là s'embarque une partie du riche minerai de fer des mines de Marquette, sur lesquelles nous allons bientôt arriver. Auparavant il faut traverser de nouveau la forêt vierge, qui n'a rien de celle des tropiques; les éternels bois de pins s'étendent tout autour de nous. Çà et là des clairières; on y prépare sur place le charbon de bois qui sert à fondre le minerai de fer. Les bûcherons, les charbonniers, sont à l'œuvre, et la présence de ces hommes en ces lieux déserts donne un peu d'animation au pays. Les fours où l'on cuit les rondelles de pins ont la forme d'énormes cônes d'où se dégage une épaisse fumée résineuse. Les Canadiens français, tous hommes des bois et de père en fils familiers avec la manœuvre de la hache, sont employés à ces travaux, qu'ils exécutent mieux que personne. Quelques-uns ne savent pas parler l'anglais, saisissant exemple de l'attachement du Français pour sa langue maternelle, et de l'éloignement qu'il a toujours professé pour les choses des pays étrangers.

Après vingt heures de voyage, nous voici arrivés à Marquette, terme de notre parcours, et que baignent les eaux du Lac-Supérieur. Nous sommes à 700 kilomètres de Chicago et avons suivi tout le temps une direction du sud au nord. Le train est allé lentement, s'est arrêté à toutes les stations : c'est la règle. Comme

compensation, nous avons rencontré un *sleeping car* ou wagon-dortoir, et nous avons reposé dans un bon lit. Le matin, nous avons trouvé tout ce qu'il faut pour la toilette, et le gardien vigilant de notre maison roulante, un nègre en uniforme, à cheval sur la consigne, a consciencieusement ciré nos chaussures et battu nos habits. Moyennant la modique somme de 2 dollars, nous avons pu nous donner tout ce confort. Le jour, nous avons gardé notre compartiment. Le nègre a défait la literie, qu'il a cachée dans la partie supérieure de la voiture, dans une sorte d'armoire à porte basculante, et nous nous sommes assis sur de bons siéges. Un homme est dans le train qui nous vend des fruits, des livres, des journaux. Nous avons une fontaine d'eau glacée, et, dans un coin de notre voiture, l'indispensable cabinet qu'on devine. La compagnie est peu nombreuse, mais choisie : des dames respectables, des jeunes filles pas trop évaporées, des hommes d'affaires de Boston, deux *Yankees* aux allures calmes, réservées, qui viennent faire une tournée d'inspection sur les mines du Lac-Supérieur, où ils sont intéressés. Peu à peu la conversation s'engage, et ils me racontent les diverses phases de la colonisation de cette intéressante contrée, qu'ils ont vue naître il y a vingt-cinq ans.

La station où le train nous a déposés, Marquette, est pendant l'été un lieu de villégiature choisi par ceux que la chaleur éloigne des grandes villes et qui recherchent la fraîcheur des lacs. Nous trouvons beaucoup de monde à l'hôtel où nous sommes descendus, un monde élégant et poli, et cela durera jusqu'en septembre, où le froid chassera tout à coup ces touristes, que les chaleurs amènent en juin. La pêche, des parties sur le lac, des promenades à cheval, une visite aux mines et aux localités curieuses du voisinage, occupent les loisirs de ces riches désœuvrés. Ils passent une partie de leur temps, assis sous les pins qui entourent l'hôtel, à regarder l'immense nappe d'eau douce qui s'étend devant eux.

Marquette est plus connue encore comme ville industrielle que comme station d'été. Elle est surtout célèbre par ses mines de fer, dont la découverte ne date que d'une trentaine d'années, et qui produisent déjà à elles seules cinq fois plus que les fameuses mines italiennes de l'île d'Elbe, exploitées de temps immémorial. En 1873, la production, qui est allée sans cesse en croissant, atteignait 1 million de tonnes à Marquette, c'est-à-dire qu'on aurait pu en charger mille navires du port de 1,000 tonneaux chacun. Elle a peut-être un peu diminué en 1874 à cause de la crise financière et industrielle qui a régné alors sur tous les États-Unis et notablement frappé l'industrie métallurgique; mais les mines de Marquette ne tarderont pas à reprendre tout leur essor. Les gîtes s'étendent jusqu'à l'Anse, de l'est à l'ouest. Plus au sud, dans les forêts de pins

encore inexploitées, on a également reconnu le minerai, et il est certain que toute cette région est ferrifère. Il y aura là un jour de quoi satisfaire aux demandes de tous les hauts-fourneaux des États-Unis, qui trouvent déjà dans quelques gisemens de la Pensylvanie, du Missouri, des sources d'alimentation inépuisables.

Partout où s'exploite une mine, il naît un centre de population. La mise en valeur des richesses souterraines de Marquette a donné naissance à de petites villes, N'gaunee, Ishpeming et quelques autres, où l'on trouve comme dans toute cité américaine, si jeune et si petite soit-elle, un hôtel bien tenu, une école, une banque, une église, une imprimerie, un journal. Celles-ci sont situées sur le chemin de fer de Marquette à l'Anse, et en forment les principales stations. Des fenêtres du wagon, on les salue en même temps que les exploitations voisines, véritables carrières qui s'ouvrent béantes à la surface, et entassent au-dessus du sol des montagnes de déblais tout rouillés. L'installation des fosses d'extraction, des chemins de fer de service, des charpentes où passent les câbles servant aux manœuvres, tout cela donne à ces exploitations un cachet particulier. Les trois ports d'embarquement du minerai, Marquette, l'Anse, Escanaba, doivent à l'abondante production de ces mines la première cause de leur prospérité. Le minerai, de qualité supérieure, rend jusqu'à 70 pour 100 de fer. La majeure partie est exportée; on l'envoie principalement à Cleveland, sur le lac Erié, et dans les nombreuses usines de l'Ohio, où il n'est pas rare de rencontrer des wagons chargés de ces pierres métalliques, alignés en longues files dans les gares des chemins de fer.

Les quais d'embarquement sont intéressans à visiter. Le *railroad* y arrive directement des mines mêmes, et les wagons, qui peuvent basculer par le côté, sont vidés dans d'énormes trappes ouvertes par le haut et se terminant intérieurement par un plan incliné. Une porte latérale, ménagée sur le côté extérieur, s'ouvre au moyen d'un treuil; elle permet au minerai de descendre de lui-même dans la cale du navire, ancré de flanc le long de la file interminable des pilotis du quai. Chaque trappe ou caisson contient 70 tonnes. Les hommes du bord, armés de longues barres de fer, facilitent la descente du minerai, qui tombe dans le navire avec fracas. C'est un bruit assourdissant comme celui du tonnerre, un roulement formidable et continu qui s'entend d'une lieue, et qui, la nuit surtout, est très caractéristique; on dirait toutes les vagues du lac se ruant sur un rivage de galets. En une couple d'heures, un bateau à vapeur ou un voilier du port de plusieurs centaines de tonneaux est ainsi chargé et repart sans perdre de temps.

Assistant à cette manœuvre si rapide et si ingénieuse, je ne pouvais m'empêcher de réfléchir qu'à l'île d'Elbe, sur la plage fa-

meuse de Rio, le minerai est toujours embarqué péniblement à dos d'homme. Les chargeurs portent la *couffe* sur le dos comme au temps des Étrusques, et le minerai est amené des carrières à la plage par de petits ânons, toujours comme à l'époque des Tarquins. Ceux-ci furent, dit-on, les découvreurs et les propriétaires de ces mines, qui depuis ont toujours appartenu à l'état. L'être impersonnel qu'on appelle de ce nom, n'ayant aucun intérêt direct à la bonne marche de l'entreprise, n'a cessé depuis trois mille ans d'exploiter les mines de la même manière, a pieusement respecté la routine des siècles et les droits acquis des ânons et des âniers. Le progrès pendant tout ce temps est allé d'un pas rapide, aujourd'hui vertigineux; mais tout cela s'est fait pour d'autres. Quelle meilleure preuve peut-on donner de l'utilité qu'il y a de laisser à l'initiative privée le soin des exploitations souterraines et de leurs aménagemens! Ici nous avons un gîte inépuisable, fouillé sans discontinuité depuis trente siècles, et qui produit à peine 200,000 tonnes par an; là un gîte qui n'est connu que depuis trente ans et qui fournit déjà cinq fois plus que le premier, 1 million de tonnes annuellement, et en produira 2 millions avant dix ans. L'exploitation des mines n'est pas du ressort de l'état, et sur ce point, comme sur bien d'autres, tout bon gouvernement doit laisser les particuliers faire seuls leurs propres affaires.

Le hasard est le grand découvreur des mines, même les plus fécondes; rarement l'art de l'ingénieur y intervient. Celles de Marquette ont été trouvées en 1844 dans une campagne topographique où les géomètres de l'Union, en opérant sur le terrain, s'aperçurent tout à coup que leur boussole était affolée. Une montagne d'aimant gisait dans le voisinage. De tout temps, les Indiens de ces régions avaient recueilli des échantillons de ce minerai, dont le poids et la couleur attiraient leur attention; mais ils n'y attachaient aucune importance. En 1845, un chef chippeway, Manjikijick, conduisit les explorateurs sur les gîtes les plus accessibles. Immédiatement une compagnie se forma pour utiliser ces richesses minérales cachées depuis tant de siècles, et mit à sa tête un géologue et docteur de Boston, M. Jackson. En 1846, la mine était ouverte, et en 1847 une usine était établie près de l'endroit où est aujourd'hui N'gaunee. Les administrateurs de la compagnie, le président et le secrétaire, donnèrent à Manjikijick un certificat en bonne forme, daté du 30 mai 1846, où ses services étaient reconnus, et où on lui accordait 12 parts sur les 2,000 qui formaient l'apport de la compagnie (1). Est-il besoin de dire que ce papier est resté lettre morte, que le sachem s'est éteint dans le besoin, et que ses héritiers, qui vivent

(1) Voyez le *Geological Survey of Michigan*, t. Ier, New-York 1873.

encore à Marquette, pauvres et délaissés, n'ont jamais reçu un sou vaillant de la compagnie Jackson? Celle-ci est cependant la plus prospère des nombreuses sociétés industrielles que l'exploitation du fer a attirées dans ces régions, lesquelles seraient peut-être encore désertes sans l'intervention du chef chippeway, tandis qu'elles ont produit en 1873 pour une valeur de 40 millions de francs de minerai.

IV. — LA PRESQU'ÎLE DE KEWEENAW.

Ce n'est pas seulement l'exploitation des mines de fer, c'est surtout celle des mines de cuivre qui a étendu jusqu'en Europe le renom du Lac-Supérieur. Pour visiter les gîtes cuivreux, nous nous rendons par eau de Marquette au Portage. Le *steamer Manistee*, baptisé d'un nom algonquin, et qui est parti huit jours auparavant de Buffalo, nous prend un matin à l'aube. Il fait grand froid sur le lac, et les poêles dans le salon du bord sont allumés. Vers deux heures de l'après-midi, nous arrivons à Houghton après avoir salué l'entrée du Portage, qui hier encore s'ouvrait comme un vaste *fiord* au sud de la péninsule de Keweenaw; il la traverse maintenant de part en part, car, non content d'avoir ouvert le Portage à la navigation à vapeur par des dragages profonds et continus, le gouvernement fédéral a prolongé cette ligne d'eau à travers la terre ferme par un canal à grande section. Cela évite de doubler la pointe de la presqu'île, où soufflent quelquefois de redoutables ouragans, et cela économise aussi beaucoup de temps sur le parcours pour aller à Ontonagon, Bayfield ou Duluth.

Le voyage de Marquette à Houghton s'est fait sans encombre. Presque tout le temps, nous avons côtoyé le rivage formé de collines moutonnantes couvertes de bois. L'île de Granite, l'île Huronne, toutes deux munies d'un phare, jalonnent la route, puis la pointe de l'Abbaye et la baie de Keweenaw, au fond de laquelle est l'Anse. L'entrée étroite du Portage, marquée aussi par un phare, s'ouvre sur le côté occidental de cette baie. Les eaux, salies par des bancs d'argile qu'elles lavent sur leur parcours et par les détritus des mines de cuivre, sont rougeâtres et boueuses. Bientôt le *fiord* s'agrandit en un lac qui communique au nord avec celui de Torch, puis se resserre de nouveau comme une rivière. N'était la couleur des ondes et l'étroitesse des rives, on se dirait le long du Missouri. Cependant les flancs de la rivière se dressent peu à peu à de grandes hauteurs. Çà et là apparaissent des exploitations minières, puis une usine métallurgique dont les hautes cheminées projettent dans l'air une fumée épaisse, enfin tout à coup deux villes en face l'une de l'autre, comme Bude et Pesth sur le Danube : c'est Houghton et

Hancock. Nous jetons l'ancre devant la première aux rues en pente et ravinées. L'une et l'autre sont entourées de travaux souterrains, et doivent leur première existence et leur développement aux mines de cette région.

Les mines de cuivre natif du Lac-Supérieur sont connues depuis longtemps. Les missionnaires jésuites, les principaux voyageurs des siècles passés, en parlent dans leurs relations. La France ne sut rien faire pour tirer profit de ces gisemens, et un Anglais, Henry, essaya inutilement de les exploiter en 1771. En 1819 le général Cass, en 1823 le major Long, qui visitèrent ces contrées, n'oublièrent pas de mentionner les immenses amas de cuivre dont les Indiens leur firent connaître l'emplacement. Néanmoins ce ne fut qu'en 1843, lorsque le gouvernement fédéral eut acheté aux Chippeways la péninsule de Keweenaw, que ces mines acquirent une importance et une célébrité réelle. Dès que le pays fut ouvert, se présentèrent en masse, comme c'est l'habitude là-bas, les pionniers, les colons, les mineurs. Une grande émigration eut lieu, chacun voulut avoir une concession ou au moins un permis d'excaver, et jusqu'en 1846 la « fièvre du cuivre » régna avec tous les désordres, tous les troubles qui accompagnent en Amérique l'exploitation de toute mine nouvelle; puis le calme se fit quand arrivèrent les désenchantemens. L'état de Michigan, se regardant comme propriétaire du sous-sol, avait délivré 1,000 permis, dont 400 environ sur des surfaces qui s'étendaient de 1 à 3 milles carrés. Aujourd'hui il reste de tout cela une centaine de compagnies exploitantes, dont les statuts ont été enregistrés, et dont un tiers à peine font des bénéfices.

Le gouvernement fédéral, auquel incombe le soin de faire commencer les études et les cartes géologiques des états et territoires nouveaux, avait procédé moins vite que les découvreurs improvisés, qui, comme toujours, prirent de très loin les devans. En 1847, il envoyait sur le terrain un de ses géologues, Houghton. C'était un homme au coup d'œil sûr, explorateur infatigable, plein d'avenir; il se noya malheureusement en pirogue dans une de ses excursions. Sa mort laissa d'unanimes regrets, et l'on donna son nom à la ville et à la montagne principale de la péninsule de Keweenaw. Il avait pu au moins commencer une exploration régulière, et dresser le canevas de la carte géologique de ce district. Houghton fut remplacé en 1848 par le docteur Jackson, le chimiste et géologue bostonien dont nous avons déjà prononcé le nom à propos de la découverte des mines de fer de Marquette. Celui-ci, en 1849, céda la place aux géologues Forster et Whitney. Les rapports de ces divers savans sur la région des mines de fer et de cuivre du

Lac-Supérieur furent successivement adressés au congrès; ils sont intéressans à plus d'un titre (1).

Le minerai de cuivre se présente toujours, dans les gisemens de la péninsule de Keweenaw, à l'état de métal natif, c'est-à-dire naturellement pur. On n'y signale aucun alliage, aucun corps étranger combiné, et le cuivre passe par tous les volumes, depuis la forme microscopique que la loupe la plus puissante peut seule révéler jusqu'aux masses les plus énormes. On a rencontré quelques-unes de celles-ci qui pesaient jusqu'à 800,000 kilogrammes, et pouvaient suffire par conséquent au chargement d'un navire de près de 1,000 tonneaux. Ces masses gigantesques sont le plus souvent un embarras pour l'exploitation, d'abord par le vide qu'elles laissent et qu'il faut soigneusement remblayer; ensuite, comme elles renferment occasionnellement quelques corps étrangers très durs, du quartz par exemple, sur lesquels la scie ne peut mordre, on ne peut les découper, avant de les extraire au jour, qu'avec un ciseau à main. Ce travail, qui consiste à enlever des copeaux dans une direction donnée et par tranches successives pour séparer le métal en blocs qui soient relativement de petit volume, est long, patient, coûteux. Peu d'ouvriers en sont capables, et ceux qui peuvent y réussir se font payer très cher.

Le seul corps qu'on rencontre uni au cuivre est l'argent, non pas à l'état de combinaison chimique, d'alliage, mais simplement juxtaposé, si bien que la ligne de séparation des deux métaux est toujours nettement indiquée, et l'éclat particulier, l'aspect de chacun d'eux toujours parfaitement visible. C'est surtout dans la partie méridionale de la région métallifère, dans le comté d'Ontonagon, que l'argent se montre. Il y existe même seul. Cependant, dans le comté d'Houghton, aux mines du Portage, nous avons aussi constaté la présence de ce métal mêlé au cuivre, et même dans les mines du nord, jusqu'à l'extrémité de la presqu'île, dans le comté de Keweenaw. La mine de Calumet, située à l'extrémité du chemin de fer qui mène d'Hancock aux mines centrales, est aujourd'hui la plus riche de toutes celles du lac. On calcule qu'en 1874 elle a dû produire 12,000 tonnes de métal valant 30 millions de francs, et distribuer à ses heureux actionnaires un dividende égal à près de la moitié de cette somme. Les mines ont de ces caprices.

Il est naturel de se demander comment s'est formé le dépôt du cuivre dans les gîtes du Lac-Supérieur. Bien que quelques-unes des roches qui accompagnent le métal soient d'origine ignée, c'est-à-dire

(1) Voyez *Message from the president, geological report,* Washington 1849, et *Report on the Geology of the Lake Superior land district,* by J. W. Forster and J. D. Whitney, Washington 1850 et 1851.

doivent leur formation à des phénomènes géologiques où la chaleur a joué le rôle principal, on ne saurait invoquer le feu comme cause de l'apparition du cuivre. Le métal n'est pas venu en fusion du centre de la terre, puisqu'on le retrouve simplement uni à l'argent sans s'être allié à lui. La raison que généralement on invoque pour expliquer ce curieux dépôt métallique est celle-ci : on suppose que des courans électro-magnétiques parcouraient le sol quand les roches dont il est composé étaient en train de se précipiter, et que celles-ci baignaient dans une dissolution de sels de cuivre et d'argent, par exemple des chlorures. Le courant électrique terrestre a produit dans cette dissolution naturelle le même effet que les courans artificiels de nos laboratoires produisent dans les opérations galvanoplastiques : il a permis aux deux métaux de se désassocier de leurs combinaisons respectives et de se déposer purs, à l'état plus ou moins cristallin. Le procédé Ruolz pour la dorure et l'argenture est fondé sur le même principe, et l'usine électro-métallurgique d'Auteuil à Paris revêt de cuivre, *bronze* les statues, les fontaines, en opérant d'après un système analogue.

Cette explication de la formation du gisement de cuivre et d'argent natif du Lac-Supérieur doit être la vraie. Non-seulement on peut invoquer l'absence de tout alliage des deux métaux, lequel eût eu lieu certainement, si d'autres agens que l'électricité étaient intervenus, mais encore on peut arguer de l'état de pureté chimique des deux corps. Le cuivre du Lac-Supérieur est le plus *fin* que l'on connaisse, et se prête mieux qu'aucun autre à être étiré sans se rompre en fils aussi ténus que des cheveux. Pour arriver à cette ductilité, il faut que le cuivre soit chimiquement pur. Le moindre atome de phosphore, de soufre, de fer, le rendrait cassant. On peut ajouter que des spécimens de quartz et de spath d'Islande limpides, rencontrés dans les excavations, présentent à l'intérieur des filamens et des lamelles de cuivre cristallisé, ce qui autorise l'hypothèse de l'origine purement aqueuse de ces gîtes. Enfin, et c'est ici la raison la plus convaincante, des courans d'électricité parcourent toujours ce sol si riche. Cette électricité agit à la surface sur l'aiguille aimantée, au voisinage des filons, et la mine de Calumet n'a été découverte que par ce moyen. Le savant ingénieur M. Hulbert, qui est aussi un géologue de grand talent et l'un des premiers explorateurs du lac, chargé il y a quelques années de tracer une route au milieu d'une forêt de pins inextricable, où il ne pouvait se diriger qu'avec la boussole, s'aperçut tout à coup que l'aimant s'affolait. Il supposa immédiatement qu'un filon devait passer dans le voisinage, fit des recherches, trouva une pierre tachée de vert-de-gris et découvrit du même coup le riche filon de Calumet.

Il faut s'arrêter un instant sur cette mine, qui est la plus productive de toutes celles qu'on ait jamais exploitées. Ouverte à peine, elle laisse déjà bien loin derrière elle les plus fameuses mines de cuivre du globe, celles du Chili, de la Bolivie, de l'Australie, et jusqu'aux fameuses mines de Monte-Catini en Toscane, qui ont donné pendant longtemps plus de 1 million par an de bénéfice net à leurs trois heureux propriétaires. Calumet fournit à lui seul les deux tiers de toute la production des mines du Lac-Supérieur. A côté est Osceola, une mine que nous avons aussi visitée, où sont déjà des excavations cyclopéennes. Les vides énormes sont soutenus par de gros troncs d'arbres, des cèdres et des sapins, qu'on y descend tout entiers. La boue noire qui recouvre les parois empêche de distinguer le cuivre à la lueur blafarde des lumières; mais les petits cristaux métalliques aigus qui se détachent en divers points de la roche sont sensibles à la main, sur laquelle ils produisent l'impression d'une série de pointes effilées, et c'est ainsi que le sens du toucher arrive à remplacer celui de la vue.

Je ne rencontrais à Calumet qu'une assez pauvre auberge; mais on pouvait décemment y descendre. Les élèves de l'école industrielle de Boston, en tournée géologique avec leur professeur, venaient de quitter la maison. Un des administrateurs des mines voisines y avait séjourné lui-même deux ans auparavant, et je trouvai quelques-uns de ses livres, empilés sur une tablette, dans la chambre qu'on me donna. Il avait laissé là ces fidèles compagnons de ses heures de loisir, espérant venir les rejoindre. Comme j'arrivais, un Canadien était installé à la buvette. Il vint à moi, m'accosta familièrement dans un français de fantaisie. Ce visiteur sans gêne se disait déjà mon compatriote. Je lui demandai ce qui l'avait amené : « Je suis spéculateur et *agent de lois*, me répondit-il du ton le plus dégagé, comme un autre aurait dit : négociant ou ingénieur. J'étudie le prix des terrains, je redresse les limites des concessions, je relève les erreurs du cadastre, et il y en a. » Je le retrouvai quelque temps après sur le *railroad* qui va de l'Anse à Marquette. Il descendit sur la principale mine, et s'apprêtait à recommencer sur ce point les hauts faits qui l'avaient illustré à Calumet. Le Lac-Supérieur nourrit bon nombre de ces aventuriers.

Le chemin de fer qui part d'Hancock sur la rive gauche du Portage ne va pas encore jusqu'à l'extrémité nord de la péninsule de Keweenaw. Il s'arrête à Calumet. Je voulais pousser plus loin. Une méchante carriole découverte, aux bancs de bois, et qui porte les lettres, va de Calumet à Eagle-River, et de là le lendemain à Copper-Harbor. Ce véhicule ne me tentait guère. Le patron de l'hôtel me proposa son *buggy* pour la somme de 16 dollars. Il m'en avait coûté moitié moins pour venir de Chicago à Marquette; mais l'hono-

rable patron me dit qu'il me conduirait lui-même et me mènerait en un jour. Le lendemain matin, à l'heure dite, il prétexta une névralgie (je crois qu'il avait bu trop de whisky la veille) et me donna pour automédon un commis-voyageur en machines venu des états atlantiques, d'une des principales usines du Connecticut. Celui-ci, qui avait à visiter les mines pour y prendre des commandes, trouvait bon de faire le voyage gratis. L'homme avait l'air jovial. Il était un peu corpulent, haut en couleur, parlait volontiers, aimait, disait-il, les Français, la vie joyeuse, le bon vin; bref, c'était une façon de Rabelais américain comme je n'en ai jamais rencontré aux États-Unis. Ce fut du reste pour moi un guide précieux. Nul ne connaissait mieux que lui tous les pas que nous avions à franchir, toutes les mines que nous allions traverser, et tous les gens de la route, qu'il visitait depuis six mois. Sans ce cicerone providentiel, on serait mort de faim, car il n'y a nulle part une auberge. Nous faisons halte au milieu du jour à une maison où il a des amis et où nous sommes reçus à bras ouverts.

De Calumet à Copper-Harbor, nous traversons toutes les mines du comté de Keweenaw, dont beaucoup sont inexploitées. L'une d'elles porte le nom du père Allouez, comme ailleurs il en est une autre qui rappelle celui de Mesnard. Partout le souvenir des premiers découvreurs du lac a été pieusement conservé; n'avons-nous pas déjà salué Marquette? Nous visitons deux ou trois de ces mines, entre autres celle de *Copper-Falls*, qui a été de tout temps fameuse, et où l'on a surtout fouillé le banc volcanique cuivreux dit *Ash-Bed* ou lit de cendres. Avant d'arriver à cet endroit, au mouillage de *Eagle-River*, situé à l'embouchure de la rivière de ce nom, nous rencontrons sur la plage d'énormes blocs de métal natif, provenant du découpage des grandes masses souterraines de la mine de Cliff, et prêts pour l'embarquement. Le *steamer*, en passant, en charge toujours quelques-uns. Il en est qui pèsent jusqu'à 10,000 kilogrammes et valent 25,000 francs. Les voleurs perdraient leur temps de s'attaquer à ces masses pesantes, qu'on ne peut remuer qu'avec de fortes grues; ils ne cherchent même pas à en tailler des parcelles. La masse gît à terre, informe, béante, aux reliefs contournés, caverneux, tachée çà et là de vert-de-gris. La pluie et l'air l'ont revêtue d'une patine bronzée comme celle des vieilles médailles.

Notre halte à Eagle-River dure peu. La cour de district y tenait ce jour-là ses assises, mais nous n'avions rien à démêler fort heureusement avec les juges américains : nous préférons aller nous restaurer à Copper-Falls. Après le repas et la visite de la mine, nous prenons congé de nos hôtes gracieux et remontons dans notre *buggy*. Nous avançons presque tout le temps dans une forêt de

pins, de sapins et de cèdres, sur une route étroite où à peine il y a place pour notre petit véhicule. Les écureuils, grimpant dans les arbres ou s'élançant gracieusement d'une branche à l'autre, çà et là quelque poule sauvage qui s'envole tout effarée à notre approche, sont à peu près les seuls habitans de ces bois. Les longs serpens, dont la morsure n'est pas venimeuse, restent cachés sous l'herbe, et les moustiques, les mouches noires et les mouches de feu, avec lesquelles je devais bientôt faire connaissance, nous laissent tranquilles. Les mouches de feu, presque microscopiques, se glissent sous la peau et vous saignent littéralement. Le cou, les mains se couvrent d'enflures, et la morsure de ces insectes invisibles laisse des traces qui durent longtemps. On n'a d'autre moyen d'éloigner ces voisins incommodes que d'allumer un grand feu, ou, comme les Indiens, de s'oindre la peau de pétrole. Le civilisé est rebelle à ce remède répugnant; le bûcheron canadien, travaillant sur place, recourt volontiers au premier.

Aux bois résineux que nous rencontrons tout le long de la route se mêlent quelques bois d'essence dure, tels que des chênes, et des bois plus tendres, des peupliers, des cerisiers sauvages. De hautes fougères cachent le sol. En hiver, celui-ci disparaît sous un épais manteau de neige. On ne peut plus parcourir ces routes qu'en traîneau. Le froid alors est très vif, et il peut arriver, comme cela a eu lieu pour la saison dernière, que le thermomètre descende jusqu'au-delà du point de congélation du mercure, c'est-à-dire à 40 degrés au-dessous de zéro. On n'est cependant qu'à la latitude du nord de la France. La science n'a pas encore trouvé de raison valable pour expliquer ces froids excessifs de l'hiver et cette différence de climat avec ceux des mêmes latitudes européennes. Sans doute le nord de l'Europe est visité par le courant chaud du *gulf-stream*, cet immense fleuve sous-marin parti du golfe du Mexique et qui adoucit si étonnamment notre atmosphère. Le rivage atlantique de l'Amérique du Nord est à son tour baigné par un contre-courant venu des mers polaires; mais comment se fait-il que les étés, de Québec à Washington, de New-York à Saint-Louis, sont si intolérables, souvent même plus chauds que sous les tropiques? Hiver comme été, la saison est extrême, et le même fait se révèle dans la partie orientale du continent asiatique, où les hivers et les étés de Pekin rappellent ceux de New-York.

Les grands froids semblent ranimer la vie. Les parties en traîneau sont parmi celles que préfèrent les Américains. On se visite, on se réunit à des pique-niques, à des danses, à des fêtes de tout genre; on essaie de passer le plus gaîment les mois où le lac est gelé sur ses bords et où les communications par eau sont interrompues, où il y a même d'assez fréquens chômages sur les *railways* à

cause de l'amoncellement des neiges. Le traîneau n'est pas le seul moyen de locomotion; on a aussi la raquette, semblable à celle qui lance le volant, un jeu emprunté aux Peaux-Rouges. La raquette qui sert à marcher sur la neige est seulement beaucoup plus large et d'une forme ovale très allongée. On y appuie le pied comme sur une sandale, non sans avoir auparavant chaussé une paire de mocassins en peau souple. On conçoit qu'avec la raquette, le poids du corps étant réparti sur une surface beaucoup plus grande, on a une bien moindre tendance à enfoncer. Armé de cet appareil, on court sur la neige par mouvemens alternatifs, à peu près comme dans l'exercice ordinaire du patineur sur la glace, moins vite sans doute, car on ne glisse pas, et l'on a une résistance à vaincre, puisque la raquette pénètre toujours d'un centimètre ou deux dans la neige plus ou moins congelée. Cet ingénieux appareil a été bien vite adopté par les blancs. Il n'est pas rare d'en rencontrer au moins une paire dans toute maison du lac. L'Indien qui le premier a inventé la sandale à courir sur la neige, comme celui qui trouva le canot d'écorce de bouleau pour franchir les rapides, étaient l'un et l'autre des hommes de génie. Ce sont peut-être les deux seuls que la grande nation algonquine ait produits en dehors de ses guerriers et de ses orateurs.

Avant que les chemins de fer eussent rejoint le Lac-Supérieur, c'est par le moyen des raquettes que des Indiens fidèles portaient les dépêches de la poste l'hiver. Ils allaient chargés de leurs sacs et couraient sur la neige. Si une tourmente survenait, s'ils se trouvaient trop embarrassés en route, ils laissaient une partie de leur charge au pied d'un arbre, et revenaient la prendre plus tard; les passans n'avaient garde d'y toucher; une régularité, une exactitude extrême, n'étaient pas de rigueur. Ces coureurs de la poste indienne sont comme les frères des fameux messagers persans, qui remontent au temps de Darius. Ceux-ci portent de même leurs sacs de dépêches en courant, et lorsqu'ils s'endorment en chemin, harassés de fatigue, ils ont soin d'allumer une cordelette de chanvre, la passent autour de leur doigt de pied pour être réveillés à l'heure et reprendre bien vite leur course.

L'alimentation du Lac-Supérieur semble se faire principalement au moyen de sources souterraines dont la plupart viennent des régions septentrionales; même en été l'eau du lac est très froide, presque glacée. En tout temps, la limpidité est telle qu'on voit le fond à plusieurs mètres de profondeur. En hiver, en faisant un trou dans la glace et se couvrant la tête d'une étoffe noire, si l'on applique l'œil sur ce trou, on répète en grand l'expérience de la *chambre claire* des physiciens. Le volume des eaux du lac est à peu près constant, car le niveau varie peu. Cependant on a relevé, à

des époques irrégulières, des exhaussemens et des abaissemens restés jusqu'ici sans explication. Il n'y a pas de marées périodiques; il y a par momens des raz de marée, c'est-à-dire que le flot envahit tout à coup le rivage par un ou deux bonds, puis se retire, pour recommencer quelquefois, et c'est tout. Cet étrange phénomène a lieu aussi dans les mers tropicales, où il est très fréquent, par exemple sur les côtes des îles Maurice et de la Réunion, dans l'Océan indien. Là, on a essayé de s'en rendre compte en imaginant des éruptions volcaniques sous-marines. Ceci nous semble, surtout pour le cas des raz de marée du Lac-Supérieur, n'être pas une explication acceptable, car personne n'a reconnu ces volcans.

Partis le matin de Calumet de très bonne heure, nous n'arrivâmes que sur le tard. Après Copper-Falls vient la rade pittoresque d'Eagle-Harbor. Sur le lac, par les temps clairs, on devine l'île Royale, dont se profile à l'horizon la silhouette indécise; elle apparaît comme un mirage. A notre droite se dresse le mont Houghton; il rappelle le nom de l'infortuné géologue qui, le premier, en mesura et gravit la cime. L'air est d'un calme, d'une transparence infinie, la température très douce quand on grille à l'ombre à New-York ou à Boston. Bien peu d'endroits défrichés; le blé vient mal, le sarrasin, le seigle, l'avoine, donnent seuls quelque pauvre récolte; la pomme de terre pousse à souhait. Les défrichemens peuvent aussi se cultiver utilement en prairies.

Nous recoupons, sous les sombres conifères, de petits ruisseaux qui gazouillent à l'ombre et courent sur les galets et la roche polie, où pend un flocon de mousse verte. Une personne charitable a laissé en cet endroit un seau et un vase de fer-blanc; chacun peut se désaltérer à l'aise : notre cheval s'abreuve avec délices. Il connaît bien le lieu, il aurait refusé d'aller plus avant, si l'on ne se fût pas arrêté. La forêt est silencieuse, et l'on n'y entend chanter ni le rossignol, ni la fauvette, ni même la cigale ou le grillon. Aucun papillon, aucune libellule aux ailes diaprées n'égaie de ses vives couleurs le paysage autour de nous, où d'ailleurs arrivent à peine les rayons du soleil; le calme de la nature est complet. Un peu plus loin apparaissent des puits de mine abandonnés, des maisons d'exploitation, des villages d'ouvriers veufs d'habitans. Tout le monde est parti, et rien n'est désolant comme ces ruines, si jeunes en ce morne désert. Les portes sont ouvertes ou absentes, les vitres manquent aux fenêtres, les mauvaises herbes ont envahi le jardin. Il semble que par une de ces ouvertures une tête humaine va paraître, ou au moins quelque animal familier. Il n'en est rien, et ces tristes lieux ne racontent que la désespérance et la fuite. C'est là l'éternelle histoire dans les mines américaines. Les *placers* de Californie, surtout aux premiers temps de l'exploitation de l'or, ont vu se dérouler bien

d'autres péripéties, et souvent présenté, du jour au lendemain, le spectacle d'un silence de mort succédant à la plus turbulente agitation.

La variété fait le charme de tout voyage. Voici, comme opposition au précédent tableau, le lac des Moustiques aux eaux bleues, Copper-Harbor avec sa double baie, dont celle de Fanny-Hoe est tout entourée d'arbres; voici le fort Wilkins avec ses casernes et ses palissades, abandonné depuis longtemps, et les deux phares aux tours blanches, sur lesquelles viennent prendre leur relèvement les *steamers* et les voiliers qui entrent dans le « port du cuivre. » Là est la grande mine de Clark, où je retrouve deux Français, l'un propriétaire, l'autre directeur de cette exploitation. Bientôt un élève de l'École des mines de Paris, qui a eu l'heureuse idée de faire son voyage d'instruction au-delà des mers, vient nous rejoindre, et nous buvons ensemble à la France : trois mille cinq cents lieues nous en séparent. De la maison où nous sommes logés, nous dominons le lac, dont la vue à cette hauteur encadre admirablement le paysage. Un vieux sachem, un Chippeway converti, Baptiste, qui erre par ces parages, veut bien consentir à alimenter notre table. De chef de tribu, il s'est fait marchand de poisson, et nous vend des truites saumonées et du *white fish*, qu'il pèse gravement à la romaine. Les mauvaises langues disent qu'elle est à faux poids. Le *capitaine* de la mine, l'Irlandais O'Connor, qui prétend descendre des rois d'Irlande, nous pilote dans les travaux. Il avait, comme tous ses compatriotes, la mauvaise habitude de s'enivrer. Un jour, il a fait le serment de ne plus boire que de l'eau pendant quatorze ans, et il l'a tenu; il vient de le renouveler pour quatre ans. Son fils, qui n'a rien juré, est toujours ivre.

La mine de Clark appartient à MM. Estivant, qui ont fait faire en France tant de progrès à la métallurgie du cuivre, et dont la belle usine de Givet dans les Ardennes est connue. On a plaisir de retrouver de tels hommes à l'étranger, et il serait bon que l'énergie et les capitaux de nos industriels vinssent plus souvent se montrer à l'œuvre au dehors : notre pays ne peut qu'y gagner. La mine de Clark est citée parmi celles qui ont été exploitées au Lac-Supérieur avec le plus de patience et d'esprit de suite. Les magnifiques installations qu'on vient d'y achever ne sauraient être passées sous silence. Les Américains, qui ont l'habitude d'aller plus vite et plus brutalement, ne songent pas toujours à assurer ainsi l'avenir. Enfin il y a je ne sais quoi d'attachant dans ce village d'ouvriers aux maisons de bois çà et là éparses, dans cette école, dans cette chapelle, perdus au fond de ces solitudes, et où l'on entend parler couramment notre langue. La plupart des bûcherons, des charpentiers et des terrassiers, occupés en grand nombre, sont Canadiens, et se

montrent, comme partout, rebelles aux rudes consonnances de l'anglais.

Le minerai de cuivre est obtenu et traité à Clark comme dans les autres établissemens du lac. Tous les perfectionnemens réclamés par l'art des mines ont été ici introduits, souvent inventés. Ainsi l'on fait usage dans les galeries de perforateurs mécaniques analogues à ceux employés au tunnel du Mont-Cenis, et l'on extrait au dehors le minerai au moyen de machines à vapeur. Là on le jette sous des pilons en fer, qui le broient. La poussière minérale est amenée par un courant d'eau sur des tables dormantes, à secousses ou tournantes, sur des tamis oscillans, et finalement dans des labyrinthes où l'eau fait de très nombreux circuits avant de s'échapper. C'est ainsi en dernière analyse que le cuivre est séparé de sa gangue. Les paillettes de métal, mêlées à des particules, à des paillettes d'argent, sont recueillies. On met à part autant que possible les morceaux qui renferment de l'argent. La moyenne de rendement des minerais ne dépasse pas 3 pour 100 de cuivre, c'est-à-dire que la roche abattue, triée, pulvérisée et lavée ne donne pas plus de 3 parties de métal sur 100 de gangue. Le cuivre brut ainsi obtenu est prêt pour l'expédition. Il est encore mêlé d'un peu de matière stérile, mais l'ensemble contient au moins 80 pour 100 de cuivre métallique pur. Ce chiffre, comparé au précédent, donne le taux de l'enrichissement obtenu.

Les minerais qui n'ont pas besoin d'être enrichis sont ceux qu'on nomme le cuivre à baril et le cuivre en masse. Le premier, qui se compose de métal en morceaux plus ou moins gros, séparés à la main ou retrouvés sous les pilons, est ainsi nommé parce qu'il s'embarque directement dans des barils, le second, parce qu'il comprend les masses, les blocs les plus volumineux, lesquels, amenés à la plage, sont descendus à fond de cale par des grues. Tout ce cuivre, en poudre, en morceaux ou en masses, est fondu soit à Hancock, soit à Détroit, où les cheminées de l'usine la nuit servent comme de phares aux navires. En 1868, nous avons vu aussi traiter à Pittsburg, en Pensylvanie, les masses cuivreuses du Lac-Supérieur. Finalement le métal est raffiné et coulé dans des moules, où il prend les formes que le commerce réclame, celles de lingots, de pains ou de plaques. Il y présente cette belle couleur rouge, soyeuse, irisée à la surface, et cette malléabilité, particulière au cuivre, qui le rend apte à s'aplatir sous le marteau sans se rompre. On l'expédie surtout à New-York, le principal marché du métal aux États-Unis. La production totale des mines du Lac-Supérieur a dû atteindre 18,000 tonnes de cuivre en 1874; elle a toujours été en augmentant depuis que les mines sont ouvertes. Dans les premiers temps, un sourire d'incrédulité, surtout sur les places européennes,

accueillit la nouvelle de la fécondité de ces mines. On ne regardait les spécimens extraits que comme une curiosité minéralogique, mais il fallut bien vite se rendre à l'évidence; aujourd'hui ces mines viennent immédiatement pour le chiffre de la production après celles du Chili, qui fournissent la moitié de tout le cuivre consommé sur le globe.

Les ingénieurs du vieux monde ont tout à apprendre à visiter ces gisemens, uniques dans leur genre. En ce qui regarde l'exploitation et la préparation mécanique, tout y est porté à un degré de perfection qui rarement a été dépassé. Il le faut bien, puisqu'en un pays si éloigné, où tout manque, où la main-d'œuvre est des plus chères et varie de 3 à 5 dollars par jour, on travaille avec profit des mines dont la richesse moyenne en cuivre ne dépasse pas 3 pour 100. Ce titre est partout, fût-ce dans les mines d'Allemagne où l'ouvrier vit à si bon marché, la dernière limite du minimum, même en tenant compte que le cuivre est à l'état métallique. C'est ici surtout qu'il faut voir travailler les *rock-breakers* ou machines à concasser la roche, qui prennent entre leurs puissantes mâchoires d'acier les plus forts blocs pierreux sortis de la mine et les font éclater avec la même aisance qu'un casse-noix le fruit qu'on lui présente. Le génie américain, si fécond dans les inventions mécaniques, est ici sans cesse en éveil et a reculé les limites de l'audace. Le fameux pilon de Ball peut broyer par jour à lui seul jusqu'à 100,000 kilogrammes de minerai. On peut mesurer le progrès accompli en rappelant que la vieille flèche allemande écrase à peine 1,000 kilogrammes, le pilon anglais de la Cornouaille 2,000 kilogrammes, et le *stamp* californien le plus perfectionné 4,000 kilogrammes. Il est curieux de voir l'outil mastodonte du lac, soulevé directement par la vapeur comme les marteaux-pilons des grandes forges, se dresser et retomber ensuite de tout son poids sur les énormes blocs rocheux qu'il pulvérise d'un seul coup. Le bruit formidable s'entend de très loin; le puissant engin ébranle le sol comme un tremblement de terre, et il faut toujours l'asseoir sur les fondations les plus épaisses et les plus solides pour qu'il ne démolisse point par ses percussions répétées l'édifice où il est établi.

Le moment est venu de révéler quelques faits étranges se rapportant à un cas particulier de l'exploitation des gîtes du Lac-Supérieur, qui furent jadis fouillés par une race aborigène de mineurs émigrans, différens des Indiens d'aujourd'hui. On a retrouvé des excavations recouvertes par la terre végétale et où des arbres d'un âge de plusieurs siècles, par exemple un pin vieux de quatre cents ans, avaient poussé. Dans une de ces tranchées antiques, on a signalé des restes de soutènemens informes, d'étais en bois, sous un

énorme bloc métallique, que les mineurs de ces temps inconnus avaient essayé de soulever, et dont, de guerre lasse, ils avaient détaché des morceaux, sans doute avec le couteau ou la hache de silex. Sur quelques points, la roche pierreuse semblait avoir été attaquée par le feu pour être rendue plus friable. Ce procédé, dont les anciens ont fait usage en d'autres contrées, est encore employé dans quelques mines d'Allemagne. Avec les blocs de cuivre natif, les exploitans aborigènes fabriquaient des haches, des pointes de lance, des couteaux, des poinçons, qu'on a çà et là retrouvés. A Houghton, nous avons vu aux mains d'un vénérable pionnier de la presqu'île de Keweenaw une série de ces instrumens récemment déterrés près du Portage, et qui feraient envie à bien des musées, tant ils sont d'une conservation intacte, d'une forme élégante, et tant est belle la patine qui les recouvre.

Dans la plupart des anciennes excavations, on a mis à jour quantité de marteaux de pierre, ronds ou ovales, avec une rainure au milieu pour l'emmanchement. En un endroit, les mineurs avaient mis leurs marteaux en tas avec ordre, et l'on en trouva tant qu'on en chargea une charrette. Quand on dispose ainsi ses outils, c'est avec une idée de retour. Pourquoi ces ouvriers n'avaient-ils plus reparu? Tout semble faire croire que c'étaient des émigrans partis du sud, qu'ils ne travaillaient que l'été, pendant la bonne saison, et s'en allaient l'hiver aux premiers froids. Qu'auraient-ils fait, que seraient-ils devenus, quand 3 pieds de neige couvraient le sol pendant des mois entiers? Dans les tumulus funéraires du Missouri, de l'Illinois, de l'Ohio, on retrouve des haches, des couteaux de cuivre, provenant précisément des exploitations du Lac-Supérieur. Qui a édifié ces tumulus? Nul ne le sait. Qui a exploité les mines du lac? On l'ignore également; mais c'est évidemment la même race qui apparaît ici et là, et dans les deux cas elle est différente des Indiens actuels, qui ne bâtissent pas de tumulus et n'ont jamais exploité de mines. Là-dessus, les récits des missionnaires du XVII[e] siècle ne laissent pas de doutes. Aucune tradition, aucune légende sur les anciennes exploitations de cuivre chez tous les Indiens des lacs. C'est au plus si quelques-uns portent par hasard une amulette de ce métal; ils n'osent pas même toucher à un gros bloc de cuivre natif qui apparaît sur la rive méridionale du Lac-Supérieur. Ils prétendent que c'est le Grand-Esprit, le manitou des eaux, et que le sacrilége qui voudra y porter la main mourra. Quand les missionnaires arrivèrent, il y avait d'ailleurs plusieurs siècles que les exploitations étaient abandonnées; nous venons d'en donner la preuve. La date et les véritables auteurs de ces exploitations, voilà les données d'un problème de plus à poser

dans l'ethnologie américaine, qui en a déjà tant à résoudre. Les savans des États-Unis appellent, faute de mieux, les aborigènes qui, à une époque encore inconnue, peuplèrent le centre de l'Amérique du Nord et qui, comparés aux indigènes venus après eux, semblent semi-civilisés, les *mound-builders* ou bâtisseurs de tumulus. Ceux-ci seraient non-seulement les mêmes qui auraient exploité les mines de cuivre du Lac-Supérieur, mais encore strié d'hiéroglyphes les granits en place de la Californie et de l'Arizona, laissé partout des débris, des amas de poteries, de silex éclatés ou taillés, d'ossemens d'animaux incinérés, de coquilles comestibles amoncelées, enfin de meules portatives en porphyre, usées par le rouleau et destinées à broyer le maïs. Qui sait si les Atlantides dont parlait Platon sur la foi des prêtres égyptiens ne seraient pas ces mêmes aborigènes?

Une plus longue dissertation sur ces points ténébreux de l'histoire primitive américaine est ici hors de propos. Il faut revenir en arrière, non pour saluer une race mystérieuse, les premiers habitans d'un continent assurément plus ancien que l'Europe, mais pour résumer ce qui a été dit. Nous avons constaté une fois de plus que le progrès matériel existe partout aux États-Unis : autour des grands lacs, au nord-ouest comme dans l'extrême ouest et le sud de l'Union. Partout on défriche, on exploite le sol et le sous-sol, partout on plante et l'on cultive. Autour des grands lacs, c'est une nature vierge et fertile qui s'ouvre, et deux colonisations rivales, bien qu'à peu près semblables, y sont aux prises : la colonisation américaine sur la rive méridionale des lacs et tout autour du lac Michigan, la colonisation anglo-canadienne sur la rive septentrionale. Un jour, ces deux colonisations n'en feront sans doute qu'une seule, et le drapeau étoilé de l'Union flottera des glaces du pôle au golfe mexicain, peut-être même jusqu'à l'isthme de Panama. En attendant, il faut bien faire une halte au milieu des agrandissemens prodigieux que les États-Unis ont eus depuis trente ans. C'est vers l'époque où ils achetaient aux Indiens chippeways la presqu'île de Keweenaw qu'ils convoitaient déjà la Californie. C'est assez d'extension pour à présent; leurs hommes d'état les plus avides le pensent eux-mêmes. Il faut coloniser, peupler, bâtir, vivifier tout cet immense espace, et aucune localité ne paraît plus propice à recevoir de nouveaux essaims de travailleurs que la presqu'île féconde de Keweenaw et les bords prospères du Lac-Supérieur. C'est à cette partie du Michigan que semble surtout s'appliquer l'heureuse devise de cet état : *Si quæris peninsulam amœnam, circumspice*; — « si tu cherches une péninsule gracieuse, la voici! »

L. Simonin.

L'EMPIRE DES TSARS

ET LES RUSSES

X.

LES SECTES EXCENTRIQUES. — LES MYSTIQUES ET LES PROTESTANS INDIGÈNES (1).

On s'étonnera peut-être de nous voir encore réclamer l'attention pour d'ignorantes et rustiques hérésies. Ce n'est pas qu'à ces sectes illettrées nous voulions attribuer une importance ou un avenir sans proportion avec leur valeur morale ou leur force numérique. Si nous insistons sur cette face obscure de la vie nationale, c'est qu'à nos yeux c'est le côté par lequel le Russe du peuple, si différent du Russe que connaît l'Occident, se laisse le plus facilement saisir et représenter. On a dit de la Russie que ce n'était qu'une façade, une construction extérieure, et on n'en regarde guère en effet que le frontispice européen. C'est presque toujours par le dehors, par les institutions et les lois, par la haute société, c'est-à-dire par le dessus, par la superficie, qu'on envisage l'empire du nord. Nous avons préféré suivre une marche inverse; c'est par le dedans, par le fond et en quelque sorte par le dessous que nous voulons d'abord prendre le peuple russe. L'étude et l'intelligence des institutions n'en seront ensuite que plus aisées.

En dehors du schisme, du *raskol* proprement dit, en dehors des vieux-croyants *popovtsy* ou *bezpopovtsy*, il est en Russie des sectes d'une autre origine, d'un autre esprit, qui montrent le caractère populaire sous une face nouvelle, des sectes multiformes, qui, tou

(1) Voyez la *Revue* des 15 août, 15 septembre, 15 octobre 1873, 15 janvier, 1er mars, 1er mai, 15 juin, 1er novembre 1874, et 1er mai 1875.

en confinant par quelques côtés avec les rameaux extrêmes du *raskol*, s'en séparent nettement par le point de départ et les principes. Chez ces hérésies, le point de départ n'est plus une rupture avec l'église nationale au nom même de la tradition orthodoxe, c'est une révolte consciente et raisonnée contre l'orthodoxie orientale, parfois même contre toute la tradition chrétienne. Envisagées dans leur principe, les sectes russes présentent ce singulier contraste que les unes sont minutieuses, méticuleuses, et les autres radicales, que les unes semblent ne s'attacher qu'à d'insignifians détails, et que les autres rejettent d'un seul coup tout le dogme et le culte, en sorte qu'on y trouve les deux extrêmes opposés, le plus aveugle, le plus étroit conservatisme, les plus hardies, les plus révolutionnaires innovations. Ce contraste tient à la fois au caractère national, excessif dans la révolte comme dans la soumission, et à la constitution de l'église orientale, où, comme dans le catholicisme romain, toutes les parties de l'édifice dogmatique sont tellement liées ensemble, qu'il n'y a de place aux divisions que sur les rites ou la discipline, et qu'on n'y peut repousser une croyance sans les renverser toutes du même coup; à travers leur variété et leur opposition, les sectes étrangères au *raskol* du XVIIe siècle ont toutes un point de vue commun : à l'inverse du schisme, elles font peu de cas du rituel, peu de cas des cérémonies extérieures. Au lieu de s'attacher à la lettre et au sens littéral, elles proclament le culte de l'esprit et se vantent de professer un christianisme spirituel. A cet égard, ces hérésies, d'ailleurs si diverses, peuvent toutes être regardées comme une réaction contre le *raskol*, comme une révolte contre le formalisme des vieux-croyans. Chez elles, le génie moscovite s'affranchit des formes comme des traditions du culte, il s'émancipe de tout joug, de toute autorité, et, s'abandonnant librement à son penchant pour les solutions logiques et absolues, il va droit aux conséquences les plus outrées, aux conclusions les plus excentriques.

Les origines de ces différentes sectes ne sont point aussi claires, aussi faciles à suivre que les origines du *raskol*. Les racines en semblent plonger au-delà des limites du sol national, les unes en Orient, les autres en Occident, tenant à la fois à l'Europe et à l'Asie et se reliant en même temps aux vieilles croyances perdues des premiers siècles de notre ère et aux vagues efforts, aux aveugles tâtonnemens de la conscience moderne. Plusieurs de ces hérésies ont pu être historiquement rattachées à l'influence étrangère, au contact de l'Europe avant ou depuis Pierre le Grand, et elles montrent cette influence sous un des côtés les moins connus, sous le seul peut-être par lequel le peuple russe en ait été directement atteint. Aux principales de ces sectes, quelques prélats russes ont, en sou-

venir de leur filiation supposée ou en raison de certaines ressemblances, voulu donner le nom de *quakérisme* russe. Les doctrines ainsi désignées sont trop multiples, trop originales, même dans l'imitation, pour être affublées d'un nom étranger. Plusieurs mériteraient aussi bien l'épithète de gnostiques. Comme dans les hérésies du premier âge de l'église, on y rencontre un singulier mélange de naturalisme et de mysticisme, un bizarre amalgame d'idées païennes et d'idées chrétiennes. La ressemblance entre ces ignorantes sectes de paysans et les plus célèbres hérésies du monde romain est parfois si frappante que des sectes modernes ont reçu du clergé russe des noms antiques (1).

Unanimes à proclamer le culte de l'esprit, les sectes radicales ou gnostiques de la Russie se partagent en deux groupes, en deux camps, selon que dans la liberté spirituelle elles en appellent à l'imagination ou à la raison, aux transports de l'inspiration ou aux calculs de la réflexion. Elles se divisent ainsi en sectes mystiques et en sectes rationalistes, les unes penchant vers le vieux gnosticisme, les autres vers une sorte de nouvelle réforme, les unes reproduisant, exagérant même les aberrations des plus aveugles illuminés, les autres inclinant à un culte épuré, philosophique, à un christianisme dépouillé de dogmes et de rites, fort voisin du protestantisme libéral de l'Occident. En pénétrant dans ce monde ténébreux, on voit par quel côté le peuple russe en est encore au moyen âge, à l'âge des grossières hérésies, des grossières impostures et des folles élucubrations. Il est des îles ou des continens isolés, l'Australie par exemple, où se sont retrouvées vivantes des formes animales ou végétales qui semblaient propres à des créations antérieures, des types organiques qu'ailleurs nous n'avions rencontrés qu'à l'état fossile. La Russie offre à l'Europe un phénomène analogue. Au fond de ses campagnes se cachent des doctrines étranges, de difformes et monstrueuses hérésies, qui paraissent appartenir à l'âge à demi païen de la Rome impériale ou à l'époque troublée des croisades. En face de ces débris d'un passé qui semble se survivre s'élèvent des doctrines réformatrices ou révolutionnaires à la moderne, des doctrines inachevées et comme embryonnaires, qui dans leur témérité sont un effort vers un monde nouveau, en sorte qu'au fond même de ces erreurs religieuses on voit l'esprit russe attiré en sens inverse vers deux pôles contraires et se débattant entre un passé rétrograde et un obscur avenir. Il y a un intérêt particulier à jeter un regard sur les plus originales ou les plus récentes de ces manifestations populaires, à chercher dans ces confuses doctrines les se-

(1) Les *montany* par exemple, sans doute ainsi appelés en souvenir des *montanistes*, une des principales hérésies du IIIe siècle. *Svédénié o montanskoï sekté*, par l'évêque de Samara; *Sbornik pravitelstvennykh svédénii o raskolnikakh*, t. II, p. 80 et suiv.

crètes aspirations d'un peuple souvent accusé de mutisme parce qu'il n'a encore guère parlé d'autre langue que celle de la religion.

I. — KHLYSTY.

Des deux groupes de sectes qui, avec des doctrines opposées, prétendent également spiritualiser le christianisme, les hérésies à forme primitive, archaïque, les hérésies mystiques, ont pour caractère commun le prophétisme, la croyance à des communications incessantes de la Divinité par l'inspiration et des visions. Selon ces illuminés, la période de révélation n'est pas close ou elle s'est récemment rouverte pour le monde actuel. Comme il y a des prophètes, il y a encore des manifestations personnelles, des incarnations de la Divinité. La Judée n'est pas la seule nation qui ait eu le privilége de voir descendre dans son sein le fils de Dieu : telle bourgade des bords du Volga ou de l'Oka prétend à la même gloire que Bethléem, les paysans de tel district reculé ont entendu de nouveaux christs révéler aux hommes une nouvelle loi. De tous les pays chrétiens, la Russie est celui où de semblables prétentions se sont produites avec le plus naïf cynisme, c'est peut-être le seul où des imposteurs ou des hallucinés puissent encore s'arroger avec succès le nom et les honneurs de Dieu. « Je suis le Dieu annoncé par les prophètes, descendu une seconde fois sur la terre pour le salut du genre humain, et il n'y a pas d'autre Dieu que moi, » dit dans le premier de ses douze commandemens Daniel Philippovitch, le dieu incarné des *khlysty* (1). Une telle affirmation caractérise l'état mental d'une partie du peuple; cet opiniâtre anthropomorphisme recouvre au fond une sorte de paganisme inconscient, une sorte d'incurable polythéisme semblable à celui au milieu duquel s'est propagé l'Évangile.

Les deux principales de ces sectes mystiques, deux sectes souvent considérées comme liées ensemble et comme la continuation, le prolongement l'une de l'autre, sont les *khlysty* ou flagellans, et les *skoptsy*, les eunuques ou mutilés. Le nom de flagellans ou de *khlysty* n'est qu'un sobriquet faisant peut-être allusion à une pratique réelle ou supposée des sectaires; l'Europe du moyen âge a eu aussi ses flagellans. Les adeptes de ces mystiques doctrines s'étant donné à eux-mêmes le titre de *communauté des disciples du Christ*, en russe *khristovstchina*, leurs adversaires en ont par dérision fait *khlystovstchina*. Les noms que les *khlysty* s'attribuent le plus fréquemment sont ceux d'*hommes de Dieu* (*lioudi Bojii*) et de *société des frères et des sœurs*. On connaît mal encore l'origine de ces

(1) S. V. Réoutski, *Lioudi Bojii i skoptsy*, Moscou 1872, p. 77, et *Sbornik prav. svéd.*, t. II, p. 126.

hommes de Dieu; ils passent d'ordinaire pour être nés en Russie, vers le milieu du XVII[e] siècle, au contact des marchands de l'Occident, qui déjà fréquentaient Moscou. Selon quelques écrivains, les *khlysty* se rattacheraient à un religionnaire allemand du nom de Kullmann, arrêté comme fauteur d'hérésie sous la régente Sophie, et brûlé publiquement à Moscou en 1689. Ce Kullmann, dont les idées rappelaient par certains côtés celles de Bœhm, rejetait l'Écriture et prêchait le règne de l'Esprit en se donnant, dit-on, pour le Christ. Ayant peu de succès parmi ses compatriotes, il se serait retourné vers les Russes et aurait parmi eux fait plusieurs prosélytes.

Les *khlysty* du peuple se donnent à eux-mêmes une origine nationale en même temps que surnaturelle. Ils ont sur leurs premiers prophètes, un soldat déserteur du nom de Daniel Philippovitch et un serf des Narychkine du nom d'Ivan Souslof, leur tradition et leur légende, ou mieux ils ont leur évangile. Ce n'est point un évangile écrit, un de leurs dogmes fondamentaux est de ne rien écrire sur leurs doctrines, tant pour laisser à l'inspiration toute sa liberté que pour dérober aux regards des profanes les mystères de la foi et les secrets du culte. Lorsque leur dieu parut sur la terre russe, un de ses premiers préceptes fut de ne point confier ses enseignemens à l'écriture, un de ses premiers actes fut de jeter tous ses livres au Volga, les anciens comme les nouveaux. C'était le moyen de rendre impossibles des disputes du genre de celles des orthodoxes et des vieux-croyans. Selon la tradition des *khlysty*, c'est sous le règne de Pierre le Grand que la vraie foi s'est révélée à la Russie. Elle lui fut apportée par le Père éternel, qui au milieu de nuages de feu descendit sur le mont Gorodine, dans le gouvernement de Vladimir, et y prit la forme humaine. Dieu le père ainsi incarné portait parmi les hommes le nom de Daniel Philippovitch; ses adorateurs lui donnent le titre tout gnostique de Dieu Sabaoth. Daniel Philippovitch engendra d'une femme âgée de cent ans un paysan du nom d'Ivan Timoféévitch Souslof, qu'avant de monter au ciel il reconnut pour son fils et son christ. Avec le réalisme de la plupart de ces sectes populaires, les adorateurs de Daniel Philippovitch et d'Ivan Timoféévitch s'intitulent *adorateurs du Dieu vivant.* Il semble que ces *lioudi Bojii* aient besoin de personnifier la Divinité dans un homme, besoin d'en avoir sous les yeux un représentant visible. De là chez eux toute une série de christs se succédant par une sorte de filiation ou d'adoption : chaque génération a le sien, chaque communauté se montre avec son christ vivant, regardé comme le successeur ou l'image du premier.

Ivan Timoféévitch se choisit douze apôtres avec lesquels il prêcha dans les villages des bords de l'Oka les douze commandemens de son père Sabaoth. Arrêté au milieu de sa prédication sur l'ordre

du tsar, le nouveau christ fut flagellé, brûlé, torturé de toute façon sans qu'on lui pût arracher le secret de sa foi. A la fin, il fut crucifié près de la porte sainte du Kremlin; mais, enterré le vendredi, il ressuscita dans la nuit du samedi au dimanche. Cette légende, effrontément calquée sur le récit évangélique et peut-être inspirée à l'origine par le supplice de Kullmann, ne suffit point aux adorateurs d'Ivan Souslof. Pour ce christ de *mougiks*, ce n'était pas assez de mourir et de ressusciter une fois : Ivan Timoféévitch, arrêté de nouveau, est de nouveau crucifié. Pour mieux prévenir tout retour à la vie, les persécuteurs écorchent le cadavre de leur victime; mais, une femme ayant jeté un linceul sur les membres sanglans du dieu, ce linceul lui reforma une nouvelle peau, et le christ de l'Oka ressuscita une seconde fois pour vivre de longues années sur la terre russe avant de monter au ciel s'unir à son père.

Pendant plus d'un siècle, les *khlysty* du centre de la Russie honorèrent pieusement tout ce qui leur rappelait leurs dieux incarnés, les villages où ils étaient nés, les maisons où ils avaient habité, les lieux où ils avaient été ensevelis avant leur ascension présumée. Regardant d'ordinaire le mariage comme une souillure, ces *khlysty* en permettaient, dit-on, l'usage aux membres de la famille d'Ivan Souslof ou de Daniel Philippovitch, afin de ne point laisser tarir le sang qui coulait dans les veines du rédempteur. Au bourg de Staroé, à 30 verstes de Kostroma, vivait encore à la fin du règne de Nicolas une fille du nom d'Ouliana Vasilief que les *khlysty* regardaient comme une sorte de divinité, parce qu'elle était le dernier reste de la race de Daniel Philippovitch. Pour mettre fin aux pèlerinages et au culte dont elle était l'objet, le gouvernement dut faire enfermer la sainte des sectaires dans un couvent orthodoxe. Privés de la famille de leur dieu, les hérétiques continuèrent à témoigner leur vénération aux lieux sanctifiés par sa présence. Une maison de Moscou, jadis habitée par Daniel Philippovitch, fut longtemps pour eux une sorte de *santa casa*, et le village de Staroé resta leur Bethléem ou leur Nazareth. Il y a dans ce village un puits qui avait le privilége de leur fournir l'eau avec laquelle se cuisait le pain qui servait à leur communion. Le transport se faisait en hiver, lorsque l'eau gelée se laissait aisément charrier en bloc jusqu'aux demeures des sectaires.

L'inepte légende de la double passion et résurrection d'Ivan Souslof explique mal le succès d'une secte qui a pénétré dans toutes les provinces de l'empire. Les douze commandemens de Daniel Philippovitch, prêchés par son fils Ivan, n'en paraissent pas donner davantage la raison. La morale en est austère, l'un prohibe l'usage des boissons fermentées, l'autre l'assistance aux noces et aux festins; ils condamnent le serment et le vol et interdisent absolument le ma-

riage et l'union des sexes (1). De ces douze commandemens, il en est deux qui recèlent peut-être les deux grandes causes de succès de cet enseignement; c'est le précepte qui enjoint de croire au Saint-Esprit et celui qui ordonne de garder le secret sur les rites de la secte. Croyez au Saint-Esprit, c'est-à-dire à l'inspiration directe, croyez à vous-même, croyez aux transports et aux illusions de l'imagination; c'est sous une brève formule la liberté des visions et la promesse de l'extase, c'est en un mot toutes les fascinations du mysticisme. A cette séduction, le secret en ajoute une autre : de tout temps les cultes voilés d'ombres et enseignés à voix basse ont eu pour la tête ou les sens de l'initié un attrait semblable à une sorte de vertige. « Ces préceptes, dit le *Dodécalogue* de Daniel Philippovitch, garde-les en secret; ne les révèle ni à ton père ni à ta mère. Qu'on te frappe avec le knout, qu'on te brûle avec le feu, souffre sans rien dire. » Et le prosélyte admis dans la communauté après avoir passé par plusieurs épreuves doit jurer « de garder le silence sur tout ce qu'il verra ou entendra, sans se plaindre ni s'effrayer du knout, du feu ou du glaive. » Une telle discipline explique comment ces hérésies ont été longtemps si mal connues. Pour se mieux dérober aux regards profanes, les *khlysty* comme les *skoptsy*, comme tous les sectaires de ce genre qui sortent virtuellement du christianisme, demeurent extérieurement dans l'église dominante, en fréquentent ostensiblement les offices et parfois même les sacremens.

C'est moins du dogme ou de la morale que de leurs rites secrets que semble provenir le succès des *khlysty*. Comme chez toutes les sectes cachées, chez toutes les doctrines qui fuient le jour, comme dans les mystères du paganisme antique et les clandestines réunions des premiers chrétiens, on a chez les *khlysty* soupçonné d'immorales pratiques, de licencieuses coutumes. Si dans les derniers temps surtout plusieurs communautés de *khlysty* ont justifié de semblables soupçons, il n'est pas besoin de ce grossier attrait pour expliquer l'éclosion de pareilles sectes. En telle matière, les apparences sont parfois trompeuses, on peut être induit en erreur par un langage imprudent, par les ardentes similitudes, les vives et voluptueuses images si souvent chères aux mystiques. Dans les assemblées des *khlysty* comme dans celles de la plupart des illuminés, les sens ont un rôle important; mais, alors même que les bornes de la décence sont franchies, ce n'est le plus souvent qu'un rôle auxiliaire, un simple procédé mystique. C'est au corps d'agir sur l'esprit, c'est

(1) Le commandement qui condamne le vol, une des faiblesses les plus fréquentes du paysan russe, offre une image d'une singulière énergie, bien faite pour frapper des hommes simples. « Ne volez point. Si quelqu'un a dérobé seulement un kopeck (pièce de 4 centimes), on lui mettra au jugement dernier ce kopeck sur la tête, et le péché ne lui sera pardonné que lorsque le kopeck aura fondu dans le feu. »

aux sens de préparer l'imagination à l'extase. Pour cela, comme plusieurs cultes de l'antiquité et quelques sectes anglo-saxonnes, certains sectaires russes ont dans leur rituel donné une place au mouvement corporel : la danse est non moins que le chant un des élémens de leur office. Chez les *khlysty,* le rite le plus habituel est un mouvement circulaire, une sorte de ronde ou de tournoiement, qui à des degrés divers est employé dans le même dessein en différens pays, par exemple chez les *derviches* musulmans et chez les *shakers* d'Amérique. Ces rites tourneurs forment la partie la plus originale, la plus essentielle du service divin des *khlysty.*

Après l'ouverture de la réunion par des cantiques propres à la secte et des invocations au dieu Daniel et au christ Ivan, le chef de la communauté lit dans les *Actes des apôtres* ces paroles de saint Pierre empruntées au prophète Joël : « il arrivera dans les derniers jours, dit le Seigneur, que je répandrai mon esprit sur toute chair, et vos fils et vos filles prophétiseront, et vos jeunes gens verront des visions, et vos vieillards songeront des songes. » Alors commence une scène plus ou moins semblable à celle que les voyageurs vont chercher en Turquie ou dans les autres pays musulmans, aux *tékié* des derviches tourneurs. L'assistance entière se met à tourner en cercle, lentement d'abord, puis avec une rapidité croissante qui aboutit enfin à un mouvement vertigineux. Hommes et femmes, jeunes et vieux, sont emportés dans le même tourbillon; tous semblent saisis d'une sorte de frénésie contagieuse, tous se livrent à des contorsions et s'agitent comme des forcenés jusqu'à complet épuisement, jusqu'à perte de la mémoire et du sentiment. Chacun suivant son inspiration, la piété et les transports des fidèles prennent différentes formes. L'un semble pris d'un tremblement convulsif et cherche l'extase dans un mouvement uniforme, l'autre frappe bruyamment le sol, trépigne des pieds et bondit en l'air; l'un va se balançant à travers la salle dans une sorte de valse furieuse, l'autre pivote sur lui-même les bras en croix, les yeux fermés, comme insensible à toute chose et absorbé dans une contemplation intérieure. Chez les *khlysty,* comme chez les derviches, il y a des dévots si habiles à ce saint exercice qu'à la rapidité de leur mouvement rotatoire ils semblent immobiles, et qu'au lieu d'un homme l'œil ne perçoit plus qu'un fantôme incertain. Dans l'impétuosité du mouvement, les vêtemens se gonflent, les cheveux se dressent sur la tête, l'air tourbillonne dans la salle. Les *khlysty* offrent alors un spectacle bizarre et presque effrayant, un spectacle qui doit agir sur les sens des prosélytes presque aussi violemment que la danse elle-même. Dans leur emportement, les fanatiques perdent toute conscience du monde extérieur : un haut personnage m'a affirmé qu'on

avait vu la police surprendre les réunions de ces *khlysty* tourneurs et pénétrer au milieu d'eux sans que les malheureux s'en aperçussent et suspendissent leur danse. Ils ne cessent de tourner que pour s'affaisser à terre, et tomber dans une lourde prostration. De leur bouche sortent des soupirs entrecoupés, et leur front ruisselle de sueur comme le corps d'un baigneur au sortir des étuves russes. Cet épuisement final, cette sueur dont leurs membres dégouttent, les forcenés les comparent à la faiblesse et à la sueur de sang du Christ au jardin de Gethsémani, de même qu'en balançant leurs bras étendus ils prétendent dans leur danse imiter le battement de l'aile des anges.

Ces valses religieuses sont pour les *khlysty* une divine jouissance en même temps qu'une sainte cérémonie. Ces mouvemens progressivement accélérés, ce tournoiement prolongé, agissent sur les nerfs et le cerveau d'une façon analogue à certaines boissons fortes ou à certains narcotiques. Au premier étourdissement succède une sorte d'ivresse, d'hallucination comparable à celle que procure l'opium ou le *hachich;* les *khlysty* appellent eux-mêmes ces rondes sacrées leur boisson ou leur bière spirituelle, *doukhovnoé pivo.* A en croire quelques-uns de leurs adversaires, ils auraient parfois dans le même dessein recours à d'autres artifices, aux verges et à la flagellation par exemple, ce qui justifierait leur nom vulgaire de *flagellans.* C'est au milieu ou à la suite de cet enivrement que vient l'heure des prophéties. Des phrases entrecoupées, souvent insaisissables et incompréhensibles, des mots incohérens et sans signification sont accueillis comme des révélations en langues inconnues. Dans cet état d'exaltation, les sectaires croient que c'est le Saint-Esprit qui parle par leur bouche, et ils expliquent ainsi comment le plus souvent leurs prophètes ne comprennent ni ne se rappellent eux-mêmes ce qu'ils ont prophétisé.

Tandis que les schismatiques de l'église nationale, que les vieux-croyans des deux rites sont depuis Pierre le Grand demeurés confinés dans le bas peuple, les sectes mystiques, comme les *khlysty*, ont parfois pénétré dans les hautes classes de la société russe. D'après les oukases et les actes officiels, la *khlystovstchine* aurait au XVIII[e] siècle compté des adeptes dans tous les rangs, parmi les princes et les princesses, parmi les étrangers comme parmi les Russes, parmi les ecclésiastiques comme parmi les laïques. Chose digne de remarque, cette doctrine qui renversait le christianisme se propagea surtout parmi les moines et les religieuses, parmi les paysans appartenant aux monastères. On a tenté d'expliquer cette apparente anomalie en considérant l'enseignement des *lioudi Bojii* comme une réaction, une révolte du bas clergé monastique contre l'âpre domination et le relâchement du haut clergé. Des commu-

nautés entières telles que le célèbre couvent de *Dévitchi* à Moscou auraient été infestées de ces folles rêveries, et des *flagellans* auraient ainsi été ensevelis aux places d'honneur dans des églises orthodoxes; pour mettre un terme au culte scandaleux qu'elles recevaient des hérétiques, le gouvernement dut faire déterrer et livrer aux flammes les reliques de ces saints *khlysty*.

Le même phénomène s'est reproduit dans la première moitié du XIXe siècle sous les empereurs Alexandre et Nicolas. Une société de mystiques de ce genre fut découverte en 1817 sous le toit même d'une des demeures impériales, dans le palais Michel à Saint-Pétersbourg, et cette société dissoute par la police fut de nouveau surprise dans un faubourg de la capitale quelques années plus tard. Les réunions du palais Michel avaient lieu dans l'appartement de la veuve d'un colonel, originaire des provinces baltiques; elles étaient fréquentées par des officiers de la garde et des fonctionnaires d'un rang élevé en même temps que par des soldats et des gens de service. Là aussi le secret était une des principales conditions de l'initiation, et l'existence de la société ne fut dévoilée que par la saisie d'une lettre d'un des membres. Là aussi l'inspiration était l'idée fondamentale de la religion; les adeptes de la communauté revendiquaient pour eux-mêmes les promesses de saint Paul aux premiers chrétiens, ils prétendaient avoir tous droit au don de prophétie, et pour y parvenir employaient également des moyens artificiels, entre autres le mouvement circulaire. Comme les *khlysty* du peuple, ces illuminés de l'aristocratie se donnaient les noms de frères en Christ, de société fraternelle, et une sorte d'amour mystique ou de mariage spirituel semble avoir été pour les deux sexes un des attraits de ces réunions. Au lieu des cantiques des *khlysty* rustiques, d'ordinaire modelés sur le rhythme des chants populaires russes, la communauté du palais Michel avait des hymnes en langue littéraire versifiées à la manière de Derjavine ou de Joukovsky, et parfois empruntées aux poètes de la France, de l'Allemagne et de l'Angleterre. Ces *khlysty* civilisés provenaient sans doute moins des pauvres enseignemens de Daniel Philippovitch ou d'Ivan Souslof que des leçons de certains penseurs, de certains mystiques de l'Occident. C'était l'époque où la noblesse russe, lasse du scepticisme voltairien et du matérialisme encyclopédique, était agitée de vagues aspirations spiritualistes et d'une sorte d'inquiétude religieuse, l'époque où par les pentes les plus opposées la société russe inclinait aux doctrines mystérieuses et aux enseignemens arcanes, où Saint-Martin avait des disciples et Cagliostro des admirateurs, où avec Novikof la franc-maçonnerie s'insinuait dans tout l'empire, pendant qu'avec Joseph de Maistre les jésuites exerçaient une puissante influence sur les plus hautes sphères pétersbour-

geoises. Dans ce monde ouvert à tous les souffles de l'Occident, sur cette terre où germaient toutes les idées de l'Europe, l'illuminisme de Bœhm ou de Weisshaupt avait, lui aussi, trouvé un sol propice (1).

Venu ou non de l'Occident, l'illuminisme russe se retira bientôt dans les couches inférieures de la société, et là, chez un peuple grossier, sur ce sol réaliste, il se dégrada, se matérialisa singulièrement. On vit naître et se propager toutes les aberrations auxquelles peut conduire le dogme de la libre inspiration. Au-dessous des zélateurs de l'ascétisme, de la chasteté et du célibat, surgirent des communautés aux doctrines immorales, au culte sensuel, aux rites impurs et obscènes. Là, comme ailleurs, les exaltés qui prétendaient s'élever au-dessus de la nature humaine ne purent toujours se maintenir sur les pentes escarpées du mysticisme, et de l'abrupt sommet de l'illuminisme ils tombèrent en d'étranges chutes. L'inspiration passant par-dessus la morale, comme par-dessus le dogme, à l'imagination succédèrent les sens et aux égaremens de l'esprit les égaremens de la chair. L'extase fut demandée à la jouissance corporelle, et la dévotion alliée aux plus vulgaires appétits. Comme certaines nations primitives et certaines religions antiques, des sectaires du XIXe siècle ont donné dans leurs rites une place à l'union des sexes, moins peut-être par une impudence calculée que par cette naïve admiration avec laquelle des peuples enfans ont vu dans l'acte de la génération un acte aussi religieux que mystérieux. Chez quelques communautés russes, les embrassemens et les baisers ont ainsi pris place dans le rituel, et, comme chez d'anciens gnostiques, les chastes noms de charité et d'amour du Christ ont couvert d'indécentes pratiques ou de sensuels amours. Des reproches de ce genre ont été élevés contre la plupart des *khlysty*, contre les mystiques du palais Michel aussi bien que contre les ignorans adorateurs d'Ivan Souslof. Chez certains flagellans, le libertinage et la débauche en commun ont même pu être employés comme un procédé ascétique, un moyen de dompter et d'abattre le corps en le rassasiant; le déréglement et la volupté ont pu servir au même but que la mortification et la chasteté, et, comme celles-ci, devenir le prélude de l'inspiration et de l'extase.

Une secte voisine de la *khlystovstchine* et qu'on en peut regarder comme une branche, la communauté des *skakouny* ou *sauteurs*, est

(1) La société russe est depuis bien revenue de ces tendances mystiques; avec tout son scepticisme apparent, elle prête cependant encore parfois l'oreille à des idées ou des croyances qui trouvent aujourd'hui peu de partisans en Occident. C'est ainsi que cette année même (1875) les salons de Pétersbourg se sont ouverts au spiritisme et au magnétisme, et que dans un des recueils les plus justement en vogue de la Russie, le *Vestnik Evropy*, un savant professeur de sciences naturelles exposait récemment en croyant les phénomènes et les manifestations spirites dont il avait été témoin.

un exemple de cet impudique mysticisme. C'est aux environs de Pétersbourg que ces *skakouny* firent leur apparition ; c'est par la nouvelle capitale, par cette fenêtre ouverte sur l'Europe selon la célèbre expression de Pouchkine, que semble avoir pénétré en Russie cette nouvelle folie. La secte paraît d'origine étrangère, occidentale, d'origine européenne ou américaine ; c'est au milieu des populations finnoises du voisinage de la capitale, au milieu des populations protestantes, qu'elle s'est d'abord montrée, et les paysans russes de l'intérieur n'ont fait que se l'approprier et l'adapter à leur grossièreté. Les sauteurs ont été signalés pour la première fois sous le règne d'Alexandre I[er] ; ils diffèrent seulement des *khlysty* par le mode de leurs mouvemens et le terme auquel aboutissent leurs cérémonies.

Au lieu de tourner en rond, les *skakouny* sautent, d'où le nom vulgaire de sauteurs. Comme les *khlysty*, c'est de nuit et en secret qu'ils se réunissent l'hiver dans une cabane écartée, l'été au fond des bois. Le chef de la communauté lit des prières d'une voix qui passe graduellement à un chant toujours plus vif. Quand ses auditeurs lui semblent sous l'impression du rhythme, il commence à sauter, et les assistans l'imitent en chantant. Les sauts et les chants deviennent de plus en plus rapides, l'enthousiasme s'exprime par des bonds de plus en plus élevés ; l'heure des révélations et du prophétisme arrive au milieu de ces transports. Le trait particulier de ce singulier office, c'est qu'il s'accomplissait par couples d'hommes et de femmes qui d'ordinaire s'étaient d'avance engagés pour la danse sacrée. Dans les réunions des *skakouny* des environs de Pétersbourg, lorsque l'assistance était lasse et l'exaltation à son comble, le préposé de la communauté déclarait qu'il entendait la voix des anges ; alors les sauts s'arrêtaient, chaque couple demeurait à la place où il se trouvait, les lumières s'éteignaient, et il se passait de ces scènes étranges qu'aux premiers siècles de notre ère païens et chrétiens se reprochaient mutuellement. Chacun était libre de céder au penchant de son cœur ou aux impulsions de la passion ; tous les sentimens, tous les appétits, passaient pour inspirés, et leur satisfaction pour légitime. Dans ces assemblées, l'inceste même n'était point regardé comme un péché, tous les fidèles, au dire des sectaires, étant frères en Jésus-Christ. A leurs yeux, tout amour ayant un principe surnaturel, c'était un acte de religion que d'y obéir. Aussi regardaient-ils le mariage comme une souillure, une impiété, et ne se laissaient-ils marier qu'afin de se mieux dissimuler. Pour justifier leurs maximes, ils alléguaient les plus scabreuses histoires de la Bible, les filles de Loth et le harem de Salomon. A côté de ces pratiques immondes, les sectaires russes ou finnois des environs de Pétersbourg avaient certains rites

repoussans et abjects. Telle était la communion, qui consistait dans un rapprochement avec le chef de la communauté, regardé comme une sorte de Christ vivant. A ses disciples, cet impudent prophète donnait sa main ou ses pieds à baiser, aux plus fervens il donnait sa langue. Comme les *khlysty*, ces sectaires se distinguaient du reste par leur sobriété : un zélé sauteur se reconnaissait, dit-on, à sa pâleur (1).

Les efforts du clergé et de la police ne purent empêcher les *skakouny* de pénétrer dans l'intérieur de l'empire. Les sectaires des districts de Pétersbourg et de Peterhof avaient été dispersés, les hommes emprisonnés, les femmes mises dans des maisons de correction. Au bout de quelques années, on découvrit des communautés de sauteurs dans les gouvernemens de Kostroma et de Riazan, de Smolensk et de Samara, au nord et au sud, à l'ouest et à l'est de Moscou. Chez les *skakouny* de Riazan, la licence avait revêtu une forme plus solennelle et plus mystérieuse. Après que la danse habituelle avait été célébrée par un groupe choisi d'adeptes des deux sexes, une femme qui s'attribuait le rôle et le titre de mère de Dieu appelait les jeunes filles à jouir de l'amour du Christ, représenté par un paysan. Parodiant la parabole des vierges sages et des vierges folles, la sainte entremetteuse convoquait en cantiques rimés l'assistance à une sorte de communion charnelle. — Approchez, ô fiancées, voici venir l'époux qui vous accueillera avec amour. Ne vous laissez pas aller au sommeil, ne fermez pas l'œil, ô jeunes filles, tenez vos lampes allumées. — Et pendant ce mystique appel au libertinage, les auditeurs s'inclinaient et se signaient avec dévotion devant leur prophétesse. Ailleurs, ces formes arcanes étaient laissées de côté, et le fond licencieux se montrait presqu'à nu, sans masque religieux. Dans leurs offices, les sauteurs du gouvernement de Smolensk se dépouillaient de tout vêtement, ce qui chez le peuple leur avait valu le nom de *Cupidons*; chez beaucoup de ces *skakouny*, le caractère mystique semblait avoir entièrement disparu, les cantiques étaient devenus des chansons érotiques, et la secte se recrutait presque uniquement parmi les jeunes gens et les jeunes filles, entraînés par l'appel du plaisir.

Il s'est montré en Russie d'autres communautés et d'autres rites

(1) Sous le règne d'Alexandre Ier, ces réunions ayant été interdites par la police à la requête de pasteurs luthériens, dont les ouailles formaient le gros de la secte, les sauteurs osèrent réclamer. « Notre service divin, disaient-ils dans une pétition au ministre des cultes, consiste en chants sacrés et en lectures de la Bible accompagnés de baisers d'amour fraternel et de marques de charité chrétienne, en discours pieux proférés par les différens prédicateurs qu'une inspiration soudaine fait lever au milieu de l'assemblée, enfin en prières avec tremblement de corps, génuflexions et prosternations, avec pleurs, soupirs ou invocations, selon les sentimens provoqués par la parole du prédicateur. »

présentant les mêmes oppositions ou les mêmes combinaisons d'ascétisme et de sensualisme, d'illuminisme raffiné et de cynique grossièreté, alliance qui semble propre à un certain âge de l'existence, à un certain état de la vie populaire. Dans toutes les folies de ce genre, une grande part doit être attribuée à l'exaltation réciproque des fanatiques, à cette contagion religieuse qui accroît le délire des uns de la démence des autres. Ces assemblées d'hommes à la recherche de l'extase peuvent aussi déterminer de ces accès nerveux, de ces effets, en apparence inexplicables, désignés d'ordinaire sous le nom de magnétisme, — des convulsions, des crises de catalepsie, et tous ces phénomènes, longtemps mal étudiés, que les âmes simples prennent pour des marques d'inspiration ou de ravissement céleste. C'est ce qui s'est vu en France au XVIIIe siècle, chez les trembleurs protestans des Cévennes, et chez les jansénistes du cimetière Saint-Médard.

Au symbolisme érotique ou aux rites licencieux, quelques illuminés ont joint ou substitué de sanglantes cérémonies. Comme la volupté et la génération, la souffrance et la mort ont pu prendre une place dans le culte, les deux extrêmes de la vie, les deux choses qui agissent le plus violemment sur les sens et l'imagination, recevant aisément parmi les peuples enfans un caractère religieux. A en croire leurs adversaires orthodoxes, des sacrifices humains et une sorte de cannibalisme sacré se seraient ainsi rencontrés chez des sectaires de la Russie moderne. Chez les uns, c'était un enfant nouveau-né, l'enfant d'une fille non mariée qu'on égorgeait après le baptême, et dont le sang et le cœur mêlés à du miel tenaient lieu d'eucharistie et du sang de l'agneau de Dieu (1). Chez d'autres, l'innocente victime, au lieu d'être immolée par le fer, devait, dit-on, expirer lentement, les assistans se la jetant et la rejetant les uns aux autres jusqu'à ce que la vie s'éteignît. Ailleurs c'était une jeune fille choisie dans la communauté, une jeune fille, vivante et volontaire victime, dont le sein virginal, enlevé au milieu d'une lugubre cérémonie, servait de nourriture et de communion aux fanatiques (2). De telles pratiques sanglantes, de semblables mutilations de la femme, signalées il y a mille ans par les annales de Nestor chez les païens de Russie, se seraient retrouvées de nos jours chez des tribus finnoises de l'empire. On est

(1) Mgr Philarète, *Istoriia Rousskoï tserkvy.*

(2) Haxthausen entre autres a recueilli cette histoire dans ses *Études sur la Russie.* Il peut y avoir dans ce récit plusieurs fois reproduit une confusion avec certaines pratiques des *skoptsy.* C'est un des grands mérites de Haxthausen d'avoir, le premier peut-être en Europe, compris l'intérêt du *raskol* et des sectes russes; mais à l'époque où il écrivait, ces doctrines populaires n'avaient pas encore été assez étudiées en Russie même pour qu'un étranger en pût faire un fidèle tableau.

d'autant plus tenté de croire à l'exagération ou aux fantastiques illusions des récits de ce genre, que le paysan russe est naturellement plus doux. Il y a certaines aberrations du fanatisme qu'il n'est cependant pas permis de mettre en doute. Jadis les *philippovtsy* se brûlaient en troupe pour laver leurs péchés dans la flamme, et aujourd'hui même il est des hommes qui pratiquent le baptême du feu en l'entendant d'une façon plus odieuse encore; c'est une secte où le sacrifice sanglant et le couteau de l'opérateur jouent toujours un rôle capital, une secte mystique comme les *khlysty*, rapprochée de ces derniers par son origine et ses dogmes, la secte des *skoptsy* ou mutilés, des eunuques ou origénistes.

II. — SKOPTSY.

Des sectes mystiques comme les *khlysty* ou les sauteurs, des illuminés aux doctrines ascétiques ou sensuelles, faisant de l'inspiration le droit et la vocation de tous les fidèles, se sont montrées de tout temps chez les peuples où l'imagination religieuse conserve encore sa première puissance. Une secte qui de la plus dégradante pratique de l'esclavage et des harems d'Orient fait un système moral et religieux, une secte qui de la mutilation, de la castration de l'homme fait une obligation, un devoir général, ne s'est peut-être vue qu'en Russie. Il est facile de trouver aux *skoptsy* des ancêtres spirituels dans le paganisme ou même dans le christianisme, chez les prêtres de Cybèle ou d'Atys, dont la mutilation ne semble qu'une conséquence, une application d'un symbolisme religieux, chez le savant Origène, qui dans la mutilation du corps cherchait le repos et le loisir de l'esprit. La pensée du grand docteur de l'église est une de celles qui inspirent ses imitateurs russes, elle n'est point la seule. L'émasculation est une forme d'ascétisme, c'est la plus radicale des macérations, la plus effective des pénitences. Dans leur haine contre les sens et la corruption sensuelle, les *skoptsy* retranchent par le fer le siége même de la tentation. Chez eux, le meilleur moyen pour arriver à l'union avec la Divinité ou au don de prophétie, c'est d'affranchir l'âme de l'impulsion des sens, de rendre l'esprit libre du corps en anéantissant les appétits corporels. La recherche du ravissement, de l'extase, et l'idée du sacrifice sanglant s'unissent, l'un servant de moyen à l'autre. Selon les *skoptsy*, l'homme doit devenir semblable aux anges, il doit abdiquer tout sexe et tout penchant charnel. Ces idées de sectaires frénétiques sont poétiquement développées dans leurs hymnes et leurs poésies, qui sont nombreuses. Par allusion à cette pureté idéale, ils se donnent à eux-mêmes le nom symbolique de *blanches-colombes*, *belié golouby*. Ils sont les

purs, les saints au milieu de ce monde corrompu, les vierges qui dans l'Apocalypse suivent partout l'agneau.

En touchant au mariage et au rapport des sexes, la religion en Russie a provoqué les aberrations les plus contraires. Elle fait naître d'un côté l'immoral amour du Christ des *khlysty* ou des *skakouny*, de l'autre la continence absolue et la mutilation du *skopets*, aboutissant là, comme dans le monde antique, aux deux extrêmes opposés. Dans leur aversion pour le plaisir et la fécondité humaine, les *skoptsy* se rapprochent par un côté des *bezpopovtsy*, des théodosiens et des *raskolniks* les plus radicaux. Ce point de contact n'est pas le seul. Entre ces sectaires, qui semblent au premier abord si isolés, et le *raskol*, il n'est pas impossible de trouver plus d'un trait de ressemblance, et, dans des aberrations différentes, des principes ou des tendances analogues. C'est d'abord le caractère russe lui-même, qui chez le *skopets*, comme chez le *théodosien* ou l'*errant*, se montre enclin à pousser ses idées jusqu'au bout, décidé à ne reculer devant aucune extrémité. C'est toujours au fond chez ces mystiques qui en paraissent le plus éloignés, c'est toujours le vieux réalisme russe, si sensible dans toutes les sectes du *raskol* proprement dit, et qui s'insinue ici dans l'illuminisme même, matérialisant en quelque sorte l'ascétisme, le faisant consister dans une opération de chirurgie, et aboutissant ainsi à une sorte de mysticisme réaliste. C'est encore le culte de la lettre, l'amour du sens littéral, c'est-à-dire la chose même qui répugne le plus au vrai mystique. Il est dans l'Évangile un texte plus facile à citer en latin qu'en français, auquel les *skoptsy*, changeant une similitude en précepte, prétendent ne faire que se soumettre (1). Il est dit par le Christ : « Si ton œil droit te scandalise, arrache-le et jette-le, et si ta main droite te scandalise, coupe ta main et jette-la. » Ces conseils, les nouveaux origénistes se les appliquent avec le même aveuglement que les *raskolniks* d'autres textes non moins malaisés à entendre à la lettre. Ce ne sont pas seulement ces passages par lesquels ils justifient la plus bizarre de leurs coutumes que les *skoptsy* prennent au sens littéral d'une façon stricte et étroite, ce sont aussi les prophètes et l'Apocalypse, sur lesquels ils fondent des espérances millénaires.

Ce n'est point d'ordinaire sur les jeunes enfans que les *skoptsy* pratiquent le rite fondamental de leur religion ; c'est le plus souvent sur des hommes faits, alors que le sacrifice est le plus libre et l'opération le plus dangereuse. Cette sanglante initiation a parfois, dit-on, plusieurs degrés : la mutilation est incomplète ou complète,

(1) Sunt enim eunuchi qui de matris utero sic nati sunt, et sunt eunuchi qui facti sunt ab hominibus, et sunt eunuchi qui seipsos castraverunt propter regnum cœlorum : qui potest capere capiat (*Vulgate*, Matth., XIX, 12).

et suivant l'un ou l'autre cas elle porte chez les sectaires les noms de *sceau royal* (*tsarskaïa petchat*) ou de *seconde pureté* (*vtoraïa tchistota*). Les femmes n'échappent pas toujours à l'horrible baptême. Pour elles, la mutilation n'est pas une condition obligatoire de l'admission parmi les *blanches-colombes;* beaucoup cependant reçoivent aussi les stigmates de la secte et le *sceau royal*, qui est le signe de l'entrée au nombre des purs. Chez elles, les *skoptsy* paraissent s'en prendre plus à la faculté de nourrir qu'à la faculté d'engendrer. Le sein nouvellement formé de la jeune fille est défiguré par de cruelles incisions, et sa poitrine soumise à une sorte d'odieux tatouage. Chez quelques femmes, le fer des fanatiques va plus loin et s'attaque à des organes plus intimes, sans que le plus souvent ces opérations, exécutées par des mains inhabiles, rendent réellement les malheureuses qui les subissent incapables d'être mères. De récens procès ont mis en lumière ces outrages à la nature humaine : on a entendu discuter devant les tribunaux les procédés chirurgicaux employés par les sectaires pour ces détestables cérémonies; on a vu paraître devant les juges de vieilles femmes octogénaires et de jeunes filles de quinze, de dix-sept, de vingt ans, toutes également et diversement déformées par le couteau ou les ciseaux des fanatiques (1). La plupart de ces jeunes victimes avaient, à la fleur même de l'âge, perdu la fraîcheur de la jeunesse, et, comme celui du *skopets*, leur visage était prématurément flétri. Quelques-unes déclaraient ne point se souvenir de l'époque où elles avaient été soumises à ce sauvage traitement, et il n'est pas impossible qu'on ait parfois confondu avec les étranges rites des *skoptsy* de barbares pratiques inspirées à d'ignorans parens par d'autres superstitions.

Il semble au premier abord qu'une pareille religion ne se puisse recruter qu'à l'aide de prosélytes étrangers : il n'en est point entièrement ainsi. Les *skoptsy* ne condamnent pas tous d'une manière absolue le mariage et la génération. Se considérant comme les élus de Dieu, les dépositaires de la saine doctrine, il en est qui se croient permis de donner la vie à des enfans pour leur transmettre la vraie foi. Souvent ce n'est qu'après la naissance d'un fils que le père passe à l'état de pur esprit. L'enfant grandit alors en sachant à quelle immolation il est destiné. L'homme qui à l'heure venue refuserait de se soumettre au sanglant baptême de la secte est en butte aux poursuites et aux vengeances des sectaires, qui forment dans l'empire une vaste association, dont les membres, comme ceux des sociétés secrètes politiques, se permettent de faire eux-mêmes justice des traîtres et des déserteurs. On entend à ce sujet de lugubres histoires. Un *skopets* par exemple avait un fils qui, arrivé à l'âge

(1) Voyez par exemple dans le procès Koudrine (1871) les dépositions des médecins et l'interrogatoire des accusés.

d'homme, s'enfuit de la maison paternelle, passa à l'étranger et s'y maria. Au bout d'une quinzaine d'années, il crut pouvoir, pour ses affaires, revenir dans sa patrie; il y fut reconnu par son père et disparut à jamais.

Soit pour perpétuer leur doctrine avec leur race, soit pour se mieux dissimuler et se donner en même temps les avantages de la vie conjugale, les *skoptsy* se marient souvent, et souvent ces ménages inféconds ou d'une stérilité prématurée semblent heureux, comme si ces froides unions étaient d'autant plus paisibles que la passion y a moins de part. Mariés ou non, ayant ou non des héritiers de leur sang, les *skoptsy* ne suffisent point à la reproduction régulière de leur secte. Il leur faut chercher des prosélytes, et pour s'en procurer ils n'épargnent ni fatigue, ni ruse, ni argent. Tantôt ce sont de pauvres gens, des soldats surtout, qu'ils séduisent par des offres brillantes; tantôt ce sont des enfans qu'ils adoptent et élèvent dans leurs principes. Les sacrifices que s'imposent à cet égard les *blanches-colombes* s'expliquent par leurs doctrines. Comme la plupart des sectaires russes, les *skoptsy* sont millénaires, ils attendent la fin prochaine de l'ordre actuel de la société. Ils ont un messie qui doit aussi établir son règne en Russie et donner l'empire de la terre aux saints, aux *skoptsy*; or, selon les paroles de l'Apocalypse, pour les *skoptsy*, comme pour la plupart des sectes de ce genre, ce messie ne doit paraître que lorsque le nombre des saints sera complet (1). Pour que le nouveau et dernier Christ vienne leur assurer l'empire, il faut que les *blanches-colombes* soient au nombre de 144,000; aussi tous leurs efforts tendent-ils à atteindre le chiffre fixé.

Les dogmes et l'histoire des *skoptsy* commencent à être connus. On sait à quelle époque ils ont formé en Russie une secte déterminée et des communautés organisées; on sait moins bien quelle peut être leur lointaine et obscure filiation avec les religions ou les sectes de l'Orient. Peut-être des idées et des traditions de ce genre se sont-elles sourdement perpétuées à travers certaines couches de la population. Toujours est-il que c'est à une époque peu reculée que les *skoptsy* se sont montrés en Russie comme secte distincte, à une époque plus récente encore que les *khlysty*. Cette hérésie, qui de toutes semblerait la moins moderne, fit son apparition en plein XVIII[e] siècle, vers 1770, l'année de la peste de Moscou, et c'est la nouvelle capitale, la ville européenne des bords de la Néva, qui devint leur centre et leur Jérusalem. Le fondateur ou l'organisateur de la secte, André Selivanof, prêchait sa doctrine à Pétersbourg au temps de Napoléon I[er] : il n'est mort qu'en 1832, sous le règne de l'empereur Nicolas. Pour les *blanches-colombes*, ce Selivanof est

(1) Apocalypse, VI, 10, 11.

une incarnation divine; les *skoptsy* lui rendent les mêmes adorations que les *khlysty* à Ivan Souslof. *Khlysty* et *skoptsy* ont du reste de nombreux rapports dans le dogme comme dans le culte, si bien qu'on peut regarder les deux sectes comme deux branches d'un même tronc ou comme le rejeton l'une de l'autre. Le *skoptchestvo* est la dernière expression ou la forme extrême de la *khlystovstchina,* il n'en est qu'une exagération ou une réforme. Les premiers *skoptsy* sont sortis d'une communauté de *khlysty,* et le sauvage ascétisme de Selivanof n'est peut-être qu'une réaction contre le mystique dévergondage où étaient tombés les adorateurs d'Ivan Souslof. A l'image des *hommes de Dieu,* les *skoptsy* fondent tout leur culte sur l'inspiration et le prophétisme : pour arriver à l'extase, ils emploient des artifices analogues et en particulier le mouvement circulaire et différentes sortes de danses tournantes. Comme les *khlysty,* les mutilés appellent ces réunions du nom de *radénie* (empressement, zèle). Pour ces assemblées, d'ordinaire célébrées le soir ou à l'aurore, ils se revêtent de longues chemises de lin et se ceignent les reins de ceintures spéciales. Lorsqu'il était en vie et en liberté, Selivanof présidait lui-même au *radenia* de ses fidèles dans une maison de Pétersbourg, encore aujourd'hui en possession d'un *skopets.* Le dieu sans sexe recevait assis sur un trône les hommages de ses disciples et laissait d'ordinaire la parole à ses prophètes ou à ses prophétesses, car il était lui-même illettré et parlait d'une manière incohérente. A leurs réunions, les *skoptsy* admettent tous les initiés de la secte, alors même qu'ils n'ont point encore été admis au *baptême du feu,* c'est-à-dire à l'émasculation. Comme les *khlysty* enfin, les mutilés se conforment extérieurement aux pratiques de l'église dominante pour se mieux soustraire aux soupçons de l'autorité.

Chez les *blanches-colombes,* la mutilation n'est pas seulement un acte d'ascétisme, c'est le résultat direct de l'ensemble des croyances. Toute la doctrine repose sur une interprétation singulière du dogme du péché originel, interprétation qui s'est plus d'une fois produite ailleurs, mais dont on n'avait jamais tiré d'aussi rigoureuses et barbares conséquences. Selon les *skoptsy,* c'est l'union charnelle des premiers parens qui a fait le premier péché, et c'est la castration qui doit le racheter. Ils rejettent ainsi, ou mieux ils renversent le dogme fondamental du christianisme, le dogme de la rédemption par le Christ. Au lieu de Jésus, c'est leur christ particulier, c'est Selivanof que les *blanches-colombes* reconnaissent comme rédempteur, et ce n'est point en mourant sur la croix, c'est en se mutilant lui-même que le nouveau sauveur a délivré et réhabilité l'humanité. Ce sacrifice de leur rédempteur, les *blanches-colombes* s'y doivent associer en l'imitant. Ils accordent à Jésus le

titre de fils de Dieu, mais, interprétant l'Évangile à leur manière, ils font de lui comme de ses apôtres une sorte de précurseur de Selivanof. La mutilation était, selon eux, l'objet de la doctrine secrète de Jésus; mais cet enseignement ayant été incomplet, corrompu ou oublié, il a fallu, pour achever la rédemption du genre humain, la venue d'un nouveau Christ qui enseignât et pratiquât le principe de la mutilation dans toute sa force.

Ce sauveur, ce fils de Dieu, dont les *blanches-colombes* attendent le retour visible, se fit connaître sous Catherine II. On ne sait rien ni de son origine, ni de sa famille; il est probable que ce n'était qu'un paysan échappé au recrutement. Avant de devenir fondateur de religion, il mena longtemps une vie vagabonde, recueilli et abrité par les *khlysty*, avec lesquels il devait rompre un jour. C'est dans une de leurs communautés, alors dirigée par une prophétesse presque centenaire, Akoulina Ivanovna, que la nouvelle foi fut proclamée et le vrai Dieu reconnu dans la personne de Selivanof. Ce christ improvisé était un homme sans éducation, ne sachant ni lire, ni écrire; ses enseignemens étaient recueillis par ses disciples, qui devinrent rapidement nombreux. Arrêté comme un des principaux instigateurs de la nouvelle hérésie, Selivanof fut knouté et exilé en Sibérie, à Irkoutsk; il n'en revint que sous le règne de Paul Ier. Chose singulière, dans un dessein politique peut-être autant que dans une pensée religieuse, ce paysan, qui se donnait comme christ et fils de Dieu, se donnait en même temps comme prince et empereur. Les deux impostures ont, dans la Russie moderne, été également fréquentes, sans doute pour des causes analogues, un peuple crédule et épris du merveilleux, un peuple esclave et rêvant vaguement de délivrance, accueillant avec la même naïveté les faux tsars et les faux christs. Selivanof est probablement le seul qui ait assumé à la fois cette double qualité, et qui après une longue vie garde encore dans la mort de nombreux et fanatiques adorateurs. Comme son contemporain, le *raskolnik* Pougatchef, Selivanof se faisait passer pour Pierre III, et encore aujourd'hui les *skoptsy* identifient les deux personnages, l'empereur et le sectaire. A l'origine, sous le règne de Catherine II, alors que le peuple russe s'attendait toujours à voir reparaître le souverain détrôné, cette seconde imposture ne fut peut-être pour le faux christ qu'un moyen de faire réussir la première; peut-être l'idée n'en vint-elle pas à Selivanof lui-même et lui fut-elle imposée par l'ignorance ou les calculs de ses adeptes. Toujours est-il que, de son vivant même, le nouveau rédempteur prenait, dans les prières qu'il se faisait adresser, le titre de dieu des dieux et de roi des rois. Selon les *skoptsy*, l'empereur Paul Ier aurait voulu voir l'homme qui se déclarait son père, et c'est dans cette intention qu'il l'aurait fait revenir du fond de la

Sibérie, où le faux tsar était alors exilé. Les sectaires ont même sur l'entrevue de leur chef et de l'empereur une légende reproduite dans leurs chants religieux (1). Cette tradition ne paraît pas justifiée. Paul Ier, qui rappela de Sibérie l'apôtre de la mutilation, semble n'avoir vu en lui qu'un fou. Comme tel, Selivanof fut enfermé dans un hôpital d'aliénés, et il ne recouvra la liberté que sous le règne d'Alexandre Ier, grâce à l'intervention d'un gentilhomme polonais du nom d'Elinski, secrètement converti à la secte qui comptait déjà dans la capitale de nombreux et riches partisans. Pendant dix-huit ans, ce singulier messie vécut à Saint-Pétersbourg, dans la maison d'un de ses disciples, recevant les hommages de ses adorateurs en sa double qualité de dieu et de tsar, travaillant à propager sa doctrine, et parfois, dit-on, faisant à ses prosélytes l'honneur de leur en appliquer lui-même le principal précepte. L'argent des sectaires et l'état moral de la société russe sous Alexandre Ier expliquent seuls cette longue tranquillité du fanatique doublement imposteur. En 1820, Selivanof, enfin arrêté, fut enfermé pour le reste de ses jours dans le monastère de Souzdal; il y est mort en 1832, âgé de cent ans et entièrement tombé en enfance.

Pour les *skoptsy*, Selivanof ou mieux Pierre III, qui a reparu sous ce nom, n'est pas mort, comme le prétendent ses ennemis; il vit aujourd'hui dans les solitudes de la Sibérie, d'où il doit revenir un jour à la tête des légions célestes pour établir en Russie et dans le monde l'empire des saints. C'est vraiment une bizarre destinée que celle de ce prince de Holstein, ayant si peu compris le pays sur lequel il avait à régner, et après une chute et une mort prématurées, devenu le dieu et le messie de la plus singulière des sectes russes. Pour établir le règne de la justice, quelques *skoptsy* donnent comme futur lieutenant à l'époux peu guerrier de Catherine II Napoléon Ier, qui, lui aussi, est par ces eunuques revendiqué comme un des leurs. D'autres sectaires voisins des *skoptsy* et des *khlysty* ont fait de Napoléon leur seul et unique messie, et rendent à ses images le même culte que les *blanches-colombes* aux images de Pierre III. Les portraits de ce dernier prince, comme ceux de Selivanof, sont un des indices auxquels se reconnaissent les *skoptsy*, qui aux uns et aux autres rendent les mêmes honneurs. Ils ont aussi parfois d'autres emblèmes, ainsi un moine crucifié qui semble une figure de leur nouveau rédempteur. Le roi David, qui sautait et dansait devant l'arche, et dont certains psaumes invitent les Hébreux à de semblables actes de piété, est encore un des types favoris des *skoptsy* et des *khlysty*. Malgré leurs précautions pour se dissimuler, les mutilés sont souvent dénoncés par leur extérieur même, par leur

(1) Voyez la récente étude d'I. A. Arsenief, *Sekta skoptsof v Rossii*, Berlin 1874.

air, par leur voix. Comme les sopranistes des chapelles romaines, le *skopets* a d'ordinaire le teint jaune, la barbe rare, la voix aiguë, avec un je ne sais quoi d'efféminé et d'incertain dans la démarche et le regard. A ces signes, l'œil du voyageur peut souvent reconnaître les disciples de Selivanof parmi les nombreux changeurs de Petersbourg ou de Moscou.

Dans les villes, les *skoptsy* font en effet fréquemment le métier de changeur, ils aiment à manier l'or, l'argent et le papier, et à leur comptoir de change s'est souvent ébauchée une fortune achevée plus tard dans une autre industrie. On s'est souvent demandé d'où venait cette prédilection des *blanches-colombes* pour un métier ailleurs accaparé par les Juifs. Est-ce d'une idée religieuse ou symbolique, est-ce d'un calcul politique? Rêvent-ils de préparer par la richesse la domination que doit un jour établir pour eux leur messie Pierre III? Sont-ils simplement préoccupés de se mettre, par des capitaux toujours disponibles, à l'abri des atteintes d'une police qui fut longtemps vénale? A cette question posée dans un récent procès, un témoin répondait que les *skoptsy* étaient changeurs parce qu'ils ne se sentaient pas la force de faire autre chose. Peut-être serait-il plus juste de dire que les *skoptsy* se livrent au commerce des métaux précieux parce qu'en les préservant de certaines tentations la mutilation même leur donne plus de chance d'y réussir. « Si j'étais banquier, me disait un Russe, je ne voudrais d'autre caissier qu'un *skopets*. Pour une caisse comme pour un harem, un eunuque est le plus sûr gardien. Dans toute soustraction de fonds, dans toute infidélité de comptable, il y a d'ordinaire une femme : avec les *skoptsy*, l'on peut dormir en paix. » Ce propos n'était pas sans vérité; le *skopets*, sans passion et sans jeunesse, peut pendant une vie entière mettre à la recherche de la richesse un esprit de suite, une régularité, une opiniâtreté, qui d'ordinaire n'appartiennent qu'à la vieillesse ou à la maturité; sans femme et sans famille, ayant peu ou point d'enfans, il est plus maître d'épargner comme il est plus libre d'acquérir. Aussi a-t-on vu parmi les *skoptsy* des hommes riches à millions de roubles, et ces richesses, ils les employaient à la propagande de la secte, qui en même temps que des coreligionnaires leur offrait de dociles agens et de sûrs commis. Récemment encore, l'héritage d'un *skopets* mort en prison avant son jugement était l'un des motifs d'un procès qui a été en Russie un des événemens de l'année 1874, le procès de l'abbesse Mitrophanie; l'intrigante abbesse prétendait tenir de l'eunuque millionnaire, auquel elle devait procurer la liberté pour six cent mille roubles de lettres de change, plus de deux millions de francs. De pareils moyens d'action expliquent la persistance et la diffusion de cette répugnante hérésie; de telles fortunes, une telle préoccupation

des intérêts matériels, rapprochent en même temps les *skoptsy* des vieux-croyans et des autres *raskolniks* russes. Cette secte mystique par excellence, ces illuminés affamés de prophéties, ces *blanches-colombes* qui ne reculent pas devant la plus cruelle mutilation, n'ont pas failli à l'esprit positif, à l'esprit mercantile du Grand-Russe et du *raskol*.

Pour mettre fin à la barbare religion de Selivanof, il semblerait n'y avoir qu'à en isoler les partisans et à les laisser s'éteindre sans postérité et sans prosélytes. Ce moyen a longtemps été employé; en dépit de toutes les rigueurs de la loi, il semble n'avoir que médiocrement réussi. Comme les autres sectes russes, c'est dans l'état mental, dans l'état moral de la nation, que la doctrine des mutilés trouve des alimens. La prison et la déportation n'ont point suffi à en débarrasser l'empire. Sous le règne de Nicolas, on faisait souvent de ces fanatiques des soldats, et une ville du Caucase, Maran, a longtemps servi de garnison à cette singulière troupe. Sous Alexandre II, on les envoie au fond de la Sibérie orientale, et des hommes et des femmes de tout âge ont été ensevelis dans ces solitudes. Quelques-uns ont émigré à l'étranger, en Roumanie surtout, où ils forment, comme les *vieux-croyans*, de petites colonies connues sous le nom de *lipovanes*. Aucune mesure n'a encore pu arrêter la propagation de la secte, qui s'est toujours distinguée entre toutes par l'ardeur de son prosélytisme. Il y a dans l'empire plusieurs milliers de *skoptsy*, et dans un de leurs derniers procès un expert affirmait que, loin d'être en diminution, le nombre des mutilés était en augmentation (1). On voudrait croire que cette assertion cache le secret désir d'exciter la sévérité avec les appréhensions des juges.

La loi est justement rigoureuse pour les adhérens du faux Pierre III : tout eunuque est obligé d'avoir cette qualité inscrite sur son passeport, et par là demeure placé sous la surveillance constante de la police. Toute personne logeant ou employant des *skoptsy* est tenue d'en prévenir l'autorité, sous peine d'être considérée comme un des fauteurs de l'hérésie. La publicité dans ces délicates matières est telle qu'on a vu des oukases déclarer officiellement que tel riche marchand connu pour eunuque avait été mutilé malgré lui dans sa jeunesse et n'appartenait point aux disciples de Selivanof. La propagande parmi les enfans et l'adoption, dont usent souvent les *blanches-colombes* pour grossir leur nombre, ne permettent du reste de punir que les chefs, les propagateurs ou les opérateurs de la secte. Aujourd'hui surtout que ces affaires sont remises à la décision du jury, la pitié publique absout souvent les innocentes et involontaires victimes du fanatisme. Les adeptes de ces doctrines

(1) Déposition du professeur de l'académie ecclésiastique Belaïef. Procès Koudrine.

contre nature, les cruels partisans de ces repoussantes pratiques, sont souvent dans la vie ordinaire les plus honnêtes et les plus doux des hommes. Ne mangeant pas de viande, ne buvant pas d'eau-de-vie, ne fumant pas de tabac, ils se distinguent comme plusieurs autres sectaires par la frugalité, la probité et la simplicité des mœurs. Leurs réunions sont innocentes, on y chante de chastes cantiques, et un mouton blanc ou un pain de blanche farine (*kalatch*) y sert à la communion. Tout leur crime est dans leur doctrine et leur prosélytisme, moins coupable cependant en soi que les calculs intéressés des parens qui en Italie infligeaient à leurs enfans semblable opération pour en faire des chanteurs.

Les *hommes de Dieu* et les *blanches-colombes* ne sont pas seulement remarquables par leurs doctrines, leurs rites et leurs illusions; comme les *vieux-croyans*, ces illuminés ont souvent montré un curieux esprit d'organisation. Les adhérens des deux sectes se divisent en *korabl*, c'est-à-dire en navires ou en nefs, car le mot russe a un sens architectural ecclésiastique en même temps qu'un sens nautique. Cette organisation semble n'être pas sans analogie avec celle des loges maçonniques qui s'étaient introduites en Russie vers la même époque que la secte de Selivanof, et qui furent dissoutes après un demi-siècle de prospérité (1). Chaque *korabl*, chaque *nef* de *khlysty* ou de *skoptsy* comprend les sectaires d'une ville, d'un village, d'une région. Chacune a pour chef un prophète ou une prophétesse dont les inspirations lui servent de règle, ce qui naturellement facilite la diversité des croyances, et en rendant pour de pareilles sectes toute cohésion plus malaisée atténue les inconvéniens de leur secrète organisation. Au temps de Selivanof, le *korabl* de Saint-Pétersbourg, auquel présidait le faux christ, portait parmi les sectaires le titre de nef royale, et dans leur mystique langage les communautés affiliées n'étaient que de légères nacelles voguant à la suite du navire qui pour pilote avait le Dieu vivant. Aujourd'hui encore les *skoptsy* semblent former une sorte de corporation dont les membres se tiennent et ont pour se reconnaître des signes de ralliement, entre autres, dit-on, un mouchoir rouge que dans leurs entretiens ils posent sur le genou.

Skoptsy et *khlysty*, comme en Amérique les mormons, ont à pro-

(1) La franc-maçonnerie, fondée en Russie par Schwartz et Novikof, y eut un rapide développement et une influence considérable sous le règne de Catherine II, de Paul Ier et d'Alexandre Ier. Elle a été abolie sous Nicolas en même temps que les sociétés secrètes, répandues dans la noblesse et dans l'armée, qui avaient préparé le mouvement insurrectionnel de décembre 1825. Aujourd'hui il n'existe plus, officiellement du moins de francs-maçons en Russie, et dans les collections publiques, au musée de Moscou en particulier, les emblèmes maçonniques sont exposés parmi les monumens historiques.

prement parler peu de droits au titre de chrétien; ce sont moins des hérésies que des contrefaçons ou des parodies du christianisme. *Skoptsy* et *khlysty* ont leur dieu sauveur, les uns Ivan Souslof, les autres Selivanof, ils ont leurs dogmes, leur morale, leurs espérances à eux. De telles sectes semblent reproduire en petit chez le plus jeune des peuples de l'Europe les enseignemens hétérogènes qui signalèrent au début du christianisme les hérésies gnostiques. A cet égard, ce sont les derniers restes d'un monde dont les débris doivent bientôt disparaître. Vis-à-vis de ces hérésies à forme arriérée, archaïque, se sont élevées des sectes à tendances modernes, des doctrines plus semblables à celles qui paraissent chez les nations civilisées, et qui montrent que le peuple russe n'est pas fatalement voué aux rêveries et aux chimères. Le spiritualisme religieux a été dans le peuple même entendu d'une autre manière que celle des *khlysty* ou des *skoptsy;* en voulant échapper aux superstitions du ritualisme, le paysan russe ne s'est point toujours jeté dans les aberrations de l'illuminisme. En face des sectes excentriques qui se perdent dans les vagues régions du prophétisme visionnaire s'est fait jour un esprit plus sobre, aimant à marcher sur un sol plus ferme, par des voies plus simples et plus sûres.

III. — DOUKHOBORTSY, MOLOKANES ET SABBATISTES.

Les tendances réformistes, pour ainsi dire protestantes, les tendances rationalistes, sont représentées en Russie par deux sectes voisines que l'histoire comme les doctrines lient l'une à l'autre. Ce sont les *doukhobortsy* ou *lutteurs de l'esprit*, et les *molokani* ou *buveurs de lait*, ainsi nommés parce qu'ils usent librement de laitage les jours où cet aliment est interdit par la discipline de l'église orthodoxe (1). Au milieu du peuple russe, en général si scrupuleux observateur des jeûnes et de toutes les observances extérieures, *molokanes* et *doukhobortses* se distinguent en effet par le dédain du rituel et des formes traditionnelles du culte. Ces réformés russes se donnent à eux-mêmes le nom de chrétiens spirituels : ils repoussent comme une sorte de matérialisme et d'idolâtrie la plupart des pratiques extérieures, des cérémonies, des sacremens. Plus encore que les *khlysty* ou les *skoptsy*, les *lutteurs de l'esprit* et les *buveurs de lait* personnifient la réaction de la raison, la réaction de la con-

(1) Telle est au moins l'interprétation la plus vraisemblable de ce nom bizarre : on en a aussi cherché l'étymologie dans une petite rivière du sud de la Russie, à laquelle la couleur crayeuse de ses eaux a fait donner le nom de *laiteuse* (*molotchna*), et aux bords de laquelle furent longtemps quelques-unes des principales colonies de *molokanes* ou plutôt de *doukhobortses*.

science religieuse contre le formalisme du vieux-croyant ou le formalisme orthodoxe. L'excès du ritualisme dans le *raskol* ou dans l'église mène à la négation du rituel, les disputes sur les cérémonies conduisent au rejet du cérémonial, devenu un principe de discussions et de sectes. « Les *raskolniks*, disait un de ces contempteurs de la forme, vont au billot pour le signe de croix à deux doigts; pour nous, nous ne nous signons ni avec deux ni avec trois doigts, mais nous cherchons à mieux connaître Dieu. » Comme la gauche du *raskol*, comme la *bezpopovstchine*, le *doukhobortse* et le *molokane* ne reconnaissent point de sacerdoce, mais ce n'est plus parce que l'église a perdu le pouvoir sacerdotal, c'est parce que dans la véritable église il n'est pas besoin de clergé. Ce que les *bezpopovtsy* déplorent comme un accident, une privation anormale, les chrétiens spirituels l'érigent en théorie, en droit. Il n'y a pas d'autre pontife, pas d'autre évêque, pas d'autre maître de la foi que le Christ, disent les *molokanes* (1). Les hommes qu'ils choisissent pour présider à leurs réunions et leur lire l'Écriture n'ont aucun caractère sacerdotal, aucun pouvoir sur la communauté, aucun costume particulier dans l'exercice même de leurs fonctions.

Dieu est esprit et veut être adoré en esprit et en vérité, telle est la maxime fondamentale de ces chrétiens spirituels, et cette maxime, ils l'appliquent avec la rigueur et la logique du paysan russe. Dans le *raskol*, les *sans-prêtres*, comme les *popovtsy*, ont gardé les formes extérieures de la prière russe avec ses signes de croix répétés, avec ses *poklony*, inclinations de corps et prosternations. Dieu est esprit, dit le rigide *molokane*, et c'est en esprit que le chrétien s'incline et se prosterne devant lui. Les *bezpopovtsy* comme les *popovtsy* ont généralement conservé le culte des images; s'il est repoussé de quelques sectes extrêmes, des *nieurs nietovstchiki* par exemple, c'est qu'aux yeux de ces fanatiques il n'y a plus rien de saint depuis que l'église russe est tombée dans l'erreur. Dieu est esprit, reprend le *molokane*, et toute image n'est qu'une idole. Aux exhortateurs officiels qui leur présentaient l'image du Christ, les paysans *doukhobortses* de la Nouvelle-Russie répondaient : « Ce n'est pas là le sauveur, ce n'est qu'une planche peinte. Nous croyons au Christ, non à un Christ de cuivre, d'or ou d'argent, à un Christ forgé ou fondu de main d'homme, mais au Christ de Dieu, sauveur du monde. » Rien de plus simple que le culte de l'une ou l'autre secte. Les *molokanes* n'ont ni église ni chapelles; Dieu selon eux n'a d'autre temple que le cœur de l'homme. Pour lui rendre hom-

(1) *Veroïspovedanié Doukhovnykh Khristian obyknovenno nazyvaemyk Molokanami*, Genève 1865, p. 99-102.

mage, ils se réunissent dans leurs maisons : le *Pater noster*, la lecture de l'Écriture, le chant des psaumes, constituent tout le service divin de ces paysans. De sacremens, les *molokanes* n'en reconnaissent d'aucune sorte. Au jour anniversaire de la dernière cène de Jésus, ils mangent le pain en commun, en souvenir du Sauveur, mais ils ne voient là aucun mystère eucharistique. La vraie communion du corps et du sang du Christ, c'est, selon le *molokane*, la lecture et la méditation de sa parole.

Les principes du culte des *doukhobortses* et des *molokanes* sont faciles à connaître, l'origine et la théologie des deux sectes sont obscures. Ces réformés russes semblent avoir subi l'influence de la réforme de Luther et de Calvin. C'est au XVIe siècle que les *buveurs de lait* font remonter leurs ancêtres spirituels, et, selon leur tradition, c'est un médecin anglais qui, sous Ivan le Terrible, introduisit dans quelques familles moscovites la lecture et le culte de la Bible. Cette semence, tombée sur les terres d'un propriétaire de Tambof, ne demeura pas stérile; de l'enseignement du médecin anglais calviniste sortit sur le sol moscovite une doctrine plus radicale que la plupart des confessions alors professées en Europe. Les *molokanes* sont presque de vrais protestans, des protestans du type le plus hardi, le plus rationnel. Les *doukhobortses* ont conservé davantage de l'esprit oriental, un esprit à demi mystique, à demi naturaliste. Entre eux et les *bogomiles* du moyen âge, on peut trouver plusieurs points de ressemblance, et peut-être y a-t-il eu de secrètes infiltrations de l'hérésie bulgare à l'hérésie moscovite. Des deux sectes russes, l'une, celle des *buveurs de lait*, est plus positive, plus pratique, plus sobre; l'autre, celle des *lutteurs de l'esprit*, est moins dégagée des influences gnostiques ou des aspirations ascétiques. Chez de telles sectes de paysans souvent illettrés, il ne peut du reste y avoir de théologie bien compliquée ni bien arrêtée (1).

Tandis qu'ainsi que les protestans le *molokane* prétend fonder toute la religion sur la Bible, les *doukhobortses* n'accordent aux saints livres qu'un rôle secondaire. L'homme, disent-ils, est lui-

(1) Une anecdote montre à quel point les doctrines de semblables hérésies peuvent longtemps rester indécises. Un professeur de l'académie ecclésiastique de Kief, du nom de Novitski, ayant imaginé d'exposer dans une brochure les doctrines des *doukhobortses*, dont lui-même n'avait comme tout le monde qu'une vague connaissance, eut la surprise de recevoir les remercîmens des sectaires. Le livre du critique orthodoxe fut acheté par les hérétiques comme pour leur tenir lieu de catéchisme ou de règle de foi, si bien que le prix de cet opuscule de quelques pages s'éleva jusqu'au-dessus de 50 roubles, et que le malheureux auteur en devint quelque peu suspect. Plus récemment on a publié à Genève, au nom des *molokanes*, une profession de foi qui montre une sérieuse connaissance des Écritures et de consciencieuses habitudes de discussion.

même un livre vivant, et dans son enseignement le Christ a personnellement préféré la parole à l'Écriture. Appuyés sur ce principe que la lettre tue et l'esprit vivifie, les *doukhobortses* traitent fort librement la doctrine chrétienne et les livres saints, et par là ces demi-mystiques restreignent peut-être encore plus le champ du surnaturel que les positifs *molokanes*. La plupart des dogmes chrétiens sont par eux rejetés ou entendus d'une manière symbolique ou spirituelle; ainsi la chute du premier homme, l'incarnation, la trinité. D'ignorans paysans interprètent les mystères d'une façon analogue à celle des hégéliens; l'incarnation, disent-ils, n'est pas un fait isolé, elle doit se reproduire dans la vie de chaque fidèle, le Christ vit, enseigne, souffre et ressuscite en chaque chrétien. Chez les *doukhobortses*, ce rationalisme allégorique semble empreint d'une sorte de naturalisme, de manichéisme, qui leur a fait quelquefois attribuer de singulières opinions, la croyance à la métempsycose par exemple. Les *molokanes* rejettent plus catégoriquement encore le dogme des trois personnes de la trinité; ils sont ouvertement unitaires, et ce n'est pas une petite surprise pour l'étranger de rencontrer en Russie, au fond d'obscures communautés populaires, le christianisme de Newton, de Milton, de Locke; on songe involontairement au socinianisme, accueilli en Pologne alors qu'il trouvait si peu d'adeptes dans l'Europe occidentale, comme si, au contact des juifs et des mahométans, les peuples slaves de l'Orient eussent eu plus de facilité à revenir à la conception hébraïque de l'unité divine.

Comme les quakers et les frères moraves, avec lesquels ils offrent plus d'un trait de ressemblance, les *molokanes* ou au moins les *doukhobortses* ont une religieuse répulsion pour le serment et le service militaire. Les idées de charité et de fraternité qui leur font condamner la guerre s'allient dans les deux sectes à des instincts démocratiques, parfois socialistes, et à une sorte de radicalisme politique analogue à leur radicalisme religieux. Ils ont été accusés de repousser l'autorité temporelle aussi bien que l'autorité spirituelle, accusés de professer la maxime que les puissances ou les gouvernemens n'étaient faits que pour les méchans. Ces penchans révolutionnaires et communistes ont ramené ces sectaires à demi rationalistes aux espérances millénaires dont la sobriété de leur théologie semblait devoir les écarter. Ils ont, eux aussi, eu leurs songes de prochaine rénovation de la terre, ils ont attendu l'abrogation de la société actuelle, et, sous le nom d'*empire de l'Ararat*, le règne universel de la justice, de la paix et de l'égalité. On raconte qu'en 1812, lors de l'invasion française, les Cosaques arrêtèrent une députation de *molokanes* ou de *doukhobortses* du sud,

chargés d'aller demander à Napoléon s'il n'était pas le libérateur annoncé par les prophètes. De ces *buveurs de lait* ou de ces *lutteurs de l'esprit* est, dit-on, sorti un groupe de sectaires qui, sans attendre l'établissement de l'*empire de l'Ararat*, ont voulu mettre en pratique leurs rêves de transformation sociale, prêchant avec la communauté des biens la communauté des femmes, et pour cela désignés sous le nom d'*obstchii* ou communistes. Le gros des *doukhobortses* et des *molokanes* semble demeuré en dehors de telles aberrations; quelles qu'aient pu être leurs utopies millénaires, ils protestent aujourd'hui de leur respect pour les puissances établies. Sous Alexandre II comme sous Alexandre Ier, les fonctionnaires qui les connaissent s'accordent à vanter leurs mœurs honnêtes et paisibles. Dans les colonies où, pour les isoler et empêcher leur propagande, le gouvernement russe les a plusieurs fois transportés et comme parqués, ces hérétiques se sont fait admirer par leur esprit d'ordre et de travail. C'est dans l'agriculture, et non plus dans le commerce ou la banque, que cette nouvelle classe de dissidens s'est le plus distinguée. Ils ont été parmi les premiers et les plus actifs pionniers des steppes du sud, créant dans des contrées désertes, parfois redevenues incultes depuis leur départ, de laborieuses petites républiques à la fois théocratiques et communistes, et y faisant de ces essais de socialisme pratique qui nulle part n'ont réussi ou quelque peu duré qu'à l'aide d'une foi robuste et d'une étroite discipline religieuse. Cette double garantie ne suffit même point à maintenir toujours l'ordre et la prospérité parmi la religieuse démocratie des bords de la Molotchna. La mort de son chef, du nom de Kapoustine, la livra tour à tour au despotisme ou à l'anarchie, et vers 1840 le gouvernement s'en autorisa pour transporter ces florissantes colonies de la Nouvelle-Russie au Caucase, où les sectaires ont de nouveau fondé de prospères villages.

Il y a au fond du peuple russe des sectes réformées, des sectes protestantes, il y a aussi une secte à tendances juives, secte plus sévèrement poursuivie encore, à la fois plus ignorante et moins connue, mais qui, par son histoire comme par l'originalité de ses doctrines, mérite un moment d'attention : ce sont les judaïsans ou sabbatistes (*soubotniki*). Le principal trait du culte de ces nouveaux judéo-chrétiens est de fêter le samedi le sabbat juif au lieu du dimanche. Cette secte, qui incline à revenir aux rites du judaïsme, est-elle bien une hérésie chrétienne? Les sabbatistes ne sont-ils pas les descendans de Juifs jadis amenés au baptême par la violence ou l'intérêt, et qui, de génération en génération et d'une manière de plus en plus confuse, se sont secrètement transmis la foi et les rites de leurs ancêtres? Un juge de paix du sud de la Russie qui

avait eu l'occasion d'en voir à son tribunal nous disait que les traits de ces judaïsans lui avaient rappelé le type israélite. Les vues de ce genre ne sont pas assez contrôlées pour mériter d'être adoptées. Les sabbatistes cités devant ce juge pour réunions clandestines semblaient eux-mêmes ignorer l'origine des traditions auxquelles ils demeuraient obstinément attachés. A toutes les questions, à toutes les objurgations du magistrat, ils faisaient la réponse ordinaire des *raskolniks :* c'est la foi de nos pères. Le juge ayant été contraint par la loi de leur infliger une amende en les avertissant qu'en cas de récidive ils seraient plus sévèrement punis, les malheureux répliquèrent qu'ils ne demandaient qu'à être autorisés à garder les usages de leurs ancêtres, et qu'à cette condition ils étaient prêts à se soumettre à tout (1).

L'existence des sectes judaïsantes n'est pas nouvelle en Russie. Ces sabbatistes, aujourd'hui perdus dans les classes inférieures de la population, sont les derniers héritiers d'une hérésie qui au XVe siècle pénétra jusque dans le haut clergé de Novgorod et de Moscou et mit un moment en péril l'orthodoxie russe. Aujourd'hui c'est surtout dans les provinces du sud-ouest, dans le voisinage des contrées habitées par les Juifs polonais que se rencontrent les judaïsans. Comme les sabbatistes actuels, les judaïsans du XVe siècle pouvaient tenir leurs opinions de la lecture de la Bible en même temps que du contact des Juifs si nombreux dans les provinces de l'ouest. En tout cas, le sabbatisme ne semble au fond qu'une autre forme et comme une exagération de l'unitarisme. En rompant avec le dogme de la trinité, des lecteurs de la Bible en sont revenus à la théologie mosaïque et ont rendu à l'Ancien-Testament le pas sur le nouveau. La Russie n'est point le seul pays chrétien où se soient montrés des sabbatistes. Il en existe aussi en Hongrie, en Transylvanie, et là, comme en Russie, ils se sont trouvés en contact avec des Israélites et avec des sociniens, des chrétiens unitaires. Si détestés ou méprisés qu'ils soient de la masse du bas peuple, les Juifs n'en ont pas moins, par leur seul voisinage, inspiré des tentatives de synthèse religieuse, de réconciliation de l'ancienne et de la nouvelle loi. Dans ces dernières années était encore enfermé au couvent de Solovetsk,

(1) Cette année même, dans les districts d'Ostrogojsk et de Pavlovsk du gouvernement de Voronège, on avait inculpé comme *sabbatistes* plusieurs centaines de paysans, ce qui exposait la population entière de certains villages à être déportée au Transcaucase. La cour de Kharkof n'a maintenu l'accusation que contre les chefs ou les propagateurs de l'hérésie. Il est juste de remarquer que les rigueurs du pouvoir civil à l'égard de cette secte en apparence inoffensive s'expliquent en partie dans un pays où les Juifs forment encore au milieu de la nation un peuple à part. On a pu voir dans ce néo-judaïsme un danger de dénationalisation.

sur une île de la Mer-Blanche, un vieillard du nom de Nicolas Ilyne, coupable d'avoir prêché aux mineurs de l'Oural un évangile qui, en dépouillant l'église et la synagogue de leurs dogmes et rites particuliers, les devait toutes deux réunir dans une nouvelle forme d'unitarisme (1).

IV. — LES SECTES NOUVELLES.

Le servile formalisme des vieux-croyans hiérarchiques de la *popovstchine* et des *sans-prêtres* de la *bezpopovstchine*, le libre illuminisme des *khlysty* ou le grossier ascétisme des *skoptsy*, le radicalisme théologique du *doukhobortse* et du *molokane*, nous ont montré ce peuple ignorant sollicité et tiré en sens contraires vers les trois grandes tendances où puisse aboutir la religion, le ritualisme, le mysticisme, le rationalisme. Si nombreuses et si variées que semblent ces différentes formes de la piété ou de la folie humaine, ce ne sont ni les seules ni les dernières qui aient surgi au fond de ce peuple, qui, en religion comme en toute chose, paraît en être encore à chercher sa voie. En Russie, l'ère de la génération des sectes n'est pas encore close; il en est né depuis la campagne de Crimée et l'émancipation des serfs, il en est né depuis la guerre de 1870. On en signale presque chaque année qui, sous un autre nom ou sous d'autres formes, reproduisent ou rajeunissent les vieilles aspirations et les vieilles erreurs. Ces aveugles efforts d'une pensée troublée ne servent pas seulement à montrer les instincts confus et les récentes tendances du grand peuple nouvellement émancipé : mieux que l'étude des institutions et mieux qu'aucune dissertation politique, l'accueil fait encore aux prophètes et aux révélateurs de mystères nous dévoile l'état mental et l'état de civilisation des couches inférieures de la population russe.

Dans de tels mouvemens, dans les sectes nouvelles comme dans les anciennes, l'imposture et le fanatisme se côtoient et se mêlent. Parfois chez d'obscurs hérésiarques, comme chez Mahomet et les plus illustres fondateurs de religion, la fraude et l'enthousiasme se combinent ensemble de manière à ne se plus distinguer l'un de l'autre. La rencontre de l'état religieux des masses et de l'esprit sceptique du siècle, le contact de la foi populaire avec l'incrédu-

(1) Sur ce personnage, on peut voir un chapitre de M. H. Dixon, *Free Russia*, 3e édit., Ier vol., p. 226, 244. En le citant, nous sommes obligés de faire remarquer que cet ouvrage, d'un des plus brillans écrivains de l'Angleterre contemporaine, est tellement rempli d'incohérences et d'inexactitudes, que pour le lecteur peu au fait de la Russie la lecture en est plus dangereuse qu'utile. Des deux volumes, le premier est du reste le seul ayant quelque valeur.

lité individuelle se prête aujourd'hui plus que jamais à des impostures et à des exploitations religieuses. Ce qui frappe d'abord, c'est combien ce peuple si naturellement vif et intelligent, combien le *mougik*, en tant de choses si avisé, est souvent crédule et naïf en religion et en politique. Comme au temps de Pougatchef et de Selivanof, il est encore capable d'accueillir les faux prophètes comme les faux tsars, les faux christs comme les faux Demetrius, les faux Pierre III, les faux Constantin. Les mystifications les plus effrontées peuvent encore faire des dupes, les bruits les plus fabuleux agiter le peuple. En 1874, pendant notre dernier voyage en Russie, il est venu devant un juge de paix une singulière affaire. C'était dans un des districts du gouvernement de Pskof, aux portes de la capitale de l'empire et aux confins des provinces protestantes de la Baltique, sur la grande route de Pétersbourg à Berlin. Parmi les paysans s'était répandu le bruit que de ce gouvernement septentrional l'on allait expédier à la Mer-Noire 5,000 jeunes filles qu'un grand bateau emporterait au pays des Arabes, où elles seraient données en mariage à des nègres. Le vide laissé dans le gouvernement de Pskof par le départ des 5,000 jeunes Russes devait être comblé par l'envoi d'autant de négresses. Cette rumeur avait jeté la panique dans le district d'Opotchetski, on se pressait de marier toutes les filles nubiles, et les noces se suivaient avec une rapidité inaccoutumée. Une enquête établit que cette fable avait été inventée par un cabaretier du nom de Iakovlef dans le simple dessein d'augmenter son commerce en augmentant le nombre des mariages, qui en Russie profitent autant au cabaret qu'à l'église.

Un peuple accessible à de telles fables l'est naturellement davantage encore aux mystifications couvertes d'un voile de piété ou parées d'une auréole surnaturelle. Dans ce même gouvernement de Pskof, à une ou deux années de distance, cette effrontée supercherie mercantile avait pour pendant une impudente escroquerie religieuse. En 1872, on a découvert aux environs de Pskof une secte nouvelle dont presque tous les adeptes étaient des femmes. Le fondateur, un moine du nom de Séraphin, récemment échappé d'un des couvens de la province, adressait de préférence ses prédications aux jeunes filles. On appelait les prosélytes les *rasées* (*strijénistsy*) parce qu'en signe d'admission dans la secte Séraphin leur coupait les cheveux, qu'il vendait, commerce fort lucratif dans un pays où les chignons et l'art du coiffeur sont en particulière estime. Ce n'était pas seulement au profit de sa cupidité que le cynique prophète abusait de la bonne foi de ses prosélytes; il était accusé de prêcher le salut par le péché, sous prétexte sans doute d'utiliser la rédemption et d'accroître la gloire du sauveur

en mettant à profit ses mérites. Quel que fût son enseignement, le moine Séraphin avait réussi à se faire dans le pays la plus fantastique légende. Il passait pour invulnérable, pour maître de se dérober à toutes les poursuites par de soudaines métamorphoses. De tels fourbes font comprendre les articles du code russe qui prohibent formellement les faux prophètes, les faux miracles, et spécifient des peines pour ce genre de délit.

A côté des charlatans, il y a les illuminés, et près des faux prophètes les vrais voyans, ou ceux qui croient l'être. Dans un pays où le peuple ajoute encore foi aux sortiléges et aux possessions du démon, où les idiots, les innocens, sont encore regardés comme des inspirés, ces visionnaires sont les plus nombreux et les plus dangereux. Le prophétisme est le caractère commun de la plupart des sectes extrêmes, anciennes ou nouvelles, sorties ou non du *raskol.* Il y a du reste différentes sortes de prophètes et différentes manières de prophétiser. Dans le langage de ces sectaires, comme dans le langage de la Bible, ces mots ne s'appliquent point exclusivement à la révélation d'un avenir inconnu : souvent les prophètes n'annoncent autre chose que l'accomplissement plus ou moins prochain des menaces ou des promesses des saintes Écritures. Ces prophéties roulant sur la fin du monde et le jugement dernier, sur le paradis et l'enfer, ne sont guère qu'une sorte de prédication ou de paraphrase, si ce n'est que, par le tour et les pauses de son discours, l'orateur donne à son enseignement l'apparence d'une révélation intime ou d'une intuition, d'une vision immédiate. Un Russe qui non sans peine était arrivé à se faire admettre parmi les auditeurs d'une célèbre prophétesse de je ne sais quelle secte nous disait avoir été singulièrement désappointé en n'entendant autre chose que des déclamations sur le jugement et le règne futur du Christ, et en voyant les assistans accueillir ces vieilleries avec autant de respect et de crainte que des révélations inattendues. Ce qui distingue ces banales prophéties, c'est le rhythme, la coupe des phrases, l'espèce de versification dans laquelle beaucoup sont délivrées. Il y a des hommes et des femmes auxquels l'habitude ou la nature donne à cet égard une facilité que les sectaires prennent pour une marque d'inspiration et un signe de sainteté. Le prophète n'est ainsi parfois qu'une sorte d'improvisateur, talent qui dans certaines provinces semble du reste s'être longtemps conservé chez le peuple russe. Tantôt le voyant prononce de vagues paroles, des formules générales qui dans le nombre des assistans ne peuvent manquer de trouver quelques applications particulières, tantôt il profère de longs discours dans lesquels il n'est pas difficile de trouver quelque chose qui se réalise en tout ou en partie. Le pro-

phète connaît-il ceux qui l'interrogent, l'illusion est plus aisée encore. D'autres fois ce sont des paroles ambiguës, des oracles amphibologiques que chacun interprète à sa volonté, ou bien, comme au milieu des danses vertigineuses des *khlysty*, des mots entrecoupés, des phrases sans suite et sans signification, où l'ardente crédulité des auditeurs suppose toujours un sens caché.

Un fait digne de remarque, c'est le grand nombre des prophétesses et le grand rôle que jouent les femmes dans la plupart des sectes russes. Dans les communautés excentriques, chez les *khlysty* ou les *skoptsy*, comme chez les errans et d'autres branches extrêmes du *raskol*, certaines de ces prophétesses portent le titre de sainte vierge ou de mère de Dieu, *bogoroditsa*. Chez les hérétiques qui attendent un nouveau messie et une nouvelle incarnation, ce titre est peut-être pris à la lettre; chez les autres, il semble entendu d'une manière mystique, figurée. Il y a des saintes vierges, comme il y a des christs, les deux vont d'ordinaire ensemble, par paire, et souvent c'est de la femme autant que de l'homme que vient l'impulsion, c'est à elle plutôt qu'à lui qu'appartient la direction. Le premier christ des *khlysty*, Ivan Souslof, le christ des *skoptsy*, André Selivanof, avaient chacun leur mère de Dieu, et les successeurs ou imitateurs de ces faux christs ont de même eu chacun leur vierge immaculée. La première *bogoroditsa* des mutilés, Akoulina Ivanovna, est encore aujourd'hui invoquée à côté de son fils spirituel par les adorateurs de l'eunuque Selivanof, et, comme lui, elle reçoit des titres royaux en même temps que des honneurs divins. Selon les *skoptsy*, cette Akoulina Ivanovna ne serait autre que l'impératrice Élisabeth, dont leurs légendes font la mère de l'empereur Pierre III. Les femmes, et en particulier une prophétesse du nom d'Anna Ivanovna, ont peut-être eu la principale part dans l'invention et la diffusion de la doctrine des *skoptsy*. Chez les *khlysty*, chacune des nefs ou *korables* a d'ordinaire sa mère de Dieu, à côté de laquelle il y a souvent diverses prophétesses, et plus d'une secte mystique a été fondée par une femme. La dignité de ces mères de Dieu ou prophétesses n'est pas toujours relevée par les charmes de la beauté ou de la jeunesse; toutes n'ont pas non plus toujours gardé le célibat. Akoulina Ivanovna était vieille lorsqu'elle accueillit Selivanof, et ses émules sont souvent des femmes âgées ou, selon l'expression russe, des *baba*, parfois des femmes divorcées ou séparées de leurs maris, des aventurières qui doivent toute leur autorité à l'esprit d'intrigue ou à un caractère dominateur.

Ce n'est pas seulement dans les sectes prophétiques, chez les illuminés et les mystiques, que le rôle des femmes est considérable, c'est aussi, bien qu'à un moindre degré, chez les vieux-croyans et

les *raskolniks* de toute sorte; ce fait est d'autant plus à noter qu'en général dans le peuple russe, chez le paysan et l'artisan, la femme est encore vis-à-vis de l'homme dans une grande infériorité. Cet abaissement de la femme est un des traits les plus fâcheux, un des côtés les plus arriérés de la civilisation populaire en Russie, c'est en même temps un de ceux par où le marchand et le *mougik* diffèrent le plus des hautes classes de la nation, aussi bien que de l'Europe occidentale. La religion, ou mieux le schisme ou l'hérésie est presque l'unique domaine où la femme du paysan se montre l'égale de son époux. Esclave ou servante dans tout le reste, elle est libre, souvent même elle est maîtresse dans cette sphère spirituelle. « Une dispute d'Aksinia avec son mari sur un objet profane lui vaudrait une verte réprimande et une correction du *volostnik*, dit un des romanciers qui de la peinture des *raskolniks* se sont fait une spécialité (1). Quand il s'agit de *skites*, d'affaires religieuses, la chose est autre, là ce n'est plus l'homme, c'est la femme qui est la tête, c'est Aksinia qui décide et tance à son gré son mari. » De ce fait, certains écrivains ont tiré une conséquence importante. Chez un peuple qui considère la femme comme un être inférieur, les questions dogmatiques lui seraient-elles abandonnées, si l'homme en faisait une de ses préoccupations principales? La piété est pour le paysan une affaire de ménage, et comme telle regarde surtout la femme. On reconnaît dans cette thèse le penchant habituel des écrivains russes à représenter leurs compatriotes du peuple comme naturellement indifférens en matière religieuse, et pour ainsi dire inconsciemment sceptiques en dépit de leur attachement aux formes du culte et de leur propension aux sectes. Cette prétention n'est pas entièrement justifiée par l'influence des femmes dans le schisme ou les hérésies. Le *raskol* n'est pas le seul culte qui se soutienne surtout par les *baba*, ni la Russie le seul pays où, en matière religieuse, l'impulsion vienne de la femme, alors même que la direction vient d'ailleurs. Il y a là un fait général, universel, attribuable au tempérament intellectuel des deux sexes. Dans toutes les religions, dans les nouvelles surtout, le sexe faible, le sexe pieux, comme l'appelle l'église latine dans une de ses hymnes, joue un rôle considérable. Les sectes anglo-saxonnes ont aussi leurs prophétesses, et dans cette société moins ignorante que le bas peuple russe il y a aussi des femmes illuminées, des femmes hystériques, qui s'attribuent des fonctions surnaturelles et des titres presque divins. Les *khlysty* américains, les *shakers* des États-Unis, ont souvent aussi à leur tête une *mère* ou une *fiancée de l'agneau de Dieu*, et il y a quelques

(1) André Petcherski dans le *Rousski Vestnik*.

mois à peine qu'en Angleterre on a dû expulser de leur retraite, comme débiteurs insolvables, les *shakers* de New-Forest dirigés par une certaine mistress Girling, dont les visions servaient à la communauté de règle de foi.

C'est un spectacle monotone dans sa diversité même que l'infatigable génération des sectes et l'incessante reproduction des illusions et des extravagances d'un aveugle prophétisme. Toutes ces obscures doctrines, ne pouvant se fixer par l'enseignement et la publicité, gardent quelque chose d'incohérent, d'indéterminé, qui les expose à de perpétuelles variations. Les sectes russes sont comme des collines ou des dunes de sable sans consistance, auxquelles les vents de la mer ou du désert font sans cesse changer de forme. Ces confuses hérésies ne sont parfois que le contre-coup des aspirations ou des influences du moment, et par là elles peuvent avoir un intérêt supérieur à leur intérêt religieux. Chaque grand événement national, chaque événement qui touche à la vie du peuple peut ainsi donner naissance à une secte nouvelle, qui à son heure est comme la formule des besoins ou des préoccupations populaires.

C'est ainsi que par certaines de ces conditions accessoires l'émancipation du servage, qui, en retirant au peuple son principal grief, devait porter un grand coup à l'esprit de secte, a passagèrement enfanté quelques sectes nouvelles. Le mécontentement produit chez le paysan par les conditions du rachat des terres a, dans quelques contrées, pris une forme religieuse. Dans le gouvernement de Perm en particulier, un artisan du nom de Pouchkine avait en 1866 fondé une secte dont le principal dogme était que les anciens serfs ne devaient rien payer à leurs anciens seigneurs pour les terres qui leur étaient abandonnées. « La terre est à Dieu, disait ce rustique prophète, et Dieu veut que tous ses enfans en jouissent librement et sans redevance. » Ailleurs, au lieu de la gratuité des concessions territoriales, c'est le partage égal des terres sans distinction des biens de l'ancien seigneur et des biens de la commune rurale que prêchent les nouveaux apôtres. En d'autres momens, ce sont les impôts ou les corvées dont le paysan refuse de s'acquitter au nom d'une prétendue révélation, mettant ainsi en avant la religion et le ciel là où nos révolutionnaires se retrancheraient derrière la raison ou le droit naturel. Cette forme de résistance aux taxes s'est plusieurs fois reproduite au nord et au sud de l'empire, donnant lieu à de singulières explications, à de singuliers débats. « Pourquoi ne payez-vous pas l'impôt? demandait le représentant du gouvernement à des paysans d'une des provinces du Don. — Parce que la fin du monde est arrivée. — Qui vous a fait cette histoire? — C'est

une nouvelle apportée du septième ciel. — Par qui cela? — Par saint Jean-Baptiste et sainte Barbe. » Et l'interrogatoire continuait sur ce ton jusqu'à la découverte et l'emprisonnement du faux saint Jean-Baptiste. Dans un district de l'Oural, les mêmes refus s'appuyaient, il y a quelques années, sur l'apparition d'un homme avec un livre d'or qu'aucun des sectaires n'avait vu et auquel tous croyaient. Un semblable mouvement se produisait encore en 1871 dans quelques villages du district de Tsaritsyne. On conçoit l'embarras de la police et des juges devant des résistances ainsi formulées; il n'y a d'autre remède que d'arrêter les propagateurs des célestes nouvelles. Ces exemples montrent que les erreurs religieuses recouvrent souvent chez le peuple russe des préoccupations temporelles : ce n'est pas toujours vers le ciel, vers le paradis invisible que se tournent les regards et les espérances de ces naïves hérésies. Les chimères du *mougik* ne sont pas purement mystiques, les songes de ces illuminés leur font rarement perdre de vue les intérêts terrestres, les intérêts positifs. Les utopies religieuses du dévot paysan des bords du Volga ont parfois une singulière ressemblance avec les utopies révolutionnaires de l'ouvrier incrédule ou athée des bords de la Seine et des bords de la Sprée : le chemin et la méthode diffèrent, le point d'arrivée est le même.

La plupart des sectes découvertes dans les sept ou huit dernières années sont toutes radicales en religion autant qu'en politique. Rejetant presque toutes le sacerdoce et les rites de l'église établie, elles se partagent encore entre les deux tendances, entre les deux groupes que nous avons signalés. *Khlysty* et *molokanes*, mystiques et réformés, ont en même temps des émules ou des continuateurs; mais entre les deux groupes l'ancienne proportion est renversée. Le mysticisme, le prophétisme, qui jusqu'ici était le plus fécond, n'a dans ces dernières années produit que de faibles et obscurs rejetons. En 1870, dans les villes de Troïtsa et de Zlotooust, ce sont les *pliasouny* ou danseurs, sorte de *khlysty* ayant, comme ces derniers, un prophète et une prophétesse, et comme eux fréquentant ostensiblement l'église et les sacremens. En 1872, dans le district de Belevski, c'est la « foi de Tombof, » ainsi appelée de son fondateur, un sous-officier, dont l'enseignement rappelait, dit-on, celui des *skoptsy*. En 1868, dans un village du gouvernement de Tambof, c'étaient les *trouchavery*, qui se regardaient comme les purifiés, les justifiés, et considéraient les autres hommes comme impurs et voués à l'enfer. Comme d'habitude, leur chef, un *mestchanine* ou petit bourgeois du nom de Panof, se donnait pour le Christ. En 1866, dans le gouvernement de Saratof, c'étaient les *tchislenniki* ou *compteurs*, ainsi désignés pour leur manière particulière de compter les jours de

fête et les jours de jeûne. Ils intervertissaient tout le diurnal de l'église, déplaçant les solennités ecclésiastiques et transportant le jour de repos du dimanche au mercredi, célébrant Pâques par exemple le mercredi saint. Tous ces changemens se justifiaient sur une nouvelle révélation et sur un livre tombé du ciel. Selon ces *compteurs*, dont le chef était un simple *mougik*, il n'y a ni eucharistie, ni clergé, tout homme a le droit de confesser et de célébrer l'office. Comme au moine Séraphin de Pskof, on leur reprochait d'enseigner que le péché était la voie du salut en même temps qu'on les accusait de tourner en dérision dans leurs assemblées les fêtes et les cérémonies de l'église. Ces *tchislenniki* semblaient ainsi unir les préoccupations ritualistes des vieux-croyans à la licence des *skakouny* et aux instincts radicaux des *molokanes*.

Des hérésies tout aussi récentes et dont une ou deux ont plus d'importance représentent la tendance réformée, un spiritualisme plus sobre, plus réfléchi, plus moderne ; nous en indiquerons deux venues au jour vers le même temps, l'une au centre, l'autre au sud de l'empire. La première a été découverte en 1871 dans la ville de Kalouga parmi les *mestchanie*, c'est-à-dire parmi la classe inférieure de la population urbaine. Le fondateur de cette secte, qui se prêchait dans les *traktirs* et les cabarets, est un cordonnier du nom d'Ivan Tikhanof ; sa doctrine est l'abrogation des offices, des cérémonies, des sacremens. Ces sectaires disent que le baptême donné aux enfans est sans valeur, la confession faite au prêtre inutile, l'eucharistie une illusion ; ils disent que baptême, confession et communion doivent être spirituels et sans intermédiaire de Dieu à l'homme. Ce cordonnier enseigne que la vraie religion n'admet que le culte de l'esprit ; la prière, la parole des lèvres est elle-même trop grossière, trop matérielle, pour servir de moyen de rapprochement avec la Divinité. Les aspirations de l'âme et les soupirs du cœur sont la seule offrande, la seule prière digne d'elle. Conformément à cette doctrine, c'est par de fréquens et longs soupirs que les disciples du cordonnier de Kalouga rendent hommage à Dieu et s'unissent à lui, ce qui leur a valu le nom de *vozdykhantsy* ou *soupireurs*. L'étrange conclusion de ce rigide spiritualisme, cette sorte de confusion des aspirations de l'âme et des inspirations de la poitrine nous fait encore retrouver chez les chrétiens spirituels de Kalouga le naïf et secret réalisme russe.

De toutes les sectes écloses dans ces dernières années, la plus remarquable est celle des *stundistes* du sud. A l'inverse des communautés que nous venons de signaler et qui restent confinées dans les environs des villes ou des villages où elles ont vu le jour, les *stundistes* se sont rapidement répandus sur la surface de plusieurs

gouvernemens. Deux choses donnent à cette secte née d'hier un intérêt particulier, c'est peut-être la première qui ne soit pas sortie d'une population grande-russienne et peut-être la seule qui soit directement issue du protestantisme occidental. C'est aux environs d'Odessa, dans la Nouvelle-Russie, région où sont établies plusieurs colonies allemandes luthériennes ou memnonites, que se sont d'abord montrés ces *stundistes*. Leur nom comme leurs doctrines viennent de ces colonistes allemands. Il y avait parmi ces derniers des hommes, prenant le titre d'*amis de Dieu* (*Gottesfreunde*), qui se réunissaient pour lire en commun la Bible pendant les heures (*stunden*) de repos, d'où leur était venu le surnom de *stundistes*. Au lieu de se borner à leurs compatriotes ou coreligionnaires, ces *amis de Dieu* auraient cherché à répandre leurs maximes parmi les chrétiens de toute confession. Un jour, en 1869 ou 1870, on fut tout surpris de trouver des *stundistes* petits-russiens; plusieurs personnes virent là une intrigue étrangère. La chose était d'autant plus remarquable en effet que les Petits-Russiens avaient jusque-là montré peu de penchant aux sectes et que les nombreuses colonies allemandes campées sur le sol russe étaient d'ordinaire restées sans rapport avec la population indigène ou sans influence sur elle.

Du district d'Odessa et du gouvernement de Kherson, les *stundistes* ont passé dans les gouvernemens d'Ékaterinoslaf et de Kief. Leur doctrine est un protestantisme réformé, peut-être simplifié encore par les prosélytes russes. Ils admettent un second baptême pour les adultes et quelques autres usages qui les rapprochent des anabaptistes et des memnonites allemands colonisés dans le voisinage. Le mépris des formes extérieures est le principal trait de leur religion; ils repoussent les jeûnes, les images, le culte des saints et tous les rites de l'église orthodoxe. Voici comment la secte se manifesta, il y a deux ou trois ans, dans un village du gouvernement de Kief. Les paysans rassemblèrent leurs images, ces ikônes qui dans toute maison russe ont une place d'honneur et reçoivent toujours le premier salut des visiteurs, ils les prirent et s'en allèrent en commun les porter au prêtre en lui disant : « Nous n'avons pas besoin de ces images, nous n'en tirons aucun avantage, et elles prennent une place inutile dans nos cabanes, où nous sommes déjà à l'étroit (1). » C'est moins, semble-t-il, les scrupules religieux ou le fanatisme que l'indifférence, l'esprit de calcul et d'économie qui inspirent les *stundistes*; ce n'est pas comme des pratiques impies et idolâtres, c'est comme des usages inutiles, comme un travail sans

(1) Voyez le *Vpered*, recueil russe révolutionnaire paraissant en Suisse, année 1873, 2e partie, p. 20-24.

profit, que ces paysans paraissent repousser les offices et les sacremens de l'église. A cet égard, ces Petits-Russiens se montrent aussi positifs que leurs voisins de la Grande-Russie. De l'avis même de leurs adversaires, les *stundistes* se font remarquer par leur probité, par leur vie sobre et laborieuse, en même temps que par leur esprit d'économie et la bonne administration de leurs affaires. Ils sont soumis aux autorités et acquittent régulièrement l'impôt, mais en dépit des poursuites ils se refusent à avoir recours au clergé, qu'ainsi que nos révolutionnaires ils paraissent considérer comme un coûteux parasite. Ils ont un culte simple et peu dispendieux, un culte pour ainsi dire domestique, dont la lecture de la Bible fait les principaux frais. Comme les *buveurs de lait* naguère colonisés dans les mêmes régions, ces nouveaux *molokanes* ont des tendances égalitaires et communistes. Ils forment une société de frères et de sœurs où tous les membres sont égaux et où l'on prêche, dit-on, le partage égal des terres, chose d'autant plus remarquable que dans la Nouvelle-Russie la commune russe et le système du partage temporaire entre les paysans n'existe pas. Près de ces déserteurs de l'orthodoxie, les exhortations du clergé officiel ont eu peu de succès, et il n'est point certain que les mesures plus sévères auxquelles on a recouru, que les tribunaux, les amendes et la prison en aient beaucoup plus. On peut agir avec les *stundistes* comme on le faisait jadis avec les *molokanes* ou les *skoptsy*, on peut les déporter aux extrémités de l'empire, au Caucase ou en Sibérie; il est à craindre que, pour cette nouvelle secte comme pour les anciennes, ces exilés ne servent de missionnaires, et qu'ainsi le gouvernement ne se fasse l'agent de la diffusion des doctrines qu'il combat.

Ces sectes nouvelles, *stundistes* et *soupireurs*, *compteurs* du sud et *non-payeurs* de Perm, ne sont pas les seules récemment découvertes en Russie. On s'étonne de la persistance de cet esprit de secte alors que les causes d'où est sorti le *raskol* semblent avoir disparu. On ne réfléchit point que, si ces causes sont en train de disparaître, elles n'ont point encore cessé d'agir, et qu'en toutes choses les effets se prolongent au-delà de l'impulsion qui les a déterminés. Un siècle et demi n'a pas suffi à ce peuple aux habitudes tenaces pour se faire entièrement à la réforme de Pierre le Grand et aux procédés de l'état moderne. Les différentes classes, les deux moitiés de la nation se sont déjà rapprochées, mais il s'en faut que l'intervalle séculaire qui les sépare soit comblé. Le servage est supprimé, mais c'est à peine s'il y aura dans quelques années une génération de paysans grandie en dehors du servage. La transformation même de la Russie, en changeant de nouveau toutes les bases

de la vie nationale, en accomplissant tant de miracles inattendus, a dans certains cas exalté le sentiment et les espérances du peuple, et, avant de calmer toutes ses aspirations, elle les a encouragées à se montrer sous la forme habituelle, sous la vieille enveloppe religieuse. Jusqu'en cette regrettable fécondité du champ de l'hérésie, il y a toutefois pour l'observateur une consolation, un gage d'amélioration. Ce sont les nouveaux penchans de la plupart des sectes nouvelles. Par leurs tendances pratiques et leurs préoccupations économiques, beaucoup de ces manifestations, comme les *stundistes* du sud-ouest ou les *non-payeurs* du nord-est, sont un mouvement social autant qu'un mouvement religieux.

Dans les sectes récentes plus encore que dans les anciennes hérésies la religion n'est point tout, elle est aussi cependant quelque chose, et c'est ce qu'oublient trop certains Russes. A côté de ces vagues aspirations sociales, il y a chez ce peuple des aspirations d'un autre ordre, il y a des besoins spirituels qui, dans les formes de l'église ou dans les mœurs du clergé, n'ont pas encore trouvé satisfaction (1). Il y a enfin à l'apparition de nouvelles sectes en Russie une dernière et grande raison, c'est l'existence de sectes anciennes. Il en est des schismes religieux ou des hérésies comme de certaines plantes; une fois acclimatées dans un terrain, elles s'en laissent difficilement bannir. Les sectes naissent des sectes, et, tant qu'il est en elles un reste de vie, elles se reproduisent et se ressèment les unes les autres.

V.

Pour en finir avec elles, nous devons examiner quelle est vis-à-vis de ces sectes russes l'attitude du gouvernement national. Cette

(1) Certaines circonstances accessoires, certaines mesures libérales même, ont pu indirectement contribuer à entretenir l'esprit de secte, ainsi par exemple la propagation de la Bible non-seulement en slavon, mais en russe vulgaire. Les sociétés bibliques, jadis instituées sous Alexandre Ier, ont été restaurées sous Alexandre II, et les sociétaires orthodoxes montrent pour cette propagande presque autant de zèle que les sociétés protestantes d'Angleterre. J'ai vu, sur le chemin de fer Nicolas entre Pétersbourg et Moscou, des femmes quêter dans les wagons pour cette œuvre de diffusion des Écritures. Ailleurs c'étaient des membres de la société qui lisaient aux marchands ou aux paysans des fragmens des saints livres et leur en distribuaient ou vendaient des exemplaires au rabais que les chemins de fer emportaient aux quatre coins de l'empire. En mettant à la portée de chacun ces moyens d'édification et d'instruction, les sociétés bibliques mettent aussi chaque fidèle en possession des textes de la loi chrétienne, en possession des pièces sur lesquelles se fondent tous les débats théologiques, toutes les hérésies. Il en est du reste de la connaissance de l'Écriture comme de l'instruction en général : si elle risque de fournir quelques armes aux dissidens, elle contribuera toujours à dissiper les plus grossières de leurs erreurs et à relever le niveau moral et religieux du paysan, au grand bénéfice de l'église et de la nation.

attitude a singulièrement varié suivant les circonstances, suivant les époques. Du XVIIe siècle au XIXe, du jour où éclata le *raskol* jusqu'au temps actuel, le pouvoir laïque a, dans ses rapports avec les Russes en révolte contre l'église officielle, passé par trois phases principales et dans ses sévérités mêmes obéi à trois points de vue différens. Le tsar Alexis et son fils Féodor persécutaient les dissidens comme des hérétiques, des ennemis de la vérité religieuse; Pierre le Grand les poursuivait comme des perturbateurs politiques, des rebelles aux réformes impériales; Catherine II et ses descendans les ont traités successivement avec douceur et avec rigueur, cherchant tantôt à les ramener à l'église, tantôt à les réconcilier avec l'état. Dans cette dernière période, la politique adoptée vis-à-vis des dissidens, vis-à-vis des vieux-croyans, perd toute unité et tout esprit de suite; ils se voient tour à tour frappés et tolérés, rassurés et menacés selon l'esprit du souverain et le vent du moment.

Un des principaux motifs de cette incohérence de la législation et des contradictions des mesures administratives, c'est la confusion de toutes ces doctrines hétérogènes sous un nom commum, qui, en leur donnant une trompeuse unité, engageait à leur appliquer les mêmes règles. On ne comprit point assez vite que, devant des doctrines et des principes si différens, une conduite uniforme ne pouvait convenir. Vieux-croyans hiérarchiques et *sans-prêtres* anarchiques, *khlysty* et *molokanes*, conservateurs rétrogrades et révolutionnaires radicaux, réunis et mêlés sous le nom commun de *raskolniks*, étaient combattus et condamnés avec une égale et inique rigueur. Lorsque les progrès de l'opinion et l'apparition des sectes excentriques amenèrent à faire des distinctions entre des doctrines si diverses, la classification administrative ne prêta guère à moins de confusions et à moins de reproches. Les communautés dissidentes furent divisées en deux grandes catégories, les sectes nuisibles et les sectes moins nuisibles (*nestolvredniia*), comme si entre elles il ne pût y avoir qu'une différence de degré dans le mal. Sous ce point de vue, pour nous plus ecclésiastique que laïque, plus religieux que civil, se retrouve l'habitude russe de chercher l'unité politique dans l'unité religieuse. Les sectes réputées dangereuses ou nuisibles ne sont pas seulement celles dont les croyances ou les pratiques mettent en péril l'ordre politique ou la morale; ce sont toutes les communautés dont les doctrines s'attaquent aux fondemens mêmes de la doctrine orthodoxe. A côté des *skoptsy*, des *khlysty*, des *errans*, figurent sur les listes officielles les paisibles *molokanes*, les ignorans *sabbatistes* et d'autres communautés aussi inoffensives que chimériques, dont parfois l'existence même est incertaine, en sorte que dans la répression des hérésies nationales le gouvernement semble agir tan-

tôt au nom d'un principe et tantôt au nom d'un autre, ici dans un intérêt social, là dans un intérêt religieux.

A cette cause de confusion et de contradiction dans l'attitude du gouvernement russe vis-à-vis des dissidens, s'en ajoute une autre non moins importante, le manque d'une législation fixe et invariable, ou, pour parler avec plus d'exactitude, le manque de concordance entre les lois permanentes et les instructions chargées de déterminer l'application des lois. Jusqu'à ces derniers temps, la conduite de l'administration envers les sectaires a été simultanément soumise à une double règle, à une législation publique inscrite dans le code de l'empire et à des prescriptions administratives secrètes, changeantes, souvent en désaccord avec les premières. De là contradiction et incohérence dans les ordres donnés, arbitraire et vénalité dans l'application des ordres reçus. Sous l'empereur Nicolas, c'était un comité secret qui, à l'aide de secrètes ordonnances, dirigeait les affaires du *raskol*. Les *raskolniks* de toute opinion, privés de la connaissance même des règlemens qui régissaient leur sort, étaient livrés sans défense à la cupidité de la basse administration et du bas clergé. Les *tchinovniks* (les employés) allaient parfois jusqu'à amener les dissidens à se racheter pécuniairement de pénalités imaginaires (1).

Un tel état de choses ne pouvait persister au milieu des réformes libérales qui de tous côtés ont marqué le règne d'Alexandre II. La question du *raskol* est une de celles qui occupèrent la sollicitude de l'empereur actuel dès son avénement, et qui depuis sont restées à l'ordre du jour. Dès le mois d'octobre 1858 paraissaient une circulaire et un règlement provisoire qui régit encore la matière. Suivant pour cette affaire la même voie que pour les plus graves, la même voie que pour l'émancipation, la réforme judiciaire ou la réforme militaire, l'empereur nommait vers le même temps une commission dont les longs travaux, non encore terminés, promettent de n'être pas infructueux. Nous n'exposerons pas la législation qu'il s'agit de réformer, ce serait faire tort au gouvernement qui est en train de la corriger. Il est inutile de mentionner toutes les restrictions imposées à la liberté ou au culte des dissidens, des plus inoffensifs comme des plus redoutables : l'accès des charges communales interdit aux paysans, et les priviléges de leur *guilde* enlevés aux marchands, les *raskolniks* dépouillés du droit de déposer en justice contre les orthodoxes, et privés de la faculté de sortir des frontières de l'empire, la construction de nouveaux oratoires prohibée et la réparation des anciens interdite, si ce n'est

(1) Voyez Schedo Ferroti, *le Schisme et la tolérance religieuse,* chap. XI, XII et XIV.

dans les parties de la toiture qui couvrent l'autel. Au lieu de décrire toutes ces vexations, qui pour un Français rappellent tristement toutes celles que l'ancien régime imposait aux protestans français, il nous semble préférable d'indiquer les améliorations projetées et dont la Russie espère bientôt l'application. Ces réformes feront à la fois comprendre ce que pouvait être la législation précédente, et ce qu'est encore en fait de liberté religieuse l'esprit public en Russie.

La circulaire de 1858 a déjà donné au principe de la tolérance un fondement solide en reconnaissant aux *raskolniks* nés dans le *raskol* le droit de professer librement leur culte. Des lois aujourd'hui à l'étude et qui bientôt, dit-on, seront présentées au conseil de l'empire, doivent légaliser et compléter l'émancipation des dissidens. La réforme porterait à la fois sur la liberté du culte et sur les droits civils des *raskolniks*. La distinction actuelle entre les sectes plus ou moins nuisibles serait maintenue. Aux adhérens des doctrines réputées dangereuses, aux *skoptsy*, aux *khlysty*, aux *sabbatistes*, aucun droit nouveau ne serait accordé; seulement leurs assemblées religieuses ne seraient plus poursuivies dans les maisons privées à moins que l'ordre public et la morale n'eussent à en souffrir. Aux membres des sectes reconnues comme « moins nuisibles, » aux vieux-croyans en particulier, on donnerait l'autorisation de se réunir pour la prière et le service divin dans leurs maisons, leurs chapelles, leurs cimetières; l'exercice public de leur culte demeurerait seul interdit. Ils recevraient le droit de rouvrir leurs chapelles mises sous les scellés, de réparer celles qui tombent en ruines, de remplacer celles qui auraient été démolies en convertissant sur les mêmes lieux des habitations privées en oratoires; ils n'auraient pas encore la faculté de construire de nouvelles églises. Enfin la réforme projetée rendrait la liberté aux ministres comme aux réunions des dissidens. La qualité de prêtre ou de *liseur* du *raskol*, l'appropriation même des dignités ecclésiastiques, des titres d'évêque ou d'archimandrite, a déjà cessé d'exposer à des poursuites judiciaires (1). Ce ne sont plus les ministres du *raskol*, ce sont les propagateurs du schisme ou de l'hérésie qui seuls ont à redouter les sévérités de la loi, et naturellement ce dernier délit est autrement difficile à reconnaître, autrement difficile à établir que la qualité de docteur ou de prêtre de l'hérésie. Ces réformes humaines, en partie déjà mises en pratique, seraient complétées par l'abrogation formelle des lois qui restreignent les droits civils des dis-

(1) Dans nombre de villes, les évêques vieux-croyans institués par le métropolite de Belokrinitsa vaquent librement aujourd'hui aux fonctions que leur attribuent leurs coreligionnaires.

sidens, et contre lesquelles ils n'ont aujourd'hui d'autre protection que la tolérance administrative. Les *raskolniks* redeviendraient libres de résider dans toute l'étendue de l'empire, de changer de domicile à leur gré et de voyager à l'étranger. Ils seraient autorisés à s'inscrire dans les *guildes* de marchands, à recevoir des distinctions honorifiques, des ordres ou des croix dont les Russes de toute classe sont très friands, enfin à fonder pour leurs enfans des écoles primaires. En ajoutant à toutes ces mesures l'introduction du mariage civil, ou mieux de l'enregistrement civil du mariage proclamé en octobre 1874 (1), on voit de quelles grâces, de quels bienfaits les dissidens seront redevables au règne d'Alexandre II.

Il y aurait deux choses à demander à la législation nouvelle. Ce serait d'abord une distinction nette et permanente faite à un point de vue exclusivement civil, exclusivement laïque, entre les sectes réellement dangereuses et les sectes inoffensives, entre les doctrines manifestement intolérables et les doctrines seulement bizarres, afin que la liberté des unes ne fût plus compromise par une injurieuse confusion, et qu'en étant plus isolées et mieux définies, les autres fussent plus aisées à combattre. Ce serait ensuite que pour les affaires du *raskol*, pour les affaires religieuses en général, tout fût réglé par la loi et tout jugé par un tribunal public, sans intervention d'aucune prescription secrète, sans intrusion d'aucune mesure administrative. Alors même que ce double vœu serait satisfait, la nouvelle législation ne saurait avoir la même précision, ni la liberté de conscience les mêmes garanties, que si la Russie adoptait le principe que le pouvoir civil ne poursuit que les actes opposés aux lois civiles, toute loi spéciale sur la religion étant mise de côté. Pour cela, il ne serait pas besoin d'altérer la situation ou de diminuer les priviléges de l'église dominante. Les dissidens russes pourraient être vis-à-vis de l'église orthodoxe dans la position où sont aujourd'hui les non-conformistes anglais vis-à-vis de l'église anglicane. Tout le monde y gagnerait en dignité comme en liberté, l'église et le clergé orthodoxe non moins que les *raskolniks*. Les habitudes d'activité et de *self-government* des dissidens réagiraient heureusement sur l'église, sur le peuple, sur l'état lui-même, tandis que l'instruction et le grand jour de la liberté éclaireraient peu à peu les adeptes du schisme et dissiperaient les ténèbres où s'abritent les plus grossières hérésies. Il est des plantes qui aiment l'obscurité et les lieux sombres, qui ne vivent que dans des grottes ou des caves. Un grand nombre de sectes russes ressemblent à ces plantes qui fuient la lumière, on n'a qu'à les faire sortir de leur

(1) Voyez à ce sujet notre étude de la *Revue* du 1er mai 1875.

noire retraite, qu'à les encourager à se montrer, à s'étaler au soleil pour les voir se faner et dépérir. Le but du gouvernement doit être de les contraindre à se produire au jour, de les mettre en contact avec la société et la civilisation, qui aujourd'hui agite et transforme l'empire. Vis-à-vis de ces dissidens, ce n'est ni l'église, ni l'état, ni le pope, ni le *tchinovnik* qui seront les plus utiles missionnaires, c'est la culture européenne et la liberté elle-même, et nulle autorité ne s'entendra aussi bien qu'elle à distinguer et à trier parmi ces sectes confuses les doctrines qui ont le droit ou la force de vivre.

Nous ne déciderons point combien de temps le *raskol* peut encore durer. Les religions sont vivaces, elles sont capables de tant de métamorphoses, qu'il est toujours téméraire d'en prédire la fin. Ce que l'on peut dire, c'est qu'après plus de deux siècles d'existence le schisme russe est arrivé à une époque de crise, à une époque de déclin ou de transformation. Le vent qui de l'Occident souffle aujourd'hui sur la Russie est peu favorable aux disputes théologiques. « Si le *raskol* a duré deux cents ans, dit un écrivain, c'est que le peuple russe en a dormi mille (1). » Cette boutade n'est pas sans vérité : beaucoup de ces sectes étranges et incohérentes peuvent être regardées comme les songes d'un peuple endormi ou les rêves d'une nation emprisonnée dans les liens du servage. Aujourd'hui ce peuple s'est éveillé, l'émancipation est venue le tirer du sommeil, ses yeux s'ouvrent et découvrent un champ immense de libre activité. Aux ombres incertaines et aux rêves stériles de la nuit vont succéder pour lui les travaux et les luttes du jour. L'industrie et le commerce, les écoles de toute sorte qui s'élèvent au milieu de lui, les voies ferrées qui le relient à la fois à l'Europe et à l'Asie, lui font déjà entrevoir de vastes perspectives. Pour lui aussi viendra dans un temps plus ou moins éloigné l'heure de la politique, souvent l'une des rivales ou des héritières de la religion, de la politique, qui à ses aspirations sociales donnera une forme plus nette et des formules mieux définies, mais non toujours plus rigoureuses, ni peut-être moins chimériques ou moins dangereuses.

ANATOLE LEROY-BEAULIEU.

(1) Livanof, *Raskolniki i Ostrojniki*, t. Ier, introduct., p. x.

ÉTUDE

DE

MÉTÉOROLOGIE FORESTIÈRE

I. *Des Climats et de l'influence qu'exercent les sols boisés et non boisés,* par M. Becquerel, 1853. — II. *Rapports annuels de météorologie forestière,* par M. Mathieu, sous-directeur à l'École forestière de Nancy. — III. *Rapports de la commission météorologique du département de l'Oise* pour l'année 1873-74. — IV. *La Seine,* études hydrologiques, par M. Belgrand, 1872. — V. *La Pluie et le beau temps,* par M. Gauckler, 1869.

I.

Les mouvemens généraux de l'atmosphère sont aujourd'hui, grâce au lieutenant Maury, suffisamment connus; mais les phénomènes qui les accompagnent varient suivant les circonstances locales dans lesquelles ils se produisent, c'est-à-dire suivant la topographie, la proximité de la mer, le genre de culture et la nature du sol. Parmi ces circonstances, la présence des forêts paraît exercer une influence très prononcée, quoique non encore bien définie. Cette influence, constatée depuis fort longtemps, a été dans ces dernières années l'objet d'observations suivies de la part de M. Becquerel, et plus récemment de la part de M. Mathieu, sous-directeur à l'école forestière de Nancy, et de M. Fautrat, sous-inspecteur des forêts à Senlis. C'est le résultat de ces études que je voudrais faire connaître; mais il importe tout d'abord de rappeler succinctement les phénomènes généraux dont l'atmosphère est le théâtre.

L'atmosphère qui nous entoure a une hauteur qu'on évalue à une cinquantaine de kilomètres, mais qui n'est pas partout ni toujours la même. Dans les régions élevées, l'air est très raréfié et la température très basse; dans les régions inférieures au contraire, la température de l'air s'élève en même temps que sa densité. Le poids de l'atmosphère se mesure au moyen du baromètre, dont l'état in-

dique la hauteur de l'atmosphère au-dessus de nous, et, comme dans un corps fluide les molécules se transportent toujours des points où elles sont en excès vers ceux où elles sont en défaut, il en résulte que, lorsque le baromètre est bas, c'est-à-dire lorsque la hauteur atmosphérique est peu élevée, il se produit des courans qui tendent à rétablir l'équilibre.

L'air contient toujours en suspension une certaine quantité de vapeur d'eau, et il en contient d'autant plus que la température est plus élevée; s'il vient à se refroidir, une partie de cette vapeur se condense et se résout en pluie. La compression produit le même effet que le refroidissement, tandis que la dilatation produit l'effet contraire.

Les rayons solaires aux environs de l'équateur, échauffant les masses gazeuses en contact avec la terre, les dilatent et les forcent à s'élever dans les régions supérieures, où elles forment autour du globe une espèce d'anneau gigantesque. Ces masses d'air chaud se déversent vers le nord et vers le sud, sur les pentes de cet anneau, pendant que l'air plus froid des pôles vient prendre la place qu'elles occupaient; c'est un phénomène analogue à celui qui se produit quand, dans une pièce chauffée, le tirage d'une cheminée appelle l'air extérieur. Il s'établit donc, dans chaque hémisphère, un double courant qui va du pôle à l'équateur dans les régions les plus basses de l'atmosphère, et de l'équateur au pôle dans les régions élevées. Si la terre était immobile, ces deux courans se dirigeraient directement du sud au nord et du nord au sud; mais à cause du mouvement de rotation du globe, qui s'opère dans le sens de l'ouest à l'est, et qui est plus rapide à l'équateur que vers les pôles, la molécule d'air, en s'avançant vers le nord, dévie de plus en plus vers l'est, en sorte que le courant qui va de l'équateur au pôle boréal devient successivement d'abord vent du sud-ouest, puis vent d'ouest. Ce courant d'ailleurs laisse échapper de nombreuses dérivations, dues à ce que, par suite du rétrécissement des méridiens, l'air en arrivant au pôle est refoulé sur lui-même et s'échappe dans diverses directions. Le courant qui du pôle retourne vers l'équateur rencontre des parallèles où la vitesse de rotation vers l'est est de plus en plus grande; il s'infléchit donc vers l'ouest et tend à devenir un vent d'est, et, comme il va en s'élargissant, il devient de plus en plus faible.

Suivant que ces courans traversent des continens ou des océans, ils se dessèchent ou se saturent d'humidité et amènent avec eux le beau temps ou la pluie. Aux environs de l'équateur, le soleil puise dans la mer des quantités d'eau considérables qui forment cette zone nuageuse que les Anglais appellent *cloud-ring;* une partie de cette eau retombe immédiatement par suite du refroidissement qu'elle éprouve dans les hautes régions de l'atmosphère, le surplus

est entraîné par le courant équatorial vers les régions tempérées de l'Europe, et se résout en pluie à mesure que la température s'abaisse, ou que des circonstances locales provoquent la condensation des vapeurs en suspension; mais, lorsque ce courant revient du pôle, il a perdu à peu près toute l'humidité qu'il renfermait, et, comme il traverse des contrées de plus en plus chaudes, il peut en absorber une quantité de plus en plus grande avant d'arriver à l'état de saturation, et devient un vent desséchant. Dans notre hémisphère, il existe un double courant équatorial prenant naissance l'un sur l'Océan-Pacifique, l'autre sur l'Atlantique. Ce dernier suit à peu près le courant marin du *gulf-stream*, s'infléchit vers l'est en avançant vers le nord, et devient un vent d'ouest à la hauteur de la Suède et de la Finlande. Parvenu dans ces régions et déjà sensiblement refroidi, il se transforme en courant polaire, s'étend sur l'ancien continent et revient à l'équateur en soufflant du nord-est, après avoir passé sur l'Europe orientale et sur une partie de l'Asie.

Telle est la direction générale des grands courans dont le lit cependant se déplace dans de certaines limites par des causes encore peu connues. On peut néanmoins tirer de ces données des indications précieuses qui permettent de savoir à l'avance quel sera le caractère d'une saison. Lorsque le courant équatorial passe sur l'Europe, on peut prédire que l'hiver y sera tiède et humide, l'été froid et pluvieux; lorsqu'au contraire nous nous trouvons sur le chemin du courant polaire, l'hiver sera sec et froid, l'été sec et chaud; enfin lorsque nous sommes sur la limite des deux courans, nous subissons des alternatives de pluie et de beau temps. Ce ne sont là toutefois que des indications générales, qui fournissent un des élémens du problème, mais qui n'en donnent pas la solution complète, parce que bien des circonstances diverses viennent en modifier les termes.

L'une de ces circonstances, et non la moins importante, est l'action de la lune. Cette action, niée par Arago et par de nombreux savans après lui, est au contraire considérée comme capitale par tous les cultivateurs et par tous les marins depuis la plus haute antiquité, et il paraît difficile que dans ce cas l'opinion générale n'ait pas raison contre ces savans. Dans un opuscule intitulé *la Pluie et le beau temps*, M. Gauckler, ingénieur des ponts et chaussées, a cherché à donner de l'influence lunaire une explication scientifique. Pendant sa rotation diurne, la terre présente successivement tous ses méridiens à son satellite, qui, en vertu de la loi de gravitation, produit des marées atmosphériques comme elle produit des marées maritimes. D'autre part la lune, dans sa révolution autour de la terre, se transporte tantôt au nord, tantôt au sud de l'équateur, et par conséquent traverse deux fois l'anneau équatorial, au moment

de la nouvelle et au moment de la pleine lune, c'est-à-dire aux syzygies. Si elle coupe cet anneau au-dessus d'un continent où l'atmosphère renferme peu d'humidité, elle entraîne avec elle vers le nord un courant d'air sec qui amène le beau temps; si au contraire elle coupe l'anneau au-dessus d'un océan, l'air humide entraîné vers nos régions y occasionne de la pluie. Ce n'est pas au moment même des syzygies que cet effet se fait sentir en Europe, on le constate trois ou quatre jours après, c'est-à-dire après le laps de temps nécessaire au courant d'air pour arriver jusqu'à nous; c'est ce qui explique la règle d'après laquelle le maréchal Bugeaud opérait ses mouvemens militaires, et qui consiste à considérer le temps qu'il fait les cinquième et sixième jours de la lune comme celui qu'il fera pendant la lune entière (1). L'effet des marées lunaires varie du reste beaucoup suivant la topographie des lieux sur lesquels elles se produisent, et ce n'est que par des observations multipliées qu'on pourra être fixé d'une manière certaine sur cette question encore controversée.

Une autre cause de perturbation atmosphérique, ce sont les bourrasques. M. Le Verrier, ayant eu l'idée de centraliser les observations faites non-seulement par les comités des départemens, mais par tous les observatoires de l'Europe, a pu indiquer sur une carte muette, par des signes conventionnels, l'état de l'atmosphère tous les jours à huit heures du matin. M. Marié-Davy, qui était chargé de ce service, imagina de réunir par des courbes tous les points d'égale pression barométrique; il constata que ces courbes étaient concentriques autour du point où la pression était la plus faible, que celle-ci s'élevait à mesure qu'on s'éloignait de ce point, et que les vents soufflaient toujours circulairement dans un sens opposé à la marche des aiguilles d'une montre, autour du centre de dépression, qui lui-même restait calme. Comme ces phénomènes se reproduisaient constamment de la même manière, mais sur des points différens, il en conclut qu'on se trouvait en présence de tourbillons atmosphériques ou bourrasques qui se déplaçaient avec une vitesse de 10 à 15 lieues à l'heure, et marchaient tous dans la direction de l'est. Les bourrasques, qui semblent être les remous que le grand fleuve aérien engendre le long des rives mobiles entre lesquelles il coule, se forment dans les régions équatoriales, remontent vers le nord en suivant le littoral de l'Amérique, abordent l'Europe à la hauteur de l'Islande, de la Suède et même de la France, et vont se perdre ensuite dans l'extrême Orient après avoir traversé l'Europe : elles se succèdent d'ailleurs à des intervalles assez rapprochés; mais, aussitôt qu'elles apparaissent, la présence en est si-

(1) *Prima, secunda, tertia nulla, quarta aliquis, quinta, sexta qualis, tota luna talis.*

gnalée aux stations météorologiques établies dans les ports de mer en France et en Angleterre, et l'on prémunit ainsi les marins contre les chances de mauvais temps. Cette belle découverte a déjà épargné des milliers de vies humaines.

S'il est important pour les marins de connaître à l'avance l'approche des tempêtes et la direction des vents, il serait extrêmement précieux pour les cultivateurs de savoir à quelques jours près le temps qu'il fera; de là ces dictons si nombreux qui ont cours dans les campagnes, et qui, pour ne pas reposer sur une base scientifique, n'en renferment pas moins quelquefois une parcelle de vérité. Les observations multipliées auxquelles on se livre depuis plusieurs années ont déjà permis de constater certains faits qu'on ne peut encore formuler en loi et dont on ignore la cause, mais dont on peut dès aujourd'hui faire son profit pour la prédiction du temps à courte échéance. Ainsi M. Ch. Sainte-Claire Deville a observé que du 9 au 14 de chaque mois il se produit toujours un abaissement relatif de température. Ce fait a été confirmé jusqu'ici par d'autres observateurs, notamment par M. Sartiaux, ingénieur des ponts et chaussées, dans les stations météorologiques du département de l'Oise. S'il passe un jour à l'état de loi, il fournira aux cultivateurs un précieux renseignement. Lorsqu'en effet dans les mois, dangereux pour l'agriculture, d'avril et de mai les températures *minima* des premiers jours auront été voisines de zéro, il y aura beaucoup de probabilités pour que du 9 au 14 la température baisse au-dessous de ce point, et pour qu'il survienne des gelées. Il sera donc prudent dans ce cas de prendre les précautions commandées par les circonstances. Une indication analogue pourra être fournie par l'observation attentive du baromètre. M. Sartiaux en effet, en comparant la marche de cet instrument à celle du thermomètre, a reconnu que les courbes des oscillations de l'un et de l'autre sont à peu près parallèles, mais non synchroniques, les variations barométriques précédant de deux à cinq jours les variations thermométriques; mais à chaque *maximum* ou *minimum* de pression correspond à quelques jours d'intervalle un *minimum* ou un *maximum* de température. L'observation du baromètre évitera donc aux cultivateurs de désagréables surprises, et leur permettra de se mettre en garde contre les météores dangereux. Cependant, comme chaque cultivateur ne peut avoir chez lui les instrumens de précision nécessaires, dont le plus souvent d'ailleurs il ne saurait pas se servir, c'est aux commissions météorologiques départementales qu'il appartient de faire connaître au public les phénomènes probables qui peuvent l'intéresser. Ces commissions, qui n'existent encore que dans quelques départemens, pourraient rendre de cette façon d'incalculables services, ainsi d'ailleurs que vient de le faire celle

de l'Oise à propos du régime des cours d'eau. MM. Dausse et Belgrand, par les nombreuses expériences qu'ils ont faites dans le bassin de la Seine, ont constaté que les pluies tombées pendant les mois chauds, c'est-à-dire de mai à octobre, s'évaporent en grande partie, et n'ont qu'une influence restreinte sur le régime des cours d'eau, tandis que les pluies de la saison froide pénètrent dans les couches inférieures du sol, et contribuent presque exclusivement à l'alimentation des rivières. Lors donc que la saison froide est pluvieuse, on peut affirmer que les cours d'eau seront pourvus pendant toute l'année, quand même l'été serait sec; si au contraire la saison froide est sèche, les cours d'eau baisseront, lors même que l'été serait humide. S'appuyant sur cette loi, la commission météorologique, ayant remarqué que du 1er novembre 1873 au 30 avril 1874 il n'était tombé dans le département de l'Oise qu'une quantité de pluie de beaucoup inférieure à la moyenne, — $0^m,17$ au lieu de $0^m,26$, — a pu faire connaître par les journaux locaux que pendant l'été les cours d'eau seraient très bas. Grâce à cet avis, un grand nombre d'industriels ont pris leurs mesures à temps, et ont eu recours à la vapeur pour remplacer la force motrice qui leur faisait défaut. On voit par là ce qu'on pourrait attendre, non plus seulement au point de vue scientifique, mais au point de vue pratique, d'un service météorologique bien organisé.

II.

Nous venons d'exposer brièvement les lois qui règlent les mouvemens généraux de l'atmosphère; mais l'action de ces lois se modifie suivant les circonstances où elles s'exercent, et l'on peut dire que, si la pluie se forme sous l'équateur, ce sont les accidens locaux qui en déterminent la chute dans nos pays. L'atmosphère est dans ce cas comme une éponge imbibée dont la moindre pression lui fait abandonner l'eau qu'elle contient. Parmi ces accidens, la présence des forêts est prépondérante, et c'est elle que nous nous proposons d'étudier ici.

L'influence des forêts sur les climats et sur la physique du globe a été très contestée; niée par les uns, elle a été admise par les autres, sans que toutefois ceux-ci fussent d'accord sur le sens dans lequel elle s'exerce. C'est que les phénomènes par lesquels cette influence se manifeste sont complexes et souvent masqués les uns par les autres; aussi risque-t-on de tomber dans la confusion, si l'on ne prend pas le soin de les analyser séparément. Or, en recherchant les divers modes par lesquels les forêts peuvent agir sur le climat d'un pays, nous remarquons qu'elles ont une action chimique, une action physique, une action physiologique, enfin une action méca-

nique. L'action chimique résulte de la décomposition, par les organes foliacés des arbres, de l'acide carbonique de l'air, amenant la fixation du carbone dans les tissus ligneux et le rejet de l'oxygène dans l'atmosphère. L'action physique des forêts se manifeste par l'accroissement des propriétés hygroscopiques que les détritus végétaux procurent au terrain boisé, par les obstacles que les cimes des arbres mettent à l'évaporation du sol, enfin par les barrières qu'elles opposent aux mouvemens de l'air. L'action physiologique est le résultat de la transpiration des feuilles, qui restituent à l'atmosphère une partie de l'eau que les racines ont puisée dans le sol; enfin l'action mécanique est produite par les racines qui retiennent les terres, en empêchent le ravinement et facilitent l'infiltration des pluies dans les couches inférieures. Nous allons examiner séparément chacune de ces actions et rechercher les conséquences qu'on peut en tirer.

Quel peut être, au point de vue climatologique, l'effet de la décomposition de l'acide carbonique de l'air et de l'assimilation du carbone? *A priori*, on peut affirmer que cet effet doit être un abaissement de température, attendu que, par cela seul que le bois en brûlant dégage de la chaleur, le bois en se formant doit en absorber. Aussi peut-on considérer les forêts comme de vastes appareils de condensation destinés à puiser le calorique dans l'atmosphère et à l'emmagasiner sous forme de bois jusqu'au jour où celui-ci en brûlant le restituera à la circulation générale. Les faits confirment ce raisonnement purement théorique. Dans son savant ouvrage intitulé *des Climats et de l'influence qu'exercent les sols boisés et non boisés*, M. Becquerel avait déjà constaté ce phénomène et cité de nombreux exemples de l'abaissement de température dû à la présence des forêts. M. Boussingault, dans son voyage aux régions équinoxiales, a fait des observations directes et montré que la température moyenne des régions boisées est toujours plus basse, parfois de 2 degrés, que celle des régions dénudées. Depuis lors de nouvelles et nombreuses observations ont eu lieu, qui ont mis ce fait hors de doute. M. Mathieu a depuis 1866 entrepris des expériences comparatives sur la température des régions boisées et des régions déboisées. Il a établi ses stations d'observations, l'une aux Cinq-Tranchées, à 8 kilomètres de Nancy, au milieu de la forêt de Haye; la deuxième à Bellefontaine, sur la limite même de la forêt; enfin la troisième à Amance, à 16 kilomètres de Nancy, en terrain découvert, et dans une région qui, sans être dépourvue de bois, est plus spécialement agricole. Il y a installé des pluviomètres, des thermomètres et des atmidomètres pour mesurer l'évaporation. Ses observations, continuées depuis dix années, l'ont conduit aux résultats suivans, qui se sont constamment reproduits et qui peuvent

dès lors être considérés comme dépendant d'une loi générale. En forêt, la température moyenne est toujours plus basse qu'en terrain dénudé, mais la différence est moins sensible en hiver qu'en été; les températures maxima sont toujours plus basses, et les températures minima plus élevées. En forêt, le refroidissement et l'échauffement se produisent avec plus de lenteur, la température y est plus égale du jour à la nuit, d'un jour à l'autre, de saison à saison; les chaleurs et les froids subits, s'ils n'ont pas de durée, ne s'y font pas sentir, — d'où l'on peut conclure que, si les forêts tendent à abaisser la température générale d'un pays, par contre elles en diminuent les écarts et en éloignent les météores dangereux.

Par cela seul que la température y est plus basse, il doit pleuvoir davantage sur un sol boisé que sur un sol nu. L'expérience confirme encore ce raisonnement. M. Mathieu, en comparant la quantité de pluie tombée dans les différentes stations, a pu formuler la conclusion suivante. La quantité de pluie qui tombe dans une région boisée est de 6 pour 100 supérieure à celle qui tombe dans une région dénudée, le couvert de la forêt retient environ un dixième de cette eau; mais, comme l'évaporation est cinq fois moins considérable sous bois que hors bois, le sol de la forêt conserve encore sa fraîcheur après que les terres labourées sont depuis longtemps desséchées.

M. Fautrat a donné à ses expériences plus de précision encore. Craignant qu'on ne pût contester les résultats obtenus par M. Mathieu à cause de l'éloignement des stations d'observation, il a établi les siennes à peu près sur le même point, à Fleurines, village situé au milieu de la forêt d'Halatte. Afin de connaître exactement la quantité de pluie tombée, il a placé l'un de ses pluviomètres à 7 mètres au-dessus d'un massif de la forêt, et l'autre en plaine, à la même hauteur, à 200 mètres seulement du premier. Il a constaté que, pendant les huit mois qu'ont duré les expériences, il était tombé dans le premier 300^{mm} d'eau, tandis que le second n'en avait reçu que 275^{mm}, soit une différence en faveur de la forêt de 25^{mm}, ou de 8 pour 100. Le psychromètre indiquait également que le degré de saturation de l'air au-dessus du bois était plus grand qu'en terrain découvert, de 63 degrés au lieu de 61 degrés. Ces résultats sont extrêmement frappans, car, si l'on constate une différence aussi sensible entre deux stations aussi voisines, on peut se figurer combien cette différence doit être plus grande quand il s'agit de points assez distans pour que l'action de la forêt ne se fasse plus sentir sur les plus éloignés.

C'est précisément ce que M. Cantégril, inspecteur des forêts à Carcassonne, a montré de son côté en répartissant des pluviomètres sur divers points du département, les uns en forêt ou en région

boisée, les autres à des distances éloignées de tout massif de bois; il a reconnu que dans les régions forestières les pluies sont plus abondantes et plus fréquentes que dans les régions dénudées, où la pluie ne tombe que rarement, et seulement par ondées à la suite d'orages. Ce phénomène d'ailleurs est facile à expliquer. Dans un pays dénudé, le sol s'échauffe rapidement, échauffe l'air ambiant, qui se dilate, s'élève et absorbe sans les condenser les vapeurs que les vents de la mer entraînent avec eux. Ces vapeurs ne se résolvent en pluie que lorsqu'un vent contraire, venant arrêter le courant primitif, en comprime les couches, qui abandonnent alors l'eau qu'elles contiennent. En région boisée au contraire, l'air ambiant ne s'échauffe pas, et l'humidité qu'il contient se condense naturellement et sans perturbation atmosphérique. Ainsi par exemple, s'il pleut fort peu sur le versant occidental du Jura, c'est parce que la vapeur d'eau que contient le vent d'ouest est précipitée en pluie par les forêts du versant opposé, et que ce vent arrive desséché de l'autre côté de la montagne. Il s'ensuit que c'est surtout dans les pays chauds qu'il faut conserver les forêts et qu'il faut en créer de nouvelles quand elles ont disparu, parce que d'une part elles abaissent la température, et que de l'autre elles provoquent des pluies, sans lesquelles il n'y a pas de végétation possible. Tous ceux qui ont visité l'Algérie disent que le salut de notre colonie est à ce prix. De l'action chimique des forêts dépend aussi la propriété qu'ont certaines essences d'assainir le climat en décomposant les miasmes délétères. On sait que les plantations d'arbres sont une condition de salubrité pour les villes, et qu'elles sont indispensables dans les cimetières pour empêcher les émanations putrides.

Arrivons à l'examen des phénomènes résultant de l'action physique des forêts. On a vu que, dans les expériences faites par M. Fautrat, il était tombé en terrain découvert 275^{mm} d'eau, tandis que sur le massif boisé il en était tombé 300^{mm}. Une partie de cette dernière ayant été arrêtée par le feuillage des arbres, il n'en est arrivé jusqu'au sol que 179^{mm}, c'est-à-dire environ 60 pour 100 de la quantité tombée et 98^{mm} de moins qu'en terrain nu; mais cette différence est plus que compensée par la différence d'évaporation qui se produit de part et d'autre. En plaine, où le soleil et le vent exercent leur action sans obstacle, l'évaporation est à peu près cinq fois plus considérable qu'en forêt, où le dôme de feuillage, la couche des feuilles mortes forment des écrans contre l'action solaire, et où la tige des arbres supprime celle du vent. Il en résulte que, si le sol de la forêt reçoit moins d'eau que celui de la plaine, par contre il en conserve davantage et l'emmagasine dans les couches inférieures. D'ailleurs il ne faut pas perdre de vue que pendant l'hiver, alors que les arbres sont dépouillés de leurs

feuilles, presque toute l'eau qui tombe arrive jusqu'au sol, et l'on sait que ce sont les pluies d'hiver qui surtout alimentent les cours d'eau. Les forêts ralentissent également la fonte des neiges et permettent aux eaux qui en proviennent de s'infiltrer peu à peu dans le sol, au lieu de s'écouler rapidement et superficiellement dans la vallée. Ces résultats peuvent varier suivant que le sol est plus ou moins perméable; mais il résulte des expériences que nous avons citées que, dans des circonstances identiques, les terrains boisés retiennent plus d'eau que les terrains dénudés.

Un autre phénomène résultant de l'action physique des forêts est l'obstacle qu'elles opposent aux mouvemens atmosphériques. Les arbres en effet, en brisant le courant d'air, l'obligent à s'élever au-dessus du massif, où il se trouve comprimé par les couches supérieures, et forcé d'abandonner par conséquent une partie de l'humidité qu'il contient; c'est donc une nouvelle cause de pluie que nous retrouvons ici. Les forêts agissent aussi comme abris, en protégeant nos cultures contre l'action du vent. Sous ce rapport, il est vrai, de simples lignes d'arbres produisent le même effet; c'est ainsi qu'en Provence des rideaux de cyprès garantissent les terres cultivées contre le souffle du mistral, et qu'en Normandie les rangées d'arbres plantées sur les talus qui entourent les prairies permettent aux pommiers de fleurir et de fructifier.

Il n'est pas douteux non plus que les forêts n'aient une certaine influence sur les orages et sur le magnétisme terrestre. Les orages sont moins fréquens et surtout moins violens dans les régions boisées que dans celles qui ne le sont pas. Il semble que les forêts, en provoquant des pluies plus fréquentes, soutirent à l'atmosphère l'électricité qu'elle contient, et qui dans les régions dénudées s'accumule sur un même point et se décharge d'un seul coup. C'est surtout sur la formation de la grêle que les forêts paraissent avoir une action décisive. M. Becquerel, en notant sur la carte les points où des orages à grêle ont éclaté, a reconnu que les forêts en étaient généralement préservées, et que les orages de cette nature semblaient s'écarter des massifs boisés. M. Cantégril m'a cité un fait très curieux dont il a été le témoin et qui confirme de tout point cette observation. Le 8 juin 1874, un orage épouvantable a traversé la partie sud du département de l'Aude, qui est couverte de sapinières. Il marchait comme d'habitude du nord-ouest au sud-est, et avait ravagé le département de l'Ariége avant d'arriver dans l'Aude. Dès que l'orage fut parvenu au-dessus des forêts, la grêle cessa de tomber; mais, lorsqu'il eut atteint les Pyrénées-Orientales, où le déboisement est à peu près complet, la grêle recommença et dévasta les cinq ou six premières communes qui se trouvaient sur

son chemin. Et cependant au-dessus des forêts l'air était chargé d'électricité, car pendant le passage de l'orage sur les sapinières huit sapins furent foudroyés et réduits en morceaux. Cette action des forêts me paraît pouvoir être expliquée d'une manière assez simple. La grêle est due à l'évaporation très rapide que subit la pluie en traversant des couches d'air très sèches, et qui lui enlève une assez grande quantité de chaleur latente pour la congeler. Elle doit donc se former plus fréquemment dans les régions dénudées, où l'air échauffé par le sol ne contient pas d'humidité, que dans les régions boisées, où, l'air étant toujours humide, l'évaporation de la pluie se fait beaucoup plus lentement. Ces phénomènes d'ailleurs n'ont pas encore fait l'objet d'études assez suivies pour qu'il soit possible de formuler, en ce qui les concerne, aucune loi précise.

Au point de vue physiologique, les forêts puisent dans le sol une certaine quantité d'humidité; elles en assimilent une partie dans les tissus ligneux et rejettent le surplus dans l'atmosphère par la transpiration des feuilles. Elles agissent ici dans un sens opposé à celui que nous avons d'abord constaté, et qui est au contraire la conservation de l'eau dans le sol. Il est donc utile d'examiner si ces actions n'arrivent pas à se contre-balancer. Pour ce qui est de l'eau assimilée par les tissus ligneux, elle est très peu importante par rapport à la quantité de pluie tombée. Les élémens constitutifs de l'eau, l'hydrogène et l'oxygène, entrent environ pour moitié dans la composition du bois, en sorte que, sur une production annuelle par hectare de 4 mètres cubes de bois pesant 3,200 kilogr., l'eau n'entre que pour 1,600 kilogr., chiffre insignifiant comparé aux 5 ou 6 millions de kilogr. de pluie que reçoit annuellement chaque hectare. La transpiration des feuilles réclame plus d'eau, mais on peut admettre qu'elle est proportionnelle aux surfaces herbacées des feuilles; or un hectare de forêt de hêtre donne environ 4,600 kilogr. de feuilles desséchées, chiffre à peine égal à celui du fourrage produit par les prairies naturelles ou artificielles, d'où l'on peut conclure que les bois n'évaporent pas plus d'eau que toute autre culture. D'après les expériences faites par M. Risler, agriculteur à Calèves, ils en évaporent même beaucoup moins, car, tandis que par décimètre carré de surface foliacée la luzerne évapore par heure $0^{gr},46$ d'eau, le chou $0^{gr},25$, le blé $0^{gr},175$, la pomme de terre $0^{gr},085$, le chêne n'en évapore que $0^{gr},06$ et le sapin $0^{gr},052$. Ainsi, contrairement à ce qu'on pourrait croire, les forêts demandent pour végéter moins d'eau que les autres plantes et n'en enlèvent au sol qu'une quantité relativement peu considérable.

Ce qui a pu faire supposer qu'il en était autrement, c'est le pouvoir asséchant que possèdent certaines essences. On a constaté par exemple que les pins dessèchent rapidement les terrains humides

sur lesquels ils sont plantés et assainissent les sols marécageux. En Sologne, les plantations de pins ont fait disparaître les marais; dans les dunes de Gascogne, elles ont étanché les eaux stagnantes qui s'accumulaient au fond des vallons; dans la forêt de Saint-Amand (Nord), la substitution du pin aux essences feuillues a eu pour effet de dessécher les mares qui s'y trouvaient, d'assainir le terrain et même de faire tarir les sources à proximité desquelles les plantations avaient été faites. Après l'exploitation des pins, les marécages ont reparu, et les sources se sont remises à couler. L'eucalyptus jouit des mêmes propriétés que le pin à un degré bien plus grand encore, et permettra sans doute, grâce à cette circonstance, la mise en culture dans les régions méridionales des terrains jusqu'ici abandonnés à cause de leur insalubrité. Cependant rien ne prouve que ces phénomènes soient dus à la transpiration des feuilles, car, si le pin avait besoin pour végéter d'une si grande quantité d'eau, on ne s'expliquerait pas comment il pousse avec tant de vigueur sur les sols les plus maigres et les plus secs. Je pense pour mon compte que cette propriété asséchante est due non aux feuilles, mais aux racines, qui, s'étendant au loin, augmentent la perméabilité du sol et par une sorte de drainage facilitent l'infiltration de la pluie dans les couches profondes. Quoi qu'il en soit, c'est un phénomène qui a besoin d'être analysé de plus près.

Nous arrivons à l'étude de l'action mécanique que les forêts exercent sur le sol. Cette action est celle qui a été le moins contestée, parce que les phénomènes qui la constatent frappent tous les yeux. En maintenant les terres par leurs racines, elles empêchent le ravinement des montagnes et par conséquent la formation des torrens. Dans les Alpes, ces torrens sont formés par des pluies d'orage qui, tombant sous forme d'ondées sur les pentes friables et dénudées des montagnes, ravinent le sol et répandent dans la vallée les matériaux qu'elles entraînent avec elles, en recouvrant les cultures d'un immense manteau de pierres et de rochers. M. Surell, dans son bel ouvrage sur *les Torrens*, a constaté que ce fléau ne peut être attribué qu'au déboisement, puisque partout où les montagnes ont été déboisées, des torrens nouveaux se sont formés, partout au contraire où l'on a reboisé, les anciens torrens se sont éteints. Le premier, il a érigé en théorie que le reboisement devait être la base de la reconstitution de cette région, et il a été en quelque sorte le promoteur de la loi de 1860. Les résultats qu'ont donnés les travaux exécutés en vertu de cette loi ont de tout point confirmé ses prévisions, et les rapports annuels que publie l'administration forestière mentionnent un grand nombre de faits qui constatent l'efficacité des reboisemens pour empêcher l'effondrement des montagnes. Avant d'y procéder, on commence en général par construire

au travers des torrens des barrages, dont on consolide ensuite les berges au moyen de plantations. « L'efficacité de ces travaux, aussi simples qu'économiques, dit l'un de ces rapports, est remarquable. Les eaux, retenues de toutes parts dans leur chute, se précipitent avec beaucoup moins de violence et de rapidité; une grande partie des matériaux qu'elles entraînent se trouve arrêtée derrière les barrages, et l'accumulation de ces matériaux, jointe à l'active végétation des boutures, tend à faire disparaître les effets du ravinement entre les barrages successifs et à effacer en quelque sorte le torrent par la suppression des sillons ramifiés dont il se compose. »

« Les pluies diluviennes, dit un autre de ces rapports, tombées pendant le mois de septembre 1866 dans l'Auvergne, le Vivarais et la Savoie, ont transformé presque instantanément les plus minces ruisseaux en torrens furieux; partout où les montagnes étaient dénudées, les ponts ont été emportés, les vallées couvertes de déjections; partout au contraire où des barrages avaient été entrepris, les terres ont été maintenues sur les pentes et les plaines à l'abri des ensablemens. »

Nous voyons dans le compte-rendu des travaux faits en 1868 un autre exemple qui mérite d'être cité; c'est celui du torrent de Sainte-Marthe dans les Hautes-Alpes. « Tout se trouve réuni dans ce torrent pour y produire les effets les plus connus des torrens des Alpes. Le bassin de réception, entièrement dénudé, forme un entonnoir dans lequel les eaux, au moment des orages, se concentrent presque immédiatement. Cette masse d'eau, se précipitant sur les pentes rapides du thalweg, arrachait d'abord aux flancs des berges supérieures des quantités considérables de pierres et de blocs de toute dimension. Plus bas, le tout se mélangeait à des laves noires fournies par l'effondrement des berges inférieures, et cette espèce d'avalanche, se précipitant avec une violence à laquelle rien ne pouvait résister, venait déboucher dans le fond de la vallée à l'extrémité de la gorge qui forme le sommet du cône de déjection. Les plus belles propriétés des environs d'Embrun, d'une valeur d'au moins 300,000 francs, une route impériale avec un pont et des digues appartenant à l'état d'une valeur de plus de 200,000 francs, un chemin vicinal de grande communication, tout était menacé de destruction. C'est dans ces circonstances que le torrent de Sainte-Marthe a été attaqué en 1865; on y a établi 200 petits barrages, dont on a consolidé les berges avec des plantations, si bien qu'aujourd'hui le torrent est éteint et que les plus forts orages peuvent s'abattre sur le bassin sans produire d'autres effets que de gonfler les eaux, mais sans entraîner aucune matière. »

En présence de semblables résultats qui se produisent journellement, les populations, qui dans l'origine s'étaient montrées très

hostiles au reboisement dans la crainte de voir diminuer l'étendue de leurs pâturages, sont revenues de leurs préventions et sollicitent elles-mêmes le reboisement des torrens qui les menacent, et chaque année les conseils-généraux, rendant justice aux efforts et au dévoûment des agens forestiers, votent des fonds pour activer l'exécution de ces travaux, qui doivent régénérer la contrée. Grâce au concours de tous, mais surtout des agens subalternes, il a été reboisé dans diverses régions, depuis 1860 jusqu'en 1868, année du dernier compte-rendu, près de 80,000 hectares dont 21,000 environ l'ont été par l'administration et 59,000 volontairement par les communes ou les particuliers propriétaires : preuve évidente que l'efficacité de ces travaux est reconnue partout, et que la loi de 1860 sur le reboisement a été un véritable bienfait.

III.

Des diverses actions que nous venons d'analyser, et qui s'exercent séparément, résulte une action générale qui caractérise dans son ensemble l'influence des forêts au point de vue du climat et de la configuration physique d'une contrée. Cette influence n'est pas la même partout et varie suivant les régions, la nature du sol, les essences mêmes qui composent les massifs; on peut néanmoins affirmer que les forêts exercent une action frigorifique très accentuée dans les pays chauds, plus faible et même nulle dans les pays froids. C'est ainsi qu'à l'époque où la Gaule était couverte de bois, la température y était beaucoup plus basse, et qu'au dire de César la plupart des fleuves, même le Rhône, gelaient assez fort pour pouvoir porter des armées. Tandis que dans les régions déboisées les pluies sont rares, mais d'une grande violence, et que, se précipitant avec fureur au fond des vallées, elles font déborder les rivières, elles sont dans les régions boisées beaucoup plus fréquentes, et grâce à l'humus qui couvre le sol, aux cimes des arbres qui empêchent l'évaporation, aux obstables de toute nature qui arrêtent l'écoulement superficiel, aux racines qui font l'office de drains verticaux, elles pénètrent dans les couches inférieures pour reparaître plus loin sous forme de sources et de cours d'eau. Ces pluies mettent ainsi pour arriver au thalweg de la vallée un temps beaucoup plus long, et alimentent les rivières d'une façon plus régulière et plus continue qu'elles ne le font dans les terrains dénudés, où elles s'écoulent superficiellement en engorgeant le lit des ruisseaux, et les laissant ensuite à sec pendant une partie de l'année. Il semble donc que les forêts emmagasinent l'eau qui tombe et ne lui permettent de s'écouler que peu à peu; aussi, lorsqu'elles couvrent toute une région, peut-il arriver que le sol, étant déjà complète-

ment imprégné, ne puisse absorber les nouvelles pluies, et qu'il se produise alors des débordemens. C'est en effet ce qu'on observe dans les vastes forêts marécageuses de l'Amérique et de l'Afrique équatoriale, où les eaux tombées pendant la saison des pluies, ne pouvant s'écouler assez rapidement, restent à l'état stagnant et couvrent le sol jusqu'au retour du beau temps. Ainsi une trop grande étendue de forêts peut occasionner des effets analogues à ceux que produit une absence complète de bois, et c'est là une cause de confusion qui n'a pas encore été suffisamment signalée.

Nous n'ignorons pas que cette influence des forêts sur le régime des eaux, telle que nous venons de l'exposer, n'est pas admise par tous les observateurs, et qu'il s'en trouve beaucoup, et de fort éminens, qui la contestent, au moins dans une certaine mesure. Nous ne parlerons pas de ceux qui, comme M. Vallès, ont fait des travaux de circonstance, et n'ont eu d'autre but, en publiant leurs ouvrages, que de donner une apparence scientifique aux argumens par lesquels M. Fould a cherché en 1865 à justifier son projet d'aliénation des forêts de l'état (1). On se rappelle comment ce projet fut accueilli par l'opinion publique, et comment la presse entière se prononça contre une mesure qui eût ajouté des ruines de plus à toutes celles que l'empire nous a laissées (2). Devant cette opposition énergique, le gouvernement dut retirer son malencontreux projet. Mais nous avons à répondre à d'autres ouvrages d'une portée plus sérieuse, et qui n'ont pas été faits pour les besoins d'une cause. Dans le beau livre qu'il vient de publier (3), l'éminent ingénieur de la ville de Paris, M. Belgrand, consacre un chapitre tout entier à l'examen de la question qui nous occupe, et, s'il ne nie pas d'une manière absolue que les forêts exercent une influence sur le régime des fleuves, du moins pense-t-il qu'elle est très peu sensible. Divisant les terrains en terrains perméables et en terrains imperméables, il admet que les inondations ne se produisent que lorsque de grandes pluies accompagnent la fonte des neiges. Dans les terrains imperméables, l'eau ruisselle à la surface, se précipite dans le fond des vallées et provoque une crue dans le cours d'eau; si les crues se produisent simultanément dans tous les affluens d'un fleuve, le débordement de celui-ci devient inévitable. Dans les terrains perméables au contraire, l'eau s'infiltre dans le sol et ne reparaît à la surface que lorsqu'après avoir rencontré une couche

(1) *De l'Aliénation des forêts, au point de vue gouvernemental, financier, climatologique et hydrologique,* par M. Vallès, ingénieur en chef des ponts et chaussées.

(2) Voyez, dans la *Revue* du 1er mars 1866, l'étude sur *l'Aliénation des forêts de l'état.*

(3) *La Seine, études hydrologiques sur le régime de la pluie, des sources et des eaux courantes,* par M. Belgrand, membre de l'Institut.

imperméable elle se montre plus loin sous forme de source; elle n'occasionne donc pas de crue subite. Nous ne nions point que les choses ne se passent ainsi, nous ferons seulement observer qu'il y a des degrés dans la perméabilité ou l'imperméabilité des terrains, et que les forêts en augmentant la première diminuent par cela même les chances de crue. M. Belgrand d'ailleurs a reconnu que, de tout le bassin de la Seine, c'est dans la région du Morvan qu'il pleut davantage; or c'est précisément la région la plus boisée, et qui, grâce à ses forêts, forme une espèce de réservoir naturel d'alimentation. M. Belgrand, il est vrai, affirme que, d'après ses expériences, les crues qui se produisent dans les torrens de cette région se comportent de la même façon et mettent le même temps à se produire, soit que ces torrens proviennent de versans boisés, soit qu'ils proviennent de versans déboisés; mais il reconnaît que les forêts empêchent le ravinement des terres. Ce fait seul a une grande importance, et suffirait pour montrer combien les forêts sont précieuses pour régulariser le régime des fleuves. Quand les rivières descendent des régions boisées et par conséquent à l'abri du ravinement, le lit est régulier et n'est pas encombré de matériaux de transport. S'il survient de grandes pluies, la rivière déborde, les eaux couvrent la plaine, détruisent quelques récoltes, mais les pertes se réparent aisément, une fois que les eaux se sont retirées. Les rivières, comme la Loire et l'Allier, qui viennent des montagnes granitiques déboisées depuis longtemps, ne se comportent pas de même. A chaque crue, elles entraînent des masses énormes de sable et de galets qu'elles répandent sur les champs cultivés. Le lit de ces rivières, encombré de débris, n'a pas de profondeur, le thalweg se déplace à chaque crue, emportant les terres qu'on croyait à l'abri, et rendant toute navigation régulière impossible.

M. Belgrand pense que, si les forêts facilitent l'infiltration de l'eau dans le sol, elles ne peuvent avoir d'action réelle que sur les sources superficielles et non sur les sources profondes, qui seules ne tarissent jamais. L'eau en effet, en pénétrant dans le sol, s'arrête à la première couche imperméable qu'elle rencontre, et, si elle vient à reparaître à la surface, c'est sur le versant des vallées. Dans les années de sécheresse, ces sources tarissent, à commencer par celles qui se trouvent au niveau le plus élevé, puisque ce sont celles qui sont le plus exposées aux influences atmosphériques. Les sources profondes au contraire sortent des couches inférieures et jaillissent sur les points où, ces couches venant à être interrompues, la nappe d'eau qu'elles contiennent trouve une issue au dehors; elles proviennent des infiltrations qui se sont produites sur les points où ces couches affleurent, et sont en quelque sorte l'orifice d'un véritable

cours d'eau souterrain. Ces observations sont parfaitement exactes, mais, si les forêts favorisent l'infiltration des eaux dans le sol, il est clair qu'elles favorisent par cela même la formation des sources, soit que celles-ci jaillissent des couches superficielles dans le voisinage, soit qu'elles sortent des couches profondes à une distance plus ou moins grande de ces forêts.

M. Marié-Davy, trop préoccupé peut-être des mouvemens généraux de l'atmosphère, ne paraît attacher aux circonstances locales qu'une influence très secondaire, et conteste absolument que les forêts exercent une autre action que celle de retenir les terres sur les pentes. Les expériences que nous avons citées plus haut prouvent surabondamment que cette action est beaucoup moins restreinte, et les exemples ne manquent pas qui montrent que toutes les contrées où les forêts ont disparu se sont desséchées et stérilisées. Sans citer encore celui de l'Asie-Mineure, autrefois fertile, aujourd'hui si aride que les récoltes meurent sur pied et que des milliers d'êtres humains périssent par le fait de la sécheresse, nous nous en tiendrons à des faits plus voisins de nous et plus faciles à vérifier. Dans la Montagne-Noire (Aude), M. Jules Maistre (1) a fait des expériences dans deux vallées différentes, l'une boisée, l'autre déboisée, et a constaté que, si la première donne, immédiatement après la pluie, moins d'eau que la seconde, par contre celle-ci se dessèche rapidement tandis que la première alimente le ruisseau pendant l'année entière. Il a reconnu que, tandis que dans les régions déboisées les plus fortes pluies tombent pendant l'été, dans les régions boisées elles tombent pendant l'automne et l'hiver, c'est-à-dire pendant la saison où, suivant M. Belgrand, elles contribuent le plus à l'alimentation des cours d'eau. D'après M. Maistre, la sécheresse du pays va s'augmentant avec les déboisemens, car des cours d'eau qui autrefois faisaient marcher des moulins n'ont plus aujourd'hui assez d'eau pour cela. M. Cantégril a fait une observation analogue, mais plus concluante encore. Le ruisseau du Caunan, qui prend sa source dans la forêt de Montaut, dépendant aussi du massif de la Montagne-Noire, faisait autrefois marcher des usines à fouler le drap. A la suite du déboisement de cette forêt, le cours d'eau est devenu si irrégulier que les usines durent chômer pendant une partie de l'année. La commune ayant récemment reboisé sa forêt, le Caunan a repris son régime primitif, et les usines marchent aujourd'hui sans interruption.

Des faits aussi précis ne peuvent donc laisser aucun doute au sujet

(1) *De l'Influence des forêts sur le climat et le régime des sources*, par M. J. Maistre de Villeneuvette, 1874.

de l'action des forêts sur le régime des eaux; cependant, comme cette action n'est pas toujours et partout la même, il serait indispensable d'entreprendre à cet égard des études complètes, et d'établir sur toute la surface du pays un système d'observations météorologiques suivies et faites avec méthode. Il faudrait que l'on pût connaître non-seulement la température journalière maxima et minima de tous les points du territoire, mais la quantité de pluie tombée, ainsi que le débit des sources et des cours d'eau dans les différens bassins. On saurait de cette façon si réellement dans les régions boisées il pleut plus souvent que dans les régions dénudées, si les rivières y ont un cours plus régulier, si la température y est moins extrême. Si ces phénomènes se répètent partout de la même façon, il serait difficile de nier qu'ils ne soient dus à la présence des forêts; si au contraire il se présentait des divergences, on reconnaîtrait facilement à quelle circonstance particulière de sol ou d'essences forestières elles devraient être attribuées. La connaissance précise de tous ces faits serait pour la richesse publique d'une importance capitale, et l'on ne serait plus exposé à voir, comme en 1865, un ministre des finances arguer de l'incertitude de la science et du désaccord des savans pour proposer l'aliénation de toutes les forêts de l'état.

Du reste ce que nous venons de dire des forêts est applicable à l'ensemble des phénomènes météorologiques du pays. Il importe en effet, pour pouvoir formuler des lois générales dont la connaissance serait si précieuse pour l'agriculture et l'industrie, non-seulement de multiplier les observations, mais encore de grouper toutes celles qui se font déjà aujourd'hui sur tous les points du territoire. Pour que ces observations soient comparables, il faut qu'elles soient faites partout de la même manière et avec des instrumens semblables, et pour arriver à ce résultat il faut instituer un service météorologique fortement organisé. Ce service pourrait être établi sans grands frais, si sous les ordres d'un directeur-général on chargeait les ingénieurs en chef des départemens de centraliser les observations des ingénieurs des ponts et chaussées, des mines, des agens forestiers, et des particuliers qui voudraient bien prêter leur concours. Par les services qu'une organisation semblable rend déjà dans les ports de mer, par ceux que la commission météorologique a rendus dans le département de l'Oise, on peut juger de ceux que procurerait au pays une administration spéciale, et se convaincre que les sacrifices qu'elle imposerait seraient amplement compensés par les bénéfices qu'on pourrait en attendre.

J. Clavé.

L'ORGANISATION

DE L'ASSISTANCE PUBLIQUE

DANS LES CAMPAGNES

LES BUREAUX DE BIENFAISANCE ET L'ASSISTANCE MÉDICALE.

I. *Enquête parlementaire sur l'organisation de l'assistance publique dans les campagnes.*
II. *Enquête sur les bureaux de bienfaisance*, Paris 1874, Imprimerie nationale.

Quelque jugement que l'on porte sur l'œuvre politique accomplie par l'assemblée nationale, et peut-être à cet égard l'histoire sera-t-elle moins sévère que la logique des philosophes ou la rancune des partis, il est une chose qu'on ne saurait méconnaître, c'est l'importance de son œuvre législative, c'est le nombre, c'est l'étendue des travaux qu'elle a entrepris et pour la plupart menés à bonne fin. Seul pouvoir resté debout au milieu de nos ruines, elle a pu parfois abuser de sa toute-puissance, mais elle s'en est aussi noblement servie pour attaquer sans faiblesse des abus que nous avaient légués les régimes précédens, et pour poursuivre des réformes considérables à travers mille obstacles contre lesquels s'étaient heurtés maintes fois le bon vouloir de l'administration et la patience du législateur.

De tous les projets de loi qu'a fait naître une initiative parlementaire infatigable, en écartant bien entendu ceux qui se rattachent à la politique générale ou à la défense du pays, aucun ne se recom-

mande plus à l'opinion que celui qui a pour objet l'organisation de l'assistance publique dans les campagnes. C'est au lendemain de nos malheurs que plusieurs députés saisirent l'assemblée nationale de cette importante proposition. Il y avait alors quelque mérite à le faire. La guerre étrangère et la guerre civile avaient sans doute notablement accru le paupérisme, cette plaie de tous les temps et de tous les pays; mais elles avaient aussi entamé les fortunes particulières et profondément ébranlé le crédit public. Si à aucune époque le besoin d'une organisation de l'assistance dans les campagnes ne s'était fait plus vivement sentir, d'un autre côté on pouvait trouver le moment mal choisi pour entreprendre cette difficile réforme qui risquait plus que jamais d'échouer devant la résistance des communes et l'impuissance budgétaire des départemens et de l'état. Le problème n'en fut pas moins abordé avec une louable résolution. Ces généreux efforts resteront-ils stériles, comme tant d'autres, ou bien au contraire ont-ils chance d'aboutir à une loi qui serait pour nos populations agricoles un véritable bienfait? C'est ce que nous nous proposons d'examiner.

I.

Il n'entre ni dans nos intentions ni dans le cadre de ce travail de présenter ici un historique complet de notre législation charitable. Aussi bien est-ce un sujet peu fait pour réjouir le cœur des philanthropes. A parcourir cette multitude de textes où l'impuissance du législateur éclate plus encore que sa bonne volonté, on sent qu'on est aux prises avec une question des plus ardues et qu'on effleure par certains côtés l'insoluble problème de l'extinction du paupérisme. Le plus ancien document qui ait trait à l'organisation de l'assistance publique remonte à l'année 567, et émane du concile de Tours. Il pose dans une formule bien connue le principe de l'obligation communale en matière d'assistance : *quæque civitas pauperes suos alito.* Chaque cité devra nourrir ses pauvres, c'est-à-dire pourvoir à leurs besoins dans les limites de ses forces, et empêcher ainsi qu'ils n'aillent mendier ailleurs. Au VIIe, au IXe siècle, de nombreuses déclarations royales recommandent les pauvres aux évêques, chargés tout spécialement de les protéger, de les assister et de partager avec eux les dîmes et les offrandes, conformément aux canons de l'église. Ce n'est pas seulement aux évêques que les souverains font une obligation de protéger les pauvres, c'est également aux seigneurs, aux grands dignitaires. Charlemagne, par son capitulaire de 807, enjoint à ses fidèles de nourrir les pauvres de leurs domaines, de peur qu'ils n'émigrent et ne se livrent au vagabondage. Peu à peu

cependant la charge de secourir les indigens incombe tout entière au clergé dans les campagnes, en même temps que dans les villes les municipalités commencent à établir une sorte d'assistance publique. François Ier crée à Paris en 1544 le bureau général des pauvres, tandis que par son ordonnance de 1536 il réglementait les devoirs et les obligations des paroisses à l'égard de leurs indigens. Ce dernier texte est des plus explicites; il établit tout un système d'assistance. Dans chaque paroisse, les curés, vicaires ou marguilliers devront dresser les *rôles* des indigens; ceux-ci seront secourus à domicile, ils y recevront l'*aumône raisonnable*, provenant des quêtes faites chaque jour dans les églises et dans les maisons particulières. Des boîtes et troncs seront établis dans chaque édifice consacré au culte et recommandés par les curés dans leurs prônes et les prédicateurs dans leurs sermons. Les abbayes, prieurés, chapitres et colléges, qui sont tenus de fondation à faire des aumônes publiques, devront fournir en deniers à la paroisse d'où ils dépendent la valeur représentative de ces aumônes.

La célèbre ordonnance de Moulins, œuvre du grand chancelier L'Hospital, confirme cette législation en la précisant encore. C'est le texte le plus complet en cette matière que la vieille France nous ait transmis. Le principe de l'obligation communale y est aussi nettement posé que dans l'acte émané du concile de Tours (1). Un siècle plus tard, l'organisation de l'assistance publique faisait un pas décisif par la création des bureaux des pauvres ou de charité, embryons des futurs bureaux de bienfaisance. Cette institution, établie par la déclaration royale de 1664, subsista jusqu'à la révolution. Les bureaux des pauvres fonctionnaient alors dans toutes les villes et dans la plupart des paroisses des campagnes.

En même temps que les rois de France rendaient des édits et créaient des institutions pour le soulagement des pauvres, ils prenaient des mesures énergiques et souvent cruelles pour faire cesser la mendicité. Charlemagne, par le même capitulaire de 807 que nous avons déjà cité, défend de faire l'aumône aux mendians valides qui ne travaillent pas. Saint Louis punit le mendiant fainéant du bannissement. Jean II lui inflige un emprisonnement de quatre

(1) « Les pauvres de chaque ville, bourg et village, dit l'article 73 de cet important document, seront nourris par ceux de la ville, bourg ou village dont ils sont natifs et habitans, sans qu'ils puissent vaquer et demander l'aumône ailleurs qu'au lieu duquel ils sont. Et à ces fins seront les habitans tenus à contribuer à la nourriture desdits pauvres, selon leurs facultés, à la diligence des maires, échevins, consuls et marguilliers des paroisses : lesquels pauvres seront tenus de prendre bulletin et certification des dessus dits, en cas que pour guérison de leurs maladies ils fussent contraints venir aux villes et bourgades où il y a hostels-Dieu et maladreries à ce destinés. »

jours, le condamne au pilori en cas de récidive, et la troisième fois le fait marquer au front d'un fer chaud et le bannit. Bientôt les parlemens eux-mêmes interviennent. Nous voyons qu'un arrêt du parlement de Paris, rendu en 1587, enjoint aux mendians qui ne sont pas originaires de cette ville de se retirer au lieu de leur naissance, sous peine du fouet. Sous Louis XIII en 1629, sous Louis XIV en 1661, nouvelles ordonnances, nouveaux édits : le mendiant valide est encore frappé de l'emprisonnement, du fouet et même des galères après récidive. — Mais que servait-il de multiplier les textes et d'augmenter les pénalités sans mesure et sans justice? A une époque où les guerres continuelles, les disettes fréquentes, sans parler du brigandage, ruinaient tant de malheureux et jetaient sur les chemins tant de gens sans asile, il était plus facile d'interdire la mendicité que de la supprimer.

La sollicitude des souverains ne s'en tint pas à ces moyens d'assistance ou de répression. On les voit soucieux de préserver les pauvres de la tyrannie des puissans et de leur assurer une protection au milieu de cette société du moyen âge, qui ne connaissait guère d'autre droit que le droit de la force. Déjà les capitulaires ordonnaient aux comtes de protéger les faibles, et de leur donner audience de préférence à tous les autres. Ces principes charitables, souvent rappelés dans les instructions royales, trouvent leur expression la plus haute dans les ordonnances de Charles V, qui enjoignent aux avocats et aux procureurs de donner gratuitement leurs conseils aux plaideurs pauvres, et obligent les chirurgiens de Paris à panser les malades indigens, qui n'ont pu être admis dans les hôpitaux. Le sort des enfans pauvres, leur instruction, leur mise en apprentissage, font aussi l'objet de plusieurs textes, où éclate une noble préoccupation de ces classes déshéritées, qui comptent plus qu'on ne pense parmi les forces vives du pays.

On voit que la législation charitable sous l'ancien régime n'a pour ainsi dire laissé de côté aucun des grands services qui composent aujourd'hui ce que nous entendons par assistance publique. Les bureaux de bienfaisance, les hôpitaux, les secours et le traitement gratuit des malades à domicile, l'assistance judiciaire, les travaux de secours, les dépôts de mendicité, les enfans assistés, existaient en germe, non-seulement dans les ordonnances de nos rois, mais dans la réalité des faits, lorsqu'éclata la révolution de 1789. Sous l'influence du grand courant réformateur qui se produisit à cette époque et qui voulut comprendre toutes les institutions dans une sorte de rénovation sociale, l'assemblée constituante essaya de jeter les bases d'une vaste organisation de l'assistance publique. Elle y était d'autant plus obligée qu'elle venait, en supprimant la dîme,

en confisquant les biens du clergé au profit de la nation, de tarir les sources les plus abondantes de la charité. Certes de grands abus s'étaient produits dans l'emploi de ces richesses, souvent détournées de leur destination, puisque nous voyons les parlemens, ces grands redresseurs de torts sous l'ancien régime, rappeler les évêques au sentiment de leurs devoirs (1); mais, pour avoir voulu éviter un écueil, on allait tomber dans un autre. Sous l'empire de sentimens généreux, mais irréfléchis, les hommes qui rédigent la fameuse déclaration des droits de l'homme proclament le droit à l'assistance pour tous les indigens. Un article de la constitution de 1791 décrète la création « d'un établissement général de secours publics pour élever les enfans abandonnés, soulager les pauvres infirmes et fournir du travail aux indigens valides qui n'auront pas pu s'en procurer. » Cet article demeure lettre morte. L'assemblée législative ne prend aucune mesure pour l'exécuter, et se borne à de nouvelles et malheureusement toujours stériles déclarations de principes.

La convention, qui lui succède, formule dans son décret du 19 mars 1793 un système complet d'assistance publique. Tous les ans une somme largement évaluée sera distribuée à chaque département pour être employée au soulagement des pauvres. Des agences cantonales répartiront les secours proportionnellement au nombre des indigens inscrits sur les registres de la bienfaisance publique. Des hospices seront établis avec le concours obligé des communes. Des ateliers de travail s'ouvriront pour les indigens valides, des maisons de répression pour les mendians récidivistes. Enfin, quand ce service sera organisé, toute aumône aux pauvres sera interdite dans les rues et remplacée par des souscriptions volontaires à la caisse de secours du canton. Des décrets ultérieurs viennent compléter cette loi organique. Bientôt les secours sont tarifés par catégories d'indigens; les enfans reçoivent 80 livres de pension annuelle; les mères de famille et les vieillards, 120 livres, plus tard jusqu'à 160 livres. — Le trésor national n'était guère en état, comme on le pense bien, de supporter une aussi lourde charge; le système d'assistance de la convention ne fut jamais appliqué sérieusement : bientôt il tomba tout à fait, non sans avoir éveillé dans le cœur des pauvres de chimériques espérances. Il fallut revenir à des idées plus pratiques et à des visées, hélas! beaucoup plus modestes. Le décret du 19 mars 1793 fut rapporté et remplacé

(1) Dans un arrêt célèbre du 18 avril 1651, le parlement de Toulouse ordonnait « que dans les trois jours les évêques du ressort pourvoiraient à la nourriture des pauvres, passé lesquels il permettrait la saisie du sixième de tous les fruits que ces évêques percevaient dans les paroisses dudit ressort. »

par la loi du 7 frimaire an v, qui crée dans chaque commune (1) un bureau de bienfaisance, et lui alloue pour toutes ressources le dixième du droit de place dans les spectacles, bals et concerts. Plus tard les biens des anciens *bureaux des pauvres* qui n'avaient pas été aliénés et dont le domaine national était resté détenteur furent restitués aux bureaux de bienfaisance.

Du directoire à la république de 1848, la législation charitable n'a pas d'histoire. Un important projet de loi sur l'assistance médicale, préparé et présenté en 1847 par M. de Salvandy, est la seule tentative que nous ayons à mentionner. Les divers services de l'assistance publique ne s'en améliorèrent pas moins d'une façon remarquable. Les secours à domicile furent élargis; les hospices, les établissemens charitables créés en grand nombre. Le progrès s'accomplit peu à peu et par la force des institutions existantes. — Cette lente amélioration ne pouvait suffire à la république de 1848. Entraînée plus encore que sa devancière par le mouvement immodéré des esprits vers les réformes humanitaires et les utopies sociales, la nouvelle constituante n'hésita pas à reconnaître solennellement le droit à l'assistance. « La république, disait l'article 8 du préambule de la constitution, doit, par une assistance fraternelle, assurer l'existence des citoyens nécessiteux, soit en leur procurant du travail dans la limite de ses moyens, soit en donnant, à défaut de la famille, des ressources à ceux qui sont hors d'état de travailler. » Certes le nouveau régime était sincère lorsqu'il faisait cette solennelle et imprudente promesse : malheureusement il était moins que tout autre en état de la tenir. On sait que tout aussitôt une crise financière et économique se produisit, et que la misère augmenta, loin de diminuer. Cependant il est juste de dire qu'on ne s'en tint pas à de vaines paroles. Des crédits furent largement ouverts pour soulager les misères les plus urgentes; de nombreuses propositions de loi furent déposées et discutées avec une grande sollicitude des classes ouvrières. Le projet présenté et soutenu par M. Dufaure, alors ministre de l'intérieur, d'abord devant l'assemblée, puis au sein de la grande commission parlementaire nommée sur la proposition de M. de Melun, tendait à placer l'assistance des pauvres sous le patronage et la direction de nombreux comités disposés hiérarchiquement sur toute la surface du territoire national. Des comités

(1) Il importe que le mot de commune ne fasse pas naître de confusion. On était alors sous le régime de la constitution de l'an III. Les communes créées par la constituante avaient été groupées en municipalités de cantons, excepté celles qui avaient plus de 5,000 habitans. La loi du 7 frimaire an V établit donc en réalité un bureau de bienfaisance par agglomération cantonale, et non par commune comme on l'entendrait aujourd'hui.

cantonaux formaient la base du système; ils avaient au-dessous d'eux des comités locaux, et au-dessus, à leur sommet, un comité supérieur chargé de donner l'impulsion en même temps que de fournir des ressources à toutes les œuvres de bienfaisance publique. Ce projet, comme on le voit, n'était qu'un grand cadre d'organisation, mais c'était un cadre qui pouvait donner une force singulière à l'œuvre d'assistance que l'on méditait. La commission voulut faire davantage, et embrassant du même coup toutes les réformes sociales alors agitées à la tribune et dans la presse, le droit au travail, le crédit aux classes laborieuses, les caisses d'épargne, elle échoua complètement, entraînant tout ou à peu près dans son naufrage. La loi du 7 août 1851 sur les hospices et celle du 22 janvier 1851 sur l'assistance judiciaire furent les deux seules épaves qu'on en put sauver.

Sous le second empire, le législateur n'eut pas à s'occuper de ces questions, au moins d'ensemble et comme système général d'assistance. Aucune proposition de ce genre ne fut présentée par le gouvernement aux assemblées d'alors, qui n'avaient pas, comme on sait, l'initiative des lois. Toutefois il est juste de reconnaître que l'administration fit de louables efforts pour améliorer certains services de bienfaisance, et notamment le service si important de la médecine des pauvres. Sous l'action puissante des préfets, l'assistance médicale dans les campagnes prit un développement marqué; malheureusement la plupart de ces créations, reposant sur une base fragile, n'eurent qu'une existence éphémère. Lorsque l'empire s'écroula, le mouvement était arrêté et commençait même à décroître.

La guerre à jamais douloureuse de 1870 développa l'indigence dans des proportions inconnues depuis longtemps. Il fallut faire face à tous les maux à la fois, aux dépenses de guerre, aux charges de l'invasion, au soulagement des misères qu'une année de sécheresse et un terrible chômage faisaient naître de tous côtés. Dans les villes, on avait su improviser avec courage et générosité des ressources immédiates; mais dans les campagnes le défaut d'organisation de l'assistance avait laissé sans secours un grand nombre d'infortunes. Ceux qui ont vécu aux champs durant cette année 1870-1871, si difficile à oublier, se rappelleront toujours le nombre des mendians qui longtemps encore après la guerre couvraient les chemins et venaient assaillir les maires de village. La misère était criante; les mains se tendaient de tous côtés. On comprend que des âmes généreuses aient été émues de tant d'infortunes, et qu'au sein de l'assemblée nationale d'honorables députés aient cru le moment venu de doter enfin le pays de larges institutions d'assistance publi-

que. Dès le 31 août 1871, M. Lestourgie et plusieurs de ses collègues demandaient la nomination d'une commission de quinze membres chargée d'étudier un projet d'organisation de l'assistance dans les campagnes. Le 25 mars 1872, M. Eugène Tallon présentait un projet de loi, précédé d'un remarquable exposé, sur l'assistance publique et l'extinction de la mendicité. Le 9 juillet de la même année, MM. Roussel et Morvan déposaient à leur tour un projet complet d'assistance médicale dans les campagnes.

Ces diverses propositions furent renvoyées à l'examen de la commission, dont les travaux prirent aussitôt une grande importance. Une vaste enquête fut ouverte. On fit appel aux lumières de tous les hommes compétens en matière d'assistance, mais on tint surtout à connaître l'avis des campagnes elles-mêmes. Dans cette intention, on consulta les conseils-généraux, les conseils d'arrondissement, les sociétés médicales, les sociétés d'agriculture, les commissions administratives des établissemens de bienfaisance. Un vaste questionnaire avait été dressé par les soins de la commission et envoyé à tous les corps consultés; il ne comprenait pas moins de quarante questions et portait à la fois sur les bureaux de bienfaisance, l'institution des comités cantonaux, l'assistance médicale et pharmaceutique, l'assistance hospitalière, l'extinction de la mendicité, les enfans orphelins ou abandonnés et les institutions de prévoyance. Tout le monde répondit à l'appel. Les dépositions ont été imprimées par les soins de la commission et ne forment pas moins de deux gros volumes, où certainement la vérité se mêle à l'erreur, le sens pratique à l'utopie, mais qu'on pourra toujours consulter avec fruit, et dont il peut être utile de dégager les principaux résultats.

Toutefois le champ de l'enquête était si étendu, les points sur lesquels elle a porté si nombreux et si complexes, qu'il importe de ne pas se perdre au milieu de toutes les questions agitées dans ce vaste programme. C'est du reste ce qu'a senti parfaitement la commission d'assistance elle-même. Elle a mis à profit l'expérience de 1849, elle a circonscrit son sujet, et, cessant d'embrasser toutes les réformes soulevées un peu confusément dans son questionnaire, elle s'est attachée spécialement à deux ou trois d'entre elles. « L'enquête, dit le rapport de M. Eugène Tallon, n'a pas été au même degré concluante dans les divers ordres de questions sur lesquelles nous avons provoqué des réponses : ainsi les opinions sont divisées et contradictoires sur des points importans, tels que la création de comités cantonaux, la réforme de la législation hospitalière, le service des enfans assistés, les mesures relatives à l'extinction de la mendicité. Voilà la partie incertaine et indécise des résultats de l'enquête; mais, en regard de ces solutions divergentes, on ne peut

manquer d'être frappé de l'unité de vues, de l'énergie et de l'ensemble des affirmations qui se sont manifestées sur certains progrès à réaliser, notamment l'extension du nombre des bureaux de bienfaisance, l'organisation des secours médicaux à domicile, la création enfin de ressources spéciales pour les besoins de l'assistance. En s'attachant à l'étude particulière de ces trois questions, l'assemblée nationale ne céderait seulement pas à un sentiment universellement exprimé, elle serait assurée de préparer une œuvre pratique et féconde. » Ainsi le développement des bureaux de bienfaisance, la recherche du meilleur système d'assistance médicale pour nos campagnes, la création des ressources nécessaires à l'établissement de ces deux services sur des bases convenables, tel est le nouveau programme de la commission d'assistance. C'est également celui que nous poursuivrons dans ce travail.

Une statistique récente, publiée par le ministère de l'intérieur, et dressée par les soins de l'inspection générale des établissemens de bienfaisance, nous apprend qu'au 31 décembre 1871, date à laquelle ont été arrêtés tous les résultats de cette enquête administrative, il y avait 13,367 bureaux de bienfaisance légalement constitués (1). Sur ce nombre, 12,723 avaient des ressources et fonctionnaient régulièrement, et 644 ne fonctionnaient pas, faute de ressources. Ces bureaux sont très inégalement répartis sur le territoire. Ainsi la Seine compte autant de bureaux que de communes, le Nord 631 bureaux sur 661 communes. Les départemens qui viennent ensuite, le Pas-de-Calais, les Basses-Pyrénées, le Calvados, la Seine-Inférieure et Seine-et-Oise, ne comptent plus guère qu'un bureau sur 2 communes environ, résultat encore fort satisfaisant. Par contre, il y a des départemens où les bureaux sont extrêmement clair-semés. La Corse n'en a que 5 pour 364 communes, les Pyrénées-Orientales 12 sur 231 communes, l'Allier 19 pour 317 communes; puis le Cher, le Finistère, la Creuse, le Morbihan, l'arrondissement de Belfort, qui ne comptent pas 1 bureau pour 10 communes en moyenne.

Il existe encore en France un arrondissement tout entier, celui de Céret, qui, pour 43 communes, n'a pas un seul bureau de bienfaisance. Il y a encore 6 villes chefs-lieux d'arrondissement qui en sont dépourvues : Forcalquier, Puget-Théniers, Nyons, Céret, Prades et Albertville. Sur 2,865 chefs-lieux de canton, 534 n'avaient pas de bureau en 1871. On voit que des centres de population d'une certaine importance sont privés d'établissemens de ce genre; en revanche, des communes très faibles en sont pourvues;

(1) Ce nombre s'élevait à 13,545 le 1er juillet dernier. On sait qu'il y a aujourd'hui en France 35,989 communes.

ainsi, tandis que 5,179 bureaux se trouvent placés dans des communes de 1,000 âmes et au-dessus, 8,168 bureaux sont établis dans des localités qui ne comptent pas un millier d'habitans. Sur ces 8,168 bureaux, plus de moitié n'ont pas 500 habitans, un nombre assez considérable ne compte pas plus de 300 âmes. Ce dernier chiffre lui-même n'est pas une limite; il y a des communes de 200, de 100, de moins de 100 habitans, qui possèdent un bureau de bienfaisance. Ainsi, contrairement à l'idée qu'on s'en fait généralement, la grande majorité des bureaux de bienfaisance se trouve placée dans les communes rurales.

Nous avons vu que 644 bureaux n'avaient pas de ressources, et par ce mot il faut entendre des ressources fixes et permanentes, comme les rentes sur l'état ou les revenus des immeubles; mais à côté de ces bureaux absolument misérables il y en a beaucoup d'autres qui ne le sont guère moins. On compte 1,062 bureaux dont les recettes ordinaires ne dépassent pas 50 francs. Avec des moyens aussi chétifs, on comprend que l'œuvre du bureau de bienfaisance soit bien modeste, bien circonscrite, et qu'elle se borne à distribuer quelques secours alimentaires. Il semble du reste que dans certaines petites communes l'indigence soit nulle ou à peu près nulle, car la même statistique nous montre que les ressources des bureaux, si minimes qu'elles soient, ne sont pas toujours employées. Sans parler des 644 bureaux sans ressources que nous avons mentionnés tout à l'heure, nous voyons que 352 autres bureaux n'ont fait aucune dépense en 1871, et 1,506 ont dépensé moins de 50 francs.

Comment les recettes des bureaux ne sont-elles pas plus élevées, puisque la loi leur attribue le droit sur les bals, spectacles et concerts, le droit sur les concessions dans les cimetières, le produit des amendes et des confiscations locales? On comprend à la rigueur que le droit sur les spectacles soit dans les petites communes absolument improductif; on conçoit moins que les concessions dans les cimetières ne produisent rien, car dans toute commune il y a un cimetière. Il est probable que les communes négligent de faire ces concessions et que les bureaux, peu vigilans de leur nature, se gardent bien de les y inviter : ainsi s'égare une partie des recettes des établissemens de bienfaisance. Quant aux amendes et confiscations, comme dans les communes rurales elles ne peuvent guère être frappées que par le maire lui-même, et que celui-ci ne demande qu'à fermer les yeux sur les infractions de toute sorte qui se commettent journellement à sa barbe, on comprend parfaitement que les bureaux de bienfaisance ne tirent rien de cette source. C'est ainsi qu'on peut expliquer ce singulier résultat, révélé par l'enquête, que sur 13,367 bureaux 3,750 seulement perçoivent les droits dont

nous venons de parler. On doit être moins surpris du résultat négatif des quêtes, souscriptions et loteries. Si ce produit est absolument nul dans les deux tiers des bureaux, cela tient évidemment aux mœurs de nos populations rurales. Le paysan donne, il faut le dire, le moins qu'il peut. Quand il fait des libéralités, ce n'est pas en argent, c'est en nature. Puis il est permis de croire que les membres du bureau de bienfaisance font peu d'efforts pour stimuler la générosité des habitans.

Il est intéressant de suivre le mouvement des bureaux de bienfaisance. Les travaux de M. de Gasparin et de M. de Watteville, les statistiques qu'ils ont laissées, nous en fournissent les moyens. Nous voyons qu'en 1833 on comptait 6,275 bureaux secourant 695,932 indigens avec des ressources s'élevant à 10,315,746 francs. En 1847, le nombre des bureaux s'est déjà élevé à 9,336; ils arrivent à soulager 1,329,659 habitans, avec des ressources montant à 17,381,257 fr. Ainsi en quatorze ans le progrès est remarquable, et, ce qui n'est pas moins à noter que l'extension des bureaux et des secours, c'est le développement marqué de la charité privée, qui s'élève de 4 millions à 11 millions. De 1847 à 1871, le mouvement est plus lent. En vingt-quatre années, le nombre des bureaux n'augmente que de 4,030. Le nombre des indigens secourus, qui avait doublé dans une période beaucoup plus courte, ne s'accroît plus que du quart (1,608,129). Enfin, si les rentes sur l'état et les revenus des immeubles appartenant aux bureaux s'élèvent très sensiblement, le chapitre des dons volontaires, au lieu de tripler comme il l'avait fait de 1833 à 1847, ne s'augmente guère que d'un tiers.

Quelle est au juste la portée de cet événement? Faut-il y voir un ralentissement de la charité ou une diminution de la misère? Si l'on se réfère au remarquable rapport où l'inspection générale des établissemens de bienfaisance a résumé les résultats de son enquête et formulé en quelque sorte l'enseignement qu'on doit en tirer, l'accroissement peu marqué des bureaux de bienfaisance dans ces vingt-quatre dernières années ne serait pas un symptôme défavorable. Il s'expliquerait surtout par la prospérité matérielle du pays, l'augmentation des salaires, l'absence de disettes due aux nouvelles lois économiques, par l'existence de nombreuses commissions charitables, par la marche croissante des sociétés de secours mutuels (1), par l'émigration des ouvriers vers les villes dotées pour la plupart d'une large assistance publique, enfin par les efforts de la charité privée

(1) Les sociétés de secours mutuels, qui possédaient en 1871 55,572,244 francs de ressources, avaient accordé pendant cette année des indemnités à 123,076 malades, payé 3,417,958 journées de maladie, dépensé 1,868,845 francs de médicamens et payé à 3,927 sociétaires des pensions viagères s'élevant à 258,219 francs en arrérages.

ui suffisent souvent dans les petites communes aux exigences du upérisme local. — Nous voudrions partager cette manière de voir, ais nous la croyons empreinte d'optimisme. Nous pensons que, algré l'augmentation des salaires, les conditions de la vie ne sont s devenues beaucoup plus faciles pour le prolétariat agricole, ie, si l'effet des disettes a été très heureusement conjuré par nos uvelles lois économiques, il n'en est pas de même des chômages des crises industrielles, qui sont plus intenses qu'autrefois. A ce re, le ralentissement qu'on observe dans le mouvement des bu- aux de bienfaisance nous paraît un symptôme fâcheux, dont la incipale cause réside dans l'inertie des populations rurales et la fficulté d'y faire vivre une institution de cette nature sans la puis- nte intervention de l'état.

II.

Convient-il d'augmenter le nombre actuel des bureaux de bien- sance et de les répandre le plus possible dans les campagnes? tte question, posée dans l'enquête, ne pouvait manquer de faire vivre une controverse déjà ancienne entre les partisans et les ad- rsaires de la charité légale. — Disons tout de suite que les der- ers n'ont présenté qu'une infime minorité; mais ils avaient assez arguments spécieux à leur service pour donner à leur thèse cette parence trompeuse que revêt parfois l'erreur, et qui la rend si fficile à distinguer de la vérité.

Prenez garde, ont-ils dit, en créant partout l'assistance publique, us allez créer le droit à l'assistance. La charité légale engendre pauvre légal. Le nombre et l'étendue de ces misères que la so- té est déjà impuissante à soulager ne tarderont guère à s'ac- oître lorsque vous aurez fait luire aux yeux du pauvre la promesse tre secouru. Combien compte-t-on de communes rurales où les ois quarts des familles vivent avec la plus grande difficulté, au prix peines sans nombre et de privations continuelles, mais toutefois ns tendre la main! Ce labeur opiniâtre, cette lutte perpétuelle de omme contre sa destinée, c'est la souffrance pour l'individu sans ute, mais c'est la vigueur pour la nation. Il n'y a de grands peuples e ceux où les classes inférieures s'élèvent par leur énergie et leur avail. Croit-on qu'il soit indifférent que l'homme conquière son pain chaque jour ou qu'il le doive à un bureau de bienfaisance? Les onomistes n'enseignent-ils pas qu'il y a dans le premier cas une ation, et dans l'autre un simple déplacement de la richesse? — Si contraire vous créez partout une bienfaisance publique, si vous vrez dans chaque commune un registre pour y inscrire les pauvres,

vous verrez se produire une folle concurrence. C'est à qui brigu ce titre d'indigent, si peu fait cependant pour relever l'homme à propres yeux. Ainsi beaucoup d'efforts seraient accomplis en p perte, car l'assistance qui dissémine trop ses secours ne soul vraiment aucune infortune. — D'ailleurs à défaut d'une bien sance organisée, il existe dans les campagnes une bienfaisance fait qui ne laisse mourir personne. Le paysan, si dur à l'écono comme au travail, ne refuse pas au malheureux un morceau de pa il le donne au mendiant étranger qui passe, à plus forte rai l'offrira-t-il au voisin qu'il connaît. Il n'y a guère que les misè provenant du vice, de l'inconduite, de la fainéantise obstinée, ne trouvent pas au village compassion et soulagement, et vraim faut-il le regretter beaucoup, et n'y a-t-il pas comme une sorte justice dans le traitement différent que reçoivent les malheurs dig d'intérêt et les infortunes méritées? — Qu'on n'oublie pas au s plus que l'assistance publique désintéresse l'assistance particuliè et que, lorsque les secours seront organisés, on renverra le pau au bureau qui les distribue. Ainsi on verra peu à peu disparaî deux vertus déjà trop rares, l'esprit de charité chez celui qui don l'esprit de reconnaissance chez celui qui reçoit.

A coup sûr ce raisonnement n'est pas de tous points inexact, m il n'en constitue pas moins dans son ensemble une doctrine erron qu'il importe de ne pas laisser s'accréditer. Lorsqu'on dit qu élargissant l'assistance publique on augmente le paupérisme, on une chose vraie peut-être, mais qui s'applique à tous les genres bienfaisance, à la bienfaisance privée comme à la bienfaisance p blique, et plus encore sans doute à celle-là qu'à celle-ci. N'est- pas en effet la charité mal faite, telle qu'elle se pratique dans grandes villes, alors que celui qui demande surprend si facileme la bonne foi de celui qui donne, n'est-ce pas l'aumône répand sans discernement qui augmente la mendicité? Mais le secou donné avec circonspection, avec prudence, dans les conditions dans les proportions où il se distribue au village, peut-il fai naître un paupérisme factice? Il est difficile de le soutenir. Qu'on dresse donc pas ce fantôme du droit à l'assistance, moins à redo ter dans les campagnes que partout ailleurs. Est-il bien vrai surplus que l'infortune soit toujours secourue au village, même l'i fortune imméritée? Les habitudes d'assistance mutuelle sont-el tellement dans les mœurs de nos populations rurales qu'on n'a pas besoin de les stimuler? Les ressources de nos paysans son elles toujours et partout si abondantes qu'elles puissent venir la gement en aide à la misère d'autrui? N'est-ce point cette misère le mauvais accueil, volontaire ou involontaire, qu'elle rencontre q

sse tant de malheureux vers les grandes villes, où les œuvres de
rité abondent, où les secours sont admirablement organisés,
s aussi où l'accumulation de tant d'infortunes présente en temps
crise les plus grands dangers? Qui ne voit que la sécurité so-
e est ici gravement en jeu? La commune et l'état n'ont-ils pas
rêt à retenir l'indigent dans le village où il est né, où ses bras
nt le plus utiles, s'il est valide, où les secours dont il a be-
, s'il est infirme ou malade, lui seront donnés à moins de frais,
sa pauvreté sera moins envieuse, son honnêteté native moins
e à l'épreuve, car c'est surtout dans les grandes villes que l'in-
ence est mauvaise conseillère? Et qu'on ne craigne pas de voir
rêter les nobles élans de la charité privée le jour où il y aura
tout une assistance publique! Hélas! la première sera toujours
essaire, parce que la seconde sera toujours insuffisante : il y aura
e pour toutes deux au foyer du pauvre. Loin de se nuire l'une
autre, elles se fortifieront mutuellement, car l'expérience de
que jour démontre que l'existence d'un bureau de bienfaisance
s une localité est une institution féconde, propre à faire naître
mône aussi bien qu'à la distribuer. D'ailleurs qu'on y prenne
le! Certes il est bon de donner carrière à la charité, car c'est
des vertus les plus touchantes de la morale chrétienne; mais,
e qu'il n'est pas prudent de tout en attendre, il n'est pas juste
out lui demander. L'équité, ce besoin impérieux de l'âme hu-
ne, trop souvent froissée dans la vie réelle, mais toujours ad-
e largement dans nos institutions, exige que chacun contribue
s une certaine mesure à une œuvre d'intérêt social bien en-
lu.

ous dirons donc sans hésiter qu'il y a, qu'il doit y avoir une
faisance publique, que, si le pauvre n'a pas de droit à l'assis-
e, la société a le devoir de l'assister, de se créer des ressources
r cet objet, et de les demander même à l'impôt, si l'initiative
viduelle est impuissante à les lui fournir. Le rouage chargé de
fonctionner l'assistance publique des indigens sera, tout le
de l'admet, le bureau de bienfaisance. On ne saurait trouver
leur et plus simple intermédiaire entre la main qui donne et la
n qui reçoit. C'est lui qui provoquera les dons des particuliers,
subventions de la commune, du département ou de l'état, qui
ra le patrimoine des pauvres avec une sévère économie et s'ef-
era d'en faire un judicieux emploi. La comptabilité des bureaux
tenue par le percepteur, fonctionnaire public, ou par un rece-
spécial quand le bureau est riche. Tous deux sont justiciables
conseils de préfecture ou de la cour des comptes. Il y a dans
nctionnement toutes les garanties désirables.

Convient-il toutefois de créer un bureau de bienfaisance dans que commune? Cette question fort délicate figurait en tête du tionnaire soumis à l'enquête. Elle a reçu de presque tous les dép une réponse favorable. Les conseils-généraux notamment, et n'avons pas besoin de faire ressortir l'importance qui s'attac leur déposition, ont été très explicites. Sur soixante-seize qu répondu à l'appel de la commission, soixante-huit ont cons cette création comme nécessaire et l'ont affirmée avec force. au plus ont-ils laissé entrevoir la possibilité de grouper ense plusieurs petites communes lorsque le fonctionnement du bu paraîtrait trop ingrat ou trop difficile. Huit conseils-généraux s ment ont combattu cette mesure comme inutile et imprudente

Les raisons invoquées en faveur de la création d'un burea bienfaisance dans les communes qui en sont encore dépou sont très concluantes. On fait ressortir qu'il existe à peu près tout des besoins à soulager; dans les localités privilégiés où ce soins ne sont pas permanens, ils sont au moins accidentels. Il pas de commune qui n'ait à compter avec l'incendie, les vaises récoltes, ces fléaux des campagnes, avec la maladie, la lesse, les accidens, ces fléaux de l'humanité. Dans les villes, la rité est ingénieuse à revêtir mille formes pour aller saisir les bourses les mieux fermées l'aumône nécessaire aux bo œuvres; dans les campagnes, il n'en est pas ainsi : on ne compter sur l'initiative individuelle. Il faut une institution cha de ce soin, une institution qui ait un caractère public et inspire populations rurales une confiance parfaite, car il existe partout charité latente qu'il faut savoir dégager, et les efforts géné qu'on devra tenter dans ce sens doivent avoir pour point d'app bureau de bienfaisance. On ajoute que, si l'organisation de l'a tance publique ne s'étend pas partout, les inégalités les plu cheuses ne tarderont pas à se produire. Les communes dotées d blissemens charitables verront affluer chez elles les pauvres communes qui n'en possèdent pas, la mendicité ambulante ne po pas disparaître, et les mesures prises par le législateur contre l gabondage ne seront pas plus efficaces que par le passé. Il en tout autrement, si chaque commune, suivant la règle formulée le concile de Tours, est invitée à secourir ses pauvres et à se d des ressources pour assurer, avec le concours du département l'état, cet important service, dont la base sera naturellement le reau de bienfaisance.

Cependant l'idée d'établir un bureau dans chaque comm compte de redoutables adversaires, parmi lesquels il faut l'administration supérieure, qui la combat depuis longtemps. I

circulaire du ministre de l'intérieur en date du 10 avril 1852, rouve développée tout au long cette pensée, qu'il y a plus d'in-véniens que d'avantages à multiplier les établissemens de bien-ance qui sont dépourvus de dotations propres et ne peuvent dis-r que de ressources éventuelles. « Outre le danger, dit le istre, de développer ainsi le paupérisme en habituant les mes à compter sur l'assistance publique plutôt que sur eux-mes, il y a celui de leur offrir un appât trompeur en leur fai-espérer des secours qu'on peut se trouver dans l'impossibi-de leur accorder et de faire naître des exigences qui, n'étant satisfaites, s'arment contre la société du bien même qu'elle a u, mais qu'elle n'a pas pu accomplir. » Conformément aux cipes déduits dans cette circulaire, il devint d'usage et en que sorte de jurisprudence sous l'administration impériale de donner aux communes l'autorisation de créer un bureau de bien-ance que lorsqu'elles pouvaient justifier en faveur de ce bureau revenu assuré de 50 francs au minimum.

tte doctrine paraît prévaloir encore aujourd'hui au ministère intérieur. Nous la trouvons à peu près reproduite dans le rap-de l'inspection générale des établissemens de bienfaisance nous avons déjà parlé. « La loi du 7 frimaire an v, dit le rap-voulait créer un bureau de bienfaisance par commune. Sans ander l'exécution des dispositions de la loi, on pourrait se bor-à engager les administrations locales à provoquer la création bureau de bienfaisance dans toute commune ayant une popu-n supérieure à 1,000 habitans, et surtout dans toute commune -lieu de canton. Il conviendrait également de convertir en bu-de bienfaisance toutes les commissions charitables chargées de istribution des secours provenant de fondations, de souscrip-s, de subventions communales, lorsqu'elles possèdent une dota-suffisante pour assurer la permanence et le fonctionnement du au. — Aller au-delà, vouloir créer administrativement dans que commune un bureau de bienfaisance, ce serait grossir inu-ent la liste des bureaux qui ne peuvent fonctionner faute de ources ou qui n'ont pas à délivrer de secours faute d'indigens; erait décourager les efforts de la charité privée et créer le pau-sme là où il n'existe pas. »

insi des hommes dont on ne peut contester la haute compé-e, des fonctionnaires admirablement placés pour étudier et juger semble la situation d'établissemens qu'ils inspectent et surveil-sans cesse, redoutent de voir étendre le nombre des bureaux, en proposent la création que dans les chefs-lieux de canton et les bourgs qui comptent au moins 1,000 habitans. Certes il y

aurait dans le témoignage d'hommes aussi éclairés de quoi reculer le réformateur, si les honorables inspecteurs-générau établissemens de bienfaisance n'avaient pris soin en quelque de se réfuter eux-mêmes. Ils se réfutent en fait lorsqu'ils montrent dans leurs tableaux statistiques les deux tiers des bur de bienfaisance actuels établis dans des communes au-dessou 1,000 habitans (1). Ils se réfutent en principe lorsqu'ils ajou après le passage que nous avons cité plus haut : « Les admini tions départementales doivent également se bien garder de su mer les bureaux de bienfaisance dont les ressources sont trop diques. En effet, un grand nombre de bureaux, dont la dotatio inférieure à 50 francs, rendent néanmoins dans les communes rales des services appréciables. Il ne faut pas d'ailleurs perdr vue que tel bureau de bienfaisance, d'une vitalité faible à ses buts, a rapidement grandi et prospéré, grâce au courant chari déterminé par le fait même de son existence. » Cette déclaratio précieuse à enregistrer. S'il faut se garder avec tant de soin de primer les bureaux de bienfaisance les plus pauvres, à cause du qu'ils font dès à présent et qu'ils sont appelés à faire dans l'av pourquoi ne pas en augmenter le nombre? Est-il téméraire de ser que, dans les plus faibles agglomérations rurales, les ressou de la charité privée, jointes à celles de l'assistance publique, p ront atteindre ce chiffre de 50 francs, qui n'est pas toujours né saire, suivant l'administration elle-même, pour rendre des serv appréciables?

Comment sera composé le bureau de bienfaisance communal? puis la loi organique du 7 frimaire an v, qui sur ce point est touj restée en vigueur, les bureaux de bienfaisance doivent se comp de cinq membres. Seul le mode de nomination a varié. Tantôt membres ont été nommés par le corps municipal, tantôt par l ministration; le maire de la commune a toujours été membr droit et président du bureau. Aujourd'hui, et en vertu de la loi cente du 21 mai 1873, le curé est également membre de droi la partie renouvelable du bureau est nommée par le préfet sur

(1) D'après le travail de l'inspection-générale, on compte en 1874 13,545 comm pourvues d'un bureau de bienfaisance. On en comptait 13,367 en 1871. Sur ce no 8,168 n'avaient pas 1,000 habitans; 3,353 n'en avaient même pas 500 et se déco saient ainsi :

1,070	communes d'une population de	500	habitans et au-dessous.
1,062	—	400	—
769	—	300	—
420	—	200	—
32	—	100	—

:e triple de candidats présentée par le bureau lui-même. Nous ·vons rien à dire de cette combinaison; elle nous paraît satisfai-·nte. Nous la trouvons certainement préférable à celle qui ferait ·nmer par le conseil municipal tout ou partie du bureau de bien-·sance. De nos jours, la politique exerce une large influence sur choix des conseillers municipaux dans les villes, elle aspire à exercer une dans les campagnes; or la politique doit être bannie ·gneusement du domaine de la charité. Quant à l'introduction du ·résentant du clergé dans la commission de bienfaisance, elle n'a ·n que de très rationnel, le curé étant l'avocat naturel des pauvres. ·st là une innovation heureuse dont l'application, qui en a déjà · faite, permet de constater les bons résultats. Avant la loi nou-·le, le bureau de bienfaisance et le curé avaient souvent chacun ·r liste d'indigens, qu'ils ne se communiquaient pas; il en résul-· des doubles emplois regrettables et des oublis plus fâcheux en-·e; aujourd'hui l'entente est devenue facile, puisque la liste est ·ssée en commun; la charité ne peut manquer d'être mieux faite. ·n certain nombre de personnes se sont élevées dans l'enquête ·tre l'idée de confier au bureau de bienfaisance le soin de dres-· la liste des indigens. « Donner au bureau de bienfaisance cette ·icate mission, disent-elles, ce serait l'exposer à travailler dans ·but de limiter le plus possible les secours. » Pour nous, le dan-· n'est pas là; il est bien plutôt dans l'excès contraire, dans les ·gesses imprudentes auxquelles les membres du bureau peuvent ·aisser entraîner, dans les supplications des amis, dans les ob-·sions des parens, et Dieu sait si la parenté s'étend loin au village; limites du code civil y sont complétement inconnues. Qu'on ·ublie pas d'ailleurs que le budget du bureau de bienfaisance sera ·jours bien modeste, qu'il importe d'en confier la surveillance à ·gardien vigilant et parfois féroce, et que le plus grand danger ·on pût lui faire courir serait de le considérer comme une sorte ·patrimoine communal dont les ressources devraient être parta-·s chaque année entre les indigens inscrits. Au village, dans les ·ées d'abondance, il y a peu ou point de pauvres. Qu'on se garde · créer : ces années-là, le bureau devra défendre énergiquement ·caisse et n'en laisser rien sortir. Nous ne pouvons donc nous ·uvoir du péril qu'on nous signale, et s'il était vrai que le bu-· de bienfaisance dût pécher parfois par excès de prudence et de ·imonie, ce n'est pas nous qui songerions à nous en plaindre. est d'ailleurs un principe qui domine toute cette matière de ·istance publique, c'est que le bureau de bienfaisance doit seule-·t intervenir quand la famille de l'indigent est impuissante. — S'il ·tait autrement, si la famille pouvait se décharger sur l'établisse-

ment charitable des obligations que lui imposent le droit nature
loi morale, et dans certains cas la loi civile elle-même, si l'exist
du bureau libérait les parens du plus impérieux, du plus sacré
devoirs, nous n'hésitons pas à dire que l'institution des bureau
bienfaisance serait faussée et détournée de son véritable objet. I
éviter cet écueil, on a proposé d'armer le bureau d'un droit de
cours contre les parens coupables de cet abandon, du moins dan
cas prévus par les articles 205 et suivans du code civil. Les bure
de bienfaisance seraient-ils bien aptes à jouer ce rôle? Il est pe
d'en douter. Comme on l'a fait excellemment remarquer dans l
quête, cette intervention au sein des familles risquerait de re
leur ministère odieux. D'autre part il en coûte de ne pouvoi
teindre des parens qui ont méconnu à ce point des obligat
consacrées et sanctionnées par la loi. N'est-il donc aucun mo
d'empêcher ce scandale et de restituer en même temps à la ca
de l'établissement charitable des ressources qui lui sont si né
saires? On a eu la pensée de confier au juge de paix cette mis
délicate dont le bureau de bienfaisance serait si fort empêtré
juge de paix, a-t-on dit, est un magistrat de l'ordre judiciair
comme tel il a plus qu'un autre qualité pour faire respecter
articles du code civil qui règlent les devoirs des parens les uns
vers les autres. En outre son rôle est de concilier plus encore
de sévir, et justement c'est de conciliation encore plus que de
gueur qu'il s'agit. Il connaît bien en général son canton. La tu
des indigens abandonnés par leurs familles sera bien placée
sa main. Il a de l'autorité, il a de la persuasion; le plus souve
obtiendra des parens une assistance raisonnable, et le procès
rendu inutile. — L'action du juge de paix serait en effet bien
efficace que celle du bureau de bienfaisance. Que si le procès
rendu nécessaire, le juge de paix pourrait agir comme dénon
teur auprès du parquet du chef-lieu d'arrondissement, et le bu
de bienfaisance serait en tout cas hors de cause.

Nous avons vu quelles difficultés présentait la confection d
liste des indigens. Les abus, les entraînemens de toute sort
sont tellement à craindre, surtout dans les petites communes
le recrutement du personnel du bureau n'offre pas, il faut l
le dire, de grandes ressources, qu'on a reconnu presque unani
ment dans l'enquête l'impossibilité de laisser le bureau de bien
sance juge souverain en cette délicate matière. Un contrôle a p
indispensable. La faculté de réviser les listes a donc été donnée
les uns à l'administration supérieure, comme pour les listes de
tuité des écoles; par les autres à une institution empruntée
projet Dufaure de 1848, et qu'on a appelée le comité cantonal. Il

l'intention primitive des membres de la commission d'enquête, ce comité devait être investi de nombreuses et importantes attributions. Il devait veiller à l'organisation et au fonctionnement des bureaux de bienfaisance dans chaque commune, et prendre dans le canton des mesures générales d'assistance telles que celles relatives à l'hygiène, à la salubrité, au service médical, enfin à la perception et à la répartition des ressources de l'assistance publique. Il devait surtout planer au-dessus des bureaux de bienfaisance, les surveiller, les contrôler. D'où vient cependant que l'enquête ne lui a pas été favorable, que trente-cinq conseils-généraux et la majorité des conseils d'arrondissement en ont combattu le principe? S'est-on pris à douter de la vitalité de cette institution? S'est-on souvenu à l'excès des délégations cantonales de l'instruction primaire et des comités de patronage des enfans assistés? A-t-on craint que cette surveillance et ce contrôle du chef-lieu de canton sur la commune n'éveillassent des susceptibilités et ne fissent naître des froissemens? A-t-on constaté que les communes les plus jalouses les unes des autres sont justement les plus voisines, qu'il ne leur plaît pas d'unir leurs destinées, qu'elles entendent administrer elles-mêmes leurs bureaux de bienfaisance, et qu'il importe d'autant moins de les contraindre qu'on a plus besoin de leur bon vouloir? car, il faut bien le reconnaître, sans les dons volontaires, les ressources de l'assistance communale seront toujours insuffisantes. — Quoi qu'il en soit, l'idée du comité cantonal n'a pas réussi, et nous croyons qu'il est préférable d'en abandonner le principe. Il faut donc songer à remplacer cette tutelle par une autre. Si peu disposé que l'on soit à exagérer le péril qu'une liberté excessive laissée au bureau ferait courir au budget de l'assistance, il serait sage toutefois de ne pas lui donner carte blanche et d'établir au-dessus de lui une autorité respectée, à qui on laisserait le droit de révision. Ce droit, bien entendu, il faudrait en user avec une circonspection extrême, toute mesure d'inquisition, ou même d'étroite surveillance, devant être plus nuisible que profitable. Quelle serait cette autorité? Celle du sous-préfet, suivant nous, ou du juge de paix du canton. Et ici nous prions qu'on ne se récrie pas devant l'idée d'une intervention administrative. Ce serait mal connaître les mœurs de nos populations rurales. La petite commune ne ressemble pas à la grande. Elle n'a pas le même goût de l'indépendance, la même crainte de la tutelle de l'administration. Au contraire elle l'appelle le plus souvent, et nous ajouterons qu'elle s'en trouve bien. — Les listes une fois arrêtées par l'autorité compétente doivent cependant demeurer ouvertes. Nous entendons par là qu'une part doit être faite à l'imprévu. Il y a de tels malheurs, se produisant subitement, qui doivent toujours trouver accès au-

près d'un établissement charitable. Le bureau peut opposer une fin de non-recevoir tirée d'un manque absolu de ressources; on ne concevrait pas qu'il pût repousser une grande infortune par l'unique raison qu'elle se produit trop tard et que les délais d'inscription sont expirés.

S'il importe de défendre la liste contre l'envahissement des fausses misères, ou du moins des misères qui peuvent lutter seules contre la destinée, il n'est pas moins nécessaire de protéger le chétif budget de l'assistance contre les exigences trop grandes des pauvres qui y seront inscrits. Il ne faut pas se faire illusion sur le pouvoir des établissemens charitables dans les villages. De longtemps ils ne pourront se charger du sort des malheureux, comme on les voit faire dans les grandes villes. L'obole qu'ils apporteront au foyer du pauvre sera bien modeste, mais cette obole bien placée peut encore produire un grand soulagement. L'emploi des deniers de l'assistance comporte donc autant de discernement que d'économie. On pourrait être tenté de s'en effrayer, si l'on ne savait que l'expérience est un grand maître, que les conseils municipaux de village, où se recruteront presque toujours les membres du bureau de bienfaisance, ont parfois à trancher des questions délicates, et qu'à défaut de lumières leur instinct les guide assez sûrement. Qu'on n'oublie pas d'ailleurs que la bienfaisance communale s'exercera le plus souvent sous la forme de secours aux malades, et qu'ici l'erreur est moins facile, parce que la maladie n'a rien de factice et se révèle à des signes infaillibles.

III.

La maladie en effet ne comporte pas la surprise; elle ne peut se feindre comme l'indigence, elle n'est pas, comme la mendicité, susceptible de s'étendre par le soulagement même qu'elle reçoit. Aussi dans tous les temps la sollicitude de l'homme d'état s'est-elle portée sur l'assistance médicale, et chez les nations modernes ce service fonctionne-t-il partout d'une manière plus ou moins satisfaisante. En France, si l'on ne considère que les grandes villes, l'organisation de la médecine des pauvres est remarquable et supérieure à celle des peuples voisins; si l'on envisage les campagnes, elle leur est au contraire inférieure. Tandis qu'en Angleterre une imposition spéciale établie sur les biens ruraux a permis d'asseoir sur les bases les plus larges le service des populations agricoles, qu'en Allemagne un corps médical rétribué par l'état embrasse dans son réseau tout le territoire de l'empire, qu'en Espagne même la médecine des pauvres est confiée à des médecins nommés au con-

cours et payés au moyen d'une taxe analogue à nos centimes additionnels aux contributions directes, on peut dire qu'en France, sauf dans un petit nombre de départemens, les populations agricoles ne jouissent pas du bienfait de l'assistance médicale. N'est-ce pas un état de choses indigne d'un grand peuple et d'un pays qui est encore riche malgré ses désastres?

Il ne faudrait pas cependant être trop sévères pour nous-mêmes. À diverses époques, de généreux efforts ont été tentés pour doter nos campagnes d'un système de ce genre. Malheureusement la versatilité de l'opinion publique, les troubles apportés par les révolutions dans le travail de nos assemblées, par-dessus tout ce manque de persévérance qui compromet presque toujours chez nous les tentatives que l'initiative individuelle a suscitées et que la loi ne vient pas soutenir, ont empêché ces efforts d'aboutir à une organisation générale et durable. Dès 1810, les deux départemens du Haut-Rhin et du Bas-Rhin avaient su organiser pour les indigens des campagnes un service médical satisfaisant; leur exemple fut imité par la Moselle en 1823, par la Haute-Saône en 1843, par la Meurthe en 1849, par le Loiret en 1850. Bientôt, sous l'impulsion du ministère de l'intérieur, la plupart des départemens entrèrent dans cette voie. Un moment, on en compta près des deux tiers; mais cette organisation était fragile, elle ne reposait que sur le bon vouloir des conseils-généraux. Il advint que plusieurs se lassèrent de fournir des subventions, et du même coup la désorganisation se mit dans les services. Au lieu de 51 départemens pourvus d'une assistance médicale en 1868, on n'en trouve plus que 35 en 1869. L'année suivante, le chiffre s'était relevé à 45; il est aujourd'hui de 44 d'après la statistique de la médecine gratuite pour l'année 1873. Ainsi le mouvement de l'assistance médicale dans les campagnes, après avoir suivi une progression rapide, s'est arrêté tout à coup. C'est une institution qui ne s'étend pas, et qui n'arrive à se maintenir là où elle existe qu'avec la plus grande difficulté.

L'intervention du législateur est donc indispensable pour raviver et transformer un organisme défectueux; elle l'est d'autant plus que nos campagnes tendent à se dépeupler de médecins. Il y avait en 1847, en France, 10,643 docteurs; aujourd'hui on en compte 10,766. Ainsi pendant vingt-cinq ans le nombre des docteurs en médecine est resté à peu près stationnaire; mais il n'y a pas que les docteurs qui exercent la médecine, il y a aussi les officiers de santé : or le nombre de ceux-ci s'est fortement abaissé. Il est tombé de 7,456 en 1847 à 4,665 en 1872, en sorte que le nombre total des praticiens, qui était en 1847 de 18,099, soit 1 médecin pour 1,895 habitans, n'est plus aujourd'hui que de 15,419, soit 1 par

2,341 habitans seulement. Cette proportion n'aurait rien d'effrayant en elle-même, si dans les campagnes les médecins n'étaient beaucoup plus dispersés que ce chiffre ne paraît l'indiquer. En effet, dans les départemens qui comptent des centres importans de population, des stations hivernales fréquentées, des villes d'eaux à la mode, les médecins s'accumulent; dans les pays pauvres, purement agricoles ou industriels, ils sont de plus en plus clair-semés. Dans les Hautes-Alpes, le Nord, la Haute-Loire, l'Ardèche, on ne compte qu'un médecin sur 6,400 habitans environ; dans l'Ille-et-Vilaine, le Pas-de-Calais, le Finistère, 1 pour 7,400 habitans, 1 sur 8,100 dans la Creuse, 1 sur 8,700 dans la Corse et dans les Côtes-du-Nord, 1 sur 10,500 dans le Morbihan. N'est-ce pas une proportion bien insuffisante? Sans doute nous sommes prêts à reconnaître, pour ne rien exagérer, qu'avec les voies de communication nouvelles le médecin de campagne peut bien mieux qu'autrefois rayonner à de grandes distances, mais ce rayonnement a ses limites; les distances ne peuvent être franchies qu'avec une grande perte de temps, et les heures sont précieuses en médecine plus encore qu'en affaires. On peut donc dire en thèse générale que dans nos campagnes le médecin n'est pas suffisamment à la portée du malade. Il y a là un vice d'organisation dont le paysan aisé souffre lui-même, mais dont le paysan pauvre est bien autrement victime, car, quel que soit l'esprit de charité du praticien de campagne, on ne peut espérer de lui, et il serait injuste de le lui demander, de faire passer la clientèle pauvre avant la clientèle payante, et les droits de l'humanité avant ses intérêts les plus immédiats.

D'où peut venir cette tendance de plus en plus marquée chez les jeunes médecins à ne pas s'établir dans les campagnes? On dit que c'est la difficulté d'y vivre avec l'exercice de la profession; nous avons peine à l'admettre. Si modeste que soit encore la position, elle s'est singulièrement améliorée depuis 1847. Quel rude métier que celui de médecin de campagne il y a trente ans, et quels maigres résultats au bout de tant d'efforts! Aujourd'hui l'aisance a pénétré au village, le médecin a pu doubler ou tripler le prix de ses visites, et malgré cela faire ses recouvremens avec moins de peine qu'autrefois. Qu'on ajoute à ces avantages celui de trouver une position toute faite et de n'avoir pas à lutter une partie de sa vie pour conquérir la clientèle; franchement est-ce là une situation à dédaigner? Il est donc probable que ce qui détourne de la médecine rurale tant de jeunes gens qui s'y adonneraient volontiers, c'est moins la crainte de n'y pas rencontrer une profession assez lucrative que l'impossibilité de subvenir aux dépenses d'une instruction longue et dispendieuse. Les jeunes gens de familles pauvres n'ont pas à l'École de médecine comme

dans les écoles de l'état la ressource des bourses qui les dispensent des frais de leur éducation. D'un autre côté, tous ceux qui appartiennent à un milieu social plus élevé ont une répugnance de plus en plus grande à aller s'établir dans les campagnes, désertées par la bourgeoisie depuis la création des chemins de fer. Il y a là dans l'avenir un écueil qu'on pourrait peut-être éviter en facilitant aux jeunes gens pauvres, et principalement aux fils de cultivateurs, l'accès de la médecine, soit en leur accordant des bourses, soit en abrégeant le temps d'étude et les examens. Ces considérations guidaient le législateur de l'an XI lorsqu'il instituait, en même temps qu'un corps de docteurs en médecine ou en chirurgie, un corps d'officiers de santé. Il avait parfaitement compris qu'il était peu pratique de demander les mêmes épreuves et d'imposer les mêmes dépenses aux médecins des villes et aux médecins des campagnes. Aussi, tandis qu'il prescrivait pour les docteurs cinq ans d'études, il n'en demandait que trois aux officiers de santé; il réduisait à 200 francs pour ceux-ci les frais d'examen et de diplôme, qu'il élevait à 1,000 francs pour ceux-là; enfin il facilitait aux officiers de santé les moyens de s'instruire sans grands frais et sans grands déplacemens, soit en ouvrant pour eux des cours théoriques et pratiques dans des villes secondaires, soit en leur permettant de faire leur stage dans les hôpitaux de province. — Malheureusement, ce corps de praticiens si utiles a bien vite perdu de vue l'objet pour lequel il avait été créé. Les 4,665 officiers de santé que l'on compte aujourd'hui en France, au lieu d'être répandus principalement dans les campagnes, sont répartis sur la surface du sol comme les docteurs eux-mêmes. Dans l'immense majorité des cas, ce sont les départemens qui possèdent déjà une proportion raisonnable de docteurs qui ont le plus d'officiers de santé, et réciproquement, ce qui est bien plus grave, ce sont les départemens les plus pauvres en docteurs qui le sont également le plus en officiers de santé. Il en résulte que l'institution des officiers de santé n'a vraiment plus aujourd'hui de raison d'être, à moins que le législateur ne les rende à la médecine rurale en leur défendant d'exercer dans les villes d'une population déterminée, mesure bien rigoureuse et bien délicate, qui ne pourrait en tout cas être prise que pour l'avenir, en respectant les situations acquises et les clientèles déjà formées.

Au fond, le meilleur moyen de retenir les médecins dans les campagnes, c'est peut-être d'y organiser l'assistance médicale sur des bases solides et durables. Quand nous parlons d'assistance médicale, il va de soi qu'il ne saurait s'agir que de l'assistance à domicile. L'assistance hospitalière, c'est-à-dire le système de la concentration des malades dans des hôpitaux, où les ressources de la science sont

plus faciles à réunir, où l'installation des services est plus parfaite, mais où les principes morbides s'accumulent, est vivement attaquée par des médecins autorisés, même pour les villes; il ne saurait être question de la transporter dans les campagnes. D'ailleurs un hôpital cantonal pouvant contenir une quarantaine de lits ne coûterait pas moins de 70,000 à 80,000 francs, fût-il construit sur le plan le plus simple et dans les conditions les plus modestes. L'entretien de chaque lit ne peut être évalué à moins de 400 à 500 francs par an. Ce serait là, s'il était généralisé, un mode d'assistance fort coûteux; grâce à Dieu, tant d'argent n'est point nécessaire pour assister à domicile les malades et les infirmes. Réservons donc l'hôpital pour les affections qui exigent un traitement compliqué, des appareils spéciaux, et appliquons-nous à faire soigner chez eux les malades ordinaires, les infirmes et les vieillards. — Il existe en effet un danger qui ne doit pas échapper au législateur. Dans notre société contemporaine, les liens de la famille s'affaiblissent, l'autorité du père et le respect dû au vieillard tendent à s'effacer; mais nulle part ce relâchement d'une autorité et d'un respect nécessaires n'est plus marqué que dans les campagnes, où il s'aggrave de la brutalité inhérente à des natures incultes et grossières. Le vieillard et l'infirme qui ne peuvent plus travailler sont bien vite considérés au village comme un fardeau dont la famille n'aspire qu'à être débarrassée, et, comme l'hospice départemental est rarement en mesure de leur ouvrir ses portes, la condition de ces infortunés devient déplorable. Quels services ne rendraient pas les bureaux de bienfaisance, si, par des secours habilement distribués, ils pouvaient intéresser les parens ou les amis de ces malheureux à prendre soin de leur misère!

Il y a plusieurs manières de concevoir et d'organiser l'assistance médicale à domicile. Le système le plus ancien et le plus répandu aujourd'hui encore en France est le *système cantonal*. Appliqué d'abord en Alsace, où il s'est toujours maintenu, recommandé en 1833 par l'Académie de médecine à la suite d'une longue discussion, combattu en 1845 par le congrès des médecins de France, adopté par M. de Salvandy dans le projet d'organisation de l'assistance médicale qu'il soumettait aux chambres en 1847, toujours patronné depuis par l'administration, il s'étendit un moment à un grand nombre de départemens. Un rapport ministériel du 24 avril 1867 en définissait ainsi le mécanisme : « le service de chaque circonscription cantonale est confié à un médecin désigné par le préfet. Chaque année, le bureau de bienfaisance de la commune, ou, lorsqu'il n'en existe pas, une commission composée du maire, de l'adjoint et du curé, dresse en présence du médecin la liste des in-

digens qui sont appelés à profiter de la médecine gratuite; cette liste est ensuite soumise à l'approbation des conseils municipaux. Le médecin cantonal traite à domicile, sur la demande du maire ou, à son défaut, d'un membre de la commission communale, les indigens portés sur la liste. Dans les cas urgens, il peut être appelé directement par le malade ou sa famille, au moyen de la présentation de la carte délivrée à chacun des indigens. Les médecins visitent et soignent également les enfans trouvés, abandonnés, orphelins, les vieillards infirmes placés dans les familles au compte du département. Ils donnent au moins une fois par semaine des consultations gratuites; chaque année, ils adressent au préfet un rapport sur les résultats de leur service. Le médecin cantonal reçoit annuellement une allocation proportionnée à l'étendue de la circonscription et au nombre des indigens, enfans et vieillards qu'il est chargé de visiter; quand les ressources le permettent, des primes sont données à ceux qui se sont distingués par leur zèle. — Les remèdes sont fournis par un pharmacien domicilié dans la circonscription ou par le médecin, s'il n'y a pas de pharmacien à 4 kilomètres de distance du domicile du malade. Toutes les communes sont pourvues d'un mobilier médical, linge, baignoires et autres objets de première nécessité, qui sont prêtés sur l'autorisation du médecin. »

Ce système, qui séduit par sa simplicité, a soulevé bien des objections. Il a l'inconvénient de diviser les médecins en deux catégories, les médecins libres, qui n'ont point à se préoccuper des pauvres, et les médecins de l'assistance qui, pour une rétribution souvent dérisoire, sont obligés de leur consacrer tout leur temps. Chargé d'un fardeau trop lourd, le médecin officiel n'est jamais prêt à répondre à l'appel du malade, il est à une extrémité du canton lorsqu'on le demande à une autre. De là des plaintes d'autant plus vives que l'indigent, qui sait que ce médecin lui doit ses soins, montre de plus grandes exigences. Le médecin de l'assistance, par cela même qu'il est imposé, n'a pas la confiance du malade, il est déprécié aux yeux de la clientèle, et suspect, suivant l'expression exagérée, mais caractéristique, d'un médecin qui a déposé dans l'enquête, de faire de la médecine de rabais au profit de l'administration. C'est donc au nom de leur dignité comme au nom de leurs intérêts que la plupart des sociétés médicales repoussent le système cantonal. Quant aux indigens, qui n'ont pas été représentés dans l'enquête, comme on le pense bien, on suppose qu'ils pâtissent de ne pouvoir s'adresser au médecin de leur choix et d'être obligés de subir celui qu'on leur impose.

Le second système, qu'on appelle *système des circonscriptions*

médicales, n'est que le système cantonal modifié. Il consiste à diviser le canton en circonscriptions médicales, ayant pour centre la résidence du médecin. Si l'on réussit à créer autant de circonscriptions qu'il y a de praticiens dans le canton, on voit qu'on fait disparaître le principal inconvénient du système précédent, c'est-à-dire les deux catégories de médecins, et qu'on peut les utiliser tous pour le service de l'assistance; le médecin se trouve rapproché du malade, et cette proximité est à elle seule un grand bienfait. — Malheureusement c'est là une combinaison plus théorique que pratique. Les médecins ne sont pas répartis dans le département pour la plus grande commodité du fonctionnement de ce système. Les uns sont trop rapprochés, les autres trop éloignés, parfois ils sont tous réunis au chef-lieu de canton, et dans ce cas les circonscriptions médicales auraient toutes le même centre. On voit donc que, suivant les localités, ce second système peut être d'une application commode, ou n'offrir au contraire aucun avantage.

Reste le troisième système ou *système landais,* ainsi nommé parce qu'il a d'abord fonctionné dans le département des Landes. Si on le réduit à sa plus simple expression, voici en quoi il consiste. Le malade est libre de faire appel à tous les médecins et pharmaciens qui, dans une circonscription déterminée, ont accepté un tarif spécial pour les visites et les médicamens; il peut même appeler un médecin en dehors de la circonscription, si celui-ci consent à donner ses soins aux conditions du tarif de l'assistance. La liberté est réciproque, c'est-à-dire qu'elle existe pour le médecin comme pour l'indigent. Dans ce système, la rétribution est proportionnelle au nombre des visites. On peut cependant procéder par voie d'abonnement avec les communes, soit en raison du nombre des malades, soit en raison du nombre des indigens inscrits. On a aussi proposé de faire varier le prix des visites suivant leur importance, suivant la distance, suivant qu'elles se font de jour ou de nuit. M. le docteur Chevandier, député de la Drôme, est l'inventeur d'un système de rémunération kilométrique qu'il a fait appliquer dans l'arrondissement de Die. Le prix de chaque visite est tarifé sur le nombre de kilomètres qui séparent le malade du domicile de son médecin. Si les communes veulent recourir à l'abonnement, le calcul sera basé sur la somme de kilomètres que représentent ensemble toutes les familles visitées par le même médecin. Ainsi par exemple une famille de quatre membres située à 7 kilomètres représente 28; une autre de cinq membres, située à 6 kilomètres, représentera 30. En additionnant ainsi toutes les familles, et en multipliant le total par le prix évalué du kilomètre, on aura le chiffre de l'abonnement.

De tous ces systèmes, quel est le meilleur? On serait fort embar-

rassé de le dire. Si nous cherchons à nous éclairer des résultats de l'enquête, l'hésitation n'est pas moindre. Les conseils-généraux, les conseils d'arrondissement, les sociétés d'agriculture, les sociétés médicales elles-mêmes, ont été fort divisés dans leurs appréciations. En 1866, l'Association générale des médecins de France chargea une commission d'étudier la question de l'assistance médicale des indigens dans les campagnes. Elle voulut avoir l'avis des sociétés locales, alors au nombre de 95. Chargé de faire connaître à l'assemblée générale l'opinion de ces sociétés, le rapporteur, M. Barrier, s'exprimait ainsi : « Aucune des opinions émises ne peut invoquer en théorie la valeur souveraine d'une raison qui s'impose, ni en pratique la sanction d'une expérience générale. Le même système qui dans tel département fonctionne à la satisfaction de tous est dans tel autre décrié ou abandonné. Ici je vois la réglementation administrative acceptée sans opposition ; là elle est repoussée comme une source d'abus, comme contraire à la dignité médicale, aux droits et aux intérêts du pauvre. Si quelques sociétés s'inspirent d'un sentiment de respect pour la liberté du malade indigent et pour le maintien d'une loyale égalité entre tous les membres du corps médical, d'autres jugent ces visées plus généreuses que pratiques et y aperçoivent les chimères d'une utopie. » Au fond, il est facile de se rendre compte de la divergence de ces appréciations. Les sociétés médicales voient les systèmes à l'œuvre ; elles les vantent là où ils ont réussi, elles les repoussent là où ils ont échoué. N'est-ce pas le vrai terrain sur lequel on doit se placer ? Un système d'assistance ne doit être jugé que sur les services qu'il rend. Les combinaisons les plus ingénieuses ne sont pas toujours les plus pratiques, et le mieux est parfois l'ennemi du bien. Est-il rien de moins rationnel, de moins équitable au fond que les abonnemens, que les traités à forfait? Cependant c'est une combinaison qui entre de plus en plus dans nos mœurs. La simplicité du mécanisme et celle de la comptabilité sont bien aussi des avantages à considérer.

Sans doute le système cantonal est critiquable sur plusieurs points, mais le plus grave défaut qu'on puisse reprocher à ce système tient uniquement à la façon dont il a été appliqué chez nous. Si le traitement des médecins cantonaux a toujours été insuffisant, cela vient de ce que les ressources de l'assistance, n'étant pas garanties par la loi, ont toujours été beaucoup trop faibles. Quel que soit le système adopté, il faudra bien aviser à les asseoir sur une base plus large. Quant à l'objection tirée de l'impossibilité où est le malade de choisir son médecin, nous avouons qu'elle ne nous paraît pas très grave. Dans les hôpitaux, dans toutes les administrations publiques, les médecins sont imposés aux malades; ceux-ci s'en plaignent-

ils? Ces préférences de malade qu'on fait sonner si haut n'ont pas l'importance que l'on dit. Ce qui importe, c'est que le service médical soit assuré dans toutes les communes de France, que le pauvre trouve partout des soins, des médicamens, et les secours indispensables jusqu'au moment où il pourra reprendre son travail. Certes il serait désirable que tous les médecins pussent concourir au service de l'assistance, mais pourquoi? Parce qu'on diminuerait ainsi les distances à parcourir, parce qu'on éviterait les pertes de temps qui compliquent la médecine rurale. Aussi le système que nous choisirions, s'il fallait absolument opter, serait peut-être le système cantonal tempéré par la division du département en circonscriptions ayant leur centre à la résidence du médecin; mais nous reconnaissons avec la commission de l'assemblée nationale qu'il n'y a nul avantage à jeter partout dans un même moule l'organisation de l'assistance médicale. C'est à l'œuvre qu'il faut juger le système. On se décidera donc dans chaque localité d'après les données de l'expérience et les résultats obtenus. Les conseils-généraux seront à même d'essayer les combinaisons qui leur paraissent préférables, et l'enquête a montré qu'ils étaient loin de s'accorder sur ce point.

Il est un principe au contraire sur lequel l'accord s'est fait d'une manière remarquable. Presque tous les déposans ont reconnu que l'organisation ne serait sérieuse qu'autant qu'elle présenterait pour les communes et le département un caractère obligatoire. C'est là une démonstration qui a été faite depuis longtemps. Déjà en 1847 la faculté de médecine de Strasbourg, consultée sur le projet de loi de M. de Salvandy, signalait la liberté laissée aux communes comme la pierre d'achoppement de la nouvelle loi. C'est qu'en effet on ne fonde rien de durable en France sans le secours de l'obligation légale. A la rigueur, des œuvres d'initiative privée peuvent réussir dans les grandes villes, où les ressources abondent, où le bon vouloir est manifeste, où les entraînemens de toute sorte sont si faciles à provoquer; dans les campagnes, il en est autrement. Qu'aurait-on fait au village en matière d'écoles, de chemins vicinaux, si le législateur n'avait imposé la dépense aux communes en les forçant de voter des centimes additionnels dont il a fixé le minimum? Il en est de même en matière d'assistance.

On s'est livré à de nombreux calculs pour déterminer le nombre moyen des indigens en France, et les frais que l'organisation de l'assistance dans les campagnes entraînerait pour les communes, les départemens et l'état. M. de Watteville en 1844 portait le nombre des pauvres à 3 pour 100 du chiffre de la population. En 1867, M. de La Valette, ministre de l'intérieur, évaluait ce chiffre à 4 pour 100. Ces calculs, basés sur la statistique de l'assistance

médicale dans les quarante-huit départemens où elle fonctionnait alors, paraissent au-dessous de la vérité. MM. Roussel et Morvan croient qu'on ne peut évaluer à moins d'un dixième de la population rurale le nombre des pauvres qui ont besoin d'être assistés. Leurs chiffres sont établis sur la statistique de la médecine gratuite pour le département de la Sarthe, qui donne, pour 463,619 habitans, 37,775 indigens inscrits et 8,854 assistés en 1870, 40,042 indigens et 9,504 assistés en 1871, ce qui fait un peu plus de 4 indigens pour 1 malade. M. de La Valette estimait qu'on devait compter 1 malade pour 3 indigens 1/2 et 3 visites 1/2 ou consultations par malade. Il calculait que chaque malade coûtait 5 francs en moyenne, y compris les médicamens, ce qui produisait une dépense de 1 fr. 40 cent. par tête d'indigent.

Si l'on considère que les sociétés de secours mutuels paient pour leurs malades un taux d'abonnement qui est en général de 2 francs par tête pour les soins médicaux, et de 1 franc pour les médicamens, il est prudent d'évaluer à 2 fr. 50 cent. la moyenne des dépenses pour chaque pauvre. En admettant pour la France, suivant les statistiques les plus accréditées, une population rurale de 25 millions en chiffres ronds, et en prenant le dixième pour avoir le nombre des indigens inscrits, on aboutit à une dépense de 6,250,000 francs pour assurer en France les bienfaits de l'assistance publique dans les campagnes. — Comment cette charge sera-t-elle répartie? M. de La Valette voulait qu'on mît 6 dixièmes à la charge des communes, 3 dixièmes à celle des départemens, et 1 dixième à la charge de l'état. Cette proportion nous semble trop peser sur les communes et ménager l'état à l'excès. Nous aimerions mieux 2 cinquièmes à la charge des communes, 2 cinquièmes à la charge des départemens et 1 cinquième à la charge de l'état. Les départemens seraient largement mis à contribution, mais, comme ils supportent aujourd'hui tout le fardeau de la médecine gratuite, leur situation ne serait pas empirée, et d'ailleurs ils doivent venir au secours des communes pauvres, comme il est nécessaire que l'état vienne au secours des départemens les plus surchargés.

Dans la pratique, voici comment les choses se passeraient. Une fois les indigens inscrits sur les listes communales, la dépense de l'assistance serait portée au budget à raison de 2 fr. 50 cent. par tête d'indigent. Des abonnemens s'établiraient bientôt sur cette base entre les maires et les médecins. Si la commune ne pouvait couvrir cette dépense avec l'excédant de ses ressources ordinaires, elle devrait s'imposer d'un nombre de centimes additionnels fixé par le législateur, et qui serait par exemple de 2 ou de 3 centimes au

principal des quatre contributions directes. Les communes pourraient se tenir au-dessous de ce chiffre quand il ne serait pas nécessaire pour assurer la dépense. Si au contraire il était insuffisant, le département viendrait en aide à la commune, d'abord avec ses ressources ordinaires, puis avec des ressources spéciales obtenues par des centimes additionnels et dont le *quantum* serait également déterminé par le législateur. Enfin l'état, comme suprême ressource, subventionnerait les départemens qui ne pourraient assurer avec ces centimes le service complet de la médecine des pauvres. Ainsi s'organiserait sur toute la surface du territoire, grâce au principe de l'obligation communale, grâce au concours du département et de l'état, cette institution vivifiante et salutaire de l'assistance médicale dont le bienfait n'a pu être assuré jusqu'ici à nos populations si intéressantes des campagnes.

Arrivés au terme de ce travail, il importe de nous résumer en quelques mots. Le premier article de la loi à intervenir devra poser en principe l'existence d'un bureau de bienfaisance dans chaque commune. Tout au plus pourra-t-on admettre les communes d'une population inférieure à 200 habitans à se réunir aux communes voisines pour l'organisation de l'assistance. Ces bureaux dresseraient la liste des indigens, sauf contrôle exercé par l'administration supérieure, provoqueraient et concentreraient les dons de l'assistance et s'efforceraient d'en faire un judicieux emploi. Réservant leurs faibles ressources pour les infortunes les plus intéressantes, ils assisteraient à domicile les pauvres, les malades et les infirmes, donnant aux premiers des secours en nature et en argent, fournissant aux autres un peu de ce bien-être si nécessaire pour hâter la guérison ou adoucir les infirmités. Le conseil-général assurerait dans chaque département sous sa responsabilité, mais après avoir pris l'avis des sociétés médicales et des conseils d'hygiène, le service de la médecine des pauvres. On lui laisserait toute latitude. Il serait libre de choisir le mode qui lui paraîtrait le mieux s'adapter aux besoins du pays, de conserver l'organisation existante partout où elle fonctionne d'une manière satisfaisante, enfin d'adopter, s'il le juge utile, un régime différent pour les divers cantons du département. Le législateur ne lui demanderait qu'une chose, l'organisation complète, durable, de l'assistance publique; il lui en fournirait les ressources, il lui laisserait le choix des moyens.

Ces conclusions ne diffèrent guère de celles qui ont prévalu dans la commission de l'assistance publique. Dépouillé de ses prétentions primitives, dégagé de toute proposition chimérique ou simplement contestable, le projet de loi présenté à l'assemblée nationale, qui a

déjà figuré à son ordre du jour et qui en a été momentanément retiré, mérite un accueil qui, nous voulons le croire, ne lui fera pas défaut. N'oublions pas qu'on a fait aux campagnes beaucoup de promesses. À diverses époques, les pouvoirs publics, les assemblées se sont occupées d'elles avec un bon vouloir manifesté un peu bruyamment. Qu'ont produit toutes ces belles paroles? Qu'est-il sorti de la grande enquête agricole de 1868, qui devait ouvrir pour les campagnes une ère nouvelle? Certes nous ne méconnaissons pas les difficultés de l'heure présente; nous savons que la guerre de 1870, et ses conséquences inéluctables ont retardé bien des progrès, ont empêché d'éclore bien des réformes couvées depuis longtemps et dont l'apparition semblait proche; mais il appartient au législateur de faire un choix parmi elles, et, s'il ne peut les accomplir toutes, de s'attacher du moins aux plus urgentes, aux plus fécondes. Aucune ne paraît à ce titre plus recommandable que celle qui a pour but d'organiser l'assistance publique et surtout l'assistance médicale dans les campagnes.

Qu'on nous permette de dire toute notre pensée. Une grande commission de l'assemblée nationale a poursuivi avec une remarquable persévérance la réforme des établissemens pénitentiaires; elle a proposé un projet de loi qui paraît devoir être voté et qui entraînera pour les départemens et pour l'état des charges très sensibles. Et cependant il s'agit d'une réforme après tout contestable, destinée à adoucir le sort d'une fraction peu intéressante de la société, et dont la société elle-même peut ne retirer aucun profit. Comment pourrait-on après cela hésiter à inscrire dans la loi les dispositions indispensables pour atténuer la misère, pour assurer la santé de ces classes agricoles qui sont les forces vives du pays? Aujourd'hui que la population diminue, que les registres de l'état civil accusent presque partout un excédant des décès sur les naissances, n'est-il pas plus nécessaire que jamais d'introduire l'hygiène au village et d'y diminuer la mortalité par une assistance à domicile sérieusement organisée? Il serait digne de l'assemblée nationale, qui a tant fait pour le relèvement du pays, de compléter son œuvre, et de ne pas se séparer avant d'avoir voté une loi d'avenir et d'intérêt social bien entendu, qui serait en même temps pour nos campagnes un acte de justice et de reconnaissance.

ARSÈNE VACHEROT.

LA

NATURALISATION DES ÉTRANGERS

EN ALGÉRIE

L'unité est, autant que le chiffre et les qualités de la population, une condition de la force des états; ceux qui n'en jouissent pas y aspirent également pour la paix intérieure et en vue de la défense ou de la conquête; nous avons trop profité en Afrique des rivalités indigènes pour ne pas nous être de bonne heure aperçus qu'il fallait la réaliser entre la France et l'Algérie sous peine de n'attacher à nos flancs qu'une sorte de Pologne africaine avec ses insurrections périodiques qu'on n'étouffe que dans des flots de sang et sous les ruines. Un vainqueur moins scrupuleux eût peut-être tenté au fur et à mesure de la conquête d'imposer son organisation à l'Algérie; nous avons préféré prendre le conseil du temps et ne donner la sanction légale qu'à ce qui était déjà passé dans les idées ou dans les mœurs. C'est ainsi qu'il nous a été possible, facile même, d'apporter au statut de l'indigénat des modifications successives et considérables, portant sur la propriété, la justice, l'administration locale, etc.

Excellente pour les masses, cette méthode ne pouvait cependant convenir qu'à elles; il fallait faire parallèlement sa part à l'initiative spontanée des personnes. Les sociétés même les plus rebelles aux innovations comptent toujours quelques individualités dont les idées devancent celles de leur entourage; dans tout pays conquis, il se rencontre aussi des citoyens qui ont associé leurs intérêts à la fortune du vainqueur et n'espèrent de sécurité que sous sa loi; enfin une nationalité s'enrichit quelquefois de sédimens étrangers. La naturalisation était l'unique moyen d'assimilation à l'usage des particuliers; mais les règles du droit commun métropolitain qui la régissaient, déjà critiquées pour la France, appelaient à plus forte

raison une réforme dans un pays à peupler en partie par l'immigration. Cette législation plus libérale, les gouvernemens antérieurs à l'empire, obligés surtout d'appliquer leurs efforts à la prise de possession du sol, n'eurent pas le temps de la donner à l'Algérie. Quand l'achèvement de la conquête non-seulement permit, mais fit un devoir de songer à l'organisation définitive du pays, les réclamations devinrent plus pressantes, les journaux algériens s'y associèrent, les assemblées coloniales insistèrent par des vœux réitérés. Les grands pouvoirs de l'état intervinrent enfin, et un sénatus-consulte du 14 juillet 1865 détermina les conditions spéciales de la naturalisation des étrangers et des indigènes musulmans et israélites en Algérie. Depuis les israélites ont été, comme on sait, déclarés citoyens français par un décret du gouvernement de la défense nationale en date du 24 octobre 1870. L'assemblée nationale est à la vérité saisie d'une proposition tendant à l'abroger; mais l'ajournement de cette proposition, qui date des premiers mois de 1871, semble indiquer que la chambre n'entend pas y donner de suite, qu'elle respectera au contraire une législation consacrée à cette heure par une application de près de cinq années. Le sénatus-consulte, modifié par un autre décret du 24 octobre 1870, qui simplifie la procédure de naturalisation, est demeuré à l'égard des étrangers et des indigènes musulmans le dernier état de la législation. Nous allons en indiquer les dispositions essentielles et faire connaître ensuite les résultats obtenus. On verra s'il faut lui imputer le peu d'empressement que les étrangers ont mis d'abord à rechercher notre naturalisation, ou en rendre d'autres causes responsables.

La naturalisation, il ne faut pas le perdre de vue, a un double caractère. Si elle résulte d'un contrat synallagmatique entre l'état et le demandeur, elle constitue d'autre part pour ce dernier une faveur, et une faveur de nature particulière qu'il appartient seulement à l'état d'accorder quand il y a lui-même intérêt. De là pour le candidat des obligations multiples : il doit d'abord justifier de sa capacité de la demander, prouver ensuite qu'il est digne de l'obtenir, et que l'état aura aussi du profit à la lui conférer. La capacité s'établit par l'âge. C'est, aux termes du sénatus-consulte, celui de vingt et un ans, déjà fixé par nos lois civiles et politiques pour la majorité des personnes. La moralité du demandeur se constate, ainsi que l'intérêt de l'état, au moyen de l'enquête ouverte sur ses antécédens par les autorités compétentes. Une telle enquête ne saurait se faire dans le pays d'origine du postulant; les convenances internationales s'y opposent. Il importe moins d'ailleurs de connaître son passé dans sa patrie que sa conduite dans l'état dont il

veut devenir un des citoyens; ce n'est donc que dans ce dernier pays que l'enquête peut utilement avoir lieu. L'étranger doit en conséquence y résider depuis un certain temps; cette résidence a été fixée à trois ans, délai adopté depuis (loi du 29 juin 1867) pour la France, où l'on exigeait auparavant des étrangers aspirant à notre naturalisation un stage de dix années. Le gouverneur-général civil de l'Algérie décide souverainement des demandes, sur l'avis d'un comité consultatif, qui a plénitude d'appréciation. La délation au gouverneur-général de ce pouvoir, qui n'appartenait qu'à l'empereur en conseil d'état, est une innovation doublement heureuse en ce qu'elle permet à l'intéressé de poursuivre sur place son instance, et facilite au juge de la naturalisation les moyens de s'éclairer (1).

L'immigration algérienne est cosmopolite. Si elle se recrute principalement dans le bassin de la Méditerranée, les peuples du nord lui fournissent aussi leur contingent, et les Allemands occupent numériquement la quatrième place dans la population étrangère. Le chiffre total de celle-ci égale presque celui des Français d'origine et tend à le dépasser. Un ancien gouverneur de l'Algérie constatait récemment devant la commission d'enquête parlementaire sur les actes du gouvernement de la défense nationale ce fait, qui lui semblait anormal et inquiétant, et il mettait de l'insistance à le signaler. Ce phénomène, s'il appelle en effet la réflexion, n'a pourtant rien qui doive surprendre. En passant sous notre domination, l'Algérie est devenue une terre plus hospitalière pour les étrangers que pour nous-mêmes. La législation commerciale et douanière qui la régit assure au négoce universel des avantages spéciaux. Ses ports s'ouvrent, comme ceux de la métropole, à tous les pavillons; les navires des autres nations peuvent, moyennant une autorisation du gouverneur-général, faire le cabotage des côtes; aucune surtaxe de navigation n'atteint à l'entrée les marchandises importées par la marine étrangère, et certaines prohibitions qui frappent les produits de l'extérieur à la frontière française n'existent pas pour l'Algérie (ainsi le tabac, qui n'y est pas l'objet d'un monopole, et dont il se fait une importation considérable).

Les étrangers qui y sont domiciliés jouissent d'une condition non-seulement préférable à celle qu'ils auraient en France, mais pendant longtemps ils ont comparativement plus gagné que nos propres colons à s'établir sur le territoire de l'Algérie. Tandis qu'en mettant le pied sur le sol algérien ces derniers subissaient une véritable

(1) Cette disposition menace de tomber en désuétude à l'égard des étrangers. Les gouverneurs-généraux, quoique le décret ne distingue pas entre les étrangers et les indigènes, ne l'ont appliquée jusqu'ici qu'à ces derniers.

capitis deminutio par la suspension de l'exercice de leurs droits politiques, la législation locale a toujours assuré à l'extranéité des avantages dont, soit dit en passant, nous ne trouvons point d'ordinaire l'équivalent pour nos nationaux dans les autres pays. C'est ainsi qu'en Algérie l'étranger peut servir et obtenir des grades dans un corps qui fait partie de l'armée française, figurer comme témoin aux actes authentiques, exercer sous certaines conditions l'art médical sans avoir été gradué en France, et qu'il est dispensé de fournir devant nos tribunaux la caution *judicatum solvi* quand il possède des immeubles. Une prérogative plus précieuse lui appartient : s'il ne siége plus dans les assemblées départementales de la colonie, il fait encore partie de ses conseils municipaux et a droit d'être incorporé dans nos milices urbaines ou rurales. Cette représentation aux conseils de la commune, accordée aux étrangers en retour de leur contribution à ses charges, est fondée sur les principes du droit commun, c'est-à-dire sur le suffrage universel, avec quelques restrictions édictées en vue d'exclure de l'électorat municipal ceux qui n'auraient dans la commune qu'une résidence accidentelle et nul intérêt à la bonne gestion de ses affaires. Aux termes du décret organique du 27 décembre 1866, pour devenir électeur, l'étranger doit justifier de vingt-cinq ans d'âge et remplir l'une des conditions suivantes : être proprietaire foncier ou fermier d'un immeuble rural, exercer une profession patentée, être employé de l'état, du département ou de la commune, être membre de la Légion d'honneur ou d'un autre ordre national ou étranger autorisé. Il lui fallait en outre posséder une résidence triennale dans la commune, mais un décret du mois de septembre 1874 a réduit, par analogie de la loi de France, cette résidence à deux ans. Toutefois l'inscription sur les listes électorales, qui est de droit et a lieu d'office pour les Français, ne pouvant en somme revêtir pour les étrangers que le caractère d'une faveur, ils sont tenus à l'obligation de la réclamer. L'électeur étranger est éligible dans sa catégorie. Les étrangers ne votent pas par nationalité, ils n'émettent qu'un suffrage d'ensemble sur un candidat qui représente la collectivité étrangère. Ils peuvent cependant porter leurs voix sur un candidat français, et ils sont réciproquement éligibles par des Français. Telle est du moins la jurisprudence du conseil d'état, qui a eu à se prononcer sur les deux cas. Les électeurs français de la commune de Coléah avaient nomém conseiller municipal l'Anglais Hawke. Le conseil de préfecture d'Alger annula l'élection par le motif que Hawke, étant de nationalité étrangère, n'aurait pu être élu que par des étrangers. Le conseil d'état, saisi à son tour, mit à néant cet arrêté et maintint l'élection, « considérant que, si, d'après les articles 9, 11 et 13 du

décret du 27 décembre 1866, les électeurs communaux sont divisés en quatre catégories (Français, étrangers, musulmans, israélites), appelées à nommer séparément un nombre déterminé de membres du conseil municipal, ces dispositions ne font pas obstacle à ce que les électeurs de chaque catégorie puissent choisir pour les représenter toute personne remplissant les conditions d'éligibilité de l'article 12 du même décret. » Le même jour, par les mêmes motifs, le conseil d'état validait l'élection de M. Darmon, naturalisé Français, que ses coreligionnaires israélites avaient à l'inverse appelé à les représenter au conseil municipal de Tlemcen. Dans ce dernier cas, le conseil de préfecture d'Oran s'était prononcé en faveur de la validité, que le préfet contestait. Ces prérogatives, grâce auxquelles, avant qu'on eût restitué à nos concitoyens d'Algérie l'exercice de leurs droits politiques, la qualité d'étranger ne constituait presque aucune infériorité, suffisent toujours à ceux qui, n'ayant pas renoncé à leur pays d'origine, sont uniquement intéressés à une bonne gestion locale. Le plus grand nombre se trouve encore dans ce cas.

La législation, si favorable aux étrangers, que nous venons de résumer explique certainement en partie comment notre naturalisation n'a encore fait dans leurs rangs que des conquêtes hors de proportion avec le chiffre de leur population totale; mais d'autres causes qu'il est intéressant de rechercher concourent aussi à les retenir dans le *statu quo*. Faudrait-il en accuser par exemple un défaut de confiance de leur part en l'avenir de l'Algérie? Nous sommes loin de le penser. La confiance ne manque pas à un pays dont tout le monde en Europe nous envie la possession, et que la Prusse eût peut-être volontiers accepté en échange de quelques milliards sans la patriotique résistance de M. Jules Favre. L'insuccès relatif de notre naturalisation auprès des habitans étrangers de l'Algérie tiendrait plutôt à des phénomènes de sensibilité morale. Nos immigrans appartiennent en effet pour la plupart à des races que distingue un attachement particulier au sol natal. Il faut y ajouter chez quelques-uns un orgueil qui est le trait dominant du caractère. Telles sont par exemple les populations de l'Espagne, qui alimentent d'une alluvion continuelle notre province de l'ouest. Ces immigrans emportent avec eux, et gardent jusqu'à ce qu'un intérêt impérieux le leur fasse perdre, l'esprit de retour dans leur patrie. La proximité de l'Espagne, la facilité qu'ils ont de s'y rendre, les relations incessantes qu'ils entretiennent avec elle, les affermissent dans ce sentiment, qui ne cède qu'à la longue. Malgré les fortes attaches que le travail, les habitudes journalières ont créées entre eux et le sol sur lequel ils se sont implantés, le succès seul ne les y

fixerait point. Ils préféreraient jouir dans leur pays de biens acquis dans le nôtre; mais ceux qui ont fait fortune ne peuvent pas toujours commodément liquider, leur intérêt exige que leurs capitaux demeurent, et ils demeurent avec leurs capitaux. D'autres, sans aspirer à la richesse, ont trouvé parmi nous des moyens d'existence assurés qui deviendraient chez eux très problématiques. Quelquefois aussi des liens plus doux les retiennent; ils sont entrés par des mariages dans des familles françaises qui les absorbent. Il ne faut pas moins que ces énergiques sollicitations de l'intérêt ou du cœur pour triompher de leur persévérant patriotisme. Même établis à demeure, la religion de la terre natale survit en eux à l'espérance de la revoir, et leur fait dédaigner des biens dont le prix est l'abandon nécessaire de leur nationalité. C'est ce dont on peut se convaincre en jetant un regard sur les statistiques de la naturalisation récemment publiées.

En décomposant la population étrangère de l'Algérie, on y trouve 71,000 Espagnols, 18,000 Italiens, 11,000 Maltais et 5,000 Allemands, qui constituent ses quatre principaux groupes; le reste offre des représentans de tous les pays de l'Europe, des contrées d'Afrique limitrophes, de l'Asie occidentale et même de plusieurs états d'Amérique. Or les Espagnols, qui forment à eux seuls plus de la moitié de cette masse, figurent seulement pour 230 au cadre des étrangers naturalisés, les Italiens pour 611, les Maltais pour un chiffre plus petit, tandis que 510 Allemands, soit le dixième de cette collectivité, ont obtenu le titre de citoyens français. Il est même à remarquer que nombre de ces derniers, parmi lesquels des chefs de maisons très importantes, dont les capitaux en se fixant en Algérie ont enrichi notre grande colonie, ont sollicité et acquis la naturalisation pendant ou depuis la guerre de 1870. L'un d'eux est un banquier d'Oran dont on connaît le nom sur toutes les grandes places de commerce; mais c'est surtout parmi les cultivateurs du sol que nous remarquons des naturalisations allemandes.

Les Allemands réussiraient-ils mieux en Algérie que les Espagnols? posséderaient-ils des aptitudes colonisatrices supérieures? On serait au premier abord tenté de le croire, et cependant il n'en est rien. Malgré de très sérieuses qualités, ces immigrans brandebourgeois, westphaliens, badois, ne peuvent se comparer sous ce rapport aux gens qui nous viennent des bords du Guadalquivir ou de la Segura. Ils ne sont ni aussi sobres, ni aussi durs à la fatigue, ni doués d'une organisation physique également appropriée à ce milieu exotique. Ils éprouvent à s'y acclimater des difficultés inconnues à des populations qui retrouvent en Afrique le ciel de leur pays, dont quelques heures de navigation les séparent à peine, et

qui se transplantent sans être forcés de modifier leurs habitudes; mais le cosmopolitisme germanique rend faciles des sacrifices dont s'irrite la fierté espagnole. La sentimentalité allemande se double, nous l'avons, hélas! appris à nos dépens, d'un sens pratique très développé, qui est un des plus puissans ressorts de la race saxonne. Si l'Allemand dépaysé résiste aux épreuves physiques de l'expatriation, la nostalgie ne le consume pas lentement; les qualités positives de sa nature le préservent de l'énervement des regrets stériles, et tournent bientôt toute son activité vers l'utile. Alors il ne sent plus, il calcule et agit en conséquence. C'est ainsi que l'intérêt efface peu à peu de son cœur l'image d'une patrie qui n'a pu le nourrir et dont l'éloignement amortit d'ailleurs l'attraction, pour l'attacher sans retour à des lieux où il prospère. Une fois décidé de la sorte à un établissement définitif en Algérie, ce même intérêt lui enseigne bientôt le prix d'un changement d'état qui lui confère simultanément la capacité politique, l'accès à tous les emplois publics et à tous les priviléges réservés aux nationaux, enfin la complète égalité devant la loi. Ainsi et pas autrement s'explique comment les naturalisations comptent dans ce groupe pour plus d'un dixième, tandis que dans les autres la proportion en est si faible.

Les causes qui amènent ces incorporations sont d'ailleurs devenues sensiblement plus actives depuis que l'Algérie a été remise en jouissance de ses droits politiques. C'est ce dont on trouvera la démonstration dans les documens statistiques déjà cités. On y voit que les naturalisations, qui en 1870, alors qu'elles portaient aussi sur les Juifs, ne s'élevaient qu'au chiffre de 1,039, atteignaient au 31 décembre 1873 celui de 2,321, soit une augmentation de 1,282, obtenue cependant pour une période plus courte de deux ans et sur un élément devenu plus restreint. A cette dernière date, 307 demandes avaient été définitivement rejetées, et il en restait plusieurs milliers à instruire. Ces demandes émanent presque exclusivement des étrangers, qui forment aussi la grande majorité des naturalisés, l'indigénat musulman ne nous ayant donné jusqu'ici, comme on peut le voir par un document inséré au *Journal officiel* du 7 avril, que 250 citoyens français. Nous ne possédons pas les chiffres pour 1874, mais les constatations que nous avons parfois relevées dans le *Moniteur de l'Algérie* nous permettent d'affirmer que la publication de ces chiffres apportera une preuve nouvelle du progrès rapide et continu de la naturalisation parmi les étrangers.

Il est peut-être d'un intérêt vital pour l'Algérie d'encourager ce mouvement. Après les nombreuses insurrections indigènes qu'il a fallu réprimer, surtout après celle de 1871, qui faillit mettre notre domination en péril, on se ferait une étrange illusion en mécon-

naissant combien est précaire la fidélité des tribus. Sans doute on triomphe de la rébellion avec des soldats, mais au prix de quels sacrifices! Ce sont chaque fois, indépendamment du sang versé dans les combats, des destructions sauvages et des assassinats de colons. On préviendrait peut-être ces maux, ou du moins on les diminuerait notablement, en asseyant sur le territoire une population européenne assez nombreuse pour équilibrer partout les forces de l'indigénat.

Dès le lendemain de la conquête, on proclamait la nécessité du peuplement européen. Cette théorie a été la règle de tous les gouvernemens jusqu'à l'empire, qui l'abandonna pour les doctrines opposées du royaume arabe. Le dernier gouverneur-général, qui ne voyait l'avenir de l'Algérie que dans la mise en pratique de cette théorie, la reprit avec toute la passion de son ardente nature, mais en y mêlant des préoccupations dont on ne s'était pas avant lui avisé. Redoutant qu'en cas de guerre maritime la présence de nombreux étrangers sur le sol algérien pût devenir un danger, il n'y eût voulu que des Français. L'agitation qu'il trouvait en Algérie, les allures indépendantes des habitans avaient surpris son esprit habitué au calme et à la discipline de nos colonies transatlantiques. Il attribuait en grande partie cette discipline à l'absence des étrangers, et cette indiscipline à leur contact. L'attitude de divers organes de la presse locale qui propageaient les idées fédéralistes importées par quelques réfugiés espagnols l'affermissait dans ses préventions. Il appuyait aussi sa thèse de l'exemple des nations dont il avait, dans ses voyages maritimes, parcouru les établissemens lointains. Les colonies de ces peuples, l'élément indigène mis à part, ne sont remplies que de leurs nationaux; les étrangers, s'ils n'en sont pas tout à fait absens, n'y figurent en général que pour des minorités imperceptibles et partant incapables d'y créer à un moment donné des embarras sérieux. En Algérie, la population française, y compris les 34,000 Juifs naturalisés en bloc et 4,000 ou 5,000 Alsaciens-Lorrains venus à la suite de nos désastres continentaux, n'atteint pas 180,000 âmes. Elle est, relativement à l'indigénat musulman, dans la proportion de 1 à 14 à peu près, et à côté d'elle nous comptons 113,000 étrangers de toute provenance, mais dont plus de la moitié appartiennent à une même nationalité. Voilà où nous en sommes après quarante-cinq ans d'occupation. — L'on n'a jamais contesté que la meilleure combinaison du peuplement de l'Algérie ne fût celle qui se ferait uniquement par des Français; mais de pareils résultats n'autorisent-ils pas à regarder cette combinaison comme chimérique?

Si, parmi les causes qui ont entravé l'activité du peuplement fran-

çais, les unes tenaient évidemment aux temps et aux circonstances, n'en existerait-il point de plus générales et plus durables qui sont inhérentes à notre caractère même? On ne peut conjecturer ce que l'Algérie serait devenue aux mains d'un autre conquérant chrétien. Les Espagnols ont occupé deux fois Oran au temps de leur plus grande splendeur, de 1505 à 1708, puis de 1732 à 1792, sans pouvoir jamais rayonner autour, et dans des alertes continuelles. Sur aucun point de l'Algérie, nous n'avons élevé d'ouvrages de défense comparables aux gigantesques fortifications construites pour conserver leur domination précaire. Le spectacle que présente ce pays n'accuse certes pas notre impuissance à coloniser. Les étrangers qui le visitent nous rendent sous ce rapport une justice que nous nous sommes quelquefois déniée à nous-mêmes. J'ai eu personnellement la satisfaction d'en recueillir le témoignage de leur bouche; mais nos pères joignaient à ces aptitudes colonisatrices, dont nous ne sommes pas encore dépourvus, un goût que nous ne possédons plus pour les entreprises de colonisation. Les classes élevées n'encouragent plus chez nous, comme autrefois, par leur exemple le peuplement de nos possessions lointaines. L'Angleterre suit toujours, pour son plus grand avantage, ces viriles traditions. En France, elles se sont perdues pour faire place à l'indifférence et quelquefois même à de pires dispositions. Ainsi nous avons vu pendant longtemps un préjugé dont nuls, cultivateurs, commerçans, fonctionnaires, n'étaient à l'abri, jeter de la déconsidération sur l'émigration française en Algérie, et nos gouvernemens se donner le tort de l'entretenir en faisant parfois de ce pays un lieu de disgrâce pour les fonctionnaires publics.

Dans ces conditions, il ne faut pas décourager les étrangers qui apportent en Algérie leurs bras et leurs capitaux. Si nos colons peuvent à bon droit réclamer la plus considérable part dans l'œuvre de civilisation accomplie en Afrique par les Européens, ils ont trouvé dans les étrangers de précieux auxiliaires. Sans parler des grands travaux d'utilité publique exécutés sur tout le territoire par des entrepreneurs et des ouvriers venus du dehors, et en s'en tenant à la colonisation agricole, on ne doit pas oublier que les Mahonnais dans le département d'Alger, les Italiens et les Maltais dans celui de Constantine, ont puissamment contribué à développer sous ce rapport la prospérité matérielle, et que, sans les travaux de défrichement et d'assainissement exécutés par les Espagnols dans la province d'Oran, ses plus fertiles cantons seraient peut-être encore inhabitables pour nous. Au point de vue politique, nous n'avons pas d'ailleurs jusqu'ici le droit de nous plaindre et de nous défier d'eux. Est-ce qu'ils nous ont occasionné des embarras durant la dernière

guerre? Beaucoup d'entre eux au contraire y ont pris part avec nous dans les corps de francs-tireurs envoyés d'Algérie en France. En face des insurrections indigènes, il n'a jamais non plus existé que deux camps, sans distinction de nationalités : les chrétiens et les musulmans. Nous l'avons vu notamment en 1871, lorsqu'il s'est agi de mobiliser les milices coloniales pour combattre l'insurrection arabe; les miliciens étrangers ont pris place dans les rangs des nôtres et ont bravement fait leur devoir.

En France, on est trop porté à plus mal penser d'eux qu'ils ne le méritent. Certes l'Algérie n'a pas eu à donner asile à des proscrits comme ceux que la révocation de l'édit de Nantes bannit de leurs foyers héréditaires. Trop heureuses les contrées où se réfugient de tels exilés, car, lorsque des populations doivent, pour se soustraire à un joug odieux, abandonner la terre natale, c'est l'élite qui émigre! Ce que l'Algérie a reçu des autres pays par l'immigration est, il faut en convenir, fort mélangé. Il y a dans cet afflux, avec quelques capitalistes entreprenans et des naufragés politiques, des malheureux chassés de leur patrie par la misère et beaucoup d'aventuriers d'une moralité équivoque; mais un fait digne de remarque, c'est que les plus imparfaits de ces élémens ne tardent souvent pas à s'améliorer en Algérie, parce qu'ils y trouvent du travail pour vivre et une police pour les surveiller. Cette double garantie universelle du bon ordre social, l'Algérie l'offre également aux bons et aux méchans. Une magistrature et une administration énergiques, servies par une police vigilante et bien organisée, y assurent le respect des personnes comme des propriétés. Les travaux des ports, des routes, des chemins de fer, des barrages, du bâtiment, de l'agriculture, y demandent une main-d'œuvre diverse et illimitée. L'offre restant toujours sous ce rapport fort inférieure aux besoins, le salaire des ouvriers s'élève à proportion et est très largement rémunérateur. L'étranger nous en fournit d'excellens, dont bon nombre s'adonnent à des tâches spéciales pour lesquelles les bras français font quelquefois défaut. C'est ainsi que dans la province d'Oran le périlleux travail de la mine s'effectue principalement par des Espagnols, que les terrassemens emploient beaucoup de Marocains, race laborieuse, douée d'une grande vigueur physique et l'une des plus belles du globe. Les Espagnols se livrent de même beaucoup au charroi, à la fabrication du charbon, industrie dans laquelle ils rencontrent les Arabes pour émules; ils forment presque exclusivement le personnel des manufactures de tabac de la colonie; le long de la côte, de Rachgoun à Cherchell, ils exercent en quelque sorte le monopole de la pêche; enfin, lorsque, la guerre de sécession interrompant la production cotonnière en

Amérique, cette culture prit une si grande extension dans les plaines du Sig et de l'Habra, c'est surtout par leurs mains qu'elle se fit. Ils ont contribué ainsi à enrichir des propriétaires et des industriels français.

Continuons donc d'appeler les étrangers en concurrence avec nous, puisque nous pourrions si difficilement nous passer de leur concours, et que nous n'avons en somme jusqu'ici vis-à-vis d'eux que le devoir de la reconnaissance et de la confiance; mais, si la nécessité de posséder cet élément nous commande de lui accorder sa part légitime, la prévoyance n'ordonne pas moins impérieusement de nous prémunir contre le danger d'être débordés par lui, comme un accroissement démesuré nous en menace. On ne saurait y parer par des mesures coercitives; il ne reste qu'à l'absorber. Non-seulement sachons profiter de son concours, mais tâchons de nous approprier ses forces. Nous en avons besoin en présence des indigènes, que nous ne pouvons point supprimer, et dont l'humanité et notre propre intérêt nous prescrivent d'ailleurs la conservation, car ils méritent de vivre, et ils sont les principaux agens de la production.

Il n'y a peut-être pas à désespérer de ce résultat, à la condition de le vouloir résolûment. La loi du 16 décembre 1874, qui est applicable à toute la terre française, nous donnera sans doute quelques concitoyens de plus en Algérie, mais à la troisième génération. Il faut des mesures dont l'effet soit moins tardif. A ce point de vue, nous croyons indispensable de réformer certaines dispositions de la législation sur les concessions de terres.

Comptant avec raison sur l'attrait tout-puissant de la propriété, le premier gouverneur-général civil avait voulu, après ses devanciers militaires, en faire un moyen de peuplement. Il avait imaginé à cet effet un système de concessions conditionnelles, d'après lequel l'état louait, moyennant une redevance annuelle d'un franc, quelle que fût l'étendue des superficies, et pour une période de neuf années, des terrains domaniaux à des Français d'origine européenne. A l'expiration du terme, les locataires ayant résidé sur leur lot devaient recevoir, en échange de leur titre précaire, un titre définitif de propriété. Tel était le principe; inutile d'entrer dans le détail du règlement des attributions et des sanctions établies en vue d'assurer le fonctionnement régulier de la loi. Les adversaires de ces plans leur reprochaient d'être injustes en créant une exception au préjudice de nos concitoyens indigènes, et impolitiques en ce qu'ils n'intéressaient aucunement les musulmans et que trop peu les étrangers à rechercher notre naturalisation. A ces critiques, l'amiral de Gueydon répondait qu'il n'existait à ses yeux de bons Français

ceux qui l'étaient par la naissance, — qu'il entendait peupler
rie de cet élément, non la laisser à l'indigénat, dont la natu-
ation ne modifiait pas les idées, — qu'il avait dans ce dessein
i un privilége en faveur de l'origine et de la religion, — qu'au
us il n'y avait rien d'excessif à exiger des étrangers européens
n réclameraient le bénéfice la naturalisation préalable. Son
on était arrêtée, sa volonté inflexible.

décret du 16 octobre 1871 inaugura un régime de concessions
sur ces idées. On pensait attirer ainsi de nouveaux immigrans
ais sur le sol algérien, et y attacher des colons qui l'habitaient
et ne possédaient encore que des ressources insuffisantes. Les
ats pratiques ne répondirent pas d'abord à ces espérances.
remiers immigrans métropolitains qui se présentèrent pour
ner le bénéfice des dispositions nouvelles, comptant que l'ad-
tration fermerait, par une condescendance abusive, les yeux
ur conduite, cherchèrent, aussitôt mis en possession de leurs
se dérober à la condition impérative de la résidence; ils s'em-
rent de les sous-louer moyennant une rente modique à des
nes, et ils repartirent ensuite. On vit même quelques vieux
imiter ce fâcheux exemple. Ne pouvant sans doute directe-
exploiter les terrains qui leur avaient été départis, ils les
èrent à des tribus voisines.

n'est pas dans nos temps de prospérité agricole que l'on peut
er sur le paysan français pour peupler et coloniser l'Algérie.
illeure partie de nos populations rurales est sédentaire par
t par raison; la portion qui déserte les champs appartient
e entièrement au prolétariat rustique. L'élévation des sa-
l'attrait des plaisirs, la poussent vers nos villes, et la rude
ce du colon algérien n'est guère de nature à la tenter. Il
d'ailleurs que le peuplement de ces territoires à coloniser
non-seulement au profit de l'Algérie, mais au profit de la
et qu'il puisse augmenter l'effectif total de nos forces. Il
leux élémens susceptibles de concourir efficacement à ce ré-
les étrangers et les indigènes. On a vu pour quelles raisons
de Gueydon repoussait systématiquement et contrairement
es reçues jusqu'alors les uns et les autres.

successeur s'est montré animé de vues moins exclusives.
et du 3 août 1874, dû à l'initiative du général Chanzy,
l'administration à consentir des baux de cette nature au
es indigènes naturalisés comme des Français d'origine eu-
e. Il réduit avec raison de neuf à cinq ans la durée de la
, qui était trop longue. Afin de prévenir des entreprises
érées qui paraîtraient offrir peu de chances de succès, il

impose aux locataires l'obligation de justifier de ressources santes pour vivre une année, et dans le même esprit de prévo il interdit pendant cinq années la faculté de vendre à des indi non naturalisés les terres dont on aura acquis la propriété travail et une résidence quinquennale. Les diverses catégori Français appelés à profiter des libéralités de cette législation pas à se plaindre des conditions qu'elle leur impose en retour elle nous paraît contenir une lacune en ce qui touche les étra Au lieu de les exclure à raison de leur qualité, n'y aurait-il à prendre un terme moyen plus équitable qui consisterait étendre le bénéfice des baux en question, sauf à ne leur att de pleine propriété qu'après qu'ils se seraient fait naturalise

Qu'un Français de naissance ou naturalisé n'exécute pas s gagemens et soit évincé, il lui restera toujours une patrie côté de la Méditerranée ou de l'autre; mais que resterait-il à l' ger qui, après avoir renoncé à sa nationalité pour obtenir u ne se verrait pas en définitive déclarer propriétaire? Retrouv dans sa patrie adoptive des parens, des amis, pour lui ve aide? peut-on regarder comme sien un pays dont on aura prunté l'étiquette dans ces conjonctures? Comment dans un incertitude de l'avenir prendre au début une décision auss que celle d'un changement d'état par lequel on renonce au à la protection et jusqu'au nom de la terre natale? L'on fai quefois ces sacrifices quand on y trouve un avantage. L'av étant réellement ici dans l'acquisition de la propriété plus qu celle du titre de citoyen français, il vaudrait mieux, dans l' du travail et de notre nationalité, n'imposer la naturalisati comme le prix de la propriété à ceux qui auraient déjà féco terrain stérile, que d'exiger qu'ils l'obtiennent avant de rien entreprendre.

C'est par l'application de ces principes que d'autres pays pidement développé leur prospérité. Ce sont les pratiques en aux États-Unis, dont l'exemple peut ici nous servir de guid grande république américaine compte aujourd'hui plus de lions d'habitans, si de 1820 à 1870 elle a reçu près de 7 m d'immigrans devenus pour la plupart citoyens américains, p n'ignore qu'elle est avant tout redevable de cet accroissem forces nationales à l'esprit si libéral de sa législation sur les de terres et la naturalisation. Nos lois sur la naturalisati étrangers sont excellentes, on n'en saurait plus faciliter les tions qu'elles ne le font; mais ce ne sont en somme que des procédure, réglementaires, de pures formalités et ne posséd elles-mêmes aucune vertu stimulante et expansive. C'est

tion générale, dans le droit commun d'une société, que rési-
es élémens d'attraction et de conquête morale, qui sont en
directe du libéralisme des dispositions de ce droit. Nous sa-
ombien le mouvement des naturalisations a déjà gagné par la
régime d'exception si longtemps imposé à l'Algérie contre ses
Le decret du 3 août 1874 ne nous paraît pas devoir, en restant
il est, fixer en Algérie autant de colons français qu'il amènerait
gers à notre nationalité en y introduisant une disposition qui
it favorable. Aujourd'hui, comme au début de la conquête, la
e manque pas à la population en Algérie, c'est la population
nque à la terre. L'homme qui a le mieux connu et fait con-
l'Algérie, le regrettable M. Warnier, y estimait à 3 millions
ares la part du domaine de l'état à affecter aux besoins des
; l'amiral de Gueydon a déclaré de son côté devant une com-
d'enquête parlementaire que, par l'application des mesures
nestre aux tribus révoltées en 1871, ce domaine s'était encore
le 500,000 hectares. Une ample carrière demeure donc ou-
l'activité européenne.

ne saurions mieux terminer qu'en rappelant les conclu-
ussi sensées qu'éloquentes du livre de M. Prevost-Paradol,
ce nouvelle. L'invasion cosmopolite des races saxonnes, les
mens de la Russie en Orient jetaient le publiciste dans de
ques angoisses. A ses yeux, la France, resserrée en Europe
s limites difficiles à étendre, ne pouvait conserver dans le
un rang digne de ses destinées et de son histoire qu'à la
n de demander de nouveaux élémens de grandeur à ses
. L'Algérie, par sa proximité de nos côtes, par sa situation
re de ce bassin méditerranéen autour duquel se déroule
istoire de l'antiquité, par ses richesses naturelles, lui sem-
lmirablement préparée pour ce résultat. Les vestiges du
ttestent à chaque pas qu'il s'y est longtemps épanoui une
une civilisation florissantes dont elle recèle toujours les
Sur son sol hospitalier se rencontrent des populations ri-
douées, qui, rapprochées déjà par les liens d'une civilisa-
mune, doivent unir leurs destinées sous le nom et le dra-
la France. Combien après nos désastres la justesse et
nité de ces considérations n'éclatent-elles pas avec plus de

CH. ROUSSEL.

LES

INQUIÉTUDES RÉCENTES

DE L'ALLEMAGNE

Au mois de mai 1851, M. de Bismarck, nommé depuis peu p
secrétaire de la représentation prussienne près la diète germa
écrivait à quelqu'un qui possédait toute sa confiance que Franc
paraissait un séjour mortellement ennuyeux, que les plénipoten
des divers états de l'Allemagne y passaient leur temps à s'obse
s'espionner les uns les autres, que chacun d'eux soupçonnait som
d'être plein de pensées profondes, de projets cachés, et que le
n'avait pas de peine à défendre son secret contre les curieux, pa
cellente raison qu'il n'en avait point. « Ces gens-là, poursuivai
tourmentent l'esprit pour de pures fadaises, et ces grands diplo
qui débitent d'un air d'importance leur bric-à-brac, me semblen
coup plus ridicules que tel député de la seconde chambre se c
dans sa dignité. S'il ne survient des événemens extérieurs, je s
aujourd'hui sur le bout du doigt ce que nous aurons fait dan
trois ou cinq ans, et ce que nous pourrions expédier en vingt
heures, si nous voulions être sincères et raisonnables un jour du
n'ai jamais douté que ces messieurs ne fissent leur cuisine à l'ea
un potage si aqueux qu'il est impossible d'y découvrir un œil de
ne laisse pas de m'étonner. » Il ajoutait quelques semaines pl
dans un nouvel accès de *spleen*, que s'évertuer, se tracasser, s'i
sans savoir pourquoi, était un passe-temps indigne d'un homme
et que, n'étaient les affections de famille qui le rattachaient à l
la quitterait volontiers « comme on quitte une chemise sale. »

L'Allemagne ne mérite pas aujourd'hui les reproches que lui
sait autrefois M. de Bismarck. Elle ne fait plus « sa cuisine à

'est plus la terre classique de la politique timide, méticuleuse, use et paperassière. Ses mœurs ont bien changé, et M. de Bis- se venge terriblement de l'ennui qu'il éprouva jadis à Francfort. ie temps où l'Allemagne mettait sa gloire à être une nation issante, écrivante et protocolisante, la France s'occupait active- à fournir toute l'Europe de nouveautés et d'émotions; ce métier i mal réussi qu'elle en est à jamais dégoûtée. Les rôles sont in- tis. C'est Berlin qui se charge de tenir l'Europe en haleine et qui che de s'endormir; c'est à Berlin que se préparent les événemens, amassent les sombres nuages qui portent dans leurs flancs la ou la grêle. On pratique sur les bords de la Sprée une politique ation, féconde en péripéties, que la galerie contemple avec une se curiosité; mais il y a beaucoup de gens d'humeur paisible, qui nt les émotions, les surprises et les secousses. Ils ne seraient pas qu'on leur accordât un peu de repos d'esprit; l'ennui ne leur pas le pire des maux, et quand demain ressemblerait à aujour- ils ne parleraient point de quitter la vie « comme on quitte une e sale. »

être l'Europe est-elle devenue trop nerveuse, peut-être se prête- ivec trop de complaisance à toutes les émotions qu'on veut bien urer. Il est certain toutefois que jamais on n'avait tant abusé de fs que dans les semaines qui viennent de s'écouler. Au moment s'y attendait le moins, des rumeurs inquiétantes, des bruits de ont commencé à courir. On espérait que les nouvellistes qui les nt en circulation seraient promptement désavoués et démentis ; ont pas été, et le public en a inféré qu'ils possédaient le secret ux. Toute l'Europe s'est émue, et pendant quelque temps son a ressemblé à de l'effarement. Tout à coup ces mêmes journa- qui s'étaient donné le mot pour l'alarmer, changeant brusque- langage, ont déclaré qu'on les avait mal compris, qu'on se mal à propos martel en tête, que jamais la paix n'avait été plus . Ils ont traité de brouillons, de boute-feux, ceux qui, sur la foi s avertissemens et de leurs menaces, s'étaient permis de répéter ux que le repos du monde était en danger. A les entendre, ces s bruits avaient été semés perfidement « par quelques jupes s avec quelques soutanes. » S'enveloppant dans leur robe de eurs de la Pentecôte, ils se sont écriés : — Qu'ils sont beaux sur agne, les pieds de ceux qui annoncent la paix! — Malheureuse- ur robe était trop courte, elle laissait passer le bout de leur es- Le point est de savoir si cette escopette était amorcée ou s'ils fait semblant de la charger pour faire peur. Tout porte à croire ièce qui vient de se jouer pourrait être intitulée : « L'art d'avoir s'inquiéter, à la seule fin d'inquiéter les autres. »

Sans contredit, si les journalistes et les gouvernemens réglai
conduite sur les intérêts et les vœux des peuples, jamais la pai
rait été plus assurée qu'aujourd'hui, et l'alerte que vient d'é
l'Europe pourrait être taxée de ridicule panique, — car jam
peuples n'ont été plus affamés de paix, jamais ils n'ont été plus
à la considérer comme le premier des biens, à s'imposer, s'il
des sacrifices d'amour-propre pour la conserver. Nous ne pré
pas nier qu'il n'y ait en Allemagne sinon un parti, du moins d
tisans convaincus de la guerre; il y en a toujours dans les p
viennent de faire une guerre heureuse, d'exercer avec succès le
de conquérant. On y trouve des gens qui ont pris goût à ce
parce qu'il leur a procuré de la gloire, sans compter le profit.
l'Athénien Trygée conçut le hardi projet de pacifier la Grèce et
tirer de son puits pour la ramener en triomphe dans Athènes c
mable déesse que chérissent les moissons et les oliviers, cette
qui respire « les fruits mûrs, les banquets, les fêtes de Bacch
flûtes, les poètes comiques, les vers de Sophocle, les grives, le
les brebis bêlantes, les amphores renversées et une foule
bonnes choses, » il eut pour ennemis de son entreprise non
ment les armuriers, les fabricans d'aigrettes, les marchands
rasses, les polisseurs de lances, mais certains généraux dysc
ce fut bien malgré eux que la Paix réussit à sortir de son puit
machus, grand général, s'écriait Trygée, c'est mal à toi, tu n
pêches de tirer sur la corde, tu t'es mis là tout exprès pour nou
dans nos mouvemens; nous n'avons pas besoin de ta tête de Mé
Nous accorderons sans peine qu'il n'est pas difficile de trouver
des Lamachus et plus d'une tête de Méduse. On y rencontre aus
tres ennemis de la paix qui ne portent pas l'épaulette; députés
fesseurs, ils relèvent d'un parti qui produit moins de génér
d'avocats et d'orateurs de talent et joue un rôle considérable da
toire présente de l'Allemagne. Les velléités belliqueuses des na
libéraux s'expliquent par les peines de cœur, par les vives con
qu'ils ont éprouvées et qu'ils éprouvent encore. Ils disposent d
jorité dans le parlement prussien, et, en bonne logique parlem
les portefeuilles devraient leur appartenir; mais cette logique n
admise en Prusse, où l'on professe le principe « de la royauté lib
un pays libre, » et où la liberté du roi consiste précisément à
ses ministres parmi les gens qui lui plaisent et à ne point se lais
trarier dans son choix par les vœux d'une assemblée.

Or les nationaux-libéraux ont ce malheur, que leur personne
point au roi ni au chancelier de l'empire. Après avoir combat
trance la politique de M. de Bismarck, ils la soutiennent depuis
années avec un dévoûment qui réclame sa récompense. M. de Bi

éconnaît point les services qu'ils lui rendent, mais il ne se croit pas é de leur en tenir compte, et il n'a garde de leur concéder ce qu'ils emandent, le régime parlementaire et deux ou trois portefeuilles. *izette de la Croix* disait un jour que les nationaux-libéraux étaient arti de vieilles filles qui, après avoir rêvé les plus brillans établis-ns, voient les années s'en aller l'une après l'autre, et à qui de en jour pèse davantage leur triste virginité. On a dit aussi que, uis dans une grande maison de commerce qui a fait les plus bril-s affaires, ils s'étaient flattés que pour prix de leur zèle on finirait es associer à la maison, par les mettre de part dans les bénéfices, que ce jour n'était pas venu, qu'il ne viendrait pas de sitôt. Une ielle déception aigrit leur caractère, et l'inquiétude de leur humeur end avides d'aventures, qui leur serviraient du moins à tromper mélancolie. A plusieurs reprises, ils ont reproché à M. de Bismarck endormir sur ses lauriers, de tourner trop court dans ses entre-s, d'avoir des vues trop étroites, trop mesquines, de ne pas don-atisfaction aux ambitions légitimes de l'Allemagne. M. de Bismarck nparé ces insatiables conquérans à certain personnage de Shaks- qui, après avoir occis quelque six ou sept douzaines d'Écossais à jeuner, se lave les mains en se plaignant amèrement de son exis- oisive et monotone et du profond ennui qui le dévore : « Mon Henri, lui demande sa femme, combien avez-vous tué d'Écossais ırd'hui ? — Donnez à boire à mon cheval rouan moucheté, répond-n ton brusque, — et puis il ajoute une heure après : — Environ rze, une bagatelle, une véritable bagatelle. »

l'Allemagne possède plus d'un général, plus d'un orateur et plus professeur qui ne craindraient pas de déchaîner de nouveau sur ope le fléau de la guerre, gardons-nous de croire que ces esprits ans et aventureux soient les vrais représentans de l'opinion pu-. Les Allemands sont très capables d'agir par enthousiasme, de ier en de certains momens leurs intérêts à leurs passions; mais ils aussi un peuple réfléchi, et, quand la fièvre les quitte, ils aiment onner sur leur situation, à tenir leurs comptes par doit et par , à connaître exactement leurs profits et leurs pertes. Ils ont beau-réfléchi depuis 1870, et ils se félicitent des grands résultats poli-s qu'ils ont obtenus par leurs victoires. La guerre était nécessaire créer l'empire allemand; l'empire existe, ils s'en applaudissent, l'empire n'est pas encore entièrement organisé. Il reste bien des faire, bien des questions à résoudre, particulièrement la question use, qui passionnera longtemps les esprits. L'Allemagne trouve d'occupation chez elle pour ne pas éprouver le besoin d'en aller her au dehors. D'autre part elle a fait le calcul de ce que lui coûte ire, des sacrifices considérables auxquels elle a dû se résigner

pour satisfaire ses ambitions politiques. Ces sacrifices, elle ne l[illegible]
grette point; mais elle n'est pas portée à s'en imposer de nouveau[illegible]
légère. Elle s'est étonnée de voir que l'énorme contribution levée [illegible]
vaincu n'avait pas profité à son bien-être. Les Allemands ont vu [illegible]
devant eux un fleuve d'or, et, comme le rat de La Fontaine, ils pe[illegible]
dire pour la plupart : Nous n'y bûmes point. Une notable partie [illegible]
milliards a été employée à reconstituer le trésor de guerre, à [illegible]
des pensions, à rebâtir des forteresses, à fondre des canons, à réo[illegible]
ser l'armée; la nation se demande où s'est englouti le reste, e[illegible]
ment s'explique la crise financière dont elle a pâti, la pénurie d'[illegible]
coïncidant avec le renchérissement de toutes choses, ce singulie[illegible]
nomène d'un vaincu jouissant d'une situation plus prospère qu[illegible]
vainqueur. L'Allemagne a conclu de l'expérience qu'elle vient de[illegible]
que la guerre est un mauvais moyen de s'enrichir, que le comm[illegible]
l'industrie, le travail, sont des ressources plus sûres pour un p[illegible]
Ses économistes lui promettent que le malaise dont elle souff[illegible]
durera pas, qu'elle recueillera plus tard les bénéfices économiq[illegible]
ses victoires, comme elle en a recueilli les avantages politiques[illegible]
ne demande pas mieux que de les en croire, mais en attendan[illegible]
désire travailler, et à cet effet elle veut avoir la paix, et surtout [illegible]
à la paix, car sans confiance point d'affaires. Aussi les bruits de g[illegible]
qui ont couru récemment l'ont-ils consternée, et quand elle a d[illegible]
vert qu'on l'avait inquiétée sans sujet, elle a laissé éclater son in[illegible]
tion contre les journaux alarmistes; ils ont fort à faire de se déf[illegible]
contre les anathèmes dont on les accable. Une revue estimée de B[illegible]
die Gegenwart, a demandé qu'ils fussent condamnés à encadre[illegible]
mettre sous verre les désaveux qu'ils ont dû s'infliger à eux-m[illegible]
qu'on obligeât leurs rédacteurs à relire chaque matin leur sentence[illegible]
leur ôter l'envie de rallumer leurs brandons. Cette même revue[illegible]
nant vivement à partie « une demi-douzaine de professeurs pl[illegible]
moins chauvins, » qui avaient trouvé l'occasion bonne de mettre [illegible]
berge au vent, s'exprime à leur sujet en ces termes : « Nous avons[illegible]
va sans dire, le plus profond respect pour la science allemande; [illegible]
nous tenons que le cordonnier ne doit s'occuper que de monte[illegible]
souliers sur la forme. Autrement nous recommanderions éventuelle[illegible]
la méthode des Espagnols, qui ont expédié leurs professeurs au[illegible]
Canaries. Nous n'avons pas d'îles; mais il nous serait facile de tr[illegible]
quelque endroit propice aux cures d'air pour y installer ceux d[illegible]
universitaires qui ont des goûts belliqueux. »

Le seul moyen de ranimer les fureurs guerrières des Allemands [illegible]
de leur persuader que la France médite et prépare secrètement s[illegible]
vanche. Il ne manque pas de gens qui s'appliquent à le leur faire cr[illegible]
jusqu'aujourd'hui, ces ingénieux et insidieux démonstrateurs ont p[illegible]

leurs peines. Il y a beaucoup d'hommes sensés en Allemagne, et il leur paraît assez naturel que la France, qui n'a plus de frontières, croie devoir à sa sûreté de se refaire une armée, d'autant que le traité de Francfort ne lui interdit point d'en avoir une. Ils savent que la réorganisation de cette armée est une œuvre de longue haleine, que ce n'est ni demain ni après-demain qu'elle sera en état d'entrer en campagne. Ils savent aussi que la France a de bonnes raisons de s'attacher à une politique pacifique. Nous avons sous les yeux une étude sur les finances françaises qui a paru dernièrement à Berlin (1). L'auteur, dont l'impartialité mérite d'être louée, s'est livré à un examen consciencieux des nouvelles conditions d'existence que ses malheurs ont faites à la France. Il rend hommage aux étonnantes ressources qu'elle a déployées dans de fatales conjonctures, à la facilité avec laquelle elle est parvenue à s'acquitter des charges écrasantes qui pesaient sur elle, à la puissance de son crédit, à l'habileté qui a présidé, toutes réserves étant faites, aux opérations destinées à lui permettre d'anticiper ses paiemens; mais il remarque aussi qu'elle ne pourrait renouveler sans péril de si grands efforts, que parmi les nouveaux impôts votés par l'assemblée nationale il en est de pernicieux qui à la longue risqueraient de compromettre le développement de ses forces productives, et qu'il importe de les réduire ou de les supprimer le plus tôt possible. Sa conclusion est que la France, malgré ses défaites, malgré les 9 milliards que lui a coûtés la guerre, malgré la diminution de son territoire, dispose encore de moyens d'action considérables, que cependant elle a désormais un déficit important à combler, que l'excédant annuel de 1 milliard 500 millions ou de 2 milliards qu'elle produisait en 1870 sera employé pendant un certain nombre d'années à rétablir sa situation, que pendant tout ce temps elle travaillera non à s'enrichir, mais à réparer ses pertes, qu'il lui faudra peut-être dix ans pour se retrouver telle qu'elle était avant ses désastres. Il ne peut s'empêcher de voir dans un tel état de choses une garantie sérieuse de la paix. — « La France, ajoute-t-il, ne s'est pas appauvrie; mais, par la perte d'une partie de ses ressources en argent comptant et par la tension excessive des ressorts de l'impôt, elle est assez paralysée pour ne pouvoir aujourd'hui entreprendre une guerre sans porter le trouble d'une manière durable dans toute son économie financière, sans provoquer une crise qui causerait de vives souffrances à toutes les couches de sa population et compromettrait irréparablement la prospérité nationale. Pour faire et pour préparer la guerre, il faut qu'un peuple n'ait pas seulement une armée en état, mais qu'il puisse disposer en peu de temps de sommes considérables. Non-seulement la

(1) *Die Finanzen Frankreichs nach dem Kriege von 1870-1871*, von L. von Hirschfeld, Berlin 1875.

France ne possède plus cette faculté, mais en face du trésor de guerre de Spandau le trésor français ne peut mettre en ligne que des caisses vides. Le crédit du pays est loin d'être épuisé, cela se voit à la bonne tenue du billet de banque et au taux de la rente; toutefois au début d'une guerre la France ne pourrait contracter un emprunt qu'à l'étranger et dans des conditions très défavorables. Jusqu'aujourd'hui, son crédit était fondé sur ses réserves en métaux précieux et sur les valeurs étrangères qu'elle possédait, c'est-à-dire sur sa fortune. Dorénavant son crédit reposerait seulement sur les espérances que donneraient ses généraux, et c'est emprunter dans de mauvaises conditions que d'emprunter sur des espérances. » Comme l'économiste que nous venons de citer, les Allemands qui connaissent les Français les tiennent non-seulement pour l'un des peuples les plus travailleurs et les plus industrieux de l'Europe, mais pour celui qui entre tous possède le génie de l'épargne. Qui dit épargne dit prévoyance, et cette prévoyance qui caractérise le Français dans la conduite de son ménage, il l'applique aussi au ménage de l'état. Le premier souci de la France est de rétablir l'équilibre dans son budget, et si ceux qui la gouvernent trompaient sa confiance en la précipitant dans quelque aventure, quelle que fût la couleur de leur drapeau, rouge ou blanche, elle verrait en eux les plus dangereux de ses ennemis.

Les Allemands qui raisonnent ont tout sujet de se rassurer sur les intentions de la France; ils n'ignorent point qu'elle s'est donné la forme de gouvernement qui offre le plus de garanties à la paix de l'Europe. Une république est un gouvernement impersonnel, qui est moins tenu qu'un autre d'avoir de l'amour-propre. Il peut se dispenser de compliquer les conflits d'intérêt par des considérations de fausse dignité, par les excitations d'un orgueil chatouilleux et susceptible; il est plus capable de se conduire par le seul bon sens, de s'imposer au besoin des renoncemens de vanité, de ne pas sacrifier les avantages d'une politique sage, modeste et pacifique, aux subtilités du point d'honneur. Une république est une raison sociale, et les raisons sociales ne se fâchent pas quand il y va de leur intérêt de ne se point fâcher; les raisons sociales ne font pas gloire de vider leurs querelles en champ-clos, elles recourent aux tribunaux, elles plaident et tâchent de gagner leur procès. Les Allemands sont convaincus que, si en 1870 la France avait eu un gouvernement républicain, elle n'aurait pas déclaré la guerre pour une question d'amour-propre; mais elle possédait alors un gouvernement personnel, où, comme on l'a dit, il n'y avait plus personne. L'injure a été ressentie, et la peur qu'on a eue de l'opinion a conduit aux abîmes. Les Allemands sont persuadés aussi que la France ne saurait rétablir la monarchie sans mettre la paix en danger. L'heureux prétendant qui réussirait à s'asseoir sur le trône aurait besoin de prestige pour s'y mainte-

nir; à quel prix l'achèterait-il, ce prestige? On compte aujourd'hui par milliards, et ce sont les peuples qui paient l'addition.

Au surplus, ce qui achève de rassurer les Allemands, ce sont les sentimens que témoignent à leur égard toutes les puissances de l'Europe. On accuse les Français de vivre d'illusions; ils s'en font moins qu'on ne le pense. Ils savent fort bien qu'une nouvelle diminution de la France serait considérée par les grands et les petits états comme un malheur public, comme une atteinte fatale et irréparable portée à l'équilibre européen, que l'Europe tout entière est intéressée à prévenir une telle catastrophe; mais en revanche ils n'ignorent point que l'Europe s'accommode des résultats de la paix de Francfort, qu'elle verrait sans déplaisir le prolongement indéfini du *statu quo*. La France pendant vingt ans a inquiété, irrité ses voisins par ses entreprises souvent généreuses, mais trop décousues, par une politique qui, changeant incessamment de visées et d'alliés, donnait tour à tour des espérances à tout le monde, sans jamais donner de sûretés à personne. L'Europe a vu tomber l'empire sans trop de regrets, et elle est disposée à voir les bons côtés de la situation présente. L'Angleterre, dans un temps où les questions religieuses sont redevenues des affaires d'état, n'est pas fâchée que la prépondérance sur le continent appartienne à une puissance protestante; c'est un thème que ses journaux ne se lassent pas de traiter. Si l'Italie souhaitait avec ardeur le complet relèvement de la France, les propos malencontreux de certains pèlerins auraient sûrement pour effet de tempérer son zèle. L'Autriche pratique aujourd'hui une politique hongroise, et la Hongrie est l'obligée de la Prusse; n'est-ce pas la Prusse qui a contraint l'empire des Habsbourg de transporter à Pesth son centre de gravité? La Russie ne peut que s'applaudir d'événemens qui l'ont constituée l'arbitre de l'Europe, et qui, le jour où l'Allemagne la ménagerait moins, lui permettrait de compter avec certitude sur l'alliance française. — Pour gagner une bataille, disait lord Wellington, il faut d'abord avoir un peu de talent, mais il faut surtout que l'ennemi fasse beaucoup de fautes. — Tout le talent des hommes d'état français ne suffirait pas pour assurer à la France le succès d'une revanche; ils n'ont rien à espérer que des fautes qu'on pourrait faire à Berlin, des mécontentemens que l'Allemagne causerait à l'Europe, si elle abusait de sa force, si elle rendait son hégémonie insupportable en s'abandonnant sans réserve à son humeur tracassière, en suscitant partout des difficultés, en se mêlant de tout et brouillant tout. Machiavel enseigne que ce qui fait le salut des princes, c'est d'avoir de bons amis et une bonne armée, et il ajoute qu'un prince qui a une bonne armée n'a pas de peine à avoir de bons amis. Tant que l'Allemagne conservera ses bons amis, la France ne pourra lui inspirer aucun ombrage; si jamais elle les perd, ce n'est pas à la France qu'elle pourra s'en prendre.

Garantie comme elle l'est contre tout danger prochain et par ses armées, et par ses amitiés, et par la ligue des empereurs, et par les dispositions de l'Europe aussi bien que par celles de la France, que faut-il penser des inquiétudes qu'a manifestées récemment l'Allemagne? Comme l'a dit le *Times,* tout est mystérieux dans cette mystérieuse histoire. L'Europe a-t-elle été vraiment en proie à l'une de ces paniques que rien ne justifie et qui se produisent aussi bien dans les cabinets des diplomates que dans la mêlée des champs de bataille? On se défend à Berlin d'avoir fourni le moindre prétexte à cette pénible émotion dont le monde des affaires s'est cruellement ressenti. Les journaux qui avaient annoncé des complications, prophétisé des malheurs, avancé avec persistance que le gouvernement allemand voyait un danger dans la loi française des cadres et presque un *casus belli,* soutiennent aujourd'hui qu'on s'est trompé sur leurs intentions, qu'on a pris pour des croassemens de corbeaux d'amoureux roucoulemens de tourterelles. Ils nient que la chancellerie allemande ait adressé à ses agens diplomatiques une circulaire destinée à leur faire connaître ses appréhensions et ses griefs. Ils nient que pendant les quelques jours qu'il a passés sur les bords de la Sprée l'empereur de Russie ait dû s'employer à dissiper des ombrages, à calmer des esprits échauffés. Ils affirment que l'empereur Alexandre n'a rencontré partout à Berlin que des fronts sereins et des regards pacifiques, qu'il a pu constater dès son arrivée l'inanité des craintes qu'on lui avait inspirées, et qu'il n'a eu garde de prêcher des convertis. Tout cela est peut-être vrai; mais il est également vrai qu'un personnage qui tient une place importante dans l'office extérieur de l'empire germanique avait eu un jour avec l'ambassadeur de France un entretien fort significatif et fort imprévu, lequel ressemblait à un avertissement, presqu'à une menace. Ne se pourrait-il pas que le gouvernement français, ému par les rapports de son ambassadeur, les eût communiqués confidentiellement à l'Europe, lui eût témoigné par l'entremise de ses agens les inquiétudes réelles que lui causaient les fausses inquiétudes qu'on affectait d'éprouver à Berlin? Ne se pourrait-il pas que ces communications, sympathiquement accueillies à Rome, froidement écoutées à Vienne, eussent paru graves aux cabinets de Saint-Pétersbourg et de Londres, qu'elles eussent motivé le voyage à Berlin de l'ambassadeur de Russie en Angleterre, le comte Schouvalof, et la décision prise par le *foreign office* de demander au gouvernement allemand des explications, qui ont été satisfaisantes? Nous ne doutons pas qu'en arrivant à Berlin l'empereur Alexandre ne sût d'avance les dispositions qu'il y trouverait; il s'était arrangé pour que la paix de l'Europe ne dépendît pas des hasards de la conversation qu'il allait avoir avec son oncle. Est-ce une raison pour prétendre qu'on a fait beaucoup de bruit pour rien? On a fait du bruit, mais en vérité il y avait quelque chose.

Est-ce à dire que M. de Bismarck méditât une déclaration de guerre et qu'il ait été arrêté dans ses desseins par la pression de l'Europe? Croirons-nous, comme on a osé l'en accuser, qu'il eût l'intention d'envahir inopinément la France en disant aux vaincus de 1870 : — Vous êtes trop riches et trop industrieux, vous avez trop de ressources et trop de crédit, vous vous relevez trop facilement de vos défaites. Je me suis trompé, je m'en accuse devant le ciel et devant l'Allemagne; en vous imposant une contribution de 5 milliards, j'avais cru vous mettre dans l'impossibilité d'avoir une armée et une marine. Je veux réparer mon erreur, et cette fois le mémoire à payer sera tel que désormais vous serez à ma merci. — Prêter à M. de Bismarck de si monstrueux projets, c'est méconnaître le respect qu'a pour sa gloire un homme de son caractère et de son génie, et l'attention qu'il a toujours eue à sauver les apparences ou à les mettre de son côté. Que s'est-il proposé en donnant une alerte à l'Europe? Un journal qui passe pour recevoir quelquefois ses confidences s'est chargé de nous révéler le secret de sa conduite en nous apprenant que M. de Bismarck a l'habitude de faire souvent ses inventaires. C'est une habitude de bon négociant, qui convient aussi à un homme d'état prévoyant et avisé. M. de Bismarck aime à constater sa perte ou son gain de l'année, à évaluer au prix courant les effets dont il peut disposer, à s'assurer que le temps ne les a pas dépréciés. M. de Bismarck a des alliés auxquels il tient beaucoup; mais dans plusieurs conjonctures où il avait besoin de leur adhésion, ils ont paru la lui marchander. Il les avait trouvés un peu froids, un peu trop réservés, trop disposés à dire que les alliances n'interdisent pas les divergences sur certains points, et qu'elles laissent à chacun une certaine liberté d'action. Il n'a pas été fâché d'avoir l'occasion de s'expliquer avec ses alliés; il a été bien aise qu'ils eussent des questions à lui adresser, ce qui lui permettait de les questionner à son tour, — qu'ils eussent des explications à lui demander, ce qui l'autorisait à leur en demander aussi et à leur faire comprendre au prix de quelles garanties il peut consentir à ne plus avoir d'inquiétudes compromettantes pour le repos de l'Europe. M. de Bismarck a un procès avec l'église, et le parlement prussien a voté un certain nombre de lois ecclésiastiques qu'on paraît désirer d'étendre à tout l'empire allemand; obtenir de la Bavière qu'elle supprime les couvens, les ordres, les congrégations, est une entreprise qui offre quelques difficultés. M. de Bismarck a peut-être été curieux de savoir comment on accueillerait à Munich la perspective d'une nouvelle guerre entre l'Allemagne et la France. Il désire connaître non-seulement ce qu'il peut attendre de ses amis, mais ce qu'il doit craindre de ses ennemis. Il tient et il tiendra longtemps à savoir où en est la France, quelles sont ses pensées secrètes et le degré de confiance qu'elle a dans ses forces. Depuis 1870, il n'a manqué au-

cune occasion de lui tâter le pouls; c'est à quoi lui ont servi les affaires d'Espagne, et plus récemment les difficultés qu'il a soulevées à Bruxelles; il vient de sonder ses dispositions d'une manière plus directe.

Ce n'est pas offenser M. de Bismarck que de dire qu'il est le plus redoutable, le plus habile tentateur dont il soit fait mention dans l'histoire. Séduisant ou impérieux, selon qu'il lui convient, il tend des piéges aux fiertés aussi bien qu'aux appétits; si ses offres couvrent des embûches, ses défis sont souvent des épreuves. On lit dans l'Évangile que le diable, ayant mené Notre-Seigneur à Jérusalem, le fit monter au haut du temple, et lui dit : « Si tu es le fils de Dieu, jette-toi en bas, car il est écrit qu'il ordonnera à ses anges d'avoir soin de toi et qu'ils te porteront dans leurs mains, de peur que ton pied ne heurte contre une pierre. » Certains esprits exaltés, qui vont chercher leurs inspirations au Vatican, voient dans M. de Bismarck moins l'ennemi de la France que l'ennemi de Dieu; ils considèrent qu'une guerre de revanche serait moins une guerre patriotique qu'une sainte croisade, et ils se flattent que, le cas échéant, le ciel leur prêterait main-forte. Heureusement ces idées n'ont pas cours au quai d'Orsay, et le défi du tentateur n'a pas été relevé. Ce qui serait arrivé, quelles résolutions on aurait formées à Berlin, si le gouvernement français, se croyant sérieusement menacé, avait pris quelques mesures pour sa défense, s'il avait envoyé seulement quatre hommes et un caporal pour protéger sa frontière, M. de Bismarck le sait; mais nous préférons ne pas chercher à le deviner. Quelles que fussent ses intentions, il a pu constater que le tempérament de la France a changé depuis l'affaire Hohenzollern, qu'elle a profité des leçons du malheur, qu'elle a appris à maîtriser ses impressions, que ce peuple si passionné a aujourd'hui la passion du recueillement, que ce peuple si fiévreux a la fièvre du travail, et que, s'inspirant de ses sentimens, ceux qui le gouvernent, quand on leur fait une chicane, ne la considèrent point comme une affaire d'honneur, mais qu'ils en saisissent les tribunaux, et qu'ils ont eu raison de croire qu'il y avait des juges en Europe.

En faisant son inventaire, M. de Bismarck a procuré à la France l'occasion de faire le sien. Elle a pu se convaincre de l'empire que les idées pacifiques exercent aujourd'hui partout, même en Allemagne, où le raffermissement de la paix a fait beaucoup plus d'heureux que de mécontens. La France a pu se convaincre aussi que l'Europe n'a pas encore abdiqué. La Russie et l'Angleterre ont eu la gloire de démontrer aux incrédules cette vérité consolante, et on ne peut trop se féliciter d'avoir vu deux puissances qui ne s'entendent pas toujours s'empresser à l'envi l'une de l'autre de dissiper des alarmes qui étaient un danger. Leur bienfaisante intervention a été un véritable événement, et, si le passé répondait de l'avenir, l'Europe pourrait se flatter de posséder enfin cette institution d'arbitrage international que les politiques affectent de re-

garder comme une utopie. Espérons que nous n'aurons pas besoin de recourir souvent à ces arbitres souverains; puisse la crise que nous venons de traverser ne pas se reproduire de longtemps! Il faut que chacun s'applique à en prévenir le retour, et que la sincérité et un courageux bon sens viennent en aide à la prudence. Il y a deux espèces de politique, la politique d'intérêt et la politique de sympathie; la première est la seule qui convienne à la France; la seconde, qu'elle a trop pratiquée, lui a coûté cher, elle y doit renoncer pour toujours. Si l'on se persuadait en Europe que la France ne consulte que ses intérêts, qui pourrait désormais se permettre de suspecter ses intentions? Ne sait-on pas combien elle est intéressée au maintien de la paix? La politique de sympathie est sujette à de dangereux entraînemens, et les ennemis de la France la soupçonnent de complaisances secrètes qui l'isolent du reste de l'Europe, car elles ne sont partagées par aucun des gouvernemens dont elle recherche l'amitié. Ses infatigables accusateurs la rendent responsable et des opinions connues de tel de ses agens diplomatiques, et des discours de ses pèlerins, et de l'étrange harangue prononcée l'autre jour dans le congrès des cercles catholiques par un officier de l'armée, lequel a déclaré, aux applaudissemens de son auditoire, que le libéralisme est un poison mortel et que l'application stricte du *Syllabus* était le seul remède à tous nos maux! Qui peut croire que le gouvernement français approuve ce genre d'éloquence? Le malheur est qu'il ne s'explique pas assez; il aime à se taire, et peut-être abuse-t-il du silence. S'il parlait, ce serait pour dire qu'il n'a pas d'autres amis ni d'autres ennemis que les amis et les ennemis des intérêts français. Quand les dévots demandèrent au roi de Prusse Frédéric-Guillaume III de décréter de prise de corps le philosophe Fichte, qu'ils accusaient d'athéisme, il leur répondit : « Si Fichte conspire contre moi, je m'occuperai de le mettre à la raison; s'il est en délicatesse avec le bon Dieu, qu'ils s'arrangent ensemble! ce ne sont point mes affaires. » Comme le roi Frédéric-Guillaume III, le gouvernement français ne s'occupe que de ses propres affaires; il est le mandataire de la France, qui seule a le droit de disposer de lui, et, quand il aurait la puissance de faire tout ce qui lui plaît, il ne l'emploierait pas à conduire les mécréans à Canossa.

***

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 mai 1875.

C'est la triste fortune de la France de n'avoir trop souvent que le choix des ennuis, de vivre sans cesse entre toutes ces perspectives de complications extérieures périodiquement renaissantes et les préoccupations obstinées de son organisation intérieure. Elle passe des troubles diplomatiques aux incohérences constitutionnelles ou parlementaires. Quand les difficultés ne viennent pas du dehors, elles reparaissent à Versailles. Au fond, la France, par ses intentions, par ses vœux, par sa conduite, est certainement innocente de ces agitations qu'on lui inflige, qu'elle ne comprend pas toujours, et pour elle la meilleure politique est celle qui la laissera en paix avec tout le monde comme avec elle-même. Pour le moment du moins, et c'est une première victoire de l'intérêt public, de la raison universelle, les nuages extérieurs sont dissipés. Cette crise qui a éclaté si brusquement, sans cause apparente, sans prétexte saisissable, cette crise s'est apaisée comme elle s'était élevée, en un instant, — ce qui tendrait à prouver qu'il pouvait bien y avoir un certain artifice de savans calculateurs dans cette émotion soudaine, mystérieuse, qui pendant quelques jours a fait frissonner le vieux continent.

Voilà donc le grand malentendu évanoui et le calme rétabli heureusement en Europe. Les esprits retrouvent un peu de sang-froid et les affaires peuvent reprendre leur essor. Qu'on se plaise maintenant à disserter sur les causes secrètes, sur les particularités intimes et la portée réelle de cet étrange incident qui a éclaté tout à coup au milieu de l'Europe étonnée, qu'on discute à perte de vue pour savoir si le cabinet de Berlin avait adressé aux autres gouvernemens une circulaire au sujet des prétendus armemens de la France, ou s'il s'était borné à charger ses agens de transmettre verbalement ses impressions aux chancelleries européennes, qu'on recherche dans quelle mesure, sous quelles formes

s'est manifestée l'intervention conciliatrice des plus grandes puissances, et même que les journaux allemands, par une volte-face subite, se montrent aujourd'hui aussi pacifiques qu'ils étaient belliqueux et agressifs il y a quelques semaines, qu'on se perde dans toutes les contradictions et toutes les interprétations, soit. Il est bien certain qu'il y a eu quelque chose, et que ce quelque chose a suffi pour provoquer non-seulement les plus sérieuses, les plus vives manifestations d'opinion, mais encore une sorte d'arbitrage diplomatique, dont la conséquence a été de faire sentir à tous les impatiens de guerre l'isolement moral où ils allaient se trouver. La présence de l'empereur Alexandre II à la cour de Prusse a visiblement exercé une influence décisive, et les messages que le prince Gortchakof s'est hâté de transmettre dès les premières entrevues à la diplomatie russe indiquent assez nettement la nature des conseils qui étaient portés à Berlin. Le tsar a joué le rôle de modérateur, de pacificateur, et en vérité les journaux allemands auraient voulu, par leurs intempérances belliqueuses, ménager un succès à la Russie qu'ils n'auraient point agi autrement. Mettons, si l'on veut, et comme on le répète aujourd'hui, que l'empereur Alexandre avait cause gagnée avant d'arriver, qu'il a trouvé M. de Bismarck dans les dispositions les plus conciliantes; il a eu du moins le mérite de venir en aide à ces dispositions, et son langage a pu être d'autant plus efficace qu'il était l'expression évidente d'un sentiment européen. L'intervention de l'Angleterre elle-même en effet n'est plus un mystère; elle a été avouée en plein parlement par M. Disraeli, qui, ayant à répondre au chef de l'opposition, à lord Hartington, a dit sans détour : « Il est exact que le ministère a conseillé à sa majesté d'adresser des représentations au gouvernement de l'empereur d'Allemagne relativement à l'état des relations entre l'Allemagne et la France. Le but de ces observations était de rectifier des notions inexactes et d'assurer le maintien de la paix. Ces observations ont reçu une réponse satisfaisante. » L'Italie n'a point hésité à s'unir à l'Angleterre, à employer ses efforts pour détourner les chances d'un conflit; l'Autriche, sans prendre l'initiative, n'est point restée sans doute en arrière, de sorte qu'au moment décisif tout s'est réuni pour convaincre M. de Bismarck en lui enlevant l'espérance de faire croire désormais que la France est le boute-feu de l'Europe.

Le résultat de ce travail, dont tous les secrets ne sont point divulgués, c'est cet apaisement qu'on voit aujourd'hui, qui s'est accompli pour ainsi dire par la toute-puissance du sentiment européen, et, on peut l'ajouter, par une sorte de justice universellement rendue à la modération de la politique française. Quelle est en effet l'attitude que la France a gardée dans cet imbroglio, qui aurait bien pu devenir redoutable? Elle est restée en quelque façon immobile, s'efforçant uniquement de rectifier ou d'éclaircir des faits dénaturés, attendant tout de la

raison publique, laissant aux grandes puissances le temps de reconnaître leurs intérêts, et au bout de tout elle s'est retrouvée d'accord avec les politiques prévoyantes de l'Europe, qui ne sauraient rester indifférentes devant de nouveaux déchaînemens de la fòrce menaçans pour tout le monde. La paix est donc assurée, la Russie l'a dit, l'Angleterre l'a confirmé, l'Allemagne jure qu'elle n'a jamais eu d'intentions hostiles, et, dans cette crise heureusement dénouée ou tempérée, la France peut du moins trouver un avantage, un profitable enseignement : elle doit sentir par tout ce qui arrive le prix de la vigilance, le danger du temps perdu et des incohérences intérieures, la nécessité d'une organisation fixe, complétement régularisée, sur laquelle puisse s'appuyer une action diplomatique assez forte pour sauvegarder dans toutes les circonstances nos intérêts d'indépendance, de dignité et d'avenir.

Cette nécessité d'achever une organisation publique déjà ébauchée en principe, c'est là précisément la question qui s'agite aujourd'hui à Versailles, et c'est autour de cette question que les partis retrouvent l'âpreté de leurs passions, de leurs ressentimens, comme s'ils oubliaient tout, même ces complications extérieures qui viennent de se dérouler sous leurs yeux, comme s'ils n'avaient d'autre préoccupation que de rendre tout impossible. Quelle est cependant la vérité des choses? Une constitution a été votée le 25 février, cela n'est point douteux. Dans cette assemblée épuisée de luttes, de divisions, de compétitions impuissantes, une majorité a fini par se rencontrer pour sanctionner sous le nom de la république des institutions nouvelles. Dès lors la république existait, non plus seulement comme un fait toléré, mais comme un régime légalement établi dans des conditions déterminées. De cette situation est sorti un ministère qui avait la double mission de représenter au pouvoir la pensée de conciliation autour de laquelle s'étaient ralliées les diverses portions de la majorité du 25 février et de préparer les lois destinées à compléter l'organisation nouvelle qui venait d'être adoptée, qui avait toute la force d'un acte de souveraineté nationale, d'autorité constituante. Le ministère a eu depuis deux mois sa politique, qui peut être discutée; dans tous les cas, il a pris certainement au sérieux la partie essentielle de sa mission, et, dès que l'assemblée, après les vacances de printemps, s'est réunie de nouveau aux premiers jours de mai, il lui a soumis divers projets, l'un définissant les rapports et les attributions des pouvoirs publics, l'autre fixant les conditions pratiques de l'élection du sénat. La loi électorale pour la chambre des députés n'avait plus à être présentée, puisqu'elle a déjà subi l'épreuve d'une première lecture. Au premier abord, tout cela semble assez simple, et la route paraît toute tracée. Il est clair que l'assemblée, après avoir épuisé son droit souverain par le vote d'une constitution, n'avait plus désormais qu'une existence nécessairement limitée, et on pouvait croire qu'elle reviendrait à

Versailles avec le sentiment de la situation qu'elle s'est faite à elle-même. On pouvait présumer que, liée par des résolutions irrévocables, elle n'aurait plus qu'une pensée, celle d'honorer la dernière période de sa carrière en recherchant d'un commun effort tout ce qui pourrait améliorer les institutions nouvelles. C'était une manière de bien finir pour une chambre qui existe depuis plus de quatre ans déjà, qui aura disposé des destinées de la France dans les crises les plus terribles. Malheureusement, soit que la direction ait manqué, soit que les passions, les rancunes, l'esprit de division, aient été plus forts que les inspirations de la raison, l'assemblée dès sa réunion est retombée dans toutes les incohérences. On dirait que les partis épuisent leurs dernières forces à se fractionner plus que jamais, et que, ne pouvant rien par eux-mêmes, ils n'ont d'autre politique que de résister aux nécessités qui les pressent, de remettre perpétuellement en doute ce qui a été résolu, de raviver le sentiment d'incertitude que la constitution du 25 février avait précisément pour objet d'apaiser.

Que les partis irréconciliables, que les légitimistes, les bonapartistes, s'efforcent de détruire et d'affaiblir à leur profit ce qui a été fait, ils sont dans leur rôle. Ceux qui par raison, par nécessité, ont contribué à fonder le régime nouveau ne sont peut-être pas beaucoup plus près de s'entendre sur la nature, sur les conséquences d'une œuvre à laquelle ils semblent ne s'être prêtés qu'avec toute sorte de réticences, et on est réduit à chercher à travers des votes contradictoires une majorité toujours mobile. Où est-elle, cette majorité, sans laquelle on ne peut cependant rien, ni achever ce qui a été commencé, ni revenir en arrière, ni même appeler le pays à se prononcer lui-même? Tantôt elle a l'air d'incliner vers la droite, tantôt elle revient vers la gauche. L'esprit du 24 mai lutte avec l'esprit du 25 février. Un jour une majorité décide qu'il n'y aura plus d'élections partielles, — ce qui impliquerait la prévision d'une dissolution prochaine. Le lendemain on recule devant cette perspective, une commission arrête au passage une proposition fort modérée de M. Calmon, qui tendrait à fixer moralement, approximativement la date des élections, en précisant un ordre du jour, en réglant ou en limitant les travaux parlementaires. L'assemblée se débat visiblement contre cette nécessité qui pèse sur elle, qui l'importune. Elle admet bien qu'elle doit se dissoudre, elle n'admet pas qu'on lui en parle, et surtout elle n'aime pas qu'on fixe des dates. Ce sont les fractions conservatrices qui ont fait repousser les propositions de dissolution; c'est la gauche qui à son tour a réussi à faire décider la formation d'une nouvelle commission des trente instituée pour examiner les lois complémentaires de la constitution que M. Dufaure proposait de renvoyer à l'ancienne commission. C'est la gauche qui a triomphé cette fois, et elle a même peut-être trop triomphé, puisqu'elle remplit la

commission nouvelle, puisqu'elle a exclu une fraction considérable de la droite et du centre droit, de sorte que les antagonismes, au lieu de s'apaiser, ne font que se perpétuer et se raviver à travers toutes ces oscillations de majorité. Il n'est pas toujours facile de se reconnaître au milieu de ces confusions, et en définitive celui qui a parlé le vrai langage politique, qui a indiqué la seule route à suivre, c'est M. de Lavergne, dont l'intervention a été des plus sérieuses depuis quelques mois, et dont la nouvelle commission constitutionnelle vient de faire son président. Les paroles que M. de Lavergne a prononcées en prenant possession de cette présidence sont une définition de la situation et un programme politique. « Nous avons été conduits par un concours de circonstances impérieuses à donner au gouvernement la forme républicaine. Tous les bons citoyens doivent s'y rallier, puisque l'assemblée souveraine a prononcé... Montrons par la sagesse et la fermeté de nos décisions que nous savons dominer nos divisions pour maintenir au dedans l'ordre et la liberté, comme pour conserver la paix au dehors. » Ainsi a parlé M. de Lavergne, sans enthousiasme et sans subterfuge, comme un homme décidé à tirer parti d'une situation créée par la nécessité.

Que sortira-t-il maintenant de cette nouvelle commission des trente? Il est à espérer que celle-ci ne recommencera pas dans un autre sens l'expérience de la première commission des trente, qui, pour être trop de la droite, a eu la chance de préparer lentement, laborieusement, des projets que l'assemblée n'a point sanctionnés. La commission nouvelle tiendra sans doute à procéder avec plus de rapidité, et, pour être trop de la gauche, elle ne s'exposera pas à préparer des lois qui ne retrouveraient pas la majorité du 25 février. Au fond, ce qu'il y aurait de mieux serait de ne pas trop se perdre en discussions inutiles, d'accepter à peu près les projets que le gouvernement a présentés, qui résument les garanties essentielles d'un régime régulier dans les conditions où la France est placée, où elle doit vivre assez longtemps. Qu'on s'étudie à éclaircir ou à préciser certains points des propositions ministérielles, rien de mieux; dans leur ensemble, les projets sont ce qu'il y a pour le moment de plus réalisable, de plus conforme à notre situation, et ce serait une étrange méprise de ne pas tenir compte des nécessités du temps, d'attacher trop d'importance à des détails, à des considérations secondaires, d'exagérer la gravité des dissidences qui ont paru se produire dès les premières séances de la commission.

Qu'on disserte tant qu'on voudra sur les théories constitutionnelles, sur les lois respectives de la monarchie et de la république, sur la permanence des assemblées et sur la limite des pouvoirs exécutifs : aujourd'hui la première condition, et le ministère s'est justement inspiré de cette pensée, la condition première, c'est qu'il y ait un gouverne-

ment assez fort, suffisamment armé, ayant une certaine faculté d'initiative, capable d'agir au besoin avec un plein sentiment de sa responsabilité sous le contrôle toujours sérieux et libre, mais souvent silencieux des assemblées. C'est surtout et pour longtemps une nécessité de politique extérieure. Il ne s'agit pas, bien entendu, de laisser dans le vague un droit hypothétique de déclaration de guerre, qui en aucun cas évidemment ne pourrait être exercé sans le concours des pouvoirs délibérans; mais il faut que les cabinets étrangers sachent qu'ils ont devant eux un gouvernement avec lequel ils peuvent traiter, dont la parole n'est pas sans cesse à la merci d'un conflit des partis, qui peut mettre de la suite, de la discrétion, tous les ménagemens nécessaires dans la direction des affaires, et qui en ayant une certaine liberté diplomatique est en état de répondre devant l'Europe de la sûreté de ses engagemens comme de la tranquillité intérieure du pays. Croit-on qu'on irait bien loin avec une diplomatie obligée d'accepter toutes les interpellations, de rendre compte des négociations qu'elle poursuit, des combinaisons qu'elle prépare? Si on veut que le gouvernement ait du crédit en Europe, il ne faut pas lui refuser ce qui donne le crédit, les projets ministériels n'exagèrent certainement rien sous ce rapport. — Mais c'est la monarchie avec ses droits, ses caractères et ses prérogatives que vous représentez là, dira-t-on; la république a ses lois, ses exigences, ses principes ou même ses susceptibilités et ses ombrages. — C'est un pur préjugé de parti, et nous oserions ajouter que c'est surtout sous la république et dans l'intérêt de la république que le gouvernement doit être fortement constitué, sérieusement conservateur. On oublie que c'est précisément par ces prétendues nécessités républicaines que la république a toujours péri ou qu'elle n'a pu réussir à se fonder, et c'est tout simple, parce qu'un pays a besoin avant tout d'ordre dans la vie intérieure, de sûreté et de crédit dans ses relations extérieures. Le jour où la république devient ce que les républicains la font trop souvent, un régime d'agitation, d'instabilité ou d'anarchie, un phénomène assez naturel se produit : l'incertitude commence, la confiance disparaît, les cabinets étrangers cessent de traiter avec des pouvoirs sans garanties, les populations s'inquiètent du lendemain, et instinctivement tous les regards cherchent un pouvoir qu'on croit réparateur, qui, par une réaction fatale, est presque toujours la dictature. C'est une histoire qui n'est point tellement vieille qu'elle n'ait un intérêt de circonstance. Les républicains qui ont commencé à discuter sur toutes ces questions dans la commission des trente doivent y réfléchir avant d'aller plus loin dans cette voie. Est-ce que la souveraineté nationale cesse d'être vivante, permanente, parce qu'elle n'est pas représentée par une de ces commissions de surveillance qui ne sont qu'un rouage inutile ou embarrassant, qui n'empêchent rien avec les gouvernemens d'aventure, et qui pour les gouvernemens honnêtes ne sont le plus souvent qu'une cause

de faiblesse? On l'a vu après 1848 : est-ce que les commissions de permanence et l'assemblée elle-même ont empêché le 2 décembre 1851 ? On a pu le voir dans ces dernières années : est-ce que les commissions permanentes n'ont pas été une occasion de médiocres interpellations fort inutiles, souvent puériles, se reproduisant tous les quinze jours pendant les vacances parlementaires? La force préservatrice n'est point dans les restrictions, dans les petites précautions, elle est surtout dans l'honnêteté des gouvernemens, dans le sentiment qu'ils ont de leurs devoirs et de leur responsabilité.

Il y a une autre question qui, sans avoir un caractère constitutionnel, met aujourd'hui tous les partis aux prises et est peut-être plus grave que celle des prérogatives du pouvoir exécutif parce qu'elle touche à des points plus délicats, parce qu'elle peut même conduire à des scissions nouvelles, à une crise ministérielle : c'est la question du système qui sera adopté pour l'élection des députés. Le scrutin de liste par département sera-t-il maintenu? reviendra-t-on au scrutin individuel par arrondissement? Le ministère paraît résolu à soutenir avec énergie ce dernier système; la gauche et la plus grande partie du centre gauche, c'est-à-dire les groupes les plus nombreux de la majorité du 25 février, se prononcent pour le scrutin de liste. C'est assurément une affaire des plus sérieuses; mais il faut bien convenir que, par la manière dont elle est traitée, elle perd un peu de sa gravité. C'est un problème politique qu'on ramène aux proportions d'une question d'intérêt de parti et même d'intérêt personnel. La vérité est que, pour la plupart des groupes parlementaires, pour beaucoup de députés et de candidats à la députation, le meilleur système est celui avec lequel on a le plus de chances de succès, et on l'avoue naïvement. De toutes parts, il y a des enquêtes pour savoir où l'on peut réussir, de quels colléges on pourrait disposer, quelles combinaisons seraient possibles selon les divers procédés de scrutin. Les opinions se décident d'après les résultats de l'enquête : ce n'est pas plus difficile que cela de trouver le meilleur régime électoral!

Ce ne sont là après tout que des considérations assez subalternes. La vraie question est de savoir non pas qui réussira, mais quel est le système le plus rationnel, le plus sensé et au point de vue politique le plus prévoyant. Évidemment le scrutin d'arrondissement a l'avantage d'être le procédé d'un régime régulier, et certainement le moyen le plus exact d'arriver à une représentation sincère du pays. Il rapproche le député des électeurs, qui savent du moins à qui ils confient le soin de représenter leurs opinions et leurs intérêts. On redoute la prépondérance excessive des influences locales. Est-ce que ces influences ont jamais empêché des arrondissemens de faire des élections toutes politiques, de nommer des hommes considérables pour leur notoriété, pour les idées qu'ils personnifiaient? Seulement même dans ce cas, les élections sont toujours moins tumultueuses, moins incohérentes, sans être moins signi-

ficatives; elles ne ressemblent pas à un ouragan. Le scrutin de liste offre précisément ce danger de procéder sans choix, par bourrasque, et qu'on remarque à quels résultats il arrive forcément : ou bien il laisse des fractions considérables de l'opinion sans représentation, ou bien il réunit les noms les plus disparates. On a voulu avoir des élections politiques, on a les élections de la confusion et de l'incohérence! Aujourd'hui le scrutin de liste semble rallier à la dernière extrémité certains esprits qui veulent ou qui croient y voir une arme plus efficace contre le bonapartisme; mais au contraire c'est justement aux bonapartistes que le scrutin de liste peut offrir un moyen de compter leurs forces, d'arriver à une sorte de manifestation plébiscitaire, et le danger serait bien plus grave encore, si au moment des élections les libéraux du centre droit et du centre gauche se trouvaient divisés, comme ils semblent l'être aujourd'hui, si l'impérialisme pouvait se flatter d'attirer à lui un certain nombre de conservateurs. Et puis, en fin de compte, on veut entrer dans un régime régulier, et on irait aux élections avec un système de scrutin dont le résultat peut être de produire des perturbations nouvelles, de mettre en doute la constitution elle-même. Voilà toute la question.

C'est dans de tels momens que l'intervention résolue du gouvernement peut être efficace; mais, direz-vous, toutes les fois que le gouvernement prend une initiative, il échoue. M. de Broglie a échoué l'an dernier, le cabinet qui a précédé le ministère actuel a échoué à son tour. Tout récemment, M. Dufaure a voulu demander le renvoi de ses projets à l'ancienne commission des trente, et il a encore échoué. C'est que malheureusement ces interventions sont souvent tardives, ou décousues, ou hésitantes, lorsqu'elles devraient avoir le caractère supérieur d'un système coordonné, pratiqué avec ensemble et résolution. Si le gouvernement s'inspirait de cette pensée, il agirait partout à la fois, sur l'assemblée, sur l'opinion, sur ses agens. Il mettrait de l'ordre dans son action, et il ne laisserait pas notamment se perpétuer cette immixtion d'officiers dans des cérémonies religieuses, où ils vont figurer comme des prédicateurs! Le gouvernement peut dire qu'il respecte la liberté de conscience; il ne la respecterait probablement pas, s'il la voyait se produire sous d'autres formes. Ne s'expose-t-il pas à voir son autorité affaiblie en permettant aux uns ce qu'il interdirait aux autres, en autorisant des officiers de l'armée à mener de front les devoirs de la vie militaire et le rôle de l'apostolat public dans des réunions et jusque dans des églises? C'est en vérité une question des plus sérieuses pour l'armée elle-même, que tous les efforts, tous les soins, devraient tendre à éloigner des mêlées politiques et religieuses.

Les bonnes politiques font les peuples tranquilles. Qui aurait dit, il y a une quinzaine d'années, qu'un jour prochain viendrait où, tandis que le pape continuerait à résider au Vatican, le roi Victor-Emmanuel serait

au Quirinal, le parlement italien siégerait à Monte-Citorio, et Garibaldi se promènerait dans la ville éternelle, s'occupant de la canalisation du Tibre? C'est par une modération habile, par la mesure jusque dans l'accomplissement de la révolution la plus extraordinaire, que l'Italie en est arrivée là, et le pays qui semblerait le plus exposé aux agitations religieuses, précisément à cause de cette révolution, qui n'a pu s'accomplir que par une transformation de la papauté temporelle, ce pays est le plus paisible du continent. Nulle part il n'y a plus de liberté qu'au-delà des Alpes, et nulle part il n'y a moins d'animosités religieuses, moins de conflits violens. Entre Italiens, tout s'arrange de façon à ne pas pousser les querelles jusqu'au bout; il n'y a que des étrangers pour aller porter au Vatican des paroles de guerre, qui font l'effet d'une dissonance. Est-ce le moment de changer de système? M. de Bismarck ne s'est point aperçu qu'il demandait tout simplement à l'Italie de sacrifier sa paix intérieure, toute une tradition, pour lui complaire, pour le suivre dans la campagne qu'il a entreprise à sa manière en Allemagne; il n'a pas réussi. Des interpellations parlementaires se sont produites récemment à Rome au sujet de la politique du gouvernement dans les affaires religieuses; elles se rattachaient visiblement aux dernières tentatives plus ou moins avouées de M. de Bismarck, et des députés de la gauche ont saisi l'occasion de témoigner une fois de plus leurs inclinations pour l'Allemagne, leurs préférences pour les procédés du chancelier de Berlin. En définitive, la loi des garanties n'a point été sérieusement mise en cause, et la politique du gouvernement est sortie intacte de la discussion, elle a reçu de la majorité parlementaire une sanction nouvelle. Dans toutes ces questions des affaires religieuses, des relations extérieures de l'Italie, le ministère a facilement raison de toutes les oppositions. M. Minghetti, M. Visconti-Venosta, ont pour eux le parlement, l'opinion, le libéralisme modéré; ils ont surtout en leur faveur le succès évident, palpable, d'une politique qui assure à leur pays une position aisée et privilégiée en Europe, qui a certainement permis à l'Italie d'intervenir efficacement avec les autres puissances pour le maintien de la paix.

L'Italie a besoin de la paix comme tout le monde; elle en a besoin pour ses finances, pour son industrie, pour l'affermissement d'un ordre régulier en Sicile, pour le développement de tous ses intérêts, et assurément il n'a été question que de paix dans l'entrevue tant commentée de Venise, comme dans la visite que le roi Victor-Emmanuel a reçue peu après du prince impérial d'Allemagne à Naples. L'Italie a trop souffert des aventures pour se lancer de gaîté de cœur dans des aventures nouvelles, ou même pour ne pas voir avec une certaine crainte se rouvrir auprès d'elle des crises qui pourraient un jour ou l'autre l'entraîner dans l'inconnu. Que le prince impérial d'Allemagne aille à Naples, ou à Florence ou à Venise, elle le reçoit courtoisement, elle ne se livre pas.

Elle est tout entière à elle-même, fêtant par des commémorations populaires ses vieilles illustrations, Pétrarque l'an dernier, tout récemment à Ferrare l'Arioste et Savonarole, bientôt Michel-Ange, — se reposant dans le sentiment de son existence nationale affermie et garantie précisément par l'habile prudence de ceux qui conduisent ses affaires. Ce ne sont ni les tentations étrangères, ni les déclamations révolutionnaires qui restent sans écho, ni quelques effervescences d'étudians à l'université de Naples qui peuvent altérer cette fine modération, essence du caractère national, tel qu'il se retrouve chez la plupart des hommes éminens qui ont marqué dans les révolutions contemporaines.

Il y a encore à Florence un de ces hommes de fine et forte race, plus qu'octogénaire aujourd'hui, aimé autant que respecté dans son pays : c'est le marquis Gino Capponi, qui vient de publier une *Histoire de la république de Florence.* Descendant d'une des plus vieilles familles de l'ancienne république, mêlé depuis sa jeunesse à tous les événemens par le conseil encore plus que par l'action, ami de tous les écrivains de son temps et même de beaucoup d'écrivains français à qui il a offert l'hospitalité dans sa belle villa de Varramista, le marquis Gino Capponi est resté un de ces vieux types de modération supérieure, de libéralisme, de haute culture politique et littéraire. Le poète Niccolini disait de lui autrefois que c'était « la fleur des hommes de bien et de savoir. » Président du conseil un instant en 1848 et bientôt débordé par la révolution, puis par les réactions, il rentrait dans la retraite, d'où il n'est sorti que pour devenir par une sorte de désignation spontanée sénateur du royaume d'Italie. Sans cesser d'être Florentin, il est devenu Italien de cœur. Malheureusement il a depuis longtemps les yeux fermés à la lumière, c'est le grand aveugle de Florence. Son infirmité ne lui a été douce qu'un jour, en 1849. Comme il passait sur le Pont-Vieux conduit par un ami, les Autrichiens défilaient tambour battant sur le quai de l'Arno; « ce sont eux, dit-il d'un accent brisé, au moins je ne les verrai pas ! » Malgré tout, ce grand et robuste vieillard a gardé une singulière clairvoyance d'esprit. S'intéressant toujours à la France, initié à la politique européenne, il juge les événemens avec une raison supérieure; il se tient au courant de tout, et avec les souvenirs de ses lectures, avec les archives de sa famille dépouillées pour lui, il a pu dicter cette *Histoire de la république de Florence,* dont la pensée, par une coïncidence curieuse, est une sorte d'héritage recueilli de M. Thiers, qui devait, lui aussi, raconter les annales florentines; « mais, ajoute le marquis Capponi, une histoire autrement importante et toute française appelait à elle l'illustre auteur. » Œuvre d'érudition et de style, l'*Histoire* du marquis Capponi n'a pas moins une portée politique; elle se propose, selon l'idée de M. Thiers lui-même, de décrire une des démocraties les plus avancées dans un temps où toutes les sociétés vont vers la démocratie, et c'est ainsi que ce vaillant homme, privé de la lumière, chargé d'an-

nées, mais non vaincu par l'âge, réunit dans un livre les deux objets de ses affections, Florence et l'Italie nouvelle.

L'Espagne, à travers ses révolutions, finira-t-elle par reconquérir la fixité que l'Italie a gardée même dans les crises les plus décisives de sa transformation? Elle y travaille avec une certaine énergie et même aujourd'hui avec une certaine suite, dont le principal mérite revient assurément à l'homme chargé de diriger les affaires de la monarchie restaurée. Une épreuve que l'Italie nouvelle n'a pas connue au même degré que l'Espagne, ou qu'elle n'a connue que d'une manière très transitoire, c'est cette guerre civile obstinée, meurtrière, stérile, qui épuise le pays, qui rend plus difficile le rétablissement d'un régime régulier. Les carlistes n'ont certainement aucune chance de triompher; mais, s'ils n'ont aucune chance de réussir, ils peuvent prolonger la lutte dans les provinces où ils sont retranchés, et aggraver ainsi les misères du pays. Un instant, on a pu croire que l'adhésion de Cabrera au roi Alphonse XII allait produire des effets décisifs. Assurément l'exemple donné par un des chefs les plus anciens et les plus brillans de la cause carliste a eu une certaine influence sur les bandes de don Carlos; il n'a point atteint néanmoins jusqu'ici le noyau des forces de l'insurrection, et il est clair que c'est toujours à l'action militaire de frapper le grand coup qui peut déterminer la décomposition des forces carlistes. Jusqu'à ce que ce coup puisse être frappé d'une main énergique et sûre, tout est incertain; les armées restent en présence, les opérations ne se poursuivent que sur certains points, particulièrement sur la côte cantabrique, où l'amiral Barcaiztegui vient d'être tué par un obus carliste, et les changemens fréquens de généraux ne sont pas de nature à activer la guerre.

Comment sortir de là? A vrai dire ce n'est pas une question exclusivement militaire, ce n'est pas seulement la lutte d'une armée contre une armée. L'action militaire dépend de la politique, et c'est ici justement que ce qui se passe aujourd'hui à Madrid prend une certaine importance. Jusqu'ici la marche du gouvernement nouveau a été paralysée par le conflit souvent invisible de toutes les influences, par les efforts de la fraction absolutiste de l'ancien parti modéré, qui n'a rien négligé pour s'imposer à la faveur de ses vieux services et de son attachement à la cause royale. Évidemment M. Canovas del Castillo, après avoir eu plus d'une lutte intime à soutenir et plus d'une résistance à vaincre, a senti lui-même que le moment était venu d'en finir avec tous ces conflits d'influence et de donner à la jeune royauté d'Alphonse XII le caractère constitutionnel qu'elle doit avoir. Il a compris qu'il devait agir pour rallier toutes les forces libérales à la monarchie nouvelle, et avec une habile hardiesse il a fait un pas décisif vers le rétablissement du régime parlementaire. Deux actes ou deux incidens significatifs ont marqué jusqu'ici cette évolution qui vient de

commencer. Le premier de ces actes est un rapport que le ministère vient d'adresser au roi et qui a reçu une publicité officielle. C'est un véritable programme politique, le préliminaire d'une restauration constitutionnelle. Le ministère n'hésite point à dire : « La période préparatoire des élections est ouverte... Remettre en vigueur le système représentatif, créer une légalité qui, respectée partout, ferme la période dissolvante du provisoire, telle est l'aspiration suprême du gouvernement de votre majesté... » Et en appelant l'oubli sur toutes les différences d'antécédens des hommes mêlés aux luttes de ces dernières années, le ministère ajoute : « Tous les amis du bien public et du trône constitutionnel partageront sans nul doute cette même pensée. »

Cet appel a été entendu, et peut-être avait-il été concerté avec les libéraux. Toujours est-il que presque aussitôt, avec l'autorisation du gouvernement lui-même, d'anciens ministres, d'anciens sénateurs ou députés, se sont réunis au nombre de près de six cents. Parmi eux se trouvaient des hommes de toutes les nuances constitutionnelles, M. Mon, M. Barzanallana, M. Alonso Martinez, le marquis de Corvera, le marquis de Pidal, M. Calderon Collantes, M. Candau, M. Silvela, M. Cortina, et bien d'autres. Cette réunion, qui a eu toute l'apparence d'une séance parlementaire, ne s'est pas contentée de faire un acte public d'adhésion au roi; elle a nommé une commission chargée de préparer les élemens de la constitution nouvelle. Depuis ce moment, elle a reçu d'innombrables adhésions de toutes les parties de l'Espagne. Un ancien ministre du roi Amédée et du général Serrano, M. Sagasta, a paru seul résister au mouvement; mais il n'a pu retenir beaucoup de ses amis, même de ses collègues dans le dernier ministère Serrano, et son opposition reste une bouderie assez inutile qui cache peut-être une ambition personnelle mal satisfaite. Tout cela se fait évidemment de concert avec le gouvernement, surtout avec M. Canovas del Castillo, qui, plus que tout autre, a contribué à provoquer, à faciliter cette manifestation en faveur du jeune roi. Que sortira-t-il de ce travail? C'est le prélude du rétablissement des institutions libérales par la formation d'un parti national autour du trône restauré, et c'est dans la monarchie constitutionnelle que l'Espagne trouvera sûrement la force la plus efficace pour achever la défaite de l'insurrection carliste; c'est par cette monarchie sérieusement pratiquée qu'elle pourra réussir à relever ses finances, son crédit, et réparer les désastres accumulés par de longues et stériles révolutions.

CH. DE MAZADE.

The last Journals of David Livingstone, edited by the rev. H. Waller. Londres 1874.

David Livingstone, le grand explorateur de l'Afrique centrale, est mort, comme on sait, le 1er mars 1873. Deux ans avant sa mort, il avait

confié une copie de son journal de voyage à M. Stanley, le *reporter* américain qui avait réussi à le retrouver au cœur de la contrée sauvage où il se trouvait retenu, privé de tout et épuisé par la maladie et les fatigues. M. Stanley avait rapporté en Angleterre les papiers adressés par Livingstone à sa fille, et Livingstone, muni de porteurs et de provisions, était immédiatement reparti pour son dernier voyage à la recherche des quatre sources situées à l'ouest du lac Bangweolo, dont lui avaient parlé les indigènes. Ces quatre sources, lui disait-on, donnaient naissance à quatre rivières, dont deux coulaient du sud au nord et formaient par leur réunion le fleuve Loualaba. C'est pendant cette ascension que ses forces le trahirent. Le 21 avril 1873, il dut quitter son âne et se faire porter sur une litière; le 25, il se coucha pour ne plus se relever. Le matin du 1er mai, ses fidèles serviteurs le trouvèrent mort, à genoux à côté de son lit, la tête enfoncée dans l'oreiller.

Les Africains ont horreur de la mort, et ne consentent pas facilement à porter un cadavre en terre. C'est donc une marque d'attachement héroïque que donnèrent à Livingstone ses pauvres serviteurs noirs en portant son corps quelques centaines de lieues, jusqu'à la côte. Ils rapportèrent en même temps tous ses bagages et tous ses papiers; tout cela a été sauvé et envoyé en Angleterre.

Un ami intime de Livingstone, le révérend Horace Waller, qui connaît le pays par un long séjour qu'il y a fait avec une mission anglaise, a été chargé de publier le dernier journal de l'illustre voyageur, et cette relation minutieuse et détaillée, accompagnée de cartes et de gravures composées d'après les esquisses originales de Livingstone, a paru en deux volumes. C'est ainsi que se trouve complétée l'œuvre de l'infatigable explorateur qui a succombé sur la brèche, après avoir révélé à l'Europe de vastes contrées que jamais avant lui n'avait foulées le pied d'un homme civilisé. L'avenir nous réserve sans doute des informations plus précises qui viendront rectifier quelques erreurs et éclairer bien des points qu'il a dû laisser obscurs; mais ses livres resteront, et son nom sera cité par la postérité reconnaissante à côté de celui de Mungo Park, comme celui d'un des plus intrépides pionniers de la science géographique.

Le directeur-gérant, C. Buloz.

DEUX CHANCELIERS

I.

LES MISSIONS DU PRINCE GORTCHAKOF ET LES DÉBUTS DE M. DE BISMARCK.

En inaugurant la longue et charmante série de ses *Parallèles* par le double récit de la vie de Thésée et de Romulus, le bon vieux Plutarque éprouve quelque embarras à justifier une pareille association de deux héros : il ne sait leur découvrir que des traits de ressemblance bien vagues en somme et peu concluans. « A la force ils ont joint l'intelligence; tous deux ils ont enlevé des femmes, et pas plus l'un que l'autre ils n'ont été exempts de chagrins domestiques; même ils ont fini l'un comme l'autre par s'attirer la haine de leurs contemporains (1). » Ce n'est pas certes à des traits semblables, — qui d'ailleurs dans l'espèce porteraient presque tous à faux, — qu'en serait réduit l'écrivain de nos jours qui voudrait réunir dans une étude d'ensemble les deux figures les plus saillantes de la politique contemporaine : les deux chanceliers actuels de l'empire russe et de l'empire d'Allemagne. L'association, ici, se justifierait d'elle-même, car elle s'impose à tout esprit réfléchi, à quiconque a médité les événemens des quinze ou vingt dernières années. Le Plutarque moderne qui entreprendrait d'écrire la vie de ces deux hommes illustres résisterait facilement, il nous semble, à la tentation de trop rechercher ou de forcer les analogies dans un sujet où les rapprochemens abondent si naturellement et sans la moindre pression; peut-être aurait-il plutôt à se mettre en garde contre des répétitions obligées et des redites fastidieuses en présence d'une

(1) Plutarque, *Thésée, initio.*

communauté d'idées et d'une harmonie d'action comme en a rarement connu l'histoire chez deux ministres dirigeant deux différens empires.

Ce n'est pas, le lecteur s'en doute bien, un travail de ce genre qu'on a voulu entreprendre dans les pages qui vont suivre. A peine y a-t-on hasardé la très légère esquisse d'un tableau qui, pour être tant soit peu complet et satisfaisant, eût demandé des proportions bien autrement grandes et surtout une main bien autrement habile. Sans prétendre apporter ici des matériaux nouveaux et inédits, ni même réunir tous ceux qui sont déjà connus, on a seulement fait choix de quelques-uns, essayé de les ranger, de les coordonner de manière à faciliter certaines perspectives. On a dû renoncer à vouloir donner aux différentes parties une valeur égale de dessin et de ton, et on ne s'est pas même astreint à suivre dans le récit une marche bien régulière et méthodique. Devant un sujet aussi vaste et qui présente tant de faces et de facettes, on a cru qu'il était permis, qu'il était même parfois utile, de varier les points de vue et de multiplier les aspects.

I.

Comme les Odoïefski, les Obolenski, les Dolgorouki et mainte famille aristocratique sur les bords de la Moskova et de la Néva, les Gortchakof se font gloire, eux aussi, de descendre des Rourik; plus distinctement ils prétendent tirer leur origine d'un des fils de Michel, grand-duc de Tchernigof, mis à mort vers le milieu du XIIIe siècle par les Mongols de Batou-khan, et proclamé depuis martyr de la foi, élevé même au rang des saints de l'église orthodoxe. On ne rencontre toutefois que très peu d'illustrations du nom de Gortchakof dans les sombres et émouvantes annales de la vieille Russie : l'époque qui précéda l'avénement des Romanof connut surtout un Pierre Ivanovitch Gortchakof, commandant infortuné de Smolensk, qui rendit aux Polonais cette place forte célèbre après deux années d'une résistance énergique et désespérée. Il fut emmené à Varsovie, et là en 1611, avec le tsar Vassili, les deux princes Schouyski, Séhine et nombre de boïars puissans, il dut faire partie du fameux « cortége de captifs » que le grand-connétable Zolkiewski présenta un jour, — *honorificentissime*, dit la relation du temps, — au roi et au sénat de la république sérénissime. Ce n'est que dans la seconde moitié du siècle dernier, sous le règne de Catherine II, qu'un prince Ivan Gortchakof réussit, grâce surtout à son mariage avec une sœur de l'opulent et redoutable Souvorof, à relever l'éclat de son antique maison, qui depuis n'a cessé de se distinguer dans les différentes branches du service de l'état, principalement dans la

carrière des armes. La France contemporaine a gardé le souvenir de deux princes Gortchakof, deux vieux soldats de Borodino qui se sont illustrés pendant la guerre d'Orient. L'un commanda l'aile gauche des troupes russes aux batailles de l'Alma et d'Inkerman; l'autre, le prince Michel, fut le généralissime des armées du tsar en Crimée, et lia son nom d'une manière impérissable à la défense héroïque de Sébastopol. Il gouverna après le royaume de Pologne comme lieutenant de l'empereur, et devint ainsi, — exemple saisissant des vicissitudes de l'histoire, — le représentant suprême de la dure domination étrangère dans cette même ville de Varsovie où l'un de ses ancêtres avait figuré jadis dans un cortége mémorable de vaincus. Du reste, si ce rapprochement s'est jamais présenté à l'esprit du prince Michel, il n'a dû y puiser que des inspirations dignes de son âme; il gouverna le pays subjugué avec modération et bienveillance, et laissa après lui le renom d'un homme aussi intègre dans l'administration civile qu'intrépide à la guerre.

Le cousin du prince Michel et chancelier actuel de l'empire, Alexandre Mikhaïlovitch Gortchakof, naquit en 1798, et fut élevé dans ce lycée de Tsarskoë-Sélò qui a sa place distincte dans l'histoire pédagogique de la Russie. Fondé par Catherine II comme maison d'éducation modèle pour la jeunesse aristocratique de l'empire, le lycée a brillé d'un grand éclat sous le règne d'Alexandre Ier, bien que les Rollin et les Pestalozzi eussent certainement eu plus d'une réserve à faire à l'égard d'un collége qui ne formait ses élèves qu'en vue du grand monde et estimait les fortes études classiques un bagage trop lourd à emporter dans les sphères éthérées des plaisirs et des élégances. Presque tous les professeurs de l'établissement étaient des étrangers, des gens marqués au coin du XVIIIe siècle, esprits déliés, quelque peu légers, et voltairiens plus que de raison. Le plus éminent parmi eux, le professeur de la littérature française, celui qui initia le futur chancelier dans cette langue de Voltaire dont il connaît si bien les tours et les détours, fut un Genevois qui, sous le nom inoffensif de M. de Boudry, en cachait un autre d'une signification terrible. M. de Boudry était tout simplement le propre frère de Marat, le sinistre conventionnel (1). Ce fut l'impératrice Catherine qui, « pour faire cesser un scandale, » avait imposé ce changement patronymique à M. le professeur Marat, sans cependant parvenir à lui faire changer d'opinions, qui demeurèrent invariablement « jacobines; » il mourut dans l'impénitence finale d'une admiration hautement avouée pour l'*ami du peuple*, indignement calomnié. De cette éducation aux mérites très discutables, le jeune Gortchakof sut retirer un suc généreux et fortifiant; il sortit

(1) *Aus der Petersburger Gesellschaft*, t. II p. 156.

de Tsarskoë-Sélò avec des connaissances variées et solides; chose surprenante, il en sortit même bon latiniste, et ce dernier point est demeuré l'éternel étonnement de ses condisciples ainsi que des générations qui suivirent. Il est sûr néanmoins que le chancelier sait citer Horace avec tout l'à-propos de feu le roi Louis XVIII, de spirituelle mémoire; une de ses dépêches les plus connues emprunte ingénieusement à Suétone un passage éloquent sur la distinction à établir entre la liberté et l'anarchie.

Après ses connaissances classiques, ce que le chancelier aime surtout à rappeler de sa jeunesse, c'est qu'il a été le condisciple et qu'il est resté l'ami du grand poète national Pouchkine, souvenirs d'autant plus honorables que cette liaison a pu avoir ses inconvéniens à certaines époques. Lorsque sur l'ordre de l'empereur Alexandre Ier, à la suite de nous ne savons plus quelle ode déplaisante, le jeune chantre de *Rouslan et Loudmila* fut interné dans un village obscur, au plus profond de la Russie, deux seulement de ses anciens camarades de lycée eurent le courage d'aller l'y voir et lui porter leurs condoléances, et l'un de ces adolescens intrépides fut le prince Gortchakof. On trouve dans l'œuvre de Pouchkine quelques couples de vers écrits d'un ton enjoué et badin, et qui n'empruntent leur intérêt qu'au nom d'Alexandre Mikhaïlovitch, à qui ils sont adressés. Dans l'une de ces pièces juvéniles, Pouchkine souhaite à son ami « d'avoir Cupidon pour compagnon inséparable jusqu'aux bords du Styx, et de s'endormir sur le sein d'Hélène dans la barque même de Charon,... » souhaits inconsidérés et que la malignité des humains n'eût pas certes manqué d'exploiter dans la suite, si fort heureusement le chancelier n'avait su préserver ses vieux jours de toute séduction décevante, et éviter jusqu'à l'apparence d'un Ruy Gomez arctique. Le poète fut mieux inspiré une autre fois, alors que, parlant de leur vocation si différente, il prédit à Alexandre Mikhaïlovitch des destinées magnifiques et l'appela « le fils chéri de la fortune. »

La fortune fut toutefois lente à reconnaître son enfant et à lui faire la part qu'il méritait. Entré de bonne heure au département des affaires étrangères, attaché de la suite de M. de Nesselrode dès les congrès de Laybach et de Vérone, le prince Gortchakof avait déjà dépassé de longtemps ce que Dante nomme le *mezzo del cammin di vita* et touchait même de très près la cinquantaine, qu'il n'était encore que ministre plénipotentiaire auprès d'une petite cour d'Allemagne. Un événement heureux vint enfin le signaler à la bienveillance du maître et le faire distinguer dans ces limbes diplomatiques, dans ces régions « exemptes de pleurs, mais remplies de soupirs, » qui dans le langage de la carrière s'appellent les postes secondaires.

Dans un moment de faiblesse paternelle, l'empereur Nicolas avait un jour consenti à l'union de sa fille, la grande-duchesse Marie, avec le duc de Leuchtenberg, « le fils d'un Beauharnais, officier catholique au service du roi de Bavière, » comme on se le chuchotait avec tristesse dans les cercles intimes du Palais-d'Hiver. Nicolas n'était pas homme à revenir sur une parole donnée, mais il n'en sentit pas moins l'aiguillon de ce que son entourage ne cessait d'appeler une mésalliance, et l'amertume augmenta alors qu'aucun des membres étrangers de la famille impériale ne vint assister aux brillantes fêtes qui précédèrent ou suivirent la cérémonie nuptiale. Le malheur voulut que bientôt après une proche cousine du nouveau gendre impérial et fille de l'ex-roi Jérôme épousât un Russe enrichi dans l'industrie, prince dans la vallée de l'Arno, mais à peine gentilhomme sur les bords de la Néva, — accident fâcheux et qui, au dire des courtisans consternés, faisait de l'autocrate de toutes les Russies *le parent de l'un de ses sujets!* Il devenait urgent d'effacer toutes ces impressions pénibles et de prendre par une alliance éclatante la revanche incontestable de tant de déceptions. On s'était flatté un moment de pouvoir faire accepter la grande-duchesse Alexandra à un archiduc d'Autriche; mais on avait dû se rabattre sur un prince de Darmstadt. Pour la grande-duchesse Olga, la plus belle et la plus aimée des filles de l'empereur, on avait jeté son dévolu sur le seul prince *royal* alors disponible, l'héritier présomptif du trône de Wurtemberg, de l'antique et illustre maison de Souabe.

Le projet ne fut pas d'une exécution si facile. Le bon peuple souabe n'y goûtait guère; un mariage russe l'inquiétait pour ses libertés constitutionnelles. Ce qui était plus grave, c'est que le vieux roi Guillaume de Wurtemberg lui-même, souverain honnête, libéral, mais entêté entre tous, se montrait quelque peu récalcitrant, et cumulait comme à plaisir les moyens dilatoires. D'autres objections vinrent encore de divers côtés; mais le ministre plénipotentiaire russe à Stuttgart, l'ancien condisciple de Pouchkine, sut les écarter toutes avec une habileté consommée : à force d'art et d'adresse, il parvint à établir la grande-duchesse Olga dans la famille royale de Wurtemberg. La joie de l'empereur Nicolas fut grande et expansive, et le Palais-d'Hiver chanta les louanges du diplomate paranymphe. Après un succès pareil, le prince Gortchakof pouvait certes demander à être avancé dans la carrière, rapproché de quelques jalons vers cette ambassade de Vienne qu'on s'accordait à considérer comme le but suprême de son ambition. Il n'en fit rien cependant, et montra une patience admirable, — la patience du patriarche Jacob auprès de Laban, fils de Nahor. Au stage de quatre ans qu'il avait déjà fait à Stuttgart, Alexandre Mikhaïlovitch se déclara tout prêt à en ajouter un second d'un terme

encore plus prolongé, si besoin était : il promit à l'impératrice-mère de rester indéfiniment près de la grande-duchesse Olga, de lui servir de guide et de conseil dans un pays étranger et au milieu d'un entourage tout nouveau pour elle. Si exigu que fût le terroir, il ne désespéra point d'y croître sous ce rayon de beauté et de grâce qui venait directement du grand soleil boréal, et il garda en effet ce poste de Stuttgart encore pendant huit longues années... *Tenues grandia conamur !*

Du reste, tout poste d'observation est bon pour quiconque sait dresser ses lunettes et interroger les astres : le ministre résident à Stuttgart eut des intelligences étendues, et trouva le moyen d'informer son gouvernement sur bien des choses qui dépassaient les limites comme l'horizon du petit royaume de Wurtemberg. Vint bientôt l'année 1848 avec ses catastrophes terribles, avec ces grands ébranlemens révolutionnaires qui ajoutent à l'expérience des plus expérimentés, qui éclairent d'une lueur subite les profondeurs ignorées de la nature humaine, et, pour parler avec Milton, rendent visibles jusqu'aux ténèbres. Une telle leçon d'histoire ne passa pas sans profit, on s'en doute bien, pour l'ancien élève de Tsarskoë-Sélò; les salons et les cabinets n'avaient plus depuis longtemps de secrets pour lui; il connut maintenant ceux du forum et des carrefours. Le voisinage de Francfort, siége du fameux parlement, lui permit d'étudier de près et dans toute son ampleur l'agitation allemande de cette époque mémorable; il sut en marquer d'avance les phases tour à tour naïves, burlesques et odieuses, et prédire de bonne heure l'avortement immanquable d'une révolution dont les flots surmontés sont venus cependant un jour écumer jusque dans les rues ordinairement si paisibles de Stuttgart.

C'était au mois d'avril 1849. Devançant de vingt ans l'œuvre redoutable de 1870, le parlement de Francfort venait de constituer un empire allemand à l'exclusion de l'Autriche et d'en décerner la couronne au roi de Prusse Frédéric-Guillaume IV. Le roi de Prusse hésita et finit par se récuser, les autres princes germaniques se soucièrent bien moins encore de souscrire à un arrêt qui impliquait leur abdication; mais ce n'était point là le compte de la démagogie allemande. Elle s'éprit subitement d'enthousiasme pour cette constitution que la veille encore elle avait dénoncée comme réactionnaire, attentatoire aux libertés du peuple, et prétendit imposer de force aux divers souverains d'Allemagne le vasselage prussien décrété à Francfort. Dans le Wurtemberg, la chambre des députés vota une adresse pressante, impérieuse, pour arracher au roi la reconnaissance de l'empereur Frédéric-Guillaume IV. Le monarque répondit par un refus; l'émeute gronda sur la place publique, et la cour dut chercher refuge à Ludwigsbourg devant une capitale en

délire. « Je ne me soumets pas à la maison de Hohenzollern, avait dit le vieux roi Guillaume de Wurtemberg à la députation de la chambre, je dois à mon pays de ne pas m'y soumettre, je le dois à mon peuple et à moi-même. Ce n'est pas pour moi que je parle de la sorte, je n'ai plus que bien peu d'années à vivre; la conduite que je tiens, c'est mon pays, c'est ma maison, c'est ma famille, qui m'en font un devoir... » Témoin bien ému de ces scènes agitées, de cette protestation pathétique du beau-père d'Olga « pour la maison, pour la famille de Wurtemberg, » Alexandre Mikhaïlovitch ne se doutait guère alors assurément qu'un jour, comme chancelier de l'empire russe, il deviendrait l'auxiliaire le plus utile, le soutien le plus constant d'une politique entreprenante, audacieuse, appelée à réaliser en tous points le programme des émeutiers de Stuttgart et à faire de la reine Olga la vassale du Hohenzollern.

Ce n'était là toutefois que le prologue bruyant d'un drame encore bien lointain, et l'année 1850 put même se flatter de voir disparaître en Allemagne jusqu'aux dernières traces d'une agitation qui n'avait fait qu'étonner l'Europe au lieu de l'éclairer et de l'avertir. Vers la fin de cette année 1850, la confédération germanique était de nouveau rétablie dans les termes de l'ancien pacte de Vienne; le *Bundestag* allait reprendre ses paisibles délibérations, et le prince Gortchakof se trouvait tout naturellement indiqué pour représenter le gouvernement russe auprès de la diète de Francfort. Alexandre Mikhaïlovitch eut désormais sa place marquée dans un grand centre d'affaires politiques où le mérite personnel du ministre empruntait encore un éclat particulier à la fortune extraordinaire que les derniers événemens venaient de créer à son auguste maître. L'influence russe, de tout temps très considérable auprès des maisons régnantes d'Allemagne, s'était accrue prodigieusement, on s'en souvient, avait atteint son apogée à la suite de l'ébranlement de février. Demeuré seul à l'abri de la tourmente révolutionnaire qui avait envahi presque tous les états du continent, l'empire des tsars apparaissait alors comme le boulevard le plus solide des principes d'ordre et de conservation. « Humiliez-vous, nations, Dieu est avec nous! » s'était écrié l'empereur Nicolas dans une proclamation célèbre, et, sans trop s'offusquer d'un langage qui faisait de Dieu en quelque sorte le complice d'un immense orgueil humain, l'Europe monarchique n'eut que des acclamations pour un prince qui après tout travaillait avec un désintéressement remarquable au rétablissement des autorités légitimes et au maintien de l'équilibre du monde.

Il est juste de reconnaître en effet que, dans ces années si agitées de 1848-50, l'autocrate du nord n'usa de son influence, comme de son épée, que pour raffermir les trônes chancelans et faire respecter les traités. Il protégea efficacement le Danemark, sur lequel

s'étendit dès cette époque la main rapace de la Germanie, et il fut le plus ardent à provoquer un concert des puissances qui finit par arracher aux Allemands la proie tant convoitée. Il intervint directement en Hongrie, et aida de ses forces militaires à y écraser une insurrection formidable qui avait ébranlé jusque dans ses fondemens l'antique empire des Habsbourg, miné à la fois par des troubles intérieurs et une guerre d'agression que lui suscitait à deux reprises le royaume de Piémont. Peu porté déjà par ses principes et ses intérêts à favoriser cette Allemagne unitaire « dont la première pensée a été une pensée d'extension injuste, le premier cri un cri de guerre (1), » il pesa plus tard de tout son poids pour amener le rétablissement pur et simple de la confédération germanique sur les bases d'avant 1848. Les liens de parenté et d'amitié qui l'unissaient à la cour de Berlin ne furent jamais assez forts pour lui faire abandonner un seul instant la cause de la souveraineté des princes et de l'indépendance des états, et, malgré l'affection sincère qu'il portait à « son beau-frère le poète, » il n'épargna au roi de Prusse Frédéric-Guillaume IV ni l'évacuation des duchés, ni les dures conditions d'Olmutz. Défenseur du droit européen sur l'Eider et le Mein, du droit monarchique sur la Theiss et le Danube, pacificateur de l'Allemagne et, pour ainsi dire, grand justicier de l'Europe, Nicolas eut à ce moment de l'histoire une grandeur véritable, un prestige immense, bien mérité en somme, et qui ne laissait pas de rejaillir sur les agens chargés de représenter à l'étranger une politique dont personne n'osait contester la fermeté inébranlable et la parfaite droiture.

En accréditant le prince Gortchakof auprès de la confédération germanique, l'empereur Nicolas, par une lettre autographe datée du 11 novembre 1850, saluait dans la réunion de la diète de Francfort « un gage du maintien de la paix générale, » et caractérisait ainsi d'un trait profond et judicieux la mission honorable et bienfaisante échue à cette diète dans l'ordre de choses créé par les traités de 1815. Quelque légitimes qu'aient pu être les griefs des libéraux allemands contre la politique intérieure du *Bund* et ses tendances peu favorables au développement du régime constitutionnel, on ne saurait nier cependant qu'au point de vue européen, et par rapport à l'équilibre et à la paix générale du monde, ce ne fût là une conception merveilleuse, bien propre à sauvegarder l'indépendance des états et à empêcher toute perturbation profonde au sein de la famille chrétienne. Les esprits chimériques et mercantiles du temps, les coryphées de Manchester et les publicistes riches d'au moins « une idée par jour » venaient d'imaginer en ce mo-

(1) Expressions de la circulaire russe du 6 juillet 1848, adressée par le comte Nesselrode à ses agens en Allemagne.

ment de déclarer « la guerre à la guerre, » de pousser au désarmement universel, à l'abolition de l'esclavage militaire, et convoquaient à cet effet des congrès de paix bruyans sur les divers points du globe. Ils eurent même un jour la naïveté d'en convoquer un à Francfort, sans se douter qu'à côté d'eux, et précisément dans ce *Bundestag* de si modeste apparence, siégeait depuis longtemps un congrès de paix véritable, permanent, un congrès qui faisait le bien dans la mesure du possible, et qui avait de plus l'avantage de ne pas être ridicule.

Placée au centre même de l'Europe, séparant par son corps épais et difficilement mobile les grandes puissances militaires qui bordaient pour ainsi dire notre vieux continent, puissance forcément neutre et presque arbitrale sur ces vastes champs où se décidaient autrefois les destinées des empires, la confédération germanique formait un ensemble d'états assez cohérent et compacte pour repousser tout choc du dehors, pas assez pour devenir agressif lui-même et menacer la sécurité des voisins. Bien des années plus tard, et déjà comme chancelier de l'empire, le prince Gortchakof devait encore, dans une circulaire célèbre, rendre hommage à cette combinaison salutaire du *Bund*, « combinaison purement et exclusivement défensive, » qui permettait de *localiser* une guerre devenue inévitable, « au lieu de la *généraliser* et de donner à la lutte un caractère et des proportions qui échappent à toute prévision humaine, et qui dans tous les cas accumuleraient les ruines et feraient verser des torrens de sang (1). » En effet, si, dans ce long demi-siècle qui a séparé le congrès de Vienne de la bataille néfaste de Sadowa, les frontières des etats ont si peu changé malgré tant et de si grands changemens dans leur politique intérieure, si la révolution de juillet, la campagne de Belgique, et jusqu'aux guerres de Crimée et d'Italie ont pu avoir lieu sans troubler notablement la balance des nations, ni les léser dans leur indépendance, on en fut redevable surtout à ce *Bundestag* tant méconnu, qui par son existence même, par sa position et le rouage de son mécanisme compliqué, empêchait tout conflit de devenir aussitôt une conflagration générale. Il est douteux que la cause de l'humanité et de la civilisation, ni même la cause que représente plus spécialement le chancelier de l'empire russe avec tant de facilité et d'éclat, aient considérablement gagné à voir cette ancienne « combinaison » remplacée de nos jours par une autre beaucoup plus simple, il est vrai, mais peut-être bien aussi beaucoup moins rassurante.

Tout en s'acquittant avec zèle des devoirs de sa charge auprès de la confédération germanique, Alexandre Mikhaïlovitch continuait

(1) Circulaire russe du 27 mai 1859, à propos de la guerre d'Italie.

d'occuper le poste de ministre plénipotentiaire à Stuttgart. Il tenait à honneur de remplir jusqu'au bout sa mission de confiance et d'intimité auprès de la grande-duchesse Olga, et partageait son temps entre la ville libre sur le Mein, siége du *Bund,* et la petite capitale sur les rives du Neckar, où lui souriait toujours une protection chaleureuse et aimable. A Francfort, il se plaisait surtout dans la société de son collègue de Prusse, jeune lieutenant de la *landwehr* tout à fait novice dans la carrière diplomatique et qu'attendaient encore des destinées prodigieuses. Là aussi s'était fixé, depuis bien des années déjà, une grande célébrité russe, un poète qui fut à la fois un homme de cour influent, et qui ne pouvait manquer d'être recherché par un diplomate amoureux des choses de l'esprit, ancien condisciple de Pouchkine. Le bon et doux Vassili Joukofski n'avait certes en lui rien du génie de Pouchkine, ni de son caractère indépendant et fougueux. Versificateur plutôt habile et traducteur ingénieux qu'esprit créateur et original, nature quelque peu molle et contemplative, le chantre autrefois si renommé d'*Ondine* avait de bonne heure fait sa paix avec la société officielle, telle que l'avait façonnée la volonté despotique de Nicolas, et s'était toujours réchauffé aux rayons de la faveur impériale. Les dignités et les honneurs ne lui ont pas manqué dans sa longue carrière de poète bien pensant et agréable à la cour; il eut toutefois une mission beaucoup plus importante et honorable : il fut chargé de diriger l'éducation de l'héritier présomptif, Alexandre, l'empereur actuel, et de son frère le grand-duc Constantin. Joukofski se voua à cette tâche avec cœur et intelligence, et il sut conserver l'affection de ses deux augustes élèves jusqu'à la fin de ses jours, ainsi qu'en témoigne entre autres une correspondance suivie qu'il entretenait encore avec eux de Francfort, et qu'on vient de publier tout récemment. Après avoir achevé l'éducation des grands-ducs, il fit un voyage d'agrément en Allemagne, trouva à Dusseldorf une compagne de vie bien plus jeune que lui, mais partageant tous ses goûts, et jusqu'à ses charmantes faiblesses, et finit par élire domicile sur les bords du Mein, à Francfort.

Ainsi qu'il arrive à plus d'un de ses compatriotes, Joukofski, tout en demeurant à l'étranger, et en répugnant même bien manifestement de retourner dans son pays natal, ne s'ingéniait pas moins à trouver l'Occident misérablement déchu et corrompu, et à ne plus espérer que dans la « sainte Russie » pour la rénovation et le salut d'un monde envahi et possédé par le démon de la révolution. Les événemens de février ne firent que l'affermir dans ces sombres visions, et le plonger de plus en plus dans un mysticisme inquiet, parfois même irritant, mais le plus souvent inoffensif et non dépourvu d'une certaine grâce maladive. La campagne de Hon-

grie fit un moment diversion à ses tristes pensées et le remplit d'allégresse. Ce n'était pas tant la gloire dont se couvrait l'armée russe qui souriait à son esprit; ce n'était point même le triomphe remporté par l'épée russe, l'épée de saint Michel, sur « la bête impure : » ses vœux, ses espérances allaient bien plus loin. Il espérait, — ainsi écrivait-il à son élève impérial, — que le grand tsar saura mettre à profit la puissance que Dieu venait de lui donner et « résoudre un problème devant lequel avaient échoué les croisades, » c'est-à-dire qu'il chassera de Byzance l'infidèle et délivrera la terre sainte... Mme Joukofska, bien que née protestante, sentait à l'unisson de son mélancolique époux; son âme avait besoin d'un « principe d'autorité » qui lui faisait défaut dans la confession réformée, et qu'elle alla chercher un jour dans l'église orthodoxe, à la grande joie du poète, sans cependant parvenir à y trouver une pleine quiétude.

C'était parfois dans le salon des Joukofski des entretiens étrangement variés et bizarres sur la littérature, la politique, les destinées glorieuses de la sainte Russie, l'inanité de la civilisation moderne, la nécessité « d'une nouvelle éruption du christianisme » et sur maintes choses invisibles et « ineffables. » De temps en temps venait tomber au milieu de ce salon, comme une apparition fantastique, comme un revenant du monde des esprits, un génie bien autrement original et puissant, mais aussi bien autrement tourmenté et ravagé que le bon poète de la cour et ancien précepteur des grands-ducs. Après avoir dévoilé les plaies hideuses de la société russe d'une main vigoureuse, implacable, après avoir présenté à sa nation, dans *les Ames mortes* et dans *l'Inspecteur*, un tableau ses vices effrayant de vérité et de vie, Nicolas Gogol désespéra tout à coup de la civilisation, du progrès, de la liberté, se prit à adorer ce qu'il avait brûlé, n'estima plus que la Moscovie barbare, ne vit de salut que dans le despotisme, se crut en état de péché « insondable » et se mit en quête de la miséricorde divine qui le fuyait toujours. Il alla de Saint-Pétersbourg tantôt à Rome, tantôt à Jérusalem, tantôt à Paris, cherchant partout un apaisement à son âme déchirée; puis il revenait de temps en temps vers Joukofski, passait des semaines entières dans sa maison, y exhortant ses amis à la prière, à la contrition, à la contemplation des divins mystères. C'étaient alors des discussions sans fin, sans trêve, sur les « païens de l'Occident, » sur une « croisade » qui approchait, sur le rachat de l'humanité coupable par une race non souillée encore et qui avait gardé sa foi. A plusieurs reprises, les médecins durent intervenir pour faire cesser une intimité qui n'était pas exempte de péril. Un jour on trouva Gogol mort d'inanition et prosterné devant les saintes images dans l'adoration desquelles il s'était oublié!.. Qu'on veuille bien nous pardonner cette courte digression, elle fait connaître

l'état des esprits dans un certain monde russe vers la fin du règne de Nicolas, et ajoute un trait curieux au tableau des origines de la guerre d'Orient... On aime du reste à se représenter Alexandre Mikhaïlovitch dans ce salon des Joukofski, tel soir par exemple, pendant tel assaut d'armes spirituelles du pauvre Gogol. Le diplomate, aussi lettré que sceptique, était certainement fait pour reconnaître les éclairs vifs et brillans qui sillonnaient ces nuages remués par un grand esprit en désordre, et pour démêler plus d'une pensée forte et saisissante au milieu des étranges divagations sur une croisade imminente et la prochaine délivrance de Sion...

Qui l'eût cru pourtant? c'étaient ces mystiques, c'étaient ces hallucinés, qui avaient le pressentiment juste et voyaient les signes du temps! Pendant que Joukofski composait son « commentaire sur la sainte Russie, » et que Gogol se mortifiait devant les *icônes*, l'empereur Nicolas roulait dans son âme la grande pensée d'une croisade, et préparait dans le plus profond mystère la mission du prince Menchikof... Que le monarque qui avait tant fait pour l'apaisement de l'Europe et le maintien de l'équilibre se fût tout à coup décidé à jeter un tel brandon de guerre au milieu du continent à peine raffermi, que d'un autre côté l'autocrate ait précisément attendu cette époque de calme relatif et du rétablissement de l'ordre général pour annoncer ses desseins, au lieu de les exécuter hardiment quelques années auparavant, pendant la tourmente révolutionnaire qui paralysait presque toutes les puissances, et alors que ses armées étaient déjà au cœur même de la Hongrie et dominaient les rives du Danube, — ce sera là, pour l'historien impartial, la preuve évidente de la bonne foi avec laquelle le tsar entreprenait sa fatale campagne, du mystique aveuglement qui guidait à ce moment son esprit, et de la conviction profonde qu'il avait de la justice de sa cause. Le prince Gortchakof partagea-t-il au même point les illusions du maître? Il est permis d'en douter; il est permis de supposer qu'à l'instar des Kissélef, des Meyendorf, des Brunnow et de tous les diplomates distingués de la Russie d'alors, sans en excepter le chancelier de l'empire, le vieux comte Nesselrode, il eut conscience de l'énorme erreur où tombait un prince superbe qui n'admettait pas d'objections et entendait être « son propre ministre des affaires étrangères. » Cela n'empêcha point naturellement le représentant russe auprès de la confédération germanique de remplir son devoir avec tout le zèle que commandaient des circonstances aussi critiques, et de mettre les ressources variées de son esprit au service de son pays dans la sphère d'action qui lui était réservée.

L'action ne laissait pas d'être d'une importance véritable. Dans le *Bundestag* se concentraient non-seulement tous les efforts des états secondaires de la confédération, mais là aussi venaient abou-

tir ou se refléter les projets, les préparatifs et jusqu'aux velléités des deux principales puissances germaniques, dont la Russie d'un côté ainsi que de l'autre la France et l'Angleterre tenaient également à s'assurer le concours. Le prince Gortchakof n'eut pas trop à se plaindre de la tournure que les affaires prenaient en Allemagne. Frédéric-Guillaume IV était d'une fidélité à toute épreuve; le tsar pouvait compter en toute occurrence sur « son beau-frère le poète, » et Alexandre Mikhaïlovitch trouvait également un appui constant dans son collègue de Prusse, le jeune officier de la *landwehr*. Le cabinet de Berlin consentait bien de temps en temps à s'unir aux représentations que les alliés faisaient parvenir à Saint-Pétersbourg, à signer de concert avec eux telle note identique, ou analogue, ou concordante; mais on ne tarda pas à s'apercevoir qu'il ne le faisait que pour ralentir leur marche et les détourner de toute résolution énergique : aux momens décisifs, il s'arrêtait court, demeurait à l'écart et prétendait garder « la main libre » (*freie hand*). Bien plus sympathiques encore et très franchement gagnés à la politique russe se montraient les autres membres du *Bund;* ils ne trouvaient les exigences du tsar envers la Turquie nullement exorbitantes et se souciaient fort peu de la conservation du « malade. » Ils prétendaient également garder « la main libre, » serraient les rangs dans les fameuses conférences de Bamberg et étaient parfois tout prêts à mettre flamberge au vent. En vérité, Alexandre Mikhaïlovitch a montré dans la suite, dans la fatale année 1866, bien peu de mémoire de cœur, bien peu de justice distributive pour ces pauvres états secondaires, si dévoués, si serviables, si inébranlablement attachés lors de la crise orientale.

Pendant qu'à Londres et à Paris on commentait avec véhémence les célèbres dépêches de sir Hamilton Seymour, et qu'on y dénonçait les projets ambitieux de la Russie, on n'avait par contre à Hanovre, à Dresde, à Munich, à Stuttgart, à Cassel, que des blâmes pour les procédés des alliés et pour leurs « usurpations; » à Berlin, on gémissait de plus de voir des monarchies chrétiennes prendre si chaleureusement la défense du croissant. Une seule puissance germanique toutefois, la plus grande il est vrai alors, gardait une attitude différente; une seule donnait raison aux alliés, semblait même par momens incliner à faire cause commune avec eux, et cette puissance, c'était l'Autriche, — l'Autriche naguère encore secourue par les armées russes, arrêtée par la main forte et généreuse du tsar au bord même de l'abîme, « sauvée » par lui d'un écroulement soudain! L'étonnement, la stupeur, l'exaspération de l'empereur Nicolas ne connurent pas de bornes; la nation russe entière partagea ces sentimens avec lui, Alexandre Mikhaïlovitch comme tout patriote moscovite. « L'immense ingratitude de l'Autriche » devint

dès lors le cri unanime, le *siboleth* de toute foi politique dans le vaste empire du nord, et l'est demeurée jusqu'à nos jours...

Il importe de bien insister sur ce sentiment né en Russie à la suite du conflit oriental et d'en discuter les fondemens légitimes, car ce sentiment a eu des effets incalculables. Il a contribué pour beaucoup aux catastrophes récentes; il a dicté plus d'une résolution extrême au cabinet de Saint-Pétersbourg; il lui a fait abandonner des traditions séculaires, des principes qui étaient consacrés par l'expérience des générations, qui semblaient immuables, devenus en quelque sorte les *arcana imperii* des descendans de Pierre le Grand : il a dominé, pour tout dire, la politique générale du successeur de Nesselrode pendant les vingt dernières années...

Assurément la Russie avait le droit de compter sur la reconnaissance de l'Autriche après le service signalé et incontestable qu'elle lui avait rendu en 1849. Les armées que le tsar envoya alors au secours de l'empire chancelant des Habsbourg contribuèrent puissamment à y étouffer une insurrection funeste, menaçante, et s'il est vrai que pour obtenir ce secours il a suffi de rappeler au tsar Nicolas une parole jadis donnée dans un moment d'effusion intime, l'action n'en devient que plus méritoire, et fait d'autant plus honneur au cœur de l'autocrate (1). Il serait malaisé de nier que cette intervention en Hongrie n'eût un caractère généreux et chevaleresque fait pour étonner les contemporains et pour confondre les habiles. Les habiles, les hommes d'état qui, à cette époque si troublée de l'Europe, avaient encore gardé assez d'esprit libre pour jeter un coup d'œil du côté du Danube, lord Palmerston entre autres, demeurèrent longtemps incrédules, et s'ingénièrent à deviner le salaire stipulé pour l'aide prêtée. Le tsar ne retiendrait-il pas la Galicie comme récompense de son concours? ne se ménagerait-il pas

(1) Un écrivain en position d'être bien informé, un ancien sous-secrétaire d'état dans le ministère du prince Schwarzenberg, raconte ainsi l'origine de l'intervention russe en Hongrie, en la faisant remonter à 1833, à la célèbre entrevue de Munchengraetz entre l'empereur François Ier d'Autriche et le tsar Nicolas. Dans une des conversations intimes d'alors, François parla avec tristesse et appréhension de l'état maladif et nerveux de son fils et successeur désigné, et pria le tsar de conserver à ce fils l'amitié qu'il a toujours eue pour le père. « Nicolas tomba à genoux, et, élevant sa droite au ciel, il jura de donner au successeur de François tout aide et secours dont il pourrait jamais avoir besoin. Le vieil empereur d'Autriche en fut profondément touché, et posa ses mains sur la tête du tsar agenouillé en signe de bénédiction. » La scène étrange n'eut pas de témoins, mais les deux souverains la racontèrent quelques momens après, chacun de son côté, à un officier supérieur qui commandait alors la division d'armée stationnée à Munchengraetz. Cet officier supérieur n'était autre que le prince de Windischgraetz, qui, nommé plus tard, en 1848, généralissime des armées d'Autriche, et parvenu au moment critique de l'insurrection hongroise, prit sur lui de rappeler à l'empereur Nicolas, dans une lettre, la parole donnée jadis à Munchengraetz. Le tsar répondit en mettant toute son armée à la disposition de sa majesté impériale et apostolique. — Cf. Hefter, *Geschichte OEsterreichs,* Prague, 1869, t. Ier, p. 68-69.

quelque assurance positive du côté des principautés? se demandait-on alors dans les offices de *Downing-Street*... Il n'en fut rien cependant : les Russes sortirent de l'Autriche sans salaire, comme ils y étaient entrés sans arrière-pensée, et les troupes de Paskévitch évacuèrent les pays des Carpathes pures de tout butin. Un jeune et fougueux orateur dans les chambres prussiennes, du nom alors encore peu retentissant de Bismarck, — celui-là même qui, quinze ans plus tard, devait méditer de porter le « coup au cœur » et armer les légions de Klapka, — admirait à ce moment l'action éclatante du tsar, et exprimait seulement le regret patriotique que ce rôle magnanime ne fût échu à son propre pays, à la Prusse : c'était à la Prusse de porter assistance à son frère aîné en Allemagne, à « son ancien frère d'armes (1)... » Mais il est permis de supposer que, même avec un roi si loyal et si poétique que Frédéric-Guillaume IV, les choses se fussent passées bien moins galamment qu'avec le barbare du nord, et que pareille assistance prussienne eût coûté à l'empire des Habsbourg telle partie de la Silésie, ou telle part d'influence sur le Mein...

Est-ce à dire pourtant qu'en intervenant en Hongrie l'empereur de Russie n'ait fait œuvre que de pure chevalerie et d'amitié platonique, n'ait eu aucun souci de son intérêt personnel et du bien de son empire? Non certainement, et le tsar avait trop de loyauté pour n'en pas faire franchement l'aveu. Il intervint en Hongrie non-seulement comme l'ami des Habsbourg, non-seulement même comme le défenseur de la cause de l'ordre contre la révolution cosmopolite; le motif le plus puissant pour le décider fut la présence dans l'armée hongroise de généraux et officiers polonais qui entendaient porter la guerre jusque dans les pays soumis à la domination russe. Dans son manifeste du 8 mai 1849, Nicolas s'exprimait ainsi : « L'insurrection soutenue par l'influence de *nos traîtres de la Pologne* de l'année 1831 a donné à la révolte magyare une *extension* de plus en plus *menaçante*,... sa majesté l'empereur d'Autriche nous a invité à l'assister contre l'*ennemi commun*,... nous avons ordonné à notre armée de se mettre en marche pour étouffer la révolte et anéantir les anarchistes audacieux *qui menacent aussi bien la tranquillité de nos provinces.* » Le langage était clair et franc, ainsi qu'il convenait à un souverain ayant le sentiment de sa dignité. Ce souverain entendait rendre service aussi bien à lui-même qu'à son allié; il allait étouffer chez le voisin un incendie qui menaçait d'atteindre ses propres domaines, et, en faisant acte d'intervention, il faisait en même temps acte de conservation bien entendue.

(1) Séance de la chambre prussienne du 6 septembre 1849. Ce discours n'est pas reproduit dans le recueil officiel des *discours* de M. de Bismarck publié à Berlin.

Eh bien! il semble de toute justice que la gratitude se mesure au service rendu, et que la loi de conservation, la loi suprême de la nature, ait force égale pour l'obligé comme pour le bienfaiteur. Il n'y a pas de politique au monde, fût-elle même *tirée de l'Écriture sainte*, qui pût conseiller la servitude volontaire; il n'y a pas de morale, si sublime qu'on veuille bien l'imaginer, qui parmi les devoirs de la reconnaissance songeât à mettre le suicide. Or ce n'était rien moins que l'asservissement absolu, l'anéantissement de sa personnalité comme grand état européen, que demandaient les Russes à l'Autriche en lui proposant de souscrire à leurs prétentions sur l'Orient. Par la géographie, par l'esprit des races, par la religion, les entreprises russes frappaient mortellement l'empire des Habsbourg, si cet empire les avait laissées triompher. Puissance danubienne, l'Autriche devait veiller à ce que le Bas-Danube restât neutre, et ne tombât pas aux mains d'un voisin redoutable qui serait alors devenu maître de ce grand fleuve. Puissance slave dans ses provinces orientales, elle devait tenir à ne pas être mise en contact immédiat avec un empire panslaviste par tradition, par fatalité, et ne pouvait désirer qu'il vînt s'implanter dans les principautés, dans la Bosnie et l'Herzégovine. Puissance catholique, il lui était défendu de reconnaître l'influence et le protectorat que le tsar orthodoxe revendiquait sur ces chrétiens du rite grec, dont elle comptait elle-même plusieurs millions parmi ses sujets. « Ma conduite dans la question d'Orient! mais elle est inscrite sur la carte, » disait à Vienne le ministre autrichien comte Buol à son beau-frère M. de Meyendorf, ambassadeur de Russie; il ajoutait qu'elle était également inscrite dans l'histoire. « Je n'ai rien innové, je n'ai fait qu'hériter de la politique léguée par M. de Metternich. » Déjà dans une crise antérieure en effet, lors de l'insurrection hellénique et de la guerre de 1828, le grand chancelier de la cour et de l'empire avait défendu ce principe de l'intégrité de l'empire ottoman avec une fermeté que rien ne parvint à ébranler; il l'avait défendu pendant huit ans, tenant seul tête à l'orage, ne se laissant décourager ni par l'impopularité alors attachée à la cause turque, ni par l'abandon de la France. Comment les Russes pouvaient-ils espérer que l'Autriche déserterait maintenant ce principe si vital pour elle, qu'elle le déserterait au moment même où il commençait à triompher de l'indifférence de l'Occident, et comptait la France et l'Angleterre parmi ses plus chaleureux champions?

Placé entre un sentiment de reconnaissance très vif et réel, quoi qu'on ait dit, et une grande nécessité politique, le gouvernement de Vienne a certes donné à la reconnaissance tout ce qu'il lui devait; il a prodigué auprès de l'empereur Nicolas les avertissemens, les prières, les bons offices, les tentatives de médiation. L'Autriche

pardonna à la Russie plus d'un manque d'égards, plus d'un mouvement de mauvaise humeur; elle lui pardonna le ton plus que léger dont il avait été parlé, disposé d'elle dans les épanchemens avec sir Hamilton Seymour, — la manière dont fut accueillie à Saint-Pétersbourg certaine lettre autographe de l'empereur François-Joseph, — l'attitude altière, presque provocante du comte Orlof lors de sa mission à Vienne. Elle n'a cessé jusqu'au bout de calmer l'irritation des alliés, de modifier et d'atténuer leur programme, d'affirmer les dispositions conciliantes du tsar, d'espérer contre tout espoir. Elle ne plaidait que le retour au *statu quo*, répudiait toute idée d'humilier la Russie ou de l'amoindrir : elle ne lui demandait que la liberté du Danube, la renonciation au protectorat, et se refusait à suivre les alliés dans leurs exigences concernant la Mer-Noire. Malheureusement, ainsi qu'il n'arrive que trop souvent à celui qui veut être équitable et juste envers tous les partis, le gouvernement autrichien, par cette conduite, finit par indisposer envers lui la France et l'Angleterre, tout en exaspérant les Russes. Dans l'été de 1854, au moment même où le prince Gortchakof échangeait son poste de Francfort contre celui de Vienne, un publiciste éminent qui fut alors pour ainsi dire le porte-voix de l'Occident et de ses généreuses ardeurs désespérait presque de l'Autriche, et s'écriait avec amertume que là-bas, à la *Burg*, « l'alliance russe était quelque chose de sacré comme une religion, de fixé comme une convenance, de populaire comme une mode! » Au printemps de l'année suivante, les cabinets de Paris et de Londres repoussaient, comme trop favorable à la Russie, un nouveau projet d'arrangement présenté par le comte Buol, et le gouvernement français devait à cette occasion reprocher à l'Autriche, dans *le Moniteur officiel*, « d'offrir un expédient plutôt qu'une solution. »

La solution! l'empereur François-Joseph l'avait certainement entre ses mains, et il ne dépendait peut-être que de lui de la rendre aussi décisive, aussi radicale que pouvaient le désirer les ennemis les plus mortels de la Russie. Pourquoi ne pas l'avouer? à voir le fruit amer recueilli par l'Autriche de ses efforts honnêtes pendant la crise orientale, à voir les haines implacables et les cruels désastres que lui a valus dans la suite son attitude d'alors, on se surprend parfois à regretter que le cabinet de Vienne ait eu tant de scrupules dans cette époque mémorable, à lui reprocher de n'avoir pas fait preuve de cette indépendance de cœur qui semble, hélas! devenir de plus en plus la condition forcée, indispensable, de l'indépendance des états. Si l'Autriche avait voulu être un peu moins reconnaissante et un peu plus politique pendant cette guerre d'Orient, elle se serait résolûment jointe à la France et à l'Angleterre,

elle aurait pris part à la lutte, et au lieu de laisser les alliés rôder pendant des années autour des extrémités de la Russie, dans la Mer-Noire et la Baltique, elle leur aurait ouvert les champs de la Pologne et y serait entrée avec eux. Au lieu de « chatouiller la plante du colosse ou de lui limer un ongle, » — ainsi que devaient le dire plus tard, et non sans raison, des publicistes russes, — on lui aurait alors porté « un coup au cœur, » un de ces coups comme sait les méditer et frapper le grand solitaire de Varzin. Ce n'est pas le cabinet des Tuileries qui s'y serait refusé : dans sa dépêche du 26 mars 1855, M. Drouyn de Lhuys posait très nettement la question de Pologne; ce n'est pas non plus le cabinet de Saint-James qui aurait soulevé de sérieuses objections. Quant à la réussite probable d'une pareille entreprise, il suffit de se rappeler que la Russie était au bout de ses ressources, et que la Prusse n'avait pas encore réformé son organisation militaire, n'était pas encore en possession de son « instrument, » enfin qu'à la place de Guillaume le Conquérant c'était Frédéric le Romantique qui occupait le trône des Hohenzollern... L'esprit demeure confondu devant la contemplation des conséquences qu'eût pu avoir une pareille décision de la part de l'empereur François-Joseph! La face du monde en eût été changée; l'Autriche n'eût point certainement connu de Sadowa en 1866; l'Europe n'eût point vu le démembrement du Danemark, ni la destruction du *Bund*, ni la conquête de l'Alsace et de la Lorraine...

C'était dans l'été de 1854, on l'a déjà dit, que le prince Gortchakof fut envoyé à Vienne. Il y remplaça, provisoirement d'abord, et au printemps suivant d'une manière définitive, le baron de Meyendorf, dont la situation était devenue difficile par suite même de ses liens de très proche parenté avec le ministre des affaires étrangères d'Autriche. Alexandre Mikhaïlovitch tenait enfin ce poste de Vienne vers lequel il avait si longtemps aspiré, le poste qui, avec celui de Londres, était considéré, sous le règne de Nicolas, comme le plus élevé dans la diplomatie russe, comme le bâton de maréchal dans la carrière; mais que cet honneur était maintenant plein d'amertume, et que d'angoisses patriotiques accompagnaient une distinction autrefois ardemment ambitionnée, aujourd'hui acceptée par dévoûment envers son souverain et son pays! Sur ce terrain jadis si facile et si riant, l'envoyé du tsar ne pouvait voir partout que des ronces et des épines; dans cette capitale renommée par sa gaîté bruyante et trop souvent frivole, il ne recevait, lui, que des nouvelles désastreuses, déchirantes; enfin cette « ingratitude autrichienne » qu'il n'avait entrevue et combattue que de loin pendant sa mission de Francfort, il devait maintenant la regarder en face, — et lui sourire!.. Il y a une douleur plus grande que le *ricordare tempi felici nella miseria*, c'est de voir un rêve de féli-

cité tourner en une réalité de misère, et l'on comprend aisément quel trésor de fiel ce séjour de Vienne a dû amasser dans le cœur ulcéré du patriote russe (1).

Il est superflu d'insister sur l'activité que déploya le nouvel envoyé du tsar dans cette mission douloureuse, la variété infinie des moyens qu'il sut mettre au service de sa cause, notamment pendant ces conférences de Vienne, qui s'ouvrirent après la mort de Nicolas et l'avénement de l'empereur Alexandre II. Ce fut alors un spectacle émouvant, qui ne manquait pas certes de grandeur, que celui de deux Gortchakof, l'un derrière les remparts de Sébastopol, l'autre devant le tapis vert de Vienne, défendant tous les deux leur patrie avec une ténacité égale, ne cédant chaque pouce de terrain qu'après un combat acharné, poussés jusque dans leurs derniers retranchemens, mais honorés jusqu'au bout par des adversaires loyaux et chevaleresques. Aujourd'hui qu'une époque « de fer et de sang » nous a habitués aux procédés, — nous allions dire aux exécutions, — sommaires de Nikolsbourg, de Ferrières, de Versailles et de Francfort, et qu'une loi martiale à l'usage des diplomates en casque a remplacé ce qu'une Europe arriérée et pleine de préjugés aimait à appeler le droit des gens, aujourd'hui on a de la peine à se défendre d'un sentiment d'étonnement, d'incrédulité presque, en relisant les protocoles de ces conférences de Vienne, où tout ne respire que convenance, politesse, urbanité et mutuel respect; on se croit reporté à un âge idyllique et bien loin de nous, dans tout un monde de *bonshommes jadis*. M. Drouyn de Lhuys, ministre des affaires étrangères de France, lord John Russell, naguère encore président du conseil en Angleterre, n'avaient pas cru au-dessous de leur dignité d'aller en personne à Vienne pour y discuter avec le prince Gortchakof les conditions possibles d'une paix. La Russie avait perdu plusieurs grandes batailles, les flottes alliées lui avaient

(1) Qu'on nous permette de citer à ce sujet une piquante scène d'antichambre qui ne laisse pas d'avoir son côté instructif. Il y avait alors à Vienne, au ministère des affaires étrangères, une figure bien originale, un huissier dont le souvenir ne s'est pas effacé au *Ballplatz*. Il portait le nom baroque de Kadernoschka; placé dans la grande salle d'attente qui précède le cabinet du ministre, il avait la mission d'introduire auprès du chef les différens visiteurs. C'était un huissier de grand style que ce M. Kadernoschka : il avait été stylé par le vieux prince Metternich lui-même, et aimait à rappeler qu'il avait « exercé ses fonctions » déjà du temps du fameux congrès de 1815!... Un jour, après un long entretien avec le prince de Gortchakof, le comte Buol voit entrer ce bon Kadernoschka d'un air plus solennel que d'ordinaire : c'est qu'il avait à faire une communication à son excellence « dans l'intérêt du service! » Et le comte Buol d'apprendre que l'envoyé russe, après avoir quitté son excellence, avait paru tout bouleversé et suffocant de colère, — qu'il avait demandé un verre d'eau, s'était promené pendant une demi-heure dans la salle d'attente, gesticulant avec violence, se parlant à lui-même, et s'écriant de temps en temps en français : « Oh! ils me le paieront bien un jour, ils me le paieront!... »

fermé toutes les mers, et menaçaient jusqu'à sa capitale; cela n'empêcha point les plénipotentiaires français et anglais de la traiter avec toute la déférence, avec tous les égards dont pouvait disposer la diplomatie de ce bon vieux temps. Ils déployèrent un art véritable dans l'invention des euphémismes; ils s'ingénièrent à trouver les tempéramens les plus doux, les termes les plus acceptables pour le représentant d'une puissance vaincue. Cet excellent lord John Russell poussa même un jour la bonhomie jusqu'à rappeler, et cela en face de M. Drouyn de Lhuys, que l'Angleterre avait fait subir à Louis XIV des conditions bien autrement dures et humiliantes (1). C'est là peut-être le seul manque de tact qu'on pourrait relever dans ces conférences de Vienne, et encore n'était-ce qu'une gracieuseté d'allié à allié. Quant à l'Autriche, elle s'épuisa à rechercher les moyens de ménager les susceptibilités de la Russie, et finit par présenter un projet d'arrangement qui fut jugé inacceptable par les cabinets de Londres et de Paris, et lui attira le reproche du *Moniteur officiel* dont il a été déjà parlé.

Les négociations furent rompues, et on n'eut plus qu'à attendre l'issue de la lutte suprême engagée sous les murs de Sébastopol. Le plénipotentiaire russe l'attendit à son poste de Vienne dans la double angoisse d'un patriote et d'un parent. Le boulevard de la Crimée tomba, et la Russie se trouva dans la situation la plus critique. Elle était épuisée, bien plus épuisée même que ne le supposait alors l'Europe, et la prolongation de la guerre eût infailliblement transporté les hostilités sur les champs de la Pologne. A ce moment, l'Autriche intervint de nouveau. Elle s'appropria les exigences posées par les alliés lors de la conférence de Vienne, — cette clause même de la neutralisation de la Mer-Noire, qu'elle avait repoussée jusque-là comme trop blessante pour la Russie : il n'était guère possible de refuser cette satisfaction aux alliés après la prise de Sébastopol. Au fond, ce furent là les conditions les plus douces qui aient jamais été imposées à une puissance à la suite d'une guerre si longue, si sanglante, et de victoires tellement incontestables. L'Autriche fit plus; elle envoya ces conditions sous forme d'un ultimatum en déclarant faire cause commune avec les alliés, si elles n'étaient point acceptées, — et la Russie accepta. A bien le regarder, c'était là un service rendu à un jeune souverain qui, ayant hérité d'une guerre désastreuse, trouvait ainsi le moyen de ménager à la fois la mémoire de son prédécesseur et la fierté de son peuple : il lui était permis de dire maintenant qu'il ne faisait la paix qu'à cause d'un nouvel adversaire qui venait de surgir à côté des anciens et que ne connut point son père. On le dit en effet

(1) Protocole de la conférence du 17 avril 1855.

en Russie, on le crut même, on avait tant d'intérêt à le croire! Le peuple russe se réconcilia bien vite avec les vainqueurs de l'Alma et de Malakof; une seule puissance demeura à ses yeux responsable de ses désastres, la puissance qui pendant toute la guerre était restée les armes au bras! Encore à l'heure qu'il est, tout cœur russe frémit d'indignation à la pensée de l'Autriche, de son immense ingratitude et de sa grande trahison.

Alexandre Mikhaïlovitch partagea ces amertumes, ces rancunes populaires, et en devint le représentant le plus énergique et hautement avoué; il laissait éclater à cet égard ses sentimens avec une franchise qui touchait de bien près à l'ostentation. On citait un mot prononcé par lui, encore à Vienne, pendant que siégeait le congrès de Paris : « l'Autriche n'est pas un état, ce n'est qu'un gouvernement. » Ce mot le devança à Saint-Pétersbourg et y fit sa fortune. La voix publique le désigna comme le futur vengeur, comme l'homme destiné à préparer pour sa nation une éclatante revanche, et l'habile diplomate n'eut garde de s'inscrire en faux contre une pareille opinion. Déjà du reste à ce congrès de Paris se révélaient certaines tendances, certains penchans, qui pouvaient donner de l'espoir, qui ouvraient même des horizons tout à fait nouveaux. Le nom de l'Italie venait d'y être prononcé; la Roumanie elle-même y trouvait une faveur inattendue. A ce congrès étrange, qui réglait définitivement les conditions d'une paix que la France, l'Angleterre et l'Autriche avaient imposée à la Russie, l'Autriche apparaissait sombre et morose, l'Angleterre irritée et nerveuse : seules la France et la Russie échangeaient entre elles des politesses exquises, des cordialités surprenantes; l'épée de Napoléon III tournait à la lance d'Achille, guérissant où elle venait de blesser, blessant où elle venait de guérir. « Il y avait du baume dans Gilead » et de la ressource avec le souverain qui siégeait aux Tuileries... Le lendemain du congrès, au mois d'avril 1856, le vieux comte Nesselrode demandait à se retirer à cause de son âge, et le prince Alexandre Gortchakof devenait ministre des affaires étrangères.

II.

Pendant les quatre années qu'il avait passées à Francfort comme représentant de son gouvernement auprès de la confédération germanique, le prince Gortchakof, on l'a déjà vu, avait lié connaissance et entretenu les rapports les plus intimes avec un collègue dont il appréciait comme personne les rares qualités d'esprit, et probablement aussi de cœur. Les deux amis s'étaient séparés dans l'été de 1854, alors que le plénipotentiaire russe alla remplir sa mission angoissante de Vienne; mais ils ne devaient pas tarder à

se rejoindre de nouveau, et à se retrouver dans cette parfaite communauté d'idées et de sentimens qui, constatée dès les premiers jours de Francfort, ne s'est point démentie dans la suite et a duré pendant vingt-cinq ans : *grande mortalis ævi spatium*. Cet ami conquis par le prince Gortchakof sur les bords rians du Mein n'était autre que M. de Bismarck, le futur chancelier d'Allemagne.

Otto-Édouard-Leopold de Bismarck-Schœnhausen, né le 1er avril 1815 à Schœnhausen, terre héréditaire de sa famille dans la Vieille-Marche de Brandebourg, ne peut guère se flatter d'avoir, comme son ami Alexandre Mikhaïlovitch, du sang des saints dans ses veines : ses biographes relèvent même, avec une satisfaction visible, que deux au moins de ses aïeux avaient été excommuniés par l'église et sont morts dans l'impénitence finale. Ce qui est plus grave, c'est que les historiens les plus autorisés de la Marche de Brandebourg, M. de Riedel entre autres, contestent jusqu'à l'origine nobiliaire de la famille : ils démontrent que le premier de la lignée dont parlent les documens authentiques du XIVe siècle, Rulo Bismarck, fut membre et à plusieurs reprises même prévôt de la « *guilde* des maîtres tailleurs en drap » à Stendal, petite bourgade de la Vieille-Marche. Le fait ne paraît pas douteux; mais les bourgeois de Stendal n'ont-ils pas pu, tout aussi bien que ceux de certaines villes de Toscane, imposer l'obligation de se faire inscrire dans une des *guildes* à tout noble de la campagne qui voulait habiter la cité? C'est là l'opinion des *tories* dans ce curieux débat généalogique; à les entendre, les bons bourgeois de Stendal auraient marché de pair au XIVe siècle avec les grands citoyens de Florence et de Pise, et Rulo Bismarck aurait été maître tailleur en drap à peu près comme Dante, son contemporain, fut apothicaire. Les *whigs* au contraire, les biographes aux couleurs *nationales-libérales*, en prennent gaîment leur parti, et l'un d'eux conclut ingénieusement qu'en tout état de cause l'ancêtre Rulo doit « contempler du haut des cieux avec satisfaction et orgueil le splendide manteau impérial que son descendant a su tailler au roi Guillaume dans le drap de l'Europe... »

En des temps relativement plus modernes, la maison des Bismarck présente, comme mainte famille de la noblesse campagnarde de Brandebourg, une suite non interrompue de modestes et fidèles serviteurs de l'état, tantôt militaires, tantôt employés dans des fonctions civiles. Le XVIIIe siècle nous en offre deux spécimens un peu plus curieux, le grand-père et le grand-oncle du chancelier, l'un surnommé le *poète*, l'autre l'*aventurier*. Le *poète*, il faut bien faire cet aveu pénible, composait ses vers en langue française; on a notamment de lui un *Éloge ou monument érigé à la mémoire de Christine de Bismarck, née de Schœnfeld, par Charles-Alexandre*

de Bismarck, Berlin 1774; c'était à sa femme défunte que le capitaine de cavalerie en retraite a cru devoir élever ce mausolée de paroles et de rimes *welches*, pleines de la fade sentimentalité du temps. L'*aventurier* (Ludolf-Auguste) justifie mieux son nom. Il tua son domestique dans un accès de colère ou d'ivresse, fut gracié, prit du service en Russie, se mêla d'intrigues politiques en Courlande, et dut aller en exil en Sibérie. Gracié de nouveau, il entra dans la diplomatie russe, remplit plusieurs missions, et mourut général-commandant à Poltava. Disons en passant que ce Ludolf ne fut pas le seul de sa famille à servir sous les drapeaux russes, et que le nom de Bismarck se trouvait ainsi être de longtemps bien noté à Saint-Pétersbourg.

Les biographes whigs insistent beaucoup sur ce point, que la mère du jeune Otto, « femme intelligente, ambitieuse et quelque peu froide, » a été une bourgeoise, une demoiselle Menken, d'une famille de savans bien connus à Leipzig. Ils aiment à établir de la sorte que le restaurateur de l'empire relève par sa mère de la bourgeoisie, de cette bourgeoisie studieuse et lettrée qui est la grande force de l'Allemagne, — tout en tenant à la noblesse et à l'armée par son père, capitaine de cavalerie en retraite, comme le grand-père le *poète*. Ces profonds Germains ont un faible, on le sait, pour tout symbolisme; ils décorent même très souvent de ce nom ce qui n'est qu'un jeu d'esprit, voire un jeu de mots, et c'est ainsi qu'ils attachent une certaine signification à la futile circonstance que le jeune Otto a eté *confirmé* (1) à Berlin par les mains de Schleiermacher, le célèbre docteur en divinité, dont la science était beaucoup plus respectable que la vie : « de la sorte et pour un moment fugitif, il est vrai, mais solennel, le jeune homme appelé à une vie d'action par excellence fut mis en contact avec notre théologie savante et notre philosophie romantique. » On n'a pas manqué non plus de relever le nom de « Cloître-Gris » (*Grauer Kloster*) que portait à Berlin le lycée où fit ses études le futur destructeur des couvens, ainsi que de noter l'origine française d'un de ses principaux professeurs, le docteur Bonnet, descendant d'une famille huguenote réfugiée dans le Brandebourg à la suite de la révocation de l'édit de Nantes.

Après avoir fini ses études au lycée du *Cloître-Gris*, Otto de Bismarck se rendit à l'université de Gœttingue, à la célèbre *Georgia Augusta*, pour y faire son droit. En réalité, il ne fit qu'y mener la vie des fils de la muse qui ont le bonheur ou le malheur d'être en même temps des fils de famille, des *cavaliere;* il ne cultiva que la chasse, l'équitation, la natation, la gymnastique et l'escrime. Il

(1) Cérémonie religieuse qui, dans l'église protestante, répond en quelque sorte à ce que la première communion représente dans l'église catholique.

eut plus de vingt duels et justifia pleinement le nom glorieux de *bursche*, qui devait lui rester encore longtemps, alors même qu'il fut ambassadeur et ministre. On comprend aisément que les *Institutes* et les *Pandectes* n'ont pu être beaucoup approfondis au milieu de tant d'exercices corporels, et l'essai même d'échanger la bruyante *Georgia Augusta* contre l'université plus posée et reposante de Berlin se trouva être un remède plus héroïque qu'efficace. M. de Bismarck a-t-il jamais passé d'une manière régulière cet « examen d'état » (*staats-examen*) qui en Prusse est la condition indispensable de toute fonction publique? Grave question, qui fut longtemps débattue en Allemagne, et dont on s'est fait une arme pendant vingt ans contre l'homme de parti, le député, l'ambassadeur, le président du conseil. Fait digne de remarque et qui caractérise bien l'esprit formaliste et réglementaire de la nation : M. de Bismarck avait déjà défié toute l'Europe et démembré la monarchie danoise, que, dans les journaux de l'opposition en Allemagne, partaient encore de temps en temps, comme des fusées attardées, des allusions malignes à cet examen d'état demeuré problématique! Ce n'est que depuis l'époque de Sadowa que cessèrent définitivement ces méchancetés déplacées : Sadowa fit passer bien d'autres irrégularités encore, et de beaucoup plus graves assurément.

C'est peut-être le lieu de se demander quels fruits M. de Bismarck a recueillis de sa vie scolaire et d'apprécier, ne fût-ce que sommairement, la culture et le genre de son esprit. Il paraît certain que M. de Bismarck n'est point un homme de science et d'étude, et que son éducation libérale présente plus d'une lacune. Contraste plaisant, des deux chanceliers, russe et allemand, dont l'un n'a connu qu'un lycée d'une valeur très discutable, tandis que l'autre a fréquenté le *gymnase* et l'*alma mater* les plus renommés de la docte Germanie, c'est bien l'élève de Tsarskoë-Sélò qui, en fait de connaissances classiques et de vrais *humaniora*, pourrait rendre des points à l'heureux nourrisson de la *Georgia Augusta*. Toutefois il est bon de faire observer que M. de Bismarck remplit et au-delà certain programme posé un jour par le spirituel et regretté Saint-Marc Girardin aux hommes du monde bien élevés. « Je ne demande pas, disait-il, qu'ils sachent le latin, je demande seulement qu'ils l'aient oublié. » De sa jeunesse scolaire, il est resté toujours au chancelier d'Allemagne un fonds de culture qu'il sait bien faire valoir à l'occasion, et il possède à un degré très suffisant sa Bible, son Shakspeare, son Goethe et son Schiller, ces quatre élémens de toute éducation même très ordinaire dans les pays allemands, — précieux et enviable *quadrivium* des enfans d'Arminius! Le prince Gortchakof a les raffinemens ainsi que les faiblesses de l'homme de lettres; il soigne son « mot, » il châtie sa phrase, il se mire et

s'admire dans ses compositions : on sait qu'il a été surnommé un jour le *Narcisse de l'écritoire.* Par le goût, par le sens exquis, par l'instinct d'artiste, il a une supériorité marquée sur son ancien collègue de Francfort; mais celui-ci reprend tous ses avantages dès que l'on considère le cachet original et personnel qu'il sait donner à sa pensée et à sa parole, dès que l'on cherche l'individualité, le souffle créateur, le *mens agitans molem,* ce je ne sais quoi de mystérieux et puissant que la sculpture antique rendait si ingénieusement en mettant une flamme au front de certaines de ses statues.

Le chancelier d'Allemagne n'est pas un lettré dans la stricte et un peu vulgaire acception du mot; il n'est, à proprement parler, ni un orateur, ni un écrivain. Il ne sait pas bien développer un thème, graduer les argumens, ménager les transitions; il ne construit pas sa période et ne s'en soucie point. Il a de la difficulté à s'énoncer, aussi bien à la tribune que la plume à la main; son style est heurté, parfois bien incorrect, aussi peu académique que possible; il est embrouillé, enchevêtré, trivial même par momens. Toute proportion gardée et toutes réserves faites, il y a du Cromwell dans sa manière de s'exprimer; mais bien autrement encore que chez Cromwell est-on forcé d'admirer chez lui de ces éclairs de la pensée, de ces images fortes et imprévues, de ces mots pénétrans qui frappent, qui se gravent et qui restent. Lorsque tout dernièrement, au milieu d'une argumentation assez décousue et embarrassée sur son conflit avec Rome, il vint à s'écrier tout à coup : « Soyez sûrs d'une chose, messieurs, *nous n'irons pas à Canossa!* » on dut reconnaître qu'il avait su comprimer là, dans une sorte de *cæterum censeo* menaçant, tout un monde de souvenirs et de passions. Dans un esprit bien différent, dans des temps aussi bien lointains déjà, il est vrai, parlant un jour, — il y a de cela près de vingt ans, — des principes de la révolution et de la contre-révolution, il devait dire que ce n'est pas un débat parlementaire qui pourra jamais décider entre ces deux principes : « la décision ne viendra que de Dieu, du Dieu des batailles, *alors qu'il laissera tomber de sa main les dés de fer du destin!* » On croit entendre de Maistre dans ce dernier membre de phrase, et, comme M. de Maistre, le chancelier d'Allemagne a eu, lui aussi, son passage décrié du *bourreau :* nous voulons parler de cette invocation au *fer* et au *sang,* qu'il faut replacer dans son cadre et mettre dans son vrai jour, — la remettre à sa date, — pour en apprécier tout le relief à côté de la brutalité incontestable. L'invocation fut faite alors que ces *nationaux-libéraux,* aujourd'hui d'une platitude si grande envers lui et d'une *obéissance de cadavre,* voulaient l'empêcher de réformer l'armée, tout en lui demandant de faire l'unité de l'Allemagne. L'homme qui sentait gron-

der dans son âme le tonnerre lointain de Sadowa et de Sedan lançait à ce moment aux rhéteurs le défi qu'il n'a que trop justifié depuis, disant que ce n'était pas par des discours qu'on ferait l'unité de l'Allemagne : « pour faire cette unité, il faudra du fer et du sang!.. » Cet orateur ne respire pas à l'aise dans l'uniforme qui ne le quitte jamais, et il ne procède que par saillies et boutades; il amasse péniblement les nuages de sa rhétorique, mais l'étincelle finit par jaillir et par éclairer toute une situation. Pour se faire comprendre, il emploiera les images les plus grandes ou les plus familières, sans choix, à tout hasard et rencontre; il empruntera une citation à Shakspeare et à Goethe aussi bien qu'aux *Guêpes* de M. Alphonse Karr ou à tel couplet de vaudeville. Une de ses inspirations les plus heureuses, les plus mémorables, il l'a trouvée un jour, soudain, dans le *libretto* de *Freischütz.*

Qu'on veuille bien nous permettre de rappeler ce dernier épisode, au risque même de nous attarder quelque peu dans des explications préliminaires dont un auditoire allemand, tout plein des souvenirs de son *Freischütz,* n'avait point besoin. Dans cet opéra de Weber, Max, le chasseur bon et malheureux, emprunte une cartouche à Robin, le mauvais génie, et abat aussitôt un aigle dont il pose une des plumes fièrement à son casque. Il demande encore quelques-unes de ces cartouches, mais Robin lui apprend que ce sont des « balles enchantées, » et que pour les avoir il faut se donner aux esprits infernaux, leur livrer son âme. Max recule, et alors Robin, en ricanant, lui apprend qu'il a beau hésiter, que le pacte est fait et qu'il est déjà engagé par la balle dont il s'est servi : « Pensais-tu donc que cet aigle fût un don gratuit?.. » Eh bien! lorsqu'en 1849 le jeune orateur de la Marche de Brandebourg eut à conjurer la chambre prussienne de ne pas accepter pour le roi de Prusse la couronne impériale que lui offrait le parlement de Francfort, il finit par s'écrier : « C'est le radicalisme qui apporte au roi ce cadeau! Tôt ou tard ce radicalisme se dressera devant le roi, lui demandera sa récompense, et montrant l'emblème de l'aigle sur ce nouveau drapeau impérial, il lui dira : *Pensais-tu que cet aigle fût un don gratuit?..* » Image saisissante et aussi profonde qu'ingénieuse! Oui, on ne se sert pas impunément des « balles enchantées » de la révolution, et on ne fait pas son pacte avec le démon populaire sans y laisser quelque chose de son âme. Tôt ou tard viendra se dresser devant vous le mauvais génie dont vous avez accepté le concours, le Robin des bois et des rues; il arrivera pour vous prendre votre salut et vous signifier qu'il n'entend pas avoir travaillé pour le roi de Prusse... Ce magnifique mouvement oratoire du jeune député de la Marche, le chancelier de l'Allemagne eût pu

de méditer avec fruit dans plus d'une circonstance décisive, le jour par exemple où il renversa tel trône séculaire, le jour aussi où il donna le signal du *combat de la civilisation*...

L'écrivain ne diffère pas beaucoup de l'orateur, et, en parlant de l'écrivain, nous pensons surtout à ces lettres intimes et familières qui ont été publiées dans le livre bien connu de George Hesekiel, et qui ont eu en Allemagne un succès mérité. C'est toujours la même obscurité, le même embarras d'élocution, le même trouble, traversés de temps en temps d'expressions vives et originales, de figures étonnantes, d'un *humour* âcre, strident, qui grince et vous pince avec une volupté cruelle. Ces lettres sont pour la plus grande part adressées à sa sœur, à la « chère Malvina » (mariée à un Arnim), et nous aurons encore plus d'un emprunt à leur faire dans la suite de cette étude. On y a signalé certaines descriptions de la nature, du clair de lune, de la Mer du Nord, de la vue du Danube des hauteurs de Buda-Pesth, qui ne manquent pas en effet de couleur et font tableau; il y a quelque chose de Henri Heine dans ces *Reisebilder* tout privés, et on en a fait la remarque: comme il y a peut-être bien aussi du Hamlet (et quel Hamlet!) dans le passage suivant, le seul passage mélancolique qu'il nous ait été donne de rencontrer au milieu de tant de saillies sanguines et robustes. « A la grâce de Dieu! tout n'est au fond qu'une question de temps, peuples et individus, sagesse et folie, paix et guerre. Au demeurant, tout sur la terre n'est qu'hypocrisie et jonglerie, et, ce *masque de chair une fois tombé*, l'homme d'esprit et le sot doivent se ressembler beaucoup, et il doit être difficile de distinguer entre le Prussien et l'Autrichien, *leurs squelettes bien proprement préparés*. Cela devrait guérir de tout patriotisme spécifique... » Ces lignes sont tombées de la même main pourtant qui depuis, et par un patriotisme bien *spécifique* assurément, a fourni tant de milliers de *sujets* aux préparateurs de squelettes!..

On voit par ces lettres que M. de Bismarck maniait déjà de bonne heure et avec prédilection cette ironie où il est passé maître : ironie froide, narquoise et qui trop souvent approche du ricanement. Il l'emploiera plus tard dans ses discours, dans ses conversations avec les ministres et les ambassadeurs, et jusque dans les négociations diplomatiques, aux momens même les plus importans, les plus décisifs de l'histoire. A des momens pareils, cette ironie affectera tantôt une grande franchise, tantôt une grande politesse, mais une franchise à vous faire tomber à genoux devant le premier mensonge quelque peu décent, une politesse à vous faire implorer une incivilité sans phrases comme un véritable bienfait. Un jour, à la veille même de la guerre de 1866, le comte Karolyi, ambassadeur d'Autriche et agissant au nom de son gouvernement, sommera M. de

Bismarck de déclarer catégoriquement s'il pense déchirer le traité de paix, le traité de Gastein; — « Non, sera la réplique, je n'ai pas cette pensée; *mais, si je l'avais, vous répondrais-je autrement?* » Voilà un exemple de cette franchise qui déroute, qui confond et semble vous crier à l'oreille avec tel diable de l'*Inferno :*

Tu non pensavi ch'io loico fossi!

Quant à la politesse meurtrière que saura parfois revêtir le sarcasme de M. de Bismarck, rappelons ici le mot qu'il lancera plus tard aux négociateurs de Versailles venant traiter avec lui de la reddition de Paris affamé, et offrir deux cents millions de contributions. « Oh! dira-t-il, *Paris est un trop grand personnage* pour que nous le traitions d'une manière si mesquine; faisons lui l'honneur d'un milliard. » — C'est là la tournure assurément originale que l'émule de Heine imaginera de donner à la *maxima reverentia* qu'on doit au malheur!.. Lorsqu'on est destiné dans l'âge mûr à exercer son *humour* avec tant d'aisance aux dépens des princes et des peuples, le moyen, étant jeune, de ne pas plaisanter spirituellement tel pauvre diable de paysan de Poméranie qui a bu trop d'eau? Dans une de ses lettres à sa chère Malvina, le jeune gentilhomme campagnard décrit avec une verve hilare une inondation qui est venue bouleverser son domaine que traverse un petit affluent de la maigre rivière Hampel. Cette inondation l'a coupé de tous ses voisins, lui a emporté tant et tant de barils d'eau-de-vie, « a introduit un interrègne anarchique de Schievelbein jusqu'à Damm, » — et il finit par ce trait : « *Je suis fier de pouvoir le dire*, dans mon petit affluent de la Hampel un voiturier s'est noyé avec son cheval et tout son chargement de goudron!.. » Combien autrement fier sera encore un jour ce gentilhomme alors que, dans l'Europe devenue son domaine, il verra disparaître au milieu des flots, des flots de sang cette fois, toute une armée et son chef, tout un empire et son empereur, — *currus Galliæ et auriga ejus!..* Cela n'a pas empêché, à un autre moment, le jeune gentilhomme campagnard de se jeter bravement à la nage pour retirer de l'eau son palefrenier et de gagner la médaille de sauvetage; pendant bien des années même, cette médaille était seule à orner la large poitrine du ministre de Prusse à Francfort. Interrogé un jour par un collègue auprès du *Bund* sur une décoration dont le corps diplomatique n'est guère coutumier, il répondit avec le ton qui n'est qu'à lui qu'il lui arrivait parfois de sauver un homme, — dans ses momens perdus, bien entendu; pour peu qu'on l'eût pressé, il était capable d'ajouter qu'il ne le faisait que pour se donner de l'exercice.

Ainsi, et pour nous résumer, de l'époque de son apprentissage au *Cloître-Gris* et à la *Georgia Augusta*, Otto de Bismarck a em-

porté un bagage littéraire qui, sans être ni trop lourd ni trop complet, lui a cependant permis de faire son tour du monde politique avec aisance et honneur. Dès cette époque également, son esprit révèle les qualités précieuses qui le distinguent encore : une imagination vive et puissante, un rare bonheur d'expressions parfois grandioses, parfois vulgaires, mais toujours frappantes; enfin un *humour* qui n'a point de pareil et qui, pour parler avec Jean-Paul, est un vrai *sirocco* pour l'âme. Avec tout cela, point de grâce, point de charme, de distinction ni de délicatesse, — aucun accent généreux, aucune corde douce et sympathique, absence complète de ce *milk of human kindness* dont parle le poète, manque absolu de cette charité qui, selon le grand moraliste chrétien, est comme le parfum céleste de l'âme. Quant à l'art ou plutôt au métier, quant au travail qui consiste à coordonner ses phrases, à les lier et les agencer, à introduire de l'harmonie et de la clarté dans les différentes parties du discours, à en effacer les aspérités et les inégalités, quant au *style* en un mot, M. de Bismarck ne l'a jamais appris ou l'a toujours dédaigné. Si nous osions appliquer à ce style une de ces images triviales, mais expressives, dont il nous offre lui-même plus d'un exemple, nous le comparerions volontiers à certaine boisson bizarre, à peine croyable, et que, d'après le dire de ses biographes, le chancelier d'Allemagne a de tout temps affectionnée : elle consiste dans un mélange de vin de Champagne et de *porter!* Le langage est à l'instar du breuvage : on lui trouve le piquant, le pétillant, l'émoustillant de l'*aï* en même temps que la lourdeur, la noirceur et surtout l'amertume du *stout.*

Chose curieuse, l'homme qui devait un jour imposer à tous les états de la Germanie les durs règlemens bureaucratiques et militaires de la Prusse, « mettre l'Allemagne en selle, » pour employer un de ses mots, la serrer dans l'étroite camisole du service obligatoire, — indirectement même dresser toute l'Europe à de nouveaux exercices et lui faire quitter la charrue pour l'épée, les occupations libérales pour les manœuvres d'automne et d'été, — cet homme n'a, pour son compte, jamais pu s'astreindre aux devoirs scolaires, ni au travail régulier du bureau, ni à la sévère discipline du soldat. Il a affirmé lui-même quelque part n'avoir entendu que *deux* heures de cours pendant tout son séjour à la *Georgia Augusta.* Le stage universitaire terminé, il essaya à plusieurs reprises la carrière administrative ou judiciaire; il l'essaya à Aix-la-Chapelle, à Potsdam, à Greifswalde, puis de nouveau à Potsdam, et dut chaque fois y renoncer, dégoûté par le travail monotone du bureau ou par des démêlés avec ses supéreiurs. On raconte à cet égard la piquante réponse du jeune *referendarius* à un chef qui lui avait fait faire antichambre pendant une heure : « j'étais venu pour vous demander

un court congé; mais pendant cette longue heure j'ai eu le temps de réfléchir, et je vous demande ma démission. » Par deux fois aussi il fit l'essai du service militaire, sans arriver à un grade plus élevé que celui de lieutenant de la *landwehr*, grade qu'il appréciait pourtant, et dont il aimait à endosser l'uniforme aux occasions solennelles, du temps même où il était déjà ministre à Francfort; on sait que la journée de Sadowa lui valut depuis les insignes de général. Ces dix ou douze années qui s'écoulèrent pour M. de Bismarck depuis son examen d'état tant discuté jusqu'à son entrée à la chambre de Prusse, les biographes allemands les décorent du beau nom « d'années d'orage et de tourmente, » qui rappelle une des époques les plus brillantes de leur littérature (1). Elles furent orageuses en effet, remplies d'avortemens de plus d'un genre, de voyages, d'embarras financiers, peut-être bien aussi d'un amour contrarié. C'est du moins le sens qu'on inclinerait à donner au passage suivant d'une lettre adressée à sa sœur Malvina : « J'ai beau me raidir, je finirai par épouser ***; le monde le veut ainsi, et rien ne paraît plus naturel, puisque nous sommes restés tous les deux sur le carreau. Elle me laisse froid, il est vrai; mais cela, elles le font toutes; il n'est pas si mal du reste qu'on ne puisse quitter ses sentimens avec ses chemises, si rarement même qu'on change ces dernières... »

Il semble avoir porté une affection très sincère à cette sœur : il lui prodigue les noms les plus tendres, il l'appelle tantôt sa petite chère, sa Malvina, sa *Maldewinchen*, sa bonne petite Arnim; il lui arrive même une fois de dire (pardonnez-le-lui, ô divinités de Walhalla) tout simplement *et en français :* « ma sœur! » Dans toutes les lettres de cette époque, datées la plupart des terres de Kniephof ou de Schœnhausen (ce n'est que plus tard que M. de Bismarck fit l'acquisition du fameux Varzin), à côté d'un *humour* toujours strident et mordant, on voit percer un certain désenchantement, à côté des soucis de fortune apparaissent de temps en temps des projets pour l'avenir, bien modestes assurément et qui visent rarement la politique. En 1846, il attache une certaine importance à être nommé intendant des digues dans le district (*deichhauptmann*). « La place n'est pas rémunérée, mais elle présente de l'intérêt par rapport à Schœnhausen et aux autres terres, car c'est d'elle que dépendra en grande partie si nous serons de nouveau sous l'eau comme l'an passé... Bernard (un ami) insiste pour que j'aille en Prusse (à Berlin ?); je voudrais bien savoir ce qu'il entend par là. Il soutient que, par mes dispositions et mes penchans, je suis fait pour le service d'état, et que tôt ou tard je finirai par y

(1) *Sturm und Drang-Periode,* première période de Goethe et de Schiller.

entrer... » Puis tout à coup, et à la veille même de la réunion du premier parlement de Prusse, on est surpris par le projet d'un voyage aux Indes, — probablement pour y faire fortune et s'y établir, — et l'on songe involontairement à Cromwell voulant s'embarquer pour l'Amérique à la veille du long-parlement. N'allez pas cependant croire que les jours passent tristes et moroses à Kniephof et à Schœnhausen : on y mène, on y surmène la vie de *junker* (hobereau), et les officiers de la garnison dans le voisinage sont de bons et solides gaillards en compagnie desquels on chasse, on danse, « on vide de grands bocaux remplis moitié de champagne, moitié de porter; » on réveille ses hôtes le matin en leur tirant des coups de pistolet tout près de l'oreiller; on effraie les cousines en entrant au salon avec quatre renards, et l'on fait honneur au nom donné par toute la contrée au propriétaire du domaine, le nom de « Bismarck l'enragé » (*der tolle Bismarck*). On est rageur et tapageur, on est prompt à dégaîner, à se battre au pistolet ou à l'épée, et l'on n'évite même pas telle scène de pugilat. Un jour, dans un estaminet à Berlin, l'ancien élève de la *Georgia Augusta* brisa sa chope de bière sur le crâne d'un inconnu peu respectueux dans son langage pour un membre de la famille royale, non toutefois sans avoir d'abord adressé un avertissement charitable à l'insolent déclamateur, ni sans avoir après, très posément, très poliment, demandé au garçon le coût de la casse (1). Ceci se passait en 1850; M. de Bismarck était déjà député depuis plusieurs années et sur le point de devenir ministre plénipotentiaire auprès de la confédération germanique.

Der tolle Bismarck, ce n'est pas seulement à Kniephof et à Schœnhausen qu'on appelait ainsi le futur chancelier d'Allemagne. Les Berlinois eux-mêmes n'eurent pas d'autre nom pour lui pendant longtemps, pendant toute la période parlementaire du jeune député de la Marche, depuis son *maiden-speech* et sa première apparition à la tribune, — alors qu'ayant provoqué un tumulte indescriptible par une sortie violente contre les libéraux il tira de sa poche un journal et se mit tranquillement à lire en attendant l'apaisement de l'orage, — jusqu'à son dernier discours du 3 décembre 1850, qui porta au comble l'exaspération de la chambre, mais valut à l'orateur un poste diplomatique. Le succès procède un peu comme la loi nobiliaire des Chinois : il fait remonter la gloire en arrière et jette du lustre sur les obscurs antécédens du favori de la fortune. Ce serait toutefois confondre les temps et déplacer la perspective historique que de vouloir assigner à M. de Bismarck dans ces années 1847-50 quelque chose du rôle important qu'il ne devait acquérir que quinze ans plus tard. La vérité est que ce rôle n'était

(1) Dans l'édition populaire du livre de M. Hesekiel, cette scène est *illustrée* par une vignette.

dans cette première période ni aussi considérable ni surtout aussi considéré que serait tenté de se l'arranger une abstraite méthode inductive. Membre actif et remuant du groupe des *junker* en 1847 et du grand *parti de la croix* qui se forma après la révolution de février, le gentilhomme campagnard de Schœnhausen fut loin d'avoir au sein de ce parti l'autorité d'un Gerlach et d'un Stahl, ou la grande situation de tel seigneur féodal de Silésie ou de Poméranie. Malgré son audace, son impétuosité et son sang-froid, malgré les saillies parfois les plus heureuses d'une éloquence alors bien autrement inégale et embarrassée encore qu'elle ne l'est aujourd'hui, M. de Bismarck ne fut à cette époque que le Hotspur et l'enfant terrible de la sacrée phalange qui défendait le trône, l'autel et les principes conservateurs; c'était en quelque sorte le général du Temple des chevau-légers borusses, un général du Temple doublé d'un marquis de Piré. A tout prendre, il ne passait que pour un Thadden-Triglaff réussi, ce brave M. Thadden-Triglaff qui déclarait bien vouloir la liberté de la presse, à la condition toutefois « qu'il y eût une potence à côté de chaque journal pour y accrocher les folliculaires. » Les propos de M. de Bismarck, — ami et voisin de cet ingénieux législateur de la presse, — ne furent pas parfois beaucoup plus raisonnables; ne lui arriva-t-il pas un jour de dire en toutes lettres « que toutes les grandes villes devraient être détruites et rasées de la terre, comme des foyers éternels de révolution? »

Les Athéniens de la Sprée riaient de ces lazzis, répétaient ces mots pleins d'*humour*, et admiraient surtout certain argument *ad hominem* au moyen d'une chope de bière. Parfois aussi ils commentaient avec malice les avances faites aux purs, aux démocrates, et s'égayaient notamment sur le compte de la fameuse petite branche d'olivier que le hobereau de Schœnhausen montra un jour à son collègue de la chambre, le très radical docteur d'Ester. Cette branche, lui dit-il, il venait de la cueillir dans une récente excursion à Vaucluse, sur le tombeau de Laure et de Pétrarque; il la serrait précieusement dans son porte-cigare et comptait encore l'offrir un jour à messieurs les rouges « en signe de réconciliation... » Il a été dans la destinée étrange de cette homme extraordinaire de n'être pris au sérieux que le jour où il devint terrible. *Der tolle Bismarck*, disaient les Allemands en 1850; à Francfort, ce bon comte Rechberg l'appelait dédaigneusement un *bursche*, et il passa pour un personnage *moquable* aux yeux d'un ministre français, un homme d'esprit pourtant, encore en 1864. L'année d'après, sur la plage légendaire de Biarritz, il poursuivait de ses projets l'empereur Napoléon III, qui, appuyé au bras de l'auteur de *Colomba*, jetait de temps en temps dans l'oreille du sénateur académicien ces

mots : « il est fou! » Cinq ans plus tard, le rêveur de Ham remettait son épée au *fou* de la Marche.

« J'appartiens, — telle fut la déclaration provocante de M. de Bismarck dans un de ses premiers discours à la chambre, — j'appartiens à une opinion qui se fait gloire des reproches d'obscurantisme et de tendances au moyen âge; j'appartiens à cette grande multitude qu'on oppose avec dédain à la partie plus intelligente de la nation. » Il voulait un *état chrétien.* « Sans base religieuse, disait-il, l'état n'est qu'une agrégation fortuite d'intérêts, une espèce de bastion dans la guerre de tous contre tous; sans cette base religieuse, toute législation, au lieu de se régénérer aux sources vives de l'éternelle vérité, n'est plus que ballottée par des idées humanitaires aussi vagues que changeantes. » C'est pour cela qu'il se prononçait contre l'émancipation des Juifs et repoussait surtout avec horreur l'institution du mariage civil, institution dégradante et qui « faisait de l'église le porte-queue (*schleppentraeger*) d'une bureaucratie subalterne (1). » Il fut aussi intransigeant pour le trône que pour l'autel : il narguait le principe de la souveraineté du peuple; le suffrage universel (qu'il devait introduire lui-même un jour par tout l'empire d'Allemagne!) lui paraissait un danger social et un outrage au bon sens. Il niait les droits de la nation; la couronne seule avait des droits : le vieil esprit prussien ne connaissait que ceux-là, — « et ce vieil esprit prussien est un Bucéphale qui se laisse bien monter par son maître légitime, mais qui jettera par terre tout cavalier de dimanche (*sonntagsreiter*)! »

Adversaire résolu des idées modernes, des théories constitutionnelles et de tout ce qui formait alors le programme du parti libéral en Prusse, le député de la Marche combattait avec la même énergie les deux grandes passions nationales de ce parti : la « délivrance » du Slesvig-Holstein et l'unité de l'Allemagne. Il déplorait que « les troupes royales prussiennes fussent allées défendre la *révolution* dans le Slesvig contre le souverain légitime de ce pays, le roi de Danemark; » il affirmait qu'on faisait à ce roi une véritable querelle d'Allemand, qu'on lui cherchait noise « à propos de bottes » (*um des kaisers bart*), et il n'hésitait pas à déclarer, au milieu d'une chambre frémissante, que la guerre provoquée dans les duchés de l'Elbe était « une entreprise éminemment inique, frivole, désastreuse et révolutionnaire... (2) » Quant à l'unité de l'Allemagne,

(1) Séance de la chambre du 15 novembre 1849. On sait que le chancelier d'Allemagne a dernièrement fait voter une loi qui institue en Prusse le mariage civil. — Du reste aucun des discours qui vont être cités ne se trouve dans le recueil officiel des *discours* de M. de Bismarck publié à Berlin.

(2) Séance de la chambre du 21 avril 1849. Voyez aussi l'interpellation de M. Temme dans la séance du 17 avril 1863.

le jeune orateur des ultras la repoussait au nom du droit, de la souveraineté et de l'indépendance des princes, ainsi qu'au nom du patriotisme bien entendu. Il était Prussien, un Prussien *spécifique*, un Prussien encroûté (*stockpreusse*), et se souciait fort peu d'unir la bonne et ferme pâte borusse « aux élémens dissolvans (*das zerfahrene wesen*) du sud. » Il en appelait à l'armée : est-ce que cette armée demandait à échanger les vieilles couleurs nationales, noir et blanc, contre cette tricolore allemande qui ne lui était connue que comme l'emblème de la révolution? est-ce qu'elle demandait à échanger sa vieille marche du *Dessauer* contre la chanson d'un professeur Arndt sur la *patrie allemande?* — Il a été déjà parlé de son discours contre la couronne impériale offerte par le parlement de Francfort, de l'emprunt ingénieux fait alors au *libretto* du *Freischütz*. Tout en refusant la couronne impériale, Frédéric-Guillaume IV n'en essayait pas moins, pendant ces années 1849 et 1850, de sauver quelques épaves de ce naufrage des idées unitaires, il s'efforçait de grouper autour de lui, et avec l'aide de libéraux, une partie notable du corps germanique, de créer une espèce de confédération du nord : « l'union restreinte » devint pour un moment le mot d'ordre d'un programme que le général de Radowitz fut chargé de réaliser par la mise en scène du parlement d'Erfurt. M. de Bismarck condamnait sans pitié ni faiblesse toutes ces vaines tentatives : avec le grand théoricien de son parti, le célèbre professeur Stahl, il plaidait le retour au *statu quo* d'avant 1848; il demandait comme lui « qu'on relevât en Allemagne la colonne renversée du droit, » qu'on restaurât le *Bund* sur ses bases légales, aux termes du traité de Vienne, et ne cessait de mettre la politique prussienne en garde contre toute « course de Phaéton » dans une région de nuages et de foudre.

La foudre ne tarda pas à éclater en effet, et la « course de Phaéton » fut brusquement arrêtée par la main de ce grand ministre autrichien qui n'a fait lui-même que traverser comme un météore lumineux les régions les plus élevées du pouvoir pour disparaître soudain et laisser après lui des regrets éternels. Le prince Félix de Schwarzenberg rappelle à certains égards ces hommes d'état dont l'Angleterre offrait parfois jadis l'étonnant exemple, ces Peterborough, ces Bentinck et leurs semblables, qui ont su interrompre presque subitement une vie adonnée aux plaisirs et aux folles légèretés du monde pour se révéler d'emblée comme de véritables génies politiques et mourir avant l'âge, après avoir épuisé les ivresses du bonheur facile et de la gloire, bien autrement ardue. On sait de quelle main ferme et hardie le prince saisit le timon des affaires en Autriche et en combien peu de temps il réussit à relever une monar-

chie placée au bord de l'abîme. Sa conduite fut-elle de tout point irréprochable, fut-elle même prévoyante jusqu'au bout? Là n'est point pour nous la question; bornons-nous à constater que rarement ministre a rencontré plus de bonheur dans sa courte carrière, trouvé tant d'assurance dans le succès, et jusque dans les nécessités fâcheuses parlé d'un ton plus fier et plus hautain. Cette fois le prince de Schwarzenberg parla avec toute l'autorité que lui donnait le droit; il parla même trop durement peut-être, et la Prusse sembla un moment prête à relever le gant. Frédéric-Guillaume IV demanda aux chambres un crédit de 14 millions de thalers pour l'armement, et prononça un discours belliqueux. L'Europe devint attentive, l'assemblée nationale de France fut sur le point de décréter une nouvelle levée de troupes, et, prélude fatidique d'une tragédie qui ne devait se jouer que quinze ans plus tard, en 1850 comme en 1866, Louis-Napoléon crut devoir encourager le cabinet de Berlin, l'encourager sous main, et en opposition directe avec le sentiment général du pays! Tandis que l'assemblée nationale en France se prononçait très catégoriquement pour la neutralité et que le ministre des affaires étrangères y inclinait même pour l'Autriche, le président de la république envoyait à Berlin un confident intime, M. de Persigny, avec la mission d'engager le roi de Prusse autant que possible à la guerre. La guerre parut inévitable; déjà les troupes étaient échelonnées des deux parts, déjà même des rencontres d'avant-postes avaient eu lieu. Tout à coup, et devant un ultimatum menaçant de Vienne, corroboré d'un avis amical de Saint-Pétersbourg, M. de Manteuffel, le président du conseil de Prusse, fit proposer à celui d'Autriche de se rendre à une entrevue à Oderberg, sur la frontière des deux états; quelques heures même après avoir expédié cette proposition, il lui fit savoir *par le télégraphe* (procédé alors encore très peu usité) que, sur les ordres positifs de son roi, il irait jusqu'à Olmutz sans attendre sa réponse. Il s'y rendit en effet, et signa là (29 novembre 1850) les préliminaires de paix, les fameuses « ponctuations » par lesquelles la Prusse cédait sur tous les points aux exigences de l'Autriche.

Il n'est pas étonnant qu'une si profonde humiliation, — précédée d'une démarche de détresse jusque-là inouie dans les annales de la diplomatie, et suivie bientôt d'une dépêche autrichienne qui bien inutilement ne faisait qu'envenimer la plaie (1), — remplit la Prusse libérale de douleur et d'indignation. C'est en vain que M. de Manteuffel essaya de justifier sa conduite devant la représentation

(1) Une circulaire du prince Schwarzenberg, livrée à la publicité par une indiscrétion calculée, après avoir raconté l'incident du télégraphe et la course éperdue de M. de Manteuffel au-devant du ministre autrichien, ajoutait : « Sa majesté l'empereur crut de son devoir d'obtempérer au désir du roi de Prusse, *si modestement exprimé.* »

nationale, et affirma aimer mieux être placé « en face des balles coniques que des discours pointus » (*lieber spitzkugeln als spitze reden*); la chambre de Berlin exprima avec passion les doléances du pays, et M. de Vincke termina une philippique des plus véhémentes par les mots : « à bas le ministère! » Un seul orateur osa prendre la défense du ministre et faire à un pareil moment l'apothéose de l'Autriche. Déjà l'année précédente M. de Bismarck avait envié pour son pays le rôle de l'empereur Nicolas en Hongrie; depuis lors il n'avait négligé aucune occasion de venger l'empire des Habsbourg des injures que lui adressait le libéralisme allemand, et il demeura fidèle à cette politique jusque dans des circonstances aussi extraordinaires et au milieu des clameurs indescriptibles de l'assemblée. Il maintint qu'il n'y avait pas en Allemagne de fédération possible et légitime en dehors de l'Autriche. Un des plus grands griefs des Teutons contre l'Autriche a été de tout temps de ne pas former un état purement allemand, de recéler dans son sein des populations différentes et d'une race « inférieure : » c'était là le principal argument du parlement de Francfort en faveur de la constitution d'une Allemagne en dehors de l'empire des Habsbourg, et M. de Bismarck ne s'est pas fait faute de le reproduire en 1866 dans une circulaire mémorable. En 1850, le député de la Marche ne partageait pas cette opinion; il était convaincu que « l'Autriche était une puissance allemande dans toute la force du terme, bien qu'elle eût le bonheur d'exercer aussi sa domination sur des nationalités étrangères, » et il concluait hardiment que « *la Prusse devait se subordonner à l'Autriche* afin de combattre de conserve avec elle la démocratie menaçante... » Certes en remémorant cette séance de la chambre prussienne du 3 décembre 1850, on peut, pour parler avec Montesquieu, se donner le spectacle des vicissitudes étonnantes de l'histoire; mais l'ironie du sort commence à prendre des proportions vraiment fantastiques alors qu'on veut bien songer que ce fut précisément ce discours du 3 décembre 1850 qui décida de la vocation de M. de Bismarck et lui ouvrit la carrière des affaires étrangères. Forcé de consentir à la restauration du *Bund* et résigné à la prépondérance de l'empire des Habsbourg, le gouvernement prussien crut en effet ne pouvoir donner de meilleurs gages de ses dispositions qu'en nommant son plénipotentiaire auprès de la confédération germanique l'orateur fougueux dont le dévoûment à la cause des Habsbourg a su résister même à l'épreuve de l'humiliation d'Olmutz, et c'est comme le partisan le plus décidé de l'Autriche que le futur vainqueur de Sadowa fit son entrée dans l'arène de la diplomatie!..

La chambre fut prorogée à la suite de cette discussion orageuse. La rupture avec le parti national était consommée, et M. de Man-

teuffel, dont l'esprit froid et bureaucratique ne sympathisait au fond que très médiocrement avec les ultras, jugea cependant utile de fortifier le gouvernement en leur faisant quelques avances. Plusieurs postes éminens dans le service civil furent confiés aux membres de l'extrême droite : M. de Kleist-Retzow entre autres eut la présidence des provinces rhénanes. On ne pouvait guère songer à utiliser de la même manière les talens de l'ancien *referendarius* de Potsdam et de Greifswalde, qui avait montré si peu de dispositions et de goût pour la carrière administrative : par des considérations déjà indiquées, on imagina de l'envoyer à Francfort comme premier secrétaire de légation d'abord, mais avec l'assurance d'être nommé au bout de quelque temps représentant en titre. Le choix ne laissa pas de causer une certaine surprise : c'était un procédé tout nouveau (on s'y est habitué depuis, et ailleurs) que de récompenser un député par une mission diplomatique de son attitude ou de son vote à la chambre. On se demandait du reste si l'excentrique et impétueux chevalier de la Marche pouvait bien passer pour *the right man in the right place* au milieu de circonstances tellement délicates. Le timide et méticuleux M. de Manteuffel n'était pas sans appréhension à cet égard, et l'empressement même avec lequel M. de Bismarck acceptait la place ne faisait qu'augmenter le malaise du président du conseil. Le roi Frédéric-Guillaume IV, qui personnellement goûtait beaucoup le bouillant « Percy » du *parti de la croix*, n'en eut pas moins, lui aussi, des hésitations. « Votre majesté peut toujours faire l'essai avec moi, lui dit l'aspirant à la diplomatie ; si cela n'allait pas, votre majesté serait bien libre de me rappeler au bout de six mois ou même avant. »

Il ne devait être rappelé qu'au bout de huit ans, par le successeur de Frédéric-Guillaume IV. Et pourtant, dès les premiers jours de sa mission (juin 1851), il s'exprimait ainsi dans une lettre intime sur le compte des hommes et des choses qu'il était chargé de manier : « Nos relations ici consistent dans une méfiance et un espionnage mutuels. Si du moins on avait quelque chose à espionner ou à cacher! mais ce sont de pures fadaises pour lesquelles ces gens se tourmentent l'esprit. Ces diplomates qui débitent d'un air d'importance leur bric-à-brac me semblent dès à présent beaucoup plus ridicules que tel député de la seconde chambre se drapant dans le sentiment de sa dignité. S'il ne survient des événemens extérieurs, je sais dès aujourd'hui sur le bout du doigt ce que nous aurons fait dans deux, trois ou cinq ans, et ce que nous pourrions expédier en vingt-quatre heures, si nous voulions être sincères et raisonnables un jour durant. Je n'ai jamais douté que tous ces messieurs ne fissent leur cuisine à l'eau ; mais un potage si aqueux et si fade qu'il est impossible d'y trouver un œil de graisse ne laisse

pas de m'étonner... Je fais des progrès très rapides dans l'art de ne dire rien du tout avec beaucoup de paroles; j'écris des rapports de plusieurs feuilles, nets et ronds comme des *leading-articles*, et si, après les avoir lus, Manteuffel y comprend goutte, il est plus fort que moi... Personne, pas même le plus méchant des démocrates, ne peut se faire une idée de ce que la diplomatie cache de nullité et de charlatanisme... »

Quelques années plus tard, pendant les complications d'Orient, il écrira à sa sœur Malvina : « Je suis à une séance du *Bund;* un très honoré collègue lit un très ennuyeux rapport sur la situation anarchique dans la Lippe-Supérieure, et je pense ne pouvoir mieux utiliser ce moment qu'en épanchant devant toi mes sentimens fraternels. Ces chevaliers de la *Table ronde* qui m'entourent dans ce rez-de-chaussée du palais Taxis sont des hommes fort honorables, mais fort peu récréatifs; la table a 20 pieds de diamètre et est couverte d'un tapis vert. Pense à X... et à Z... de Berlin; ils ont tout à fait le *pli* de ces messieurs du *Bundestag*... Je prends l'habitude de me faire à toutes choses avec le sentiment d'une innocence qui bâille. Ma disposition d'esprit est celle d'une lassitude insouciante (*gaenzliche wurschtigkeit*) après que j'ai réussi d'amener peu à peu le *Bund* à la conscience désolante de son profond néant. Te rappelles-tu le *lied* de Heine : ô *Bund*, ô chien, tu n'es pas sain, etc.?.. Eh bien! ce *lied* sera bientôt, et par un vote unanime, élevé au rang d'hymne national des Allemands. »

La lassitude, le dégoût ainsi que le mépris pour le *Bund*, augmenteront d'année en année. En 1858, il pensera à quitter décidément la carrière. Il en aura assez de « ce régime des truffes, des dépêches et des grand'croix; » il parlera de « se retirer sous les canons de Schœnhausen, » ou bien mieux encore de « se rajeunir de dix ans et de reprendre le poste offensif de 1848 et 1849. » Il voudrait combattre sans être gêné par les liens et les convenances officielles, mettre bas l'uniforme et « faire de la politique en caleçon de bain (*in politischen schwimmhosen*)... »

Quoi d'étonnant d'ailleurs? De tous les hommes politiques imaginables, M. de Bismarck était certes le moins fait pour porter du respect et trouver du goût à un corps délibérant essentiellement modéré et modérateur, où tout se passait en discussions à huis-clos, en rapports longuement élaborés, longuement motivés et plus longuement encore débattus, et où les coups d'estoc et de taille faisaient absolument défaut. Un grand congrès de paix ne peut guère avoir d'attrait pour des Percy bouillans que la moindre conférence de Bangor (1) fait déjà sortir de leur peau, et le *Bundestag*, on l'a dit,

(1) Shakspeare, *Henry IV*, Ire part., acte III, scène 1re.

était un congrès de paix permanent appelé à maintenir le *statu quo* et à écarter toute cause de conflit. Les petits incidens, les petites manœuvres et les petites luttes d'influence ne manquaient pas, il est vrai, dans cette communauté, pas plus que dans toute autre : ils servaient à entretenir la bonne humeur des diplomates ordinaires et étaient généralement considérés comme des stimulans utiles pour la bonne gestion des affaires et la bonne digestion des dîners; mais qu'ils devaient paraître mesquins aux yeux d'un homme d'action et de combat, qu'ils devaient l'irriter, parfois même l'exaspérer! — Observer les affaires du monde de ce poste du Mein qui permettait de les saisir dans leur ensemble, profiter des renseignemens abondans pour en composer des dépêches brillantes propres à instruire et surtout à amuser un maître auguste, trouver à l'occasion un mot bien spirituel, bien malicieux, et s'en réjouir, en faire jouir les autres, le porter même tout chaud à Stuttgart et en confier l'expédition lointaine à une gracieuse grande-duchesse, — c'était là une occupation qui pouvait contenter un prince Gortchakof, charmer même les loisirs d'un homme élevé à l'école du comte Nesselrode et vieilli dans la carrière. Le moyen de faire agréer une pareille existence à un chevalier de la Marche improvisé ministre plénipotentiaire, le moyen d'enfermer dans un cercle si étroit, bien qu'enchanteur, un « fiancé de Bellone » tout frémissant encore des batailles livrées sans relâche pendant quatre ans sur une scène retentissante! Pour trouver une compensation telle quelle dans le milieu nouveau où il venait d'être placé, il lui aurait fallu au moins quelque grande combinaison européenne, quelque grande négociation capables d'éprouver ses facultés et de les faire valoir, — et on lui parlait du « bric-à-brac » de la Lippe-Supérieure! Une négociation aussi insignifiante que celle avec le pauvre Augustenbourg, menée à bonne fin en 1852, ne pouvait certes pas compter parmi les triomphes dignes d'un Bismarck (1), et c'était là cependant le seul et piteux « œil de graisse »

(1) Elle ne laisse pas cependant d'être intéressante et d'avoir même un côté bien piquant. Plein encore de la conviction qu'on avait fait au Danemark une guerre « éminemment inique, frivole et révolutionnaire, » le plénipotentiaire prussien auprès du *Bund* travailla en 1852 très activement à écarter pour l'avenir une cause possible de perturbation, et négocia un marché d'Ésaü avec le duc Christian-Auguste Augustenbourg, l'ancien fauteur du *slesvig-holsteinisme,* et prétendant éventuel aux duchés. Grâce à l'entremise de M. de Bismarck, le vieux duc signa, contre la somme de 1 million 1/2 de rixdalers donnée par le gouvernement de Copenhague, un acte solennel par lequel il s'engagea « *pour lui et sa famille,* sur sa parole et son honneur de prince, à ne rien entreprendre qui pût troubler la tranquillité de la monarchie danoise. » Cela n'empêcha point le fils de Christian de faire valoir impudemment ses prétendus droits en 1863, ni même M. de Bismarck de les appuyer pendant un certain temps, jusqu'au moment où les fameux syndics de la couronne vinrent jeter le doute dans l'âme du premier ministre de Berlin et lui prouver que les duchés, n'appartenant de droit à personne, appartenaient au roi Guillaume par le fait de la conquête.

qu'il lui eût été encore donné de découvrir dans le potage cuisiné pendant plusieurs années à Francfort !..

Il est vrai que la question d'Orient ne tarda pas à éclater, et qu'elle sembla même d'abord ouvrir des perspectives assez vastes. La Prusse penchait pour la Russie, les états secondaires de l'Allemagne se montraient encore plus ardens et allaient parfois jusqu'à se donner l'air de vouloir dégaîner; tant pis pour l'Autriche si elle persistait à faire cause commune avec les alliés : cela pouvait amener des modifications territoriales importantes et toutes à l'avantage de la maison Hohenzollern !.. Aussi le représentant de la Prusse auprè de la confédération germanique (« son excellence le lieutenant, » comme on l'appelait alors à cause de l'uniforme de la *landwehr* qu'il aimait à porter) prêta-t-il dans cette crise un appui chaleureux et constant à son collègue de Russie, devenu son ami le plus intime. Il ne fut pas cependant longtemps à reconnaître que la confédération germanique ne sortirait pas de sa neutralité, que les états secondaires, malgré toutes les agitations dans les conférences de Bamberg, ne prendraient point part active soit dans un sens, soit dans l'autre, et que la guerre serait *localisée* dans la Mer-Noire et la Baltique. Il en conçut un profond dédain pour le *Bund*, eut « conscience de son insondable néant, » et fredonna au tapis vert du palais Taxis le *lied* de Heine sur la diète de Francfort. De plus il fit à cette occasion une expérience douloureuse qu'il n'oublia point, qu'il rappellera encore bien des années après dans une dépêche confidentielle demeurée célèbre. « Pendant les complications orientales, écrira-t-il en 1859 à M. de Schleinitz, l'Autriche l'emportait sur nous à Francfort malgré toute la communauté d'idées et de penchans que nous avions alors avec les états secondaires. Ces états, après chaque oscillation, indiquent toujours avec l'activité de l'aiguille aimantée le même point d'attraction... » Rien de plus naturel pourtant : ce n'est pas de l'empire des Habsbourg que le Hanovre et la Saxe avaient à redouter certaine annexion, les événemens ne l'ont que trop prouvé depuis; mais l'homme qui un jour put désirer la destruction des grandes villes, comme foyers de l'esprit révolutionnaire, n'hésita pas à condamner en son âme et conscience les petits états comme les foyers inextinguibles de « l'esprit autrichien. »

L'Autriche en effet ne tarda pas à prendre dans les préoccupations et les ressentimens du chevalier de la Marche la place que naguère y avait tenue la révolution, et le champion si chaleureux des Habsbourg dans les chambres de Berlin devint peu à peu leur ennemi le plus acharné, le plus implacable au sein du *Bundestag*. D'ailleurs tous les grands hommes de la Prusse, à commencer par le grand-électeur et Frédéric II, et sans en excepter Guillaume Ier,

ont eu de tout temps, par rapport à l'Autriche, « deux âmes dans leur poitrine » comme Faust, ou, comme Rébecca, « deux enfans s'entre-choquant dans leur sein; » deux principes en un mot, dont l'un les portait à un respect presque religieux pour l'antique et illustre maison impériale, tandis que l'autre les poussait à la conquête et à la spoliation aux dépens de cette même maison. Au mois de mai 1848, l'honnête et poétique roi Frédéric-Guillaume IV déclarait à une députation des ministres des états germaniques (1) « qu'il considérerait comme le plus heureux jour de sa vie celui où il tiendrait le lave-main (*waschbecken*) au couronnement d'un Habsbourg comme empereur d'Allemagne; » cela ne l'empêcha point plus tard de sourire de temps en temps à l'œuvre du parlement de Francfort, et de travailler à « l'union restreinte » sous les auspices du général de Radowitz. Et de même M. de Bismarck fut certainement très sincère comme député du parlement prussien dans sa « religion de l'Autriche, » alors qu'au nom des principes conservateurs il prenait la défense énergique des Habsbourg contre les agressions du libéralisme allemand; mais il était maintenant représentant de son gouvernement au palais Taxis, il rencontrait l'Autriche sur son chemin dans une lutte d'influence auprès des états secondaires, dans une lutte d'intérêts concernant les affaires d'Orient, et il commençait à s'engager dans un ordre d'idées au bout duquel il devait rencontrer la politique du « coup au cœur. » C'est ainsi qu'à l'occasion de la guerre d'Orient et dans la même ville de Francfort prit naissance chez les deux futurs chanceliers de Russie et d'Allemagne cette haine de l'Autriche qui devait avoir des conséquences si funestes, car, que l'on ne s'y trompe pas, c'est la connivence de ces deux hommes politiques, — la fatale idéologie de l'empereur Napoléon III y aidant pour une très grande part, il est juste de l'ajouter, — qui a rendu possibles les catastrophes dont nos jours ont été témoins : la calamité de Sadowa et la destruction du *Bund*, le démembrement du Danemark aussi bien que celui de la France! Chez le prince Gortchakof, ce sentiment d'hostilité a éclaté soudain par suite d'une appréciation erronée des événemens, mais que partagea avec lui toute sa nation. Chez M. de Bismarck, la haine de l'Autriche n'eut pas une origine aussi spontanée, elle n'eut pas, par exemple, pour origine les griefs d'Olmutz, dont le député de la Marche a su au contraire aisément triompher; elle fut lente à se former, elle se développa, se consolida à la suite d'une lutte longue et journalière au sein du *Bund*, à la suite d'une expérience acquise au bout de plusieurs années de vaines tentatives, et de la convic-

(1) A la tête de cette députation se trouvait le ministre de Nassau, le baron Max de Gagern.

tion définitive que le Habsbourg n'abandonnerait jamais de son plein gré les états secondaires et les défendrait contre tout essai d'absorption. Résumant l'enseignement que lui avait donné son séjour de huit ans à Francfort, le représentant de la Prusse auprès de la confédération germanique écrira en 1859, dans sa dépêche souvent citée à M. de Schleinitz, ces mots remarquables : « je vois dans nos rapports fédéraux un vice que tôt ou tard il nous faudra guérir *ferro et igne...* » *Ferro et igne!* c'est là la version première du texte reçu sur « le fer et le sang, » et tel que l'établira un jour d'une manière officielle le président du conseil dans un discours à la chambre.

En même temps que l'ancienne « religion de l'Autriche » subissait chez son ardent confesseur d'autrefois une transformation si radicale, un changement non moins curieux s'accomplissait dans son esprit par rapport à plusieurs autres articles du *credo* de son parti. Éloigné de la mêlée et ne participant plus aux luttes parlementaires, il commençait à envisager plus froidement certaines questions jadis brûlantes, et à mettre des tempéramens à plus d'une antipathie des jours passés. Dès 1852, au retour d'une excursion à Berlin, il écrit : « Il y a quelque chose de démoralisant dans l'air de la chambre; les meilleurs hommes du monde y deviennent vains et s'attachent à la tribune comme une femme à la toilette... Je trouve les intrigues parlementaires creuses et indignes au-delà de toute expression; tant qu'on vit au milieu d'elles, on a des illusions sur leur compte, et on y attache je ne sais quelle importance... Toutes les fois que j'arrive là-bas de Francfort, j'éprouve l'impression d'un homme à jeun qui tomberait au milieu de gens ivres. » Bien des choses jadis honnies et abhorrées prenaient maintenant un aspect moins repoussant aux yeux de l'homme d'état mûrissant de grands projets d'avenir. « La chambre et la presse pourraient devenir les plus puissans instrumens de notre politique extérieure, » écrira en 1856 l'ancien contempteur du parlementarisme et ami de M. Thadden-Triglaff, et c'est ainsi qu'on trouve dans la correspondance de ces temps la vague idée d'une représentation nationale du *Zollverein*, voire un penchant prononcé pour le suffrage universel lui-même, pourvu que ces moyens puissent devenir des *instrumenta regni*. L'exemple du second empire exerçait alors une influence dont l'historien devra bien tenir compte. Ce système d'un absolutisme teint de passions populaires, « tigré de rouge, » pour employer une expression caractéristique de M. de Bismarck, séduisait l'imagination de plus d'un aspirant aux coups d'état et aux coups d'éclat, et le ci-devant collègue du docteur d'Ester dut plus d'une fois ouvrir son porte-cigare, et y contempler la petite branche d'olivier cueillie sur la tombe de Pétrarque et de Laure.

Que le but semblait lointain pourtant, et que de voiles couvraient encore l'avenir indistinctement entrevu! Ce n'était pas sous le roi Frédéric-Guillaume IV, dont l'intelligence s'obscurcissait de plus en plus, qu'il était permis de songer à l'action; l'avénement même du régent, le roi Guillaume actuel, semblait d'abord ne devoir rien changer à la situation extérieure. Les nouveaux ministres du régent, les ministres de l'*ère nouvelle*, comme on le disait alors, étaient d'honnêtes doctrinaires qui parlaient du développement des libertés concédées et de l'affermissement du régime représentatif; les bons et les naïfs, ils laissaient même Guillaume Ier proclamer un jour solennellement « que la Prusse ne devait faire que des *conquêtes morales* en Allemagne! » Évidemment l'*ère nouvelle* n'était point encore l'ère de M. de Bismarck. Pendant les années qui s'écoulèrent depuis la guerre d'Orient jusqu'à son ambassade en Russie, on voit le représentant de la Prusse auprès de la confédération germanique dans une agitation constante, en voyages continuels à travers l'Allemagne, la France, le Danemark, la Suède, la Courlande et la Haute-Italie, cherchant des sujets de distraction, ou bien peut-être aussi des sujets d'observation, et ne revenant chaque fois à Francfort que pour y soulever un incident, casser quelque « bric-à-brac, » et pousser à bout le nerveux et bilieux comte Rechberg, représentant de l'Autriche et président du *Bundestag*. Ses fréquentes excursions à Paris lui firent pressentir les événemens qui se préparaient en Italie; il n'en devint que plus agressif, et il arriva un moment où son rappel fut considéré à Francfort comme indispensable pour le maintien de la paix. C'est à ce moment qu'il songea à quitter définitivement la carrière, à jeter bas l'uniforme et à faire de la politique « en caleçon de bain. » Il consentit cependant à la faire encore en « peau d'ours et avec du caviar, » ainsi qu'il s'exprimait dans une de ses lettres, autrement dit à échanger son poste de Francfort contre celui de Saint-Pétersbourg. On espérait ainsi l'éloigner du terrain brûlant, le « mettre à la glace » (encore une expression de M. de Bismarck); pour lui, il attachait peut-être d'autres espérances à ce déplacement, et trouvait en tout cas de la consolation à revoir l'ancien collègue de Francfort, devenu ministre principal d'un grand empire, et avec lequel il s'était toujours si bien entendu. Le 1er avril 1859, « le jour anniversaire de sa naissance, » M. de Bismarck arrivait dans la capitale de la Russie.

JULIAN KLACZKO.

(La seconde partie à un prochain n°.)

LA

FORTUNE D'ANGÈLE

SECONDE PARTIE (1).

V.

Paris! Paris! — Les facteurs avaient ouvert les portières du train, dont les sifflemens aigus retentissaient encore sous la haute nef de la gare. Les voyageurs se précipitèrent comme un troupeau vers les portes de sortie, et une poussée violente amena Angèle Sénéchal dans la salle d'attente des bagages. Elle avait passé la nuit sans dormir; elle s'assit dans un coin et regarda d'un air effarouché la salle nue, éclairée par la froide lumière du matin. Ses compagnons de route s'étaient groupés çà et là au milieu d'entassemens de paquets. Sous le jour gris, les figures paraissaient hâves et maussades; les femmes frissonnaient dans leurs *waterproofs;* des enfants, subitement réveillés, pleuraient; parfois, de l'autre côté du grillage bordant le couloir réservé au public, une voix interpellait l'un des nouveaux débarqués; alors c'étaient des exclamations de reconnaissance, des paroles de bienvenue, des échanges de questions amicales, qui faisaient sentir à la jeune fille les premières tristesses de l'isolement. Personne n'attendait Angèle à l'arrivée, et elle se trouvait pour la première fois seule au milieu d'une grande ville; mais l'espérance qui dans la jeunesse marche devant nous, légère comme notre ombre aux rayons du matin, l'espérance la réconforta bien vite en donnant une autre direction à sa pensée. Le Paris de

(1) Voyez la *Revue* du 1er juin.

ses rêves n'était-il pas là? n'entendait-elle pas déjà à travers les murs sa grande voix sans cesse bourdonnante?

Quand elle quitta la gare, il était six heures du matin, et les rues commençaient à s'animer. Penchée à la portière de la voiture, Angèle examinait curieusement les longues files de hautes façades aux vitres desquelles le soleil allumait de rouges éclairs. Les platanes du boulevard agitaient au vent leur jeune verdure; les lourdes charrettes des maraîchers, chargées de légumes, encombraient les abords des halles et répandaient une bonne odeur campagnarde; les marchandes de journaux pliaient les feuilles du matin encore humides; sur les trottoirs, le long des boutiques fermées, des ouvrières marchaient de ce pas élégant et alerte qui distingue la grisette parisienne. Quand la voiture roula sur les ponts, Angèle ne put retenir un cri d'admiration en apercevant la Seine ensoleillée et bordée de quais se prolongeant à perte de vue. Tout nageait dans une fine lumière rose : les gros arbres tordus au-dessus de l'eau scintillante, les lourds bateaux amarrés aux arches des ponts, les frises des palais fièrement dressés au long des rives, et les massives rangées de vieux hôtels, que dominaient des flèches et des tours d'églises. La jeune fille n'était pas encore revenue de son éblouissement, quand la voiture s'arrêta devant la grille de l'hôtel meublé. Angèle se nomma et remit à la maîtresse de l'hôtel la lettre de sa mère. Elle s'attendait à cet accueil questionneur, mais cordial, des gens de province; elle fut déçue quand, après quelques phrases de politesse banale, l'hôtesse, la confiant à un domestique, retourna tranquillement à ses affaires. On la logea presque sous les toits, dans une triste chambre dont la fenêtre ouvrait sur une cour étroite et noire comme un puits, et sur des pignons maussades qu'avoisinait le clocher trapu de Saint-Germain-des-Prés.

Elle s'était promis de voir immédiatement La Genevraie, mais la nature fut plus forte que sa volonté; après plusieurs nuits sans sommeil, elle se sentait la tête à la fois lourde et vide. Elle se jeta tout habillée sur son lit et s'endormit si profondément que, lorsque ses yeux se rouvrirent, elle entendit quatre heures du soir sonner à l'église voisine. Il était trop tard pour faire maintenant la visite projetée, et elle s'occupa de vider sa malle. N'osant sortir, elle se fit monter un modeste dîner qu'elle mangea tristement sur le bord d'un guéridon. Le soir venait, la chambre s'emplissait d'ombre; l'*Angelus* sonna au clocher de Saint-Germain-des-Prés, et ce tintement de cloche ramena la pensée d'Angèle vers le logis de la rue de Savonnières. Elle vit en imagination les traits bouleversés de M. Sénéchal, la figure consternée de Joseph, et ses yeux se mouil-

lèrent ; mais sa légèreté naturelle et la mobilité de ses impressions allégèrent peu à peu ses remords. — Maman est adroite, pensa-t-elle, et elle aura tout arrangé pour le mieux,... et puis ils changeront vite de sentiment, quand ils sauront que j'ai réussi. — Elle se remit à songer à ses espérances de fortune, à sa visite du lendemain, à Paris où René des Armoises vivait et travaillait, peut-être non loin d'elle; elle reprit courage, fit un bout de prière et se déshabilla après s'être enfermée à double tour. C'est ainsi que finit sa première journée parisienne.

Le lendemain, elle fut réveillée par les cris de la rue, où dominait la note stridente du marchand de parapluies, qui, pareil au pivert des forêts, ne donne toute sa voix que lorsque le temps menace. En effet, le ciel était gris et rayé d'une pluie menue. Elle s'habilla lentement, grignota une tablette de chocolat avec le reste du pain de son dîner, et se fit indiquer le chemin le plus direct pour se rendre chez La Genevraie.

Il demeurait non loin de la rue Jacob, cour de Rohan, dans l'un des coins les plus originaux du vieux Paris. — Quand on y pénètre par le passage du Commerce, et qu'après avoir franchi un obscur couloir voûté on débouche dans cette cour ou plutôt ces deux cours juxtaposées, on se croit transporté au fond de quelque antique ville de province. Tout y est coi et endormi; les voitures ne s'aventurent guère dans les rues voisines, et les vénérables hôtels du quartier abritent pour la plupart des librairies ou des ateliers de brochure, industries silencieuses et casanières, qui ne troublent pas la somnolence générale. Les hauts bâtimens de pierre et de brique qui encadrent les deux cours et découpent sur le ciel le profil bizarre de leurs toitures irrégulières ont la mine rébarbative et un peu grotesque de ces vieillards attardés dans les modes et les façons d'un siècle évanoui. Les croisées du rez-de-chaussée sont défendues par de solides barreaux; mais aux lucarnes des toits des géraniums rouges fleurissent dans des pots ébréchés, et des hardes sèchent à l'extrémité d'une perche. Le silence de la province y a développé des habitudes de province; le relieur du rez-de-chaussée s'est construit sur la voie publique une gloriette tapissée de vignes-vierges; le marchand de bric-à-brac d'en face étale sur les pavés herbeux les plus étranges épaves des mobiliers parisiens; dans un angle du mur est encastrée une massive boîte aux lettres avec cette inscription grosse de mystères : « boîte du journal *le Ciel.* » Vis-à-vis des tilleuls de la rue du Jardinet, au fond d'une encoignure, s'ouvre une double grille rouillée, flanquée à gauche d'un vieux puits à la poulie criarde, et à droite d'un lilas grêle et rabougri. — C'était là qu'habitait La Genevraie.

Angèle n'en pouvait croire ses yeux. Elle s'était imaginé que ce Parisien à l'air riche, aux goûts raffinés, ne parlant que de millions, de grandes dames et d'artistes célèbres, devait habiter quelque hôtel somptueux au centre même des quartiers opulens de la capitale. Elle monta lentement l'escalier obscur, aux marches carrelées, et s'arrêta, le cœur battant, devant une porte du second étage. Point de sonnette, mais, dans l'embrasure, une ardoise sur laquelle était crayonnée cette prudente recommandation : « frapper trois coups et crier trois fois son nom. » — L'étonnement de la jeune fille redoubla. Elle exécuta d'une voix mal assurée cette singulière consigne; au bout de quelques instans, la clé tourna dans la serrure, et La Genevraie lui-même, enveloppé dans une ample robe de laine blanche, ouvrit la porte. — C'est vous, ma toute belle?.. Entrez vite! s'écria-t-il de sa voix d'airain. — Il guida Angèle à travers une antichambre encombrée de livres et l'introduisit dans une chambre à coucher en désordre. Des meubles dépareillés, des bibelots curieux, des armes de luxe s'y étalaient pêle-mêle avec des objets de la plus pauvre apparence. Le bureau était couvert de livres empilés, de papiers épars et d'épreuves corrigées. La Genevraie venait de se lever, et ses yeux étaient encore gros de sommeil. — Vous voilà donc à Paris? dit-il à la visiteuse en la faisant asseoir, et comment vont ces braves gens de là-bas? Que devient cette bonne maman Sénéchal?

Angèle répondit que tout le monde était bien portant, et la conversation roula un moment sur des banalités. La jeune fille attendait toujours qu'il s'informât de l'objet de son voyage, mais La Genevraie restait muet sur ce point. A parler franc, il n'y pensait plus. En quittant Bay, il avait lestement et consciencieusement dépensé les trois mille francs des héritiers Morel en copies de pièces, en consultations et en frais de voyage; puis, une fois à sec, les difficultés contre lesquelles il se heurtait l'avaient vite rebuté. Gaspard n'était pas homme à longtemps se battre contre le même moulin à vent. Sur ces entrefaites, des amis à lui ayant lancé un journal, il était devenu l'un des plus vaillans tirailleurs de cette feuille de combat. Il ne vivait plus que pour le *journal;* Bay, la succession Morel, la famille Sénéchal, figuraient maintenant dans sa mémoire comme ces vieux dessins à demi effacés, dont on a peine à retrouver les lignes confuses. — La conversation devint bientôt languissante, et il y eut un moment de silence pendant lequel la pauvre Angèle entendait le morne ruissellement de la pluie contre les vitres. — Comptez-vous rester longtemps ici? demanda enfin La Genevraie.

— Mais oui, murmura-t-elle étonnée de la question, j'y suis ve-

nue pour débuter comme vous me l'aviez conseillé... Je compte beaucoup sur votre appui, et je suis prête à entrer au théâtre que vous me désignerez.

— Diable! diable! dit-il avec une nuance d'embarras. Vous allez un peu vite, ma chère enfant, et les théâtres ne sont pas d'un accès aussi facile... D'abord êtes-vous bien sûre de votre vocation?

— Mais, s'écria-t-elle interdite, n'est-ce pas vous qui m'avez encouragée et poussée à devenir une artiste?

— Certainement; j'ai rendu justice à vos dons naturels. Vous aviez un joli talent de province;... mais nous sommes à Paris, où les talens foisonnent sur les deux rives de la Seine, comme des nuées de moucherons. Il ne s'agit plus de se payer de complimens. Vous avez de la voix, de la physionomie et de la finesse; ce sont de précieux instrumens, à la condition de savoir s'en servir. Marcher sur les planches, remuer les bras, lancer une réplique, jouer de la prunelle, et le tout dans le ton juste, cela n'a l'air de rien! Cependant de plus fortes que vous y ont perdu leur temps et leur jeunesse. En un mot, la nature ne suffit point; il y a la grammaire du métier, dont vous ne vous doutez pas.

Il pencha la tête pour regarder la jeune fille en face, et vit les beaux yeux de bluet trempés de larmes. Ces pleurs, ces jolies lèvres entr'ouvertes et frémissant convulsivement, comme pour retenir un sanglot, firent impression sur ce bohème, qui se croyait cuirassé contre l'attendrissement par trente années de déboires et de folles équipées. Son vieux cœur durci par les horions de la mauvaise fortune s'amollit un moment sous ce bleu regard mouillé de jeune fille. Il se rappela sa première désillusion, et ce souvenir de jeunesse réveilla en lui un sentiment d'affectueuse pitié. — Allons! dit-il en tapant doucement sur l'épaule d'Angèle, allons, ma belle, ne vous en prenez pas à vos yeux. Vous avez du courage, et vous vous sentez la force d'étudier?

— Oh! monsieur, répondit-elle d'une voix tremblante, mais résolue, conseillez-moi, et je travaillerai de tout cœur.

— Bon! nous ferons de vous une artiste... Donnez-moi votre adresse; demain je vous conduirai chez un professeur de déclamation qui vous apprendra le métier. Il a un cours très suivi, et je vous recommanderai à lui.

— Merci, monsieur, murmura la triste Angèle, qui se voyait rejetée loin du but... Est-ce que cet apprentissage sera long?

— Voilà bien les femmes! répliqua-t-il en haussant les épaules, elles voudraient toutes atteindre leurs rêves en un tour de main, comme on cueille une cerise à la branche... Point de patience pour un rouge liard!

— J'aurai de la patience, dit-elle en souriant à travers ses larmes, mais aurai-je assez d'argent pour attendre jusqu'au bout?

— Ah! ah! fit-il en secouant sa crinière de lion, toujours cette satanée question monétaire!.. Bah! nous trouverons un biais d'ici à ce que votre bourse soit dégarnie. — Et puis, ajouta-t-il en reprenant ses façons cyniques, morbleu, ma mie, quand on est belle comme vous, il ne faut désespérer de rien!

Après quelques complimens du même genre, il la congédia. Le lendemain à midi, il vint la prendre en voiture à son hôtel et la conduisit à l'école de déclamation du professeur Saint-Félix. Cette école, située sur les hauteurs du boulevard Montparnasse, était connue sous le nom de *salle Corneille*. Saint-Félix était un homme de soixante ans, scrupuleusement rasé, roulant de gros yeux renfoncés et tragiques, portant de longs cheveux gris, bouclés sur la nuque, qui lui donnaient l'air d'un prêtre défroqué. Il parlait avec une volubilité nerveuse, toujours sur le mode lyrique, avec des gestes de théâtre, les bras écartés, les doigts frémissans. — Mon cher, lui cria La Genevraie, je t'amène une nouvelle Rachel, un diamant brut que je ne veux confier qu'à toi, vieux lapidaire! Quand tu l'auras taillé et mis au point, il jettera des feux, je t'en réponds!.. Il en allumera aussi, morbleu! et ton école en gardera une rutilance éblouissante qui fera pâlir toutes les chandelles du Conservatoire.

Il continua longtemps sur ce ton enthousiaste, qui contrastait si fort avec ses réticences de la veille. Bref, il fut convenu qu'Angèle suivrait gratuitement le cours de Saint-Félix, et que La Genevraie le paierait en réclames dans son journal. — Vous voilà attelée, dit ce dernier à Angèle en la reconduisant, maintenant vous n'avez plus qu'à donner le coup de collier de la volonté. Il faudra de temps à autre aller au théâtre pour vous initier à toutes les ficelles de la machine dramatique... Tenez, voici déjà une petite loge pour les Français. Emmenez-y ce soir votre maîtresse d'hôtel, cela vous conciliera ses bonnes grâces dans les jours de détresse. — Là-dessus, ma toute belle, bon courage et au revoir!

Il la déposa au seuil de l'hôtel, lui baisa galamment la main, puis s'éloigna majestueusement, tenant le milieu de la rue, pincé dans sa redingote, portant haut sa tête coiffée d'un chapeau à bords retroussés, qui s'inclinait sur l'oreille avec une crânerie impertinente.

Suivant son conseil, Angèle alla aux Français avec la maîtresse de l'hôtel et en revint enchantée. La musique de la prose d'Alfred de Musset, si admirablement modulée par les lèvres savantes des comédiens, avait charmé son esprit et ses oreilles. A la vue des acteurs, rappelés par le parterre et revenant s'incliner sous les ap-

plaudissemens, la figure souriante, éclairée de bas en haut par les feux de la rampe, un frisson d'émotion et d'envie avait couru sur les épaules de la jeune fille, et ses espérances avaient retrouv toute leur élasticité, son ambition s'était fortifiée.

Le lendemain, elle se rendit d'un pied léger à l'école de déclamation et aborda gaîment l'étude des premiers principes. Elle commençait une nouvelle vie et entrait dans un monde inconnu. Trois fois la semaine, une quinzaine de jeunes filles et autant de jeunes gens venaient à la salle Corneille suivre les leçons de l'illustre Saint-Félix, ancien pensionnaire de l'Odéon. Le personnel des élèves était recruté un peu à l'aventure. Le côté des hommes comprenait surtout des ouvriers typographes, des clercs d'huissiers et des commis de nouveautés, que les théâtres du boulevard avaient grisés, et qui avaient échangé la vie de l'atelier ou du comptoir pour les mirages toujours fuyans de la gloire dramatique. Le côté des femmes était plus mélangé encore : grisettes, bourgeoises déclassées, anciennes élèves de Saint-Denis, aventurières russes ou hongroises, en formaient les élémens. Ce monde bohème, sans attaches régulières et sans préjugés, fit d'abord sur Angèle une singulière impression. Les jeunes gens avaient cette dépravation précoce, cette affectation de scepticisme *gouailleur* et en même temps cette crédulité de gobe-mouche, qui caractérisent le gamin de Paris. Les femmes étaient hardies, vaniteuses, jalouses et bourrées d'illusions. Angèle, sans être prude, avait apporté de sa province des idées de bienséance, une retenue de langage qu'effarouchaient à chaque instant ces originales et lestes façons de vivre. Elle s'accoutuma cependant peu à peu à cette atmosphère nouvelle. Ses camarades lui apprirent la vie à bon marché dans les crémeries du voisinage, où on dînait pour vingt sous; on l'initia aux mystères du maquillage; elle connut la marchande à la toilette qui louait des robes à la soirée; elle s'apprivoisa avec cet épouvantail de la province, le mont-de-piété, où les habitués de la salle Corneille faisaient de fréquens pèlerinages. Plusieurs des jeunes gens de l'école essayèrent même de lui conter fleurette, mais elle avait un idéal trop haut placé pour être troublée par ces vulgaires déclarations. Le souvenir de René des Armoises la rendait sourde à tous les soupirs de ces *cabotins* en herbe. Elle pensait souvent à son poète, souvent elle cherchait son nom aux vitrines des libraires et sur les affiches de spectacle. Elle se disait : — Que devient-il? quand le reverrai-je? — Et elle travaillait ferme pour se rendre digne d'être aimée par lui. Le vieux Saint-Félix, qui nourrissait une tendre admiration pour la beauté d'Angèle, lui prodiguait tous ses soins et toute son attention. Elle faisait des progrès; de temps à autre, La Genevraie lui envoyait des billets pour les Français ou l'Odéon; c'était sa distraction unique.

Depuis son arrivée, elle écrivait toutes les semaines à sa mère; elle lui avait caché ses premières désillusions, et s'était évertuée à prendre un ton enjoué pour lui conter les brillantes espérances dont on la nourrissait. Dans les premiers temps, elle avait reçu une longue lettre où Mme Sénéchal lui parlait d'une indisposition de M. Sénéchal, puis, de semaine en semaine, les billets de la bonne dame étaient devenus d'un laconisme inquiétant. Un soir, en rentrant du spectacle, elle trouva un télégramme lui annonçant que son père était à toute extrémité. Elle pâlit affreusement, et son premier mouvement fut de courir à la gare, mais l'heure du dernier train était passée, et il lui fallut forcément remettre au lendemain son départ. Le reste de la nuit s'écoula au milieu des larmes et des remords. Elle s'accusait d'être la cause de la maladie de son père; il n'avait pu se faire à l'idée de la voir comédienne; peut-être à cette même heure, il mourait en la maudissant. La violence de son désespoir ne connaissait plus de bornes. Au matin, tandis qu'elle faisait fiévreusement ses derniers préparatifs, la porte de sa chambre s'ouvrit toute grande, et Mme Sénéchal roula comme une boule dans les bras d'Angèle.

— Ma pauvre mignonne! balbutiait la grosse femme en l'étouffant de caresses.

Angèle se dégagea brusquement de cette étreinte passionnée. — Il est mort? demanda-t-elle d'une voix sourde en jetant un regard navré sur les vêtemens de deuil de sa mère.

Mme Sénéchal fit un signe affirmatif et tira son mouchoir. — Mort! — murmura la jeune fille, et elle éclata en sanglots. Il y eut un long silence, puis Mme Sénéchal reprit : — Pardonne-moi de ne pas t'avoir prévenue à temps, mais c'était bien inutile, va! il n'avait plus sa connaissance, et l'attaque a été foudroyante. J'ai voulu t'épargner un voyage pénible.

Angèle l'interrompit par un regard plein de reproches. — C'est moi qui l'ai tué! s'écria-t-elle avec exaltation; pauvre père, lui qui était si bon! et je ne l'ai pas embrassé une dernière fois... C'est cruel ce que tu as fait là! Je ne te le pardonnerai jamais!

— Non, ma chérie! répondit Mme Sénéchal, qui n'était pas scrupuleuse quand il s'agissait de consoler sa fille, tu te trompes, ce qui a tué ton père, c'est la dureté de ce misérable Boblique. Les chaleurs du printemps l'ont achevé. Pauvre homme! il avait l'esprit faible, et un rien le mettait à bas. Il s'est éteint comme une lampe qui n'a plus d'huile.

— Et je n'étais pas là! dit Angèle, dont les sanglots redoublèrent.

Le reste de la journée se passa tristement à parler du défunt.

Dans un moment de calme, Mme Sénéchal prit les deux mains de sa fille, et, la regardant avec admiration : — Ah çà, et toi, demanda-t-elle, où en es-tu? Quand se feront tes débuts?

Angèle secoua la tête et répondit qu'elle n'en savait rien. — Ce polisson de La Genevraie nous a bernées, reprit la bonne dame désappointée, sa fameuse succession est dans les brouillards de la mer, et voilà maintenant qu'il t'abandonne; mais, patience, je le verrai, moi, et il faudra bien qu'il se remue. Je serai là pour te soutenir, je viens vivre avec toi.

Alors elle lui conta qu'elle avait chargé l'avocat Bouillard de louer la maison de la rue de Savonnières à un voisin, de vendre les fatras inutiles et de lui envoyer le surplus de ses meubles par le chemin de fer. Elle voulait s'installer le plus tôt possible avec sa fille, et sa première occupation fut de chercher un logement. Au bout de quelques jours, elle trouva un petit appartement au quatrième, rue Monsieur-le-Prince, et déclara que son choix était fixé. — De cette façon, dit-elle à Angèle, tu ne demeureras pas loin de ton professeur, et dans le cas où nous serions forcées de nous rabattre sur l'Odéon, tu serais à deux pas de ton théâtre.

Les meubles arrivèrent, on s'installa, puis Angèle se remit avec une nouvelle ardeur à ses études dramatiques. Sa mère l'accompagnait assidûment à la salle Corneille, et ne pouvait retenir d'enthousiastes exclamations chaque fois qu'elle était en scène. La bonne femme lançait des œillades interrogatives et compatissantes aux camarades de sa fille, et avait l'air de les plaindre sincèrement de ce qu'elles ne pouvaient rivaliser de talent avec elle; encore un peu, et elle leur aurait promis sa protection pour le jour prochain où Angèle arriverait à la célébrité. — Un matin d'octobre, tandis que Mlle Sénéchal répétait une scène de *Bérénice*, on entendit un frou-frou de robe de soie à l'entrée de la salle, et une femme d'un certain âge s'élança vers Saint-Félix, qui lançait des chut! discrets, sans réussir à lui imposer silence. — C'est merveilleux, mon ami! s'écria-t-elle, cette petite a un vrai talent... Où avez-vous fait cette trouvaille?

Mme Sénéchal s'était levée, souriait et multipliait les révérences, tandis que Saint-Félix répondait que la jeune fille lui avait été amenée par La Genevraie.

— Et comment La Genevraie ne m'en a-t-il pas encore parlé? reprit impétueusement la dame; il faut qu'elle vienne à mes jeudis; je lui donnerai un rôle dans mon drame... — Oui, mon cœur, continua-t-elle avec volubilité en allant au-devant d'Angèle, qui descendait de la scène, vous jouez comme un ange, et certainement je gronderai La Genevraie de ne pas vous avoir présentée chez moi.

Vous y verrez des directeurs qui apprécieront votre beau talent, et puis nous vous pousserons. Je compte sur vous jeudi sans faute! Amenez-la-moi, Saint-Félix, ou nous nous brouillerons!

— C'est Mme de Busserolles, dit Saint-Félix à Angèle quand la dame fut sortie, elle reçoit beaucoup d'artistes et de gens du monde. C'est une bonne fortune pour vous d'être invitée à ses jeudis.

Mme de Busserolles avait la rage du théâtre, elle faisait elle-même des pièces, et tous les secrétariats des théâtres de Paris étaient encombrés de ses manuscrits, qu'on laissait précieusement dormir dans les cartons. De guerre lasse, elle prenait le parti de faire jouer ses pièces chez elle par de jeunes artistes qu'elle allait recruter dans les écoles de déclamation, et qu'elle payait en éloges, en promesses et en mauvais dîners. Elle avait cinquante ans passés, et ne conservait de son beau temps que des cheveux blonds, tombant de chaque côté de sa figure en prétentieuses anglaises, et de grands yeux bleus fort vifs. Elle avait, disait-on, été très adorée dans sa jeunesse, et les mauvaises langues prétendaient que La Genevraie ne l'avait pas trouvée trop cruelle. En tout cas, le vieux lion était resté un des fidèles de son salon. Il y trônait tous les jeudis, et trouvait pour les respectables débris de cette beauté mûre des flatteries brûlantes et risquées qui la faisaient se pâmer d'aise. — Cachez votre pied, madame, s'écriait-il en frisant sa moustache quand elle montrait sous sa robe un pied élégamment cambré, car

. . . Lorsqu'on voit le pied, la jambe se devine,

et vous avez la jambe divinement faite... N'est-ce pas, Busserolles, continuait-il en frappant sur l'épaule du maître de la maison, n'est-ce pas que nous avions une jolie jambe?

Le petit M. de Busserolles bondissait sur son fauteuil et envoyait mentalement La Genevraie à tous les diables; ce dernier, d'un air profondément mauvais sujet, allait prendre une chaise basse et s'asseyait près du divan, où la dame le tançait à mi-voix en lui donnant de légers coups d'éventail. Il baisait le bout de ses doigts osseux en riant d'un air diabolique et en répondant : — Que voulez-vous, madame?.. que voulez-vous?.. L'herbe tendre... Pauvre Busserolles!

Le mari, lui, Tancrède de Busserolles, ne s'apercevait de rien. Court, trapu, l'air grimaud, très nul, très effacé, il admirait sa femme du matin au soir. Elle en abusait et l'avait réduit au rôle de majordome. C'était lui qui comptait avec les domestiques et s'occupait avec une minutie rapace des détails du ménage. Il grommelait

fort quand il prenait fantaisie à Mme de Busserolles de retenir un visiteur à dîner, et, pour prévenir des accès de mauvaise humeur, il avait été convenu entre elle et ses amis que chaque convive apporterait son plat. La plupart des hôtes du jeudi prenaient la chose gaîment, et le dîner ainsi transformé en pique-nique présentait à l'œil la plus bizarre macédoine de plats excentriques qu'on arrosait d'un petit vin suret récolté par Busserolles sur ses terres, et dont il versait de courtes rasades en se faisant tirer l'oreille. Parfois La Genevraie promettait d'amener le directeur d'un théâtre qui serait heureux de monter la dernière pièce de Mme de Busserolles, et alors on se mettait en frais... Ah! ce directeur toujours espéré et toujours empêché, il faisait le tourment de Busserolles. On l'attendait jusqu'à sept heures et demie; puis, quand on avait renoncé à tout espoir, Tancrède allait sur la pointe des pieds dans la salle à manger réintégrer dans leur sac les petits-fours *frais*, pour les remplacer par d'antiques petits-fours qui séchaient au fond d'un placard...

C'est par ce salon, situé au troisième étage d'un hôtel délabré du quai Bourbon, qu'Angèle devait commencer ses débuts dans la vie d'artiste. Quand Saint-Félix et La Genevraie la présentèrent à Mme de Busserolles, le salon était déjà plein. Les habitués étaient pour la plupart de vieux gentilshommes ruinés, des pianistes faméliques, des artistes sans emploi et quelques vieilles filles prétentieuses. Au milieu de ces fruits passés et de ces fleurs fanées, le seul brin de verte jeunesse et de fraîche beauté était une nièce du bonhomme Busserolles, nommée Marthe de Boissimon, fille d'un haut fonctionnaire de la maison de l'empereur. Blanche, blonde, bien en chair et juste à point, la jeune fille était appétissante, et Mme de Busserolles s'en servait comme d'un appât pour attirer les jeunes gens chez elle. — Angèle, qui n'avait aperçu que de loin et pour ainsi dire par le trou de la serrure la bonne société de sa petite ville, ne put se défendre d'un mouvement d'orgueil en se voyant accueillie et choyée par ce qu'elle croyait être l'élite du monde parisien. Elle touchait donc enfin du doigt la porte qui s'ouvrait sur le jardin enchanté de ses rêves!.. Encore tout éblouie et palpitante, elle s'assit près de La Genevraie; elle était là depuis quelques minutes à peine, quand Mme de Busserolles, qui l'avait annoncée et prônée, vint la prier de dire des vers. Angèle se leva, elle agitait nerveusement son éventail et paraissait fort troublée. — Allons, ferme! ma chère, lui murmura La Genevraie, dites-nous quelque chose de corsé qui réveille les fibres racornies de cette académie d'antiques bégueules. — Debout près de la cheminée, elle attendait que le silence se rétablît. Sur la mate blancheur de son teint, encore accrue par l'émotion, le bleu foncé de ses yeux et le rouge vif

de ses lèvres tranchaient délicieusement. Elle commença lentement sa pièce favorite, — *la Vigne en fleurs* de René des Armoises, — et dès les premières strophes elle se sentit maîtresse de son auditoire. Sa voix se raffermit, tous ses moyens lui revinrent; à chaque instant, elle était interrompue par un frémissement approbatif, et aux derniers vers on applaudit bruyamment.

Un peu étourdie et grisée, Angèle ferma un moment les yeux, comme pour mieux savourer son succès. Quand elle les rouvrit, elle faillit pousser un cri de joie. Devant elle, beau et triomphant comme un dieu grec, se tenait René des Armoises. — Quelle bonne surprise! s'écria-t-il de sa voix vibrante. — Ses lèvres expressives souriaient à travers sa barbe frisée, et ses yeux pleins d'éclairs remerciaient Angèle. — Mes vers ne m'ont jamais fait autant de plaisir, continua-t-il en tendant la main à sa compatriote; merci, mademoiselle, vous les avez transfigurés!

VI.

Quelques semaines après, un jeudi, Mme de Busserolles, étendue nonchalamment sur sa chaise longue, recevait ses fidèles. Le soir tombant n'éclairait plus que vaguement les hauts lambris noircis du salon; un maigre feu fumait dans la vaste cheminée sans l'échauffer. La lueur incertaine des tisons permettait à peine d'apercevoir Tancrède de Busserolles occupé à tourner ses pouces dans une encoignure, et de distinguer les traits d'un grand et gros personnage à perruque noire, décoré, solennel et portant des lunettes d'or. — En vérité, mon cher Jolivart, disait d'une voix plaintive Mme de Busserolles, je ne comprends pas la division des théâtres. J'ai un drame à l'Odéon et une comédie aux Français, et je ne puis venir à bout d'obtenir une lecture... Vous devriez bien en toucher deux mots à votre ministre... Mon drame surtout ferait le plus grand effet à la scène, et, si vous nous restiez ce soir, vous pourriez en juger. Justement Mlle Sénéchal, une artiste d'avenir, doit en répéter des fragmens avec Saint-Félix. Je ne sais si nous avons un dîner passable... Tancrède?

Quand Mme de Busserolles voulait inviter quelqu'un, elle ne manquait pas au préalable d'interpeller son mari avec un clignement d'yeux significatif; mais ce soir-là Tancrède fit la sourde oreille. Le dîner était court, on attendait déjà trois convives, et puis en descendant à la cave le petit homme avait constaté que son vin des coteaux de Saint-Mihiel allait grand train. Aussi Mme de Busserolles eut beau répéter : « Tancrède! » et s'agiter sur sa chaise longue, Tancrède ne grouilla pas plus qu'une souche. — Allons, soupira-

t-elle, il paraît, mon pauvre Jolivart, que nous avons un maigre dîner, et vous risqueriez de mourir de faim. Ce sera pour un autre jour, à moins que... Au fait, ajouta-t-elle en minaudant, voulez-vous aller chercher votre *plat?* Entendez-vous avec Clairette; elle vous conseillera, et vous nous resterez. Nous dînerons gaîment, en famille... N'est-ce pas, Tancrède?

M. Jolivart, chef de division aux Beaux-Arts, aurait pu rendre des points à Tancrède en fait de ladrerie. Il hésita un moment, puis, songeant sans doute qu'un refus aurait mauvaise grâce, il se dirigea avec dignité vers la cuisine où trônait Clairette. Celle-ci insinua qu'un poulet ferait l'affaire. Jolivart donna l'argent, et, tout fier de sa magnificence, rentra au salon d'un pas de sénateur. Un quart d'heure après Saint-Félix arriva dans l'antichambre. Connaissant les usages de la maison, il s'enquit à son tour du menu et du supplément dont on pourrait bien l'embellir. Clairette montra le maigre poulet de M. Jolivart. — Mais c'est un pigeon! s'écria Saint-Félix avec mépris. — Une idée grotesque traversa le cerveau du comédien enchanté de mystifier un bourgeois. — Attendez, dit-il, indiquez-moi où vous avez pris ce poulet minuscule, et je cours l'échanger contre une vraie volaille, dodue et appétissante. —Clairette trouva l'idée ingénieuse. Leste comme un écureuil, Saint-Félix descendit les trois étages et les remonta l'instant d'après, apportant un plantureux poulet à la chair grenue, rosée et fondant sous le doigt.

— Que diantre portes-tu là? grommela derrière lui une maîtresse voix de basse-taille, — et, se retournant tout essoufflé, le comédien aperçut La Genevraie, drapé dans son ample manteau. — Est-ce encore quelque victuaille? continua le journaliste, dont les instincts aristocratiques avaient toujours répugné aux pique-niques de Mme de Busserolles.

— Chut! répondit mystérieusement Saint-Félix, c'est une volaille, et j'espère que tu en tâteras.

— Jamais! cette maison me dégoûte décidément. Je me bornerai à vous regarder, et quand vos mines d'affamés m'auront mis en appétit, j'irai souper chez Brébant. Je préfère cela aux galimafrées de ce pingre de Busserolles.

Ils entrèrent. Saint-Félix déposa discrètement son *plat* entre les mains de Clairette, et ils passèrent au salon, où ils furent bientôt rejoints par les deux autres convives de Mme de Busserolles, Angèle et René des Armoises.

Depuis leur première rencontre dans le salon de l'île Saint-Louis, les deux jeunes gens s'étaient revus plusieurs fois. Mme des Armoises, qui était venue à Paris rejoindre son fils et qui était cousine des Busserolles, se montrait fort assidue aux réunions du jeudi. Plus

ambitieuse que jamais pour René, elle rêvait maintenant de le marier avec la nièce de Tancrède, la jolie Marthe de Boissimon. Des Armoises ne s'amusait guère dans ce salon, qu'il appelait irrévérencieusement le *grenier aux fruits secs*. Il s'y laissait traîner en rechignant. Néanmoins depuis qu'il y avait retrouvé Angèle, il se faisait moins tirer l'oreille. L'imprévu de cette rencontre avait plu au poète; puis le séjour de Paris avait donné à la beauté de Mlle Séchal je ne sais quoi de plus attirant. Avec son esprit mobile, passionné, curieux, René n'était pas fâché de jeter la sonde dans cette âme naïve, et d'être le premier à y découvrir des trésors de jeunesse et d'enthousiasme. Il pressentait au fond de ce cœur de jeune fille un sanctuaire bien clos, bien intime, dont il était le dieu, et il ne lui déplaisait pas de savourer l'encens qu'on y brûlait en son honneur. — Ce soir-là, il était plus en verve et plus séduisant encore que de coutume. Son premier livre de vers, publié récemment, avait réussi au-delà de ses espérances; les journaux en avaient cité des fragmens; on l'avait sérieusement discuté et chaudement accueilli. Cette réussite rapide avait donné à son esprit des ailes d'une plus large envergure; il se sentait léger comme un oiseau. La satisfaction du succès remplissait son cœur, irradiait au dehors et illuminait son visage. Il s'approcha d'Angèle, et sa gaîté communicative gagnait déjà la jeune fille quand on annonça que le dîner était servi.

On passa dans la salle à manger, haute, maussade et glaciale. Mme de Busserolles s'assit entre Jolivart et René. Accoudé contre le poêle, La Genevraie, après avoir énergiquement refusé de prendre part au festin, regardait d'un air ironique les mines des dîneurs avalant leur potage. De temps à autre il décochait une méchanceté à Tancrède, ou murmurait une galanterie à l'oreille de Mme de Busserolles. René et Angèle devisaient gaîment, sans se préoccuper de ce qu'ils mangeaient. Au second service, Clairette apporta pompeusement le poulet, qui était rôti à point, avec un coup de feu dans le dos, et répandait une succulente odeur.

— Il est fort beau! dit entre ses dents Tancrède, qui s'y connaissait.

— C'est trop, mon ami! murmura la maîtresse du logis à Jolivart, c'est beaucoup trop, et je ne permets pas de semblables folies.

— Il a gonflé à la cuisson, répliqua le chef de division, émerveillé de la bonne mine de sa volaille.

Saint-Félix riait sous cape en se frottant les mains, et, quand le rôti passa devant lui, il se servit copieusement.

— Vous aimez la volaille, Saint-Félix? demanda doucereusement Mme de Busserolles.

— Énormément! répondit-il en se versant une ample rasade, ce qui exaspéra Tancrède. — La mauvaise humeur du petit homme fit germer une malice dans la tête de La Genevraie. Sous prétexte d'une soif ardente, il demanda un verre et il aida Saint-Félix à vider la bouteille que M. de Busserolles couvait des yeux.

— Mais mangez aussi alors! lui cria Tancrède furibond, mettez-vous à table, j'aime mieux cela!

— A propos, reprit Mme de Busserolles, qui voyait les choses se gâter et voulait rompre les chiens, où est donc le plat de Saint-Félix?

— Mon plat, dit Saint-Félix bravement, eh bien! et le poulet?

— Comment? s'exclama à son tour Jolivart indigné, c'est moi qui l'ai apporté!

— Pas celui-ci, riposta Saint-Félix avec une grimace, c'en était un autre, un tout petit que j'ai rendu à la fruitière... — Et il raconta l'échange.

Pour le coup les époux Busserolles poussèrent des cris de réprobation. Jolivart, rouge et fumant de colère, apostropha violemment Saint-Félix, qui prenait des attitudes tantôt tragiques en répondant au chef de division, et tantôt hypocritement repentantes en écoutant les semonces de Mme de Busserolles. Angèle et René étouffaient de rire derrière leurs serviettes; quant à La Genevraie, campé contre le poêle, le lorgnon dans l'œil, il souriait d'un air diabolique et déclarait s'amuser prodigieusement. A la fin, il se fit apporter son manteau, et tout en se drapant il envoya une dernière bordée de railleries à Tancrède : — Pauvre Busserolles, vous êtes volé! Allons, je vous laisse, vous m'avez creusé l'estomac, et je vais souper au cabaret... Au revoir, belle dame! Sans rancunes, Busserolles! messieurs, à la prochaine volaille, si vous avez besoin d'un troisième, faites-moi prévenir.

Son départ jeta un froid parmi les convives. Saint-Félix et Jolivart se regardaient comme deux coqs prêts à fondre l'un sur l'autre. Tancrède profitait de la distraction générale pour réintégrer les assiettes de dessert dans le buffet. Quant à Mme de Busserolles, désespérée d'une plaisanterie qui menaçait de renverser ses espérances théâtrales, ses regards courroucés jetaient des flammes, et son teint bilieux était devenu vert. Elle avisa tout à coup René et Angèle, dont les yeux étincelans trahissaient l'excessive bonne humeur. Au même moment, une remarque plaisante du jeune homme acheva de faire perdre à Angèle son sang-froid. Elle fut prise d'un fou rire qu'elle ne put étouffer et qui s'égrena dans la salle sonore en roulades perlées. Mme de Busserolles fronça les sourcils. — Je ne vois pas, dit-elle aigrement, ce qu'il y a de si risible. — Les rires redoublèrent. — Enfin! continua-t-elle outrée en se tournant vers Jolivart,

comme pour lui communiquer une observation visiblement adressée à Angèle, enfin, je n'ai pas de chance!.. On devrait y regarder à deux fois avant d'obliger les gens... Les singulières façons de certaines personnes forcent parfois une maîtresse de maison à se repentir de les avoir reçues.

Cette fois le reproche avait porté. Le rire s'arrêta net; la figure d'Angèle changea, ses joues et son front rougirent, tandis que le tour de ses lèvres devenait très pâle. On s'était levé pour passer au salon; au lieu de suivre les convives, la jeune fille se dirigea vers l'antichambre. Mme de Busserolles sentit qu'elle avait été trop loin. Angèle partie, il n'y avait plus moyen de faire entendre des fragmens de son drame à M. Jolivart. — Eh bien! qu'a donc cette petite? s'écria-t-elle en se radoucissant; monsieur René, allez voir, je vous prie, quelle mouche l'a piquée, et ramenez-nous-la.

René trouva Angèle occupée à s'envelopper dans son manteau. — Comment, vous partez? dit-il.

— Oui; je ne veux pas rester dans une maison où on m'a fait sentir si amèrement le peu que je suis... — Ses narines frémissaient et elle avait des larmes dans la voix.

— Ma foi, reprit-il, vous avez raison, je vais vous imiter!.. Vous ne vous en retournerez pas seule, et je vous reconduirai.

Ils s'esquivèrent ensemble. Quand ils furent sur le quai, des Armoises vit, aux rayons de la lune qui se levait, que les joues d'Angèle étaient humides. — Bah! fit-il, ne pleurez pas pour si peu! Cette vieille folle ne vaut pas une de vos larmes. Réjouissons-nous plutôt d'être sortis du *grenier aux fruits secs*... Prenez mon bras, nous allons marcher doucement le long des quais, et ce charmant clair de lune nous remettra en bonne humeur.

Ces paroles cordiales rassérénèrent Angèle. Elle se trouvait heureuse d'appuyer pour la première fois son bras sur celui du poète; elle se réjouissait en pensant qu'ils avaient encore un long chemin à faire ainsi, en tête-à-tête, dans cette solitude intime de la nuit. Elle oublia vite l'algarade de Mme de Busserolles pour savourer à son aise la joie d'entendre parler René. L'air était doux, le quai presque désert. La lune jetait de longues traînées diamantées sur la Seine, qui coulait avec un bruit caressant. De loin en loin, les becs de gaz se miraient dans la rivière, et leurs reflets rouges dansaient par centaines dans le courant; on eût dit une mystérieuse fête donnée par les esprits de l'eau.

— La belle nuit! s'écria René en montrant le ciel limpide et la Seine illuminée, c'est une soirée à faire damner d'envie les saints du paradis... Paris a un air de féerie, et je sens en moi-même un enchantement qui me met le cœur en fête.

— C'est que vous nagez maintenant en pleine gloire, répondit

Angèle souriante, tous les journaux parlent de vous, et votre succès vous monte à la tête.

— Croyez-vous que je me grise pour si peu? se récria-t-il. Je ne suis déjà plus d'âge à éprouver une satisfaction béate devant un article de journal. Non, j'aspire à mieux que cela!

— Oh! dit la jeune fille, vous êtes ambitieux, et vous en avez le droit... Savez-vous ce qui me rend heureuse? c'est que j'ai été la première à prédire votre succès. Combien de fois j'ai répété à ce bon Joseph Toussaint : C'est un vrai poète, et il réussira!

— A propos de Joseph, que devient-il?

— Je ne sais. Il a quitté Bay en même temps que ma mère, et nous n'avons plus de ses nouvelles.

— Comme vous dites cela de l'air détaché d'une belle indifférente! Et pourtant il était amoureux de vous, le pauvre garçon!

— Croyez-vous? répliqua-t-elle avec une moue coquette.

— Si je le crois!.. J'ai été plus d'une fois jaloux de lui.

— Vous? s'écria Angèle. — Il y avait de tout dans ce simple mot : de la surprise, de la joie, de la reconnaissance, et aussi une éclatante affirmation de l'immense supériorité de René sur l'obscur Joseph. Des Armoises lut toutes ces choses dans les traits de ce jeune visage, vers lequel son front s'était penché curieusement, et il dégusta comme une exquise liqueur cet aveu ingénu qui flattait son insatiable amour-propre d'artiste. — Ne vous moquez pas de moi, reprit-elle d'une voix moins assurée. — Puis elle se tut, tandis qu'à leur tour ses regards se levaient timidement vers le visage de René. A la clarté de la lune, ses yeux bleus épanouis semblaient demander à ceux du poète si réellement la petite fille de la rue de Savonnières avait occupé sa pensée pendant seulement une heure.

René devina cette muette interrogation. — Je ne me moque pas, je vous le jure! répondit-il en homme à qui les sermens ne coûtent rien; lisez mes vers attentivement et vous y retrouverez plus d'un souvenir de ce joyeux bal où nous avons valsé ensemble... Je vous vois encore avec votre robe de pensionnaire, à demi montante, et des muguets à la ceinture. C'est de ce soir-là que j'ai senti mon cœur pris...

— Et pourtant, soupira-t-elle, vous êtes parti!.. — Elle s'arrêta, honteuse d'avoir osé articuler ce reproche, mais ses regards expressifs achevèrent ce que sa bouche n'avait pas murmuré. René, touché de la justesse de cette réflexion, ne savait comment répondre.

— Oui, dit-il enfin, je suis parti, mais en m'éloignant je me sentais navré, et le pis était que je ne pouvais m'en prendre qu'à moi de ma souffrance.

— Ceux qui s'en vont ne souffrent guère, reprit Angèle en secouant la tête, la vraie tristesse est pour ceux qui restent.

— Chère enfant! s'écria-t-il, sérieusement ému cette fois. — Et, prenant l'une des mains de la jeune fille, il posa ses lèvres sur la naissance du poignet.

Angèle s'arrêta, oppressée par une sensation délicieuse. — Ah! ce premier baiser sur le quai désert, combien de fois elle devait se le rappeler plus tard! Comme cette rapide minute d'amour chaste, brûlant, sincère, resta gravée au fond de son cœur avec les plus minutieux détails du moment et du lieu! Ils longeaient le quai de Montebello. En face d'eux, de l'autre côté de la Seine, Notre-Dame se dressait avec ses rosaces et ses ogives baignées par la lune. Au milieu d'un nimbe de vapeur transparente, la cathédrale apparaissait comme la châsse grandiose d'un merveilleux reliquaire, tout scintillant de pierreries. Au loin, de lourdes voitures roulaient sourdement sur les ponts étoilés de becs de gaz; des mariniers se hélaient en poussant leurs barques, de rares passans affairés frôlaient le couple appuyé contre le parapet et lui jetaient des regards tantôt curieux, tantôt ironiques; mais Angèle et René n'y prenaient pas garde et se croyaient au bout du monde. Le poète tenait toujours la main de la jeune fille emprisonnée dans la sienne, et tous deux restaient immobiles dans l'ombre. — Je vous aime! murmura tout à coup René, exalté par la beauté d'Angèle, par la poésie de la nuit et aussi par ce vin de la jeunesse qui bouillonnait dans ses veines.

— Bien vrai? demanda-t-elle en levant vers lui ses yeux reconnaissans, si vous saviez comme j'en suis fière! — Puis, entraînée à son tour par le bonheur et la jeunesse, elle eut un élan de confiance et lui ouvrit son cœur. — Si vous saviez, reprit-elle, comme je vous ai aimé dès le premier jour où je vous ai vu!.. Vous passiez à cheval sur le petit pont de l'église des Augustins, et je vous regardais de ma fenêtre. Au bruit de l'écluse de la filature, votre cheval s'est cabré, mais vous vous en êtes vite rendu maître, et, dans le mouvement que vous faisiez pour le maintenir, une rose qui fleurissait votre boutonnière est tombée sur le trottoir. Personne ne la voyait; elle est restée ainsi au pied du parapet jusqu'à la nuit. J'avais si peur qu'on ne la ramassât, je ne la quittais pas des yeux; à la brune, je me suis glissée dehors, et vite je l'ai emportée toute fanée,... avec quelle joie!.. Je ne devrais pas vous dire tout cela. Quand vous saurez à quel point j'étais folle, vous ne m'aimerez plus tant.

— Charmante fille! pensait René en lui serrant les mains, tout ce qu'elle me dit me donne au cœur une émotion que je n'avais jamais éprouvée... Ma foi, tant pis, je l'aime, advienne que pourra!

L'horloge de Notre-Dame sonna l'heure lentement, et toutes les églises environnantes la répétèrent après elle avec des intonations argentines ou graves, brèves ou traînantes.

— Onze heures! murmura Angèle, il faut que je rentre... Ramenez-moi vite.

Ils se remirent en marche, mais sans trop se hâter. La nuit était si clémente, la prime-fleur de l'amour si embaumée et si douce à respirer! Angèle contait ses impressions de jeune fille; René parlait de ses projets de poèmes. Sa bouillonnante imagination s'épanchait avec une joyeuse abondance. Il se plaisait à développer ses pensées les plus enthousiastes, ses fantaisies les plus éblouissantes. C'était une jonchée de poésie colorée et pénétrante qu'il répandait aux pieds de la jeune fille comme aux Fêtes-Dieu ces poignées de roses effeuillées qu'on jette au-devant des images saintes. En l'écoutant, Angèle sentait son cœur se gonfler à éclater, tant il était plein d'admiration et d'amour. — Au milieu de ces effusions et de ces confidences, ils avaient atteint la hauteur de la rue Monsieur-le-Prince.

— Me voici chez moi, dit Angèle en soulevant le lourd marteau de la porte.

— Déjà! fit René en lui serrant longuement les deux mains.

— Au revoir et merci! répondit-elle radieuse. — Elle entra, puis, passant sa tête par la porte entre-bâillée : — Venez à la maison, ajouta-t-elle, maman sera si contente de vous revoir!.. Bonne nuit, et à bientôt!

VII.

Il était dix heures du matin, et Angèle, avant de partir pour la salle Corneille, déjeunait dans la salle à manger qui servait à la fois d'ouvroir et de réfectoire et qui était meublée avec des épaves du mobilier de Bay. L'antique armoire de chêne aux ventaux bombés et luisans, aux garnitures de cuivre, la crédence du même style, la grande horloge rustique dans sa longue boîte coloriée, tous ces vieux meubles massifs sentaient encore la province. A un coin de la table de noyer, sur un bout de nappe bien blanc, Mme Sénéchal avait disposé le déjeuner : une côtelette appétissante, une coquille pleine de beurre fin et un pain viennois doré comme une brioche. Toujours en mouvement, la bonne dame ne s'arrêtait que pour regarder avec admiration sa fille en train de manger; Angèle avait beau insister pour que sa mère déjeunât avec elle, Mme Sénéchal faisait la sourde oreille. — Non, non, ne t'occupe pas de moi, disait-elle, je n'ai pas de voix à soigner, moi; je suis solide, et toutes ces viandes rôties ne me nourrissent pas.

Une fois Angèle partie, elle dévorait gaillardement une tartine de fromage d'Italie, arrosée d'un grand verre d'eau. Elle se serait volontiers privée du nécessaire pour que sa fille eût toujours le superflu. Depuis son arrivée, elle s'était remise à son ancien métier

de couturière, et travaillait tout le jour, parfois même une partie de la nuit, pour des magasins de confection. Cette besogne mal payée suffisait à peine à faire marcher le ménage, car l'argent rapporté de Bay diminuait à vue d'œil, et ce monstre de Paris menaçait de dévorer en quelques bouchées la succession du père Sénéchal. Angèle avait des remords en voyant sa mère se tuer de travail, mais celle-ci n'entendait pas raison là-dessus. — Laisse donc! répliquait-elle, j'y suis habituée, et puis tu me revaudras tout ça quand tu auras un bel engagement. — Rien n'altérait sa confiance dans l'avenir de sa fille. Elle en parlait à qui voulait l'entendre. Le petit tailleur et la fleuriste qui logeaient sur le même carré avaient les oreilles rebattues des espérances dorées de Mme Sénéchal. — Patience! leur disait-elle, dès que ma fille pourra se faire entendre, tout Paris parlera de son talent, et les directeurs auront la main forcée. Ah! dame, c'est qu'on ne rencontre pas tous les jours une artiste tournée comme Angèle... Et puis, ajoutait-elle en clignant de l'œil, c'est honnête, — et elle faisait entendre un petit sifflement entre ses dents, — ça vaut de l'or et ça ne se vend pas!

Lorsqu'Angèle répétait ses rôles dans la salle à manger, Mme Sénéchal s'obstinait à ouvrir toute grande la porte du carré. Elle espérait toujours que quelque directeur de théâtre, montant *par hasard* au cinquième, entendrait sa fille, s'arrêterait charmé et entrerait brusquement pour lui offrir un engagement fabuleux. Elle avait lu je ne sais où des exemples de pareilles bonnes fortunes, et elle croyait fermement à ces hasards providentiels.

Ce matin-là, Mme Sénéchal était justement dans une de ses veines d'espoir; en se levant, elle avait consulté les cartes, qui lui avaient annoncé de bonnes nouvelles. — Tiens, dit-elle à sa fille en lui apportant son chocolat dans une jolie tasse où brillait une cuiller d'argent, goûte-moi cela, je l'ai soigné, et il embaume.

— Tu me gâtes! s'écria Angèle en l'embrassant, puis, écoutant un bruit de pas sur le carré : — On a frappé! murmura-t-elle.

— M. des Armoises sans doute, répondit sa mère, car René venait maintenant les voir tous les matins.

— Non, ce n'était point son pas.

Mme Sénéchal ouvrit la porte et poussa un cri. — Monsieur Joseph!

— Oui, c'est moi! s'exclama joyeusement Toussaint, j'ai eu de la peine à vous trouver, mais enfin me voici, et je suis content de vous voir.

Il embrassa la mère Sénéchal et serra timidement les petites mains d'Angèle; ses yeux étaient humides, et sa large bouche s'ouvrait démesurément pour mieux marquer sa joie.

— Êtes-vous à Paris depuis longtemps? demanda Angèle.

— Mais, oui!.. Bay et l'étude Boblique ne me satisfaisaient plus; cette misérable besogne m'alanguissait et me desséchait; la vie me semblait décolorée. J'allais m'en retourner au nid, quand j'ai appris qu'un mien neveu, mon filleul, en garnison à Paris, venait de tomber malade. Alors je me suis dit : Joseph, mon garçon, voilà un emploi pour ton besoin d'agitation, et je suis parti.

— Et votre neveu est toujours malade?

— Non! il est guéri, mais je suis resté tout de même. — Le séjour de Paris, ajouta-t-il d'un air grave et avec un soupir, m'a jeté dans une nouvelle série d'études qui, je l'espère, ne seront pas sans profit.

A ce moment, on frappa de nouveau et Angèle courut ouvrir; elle avait reconnu René des Armoises. Le poète secoua vigoureusement la main de Joseph et parut très heureux de le revoir. Puis, comme l'heure était venue pour Mlle Sénéchal de se rendre à son école, ils descendirent et résolurent de la conduire jusqu'à la salle Corneille. En sortant de la maison, Joseph se questionnait encore pour savoir s'il offrirait son bras à Angèle, quand il s'aperçut que la jeune fille avait déjà pris celui de René. Il se résigna donc à marcher silencieusement près d'eux, et ils traversèrent tous trois le Luxembourg, dont un joli soleil d'hiver faisait scintiller les arbres poudrés de givre.

— A quoi vous occupez-vous ici? demanda René à Toussaint, faites-vous toujours du notariat?

— Non, Dieu merci! répondit ce dernier; figurez-vous que j'ai rencontré un sénateur qui est mon compatriote, et qui m'a pris pour son secrétaire. Il est bien pensant et se passionne pour les questions religieuses; seulement, comme sa culture d'esprit n'est pas à la hauteur de ses bonnes intentions, c'est moi qui écris ses discours.

— Ah! dit René en riant, c'est vous qui tonnez par sa voix contre les tendances matérialistes de l'époque. A merveille! Je suis sûr que vous finissez par vous laisser prendre à vos propres phrases.

— Oui! répliqua Joseph avec une gravité naïve; quand je lis ma prose dans l'*Officiel*, je vous avoue franchement que je suis confondu de mon éloquence, et que dans la bouche de mon patron mes phrases m'imposent un mystérieux respect. Je lui suis reconnaissant, à cet homme, de me prêter son autorité pour dire des vérités à mon siècle et de me payer encore par-dessus le marché.

— Ainsi, reprit des Armoises d'un ton légèrement dédaigneux, vous voilà devenu dévot; vous engraissez votre âme avec des oraisons onctueuses et de béates méditations?

— Je n'engraisse pas mon âme, repartit Joseph piqué, je la nettoie et je la pare; l'huile de ma lampe s'était épaissie, je lui rends

sa limpidité. Je n'ai jamais été incrédule, mais à Bay je m'étais laissé dissiper par le monde. — J'en ai été puni, continua-t-il en lançant à la dérobée un regard vers Angèle, j'en ai été puni par un déboire dont la saveur amère me reste encore à la bouche... Je me suis tourné alors vers les choses qui ne passent point, et j'ai pris un autre chemin.

— Le chemin de Damas! fit ironiquement René.

— Oui! répondit Joseph avec bonhomie, et pourtant je dois avouer que ma nouvelle ferveur a reçu récemment un coup dont je suis un peu ébranlé... Je ne sais si je puis vous le confier, poursuivit-il en regardant ses deux compagnons avec inquiétude.

— Allez toujours!

— Eh bien! j'étais entré une après-midi à Saint-Germain-des-Prés. Il régnait sous la nef une ombre fraîche et mystérieuse; les peintures de Flandrin, une mystique odeur d'encens restée dans l'air, les points lumineux des cierges brûlant près de l'autel de la Vierge, tout invitait le cœur à s'épancher. Je vis un vieux prêtre vénérable se diriger vers un confessionnal, et je me dis : Voilà le moment d'ouvrir ton âme. — Je me glissai dans l'un des compartimens, je m'y agenouillai, et, le prêtre ayant ouvert le guichet, je commençai ma confession. J'étais comme soulevé par un tourbillon religieux, je me sentais une éloquence digne du *René* de Chateaubriand, et je contai à ce prêtre toute ma vie, avec ses doutes, ses hésitations, ses douleurs intimes... J'y mettais un peu de vanité, et, me trouvant moi-même très intéressant, j'y allais de tout cœur, bien persuadé que mon confesseur devait être émerveillé de son pénitent. Quand j'eus fini, le prêtre releva lentement la tête. N'avait-il rien compris à mes effusions? avait-il dormi? ou voulait-il me donner une leçon d'humilité? Je ne sais, mais, pour toute exhortation, il me demanda d'une voix très douce : « Mon enfant, savez-vous lire? » J'étais abasourdi, j'étais vexé. J'écoutai à peine le reste de son discours, où il me conseillait la lecture d'un petit livre intitulé : *Pensez-y bien*, et je quittai tout penaud le confessionnal.

Angèle partit d'un éclat de rire qui s'envola dans l'air en notes argentines. — Vous deviez avoir une bonne figure, s'écria-t-elle, j'aurais voulu vous voir sortir de la petite cabane!

Joseph la regarda scandalisé. — Parisienne! murmura-t-il, vous riez de tout, vous autres!

— Et cela n'a pas refroidi vos ardeurs de néophyte?

— Si fait, j'ai été troublé; je le suis encore...

Ils étaient arrivés à la porte de la salle Corneille, on se sépara, et Joseph s'en revint avec René, qui l'emmena déjeuner au café.

— Ainsi, dit Joseph, cette vocation de M[lle] Sénéchal est sérieuse,

et elle persiste à entrer dans cette scabreuse carrière du théâtre?

— Pourquoi scabreuse?

— Vous me le demandez?.. Je sais bien que, vous autres artistes, vous ne voyez pas le théâtre du même œil que nous. Quand on a la vocation de livrer son âme en pâture au public, c'est qu'on a vidé d'un trait sans sourciller la coupe des préventions bourgeoises; mais enfin pour une jeune fille honnête il y a l'influence d'un milieu malsain, la promiscuité de la scène... Et puis Mlle Sénéchal est-elle sûre de réussir?

— Dans l'art, répondit René, on n'est jamais sûr de réussir. Le succès est une affaire de volonté et de patience. Il faut mettre le plus de talent possible dans son jeu et attendre.

— Attendre, c'est bel et bon; mais il faut vivre en attendant, et les Sénéchal sont presque pauvres. Heureusement vous, des Armoises, qui avez déjà de la réputation, vous pouvez épauler Mlle Angèle et faciliter son engagement dans un théâtre.

Cette remarque de Joseph parut embarrasser René. — Mon pauvre ami, dit-il en haussant les épaules, vous ne connaissez pas ce pays-ci et vous vous faites illusion sur mon influence. J'aurai grand'peine moi-même à faire jouer la pièce à laquelle je travaille... Et puis de quel air voulez-vous que moi, garçon de vingt-cinq ans, j'aille recommander une jeune fille qui en a vingt à peine? On croira tout de suite qu'elle est ma maîtresse.

Le ton dégagé de René choqua Joseph, mais ne le mécontenta pas. Un moment, en voyant le poète entrer si familièrement chez Angèle, la pensée lui était venue que des Armoises aimait la jeune fille. Cette conversation le tranquillisa. — S'il l'aimait, pensait-il, il parlerait et agirait autrement... Moi, je remuerais ciel et terre pour être utile à Angèle... Non, il ne l'aime point, et c'est tant mieux!

Une fois persuadé que des Armoises ne songeait pas à Mlle Sénéchal, Joseph Toussaint sentit l'espoir rentrer tout doucement en lui. Sa mésaventure du confessionnal avait modéré ses élans religieux; la vue d'Angèle entraîna de nouveau son âme flottante vers les préoccupations mondaines. A ses heures de loisir, il devint le visiteur assidu de l'appartement de la rue Monsieur-le-Prince. Il oublia peu à peu le triste écroulement de ses premiers projets, et ne se souvint que des heures délicieuses qu'il avait passées jadis au logis de la rue de Savonnières. A la lumière des yeux d'Angèle, à la musique de sa voix, le charme recommença, la chaîne des illusions se reforma plus enveloppante et plus solide. Mme Sénéchal accueillait Joseph d'une façon encourageante. Les dévoûmens aveugles se devinent. La bonne dame sentait qu'elle trouverait dans l'adoration fervente de Toussaint un puissant auxilliaire. Elle était

plus à l'aise avec lui qu'avec René pour causer de ces mille petites misères de la vie matérielle dont elle faisait un secret à sa fille. L'amoureuse abnégation de Joseph lui semblait une matière servile et maniable, — elle en usait et en abusait sans scrupule. Les temps devenaient durs; la petite provision d'argent s'épuisait, et déjà la mère Sénéchal avait été obligée de recourir à cette providence des ménages aux expédiens, le mont-de-piété. La montre et la tabatière d'or du père Sénéchal, les pendans d'oreilles et la *jeannette* qui avaient composé la modeste parure de noce de Mme Sénéchal, y avaient déjà passé. C'était Toussaint qui se chargeait, avec un secret effroi, de porter ces vieilles reliques à la succursale de la rue de Condé. On prêtait peu de chose sur ces pauvres bijoux, mais le brave garçon y ajoutait l'argent de ses économies et forçait sans trop de difficulté la vieille dame à l'accepter.

De toute cette misère menaçante, Angèle ne voyait rien encore. Elle vivait dans l'atmosphère radieuse des premières heures de l'amour. La joie de posséder le cœur de René, d'entendre le poète lui répéter d'enthousiastes formules d'admiration, la volupté de s'endormir le soir en disant : il est à moi, de se réveiller le matin en songeant : je vais le revoir, suffisaient à lui fermer les yeux sur les difficultés du présent et les menaces de l'avenir. Elle avait retrouvé sa gaîté d'oiseau, sa légèreté de papillon, et tout s'en ressentait. Joseph, charmé de la voir heureuse et de l'entendre rire, n'en demandait pas davantage. Les assiduités de René ne faisaient même pas germer un soupçon dans son esprit. Du reste le pauvre garçon, si habile à se sonder et à s'analyser, si constamment occupé à se questionner sur l'état de son âme, était d'une myopie sans égale pour tous les accidens de la vie extérieure. Il ne voyait de problèmes qu'au fond de lui; les événemens du dehors lui paraissaient d'une clarté et d'une simplicité qui n'effrayaient guère sa bonhomie. Et puis, toujours un peu intimidé par la présence d'un tiers, il venait de préférence aux heures matinales où la mère Sénéchal était seule avec sa fille. Une fois Angèle partie, il restait des heures en tête-à-tête avec la vieille dame, et prêtait une oreille attentive à ses éloges exaltés du talent de sa fille, à ses projets chimériques, à ses lamentations sur l'aveuglement du public et la stupide indifférence des directeurs.

— Et pourtant, dit un matin Mme Sénéchal, il serait grand temps que l'on rendît justice à Angèle et qu'on se décidât à lui offrir un engagement, car nous sommes au bout de notre rouleau, mon pauvre monsieur Toussaint!.. Jusqu'ici j'ai amadoué les fournisseurs en leur parlant du bel avenir de ma fille et de son entrée prochaine aux Français, mais ces gens-là n'ont point de patience!.. Notre crédit est perdu dans le quartier. M. La Genevraie nous avait promis

monts et merveilles, mais c'est un donneur d'eau bénite, et voilà un mois qu'on ne l'a revu.

Toussaint écoutait en silence et avait l'air de ruminer lentement les paroles de Mme Sénéchal. Il quitta la maison plus tôt que d'habitude et resta une semaine sans reparaître. — Allons, pensait la mère Sénéchal, encore un qui nous délaisse, parce qu'il nous voit dans l'embarras. — Elle était furieuse de l'abandon de Joseph et ne lui pardonnait pas son apparente indifférence. Comme un soir Angèle et René s'étonnaient de la soudaine éclipse de Toussaint : — Votre olibrius de Toussaint, s'écria-t-elle dans son dialecte meusien, dont l'accent et les expressions lui revenaient plus franchement aux heures de bile, c'est un flagorneur et un égoïste... On a bien raison de dire : tant qu'on est heureux, on a des amis qui vous lèchent les mains, mais sitôt que la fortune fait *quance* (semblant) de vous quitter, les amis vous lâchent d'un cran.

Elle achevait à peine sa doléance, qu'on frappa, et, une fois la porte ouverte, ce fut Joseph qui apparut avec une mine à la fois joyeuse et mystérieuse.

— Ah ! c'est vous ? grogna la dame, je croyais que vous aviez oublié le chemin de chez nous.

— Vous oublier?.. Non!.. Seulement, avant de revenir, je voulais terminer une affaire qui a pris plus de temps que je ne pensais. — Il enfonça ses mains dans les poches de son pantalon et regarda ses trois auditeurs en écarquillant les yeux. — J'ai une nouvelle à vous annoncer.

— Quelle nouvelle? Votre entrée au séminaire? dit méchamment Mme Sénéchal, dont le visage restait renfrogné.

— Nenni... Il s'agit d'une entrée dans un monde beaucoup plus profane... Devinez !

— Vous allez vous marier? demanda Angèle en riant.

— Non ! se récria Joseph, irrité de voir une pareille hypothèse admise facilement par Angèle; vous donnez tous votre langue aux chats?.. Eh bien ! je vais vous dire quoi : mon patron, le sénateur, bien que très ardent catholique, n'est point insensible aux plaisirs mondains. Il ressemble à cet abbé Pellegrin,

Qui dînait de l'autel et soupait du théâtre.

Il a contribué à la nomination du directeur de l'Odéon, et il a sur lui une grande influence. Je lui ai parlé du talent de Mlle Angèle, et j'ai si bien manœuvré qu'il a consenti à la recommander. Bref, nous avons obtenu une promesse d'audition, et voici une lettre qui convoque mademoiselle pour mardi à deux heures.

Il tira de sa poche une enveloppe carrée. Angèle poussa un cri de joie, et, s'élançant vers Joseph, lui prit les deux mains. —

Embrasse-le donc! s'écria la mère Sénéchal. — Elle obéit, et pour la première fois Toussaint pressa contre son cœur la poitrine palpitante de la jeune fille. Il posa sur ses joues deux gros baisers bien respectueux et bien émus. Toutes les figures avaient changé d'expression : celle de Mme Sénéchal s'était illuminée comme un paysage au soleil levant; René jouait l'indifférence, comme si cette nouvelle eût été la chose la plus simple du monde; après la première explosion de joie, Angèle était devenue pensive. Son amour pour René avait modifié toutes ses façons de sentir. Ah! si des Armoises lui eût apporté cette lettre d'audition, comme elle eût été autrement triomphante! Elle était presque triste de voir que Joseph avait réussi là où René n'avait pas même fait une tentative, et elle demeurait silencieuse.

— Eh bien! reprit la mère Sénéchal, voilà tout ce que vous lui dites pour sa peine?.. Embrassez-moi, mon pauvre monsieur Toussaint, je savais bien, moi, que vous étiez un brave cœur et qu'on pouvait compter sur vous!

Et elle fondit dans les bras du malheureux Joseph, fort embarrassé de cette effusion.

VIII.

Le lendemain, de bon matin, Angèle fut réveillée par un bruit d'eau dans la salle à manger. C'était un bain d'amidon qu'on lui préparait d'après les ordres de sa mère. — Ah! dame, s'écria celle-ci en entrant dans la chambre à coucher, il faut commencer à te soigner, ma mignonne, pour paraître dans tout ton lustre le jour de ta première représentation. C'est que tu as tout pour toi, vois-tu, continuait-elle en s'extasiant devant la blanche beauté de sa fille, qui se laissait glisser dans la baignoire, tout : éclat, fraîcheur, jeunesse et un magnifique talent!

Mme Sénéchal ne doutait pas du succès de l'audition et bâtissait de nouveaux châteaux en Espagne. Elle trouvait le logement de la rue Monsieur-le-Prince trop étroit et indigne de la future célébrité de sa fille. Elle fit tant qu'elle parvint à le sous-louer, et du même coup elle arrêta un appartement dans une maison neuve de la rue de Rennes, qui la charma à cause de l'air somptueux de la loge du concierge et du tapis qui couvrait l'escalier. Elle courut ensuite chez la couturière, et commanda pour sa fille une robe de soie noire garnie de jais, qui devait faire ressortir la blancheur de la peau satinée d'Angèle. Pour la payer, on vendit la massive armoire de chêne sculpté, dont un marchand de bric-à-brac offrait un bon prix. — Ne t'inquiète de rien, répondait la grosse dame aux remontrances d'Angèle, avant peu nous remplacerons ce vieux bahut,

nous aurons de quoi nous payer du bois de rose et du palissandre.

Enfin le grand jour de l'audition arriva. La Genevraie, qu'on avait prévenu et qui devait accompagner la jeune fille à l'Odéon, se présenta à l'heure dite dans toute la splendeur d'une de ses toilettes excentriques et raffinées. Il trouva Angèle revêtue de sa belle robe neuve et repassant les rôles qu'elle avait choisis, tandis que la mère Sénéchal donnait amoureusement de petits coups de pouce à l'étoffe de la jupe pour y dessiner de beaux plis. Le temps était sec, et on fit le trajet à pied en compagnie de René et de Joseph. La Genevraie, tout fier d'avoir au bras une aussi jolie personne, se cambrait dans sa redingote à revers de velours; Angèle, très émue et très pâle, pouvait à peine parler. Le journaliste sentit le bras de la jeune fille trembler contre le sien. — Allons donc, ma belle, lui dit-il, quand on a un organe comme le vôtre, quand on est jolie fille et qu'on arrive au bras de Gaspard La Genevraie, on ne doit pas trembler comme une pensionnaire! — A l'entrée de l'escalier de l'administration, René et Joseph serrèrent vivement la main de Mlle Sénéchal, et la quittèrent en lui criant : — Bon courage! — Puis La Genevraie l'introduisit dans le cabinet directorial.

Angèle s'imaginait que son audition aurait lieu dans ce cabinet ou au foyer; mais on la fit descendre sur la scène, qui lui parut presque sinistre avec ses vieux décors défraîchis, son plancher raboteux et ses recoins sombres. A l'extrémité d'une tringle descendant des frises, deux becs de gaz tremblotaient au-dessus de la tête de la jeune fille et promenaient sur cet ensemble maussade une pauvre lumière vacillante. Angèle, s'approchant de la rampe, distingua au-dessous d'elle les premiers fauteuils de l'orchestre, où s'étaient assis La Genevraie et le directeur; derrière, la vaste salle arrondissait sa profondeur vague. Au bord des loges béantes pendaient de longues toiles destinées à protéger les velours et les dorures; sur les siéges de l'orchestre et du parterre, les mêmes housses verdâtres s'étendaient comme des linceuls. C'était lugubre et glacial. Dans cette quasi-obscurité, adieu l'effet de cette luxueuse toilette noire sur laquelle Mme Sénéchal avait compté pour achever de séduire la direction! Seul le pompier de service, qui bâillait contre un portant, aurait pu en apprécier la coupe élégante; mais il restait impassible et astiquait imperturbablement la boucle de son ceinturon avec le revers de sa manche.

Sur un signe amical de La Genevraie, Angèle rassembla tout son courage, et commença la grande plainte de Phèdre, à la fin du quatrième acte :

. . . . . . Ah! douleur non encore éprouvée,
A quel nouveau tourment je me suis réservée!

C'était un de ses rôles les mieux étudiés, un de ceux qu'on ap-

plaudissait le plus frénétiquement à la salle Corneille. Elle dit le premier couplet avec assez de passion; sa voix vibrait juste, et elle trouva des accens fort touchans pour rendre ces deux vers :

Ils suivaient sans remords leur penchant amoureux.
Tous les jours se levaient clairs et sereins pour eux.

Elle entendait La Genevraie murmurer en sourdine : — Superbe! hein! quelle voix pénétrante, quel geste, quelle poésie! — Le directeur, vieux comédien aux moustaches teintes, aux yeux clignotans et à l'air paterne, se contentait de secouer la tête et éteignait l'enthousiasme de Gaspard sous des chut prudens. Angèle termina sa tirade au milieu de ce silence peu encourageant. L'un des régisseurs la pria de passer au répertoire moderne. Elle avait choisi le fragment de scène où Marion De Lorme se traîne aux genoux de Louis XIII et demande la grâce de Didier. Bien qu'elle le débitât avec toute l'énergie dont elle était capable, elle sentit que son auditoire n'était pas *empoigné*. Sa voix, assez puissante dans un salon, semblait grêle dans cette vaste salle; les vers qu'elle lançait ne passaient pas la rampe, sa physionomie délicate n'avait pas ces grands traits largement accentués qui donnent à l'actrice un masque tragique, son geste nerveux et saccadé manquait d'ampleur. La Genevraie, redevenu muet comme un poisson, ne se sentait plus en humeur d'applaudir. — C'est un *four!* se disait-il intérieurement, tandis que les derniers vers de la tirade allaient se perdre dans le vide de la salle... Le directeur était remonté sur la scène et adressait pour la forme quelques complimens à Angèle. A leur tour, les régisseurs lui prodiguaient cette menue monnaie de l'éloge banal qui ne tire pas à conséquence, mais de promesses sérieuses point.

— Eh bien! mon cher, que décidez-vous? demanda La Genevraie au directeur.

— J'écrirai à mademoiselle, j'ai besoin de réfléchir et de causer avec ces messieurs; mais d'ici à huit jours je vous promets une réponse.

Là-dessus on se quitta fort courtoisement. — Corbleu! ma mie, s'écria La Genevraie, quand il fut sous les galeries de l'Odéon, ne prenez pas cette figure d'enterrement; ça marche, l'affaire est lancée! — Il voyait l'air attristé d'Angèle, et croyait devoir la remonter, préférant dépenser sa verve en formules laudatives plutôt que d'avoir à subir une scène de larmes.

— Croyez-vous? dit la jeune fille d'une voix mal assurée, ces messieurs m'ont paru si froids!

— Ils sont toujours de même. C'est un calcul; ils craindraient, en montrant leur enthousiasme, de vous rendre trop exigeante sur

le chapitre des appointemens. Vous ne connaissez pas encore ces gens-là; ce sont des ladres verts.

— Ainsi vous pensez que je n'ai pas été trop mauvaise? reprit Angèle.

— Vous avez été superbe, et vous enfoncerez toutes les petites *grues* de leur théâtre.

Il parla si bien qu'il lui rendit confiance. Hélas! elle avait tant besoin d'espérer qu'elle ne fut pas difficile à convaincre. Quand on arriva rue Monsieur-le-Prince, on trouva la mère Sénéchal qui attendait dans la loge du concierge. — Eh bien! s'écria-t-elle avec pétulance, de combien est l'engagement?

— Rien n'est encore décidé, répondit Angèle en souriant, mais M. La Genevraie assure que les choses sont en bonne voie.

— Oui, oui, répéta ce dernier, l'affaire est dans le sac, ces messieurs sont enchantés, et nous aurons une réponse avant huit jours.

Mme Sénéchal n'en demandait pas davantage. Elle était persuadée du succès de sa fille, et pour elle la réponse ne pouvait être qu'affirmative. — Ils seront bien trop heureux de t'avoir! dit-elle en époussetant la belle robe noire. — René et Joseph étaient accourus. La Genevraie leur raconta avec force embellissemens tous les incidens de l'audition. Joseph fut de nouveau embrassé, Angèle serra tendrement la main de René, puis on dîna gaîment dans la petite salle à manger, on trinqua au succès de la débutante, et La Genevraie les emmena tous au spectacle.

Dès le lendemain, sans perdre une minute, Mme Sénéchal, avec l'aide de Joseph, s'occupa de son emménagement rue de Rennes. Tout en tracassant, elle bouillait d'impatience, et à toute heure descendait chez le concierge pour voir si le facteur n'avait rien apporté. L'anxiété d'Angèle était au moins égale à celle de sa mère. A mesure que les journées s'écoulaient, sa confiance diminuait. Elle avait la fièvre, perdait l'appétit, et souffrait de nouveau de cette surexcitation nerveuse qui avait précédé son départ de Bay. Ses accès de somnambulisme la reprenaient, et une nuit sa mère la trouva marchant tout endormie à travers la salle à manger. Elle était à demi vêtue et murmurait des paroles incohérentes. — Je veux sortir, disait-elle, on m'attend au théâtre! — Pauvre mignonne, pensait la mère Sénéchal, l'amour de son métier la tient jusque dans son sommeil! — Alors, avec de tendres précautions, elle la reconduisait jusqu'à son lit, et la contraignait doucement à s'y recoucher toute frissonnante.

Quand la plupart des meubles furent transportés rue de Rennes, Mme Sénéchal constata que le modeste mobilier qui décorait encore assez convenablement le petit logement de la rue Monsieur-le-

Prince paraissait misérable dans cette maison neuve. Les rideaux de calicot blanc, les chaises de noyer et les fauteuils dont le crin perçait l'étoffe éraillée, juraient piteusement à côté des peintures fraîches et des moulures dorées. Les concierges, dont la loge ressemblait à un salon, jetèrent un regard de dédain sur ces meubles fanés que les déménageurs transportaient au cinquième. La vieille dame en fut profondément humiliée, et une nouvelle lubie lui traversa le cerveau. Il dépendait encore de la succession de son mari deux ou trois vignes valant environ quinze cents francs. Elle résolut de battre monnaie avec ces derniers lopins de terre. Pour mettre rapidement ce projet à exécution, il fallait retourner à Bay, et il lui en coûtait de s'absenter avant la réception de la lettre de l'Odéon; mais elle fit promettre à Joseph de lui envoyer un télégramme dès qu'on serait fixé sur le taux de l'engagement. Elle songeait, non sans un certain orgueil, à l'effet que produirait aux yeux de ses anciennes voisines l'arrivée d'une dépêche télégraphique proclamant la bonne fortune de sa fille. Un matin donc, après avoir installé Angèle rue de Rennes, elle l'embrassa tendrement, promit d'être de retour dans une huitaine, et partit par le train de midi.

Restée seule, la jeune fille s'occupa d'arranger son nouveau nid. Elle ouvrit la fenêtre de sa chambre, qui donnait sur des jardins; un tiède soleil de mars y pénétra et jeta sur les meubles clair-semés une joyeuse gerbe lumineuse. Elle était occupée à accrocher des rideaux à la croisée quand on sonna. C'était René. Il entra gaîment, tenant un gros bouquet de violettes qui embaumait. — J'ai voulu être le premier à décorer votre chambre, dit-il en lui offrant son bouquet.

— Merci! répondit-elle en prenant les fleurs et les mains du poète tout ensemble. — Elle posa le bouquet dans un vase et plongea sa jolie figure dans les violettes, qu'elle respira longuement. — Quelle bonne odeur! s'écria-t-elle, cela sent le printemps! — Puis, retournant à ses rideaux, elle demanda la permission d'achever sa besogne.

Elle s'était élancée sur une chaise et avait passé une tringle dans l'ourlet de la mousseline. Ses bras levés laissaient voir dans toute sa beauté le modelé moelleux et pur de son buste; en même temps le bord de sa jupe découvrait par momens ses petits pieds, qui se haussaient sur leurs pointes. Sa tête rejetée en arrière était baignée par un rayon de soleil qui mettait dans ses cheveux comme une auréole d'or. Jamais René ne l'avait vue si séduisante. L'air du dehors agitait légèrement les bouts flottans de son ruban de cou. Ses yeux cernés et son teint pâli par les émotions de la semaine s'harmonisaient avec le négligé de sa toilette. Des Armoises l'admirait et oubliait de parler.

— Voilà qui est fait! dit-elle en sautant sur le parquet.

Elle prit une chaise basse et s'assit près du fauteuil du poète. — Maintenant je suis toute à la conversation. Avez-vous pensé un peu à moi depuis que nous ne nous sommes vus? — Elle le regardait de bas en haut en souriant de ce sourire original qui retroussait un des coins de sa bouche et donnait à sa physionomie une expression si piquante.

— Beaucoup! répliqua René. Vous sachant inquiète, je suis passé hier à l'Odéon, et j'y ai laissé votre nouvelle adresse en insistant pour avoir une prompte réponse.

— Ah! cette réponse! soupira Angèle; si vous saviez avec quelle agitation je l'attends!.. Si j'allais essuyer un refus!

— Le théâtre vous tient donc bien au cœur?

— Un peu; mais il y a une chose à laquelle je tiens surtout : votre amour, et après un échec aussi humiliant il me semble que vous m'aimeriez moins.

— C'est injurieux, ce que vous me dites là! — En même temps un éclair d'orgueil brillait dans ses yeux noirs. — Ce que j'aime en vous, ce n'est pas l'artiste, c'est Angèle, sachez-le bien.

— Vous m'aimeriez toujours, même si j'étais pauvre et en haillons?

— Enfant! s'écria-t-il avec un accent de protestation; mais son sourire avait disparu, et un léger nuage passa sur ses traits. — A cet artiste épris de luxe, amoureux de belles choses, la pauvreté ne présentait qu'une image grimaçante. L'idée de la misère détonait comme une fausse note dans la musique de l'amour. — A quoi songez-vous là? reprit-il brusquement. La femme que j'aime n'aura, Dieu merci, rien à craindre de la misère, et jamais, moi vivant, des haillons ne dépareront sa beauté.

Ils redevinrent un moment silencieux, tandis que par la fenêtre ouverte on entendait le sifflement allègre des merles épars dans les jardins du voisinage. Angèle demeurait songeuse. Ses longs cils baissés donnaient à sa figure une suave expression de chasteté mélancolique et de passion contenue. René contemplait avec admiration cette jeune fille si innocente à la fois et si tendre, et se sentait sourdement troublé. Jusque-là le frais parfum de la fleur d'amour encore en bouton avait suffi à son imagination et à ses désirs; mais par cette printanière après-midi, dans cette chambrette ensoleillée, la jeunesse tout à coup se mit à parler en maîtresse dans ce cœur de poète, où la fougue passionnée tenait plus de place que la tendresse. Il saisit les mains d'Angèle, l'attira près de lui et posa ses lèvres impatientes sur les yeux de la jeune fille. Elle fut d'abord étourdie par cette caresse; mais au moment où René, enhardi, allait la serrer dans ses bras, elle se dégagea rapidement. — Non!..

pas ainsi! dit-elle en se reculant, tandis que son cou, ses joues et son front se couvraient d'une subite rougeur.

Elle le regardait d'un air à la fois si chaste, si aimant et si attristé, que des Armoises en fut touché, et, bien que le désir grondât en lui, il s'arrêta, retenu par un sentiment d'intime délicatesse.
— Il se fait tard, ajouta Angèle en allant regarder l'horloge de la salle à manger afin de cacher son trouble, il faut nous quitter; mais je vous verrai demain, n'est-ce pas?

— Demain? Non, répondit René, un peu mécontent d'avoir obéi si vite; j'ai promis cette journée à ma mère, qui se plaint de mes absences et prétend que je la délaisse.

— Eh bien! après-demain, de bonne heure. — Elle lui tendit les mains, et avec une grâce charmante : — Aimez-moi bien, dit-elle, allez, j'en vaux la peine!

Et ils se séparèrent, lui, tout bouillant de passion mal contenue, elle, toute nerveuse et troublée. Une fois seule, elle rentra lentement, se pencha vers le bouquet de violettes et prodigua aux fleurs les baisers qu'elle avait refusés à René; puis elle s'assit dans le fauteuil qu'il venait de quitter et demeura longtemps pensive.

Un coup de sonnette la tira de sa rêverie. Le concierge apportait une lettre dont l'aspect seul lui causa un violent battement de cœur. C'était une enveloppe bleue, carrée, portant son nom, et à l'un des angles, ces mots imprimés : *théâtre impérial de l'Odéon.* Elle s'enfuit toute pâle dans sa chambre, tournant et retournant la lettre dans ses doigts tremblans, et n'osant l'ouvrir. Cette enveloppe contenait sous ses plis tout son avenir peut-être... Brusquement, d'une main nerveuse, elle la déchira et en dévora le contenu. — Hélas! c'était une réponse polie dans laquelle, tout en rendant justice à son talent, le directeur l'informait que la troupe de l'Odéon était au complet, et que pour cette année il ne pouvait engager une nouvelle pensionnaire... On ne lui laissait pas même entrevoir une vague espérance pour l'avenir; rien qu'un refus impitoyable, déguisé sous des formes courtoises!.. Son cœur se serra, sa bouche devint sèche, ses yeux immobiles restaient fixés sur ce chiffon de papier bleu qu'elle avait laissé tomber et que le vent de la fenêtre faisait frémir par instans comme une chose vivante... Ses doigts déchiraient en fragmens menus le vélin de l'enveloppe et les portaient machinalement à ses lèvres. Refusée! — Qu'allait dire sa mère au retour? Comment allaient-elles vivre toutes deux? Cet engagement, si anxieusement attendu, avait été escompté d'avance; depuis huit jours, on avait largement entamé la réserve d'argent, les dettes criardes grossissaient, Angèle voyait venir la gêne, pis que la gêne, la misère, cette misère en haillons dont le nom seul avait tout à l'heure presque glacé l'expansion de René.

Au milieu de ce naufrage, il ne lui restait plus que son amour, et cet amour lui-même résisterait-il longtemps aux épreuves de la mauvaise fortune?.. Une peur horrible de perdre René la fit frissonner de la tête aux pieds. Elle aurait voulu pouvoir pleurer, mais ses yeux demeuraient secs, le sang seul lui montait à la tête, et ses tempes étaient comprimées comme dans un étau.

Par momens, une douleur aiguë traversait son cerveau et paralysait sa pensée. Alors elle essayait d'oublier ce qui venait de se passer; ses yeux, fuyant l'aspect de cette chambre devenue odieuse, se tournaient vers la fenêtre ouverte sur un large pan de ciel bruni par l'approche du soir. Des cloches d'église tintant dans l'éloignement reportaient son esprit vers les jours d'autrefois, quand, accoudée à sa croisée de la rue de Savonnières, elle écoutait les claires sonneries de la ville haute. — Oh! le temps passé, les heures insouciantes, comme elle aurait souhaité de les ressaisir!.. Cette banale maison aux minces cloisons traversées par les mille bruits vulgaires des ménages parisiens, cet appartement vide de souvenirs et où venaient de sombrer ses espérances, lui faisaient maintenant horreur. Elle regrettait l'intimité familière de son vieux logis de province où l'on entendait le bruit de l'eau courante dans la semaine et le chant des vêpres le dimanche. Que ne pouvait-elle s'y réfugier ce soir, emportée avec les notes argentines qui s'envolaient là-bas dans le crépuscule! Son attention s'attachait avec une ténacité fiévreuse à cette musique lointaine; elle en suivait les ondulations sonores, elle se berçait dans ce balancement aérien; il lui semblait que tout son être vivait de la vie des cloches, se répandait avec elles dans l'espace, et s'y enfonçait bien haut, bien loin!.. C'était une singulière attraction, une sorte de possession magnétique.

Le froid de la nuit la fit sortir de cette extase. Elle ferma la fenêtre, puis, brisée, malade, enfiévrée, elle voulut déboutonner sa robe, n'en eut pas la force et se jeta tout habillée sur son lit, où elle s'endormit avec une sensation profonde de fatigue et d'abattement. Un cauchemar étrange la poursuivit dans son sommeil; elle rêva qu'on l'avait ensevelie vivante dans un cercueil échoué au fond du canal de la rue de Savonnières; au-dessus de sa bière, l'eau coulait à pleins bords, et à travers cette haute nappe liquide elle entendait au loin les voix sonores des cloches de la ville haute. Alors elle voulait soulever le couvercle du cercueil, elle déchirait ses doigts aux planches résistantes, et toujours à travers le bruit de l'eau les cloches retentissaient... Elle se réveilla en sursaut et se trouva debout près de la porte du carré, dont ses doigts tâtaient la serrure. Chacun connaît la sensation d'égarement que produit un réveil subit dans une pièce où on couche pour la première fois. An-

gèle ne se rendait plus compte du lieu où elle était. La place des fenêtres, l'aspect des murailles nues, la disposition même des meubles noyés dans l'ombre, tout lui était nouveau et effrayant. Un rayon de lune tombant d'une croisée sans rideaux et donnant aux objets une physionomie inconnue acheva de troubler ses idées, brouillées par la fièvre. Était-ce délire ou hallucination ?.. Les craquemens des boiseries, le frémissement d'une jalousie mal attachée, tous ces menus bruits, indifférens pendant le jour, prirent pour ses nerfs impressionnables une intensité terrifiante. Le rayon bleuâtre de la fenêtre se mouvait comme un fantôme; elle crut entendre des chuchotemens dans l'ombre, elle prit peur, poussa un cri, et, ouvrant la porte du carré, s'enfuit dans l'escalier.

Le gaz était éteint, mais la lune, sur laquelle le vent chassait des nuages, promenait lentement le long des marches des losanges bleuâtres qui avaient l'air de descendre avec Angèle. Sa peur redoubla; dans son angoisse maladive, elle se croyait poursuivie par l'étrange bruit qui l'avait poussée hors de sa chambre. Elle arriva rapidement dans le péristyle, plein de ténèbres, et chercha la porte de la loge en appelant d'une voix plaintive le concierge. Celui-ci, réveillé à moitié, et croyant qu'un des locataires voulait sortir, tira machinalement le cordon et se rendormit. Le courant d'air entr'ouvrit la porte, et tout au fond du péristyle noir Angèle aperçut tout à coup devant elle la clarté de la rue baignée par la lune. Cette clarté avait quelque chose de pacifique et d'attirant; n'osant retourner en arrière, toujours poursuivie par la même terreur maladive, la jeune fille s'élança dehors.

Elle marcha droit devant elle et s'engagea dans la rue de Vaugirard, complétement déserte. L'humidité de la nuit, loin de diminuer sa fièvre, la redoublait. Des lambeaux de pensées s'agitaient confusément dans sa tête. Au milieu de ce désordre, une idée tenace persistait seule : c'est que, très loin, à un bout de Paris, il y avait une gare pleine de lumières, toute bruissante de convois prêts à partir, et que là elle trouverait le train de Bay. Partir, s'en aller à Bay, — ce désir seul se formulait nettement dans son cerveau; cette gare lointaine, elle en cherchait le chemin dans la nuit, et ne pouvait plus le retrouver. Elle s'était égarée dans le réseau de petites rues s'étendant entre le Luxembourg et la rue de Rennes, et elle ne parvenait plus à en sortir. A la fin, ses pieds, chaussés de pantoufles, se meurtrirent aux angles des pavés, ses jambes lasses plièrent; n'en pouvant plus de fièvre et de fatigue, elle se laissa tomber dans l'encoignure d'une porte et s'y blottit. Son rêve l'avait reprise, ses oreilles tintaient, il lui semblait entendre des bruits d'eau et de cloches. Elle était là depuis quelque temps déjà, grelottante, la tête courbée sur sa poitrine, quand une main lourde

se posa sur son épaule et la secoua vivement. — Hé! la petite mère, dit la voix d'un sergent de ville, ce n'est pas un endroit pour dormir; il faut rentrer chez vous!

Elle frissonna et le regardant avec des yeux grands ouverts : — Non, non, murmura-t-elle, je veux partir.

— Où demeurez-vous?

Pas de réponse, seulement de temps en temps ces mêmes mots répétés comme une plainte enfantine : — je veux m'en aller,... je veux m'en aller!

— Eh bien! partons! reprit l'agent en passant son bras sous le sien. — Elle se leva et le suivit docilement. Ils prirent une rue latérale, à l'angle de laquelle luisait le feu d'une lanterne rouge, et quelques instans après Angèle se trouva au poste de police, dans une salle étroite garnie de lits de camp. Elle s'était assise sur le bord de l'un des lits et continuait à supplier qu'on l'emmenât « là-bas!.. » La lourde chaleur du poêle finit par agir sur elle et par l'engourdir pendant le reste de la nuit. Au matin, on la réveilla pour la conduire chez le commissaire, dont le bureau était situé dans une pièce voisine. Le sommeil lui avait rendu un peu de calme, sa fièvre s'était apaisée, et son esprit avait retrouvé un peu de sa lucidité. Elle regarda d'un air effaré le triste endroit où on l'avait amenée, se leva brusquement et supplia les agens de la laisser sortir; mais, sans avoir égard à ses supplications, on la poussa violemment dans le bureau du commissaire.

Celui-ci venait de se lever et paraissait de fort mauvaise humeur. Le brigadier lui fit brièvement son rapport : — Une femme trouvée cette nuit, sous une porte, dans un état apparent d'ivresse ou de folie.

Angèle l'écoutait avec stupeur et tremblait de tous ses membres. — Votre nom? demanda sèchement l'officier de paix, tandis qu'en face de lui un expéditionnaire s'apprêtait à rédiger l'interrogatoire.

Elle répondit d'une voix faible comme un souffle et supplia de nouveau qu'on la laissât partir.

— Où demeurez-vous?

Elle le regardait d'un air inquiet et restait muette. La peur de se retrouver seule dans l'appartement de la rue de Rennes, jointe à une sorte de défiance instinctive de tout ce qui tient à la police, semblait la paralyser. Au lieu d'indiquer son adresse, elle insista de nouveau pour être conduite à la gare de l'Est, où elle promit de prendre le premier train allant vers Bay.

— Mais vous demeuriez quelque part à Paris? reprit le commissaire de sa voix la plus solennelle; dites-moi votre adresse, ou je vais être obligé de vous faire conduire au dépôt.

Toutes ces questions l'étourdissaient; la fièvre l'avait reprise,

elle ouvrait de grands yeux sans comprendre, et promenait lentement ses doigts sur ses lèvres closes. Sa bouche ne se desserra que pour murmurer de nouveau : — Laissez-moi m'en aller là-bas... chez mon père.

— Que fait-il, votre père?

— Mon père? — Elle tenta un effort pour rassembler ses idées, puis tout à coup éclata en sanglots : — Ah! s'écria-t-elle, il est mort! — Sa tête s'affaissa dans ses mains, et elle se mit à sangloter.

Les trois hommes assistaient d'un air ébahi à cette scène navrante. Le commissaire haussa les épaules, et, frappant de l'index son front orné d'une calotte de velours, il fit une grimace que l'agent traduisit en langage vulgaire. — Timbrée! grommela-t-il entre ses dents.

— Je veux partir, reprenait Angèle à travers ses larmes, laissez-moi retourner là-bas!

— Oui, on va vous y conduire, grogna le commissaire... Allez chercher une voiture, ajouta-t-il en signant l'interrogatoire, qu'il remit au sergent de ville.

Quelques minutes après, Angèle montait dans un fiacre en compagnie de l'agent. L'idée d'être reconduite à Bay l'avait calmée, et elle commençait à s'assoupir quand la voiture s'arrêta devant l'entrée spéciale de la préfecture de police qui mène à l'*infirmerie provisoire*. — Aux termes de la loi sur les aliénés, le *placement d'office* d'un malade s'effectue par l'intermédiaire de la préfecture de police, au vu du procès-verbal du commissaire. Amené à l'infirmerie du dépôt, le *présumé* aliéné est examiné par un médecin, qui donne son opinion motivée et expédie l'interné dans un asile, si la folie est constatée. — Dès les premiers pas qu'elle fit dans cette infirmerie, Angèle comprit qu'on l'avait trompée. A la vue de ces deux rangées de cellules séparées par un couloir où se promenait un gardien, en entendant les plaintes sourdes qui s'échappaient de ces cabanons, une terrible épouvante la saisit. Elle voulait s'enfuir; mais le gardien, en homme habitué à de pareilles scènes, la poussa, malgré ses supplications, dans une cellule vide dont il referma brusquement la porte. — Elles sont toutes les mêmes, dit-il en maintenant le guichet entre-bâillé, j'aime mieux avoir affaire à dix fous qu'à une folle...

Folle! Ce mot cruel secoua violemment le cerveau d'Angèle. Une lueur douloureuse éclaira soudain son esprit; la mémoire lui revenait; elle tentait de douloureux efforts pour rassembler ses idées et se prouver à elle-même qu'elle avait encore sa raison. Pendant ce temps, les imprécations qui partaient des cellules voisines la glaçaient de terreur. Elle se demandait ce qu'elle avait fait pour être

jetée dans cet enfer, et de nouveau son intelligence sombrait dans le cauchemar. Ce fut dans cet état qu'elle comparut devant le médecin chargé de la visite.

Ce médecin était un homme mûr, grave, cravaté de blanc et aux formes onctueuses. La vue de ce personnage aux allures d'homme du monde et à la parole caressante rendit à Angèle un peu d'espoir et de présence d'esprit. Elle le supplia de la prendre en pitié, et lui conta de son mieux, sans trop de suite pourtant et avec une grande animation, tout ce dont elle se souvenait : le départ de sa mère, la lettre de l'Odéon, l'épouvante de la nuit, sa fuite de la maison de la rue de Rennes. Le docteur l'écoutait d'un air attentif: la beauté de la jeune fille, la musique de sa voix semblaient lui faire impression. Un moment il parut perplexe. Les discours d'Angèle étaient sensés, bien que ses yeux brillans, son geste nerveux, son air étrange, trahissent une vive exaltation; mais, pour tout aliéniste, un fou, si raisonnable qu'il paraisse, peut à un moment donné devenir un danger public. Le médecin chargé de la visite avait pour principe que la lucidité de l'esprit n'exclut pas le défaut d'équilibre dans la raison. Cette jeune fille était intéressante, à la vérité, et il se sentait ému; mais on ne l'avait pas délégué au dépôt pour faire du sentiment. — Eh bien, soit! mon enfant, dit-il en passant lentement sa main sur son menton rasé, nous allons vous rendre la liberté; je vais donner l'ordre de vous reconduire rue de Rennes.

— Oh! non, pas là! s'écria-t-elle, et l'angoisse qu'elle éprouvait fut si forte qu'elle se remit à trembler.

— Et pourquoi? continua-t-il d'une voix perfidement insinuante, n'est-ce pas là que vous demeurez?

— Non, non!.. j'y ai peur, murmura-t-elle en baissant la tête.

— Peur de quoi?

— De tout!.. Des cloisons qui craquent, des rayons de lune qui glissent la nuit sur le parquet, des chuchotemens qui bourdonnent près de moi, comme si on me parlait à l'oreille.

— Ah! vous entendez des voix?

— Oui!.. des voix étranges qui me donnent la fièvre.

— C'est bien cela, murmura l'aliéniste en se souriant à lui-même, — et il rédigea son certificat : « monomanie mélancolique avec délire partiel, hallucination de l'ouïe. » Puis, sonnant et faisant signe au gardien d'emmener Angèle : — A Sainte-Anne! dit-il de sa douce voix mielleuse.

André Theuriet.

(La troisième partie au prochain n°.)

L'UKRAINE

ET

SES CHANSONS HISTORIQUES

I. Antonovitch et Dragomanof, *Istoritcheskia piesni malorousskago naroda,* Kief 1874. — II. Routchenko, *Tchoumatskia narodnia piesni,* Kief 1874. — III. Roussof et Lissenko, *Kobzar Ostap Veresaï,* Kief 1874. — IV. *Zapiski iougo-zapadnago otdiela imp. roussk. geogr. obchtchestva,* Kief 1874. — V. Tchoubinski, *Troudy ethnograf.-statistitcheskoï expeditii v iougo-rouskii kraï,* Saint-Pétersbourg 1874. — VI. Koulich, *Istoria vozsoédinenia Roussi,* Saint-Petersbourg 1874. — VII. Koulich, *Zapiski o ioujnoï Roussi,* Saint-Pétersbourg 1856-57. — VIII. *Drevnaïa i novaïa Rossia,* Saint-Pétersbourg, avril 1875.

I.

La première fois que j'eus occasion de faire connaissance avec la poésie populaire de l'Ukraine, c'est en août dernier. Parmi les Russes et les étrangers venus au congrès archéologique de Kief, beaucoup étaient curieux de voir un de ces *kobzars,* chanteurs ambulans dont la mémoire est un vaste répertoire d'anciennes ballades, et dont le type tend chaque jour à disparaître. La Société géographique s'était mise en rapport avec un de ces artistes, et par une belle soirée d'été on se réunit pour l'entendre dans un bosquet des jardins de l'université. Le chanteur, comme la plupart de ses confrères, est aveugle. Son costume est celui des paysans : un large pantalon petit-russien qui plonge dans de lourdes bottes de cuir, un bonnet de peau de mouton, une *svita* ou souquenille de laine grossière, dont la couleur est à peu près celle de la poussière des routes. On le fit asseoir sur une escabelle, et les auditeurs formèrent autour de lui un cercle qui devenait à chaque instant plus

nombreux. Une seule lampe, presque enfouie dans la verdure, éclairait en plein le visage du *kobzar*, dont la voix retentissait dans la nuit aussi nette qu'un chant de rossignol. Son nez épaté, sa grande bouche aux lèvres minces, étaient vulgaires, malgré sa barbe grise de patriarche; la partie inférieure du visage rappelait qu'Ostap Vérésaï n'était qu'un pauvre vagabond; elle semblait garder l'empreinte des misères triviales et des humiliations de sa vie errante; mais sûrement ce grand front, haut et bombé, tout ridé et dénudé, ces paupières closes, profondément enfoncées et comme perdues sous d'épais sourcils, avaient leur noblesse, et portaient comme la trace de pensées et de méditations supérieures à la condition de cet homme.

Ce *kobzar* n'est pas un poète dans le sens propre du mot : il n'a rien créé, il ne fait que garder le trésor de poésie populaire que lui ont transmis ses devanciers; mais ces mélodies héroïques dont il berce sa méditation, ces fiers exploits sur lesquels revient obstinément sa pensée, ont donné une certaine élévation à son esprit et une certaine dignité à ses traits. Son existence diffère peu de celle que les légendes grecques assignent à Homère lui-même. Le paysan Ostap Vérésaï est l'héritier le plus direct de ces anciens chantres de la Slavie, qui au VIe siècle se présentèrent à l'empereur grec Maurice une cithare à la main, et qui venaient en ambassade des bords de la Baltique à ceux du Bosphore; il est le légitime successeur de Boïane et des autres « rossignols du temps passé » que l'on voit figurer à tous les festins des princes russes, célébrant la gloire des *bogatyrs* et la splendeur des dieux, et dont on récompensait les chants avec l'or et les riches étoffes de la Grèce; il est un des tard-venus de cette vaste corporation d'artistes qui sous différens noms a existé à l'âge héroïque chez tous les peuples : aèdes ioniens, scaldes scandinaves, bardes des Gaules et de la Germanie, trouvères et jongleurs de la vieille France. Par sa vie errante et son infirmité, le *kobzar* aveugle de la Petite-Russie rappelle plus complétement que tout autre le type des Homères grecs; il renoue directement le temps présent à l'antiquité classique, et, quand le dernier de ces hommes aura disparu, les récits des anciens sur le chantre d'Achille paraîtront moins vraisemblables : on cessera d'en avoir sous les yeux la vivante illustration. Or le temps où il n'y aura plus de *kobzars* dans la Petite-Russie n'est pas bien loin. Ostap en a connu dans sa jeunesse un grand nombre; aujourd'hui, à l'entendre, il n'en existe plus que deux, le vieux Trikhon à Boubni, le vieux Antoine à Vetchirki, et il ne sait pas s'ils vivent encore. Lui-même a aujourd'hui soixante-douze ans, et il a subi bien des épreuves dans cette longue carrière. Déjà les *kobzars* Arkhip Orgitski et André Chout, de la bouche desquels M. Koulich a recueilli, il y a

ingt ans, tant de belles chansons, sont allés rejoindre les anciens. eut-être ai-je entendu à Kief le dernier de ces rhapsodes de la teppe. On comprend avec quel intérêt notre public d'archéologues coutait ce vieux chanteur aveugle lorsque pensif et grave, sa *ban-oura* entre les bras, comme étranger au monde qui l'entourait, il emblait se redire à lui-même les chants du passé.

La *kobza* ou la *bandoura* est un instrument à cordes qui rappelle a mandoline par son fond arrondi, mais qui est beaucoup plus rande. Elle est tendue de douze cordes dont six seulement vont 'enrouler aux chevilles qui sont dans la tête de la *kobza;* six utres plus petites s'attachent à des pitons placés sur le pourtour le la table d'harmonie. Le son de cet instrument est fort doux; aussi lans les fêtes de village, lorsqu'il s'agit de danses ou d'amusemens ruyans, les paysans donnent-ils la préférence à la *lira*, sorte de ielle aux sons criards et tapageurs. En revanche, la *kobza*, instru-nent discret et ami des nuances, est précisément ce qu'il faut pour ccompagner les chansons historiques, — les *doumas*, comme on les ppelle par opposition aux *bylines* de la Grande-Russie : elle ne ouvre pas la voix du chanteur, elle permet d'entendre distincte-nent chaque parole; or pour le peuple ce sont les paroles qui sont mportantes. Il en était de même, je pense, pour les auditeurs d'un hapsode grec ou d'un trouvère français. Ce qui les intéressait vant tout, c'étaient les exploits d'Ulysse dans la caverne de Poly-hème ou de Roland dans le val de Roncevaux. Pour ce public des ges épiques, la musique ne vient qu'en seconde ligne. Son rôle est ncore considérable cependant : elle ajoute à la force des sentimens que fait naître le récit, elle rend les émotions plus intimes et plus énétrantes, elle remue et amollit les cœurs, elle rend l'attendris-ement et les larmes plus faciles. Elle souligne les effets drama-iques comme le trémolo que dans nos théâtres l'orchestre fait en-endre à certains endroits pathétiques de la pièce. Cette musique les chansons historiques de l'Ukraine, je ne saurais en donner une dée plus juste qu'en résumant les observations d'un compositeur listingué de la Petite-Russie, M. Lissenko.

L'air sur lequel se déclament les vers d'une ballade présente assez eu de richesse et de variété mélodique, mais il admet une infinité l'inflexions vocales, de vibrations fugitives et insaisissables qu'il est resque impossible de noter. La gamme qui lui sert de base est mi-eure, et c'est à peine si trois ou quatre fois dans le cours d'une *ouma* le chanteur repasse à un autre mode. Une phrase musicale e compose pour ainsi dire de deux membres : le premier est une spèce de récitatif où la note fondamentale de la gamme se reproduit vec insistance autant de fois qu'il y a de syllabes dans les paroles chanter, sauf pour les deux dernières syllabes qui s'achèvent en

deux notes plus prolongées, sur la quarte ou la quinte; l'autre membre est, à proprement parler, la phrase musicale : il est plus développé, le chanteur se plaisant à le moduler et à lui imprimer le caractère mélancolique qui domine dans toute cette mélodie. Quelquefois le sentiment d'angoisse ou de tristesse, devenant tout à coup plus aigu, se traduit par un cri, un sanglot, en dehors de toute gamme. On conçoit qu'une musique si libre, qui s'attache avant tout à suivre et à exprimer tous les mouvemens de la passion, ne se laisse pas assujettir à un rhythme. Le chanteur reste absolument maître de sa mesure. Quant à l'accompagnement du chant, la ritournelle qui reprend après chaque vers, ils reproduisent, à peu de chose près, la même phrase que le chant. De toutes ces particularités il résulte une mélodie très originale, toute particulière à la Petite-Russie; un auditeur doué du sens musical distinguera du premier coup un air ukrainien d'un air de la Grande-Russie.

Outre les *doumas*, Ostap Vérésaï sait aussi des cantiques spirituels sur l'enfant prodigue, le grand saint Nicolas, le jugement dernier. Il sait des couplets satiriques d'un genre assez libre, comme *la Femme de hussard*. Le Petit-Russien est jovial par momens : à ses accès de mélancolie succèdent aisément des accès de gaîté; quand Ostap chante une de ces facéties, il faut le voir se trémousser, se dandiner de droite à gauche, et tirer de son gosier comme de sa *kobza* les notes les plus bizarres. Même s'il s'agit d'un air à danser, il se lève et se démène en cadence; on le prendrait pour un jeune cosaque à le voir plier alternativement ses jarrets et lancer en avant ses lourds talons comme dans une bourrée auvergnate. Cependant ce sont les chansons historiques qui ont toutes ses préférences : telles sont l'histoire des trois frères qui s'enfuirent des prisons turques d'Azof, de la veuve qui est chassée de sa maison par ses fils, de Féodor Bezrodni, le brave compagnon qui expire de ses blessures dans le désert, mais surtout la tempête de la Mer-Noire. Et vraiment la chanson héroïque va mieux à son talent, à son air grave, à sa grande barbe, à son infirmité presque auguste. C'est la science de ces nobles ballades qui le relève à ses propres yeux. Il les a apprises de ses maîtres, qui eux-mêmes les tiennent de leurs devanciers, et de *kobzar* en *kobzar* elles remontent dans les siècles lointains. Il ne doute pas que l'origine n'en soit divine. Il a souvent disputé à ce propos avec le pope de son village, qui apparemment les enveloppait dans la commune réprobation formulée par l'église grecque contre les « jeux et chansons diaboliques. » Un vieux cosaque osa un jour les attaquer en sa présence et soutenir qu'elles étaient une invention des hommes : c'était perdre son temps que de les écouter. « Quand j'entendis ces paroles, raconte Ostap, je sentis mon cœur bouillonner de courroux. Je crois que je l'aurais

tué, si j'avais pu. — Et de qui donc viennent-elles, lui dis-je, si ce n'est pas de notre seigneur Jésus-Christ? N'est-il pas écrit qu'il est descendu sur la terre pour nous amener au royaume des cieux et nous délivrer de toute peine? »

Les chansons qui célèbrent les exploits des héros contribuent donc au salut au même titre que les préceptes de l'Évangile. Comme eux, elles viennent de Dieu pour l'édification et le bonheur des hommes. Le *kobzar,* à ce point de vue, n'est plus un simple vagabond : il est un ministre du ciel; bien que le prêtre orthodoxe le repousse, il partage avec lui la prêtrise. C'est ainsi que les bardes gaulois participaient aux priviléges sacerdotaux de nos druides, ne formaient avec eux qu'une même église. Écouter de belles *doumas* est œuvre pie. Leurs vers ont cette vertu divine que déjà le grand poète hindou attribuait à ceux du Ramayâna : « Heureux qui lit tout ce livre! heureux qui seulement en lit la moitié! Il donne la sagesse au brahme, la vaillance au chatria, la richesse au marchand. Si par hasard un esclave l'entend, il est anobli. Qui lit ce poème est quitte de ses péchés. » Ostap Vérésaï se rencontre sans le savoir avec le chantre de Rama. Aussi, quand il accorde son instrument pour une *douma,* ses traits prennent une gravité solennelle et un silence respectueux se fait autour de lui.

Le voilà qui chante sa pièce favorite, *la Tempête sur la Mer-Noire.* Un vaisseau monté par des cosaques vient d'être brisé par les vagues, et sur un de ses débris flottent au hasard trois naufragés. L'un d'eux est un pauvre diable sans famille, sans foyer. Nulle sœur, nulle vieille mère qui dans les villages du Dniéper prie le ciel pour lui. Aussi est-il le premier dont les doigts crispés lâchent la planche de salut et qui coule à fond. Les deux autres sont deux frères : suspendus sur l'abîme, ils versent des larmes amères et font leur examen de conscience. « C'est la prière de notre père et de notre mère qui sûrement nous châtie; quand nous sommes partis pour l'expédition, nous n'avons pas demandé leur bénédition ; bien plus, notre vieille mère, comme elle voulait s'approcher, nous l'avons repoussée de nos étriers. Hélas! nous avons eu trop d'orgueil. — Notre frère aîné, nous ne l'avons pas honoré comme un père; pour notre sœur nous n'avons pas eu assez de tendresse. Nous avons refusé à notre proche voisin le pain et le sel. Vraiment nous avons eu trop d'orgueil! — Nous sommes passés devant les églises de Dieu sans ôter notre bonnet, sans faire le signe de la croix sur notre visage, sans appeler à notre aide la miséricorde du créateur! » Mais cette prière de leurs parens, qu'ils ont méprisée et qui les condamne, voici que leur repentir sincère lui rend tout à coup son efficacité bienfaisante! Le ciel s'éclaircit, la Mer-Noire s'apaise; poussés vers le rivage, ils saisissent de leurs mains la pierre blanche

du rocher; ils ont pied « sur la terre, sur la terre riante, parmi le peuple baptisé, dans les villes chrétiennes. » Leur joie n'est tempérée que par un sentiment naturel de compassion pour le malheureux sans famille qui a péri sous leurs yeux parce que personne ne priait pour lui. Toutes ces ballades petites-russiennes sont dans une langue sonore, harmonieuse, pleine de voyelles. La rédaction en est sobre et concise : jamais de grands développemens. L'art du chanteur consiste donc à mettre chaque vers en relief et à en faire comme un petit poème musical. Le *kobzar* attaque ordinairement avec beaucoup d'énergie et de vivacité le premier membre de sa phrase, la partie de récitatif, comme l'appelle M. Lissenko; puis sur quelqu'une des syllabes du second membre sa voix prend de l'insistance, se déploie en fioritures d'une fantaisie mélancolique, tandis que sa main frémit nerveusement sur les cordes de la *bandoura*. On croit alors entendre le choc furieux des vagues, ou la voix mourante des naufragés, ou cette prière qui monte au ciel comme un vagissement d'enfant, dans le sifflement de la tempête. L'âme en est assombrie, comme si les bancs de brume et les nuées livides du Pont-Euxin s'étendaient sur elle. Après chaque vers, la phrase musicale, répétée sur l'instrument, sert à maintenir l'auditeur sous le coup de sa dernière émotion. Si le vers a une importance particulière, le chanteur le reprend une seconde fois en accentuant encore plus fortement la note mélancolique. L'effet de cette déclamation musicale est toujours très-grand sur un public petit-russien. Le peuple n'échappe jamais à cette impression; l'artiste lui-même, bien qu'il raconte pour la millième fois peut-être le danger et le repentir des deux frères, partage souvent l'attendrissement de son auditoire inculte. Il retrouve au contact de ces tristesses sympathiques toute la nouveauté de ses premières émotions; les larmes font trembler sa voix et viennent mouiller ses paupières d'aveugle. Le jour où je l'ai entendu, son cercle de lettrés subissait presque aussi complétement l'influence de ses mélodies qu'un cercle d'hommes du peuple. Pour quelques-uns, les souvenirs d'enfance, les réminiscences du village paternel donnaient une force nouvelle à ces accens, dont leur oreille de citadins s'était désaccoutumée. Plus d'une tête s'inclinait, rêveuse; personne ne songeait à applaudir le vieux chanteur pendant que, semblable à l'aveugle de l'élégie de Chénier,

..... Déchaînant les vents à soulever les mers,
Il perdait les nochers dans les gouffres amers.

Ce silence était pour lui une récompense plus haute et le gage d'un succès plus complet.

Une autre chanson du répertoire d'Ostap, souvent redemandée

ar son public, est intitulée *Pravda* (la vérité ou la justice); mais, vant de la commencer, il demande toujours pardon aux *messieurs* ui sont là des hardiesses qu'elle pourra contenir.

« Dans le monde, il n'est point de justice; de justice, on ne trouvera oint. Maintenant la justice vit sous les lois de l'injustice.

« Aujourd'hui la justice est en prison chez les *pans* (les seigneurs): injustice est assise à son aise avec les *pans* dans la salle d'honneur.

« Aujourd'hui la justice reste debout près du seuil; l'injustice trône vec les *pans* au haut bout de la table.

« La justice est foulée aux pieds par les *pans;* mais on verse à l'in-ustice l'hydromel dans les coupes.

« Dans le monde, il n'est point de justice; de justice, on ne trouvera oint. Et pourtant la justice dans le monde, c'est comme votre père et otre mère...

« Quand les enfans sont devenus orphelins et qu'ils n'ont plus ni aide i secours, ils pleurent, ils pleurent et ne savent que devenir. Ils ne euvent oublier leur mère défunte.

« Oh! notre mère, notre mère aux ailes d'aigle, où te trouver? On e peut t'acheter, ni te gagner.

« Ah! si nous avions les ailes des anges, comme nous volerions vers oi pour te voir!

« Car la fin du monde approche : même de son propre frère il faut voir défiance.

« Aller devant les tribunaux avec les gens?.. Pas de justice à espérer. l faut avoir de l'or et de l'argent pour assouvir les *pans.*

« *L'homme qui veut encore accomplir la justice,* que Dieu lui envoie e là-haut des jours de bonheur!

« Seul le Seigneur est la vraie justice. Il châtiera l'injustice, il bri-era les superbes. »

Cette chanson semblera peut-être un tissu de lieux-communs; nais que l'on songe à la signification que lui donnaient les griefs lu peuple, à l'énergie qu'elle empruntait à la déclamation du *kobzar.* u début, c'est toujours la même idée, celle de la justice debout rès du seuil, comme une mendiante, et de l'injustice assise au anquet des *pans,* qui se répète avec une fatigante monotonie; mais ette monotonie est celle des pensées douloureuses que l'esprit ourne et retourne avec une volupté poignante, et de l'obsession esquelles on ne peut s'affranchir. Si les expressions semblent un eu vagues, il n'en était que plus facile aux opprimés de leur don-er un sens, chacun se remémorant alors ce qu'il avait eu déjà à ouffrir. Si le parallèle de la justice et de l'injustice paraît se pro-onger trop longtemps (et nous l'avons abrégé dans notre citation), l prenait fin cependant avant que la rêverie farouche du *mougik,*

bercée par l'implacable mélodie, eût défilé le chapelet de ses propres misères. Cette antithèse, qui se répète sans trêve et sans merci, tombant sur son imagination endolorie comme une eau qui tombe goutte à goutte, devenait provocante à force même d'uniformité. Cette musique du *kobzar*, sans élan, sans couleur, moins irritée que mélancolique, convenait à la prudence qu'imposait la situation. Il n'était pas nécessaire qu'elle se fît entendre hors des murs de la chaumière; le moment n'était pas venu de faire éclater les fanfares guerrières; mais elle était déjà le sourd murmure, le grondement qui précède l'explosion. Déjà dans l'âme du peuple des Ukraines s'agite un orage de pensées confuses, de colères à demi réveillées, comme un essaim de marseillaises qui essaient leurs ailes et qui frémissent avec les cordes de la *kobza*. La chanson s'enlève tout à coup jusqu'au lyrisme par cette invocation à la justice, qui est sur la terre comme un père et une mère et vers laquelle s'élancent tant d'âmes souffrantes. Non vraiment, pour le paysan des campagnes du Dniéper, ce n'était pas un lieu-commun que cette image de « la justice foulée aux pieds par les *pans*. » Et quand à la veillée d'un village ukrainien, sous le discret abri du toit de chaume, avait retenti cette chanson, on était sûr que le lendemain plus d'un travailleur manquerait à l'appel de l'intendant pour la corvée seigneuriale. Plus d'un avait senti qu'à la fin c'en était trop, et, laissant là sa charrue et ses bœufs, il était parti. Où allait-il? où tendaient les pas de ce banni volontaire? C'était encore la chanson du *kobzar* qui lui montrait le chemin. A force d'entendre célébrer les aventures sur la Mer-Noire, les lucratives expéditions contre les villes musulmanes, les grands combats contre le Turc et le Tatar, le *mougik* s'était senti l'étoffe d'un cosaque. Plutôt que de peiner pour un maître, il courait porter ses rancunes et son bras vigoureux aux « frères » du Bas-Dniéper, aux Zaporogues. Même de ceux qui restaient au village la patience était devenue plus courte à méditer ainsi sur la justice et l'injustice. Ils attendaient que la justice, avec un grand bruit d'ouragan, vînt étendre sur le monde ses grandes ailes d'aigle. Si, en apparence résignés, ils se ramassaient sur eux-mêmes, c'était pour mieux bondir à sa rencontre. Le gouvernement des seigneurs polonais savait bien ce qu'il faisait en poursuivant les *kobzars*. Leurs chants ont plus contribué que la prédication des moines orthodoxes à inspirer au paysan petit-russien la haine des *pans* catholiques, l'attachement à sa nationalité, à sa religion. De village en village, tâtonnant avec leurs bâtons par les chemins poudreux, ils allaient réveiller les colères assoupies; avec leur instrument aux doux sons plaintifs, ils étaient comme le tocsin de la liberté ukrainienne; ils étaient les recruteurs de « l'armée zaporogue, » la terreur secrète de l'intendant juif et du missionnaire latin. Sous la

chaumine enfumée, ils chantèrent tant de fois l'insolent triomphe de l'injustice, que le jour de la revanche arriva et que Bogdân Chmelniçki, « l'homme qui veut encore accomplir la justice, » se leva.

Quelques mots sur la biographie d'Ostap Vérésaï montreront comment se transmettaient de *kobzar* en *kobzar* les chansons héroïques, et avec quelle sûreté de tradition les plus anciennes ballades ont pu à travers les siècles nous parvenir sans altération. Homère nous a conservé le souvenir de deux de ses devanciers, Démodocos, le divin poète, qui célébrait à la cour d'Alcinoüs les exploits d'Ulysse, et le noble Phémios, qui, assis sur un trône à clous d'argent, chantait par contrainte dans les festins des prétendans. Ostap Vérésaï nous apprendra de même à connaître ceux qui furent les maîtres de son enfance. Il est né au village de Kaloujnitsi, vers 1803 ou 1805, sans qu'il soit possible de préciser la date exacte. Son père était aveugle et gagnait quelque argent à jouer du violon dans les fêtes de village. Ostap était venu au monde avec de bons yeux, mais la fatalité héréditaire s'étendit sur lui vers l'âge de quatre ans, et à son tour il perdit la vue. Qu'allait-il devenir? quel métier lui apprendre? Le choix pour un aveugle était tout fait. A quinze ans, on le mit en apprentissage chez un vieux *kobzar*, Siméon Kochoï, qui devait lui enseigner les premiers élémens de son art, de la « gaie science, » comme auraient dit nos trouvères français. Mais cette « gaie science » est en Petite-Russie le patrimoine de fort pauvres compagnons : Ostap avait un bel avenir de misère devant les mains. Être un musicien aveugle est une triste situation : qu'on se figure la situation d'un simple apprenti en ce métier. Et pourtant l'organisation de la corporation des *kobzars* présente quelques lointaines analogies avec celle de nos écoles de druides et de bardes gaulois, où l'écriture n'était guère moins inconnue, et où des myriades de vers ne se conservaient que par la mémoire. L'élève *kobzar* contractait avec son maître un engagement de trois années : il n'avait rien à lui payer, étant bien trop dépourvu lui-même; au contraire il recevait de lui la nourriture et le vêtement, c'est-à-dire qu'il partageait sa misère et ses haillons. Le maître, qui malgré cette dégradation apparente avait droit à tous ses respects, lui apprenait les chansons qu'il savait lui-même, et parfois quelques prières pour demander l'aumône ou remercier les bonnes gens. C'était tout, car ces fils de la muse rustique sont absolument illettrés. Quand le disciple avait fait quelques progrès, il courait les villages et les foires pour le compte de son maître, chantant les airs qu'on lui avait enseignés, recevant très peu d'espèces sonnantes, mais force biscuits, de la farine, de la graisse de mouton, et autres provisions qu'il se chargeait de vendre et dont il rapportait l'argent à son patron. Ostap eut affaire souvent à des instituteurs indignes

de leur noble mission, à des paresseux qui ne lui apprenaient rien, à des ivrognes qui le maltraitaient. Lorsqu'il les quittait avant le terme de trois ans, c'était toujours un engagement de trois ans qu'il avait à contracter avec le nouveau maître. Son temps d'études risquait de ne jamais finir. Ostap raconte ses tribulations chez l'un d'eux. Celui-ci avait déjà deux disciples qui ne savaient que manger et boire et qui n'apprenaient rien. Comme ils étaient incapables de chanter dans les foires, Ostap restait chargé de toutes les corvées. Par la pluie et la neige, c'était toujours lui qui était sur les routes. Plus d'une fois, il fut atteint de cruelles maladies, réduit à un extrême épuisement. A la fin, il perdit patience, et commit un péché, celui de murmurer contre ce maître exigeant. Il s'en confesse ingénument. « Je l'ai fidèlement servi. Était-ce ma faute, si j'étais malade? Et il m'envoyait toujours en route! quelle injustice! Mais je me suis fâché contre lui, et j'ai eu tort : il était mon maître. J'ai péché. »

Il y avait d'autres misères encore dans le métier de chanteur ambulant. Au XIe siècle, un prince russe comblait de flatteries et de présens Boïane et ses pareils; au XIXe siècle, ils étaient harcelés par une police tracassière. On s'obstinait à ne pas les distinguer des vagabonds ordinaires. L'accès des champs de foire et des cabarets où ils auraient pu trouver un nombreux auditoire leur était interdit. C'était presque en se cachant qu'ils pouvaient chanter la gloire des vieux cosaques. L'épopée russe faisait l'école buissonnière. Contre toutes ces épreuves, Ostap raidissait son courage, faisant de nécessité vertu. Il fallait bien persister, puisqu'il n'avait pas d'autre ressource. « Mon Dieu, me disais-je, mon Dieu! comment vivre en ce monde? Mon père, quoique aveugle, se suffit à lui-même. Il joue du violon, et les bonnes gens lui cultivent son petit champ. Et moi, que deviendrai-je, si je ne sais rien? » Ces pensées le tourmentaient lorsqu'il revenait à la maison paternelle et l'en chassaient toujours à la recherche d'un nouveau patron qui fît enfin de lui un *kobzar* accompli. Le jour vint où il passa maître en son art. « Sais-tu, mon fils? lui dit enfin le dernier de ses instituteurs, je te remercie. Tu m'as fidèlement servi, tu as bien travaillé. Je pourrais te garder, mais peut-être tu ne me serais d'aucune utilité et moi je n'ai plus rien à t'apprendre. Tu en sais autant que moi : tire-toi d'affaire comme tu l'entendras. » C'est ainsi qu'Ostap fut reçu *kobzar*. Émancipé, il court le pays, cette fois pour son propre compte. Chemin faisant, il grossit son trésor de science poétique. S'il ne s'attache plus à aucun maître, il écoute les vieux chanteurs et fait son profit de ce qu'il retient.

Cependant au cœur de l'artiste vagabond un sentiment nouveau commence à se glisser. Maintenant qu'il a, comme on dit, une

position, il voudrait se marier. D'ailleurs à combien de dangers son infirmité, son isolement ne l'ont-ils pas exposé? Il loue parfois des gens pour le guider, et souvent les coquins l'abandonnent sur une route inconnue. Son malheur, qui devrait inspirer le respect, tente les mauvais plaisans. De méchans garnemens prennent plaisir à se coucher en travers de son chemin, pour que l'aveugle vienne trébucher sur leur corps. Un soir un ivrogne le rosse cruellement dans la rue; mais le lendemain le tapageur a honte de cette lâche action et achète le silence de sa victime par un quarteron d'eau-de-vie. Le franc-parler d'Ostap lui fait aussi des ennemis : un diacre, irrité d'une de ses satires, l'assaille à l'improviste avec une pelle de bois qu'il lui brise sur la tête. Par bonheur, l'aveugle n'était point manchot. « Je me retourne, raconte Ostap, je l'empoigne par ses longs cheveux; je l'aurais foulé aux pieds si les gens ne m'en avaient empêché. » Ces cruelles taquineries, inévitables dans la grossièreté des mœurs rustiques, reviennent souvent dans l'histoire des *kobzars*. Homère, suivant la légende, dut endurer aussi les mépris quand il mendiait son pain de porte en porte, invoquant le grand Jupiter et le « dieu dont l'arc est d'argent. » Les enfans ne sont pas toujours aussi bons que dans l'idylle de Chénier. Le *kobzar* André Chout se plaignait déjà à M. Koulich des misères que son jeune guide lui faisait souffrir. « Il est parfois à deux pas de moi, et il me laisse crier sans répondre. Il faut le supporter, car les gens disent déjà : Voyez comme cet aveugle est irritable! L'autre jour il m'a conduit dans un fossé si profond que, lorsque j'ai levé les mains, je n'ai pu en toucher le rebord. » Heureusement Ostap nous assure que les mœurs s'adoucissent, et que les enfans d'aujourd'hui valent mieux que ceux d'autrefois. Il n'en était pas moins nécessaire au pauvre musicien d'avoir enfin un foyer et une compagne, une protection. Voilà donc notre aveugle qui fait sa cour aux jeunes cosaques. La première qui reçut l'offre de son cœur se laissa conduire à l'autel; même aux deux premières questions du prêtre elle répondit *oui*; mais à la troisième, cédant aux conseils de ses amies, elle articula un *non* décisif. Une autre s'était laissé attendrir; quand elle entendait le son de sa *kobza* sur la grande route, elle laissait tout, la grange et la corvée seigneuriale, accourait auprès de lui. Le maître d'Ostap et celui de la jeune fille étaient consentans au mariage. Un prêtre avide gâta tout; il demandait 6 roubles pour les marier : jamais le musicien n'avait eu pareille somme à sa disposition. Il s'en alla bien triste et n'entendit plus parler de la belle. Avec une troisième, il fut plus heureux. Nous le retrouvons bientôt marié, père d'une fille. Il a un gendre et des petits-enfans. De ses propres mains, l'aveugle bâtit l'*isba* commune; mais, quand Ostap devint veuf, son mauvais garnement de gendre, mé-

prisant la bénédiction des parens, le chasse d'une maison qui était à lui. Roi Lear de la steppe, il recommence sa vie errante. A son âge, il lui faut se chercher une famille nouvelle et un autre foyer. Une paysanne veuve reçoit humainement ses avances; mais, comme elle attend toujours qu'il lui vienne de quelque point de l'horizon un galant plus valide, elle le fait languir sept années. Enfin elle se rend à ses prières, à ses larmes; elle a pitié de son isolement, et du sien peut-être. Depuis son mariage avec cette grosse gaillarde à mine futée, dont un nouveau recueil, *la Russie ancienne et moderne*, publiait récemment le portrait, Ostap est heureux. Il est entouré d'enfans, les siens, ceux de sa femme et ceux de ses enfans. Il a une maison à lui, des poules, du menu bétail, six brebis avec leurs agneaux. Il est presqu'à l'aise; il ne mendie plus et ne court les foires que pour se divertir. Il ne rôde plus par les routes avec sa *kobza* sur les reins, mais il est recherché par les savans, par les lettrés, qui se sont enfin avisés du mérite de la poésie populaire. A deux séances où je l'ai entendu, je lui ai vu faire une fort belle recette. On veut honorer en lui la muse nationale, on l'écoute avec déférence, et lorsqu'il s'excuse avant d'attaquer une chanson un peu hardie, les *messieurs* d'aujourd'hui lui disent : « Va toujours, ne crains rien. » Quand du plus profond de sa riche mémoire revient sur ses lèvres quelque ballade inédite, les amateurs s'en emparent avec joie. La Société de géographie a publié son répertoire de chansons avec sa photographie et sa vie racontée par lui-même.

Si nous avons insisté sur Ostap Vérésaï et les *kobzars*, il ne faut pas croire cependant que ces chanteurs aient été les seuls poètes ou les seuls agens de la poésie nationale des Ukraines. Dans l'*Iliade*, Achille, « avec une lyre artistement travaillée, charme son âme » et célèbre la gloire des guerriers. Le Volker des *Niebelungen*, le Soloveï des *bylines* russes, le Taillefer français et plusieurs de nos trouvères et troubadours ont su à la fois chanter et combattre. Un état analogue de civilisation a ramené dans la Petite-Russie les mêmes scènes. Le poète s'y confond parfois avec le héros : les braves savent manier la *bandoura* aussi aisément que la lance ou l'aviron. Une *kobza* fait nécessairement partie de l'équipement du cosaque. Une des ballades les plus en faveur est celle du guerrier mourant qui fait vibrer pour la dernière fois les cordes sonores.

« Il est assis sur un *kourgane* (tertre), le vieux cosaque gris comme un pigeon. Il joue de la *bandoura* et chante d'une voix retentissante.

« Près de lui, son cheval percé de coups de lance et de coups de feu, sa pique brisée, sa gaîne veuve du sabre d'acier, sa cartouchière épuisée. Il ne lui reste plus que sa fidèle *bandoura* et dans sa poche profonde sa pipe brune et une pincée de tabac.

« Alors le pauvre cosaque fume sa pipe, et, s'accompagnant sur la *ndoura,* chante d'une voix plaintive : « Hélas! mes frères, jeunes mpagnons, cosaques zaporogues, où êtes-vous, qu'êtes-vous devenus? eviendrez-vous jamais à notre mère la *setcha?* De vos épieux frappez-vous le Polonais scélérat? De vos cravaches chasserez-vous, en trou-eaux de captifs, les Tatars infidèles?

« Ah! si Dieu me donnait la force de remuer mes vieilles jambes et e courir sur vos traces, jusqu'à mon dernier soupir je vous jouerais les irs joyeux. Si seulement ma fidèle *bandoura* savait qu'une main chréenne m'ensevelira!..

« Je n'ai plus la force de me traîner dans la steppe. Bientôt vont rriver les loups au pelage gris : de mon cheval ils feront leur repas, t de moi, pauvre vieux, leur collation.

« O ma *kobza,* ma fidèle amie, ma *bandoura* si bien ornée de peinures, que vas-tu devenir? Vais-je te brûler et disperser ta cendre au ent ou te placer au sommet de ce *kourgane?* Qu'ils soufflent à travers steppe, les vents rebelles; qu'ils fassent vibrer tes cordes, qu'ils en rent des sons tristes et plaintifs! Peut-être que les cosaques qui cheaucheront par là se hâteront d'accourir : peut-être ton gémissement appera leur oreille et les ramènera à ce *kourgane.* »

Un héros vraiment historique, le cosaque Paleï, l'allié de Pierre Grand contre Mazeppa, est représenté dans une *douma* contemoraine, charmant avec sa *bandoura* l'ennui de son exil, errant ans la vallée et s'asseyant sur un tertre pour chanter des airs sur e motif : « Triste est la vie de ce monde! » A l'exposition archéoogique de Kief on montrait naguère une *bandoura* qui, suivant la radition, aurait appartenu à Mazeppa. M. Koulich parle d'une esampe très populaire où est représenté le parfait cosaque tel qu'aiiait à se le figurer l'imagination des masses : il est assis les jambes roisées, la *kobza* sur ses genoux; près de lui dans la forêt son heval paît le gazon, et à un arbre on voit un Juif ou un Polonais endu par les pieds. Mais enfin le temps des *héros-kobzars* est passé, t il est bien certain qu'aujourd'hui ce sont les chanteurs aveugles, omme Ostap Vérésaï, qui ont recueilli tout l'héritage poétique de a Petite-Russie.

La poésie populaire en Ukraine, comme ailleurs, a reconquis e respect des classes éclairées. Cendrillon a quitté le pauvre oyer du paysan pour venir s'asseoir parmi les puissans du monde t les princes de la science. A Kief, on semble avoir pris pour deise ce mot de M. Koulich : « aimer la chanson qui court le monde omme une orpheline, la sauver de l'oubli, c'est vraiment recueillir ne âme, un esprit qui sans notre sollicitude eût été anéanti. » La ection petite-russienne de la Société de géographie, parmi les pré-

cieux volumes de matériaux qu'elle a consacrés à l'histoire, à la législation, aux vieilles coutumes de l'Ukraine (tout un volume est consacré à la colonie juive), a chargé MM. Tchoubinski et Kostomarof, l'historien si populaire sur les rives du Dniéper, d'éditer un recueil de poésies nationales, qui offre comme un tableau complet de la vie cosaque sous tous ses aspects : l'amour, la famille, la guerre, le commerce, le brigandage. M. Routchenko a publié les chansons des *tchoumaks*, hardis négocians qui servaient d'intermédiaires entre la Petite-Russie et les pays tatars. MM. Antonovitch et Dragomanof viennent d'éditer le premier volume des chansons historiques avec de savans commentaires. Enfin l'histoire de la réunion des Ukraines à la Grande-Russie par M. Koulich, œuvre riche de faits et de points de vue nouveaux, d'une franchise audacieuse dans ses appréciations, d'un mérite littéraire considérable et d'une lecture entraînante, va nous offrir le commentaire animé de cette poésie cosaque.

II.

La nationalité ukrainienne s'est formée à peu près de la même façon que les nations modernes de l'Amérique, par voie de colonisation. Les incursions des Petchenègues et des Polovtsi du xe au xiie siècle, les invasions tatares depuis le xiiie avaient fait des bassins du Bas-Dniéper, du Dniester et du Boug un véritable désert. C'est vers la fin du xvie siècle que les contrées les plus éloignées de la Mer-Noire, les mieux à l'abri des irruptions musulmanes, commencèrent à se repeupler et que des centres nouveaux se formèrent sous la protection des forteresses de Bar, Bratslaf, Kief et Vinnitsa. Cependant l'Ukraine proprement dite restait inculte : c'était comme une terre nouvelle à coloniser et presqu'à découvrir. Un écrivain polonais de ce temps s'écriait : « Il est bien étrange que les Portugais et les Hollandais se soient rendus maîtres des antipodes et du Nouveau-Monde, et que nous, Polonais, nous n'ayons pas encore réussi à occuper un pays si fertile, si rapproché de nous et qui nous appartient. Nous le connaissons moins bien que les Bataves ne connaissent les Indes-Orientales. » Déjà quelques seigneurs polonais ou des magnats russes du grand-duché de Lithuanie s'étaient mis à l'œuvre. Ils s'étaient fait donner par le roi des concessions de territoires, d'autant plus étendues que le gouvernement lui-même n'en connaissait pas au juste la situation. Il était généreux à la manière d'Alexandre VI, qui accordait en bloc aux Espagnols et aux Portugais tout ce qu'ils pourraient découvrir à l'est ou à l'ouest d'un certain méridien. Pour peupler le pays, les concessionnaires en usèrent à peu près comme les créateurs de nos *villes-*

neuves françaises au XIIe siècle. Ils octroyèrent aux colons qui viendraient s'établir chez eux une exemption de toutes charges et redevances pour vingt et même pour trente années. Ils assurèrent l'impunité à tous ceux qui, dans le royaume de Pologne ou dans le grand-duché de Lithuanie, seraient sous le coup de quelque poursuite judiciaire. Le comte Zamoïski promettait que « les vauriens qui auraient tué père, mère, frère, même leur seigneur, trouveraient chez lui un asile et une protection contre la vindicte des lois. » Plus le régime agricole était devenu dur et vexatoire dans l'état polonais et lithuanien, plus les paysans avaient hâte d'échapper au servage et de venir goûter sur une terre nouvelle une liberté de trente années, qui à leurs yeux semblait la liberté à perpétuité. D'ailleurs énorme était la fécondité de ce sol vierge de culture, il surabondait d'énergie productrice; il réalisait les merveilles que les Grecs ont racontées de l'âge d'or et les Hébreux de la terre promise.

L'Ukraine se compose en grande partie de cet humus noir, de ce *tchernoziom* dont la fertilité n'a pas besoin d'engrais. Chaque grain de blé qu'on jetait dans le sillon creusé par la charrue de bois, raconte M. Koulich, donnait une récolte fabuleuse. Un économiste polonais de ce temps, Rjontchinski, cite un cas où, pour 50 *puisoirs* de blé qu'on avait semés, il y eut une récolte de 90,000 gerbes. L'herbe poussait si haute que les grands bœufs y disparaissaient presque jusqu'aux cornes. Une charrue qu'on abandonnait dans un champ y était recouverte au bout de quelques semaines d'une épaisse végétation. « La fertilité de la terre, dit le même auteur, l'abondance des fleurs et des herbes odorantes y favorisent à tel point l'élève des abeilles qu'elles s'abritent non-seulement dans les bois, dans les creux d'arbres, mais jusque sur le bord des fleuves et dans des trous en terre, où l'on trouve parfois d'énormes quantités de miel. Les paysans en sont réduits à exterminer les essaims errans pour protéger leurs élèves. On cite un campagnard à qui douze ruches, dans le courant d'un seul été, donnèrent cent essaims, sur lesquels il n'en conserva que quarante. » Pour des populations agricoles, l'Ukraine, avec ses ruisseaux de miel, était comme le Chanaan du monde slave. Les serfs des provinces russes-lithuaniennes y accoururent bientôt en nombre si considérable que l'intérieur du grand-duché sembla vouloir se dépeupler au profit des nouveaux territoires. Les déserts devinrent de florissantes colonies. Dans une seule concession aux princes Ostrojski, on put compter bientôt 80 villes ou bourgades et 2,760 villages. Les Konetspolski avaient d'une seule tenue 170 bourgs et 740 villages. L'Ukraine se développait avec l'activité fiévreuse du *far-west* américain. La liberté, ici comme là-bas, présidait à la fon-

dation d'une nouvelle nationalité; seulement, dans la Petite-Russie, la liberté n'était que temporaire. Déjà les années d'exemption s'écoulaient, et les *pans* concessionnaires attendaient avec impatience le jour où ils pourraient appliquer à leurs sujets le régime seigneurial dans toute sa rigueur, revendiquer le droit exclusif de chasse et de pêche sur ces libres rivières, fixer la corvée et les redevances, réduire ces hardis colons à la condition de serfs attachés à la glèbe. Mais sur cette terre neuve, dont ils avaient dompté l'exubérance sauvage, avait grandi une génération d'hommes qui avaient perdu tout souvenir de leur village d'origine et des chaînes paternelles, et qui ne connaissaient plus que la liberté. Il s'était formé un peuple à la nuque rebelle, *duræ cervicis*, qui allait opposer aux *pans* une résistance inattendue et qui n'admettait pas qu'on eût fait donation d'âmes humaines par une concession sur parchemin. De ce malentendu entre les maîtres et leurs prétendus sujets allait naître une crise sociale qui ébranlerait jusque dans ses fondemens l'état polonais, et, par le soulèvement de ses populations russes, l'acheminerait à une ruine certaine.

A la fin du XVIe siècle, ces conséquences inévitables semblaient encore éloignées. Alors, pour le colon, le seul, le véritable ennemi, c'était le musulman, le Tatar. Les empiétemens de la colonisation sur la steppe, qui perdait chaque jour son caractère sauvage, sa nature asiatique, semblaient aux nomades venus de l'Asie autant d'attentats à leurs droits. Les immenses richesses qui se créaient sur les bords des fleuves petits-russiens excitaient leurs convoitises. Dans le butin qu'ils s'en promettaient, la personne des colons constituait l'article le plus précieux, la denrée humaine étant à très haut prix sur tous les marchés de l'Orient. Les défricheurs de l'Ukraine se trouvèrent donc aux prises avec les Tatars de Crimée, comme les pionniers américains avec les Peaux-Rouges. Les steppes de la Nouvelle-Russie polonaise furent en proie aux horreurs de la guerre asiatique, comme les rivages de la Méditerranée aux pirateries des Barbaresques, comme les plaines de la Hongrie aux incursions des Ottomans. C'était le siècle des Sélim, des Dragut et des Barberousse. Dans l'Ukraine, les enlèvemens d'êtres humains prenaient des proportions colossales. En 1516, les Tatars enlevaient cinq mille prisonniers, en 1537 quinze mille dans la Volhynie et la Podolie, en 1575 trente-cinq mille. Pas une chaumière, pas un palais du sud, où l'on ne pleurât des morts et des absens. Cette année-là, les seigneurs ukrainiens parurent en habits de deuil à la diète polonaise.

Bientôt, pour combattre les nomades de l'Asie, surgit du sein de la chrétienté un peuple nouveau de nomades. Le nom des cosaques commence à retentir dans les annales. A côté des cosaques miliciens, organisés par les nobles pour garder les villes et faire le guet

sur les grands chemins, il y eut les cosaques d'aventure qui entendaient ne dépendre de personne, — les *indociles*, comme on les appelait par opposition aux guerriers *dociles* des villes et des châteaux. Aux cosaques de race grande-russienne qui s'étaient établis sur le Don correspondent les cosaques petits-russiens du Dniéper : ces deux républiques guerrières contiennent à l'orient et à l'occident, en se donnant plus d'une fois la main contre elle, la horde des Tatars de Crimée. Ces aventuriers ressemblaient à leurs ennemis musulmans par leur équipement, leur légère monture, leur goût pour les rapides et soudaines irruptions. Ils avaient même emprunté plusieurs termes à la langue militaire des Tatars, donnant le nom d'*atamans* à leurs chefs, de *koch* à leur camp, etc. Ils étaient non-seulement d'impétueux cavaliers, mais de redoutables pirates. Avec leurs *tchovni*, légères pirogues, qui rappelaient les flottilles que les Oleg et les Igor avaient dirigées contre Byzance, ils portaient le ravage sur les côtes de la Crimée, de la Turquie, de l'Anatolie, et s'enhardissaient parfois jusqu'à monter à l'assaut des lourdes galères ottomanes. Les cosaques miliciens se confondaient avec les populations sédentaires de la Petite-Russie et vivaient de la vie de tout le monde : autres étaient ceux qui s'établirent sur le Bas-Dniéper, au midi de ses *porogs* ou cataractes, et qui avaient élevé leur *setcha* ou forteresse dans une des îles de fleuves appelée le *Grand-Pré*. Autour de cette capitale, ils formaient un état à part, la *confrérie* ou l'*armée* des Zaporogues. Pour mieux braver le khan de Crimée et son suzerain le sultan de Constantinople, ils s'étaient retranchés sur une terre dont le Turc et le Tatar revendiquaient la propriété. Protégés au nord par les cataractes, au midi et à l'entour par les bas-fonds et les marais du fleuve, ils étaient, comme les chevaliers de Rhodes ou de Malte, une épée sanglante dans le flanc de l'islamisme. Ils n'obéissaient en somme ni au roi de Pologne, ni au tsar de Moscovie, et, pour se consacrer tout entiers à leur œuvre d'extermination, ils s'étaient volontairement mis hors la loi de tous les états voisins. Quand la chrétienté entière demandait la paix aux musulmans, ces *outlaws*, abandonnés de tous, continuaient la guerre. Vivant en la présence continuelle de l'ennemi, ils observaient une discipline particulière. Ils n'admettaient point de femmes sur leur territoire, pas même la vieille mère du cosaque. Pour mère, on avait la *setcha*, pour père le *Grand-Pré*, pour frères tous les Zaporogues. Parmi eux, il n'y avait que des égaux. Les nobles *pans* qui venaient partager avec eux leur vie d'aventure devaient oublier leur blason au seuil des *porogs :* ici on n'estimait un homme qu'à la mesure de sa valeur. Le bâton d'ataman et tous les grades militaires étaient à l'élection.

Les Zaporogues ont été traités par les historiens polonais ou russes tantôt avec une sévérité, tantôt avec une indulgence également extrêmes. Pour les uns, ils n'étaient qu'une association de pillards. Comme ils ne reconnaissaient aucune loi, aucun traité, ils firent à la Pologne, qu'ils étaient censés protéger, plus de mal que de bien. Sans doute ils portaient le ravage chez les infidèles, mais par cela même ils attiraient sur l'Ukraine de terribles orages qu'il n'était pas en leur pouvoir de détourner. La grande invasion tatare de 1575, qui dépeupla le pays, fut provoquée par leurs incursions sur les terres du khan et leurs interventions dans les affaires valaques. Eux seuls empêchaient que la Pologne pût vivre en paix avec ses redoutables voisins. Quand ils attaquaient les envahisseurs, c'était toujours à leur retour, lorsqu'ils repassaient le Dniéper, afin de s'approprier ainsi le butin que les Tatars avaient fait en Ukraine. Ils se vantaient d'être les champions de l'orthodoxie; mais au fond ils n'avaient aucune religion, et, à part quelques pratiques superstitieuses, vivaient comme des païens. Leurs apologistes ne sont pas moins ardens que leurs défenseurs. Ces nomades, assurent-ils, furent vraiment le rempart de la civilisation. Placés à l'extrême frontière de la chrétienté, ils soutinrent contre l'islamisme une croisade perpétuelle. Ces Russes rendirent à la sécurité européenne les services dont volontiers on fait honneur aux seuls Polonais. Ce sont eux qui valurent au pays ce beau nom d'*Ukraine* ou de *frontière*, et grâce à eux il fut la frontière non pas seulement de la Pologne ou de la Russie, mais du monde chrétien tout entier. Plus tard ils sont les sauveurs de la nationalité russe, de la religion orthodoxe, de la liberté humaine. Contre les Polonais, qui prétendent imposer leurs lois à la Petite-Russie, contre les jésuites et les moines latins qui, sous le nom d'*union*, lui apportent le papisme, contre les *pans*, qui voulaient transformer des hommes libres en serfs de la glèbe, les Zaporogues, pendant cent ans, ne cessèrent de protester les armes à la main. Contre toute oppression, le peuple des Ukraines était sûr de trouver protection au-delà des cataractes. « Un tel service à la nation russe, écrivait naguère encore M. Oreste Miller, est un service à l'humanité; les cosaques ne défendaient pas seulement leur nationalité, ils défendaient les droits du peuple; ils ne permirent pas qu'on le réduisît à la condition d'esclave. »

Le dernier historien de la Petite-Russie, M. Koulich, développe éloquemment la même thèse. Suivant lui, les Zaporogues ont formé sur le Bas-Dniéper une de ces nobles associations dont les ordres religieux militaires du XIe et du XIIe siècle ont donné les premiers modèles. Astreints à une sorte de vœu de célibat, affectant la pauvreté et le désordre dans leurs vêtemens, obéissans jusqu'à la mort à l'ataman de leur choix, ces moines guerriers, cette église militante de la

setcha, pratiquaient réellement un ascétisme d'un genre particulier. Même dans leurs momens de récréation, leur gaîté avait quelque chose de mélancolique. Leur joie était la joie tragique de braves dévoués à la mort, de héros philosophes, qui sur les vanités de ce monde laissent tomber le sarcasme et la hautaine ironie. Sans chemise souvent, avec leurs pantalons souillés de goudron, leur bonnet « recousu avec les herbes des champs et troué par en haut, » comme dit la chanson, sales et hérissés, couchant sur la terre nue à la belle étoile, ils étaient comme une prédication vivante contre la mollesse d'un siècle dégénéré. Leur *setcha* était une admirable école, et le héraut polonais Paprotski assure que les fils des plus nobles familles du royaume allaient servir quelque temps au midi des cataractes, pour s'y former à la discipline et à la vraie chevalerie. A leurs yeux, la bravoure guerrière ne suffisait pas; il fallait y joindre l'amour et presque la recherche des privations de toute sorte. Une foi peu éclairée, mais d'autant plus ardente, leur montrait dans une vie future la seule récompense digne de leurs travaux. Ils étaient les templiers, les chevaliers de Rhodes, les teutoniques et les porte-glaives du Bas-Dniéper. Ils avaient cette soif de dévoûment qui fait non-seulement les soldats, mais les martyrs. Quand ils avaient décidé une expédition contre le Turc ou le Tatar, on répandait cette proclamation : « Que celui qui pour la foi chrétienne veut être empalé, roué, écartelé, que celui qui est prêt à endurer toutes les tortures, que celui qui ne craint pas la mort vienne avec nous! » Le même Paprotski leur rend un hommage éclatant, les appelant les Hector et les Hercule de la chrétienté. « Montrez-moi donc, disait-il à ses compatriotes, montrez-moi des exploits comme ceux qu'accomplissent journellement ces hommes que je peux bien appeler des saints. Leur gloire est partout répandue; elle restera attachée à leur nom jusque dans les siècles des siècles, lors même que périrait la Pologne! »

La vie de la Petite-Russie sous ses deux aspects, l'infortune des colons emmenés par milliers en esclavage, les exploits des hardis Zaporogues, voilà le motif des chansons historiques de l'Ukraine. A la différence des *bylines* grandes-russiennes, elles sont avant tout le récit d'événemens réels, une peinture de l'existence quotidienne. Elles célèbrent non plus les héros mythologiques, les demi-dieux du cycle de Vladimir, mais de simples mortels qui n'ont aucune parenté avec les astres, des cosaques comme on en voit tous les jours. La note dominante des *doumas,* c'est la mélancolie. Les aventures d'esclavage y occupent une plus grande part que les hauts faits militaires. Les enlèvemens d'êtres humains, qui ont fourni aux poètes de l'antiquité la fable de mainte joyeuse comédie, n'ont inspiré que tristesse aux rhapsodes de la steppe. La réalité était trop

affreuse pour qu'on s'avisât d'en rire. Un auteur tatar, Rammal Khadja, a raconté comment on traînait en Crimée de longues colonnes de ces captifs, harassés, laissant derrière eux la trace sanglante de leurs pieds nus, entourés de cavaliers qui, à coups de *nagaïka* sur leurs épaules nues, hâtaient leur marche. Arrivés au pays musulman, on faisait le triage. S'il y avait des prisonniers de distinction, on en dressait la liste et on l'envoyait gracieusement au gouvernement polonais pour qu'il pût les racheter. Le reste était jeté sur les marchés de Caffa, d'Eupatoria, rendez-vous des trafiquans de chair humaine. Les esclaves étaient emmenés au loin, non-seulement à Constantinople, mais en Perse, en Syrie et, assure un contemporain, jusque dans l'Indoustan. Les nations chrétiennes d'Occident n'avaient pas honte d'acheter aux Turcs, pour le service de leurs galères, des captifs enlevés sur les frontières de Pologne et de Russie. Dans cette vaste dispersion des familles slaves, que d'aventures étranges, que d'infortunes! Les enfans, les beaux adolescens étaient réservés à une mutilation qui pouvait être l'origine de leur grandeur : le sultan faisait d'eux ses pages, plus tard ses favoris, ses ministres. D'autres étaient donnés aux instructeurs des janissaires, en sorte que la fleur de la jeunesse chrétienne était élevée dans l'oubli du christianisme et devenait contre lui l'instrument du Turc. L'islamisme, en sa décrépitude, se rajeunissait à chaque razzia tatare par l'infusion d'un sang nouveau. Les jeunes femmes, les jeunes filles étaient expédiées dans tous les harems de l'Orient. Quant aux vieillards, aux non-valeurs des deux sexes, très souvent, sur la route même de l'exil, un massacre judicieux en avait allégé le cortége. Les hommes robustes, marqués au front d'un fer rouge, étaient vendus comme bêtes de travail ou enchaînés sur le banc des galères ottomanes. Un écrivain lithuanien remarque que les esclves polonais ou petits-russiens se vendaient bien, mais que le Moscovite était peu estimé; il passait pour sournois et trompeur. C'est ainsi que dans l'antiquité les maquignons d'hommes avaient fait une mauvaise réputation aux esclaves ibères ou ligures, dépréciés comme vindicatifs ou enclins au suicide. Mais qui n'eût préféré toute espèce de mort à la vie du galérien? Par tous les temps nu jusqu'à la ceinture, les épaules déchirées par le fouet du garde-chiourme, rivé à ses compagnons d'infortune, il lui fallait remuer en cadence les longues, lourdes rames. On ne reposait, on ne dormait qu'à son tour et à sa place : la marche du navire ne pouvait s'arrêter. De même qu'aujourd'hui chauffe constamment la chaudière d'un *steamer*, de même alors la force humaine captive, cette puissance motrice, créée de souffrances et de misère, ne connaissait point de repos.

« Alors, dit la chanson petite-russienne, il fut donné au malheu-

reux captif de bien sentir la pesanteur de l'esclavage : les chaînes de fer pelaient ses jambes et ses bras; la rouille jusqu'à ses os jaunis rongeait la chair du cosaque. » Aussi des bancs de la galère, des marchés de la Tauride, quel cri de malédiction! « Terre de Turquie, terre des musulmans, tu regorges d'or et d'argent et de breuvages précieux; mais triste est chez toi la vie des prisonniers : chez toi, ils ne connaissent plus ni la nativité du Christ, ni la résurrection. Toujours dans la servitude maudite sur la galère turque, ils voguent sur la Mer-Noire. Et ils maudissent la terre de Turquie, la foi musulmane, car c'est toi qui es le déchirement des familles; par tes guerres, que de fois le mari est séparé de sa femme, le frère de sa sœur, les petits enfans de leur père et de leur mère! O mon Dieu! délivre le malheureux captif; conduis-le sur le rivage de la sainte Russie, au pays joyeux, parmi le peuple baptisé. »

Le sentiment vague d'espérance sur lequel se termine cet hymne désolé n'était pas toujours trompé. La chanson de Marousia Bogouslavka nous montre les chaînes qui tombent à la voix d'une femme compatissante. Marousia est une Russe, comme le fut, dit-on, Roxelane, la puissante favorite de Soliman le Grand. Enlevée par les infidèles, elle est devenue l'épouse du Turc farouche; elle tient les clés de la maison, elle garde celles qui peuvent ouvrir les fers des captifs. Parfois le souvenir de la patrie, de la religion perdue, lui revient au cœur. « Savez-vous, dit-elle un jour aux captifs, quelle est la fête qui se célèbre demain en notre terre chrétienne?.. Aujourd'hui c'est le grand samedi, et demain c'est le grand jour de la résurrection. » Les cosaques versent alors des larmes de rage. Demain les centaines de cloches sonneront joyeusement dans la ville sainte de Kief; tout le peuple chrétien sera en liesse, et partout on s'abordera avec le baiser de paix et la bonne nouvelle : Christ est ressuscité! Ce contraste entre l'universelle allégresse du monde orthodoxe et leur infortune achève d'aigrir leur cœur, et ils maudissent Marousia d'avoir réveillé ce souvenir; mais Marousia est bonne, son mari est absent, elle en profite pour ouvrir toutes les portes. « Cosaques, malheureux captifs, fuyez vers les villes chrétiennes; seulement, je vous en prie, arrêtez-vous à Bogouslava; saluez de ma part mon père et ma mère. Hélas! mon père n'a pas bien agi. Que n'a-t-il vendu tous ses biens, réuni tout son trésor, pour me racheter de l'esclavage? Et voilà que je suis devenue une Turque, une infidèle; je me suis laissé tenter par le luxe turc, par la bonne chère musulmane. » C'est donc une renégate, mais sa charité rachète son reniement, et, comme on le sent à ses tristes adieux, c'est à de moins malheureux qu'elle-même que Marousia fait l'aumône de la liberté.

Un autre thème de rêveries sans fin pour le captif, une des hy-

pothèses de délivrance sur lesquelles s'égaraient ses longues méditations, c'était la rencontre d'une flottille de Zaporogues qui monteraient soudain, comme des chats sauvages, aux cordages de la galère maudite. Souvent aussi il se voyait brisant victorieusement les fers de la chiourme et se rassasiant de vengeance. Tel est le sujet de la ballade de *Samuel Kochka.* Alkhan-Pacha, prince de Trébizonde, parcourt la Mer-Noire sur son navire pompeusement orné, tout hérissé de canons. Sous ses ordres, il a 700 Turcs, 400 janissaires; 150 captifs russes manient la rame; parmi eux, Samuel Kochka, l'ataman des Zaporogues. A bord, il y a aussi un *Liak potournak*, un Polonais renégat qui, après trente ans de captivité, a cédé, comme Marousia, aux tentations « du luxe turc, de la bonne chère musulmane. » Lui aussi tient les clés qui peuvent ouvrir les fers, mais il n'a pas la charité chrétienne de la bonne geôlière. Une nuit, Alkhan-Pacha a un songe, tout comme un pharaon. Il rêve que ses esclaves sont libres, ses Turcs et ses janissaires taillés en pièces, et que l'ataman Kochka le coupe lui-même en trois morceaux qu'il jette à la mer. Aucun de ses mécréans ne peut lui expliquer ce rêve, dont l'interprétation cependant ne demande pas un grand clerc. Le renégat seul voit clair dans cette songerie, et il donne à son maître le conseil très pratique de doubler les fers des captifs et de tripler ceux de l'ataman. Le pacha aborde en un port de la Mer-Noire, et une beauté musulmane, la fille du sandjak de Koslof, le reçoit avec une magnificence galante. Elle fait distribuer du vin à l'équipage et même aux rameurs, mais les captifs n'ont garde d'y goûter, voulant conserver leur sang-froid; au contraire leur porte-clés boit comme un cyclope, jusqu'à tomber ivre-mort. L'ataman profite de son sommeil pour lui prendre ses clés, il ouvre ses fers et ceux de ses compagnons. Il leur enjoint cependant de les garder aux pieds, de dissimuler et de laisser venir les événemens. Alkhan-Pacha revient à bord avec ses Turcs : ils se couchent sans concevoir aucun soupçon; ils s'endorment. « Alors les cosaques attendent le signal de leur chef. A ce signal, ils ôtent leurs fers et les jettent dans les flots. Ils évitent de faire du bruit, ils n'éveillent pas un seul Turc sur le bâtiment... » A ce moment solennel du récit, qu'on se figure l'effet produit par un *kobzar* du XVIIe siècle sur un cercle de braves cosaques accroupis autour d'un feu de bivouac. Les longues moustaches frémissent sur le menton rasé, les regards étincellent d'espoir et de férocité, chacun retient son souffle dans l'attente de l'explosion. « Alors, s'écrie le *kobzar,* alors Samuel Kochka prit Alkhan-Pacha dans son lit, il le coupa en trois morceaux, qu'il jeta dans la Mer-Noire. » Les 700 Turcs et les 400 janissaires allèrent l'y rejoindre. On détacha la galère du port, on leva l'ancre, et après tant de souffrances on se donna du bon temps sur la vaste mer. Arrivés

en Ukraine, les affranchis firent de leur butin trois portions : l'une pour les saints monastères cosaques de la Petite-Russie, ceux de Traktomirof et de Méjigor, et l'église de la *setcha*; la seconde fut partagée entre les vainqueurs; la troisième fut consacrée à boire et à se divertir. La gloire de Samuel Kochka « ne périra pas, n'aura pas de déclin ; fameux restera son nom parmi les cosaques, parmi les frères et amis, parmi les chevaliers, parmi les bons compagnons! »

D'autres ballades racontent l'histoire de la jeune fille qui se noie pour échapper à la passion du Turc, ou de celle qui fut poignardée par les Tatars furieux, ou encore le rachat de l'amante par l'amoureux, ou enfin la rencontre de parens longtemps séparés : un frère, devenu Turc, reconnaît sa sœur au moment où il vient de l'acheter pour faire d'elle sa maîtresse. Qui ne serait attendri par la plainte des trois belles filles de prêtre que les ravisseurs chassent à coups de fouet devant eux, tandis que le sable brûlant « ronge » leurs pieds nus et délicats? Un document authentique, la lettre du prêtre Pierre, adressée en 1662 au tsar Alexis et citée par MM. Antonovitch et Dragomanof, est peut-être plus émouvante. La vie réelle a parfois cet avantage sur la poésie. « L'an passé, écrit le malheureux, les Tatars sont venus et ont incendié toutes nos églises avec les icônes, les livres, les chasubles; ils ont emmené prisonniers mon père, ma mère, mes frères, ma *popesse* et mes enfans, en tout dix-huit personnes. Moi seul, ton intercesseur auprès de Dieu, j'ai pu m'échapper. Et maintenant je t'implore pour mes parens, ma popesse et mes enfans, qui sont en Crimée; ordonne à l'ataman des Zaporogues de négocier leur échange. J'ai peur qu'ils ne périssent à la fin parmi ces païens, ces musulmans impies. » De combien de familles ukrainiennes l'aventure de ce pauvre prêtre n'est-elle pas l'histoire?

Mais souvent les chrétiens prenaient l'offensive, faisaient rentrer la terreur dans les repaires de la Crimée. Ce n'était pas en vain que les *kobzars* faisaient retentir dans toute l'Ukraine les voix de l'exil, la plainte du forçat rivé à la tringle de la chiourme, la malédiction des prisonniers, et qu'ils peignaient la dispersion des familles, le déshonneur des femmes et toutes les hontes de l'esclavage. On n'arrachait pas inutilement des larmes aux héros zaporogues. Sur leurs cavales rapides, sur leurs légères pirogues, ils rendaient à l'infidèle le mal pour le mal. Eux aussi ramenaient des prisonniers, et trop souvent ils égalaient, ils dépassaient leurs ennemis en cruauté. Dans l'expédition de 1575, l'ataman Bogdan Roginski mit la Crimée à feu et à sang. « Les cosaques brûlèrent tout, raconte Bielski, ne laissèrent pas une âme vivante où ils passèrent, empalèrent jusqu'à des enfans. » Peut-être Roginski voulait-il venger les injures dont parle la chanson : « O Bogdan! ataman des Zapo-

rogues! pourquoi portes-tu des vêtemens de deuil? — C'est que les Tatars ont été mes hôtes; ils n'ont couché qu'une nuit chez moi, mais ils ont tué ma vieille mère, enlevé ma bien-aimée. » En 1675, l'ataman Sirko ramena de Crimée 13,000 prisonniers, dont 7,000 chrétiens. On sait que dans la presqu'île taurique se sont longtemps maintenus, sous le joug tatar, les débris d'anciennes populations baptisées, Arméniens, Grecs, Goths, Italiens. Dans un récent mémoire à l'académie de Saint-Pétersbourg, le professeur Brunn, d'Odessa, constate par exemple la présence des Goths et la persistance d'un idiome germanique à Mangoup-Kalé jusqu'au milieu du XVIIe siècle (1). Sirko demanda aux prisonniers chrétiens quels étaient ceux qui voulaient retourner en Crimée et ceux qui voulaient le suivre en Russie. Le barbare champion de l'orthodoxie ne réfléchissait pas que pour beaucoup d'entre eux la vraie patrie, c'était la Crimée: c'était là qu'ils avaient leurs terres, leurs maisons, les tombeaux et les monumens de la gloire de leurs ancêtres, et même, grâce à la tolérance des khans, leurs monastères, leurs prêtres et leurs églises creusées dans le roc. Il fut bien étonné lorsque 3,000 d'entre eux déclarèrent qu'ils aimaient mieux être des propriétaires en Crimée que des indigens en Ukraine. Pourtant il les laissa partir, et du haut d'un *kourgane* longtemps les suivit du regard. Il espérait toujours qu'ils se raviseraient; mais, heureux d'échapper à leurs libérateurs, ils poursuivaient allégrement leur route vers la terre d'oppression. Sirko n'en pouvait croire ses yeux. A la fin, il donna l'ordre à ses cosaques de les poursuivre et de les tailler en pièces. Les 3,000 malheureux furent égorgés jusqu'au dernier. Sur les cadavres sanglans, le pieux ataman leur fit cette oraison funèbre : « Adieu donc, mes frères! Il vaut mieux pour vous dormir là jusqu'au jugement dernier que d'aller vivre en Crimée parmi les infidèles, que de vous y multiplier pour y devenir les ennemis du nom chrétien et y périr à la fin sans baptême. »

Ces incursions en terre musulmane amenaient de cruelles représailles; plus d'une fois la diète et le roi de Pologne essayèrent de contenir les Zaporogues, ordonnèrent de brûler leurs *tchovni*, punirent de mort leurs atamans. Condamnés par les politiques de Cracovie, les exploits des cosaques étaient chantés sur toutes les *kobzas* de l'Ukraine. La muse populaire rendit fameux les noms de Lantzkoronski, le staroste qui battit trois fois les Turcs et les Ta-

(1) *Tchernomorskie Gothi i sliédi dolgago ikh prébyvania v ioujnoï Rossii*, Saint-Pétersbourg 1874. Ces Goths de la Mer-Noire avaient encore en 1565 un vocabulaire tout germanique : *bruder*, frère, *schwester*, sœur, *alt*, vieux, *silvir*, argent, *goltz*, or, *stern*, étoile, *sune*, soleil, *tag*, jour, *handa*, main, *hus*, maison, *wingart*, vigne, *reghen*, pluie, *singhen*, chanter, *kommen*, venir, *lachen*, rire, etc. Devant chaque substantif, ils plaçaient l'article *the* ou *tho*.

tars sous les murs d'Otchakof, et d'une seule razzia leur enleva 30,000 têtes de bétail, — de Svertchovski, le conquérant de la Valachie, — de Zborovski, le noble polonais qui franchit les *porogs* au péril de sa vie, parmi les rapides et les brisans, fit oublier son blason à force de bravoure, livra bataille aux galères musulmanes avec de simples pirogues, combattit les troupes de débarquement en se servant de bauges de sangliers sauvages comme de trous ou d'abris de tirailleurs, pensa être englouti dans une tempête sur la Mer-Noire et manqua de périr de faim dans les steppes désertes. Il n'échappa à tant de dangers que pour être décapité par ordre de Batory, roi de Pologne, comme coupable d'avoir rompu la paix avec les Turcs. Les *kobzars* ont cassé l'arrêt des juges royaux et le glorifient comme un héros et un martyr. Ils célèbrent encore son compagnon, Alexis Popovitch, qui se dévoua pour apaiser la tempête et fit la confession publique de ses péchés. Les cosaques furent obligés de lier les mains de cette victime volontaire et de lui bander les yeux avec le ruban de velours noir; mais ils ne purent se décider à sacrifier un si brave criminel : ils le piquèrent à un doigt de la main gauche et firent couler quelques gouttes de son sang sur les vagues furieuses; celles-ci, à l'instant même, s'aplanirent et poussèrent les vaisseaux jusqu'au rivage.

Pour se rendre compte de ce que peut devenir dans l'imagination des poètes un événement historique, suivons les transformations qu'a subies l'histoire du prince Dmitri Vichnévetski. C'est lui qui fonda la forteresse de Khortitsa sur une des îles du Dniéper et qui dirigea la grande expédition de Valachie en 1564. Tombé au pouvoir des Turcs, il fut emmené à Constantinople. On dit que le sultan Sélim essaya de le convertir à l'islamisme : le fait est d'autant plus vraisemblable que Dmitri en 1553 avait voulu abandonner le service du roi de Pologne pour celui du padischah. Mais, comme il refusait d'abjurer, il fut condamné à mort. On le précipita du haut d'une tour sur des crochets de fer auxquels il resta suspendu par une côte. Ce genre de supplice a été plusieurs fois employé par les Turcs contre les cosaques, notamment par Osman II; mais la légende, qui commence déjà dans la chronique latine de Temberski, raconte que Dmitri vécut deux jours dans cette position, louant Dieu, insultant le prophète, et que, tirant des flèches de son carquois, il abattait les Turcs qui osaient approcher de lui : au moment de mourir, il faillit transpercer le sultan, qui était venu récréer sa vue de ses souffrances. *Sagittam in tyranni personam direxit, sed jam viribus vacillantibus.* Cette chronique, publiée en 1669, semble s'inspirer des mêmes traditions populaires que la *douma* petite-russienne intitulée *Baïda : Baïda* était, paraît-il le nom de guerre du malheureux prince. « A Constantinople sur le marché, Baïda

buvait l'hydromel et l'eau-de-vie. L'empereur des Turcs lui envoya un messager, appela Baïda auprès de lui : — Baïda, illustre guerrier, sois mon chevalier fidèle; tu épouseras la princesse ma fille; tu seras seigneur de l'Ukraine entière. — Ta foi, sultan, est une foi maudite; ta princesse est une païenne. — Alors l'empereur appela ses heïduques. — Saisissez Baïda fortement par les bras, accrochez-le par les côtes. — Baïda fut ainsi suspendu à des crochets de fer. — Mon page, mon jeune page, donne-moi mon arc recourbé, donne-moi mon carquois plein de flèches. Je percerai trois têtes à cause de sa fille. Ce que je vise, je l'atteins. — Alors il tira une flèche et abattit le sultan; dans son lit, il tua la sultane; à leur fille, il perça la tête. » Voilà certes trois maîtres coups de flèches et dont l'histoire laissera l'honneur à l'épopée. Et encore notre ballade n'a-t-elle pas épuisé toute la matière poétique, toute la masse de souvenirs légendaires qui se rattache au nom de Dmitri Vichnévetski. Les Turcs, après l'avoir tué, disent encore les traditions, le coupèrent en morceaux et mangèrent son cœur pour hériter de son courage.

Tel est le caractère des chansons dont se compose le recueil de MM. Antonovitch et Dragomanof : aventures d'esclavage, aventures de mer, aventures de guerre. Leur premier volume se termine avec la première période de l'histoire de l'Ukraine. Le moment est venu où va éclater entre les colons de la Petite-Russie et leurs seigneurs concessionnaires le malentendu originel. L'ennemi, ce ne sera plus le Turc ou le Tatar, ce sera le *pan* polonais ou russe polonisé, avec ses deux acolytes, le missionnaire de l'*union* et l'intendant ou le fermier juif qui prend tout à ferme en Ukraine, les routes et les cabarets, les chasses et les rivières, les redevances et les corvées, les clés même de l'église, où l'on ne peut plus être baptisé, ni marié, ni pleuré sans sa permission, D'autres héros vont s'emparer de la scène et passionner l'imagination des masses. Ce sera Gange Andiber qui rosse les *pans* dans les cabarets; ce sera Bodgan Chmelnicki, le promoteur de la guerre d'indépendance, celui qui donna le signal de la lutte contre cette impopulaire trinité : le seigneur, le jésuite, le *Juif-arendateur;* ce sera Paleï, le fidèle cosaque, que les mensonges de Mazeppa ont fait exiler en Sibérie, mais qui en revient pour combattre les traîtres et donner la victoire à Pierre le Grand; ce sera Kharko, en qui les Polonais crurent voir grandir un nouveau Chmelnicki, et qu'ils ne purent décapiter qu'avec son propre sabre, un sabre *héroïque;* ce seront enfin les derniers Zaporogues, qui apparaissent à la veille de la destruction de la *setcha* par les armées de Catherine II et le total anéantissement de cette confrérie militaire devenue pour les hommes d'état du XVIII[e] siècle un ramas d'impurs brigands. Les quelques *doumas* déjà publiées dans les re-

cueils antérieurs, les curieuses légendes en prose recueillies jadis par M. Koulich sur les sorcelleries de Paleï et de Mazeppa, font pressentir tout l'intérêt que présentera le prochain volume des deux professeurs kiéviens.

III.

Un autre côté héroïque de la vie cosaque, c'est le négoce avec les pays musulmans. En ce temps et dans ces régions barbares, il fallait que le commerçant fût homme de main. On escortait en armes les convois de marchandises. Déjà aux premiers siècles de l'histoire russe, les trafiquans varègues en route pour Constantinople passaient pour de hardis compagnons. Les traités de commerce conclus avec Byzance donnent la mesure des défiances et des terreurs qu'ils inspiraient aux Grecs : ils se trompaient parfois d'industrie, dévalisant à l'occasion leurs cliens. Plus tard, quand les steppes de la Russie méridionale furent infestées des hordes nomades, Avars, Petchenègues, Polovtsi, il fallait quelque audace pour se hasarder sur les chemins qui menaient aux ports de mer ou bien aux villes du Danube. Protéger les voyageurs devint dès lors le premier devoir d'un bon prince russe. Dans l'histoire de ces descendans de Rourik, de ces fils des *rois de mer,* tout n'est pas, comme il semblerait, aventures, batailles et grands coups d'épée. Il faut vivre d'abord, ensuite guerroyer. Or c'était le commerce qui les faisait vivre. Quand Mtislaf Sviatoslavitch, en 1170, excite les autres princes russes à s'armer contre les Polovtsi, une des raisons les plus pressantes qu'il met en avant, c'est qu'il faut « retrouver les chemins de leurs pères et de leurs ancêtres » que ces brigands rendaient impraticables. Les dynastes varègues, frères de nos ducs normands, ne regardaient pas comme au-dessous de leur vaillance de convoyer les caravanes. En 1166, Rostislaf enjoint à ses frères et à ses fils d'aller au-devant des marchands qui reviennent de Grèce. Quand l'Ukraine, nettoyée des nomades, commença à se repeupler, elle reprit les traditions du commerce national; mais la ruine de l'empire byzantin par les Turcs, la domination des Tatars sur les rivages de la Mer-Noire, en avaient singulièrement changé les conditions. Ce furent surtout les cosaques qui se livrèrent à ce trafic amoindri. Ils avaient mieux conservé que les habitans de l'intérieur des terres la valeur indispensable au marchand. Eux seuls aussi pouvaient soutenir la concurrence avec le Juif qui dans les villes de Pologne et de Lithuanie avait ruiné la bourgeoisie slave. Eux seuls pouvaient lutter de sobriété, d'épargne, de ténacité avec les fils faméliques d'Israël. Ici encore ils furent les représentans les plus énergiques de la nationalité ukrainienne et restèrent en armes quand

tout le reste eut fléchi sous la fatalité des influences nouvelles. Le cosaque maintint la tradition commerciale de la Petite-Russie, comme il en maintenait les traditions d'indépendance religieuse et de liberté patriotique.

A certaines époques, les marchands se réunissaient; comme autrefois, ils se formaient en associations, en caravanes, et obéissaient à des chefs élus. La longue file des charrettes de bois attelées de bœufs gris s'enfonçait lentement dans les steppes herbeuses de l'Ukraine, dans les steppes sablonneuses de la Crimée. Aux villes musulmanes, aux lacs salés de la Tauride, ils allaient chercher surtout deux sortes de denrées indispensables aux riverains du Dniéper : le sel et le poisson sec. Nous sommes loin des temps où les riches marchands de Kief, de Smolensk, de Tchernigof, de Novgorod-la-Grande, achetaient à Constantinople les émaux et la bijouterie de Byzance, les soieries de Damas, les vins de Chypre et de Sicile, les plus rares produits de la Grèce et de l'Asie. Sans doute, dans une de leurs chansons, les cosaques se vantent de n'étaler dans les bazars d'Orient que des « marchandises de choix, les peaux de martre et de renard bleu, les noires zibelines; » mais sûrement c'était le petit nombre qui pouvait se permettre à Caffa, Azof ou Eupatoria ce luxe d'étalage. La plupart, assez pauvres diables, se bornaient à s'approvisionner de poissons salés qu'ils allaient colporter ensuite dans les villages de l'Ukraine et jusqu'en Pologne et en Gallicie. Des dangers, des privations infinies les attendaient dans ce long et pénible voyage. Ils avaient à braver la faim, la soif, les extrêmes chaleurs comme les froids extrêmes de la Crimée, les tourbillons de sable et les ouragans de neige, toutes les variétés de brigands dont pullulaient le monde cosaque et le monde musulman. Souvent au terme de leur voyage, dans les ports de la Mer-Noire, nos voyageurs rencontraient une mort sans gloire dans quelque lazaret. Le nom qu'on donne à ces négocians, celui de *tchoumak*, aurait même une étymologie sinistre : *tchouma*, la peste, triste produit du sale et fanatique Orient, que souvent ils rapportaient au pays. Pour s'en préserver, dès le premier jour de leur pèlerinage, ils enduisaient de goudron leur chemise et leur large pantalon. Alors ces vêtemens pendant des mois entiers ne quittaient plus leur corps. C'était pitié de rencontrer par les chemins de la Crimée ces misérables piétons, noirs et poudreux, avec leurs haillons goudronnés et leurs grandes bottes de cuir, la tête rasée à l'exception d'une queue au sommet de la tête, ayant l'air plutôt de brigands ou d'échappés de galères que d'honnêtes négocians. Autrefois c'étaient les princes russes et leurs vaillantes gardes aux armures étincelantes qui escortaient les caravanes : du XVIe au XVIIIe siècle, ce sont les Zaporogues qui ont hérité de cette corvée princière. A certaines époques de l'année où, réguliers comme

des bandes d'oiseaux de passage, devaient arriver les *tchoumaks*, les fils de la *setcha* prenaient soin d'établir des ponts de bois sur les rivières, de disposer des détachemens armés aux points les plus menacés par les brigands; parfois ils continuaient leur protection aux voyageurs jusque sur les terres du khan de Crimée qui ne songeait point à s'en plaindre, puisque du commerce avec les Russies découlait une partie de ses revenus. Le service des Zaporogues d'ailleurs n'était point gratuit, pas plus qu'autrefois celui des princes. Ils percevaient un droit fixe de 8 ou 10 roubles pour l'escorte et de tant de kopecks par chariot au passage des ponts. Ce droit servait à alimenter la caisse de « l'armée zaporogue. » Ces *tchoumaks*, si fameux dans les trois derniers siècles, subsistent encore aujourd'hui; on les retrouve partout, assure M. Routchenko, où retentit le dialecte petit-russien. Leur métier est devenu moins pénible : grâce à la gendarmerie russe, plus de *haïdamaks*, plus de *kamychniki* tapis dans les roseaux (*kamych*) des fleuves; les Nogaïs et les Tatars ne sont plus les maîtres absolus de la steppe; on arrive en chemin de fer à Odessa, à Sébastopol, à Azof, à Taganrog; on fait le tour des ports de la Crimée, Eupatoria, Féodosie, Kertch, en bateau à vapeur; mais en même temps qu'il devient plus facile, leur métier commence à perdre sa raison d'être. Avec leurs lents convois de charrettes, pourront-ils soutenir la concurrence des railways et des paquebots? En 1871 encore, les journaux de la Nouvelle-Russie entretenaient leurs lecteurs d'un fait bien curieux : il s'agissait d'un vieux *tchoumak* qui, à force de revendre 12 roubles à Kief le cent de poissons acheté 2 roubles à Azof, avait fini par amasser une fortune considérable. Il possédait 560,000 roubles, environ 2 millions de notre monnaie. Il assurait au correspondant de la *Gazette de Kharkof* que, s'il n'eût été le serf d'un avide seigneur, il eût pu acquérir plus du double; mais ce *tchoumak* était alors un vieillard de soixante-deux ans; c'est d'un autre temps qu'il faisait l'histoire : les jeunes gens qui essaieront de continuer ce commerce ruiné n'y amasseront certainement pas 4 millions. Dans la Petite-Russie comme ailleurs, les types curieux du passé s'en vont tous les jours; il n'y a plus de vrais cosaques, pas plus que de *haïdamaks*. Nous avons peut-être entendu le dernier *kobzar*; M. Routchenko trace en ces termes le portrait des derniers *tchoumaks* :

« Ce continuel vagabondage sur les grandes routes, cette existence moitié sédentaire et moitié nomade a imprimé sur le visage du *tchoumak* un cachet tout particulier. L'isolement, les alarmes de cette vie errante, ont contribué à lui donner une certaine rudesse de caractère avec une nuance de mélancolie. Le *tchoumak* est généralement silencieux, sombre : il considère la vie avec un secret mépris; toute son

attitude révèle une imperturbable confiance en lui-même. Il est enclin à l'ironie, toujours prêt à mystifier ceux qui l'entourent, tout en gardant sa dignité. Une forte charpente, des traits énergiques, ses longues moustaches, sa longue queue rejetée derrière l'oreille, lui donnent une physionomie si remarquable que du premier coup d'œil on reconnaît le *tchoumak* au milieu d'une foule. Voyez-le dans une foire avec son haut bonnet de peau de mouton, sa souquenille négligemment relevée sur l'épaule, la tête fièrement levée; il s'avance au milieu des flots de paysans avec un air d'intime satisfaction. Il s'approche de ces grands bœufs, s'informe du prix, marchande, et, saisissant de ses poignets robustes un bœuf par les cornes, il le fait agenouiller. Il se retourne et voit une troupe de Juifs qui le regardent : il fait siffler sa houssine ou les menace du poing; les Juifs sont déjà loin. Il continue son chemin, et d'un imperceptible coup de pied renverse un tonneau de goudron, ou bien, comme par mégarde, il laisse tomber son pain dans une jarre de miel et se plaint ensuite au marchand qu'on lui ait gâté son pain. S'il rencontre une jeune fille, il lui dit à l'oreille quelques mots. Enfin il se fraie un chemin à coups de coudes dans une foule, arrive au milieu d'un cercle de spectateurs et s'arrête droit en face du joueur de *lira*. Son visage fier et ouvert, aux premiers sons de cette chère musique, prend une impression de tristesse indicible. Il fixe sur le chanteur son regard sauvage, incline sa tête sur sa poitrine, et des milliers d'autres *doumas,* des myriades de réminiscences, s'entre-croisent, se heurtent dans son âme et le plongent dans une silencieuse méditation. »

Tel est l'homme qui a partagé avec le cosaque l'honneur d'être chanté par la muse populaire. Le recueil de M. Tchoubinski renferme quarante-six chansons de *tchoumaks*, celui de M. Routchenko soixante-douze, avec de nombreuses variantes recueillies sur tous les points de la Petite-Russie, une étude sur leur commerce, et un vocabulaire fort utile pour comprendre leur dialecte petit-russien compliqué d'ailleurs de termes particuliers à leur profession. Dans ces chansons, on peut suivre la vie du hardi marchand à travers toutes ses vicissitudes. Le voilà qui se prépare à partir, qui achète quelques paires de bœufs gris et graisse les essieux de bois de ses charrettes. Que faire au village? L'existence y était trop dure. Plus d'un n'avait d'autre ressource, d'autre salut peut-être, que de s'expatrier. « Il s'attriste, le pauvre orphelin : son père et sa mère sont morts; le malheur l'a frappé, un malheur qui n'est pas venu seul. — Allons! j'attellerai mes bœufs gris à mes quatre chariots. J'irai quérir le poisson sur les bords du Don. Si je reste, je sais bien ce qui m'arrivera : le centenier me livrera pour me faire soldat. » — Mieux vaut encore partir avec les *tchoumaks*

qu'avec le sergent recruteur. Pourtant le jour du départ, que de larmes au village! Long est le voyage, tous n'en reviendront pas. Et voilà les pères à cheveux blancs, les vieilles mères, les femmes avec leurs nourrissons, les fiancées qui font la conduite aux compagnons. Souvent on brusque les adieux, crainte de s'attendrir : « Mon bien-aimé s'est mis en route, et moi j'ai couru après lui. J'ai retourné sa charrette, j'ai dételé ses bœufs et je l'ai appelé *mon cœur.* — Reviens, mon bien-aimé; reviens, mon cœur. Tes petits enfans sont en pleurs, ton père et ta mère se désolent. Sais-tu si la fortune te sera favorable? — Je ne retournerai pas, ma bien-aimée, je ne retournerai pas, mon cœur. Laisse pleurer les enfans, laisse se désoler les vieux parens. Si tu étais une bonne femme, tu n'agirais pas ainsi : tu jeûnerais le vendredi, tu chômerais le dimanche, afin que la fortune me vienne en aide. » La pauvre femme comprend bien que c'est la nécessité qui chasse le mari hors de chez lui. C'est pour vivre et faire vivre les siens qu'il est *tchoumak.* Elle s'en revient pleurant, et dès ce jour plus de bonheur pour elle. Elle pleure quand elle voit les bonnes gens deviser gaîment sur leur seuil; elle pleure quand elle entend les enfans jouer bruyamment dans la rue. Elle envie leur sort à tous. « Ils sont tous heureux; moi seule, je suis malheureuse. »

Pendant ce temps, que fait le bien-aimé? Déjà les *tchoumaks* ont perdu de vue le village natal. On se hâte lentement : comme ils veulent voyager loin, ils ménagent leur attelage. On parcourt 10 ou 15 verstes, puis on fait une halte; ensuite 10 ou 15 autres verstes, et l'on s'arrête pour la nuitée. L'ataman donne des ordres : s'il y a lieu, il fait disposer les chariots de manière à former un *tabor,* une enceinte contre les incursions possibles des maraudeurs. Le second en dignité de la caravane, le cuisinier, dont la voiture est ornée du chaudron et du sac à provisions, insignes de sa charge, prépare le gruau. Souvent quelque amateur égaie le repas avec la *bandoura* ou la *lira.* On se remet en marche. Voici que déjà on est entré dans la steppe avec ses grandes herbes, mer de verdure, où l'on ne trouve ni sentier ni poteau, pas plus que sur les flots. Le jour, on reconnaît son chemin en montant sur un *kourgane,* un de ces *tumuli* qui recouvrent les ossemens et les armes des nations disparues. La nuit, on se dirige d'après les étoiles. Jusqu'à présent, le seul ennemi à craindre, ce sont les brigands. Quand il les voit sortir de derrière la colline, l'ataman Gavrilenko, disent les chansons, « se tord les mains de désespoir et verse des larmes amères. » Larmes de héros, car il est bientôt remis de son émotion, et sort à cheval du *tabor* pour se mesurer avec le chef des brigands. Celui-ci lui porte un terrible coup de lance; mais on ne peut tuer Gavrilenko qu'avec une balle d'argent, une balle conjurée : il résiste au choc

et de la riposte abat son ennemi. Les brigands, voyant tomber leur chef, se replongent dans le fourré et disparaissent. D'autres fois la bande tout entière, dont le nombre sacramentel est toujours de quarante-quatre, est sacrifiée à la juste fureur des *tchoumaks*, qui entonnent le chant de victoire : « Sois fière, ô ville, ville de Poltava, de ce que notre gloire n'a pas péri! Ils étaient quarante-quatre, ils n'ont pu venir à bout de nous dix. »

Quand on s'éloigne du Dniéper, on s'engage dans les steppes arides du gouvernement de Tauride. Aux haïdamaks succèdent les Nogaïs, bien autrement nombreux et redoutables. Contre leur impétueuse cavalerie, on forme à la hâte le *tabor* et l'on se défend de son mieux. Souvent, mais beaucoup plus rarement dans la réalité que dans la chanson, l'affaire tourne mal pour le musulman. On le poursuit, on le fait prisonnier. Alors son sort n'est pas long à régler : comme on n'attendait de lui aucune pitié, il n'en peut espérer aucune. On lui enfonce trois piques dans le corps et l'on dresse cette potence improvisée au sommet d'un *kourgane*; pendant que la bête de proie est clouée là-haut comme une chouette malfaisante, éclate le chœur triomphant des *tchoumaks*, vengés enfin de tant d'insultes : « Contemple, ô musulman, contemple notre liberté. Ah! notre chère liberté : elle fleurit comme le rouge pavot, tandis que ta tête musulmane ruisselle de ton sang. »

On arrive en Crimée. Là du moins on est protégé par le *iarlik*, les lettres patentes du khan; mais qui peut s'en reposer sur la perfide inconstance des Tatars? Qui sait si quelque ordre nouveau n'est pas arrivé de Constantinople, si quelque incursion des Zaporogues n'a pas allumé en eux la soif de la vengeance? C'est à l'homme sage de tout prévoir. Les premières bandes de *tchoumaks* ont été averties à temps par les marchands allemands que quelque chose se prépare : ceux-là se sont hâtés de faire leur provision de sel et de regagner les bords du Dniéper. C'est sur les dernières bandes que crèvera l'orage, orage irrésistible; contre les Tatars de Crimée, que peuvent les retranchemens de charrettes, la bravoure de l'ataman Gavrilenko? « Hélas! de Pérékop à la rivière Salgir, là-bas gisent les cadavres des *tchoumaks*; ils sont couchés par trois, par quatre; leurs vêtemens sont trempés de leur sang. — Sur la rivière Salgir, le canon a retenti : de plus d'un *tchoumak* pleureront le père et la mère. — Sur la rivière Salgir, les mousquets se sont fait entendre : de plus d'un *tchoumak* resteront orphelins les petits enfans. — Sur la rivière Salgir bruissent les guérets maudits : plus d'un *tchoumak* sera vainement attendu par une cosaque aux noirs sourcils. »

Et même sans les attaques de leurs ennemis, de nos jours encore, à combien de hasards ne sont pas exposés les aventureux commerçans! Quand l'herbe manque, quand les sources sont taries, les

bœufs languissent; leur maître désespéré ne sait que faire pour les soulager. Entre le *tchoumak* et ses bœufs intervient alors une scène touchante d'églogue, d'une fraîcheur toute virgilienne. L'homme n'a plus ni fourrage, ni eau de source à donner à ces pauvres bêtes. Il cherche par ses caresses et ses bonnes paroles à endormir leur souffrance : « O mes bœufs, mes bœufs gris et tachetés, que vous êtes de braves bêtes! Voilà trois jours que sans boire ni manger vous restez au timon. » Les compagnons du *tchoumak* lui viennent en aide. Tout le convoi s'arrête en attendant que ses bœufs aient repris leurs forces. « Celui qui abandonne son compagnon dans l'embarras, dit le proverbe petit-russien, que sa peau l'abandonne comme au printemps l'écorce des saules. » Mais quelquefois c'est le maître lui-même que la maladie vient frapper. Son sort lui a été prédit par le hibou, qui au sommet des *kourganes* fait entendre son lugubre *hou! hou!* Un présage plus certain, c'est la douleur de ses bœufs. « Mes bœufs, mes bœufs gris, pourquoi ne buvez-vous pas? pourquoi faites-vous ce chagrin à votre jeune maître? » Et déjà le voilà étendu sur le devant de sa charrette, la main droite sur son cœur, et qui fait ses adieux à la vie. « Arrêtez-vous, mes fidèles camarades, jeunes *tchoumaks*, braves compagnons, pour me rendre les derniers honneurs. Près de la glorieuse Pérékop, creusez-moi une fosse profonde; sur mon corps entassez un *kourgane* élevé, et que de toute l'Ukraine on puisse apercevoir ma tombe. » Avant de mourir il veut revoir encore son cher attelage. « Ah! mes bœufs, mes bœufs gris, qui va être votre maître quand je ne serai plus de ce monde? » et ses bœufs sont attendris, et bien tristement ils s'éloignent de la place où est tombé le malheureux. « Ils mugissent plaintivement et voudraient rappeler de la tombe leur jeune maître. » Ce sont eux qui, arrivés à la cabane lointaine, annonceront à la fille du *tchoumak* qu'elle est orpheline. « Ne pleure pas, ne nous maudis pas, jeune maîtresse. Ton seigneur n'est plus, mais c'est fait de nous aussi. » Ou bien c'est le coq de la chaumière natale qui, mû par un instinct fatidique, saute éperdu sur le seuil de l'*isba*, crie son *cocorico* et avertit la vieille mère de ne plus attendre son fils. Cependant les *tchoumaks* ont creusé la tombe de leur ami; « ils ont élevé le haut *kourgane;* sur le sommet ils ont planté l'obier aux baies rouges. » Le corps du *tchoumak* est désormais à l'abri de toute profanation. Vainement le coucou arrive-t-il à tire-d'aile. « Donne-moi, mon cher, dit-il à l'aigle, donne-moi quelque chose du corps, ne fût-ce que le bras droit. — Mais l'aigle a répondu : Je le voudrais, mon cher; seulement vois comme ils ont entassé la terre humide. Je ne suis pas de force à la soulever. » On remarquera comment la poésie de ces rudes compagnons, cette

chanson éclose le soir autour des feux de bivouac, tient de près à la poésie primitive des races âryennes, qui animait tout dans la nature, aux instincts durables de l'âme russe, qui, malgré le christianisme et l'orthodoxie byzantine, n'a pu se résigner à dépeupler le monde de ses hôtes divins et a laissé aux animaux la parole et le don prophétique. Les bœufs gris ont des larmes pour leur maître, le hibou l'avertit de sa fin prochaine, le coq domestique l'annonce à sa famille, et les oiseaux de proie, caquetant au sommet du *kourgane*, donnent des louanges dépitées à la solidité de son monument, à la piété de ses compagnons. Il durera, ce monument, et quand d'autres caravanes passeront en ces lieux, chaque voyageur s'arrêtera pour donner un souvenir au mort inconnu et ajouter une poignée de terre à son tumulus. « Cela rend le voyage heureux, » assure le dicton petit-russien. Chez beaucoup de peuples primitifs le sentiment de bienveillance se manifeste par une cérémonie analogue. « J'ajouterai une pierre à votre *cairn*, » dit en manière de politesse le montagnard des *highlands*. Le Juif encore aujourd'hui apporte un caillou sur le mausolée d'une personne aimée.

La nation petite-russienne, qui s'étend sur quatre ou cinq des gouvernemens russes et qui comprend 7 ou 8 millions d'âmes, sans compter 3 millions de Ruthènes dans la Gallicie autrichienne, mérite certainement d'être mieux connue. Comme d'autres, elle a ses historiens, ses publicistes, ses poètes, ses romanciers qui ne dédaignent pas d'écrire dans la langue populaire des Ukraines. Pour le passé, si l'on veut se rendre compte de ses sentimens et de ses tendances, le plus sûr est peut-être d'étudier ses chansons. Dans les chroniques qui ont raconté son histoire, on retrouve souvent l'écho des passions de la masse; mais l'expression s'en est parfois aussi modifiée, refroidie sous la plume des lettrés, qui avaient une naturelle tendance à se rapprocher de la classe dominante, à rechercher la société des seigneurs. Au contraire, dans la chanson rustique, la pensée du peuple arrive à nous sans intermédiaire. Nous y voyons clairement ce qu'il aimait, ce qu'il haïssait, et quels hommes il prenait pour son idéal. Pendant longtemps, les *doumas* ne lui connaissent qu'un ennemi, et le Petit-Russien, placé en face du Tatar, dans la même situation que les Slaves du Danube et les Grecs vis-à-vis du Turc, retrouve presque les mêmes inspirations. Ses chants de guerre, ses ballades d'esclavage, rappellent ceux de la Hellade et de la Serbie. La dispersion des familles, la rencontre du frère et de la sœur dans d'étranges circonstances, les cruautés des musulmans égalées par les représailles chrétiennes, voilà ce qu'on raconte sur les bords du Dniéper comme sur les rivages du golfe de Corinthe. Le Zaporogue, malgré ses imperfections, est

glorifié comme le furent, en dépit de leurs crimes, les haïdamaks du Danube et les klephtes du Pinde. Faut-il s'étonner si les peuples, cruellement opprimés par l'islamisme, pardonnent tout à de braves *outlaws*,

S'ils suivent au combat des brigands qui les vengent?

Plus tard l'ennemi du Petit-Russien, c'est le *pan* et ses alliés. Que la diète de Pologne n'a-t-elle prêté l'oreille aux chansons du peuple! Elle y aurait appris plus sûrement que dans les doléances de ses représentans officiels ses véritables griefs. L'Ukraine hésita longtemps entre la Pologne et la Moscovie : sa langue la rapprochait de l'une presque autant que de l'autre; mais, inquiétée dans sa religion par les intrigues des jésuites, elle s'éloigna violemment de la Pologne catholique pour se donner à la Russie orthodoxe. Elle préféra l'autocratie d'un tsar aux libertés qui dans la république polonaise, dans *le royaume des nobles,* n'étaient l'apanage que d'un petit nombre. Toutefois elle ne s'est pas donnée au *Moscovite* sans conditions. Avant de pouvoir l'assimiler à la Grande-Russie, Pierre Alexiévitch et Catherine II ont rencontré plus d'une résistance; mais il semble que ces résistances n'aient jamais été aussi populaires que l'ancienne lutte contre la *pospolite.* Bogdan Chmelniçki, le promoteur de l'insurrection anti-polonaise, est resté et restera le héros favori de la muse rustique. Au contraire elle est froide, même hostile, à l'égard de Mazeppa, l'auteur du soulèvement contre Pierre le Grand. Elle ne lui sait aucun gré d'avoir été le dernier champion de l'indépendance nationale. Son héros dans la guerre de 1708, c'est Paleï, la victime et le vainqueur de Mazeppa. Lui seul semble à ses yeux sauver l'honneur du nom cosaque compromis par une rébellion contre le tsar orthodoxe. La poésie populaire en lutte contre le *pan* russe ou polonais a une inspiration essentiellement démocratique. C'est dans la république égalitaire des Zaporogues qu'elle cherche des champions contre la république aristocratique de Pologne. Ce même caractère se retrouve encore dans ses chansons en l'honneur de marchands, chercheurs de sel et de poisson sec. Le *tchoumak,* pour faire le commerce, ne cesse pas d'être un cosaque. Parce qu'il travaille pour vivre, il n'en est pas moins noble. Il faut être aussi brave pour aller trafiquer dans les villes infidèles de Crimée que pour y porter le ravage. Voilà pourquoi le nom du *tchoumak,* répété sur la *lira* ou la *bandoura,* vole sur les lèvres des hommes et pourquoi son *kourgane* s'élève aussi haut dans les steppes désertes que celui de l'aventurier tombé dans la guerre sainte.

ALFRED RAMBAUD.

LE

MAJOR FRANS[1]

I.

LÉOPOLD DE ZONSHOVEN A M. WILLEM VERHEYST, AVOCAT A A...

La Haye, mars 186..

Cher ami, accourez chez moi par le premier *express* que vous pourrez prendre. Il m'arrive des choses miraculeuses, et j'ai besoin de m'épancher dans le sein d'un ami, ou bien je vais étouffer. Figurez-vous Léopold de Zonshoven, destiné dès son enfance à jouer dans ce bas monde le triste rôle du gentilhomme pauvre, votre ami Léopold, tout d'un coup héritier d'une fortune colossale!

C'est une vieille tante de ma mère, dont je n'avais jamais entendu parler et qui paraît avoir été brouillée avec toute la famille, c'est elle qui a voulu faire avec moi « la fée charmante » en me laissant par testament toutes ses propriétés. A moi! à moi qui ai toujours eu tant de peine à ne pas faire de dettes, qui n'ai pu me permettre ni folie, ni caprice, et qui me vois d'un moment à l'autre à la tête d'un million de florins (2)! Je faillis, en ouvrant la lettre qui m'annonçait cette incroyable nouvelle, renverser ma lampe; heureusement elle fut maintenue par mon hôtesse, qui attendait les 80 cents réclamés

(1) Nous offrons ici sous une forme réduite la dernière œuvre de Mme Bosboom-Toussaint, auteur hollandais d'un mérite fort apprécié dans son pays. Femme du peintre éminent M. Bosboom, dont on estime surtout les intérieurs d'église, Mme Bosboom-Toussaint s'est fait remarquer dans ces dernières années par ses romans historiques, dont le plus réputé a pour titre *de Wonderdoktor* (*le Médecin-Miracle*). *Le Major Frans* est au contraire un roman de caractère et de mœurs contemporaines, dont l'intérêt s'accroît pour nous d'une foule de détails fortement marqués au coin de la vie néerlandaise.

(2) Environ 2,116,000 francs.

par le facteur et qui crut d'abord, m'a-t-elle dit ensuite, qu'il s'agissait d'un exploit d'huissier. Je la congédiai au plus vite, et je tirai le verrou derrière elle. J'avais un intense besoin d'être seul et de me persuader que je n'étais pas la victime de quelque mystification empruntée aux *Mille et une Nuits.*

Le fait est qu'après m'être convaincu de la réalité, je fus assailli par une indescriptible confusion d'idées et d'impressions. Mon cœur battait à se rompre, je ne sais quoi me serrait la gorge, et le premier profit que je tirai de ma fortune à venir fut un beau mal de tête. Je ne suis pas un stoïcien et n'ai jamais voulu m'en donner l'apparence. Je ne cessais dans les derniers temps de me demander ce que je pourrais faire pour sortir de la misérable condition où j'ai végété jusqu'à présent, je ne trouvais qu'un expédient : me réconcilier avec mon oncle le ministre, devenir attaché de quelque ambassade; mais cela me coûterait beaucoup, depuis que son excellence m'a défendu sa porte à cause des articles que j'ai insérés dans une feuille de l'opposition. Comme je regrettais de n'avoir pu terminer mes études et de ne pouvoir m'intituler docteur en l'une ou l'autre branche! A vingt-neuf ans, on ne peut recommencer à étudier pour s'ouvrir une carrière, et j'en étais à compter sur mes doigts les arriérés qui grèvent mon humble budget, quand tout à coup je me vois devenu gros propriétaire. Flegmatique juriste, n'était-ce pas assez pour mettre une pauvre cervelle comme la mienne sens dessus dessous? Venez donc vite à mon secours, d'autant plus qu'il est un point sur lequel je dois vous consulter avant d'accepter définitivement cet héritage. Peut-être ce point ne soulèvera-t-il aucune difficulté à vos yeux de jurisconsulte; mais aux miens il pourrait créer un cas de conscience ou du moins de délicatesse, qui ferait évaporer mon million comme une brume du matin. Je ne veux rien décider sans vous avoir consulté. J'ai fait passer au notaire sur sa demande une procuration pour qu'il puisse agir en mon nom, mais sous réserve. Ici j'ai beaucoup de connaissances, mais pas un ami assez intime pour oser tout lui dire sans craindre d'être mal compris ou ridicule.

Et maintenant au revoir le plus tôt possible. Avec et sans million, toujours à vous. LÉOPOLD DE ZONSHOVEN.

L'avocat Willem Verheyst reçut par le même courrier ce billet anonyme :

« Il nous paraît probable que M. L. de Zonshoven vous consultera pour une affaire très importante pour lui. Aidez-le à surmonter toutes les difficultés qui l'empêcheraient d'accepter certain héritage et ne le laissez pas repousser sans examen sérieux telle proposition qui pourrait lui être faite. Celui qui vous écrit est complète-

ment au courant des intentions de la digne testatrice, et fait les meilleurs vœux pour que M. de Zonshoven jouisse de la belle fortune qui lui est échue. »

Willem Verheyst ne lut pas sans une certaine inquiétude ces lignes mystérieuses. La demande de son ami Léopold le surprenait lui-même dans un moment où les préparatifs d'un départ pour Java l'absorbaient entièrement. Il ne voulut pourtant pas priver l'héritier dans l'embarras des lumières de son expérience, et il s'empressa de se rendre à La Haye.

Le logis du jeune gentilhomme pauvre se composait uniquement d'une chambre assez vaste donnant sur la rue et terminée par une alcôve. Elle ne manquait pas d'une certaine élégance; un assez joli bureau, un fauteuil-voltaire, une petite bibliothèque sculptée en bois antique et plusieurs petits objets d'art compensaient ce qu'il y avait de très bourgeois dans l'ameublement de la chambre louée en garni. Ce qu'il y avait de plus remarquable, c'étaient les portraits de famille qui s'alignaient le long des murs, les uns richement encadrés, les autres, et c'étaient les moins anciens, entourés de simples baguettes dorées. Des miniatures en ivoire et des photographies remplissaient les intervalles. Le jeune homme avait évidemment pris soin de réunir autant que possible les portraits de tous les membres de sa nombreuse et noble famille.

Il était occupé à écrire quand son ami Verheyst frappa à sa porte. — Je vous attendais, lui dit-il; je savais bien que vous viendriez à mon cri d'alarme. Maintenant je suis de sens rassis, et savez-vous ce qui m'a calmé? — Il lui montra tout un cahier affreusement maculé d'encre. — Le mouvement qui faillit renverser ma lampe n'avait pas épargné mon encrier. Je ne m'en aperçus que le lendemain matin. Il y avait là trois articles, mis au net, que je devais livrer aujourd'hui. Perdus, mon cher, perdus sans remède! Il m'a fallu tout recopier pour être fidèle à ma parole. Une belle besogne pour un millionnaire, n'est-ce pas? J'ai presque fini, mais ce travail forcé m'a procuré une diversion salutaire; ce soir je suis tout à vous et nous pourrons causer librement.

Léopold vivait en effet de sa collaboration à plusieurs publications périodiques et de traductions qu'il livrait aux éditeurs dont il recevait les commandes. Bien qu'il n'eût pu compléter ses études universitaires, il avait du talent, du style, et sa plume était appréciée.

— Voici, continua-t-il, les pièces du procès, le duplicata du testament, l'inventaire des biens meubles et immeubles, les effets en portefeuille, il y en a pour plus d'un million, et, autant que je puis m'y connaître, toutes ces pièces sont régulières. Parcourez tout cela pendant que j'achève ma copie.

L'avocat examina tous les documens l'un après l'autre, et, après une revue attentive, déclara que tout était dans l'ordre le plus parfait. — Mais, dit-il, je ne vois nulle part inscrite la clause fatale qui, selon ce que vous m'avez écrit, pourrait influer sur votre acceptation.

— En effet, il n'y a pas de clause, il n'y a même aucune condition exprimée, mais il y a un désir, un vœu de la grand'tante, contenu dans cette lettre qu'il vous faut lire avant de me dire votre opinion. Pour moi, il me semble que je dois renoncer à l'héritage, si je ne puis satisfaire à ce désir.

— Serait-il donc si difficile d'y satisfaire?

— Cela dépend. Ma grand'tante désire que je me marie.

— Eh bien! n'avez-vous pas de quoi monter votre ménage?

— Sans doute; mais elle me désigne en même temps celle que je dois épouser.

— Diantre! voilà le pire.

— Assurément, car elle ne semble pas même connaître la demoiselle. Ce doit être la petite-fille d'un certain général von Zwenken, qui épousa jadis la sœur aînée de ladite grand'tante. Elle demeure chez son grand-père, et il paraît que c'est surtout par rancune contre ce dernier que la grand'tante Roselaer a testé comme elle a fait. C'est moi qui hérite de la fortune afin de l'offrir à la belle petite-nièce. Rien de plus simple, dira-t-on; cependant supposez que la belle petite nièce soit laide, ou bossue, ou acariâtre, ou coquette, vous me connaissez assez pour savoir que je m'empresserais de renoncer à l'héritage.

— Renoncer, renoncer... Au pis-aller on pourrait offrir le partage.

— Voilà précisément ce qui serait contraire à la volonté formelle de la défunte. Lisez et vous verrez.

L'avocat lut alors avec un redoublement d'attention l'écrit que lui tendit Léopold, et qui était ainsi conçu :

« Mon très cher neveu, je suis pour vous une inconnue, vous n'êtes pas un inconnu pour moi. Je suis assez bien renseignée sur ce que vous êtes et ce que vous n'êtes pas. Grâce à toute sorte de brouilles dans notre famille et aux inconséquences de ma sœur aînée, j'ai dû passer ma vie et je mourrai dans l'isolement. Mes parens les plus proches sont morts depuis des années, les autres sont dispersés et se souviennent à peine que je suis leur parente. Personne ne se soucie de la vieille tante Roselaer, qui, il est vrai, n'a jamais voulu rien faire pour leur rafraîchir la mémoire. J'ai maintenant soixante-quinze ans, et une attaque récente m'a avertie que je devais mettre ordre à mes affaires, si je ne voulais pas qu'il y eût des disputes à propos de ma succession, et surtout que celle-ci tombât dans les

mains de ceux qui ont rempli ma vie d'amertume. Je ne veux pas non plus qu'une nuée de neveux ou de cousins viennent s'abattre sur ma fortune comme des corbeaux et réduisent en miettes ce que mes parens et moi nous avons amassé à force d'ordre, d'économie et de bonne gestion. J'ai donc résolu d'instituer l'un d'eux mon unique héritier, et ce sera vous : d'abord parce que votre grand'mère maternelle est celle de mes sœurs qui m'a causé le moins de chagrin. Elle épousa un homme de son rang, dans une bonne position, avec l'assentiment de ses parens, et ce n'est pas sa faute si son mari est mort lors de cette affreuse révolution belge, laissant sept filles dont une fut votre mère, mais qui ne se soucia pas plus que les autres de sa tante Sophie. Je dois toutefois l'excuser parce que, à l'époque de son retour en Hollande, les fatales discordes dont j'ai parlé m'avaient déjà fait prendre la résolution de rompre avec tous les miens. — Ma seconde raison, c'est que j'ai bonne opinion de votre caractère et de votre indépendance. Mes informations sont de telle sorte que je vous tiens pour celui qui pourra le plus convenablement réaliser un vœu que je forme en vous priant très instamment de l'accomplir, si cela vous est possible, c'est-à-dire que vous épousiez la petite-fille de ma sœur aînée, la seule de ses petits enfans qui soit encore en vie, et que vous lui donniez de cette manière la part d'héritage que, pour les raisons susdites, je dois lui refuser en ce moment. J'avais voulu prendre cette jeune fille chez moi, quand elle était encore toute petite, pour lui donner une bonne éducation et la soustraire à l'atmosphère de corps de garde où elle a été élevée ; mais cela me fut refusé, et son grand-père, le général von Zwenken, a perdu la fortune future de sa petite-fille en ne voulant pas m'accorder cette satisfaction. En y réfléchissant, je n'ai pas voulu punir cette enfant pour les fautes de ses grands-parens. Je désire au contraire qu'après ma mort elle sache que la vieille grand'tante Sophie n'était pas aussi méchante qu'on le lui a dit, et qu'elle a pensé à faire aussi son bonheur. Lui donner directement une partie de ma fortune, ce serait la donner à son grand-père, qui la gaspillerait certainement de la même manière qu'il a mangé l'avoir de ma sœur. Voilà pourquoi, mon neveu, j'ai voulu vous faire unique propriétaire de mes biens. Vous êtes un jeune homme de caractère et de bons principes, vous inclinerez à réparer un tort que je suis forcée de commettre. Peut-être les difficultés viendront-elles du côté où l'on aurait le plus de motifs d'accepter cet arrangement : dans ce cas, ne lâchez prise qu'à la dernière extrémité. Si au contraire les obstacles viennent de votre côté, si vous trouviez insupportable cette prétention de votre vieille tante, qui veut vous imposer une femme, et une femme qui pourrait ne pas vous plaire, je vous relève d'avance de cette obligation. S'il en doit

être ainsi, le notaire van Beek à Utrecht connaît mes intentions, et vous aurez à vous y conformer, si vous ne voulez pas renoncer à toute ma succession. J'attends mieux de votre bon jugement, et même je compte sur votre bon cœur, qui s'intéressera à une jeune fille déjà privée par la méchanceté de ses parens des avantages que sa naissance semblait lui garantir, et qui lui seraient bien volontiers assurés par sa grand'tante et la vôtre.

« SOPHIE ROSELAER DE WERVE.

« *P.-S.* Si je dois signer simplement Roselaer de Werve, et non baronne de Werve, c'est la faute du général; mais son entêtement lui coûtera cher. »

— Voilà bien une lettre de femme, reprit l'avocat après qu'il eut achevé sa lecture, le centre de gravité se trouve dans le *post-scriptum.*

— Que ne m'a-t-elle légué une trentaine de mille florins sans condition! dit en soupirant Léopold, je serais hors de tout cet embarras.

— Sans doute, mais on n'a rien pour rien, la vieille dame vous a choisi pour exécuteur de ses vengeances, et... il faut vous exécuter.

— Je ne crois pourtant pas...

— Je suis sûr qu'elle s'est complu sur son lit de mort à l'idée qu'elle laissait derrière elle un champion de ses griefs.

— Très bien; cependant, si elle s'est imaginé que pour de l'argent je m'abaisserais jusquà servir aveuglément ses mauvaises intentions, elle s'est bien trompée.

— Un instant. Vous ne savez rien encore. Qui vous empêche de voir? cela ne vous engage encore à rien. Qui vous a dit que la jeune personne n'est pas digne de vos investigations, et avez-vous le droit de la priver, sans plus ample examen, des avantages que l'intention, tout au moins le désir de la testatrice était de lui assurer?

Léopold réfléchit quelques instans. — Vous avez raison, Willem, reprit-il, je suis trop prompt dans mes résolutions. J'avais fini par renoncer mentalement à l'héritage à cause de cette clause officieuse inventée par la vieille grand'tante. Vous verrez que je ferai de mon mieux pour accepter ce qui m'est offert avec les avantages et les inconvéniens qui s'y rattachent; ce n'en est pas moins une grosse responsabilité que j'assume.

— Allons! vous avez bon pied, bon œil et bon cœur. Confiez-vous à cet instinct d'honneur et de délicatesse, dont vos scrupules actuels me fournissent une preuve nouvelle. C'est peut-être une perle de femme qu'on vous prie d'enchâsser dans de l'or. A propos, savez-vous comment se nomme votre future, et où vous pourrez aller faire sa connaissance?

— Je viens de recevoir une lettre du notaire, avec prière de me rendre au plus tôt à Utrecht pour qu'il puisse me donner les renseignemens dont j'ai besoin concernant le général von Zwenken et sa petite-fille, Mlle Frances Mordaunt.

— Mordaunt? Elle s'appelle Frances Mordaunt? exclama Verheyst d'un ton de surprise et de contrariété.

— En avez-vous donc entendu parler?

— Oui, un peu... Son père doit avoir été un officier anglais retraité qui vivait dans ma province il y a quelques années; il n'y avait pas, que je sache, beaucoup à dire de lui...

— Mais la demoiselle en question, la connaissez-vous?

— Pas personnellement, et on ne peut s'en rapporter à de simples bruits. Ce que j'en ai entendu dire peut... être inexact;... mais je vous le répète, examinez, informez-vous bien et ne vous en rapportez qu'à vous-même.

— Serait-elle laide,... ou infirme? demanda Léopold avec anxiété.

— Non, il paraît même qu'elle est plutôt fort jolie, mais...

— Serait-ce une coquette?

— C'est ce qu'on ne m'a jamais dit d'elle, ou du moins ce serait une étrange coquetterie.

— Ne me mettez donc pas à la torture. Que savez-vous d'elle?

— Rien de précisément mauvais. Je sais seulement qu'un ami de mon frère a été amoureux d'elle, qu'elle l'a repoussé, et qu'il m'en a fait un portrait moral médiocrement encourageant. Ce doit être une virago qui ne veut pas se marier parce qu'elle ne veut pas de maître. Elle a si bien rudoyé le pauvre Charles Felters, le meilleur des moutons qui courent sur deux jambes, qu'il a pris la fuite de terreur. Je ne dis pas cela pour vous effrayer...

— Vous ne m'effrayez pas du tout, reprit Léopold, cela prouve qu'elle a du caractère; il y a quelque chose de piquant dans l'aventure.

— Je suis bien aise que vous pensiez ainsi. Pour moi, je ne serais pas attiré par ce buisson d'épines, mais vous, moralement obligé...

— En vérité, même sans cette obligation, je serais tenté d'entreprendre cette conquête. Voyez ce portrait du xve siècle. C'est celui d'un de mes ancêtres qui, pour sauver l'honneur de sa dame, se laissa couper la main gauche. Il était fort laid, et quand j'étais méchant ou en colère, ma bonne mère me menait devant ce portrait et me disait : — Fi! Léopold, tu ressembles au templier, car il était chevalier de cet ordre. — Elle prétendait que, dans mes momens de méchanceté, mon regard dardait comme le sien. Entre nous, il m'a semblé parfois qu'elle avait raison. Cette ressemblance m'a frappé même plus tard et en particulier lors du dernier entretien

que j'eus avec mon oncle le ministre. Je me trouvais par hasard devant une glace au moment où il avait l'indignité de reprocher à mon père d'avoir épousé une femme sans fortune; mais parlez-moi donc de ma future. Que savez-vous encore d'elle?

— Eh bien! elle serait mal élevée, de manières rudes...

— Ce n'est pas sa faute, à la pauvre enfant. Il me faudra donc être l'amant et le gouverneur de ma femme; qui sait? peut-être son maître de danse et de chant...

— En tout cas, vous n'aurez pas besoin de lui apprendre l'escrime, car d'après ce que m'a dit Charles...

— Morbleu! c'est presqu'à prendre peur!

— Charles a tout de bon pris peur. Elle était alors encore très jeune, et pourtant elle n'était connue dans la petite ville de garnison qu'elle habitait que sous le nom du *major Frans.*

— Ce surnom n'a rien de flatteur, je l'avoue; pourtant, je verrai s'il n'y a pas moyen d'enrôler ce major-là, mais pour le rendre à la vie civile.

— Je suis enchanté de vous voir prendre la chose si gaillardement, car en vérité je ne vois pas que vous ayez autre chose à faire que d'essayer.

— Ma devise a toujours été : *faire contre fortune bon cœur,* et ma destinée aussi, ajouta Léopold avec une nuance de mélancolie.

Les deux amis partirent pour dîner au restaurant. Willem apprit à Léopold qu'il allait au premier jour s'embarquer pour Java en qualité de secrétaire du nouveau gouverneur-général des Indes néerlandaises. C'était une position aussi lucrative qu'honorable et qui lui permettait d'espérer qu'il pourrait revenir, quelques années après, dans son pays natal avec une jolie fortune; mais il exigea de Léopold la promesse que celui-ci le tiendrait au courant des suites de son roman, à l'ébauche duquel il se trouvait avoir contribué. C'est en effet dans les lettres de Léopold à Willem qu'on verra se dérouler les événemens et les scènes qu'il nous reste à raconter.

II.

LÉOPOLD DE ZONSHOVEN A M. WILLEM VERHEYST.

Mon cher ami, pendant que vous voguez sur la Mer-Rouge, je vais confier au papier ce que je ne voudrais raconter à personne que vous. Le notaire est forcément le seul mortel qui soit au courant de mon histoire; mais, soit dit sans vous vanter, il ne vous remplace pas comme ami ni comme confident.

Mon cher, ma fortune est encore quelque chose d'hypothétique. Sans doute la digne testatrice a tout fait pour qu'elle me fût assu-

rée; mais il y a des momens où le goût m'en passe, où j'aimerais mieux y renoncer que d'être l'instrument des vengeances d'outre-tombe de Mlle Roselaer de Werve. Je me vois exposé à chasser un vieillard de son domicile et à condamner à la vie errante une orpheline qui avait droit par sa naissance à l'héritage de sa grand'-tante. Il me déplaît que la loi subordonne de tels droits aux caprices d'une vieille femme rancuneuse, qui a eu l'adresse de faire un testament inattaquable. Pourtant il me semble que je ne peux me soustraire au devoir qui m'est imposé, et abandonner toute l'affaire au notaire-exécuteur, un très brave homme, je crois, mais si ponctuel quand il s'agit d'appliquer la loi qu'il ne voudrait entendre parler ni de ménagemens, ni de mesures de conciliation, ni d'ajournement. Quant au mariage qui simplifierait tout, je crains qu'il ne se brise contre des obstacles pour moi insurmontables; je vais d'ailleurs vous raconter mon histoire jour par jour depuis le 28 mars, date de mon arrivée chez le notaire van Beek.

Ce digne fonctionnaire est un personnage petit et maigre avec de petits yeux très vifs, un nez long et mince, des lèvres également minces et toujours fermées. Il me reçut assis sur son fauteuil classique, vêtu d'un surtout gris et le cou engoncé dans une solennelle cravate blanche qui semblait l'étouffer. Lorsque j'eus répondu à son salut cérémonieux en déclinant mes noms et qualités, un fin sourire plissa ses lèvres, comme s'il m'eût dit mentalement : Vous êtes pourtant venu, bien que vous paraissiez hésiter! Après m'avoir brièvement entretenu de la mort subite de ma grand'tante, qui avait tenu à être enterrée sans que l'on invitât les membres de sa famille, il me dit que depuis trente ans il avait été honoré de la confiance de Mlle Roselaer de Werve et chargé par elle de la direction de ses affaires. Il était en état de me renseigner par le menu sur les relations de la défunte avec le général von Zwenken et sur ses intentions à l'égard de la petite-fille de ce dernier. Déjà, avant la naissance de Frances, le général et tante Sophie étaient brouillés à mort. Le général doit être un dissipateur, et, d'après le dire du notaire, qui connaît peut-être ses affaires mieux que lui-même, un véritable panier percé; mais cela justifie-t-il ce raffinement de haine de la part d'une dame en robe de soie noire, aux cheveux blancs recouverts d'un bonnet de dentelle fine et portant un riche collier de perles autour du cou, telle qu'elle m'est apparue sur son portrait légué par elle audit notaire parce qu'elle s'était mis en tête qu'aucun de ses parens ne le recevrait avec plaisir? En cela peut-être ne se trompait-elle pas, car il faudra que bien des choses s'éclaircissent pour moi, le plus favorisé de tous, avant que je puisse me réconcilier avec l'esprit de Shylock qui animait ses traits maigres et fins. Le notaire m'apprit qu'elle était bonne pour les pauvres,

mais assez singulière par sa façon de vivre et de penser. Orthodoxe et très conservateur lui-même, il attribuait ces singularités à ce qu'elle avait toujours été imbue des idées du XVIIIe siècle; elle admirait beaucoup Rousseau, et même elle avait dans sa chambre une statuette de Voltaire. Ne s'était-elle pas fait peindre tenant à la main un volume de la correspondance de ce dernier, quand même elle savait bien que ce détail n'aurait rien de très édifiant pour le futur possesseur du tableau! Mais elle aimait à me taquiner, ajouta-t-il avec un demi-sourire, et je la laissais aller son train, elle avait d'ailleurs beaucoup de bon. — Et beaucoup de biens, ajoutai-je à part moi, dont la gestion, qui rapportait certainement une somme rondelette au notaire, se conciliait aisément avec des sentimens de grande tolérance.

— Je dois vous dire encore, continua le notaire, qu'elle allait très rarement à l'église; encore était-ce à l'église française (1), bien qu'elle n'appartînt pas à la communauté. Elle consacrait chaque année de grandes sommes à toute sorte d'établissemens de bienfaisance ou d'industrie; toutefois elle ne donnait pas un sou pour les missions et les écoles chrétiennes (2). Quand je tâchais de l'amener sous ce rapport à d'autres sentimens, elle me disait qu'elle ne voulait pas contribuer à la multiplication des tartuffes. Vous comprenez, monsieur, qu'en ma qualité je ne pouvais plus que me taire. Du reste elle était fort économe pour elle-même. Elle habitait une maisonnette près de la ville, tandis qu'elle louait sa belle maison sise dans la ville même, et la superbe campagne qu'elle possédait en Gueldre. Elle n'avait qu'un domestique, une vieille femme de chambre et une cuisinière. Le jardinier qui avait pris à bail le potager attenant à la maison lui fournissait les légumes et devait prendre soin du jardin et des fleurs. Elle louait une voiture au mois et s'en servait rarement. Elle sortait peu et ne recevait d'autre visite que celle du docteur D..., son vieil ami, qui devait la voir tous les jours, et qui deux fois par semaine venait avec sa sœur, non mariée, faire avec elle une partie d'hombre. Une fois par mois, elle m'invitait à dîner avec ma femme et ma fille, le docteur et sa sœur en étaient aussi, et je ne me rappelle pas y avoir jamais rencontré d'autres personnes, si ce n'est le peintre à qui, sur ses vieux jours, elle commanda le portrait qu'elle m'a légué. C'était un jeune homme à belles moustaches, que je soupçonne de lui avoir

(1) Ou wallonne; on attribuait souvent dans les cercles orthodoxes hollandais un caractère plus léger, moins sévère, à la prédication en langue française qu'aux sermons prononcés dans les églises néerlandaises proprement dites.

(2) Ou confessionnelles, érigées par le parti orthodoxe à côté de celles de l'état, où tout enseignement dogmatique est interdit par la loi.

fait un peu la cour en lui débitant force plaisanteries à la Voltaire, car elle lui achetait des dessins qu'elle ne regardait jamais, et quand il était là, elle me taquinait encore un peu plus au sujet de mes croyances et de mes fonctions de membre du consistoire. Du reste, un brave garçon qui devait nourrir sa mère, et le capital qu'elle vous laisse est assez considérable pour que vous n'attachiez pas trop d'importance à ce caprice...

— Non, sans doute, interrompis-je, ou plutôt je suis bien aise d'apprendre que ses derniers jours ont été un peu égayés; mais puis-je accepter son héritage, moi qui, une fois en possession, me croirais tenu de favoriser certaines institutions qu'elle n'aimait pas?

— Oh! elle savait très bien, monsieur, que vous ne pensiez pas là-dessus comme elle. D'ailleurs elle était assez libérale quant aux opinions des autres. Sa vieille femme de chambre est rigidement orthodoxe et ne va entendre que les prédicateurs les plus renommés par leur parfaite orthodoxie; cependant la voiture était tous les dimanches à sa disposition, et sa maîtresse a largement pourvu à son entretien. Peut-être a-t-elle vu en vous quelqu'un qui fera après elle ce que par fausse honte ou autrement elle a négligé de faire de son vivant. Si elle avait eu d'autres idées, elle était femme, croyez-moi, à prendre soin que ses intentions ne fussent pas ignorées.

J'appris ensuite que le château de Werve est situé sur les limites de la Gueldre et de l'Overyssel, au milieu de bois, de bruyères et de terres arables; qu'il est habité aujourd'hui par le général von Zwenken; qu'il appartenait aux parens de la grand'tante Sophie, et qu'à la possession de ce vieux château se rattachent le titre de baron et des droits seigneuriaux qui de nos jours ont perdu toute leur valeur, et auxquels la tante Sophie tenait énormément.

Son père, Roselaer, baron de Werve, n'avait pas de fils, mais trois filles, dont ma grand'tante Sophie était la seconde, et ma grand'mère, du côté maternel, la plus jeune. L'aînée, Marie-Anne, avait, à l'insu de ses parens, noué des relations d'amour avec un jeune officier suisse, le capitaine von Zwenken; comme elle craignait de ne jamais obtenir leur assentiment, elle se fit enlever par son amoureux et se maria en Suisse. Suivant les hommes de loi et la tante Sophie, ce mariage était irrégulier, partant nul, ce qui n'empêcha pas les parens trop faibles de se réconcilier plus tard avec leur gendre et de recevoir les bras ouverts leur fille égarée tombée dans la misère.

Il paraît que la tante Sophie, dans cette histoire, joua le rôle du fils aîné de la parabole. Elle ne voulut jamais pardonner à sa sœur romanesque, ne vit dans son beau-frère qu'un vil séducteur et rompit en visière à tous ceux de ses parens qui montrèrent quelque in-

dulgence pour les coupables. La famille fut partagée en deux camps hostiles qui se firent une guerre de Capulet et de Montégu. Ce furent de mauvais procédés et des représailles sans trêve ni merci, puis des procès qui embrouillèrent encore les cœurs et les affaires. A la mort de sa mère, qui avait toujours été la plus indulgente, tante Sophie prit les rênes de la maison et pensa qu'il lui serait facile de pousser le vieux baron à des mesures de rigueur; mais celui-ci, tout en dissimulant ses sentimens devant sa terrible fille, était incapable de bannir de son cœur le jeune ménage, depuis surtout qu'il lui avait donné un petit-fils. Il allait visiter en secret les von Zwenken dans la ville où le capitaine était en garnison, et le résultat fut qu'à sa mort on découvrit qu'il avait favorisé autant que possible sa fille aînée et ses enfans; entre autres, il leur avait assigné pour leur part le château de Werve et ses dépendances. On devine la colère de la tante Sophie. Abandonner ce château dont elle se croyait pour toujours la maîtresse, et le laisser dans les mains qu'elle en jugeait les plus indignes! Voilà l'origine de cette haine inextinguible qu'elle nourrit toute sa vie contre ceux qu'elle accusait d'avoir, par de basses intrigues, changé les volontés de son père.

Le capitaine de son côté lui intima de vider les lieux au plus vite. Pourtant il ne vint pas habiter lui-même le château. Sa femme et ses deux enfans venaient seulement y faire de temps à autre un court séjour. La femme mourut deux ans après son père, et les enfans restèrent auprès du capitaine jusqu'à ce que la fille fût d'âge à être envoyée dans une pension suisse; le fils, sous la direction d'un gouverneur, se préparait pour entrer à l'université.

Tante Sophie en un sens avait raison. Von Zwenken négligeait sa belle propriété, la laissait entre les mains d'un intendant aussi incapable que malhonnête. S'il y faisait une apparition annuelle, c'était au temps de la chasse, avec une troupe d'amis chasseurs, et il ne se souciait pas de l'état de délabrement qui accusait en tout la mauvaise administration du domaine. La tante Sophie, bien que retirée dans une autre province, n'ignorait rien. L'intendant de son père, renvoyé par le capitaine, passa à son service, resta dans le voisinage et la tint minutieusement au courant de tout ce qui se passait. Le capitaine fut promu au grade de major, mais il avait de grands besoins d'argent, tant pour lui-même que pour son fils, qui lui en mangeait beaucoup. Les hypothèques lui en fournirent, et, quand sa fille épousa un officier anglais nommé sir John Mordaunt, il dut vendre une partie des terres et des bois pour être en état de lui rendre la fortune à laquelle elle avait droit du chef de sa mère. De nouvelles ventes furent encore nécessaires, et quand il prit sa

retraite comme colonel pensionné, avec le rang honoraire de général, il ne possédait plus que le château lui-même avec le jardin et les avenues qui en dépendent.

Tante Sophie au contraire avait su doubler sa fortune personnelle et avait hérité d'une riche cousine. Elle s'y prit de façon à devenir sous le nom d'intermédiaires acquéreur de tout ce que le général avait dû vendre. Un avoué demeurant dans la ville voisine prêtait à celui-ci tout l'argent qu'il lui demandait, exigeait sans miséricorde les arrérages, le poussait à de nouvelles ventes, et tante Sophie pouvait presque calculer le jour et l'heure où von Zwenken serait à sa merci.

Elle lui fit proposer par van Beek l'achat du château et de la seigneurie pour un prix que personne n'eût voulu donner; mais le général était trop aigri contre sa belle-sœur pour se prêter à de telles propositions. Il les repoussa avec hauteur. Cependant son état de gêne empira de jour en jour. La tante Sophie était en possession de toutes les créances exigibles qu'il ne pouvait payer, et il ne dépendait plus que d'elle de prononcer l'arrêt suprême qui devait enlever au vieux général son titre de baron et son château, quand il arriva quelque chose, dont van Beek lui-même ne peut se rendre compte, qui la détermina à ne pas se prévaloir de sa puissance. Ce qui est certain, c'est que trois mois avant sa mort elle ordonna à van Beek de changer son testament, et c'est de ce changement que je suis, comme vous voudrez, le favorisé ou la victime. Imaginez votre ami, qui n'a jamais possédé une brique, obligé de répondre à van Beek, qui lui demande s'il consent à continuer aux locataires actuels le bail de la grande campagne de Runenberg! Tout restera en l'état jusqu'à ce que je sache si je puis épouser Mlle Frances. J'oubliais de vous dire que la grand'tante a légué à son notaire sa petite maison près d'Utrecht à la condition que la vieille femme de chambre y restera jusqu'à sa mort. Je voulus pourtant aller voir la demeure où elle avait passé ses dernières années. C'était comme un pèlerinage, et en même temps j'espérais trouver dans cette visite quelques lumières de plus sur les idées et le caractère de l'étrange personne qui y avait vécu.

Mon espoir fut presque entièrement déçu. La vieille femme de chambre nous reçut avec un visage glacial et fit en termes pieux l'éloge de la défunte. La jeune cuisinière versa des torrens de larmes en saluant « monsieur, qui certainement devait aussi être bien affligé. » Le domestique me regarda de travers comme si j'étais venu lui contester son legs. La maison était meublée sur un pied médiocrement confortable. Sauf quelques meubles du style empire, on n'y voyait que de l'ébénisterie sans aucun caractère. Il n'y avait

qu'un seul canapé pour tout le logis, qu'un seul grand fauteuil où la grand'tante allait s'asseoir une heure chaque après-midi. Elle doit avoir été une femme active et d'esprit très éveillé. — Elle était toujours à chiffrer ou à écrire, me dit la vieille femme de chambre, quand elle n'était pas à lire ou à tricoter.

— Et que lisait-elle? demandai-je.

— Presque toujours des livres incrédules, monsieur, quelquefois, mais rarement, dans la Bible. Elle ne voulait rien savoir du grand débat de nos jours entre la vraie foi et l'erreur, et elle ne lisait d'autre journal que celui de Harlem.

Parmi les livres « incrédules » que je retrouvai soigneusement rangés dans une petite bibliothèque, je pus distinguer Fénelon, Bossuet, Pascal, pacifiquement alignés en compagnie de Voltaire, de Rousseau, des encyclopédistes et des chefs-d'œuvre de la littérature allemande. Je veux conserver cette petite bibliothèque en souvenir de la testatrice, et van Beek n'y fait pas la moindre objection. Voilà la première jouissance profonde et sans mélange que me procure mon splendide héritage.

— J'aurais pensé que monsieur aurait eu envie de conserver aussi la Bible de mademoiselle, me dit la vieille femme de chambre en manière de reproche, car mon goût pour ces livres « impies » lui paraissait sacrilége.

— L'un n'empêche pas l'autre, chère demoiselle, si du moins vous-même ne tenez pas à la posséder.

— Non, monsieur, je n'ai point de goût pour ce livre mondain, dicté par l'esprit novateur, ce n'est pas la parole de Dieu, et je n'ai jamais compris comment mademoiselle pouvait y trouver de l'édification.

— Qu'a-t-elle donc contre cette Bible? demandai-je à van Beek.

— Oh! c'est une Bible des états tout ordinaire, seulement elle est imprimée en caractères modernes (1).

— Ma parole d'honneur, la grand'tante doit avoir été vraiment bien libérale pour avoir supporté si longtemps une pareille servante de la lettre.

Le lendemain, je me mettais en route pour la petite ville de Z..., d'où je comptais gagner le château de Werve; mais mon épître est déjà si longue que, voulant profiter de la malle qui part ce soir, je remets la suite à une autre fois. Vous aurez, cher ami, de quoi lire à votre arrivée. Toujours bien à vous, LÉOPOLD

(1) Les orthodoxes rigides en Hollande ne veulent se servir que de la version approuvée par les états-généraux au XVIIe siècle; mais les plus raffinés veulent de plus qu'elle soit imprimée comme autrefois en lettres germaniques.

III.

Château de Werve, avril 186..

Vous le voyez, mon cher Willem, j'ai pénétré dans la forteresse. Muni par van Beek d'une lettre de crédit auprès de son collègue Overberg, notaire et avoué à Z., je me présentai chez cet homme de loi. Cet Overberg a été l'agent principal de Mlle Roselaer, et c'est par ses soins qu'elle s'est rendue peu à peu maîtresse des propriétés de von Zwenken, à qui, d'autre part, il fournissait toujours de l'argent. Après tout, il a peut-être été plus heureux de tomber dans ces mains rigides, mais probes, que si ses biens étaient devenus la proie d'usuriers qui auraient uniquement spéculé sur sa faiblesse et l'eussent bientôt réduit à la mendicité. Overberg avait conseillé au général d'accepter les propositions de sa belle-sœur. Vous savez comment ce conseil fut suivi. C'est pour cela qu'il m'avisa, si je voulais avoir mes entrées au château, de ne pas me présenter comme l'héritier de Mlle de Roselaer. Cela gâterait tout dès la première heure. Je pouvais m'introduire simplement comme parent et sous un prétexte quelconque.

J'interrogeai Overberg au sujet de Mlle Frances. — Je n'ai eu qu'une fois, me dit-il, l'honneur de lui parler, c'est toujours le général qui vient chez moi; quant à elle, on ne la voit plus en ville. Une fois seulement, et quand le général était encore ici commandant de la garnison, elle vint me voir pour une affaire personnelle, mais il y a déjà longtemps.

Le notaire-avoué, bien qu'ignorant mes plans matrimoniaux, lut sans doute sur mon visage un certain désappointement, car il reprit comme pour s'excuser de la maigreur de ses renseignemens : — Voyez-vous, monsieur, le général, alors colonel, vivait sur un grand pied; il y avait dans ce temps-là une certaine distance entre le cercle militaire et la société bourgeoise, j'étais veuf, très occupé, et je n'allais pas dans le monde. Depuis que je me suis remarié, il en est autrement. J'ai ce soir du monde chez moi. Soyez des nôtres, vous rencontrerez de jeunes dames qui ont connu de près Mlle Mordaunt. Il me suffira de faire tomber l'entretien sur la famille von Zwenken, et vous n'aurez qu'à ouvrir les oreilles.

J'acceptai avec empressement. Cet Overberg est au fond un brave homme, partisan des mesures de conciliation. Me sachant héritier de toute la fortune de ma grand'tante, et par conséquent de ses créances sur le général, il m'exhorta à ne pas être trop exigeant ni surtout trop prompt à réclamer le paiement de ce qui m'était dû. Il ne savait pas qu'il prêchait un converti; mais je me hâte d'arriver

à la soirée, où j'entendis des choses au moins très étranges sur le passé de Mlle Frances. Il est vrai qu'il faut se tenir en garde contre les médisances d'une petite ville; d'ailleurs vous allez juger vous-même.

Parmi les dames auxquelles je fus présenté se trouvait une très jolie jeune veuve, aux yeux noirs, aux traits piquans, cousine éloignée des Roselaers, et dont la vue me fit regretter qu'elle ne fût pas la petite-nièce élue par la grand'tante. Je ne tardai pas à rabattre de mon premier enthousiasme, quand je l'entendis découdre sans la moindre pitié sur le compte de la pauvre Frances.

— Oui, disait-elle, nous avons été « bonnes connaissances » du temps que son grand-père commandait la garnison, mais amies, jamais. Elle était pour cela trop bizarre et de trop mauvais ton. Figurez-vous, monsieur, qu'un soir elle vint à une soirée de musique et de danse en robe montante de mérinos foncé, avec un col rabattu, une cravate de soie comme en porterait un jeune homme, et des bottines! oh! des bottines de roulier. Je crois vraiment qu'il y avait des clous dans les semelles...

— Peut-être ne savait-elle pas que l'on danserait, me permis-je d'objecter.

— Pas du tout! on l'avait invitée huit jours d'avance. Et ne voilà-t-il pas que, deux jours après, à l'occasion d'une simple réunion de dames, elle nous arrive en grande toilette, décolletée, des diamans dans les cheveux...

— Lors du bal en question, elle a dû faire tapisserie toute la soirée.

— Oh! de quelque manière qu'elle fût habillée, elle trouvait toujours autant de danseurs qu'elle en voulait. Les jeunes officiers étaient tenus d'être galans envers la petite-fille du colonel; d'ailleurs elle savait parfaitement attirer les cavaliers. Malgré toutes ses bizarreries, elle était entourée, complimentée, courtisée...

— Oui, mais pas considérée, interjeta une vieille fille. Ces messieurs ne songeaient qu'à la provoquer à des plaisanteries risquées ou à des sorties qui l'ont rendue célèbre.

— Enfin, repris-je pour savoir quelques particularités plus positives, que fit-elle pendant cette soirée dansante?

— Elle fit ce qu'elle voulait, je pense. Elle déclara si catégoriquement sa résolution de ne pas danser ce soir-là qu'il ne fut plus question de l'y engager.

— C'est parce qu'elle craignait de ne pas trouver de cavalier, murmura de nouveau la vieille fille.

— Le fait est, reprit la jolie veuve, qu'il aurait fallu du courage à nos messieurs pour inviter une danseuse ainsi fagotée. Pourtant, à la fin du bal, quand le cotillon fut annoncé, elle dut bon gré mal gré y prendre part. Le lieutenant Willibald, adjudant de son grand-

père, prit son courage à deux mains, et l'entraîna dans la danse; mais elle fut si récalcitrante, si inattentive, si gauche, qu'elle brouilla toutes les figures, et que son cavalier eut la plus grande peine pour réparer ses méprises. Pourtant c'était un vrai sacrifice qu'il faisait là, car il était engagé avec une charmante jeune fille qu'un deuil de famille retenait chez elle.

— Pardon, madame, interrompit un assistant qui m'avait été présenté sous le nom du capitaine Sonders, votre interprétation n'est pas tout à fait exacte. Ancien ami du lieutenant Willibald, je puis vous affirmer que ce n'était pas du tout une corvée pour lui que de danser avec Mlle Mordaunt, quel que fût d'ailleurs son costume, car il en était alors fort épris, et si Mlle Mordaunt avait voulu... Bref, elle a bien contribué à lui faire épouser « une fortune. »

— Il paraît toutefois qu'elle ne s'est pas mariée elle-même, dis-je en feignant l'ignorance.

— Non certes, repartit la vieille fille d'un ton de triomphe, jamais dans notre société elle n'a eu de prétendant sérieux.

— En effet, ajouta la jeune veuve avec un accent sentimental, il ne lui était pas difficile d'attirer des adorateurs pour un jour; mais c'est par le cœur seulement qu'une femme peut inspirer une affection sérieuse, et Frances Mordaunt n'a pas de cœur, elle n'aime que les chevaux et les chiens.

— Vous oubliez son grand-père, objecta le capitaine.

— Que dirai-je? répliqua la vieille demoiselle, son grand-père a peur d'elle, il pouvait bien faire des scènes à ses officiers, mais il n'aurait pas osé en avoir une avec Frances.

— Pardonnez-moi, mademoiselle, reprit le capitaine, le colonel von Zwenken ne faisait pas de scènes à ses officiers, je parle d'expérience; la vérité, c'est qu'il laissait beaucoup trop sa petite-fille à elle-même. Il était toujours à la table de jeu, tandis que Mlle Frances commettait des imprudences qui exposaient son caractère à la calomnie. Ce que je dis ici est bien connu de tout notre monde.

— Oui, connu aussi bien que les allures excentriques du *major Frans!*

— Songez donc, dit à son tour une dame âgée qui n'avait rien dit encore, qu'elle s'est terriblement compromise avec cet étranger qui logeait au *Saumon d'or*, à qui le colonel avait fermé sa porte, et avec qui elle avait des rendez-vous secrets. N'a-t-elle pas osé se promener avec lui en plein jour au Plantage! Je sais de source certaine qu'elle a dû mettre ses diamans en gage pour payer ses frais de séjour, elle voulait même les vendre.

— Pour moi, j'ai toujours soupçonné qu'il y avait là plus de bienfaisance qu'autre chose, dit l'infatigable champion de la pauvre fille.

— Une jolie bienfaisance! reprit la vieille dame, se commettre ainsi avec des intrigans, des vagabonds sans sou ni maille! Il était déjà fortement question parmi nous toutes de la bannir de nos réunions. Si nous ne le fîmes pas, ce fut par égard pour le colonel; mais nous fûmes bientôt tirées d'embarras, car elle s'exila d'elle-même.

— Ce fut à la suite d'une autre aventure, ajouta la charmante petite veuve, ce fut sa propre conscience qui l'y força après cette histoire avec son cocher.

A mon grand déplaisir, cette fois le capitaine resta muet.

— Que lui est-il donc arrivé avec son cocher? demanda un petit monsieur à lunettes, que j'appris à connaître comme directeur de la poste.

— Malheureusement on ne le sait pas au juste, répondit la vieille fille, on croit généralement qu'elle voulait se faire enlever par ce cocher. Peut-être y aurait-elle réussi;... mais cet homme était fiancé, et quand la chose lui fut connue...

— Elle l'a jeté du haut en bas de son siége dans une course furieuse en voiture, acheva la vieille dame avec un sourire diabolique.

— D'autres prétendent qu'elle l'a tué à coups de cravache, ajouta la jeune veuve. *Horrible, most horrible!*

— J'ai entendu dire, murmura une autre voix, qu'elle s'était battue avec lui, que les chevaux avaient pris le mors aux dents, et que le malheureux cocher avait été écrasé.

— Permettez, mesdames, fit observer Overberg; s'il y avait eu quelque chose de ce genre, la justice s'en serait mêlée.

— Bah! répliqua la veuve, le procureur du roi était partenaire quotidien du colonel; pour sauver les apparences, il fit une visite officieuse et naturellement Frances en sortit blanche comme neige. Enfin le fait est que, depuis cette aventure, elle n'a plus osé reparaître dans notre société et que son grand-père s'est retiré du service.

— Oui, mais avec le titre de général, ajouta le capitaine, et il s'est retiré au château de Werve.

— Où commande actuellement le major Frans, et où elle passe son temps à cheval et à la chasse, riposta la petite veuve.

— Oh! le général, je puis vous le certifier, reprit Overberg, ne chasse plus et n'a plus de terres pour y chasser.

La conversation prit bientôt un autre tour. J'en avais entendu assez pour me demander si je ne ferais pas bien de renoncer à toute nouvelle enquête.

Le lendemain toutefois, Overberg, toujours imbu de l'idée que je voulais simplement voir Mlle Mordaunt pour lui proposer quelque arrangement amiable, me fit observer que je ne devais pas sans plus ample information m'en rapporter uniquement à des commé-

rages de petite ville. Par exemple, il en savait un peu plus long que les autres sur cette histoire de diamans mis en gage. C'est lui qui, d'accord en cela, comme sur tous les autres points, avec Mlle Roselaer, avait prêté de l'argent sur cette garantie et contre un intérêt raisonnable; mais la grand'tante n'avait exigé ni la remise des diamans, qui étaient encore chez lui, ni le paiement de la rente. Frances avait eu besoin d'une somme assez importante pour venir au secours d'un inconnu, en faveur duquel elle ne pouvait intercéder auprès de son grand-père. Voilà tout ce qu'il pouvait me dire à ce sujet. Quant à l'affaire du cocher, il était évident pour lui que les choses n'étaient pas aussi noires que l'imagination de ces dames se plaisait à les voir. Mlle Mordaunt avait la réputation d'être brusque, souvent inconsidérée dans ses reparties, bizarre dans ses manières, mais aussi de montrer une grande droiture de cœur et beaucoup de noblesse dans ses sentimens. Overberg avait évidemment raison. Je ne devais pas m'en retourner sans avoir vu, je commandai une voiture, et partis pour le château de Werve.

Il serait trop long de vous raconter comment il se fit que mon cocher, qui ne connaissait pas la route, s'égara dans un bois qui semblait avoir eu jadis quelque prétention à passer pour un parc, comment nous nous trouvâmes sur la lisière du bois en face d'un fossé plein d'eau qu'on ne pouvait franchir que sur un pont capable tout au plus de porter un piéton, et comment à ma stupéfaction profonde mon cocher me désigna de loin un cavalier ou une cavalière, car je ne pouvais distinguer, qui passait au grand galop de sa monture, et me dit : — Regardez donc le major Frans ! Elle va sans doute voir le petit. — Quel petit? lui demandai-je avec anxiété. — Le petit dont elle paie la pension. Elle ne paierait pas, si elle n'y était pour rien. — Tout en grommelant, il tâcha de mieux s'orienter à travers le bois, et bientôt le nouveau chemin devint si étroit que la voiture ne put aller plus loin. Je dus descendre et aller à la découverte. Au bout de peu de temps, je me retrouvai sur une autre lisière, en face d'un autre fossé, cette fois à moitié sec, et qui bordait une bruyère semée de quelques sapins et de champs de pommes de terre. Le terrain s'élevait par places jusqu'à former de petites collines. Très contrarié, j'eus une altercation avec mon cocher. Tout à coup un éclat de rire retentit sur la hauteur la plus rapprochée de nous. — Voilà encore le major Frans! — s'écria mon butor sans se soucier d'être entendu.

C'était lui en effet, ou plutôt c'était elle. Le fait est que l'on pouvait à peine reconnaître son sexe. Sa robe d'amazone était retroussée d'une façon qui lui donnait l'air de pantalon de zouave; pardessus elle avait endossé une espèce de vareuse boutonnée jusqu'au menton. Son chapeau gris était sans voile, en revanche les bords

pendaient, un ruban de soie vert le maintenait contre le vent et allait rejoindre un mouchoir rouge roulé autour du cou. Cependant la taille, autant qu'on en pouvait juger sous cet affreux costume, paraissait mince et élancée; il y avait malgré tout un air de distinction répandu sur son étrange personne, et au lieu des traits mâles et même rudes que je lui avais attribués en imagination, je voyais devant moi une tête blonde aux traits fins et au nez romain; mais en ce moment j'étais peu disposé à des appréciations favorables, et je lui demandai d'un ton assez raide le chemin que je devais suivre.

— Où allez-vous? me cria-t-elle.

— Au château de Werve. — Et que voulez-vous faire au château de Werve? me dit-elle en se rapprochant et d'un ton qui décélait une certaine gêne. — Rendre visite au général von Zwenken et à Mlle Mordaunt, sa petite-fille. — Le général n'attend pas de visites, et si vous avez quelque chose à dire à sa petite-fille, vous pouvez vous adresser à moi sur-le-champ. Je suis Mlle Mordaunt.

— J'ai quelque peine à le croire, lui dis-je avec fermeté; mais s'il en est ainsi, j'ose prier Mlle Mordaunt de m'indiquer un endroit plus favorable que le bord d'un fossé vaseux à l'entretien que je désire avoir avec elle.

— Eh bien! retournez avec votre voiture jusqu'à l'autre bout du bois, gagnez le village, et de là vous pourrez facilement trouver le château.

Oui, pensai-je, pour que vous me fassiez fermer la porte au nez, beau major. Je pris une résolution, je renvoyai le cocher, et, prenant mon élan, je fis un bond désespéré qui me permit de retomber sur mes pieds et à sec de l'autre côté du fossé. — Bravo! bien réussi! — s'écria l'étrange apparition d'une voix qui cette fois me parut douce à entendre; quelques pas encore et j'étais près d'elle, le chapeau à la main. — Mais si vous voulez aller au château par cette direction, me dit-elle en saluant de la cravache, il va falloir traverser la bruyère que vous ne connaissez pas, et vous vous perdrez encore.

— Vous oubliez, mademoiselle, que j'ai maintenant quelque droit de compter sur votre compagnie.

— Un droit! Vous êtes comme les autres; vous tirez un droit d'un mot échappé...

— Mademoiselle Mordaunt a bien voulu me promettre un entretien; peut-elle trouver étrange que je la prenne au mot?

— Soit; mais, moi-même, c'est tout au plus si je connais mon chemin par ces bruyères. Mon cheval a perdu un fer, je l'ai laissé chez le garde forestier, et je revenais un peu au hasard; avez-vous

vraiment affaire au château? Le général n'est pas très hospitalier, je vous en préviens.

— Je venais seulement lui faire visite, ainsi qu'à vous. Je dois passer quelque temps dans le voisinage, et je me suis rappelé que du côté de ma mère nous étions parens.

— Pire encore! Au château de Werve, on n'a pas précisément le culte de la famille.

— Mais enfin je ne m'appelle pas Roselaer, je suis un Zonshoven.

— Je ne connaissais jusqu'à présent aucun parent de ce nom; mais, n'est-ce pas, vous ne venez pas parler d'affaires au général? Si tel était le cas, dites-moi ce que vous voulez de lui. Il est vieux, septuagénaire, il a eu beaucoup de chagrins dans sa vie, et je ne vous cacherai pas, ajouta-t-elle en soupirant, que les soucis ne lui manquent pas. C'est pourquoi je vous demande avec instance de me confier sans réticence le but de votre visite. Peut-être trouverai-je quelque moyen...

— Je vous proteste que mon seul désir est de vous aider à épargner toute fatigue et tout ennui à votre grand-père.

— Et vous êtes de notre famille! Alors vous êtes une grande exception. Vous serez donc reçu exceptionnellement au château, où nous ne laissons guère entrer de nouveaux visages.

— Vous ne pouvez pourtant désirer de vivre dans une solitude complète.

— Au contraire, me dit-elle d'un ton quelque peu dédaigneux; je connais assez les hommes pour me passer volontiers de toute relation avec eux.

— Si jeune et déjà si misanthrope!

— Je ne suis plus jeune, j'ai vingt-six ans, mon cousin, et des années de campagne qui comptent double, comme dit le grand-père. Mon expérience a quarante ans.

— Les femmes parlent ainsi quand elles veulent être contredites.

— O mon cousin, dit-elle avec un accent de mépris indescriptible, ne me rangez pas au nombre de ces créatures que les hommes appellent des femmes. Pour qui m'avez-vous prise au premier moment? J'aime la franchise.

— Eh bien! dis-je en hésitant, mais finissant par me décider, je vous ai prise... pour un forestier... qui avait mal aux dents.

Elle se mordit les lèvres, ses joues s'empourprèrent, et elle me regarda avec des yeux qui dardaient comme des flèches.

— C'est grossier, ce que vous me dites là.

— Vous avez exigé de la franchise.

— Au fait, vous avez raison. Tôpez là, mon cousin, dit-elle en me tendant une main dégantée, blanche et fine, ma foi! et que je

retins dans la mienne un peu plus que cela n'était strictement nécessaire. J'espère que nous serons amis, et maintenant appelez-moi Frances comme je vous appellerai Léopold.

— Bien volontiers, cousine, et je pressai de nouveau la main, qui cette fois se dégagea vite.

— Mais le cocher vous a appris aussi mon autre nom, *le major Frans.*

— C'est vrai, et ne trouvez-vous pas inconvenant, Frances, qu'on vous applique ce surnom?

— Que m'importe? j'en sais l'origine; je n'en suis ni meilleure ni pire. Ils me prennent ici pour une espèce de cosaque parce que je sors beaucoup à cheval et que je m'habille plutôt à ma convenance qu'à leur goût.

— Cependant, me permis-je d'objecter, nous devons, ne fût-ce que par respect pour nous-mêmes, prendre quelque soin de notre extérieur, et même sous les habits les plus simples on peut faire preuve de bon goût.

Je la vis de nouveau rougir un peu. — Vous croyez donc, reprit-elle, que je manque de bon goût parce que je me promène en vareuse par ce vent froid?

— Je ne déciderai pas à la suite d'une expérience fortuite; mais je maintiens qu'une femme ne doit pas afficher d'indifférence absolue pour sa mise extérieure, et qu'on a mauvaise opinion du goût d'une jeune femme qui s'emmitoufle la figure dans un vilain mouchoir rouge...

— Qui lui donne l'air d'un forestier qui a mal aux dents, ajouta-t-elle d'un air rapide et sec; il y a du remède.

Aussitôt elle dénoua le mouchoir, laissa retomber son amazone, et vraiment, Willem, elle était belle, d'une beauté sinon régulière, du moins très réelle, très distinguée, avec de grands yeux bleus qui respiraient la franchise, les joues légèrement colorées, la physionomie à la fois fière, animée et comme marquée par des souffrances précoces. J'avais remporté dès la première rencontre une petite victoire; mais j'avais à en faire accepter les conséquences. L'amazone s'accrochait à tous les petits buissons, elle dut la relever pour avancer sans craindre de me montrer un jupon usé de mérinos bleu. Je lui offris mon bras, elle refusa, j'insistai; cette fois je fus battu. Je lui fis un reproche amical de l'éclat de rire qu'elle avait fait résonner à la vue de deux pauvres voyageurs égarés. Elle me répondit que rien ne la mettait plus en gaîté que de surprendre en plein embarras ceux qui se piquent d'être seigneurs et maîtres sur la terre. — D'où vous vient donc cette antipathie contre les hommes? lui dis-je, très intrigué de ses continuelles sorties contre notre sexe.

— Le major Frans, répondit-elle, n'a eu que trop d'occasions de connaître les hommes.

— C'est-à-dire qu'après avoir trop cru aux brillans uniformes le major Frans a eu des déceptions, et qu'il en fait porter la peine à l'habit civil aussi bien qu'à l'habit militaire?

— Vous vous trompez entièrement. Le major Frans a vu défiler sous ses yeux toute l'armée et tous les grades, il a vu aussi beaucoup d'habits noirs et de boutonnières décorées, et sa conclusion est que la discipline est encore le meilleur moyen de faire ressortir ce qu'il peut y avoir de bon dans un homme. Du reste il lui serait impossible de reconnaître une supériorité quelconque dans un sexe où règne et triomphe la médiocrité.

—Voilà qui n'est pas encourageant pour votre futur mari, Frances.

— Mon futur mari! s'écria-t-elle en riant d'un rire amer, on voit bien, Léopold, que vous nous tombez des nues. Rassurez-vous, je ne me marierai pas.

— Qui sait? Les circonstances...

— Écoutez, Léopold, si on vous a parlé de moi, on vous a dit du mal de moi. C'est pourquoi je ne vous en veux pas; mais je vous prie de croire que je n'irai pas immoler ma fierté, ma dignité, ma personne, à de vils intérêts, à ce qu'on appelle un mariage de raison, la plus grande immoralité que je connaisse. Il ne manquerait plus que cela. Vous me direz, continua-t-elle avec une animation croissante, que ma résolution de rester libre et complétement maîtresse de moi-même m'expose à des traits envenimés à l'abri desquels me mettrait un mariage, et vous croyez que je serais assez lâche pour me réfugier derrière le don Quichotte ou le niais qui s'exposerait à les recevoir à ma place! Oh! que vous me connaissez mal, et comme j'aime mieux les affronter de face et avec le mépris dû à ceux qui les lancent! D'ailleurs il n'y a pas de danger. Don Quichotte est mort, et sa descendance est éteinte.

Un homme averti en vaut deux. Je compris que, pour ne pas tout gâter dès la première entrevue, il me fallait user de la plus grande prudence. Cependant je ne courais aucun risque à tenter une fausse attaque. J'étais un peu en avant d'elle. — Et si j'étais venu au château de Werve pour vous faire une telle proposition? lui dis-je en me retournant brusquement.

— Quelle proposition? dit-elle en fronçant les sourcils.

— Vous demander en mariage?

— Moi! Ce n'est pas vrai, dites que ce n'est pas vrai! s'écria-t-elle avec violence. Si c'était vrai, je vous planterais là en pleine bruyère, vous arriveriez au château comme vous pourriez, et voilà quelle serait ma réponse.

Elle faisait déjà comme elle disait. — Écoutez, Frances, lui dis-je en la rejoignant, si je venais au château dans cette intention, ce n'est pas votre réponse qui m'arrêterait. Je suis un peu têtu, moi aussi; mais, comme je ne voudrais pas blesser les sentimens délicats d'une femme, souffrez ce mot, je vous prie, je me garderais bien de lui demander sa main avec brusquerie, et surtout de la lui demander sans avoir quelque espoir que ma demande serait prise en considération.

— Soit, mais votre plaisanterie n'est ni spirituelle ni originale.

Au même instant, un coup de vent s'amusa à lui enlever son chapeau, qui n'était plus maintenu. Une véritable cascade de cheveux blonds se précipita sur ses épaules et son dos, au point de cacher presque entièrement l'horrible vareuse. Oh! dans ce moment elle aurait pu poser pour une madone. Je n'en croyais pas mes yeux, ou plutôt mes yeux ne pouvaient se détacher de ce ravissant spectacle. Elle lut sans doute son triomphe dans mes regards et sembla même s'y complaire un instant. Décidément la femme chez elle n'avait pas entièrement abdiqué; mais cet instant fut court. — Eh bien, dit-elle, voilà comme vous êtes galant? vous restez cloué sur place au lieu de courir après mon chapeau! — Je ne me le fis pas dire deux fois, je courus après le malheureux que j'eus le bonheur d'atteindre au moment où il allait s'envoler dans les sables. Elle courait elle-même après moi, mais, ô malheur! la queue de son amazone s'était accrochée à un buisson, elle était tombée et, dans ses efforts pour se relever, sa belle toison d'or s'était emmêlée dans les ronces. Il lui fallut bien accepter mes services pour se dégager. Elle était furieuse d'être ainsi réduite à recourir à mon aide. Je m'agenouillai près d'elle, et Dieu sait avec quelles précautions je détachai l'une après l'autre les boucles soyeuses. Cette opération exigeait une certaine lenteur. Elle était nerveuse, impatiente, et dans ses mouvemens de colère elle détruisait souvent en une seconde ce que j'avais mis des minutes à exécuter. — Voyez-vous bien, me disait-elle, ce que j'ai gagné à suivre vos précieux conseils? J'aurais bien mieux fait de conserver mon mouchoir au mal de dents. Pourquoi m'être écartée de mon principe? pourquoi ai-je obéi à d'autres convenances que les miennes?

— Vous êtes délivrée! m'écriai-je enfin, les doigts bleuis par le vent.

Aussitôt elle se remit sur ses pieds avec un bond de chevrette, et m'ordonna de marcher en avant sans me retourner, parce qu'elle avait à réparer le désordre de sa toilette. J'obéis. Quand je pus revenir près d'elle, l'horrible chapeau était de nouveau fixé, et le vilain mouchoir de nouveau roulé autour du cou. Je n'avais plus rien à dire. Cette fois ce fut elle qui prit mon bras et qui me dit

d'un ton joyeux : — Léopold, c'est pour vous récompenser de ce que vous ne vous êtes pas vengé.

— Et comment aurais-je pu me venger?

— Vous n'avez pas ri.

— Mais, Frances, j'avais peur.

Nous discutâmes encore quelque temps sur le chapitre des convenances féminines et mondaines, elle réclamant le droit, non de réformer des abus ou des préjugés enracinés, mais de vivre absolument à sa guise et sans se soucier de l'opinion, moi prétendant que la réserve et la douceur convenaient mieux à une femme, à tous les points de vue, que des airs de matamore. J'appris en même temps que je ne trouverais pas le général seul dans le château, et qu'il avait un compagnon d'ermitage, le capitaine Rolf, vieil officier retraité, soldat de fortune sans éducation, mais de bon cœur, et dont le baron ne savait plus se passer. Devenu avec l'âge gourmand et friand, très capable de suppléer la cuisinière, il pêchait, élevait la volaille et discutait chaque matin avec le général la question fort importante à leurs yeux : — Que mangerons-nous aujourd'hui?

Nous en étions là de notre causerie, quand tout à coup Frances s'écria en me le montrant du doigt : — Voici le château de Werve!

IV.

Le château présentait toutes les marques d'une ancienne opulence et d'une décadence datant déjà de loin. On y arrivait par un pont-levis, depuis longtemps immuable, menant droit à une grande porte moisie dont les battans tenaient à peine sur leurs gonds rouillés. Reconstruit dans le style riche, solennel, un peu maniéré du temps du stathouder Guillaume III, l'édifice se composait d'une grande partie centrale se dessinant en rotonde, relativement mieux entretenue que le reste, et de deux ailes se prolongeant en arrière, qui semblaient inhabitées et même inhabitables. Les carreaux des fenêtres étaient brisés pour la plupart, quelques-uns remplacés seulement par du papier gris. Des vases ébréchés dans lesquels végétaient des aloès étaient censés orner le large perron qui montait vers la porte d'entrée. Le capitaine Rolf s'avançait vers nous. Jaquette et pantalon bleus, gilet boutonné jusqu'au menton, col noir qui semblait faire partie de sa peau, tout, sans parler de l'ordre de Willem et de la croix de métal dont il portait les insignes, ni même du bonnet de police posé assez crânement sur l'oreille, dénotait en lui le vieux militaire. Il devait avoir dépassé la cinquantaine, mais ses cheveux étaient encore bruns, et la raideur de sa longue moustache pointue dénonçait un usage immodéré de cosmétique. Il avait le teint rouge, les yeux bruns et durs, les traits

rudes avec quelque chose de sensuel dans ses grosses lèvres et de commun dans son gros menton court. Il tirait assez péniblement une jambe en s'appuyant sur une canne, il portait à la bouche une longue pipe allemande, et voici la singulière façon dont il nous salua.

— Eh bien! major, vous avez fait un prisonnier! Nous, nous avons eu un satané déjeuner : attendu une demi-heure, les œufs trop durs, le *beefsteak* comme du cuir, le général de mauvaise humeur, et tout cela parce que mademoiselle trouve bon de sortir à cheval à la male heure, de revenir à pied au quartier, et d'y ramener en triomphe le héros de cette belle aventure!

— Tout cela, capitaine, répliqua Frances, parce que votre major, entendez-vous, votre major a eu le plaisir de rencontrer M. Léopold de Zonshoven, son cousin; que cela vous suffise, et si vous avez encore à vous plaindre, consignez vos plaintes sur le rapport.

Là-dessus je la suivis dans le vestibule, où un domestique nous reçut avec le salut militaire et nous fit entrer dans un immense salon, tendu de cuir doré, où le général sommeillait sur un fauteuil dossier très élevé.

Au lieu du pourfendeur que je m'étais figuré d'après les accusations de la vieille tante, j'aperçus un petit vieillard maigre, dont le visage avait de la distinction, enveloppé dans une robe de chambre de damas usé. Le nez était long et droit, les lèvres minces et pâles, les yeux, qui s'ouvrirent à mon entrée dans le salon, d'un bleu clair avec une expression d'assoupissement habituel ou de fatigue. Les mains étaient blanches et sèches, avec les veines très apparentes. Il avait au doigt un gros anneau d'or avec un chaton de cornaline à ses armes, qui pouvait servir de cachet et qu'il faisait continuellement tourner, tout en parlant, avec une certaine agitation nerveuse. Frances lui déclina mes noms et intentions.

— De la famille! M. de Zonshoven! Ah! oui, je me souviens, je comprends, dit-il avec un certain embarras qui prouvait que ses souvenirs étaient très vagues. Il m'invita pourtant à m'asseoir, tandis que Frances demandait au capitaine s'il ne restait rien du déjeuner à l'usage de deux promeneurs affamés. Je dus me contenter d'un peu de viande froide, relevée par un verre de porto que le capitaine réclama en l'honneur des « messieurs. » Tout d'un coup ledit capitaine se campa devant moi et me dit du ton le plus dégagé : — Laissez-moi donc vous considérer à mon aise; un jeune homme qui comme vous a trouvé grâce devant notre major doit avoir quelque chose de particulier. — J'hésitais à répondre comme j'en aurais eu le droit à cette impertinence, quand le général intervint d'un ton d'autorité. — Rolf, dit-il, il y a des plaisanteries permises entre nous; mais vous oubliez que nous ne sommes pas seuls, et vous manquez à la déférence que vous devez à Mlle Mordaunt.

— Excusez-moi, général; on aurait dû me donner d'avance la consigne; à présent je ne l'oublierai plus.

Il était clair pour moi que le capitaine avait depuis longtemps l'habitude de ces familiarités vulgaires, et que je ne devais pas les prendre trop au sérieux. Lui-même fit de son mieux pour réparer sa faute en buvant cordialement à ma santé. Je mangeai le plus vite possible pour renouer conversation avec le vieux général. Frances était sortie. Le général me rappela de lui-même près de son fauteuil. — Dites-moi, jeune homme, me dit-il, est-ce la première fois que vous rencontrez ma petite-fille? — La première fois, général; — et je lui fis un récit rapide de mon pèlerinage dans les environs du château. — Tant mieux! reprit-il avec un soupir de soulagement, Frances a d'excellentes qualités, je puis vous le certifier; mais elle a ses habitudes et même ses petites manies, elle ne craint pas de brusquer les gens et elle aime à tout braver. Cela lui a valu plus d'une inimitié, et je craignais qu'elle n'eût à réparer envers vous quelque tort momentané. — Je protestai du contraire. — Alors expliquez-moi quelque chose, continua-t-il. Frances dit que vous êtes de notre famille, et je me souviens en effet d'avoir entendu parler dans le temps d'un Zonshoven apparenté à ma défunte femme. Il y a si longtemps... — Ma grand'mère, général, était une demoiselle de Roselaer. — C'est cela. Et n'a-t-elle pas épousé un gentilhomme français? — Un Belge, général, le baron d'Hermaele. — Soit; mais c'était du temps des Français, et on ne regardait pas de si près à la nationalité. Nos différends avec Mlle Sophie nous empêchèrent de faire sa connaissance. Les deux époux se fixèrent en Belgique, et j'appris seulement plus tard, sous Guillaume Ier, que le baron d'Hermaele était très bien en cour. — Ce qui lui a coûté la vie, ajoutai-je, car il fut fidèle à son prince lors de la révolution belge, son château fut pillé par la populace, et lui-même périt dans la bagarre. — Et que sont devenus sa veuve et ses enfans? — La veuve revint en Hollande avec son fils et ses sept filles, dont l'aînée épousa mon père, le chevalier de Zonshoven. Je suis leur fils unique.

— Je suis donc votre grand-oncle, jeune homme.

— C'est aussi ce que j'ai calculé, général, et c'est pourquoi...

— Vous ne venez pas me parler d'affaires de famille, j'espère?

— Mais, mon oncle, on peut pourtant parler d'affaires de famille sans que cela entraîne nécessairement des désagrémens.

—Hum! vous êtes un Zonshoven, étranger à toutes les vieilles rancunes des Roselaer. Il y a eu des trésors engouffrés dans les procès qu'elles suscitèrent. Frances et moi en souffrons encore. Voyez-vous, si vous veniez nous apporter quelque nouvelle pénible pour Frances ou humiliante pour moi... Je le sais, on conteste la validité de mon mariage en Suisse. Soyez gentilhomme, épargnez-lui ce tourment

qu'elle ignore. Peut-être, tout vieux et courbé que je suis, trouverai-je quelque moyen de boucher les trous; mais soyez sincère et dites-moi rondement...

— Je vous jure, général, que tout mon désir, comme je l'ai d'ailleurs promis à M[lle] Mordaunt, est de vous éviter toute espèce de désagrément. Je voudrais simplement renouer les liens trop relâchés de notre famille, et mon vœu sincère serait qu'un Zonshoven eût le bonheur de guérir les blessures faites jadis par les Roselaer.

— Il faudrait bien des choses pour cela. Il faudrait d'abord beaucoup d'argent. Et, permettez, si je ne me trompe, les Zonshoven n'étaient pas riches.

— En effet, général. Ma grand'mère et ses enfans durent vivre de la pension allouée à la veuve du baron d'Hermaele, et cette pension s'éteignit avec elle.

— Et le roi n'a rien fait pour ses filles?

— Que voulez-vous, mon oncle? Le fils unique fut puissamment aidé, mais mourut à la fleur de l'âge. Le roi pouvait-il se rappeler ses sœurs? Au surplus nous n'aimons pas à quémander les faveurs, et nous nous sommes jusqu'à présent tirés d'affaire par nous-mêmes comme nous avons pu.

— Vous me surprenez. Il y a pourtant à cette heure un Zonshoven ministre des affaires étrangères.

— C'est mon oncle paternel; mais je l'estime peu. Il a fait un mariage d'argent, il a épousé des millions et une fille couleur de café qui les rapportait des Indes, dépourvue de toute éducation, de tout esprit et même de cœur. Je suis du reste en froid avec lui et j'y resterai, car je devrais me mettre à genoux devant lui pour recouvrer ses bonnes grâces.

— Toujours le sang des Roselaers!

— Pardonnez, général; je ne suis pas vindicatif, mais je suis fier. Pauvre et tenant à mon indépendance, j'ai vécu sobrement, sans besoins factices, je n'ai jamais aliéné ma liberté, et, pour tout vous dire, j'y tiens encore plus qu'à ma noblesse.

— Bravo! bien parlé! — proféra au fond du salon une voix qui n'était autre que celle de Frances, rentrée sans que je m'en aperçusse.

— Frances, reprit d'un ton amer le vieux général et comme si cette exclamation de sa petite-fille eût retenti à son oreille avec le son d'un reproche, il est dur à mon âge de devoir supporter des accusations même indirectes... Eh!

En ce moment, le capitaine reparut pour proposer au vieux baron une partie de piquet, pensant, disait-il avec une certaine ironie, que le général avait eu son entretien de famille, et que son remède habituel contre la mélancolie serait le bienvenu; mais le général

refusa, et Frances ordonna au capitaine d'aller chercher la cravache qu'elle avait laissée tomber sur la bruyère à la lisière du bois. — Une drôle de corvée que vous m'imposez là! répliqua-t-il d'assez mauvaise humeur; enfin, puisque vous y tenez et que je ne suis pas de service aujourd'hui, je vais essayer.

— Vous êtes bien un peu despote, dis-je à Frances, qui souriait.

— Ah! monsieur, ce n'est rien, reprit le vassal redevenu soumis, quand Mlle Major était enfant, c'était bien autre chose, et elle m'en a fait voir de grises.

— C'est précisément parce que vous m'avez tellement gâtée que votre pénitence est si dure aujourd'hui. Donnez-moi la main, mon vieux Rolf. Je ne vous promets pas encore l'absolution, mais une trêve.

Le vieux soldat prit la main qu'on lui tendait. Ses yeux s'étaient humectés, je discernais une affection profonde sous cette grossière enveloppe, et, honteux de son émotion, il voulut faire prompte retraite. Tout à coup il revint sur ses pas, se rapprocha de Frances. — Je sais bien, mademoiselle, que je vous dérange encore; mais mieux vaut moi que Fritz. Le cocher de monsieur demande à quelle heure il compte repartir. — Et je l'entendis qui ajoutait d'un ton plus bas : — J'ai été passer la revue des dindons, il y en a un qu'on pourrait mettre à la broche, mais pas aujourd'hui...

Je me hâtai d'intervenir. — Je ne demande pas mieux que de passer la journée ici; quant au dîner, je réclame la fortune du pot.

— Certainement vous dînez avec nous, dit le général, n'est-ce pas, Frances? ajouta-t-il en parlant à sa petite-fille, qui acquiesça après une certaine hésitation.

— Et même j'entends qu'il passe la nuit au château plutôt que de repartir cette nuit par nos mauvais chemins.

— Mais où loger notre parent? Nous n'avons pas de chambre.

— Allons donc, interjeta le capitaine Rolf, nous pourrions loger une compagnie.

— De votre compagnie à la bonne heure, répondit Frances avec une certaine amertume; mais notre parent, habitué aux maisons de La Haye...

— Votre parent est habitué à une chambre garnie dans une modeste maison, Frances, et sait parfaitement dormir sur la première paillasse venue.

Le vieux baron souffrait visiblement des réflexions de Frances.

— Eh bien! soit, dit-elle, vous voulez rester ici, restez. Je tâcherai de vous trouver une chambre où les carreaux ne soient pas brisés. Capitaine, vous êtes relevé de la corvée d'aller chercher ma cravache. Aujourd'hui vous faites fonction de maréchal des logis.

En avant, marche! — Et, le prenant par le bras, elle l'entraîna hors du salon.

Elle rentra quelques minutes après, tandis que son grand-père cherchait à pallier ce qu'il y avait de peu encourageant dans la réception dont j'étais l'objet. Les manières de Frances envers moi étaient redevenues froides, hautaines, dénotant même du dépit et de l'irritation. Elle fit cependant un effort sur elle-même, et, comme le temps s'était remis au beau, elle nous proposa une promenade à trois dans le jardin.

En arrière du château se trouvait une ancienne volière vers laquelle nous nous dirigeâmes. La volière, très délabrée comme tout le reste, n'était plus qu'un poulailler régi par le capitaine. En montant, on arrivait à un kiosque en forme de coupole, dans le goût du XVIII[e] siècle, rongé par l'humidité, et qui ne servait plus qu'à protéger contre les vents du nord les promeneurs qui voulaient bien s'asseoir sur ses bancs vermoulus. Par compensation, une fois arrivé là, on jouissait d'une échappée magnifique sur la bruyère et les ondulations du terrain qui se succédaient à perte de vue. Frances admirait sans se lasser ce paysage à la fois étrange et simple; mais je voyais son grand-père livré à de tout autres préoccupations que celles des beautés pittoresques. Toutes ces terres, les bois voisins, les fermes dont on distinguait la toiture, tout cela avait jadis constitué le domaine du château de Werve, tout cela aurait dû revenir à sa petite-fille, et il ne lui laisserait pas un pouce de terre.

— A propos, mon neveu, dit-il brusquement, que sont devenues les six autres demoiselles d'Hermaele, sœurs de votre mère?

— Oh! grand-papa, vous voulez savoir si le cousin Léopold a encore la chance de devenir riche, s'il n'a pas de ce côté-là quelque tante à héritage!

— C'est bien facile, me hâtai-je de répondre, trois sont mortes depuis longtemps; deux autres se sont assez bien mariées, n'ayant pas reculé devant une mésalliance, mais elles ont des enfans; j'ai encore une tante Sophie que le reste de la famille et moi soutenons de notre mieux.

— Ah! une tante Sophie! Est-ce que par hasard on aurait eu chez les d'Hermaele la bonne idée de lui donner pour marraine cette vieille sorcière de Sophie Roselaer?

— Peut-être, général, mais je ne le sais pas au juste; ma mère me parlait rarement du passé de la famille.

— Enfin il paraît qu'elle ne l'a pas désignée pour son héritière. Et sans doute que comme nous, Léopold, vous n'avez pas reçu communication de sa mort et que vous n'avez pas été invité à ses funérailles? Pour ce qui me concerne, cela me laisse fort indifférent, ou

plutôt je m'y attendais. Cependant je ne comprends pas qu'elle ait poussé la haine jusqu'à dépouiller l'unique petite-fille de sa sœur.

— Quant à moi, dit Frances du ton de la plaisanterie, je n'ai jamais rien attendu d'elle. Et qui sait pourtant? si j'avais voulu... Je ne l'ai rencontrée qu'une fois en ma vie, et il paraît que la première rencontre qu'on fait de moi ne laisse pas une impression très heureuse (elle me lança de côté un malicieux regard). Enfin il ne tenait qu'à moi de prolonger la connaissance, et qui sait si à cette heure le major Frans ne serait pas brillamment couché sur le testament?..

— Comment! vous avez vu la vieille chipie! interrompit M. von Zwenken, et vous ne m'en aviez rien dit! Quand et où donc l'avez-vous rencontrée?

— Au commencement de cette année, quand je dus me rendre à Utrecht pour certaine affaire que le cousin n'a pas besoin de connaître...

— Elle ne veut jamais qu'on sache le bien qu'elle fait, murmura le général.

— Bah! c'était un devoir très simple à remplir. Je devais consulter le docteur D... au sujet d'une malheureuse folle. Arrivée devant la porte du docteur, j'eus une altercation avec son domestique, qui jugeait bon de me renvoyer au lendemain sous prétexte que l'heure des consultations était passée, et que son maître déjeunait en famille. Je montai sur mes grands chevaux, et j'intimidai si bien le lourdaud qu'il n'osa me refuser de porter ma carte au docteur. Celui-ci donna ordre de m'introduire; je le trouvai en effet déjeunant avec deux dames qui me furent présentées l'une comme sa sœur, l'autre comme son amie; il m'invita poliment à prendre ma part du repas, d'ailleurs très simple, et, comme j'avais une faim vorace, j'acceptai sans façon. Je remarquai bientôt que la dame amie m'observait avec des yeux noirs qui semblaient me percer de part en part. Sa conversation était amusante. Elle mordait à belles dents sur le tiers et le quart, sans miséricorde; cela m'allait, je me piquai au jeu, et de répartie en répartie nous allâmes presque jusqu'à une dispute. C'était ma grand'tante Sophie en personne, comme je le sus peu après; mais imaginez-vous que la malicieuse fée trouva moyen de mêler son nom à ses médisances, et de me demander si je la connaissais et quelle opinion j'avais d'elle! Je lui dis simplement que j'avais entendu parler d'elle, qu'il y avait eu des démêlés entre elle et mes parens, mais que je ne me croyais pas en droit pour cela de l'attaquer en son absence devant des inconnus. Elle me répondit que j'avais raison. Le docteur ne semblait pas à son aise, et leva la séance en m'invitant à passer dans son cabinet.

La consultation terminée, j'allais m'éloigner, lorsque je rencontrai la vieille dame dans le vestibule; elle me demanda de l'accompagner quelque temps, ayant encore une visite à faire à un ami chez qui sa voiture devait venir la prendre. Je consentis, mais je savais déjà qui elle était, et je me tins sur la réserve, surtout quand elle m'eut invitée à passer une journée auprès d'elle. Je refusai...

— C'était impoli et imprudent, interrompit le général.

— C'était conforme à l'esprit de toutes vos relations avec elle, grand-papa, et je ne sais trop comment elle prit mon refus; mais elle n'eut guère le temps de la réflexion. Une bande d'étudians, de ceux qui fréquentent plus assidûment leur cercle que leurs cours, s'étaient mis à nous suivre et nous régalaient des remarques les moins flatteuses. Il est vrai que ma toilette était fort négligée, et que la vieille demoiselle avec son chapeau impossible et son châle boiteux ressemblait fort à une caricature : tant il y a que notre mise, et surtout le chapeau, excitaient la verve de ces messieurs, et qu'ils nous poursuivaient de quolibets à voix haute. Je me sentis frémir, mais je me contins et je sus leur dire en face qu'il était bien honteux et bien lâche à des jeunes gens de se conduire ainsi comme des gamins. Mon allocution ne fut pas trop mal reçue. Le fait est qu'ils se retirèrent assez penauds, quelques-uns même en balbutiant des excuses. Nous étions tout près de la maison du notaire van Beek, c'est là que Mlle Roselaer voulait se rendre, et elle ne me quitta pas sans m'avoir remerciée avec une certaine chaleur de ma protection et de ma présence d'esprit. Si j'avais su, grand-papa, que le récit de cette petite scène vous amuserait, vous en auriez été régalé depuis trois mois; mais je craignais que vous ne fussiez contrarié en apprenant que j'avais été en contact avec la tante Sophie.

— Et vous n'avez plus rien entendu d'elle? demanda M. von Zwenken.

— Non, et pourtant j'ai lieu de croire qu'elle a voulu m'obliger. J'avais dû prendre à Utrecht des arrangemens pour procurer à ma pauvre folle le traitement dont elle avait besoin. La grande question était une question d'argent, et je vous avoue qu'elle m'embarrassait; mais je reçus le soir même un billet du docteur D... m'annonçant que la difficulté était levée par une personne amie et riche qui désirait rester inconnue. Voilà tout ce qui est résulté de ma rencontre avec la tante Sophie, et voilà pourquoi j'ai quelque motif de m'étonner qu'elle m'ait enveloppée dans la haine qu'elle portait à toute la famille.

— Cette femme était capable de tout, grommela le général.

Pour moi, tout s'éclaircissait. Il était clair que ma grand'tante

avait changé son testament après cet incident, deux mois environ avant sa mort. Je me sentais plus lié que jamais à faire de mon mieux pour réaliser ses intentions. Je devais conquérir, je devais épouser Frances, et je puis avouer que cette perspective m'attirait déjà beaucoup. Ce caractère droit et ferme, cet esprit à la fois solide et fin, sa beauté originale et piquante, m'animaient du désir déjà passionné de lui demander sa main; cependant il fallait encore voir. Il y avait dans son passé plus d'un mystère inquiétant dont il fallait à tout prix avoir le cœur net, et puis comment venir à bout de ses répulsions contre le mariage, contre les hommes, contre la vie sociale tout entière? Dire tout dès cette heure, comme j'en eus un moment la velléité, c'était risquer de tout perdre. Une fois son refus prononcé, elle était femme à se laisser torturer plutôt que de le retirer. Il fallait attendre, profiter de quelque bon moment, l'étudier encore. Notre entretien fut interrompu par Fritz, qui vint, de la part du capitaine et faisant le salut militaire, rappeler à Frances qu'on avait besoin d'elle pour la sauce du pudding et pour préparer le dessert. Elle me fit ses excuses et me laissa seul avec le général. Je profitai de la circonstance pour me faire inviter à prolonger mon séjour. Fritz dut me mener à la chambre qu'on me destinait. Je montai par un large escalier de chêne au premier étage de l'aile gauche, et j'entrai dans une grande chambre dont un grand vieux lit à rideaux de moire rouge occupait le fond. Je fus surpris de l'obscurité relative qui y régnait. Elle était ou du moins aurait dû être éclairée par trois grandes fenêtres; mais les volets des deux fenêtres extrêmes étaient restés fermés et celle du milieu n'était ouverte qu'à moitié. Il n'y avait pas de rideaux et les vitres des deux fenêtres aveuglées étaient en grande partie brisées.

Je compris. La lumière près de la fenêtre encore en activité de service était suffisante, un seul carreau cassé était remplacé par une feuille de papier blanc. Mes yeux s'habituèrent au demi-jour, et je distinguai les vénérables restes d'une belle chambre style Louis XV, avec des boiseries et des dessus de porte en peinture très attaqués par l'humidité et les rats, un vaste sofa de damas rouge passé et çà et là éventré, des chaises assorties dont aucune n'était rassurante, une table à trois pieds d'ours allongeant des griffes jadis dorées et recouverte d'un marbre en mosaïque où plusieurs pièces manquaient à l'appel. Sous un miroir rococo, où l'on ne pouvait plus se voir, se trouvait un très simple lavabo tout moderne, qu'on avait évidemment transporté là à mon intention. La vue, de mon unique fenêtre disponible, était du reste fort belle. C'était un beau paysage de Gueldre, relevé par les ruines d'un vieux castel qui se dessinaient à quelque distance. Je faisais déjà toute sorte de

plans de propriétaire pour le relèvement et l'embellissement de toute cette grandeur déchue, toujours sous la réserve : si Frances veut bien,... quand une cloche retentit pour annoncer le dîner, et je me hâtai de descendre avec la ponctualité militaire qui était évidemment dans les habitudes de la maison.

J'étais fort curieux de voir si Frances avait daigné faire un brin de toilette. Hélas! mon espoir fut déçu. Ses magnifiques cheveux étaient négligemment renfermés dans une résille de soie qui semblait prête à crever sous le poids. Elle n'avait pas quitté la vieille blouse couleur pensée qui avait remplacé sa robe d'amazone, et un affreux petit châle défraîchi était noué autour de son cou comme pour en cacher tout exprès l'élégance et la blancheur. S'aperçut-elle de ma déception? Le fait est que ses beaux yeux me regardaient d'un air qui voulait dire : Mettez-vous bien dans l'esprit que je ne donne rien de l'impression que je peux vous faire!

Du reste elle s'acquitta avec beaucoup de prestesse et de zèle de ses devoirs de dame de maison. Je dus même souffrir qu'elle changeât elle-même les assiettes, vu que Fritz ne reparut plus après qu'il eut apporté les plats. A ma grande surprise, le dîner était abondant et même recherché. Un excellent potage, un *roastbeef*, des conserves de choix, une poule au riz, le fameux pudding dont Frances avait confectionné la sauce, un dessert complet, c'était là un menu que je ne savais comment concilier avec la gêne évidente de mes hôtes. Les vins de diverses marques, et des plus fines, se succédaient rapidement sous la main généreuse du capitaine et avec des commentaires prolongés de M. von Zwenken sur leur âge, leurs qualités, leurs origines. Habitué, et pour cause, à une grande sobriété, je dus l'affliger plus d'une fois par mon abstinence. Quant à la porcelaine, elle était vieille, ébréchée, et remplacée de temps à autre par de la faïence commune. La nappe, très fine et damassée, représentait le mariage de l'infante d'Espagne et remontait au même temps. Elle avait subi pendant ses années de service plus d'un accroc assez mal réparé. L'argenterie était certainement réduite au nombre indispensable, car Frances renvoya et fit revenir plus d'une fois les mêmes pièces pendant le repas. En revanche, les verres étaient d'une élégance et d'une finesse extrêmes. J'appris du capitaine que le général ne goûtait le bon vin que dans la verrerie de choix, et que comme la demoiselle-commandante était sur ce point d'une grande indifférence, c'était lui qui se chargeait de tenir en bon état le buffet de son excellence.

Je remarquai, dans le cours de cette conversation gastronomique, qu'il y avait une lutte latente entre Frances, qui ne buvait que de l'eau, et le capitaine, qui non-seulement ne buvait que du vin,

mais de plus approuvait systématiquement tout ce qui pouvait augmenter le luxe relatif du régime alimentaire. Elle fit même une demi-allusion à la disproportion qu'il y avait entre ce genre de prodigalité et les ressources disponibles; le vieux général paraissait donner complétement raison au capitaine. — Le luxe, c'est le nécessaire, — dit-il une fois en soupirant. Il buvait beaucoup, ses joues pâles étaient montées en couleur sous l'action du vin. Au dessert, Frances sonna Fritz pour qu'il offrît des cigares, et elle se retira, malgré les signes furieux que lui faisait son grand-père, dans le salon voisin, où je pus la suivre des yeux, grâce à un grand miroir qui me faisait face.

Je la vis se jeter sur un vieux canapé, se tordre les mains sur la tête et se mordre les lèvres comme pour comprimer des sanglots. Pour la seconde fois de la journée, je vis ses beaux cheveux échapper à leur prison et inonder ses épaules. Elle restait ainsi, les lèvres serrées, les yeux fermés, immobile, comme une statue de la Tristesse. Je ne la quittais pas des yeux, tandis que le capitaine me racontait une histoire à n'en pas finir sur ses campagnes en Belgique et que le général s'endormait lentement. Je me rappelle que, juste au moment où le capitaine s'emparait d'un drapeau belge, je vis Frances éclater en pleurs et porter son mouchoir à sa figure pour étouffer ses gémissemens. Je n'y tins plus, je laissai le capitaine à ses exploits et à son cognac, je jetai mon cigare et rejoignis Frances.

Elle fut d'abord un peu troublée de se voir ainsi surprise, mais elle se remit vite. — Vous pouvez bien fumer en causant avec moi, me dit-elle en s'efforçant de sourire.

— Ce n'est pas mon habitude devant... Je voulais ajouter *les femmes*, le mot me resta dans la gorge.

— Allons donc! je ne suis pas sotte à ce point, vous le savez bien. Voulez-vous que je vous fasse du café? Ces messieurs n'en prennent pas; ils demeurent à fumer et à boire jusqu'à ce que...

Ce fut à son tour de s'arrêter interdite, ne sachant comment finir sa phrase. — Dites-moi tout de suite, reprit-elle avec animation, comprenez-vous maintenant pourquoi je suis si peu hospitalière?

— Écoutez, Frances, je ne veux pas être indiscret; mais je vois clairement que vous êtes malheureuse, et cela me fait de la peine. Si vous vouliez m'accorder votre confiance, peut-être trouverions-nous ensemble le moyen d'écarter la cause de vos souffrances.

— Ne donnez pas dans la chimère, Léopold; vous tenteriez l'impossible, me dit-elle d'un ton profondément triste. Vous voyez en ce moment ma société quotidienne; tous les jours c'est la même chose. Mon grand-père dort le cigare aux lèvres; le capitaine a as-

sez de cognac comme cela et va se traîner dans la salle de billard pour y ronfler tout seul. Parlez-moi plutôt de vous. Pourquoi donc n'êtes-vous pas avocat?

On eût dit qu'elle me soupçonnait d'avoir été un mauvais étudiant. Puisque je lui demandais sa confiance, il était juste que je lui prouvasse la mienne. Je dus par conséquent lui raconter comment la mort de mon père, en laissant ma mère et moi dans la gêne, m'avait forcé de quitter Leyde sous prétexte que je n'avais plus de goût pour les études, en réalité parce que ma mère s'imposait, pour que je les continuasse, des sacrifices et des privations dont je ne pouvais supporter l'idée, et qui ne suffisaient même pas à notre entretien à tous les deux. Je lui dis comment j'avais réussi à vivre de ma plume, non sans de grandes difficultés, en traduisant sur commande des romans étrangers et en écrivant dans quelques recueils littéraires. Ma mère s'éteignit peu à peu dans une maladie de langueur, et j'eus du moins la satisfaction de n'avoir pas affligé ses derniers jours en lui découvrant le motif réel de l'interruption de mes études.

— Ah bien! je ne vous en aime que mieux, interrompit étourdiment mon étrange cousine, un homme qui sacrifie à une femme son égoïsme et son ambition, c'est aussi beau que rare. Léopold, je veux vous regarder en face pour bien me souvenir de vous. Cela me fera du bien, car en vérité j'ai mes raisons pour ne pas avoir une trop haute idée de votre espèce.

— Voudriez-vous donc déjà me renvoyer? lui dis-je sans vouloir tirer parti du quasi-aveu qui venait de lui échapper, mais qu'avec une fille comme elle je devais me bien garder de prendre trop à la lettre.

— Léopold, vous voyez pourtant bien que vous ne pouvez pas rester ici. Sérieusement croyez-vous que l'on puisse habiter ce château avec une pension de colonel pour toute ressource et se permettre un pareil luxe de table?

— Ne vous ai-je pas dit, Frances, que j'étais habitué à la cuisine la plus simple?..

— Oui, mais le capitaine...

— Eh bien! n'êtes-vous pas reine et maîtresse ici?

— Au fait, j'aime mieux tout vous dire. Je vous crois un cœur loyal et généreux, et, si je me trompe sur votre compte, comme cela m'est déjà arrivé avec tant d'autres, tant pis, une déception de plus ne fera pas grand changement au total... Lorsque mon grand-père eut pris sa retraite, et que nous vînmes nous confiner ici, nous avions besoin de vivre sur le pied d'une stricte économie. Nos habitudes jusqu'alors avaient été luxueuses, mais pour différentes causes

notre état de fortune avait toujours été en diminuant. Mon grand-père comprenait comme moi cette nécessité, et pendant le premier été que nous passâmes ici, tout marcha comme je le désirais; mais vint l'automne, les soirées longues, le rhumatisme du général, et je vis avec effroi combien notre genre de vie austère et notre complète solitude lui pesaient. L'ennui, un ennui désespéré, auquel j'opposai en vain la lecture et la musique, vint s'abattre sur mon pauvre grand-père comme une chape de plomb. Il tomba dans une mélancolie qui me fit peur, et je fus bien aise qu'un ancien compagnon d'armes retiré à Arnhem l'invitât à passer quelque temps chez lui. C'était le rappeler dans son véritable élément. Arnhem, vous le savez, est une ville de plaisir et de société brillante. Mon grand-père y resta trois mois.

— Et vous?

— Moi, je restai ici, on avait oublié de m'inviter, et quand on pensa à réparer cet oubli, ce fut si bien du bout des lèvres, que je n'aurais pas accepté, lors même que je n'eusse pas pris la ferme résolution d'éviter les dépenses de toilette et de représentation qu'un tel séjour entraînait nécessairement.

— Pourtant, même ici, un peu de toilette ne serait pas nuisible, interjetai-je pour profiter de l'occasion de la chapitrer un peu.

— Allons donc! je dis comme une certaine Française : *Du temps que j'étais femme.* Ce temps est passé, et qu'importe comment le major Frans s'habille?

— Le major Frans, repris-je, doit savoir porter l'uniforme qui convient à son rang et aux circonstances où il se trouve. Ce n'est pas de la coquetterie, c'est de la convenance.

— Mais, Léopold, répliqua-t-elle d'un ton dépité, tandis que son petit pied battait le tapis avec impatience, depuis que je suis ici, je n'ai rien commandé de neuf et même j'ai dû me défaire d'une grande partie de mon trousseau en faveur d'une pauvre fille d'officier qui devait entrer comme gouvernante dans une riche famille, et qui ne savait comment s'habiller. Maintenant, mon cousin, que vous êtes initié aux mystères de mon armoire, comprenez-vous pourquoi je ne puis venir à table en costume de bal? Mais assez là-dessus et ne me poursuivez plus de vos sottes remarques. Je continue. Mon grand-père revint d'Arnhem, guéri de sa mélancolie et plus ruiné que jamais. Le séjour, même chez un ami, avait été coûteux, il avait fallu dépenser beaucoup en habits, en régalades, au jeu surtout, cet abominable jeu que je maudis... Bref il était cousu de dettes. Il s'en tira en vendant sous main la ferme qui nous appartenait encore, et dont le prix suffit à peine à désintéresser les créanciers. Mon grand-père se jura cette fois à lui-même que jamais il ne

remettrait le pied dans le monde, et il se tint parole; mais bientôt je le vis retomber dans l'ennui sombre dont il s'était quelque temps émancipé. Il ne pouvait même plus toucher sa pension tout entière, un créancier impitoyable avait mis arrêt sur le tiers. Vint alors le capitaine Rolf, ancien protégé de mon père, brave soldat qui malgré ses mérites n'aurait pu sans cette protection parvenir au rang d'officier. Dès avant ma naissance il avait été brosseur, même un peu domestique à tout faire chez mes parens. Sa sœur fut ma nourrice, et, ma mère étant morte peu après ma naissance, la bonne femme fit de son mieux pour que je ne sentisse pas cette perte cruelle; malheureusement elle n'avait ni l'éducation ni le caractère qu'il aurait fallu pour une pareille tâche. Avec les meilleures intentions, elle me gâta de son mieux, aidée par son frère, le sergent Rolf, qui aurait mieux aimé se montrer insubordonné devant son colonel que ne pas obéir à un des caprices de celle qu'il appelait déjà son « petit major. » Sa visite au château fut une diversion pour mon grand-père. Il était arrivé au rang de capitaine retraité; la distance des grades n'empêchait plus les relations suivies, il pouvait tout aussi bien manger sa pension ici qu'ailleurs. Il avait du reste hérité d'un petit bien dans le Nord-Brabant. Bref, il s'installa chez nous; je repris mon commandement sur lui; ses plaisanteries, bien que vulgaires, déridaient mon grand-père, et je calculais que la quote-part du capitaine dans les dépenses domestiques nous permettrait de procurer au vieillard certaines jouissances auxquelles il tient beaucoup. Rolf et lui sont tous les deux gourmands et friands. Vous ne sauriez croire ce que je souffre quand je les vois tous deux rivaliser d'entraînement pour les plaisirs de la table, et que j'assiste chaque jour à l'humiliation, à l'abaissement de mon pauvre grand-père...

Au même instant, Fritz apporta le plateau pour le thé, le général et le capitaine le suivirent. La conversation était pénible et Frances ne faisait rien pour m'aider à l'animer, quand tout à coup le capitaine remarqua le désordre de sa chevelure. — Ah, ah! dit-il, la lionne secoue sa crinière pour nous faire peur.

Frances prit la balle au bond et se retira dans sa chambre sous prétexte de ramener ses beaux cheveux dans leur prison. Le général trouva que ce brusque départ était une impolitesse, puis tout à coup proposa de jouer une partie. Cette proposition fut pour moi la bienvenue, quoique je n'aime pas les cartes. J'échappais en tout cas au supplice de faire causer des gens qui ne causent pas. On commença une partie d'hombre, et je trouvai que, pour un homme ruiné, le général mettait la fiche à un taux fort élevé.

Je ne tardai pas à m'apercevoir que j'avais affaire à des joueurs

pour qui le jeu était plus qu'une distraction. Le vieux baron surtout se montrait passionné. Ses yeux endormis jetaient des étincelles quand il relevait ses cartes, ses doigts tremblaient, ses narines se gonflaient ou se rétrécissaient selon les chances du jeu. Il devinait le mien avec une certitude mathématique. Il était hardi, téméraire même, dans sa manière de jouer, et cela lui réussissait presque toujours. Quant à moi, je commis fautes sur bévues; cela dérida mes compagnons, j'avais déjà perdu bon nombre de fiches quand la porte du salon s'ouvrit; Frances reparut, elle était en toilette.

Je jetai mes cartes sur la table et me précipitai à sa rencontre. Le général ne savait à quoi attribuer ce qui lui paraissait de la dernière inconvenance. Le capitaine s'écria : — Le major en grande tenue! — Je lui offris mon bras, qu'elle voulut bien accepter, pour la conduire au canapé.

— Quel diantre de caprice vous a donc saisie, Frances? dit d'un ton courroucé son grand-père, qui avait en main des cartes superbes, vous courez toute la journée comme une cendrillon...

— Mais la fée est venue, et je reparais en princesse, répliqua Frances. — Et la jolie pantoufle de vair est à vos pieds, ajoutai-je en montrant du doigt les petits souliers de salon qui dépassaient le bord de sa robe. — Peut-être; mais j'aurai soin de ne pas la perdre. — Pourquoi pas? lui dis-je hardiment en la fixant. — Parce que je ne veux pas faire du roman d'une heure une question de vie.

— Tout ce que vous dites à Frances peut être du dernier galant, s'écria le terrible général; cependant il n'est pas poli, mon cher Léopold, de quitter ainsi une table de jeu.

Je dus retourner en pénitence, pendant que Frances allait dans la salle à manger, s'asseyait au piano et laissait errer ses doigts sur les touches comme sa fantaisie l'inspirait. Elle était bonne musicienne et devait avoir eu d'excellens maîtres. Son jeu fut d'abord fantasque et bizarre comme toute sa personne; peu à peu il devint doux et mélancolique à faire pleurer. Vous comprenez que je prêtais bien plus d'attention au piano de ma belle cousine qu'aux cartes que je ramassais et abattais machinalement. Le général en était furieux et me le laissait bien voir. Naturellement je perdis jusqu'à ma dernière fiche. Je voulais payer ma dette, lorsque Frances entra précipitamment et déclara d'un ton décidé, si décidé même qu'il me déplut, que je ne paierais pas. Je lui répondis sur le même ton, et de manière à couper court à toute nouvelle instance, que je paierais. Ne voulait-elle pas arracher à Rolf le billet de banque que je lui avais remis pour qu'il fît le compte! Je dus lui signifier que je trouvais son intervention fort peu convenable. Elle retourna fâchée

est piquée au piano, tandis que le général, qui s'était tu pendant cette petite scène, savourait visiblement le plaisir de palper son gain. Dans d'autres circonstances, pauvre comme je l'étais encore il y a huit jours, j'aurais eu le droit de considérer comme un guet-apens la partie qu'il avait proposée à son neveu inexpérimenté dans les mystères de l'hombre.

En ce moment, je ne croyais pas avoir payé trop cher l'avantage de lire à livre ouvert dans le caractère et les défauts d'un homme dont le passé avait dû avoir une influence fatale sur le présent de Frances. J'allai la rejoindre près du piano. — Voulez-vous jouer? me dit-elle brusquement. — Je ne m'y sens pas disposé. — A votre aise. — Et se retournant vers l'instrument, tandis que je faisais semblant de parcourir un vieux journal, elle se mit à frapper les touches comme si elle eût voulu les briser. A la fin, elle joua un prélude et se mit à entonner l'air de Ketly dans *le Chalet*. Elle possède une voix d'alto forte et vibrante, et il y avait quelque chose d'ironique, une sorte de défi à mon adresse dans la manière dont elle lançait le fameux refrain : *Liberté chérie, règne toujours là.* — Savez-vous, lui dis-je à l'oreille, comment finit ce charmant petit opéra? — Assurément; cela finit toujours ainsi au théâtre; mais dans la vie réelle c'est tout le contraire, et moi je tiens à la réalité.

La soirée se termina bientôt, et à la façon dont Frances me tendit le bout de ses doigts quand nous nous séparâmes pour gagner nos chambres, je vis bien qu'elle continuait à me bouder.

L'étrange et incompréhensible caractère! Fière, généreuse, le cœur noble, de l'esprit, de la beauté, un charme que je ne ressens déjà que trop, et tout cela gâté par une éducation détestable, par des manières de cantinière et une rudesse de mauvais genre, sans compter que je ne sais rien encore de son passé, de ce terrible passé qu'on m'a dépeint sous de si noires couleurs! Et quand même je verrais qu'elle a été calomniée sur tous les points, pourrais-je envisager sans crainte la vie en tête-à-tête avec un caractère aussi emporté, aussi dominateur? pourrais-je supporter longtemps ses bizarreries? Que dis-je? le major Frans, avec son antipathie contre les hommes et le mariage, consentira-t-il jamais à devenir Mme Frances de Zonshoven? — Voilà toutes les questions que je roulais dans ma tête en m'allongeant dans le vaste lit aux rideaux rouges, où, je dois l'avouer, je dormis délicieusement d'un seul trait jusqu'au matin.

(La seconde partie au prochain n°.)

SOUVENIRS

D'UN VOYAGE SCOLAIRE

EN ALLEMAGNE

II.

LA REALSCHULE ET LES ÉCOLES TURGOT.

L'un des objets d'étude les plus intéressans que présente l'organisation de l'instruction publique en Allemagne sont ces établissemens, connus sous le nom de *realschulen,* qui offrent à la jeunesse un enseignement moins littéraire et plus pratique que celui des gymnases. Je m'étais promis, durant mon voyage en 1873, de les examiner avec une attention particulière. Précisément dans le temps où je me rendais à Berlin, le conseil supérieur de l'instruction publique était occupé chez nous à faire disparaître la trace des réformes de M. Jules Simon. Des innovations accueillies avec empressement par une portion du public étaient suivies d'un prompt retour à l'ancien état de choses. Ces brusques reviremens (car une tentative du même genre s'était déjà produite sans plus de succès à une autre époque), ces tiraillemens périodiques, montrent que notre système scolaire ne laisse pas assez de choix aux besoins de la société et aux exigences des familles. Partout où l'on constate de ces soubresauts, on peut être sûr que les voies ne sont pas suffisamment ouvertes à la jeunesse. A des intervalles plus ou moins

approchés, les diverses sortes d'éducation se disputent les colléges de l'état comme les différentes opinions politiques se disputent le pouvoir. Il y a deux ans, ces questions se mêlaient de controverses personnelles irritantes; aujourd'hui, grâce à la diversion amenée par d'autres débats, une sorte de trêve est intervenue sur ce point. Le moment est donc favorable pour étudier une question aussi importante, et il ne sera pas inutile de consulter l'expérience d'une nation voisine, qui, moins de dessein prémédité que grâce aux circonstances, a su donner une solution au problème qui nous occupe. En Allemagne comme chez nous, l'enseignement classique s'est vu en butte à des attaques : le gymnase (on sait que c'est le nom donné aux établissemens qui correspondent à nos colléges) a eu sa période de contestations et de luttes; mais depuis vingt ans, outre une prospérité qui n'avait jamais été atteinte jusque-là, il a retrouvé la sécurité : il doit ce repos à la *realschule*.

I.

L'histoire de la *realschule* contient plus d'une sorte de leçon. Ce n'est pas du premier coup ni sans tâtonnemens que l'Allemagne est arrivée à placer à côté du gymnase un établissement parfaitement distinct et non moins complet, ayant un enseignement à part et poursuivant un but qui lui est propre. On fait d'habitude remonter jusqu'au XVII[e] siècle les premiers essais de l'Allemagne en ce genre. Sous l'influence des écrits de Bacon, Amos Comenius (1592-1681), le dernier évêque des frères moraves (1), publia le plan d'un nouvel enseignement qui obtint une grande célébrité. Il s'agissait de substituer aux livres l'étude directe de la nature. « Ne demeurons-nous pas aussi bien que les anciens dans le jardin de la nature? Pourquoi ne pas ouvrir ce livre vivant?.. Ce ne sont pas les ombres des choses, ce sont les choses elles-mêmes qu'il faut présenter à la jeunesse. L'enseignement doit commencer par la vue des objets, et non par leur description en paroles. Si quelquefois les objets manquent, il faut au moins en présenter les images. » Il réalisa cette idée dans son *Orbis pictus*, ouvrage longtemps populaire, et qui encore aujourd'hui, sous une forme renouvelée, sert à l'éducation de la jeunesse. Les sciences physiques et naturelles devaient tenir dans l'instruction la première place. A côté du latin, la langue maternelle obtenait une plus grande part d'attention qu'on ne lui en avait accordé jusque-là. Toutes ces idées frappèrent vivement l'at-

(1) Son véritable nom était Komensky, du nom de Komna en Moravie, sa ville natale.

tention publique; mais, ainsi qu'il arrive pour les réformes prématurées, les moyens d'exécution manquèrent. Comenius, après avoir condamné l'usage exclusif des livres, fut à son tour obligé d'enseigner l'histoire naturelle d'après Pline et la mécanique d'après Vitruve. Le latin, malgré tout, restait le commencement et la fin de l'éducation. Cependant le souvenir de Comenius, dont le caractère vénérable et l'existence traversée d'épreuves avaient excité la sympathie de toute l'Europe, demeura longtemps vivant dans les contrées où il avait enseigné.

Trente ans plus tard, un théologien inclinant au mysticisme créa le premier grand établissement où furent mises en pratique les idées de Comenius : nous voulons parler d'Auguste-Hermann Francke (1663-1727), le chef de la secte des piétistes. On voit souvent que le zèle religieux et le talent d'organisation sont réunis dans le même homme : Francke possédait l'un et l'autre à un haut degré. Après une jeunesse tourmentée par le doute, il se sentit un jour, au moment de prêcher, subitement éclairé de la foi, et il résolut d'employer sa vie à l'instruction et à l'édification de ses semblables. Appelé à Halle comme pasteur en même temps que comme professeur de grec et des langues orientales, il y créa, dans l'espace de trente ans, avec le seul secours de la charité, le plus vaste ensemble d'écoles de toute sorte qui existe au monde. En 1695, trouvant un jour 7 florins dans le tronc des pauvres fixé près de sa porte : « Voici un honnête capital, dit-il. Avec cela, je veux fonder quelque chose. » Le même jour, il commença une école pour les indigens. Peu de semaines après, comme on lui amenait trois enfans de familles aisées, il joignit à son école un pensionnat. Vinrent ensuite un séminaire pour les instituteurs, une école bourgeoise supérieure, un orphelinat, une école latine, un collége oriental, un établissement pour les missions dans l'Inde, une société biblique, sans parler d'une librairie et d'une pharmacie alors fort renommées. Pour loger tant d'institutions diverses, il élevait d'importantes constructions. Les dons affluaient entre ses mains à mesure qu'il multipliait ses fondations. En 1698, il réunissait dans ses diverses écoles 400 élèves et 60 maîtres; l'année de sa mort, le nombre des élèves s'élevait à 2,200, celui des maîtres à 175.

Dans les écoles de Francke, on ne se contentait pas d'étudier les langues anciennes, il y avait des cours de mathématiques, d'astronomie, d'anatomie, de botanique; un cabinet d'histoire naturelle, chose toute nouvelle alors, avait été formé. Des leçons spéciales étaient données aux jeunes gens qui ne voulaient pas continuer les études savantes, mais qui étaient dans l'intention de se vouer au commerce, à l'économie agricole, aux arts utiles. On leur faisait

visiter les fabriques des environs; dans la maison étaient installés des ateliers pour apprendre à tourner, à forger, à polir le verre. Ces nombreuses fondations, encore augmentées dans la suite, finalement entretenues sur les fonds de l'état, ont toutes subsisté jusqu'à ce jour : ce groupe d'édifices, dont quelques-uns sont encore ceux même du XVII[e] siècle, où s'assemblent tous les jours plus de 3,000 élèves et de 150 maîtres, et dont la réunion fait presque l'impression d'une ville, est un curieux témoignage de la puissance de l'initiative privée.

C'est également à Halle et dans le même temps que le nom de *realschule* fut pour la première fois donné à une école. L'inventeur du mot était un collègue de Francke, l'aumônier et pasteur Semler (1669-1740). Il aimait fort les mathématiques et était lui-même un mécanicien habile. En 1706, il fonda à Halle une « *realschule* mathématique et mécanique, » dans laquelle on instruisait les jeunes gens aux connaissances comprises aujourd'hui sous le nom de technologie. Toute sorte de mécanismes et de modèles étaient mis sous leurs yeux. Le terme même de *realschule* y fait allusion : il doit former antithèse avec l'enseignement *verbal* des gymnases.

Nous arrivons à la fondation d'une *realschule* qui existe encore aujourd'hui après cent vingt-huit ans de durée, et qui servit de pépinière à beaucoup d'autres. Jean-Jules Hecker (1707-1768) est également un théologien. Il connut Francke dans les derniers temps de sa vie et il professa pendant six ans dans ses écoles. Appelé comme aumônier et comme inspecteur des écoles à Berlin, il y créa d'abord, sans le secours de l'état, six écoles primaires, et en 1747 il y adjoignit une *realschule*. Frédéric II, qui s'intéressa au nouvel enseignement, accorda à l'institution de Hecker toute sorte de priviléges destinés à en accroître les revenus, et lui permit de prendre le nom d'établissement royal. D'après les principes de ses prédécesseurs, il y amassa des objets en nature et des modèles de toute sorte, depuis l'assortiment complet d'une boutique d'épicerie jusqu'à la représentation du déluge et l'image du tabernacle de Moïse, depuis des instrumens aratoires et des métiers de tisserand jusqu'à des reliefs de fortification. Un jardin botanique, une plantation de mûriers, étaient joints à la nouvelle école. L'enseignement ne présentait pas moins de variété : à côté des cours de mathématiques, de physique, d'histoire, de géographie, d'allemand, de français, d'anglais, d'italien, on pouvait suivre des leçons d'économie rurale ou de construction civile et militaire. L'ensemble des cours ressemblait au programme d'une université des arts et métiers. Hecker avait recruté dans la ville tous les hommes capables d'instruire la jeunesse en ces matières : il envoyait des maîtres dans les mines du Harz

pour rapporter des connaissances en métallurgie; en vue de chaque enseignement, il faisait rédiger des manuels. Dès 1748, il annexa à son école un séminaire destiné à former des professeurs.

A l'imitation de la *realschule* de Berlin, il s'en fonda bientôt d'autres sur différens points de l'Allemagne; mais ces créations n'eurent point en général une existence durable. Il ne faut pas s'en étonner; deux défauts graves étaient inhérens à cette organisation. Au lieu d'un enseignement disposé et gradué avec ordre et uniformément donné aux élèves d'une même classe, comme il convient dans l'instruction secondaire, on offrait aux enfans le choix parmi une quantité de leçons sans cohésion ni gradation. En outre cette sorte d'institution était plutôt une agglomération d'écoles spéciales et techniques qu'un établissement destiné à donner une instruction générale.

Les guerres de la révolution et de l'empire, qui bouleversèrent l'Allemagne et diminuèrent la richesse publique, arrêtèrent ces essais; mais après la chute de l'empire l'essor imprimé au commerce et à l'industrie, le réveil de l'esprit public dans les classes moyennes, l'intérêt qu'excitaient partout les découvertes de la science, donnèrent une impulsion nouvelle aux esprits. Cependant on faillit d'abord faire fausse route : en certaines villes, les réformateurs se tournaient vers les gymnases pour les inviter à transformer leur instruction en raison des besoins nouveaux qui s'étaient manifestés. On leur demanda de réduire la part des langues anciennes pour donner une plus large place aux mathématiques, aux sciences physiques et naturelles, aux langues vivantes. Heureusement que dans l'intervalle le gymnase avait lui-même repris des forces grâce au mouvement historique et philologique dont Ernesti, Heyne, Wolf, furent les premiers promoteurs; il pouvait opposer à ses détracteurs les œuvres éminentes en tout genre que produisait alors l'étude de l'antiquité. Derrière le gymnase, pour le soutenir, se trouvaient les universités, où enseignaient des hommes comme Niebuhr, Gottfried Hermann, Böckh, Otfried Müller. On put reconnaître alors que le plus sûr rempart de l'enseignement classique des colléges, c'est une solide organisation de l'instruction supérieure. Le gymnase, tout en faisant quelques concessions, se trouva en mesure de maintenir l'unité et l'intégrité de son programme. Les municipalités comprirent que le parti le plus sûr et le plus court était d'établir le nouvel enseignement à côté et en dehors des anciens cadres. En vingt ans, l'Allemagne se couvrit de *realschulen* sans que les gouvernemens, surtout en Prusse, intervinssent dans ces fondations.

Il restait à déterminer le programme des études. Sur ce point

encore il y eut longtemps des tâtonnemens et des erreurs. En certaines villes, on crut bien faire en donnant à l'enseignement un caractère professionnel. On installait dans l'école des ateliers de menuiserie, de serrurerie, de cartonnage; ailleurs on apprenait le commerce ou la banque. Les écoles professionnelles de ce genre ont certes leur utilité, et il s'en fonde encore tous les jours en Allemagne (*gewerbe-schulen*) ; mais l'expérience montra que le but n'était point placé assez haut, et qu'une partie moyenne de la population restait toujours sans l'instruction qui lui convenait.

Celui qui, après les hommes que nous avons nommés, a le plus fait pour l'organisation de la *realschule*, est un philologue, A. G. Spilleke. Élève du célèbre helléniste Wolf, il professa d'abord dans différens gymnases de Berlin, où il se fit remarquer par ses aptitudes didactiques. En 1821, il fut nommé à la direction de l'école fondée autrefois par Hecker. Il comprit que le nouvel enseignement ne devait rien avoir de professionnel, mais qu'il devait conduire les jeunes gens depuis les premiers élémens jusqu'à un assez notable degré de culture scientifique. Sous sa direction, la *realschule* royale de Berlin se débarrassa en grande partie de l'appareil technique dont son fondateur l'avait encombrée, et devint un établissement d'instruction générale (1).

C'est ainsi que des expériences multipliées et l'initiative des directeurs, qu'aucun règlement trop étroit n'enchaînait, firent peu à peu entrer la *realschule* dans sa véritable voie. L'opinion qui prévalut et qui aujourd'hui règne à peu près sans partage en Allemagne, c'est que la *realschule*, pour occuper à côté du gymnase une place incontestée et respectée, doit être une institution à la fois scientifique et littéraire, sans aucune vue d'utilité immédiate, — qu'elle doit être non l'antithèse du gymnase, mais un gymnase mitigé, où les connaissances historiques et littéraires tiennent encore une belle place, tout en laissant du champ aux mathématiques, à l'histoire naturelle, à la physique et à la chimie. Elle doit avoir le même nombre de classes que le gymnase, mais en disposant les matières de façon à pouvoir au besoin congédier une partie des élèves avant la fin; dans les hautes classes, elle doit dépasser le gymnase sur le terrain des études scientifiques, mais renoncer à lutter avec lui sur celui des études littéraires. Enfin, comme la différence essentielle entre les deux établissemens se trouve dans ce fait que les élèves du gymnase, leurs classes finies, continuent à l'université leur éducation, et que la plupart des autres, en sortant

(1) Cette école, à laquelle est aujourd'hui adjoint un gymnase, et qui reçoit 1,400 élèves, est dirigée depuis 1842 par M. Ferdinand Ranke, le frère du célèbre historien.

de la *realschule*, entrent de plain-pied dans la vie, l'enseignement de la *realschule* doit être plus varié, mais nécessairement aussi sur certains points moins approfondi.

Le gouvernement prussien, qui jusque-là n'avait rien fait pour ces sortes d'écoles, regagna subitement en 1859 tout le temps perdu en définissant le caractère de l'institution et en lui assurant des avantages considérables. « Le gymnase et la *realschule*, dit une circulaire ministérielle, sont deux écoles de même rang. Le progrès des sciences et les changemens survenus dans la société ont rendu cette division nécessaire. Tandis que le gymnase atteint son but par l'étude des langues, et surtout par l'étude des langues classiques de l'antiquité, et secondairement par les mathématiques, la *realschule* se tourne plutôt vers le présent, c'est-à-dire vers la langue maternelle et les langues étrangères, auxquelles elle joint les sciences mathématiques, naturelles et physiques; mais, comme le présent ne peut être compris sans la connaissance du passé, la *realschule* ne pourra négliger l'étude de l'histoire... En réalisant ce programme, elle dissipera l'erreur de ceux qui pensent qu'elle doit transmettre des connaissances d'un emploi immédiat dans la vie. Sans doute l'école doit avoir égard aux exigences de la vie et l'institution des *realschulen* est là pour prouver qu'effectivement on y a égard; mais il ne faut pas oublier que l'école a affaire à des enfans, à des jeunes gens, chez qui on doit se contenter de poser un premier fonds de connaissances générales et durables. »

Le gouvernement prussien ne s'en tint pas à une profession de foi. Il accorda aux *realschulen* qui présenteraient un ensemble complet d'études le droit de délivrer des certificats de sortie, exactement dans les mêmes conditions que les gymnases. Certaines grandes écoles de l'état s'ouvrirent aux élèves pourvus de ce diplôme : l'école des ponts et chaussées (*Bau-Akademie*), celle des mines (*Berg-Akademie*), celle des forêts (*höhere Forst-Lehranstalt*), celle des arts et manufactures (*Königliches Gewerbe-Institut*). Les élèves qui voulaient entrer dans l'armée étaient dispensés de l'examen conduisant au grade d'enseigne (*porte-épée-fähnrich*); même, sans avoir achevé le cours complet des études, les élèves pourvus d'un certificat satisfaisant pouvaient entrer dans certaines administrations officielles ou embrasser quelques professions demi-savantes. Ainsi l'élève qui a achevé sa seconde peut entrer comme surnuméraire dans les postes ou dans les contributions, ou comme employé dans les bureaux de l'intendance; il peut devenir vétérinaire, arpenteur, vérificateur des poids et mesures; chose non moins appréciée, il est admis au volontariat d'un an (1). Ce n'est

(1) Cette mesure a été étendue depuis aux élèves qui ont fait la troisième, et même la moitié seulement de la troisième.

pas sans motif que le gouvernement prussien a gradué les privi-léges que confère la *realschule* ; il savait bien que le public d'élèves auquel elle s'adresse n'a pas toujours l'envie ou les moyens d'aller jusqu'au bout des classes.

Dès lors l'ambition des villes qui possédaient déjà un institut de ce genre fut d'obtenir pour lui le titre de *realschule de premier ordre*, car c'était seulement à cette condition que les certificats délivrés par l'établissement avaient leur plein effet. Pour mériter ce titre, il fallait installer une série complète de huit classes, ouvrir des laboratoires, en assurer le service, enseigner le latin et n'employer que des maîtres pourvus des grades scientifiques. Le nombre des *realschulen* de premier ordre monta rapidement de 21 à 56; il est aujourd'hui de 80 (1). Pour donner une idée de l'importance de ces établissemens, je citerai celui de Cologne, où le budget annuel est de 100,000 francs, ceux d'Elberfeld et de Dusseldorf, où il est de 80,000 et de 78,000 fr. A Mayence, le budget est de 60,000 fr.; les bâtimens avec les collections représentent une valeur de 300,000 fr. La rétribution des élèves ne fournit qu'une partie de ces sommes. — C'est le moment de dire un mot du prix payé par les élèves. A Berlin, le prix de la *realschule* est le même que celui des gymnases : il est d'environ 95 francs par an. Dans d'autres villes, le tarif va en augmentant à mesure qu'on s'élève vers les hautes classes (disposition que je suis loin d'approuver) : à Cologne, il est de 90 francs dans les classes inférieures, et de 140 francs à la fin des études. Dans le midi de l'Allemagne, par exemple à Stuttgart, le prix descend à 75 et à 50 francs (2). — Pour assurer à la *real-*

(1) Les *realschulen* de second ordre sont au nombre de 16, les écoles bourgeoises supérieures au nombre de 86.

(2) Il serait difficile de dire ce que représente le budget des *realschulen* pour toute l'Allemagne; nous pouvons du moins présenter pour la Prusse en 1864 un tableau comparatif du budget des gymnases et des *realschulen*. On sera frappé de la faible contribution de l'état. Le budget a été calculé en thalers (le thaler vaut 3 fr. 75 cent.). On a fait entrer dans la dépense totale les revenus particuliers des établissemens.

Gymnases.

Dépense totale	sur laquelle l'état fournit		Les communes.	Dotations non confiées à l'état.	Les élèves.
	directement.	sur dotations à lui confiées.			
1,937,399	271,547	230,368	208,483	61,795	817,774
	501,915				

Realschulen.

635,785	13,871	3,436	192,563	13,842	375,281
	17,307				

schule la considération du public, il fallait aussi s'occuper des professeurs. On haussa le niveau des examens : le personnel enseignant, qui jusque-là s'était un peu recruté de partout, fut dès lors pris parmi les anciens élèves des universités. Le gouvernement tint la main à ce que les traitemens fussent les mêmes que dans les colléges, et les municipalités accueillirent en général avec empressement cette mesure équitable.

Que devenait pendant ce temps l'enseignement du grec et du latin? Le gymnase vit cesser peu à peu les attaques qu'on dirigeait contre lui; profitant de cette paix inespérée, il se voua avec plus de liberté qu'il n'en avait eu depuis longtemps à l'étude des langues et des littératures anciennes. Le nombre de ces établissemens n'a pas cessé d'aller en augmentant. En 1818, la Prusse comptait 91 gymnases et progymnases (1); en 1866, elle en avait 154; en 1873, 210. Dans cette énumération, nous faisons à dessein abstraction des pays que la Prusse s'est annexés depuis neuf ans. Il est intéressant de rapprocher le nombre total des élèves dans les deux sortes d'établissemens. En 1868, l'enseignement des gymnases et progymnases comptait en Prusse 58,000 élèves, et celui des *realschulen* et des écoles supérieures qui leur peuvent être assimilées 35,000 (2). Dans le midi de l'Allemagne, la proportion s'élève en faveur de la *realschule;* les deux espèces d'écoliers sont en égal nombre dans le Wurtemberg.

Tout récemment la *realschule* a fait un grand pas de plus : elle a forcé l'accès de l'université. En 1868, de nombreuses pétitions adressées à la chambre des députés de Prusse avaient réclamé pour les élèves diplômés de ces établissemens le droit aux études académiques (on appelle ainsi les études d'enseignement supérieur faites auprès des universités). M. de Mühler, alors ministre de l'instruction publique, prit l'avis des corps savans, et, malgré l'opinion défavorable exprimée par la plupart d'entre eux, il décida par un rescrit du 7 décembre 1870 qu'à l'avenir les élèves diplômés de la *realschule* pourraient se faire inscrire aux universités comme étudians en mathématiques, en sciences naturelles et en philologie moderne (3). La conséquence de cette décision, c'est que les élèves des *realschulen* peuvent arriver aux examens d'état et à la carrière de l'enseignement. Ce succès inattendu et peut-être prématuré a causé une vive agitation qui dure encore.

(1) On appelle *progymnases* les colléges latins qui n'ont pas une série complète de classes : ils s'arrêtent ordinairement à la classe correspondant à notre troisième ou à notre seconde.

(2) Wiese, *Das höhere Schulwesen in Preussen,* t. II, p. 536-550.

(3) Il est bon de dire expressément que la médecine est exclue.

Tel est en peu de mots l'histoire de la *realschule*. On voit que, comme toutes les institutions qui sont amenées par des besoins nouveaux, elle n'a pas cessé de gagner et de s'étendre. Les gouvernemens furent à l'origine pour peu de chose dans le développement de ces écoles; mais l'état intervint au moment opportun pour donner à l'enseignement nouveau, sorti de l'initiative des villes, des garanties et des droits. Entrons maintenant dans un de ces établissemens et voyons les études qui s'y font.

II.

La plus grande difficulté que la *realschule* ait eu à vaincre ne lui est pas venue du dehors : elle résidait dans son propre enseignement, qu'il n'était pas facile de constituer et de limiter. L'instruction qu'on appelle classique est au fond assez simple : l'étude du latin et du grec en forme la substance, à laquelle s'ajoutent l'étude de la langue maternelle, l'histoire et la géographie, et que viennent compléter, comme exercice logique, les mathématiques. Une longue tradition maintient et consacre ce programme; mais il n'en était pas de même pour le nouvel enseignement : le désir de la nouveauté tendait à l'éloigner des anciennes voies, des nécessités de toute sorte l'y ramenaient malgré lui. Il a fallu quarante ans pour établir quelques principes, et la discussion est loin d'être close.

La première question qui se posait était celle du latin. Fallait-il le rayer du programme des études ou le maintenir soit à titre facultatif, soit comme matière obligatoire? La pratique des états de l'Allemagne était fort différente à cet égard. Dans le sud, en Wurtemberg, dans la Hesse, dans le grand-duché de Bade, en Bavière, le latin avait été exclu de la *realschule;* au contraire en Prusse beaucoup d'établissemens l'admettaient. Cette question du latin à la *realschule* alimente les discussions pédagogiques depuis cinquante ans. Le lecteur français se figurera aisément les argumens qui sont échangés de part et d'autre; la même polémique a été engagée chez nous, quoique souvent d'une façon très déplacée et sur un terrain qui ne la comportait pas, car, en retirant au lycée le latin, on lui enlèverait son caractère propre.

Sans entrer dans ce débat, disons que la Prusse en 1859 a donné jusqu'à un certain point gain de cause aux partisans du latin en exigeant l'enseignement de la langue latine dans les établissemens qui veulent avoir le titre de *realschule de premier ordre*. Devant cette décision, les directeurs, convaincus ou non, durent s'incliner. On installa partout des classes de latin, au moins à titre facultatif,

depuis la huitième jusqu'à la *prima* (1). Seulement on rencontra une difficulté : comme les *realschulen*, pour répondre à leur but, doivent donner dans les hautes classes un enseignement scientifique plus étendu que celui des gymnases, le latin, à l'aise dans la huitième classe, se trouve à l'étroit dans la première. En même temps qu'il monte, il s'amincit. Voici le tableau des heures, tel qu'il est généralement adopté :

Classes. . . .	VIII	VII	VI	V	IV	III	II	I.
Nombre d'heures.	8	6	6	5	4	4	3	3.

Si l'on tient compte de cette distribution du temps et si l'on songe que les élèves de la *realschule*, à mesure qu'ils grandissent, montrent moins d'empressement pour la culture classique, on ne sera pas étonné que les résultats ne soient pas très satisfaisans. J'ai assisté à Berlin à une explication latine en *prima :* le livre était une chrestomathie de Virgile, d'Horace et d'Ovide, précédée d'un certain nombre de sentences en vers destinées à être apprises par cœur, et suivie d'un glossaire. Les élèves, hésitant et trébuchant, parvenaient tant bien que mal à faire la construction d'une phrase d'Ovide; mais on sentait que les conseils d'Apollon à son fils Phaéthon les intéressaient peu : le résultat, il faut le dire, n'était pas en rapport avec le nombre d'heures, après tout considérable, que les élèves avaient dépensé en huit ans pour cette étude (2).

Le professeur, qui au fond était bien du même avis, me donna cependant une raison en faveur du latin. S'il se trouve des élèves qui, à un moment quelconque de leurs études, sentent en eux la vocation littéraire, les ponts ne sont pas coupés derrière eux, ils peuvent se présenter au gymnase. Jusqu'à quel point ce cas, qui se produit de temps à autre, est-il de nature à justifier le maintien du latin sur le programme, c'est ce que je m'abstiens d'examiner. On ne peut nier cependant que, si faible qu'il soit, cet enseignement ne soit un lien qui rattache la *realschule* au gymnase, et établit entre les élèves des deux institutions une certaine unité de culture. J'ajoute que la question, si elle doit un jour se débattre chez nous pour des établissemens du même rang, ne se posera pas exacte-

(1) Tout le monde cependant, même en Prusse, ne se soumit pas. Ainsi les deux grandes *gewerbe-schulen* de Berlin, qui sont de véritables *realschulen* par la valeur des études, continuèrent à ne pas admettre le latin.

(2) Je trouve la confirmation de cette impression dans un document officiel. « C'est dans les hautes classes de la *realschule* que les résultats en latin sont les plus faibles : les élèves de *prima* en savent moins que ceux des classes intermédiaires. Aucune *realschule* ne remplit l'obligation, qui lui est imposée par les programmes, de mettre les élèves en état de lire Tite-Live, Salluste, Horace. » (*Protokolle der im october 1873 gehaltenen Conferenz*, p. 44.)

ment dans les mêmes termes : le latin est plus nécessaire à l'écolier français, s'il veut entrer un peu profondément dans l'histoire de sa langue, de son droit, de sa religion, de sa littérature.

Nous passons maintenant aux autres branches d'enseignement. D'abord l'allemand : on y consacre en général plus de temps que dans les gymnases. Aussi les élèves de la *realschule* arrivent-ils à composer des devoirs qui supportent la comparaison avec les travaux analogues de leurs camarades du collège latin. Le même fait se produit dans les écoles supérieures de jeunes filles. Cela ne veut pas dire que ces compositions soient brillantes : la clarté dans la distribution du sujet, la netteté dans les idées, l'abondance et le choix judicieux des exemples, une certaine force de dialectique, sont les qualités qu'on s'attache surtout à obtenir; j'ai entre les mains un assez grand nombre de ces devoirs. Ce sont tantôt des explications de proverbes : « il ne faut pas dire heureux jour avant le soir, » — *audaces fortuna juvat*, ou des récits qui se rapportent aux auteurs expliqués en classe et au cours d'histoire : « la guerre de César en Espagne, — Rodolphe de Habsbourg, » — ou bien encore des analyses de drames : *Guillaume Tell*, *Emilia Galotti*, *Macbeth*. Ces devoirs sont en général plus étendus que ceux qu'on demande en France aux écoliers. On donne plus de temps à l'élève pour les composer et on exige qu'il y fasse entrer le produit de ses lectures et de ses réflexions. Un écolier de troisième répond d'une manière sensée à cette question : « que devons-nous au moyen âge? » Il énumère successivement, avec des exemples à l'appui, l'architecture gothique, la musique, la division de l'Europe en plusieurs états, la liberté politique. Un autre devoir a pour sujet : « avantages et inconvéniens de la position insulaire de l'Angleterre. » Les élèves vantent le climat, l'étendue des côtes, le nombre des marins, l'esprit d'entreprise; mais les Anglais ont le tort de trop négliger leur armée de terre. Un autre compare les caractères de Terzky et d'Illo dans le drame de Wallenstein, et montre comment ces deux personnages se distinguent dans la manifestation d'idées et de passions semblables. On constate en général dans l'expression une certaine vulgarité qui n'exclut pas l'érudition littéraire. Il ne faudrait pas trop se presser de mettre ce caractère au compte de la *realschule*, car on le retrouve dans les compositions des gymnases. Même à la *realschule*, on donne à l'allemand sa base historique en faisant dans les classes supérieures des leçons sur le moyen et sur le vieux haut-allemand, avec des notions d'histoire littéraire, depuis Ulfilas jusqu'à nos jours. Le personnel des professeurs, composé en partie de philologues germanistes, est spécialement préparé à ce genre de leçons. Une opinion que j'ai entendu

exprimer, c'est que des cours de cette sorte, nécessairement un peu superficiels, mais propres à éveiller la curiosité, sont particulièrement à leur place à la *realschule*, peut-être plus qu'au gymnase, qui peut se reposer, pour cette portion de l'instruction des élèves, sur les leçons de l'université.

Tandis qu'en général le gymnase se contente d'une seule langue étrangère, à savoir le français, la *realschule* en enseigne deux, le français depuis la huitième, l'anglais à partir de la quatrième. Quatre heures par semaine sont données au français pendant tout le cours des études; l'anglais obtient trois ou quatre heures. L'explication du mécanisme grammatical est faite avec un grand soin, mais on s'attache à connaître la structure de ces langues plus qu'à les parler. Loin de se tourner vers le côté pratique, beaucoup de maîtres cherchent à donner au français dans les écoles le rôle que le latin joue au collége.

Les mathématiques sont poussées plus loin qu'au gymnase : pour obtenir le certificat de maturité, qui se délivre à la sortie, les élèves doivent savoir résoudre les équations du premier, du second et du troisième degré, posséder la trigonométrie rectiligne, les élémens de la géométrie analytique et de la géométrie descriptive ainsi que de la mécanique. En certaines *realschulen*, on enseigne la trigonométrie sphérique et le calcul différentiel. Dans les écoles polytechniques qui se sont fondées en Allemagne à l'imitation de la nôtre, il y a une section mathématique où les élèves sortant de *prima* doivent être en état d'entrer; mais ce sont surtout les sciences d'observation qui appartiennent en propre à la *realschule*, car, si la botanique et la zoologie ont leur place dans les classes du gymnase, il n'y est guère question de physique et encore moins de chimie. A la *realschule*, la botanique pendant l'été, la zoologie pendant l'hiver, sont enseignées depuis la huitième jusqu'à la quatrième inclusivement. La classe de botanique à laquelle j'ai assisté en sixième à Berlin est une des plus intéressantes que j'aie vues. Les écoliers avaient reçu l'ordre de rapporter pour la leçon du lundi deux plantes à leur choix, mais à autant d'exemplaires chacune qu'il y avait d'élèves dans la classe. Ils s'étaient entendus pour rapporter des coquelicots et des *vicias villosas*. Chaque enfant une fois pourvu (la classe en était toute fleurie), on procéda au déchiffrement. Un élève était appelé à répondre pour le coquelicot, l'autre pour la *vicia villosa*. Au commandement : comptez les feuilles! ouvrez le calice! on voyait toutes ces jeunes têtes se pencher avec attention, compter à voix basse, écarter avec précaution les folioles du calice. Il était aisé de voir qu'ils étaient déjà habitués à ménager leur plante, à exécuter leur dissection avec soin. — Combien y a-t-il de feuilles? Un élève ré-

pond : Dix, un autre : Douze, d'autres : Neuf, onze, treize. — On fixe alors une limite. Nous dirons que le nombre des feuilles n'est pas déterminé, et qu'il varie de huit à quatorze. Chaque propriété était inscrite au tableau, qu'on avait divisé en deux colonnes pour montrer les ressemblances et les différences des deux plantes. L'explication allait lentement, car chemin faisant le professeur disait ou faisait dire à ces commençans ce qu'est et à quoi sert la corolle, l'ovaire, la tige, la racine. Il rappelait aussi les plantes vues antérieurement : un commencement de classification était donné. Les élèves, à qui il était défendu de prendre des notes, devaient rapporter par écrit pour la prochaine leçon ce qui avait été ainsi constaté en commun. Le maître apportait à son enseignement une grande sévérité, ce qui ne l'empêchait pas de se laisser aller à des digressions et à des récits écoutés avidement par les enfans. Ainsi le pavot donna l'occasion de parler de l'opium, et du commerce d'opium fait autrefois par l'Angleterre avec la Chine. Nous avons en France l'excellente habitude des courses botaniques; mais ce que j'ai vu, c'était une exploration botanique faite en classe. Les élèves ont tous leur herbier : s'ils font un voyage, ils doivent rapporter quelque objet nouveau pour enrichir le cabinet d'histoire naturelle.

Le même caractère se retrouve dans les leçons de physique et de chimie : l'interrogation s'y mêle constamment à l'enseignement. Le professeur de physique, par exemple, après avoir exposé un ordre de phénomènes et avant de montrer l'expérience qui doit en fournir la loi, s'adresse à un élève : « Comment vous y seriez-vous pris? » La démonstration vient de la sorte se présenter sous forme d'un récit, et les élèves apprennent à connaître les hommes qui ont le plus contribué au progrès de la science. Ce mode d'enseignement, — dont il ne faut pas abuser, car il est un peu long et pourrait devenir monotone, — s'il est employé à propos, fait chercher et réfléchir.

Quand nous aurons ajouté l'histoire, la géographie, le dessin, nous aurons à peu près énuméré tous les objets d'étude de la *realschule*. Une si grande diversité de matières n'a pas laissé que d'inquiéter la pédagogie allemande. Depuis plus de vingt ans, une question à l'ordre du jour dans les journaux scolaires et dans les livres, c'est la « concentration » de cet enseignement. Il s'agirait de trouver la matière qui serait regardée comme le noyau autour duquel les autres vinssent se placer par couches concentriques, ou encore, pour employer un terme favori de ce long débat, il faudrait découvrir le centre de gravité de la *realschule*. La discussion, qui s'est poursuivie parfois avec une grande vivacité, dure encore. Les uns ont cru découvrir le point central dans les mathématiques, d'autres

dans les sciences naturelles, quelques-uns dans l'allemand, d'autres encore dans les langues étrangères ou enfin dans le latin. Un disciple de Herbart insinue que le centre, c'est l'intelligence de l'élève; un directeur a répliqué que c'était le personnel des professeurs. Il est clair que cette polémique, comme toutes celles où les mots jouent le principal rôle, pourra encore être continuée longtemps. Ce qui est plus important, c'est l'ordre dans lequel doivent se succéder et se superposer ces connaissances. Tandis que l'étude du français et des élémens de l'histoire naturelle commence dès les plus basses classes, on n'aborde la géométrie que vers la douzième année : la physique et la chimie sont réservées pour la fin des études.

Telle est la *realschule*, ou du moins telle elle devrait être, car il faut maintenant montrer quel en est le côté faible et dire le mal dont elle souffre. Le plus petit nombre seulement des élèves va jusqu'au bout des classes : une fois qu'ils ont acquis les connaissances qu'eux ou leurs familles jugent suffisantes, ils quittent l'école pour entrer dans l'industrie, dans le commerce, dans l'économie agricole. Les chiffres que publient à ce sujet les statistiques allemandes sont significatifs. Après la seconde, dont le certificat donne droit au volontariat d'un an, il se produit une désertion presque générale (1). Déjà avant cette classe les départs sont fréquens : le maximum d'élèves se trouve en cinquième et en quatrième. Aussi, malgré tous les avantages qui lui ont été accordés, la *realschule* n'est pas satisfaite. Elle a naturellement, il faut le dire, le tempérament inquiet et mécontent. Dans le conseil qui fut convoqué en octobre 1873 au ministère de l'instruction publique à Berlin pour délibérer sur un certain nombre de questions scolaires, quatre questions soumises à l'assemblée concernaient la *realschule*, et ce furent celles qui soulevèrent la discussion la plus prolongée et la moins concluante. Une véritable anarchie d'opinions se fit jour. Ce qui frappe surtout, c'est que tous les fonctionnaires qui par leur position appartiennent à la *realschule* demandent des réformes et des remaniemens. Les uns veulent la création d'un nouvel enseignement sans latin qui soit un intermédiaire entre l'école et la *realschule*; d'autres proposent l'incorporation de cette dernière dans le gymnase; quelques-uns veulent pour elle un élargissement, quelques autres une restriction du plan d'études. Au contraire elle trouve ses panégyristes et ses défenseurs parmi les directeurs de gymnases. La raison de

(1) A Carlsruhe, en 1872, sur 244 élèves, 24 sont en seconde, 4 en première. A Mannheim, sur 314 élèves, il y en a 40 en seconde et seulement 4 en première. D'après un travail d'ensemble, sur 100 élèves, il en arrive moins de 10 jusqu'à l'examen de maturité.

cette attitude se devine : le gymnase se félicite d'une séparation qui le met à l'abri d'un voisin incommode; il sait que l'arrivée d'une quantité d'élèves qui dès le premier jour sont résolus à ne point achever leurs classes serait pour lui une médiocre acquisition. Nous devons d'ailleurs ajouter que, malgré les dissentimens de détail, tout le monde reconnaît qu'il est bon d'ouvrir plusieurs voies à la jeunesse : personne ne songe à revenir en arrière et à refondre ces deux instructions en une seule. C'est même un fait d'expérience que, partout où il existe une *realschule* et un gymnase, les élèves se séparent sans difficulté dès les premières classes et même dès l'école primaire. C'est ce qu'avait prévu M. Saint-Marc Girardin dans son livre sur l'*Instruction intermédiaire*. « On ne saurait marquer de trop bonne heure le but de l'éducation... Dès le premier coup de ciseau qu'un sculpteur donne à son marbre, il sait ce qu'il veut en faire. Il doit en être de même pour l'enfant... Quoique certains objets d'enseignement soient les mêmes, il y a une différence dans la méthode d'enseigner, et l'esprit ne se développe point de la même façon dans l'école élémentaire qui correspond à une école industrielle que dans celle qui correspond à une école classique. »

Cette séparation, pour le dire ici en passant, repose sur un tout autre principe que celle qu'un ministre de l'empire, sous le nom de bifurcation, avait voulu introduire dans nos lycées. Ce qui était contre nature dans la bifurcation de M. Fortoul, c'était la prétention de faire tenir deux séries de classes sur une base commune, et de réunir encore à certaines heures des élèves qui suivaient des directions différentes; mais ici il y a séparation dès la base, comme elle doit exister dans une société où tout le monde ne suit pas les mêmes voies. J'ai entendu dire parfois qu'une séparation de ce genre était contraire à l'égalité démocratique. Je suis prêt à m'incliner devant cette objection, si l'on me montre que tous nos enfans ont part à l'enseignement secondaire; mais entre ceux qui vont au lycée et ceux qui, à partir de dix ou douze ans, ne reçoivent d'instruction d'aucune sorte, la bifurcation n'est-elle pas plus profonde? Comme je sortais de la *realschule* de Mayence en compagnie du directeur, nous fûmes salués dans la rue par un cocher qui était assis sur le siége de sa voiture. « Vous voyez cet homme, me dit M. Schödler, ses deux fils ont suivi chez moi la série complète des classes; ils sont aujourd'hui premiers commis dans deux maisons de banque. » Valait-il mieux pour eux qu'ils restassent sans moyen d'instruction sous prétexte qu'il est plus conforme à l'égalité d'avoir pour tous les élèves un seul modèle de culture?

III.

Il serait peut-être naturel qu'après avoir esquissé l'histoire et montré l'organisation de la *realschule* allemande, nous fissions un retour vers la France pour voir ce qui y correspond chez nous; mais une telle étude nous entraînerait trop loin. Nous pouvons nous en dispenser d'autant mieux que ce sujet a été traité l'an dernier avec plus de compétence (1). J'indiquerai seulement comment le problème, par suite des circonstances, a été autrement posé en France qu'en Allemagne, et j'essaierai de résumer les leçons que nous devons tirer pour l'avenir de cette comparaison entre les deux pays.

Avec sa bourgeoisie intelligente et riche, la France, commerçante et industrielle comme elle l'est depuis longtemps, a dû sentir de bonne heure, ce semble, le besoin d'un enseignement pratique. On a souvent cité à cet égard Montaigne, Rabelais, qui raillent les latineurs de collége. « C'est un bel et grand agencement sans doute que le grec et le latin, dit l'auteur des *Essais*, mais on l'achète trop cher... Ce grand monde, que les uns multiplient encore comme espèces sous un genre, c'est le miroir où il nous faut regarder pour nous connaître de bon biais. Somme, je veux que ce soit le livre de mon écolier. » Mais il faut prendre garde de tomber dans une confusion. Il y a ici autre chose qu'une question didactique. Le point capital, c'est de savoir si l'on songe à appeler aux bienfaits de l'instruction les parties de la population jusqu'où elle n'a pas l'habitude de descendre. Dès qu'on prend la question de ce côté, il faut bien convenir que les noms de ces écrivains ne sont pas ici tout à fait à leur place. On ne saurait leur reprocher de n'avoir pas devancé leur temps; mais il est certain qu'ils ont en vue l'instruction du petit nombre. Montaigne fait l'éducation d'un gentilhomme et Rabelais celle d'un prince.

Sans remonter si haut, il semble que dans le même temps où cet enseignement s'est fondé en Allemagne, c'est-à-dire au milieu du XVIIIe siècle, il aurait dû commencer aussi en France. Les conjonctures étaient favorables. En 1763, après la publication de l'*Émile*, après l'expulsion des jésuites, les questions d'éducation excitaient l'intérêt général et donnaient lieu à de nombreux projets. Les parlemens semblèrent vouloir prendre la direction de ce mouvement. Le président du parlement de Paris, Rolland d'Erceville, en divers écrits, faisait la critique des colléges, et présentait les plans d'une sorte d'université polytechnique qui selon lui devait les remplacer.

(1) Baudrillart, *la Famille et l'éducation en France.*

« La première difficulté qui se présente à mon esprit porte sur les bornes et sur l'uniformité du plan que l'université a exposé. J'y vois tous les jeunes gens entrer dans la même carrière, suivre le même cours de classes dans le même nombre d'années, et dans un espace étroit tendre tous au même genre et au même degré de connaissances, et cependant, parmi les jeunes gens réunis dans le même collége, j'en vois de différentes conditions qui doivent remplir des emplois différens, et dont la destinée doit être aussi variée que leur fortune... Les écoles publiques ne sont-elles destinées qu'à former des ecclésiastiques, des magistrats, des médecins et des gens de lettres? Les militaires, les marins, les commerçans, les artistes, sont-ils indignes de l'attention du gouvernement, et, parce que les lettres ne peuvent se soutenir sans l'étude des langues anciennes, cette étude doit-elle être l'unique occupation d'un peuple instruit et éclairé?.. »

On trouverait dans les écrits du président Rolland beaucoup de pages conçues dans le même sens; mais à un certain nombre d'idées justes il se mêle des erreurs qui devaient en arrêter ou en compromettre la réalisation. Ainsi il croit que cet enseignement usuel doit être placé surtout dans les grandes villes et auprès des grands colléges. D'un autre côté, il demande qu'on réduise le nombre des colléges et il approuve le vœu formé par l'université de Bordeaux en 1748, laquelle s'élevait contre la multiplicité des maisons d'instruction publique, « parce qu'il est à craindre que le trop grand nombre d'étudians ne dépeuple les campagnes et ne nuise aux arts et à l'agriculture. »

Cette même idée, qu'il faut prendre garde à la trop grande extension de l'instruction, se retrouve dans l'*Essai d'éducation nationale* publié dans le même temps par le procureur-général au parlement de Bretagne, La Chalotais. « Par exemple, dit-il, on demande s'il y a trop ou trop peu de colléges en France. La résolution de cette question dépend de savoir s'il y a assez de laboureurs, assez de soldats... Il n'y a jamais eu tant d'étudians dans un royaume où tout le monde se plaint de la dépopulation : le peuple même veut étudier; des laboureurs, des artisans envoient leurs enfans dans les colléges des petites villes, où il en coûte peu pour vivre... Les frères de la doctrine chrétienne, qu'on appelle *ignorantins*, sont survenus pour achever de tout perdre; ils apprennent à lire et à écrire à des gens qui n'eussent dû apprendre qu'à dessiner et à manier le rabot et la lime, mais qui ne le veulent plus faire... Le bien de la société demande que les connaissances du peuple ne s'étendent pas plus loin que ses occupations. Tout homme qui voit au-delà de son triste métier ne s'en acquittera amais avec cou-

rage et avec patience (1). » Un autre livre sur les mêmes questions fut publié par l'avocat-général au parlement de Bourgogne, Guyton de Morvau. Dans son *Mémoire sur l'éducation publique*, il s'occupe surtout de questions pratiques : il est partisan de l'enseignement laïque, de l'internat, des grands colléges. Lui aussi, il songe à restreindre le nombre des étudians. Il ne va pas jusqu'à demander l'abolition des cours gratuits, mais il propose de supprimer la plus basse classe, celle qu'on appelle la sixième, dans tous les colléges des petites villes (2). On rendra de cette façon la première éducation plus coûteuse, et l'on forcera les enfans des artisans et des laboureurs à se livrer tout de suite à des travaux plus conformes à leur état.

On a vu souvent depuis se reproduire les mêmes craintes. Je les trouve par exemple chez les ministres du roi Charles X à la veille de la révolution de 1830. Ils représentent au comte de Guernon-Ranville, chargé alors du ministère de l'instruction publique, « les dangers d'une instruction qui ne sert qu'à éveiller des sentimens d'ambition et le dégoût des travaux obscurs du cultivateur et de l'artisan (3). » C'est ainsi que les maux s'appellent et s'engendrent l'un l'autre. Le même esprit d'exclusion qui veut barrer la route de l'instruction aux classes populaires empêche de trouver un modèle d'école qui leur convienne, et le jour où ces classes, augmentant en force et en richesse, s'ouvrent l'accès des colléges, elles réclament la transformation du seul enseignement solidement organisé qu'elles y trouvent.

Une autre cause de retard, ce fut la centralisation, qui précisément dans les temps dont nous parlons commença de s'établir. Il est intéressant de lire à ce point de vue les propositions du président Rolland : la future université impériale s'y trouve déjà esquissée. Le ministère de l'instruction publique, l'École normale, l'agrégation, les inspections, l'avancement, le plan d'études uniforme, le concours général des colléges de Paris, rien n'y manque. Mais du moment que les réformes prenaient ce tour on sent combien il devenait difficile au nouvel enseignement de se fonder : les administrations n'ont pas l'habitude d'encourager des essais mal définis, ni de souffrir longtemps les tâtonnemens. La difficulté devint bien plus grande une fois que Napoléon Ier eut créé sa hiérarchie universitaire, dont le personnel manquait à la fois de liberté et de

(1) Ce livre de La Chalotais contient d'ailleurs d'excellentes parties, et notamment sur l'histoire et sur la critique il présente des pages d'une pénétration et d'une profondeur remarquables.

(2) L'externat des colléges était alors (1764) gratuit.

(3) *Mémoires* du comte de Guernon-Ranville, publiés par l'académie de Caen, p. 104.

fixité, et où les innovations et les perfectionnemens devaient venir d'un conseil supérieur.

Malgré ces obstacles, telle était la pression de la nécessité que l'instruction nouvelle finit par trouver une place. La convention, par le décret du 7 ventôse an III, avait établi dans les chefs-lieux de département les *écoles centrales*, dont le programme répondait assez bien à celui du président Rolland; mais elles furent d'abord réduites (11 floréal an x), puis supprimées (17 mars 1808). L'université impériale, organisée à la même époque, marque le retour vers le règne exclusif de la tradition classique. C'est en 1821 que la première pensée d'une seconde branche d'enseignement reparaît. Les élèves sont autorisés, au sortir de la troisième, à entrer dans un cours spécial. En 1829, un véritable enseignement professionnel est fondé au collége de Nancy. Après 1830, ces cours deviennent beaucoup plus nombreux. « Un cri s'élève d'un bout à l'autre, écrivait M. Cousin en 1831, et réclame pour les trois quarts de la population française des établissemens intermédiaires entre les simples écoles élémentaires et nos colléges. Les vœux sont pressans, ils sont presque unanimes. » Des cours annexes furent établis sous le règne de Louis-Philippe en divers colléges; malheureusement le voisinage des études classiques leur nuisit. M. Saint-Marc Girardin, dont nous avons déjà cité quelques lignes expressives, avait signalé le danger. « Pour prospérer, les écoles usuelles ont besoin d'être séparées des écoles classiques. Dans l'union des deux sortes d'écoles, il y en a toujours une de sacrifiée... Il y aura toujours une école principale et une école accessoire. » Dans la plupart des lycées, ces cours n'avaient ni locaux, ni collections, ni laboratoires, ni instrumens. L'insuffisance des traitemens, ajoute un rapport officiel, avait trop souvent pour conséquence l'insuffisance des maîtres.

Nous assistons sous le règne de Louis-Philippe à une double série d'efforts pour constituer l'enseignement usuel. D'une part, ce sont ces cours annexes des lycées; d'autre part, la loi de 1833 divisa l'enseignement primaire en deux degrés, appelés l'un élémentaire, l'autre supérieur. Le premier degré comprenait un minimum d'instruction, c'est-à-dire les notions nécessaires pour se tirer des difficultés les plus ordinaires de la vie; le second degré donnait accès à un enseignement plus nourri et plus étendu. Ce second degré pouvait lui-même se prolonger et se continuer assez loin : « selon les besoins et les ressources de la localité, disait la loi de 1833, l'instruction primaire supérieure pourra recevoir les développemens qui seront jugés convenables. » Sous la protection de cette loi, un certain nombre d'écoles primaires supérieures s'étaient fondées (il en existait 603 en 1843), et quelques-unes avaient poussé leur en-

seignement jusqu'à un niveau tout à fait digne d'éloges. La plus célèbre de ces écoles, créée en 1839 par M. Pompée, rue du Vert-Bois, est la même qui, sous le nom d'école Turgot, devait servir plus tard de modèle aux établissemens de la ville de Paris. Malheureusement la loi de 1850, inspirée sans doute par la même crainte dont nous avons donné quelques exemples, arrêta presque partout ce mouvement. Elle garda le silence sur l'enseignement primaire supérieur : les établissemens de ce genre, cessant d'avoir une existence officiellement reconnue, tombèrent ou se transformèrent en pensionnats privés. Cependant la question de l'instruction intermédiaire restait à l'ordre du jour et les commissions se succédaient, faisant régulièrement un rapport favorable à la création d'un enseignement « spécial » pour les élèves qui veulent se vouer au commerce et à l'industrie.

Nous arrivons au ministère qui donna une forme précise à ces projets. Qu'il s'agisse d'instruction supérieure ou d'instruction primaire, de fondations d'écoles ou de programmes d'études, c'est toujours, dans la longue histoire de nos essais et de nos tâtonnemens, M. Duruy qu'on rencontre passant de la parole à l'exécution. Quand même les voies employées auraient parfois été défectueuses, il faut reconnaître la puissance de volonté et l'amour du bien public qui ont marqué les actes de son ministère. Des hommes compétens sont d'abord envoyés à l'étranger pour étudier l'organisation de l'enseignement en Angleterre, en Écosse, en Belgique, en Suisse, en Allemagne; pour ce dernier pays, qui nous occupe ici particulièrement, une excellente et substantielle relation est faite par M. Baudouin (1) : on y voit nettement exposés le plan et l'économie de la *realschule*. De l'étude préparatoire, M. Duruy passe bientôt aux actes. Une série de lois, de décrets et d'arrêtés organise, de 1863 à 1866, l'enseignement secondaire spécial. Pour avoir des professeurs, une grande école normale est créée à Cluny; l'état, les départemens, les communes, sont invités à y fonder des bourses. On institue un ordre particulier d'agrégation pour les maîtres, un brevet équivalant au certificat de maturité allemand pour les élèves. Un plan d'études parfaitement conçu, des programmes pour chaque branche d'enseignement rédigés par les plus hautes autorités scientifiques, sont publiés. Quand on lit le volume in-quarto qui renferme cet ensemble d'actes et d'instructions (2), on ne peut s'empêcher

(1) Rapport sur l'état actuel de l'enseignement spécial et de l'enseignement primaire en Belgique, en Allemagne et en Suisse, par M. J. Baudouin, inspecteur-général, 1865, 1 vol. in-4°.

(2) Enseignement secondaire spécial. Décrets, arrêtés, programmes et documens relatifs à l'exécution de la loi du 21 juin 1865.

d'admirer la quantité de savoir et d'expérience pédagogique qui y est déposée.

« Le plan général des nouvelles études, dit entre autres choses M. Duruy, diffère essentiellement de celui des études classiques. Lorsqu'un élève entre au lycée, c'est pour en suivre successivement toutes les classes. Nous sommes donc assurés de son attention et de son travail pour sept ou huit ans, et nous disposons nos méthodes en conséquence. Presque tous les fruits de l'enseignement classique seraient perdus pour celui qui n'achèverait pas le cours entier des études du lycée; mais l'enseignement spécial a été institué en faveur des enfans qui ne peuvent disposer d'un aussi gros capital de temps et d'argent. Beaucoup n'iront pas jusqu'à la fin des cours; quelques-uns même n'y resteront qu'une année ou deux. Il a donc fallu distribuer les matières de cet enseignement de telle sorte que chaque année d'études formât un tout complet en soi, et que les plus indispensables fussent placées dans les premiers cours, afin que, si les exigences de la vie forçaient un élève à quitter prématurément le collége spécial, il fût assuré d'en emporter, à quelque époque qu'il en sortît, des connaissances immédiatement utiles. L'enseignement littéraire occupe plus de place dans les premières années, et l'importance des études scientifiques va croissant avec l'âge des élèves. Les programmes ne sont d'ailleurs pas obligatoires pour toutes les écoles spéciales : en mettant à part certains cours qui seront partout nécessaires, le caractère fondamental de cet enseignement est de varier selon les besoins de chaque localité. Aussi un conseil de perfectionnement, choisi parmi les notables commerçans, industriels et agriculteurs et présidé par le maire, est-il adjoint à chaque école. Depuis le cours préparatoire jusqu'à la dernière année de l'enseignement spécial, il faudra diriger constamment l'attention des élèves sur les réalités de la vie, les habituer à ne jamais regarder sans voir, les obliger à se rendre compte des phénomènes qui s'accomplissent dans le milieu où ils sont placés, et leur faire goûter si bien le plaisir de comprendre que ce plaisir devienne un besoin pour eux, en un mot développer dans l'enfant l'esprit d'observation et le jugement, qui feront l'homme à la fois prudent et résolu dans toutes ses entreprises, sachant gouverner ses affaires et lui-même. En même temps que les sciences appliquées mettront son esprit dans cette voie pratique, les cours de littérature, d'histoire et de morale lui donneront le goût de s'élever au-dessus des réalités du monde physique. »

Un si grand effort, s'il avait eu son plein effet, aurait pourvu la France en quelques années d'une forme d'école que l'Allemagne avait mis cent ans à créer. Que manqua-t-il pour que la réussite

fût complète? Une seule chose, l'argent. M. Duruy avait très bien vu que cette instruction devait avoir sa place dans des établissemens à part; mais par économie il y dut renoncer. « Supposez, dit le rapporteur, M. Langlais, dans son exposé des motifs au conseil d'état, supposez un collége seulement pour chaque département, c'est-à-dire en tout 89 colléges; certes ce serait là un nombre bien insuffisant, et cependant il nécessiterait une dépense supérieure à 50 millions. » La France, en 1865, ne pouvait donner ces 50 millions. Une autre raison, c'était la crainte d'affaiblir les lycées et les colléges en congédiant les élèves des cours annexes. « Personne, dit le même document, ne peut contester qu'ils ne forment un des élémens considérables de leur prospérité. » Faute de ressources suffisantes, le nouvel enseignement fut donc placé dans les lycées et colléges, et en même temps que leurs bâtimens il emprunta leurs administrateurs. Je n'ai pas besoin de revenir sur les dangers de cette cohabitation. Aussi longtemps que le ministre qui avait conçu le plan de l'instruction secondaire spéciale resta au pouvoir, il veilla sur son œuvre; mais que devait-il arriver sous des successeurs indifférens ou distraits par d'autres soins? Les proviseurs virent dans les élèves des cours spéciaux un élément considérable de prospérité; mais la *realschule* française, placée sous la tutelle de chefs qui, même en les supposant favorables, se doivent encore à d'autres élèves et à d'autres études, ne put avoir cette émulation, cette ambition, ce besoin de s'accroître et de se développer qu'elle a montrés en Allemagne. Les cours se bornèrent à une série de deux ou trois classes. Les programmes furent bientôt jugés trop ambitieux. Les collections, si nécessaires à une instruction de ce genre, restèrent presque partout sur le papier. Les anciens fonctionnaires de l'Université se chargèrent des leçons à donner, en sorte que l'école normale de Cluny vit ses débouchés se rétrécir. L'ordre particulier d'agrégation eut peu de notoriété : le brevet décerné à la sortie des classes, s'il donna droit au volontariat d'un an, n'ouvrit aucune carrière. On put constater une fois de plus combien les grandes administrations sont peu faites pour essayer et pour encourager les nouveautés. Quelques écoles largement dotées et pourvues d'un personnel bien choisi auraient peut-être eu des effets plus profonds et plus rapides que cette vaste organisation. M. Duruy ne s'y était pas trompé, et partout où il l'avait pu, à Mont-de-Marsan, à Mulhouse, à Cognac, il avait provoqué la création d'établissemens voués sans partage à une seule espèce d'instruction.

La vue de ces nombreuses tentatives suivies d'insuccès ou de demi-succès, et plus encore les conseils d'un homme qui a autant

fait en France pour l'enseignement intermédiaire qu'ont pu faire en Allemagne les Hecker et les Spilleke, nous voulons parler de M. Marguerin, le successeur de M. Pompée à l'école Turgot, ont enfin dirigé la ville de Paris dans la vraie voie. Les maisons adoptées ou créées par elle, Turgot, Chaptal, Colbert, Lavoisier, l'école supérieure d'Auteuil, auxquelles il faut ajouter les deux écoles commerciales entretenues par la chambre de commerce, montrent assez par leur prospérité qu'elles reposent sur une idée juste, et qu'elles répondent à des besoins réels. Il est intéressant d'observer comment, sous l'empire de circonstances analogues, les mêmes particularités que nous avons constatées pour la *realschule* allemande se reproduisent dans ces écoles. Les embarras des deux côtés sont surtout dans la constitution du programme d'études et dans la difficulté de retenir une jeune population pressée de gagner sa vie. Un mot sur l'un et l'autre point ne paraîtra sans doute pas déplacé.

Ce n'est pas la partie scientifique du programme qui est embarrassante : il est assez aisé de choisir dans les études physiques et mathématiques ce qui convient à la généralité des élèves; le goût des jeunes gens les porte d'ailleurs de ce côté, et ils recueillent avec avidité des leçons dont ils comprennent le prix; mais la partie littéraire préoccupe visiblement les directeurs. Pas plus en France qu'en Allemagne, on n'a encore su trouver la forme et les limites qu'il lui faut donner. « Nos maîtres de français, me disait le directeur de l'école Colbert, M. Focillon, sont habituellement de deux sortes : ou ils enseignent les règles, de manière que les enfans apprennent l'orthographe et la grammaire, mais alors ils ignorent le vocabulaire et l'histoire de la langue, — ou bien le maître sait intéresser les écoliers par l'exposition des étymologies et par des notions de littérature, mais les règles restent en souffrance. » Ce que j'ai pu observer m'a confirmé la justesse de ces paroles. On est surpris de voir des jeunes gens de quinze ans, qui possèdent des connaissances étendues et qui résolvent avec facilité des questions difficiles, embarrassés pour exposer une idée par écrit et incapables de parler d'abondance sur un sujet d'histoire ou de géographie pendant trois minutes. On ne saurait nier que la *realschule* l'emporte ici notablement. Nos élèves ne sont pas exercés à faire de ces devoirs qui exigent des lectures, de la réflexion, et pour lesquels on leur laisserait un délai de douze à quinze jours. Ils n'ont pas entre les mains un choix assez varié de livres. Je crois que le remède à ce défaut doit être cherché dans une augmentation des classes de français et dans la diminution du nombre des élèves réunis en une même classe. Les chiffres sur ce point sont inquiétans : à Turgot, en première année, 120 jeunes enfans sont entassés dans

le même amphithéâtre, et il y a peu de temps, avant la séparation de cette classe en deux divisions, le nombre des élèves réunis sous un même professeur dépassait 200. A Colbert, à Lavoisier, les chiffres sont à peu près pareils. Comment le maître aurait-il le temps d'exercer les enfans à réfléchir et à parler? C'est beaucoup s'il peut en une semaine obtenir de chacun une courte réponse.

Même en réalisant cette amélioration, la constitution de l'enseignement littéraire restera encore longtemps une question à l'étude. Il convient de laisser aux directeurs une grande latitude pour le choix des maîtres et pour l'extension des programmes. L'administration municipale, représentée par M. Gréard avec la supériorité que tout le monde connaît, semble en effet disposée à ne rien forcer; depuis l'école Lavoisier, qui confine à l'école professionnelle et où une partie des élèves manient les outils de forgeron, jusqu'au collége Chaptal, qui admet le latin sur son programme, il y a place pour une assez grande diversité de types, que l'initiative privée pourra augmenter encore (1).

L'autre difficulté, c'est le départ anticipé des élèves. Dans toutes ces maisons, le nombre des écoliers suit une progression ascendante au cours des trois premières classes jusqu'aux environs de quatorze ans, et il s'abaisse rapidement pendant les trois dernières années. A Colbert par exemple, la population par classe monte de 55 à 98 et 185, pour redescendre ensuite à 130, 75, 36. Nous n'avons pas, comme en Allemagne, des règlemens attachant un avantage à chaque année de prolongation. Le privilége si envié du volontariat d'un an, l'entrée dans certaines administrations comme les télégraphes et les postes, pourraient donner au certificat de sortie une valeur immédiate, et permettraient d'ajouter un ou deux ans à la série des classes. En attendant, les directeurs ont suppléé par leur initiative à l'insuffisance de la loi : si les hautes classes ne sont pas vides, c'est à leurs efforts qu'on le doit. L'auteur de cette innovation est encore M. Marguerin. Comme les maîtres d'usines et les chefs de comptoirs venaient le trouver pour lui demander des employés, il fit comprendre aux écoliers et aux familles qu'une place serait au bout d'une nouvelle année, de deux années d'études. Aujourd'hui une partie des jeunes gens reste dans ces écoles jusqu'à quinze ou seize ans. Les uns entrent comme employés dans la grande industrie ou dans les chemins de fer, les autres dans des maisons de

(1) On peut à peine ranger ici l'école Monge, qui, en sa jeune ambition, veut faire succéder à un excellent enseignement primaire poursuivi jusqu'à douze ans une instruction littéraire non moins étendue que celle des lycées. Par le prix élevé de sa pension, l'école Monge ne s'adresse qu'aux classes riches. On en peut dire autant de l'École alsacienne, qui, sur la rive gauche, poursuit un but analogue.

banque ou de commission. Les cours de la division supérieure préparent à l'École centrale. Quand on consulte l'annuaire des anciens élèves de Turgot, on est surpris de la diversité des routes qu'ils suivent : on y trouve des architectes, des ingénieurs, des banquiers, des professeurs de mathématiques spéciales, des instituteurs, des facteurs de la halle, sans parler des mécaniciens, des dessinateurs, des doreurs, des horlogers, des fondeurs, et toutes les innombrables spécialités de l'industrie et du commerce (1).

Tel est le modèle d'école que nos villes de province devraient s'attacher à reproduire et que la ville de Paris elle-même doit continuer à multiplier. On peut avoir confiance à cet égard dans le conseil municipal, qui a volontiers la main ouverte quand il s'agit d'instruction. Berlin, beaucoup moins riche, moins industrieux et moins populeux que Paris, possède neuf *realschulen*, et il en accroît le nombre en ce moment. Paris n'en a encore que cinq : à peine fondées, nos écoles municipales se sont vues remplies; l'ardeur des élèves est telle qu'on en voit venir le matin de Sèvres, de Joinville, de Villeneuve-Saint-George. Les maîtres sont unanimes à reconnaître cet empressement pour l'étude et à constater chez les écoliers un esprit plus docile et des dispositions plus reconnaissantes que chez beaucoup de nos lycéens. La dépense qu'entraîneront de nouveaux établissemens sera considérable sans doute, mais elle ne sera pas excessive, si l'on renonce à toute idée d'internat. Il faut espérer aussi que l'on continuera de laisser aux directeurs la responsabilité du choix de leur personnel de professeurs. Un autre point non moins important, c'est que la rétribution scolaire reste modique : le prix mensuel a été porté récemment de 15 francs à 18. C'est une limite qu'il ne faudrait pas dépasser; nous sommes déjà loin des 95 francs par an qu'on paie à Berlin : pour prendre un autre terme de comparaison, à l'école commerciale de Liverpool, dont le programme est à peu près celui de l'école Turgot, le prix annuel est de 4 livres 4 shillings.

Je terminerai par une dernière réflexion. On entend souvent dire qu'il serait utile et urgent de transformer une partie de nos lycées et le plus grand nombre de nos colléges communaux en établisse-

(1) Ces établissemens seront naturellement appelés à fournir des élèves aux écoles supérieures de commerce, qui, grâce à l'intelligent et patriotique appui de quelques citoyens, commencent à se multiplier dans nos ports de mer et dans nos grandes villes de province. Donnons ici un souvenir à l'école commerciale de Mulhouse, que ses fondateurs, MM. Siegfried, sans se laisser décourager par les événemens, ont transportée et relevée sur de nouvelles bases au Havre. Nous souhaitons, dans l'intérêt de la richesse publique et de nos relations d'outre-mer, qu'un certain nombre d'élèves des écoles Turgot prennent cette direction.

mens d'instruction pratique. Je ne suis point tout à fait de cet avis. Pour arriver au but qu'on désire, une transformation de ce genre ne serait pas le moyen le plus sûr, ni le plus rapide, ni le plus juste. En effet, un collége où l'on apprend le latin et le grec ne renonce pas si facilement à ces études : il croit déchoir en les perdant, et s'il les remplace par un autre enseignement, c'est sans conviction et de mauvaise grâce. Dans cette résistance, il a ordinairement pour alliée une partie de la population, et non pas la moins bien posée, qui demande le maintien des leçons dont elle a besoin pour ses enfans. De là une lutte qui finit le plus souvent par un compromis où l'un et l'autre enseignement trouvent une satisfaction imparfaite. Le véritable parti à prendre, c'est de conserver nos colléges et nos lycées, c'est d'élever à côté d'eux, en dehors d'eux, des établissemens d'une autre nature. Il ne faut pas objecter le manque d'argent. Nos villes sont-elles moins riches que les municipalités d'Allemagne, de Belgique et de Suisse? Dans telle commune du canton de Berne, située au milieu des montagnes, comptant 4,000 habitans, on trouve une école primaire, une école supérieure, une *realschule*, un collége latin, sans parler de l'école primaire et de l'école supérieure pour les filles. Au lieu de tiraillemens fâcheux et de stériles récriminations, l'émulation s'établira entre l'un et l'autre enseignement; le nombre des habitans s'intéressant à l'instruction, prêts à faire des sacrifices pour elle, s'étendra. Il se trouvera que, notre *realschule* une fois fondée et remplie, le collége n'aura pas vu diminuer le nombre de ses élèves. Libre désormais de se vouer aux études de son choix, il pourra les approfondir à son gré, et il reconnaîtra que la création de l'enseignement pratique est pour lui-même une garantie de sécurité et une condition de force.

MICHEL BRÉAL.

LE

SALON DE 1875

Le Salon de peinture est particulièrement étrange et intéressant cette année. Jamais on n'a constaté autant d'efforts individuels et moins d'unité, une infécondité plus générale et une fièvre de production plus ardente; jamais on n'a vu plus de prétention jointe à plus de faiblesse, plus de confiance et moins de foi, plus de talens et moins d'œuvres. Au milieu des décombres de nos grandeurs, il y a un chaos de fermentations singulières, une confusion d'individualités ardentes qu'on dirait prêtes à tout. Les grandes batailles d'école à école ne sont plus qu'une mêlée d'aventuriers sabrant au hasard, n'ayant ni drapeau, ni chef, ni croyances, ni respect, ni tactique, et ne songeant qu'au butin, de sorte que ceux qui croient voir dans l'art d'une époque l'expression de son état moral pourraient de l'aspect du Salon tirer d'étranges conséquences.

Le scepticisme, l'esprit d'analyse à outrance et d'indépendance quand même, en anéantissant le passé tout entier, ont détruit du même coup certains préjugés qui lui étaient propres, et par suite ont pu donner aux sciences un essor nouveau et leur ouvrir une route qu'on ignorait; mais ils ont produit un effet tout contraire dans ce monde des arts où la foi, fût-elle doublée d'une erreur, est la seule source féconde, et où l'on ne comprend tout qu'à la condition de ne pouvoir rien créer.

Ce qui est curieux à constater au milieu de l'incrédulité générale, c'est la facilité d'enthousiasme dont le public est atteint. Est-ce bien de l'enthousiasme? On ne saurait dire. C'est tout au moins le besoin d'y faire croire et d'afficher des émotions qui sentent leur gentilhomme et complètent l'homme enrichi. Certains se font amateurs et connaisseurs en art comme d'autres se font maquignons. L'emploi de mots techniques, la connaissance superficielle de certains

détails spéciaux, de certaines finesses du métier, remplacent chez ceux-là le vrai sentiment de la peinture, chez ceux-ci le goût véritable des chevaux, car les uns et les autres souhaitent avant tout que leur admiration n'ait point l'apparence naïve d'une ferveur de fraîche date. Ce n'est point en dévots convaincus et recueillis qu'ils entendent s'extasier, c'est en initiés habiles, en raffinés ayant l'habitude des coulisses et connaissant les êtres de la maison.

De là ces engouemens bruyans et inexplicables pour des qualités de pâte, des vibrations de tonalité, des adresses de facture; de là ces enthousiasmes pour les étrangetés d'un jour et les audaces qui sortent de terre. On invente un homme, on improvise des célébrités, et les plus étranges sont celles qu'on porte le plus haut. On découvre une œuvre comme on déniche une vieille faïence, on y signale des trésors inouis, les voisins se pressent et s'échauffent, la spéculation s'en mêle, l'or pleut sur les toiles; on achète, on revend, on joue sur la peinture comme sur une valeur cotée ou un cheval à la mode, et le monde des arts finit par ressembler à une agence de course.

Dans un milieu semblable, où la fortune et le retentissement du nom semblent être un coup du sort et tiennent à un maniement de brosse ou à une étrangeté de coloration que le hasard a pu faire naître, comment les artistes ne perdraient-ils pas la tête? comment n'auraient-ils pas le désir d'exposer avant le temps, d'envoyer des produits hâtifs et mal digérés, de profiter enfin d'un jour qui pourrait bien ne pas avoir de lendemain? comment, déjà sceptiques et peu respectueux du passé par le seul fait de l'air qu'ils respirent, n'auraient-ils pas renoncé aux lentes et patientes études, aux soumissions modestes, aux efforts obscurs qu'exigeait la solide et féconde éducation d'autrefois? N'ont-ils pas mille exemples pour se prouver à eux-mêmes que la fantaisie est souveraine en cette affaire, que l'originalité et la hardiesse peuvent remplacer l'étude, et que l'imprévu, le je ne sais quoi, le tempérament, tiennent lieu de tout aux yeux d'un public ami de l'aventure et d'autant plus facile à duper qu'il affecte plus bruyamment des connaissances spéciales? Ici, comme ailleurs, chacun rêve un coup d'état et songe à s'imposer de vive force en écrasant le voisin. Toutes les étrangetés deviennent bonnes pour faire violence à l'attention, et c'est ainsi qu'il n'y a plus ni école française, ni goût national, mais qu'il y a simplement une réunion d'individualités riches ou pauvres, ridicules ou remarquables, douées ou absolument rebelles, mais enfiévrées, ardentes et pressées. Ajoutons que cet état maladif est arrivé à la période aiguë. Si maintenant on pénètre dans cette montagne de sable et qu'on l'agite un peu, on est émerveillé des trésors qu'elle contient, les parcelles d'or y sont presque aussi nombreuses que le gravier. Quel beau lingot réduit en poussière et quel est donc le

pays qui possède seulement le quart de ces richesses? Que de talent dépensé stérilement, que d'impressions, d'émotions vraies, charmantes et inutiles, que de tentatives avortées, de trouvailles incomplètes, que d'ardeur, de courage, de travail, que de séve qui s'évapore, de goût et de finesse qui se perdent!

Cela dit, commençons notre rapide promenade en examinant les quelques tentatives de grande peinture qui figurent au Salon, comme les lambeaux décolorés de notre gloire éteinte. Les peintres d'histoire, c'est ainsi qu'on les appelait, sont difficiles à classer et à définir; considérons comme tels les artistes qui ne peignent spécialement ni le paysage ni le portrait, et qui ne sont point non plus peintres de genre assermentés.

I.

A force de répéter que les études classiques étouffaient l'individualité, que le respect des maîtres éteignait toute flamme, on en est arrivé à considérer le patient apprentissage de l'école avec son vénérable bagage de vieilles traditions comme une cause d'abaissement moral, comme une servitude honteuse. Il faut bien admettre qu'il y a là une erreur grave, car la grande peinture est à l'agonie depuis qu'elle a brisé ses chaînes, et, si elle meurt, ce sera d'un excès de liberté. Que d'audacieux cependant armés seulement de leur génie, dégagés de toute entrave, de tous les respects humilians, ont cru que le tempérament suffisait à tout, et ont frappé la terre de leurs talons avec la persuasion que le grand art de l'avenir allait apparaître armé de pied en cap!

C'est M. Becker qui s'est chargé cette année de renouveler cette vaine tentative. Il a choisi pour sujet : *Respha protégeant les corps de ses fils contre les oiseaux de proie*. La toile est immense, la hardiesse du peintre est plus grande encore, mais après avoir constaté ce qu'il y a d'honorable en somme dans l'intention d'un pareil travail et de courageux dans l'exécution, ajoutons que cette grande scène à effet ne dépasse pas la mesure d'un mélodrame de second ordre. Il n'y a là ni souffle ni élévation, c'est dans la toile qu'est la grandeur et dans la brosse seulement qu'est l'énergie. Cette colossale figure manque d'élan et de vie; on croit avoir sous les yeux un modèle déjà fatigué à qui le peintre a dit vers la fin de la séance : Veuillez me donner l'expression passionnée. Elle ouvre la bouche et ne crie pas; ses jambes écartées comme les branches d'un compas font craindre une chute prochaine, et son bras soulevé avec une intention de sauvage énergie n'est que faiblement dessiné et emmanché d'une façon insuffisante; la draperie violette est chiffonnée, mais ne vole pas plus dans l'air que ne vole ce vautour sus-

pendu. La fièvre de la brosse, ses violences et ses brutalités ne dissimulent pas assez le labeur et l'absence d'inspiration véritable qui se traduisent un peu partout. Toutefois les cadavres accrochés au gibet ont des qualités fort grandes; ils constituent la partie intéressante du tableau, et nous donnent la mesure et le caractère du talent de M. Becker. On retrouve là cette précision de contours, cette facture minutieuse et soignée particulières à M. Gérome. On retrouve aussi son goût spirituellement archéologique dans cet arrangement d'armes étranges et d'oripeaux bizarres qui égaie la partie supérieure du gibet.

Il y a donc dans cette grande toile deux tableaux absolument différens comme caractère : l'un qui est personnel à l'auteur et contient sept académies bien dessinées, très faites, d'une exécution un peu mince et sèche, mais précise, ferme, scrupuleuse, correcte, et un autre tableau d'allure fougueuse qui n'est que le résultat d'un emportement passager.

L'artiste qui a peint avec tant de soin ces cadavres aux formes jeunes et élégantes a trop d'esprit et de critique pour ne pas voir combien est vulgaire cette mise en scène de mélodrame, pour ne pas constater qu'il est mal à l'aise dans ce décor absolument faux et conventionnel, qu'on prendrait pour l'œuvre d'un vieux décorateur connaissant à fond les procédés du métier, mais sans enthousiasme et sans aucune illusion.

M. Jules Goupil n'avait nul besoin de recourir à une excentricité de costume pour attirer l'attention. Les qualités de son talent ne sont pas de celles qui passent inaperçues. Le gigantesque personnage qui apparaît dans le tableau intitulé *En 1995* est dessiné avec une sûreté et un aplomb que l'on rencontrerait difficilement ailleurs. Tout est peint avec autorité dans une harmonie calme et contenue qui laisse tout son éclat à une tête lumineuse, parfaitement modelée, et d'un caractère original. C'est là vraiment une fort bonne figure et qui révèle un talent dans toute sa maturité. Lorsqu'un peintre en arrive à ce degré d'exécution, il a pour ainsi dire charge d'âmes et le public est en droit de lui demander autre chose qu'une robe superbement peinte et une tête remarquablement modelée; il ne peut plus être un virtuose étonnant et stérile. Les sujets manquent-ils à M. Goupil, n'a-t-il pas l'univers tout entier, le monde sans limite de l'histoire et de la fiction pour lui fournir le sujet d'une œuvre digne de son talent? Est-ce de lui qu'il doute, ou du public? Ne semble-t-il pas dire : Voyez dans quelle impasse se trouve un peintre remarquable à une époque de doute universel, de petitesse morale, où l'on ne demande aux arts que des sensations pour l'œil et des amusemens faciles pour l'esprit, où tout élan poétique, toute conception élevée, tout ce qui

peut ressembler à une foi quelconque, excite le sourire des sceptiques, qui n'entendent plus être dupes de quoi que ce soit?

Si M. Goupil pense ainsi, il se trompe, croyons-nous. Le public est déjà las de cet art né d'hier, où l'habile combinaison, le travail des saveurs, la vibration des dessous, la souplesse du dessus, voudraient remplacer tout. La peinture matérialiste a été une protestation toute naturelle contre les emportemens romantiques de 1830. Pour n'avoir voulu peindre que des âmes, on s'est mis à ne peindre que des corps; mais il se prépare une réaction nouvelle dont les symptômes sont dans l'inquiétude générale. Le public et les artistes se cherchent mutuellement, et si cette prodigieuse confusion d'efforts et de tentatives doit arriver à enfanter quelque chose, le moment de l'éclosion pourrait bien n'être pas aussi éloigné qu'on le pense. Dans tous les cas, M. Goupil n'est pas fait pour assister à ce mouvement en spectateur et l'arme au bras.

Son petit tableau intitulé *Intérieur d'atelier* a les qualités rares et sérieuses de sa grande toile : un dessin sûr, beaucoup de sobriété et de simplicité. Pourquoi faut-il qu'en fin de compte cet excellent tableau ressemble à une nature morte, et qu'on ne puisse regarder longtemps ces trois femmes si bien peintes, mais immobiles, muettes, sans vie et comme figées dans leur perfection extérieure?

Dans son groupe de *la Vierge entourée de l'enfant Jésus et de saint Jean-Baptiste*, M. Bouguereau pousse la perfection des procédés matériels jusqu'à l'écœurement. Il est impossible de polir avec plus de talent et d'adresse un pain de savon moins digne d'intérêt, impossible d'avoir pour le vide un culte plus respectueux, plus calme, plus convaincu. Ne cherchez là ni os, ni muscles, ni épaisseur, ni modelé, ni structure; tout cela s'évanouit dans un blaireautage idéal où certaines âmes peuvent entrevoir des puretés raphaélesques, où nous ne trouverons, nous, que suavités de confiseur et aromes de parfumerie.

Le groupe de *Flore et Zéphire*, que le même auteur nous offre dans un cadre circulaire, a plus de franchise. M. Bouguereau s'y est moins contraint, et son talent s'y manifeste avec plus d'aisance et de liberté. Une draperie rose négligemment jetée sur le corps divin de Flore endormie, une aile de papillon avec un œil au milieu, exprimant très spirituellement le caractère de suavité aérienne qui est propre à Zéphire, puis la pureté d'un paysage à la fois doux et sévère, enfin quelques roses éparses sur le gazon,... telles sont les notes dominantes de cette œuvre que les gens de goût prendront soin de qualifier.

Il y a du trouble et du malaise dans la grande page biblique qu'expose M. Cabanel. L'auteur, lui aussi, semble atteint par la contagion des colorations osées. Voici les rouges les plus cruels, les

bleus les plus insoumis, les verts, les violets, les tons oranges les plus indomptés. Il y a du circassien dans cette coiffure hébraïque dont le turban vient de Turquie, dont les bijoux sont d'origine indienne. L'architecture est assyrienne et byzantine, les coussins et les meubles sont dans le goût de Tunis et des bazars d'Alger... On a accumulé dans cette toile les dépouilles éclatantes du monde entier. Ajoutez à cela que le sujet du drame semble dicté par Shakspeare, que l'infortunée Thamar, dans tout le désordre de la passion, se tord aux pieds de son frère Absalom, qui, la rage au cœur, atteste le ciel par le geste le plus énergique qu'il vengera l'honneur de sa sœur outragée... Eh bien! chose étrange, l'ensemble est doux, fade et terne, sans ressort, comme décoloré et tout à fait dépourvu de véritable émotion et d'originalité. C'est ainsi que dans une assemblée politique les violences parlementaires, se déchaînant de tous les côtés à la fois, s'annulent mutuellement, et que les journées les plus orageuses sont précisément celles qui produisent les plus petits effets. Quoi qu'il en soit, une chose est remarquable dans ce tableau, c'est la trace persistante d'une éducation solide et sérieuse, c'est l'acquis d'un homme formé par l'étude des maîtres. Tous les nus y sont abordés franchement, sans la moindre intention d'en dissimuler les difficultés sous les séductions de la facture. Cela est net, bien construit, dessiné sans faiblesse et sans détour, bien que le puissant thorax d'Absalom soit d'une largeur exagérée, étant donné que la partie droite cachée sous la draperie est égale à la partie gauche qui se laisse voir tout entière.

Le talent de M. Carolus Duran a l'éclat retentissant de la trompette, il en a aussi le registre peu étendu, le manque de souplesse et l'horreur des nuances. Ce peintre excelle aux fanfares, aux appels vigoureux et hardis, qui lui constituent une spécialité dont le public sympathique qui l'entoure voudrait le voir sortir. M. Carolus Duran est tout en façade, ses séductions sont toutes extérieures; il vous attire, ne vous retient pas, et il a tout dit lorsqu'il vous a appelé. Le ciel, qui fut sévère en lui refusant bien des choses, l'a sous d'autres rapports doté royalement. A regarder isolément certains morceaux de sa peinture, enlevés avec une aisance et une sûreté merveilleuses, on se dit : Voilà qui est d'un maître; on est ébloui par ses ramages osés et harmonieux, par l'éclat de ses velours et de ses satins.

Le portrait d'enfant qu'il expose cette année mérite d'être admiré autant que critiqué : la jupe violacée et le pardessus gris sont d'une facture et d'une couleur vraiment fort belles; la tête plate et par trop simple de modelé ressemble à une aquarelle. Lorsque Deveria s'abandonnait à sa facilité, il peignait ainsi ses têtes. La draperie rose qui occupe tout le fond est d'une tonalité voyante et pé-

nible pour certains yeux. Quoi qu'il en soit, c'est là un bon portrait et qui paraît d'autant meilleur que le tableau voisin laisse plus à désirer.

Dans ce second tableau, M. Duran a eu l'intention de se mesurer avec les difficultés de la composition; ce n'est plus une suite de notes qu'il a voulu émettre, c'est une mélodie qu'il a voulu jouer. Il n'a pas réussi complétement. Cinq ou six jeunes femmes absolument nues sont déposées dans un parc que sillonne une petite rivière d'aspect glacial. L'étrangeté de cette situation explique assez leur gêne évidente. Il y a une intention manifeste d'idéalisation en même temps qu'une gaucherie surprenante. Les maîtres du XVIIIe siècle, ces grands faiseurs de baigneuses, ont été feuilletés soigneusement, on croit même reconnaître certaines de leurs poses préférées; mais ce qu'on ne retrouve pas, c'est leur aisance, leur fécondité d'arrangement, c'est leur science de composition, c'est la sûreté de leur dessin facile et vivant, c'est surtout l'harmonie entre les personnages et le paysage qui les entoure. Les baigneuses du XVIIIe siècle ont la grâce et l'aisance de leur nudité; ce sont des nymphes flânant dans quelque bosquet de l'olympe. Les baigneuses de M. Duran sont des femmes sans vêtemens qui profitent indiscrètement d'une heure où le bois est solitaire. Quant au paysage proprement dit, il est, quoique d'une coloration aimable, tout à fait vide et sans profondeur; ce n'est qu'une mince décoration dont l'inexpérience est encore accentuée par des violences de brosse que l'on pourrait prendre pour les aveux d'un grand embarras, visible d'ailleurs, et les indices d'une extrême timidité.

La Folie de Hugues van der Goes est un tableau d'assez grande dimension et matériellement excellent, solide, largement peint et bien composé. Assurément M. Wauters possède son métier d'une façon supérieure, et l'on se demande pourquoi cette toile qui lui fait honneur ne cause pas une plus vive impression. Peut-être cela tient-il à ce que M. Wauters n'a vu dans son sujet qu'une occasion d'exécuter une suite de bons morceaux reliés ensemble fort habilement, et qu'il a oublié de souffler une âme dans son œuvre, ce qui d'ailleurs n'était pas aisé : *Le peintre Van der Goes, atteint d'une maladie mentale, est ramené au refuge de Bruxelles, où l'on tente sur lui l'effet de la musique.* Imaginez que nous assistions dans la nature à une expérience semblable; il est certain que toutes les oreilles seront ouvertes pour saisir le son des instrumens, des voix, tandis que les yeux seront fixés sur le visage du malade, où nous voudrons lire l'effet de la musique. Tout l'intérêt de la scène sera donc dans la sensation que nous cause cette musique, à nous spectateurs, puis dans l'émotion qu'en ressentira le malade et que nous voudrons comparer à la nôtre; mais admettez que nous soyons sourds,

les changemens de physionomie du pauvre fou, dont nous ne pouvons apprécier la cause, ne seront plus pour nous que des grimaces sans intérêt. Or nous sommes sourds devant ce tableau. M. Wauters a pu nous montrer les musiciens et leurs instrumens, mais il ne peut nous faire entendre l'air qu'ils exécutent, de sorte qu'au point de vue scénique il manque le personnage principal, celui que l'on ne peut voir, mais que l'on devrait entendre. Cela est si vrai que le tableau est inexplicable sans le secours du livret, et que, même après en avoir lu la notice, les yeux se portent avec inquiétude du fou aux musiciens et des musiciens au fou; on sent qu'il y a là une lacune, un vide, et ces chanteurs pourtant si vrais et si bien peints sont des automates sans vie. Tout cela n'enlève rien aux qualités spéciales de cette peinture; mais il n'est pas sans intérêt de constater qu'un tableau de quelque importance ne peut se passer d'une composition morale, si on peut dire, et que l'artiste n'a pas moins besoin de sa tête et de son cœur que de son œil et de sa main.

L'Attente, de M. Butin, est un tableau des plus touchans en même temps qu'il est peint avec beaucoup de talent. Sur le quai, au bord de la mer, la femme d'un pêcheur tenant par la main son enfant attend le retour des barques. Cela ne sent pas le labeur pénible qui caractérise la plupart des tableaux de genre. Le sentiment de l'effet, tout aussi bien que celui du sujet, y dominent, et l'on sent l'artiste en même temps que le peintre.

Soudain elle aperçoit sur la terre un corps palpitant... Pyrame, réponds-moi! C'est Thisbé qui t'appelle! On connaît cette scène des *Métamorphoses* d'Ovide. M. Delobbe y a trouvé le sujet d'un grand tableau qui ressemble un peu trop à un dessin au crayon blanc sur papier bleu. La lune ne décolore pas à ce point. Cependant cette composition a l'immense mérite d'être très consciencieusement étudiée et d'avoir été dictée par un sentiment élevé. Si M. Delobbe n'y met pas son génie en évidence, il y fait preuve de goût, de science, et nous montre son respect pour les maîtres du commencement de ce siècle, à l'ombre desquels il s'abrite honorablement.

L'*Abel* de M. Bellanger est une fort bonne étude, bien construite, harmonieuse. Je vois parfaitement que le peintre a cherché tout exprès une pose compliquée, qu'il a choisi pour étaler son Abel un endroit où le terrain, comme une marche d'un escalier, s'abaissait brusquement; mais il fallait, tout en nous faisant sentir la difficulté, qu'il en triomphât sans choquer personne.

M. Comerre a exposé une *Cassandre* digne d'intérêt. La figure est jetée comme celle de M. Bellanger sur les marches d'une sorte d'escalier et la tête en bas; disons tout de suite que M. Comerre eût fait plus sagement de choisir un mouvement moins compliqué. Comment se fait-il que cette marche n'existe plus sous le corps

ou se laisse pénétrer par lui aussi complaisamment? Ce n'est certainement pas étendu sur un escalier que le modèle a dû poser; le ventre est soufflé dans sa partie inférieure, le bras levé n'a qu'une silhouette, mais point de formes intérieures, la poitrine, si jolie de ton d'ailleurs, a des soulèvemens que l'on ne comprend pas. Tout cela n'est pas d'une construction rassurante, mais le modelé est fin, la coloration charmante, le goût délicat, et ce n'est pas une mince difficulté que de peindre aussi honorablement une figure de femme dans des proportions semblables.

M. Olivier Merson a un goût fâcheux pour les élégances exagérées et les détails voyans. Son *Saint Michel* est d'une ornementation terriblement prétentieuse et compliquée. Je sais qu'il s'agit là d'un modèle de tapisserie, mais ce n'est pas une raison suffisante pour pousser aussi loin la recherche de l'ameublement. Ce n'est pas une raison surtout pour nous offrir un saint Michel d'une structure aussi fantasque, ainsi qu'un diablotin dont le mal-bâti dépasse toute limite. Dans *le Sacrifice à la Patrie*, du même auteur, il y a moins d'affectation. *La Religion* est une figure bien ajustée, d'un sentiment élevé, et serait irréprochable, si elle soutenait son calice d'une main mieux dessinée. *La Gloire militaire*, qui souffle dans une trompette d'or, est d'une élégance réelle, quoiqu'un peu étrange. Je ferai cependant, à cette figure, le reproche de ne point faire partie du tableau. Pourquoi le vent violent qui soulève ses draperies et agite follement l'écharpe enroulée autour de ses ailes comme la paraphe d'une signature, pourquoi ce grand vent laisse-t-il tout le reste du tableau dans le calme le plus absolu? Une allégorie comporte, il est vrai, toutes les conventions imaginables; encore faut-il qu'une certaine logique préside à ces mensonges artistiques, et que l'unité de l'ensemble coupe court à toute critique de détail. Or l'ensemble de cette toile n'est pas dans ces conditions d'unité et de simplicité. Il y a là des réminiscences de bien des sortes, mille impressions contraires et mal soudées ensemble. Il semblerait que M. Merson a beaucoup vu, beaucoup feuilleté, beaucoup travaillé, et qu'il ne s'est point assimilé le fruit de ses efforts. Il n'a point encore l'équilibre, l'expérience, la mesure et la simplicité; il a du moins l'horreur du banal, ce qui est un don précieux ou funeste suivant l'usage qu'on en sait faire.

M. Gustave Jacquet expose une des toiles les plus séduisantes du Salon. Sa *Rêverie* vous attire et vous retient, non pas seulement par les qualités qu'elle renferme, mais à cause des espérances qu'elle fait concevoir. Il y a dans ce talent quelque chose d'ouvert, de jeune, d'aisé, d'ému, qui est d'un véritable artiste. Ce n'est pas là cette perfection banale qui ressemble à un éloge funèbre; les défauts de M. Jacquet rassurent bien plutôt qu'ils n'effraient; ils indiquent une

certaine inquiétude et le désir du mieux. Sa rêveuse est une jeune fille pâle et maladive, entortillée d'une robe en velours rouge et assise sur une chaise à grand dossier recouvert d'un cuir de Cordoue. Rien de plus simple, ni tapage, ni fracas; tout cela, peint largement, est d'un sentiment très fin, d'une harmonie délicieuse. Ce qui manque à ce joli tableau, car enfin il mérite qu'on le regarde de près, ce sont les dessous. Un sculpteur aurait de la peine à modeler une figure d'après celle de M. Jacquet, on ne sent pas assez le corps de la petite rêveuse sous le velours dont elle s'entortille. Ce qui est suffisant dans un petit tableau de genre, où la touche, le jeu de la brosse, peuvent tenir la place d'une forme et faire illusion, ne l'est plus dans une figure grande comme nature, et je crains que M. Jacquet ne se soit contenté trop aisément des séductions extérieures de sa facile peinture. S'il eût cherché davantage, il eût trouvé pour la robe un ajustement plus heureux, il eût évité ces plis parallèles à la cuisse qui l'amaigrissent, la déforment, et font croire qu'au moment où il l'a peinte, elle ne renfermait qu'un mannequin; il eût donné plus de consistance aux chairs, plus d'épaisseur à la poitrine, et, son personnage devenant plus solide, il eût bien compris que ce fauteuil nuageux et indécis était incapable de le supporter. Il y a des défaillances de modelé; à côté d'un morceau très *poussé,* j'en trouve un autre manquant de ressort et d'étude; il s'ensuit une légère inégalité, je ne sais quoi de décousu qui trouble un peu.

Ces inconstances, ces inégalités sont surtout apparentes dans un autre tableau du même artiste, *Halte de lansquenets.* J'aime beaucoup moins cette toile, quoique la recherche du caractère y soit visible et que l'exécution très personnelle n'ait point les défauts particuliers à presque tous les peintres de genre. Le goût du bibelot y joue un bien grand rôle. Cette halte n'est qu'un prétexte à cuirasses, et toute cette jolie ferraille, si finement copiée d'après nature, est trop réelle pour le milieu légèrement fantastique où elle se trouve, trop réelle surtout pour les mannequins qui la supportent. Il n'y a là ni vie ni mouvement; le terrain manque de solidité et la façon dont la scène s'éclaire est incompréhensible. Toutefois la tête que l'on voit à droite en profil perdu, puis celle de l'enfant casqué, sur le premier plan, sont des morceaux solides et bien peints. Pourquoi ces intermittences de conviction et de découragement, d'entrain et de mollesse? Si j'avais l'honneur de connaître M. Jacquet, comme je lui conseillerais de renoncer aux haltes de lansquenets et de tenter l'aventure d'un grand sujet où les rares qualités de poète et de peintre que la Providence a mises en lui trouveraient un épanouissement digne d'elles! Le moment est propice, on a soif d'une œuvre élevée, et si M. Jacquet est homme

à lutter contre son extrême facilité, s'il est jeune, ce qui me paraît évident, s'il aime assez l'art pour s'imposer un rude labeur sans profit immédiat, on peut lui prédire hardiment un bel avenir.

La *Saint-Jean* que M. Jules Breton expose cette année me paraît supérieure à ses derniers tableaux. Par un effet crépusculaire, sous un ciel où commence à paraître le croissant de la lune, une bande de grosses filles dansent joyeusement autour d'un grand feu qui, chose assez singulière, ne les éclaire pas. La coloration est harmonieuse, certains morceaux sont d'une extrême vérité de ton, et enfin une aimable nuance de mélancolie rustique donne du charme à cet ensemble, qui paraît séduire beaucoup le public. A tort ou à raison les tableaux de M. Breton ne nous ont jamais ému profondément, et celui-ci n'a pas sur nous beaucoup plus de prise que les autres. Il y a là un mélange de réalisme convaincu et de poésie qui met mal à l'aise, cet effet crépusculaire toucherait sans doute sans ces vilains pieds crottés et grossièrement dessinés, sans ces jambes empâtées avec tendresse, ces jupes malpropres et informes. Il est bien certain que dans la nature les vendangeuses, les blanchisseuses et les filles de ferme n'ont pas des pieds de duchesse; aussi n'en voudrais-je pas à M. Breton s'il se contentait d'être vrai et restait ce que Dieu l'a fait, c'est-à-dire le réaliste à tous crins, l'auteur convaincu de cette fameuse procession dans les blés que beaucoup de gens ne prirent pas au sérieux, et qui était la réalité elle-même, vue par un œil implacable, sans illusion et particulièrement porté à l'examen des durillons et des callosités.

L'Excommunication de Robert le Pieux, par M. Paul Laurens, est d'une mise en scène un peu cherchée, extrêmement ingénieuse, et qui rappelle les spirituelles combinaisons dont M. Gérome a usé avec tant de bonheur. La cérémonie de l'excommunication a eu lieu avant notre arrivée; les derniers évêques s'éloignent dans le fond, le roi et la reine restent seuls dans cette grande salle vide, en face d'un cierge renversé et fumant encore, assis sur leur trône et plongés dans un accablement qui nous fait deviner combien fut terrible et solennelle cette scène que nous avons manquée. C'est ajouter le talent du romancier à celui du peintre et spéculer habilement sur notre curiosité de spectateurs arrivés trop tard. A cette façon anecdotique et piquante de traiter l'histoire, l'effet dramatique gagne en intensité ce qu'il perd en noblesse, et se fait un public plus nombreux. *L'Interdit* n'est pas moins saisissant. Ces cadavres abandonnés, cette porte d'église que rend inaccessible un amas de branches et de poutres surmontées d'une draperie noire, sont un décor qui frappe étrangement l'imagination. Tout en rendant pleine justice au sentiment littéraire et scénique contenu dans ces deux

toiles, dont le succès est fort grand, j'avoue que je suis touché surtout par les qualités excellentes et toutes spéciales de cette peinture solide, harmonieuse, résistante, qui appartient en propre à M. Paul Laurens et fait de lui l'artiste remarquable que l'on sait.

Tous les personnages sans exception qui figurent dans les tableaux de M. Émile Levy ont l'immense avantage d'avoir fréquenté la meilleure compagnie et d'être extrêmement bien élevés. De complexion faible, tous plus ou moins convalescens, ils ont des pâleurs exquises, des gestes à la fois gracieux, languissans et distingués. La petite bergère qui, sous le numéro 1364, passe un ruisseau tout en filant, serait admise, au seul aspect de ses pieds d'ivoire, dans le pensionnat le plus aristocratique de Paris. Il pleut de la veloutine et de la poudre de riz dans le paysage où respire ce petit ange, et le soleil qui l'éclaire ne roussit point la peau. Les arbres y ont des pudeurs coquettes, et les herbes des airs penchés.

L'autre tableau, intitulé *Une Idylle*, et représentant deux petits paysans adorables dans une barque charmante, a comme le précédent des qualités d'ineffable langueur. Si jamais, dans un moment d'enthousiasme romantique, M. Bouguerau voulait peindre une bergère, il la peindrait ainsi; mais hâtons-nous de dire qu'il n'aurait ni la finesse de coloration, ni les raffinemens, ni la distinction, que M. Levy pousse à l'excès, mais qui lui sont des qualités très personnelles.

Son portrait de Mme la comtesse de E*** a du charme; il est élégamment dessiné. Le modelé est tout plein de petites délicatesses qui, à deux pas de distance, se confondent et s'évanouissent en un ensemble un peu plat et décoloré. La tête, charmante d'ailleurs, est plaquée sur le fond, dont le fauteuil semble faire partie intégrante. Oserai-je dire que le bras droit de Mme de E*** me paraît positivement trop court?

Le bon gros bébé étalé dans son fauteuil qu'expose M. Brion est réjouissant à voir... L'ensemble est d'une couleur un peu voyante, ruisselante, mais joyeuse, franche et fraîche. On connaît les qualités de M. Brion, elles se retrouvent toutes là, avec un surcroît de bonne humeur et de bonne santé.

Les *Pêcheurs de crevettes fuyant le gros temps*, de M. Cogen, sont d'une peinture légèrement molle, mais simple et sincère; l'effet est remarquablement juste et bien compris; c'est là une fort bonne chose et pleine de sentiment.

M. Henner est un raffiné : sa petite naïade et sa tête de femme sont deux bijoux de coloration délicate et de fin modelé. Au milieu de ce tapage, de cette agitation fiévreuse, qui font de l'exposition de peinture un véritable champ de foire, ces deux petites toiles si

calmes et si harmonieuses semblent avoir été placées tout exprès pour reposer et rafraîchir les yeux. Il est vrai qu'il serait encore préférable de les emporter loin de ce bazar, où l'art délicat et discret produit un peu l'effet d'un joli morceau de musique de chambre exécuté par quatre maîtres de l'archet au milieu des Champs-Élysées. On aura beau dire et beau faire, l'art véritable est un mets de privilégié, d'aristocrate, dont la foule qui passe ignorera toujours les saveurs; il faut, pour le déguster, le loisir, le calme. L'œuvre d'art de son côté veut être placée dans le milieu qui lui convient; il faut qu'on l'ait sous le regard à l'heure où les yeux en ont besoin, où l'esprit est disposé à en jouir; c'est pourquoi l'exhibition brutale de plusieurs milliers de toiles accrochées pêle-mêle sous un jour dévorant est bien plutôt faite pour étouffer le véritable sentiment des arts que pour le faire naître ou le développer.

Que M. Léon Glaize ait pris son sujet dans Plutarque, je ne le nie pas; mais je peux affirmer que, si Plutarque pouvait voir le tableau de M. Glaize, il en recevrait une désagréable impression. Où trouver dans les grandes et nobles pages du vieux philosophe grec un seul mot qui puisse servir de prétexte à cette scène mélodramatique de la *Conjuration?* Ces jeunes gens des meilleures familles, comme dit le livret, groupés autour d'un cadavre, ne vous rappellent-ils pas ces tirades infernales de l'Ambigu qui font couler à la foi les larmes et les sueurs dans les régions élevées du théâtre? Que tout cela est peu dans le sentiment de Plutarque, monsieur, et comme votre bon goût eût préservé de ces grossièretés M. Glaize, si vous ne vous étiez cru dans l'obligation d'attirer les regards par quelque coup d'audace! Ce qui est curieux dans cette grande toile où le talent ne manque pas d'ailleurs, c'est cette exhibition de réalités brutales jointe à une recherche timide du classique. Ces académies, très convenablement peintes et correctement dessinées, semblent désorientées dans cette scène de sang. Vainement ces braves gens froncent le sourcil, contractent leurs muscles, gesticulent; on devine leur bonne volonté, mais leur peu de conviction saute aux yeux. La scène d'ailleurs est confuse, s'explique fort mal, et tous ces nus sont d'un ton uniforme qui n'ajoute rien au caractère et rappelle le pain d'épice. M. Glaize n'en mourra pas, il a été victime d'un coup de tête, et Plutarque est de taille à lui pardonner cette collaboration forcée.

M. Puvis de Chavannes, qui, lui aussi, fait de la grande peinture en indépendant, ne parvient pas à remplacer par la puissance de son individualité cette éducation classique qui lui manque. Il continue à épeler son alphabet avec une conviction de martyr sans se douter que depuis Cimabüe il s'est produit un grand nombre de

maîtres et que ce n'est point être original que de bégayer un art où tant de gens ont excellé avant vous; cependant M. Puvis de Chavannes est un artiste, il a des aspirations vers la grande décoration monumentale, il a des intentions excellentes, il entrevoit son but, mais à travers un nuage de plus en plus épais, et s'il ne l'atteint pas, c'est que les armes lui manquent, et que la Providence a voulu que ses toiles restassent comme un enseignement et une menace.

La *Boutique au Caire*, de M. Mouchot, est une petite toile d'une coloration séduisante, peinte avec une sûreté et une aisance remarquables. Le grand tableau intitulé *Système d'irrigation dans la Haute-Égypte* a un charme extrême. Dans un paysage immense, au bord du Nil limoneux, deux pauvres diables brûlés par le soleil et brisés à la peine puisent lentement de l'eau. Rien de plus simple que cette scène certainement vue dans la nature, rien de plus calme, de moins tapageur, et cependant l'impression est profonde. C'est là l'Égypte vraie et poétique, avec son ciel profond, ses grandes étendues dénudées, son caractère de grandeur, de mélancolie, et ses lointaines montagnes qu'un soleil fatigué dore faiblement. A l'heureux choix du sujet ajoutez une coloration délicate, l'harmonie distinguée, le goût fin, la facture large et simple qui constituent le talent très personnel de M. Mouchot.

M. Jules Lefebvre pousse loin la précision des contours et dépouille trop volontiers la nature de ce voile transparent dont elle a l'habitude, et qu'on appelle l'atmosphère. Si loin qu'on se place de ses toiles, il semble qu'on en soit trop près, car entre elles et vous il manque toujours un intermédiaire, et l'œil éprouve une sensation analogue à celle que l'on ressent en touchant la lame d'un rasoir ou quelque objet en acier poli. La précision, que M. Lefebvre exagère ainsi, est sûrement une fort grande qualité, mais peut-être bien les mérites de son dessin et de son modelé ne demandent-ils pas à être accusés avec cette inflexible autorité. Veuillez examiner avec attention la *Chloé* par exemple, et vous verrez que la pureté du dessin n'est qu'une apparence trompeuse; les mains et les poignets ne vous rappellent-ils pas ces gants en peau glacée et de couleur printanière que les marchands emplissent de coton pour figurer à leur devanture? Et cette cuisse qui tourne trop, tandis que la jambe ne tourne pas assez, prise entre deux contours tranchans, inflexibles et peu étudiés! Voyez ce profil qui n'est qu'une silhouette et cette petite oreille accrochée comme au hasard... J'ai le regret d'insister autant, mais il n'est pas inutile de constater combien la propreté de l'outil et la pureté du dessin sont deux choses différentes. Je ne parle pas du paysage qui entoure cette jolie fille; cette transparence, cette fluidité, cette coloration fausse et nacrée, vous ont cho-

qué comme moi. M. Lefebvre, qui a du talent malgré tout, a le tort de s'affirmer avec trop d'assurance; ses qualités n'y gagnent pas, ses défauts en sont plus apparens.

L'*Idylle* de M. Raphaël Collin est une grosse fille peu élégante de forme, mais remarquablement bien dessinée et modelée. Il n'y a pas au Salon de cette année beaucoup de figures de femmes qui puissent lutter avec cette modeste et consciencieuse étude. Veuillez l'examiner avec attention, elle le mérite d'autant plus qu'elle ne cherche point à se faire remarquer, et qu'elle est tout bonnement simple et vraie.

M. Stanislas Torrents expose un tout petit portrait de jeune fille qui est un bijou de coloration et de facture aisée, puis un grand tableau qu'il intitule *le Mort*. Quel est le mort inconnu qui sert de prétexte à cette grande page? L'artiste ne nous le dit pas. Quoi qu'il en soit, le cadavre est étendu au premier plan, entouré d'un moine en robe blanche, d'un porte-cierge et de quelques assistans. Il suffit de regarder les mains pour constater la valeur de M. Torrents; elles sont d'une peinture excellente; l'ensemble de la composition, qui d'ailleurs parade un peu, est d'une grande harmonie, et chaque tête est un morceau de choix qui mériterait à lui seul la médaille qu'a obtenue le tableau tout entier. Souhaitons que M. Torrents choisisse pour sa prochaine œuvre un sujet qui donne lieu à des mouvemens, des expressions, et à un effet un peu moins circonscrit et renfermé.

M. Sylvestre a pris pour sujet la *Mort de Sénèque*. Il y a des aspirations de toute sorte dans cette toile, pleine d'imperfections et de rares qualités. Les draperies, d'un ton criard et d'un dessin boursouflé, sont des violences qui fort heureusement semblent empruntées. Le drap blanc du milieu, si abondamment ensanglanté, est d'un effet mélodramatique un peu vulgaire et contestable historiquement, puisque, après s'être fait ouvrir les veines, et le sang ne venant pas, Sénèque dut avoir recours au poison, et finalement ne trouva la mort que dans une étuve où il se plongea; mais peu importe. Le groupe des disciples est confus, certains bras sont d'une construction et d'un emmanchement problématiques. Le Sénèque lui-même, dessiné avec un aplomb quelque peu affecté, rappelle beaucoup le *Marcus Sextus*, de Guérin; cette figure sent un peu trop l'académie d'atelier, de même que l'ensemble du tableau fait songer aux esquisses de concours... Il n'en est pas moins vrai qu'il y a là un caractère de vigueur et de simplicité, un instinct du grand, un désir de s'élever. C'est l'effort d'un jeune homme cherchant sa voie et s'appuyant encore sur tout ce qui l'entoure, confondant dans un même enthousiasme le passé, qu'il admire, et le présent, qui le grise. Autant la fougue de M. Becker

me paraît factice et son tapage artificiel, autant l'ardeur convaincue de M. Sylvestre, si fort inexpérimentée qu'elle soit, m'inspire de confiance et de sympathie.

Sous ce titre : *la Veille d'une exécution capitale à Rome,* M. Sautai nous représente un groupe de gens tournant le dos et fort occupés à lire une affiche. Le tableau se tient bien, l'harmonie est simple et distinguée, le dessin est correct et soigné; mais enfin voilà beaucoup de murs et bien des habits! Quelques mains et quelques têtes eussent donné au tableau une animation qui ne l'eût point déparé, et M. Sautai nous eût montré qu'il n'est pas homme à reculer devant la difficulté.

M. Gervex aime Corot tout autant que Prud'hon et n'en fait pas mystère. Son tableau de *Diane et Endymion* est cotonneux, embrouillé, décousu, et pourtant a une saveur charmante. La Diane, sous les indécisions par trop rêveuses de son dessin, a de l'élégance, et dans le torse d'Endymion il y a des parties finement modelées.

M. Cormon fait preuve de talent et de grande expérience dans son vaste tableau de la *Mort de Ravana.* C'est là du Delacroix adouci, égalisé, soignant sa fougue et ménageant ses moyens. Il y a dans le tableau de M. Cormon des morceaux d'une coloration délicieuse et du modelé le plus délicat. Delacroix était le torrent aux eaux furieuses, M. Cormon fait songer à un beau bassin entouré de marbre poli où ces mêmes eaux calmées s'étalent et se reposent.

Les innombrables épisodes de combat qui chaque année depuis nos défaites encombrent le Salon me causent une répulsion dont je ne suis pas maître. Je trouve on ne peut plus triste cette façon d'attirer les regards du public par l'exhibition laborieusement étudiée des misères et des souffrances du champ de bataille. Assez de Français blessés, surpris et fuyant, assez de cadavres au premier plan, de plaies béantes et de vêtemens déchirés! A montrer aussi complaisamment ses blessures, on s'attire moins de sympathie que de commisération. Et avons-nous donc un si grand besoin de pitié pour qu'à chaque coin de l'exposition et dans toutes les devantures de nos marchands de tableaux nos braves petits troupiers viennent avec une balle dans le dos tendre leur main mutilée pour demander l'aumône d'une larme? Est-ce un sentiment humanitaire et l'horreur de la guerre que l'on entend inspirer par là? Il ne nous convient pas plus d'être triomphans et fanfarons que d'être larmoyans et philanthropes. Il ne nous sied pas plus de faire parade de nos plaies que de les nier ou d'accuser le sort. Quand on souffre, il est décent de fermer sa porte et de crier le moins fort possible. Cette rage d'exactitude matérielle, cet amour du *trompe-l'œil* qui poussent les peintres à concentrer toute leur attention sur un détail, à étudier à la loupe les champs de bataille, en arrivent à dé-

naturer singulièrement les choses. C'est la guerre envisagée au point de vue de l'infirmier, du photographe, du fuyard ou du chroniqueur qui flâne après l'action sur le lieu du combat, compte les mourans et décrit les horreurs. Nous ne dirons donc rien de toutes ces toiles militaires que n'excuse pas une valeur intrinsèque, et nous nous arrêterons seulement devant les deux tableaux de M. de Neuville, qui reste Français et a beaucoup de talent. Scribe devenu peintre n'aurait pas composé *l'Attaque par le feu d'une maison barricadée et crénelée* avec plus de bonheur et d'habileté que ne l'a fait M. de Neuville. Tout cela s'agite, vit, remue, et voilà de braves gens qui vont à l'ennemi de bon cœur. Si la facture est un peu mesquine, martelée uniformément d'innombrables petites touches qui attirent l'attention, du moins on ne sent ni le labeur du peintre ni la fatigue du modèle qui pose. Il y a du souffle, de l'animation, un vif intérêt et du cœur.

II.

De tous les portraits du Salon, le plus remarqué à coup sûr est celui de Mme Pasca, par M. Léon Bonnat. Deux choses expliquent le grand succès de cette toile : tout d'abord le talent très réel et très sympathique du peintre, puis en second lieu le soin avec lequel M. Bonnat a su mettre cette année ses qualités en évidence. J'avoue qu'elles me paraissaient plus naturelles et plus séduisantes alors qu'il nous les laissait voir moins décolletées. Dans un antre obscur, où par hasard une chaise en bois doré a été oubliée, apparaît une femme vêtue d'une robe blanche zébrée de noir, droite, immobile, les bras nus, et... sans chemise. Cela sent un peu l'apprêt. Le peintre d'ailleurs, trop uniquement préoccupé de ses pâtes, a oublié de rendre l'élégance, l'expression, l'esprit et la physionomie de son modèle. C'est Mme Pasca que l'on regarde, et c'est M. Bonnat que l'on voit. Quant à la puissance des tons, je la constate volontiers; voilà certes de puissans tons, mais comme ils le savent!

Un autre portrait qui se voit de moins loin, mais qui me séduit bien davantage, est celui qu'expose M. Bastien Lepage; point d'apparente coquetterie; l'ensemble est sans éclat, la pose est fort simple, le costume sombre, et la tête, énergique et intelligente d'ailleurs, est sans beauté. C'est par ses qualités intimes que cette peinture est remarquable, par la sûreté, la précision, la sincérité du dessin, par un sentiment délicat et respectueux de la forme qui fait songer à Holbein. Suivez le contour savant et précis de la bouche et du nez, la construction honnête et ferme de cette tête, où vous ne trouverez ni une faiblesse, ni une indécision, voyez les mains si vraies, si individuelles dans leur structure et détaillées avec un mélange de

bonhomie, de vigueur, d'énergique conviction et de simplicité, et demandez-vous quel est le peintre vivant qui saurait dessiner avec cette autorité et cette exactitude. Je sais qu'il ne s'agit là que d'un portrait où les difficultés d'arrangement et de composition se sont trouvées tout naturellement écartées; mais les qualités qu'on y remarque y sont tellement personnelles et si rares, s'y manifestent avec une telle intensité, qu'il est impossible, pour nous du moins, de rester indifférent,... pourvu maintenant que M. Bastien Lepage, que l'on dit fort jeune, ne devienne pas trop vite à la mode, pourvu qu'il ne gagne pas trop facilement et trop rapidement de l'argent, et qu'on le laisse encore un peu à ses études et à son art! Je ne dis rien de son petit portrait de la communiante, dont l'aspect est un peu trop étrange et japonais, et cependant au milieu de ces blancheurs confuses que de qualités peu ordinaires dans la tête, quel dessin ferme et sincère dans les petites mains gantées!

Le grand portrait de femme vêtue d'une robe jaune, par M. Delaunay, est une décoration d'une couleur agréable qui rappelle Couture. On souhaiterait toutefois un modelé plus sévère et plus solide. La main qui soutient l'éventail et le massif avant-bras semblent sortir directement de la poitrine, l'on songe malgré soi à quelque accident phénoménal; cette main et ce bout de bras laissent d'ailleurs beaucoup à désirer comme forme. L'autre bras qui tombe, se détachant sur le jaune discret et fort harmonieux de la jupe, est d'un ton très fin; je le trouve en revanche insuffisamment modelé: le poignet en est trop large et plat; la partie pleine de la main est énorme, tandis que les doigts sont comme atrophiés. Si maintenant nous remontons à la naissance de ce bras, nous voyons que l'épaule, le cou et l'étrange boursouflure dont il est surchargé à sa partie postérieure ne forment qu'une seule masse d'un ton uniforme où les différences de plan ne se sentent pas, de sorte qu'il n'y a là qu'une teinte plate maintenue par un contour.

Le petit portrait d'homme exposé par M. Delaunay est d'une couleur peu agréable, il est de plus d'une exécution âpre, égratignée, qui nuit beaucoup à l'expression de la forme. Pourquoi ces empâtemens exagérés et sans effet, ces rugosités un peu grossières, en même temps que cette recherche de nuances? Pourquoi dans les nus tant de petits travaux compliqués qui sentent le labeur et l'hésitation, et ces fougues de grosse brosse, ces négligences préméditées dans l'indication des vêtemens? Il y a quelque chose d'incertain et d'affecté chez M. Delaunay; sa peinture n'est ni d'un coloriste puissant, ni d'un dessinateur savant et convaincu, on y sent un homme de goût qui se cherche.

La petite tête de femme encadrée d'une bordure noire est la meilleure des trois toiles de M. Delaunay. La tonalité en est charmante,

elle a un petit parfum de vieux maître italien qui séduit. Il y a là une recherche assez distinguée pour faire passer par-dessus le manque de simplicité. Je remarquerai cependant que cette tête n'est pas construite d'une façon rassurante. Les yeux sont-ils bien d'ensemble? Mon plus grand désir est que, vérification faite, vous trouviez que je me suis trompé.

Que dirons-nous de l'énorme portrait exposé par M. Machard? Une jeune femme au visage joyeux et affable, vêtue simplement d'une robe en velours rouge sang de bœuf et puissamment décolletée, se dirige vers un rideau d'un vert radical. Ce rideau soulevé laisse voir le fût d'une colonne monumentale qui fait songer au péristyle de la Bourse. Il y a donc un palais obscur derrière ce rideau? Que veut dire tout cela? Mon Dieu, mon Dieu! si vous ne reculez pas devant un miracle, faites germer dans le royaume des arts la bonhomie et la simplicité!

Il y a beaucoup d'air et de lumière dans le tableau de M. Fantin La Tour, — un homme à barbe regardant une gravure. — La main, dont on ne sent pas suffisamment la structure, est d'un vif éclat et d'une fraîcheur charmante, et le portefeuille sur lequel elle s'appuie d'une réalité saisissante. La tête se maintient à côté de ces éclats, et c'est beaucoup. Quant à la personne en gris qui se tient debout dans un visible embarras, je comprends son désir de rentrer dans le fond, qu'elle n'aurait jamais dû quitter. M. Fantin La Tour compose et ordonne ses toiles moins heureusement qu'il ne les peint.

Il faut croire que les personnes chargées de placer les tableaux ne sont pas très désireuses d'en jouir ensuite, car je vois dans ce placement d'étranges anomalies. Telle toile que l'on aurait dû accrocher un peu haut et loin du regard, ne serait-ce que par politesse pour son auteur, est mise en évidence et semble vous inviter à un scrupuleux examen, tandis qu'une peinture vraiment intéressante et pleine de mérite se perd dans les hauteurs où les yeux ont peine à l'atteindre. Je veux parler d'un excellent portrait de M. Durangel, qui mériterait une place d'honneur et ne l'a pas. Il représente une jeune femme vêtue d'une robe de soie jaune garnie d'une étroite bande de fourrure noire. Ce portrait a un caractère de simplicité et de conviction qui séduit extrêmement; il est d'un dessin sûr, ferme et consciencieux. La robe et le bras sont parfaits. Je regrette que la tête, peinte dans une tonalité roussâtre, n'ait pas la solidité de ce beau bras; elle paraît un peu trop transparente et reflétée. Encore faut-il dire que le jour détestable, qui fait miroiter et creuse toute la partie supérieure de cette toile, peut être pour beaucoup dans cette imperfection. Il n'en est pas moins vrai que c'est là une excellente chose et qui rappelle ces beaux portraits du

siècle dernier qui parfois apparaissent dans une vente comme les fantômes d'un grand art évanoui.

M. Cot a de la distinction, de l'acquis, une grande finesse de dessin et le mérite exceptionel de ne point aimer le tapage. Son portrait de Mlle H... est d'une discrétion et d'une élégance tout à fait charmantes. On y sent la personnalité d'un modèle délicat. Le portrait de Mme la marquise d'H..., tout aussi purement dessiné, n'a pas le ressort et l'éclat que comporterait le costume. Le gris du fond nuit beaucoup, ce semble, au bleu de la robe.

La tête de femme peinte par M. Hippolyte Dubois est un peu froide de couleur, mais bien construite; elle serait parfaite, si le peintre pouvait donner à son exécution un peu d'harmonie et de souplesse. Les trois toiles de M. de Vinne sont des plus remarquables sous le léger voile qui les recouvre. M. de Vinne veut qu'on vienne à lui et qu'on prête l'oreille. Il parle bas, mais vous charme et vous persuade. Le portrait de femme qu'expose M. Blanchard est brillant, réjouissant à l'œil. On ne peint pas avec plus d'entrain, de coquetterie et de bonne humeur. Si M. Blanchard doit redouter quelque chose, c'est l'excès de ses qualités faciles et séduisantes, l'abus des petits ramages et des détails tourmentés, si joliment tourmentés qu'ils soient; quelques éclats de moins dans cette robe blanche et un peu de fermeté en plus dans la tête donneraient plus d'autorité à cette très charmante toile.

III.

Parmi les peintres de genre, voyons d'abord ceux qui n'ont pas tout sacrifié à l'exécution matérielle, et qui cherchent encore à rendre une idée ou un sentiment par la composition de leur tableau et l'expression de leurs personnages. De ces représentans de la vignette d'autrefois, l'un des plus charmans est à coup sûr M. Louis Leloir. Son tableau intitulé *la Fête du grand-papa* est une jolie petite scène qui se passe au XVIe siècle : voici le grand-papa qui embrasse de bon cœur le bambin, les jeunes filles qui se pressent, les valets qui n'osent approcher... Tout cela est vif, joyeux, papillotant, composé avec aisance. De cette toile bourrée de détails, encombrée de petites curiosités archéologiques, pas un centimètre carré qui ne soit copié d'après nature avec une adresse merveilleuse, en sorte que ce charmant fouillis est une mine inépuisable de petits étonnemens, de petites surprises. Le tapis, la tenture, les meubles, les rubans, les visages, les coiffures, les mains, les souliers, sont d'un intérêt égal auquel on ne résiste pas. Pour exécuter un tableau semblable, il faut beaucoup de talent, mais dans le cas présent il se montre un peu trop, ce talent, et l'inspection de toutes

ces adresses fatigue à la longue. Si encore M. Leloir était seul à user ce procédé qui consiste à considérer un tableau comme une mosaïque de petits morceaux admirablement copiés; mais que d'autres autour de lui exploitent la même mine avec autant ou presque autant d'habileté!

M. Louis-Émile Adan est un exécutant tout aussi prodigieux que ses prodigieux confrères. Son *Dernier jour de vente* est une collection de petits morceaux délicieux, une réunion de petits tours de force plus étonnans les uns que les autres. Tout cela frétille, étincelle. Au plaisir d'admirer tant de prestesse et d'habileté se joint celui de fouiller dans ce magasin de bric-à-brac où chacun s'amuse à faire un choix. On croit lire une page de nouvelles à la main fraîchement pondues par quelque malicieux causeur.

Les *Patineuses hollandaises* de M. Kaemmerer sont dessinées et habillées avec beaucoup de goût, peintes avec un soin pieux. Je ne sais pourquoi l'idée de mettre sous verre ces merveilles vous vient à l'esprit. On tremble pour elles comme pour un biscuit de Sèvres ou un verre de Venise que le moindre mouvement peut réduire en miettes. Impossible de grouper d'une façon plus aimable des toilettes plus coquettes.

M. Caraud et M. Charles Hue, qui le suit à quelques pas de distance, sont déjà d'une autre époque, et leurs toiles, qui constatent les modifications du goût, sont intéressantes à observer. Ces messieurs continuent à peindre avec un soin extrême et d'une façon un peu plate des scènes gracieuses, légèrement maniérées, qui toutefois ne manquent pas de charmes. Ici c'est *le doigt piqué*, là c'est *l'ami indiscret*. Ces jolies vignettes coloriées ont un petit parfum du siècle dernier affadi par une correction monotone et des scrupules de brosse consciencieuse et bien élevée que l'on ne retrouve plus guère chez les flamboyans peintres de genre de création récente.

M. Vibert, sec et poli, fort peu peintre, possède en revanche une gaîté qui a la vogue. Le *Repos du peintre*, ou, pour mieux dire, le peintre profitant du sommeil de son modèle pour embrasser la servante, a des accens comiques. On souhaiterait que M. Vibert eût une exécution plus en rapport avec l'esprit de ses sujets, et qu'il prît une brosse plus grosse. On se demande comment son éclat de rire a pu durer assez longtemps pour lui permettre de l'exprimer avec ce soin de miniaturiste scrupuleux.

L'*Ambulance* de M. Eugène Le Roux est un des rares tableaux de genre qui ne sentent ni la photographie ni la miniature. Cela est largement et grassement peint. Les fonds sont légèrement noirs, et manquent de transparence; mais la scène est touchante, sans affectation de sentimentalité ni violence d'effet. Puisque le mot de photographie vient de m'échapper, regardons le tableau de M. Worms,

qui peut représenter toute une famille de peintres de genre. Ici l'idée fait défaut. La nature humaine n'est plus considérée que comme une nature morte. Ces petites scènes espagnoles ont les qualités et les défauts de la photographie : c'est la vérité moins la vie, la nature moins le souffle, le sentiment, le frisson.

Le Retour d'une chasse aux oiseaux de mer de M. Goubie a des séductions : un break garni de chasseurs est arrêté sur la plage. Au premier plan, un joli petit poney blanc, le tout se détachant sur un ciel nuageux; l'exécution est extrêmement soignée. Les harnais en particulier, qui ont pu poser dans l'atelier aussi longtemps qu'on a voulu, sont faits avec une tendresse, et ont une vérité, une expression saisissantes. Les personnages leur font un repoussoir heureux.

Étant donné que, dans le genre de peinture où M. Detaille excelle, l'exécution du petit détail réel est la chose importante, il n'est pas extraordinaire que l'habile exécutant ait mis parfois de la négligence dans le choix de ses sujets. On se rappelle ce régiment de cuirassiers, s'aventurant dans une rue d'un village ennemi, arrêté tout à coup par une échelle et deux chaises qui lui barrent le chemin, et massacré dans cette impasse. On se demanda quel pressant besoin de faire assassiner des braves gens pouvait pousser un peintre à imaginer une scène aussi naïvement repoussante. Je suis convaincu que M. Detaille n'avait eu aucune mauvaise intention, que l'idée de son tableau était le moindre de ses soucis, et que son seul but était de peindre des cuirasses, ainsi qu'un fouillis de petites choses qui flattait son œil. Le tableau de cette année, où la pensée fait absolument défaut, est une sorte de réponse aux reproches de l'année dernière et comme une profession de foi du peintre. Il paraît d'ailleurs tout à fait à son aise dans cette nouvelle œuvre, il y semble délivré d'un souci, et jamais son talent ne s'est montré d'une façon plus évidente. La photographie ne rendrait pas avec plus de vérité l'aspect du boulevard de Paris au moment où la foule se range pour laisser passer un régiment de ligne précédé de ses tambours. Voilà bien nos maisons avec leurs enseignes connues, l'omnibus de la Bastille, le sergent de ville dans sa tenue d'hiver, le gamin au nez rouge, le tambour-major avec ses bottes crottées... L'auteur ne nous a pas fait grâce d'un tuyau de cheminée, et a rendu tout cela avec un talent, une sûreté, une justesse, qu'il est impossible de ne pas admirer. Voyez en particulier ce sol couvert d'une fange jaunâtre toute parisienne, mélangée de neige fondue et de macadam dans lequel les voitures ont roulé, n'est-ce pas d'une réalité prodigieuse?

En observant ce tableau, on se rappelle malgré soi ce fameux diorama qui avait été fondé autrefois à Paris dans le dessein d'y

répandre le goût des arts. Grâce à un éclairage habilement ménagé et à l'emploi de moyens mécaniques que je ne saurais expliquer, on y obtint de merveilleux résultats. Je vois encore l'intérieur d'une cathédrale à la fin de la grand'messe, au moment où le prêtre donne la bénédiction : ces rayons de soleil tombant des vitraux sur la foule pieusement prosternée, ces chapelles dans l'ombre, ces enfants de chœur, ce suisse... L'effet était extraordinaire. M. Detaille a atteint cette exactitude d'aspect, mais ne l'a pas dépassée. Je dois dire que le diorama avait l'avantage d'offrir au public deux spectacles en un seul : à un certain moment, et lorsqu'on avait examiné tout à son aise la scène de jour, l'obscurité se faisait tout à coup, on entendait une musique douce, et bientôt le même tableau apparaissait de nouveau par un effet de nuit; l'autel était éclairé de mille cierges, les lustres étincelans se balançaient dans le sanctuaire, et l'on ne saurait dire lequel de ces deux spectacles était le plus étonnant. Depuis que ce souvenir lointain m'est revenu à l'esprit, je ne peux plus regarder *le Régiment qui passe* sans me figurer que la nuit va venir, que les lanternes des voitures vont étinceler et que les boutiques vont s'éclairer de mille feux.

On éprouve je ne sais quel sentiment de tristesse et de regret en face de certains tableaux de genre où les qualités sont pourtant remarquables. Cela ressemble à l'émotion d'un gourmet qui voit arriver sur la table un plat savoureux et qui n'a plus faim. Nous sommes rassasiés vraiment par toutes ces réalités sans vie et sans idée qui nous entourent, nous assiégent et de tous les côtés de l'horizon se précipitent dans notre œil, si bien que, la fatigue et la satiété s'en mêlant, on ne saisit plus qu'imparfaitement les nuances qui séparent entre elles ces petites œuvres égales ou presque égales par la monotone perfection de l'outil qui les a fouillées. On glisse alors du meilleur au moins bon sans presque s'en apercevoir. Les sympathies s'attiédissent à mesure que chez le peintre le sentiment s'affaiblit et que le procédé se perfectionne; l'indifférence arrive, et l'on tombe de M. Detaille dans M. Saintin sans heurt ni cahot. M. Saintin, que vingt autres imitent et égalent, ne perdra-t-il pas la vue au métier qu'il fait? Ne sera-t-il pas atteint de cette crampe des peintres de genre, assez semblable à celle des écrivains et dont on commence à parler? Et cependant il y a plus étonnant que M. Saintin. M. Firmin Girard a dépassé la photographie dans sa recherche de la vérité, et ce sont de véritables effets stéréoscopiques qu'il arrive à produire. Son *Jardin de la marraine* nous représente deux jeunes femmes élégamment vêtues, ainsi qu'une charmante fillette en train de cueillir des fleurs. Dans *les Premières caresses*, nous voyons une gracieuse petite maman souriant à son bébé que la nourrice tient dans ses bras. Le sujet d'ailleurs importe peu. Ce

qui est remarquable, c'est la patience surhumaine du peintre, qui a compté les feuilles des arbres et numéroté les brins d'herbe sans se laisser troubler par les obstacles que la distance et l'air opposent à un pareil travail. Les plus petites branchettes, que le raisonnement nous dit être à vingt mètres de nous, — je dis le raisonnement, car il n'y a plus de plans dans ces tableaux, et il faut un effort de l'esprit pour retrouver la place de chaque chose, — ces petites branchettes éloignées sont peintes avec autant de précision, de netteté, de saillie que l'œil de cette dame ou le ruban de son chapeau qui est à deux pas de nous. Il n'est pas un point de l'horizon que l'on ne puisse toucher du doigt. Cet excès de réalité dans chaque détail en particulier donne à l'ensemble un aspect fantastique qui tient du cauchemar, et rien ne ressemble plus à un mensonge que ce fouillis de vérités brutales. C'est que, pour nous, il n'y a pas dans la nature de vérité matérielle qui ne soit vivifiée par une vérité pour ainsi dire morale. Il n'y a pas de contour qui n'ait un caractère, une expression, point de coloration qui n'ait une harmonie et une saveur particulières.

Nous n'avons pas, comme les mouches, des yeux à mille facettes qui nous permettent de voir de tous les côtés à la fois et de percevoir du même coup les mille détails d'une scène avec une égale intensité. Nos organes sont instinctivement artistes, ils choisissent dans la nature, effacent, élaguent autour du point qui les séduit, en sorte que tout le reste n'est plus qu'un accompagnement et comme un murmure. De cette faculté particulière naît l'impression, l'effet, le charme. Eh bien ! c'est ce charme que nous demandons à l'artiste lorsque nous regardons un tableau quelconque. C'est dans son œil ému que nous cherchons l'image de la nature, c'est à travers son esprit ou son cœur que nous voulons la voir. C'est en un mot une œuvre d'art que nous attendons, et non pas un chef-d'œuvre de patience et d'industrie.

M. Alphonse Gros est élève de M. Meissonier. Cela se voit dans les mains et la tête de son fumeur, qui sont solides et bien dessinées. Je ne dis rien de la veste, de la culotte et du soulier, qui ne craignent la concurrence avec aucune autre veste et aucun autre soulier. Voilà un petit fumeur bien construit et bien peint, qui fume tranquillement et a l'air satisfait. Un autre tableau du même auteur est plus vaste et a une couleur historique. *Les Importans conspirent contre le cardinal*, dit le livret. Ils conspiraient il n'y a qu'un instant, je le veux bien, mais quant à présent ils posent devant M. Gros et paraissent extrêmement fatigués... d'avoir conspiré avant la séance sans doute. Voilà d'ailleurs un pourpoint orange, une main, la moitié d'une oreille et un pied de chaise vraiment du temps, qui sont des morceaux de haute facture.

La peinture de M. Pille est de charpente un peu grossière, mais solide. Elle a de gros os; on la sent vigoureuse, patiente, tenace, et pourtant elle a les pâles couleurs comme une fillette. Il y a d'ailleurs une certaine précision dans les contours, et l'ensemble a de l'harmonie, harmonie légèrement emplâtrée et mourante toutefois. Deux petits tableaux, pas plus grands que la main, par M. Maxime Claude, *le Parc, souvenir de Londres*, et *la Plage*. Il s'agit dans l'un et l'autre cas de jeunes amazones élégantes et bien montées. Rien de fin, de distingué et de délicat comme ces deux toiles microscopiques, où l'exécution trouve le moyen d'être large et aisée. Tous ces personnages ont du mouvement, vivent, et aucun d'eux ne se doute que M. Maxime Claude les regarde. — *Les Tapageurs* de M. David Col ont ceci d'agréable qu'ils sont tout à leur vacarme, ne posent pas et n'ont aucun souci d'être des tapageurs remarquablement exécutés. Dans la situation très tendue où nous placent les prodiges de la brosse, cette aisance fait du bien. On n'est plus dans un atelier, mais dans un cabaret véritable; cela change et soulage.

On n'est pas plus en bois que ne le sont *les Amateurs de bois sculpté* que nous offre M. Lesrel. Comment rire de ces pauvres vieillards, dont les intentions sont comiques, lorsqu'on a devant soi tant de détails étonnans et que l'on est comme écrasé par la vue de ce travail prodigieux, où il semble que toute une fourmilière ait picoté, fouillé et refouillé depuis deux ou trois ans!

Les produits que M. Eakins nous expédie de Philadelphie sont d'un bon enseignement. Vous les avez vus sans doute? Ces deux toiles, contenant chacune deux chasseurs dans un bateau, ressemblent tellement à des épreuves photographiques recouvertes d'une légère teinte locale à l'aquarelle, que l'on se demande si ce ne sont pas là les spécimens d'un procédé industriel encore inconnu, et que l'inventeur aurait malicieusement envoyés à Paris pour troubler M. Detaille et effrayer l'école française. M. Ferrandiz, qui possède, comme M. Eakins, quelque secret inconcevable, a juré de nous faire baisser les yeux, et nous les baissons, comme il le souhaite, devant l'effet de lumière électrique qui éclaire son *Départ pour la fête de Monte-Vergine*.

Les deux grands tableaux de M. Castiglione : *le Château de Haddon-Hall au moment où les soldats de Cromwell l'envahissent* et *une Visite chez l'oncle du cardinal, — Frascati, près de Rome*, ont été accrochés là par la Providence pour résumer la question et montrer à M. Firmin Girard où peut conduire le culte du stéréoscope lorsqu'il n'est plus accompagné comme chez lui par la sûreté du crayon et la jeunesse de l'œil. Ces deux tableaux doivent enseigner aussi à M. Leloir à quel mince effet historique on arrive par

l'abus des détails servilement copiés, et comme toute cette friperie, si exacte qu'elle soit, peut devenir fastidieuse, — comme le goût tourne vite à la manie, comme un personnage bien habillé en arrive facilement à n'être qu'une marionnette, et comme la peinture de pure exécution est une triste chose lorsqu'elle a perdu la beauté du diable!

Après l'école photographique, voici venir l'école de la sensation pure, du ramage, de la coloration sans forme, ni contour, ni dessin, ni idée, ni sujet. Cette peinture très particulière touche à la fois à la cuisine, à la chimie et à la musique. Il faut avouer maintenant que ces effets de kaléidoscope procurent aux yeux des éblouissemens fort doux. Citons au hasard le tableau de M. Rio-Joris : *une Visite chez un antiquaire espagnol.* Dans une cour fermée par de hautes murailles blanches et nues apparaissent quelques personnages aux vêtemens voyans ainsi qu'un fouillis d'objets colorés. Pas trace d'ombre et de modelé dans ce milieu reflété de toutes parts. Ce ne sont plus là que des taches harmonieusement étranges ou étrangement harmonieuses suivant l'œil qui les regarde : carte d'échantillons extrêmement curieuse où les peintres de fleurs et les fabricans d'étoffe peuvent puiser de précieux renseignemens. Passons devant les intérieurs italiens et espagnols, les nombreuses mosquées où l'on retrouve des ramages presque semblables et où notre sensation s'émousse lorsque nous constatons que l'impression sincèrement éprouvée par l'inventeur donne lieu à des douzaines de contrefaçons, et qu'en fin de compte nous sommes maintenant en face d'un procédé. M. Benjamin Constant, qui est un adepte fervent des colorations étranges et des vibrations dans le clair, nous appelle à lui; arrêtons-nous, — non pas devant ses *Prisonniers marocains*, mais en face de son *Harem.* Il est certain que voilà des murailles blanches puissamment éclairées par le soleil et que, dans ces ombres lumineuses et reflétées de toutes parts, ces tapis et ces étoffes sont d'une audace de coloration et en même temps d'une vérité d'effet absolument exceptionnelles. Puisque la vibration est à l'ordre du jour, il faut convenir que c'est là vibrer avec beaucoup de talent, et qu'on ne fait pas clignoter les yeux des passans avec plus d'art et d'adresse, et maintenant étendez une gaze légère sur ces ramages inexorables; — ne sont-ce pas là des tours de force de virtuose, des difficultés de palette, des étrangetés d'harmonie qui dépassent la mesure? Pour vouloir être trop coloriste, on finit par ne plus l'être, et le but de la peinture est-il bien de vous donner la sensation très vraie que cause aux yeux une muraille blanche brûlée par le soleil du midi?

A la suite des peintres de genre, dont l'importance industrielle demanderait un examen plus approfondi, viennent se placer assez

naturellement les peintres de nature morte et les peintres d'animaux. Allons donc tout droit au *Fromage* de M. Rousseau qui est le plus séduisant du monde, solide, épais, grassement peint et d'une harmonie délicieuse. Que cela ressemble beaucoup à un Chardin, c'est possible, mais je suis trop charmé pour m'en plaindre. Le *Cochon* de M. Vollon est une pochade chaudement enlevée, mais véritablement bien peu faite pour aller ainsi dans le monde. Le grand tableau des *Armures* est au contraire en grand costume, paré, poli et le sourire aux lèvres. Si attrayant qu'il soit par sa coloration fine et harmonieuse, par sa délicate et spirituelle facture, je lui trouve quelque chose d'un peu décousu : il y a des parties fluides et abandonnées, à côté d'autres morceaux où la richesse du travail est prodigieuse. Si l'on s'approche, on aperçoit toute une combinaison de grattages de glacis, d'égratignages. C'est travailler le fer en bijoutier, et merveilleusement, ma foi ! Le personnage qui se faufile dans le coin s'évanouirait d'un souffle, et peut-être souhaiterait-on qu'il fît un peu de vent.

La toile de M. Leclaire, où figure son joli chien, est particulièrement bonne, d'une peinture agréable, brillante et consciencieuse. Moins séduisans, moins coquets de ton, exécutés en décoration, les deux *Chiens de Vendée* de M. Hermann sont d'une facture solide, ferme et bien portante. Un sourire en passant au chaudron de M. Servin, et arrivons devant les bons et beaux *Bœufs* de M. Van Marcke. Ses trois toiles ont un éclat et une vigueur dont les voisins doivent se plaindre. Cela est savoureux, large et chaud à l'œil, comme un bon vin l'est à l'estomac. On ne saurait dire que l'exécution est trop sûre, mais on peut reprocher à la brosse un peu de lourdeur, un excès de franchise dans les fonds en particulier. M. Van Marcke a la mémoire si bien meublée et une palette si riche qu'il n'éprouve pas le besoin d'aller chercher au loin de nouvelles impressions. Il vit noblement sur son fonds, mais peut-être une nuance de curiosité, d'inquiétude, lui vaudrait-elle, tout en troublant sa sécurité, quelques notes plus fines, quelques nuances qu'il n'a pas.

Les tableaux de M. Eugène Lambert n'ont rien perdu de leur piquant ; c'est toujours la même observation délicate et malicieuse. J'y trouve en plus des qualités spéciales et sérieuses, une exécution sobre et sûre, de la conscience et de l'étude, qui donnent à ses jolis tableaux une valeur particulière qu'ils n'ont pas toujours eue à un égal degré. La peinture de M. Jules Didier est comme endormie, ou du moins elle a sommeil. Douce, juste, correcte dans des limites fort honorables, il lui manque l'entrain, le ressort, l'expression vive.

M. Vuillefroy expose deux toiles fort bonnes : *La rue d'Allemagne à la Villette,* où nous voyons passer un troupeau de bœufs, et surtout *un franc Marché en Picardie :* au milieu de la poussière et du soleil, bêtes et gens s'agitent. L'impression est des plus vives et des plus justes, l'effet charmant et chaudement rendu. Dirai-je qu'il me paraît y avoir des lourdeurs dans le dessin des chevaux?

L'individualisme, l'esprit de critique, l'insoumission aux règles acceptées, qui ruineront notre grande peinture, ont fait éclore le paysage contemporain. C'est un art absolument nouveau, sans précédens dans le passé et qui est l'expression la plus exacte de nos tendances morales. C'est le citoyen peintre émancipé, n'acceptant plus ni code ni règle, ne reconnaissant comme vraie que sa propre émotion devant la nature et usant pour la rendre de n'importe quels moyens. Ce sensualisme tout païen, que les anciens avaient trouvé sous une autre forme, en est arrivé chez nous à une telle délicatesse de sensation qu'on ne saurait lui rien reprocher. Il n'y faut pas chercher, bien entendu, les grandes allures nobles, la composition savante, les lignes bien ordonnées et tout l'appareil grandiose et pompeux du Poussin. C'est la nature sans apparat ni toilette que cherche le paysagiste actuel; c'est son intimité qu'il souhaite; il la veut surprendre en déshabillé. il veut étudier les moiteurs de sa peau, le duvet de son épiderme. C'est moins sa structure qu'il veut rendre que sa carnation, son parfum, sa physionomie, son âme matérielle, si on peut dire; il se dégage une poésie très réelle de cette étude minutieuse et recueillie. Les paysagistes me font l'effet de chimistes amoureux. Il y a en eux un mélange de tendresse et d'analyse critique bien fait assurément pour troubler le jugement des hommes d'un autre âge.

Disons qu'un pareil art ne peut naître et se développer que dans des conditions particulières et au milieu d'une société singulièrement travaillée, et qui a vécu. Il faut à une semblable végétation un engrais profond et riche en fermentations. Les paysagistes auront beau dire : « Nous sommes simples et naïfs devant la nature, » et peut-être croire ce qu'ils disent, il n'en est pas moins vrai que leur simplicité naïve est le résultat d'une cuisine bien compliquée et ressemble beaucoup à celle de Jean-Jacques Rousseau, qui d'ailleurs fut un des pères inconsciens du paysage actuel. Quoi qu'il en soit, cet art nouveau existe, pousse de jolis rameaux et des racines vivaces parce qu'il est dans la terre qui lui convient, et s'il est en peinture un filet d'art véritable coulant de source et librement, c'est au milieu des paysagistes qu'il faut aller le chercher.

Ils ne nous ont point envoyé de chefs-d'œuvre cette année, mais

un nombre prodigieux d'impressions originales, d'émotions sincères, qu'il est à peu près impossible de décrire et qu'il faut voir pour en être charmé. Le plus rêveur et en même temps le doyen parmi ces amoureux indépendans de la nature était certainement M. Corot. Je n'ai jamais pu regarder un tableau de ce peintre célèbre sans songer à la Madeleine à qui il sera beaucoup pardonné parce qu'elle a beaucoup aimé. Corot a beaucoup aimé la nature; il a éprouvé à une heure de sa vie une émotion si vraie et si profonde que cette émotion suffit à embaumer son œuvre entière et à populariser son nom. Aromes du grand air au matin d'un beau jour de printemps, parfum des bois après la pluie, impression des grands ciels encore chargés de vapeurs endormies, solitudes rêveuses, sentiment vague et délicieux de l'espace, Corot a dégusté toutes ces saveurs et nous en a fait entrevoir le poétique idéal, à travers une gaze malheureusement.

Sans doute une précision plus grande dans les formes, une exécution plus réelle, un dessin plus sûr, eussent fait envoler le léger rêve. Ces senteurs si fines ne pouvaient être contenues et conservées que dans du coton. Sans atténuer le moins du monde le charme et la délicatesse du poète, on peut dire que le peintre a quelque peu abusé de ce précieux coton. Quand par hasard, comme dans les *Bûcherons* de cette année, le parfum a été oublié ou s'est évaporé trop vite, on se trouve en présence d'une masse indécise et confuse, qui cause aux yeux le plus grand embarras. La vérité est qu'il manque beaucoup de choses à cette personnalité exceptionnellement délicate et originale, dont toute la séve se porta dans une seule branche.

Corot sentait mieux que personne l'insuffisance de son dessin; je n'en veux pour preuve que ses figures peintes et certaines études où il contraignait sa main rebelle à suivre un contour et à préciser une forme. Si, vers la fin de sa vie, il a affecté l'indécision et la mollesse, c'est que, désespérant d'en triompher, il voulait du moins donner à ses défauts une apparence de conviction. Les charmes exceptionnels de ce peintre ne pouvaient être goûtés que par des raffinés; ce ne sont pas eux cependant qui ont fait émeute autour de son nom. On a confondu dans une même admiration qualités et défauts, et on a recherché ceux-ci avec un enthousiasme que celles-là seules méritaient.

De M. Ségé, une plaine immense, un ciel pur et profond sur lequel se détache au loin la silhouette d'un hameau; voilà tout le tableau : l'impression est juste et pleine de poésie. Que de fois n'a-t-on pas cherché l'ombre d'un pommier pour s'asseoir devant ce tableau-là! et pendant une heure on baignait ses yeux dans ces grandes teintes pures et calmes, tandis que l'esprit flânait et qu'on se sentait vivre.

M. Léon Belly rend une impression analogue dans sa mélancolique *Lande de Sologne.* Ce sont bien là ces espaces immenses avec leurs lointaines silhouettes de sapinières sombres, je reconnais ces petits moutons rudes et secs comme le sol. La facture de M. Belly est précieuse et apparente. Dans son ciel, excellent d'ailleurs, ces rayons de soleil traversant les nuages et coupant l'espace de larges bandes alternativement claires et foncées sont vrais sans doute, mais paraissent légèrement affectés. Tous nos complimens à M. Belly; on s'attarde devant cette toile émue.

Les deux tableaux de M. Harpignies ont du caractère et de la tournure, et en même temps une saveur un peu âpre d'originalité et de conviction qui séduisent beaucoup. A première vue, cela est rude, osseux et dépouillé, on souhaiterait plus de grâce, de souplesse, et quelques voiles, quelques sourdines par-ci par-là, et puis on se fait à ce goût de sauvageon, on se prend de tendresse pour cette peinture personnelle et distinguée, qui reste en dehors et au-dessus des concessions à la mode, et où l'on sent la recherche d'un véritable artiste. M. Harpignies n'imite personne; qu'il craigne de s'imiter un peu lui-même.

Les paysagistes contemporains sont des causeurs, des humoristes. Que leur toile soit grande ou petite, c'est une œuvre intime qu'ils vous livrent, une confidence qu'ils vous font. De là l'originalité, la valeur et le caractère tout spécial de cet art né d'hier. M. Français, qui fut causeur en son temps et charmant causeur sous les bois de Clamart et sur les berges du Bas-Meudon, est devenu orateur, et ce sont des discours en trois points qu'il prononce. Tout d'ailleurs y est irréprochable : composition savante, exorde clair, péroraison parfaite, geste sobre et digne, pathétique contenu. M. Français ne livre plus rien de ses impressions personnelles; ce sont des questions qu'il traite, et il le fait en professeur érudit et autorisé. M. Bénouville occupe une bonne place à côté de M. Français; il ne laisse rien aux hasards d'une fantaisie vagabonde, sa peinture soignée, précise, ne manque ni de distinction ni de caractère.

La *Vallée de Porteville,* de M. Daubigny, est largement exécutée. Le ciel est un peu cahoté. Au premier plan, un vide bien grand; l'ensemble n'en est pas moins d'une belle impression. Cela rappelle les maîtres anglais. M. Pelouze s'est mis en colère, et il a eu tort. Il dépasse la mesure des empâtemens violens et des déchaînemens de brosse. Citons les deux bons tableaux de M. Zuber, — *la Ferme* et *le Printemps,* de M. Defaux, — les toiles élégantes et fines de M. Lapostolet; sa *Vue de Rouen* est peinte dans une harmonie grise et calme qui est d'une vérité charmante, et je lui passe bien volontiers ses accens un peu noirs dans les toits de la ville.

Les toiles de M. Clays sont lavées comme une aquarelle, mais très vivement enlevées, éclatantes et harmonieuses. Ses *Environs de Londres* ont le mouvement d'une improvisation et le charme d'une impression juste et originale. Les paysages de M. Bernier sont solides, riches, féconds, pleins de bons gros arbres bien portans. Point de rêveries, de préoccupations inquiètes, mais un sentiment de plénitude réjouissant à constater. M. Boudin aime le gris peint dans le gris, c'est sa passion. Éloignez-vous de trois pas, et tout se révèle comme le sens d'un rébus d'abord incompréhensible. Les premiers plans font positivement défaut; mais quels jolis ciels!

Quant à la peinture de M. Wahlberg, elle éclate comme un feu d'artifice. *La Nuit à l'entrée de l'archipel de Gothemberg* est d'une étrangeté exceptionnelle. Le ciel tacheté, veiné comme un marbre, dépasse en rêverie les limites connues; mais que de talent, d'impressionnabilité nerveuse dans cette étonnante exécution!

Les *Bouleaux*, un peu trop crûment mouchetés de noir, ont un caractère de distinction et d'élégance. Ces harmonies si fort originales et vibrantes vous entrent dans l'œil, comme pénètrent dans l'oreille les sonorités complexes et travaillées de la musique moderne; elles charment beaucoup et font un peu souffrir en même temps.

M. Lambinet peint avec plaisir, et on a plaisir aussi à voir ce qu'il a peint; son bord de l'eau par un matin d'été est charmant. Le soleil, qui dort encore d'un œil, commence à percer la vapeur. On a les pieds dans la rosée, et il semble que l'air est embaumé. Voici le bosquet très connu et toujours agréable où M. de Cock invite ses amis à s'asseoir. Voici le ruisseau, la joyeuse harmonie des petits tons verts et frais, et aussi la branchette lumineuse sillonnant comme un éclat de rire ce fouillis printanier. On se retrouve et cela repose. *Le Chemin sous la futaie*, de M. de Hagemann, ne plaisante pas : vrai comme une photographie, rugueux comme un vieux mur. Il y a bien du talent dans cette construction, mais comme j'attendrais pour aller me promener par là que le soleil un peu plus bas à l'horizon eût nuancé cette coloration!

Le Boulevard Rochechouart par un temps de neige, dont M. Delpy est l'auteur, rentre dans la catégorie des effets de chambre claire. M. Delpy a l'œil fort juste et la main très habile; mais je n'en suis pas plus désireux pour cela d'habiter le boulevard Rochechouart. Non, tout n'est pas bon à peindre. Cette perfection des moyens matériels est un moyen, non un but. On fatigue le public à faire admirer trop longtemps ses outils, et j'estime qu'il y a quelque prétention dans le choix des réalités laides où l'habileté de l'exécutant reste seule isolée, trop en vue, étonnant tout le monde et ne touchant personne.

Les Falaises près de Gênes, de M. Olive, sont d'un ton cru et froid, mais d'une réalité de relief que les stéréoscopes atteignent sans la dépasser. C'est à crier. M. Olive peut se dire que personne ne peindra les falaises près de Gênes avec plus de vérité que lui. Il faut avouer cependant que M. Masure est arrivé dans ses marines à des effets de trompe-l'œil tout à fait surprenans. Le clignotement du regard dont on ne peut se défendre en regardant une mer clapotante, on l'éprouve aussi en face de ses toiles.

Il faut s'arrêter là; mais que d'autres paysages intéressans et bons à voir, et qu'il est difficile de choisir parmi cette foule, où le talent et le goût sont partout et ne se révèlent nulle part avec une évidente supériorité!

IV.

La sculpture est évidemment en meilleure santé que la peinture. On y trouve moins d'individualités éparses et tapageuses, plus d'unité, un nombre plus considérable d'œuvres sérieuses et des tendances plus élevées. La sculpture doit cette bonne fortune à ce qu'elle est un art peu élastique, plus profond que large, où la fantaisie a peu d'espace pour s'agiter. Les individualités les plus indépendantes y sont maintenues par des exigences sévères, que l'on ne peut éluder sous peine de ridicule. Dans ce grand art, dont les principes sont immuables et éternels, on n'escamote pas les difficultés par un trait d'esprit; il faut en triompher par le travail ou être écrasé par elles. Le sculpteur n'a pas les séductions de la coloration, l'illusion des effets, les jeux de la brosse et les mille mensonges à l'aide desquels le peintre peut éblouir et tromper le public. Il lui est impossible de cacher son ignorance, et il ne peut parler à moins de savoir sa langue et d'avoir quelque chose à dire.

Cette dure et bienfaisante nécessité a maintenu la sculpture dans une sphère plus relevée, et la sauve de l'esprit d'aventure qui souffle un peu partout autour d'elle. Une raison secondaire est aussi la difficulté où sont les sculpteurs de gagner de l'argent. On ne se précipite pas dans cette carrière-là comme dans une mine d'or, la fièvre dans l'esprit et le pistolet au poing. On en connaît trop les rudes épreuves et les amères déceptions. Pour se faire sculpteur, il faut en vérité avoir une certaine dose de désintéressement, de sincérité et de simplicité, ce qui n'empêche pas les tentatives folles et les grosses vanités, mais elles sont en petit nombre, et leur ridicule, qui saute aux yeux d'abord, est plutôt un enseignement qu'un exemple pernicieux.

La statue de M. Chapu, destinée, comme on sait, au tombeau de Henri Regnault, a été jugée l'œuvre capitale de l'exposition. C'est

là en effet un morceau complet, achevé et d'un charme irrésistible. Vous trouverez ailleurs, dans le Christ de M. Thomas par exemple, une science et une étude plus apparentes; mais cette figure de la jeunesse est absolument la seule qui exhale ce parfum difficile à définir, et pourtant si particulier et si franc, que l'on rencontre seulement dans les productions irréprochables, à quelque époque qu'elles appartiennent. Dans cette œuvre, ce n'est pas un morceau d'une beauté exceptionnelle qui attire les regards, ce n'est point une qualité dominante qui éclate et vous arrache un cri d'admiration; c'est au contraire un ensemble harmonieux et parfait devant lequel on éprouve une sorte d'apaisement, une satisfaction calme, entière et de plus en plus profonde. On sent que pas une arrière-pensée ne viendra vous troubler; on s'abandonne, et vraiment c'est une délicieuse chose que de sentir l'émotion pénétrer en soi lentement, sûrement, sans fracas ni violence. Ce que j'admire surtout, c'est le caractère original de cette sculpture, qui, sans s'abaisser, sans rien perdre de sa dignité et du respect du passé dont elle émane, est cependant de son époque et nous offre l'idéal de notre art statuaire, de celui que nous pouvons comprendre et goûter. Ce n'est pas un pastiche laborieux des austères beautés de l'antique, ce n'est pas non plus une imitation des élégances de la renaissance ou des richesses décoratives des XVIIe et XVIIIe siècles; ce n'est rien de tout cela, et cependant il est évident que, si M. Chapu n'avait pas étudié, compris et admiré tous les chefs-d'œuvre d'autrefois, s'il ne s'en était pas nourri, s'il n'avait pas reçu la solide éducation qu'il possède, il eût été incapable de faire sa figure. Qu'on vienne donc nous dire que le respect du classique et le lent apprentissage de l'école étouffent l'originalité, alors qu'ils sont tout au contraire non pas le germe, mais l'aliment et la sauvegarde de toute personnalité sérieuse!

Nous ne voyons l'antique qu'à travers les glaciales productions de David; mais serait-il donc bien audacieux de constater que le correct et intolérant David n'a jamais compris l'antiquité, qu'il n'en a vu que la façade et ne s'en est approprié que la défroque? Jean Goujon, Puget, Coysevox, Lebrun lui-même, étaient plus près de l'antiquité que David ne le fut jamais; ils l'aimaient d'un amour plus vrai, ils s'en assimilaient l'esprit au lieu d'en copier les procédés et d'en numéroter les formules. Ils allaient à Rome et en Grèce apprendre la liberté et l'aisance qui sont l'âme des chefs-d'œuvre; ils allaient y puiser l'amour de l'art, le goût du grand, sans songer un instant à populariser dans la France moderne la reproduction laborieusement exacte des œuvres goûtées sous Périclès. Faut-il accuser l'antiquité de l'erreur considérable où est tombé

M. Perraud par exemple? En aucune façon. Le groupe de M. Perraud n'aura pas de succès parmi nous, mais tenez pour certain que son auteur eût été lapidé à Athènes. Les anciens n'étaient pas plus que nous gens à prendre pour du caractère et de la grandeur l'apparente austérité de cette masse, à confondre les tumeurs et les bosses de cet Hercule avec les saillies d'une musculature puissante. Entre le style et la calligraphie, il y a un abîme, quoiqu'on puisse aisément tomber de l'un dans l'autre.

Le groupe de M. Mercié, — *Gloria victis,* — fit sensation, et avec raison, lorsqu'il nous arriva de Rome. Coulé en bronze aujourd'hui, il occupe une place d'honneur au Salon de cette année. Il est fâcheux, disons-le tout de suite, qu'on lui ait donné un piédestal aussi élevé, ce qui oblige le spectateur à s'éloigner beaucoup pour en saisir et en juger l'ensemble. Le groupe de M. Mercié ne gagne pas à être vu d'aussi loin. Ses qualités sont non point le caractère mâle et sévère, l'aspect monumental, mais bien l'émotion sincère, je ne sais quoi de doux, de frissonnant, puis le bonheur et l'harmonie des lignes, ainsi qu'une remarquable élégance, un grand goût dans l'œuvre entière, des recherches de modelé dans les têtes, qui rappellent Prud'hon, et dans les draperies un souffle de notre belle renaissance, dont la grâce et la coquetterie ne sont pas exclues. Loin de moi l'intention de rapetisser ce groupe excellent, qui est une œuvre élevée par le sentiment et la distinction du rendu; encore est-il juste de constater qu'une partie des saveurs délicates de cet ouvrage s'évaporent à distance.

Le *Christ* de M. Thomas est un beau morceau de sculpture savante et colorée, qui fait honneur à son auteur. Le torse et les jambes sont d'un modelé et d'un dessin fort beaux. Si peu partisan que nous soyons de la sculpture spiritualiste et spirituelle, il n'en est pas moins vrai que le caractère du sujet doit se refléter dans l'œuvre, et l'idée que nous nous faisons de Jésus-Christ s'allie mal avec l'expression de force herculéenne que M. Thomas a donnée à son personnage. Il est évident que le sculpteur se sera laissé entraîner par les beautés de son modèle; c'est donc ce dernier que je rendrai responsable des réalités un peu vulgaires qui déparent la tête. Entre le réalisme de M. Bonnat, qui peignit un *Christ* à effet dont on se souvient, et les crucifiés langoureux que le commerce livre par douzaines à la piété des fidèles, il y a place à l'idéalisation. M. Thomas n'en a pas moins fait preuve d'un fort grand talent, et l'on chercherait vainement en peinture une œuvre de cette valeur.

M. Guillaume, qui est un délicat, expose le marbre de son beau buste de Mgr Darboy. Il serait à souhaiter que les peintres de portraits vinssent admirer la distinction avec laquelle M. Guillaume a

rendu le caractère moral de son modèle et le tact dont il a usé pour ne point mettre en évidence ses talens d'exécutant. Le *Terme* du même artiste est du goût le plus pur; l'ajustement de la draperie, la main et le bras sont d'un maître, et d'un maître moderne. Nous retrouvons cette année le joli petit groupe de M. Delaplanche, *l'Éducation maternelle*, mais grandi du double au moins et exécuté en marbre. Pour être franc, il n'y a pas gagné. La composition en est toujours heureuse et habilement équilibrée, le caractère élevé, l'exécution fort honorable. C'est là l'œuvre d'un sculpteur qui a de l'acquis et se possède. Les qualités sont partout, répandues, ce me semble, d'une façon légèrement égale et monotone; on demanderait une étude plus serrée dans les nus, plus d'ampleur dans le dessin des têtes, de la franchise et du mordant dans les draperies, qui sont rondes et molles. M. Delaplanche n'a pas donné là tout ce qu'il pouvait donner. Si j'insiste, c'est que ce groupe est d'un aspect fort bon, qu'il vous attire, et qu'on aimerait à le trouver parfait.

L'*Enfant assis* de M. Degeorge, — *Aristote jeune*, assure le livret, — est d'une exécution très remarquable que l'on voudrait voir soutenue par plus de caractère. Quelque confusion, quelque excès de recherche dans l'arrangement des accessoires. Le mérite de cette figure est trop uniquement dans le soin minutieux de la composition et dans l'étude très sérieuse du morceau. Le ventre n'est-il pas un peu flasque?

Elle est bien séduisante, cette petite *Jeanne d'Arc* de M. Lefeuvre, mais ses mérites sont trop littéraires. J'ouvre le livret, et je lis: « Un jour d'été, à midi, Jeanne étant dans le jardin de son père, tout près de l'église, vit une lumière éblouissante... » Mise en scène pleine de poésie, que M. Lefeuvre a dû forcément omettre, et sans laquelle sa Jeanne n'est plus qu'une petite paysanne au cou tordu, aux yeux démesurément ouverts, dont la stupeur ressemble à de la gaucherie. C'est un danger que d'être trop spirituel en sculpture.

Signalons un buste en plâtre auquel je trouve un charme extrême : c'est celui d'une jeune fille élégante au cou flexible, au profil pur. Elle avance un peu la tête, comme quelqu'un qui écoute et va répondre. Il y a là une saveur de jeunesse, de candeur, de grâce et de bonté... Ah! le joli buste. Les spécialistes me diront-ils qu'il y a là quelque faiblesse de modelé, quelque maigreur? Je n'y prends pas garde, tant j'ai de plaisir à goûter cette petite œuvre toute pleine d'émotion. Son auteur, M. Alfred Lenoir, complète son envoi par un *Saint Sébastien* auquel un ange apporte la palme du martyre. Je retrouve dans ce groupe, — qui semble inspiré par quelque composition des primitifs, — des qualités analogues à celles

du buste. Cependant il faut dire que cette recherche un peu inquiète des sentimentalités compliquées est moins à sa place dans une grande figure et lui donne je ne sais quel caractère maladif. L'excès de finesse tourne à la pauvreté. M. Lenoir a voulu trop dire dans son *Saint Sébastien*. N'est-ce pas là l'écueil de ce talent sympathique et distingué? La figure n'en est pas moins sérieusement étudiée : les pieds, les jambes et les bras sont vrais et d'un dessin soutenu. J'aime moins le torse, qui paraît légèrement empâté. La tête est pleine de sentiment. M. Paul Dubois expose deux petits bustes en bronze d'un aspect délicieux. On n'a pas un goût plus fin, une science plus aimable, une exécution plus habile et plus émue.

Le groupe de M. Moulin, intitulé avec un peu trop d'esprit *un Secret d'en haut*, contient une excellente étude de jeune homme. Les mains, qui participent de la malicieuse légende, sont cherchées et prétentieuses; mais que d'élégance dans les jambes, quel modelé savant et consciencieux dans ce dos charmant! Quelle remarquable étude en somme, et comme elle se suffit à elle-même!

On a regret en vérité de passer aussi rapidement devant des figures qui voudraient être examinées avec recueillement et lenteur. Le *Persée* en marbre de M. Tournois n'est pas pour faire pleurer de tendresse. C'est là une statue d'un rare mérite, mais où le charme fait un peu défaut. Le torse est parfait; les jambes, d'un mouvement pénible, font songer à une chute possible; la tête est froide et toute conventionnelle.

Il y a un sentiment très fin et très recherché dans le *Jeune Martyr* qu'expose M. Allouard. Sous l'exécution un peu indécise et timide, on lit clairement une grande sincérité et un souci respectueux de la nature. A l'exception de la main, dont la pantomime n'est pas suffisamment claire suivant nous, la pose est heureuse, simple, recueillie. Ajoutons que certains morceaux sont délicatement étudiés.

Le *Rétiaire* de M. Noël, quoique d'une nature courte et un peu empâtée, est une étude fort bonne. Je la préfère de beaucoup au groupe de *Roméo et Juliette*, qui est d'une invention malheureuse. Ces deux corps couchés l'un sur l'autre forment une masse écrasée aussi peu sculpturale que possible; d'un certain côté même, la silhouette en est déplaisante et comique. L'auteur a sans doute pensé que la tendresse passionnée du sujet suppléerait à tout; malheureusement les passions, qui sont l'âme de l'art dramatique, ne peuvent être en sculpture que des accessoires le plus souvent dangereux, et doivent être soumises absolument aux exigences de la composition et de la forme.

Il y a du goût et de la distinction dans la *Prière*, statue en marbre de M. de Vauréal. La composition est heureuse, le mouvement simple et gracieux; les draperies bien ajustées sont rendues avec délicatesse, l'effet est excellent. En revanche, que ce *Ganymède* de M. Pallez laisse de choses à désirer, et que je comprends peu la médaille qu'on lui a décernée! En dehors du goût détestable de ce groupe et de l'écœurante attitude de ce grand niais pâmé sur son aigle, je cherche vainement les qualités spéciales qui ont ébloui les jurés. Un mannequin est plus souple et mieux modelé que ne l'est ce personnage, dont le cou ne supporte pas la tête. Comment expliquer ce bras gauche? et ces ailes, à qui appartiennent-elles, où s'emmanchent-elles? Cette médaille rend un mauvais service au *Ganymède* de M. Pallez : elle le signale.

Le *Jeune Gaulois annonçant le gui nouveau* qu'expose M. Baujault est une réminiscence du joli petit *Vainqueur* de M. Falguière. Ce jeune Gaulois, qui est très travaillé, n'est pas heureux de composition; le bras en l'air prolonge un corps étiré déjà sans qu'on en comprenne la raison. La tête manque d'ampleur, et la bouche, prodigieusement ouverte, n'est plus qu'un trou dont on cherche l'usage.

Le *Jeune Faune faisant combattre deux coqs* est d'un aspect charmant; il y a là le motif d'un excellent marbre que M. Charles Lenoir exécutera certainement, s'il se dégage de certaines lourdeurs et pousse l'étude de la figure avec autant de conscience qu'il a mis d'esprit et de goût à en chercher le modèle.

Ce n'est pas par l'aisance et la distinction que brille la *Néréide* de M. Moreau-Vautier. Cette figure n'en est pas moins soigneusement étudiée et serait fort bonne, si son auteur nous y faisait saisir la nuance qui sépare le nu du déshabillé. La *Sainte Geneviève* en pierre, drapée simplement, est d'un bon effet décoratif. L'*Amour*, statuette ivoire, or, argent et pierre fine, est un bijou coquet. Le personnage est fort délicatement modelé, et son mouvement est charmant.

La *Petite Italienne agenouillée* de M. de Vigne est si gentille et recueillie que tout d'abord on va à elle. Les mains jointes sont d'un modelé grassouillet et séduisant. La tête est jeune, la silhouette aimable. Il n'en est pas moins vrai que le charme de la nature était bien plutôt dans la coloration que dans la forme. L'épais tablier qui enveloppe étroitement la jupe pouvait être joli à peindre; il n'est plus en sculpture qu'une masse lourde, qu'un étui où toute une moitié de la figure est enfermée. Chaque art a ses limites au-delà desquelles l'artiste le plus vaillant se heurte à l'impossible. Cette observation s'applique aussi à la *Jeanne d'Arc* de M. Fremiet,

où je vois une armure en plâtre fort exactement reproduite, mais pas l'ombre d'une statue.

La *Théologie* de M. Cabet est drapée avec talent. Le mouvement du bras droit est forcé, c'est mettre trop d'énergie pour une simple indication du doigt. Le *Corybante* est une statue en marbre où M. Cugnot a fait preuve des plus sérieuses qualités. Les jambes sont malheureuses, et avouons tout bas que l'ensemble est glacial. L'*Alsacienne* qui marche en portant un enfant endormi a cru pouvoir se permettre des proportions monumentales parce qu'elle renfermait une idée grande et patriotique. Au point de vue de l'art pur, elle eût gagné à rester ce qu'elle était : une statuette très réussie. On sent trop le désir de porter un grand coup dans *le Réveil* de M. Cordonnier; l'artiste se fait voir par l'étrangeté de son motif, mais c'est par ses qualités charmantes de sculpteur qu'il se fait remarquer. Il y a de grands rapports entre le talent de M. Cordonnier et celui de M. Mercié. Citons encore une jolie étude d'enfant de M. Boucher, *le petit Justicier*, très fin et très vrai, de M. Guilbert... Mais que d'autres encore il faut omettre!

Et maintenant jetez un coup d'œil sur certaines productions de l'art italien exposées cette année, — j'entends les petits amours dans des coquilles, les petites nymphes dans des roseaux, les petits anges tricotant, — et si vous êtes attristé à la vue de tous ces tours de force de la marbrerie industrielle, vous n'en comprendrez que mieux la réelle valeur de notre sculpture française contemporaine.

Les figures de MM. Chapu, Guillaume, Thomas, Delaplanche, Moulin, Lenoir, Mercié et d'autres encore sont à des titres divers des œuvres élevées et vigoureuses, où l'on retrouve, en même temps que le respect des traditions et la trace des chefs-d'œuvre d'autrefois, un sentiment moderne, coloré, intime, personnel, des délicatesses particulières, une émotion nouvelle. N'est-ce pas là un germe plein de séve et de promesse? N'est-on pas en droit de voir dans ces efforts si nobles et si nombreux les symptômes d'une renaissance de l'art? Qu'on me permette de me répéter en terminant : c'est l'espèce d'abandon et d'indifférence où le public a laissé la sculpture pendant si longtemps qui lui a permis d'opérer ce travail d'assimilation et de transformation. Tandis que la peinture perdait la tête sous l'influence des coups de bourse et des succès de vogue dont elle était l'objet, la sculpture négligée se recueillait en silence. Nous en voyons le résultat, et nous avons lieu d'en être fiers.

* * *

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 juin 1875.

Il en est des parlemens comme des hommes. Après la difficulté de bien vivre, il y a pour eux la difficulté de bien mourir, dont les uns et les autres s'accorderaient volontiers à ne parler jamais, s'ils pouvaient ainsi échapper à l'inévitable fin; mais non, rien ne peut détourner la destinée qui doit s'accomplir, qu'on peut tout au plus retarder de quelques jours ou de quelques mois. L'assemblée qui siége à Versailles, qui compte déjà plus de quatre années d'existence, a plus ou moins bien vécu; elle a certainement aujourd'hui le pressentiment d'une fin prochaine. Sera-ce pour le mois d'octobre? sera-ce pour le printemps de 1876? Comment fixer l'heure à la fois redoutée et inévitable? C'est l'unique question qui reste incertaine, autour de laquelle s'agitent dans une sorte de demi-obscurité deux courans d'opinions ou d'impressions.

Pourquoi donc se hâter, disent ceux qui voudraient gagner du temps, ceux qui ne sont pas pressés de mourir, peut-être parce qu'ils craignent de ne pas revivre par les élections, pourquoi se lier par des résolutions prématurées et mesurer à l'assemblée les jours qui lui restent à vivre? Il y a encore tant à faire! Il y a la constitution du 25 février à compléter par les lois organiques, il y a le budget à étudier et des impôts à voter. La loi sur la liberté de l'enseignement supérieur soulève des discussions sérieuses, intéressantes, qui se prolongent, et elle n'en est encore qu'à la seconde lecture. M. le garde des sceaux montre à l'horizon une loi sur la presse, et M. le ministre des travaux publics frappe à la porte avec ses lois sur les chemins de fer. C'est trop pour une session d'été. L'assemblée ne peut pas tout faire à la fois; quoiqu'elle ne soit revenue des vacances du printemps que depuis quelques semaines, elle est déjà fatiguée, elle

se ressent des influences de la saison. Pourquoi ne se réserverait-elle pas une dernière session au mois de novembre? alors elle terminerait décidément son œuvre, et, comme la crise de transition troublerait le commerce à la fin de l'année, elle serait ajournée au printemps suivant. Tout s'arrangerait ainsi, et pour le moment, après avoir fait ce qu'on pourrait, on commencerait par prendre des vacances nouvelles au mois de juillet. On irait comme l'an passé réfléchir sous les « frais ombrages, » faire les récoltes, se retremper aux eaux de la mer ou des Pyrénées, mêler un peu de propagande aux travaux des conseils-généraux. — Ces insinuations aimables ne laissaient peut-être pas de toucher ceux qui avaient à faire le chemin de Versailles sous les chaleurs orageuses de ces jours derniers; ils devaient arriver à la galerie des tombeaux en s'essuyant le front et tout disposés à écouter de si flatteuses propositions.

D'un autre côté cependant, il est bien clair qu'il y a une nécessité des choses qui pèse sur tout le monde, qui déjoue ces tactiques de l'atermoiement. Il y a partout une sorte de besoin intime d'en finir, d'entrer dans l'ordre constitutionnel qui a été adopté, de ne pas laisser le pays plus longtemps dans l'incertitude, en présence d'une organisation politique incomplète ou inappliquée. Les partis eux-mêmes se sentent au bout de leur diplomatie et se résignent visiblement à une épreuve qu'ils ne peuvent plus détourner. Les divers groupes parlementaires cherchent à s'entendre sur les candidatures sénatoriales qu'ils essaieront de faire triompher; ils se préparent à cette élection de 75 sénateurs qui doit être le dernier acte de souveraineté de l'assemblée, le prélude immédiat de l'application définitive du nouveau régime constitutionnel. La commission des trente, plus expéditive que celle de l'an passé, hâte ses travaux. Elle a déjà terminé l'examen de deux des principales lois qui lui ont été soumises, et elle a d'actifs rapporteurs qui mènent rondement la besogne. M. Laboulaye a déposé son rapport sur la loi qui règle les attributions, les relations des pouvoirs publics, et M. Christophle va déposer le sien sur la loi du sénat. La commission du budget à son tour ne perd pas de temps. Son rapporteur, M. Wolowski, se tient prêt. Tout marche donc à la fois et assez rapidement sous cette pression des circonstances que l'assemblée tout entière subit évidemment. Malgré tout ce qu'on peut lui dire, cette chambre, épuisée par quatre années d'une existence laborieuse, par tous les conflits de partis, sent bien qu'elle est au bout de son rôle et de sa mission, qu'elle ne pourrait plus que se débattre en luttes inutiles, et en réalité la question se résout chaque jour d'elle-même par la force des choses, par la lassitude de l'assemblée, par l'empressement des commissions à préparer les lois qui doivent être votées avant l'inévitable dissolution. M. Calmon vient de retirer une proposition qu'il avait faite, il y a un mois, pour régler l'ordre du

jour des derniers travaux parlementaires. L'ordre du jour en effet se règle et s'épuise tout seul à chaque instant. Tout se réduit à savoir si ces derniers travaux pourront être conduits avec assez de promptitude pour que l'assemblée, au moment où elle se séparera dans quelques semaines, n'ait plus qu'à prendre la grande résolution, à trancher d'un vote décisif le différend entre ceux qui voudraient ajourner encore et ceux qui croient le moment venu d'entrer tout simplement dans la pratique des institutions nouvelles.

Les partis n'abdiquent pas facilement, nous le savons bien, ils résistent à la puissance des choses aussi longtemps qu'ils peuvent, et ce qui se passe encore à Versailles est assurément une preuve de plus de cette ténacité désespérée. L'œuvre constitutionnelle du 25 février a été sanctionnée, soit. Ceux qui ont épuisé toutes les ressources de la passion et de la tactique pour arrêter au passage cette malheureuse constitution ne se tiennent pas pour vaincus. Après avoir échoué, ils n'ont d'autre souci que de chercher des combinaisons pour annuler ou dénaturer ce qu'ils n'ont pas pu empêcher. Même aujourd'hui, sous le coup de tout ce qui s'est accompli, d'habiles stratégistes de la droite se font l'étrange illusion qu'ils pourront réunir les tronçons épars de la majorité du 24 mai, et il y a cela de curieux que, s'ils réussissaient à reconstituer un instant cette majorité, ils ne sauraient qu'en faire. L'inconvénient le plus grave de ces tentatives, c'est qu'en étant impuissantes par elles-mêmes, elles sont toujours un embarras ; elles n'ont aucune chance de succès définitif, elles peuvent fausser les conditions parlementaires, créer au gouvernement des difficultés, compliquer les discussions, contribuer à prolonger une situation incertaine, pénible, dont on ne peut avoir raison que par la sûreté de l'esprit politique, par la netteté des résolutions, comme aussi par l'accord persévérant des fractions modérées qui ont créé l'ordre nouveau. Au demeurant, que reste-t-il à faire pour l'assemblée à l'heure qu'il est? Les questions essentielles qui s'imposent en quelque sorte à elle, dont elle s'occupe déjà ou dont elle va prochainement avoir à s'occuper, se réduisent à trois : les lois complémentaires de la constitution que le gouvernement a proposées, que la commission modifie bien légèrement, la loi sur la liberté de l'enseignement supérieur, qui est en ce moment même l'objet du plus grave, du plus éloquent débat, qui touche aux problèmes les plus élevés, — et le budget. Tout ce que l'assemblée a sérieusement à faire est là ; le reste, on peut le dire, est épisodique et n'a qu'une importance relative. La loi sur la presse elle-même, si elle finit par arriver, peut être approuvée, subie ou repoussée sans qu'il en résulte des conséquences politiques bien sensibles. A la rigueur, la loi sur la presse serait écartée, ce ne serait pas un événement, — si ce n'est cependant pour les bonapartistes, qui, en ayant le décret paternel de 1852 dans leur bagage, ont bien

raison d'invoquer les traditions libérales de l'empire et de se révolter contre la tyrannie du moment présent !

Parlons sérieusement. Ce n'est pas encore aujourd'hui que les lois constitutionnelles entrent en discussion : elles auront prochainement leur jour. Sont-elles de nature à soulever des difficultés invincibles? Assurément elles impliquent des questions délicates qui pourront être vivement, passionnément débattues. La commission des trente, habilement présidée par M. de Lavergne, a eu du moins l'heureuse et prudente inspiration de ne pas s'épuiser en subtilités et en controverses inutiles, de s'en tenir au programme tout pratique présenté par le gouvernement, et elle a trouvé en M. Laboulaye le modèle des rapporteurs pour la première de ces lois, celle qui touche le plus directement à l'ordre constitutionnel, la loi sur les pouvoirs publics. Le rapport de M. Laboulaye a cette originalité qui naît d'un bon sens ingénieux, d'une simplicité persuasive. Il dit tout avec autant de sûreté que de finesse, il résume adroitement l'esprit de ces lois, qui n'ont pas la prétention d'innover, de proclamer des principes abstraits, d'imaginer des combinaisons merveilleuses. C'est au contraire le mérite des lois nouvelles de ne rien inventer, de se borner à coordonner des règles qui sont passées dans la pratique universelle comme des conditions invariables d'un régime constitutionnel sincère. Il n'y a plus évidemment à discuter désormais sur toutes ces choses devenues presque banales, tant elles sont incontestées : la publicité des séances du parlement, le rôle des ministères, l'inviolabilité des sénateurs et des députés, la participation des chambres à une déclaration de guerre et à la ratification des traités. Tout cela ne pouvait être l'objet de longs débats et de dissentimens sérieux. Le gouvernement et la commission ne se sont trouvés divisés que sur un point, sur le droit qu'aurait une fraction des assemblées, dans certaines circonstances graves, de provoquer une convocation du parlement. Quel doit être le chiffre de cette fraction? Le gouvernement dit la moitié plus un, la commission dit le tiers. Qu'en sera-t-il? Assurément la question ramenée à ces termes n'est pas d'une importance démesurée, puisque gouvernement et commission, en laissant au président le droit de convocation et de prorogation, sont également d'accord pour maintenir à une partie des assemblées le droit de provoquer une réunion extraordinaire. On diffère, non sur le principe, mais sur le chiffre : voilà tout. Le gouvernement tient-il absolument à la moitié? La commission tient-elle essentiellement au tiers? Il sera probablement assez facile de s'entendre. Les divergences ne sont pas d'un ordre plus grave pour la loi qui règle les élections du sénat.

Ce ne sont là en définitive que des détails, moins importans qu'on ne le croit, dans une œuvre conçue avec modération, avec prévoyance, combinée de façon à créer un pouvoir exécutif sérieux, suffisamment

armé, en laissant à la liberté publique ses garanties, au parlement ses prérogatives essentielles. M. Laboulaye ne le cache pas, il y a beaucoup des usages de la monarchie constitutionnelle dans cette organisation républicaine, et ce n'est pas vraiment ce qu'il y a de plus mauvais. On attribue « à la république les garanties de la monarchie constitutionnelle telle que nous l'avons pratiquée pendant plus de trente ans. Cette forme de gouvernement a donné assez de sécurité et de prospérité à la France pour que le pays n'en ait pas gardé un mauvais souvenir... » Sait-on en quoi ces lois sont rassurantes, pourquoi elles peuvent durer, et par conséquent servir sérieusement la république? C'est précisément parce qu'elles ont ce caractère; elles ressemblent aussi peu que possible aux anciennes constitutions républicaines, qui avaient des prétentions à la logique absolue, qui proclamaient pompeusement des principes primordiaux, antérieurs et supérieurs, sans parler du « droit d'aller et de venir. » Les lois d'aujourd'hui ne proclament rien, elles essaient de donner à la France les moyens de vivre. Elles peuvent être modestes, peut-être un peu décousues, quelquefois assez contradictoires. Au fond, elles sont faites pour un pays placé dans certaines conditions, sous l'empire de certaines circonstances; elles répondent aux nécessités diverses d'une situation, et, en s'inspirant de toutes les expériences du passé, elles prennent, selon le mot vulgaire, leur bien où elles le trouvent. Elles sont une œuvre de modération et de transaction, et M. Laboulaye a certes raison d'ajouter : « Si parmi les républicains il en est qui trouvent qu'on aurait dû aller plus loin, ils feront bien de considérer que la France, après avoir traversé l'empire, a besoin de reprendre l'habitude d'un gouvernement constitutionnel. Acclimater chez nous la liberté politique est une œuvre délicate, et qui demande beaucoup de ménagemens... » C'est le langage du bon sens, de la politique et du libéralisme prévoyant. C'est l'esprit qui a inspiré la commission dans son travail et qui doit défendre ces lois dans l'assemblée elle-même.

Le jour où la discussion s'ouvrira sur cette loi des pouvoirs publics, sur la loi du sénat, sur la loi électorale elle-même, en un mot sur tous ces complémens de la constitution du 25 février, qu'on se souvienne bien qu'il s'agit moins de disputer sur des nuances, de livrer des batailles sur des détails, que d'imprimer la consistance à une situation politique. On peut différer d'opinion sur telle ou telle attribution du pouvoir, sur la mesure des incompatibilités législatives, sur l'indemnité attribuée aux délégués municipaux chargés de concourir à l'élection du sénat, sur le scrutin de liste ou le scrutin d'arrondissement, il y a un fait certain : tout ce qui fortifiera l'organisation nouvelle, tout ce qui lui donnera le caractère de la régularité et de la fixité, est pour le moment ce qu'il y a de meilleur, et cette considération doit dominer toutes les dissidences secondaires. La vraie question est de créer des institu-

tions pratiques où l'intérêt national ait ses garanties, où les partis trouvent un frein, et qui, en durant, en s'acclimatant, deviennent une manière de vivre naturelle, rassurante pour le pays, en même temps qu'une défense efficace contre les fauteurs de coups de théâtre, d'appels au peuple ou de révolutions. La question est là tout entière pour les esprits prévoyans, pour ceux qui se piquent d'être républicains sincères aussi bien que pour les monarchistes constitutionnels ou conservateurs qui veulent servir patriotiquement la France, non rester obstinément asservis à une passion, à un intérêt ou à une préférence de parti.

Ceci est l'affaire de demain. C'est ce qu'on pourrait appeler la question essentiellement politique qui viendra bientôt, qui trouvera sans doute le gouvernement et la commission d'accord, ou du moins tout disposés à s'entendre sur le fond aussi bien que sur l'ordre de ces débats. Pour le moment, l'assemblée n'en est pas encore là; elle est tout entière à un problème qui n'est point assurément moins grave, qui domine même, si l'on veut, la politique. Il s'agit de cette loi sur la liberté de l'enseignement supérieur née d'une proposition faite par M. le comte Jaubert à Bordeaux, dès la réunion de l'assemblée. Une commission nommée pour étudier ce grand problème s'est livrée à de longs et sérieux travaux. La loi a été déjà soumise à une première délibération publique, elle revient aujourd'hui, et l'ardeur de conviction et d'éloquence avec laquelle elle est discutée, soutenue, indique le prix que la droite attache à la faire triompher. La droite tient à la loi par des préoccupations religieuses au moins autant que par des raisons politiques : elle a insisté pour que l'assemblée ne se séparât pas sans la voter, comme si elle tenait à prendre une revanche de ses défaites constitutionnelles ou à laisser un dernier témoignage de ses idées préférées, de son influence dans une œuvre considérable.

Qu'en résultera-t-il au bout de tout? L'avenir le dira. La droite tient à certaines libertés, au risque de s'exposer quelquefois à d'assez graves mécomptes. Elle a voulu faire, il y a quelques années, une loi de décentralisation qui ne lui a sûrement pas procuré toutes les satisfactions qu'elle attendait, et dans le fond de sa pensée peut-être a-t-elle aujourd'hui moins d'enthousiasme qu'elle n'en avait en 1871, à cette époque où elle eût désarmé l'état de ses prérogatives les plus essentielles, si on l'eût écoutée, dans ce premier moment où M. Thiers était obligé de lui faire violence pour réserver au gouvernement la nomination de quelques maires des grandes villes. Il ne serait point impossible que la loi sur l'instruction supérieure ne réservât à la droite d'autres déceptions, et que le résultat définitif ne répondît pas entièrement à ses vœux. N'importe, la liberté de l'enseignement supérieur est une de ces conquêtes devant lesquelles on ne peut reculer; elle n'est d'ailleurs que le couronnement naturel, logique de la liberté de l'enseignement secondaire

instituée par la loi de 1850, il y a vingt-cinq ans déjà, et la preuve que ce n'est plus seulement une affaire de parti ou de secte, une revendication de circonstance ou de fantaisie, c'est qu'ici encore M. Laboulaye se trouve le rapporteur de la commission; défenseur de la liberté de l'enseignement, il est comme un médiateur entre ceux qui, par une sorte de tradition révolutionnaire, par crainte des usurpations cléricales, s'accommoderaient de ne rien accorder, et ceux qui, croyant servir les intérêts de l'église, voudraient tout avoir. Les uns et les autres se trompent, M. Laboulaye a beaucoup de peine à les mettre d'accord en défendant contre tous les conditions d'une vraie et juste liberté.

Ainsi donc il y aura des universités libres, vivant de leurs propres ressources, ne relevant que d'elles-mêmes dans leur enseignement, dans leurs méthodes et dans leur discipline. Les associations religieuses ou laïques, les départemens, les communes, pourront avoir leurs établissemens, leurs facultés, leurs chaires, leurs cours de littérature ou de sciences, de médecine ou de droit,—tout cela bien entendu sous certaines conditions déterminées propres à garantir le caractère sérieux de cet enseignement indépendant. Rien de mieux. L'église y trouvera des avantages, des moyens d'action, elle le croit, et dans tous les cas il est bien clair que par son organisation, par ses ressources, elle est mieux préparée que personne à profiter de cette situation nouvelle. C'est après tout la condition inévitable et laborieuse de la liberté, qui n'a son vrai prix et n'est la liberté que lorsqu'elle est pour tout le monde. Dès qu'on a la généreuse hardiesse de tenter cette grande réforme, il faut en accepter les conséquences en se fiant à la vivace énergie de la société moderne pour corriger ce que certaines tendances pourraient avoir de trop exclusif, en comptant aussi sur cette émulation qui a produit des institutions comme cette *École libre des sciences politiques* dont la fondation a devancé la loi, et dont les premiers efforts ont été couronnés de succès. Soit, c'est la concurrence régulièrement introduite dans toutes les directions morales et intellectuelles, dans la formation des générations nouvelles; mais enfin il est bien évident aussi que la liberté de l'enseignement supérieur a ses limites comme toutes les autres libertés, et en aucun cas, de quelque voile qu'elle se couvre, elle ne peut servir de prétexte à des déviations périlleuses des principes du droit civil de la France, pas plus qu'elle ne peut signifier l'exclusion ou l'effacement de l'état dans la formation de la jeunesse française, dans l'administration des grades qui accréditent les hommes aux yeux de la société.

C'est là toute la question. Elle s'est présentée sous un double aspect, sous une double forme, l'une pour ainsi dire incidente et imprévue, l'autre générale et parfaitement nette. A propos des droits accordés aux départemens et aux communes, M. Chesnelong, qui est un « évêque du dehors, » qui est l'orateur des « comités catholiques » dans l'assemblée, a proposé de conférer la même liberté aux « diocèses, » qui se trouve-

raient ainsi classés implicitement parmi les corps moraux investis de la personnalité civile, pouvant fonder des institutions d'enseignement supérieur. C'est un simple mot en apparence; seulement ce mot est peut-être plus grave qu'il n'en a l'air. A quel titre le « diocèse » se trouve-t-il là? L'évêché a la personnalité civile, certains établissemens ecclésiastiques ont le même caractère; ils peuvent acquérir, aliéner, ils ont en un mot tous ces droits qu'une fiction de la loi peut attacher à cet être collectif et anonyme qui s'appelle une personne civile. Le « diocèse » n'a été jusqu'ici qu'une circonscription, comme l'arrondissement administratif. De deux choses l'une : ou bien ce que proposait M. Chesnelong était une surérogation, puisque l'évêque a incontestablement le droit de créer des établissemens d'instruction supérieure, — ou bien c'était une manière de trancher à l'improviste et incidemment une question controversée. — Elle n'est plus controversée, dit-on; le conseil d'état a reconnu récemment la personnalité civile du diocèse. Le conseil d'état a pu en juger ainsi dans ces derniers temps, il en a jugé différemment dans d'autres circonstances. Il y a donc un doute, un conflit d'interprétations, une difficulté de jurisprudence. Il y a cela pour le moins, et ce qui est grave, ce qui est malheureusement fréquent et redoutable, c'est cette facilité avec laquelle on se laisse aller, sous des préoccupations particulières, à introduire brusquement, par un mot, dans une loi spéciale, une disposition qui tranche une question au moins douteuse, qui peut être une dérogation de droit civil. L'assemblée a imprudemment voté ce que lui demandait M. Chesnelong. Ce n'est qu'après le vote qu'on a vu la gravité de cette résolution improvisée, et il y a eu comme un accord tacite pour ajourner une solution définitive jusqu'à la troisième lecture. La décision a été réservée, d'autant plus que M. le ministre de l'instruction publique aurait à sa disposition, paraît-il, un moyen assez expéditif de sortir d'embarras en supprimant les départemens et les communes, aussi bien que les diocèses, dans l'article contesté.

Une autre question bien autrement grave, qui touche au plus profond des choses, c'est celle qui s'agite encore aujourd'hui même, c'est la question de la collation des grades. Elle n'avait été qu'effleurée il y a quelques mois à la première lecture, elle avait été renvoyée à la commission, qui propose une transaction, et c'est sur ce terrain que s'est engagée une discussion des plus sérieuses, des plus animées, dont le dénoûment décidera de ce que doit être cette réforme si longtemps poursuivie. Au fond, de quoi s'agit-il? Il s'agit de savoir si dans ce mouvement d'instruction libre où vont s'agiter les destinées de la jeunesse, et on peut le dire de la société française, l'état se désintéressera absolument, s'il se laissera dépouiller du droit de vérifier, de constater les titres sous lesquels les avocats, les médecins, se présentent à la confiance publique, si ce droit sera exercé ou partagé par tout le monde. C'est là

ce qu'on demande, c'est là ce qu'on propose d'inscrire dans la loi nouvelle comme la sanction et le couronnement de l'indépendance de l'enseignement supérieur. Ceci, nous ne craignons pas de le dire, serait une nouveauté redoutable devant laquelle l'assemblée reculera vraisemblablement. Elle résistera à la séduisante éloquence de M. l'évêque d'Orléans, elle rendra à l'église elle-même le service de lui refuser les périlleuses responsabilités qu'on revendique pour elle, qui ne lui seraient pas plus profitables qu'à la société elle-même. Y a-t-on bien réfléchi? Ainsi, à l'heure où nous sommes, dans les conditions où nous vivons, l'état ne serait plus rien en matière d'enseignement supérieur, ou du moins il ne serait qu'un rival, un simple concurrent pour les institutions indépendantes. Les écoles libres feraient ce qu'elles voudraient, elles distribueraient des grades, elles fixeraient elles-mêmes l'étalon de l'instruction supérieure, elles n'auraient pas seulement la liberté des méthodes scientifiques ou littéraires, elles resteraient les juges de la mesure de capacité publique ! Qu'en résulterait-il? Ou bien la conséquence serait ce qu'elle a été partout où ce système a été expérimenté, le niveau des connaissances s'abaisserait par degrés, les études s'aviliraient, — ou bien, si l'on veut, on arriverait à un résultat tout opposé et tout aussi périlleux d'une autre façon : ce régime créerait des puissances enseignantes concentrées qui envahiraient tout, qui tiendraient l'état en échec et finiraient par mettre en présence deux sociétés animées d'esprits différens, ayant pour ainsi dire des âmes différentes. C'est un double péril que la prévoyance de tous les esprits réfléchis doit écarter en laissant à l'état un droit dont il ne doit pas se laisser dépouiller, qu'il ne peut pas même consentir à partager sans abdiquer.

On en prend vraiment trop à l'aise avec cet être moral, souvent insaisissable, très réel cependant, qui s'appelle l'état, et qu'on s'efforce de dépouiller ou de doter de prérogatives démesurées, selon qu'on est dans l'opposition ou au pouvoir. Tantôt ce sont les républicains, les libéraux exclusifs qui, par défiance, par indiscipline, désarmeraient l'état de ses droits les plus essentiels, tantôt ce sont les conservateurs religieux ou politiques qui l'annuleraient par antipathie pour la société civile, pour les intérêts modernes, qu'il personnifie. Ni les uns ni les autres ne voient que, sous la république comme sous la monarchie, l'état existe avec le même caractère, avec les mêmes prérogatives, les mêmes droits inaliénables. C'est toujours la France, c'est ce qu'il y a de permanent et de supérieur. L'état représente les traditions nationales, les grands intérêts civils, et ce qu'on pourrait appeler la haute police de la société. C'est à ce titre qu'il ne peut se dessaisir du droit de vérifier les résultats de l'enseignement supérieur; tout ce qu'on peut lui demander, c'est de remplir son rôle avec une impartialité complète, sans imposer des entraves gênantes, sans humilier ou diminuer la liberté qu'il reconnaît, qu'il doit respecter. Ce droit même qu'il

exerce, qu'il doit exercer, lui impose un autre devoir, c'est d'élever sans cesse l'enseignement qu'il distribue en son nom; mais ici c'est l'affaire de M. le ministre de l'instruction publique, qui n'a pas paru jusqu'ici d'une manière des plus brillantes, dont l'intervention ne serait pas cependant de trop dans une discussion où tous les intérêts de l'état et de la société sont en jeu.

La France et l'assemblée nationale, la politique et les lettres viennent de perdre un homme qui a été jusqu'au bout l'honneur de son temps et de son pays. M. Charles de Rémusat a été enlevé au monde qu'il aimait et dont il était aimé par une courte maladie. Il est mort presque debout, n'ayant pas connu le déclin, sentant à peine le poids de l'âge, passant de ses occupations ou de ses distractions habituelles dans l'inconnu, dans cet inconnu que sa pensée pénétrante interrogea plus d'une fois. La veille encore, il allait à Versailles, remplissant fidèlement son devoir de député, il allait à l'Académie, où il discutait avec sa vivacité ingénieuse sur la langue, et il prenait même son plaisir à l'Opéra; il y a quelques jours tout au plus, il publiait un livre sur la philosophie anglaise : un courant d'air a suffi pour avoir raison de cette verte vieillesse, et ce qu'on peut dire de mieux de cet homme si éminent et si séduisant, c'est que jamais la place qu'il occupait dans la société française n'a paru plus grande que le jour où il l'a laissée vide. Il est mort entouré de considération et de sympathies, ne laissant après lui que des regrets et pas une inimitié. C'est qu'en effet cette existence qui vient de s'éteindre a été une des plus droites, une des plus loyales dans un siècle de versatilités et de contradictions. Politique, philosophe ou écrivain, M. de Rémusat a été un de ces hommes privilégiés qui peuvent ne point atteindre aux rôles exceptionnels, qui ne les ambitionnent même pas, mais qui savent conduire une vie, fût-ce une longue vie de près de quatre-vingts ans, sans fatigue, sans défaillance, avec une dignité simple et invariable devant laquelle expirent les haines.

M. de Rémusat datait de l'autre siècle, de 1797. Né d'un père qui fut un des fonctionnaires supérieurs du premier empire, et d'une mère qui tenait à la famille de M. de Vergennes, qui était aussi distinguée par le mérite que par la naissance, formé dans l'atmosphère vivifiante de la restauration, doué d'un esprit à la fois mesuré et hardi qu'il devait à sa nature autant qu'à son éducation, il n'a cessé depuis sa jeunesse d'être mêlé à tous les mouvemens politiques et littéraires qui ont passionné la France. Il a été un des personnages de cette période heureuse qui a été suivie de tant de déceptions. M. de Rémusat commençait dès 1820 cette carrière publique, où il se rencontrait bientôt avec M. Guizot son aîné, puis avec M. Thiers et avec bien d'autres, — où à travers les vicissitudes l'homme n'a fait que grandir en s'affermissant dans ce qui a été sa première inspiration politique. Polémiste sous la restauration, député après 1830, sous-secrétaire d'état dans un cabinet conservateur,

ministre en 1840, membre de l'opposition aux derniers temps du règne de Louis-Philippe, représentant dans les assemblées de 1848, victime du coup d'état de décembre 1851, et condamné à la retraite par le second empire, M. de Rémusat est au fond toujours le même. C'est un vrai libéral pour qui la monarchie constitutionnelle est certainement restée l'idéal, et qui, à défaut de cette monarchie, ne repousse point une république parlementaire, libérale, conservatrice, celle à laquelle il n'avait point hésité à se rallier.

La fortune lui avait réservé au lendemain des dernières catastrophes une suprême et douloureuse faveur en allant le chercher dans la retraite que l'empire lui avait faite pour lui offrir de travailler à la libération du territoire, à la réparation des malheurs que sa prévoyance avait plus d'une fois redoutés. Après avoir refusé toute candidature aux premières élections de l'assemblée nationale et l'ambassade de Vienne que lui offrait M. Thiers, il s'était prêté à être ministre des affaires étrangères dans l'épreuve commune. Il avait accepté cette mission délicate sans empressement d'ambition à coup sûr, par patriotisme, comme aussi pour rester fidèle à la vieille amitié d'un demi-siècle qui l'appelait, — et une fois là il avait dirigé nos relations avec autant de tact que d'expérience, en homme qui savait relever une situation difficile par la dignité personnelle. Il s'était laissé nommer ministre des affaires étrangères par dévoûment en 1871; au 24 mai 1873, il quittait le pouvoir sans amertume, satisfait d'avoir pu conduire jusqu'au bout avec M. Thiers la délivrance du pays. C'était l'honneur de son nom et comme le couronnement d'une carrière que les événemens ont pu interrompre quelquefois sans l'altérer.

M. de Rémusat a eu d'ailleurs une ressource invariable contre tous les accidens de la vie publique. Chez lui, à côté du politique il y avait le penseur, l'écrivain revenant sans peine au travail, se remettant à l'étude des problèmes philosophiques ou des phénomènes de l'histoire, à la recherche du vrai sous toutes les formes. Il avait commencé par les lettres, il était toujours resté un lettré supérieur se retrouvant et survivant à travers tout. A la veille d'entrer au pouvoir, en 1840, il traçait ici-même son beau portrait de Washington; au bruit des coups d'état (1er-15 décembre 1851), entre l'incarcération et la proscription il publiait son essai sur Junius, et on pourrait presque dire que la plus brillante époque pour son talent a été cette période où l'empire, en condamnant l'homme public à un repos forcé, a été un stimulant de plus pour l'écrivain. M. de Rémusat nous appartenait, il a été notre exemple, nous mettons notre orgueil à le revendiquer, et cette *Revue*, dont il a été pendant trente ans le collaborateur fidèle, garde à toutes les pages la marque de cette infatigable activité. C'est pour la *Revue* et pendant les années de l'empire qu'il écrivait ces vives et fortes études sur Horace Walpole, sur Bolingbroke, sur Charles Fox, sur Burke, et tous ces bril-

lans ou solides essais sur le mouvement religieux et philosophique en Angleterre, sur la politique, sur la littérature : œuvres d'une intelligence cultivée, pénétrante et curieuse, qui s'intéressait à tout !

Politique ou écrivain, du reste, M. de Rémusat ne faisait que se peindre lui-même, et ce qu'il y avait encore de meilleur en lui, c'était l'homme. L'homme était supérieur par l'indépendance, par une droiture innée, par le caractère. Il savait allier la bonne grâce mondaine et les préoccupations les plus sérieuses de la pensée, l'intégrité des convictions et les ménagemens pour toutes les opinions, même quelquefois l'indulgence pour les faiblesses. Il était de ceux qui, sans admettre tout, essaient de tout comprendre sans affectation, par une sorte de passion de sincérité et de vérité. Nature essentiellement libre et ouverte, il se défendait des exclusions moroses, d'un pessimisme découragé; volontiers il aurait eu plutôt un certain optimisme aimable et rassurant qui tenait peut-être à une singulière fermeté d'âme voilée de politesse. Tolérant pour les autres, il savait bien, quant à lui, ce qu'il devait faire, où il devait s'arrêter, et c'est lui qui écrivait un jour dans l'intimité : « Personne, dans le plus profond de sa pensée, n'a plus que moi tout rattaché, tout subordonné à la même cause, n'a plus ramené à l'unité ses idées, ses intérêts et ses passions. Cela m'a nui souvent. » Non, cela ne lui a pas nui. Cette unité des idées, c'est au contraire ce qui a fait l'unité de sa vie, c'est ce qui a fini par lui assurer cette considération qu'il a conquise sans rien sacrifier pour l'avoir, et il est mort comme il a vécu, simplement, sans faste, se faisant lire quelques heures avant sa fin un livre latin pour échapper au sentiment de la souffrance physique, s'endormant dans la sérénité d'une vieillesse honorée.

Et maintenant qu'on couvre cette tombe d'hommages intéressés en essayant d'enrôler M. de Rémusat sous le drapeau d'un parti, c'est possible. Ceux qui déploient un zèle si nouveau devraient se souvenir qu'il y a deux ans à peine ils ont attiré sur Paris l'humiliation, le ridicule de préférer un concurrent, dont il serait même déplacé de rappeler le nom, à ce galant homme qui venait d'aider à la délivrance du pays, qui n'a jamais servi que la France et la liberté. Non, M. de Rémusat n'était ni d'un parti, ni d'une secte, c'était un patriote et un libéral, c'est par là qu'il a mérité l'universel et affectueux respect qui l'accompagne jusque dans la mort.

CH. DE MAZADE.

ESSAIS ET NOTICES.

Du Relèvement de la France, par M. C. Sédillot, membre de l'Institut, Paris 1874. — *Démographie figurée de la France*, par M. le Dr Bertillon, Paris 1874.

A en croire certaines théories venues de l'Allemagne, les peuples, comme les individus, ont une existence limitée; il y a des peuples

jeunes qui écrasent les peuples vieux. Deux races sont en présence, l'une vigoureuse et naissant à l'existence, l'autre décrépite et vivant sur sa gloire passée; il en est une qui doit forcément succomber. Les fatalistes d'outre-Rhin ne se sont pas fait faute d'appliquer à la France et à l'Allemagne cette nouvelle théorie du progrès. Leur cruelle hypothèse méritait d'être discutée sans faiblesse et sans effroi. C'est ce que M. Sédillot, ancien professeur à la faculté de médecine de Strasbourg et membre de l'Institut, vient de faire dans un livre récent sur le *Relèvement de la France,* ouvrage plein de hautes vérités morales et riche de précieux enseignemens. M. Sédillot examine quelles sont les conditions vitales d'une nation et quelles sont spécialement les ressources de la France; appliquant au mal les remèdes indiqués par les données positives de la science, il a voulu exposer les moyens de perfectionnement qu'il nous est permis d'employer, et dans lesquels nous devons mettre tout notre espoir. Nous ne pouvons essayer de faire l'analyse d'une œuvre aussi logique et aussi fortement conçue, mais nous étudierons quelques-uns des points les plus importans traités par l'auteur.

Depuis longtemps, les penseurs de toutes les époques ont établi la dualité de l'homme. L'homme est un animal, un être matériel, soumis aux lois physiologiques qui régissent les êtres vivans; mais c'est aussi une intelligence capable de comprendre et de créer dans une certaine mesure le vrai, le beau et le bien : néanmoins cette union du corps et de l'âme est si intime qu'il est presque impossible de les séparer autrement que par un artifice d'analyse. Fortifier le corps, c'est permettre à l'âme d'être libre et de se développer sans effort. Le génie antique avait depuis longtemps admis ce concours des forces matérielles et des forces intellectuelles. Peut-être la société française tient-elle trop peu de compte du développement corporel de ses enfans. Voyez ce qui se passe en Angleterre, dans les gymnases et les colléges par exemple; tous les exercices du corps sont mis en pratique avec une ardeur et surtout une persévérance sans égales. Ces exercices délassent l'intelligence et donnent au corps la santé et la vigueur. L'Académie de médecine a tout récemment été consultée par le ministre de l'instruction publique au sujet d'un programme détaillé de gymnastique à mettre en pratique dans les lycées et dans les colléges.

Un point sur lequel M. Sédillot a insisté avec raison, c'est l'influence de l'hérédité : il est certain que le père transmet à ses enfans une partie des avantages qu'il a acquis, je dirais même conquis dans la lutte pour l'existence, et de tous les progrès faits par les individus résultent le progrès collectif et le perfectionnement d'une race. Si quelque chose est aujourd'hui prouvé jusqu'à l'évidence, c'est l'hérédité morbide. La nature semble prendre à tâche de détruire les familles affligées d'un vice originel. Déjà autrefois les Grecs en avaient comme un vague instinct, lorsqu'ils anéantissaient les enfans chétifs et malingres pour ne

laisser vivre que les plus robustes. Les éleveurs appliquent ce principe dans toute sa rigueur. Darwin condamne avec raison l'insouciance et le dédain avec lesquels on traite souvent certaines alliances. Quoi donc? dit-il, un éleveur, pour avoir un troupeau de bonne race, ne négligera aucun renseignement sur les origines, les animaux qu'il achète et qu'il fait reproduire, et, quand il s'agira de son fils ou de sa fille, il se contentera de données superficielles, et ne s'enquerra pas si parmi les ascendans ou les collatéraux de la nouvelle famille il se trouve des fous, des phthisiques ou des rachitiques. Certes voilà un progrès qu'on n'aura pas le droit de dire chimérique. L'intérêt individuel est ici en parfait accord avec l'intérêt général, et ce serait rendre à la société un immense service que de lui inculquer cette simple vérité.

L'hérédité est aussi vraie pour la transmission intellectuelle que pour la transmission physique : aussi devons-nous faire de constans efforts pour développer nos facultés, en songeant que rien n'est perdu, et que tous les progrès faits sur nous-mêmes se retrouveront dans nos descendans. De tous les problèmes que M. Sédillot agite dans son remarquable ouvrage, il n'en est pas de plus important que celui de la mortalité et de la natalité en France. Pour ne pas se perdre en vaines discussions, il a voulu établir sa démonstration sur des chiffres, et c'est aux belles recherches de M. Bertillon qu'il les a empruntés. Malheureusement le livre de M. Bertillon sur la natalité n'est pas encore complétement achevé, et, comme rien, ni en France, ni à l'étranger, ne peut même de loin compenser la valeur de ces laborieuses et patientes investigations, nous attendons le résultat de ses travaux sur la natalité en France. Cependant on peut, avec les statistiques qu'il a publiées déjà et surtout avec son bel atlas de démographie figurée au point de vue de la mortalité, avoir une idée suffisante et instructive sur le mouvement de population et de dépopulation de la France. Ainsi nous allons, avec M. Sédillot et M. Bertillon, constater le fait, étudier la cause et chercher le remède.

La population d'un pays dépend de deux élémens distincts. Elle augmente quand la proportion des naissances s'accroît et quand la durée moyenne de la vie devient plus élevée. De là deux conditions indépendantes l'une de l'autre, et qu'il faut chercher à réaliser toutes deux : pour accroître la population d'un pays, retarder la mort des individus vivans et augmenter le nombre des naissances.

Le premier fait que nous enseignent les tableaux statistiques de M. Bertillon, c'est la mortalité qui sévit sur les premiers-nés. Parmi les enfans âgés de moins d'un an, il en meurt jusqu'à 36 pour 100 dans certains départemens, et la moyenne pour toute la France est de 20 pour 100, c'est-à-dire d'un cinquième. Cette mortalité s'est accrue d'une manière notable depuis vingt ans, en sorte qu'elle constitue un péril social soupçonné depuis longtemps, mais que les recherches de M. Bertillon ont

mis en pleine lumière. Par d'autres cartes, on voit que c'est surtout dans les départemens qui avoisinent la capitale que la première enfance paie à la mort cet effroyable tribut. Ailleurs on voit aussi que la mortalité des enfans naturels est le double ou même quelquefois le triple de celle qui frappe les enfans légitimes : l'assemblée nationale a compris qu'il y avait là un danger pour le pays, et qu'il fallait y porter un prompt remède. M. Théophile Roussel a signalé dans un rapport fort remarquable les abus terribles de l'industrie, dite nourricière, qui s'exerce aux environs de Paris. Cette enquête a révélé des faits navrans, dignes des plus mauvais jours du moyen âge et qui ont dévoilé l'audace poussée jusqu'au crime de quelques misérables *éleveuses*. A côté de ce moyen palliatif, il y en aurait un autre plus efficace sans doute, mais qui ne relève pas des dispositions législatives. Il faudrait que le nombre des enfans naturels fût moins considérable, et on sait qu'à Paris il naît autant d'enfans naturels que d'enfans légitimes.

Les autres tableaux représentant la mortalité en France aux divers âges ne sont pas moins intéressans; ils montrent que les célibataires et les veufs vivent moins longtemps que les gens mariés; ils établissent aussi, une fois de plus, les dangers de l'alcoolisme; en un mot, ils méritent d'être médités avec soin par toute personne qui s'occupe d'économie politique. A la suite de ces tableaux, on en trouve un dernier dans lequel M. Bertillon compare la mortalité en France et la mortalité dans les autres pays. En somme, la situation est fort satisfaisante; notre pays est dans une situation très favorable, et après la Suisse, la Norvége et la Suède c'est celui où la durée moyenne de la vie est le plus élevée. Malheureusement il n'en est pas ainsi au point de vue de la natalité. En Angleterre, il y a beaucoup plus de mariages que chez nous; on se marie plus jeune, et il y a une moyenne de 4 enfans par mariage, tandis qu'en France cette moyenne est de 3. Voilà le véritable danger, et de toutes les causes qui ont été assignées à la décadence de notre infortuné pays, celle-là est la seule qui puisse être alléguée sérieusement. Il ne faut pas nous faire illusion, comme ces malades qui détournent la tête quand on découvre leur plaie; non, il faut envisager le mal froidement et sans crainte pour engager une lutte acharnée, et, si Dieu le permet, pour en triompher.

La diminution du nombre des mariages est une cause certaine, mais elle ne doit avoir que peu d'efficacité; en effet, la moyenne des mariages en France par 1,000 habitans est à peu près la même qu'en Angleterre et en Allemagne. Ce qui produit une diminution énorme dans le chiffre des naissances, c'est le peu de fécondité de ces mariages, et on reconnaît à ce déplorable résultat des causes multiples. D'abord on se marie beaucoup plus tard. Dans les classes supérieures, les hommes ne se marient guère que vers trente ans, et d'après les données de la statis-

tique c'est pendant les années de jeunesse, de vingt-cinq à trente-cinq ans, que les époux ont le plus d'enfans; mais ce qui, depuis le commencement de ce siècle, paraît avoir surtout exercé une désastreuse influence, c'est la loi militaire. Tous les ans 100,000 jeunes gens valides de vingt et un ans, appartenant aux classes laborieuses et pauvres, et par cela même destinés à se marier jeunes et à avoir des familles nombreuses, étaient incorporés dans l'armée, et ne pouvaient se marier qu'après sept ans. La plupart, au bout de ce temps, avaient perdu l'amour et le respect de la famille, ils avaient contracté des habitudes vicieuses qui les éloignaient du mariage. Espérons que l'application de la loi militaire nouvelle évitera ces inconvéniens. Par malheur, il faut attendre bien des années pour juger des résultats, et l'expérience ne peut se faire qu'à de longues échéances.

On a beaucoup critiqué la loi dite de Malthus, cependant Malthus n'avait fait que constater un fait trop bien établi. Plus on est riche, avait-il dit, moins on a de postérité. Peut-être n'avait-il pas tort. Quand le père dispose d'un petit capital, il veut en faire profiter ses enfans. L'héritage qui serait suffisant pour un devient dérisoire lorsqu'il y a six, ou huit, ou dix héritiers. En Angleterre, le droit d'aînesse empêche un si coupable abus. Le frère aîné hérite de toute la fortune, et tout en ayant le devoir de protéger et de secourir ses frères, dispose seul de l'héritage paternel. Enfin le système des dots, grosses ou petites, n'existe pas dans ce pays. Chacun est l'artisan de sa propre fortune, et, ceux qui ne trouvent pas sur le sol natal le moyen de réussir vont aux Indes, au Canada ou en Australie, chercher un état et se créer une famille.

Encore une fois, c'est cette dépopulation qui menace la prospérité de la France; il est temps que tous nos efforts se consacrent à cette question : il faut que les économistes, les médecins, les administrateurs, étudient des livres comme ceux de M. Sédillot et de M. Bertillon, qu'ils réunissent leurs travaux et leurs recherches pour pénétrer la cause de ce mal. Peut-être pourront-ils trouver la solution d'un problème qui importe tant à la gloire et au salut de la patrie.

CHARLES RICHET.

La Lumière, six leçons faites en Amérique, par M. John Tyndall. Ouvrage traduit de l'anglais, par M. l'abbé Moigno; Paris 1875.

Il y a trois ans, M. John Tyndall, le digne successeur de Faraday à l'Institution royale de la Grande-Bretagne, cédant enfin aux invitations de plus en plus pressantes qui lui venaient de tous les points des États-Unis, résolut de passer l'Atlantique avec un lourd bagage d'appareils ingénieusement préparés, et de faire dans les principales villes de

l'Union une série de *lectures* ou de conférences sur l'une des branches les plus intéressantes des sciences physiques. Le sujet sur lequel s'arrêta le choix du célèbre professeur fut *la lumière*. Ces leçons publiques eurent un très grand et très légitime succès, où la franchise avec laquelle M. Tyndall disait en passant certaines vérités à ses auditeurs américains était peut-être pour quelque chose.

Aujourd'hui que ce cours rapidement improvisé a paru sous une forme plus littéraire et qu'une excellente traduction l'a mis à la portée du public français, on comprend l'impression profonde qu'il a laissée au-delà de l'Atlantique. C'est vraiment là un enseignement *sui generis*, analytique et synthétique à la fois, admirable par sa netteté, par une transparence en quelque sorte infinie, qui donne la vision intuitive des faits, et plus encore de la raison des faits et du mécanisme des phénomènes. Ces qualités frappent particulièrement dans la troisième et la quatrième leçon, où M. Tyndall aborde l'une des parties les plus abstraites de la théorie de la lumière, le chapitre de la polarisation rectiligne, de la polarisation chromatique et des interférences.

Représentant autorisé des traditions scientifiques de l'ancien monde, M. Tyndall a profité de ces leçons, qui le mettaient face à face avec un auditoire *yankee*, pour exposer sans détour ses vues sur le rôle de l'homme pratique et celui du savant. Dans un langage pittoresque, il insiste sur la nécessité vitale qu'il y a pour un peuple de cultiver la science pour elle-même plutôt que pour les profits qu'elle peut rapporter. « Mettez à nu, dit-il, un bras vigoureux, et voyez se raidir ces muscles noueux quand la main est fermée et le bras recourbé. Cette manifestation de l'énergie est-elle le travail du muscle seul? En aucune façon. Le muscle est le canal de l'influence sans laquelle il serait aussi impuissant qu'une masse de pâte molle. C'est le nerf si délié et invisible qui développe l'énergie du muscle, — et, sans les filamens du génie qui ont été lancés comme des nerfs à travers le corps de la société par les inventeurs originaux, l'Amérique et l'Angleterre industrielles seraient probablement dans la condition de la pâte molle. »

Le vrai savant ne se propose pas l'argent comme fin ni les applaudissemens comme but; il poursuit sa route vers la vérité, sans se retourner, à travers l'abnégation et la souffrance. A ce propos, M. Tyndall va chercher ses exemples avec une certaine prédilection chez les savans français. Il cite les paroles que Fresnel écrivait un jour à Thomas Young. « Depuis longtemps cette sensibilité et cette vanité que le peuple appelle l'amour de la gloire sont émoussées en moi. Je travaille beaucoup moins pour conquérir les suffrages du public que pour obtenir cette approbation intérieure qui a toujours été la plus douce récompense de mes efforts... Tous les complimens que j'ai reçus d'Arago, de Laplace et de Biot ne m'ont jamais donné autant de plaisir que la

découverte d'une vérité théorique ou la confirmation d'un calcul par l'expérience. »

Nous voyons maintenant les résultats des efforts de ces hommes désintéressés sous mille formes pratiques qui nous semblent après coup justifier l'ardeur qu'ils ont mise dans leurs recherches ; mais il est certain que presque toujours ils n'avaient point eu ces résultats en vue. A les voir à l'œuvre, un *homme pratique* les aurait pris pour de grands enfans jouant avec des bulles de savon. Leur eût-on demandé à quoi pourrait *servir* leur travail, à coup sûr on les eût embarrassés. « Une découverte scientifique *peut* non-seulement mettre des dollars dans la poche des individus, mais des milliards dans les trésors des nations : l'histoire de la science en fournit plus d'une preuve ; pourtant l'espérance d'en arriver là ne fut jamais et ne pourra jamais être la force motrice du chercheur. »

On appelle aujourd'hui à grands cris l'éducation technique ou professionnelle, on oublie de s'occuper en même temps des moyens de faciliter et d'encourager les recherches originales des savans. Sans ces dernières cependant, aussi sûrement que le ruisseau se tarit quand la source meurt, l'éducation technique perdrait sa fécondité et sa vigueur de production. Le progrès industriel ne peut se passer du savant-inventeur : vous multipliez, mais lui, il crée. L'enseignement lui-même a besoin de se retremper à la source limpide des découvertes originales : c'est là seulement que la science puise son pouvoir vivifiant.

Faisant l'application directe de ces vérités incontestables à la nation américaine, M. Tyndall se demande d'où peut venir sa stérilité relative en matière de découvertes scientifiques. Ce milieu démocratique serait-il, comme le croyait Tocqueville, décidément défavorable à l'éclosion des travaux de l'esprit ? M. Tyndall ne le pense pas, mais il reproche aux Américains d'étouffer chez eux le génie des chercheurs par d'écrasans devoirs pratiques ; il les exhorte à écarter de la voie de ces hommes rares tout ce qui trouble les efforts spéculatifs. Ce ne sont point les facultés qui font défaut dans ce pays ; on le voit bien à l'occasion. On l'a vu tout récemment encore, à propos des expéditions qui sont allées observer le passage de Vénus. Un astronome anglais, M. Proctor, compare l'activité déployée en cette circonstance par les deux grandes nations de même langue, et il ne peut s'empêcher de reconnaître aux Américains une manière tranquille de poser et de résoudre les questions, une sorte de tactique expérimentale, qui leur donne parfois le pas sur leurs cousins d'Europe. Laissons-les se recueillir ; il reste encore beaucoup à faire, et leur tour viendra.

Le directeur-gérant, C. Buloz.

TABLE DES MATIÈRES

DU

NEUVIÈME VOLUME

TROISIÈME PÉRIODE. — XLVe ANNÉE.

MAI — JUIN 1875

Livraison du 1er Mai.

Livraison du 15 Mai.

Livraison du 1er Juin.

Livraison du 15 Juin.

Paris. — J. CLAYE, Imprimeur, 7, rue Saint-Benoît.

